This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

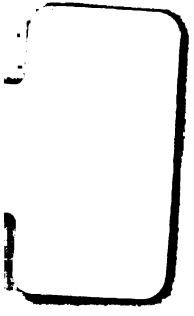
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1899 (8 JANVIER)

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

APR 25 1971
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
BERKELEY

PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

1899

LB2077
P3A31
1877-1902

ASSOCIATION AMICALE

DES

ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

FONDÉE LE 1er JANVIER 1846

Reconnue comme établissement d'utilité publique le 27 décembre 1877.

52e RÉUNION GÉNÉRALE ANNUELLE

(9 janvier 1899)

Cette réunion a lieu à l'École Normale, dans la salle des Actes, sous la présidence de M. Boissier, président du Conseil d'administration.

Cent six membres sont présents.

A une heure un quart, la séance est ouverte. M. le Président prononce l'allocution suivante :

Mes chers Camarades,

Il arrive trop souvent que les associations de charité, après de brillants débuts, déclinent peu à peu, quand le zèle des premiers moments s'est attiédi. La nôtre jusqu'à présent n'a pas connu ces défaillances. Non seulement à force d'économie elle parvient à se suffire, mais elle a cette chance rare que ses ressources augmentent avec ses besoins. Aucun de ses anciens amis ne l'a délaissée, et elle s'en fait de nouveaux qui lui seront, je l'espère, aussi fidèles.

Voilà bien longtemps que je vous redis les noms de nos bienfaiteurs ordinaires, Mme Juglar, MM. Joseph Bertrand, Troost, Weil, Hautefeuille, Ernest Lami, Gauthier-Villars, Gustave Roux; je me contente de les répéter cette année encore, ne sachant plus en quels termes leur exprimer ma reconnaissance. M. Jules Girard a droit aussi d'être placé sur cette liste, car, renouvelant sa libéralité de l'année dernière, il nous a de nouveau envoyé 500 francs. J'y mettrai encore très volontiers notre anonyme persévérant, qui nous adresse 50 francs, comme les années précédentes. Nos jeunes camarades, sur les produits du bal qu'ils ont donné l'hiver dernier, nous ont réservé 1.000 francs pour notre part. Nous avons reçu 200 francs de M. Bricogne, ingénieur du chemin de fer du Nord, 250 francs de M. Henry Péreire, et 250 francs aussi de M. Paul Girard, en souvenir de son père. La famille de M. Benoist, ancien honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy, et celle de M. Chon, ancien professeur à Lille, que nous venons tous les deux de perdre, nous

donnent chacune 100 francs. La même somme nous a été attribuée par l conseil d'administration des *Annales scientifiques* de l'École Normal M. Denis, ancien professeur du lycée St-Louis, de la promotion de 1836, ajou un don de 1.000 francs à sa souscription perpétuelle. M. Jean Brunhes, pr fesseur à l'Université de Fribourg, prélève 400 francs sur le montant du pri d'éloquence, que lui a décerné l'Académie Française, pour nous faire parti ciper à son succès. Enfin nous avons reçu 500 francs de M. Vidal de la Blach que la Sorbonne vient d'enlever à l'École. C'est son adieu à cette maison d la rue d'Ulm, où, comme professeur de géographie et directeur des études, a rendu, pendant vingt et un ans, des services qui ne seront pas oubliés.

Et puisque je suis en veine de remerciments, pourquoi ne vous dirais-je p une fois pour toutes combien nous sommes touchés de la régularité avec la quelle les treize cent quatre-vingt-treize membres, dont notre association s compose, acquittent leur cotisation annuelle ? Le tribut est peu considérabl sans doute, mais quand il faut le payer tous les ans, et le prendre sur une fo tune en général fort modeste, il y a quelque mérite à n'y pas manquer. L mérite revient surtout à nos correspondants qui remplissent avec tant de zè des fonctions, il faut l'avouer, médiocrement agréables, c'est toujours un méti ingrat que celui de collecteur d'impôts ; aussi les remercions-nous bien sinc rement de s'en être chargés, ou plutôt ce n'est pas nous qui les remercion ce sont ces soixante personnes, veuves, mères, enfants de nos malheureu camarades, que sans leur aide nous ne pourrions pas secourir.

La liste des décès est très longue cette année ; nous avons perdu trente-s des nôtres. Ces pertes se répartissent entre les diverses promotions : la mo a frappé un peu partout. C'est d'abord notre doyen, M. Bénard, un homme d courage, qui, en 1853, osa se plaindre qu'on exilât la philosophie de nos lycée et, dans un temps où l'on ne parlait guère, parla si haut qu'on finit par l'en tendre. Ce sont ensuite quelques-uns de mes contemporains, dont la mort e à la fois pour moi une douleur et un avertissement ; puis, des hommes dans force de l'âge, et qui pouvaient rendre encore de longs services, au nomb desquels j'inscris en toute hâte, au dernier moment, mon cher confrère d l'Académie française, M. Hervé ; des jeunes gens enfin, dont quelques-un comme ce pauvre Couvreur, nous donnaient déjà de grandes espérance Parmi ceux qui viennent de nous être enlevés, deux appartenaient à not Conseil d'administration. M. Julien Girard en a fait partie pendant cinquant trois ans, il y fut nommé le 4 septembre 1845, dans cette réunion où not association fut fondée, à côté de Cousin, de Dubois, de Guigniaut, Despois lui y représentaient la jeunesse. On les avait choisis à cause de leurs succ scolaires et du rang qu'ils tenaient parmi leurs camarades. M. Girard a su vécu à tous les autres, et il a eu l'heureuse et rare fortune que son âge mûr tenu toutes les promesses que donnaient ses jeunes années. M. Ollé-Laprun nous a été enlevé par un coup brusque et inattendu. Il y a un an, à cette plac il nous lisait une notice sur M. Vacherot, qu'il venait de remplacer à l'Académie d sciences morales. Un mois après il était mort, et c'est à peine s'il a joui qu ques semaines d'un honneur que tout le monde regardait comme la jus récompense de son travail. Professeur de philosophie à l'Ecole Normal M. Ollé-Laprune avait une doctrine, ce qui devient rare, et surtout il ne dissimulait pas, par son exemple il donnait à ses élèves une leçon qui en va bien une autre : il leur apprenait la sincérité.

mé reste, pour achever ma tâche, à vous énumérer les récompenses que avons obtenues dans les diverses Académies. Je le ferai aussi brièvement possible. L'Académie française a couronné MM. Jean Brunhes, Berthold, r, Seignobos, Goyau, Druon, Legras, Léon Brunschwig, Maurice Souriau; démie des inscriptions, MM. Georges Lafaye, Pélissier, Toutain. Elle a, de accordé des subventions, pour des explorations ou pour des fouilles, à Pierre Paris, Besnier, Gauckler et Perdrizet. Les lauréats de l'Académie des ces sont MM. Borel, Hadamard, Janet, Bourlet, Guichard, Lemoult, Edouard y et Félix Bernard. Enfin, l'Académie des sciences morales a décerné le Jean Reynaud, l'un des plus importants dont dispose l'Institut, à M. Paul . Elle a voulu, au moment où M. Janet se retire de l'enseignement public, s plus de cinquante ans d'excellents services, honorer par une récom- e éclatante un noble caractère et une belle vie. La même Académie a mé M. Boutroux membre titulaire à la place d'Ollé-Laprune.

voudrais bien me contenter, mes chers camarades, de me réjouir avec de ces succès, qui, s'ils ne prouvent pas autre chose, montrent au moins nous n'avons pas perdu l'habitude de travailler. Mais est-il possible de fer- l'oreille à ces voix peu bienveillantes qui ne cessent de nous répéter : i, vous travaillez sans doute, mais vous travaillez mal; vous perdez votre temps à des œuvres futiles et le faites perdre aux autres. » Ceux parlent ainsi se piquent d'être des gens pratiques et positifs et de n'estimer ce qui offre un intérêt actuel et immédiat. Je crains que s'ils s'avisent eter les yeux sur les livres que couronnent les Académies, ils ne trouvent n y traite trop souvent des sujets qui leur semblent sans importance, e levant les épaules, ils ne disent dédaigneusement : « A quoi bon ? » -être n'aurait-on pas grand'peine à leur répondre, et je crois qu'un me d'esprit et de sens pourrait faire un livre fort agréable qui serait inti- ; De l'utilité des choses inutiles, où l'on prouverait que c'est d'elles vent que nous tirons le plus de profit, mais en ce moment je ne veux ster que sur un point, qu'il me semble difficile de contester, en supposant tous ces travaux, qu'on affecte de mépriser, ne rendent pas d'autre service, ut bien reconnaître qu'ils profitent au moins à ceux qui les font. Je ne x pas dire qu'ils leur rapportent beaucoup d'argent, — cette littérature, s ! n'a jamais enrichi personne; — mais elle leur donne quelquefois ce qui t bien la fortune, ce qui peut en tenir lieu et ce qu'elle ne remplace pas : alme de l'esprit, le repos de l'âme, la satisfaction de soi-même. On nous te que, pour s'instruire, il faut sortir de chez soi et courir le monde; les ages sont à la mode. Mais n'est-ce pas voyager aussi que de parcourir le sé sous la conduite, non pas de guides vulgaires, mais des plus grands rits du monde antique, et d'aller visiter en leur compagnie les pays où st faite si longtemps l'éducation de l'humanité ? On reproche à ce genre xcursions de nous arracher à la vie présente. Rien n'est plus vrai; mais st précisément le mérite que je leur trouve et ce qui me les fait aimer. reux ceux qui, dans la triste époque où nous vivons, ont pu se dégager médiocrités qui nous entourent, qui se sont fait, dans les pays enchanteurs l'antiquité, à quelques pas du Parthénon et du Colisée, ou dans les régions eines de la science pure, un coin de terre bénie, où n'arrive pas le bruit de es stériles, et qui poursuivent dans le silence et la paix, l'étude des grandes estions qu'ils ont entrepris de résoudre ! Plus tard, quand le temps aura

remis tout à son point et rendu à chaque homme et à chaque événement son importance véritable, tandis que le nom de ceux qui ont fait quelque bruit en se mêlant à nos agitations d'un moment aura disparu, on se souviendra, soyez en sûrs, de ces sages qui se sont réfugiés dans la solitude pour nous enrichir de quelque connaissance nouvelle, et il se trouvera que ces gens qui ne paraissaient occupés que de curiosités vaines, qu'on appelait des rêveurs et des inutiles, seront ceux en somme qui auront le mieux fait les affaires de l'humanité. Vous donc, mes chers camarades, que séduisent encore ces études dédaignées et qui avez le courage de leur consacrer votre vie, je vous en félicite, pour nous d'abord; sur qui rejaillit l'honneur de vos travaux, mais encore plus pour vous-mêmes qui trouvez dans la contemplation du passé l'oubli des misères du présent.

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS EN 1898.

MM. BÉNARD (1828), professeur honoraire de philosophie du lycée Charlemagne.

CHON (1832), professeur honoraire d'histoire du lycée de Lille.

BENOIT (1835), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy.

GIRARD (Julien) (1840), inspecteur général honoraire de l'Enseignement secondaire.

BOUTET DE MONVEL (1841), professeur honoraire de physique du lycée Charlemagne.

COURNUÉJOULS (1841), proviseur honoraire du lycée de Versailles.

LEYRITZ (1842), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Versailles.

LECHAT (1843), professeur honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand.

CHARPENTIER (1845), inspecteur honoraire d'Académie, au Mans.

OHMER (1845), proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Epinal.

MAURAT (1848), professeur honoraire de physique du lycée Saint-Louis.

SERRET (1849), docteur ès sciences mathématiques, professeur libre S. P.

BERTRAND (Diogène), (1850), inspecteur général honoraire de l'Enseignement primaire.

SOUILLART (1851), correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille..

BOHN (1854), ancien professeur de philosophie du lycée d'Amiens.

ZIEGEL (1854), professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne, président du Jury d'admission à l'Ecole militaire de Saint-Cyr.

DESDOUITS (1855), professeur honoraire de philosophie du lycée de Versailles.

GÉRARD (1858), recteur de l'Académie de Montpellier.

OLLÉ-LAPRUNE (1858), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, maître de conférences de philosophie à l'Ecole Normale, S. P.

SAYOUS (1860), professeur honoraire d'histoire et de géographie de la Faculté des lettres de Besançon.
TRONSENS (1861), ancien professeur de physique au lycée de Saint-Omer.
ESPARCEL (1865), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne.
COUAT (1866), recteur de l'académie de Bordeaux.
GÉBELIN (1868), professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux.
CRETIN (1876), professeur de mathématiques au lycée d'Agen.
BOIDART (1880), professeur de mathématiques au lycée de Versailles.
LIÉGEOIS (1881), professeur de mathématiques au lycée de Clermont.
BERNARD (1882), docteur ès sciences, assistant de zoologie au Muséum.
COUVREUR (1890), maître de conférences de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Lille.
BISSON (1891), professeur de philosophie au lycée de Valenciennes.
HERMANN (1891), professeur de rhétorique au lycée d'Evreux; S. P.
PETIT (1893), agrégé de physique, pensionnaire de la fondation Thiers, S. P.
CLAUZEL (1896), élève de la section de physique.
GAUCHARD (1897), élève de seconde année (sciences).

Quelques-unes des notices biographiques consacrées aux membres décédés, et qui vont suivre dans l'ordre des promotions, sont entendues. Ce sont les notices sur MM. Bénard, Girard (Julien), Ollé-Laprune et Couvreur (1).

NOTICES SUR LES MEMBRES DÉCÉDÉS.

Promotion de 1828. — BÉNARD (Charles-Magloire), né en février 1807, décédé le 29 janvier 1898.

Les Normaliens de la promotion à laquelle j'appartiens sont classés parmi les anciens, très anciens même, puisqu'ils sont entrés à l'École dans la première moitié du siècle et que la plupart sont aujourd'hui retraités ou morts. C'est pourtant d'un beaucoup plus ancien que j'ai mission de parler, de BÉNARD qui avait le privilège inquiétant de figurer en première ligne l'année dernière sur la liste des membres de notre association. J'ai été son élève au lycée Bonaparte en 1848-49, et c'est à ce titre que son fils et sa fille, Mme veuve Gaston Feugère, m'ont demandé d'écrire la notice sur leur père. J'ai encore le souvenir du profit que mon esprit a tiré des études de la classe de philosophie et j'ai conservé pour le maître qui m'y a initié un sentiment de respect et de reconnaissance trop présent encore pour n'avoir pas été touché de la confiance que

---

(1) Nous n'avons pas reçu de notice sur M. Bohn.
La notice sur M. Chappuis (1842), qui a été imprimée dans le précédent Annuaire (1898), a été écrite par M. Eugène Manuel. C'est par suite d'un oubli à l'impression que le nom de M. Eugène Manuel n'a pas figuré à la fin de cette notice.

me témoignaient ses enfants et pour ne pas déférer à leur désir, quoique m travaux soient depuis longtemps d'un autre ordre.

BÉNARD (Charles-Magloire) était né le 11 février 1807 dans le petit village Sainte-Foi, près de Longueville (Seine-Inférieure). Son père était maire de commune. L'enfant grandit en plein air, courant les champs, bataillant av ou contre ses compagnons d'âge, divisés comme leurs parents, en deux camp les impérialistes et les royalistes, recevant du curé quelques notions de la et fortifiant dans la liberté d'une vie campagnarde la constitution robuste l'indépendance de caractère que la nature lui avait données. La vivacité de s intelligence, qui avait de bonne heure frappé sa famille, la détermina à l'envoy à Rouen, dans une pension d'abord, puis au collège, faire ses études. Il s'y avec Chéruel, dont il est resté toute sa vie l'ami dévoué. Déjà les tendanc diverses de leur esprit se manifestaient, celles de Chéruel vers l'histoir celles de Bénard vers la littérature et la philosophie. L'adolescent conti l'homme ; les fleurs qui éclosent pendant la croissance sont le gage des fru que donnera la maturité et, si les déviations du développement ou les ac dents de la carrière trompent trop souvent les premières espérances de récol très souvent aussi, quand le sujet est laborieux, appliqué et d'une volo ferme, l'événement les confirme. Chéruel a été un historien, Bénard un p losophe.

Je m'honore d'avoir été l'élève de l'un et de l'autre. Je me rappelle enc le jour où, M. Wallon ayant dû opter entre l'École Normale et la Sorbon M. Bénard vint à l'École m'annoncer, la nomination probable de M. Chér à la place de maître de conférences, et la chaleur avec laquelle il me vant science de notre futur maître et sa réputation à Rouen. M. Chéruel a exe sur ma destinée une influence déterminante. J'étais entré à l'École avec pensée de m'adonner à la philosophie dont l'enseignement de M. Bénard les études scientifiques m'avaient inspiré le goût ; mes idées particuliè sur la métaphysique m'ayant fait changer de dessein, en même temps que m camarade Prevost-Paradol, malgré le charme des leçons de notre ma de conférences et la sympathie qui nous attachait à sa personne et à son libé lisme, je me tournai vers l'histoire et M. Chéruel me servit de guide d cette voie nouvelle, pendant et après mon séjour à l'École. J'ai été très heur de pouvoir plus tard reconnaître une partie de ce que je lui devais en tendant la main pour l'aider à entrer à l'Académie des Sciences morales et litiques où il aurait dû me précéder. Je l'ai tendue aussi à plusieurs reprise M. Bénard, de concert avec Vacherot, son contemporain, mais je n'ai eu le bonheur de réussir.

Ardent au travail et au jeu, simple et franc, Bénard fut au collège un l élève et un joyeux compagnon, aimé de ses condisciples. Il allait passer jours de congé à Canteleu, village voisin de Rouen, dont le curé, son onc l'accueillait comme son enfant et où notre adolescent retrouvait avec ses pe amis qu'il amenait de temps à autre, les grands horizons, les libres courses les plaisirs champêtres de son enfance. Ses études finies, il fut reçu en 1 à l'Ecole Normale, mais son nom, par inadvertance paraît-il, ne fut inscrit sur la liste d'admission et il ne put entrer qu'en novembre 1828 ap avoir été chargé, dans l'intervalle, d'une classe au collège de Bernay.

A l'Ecole, il retrouva son camarade Chéruel et il eut pour condisciple Vach rot, et pour maîtres Michelet, Cousin, Jouffroy. Les contemporains ont t

souvent décrit l'École de la rue Saint-Jacques, la simplicité des mœurs et l'ardeur des étudiants, je dirai leur foi dans leur idéal, pour que j'essaie, après eux, de retracer un tableau que je ne connais moi-même que par eux.

Bénard a eu cette foi, mais en restant lui-même fermement attaché aux principes que sa première éducation avait inculqués dans son âme. C'est au témoignage de sa fille que je me réfère : « Il conserva toujours, écrit-elle, les principes d'une philosophie spiritualiste, morale et religieuse, celle de Platon, de Saint-Augustin, de Bossuet, de Descartes, de Leibnitz et de Malebranche. Cette philosophie restera toujours pour lui l'arche sainte qu'il faut soutenir et défendre contre l'erreur et le sophisme. Consacrer à cette noble cause sa vie et toutes les forces de son intelligence deviendra le but unique poursuivi désormais avec un zèle d'apôtre. Connaître, aimer la vérité et la propager dans le monde sera la seule raison de son existence, la seule ambition digne de lui. »

Ses maîtres, Jouffroy et Cousin, eurent sans doute une grande influence sur la formation de ses idées ; néanmoins, devant même ces hautes personnalités, il n'abdiqua jamais la sienne, réservant toujours en dernier ressort la souveraineté de sa raison dans sa sincérité et son indépendance. Cette indépendance et cette sincérité, poussées jusqu'à l'excès peut-être, sont deux traits dominants du caractère de Charles Bénard. S'accusant dès sa jeunesse, ces qualités ne cessent de se manifester, souvent même à son préjudice, à travers les actes de sa longue carrière.

Les leçons de Cousin et un penchant personnel firent de lui un fervent adorateur de Platon. Il était à l'École à l'époque de la Révolution de 1830 et l'ardent petit champion de la royauté au village de Sainte-Foi, devenu Normalien, fit comme beaucoup de ses camarades ; il escalada les murs pour se joindre aux combattants de Juillet. Plus tard, me dit-on, il regrettait sa juvénile équipée, sans répudier la générosité de sentiment qui l'y avait poussé. Plus tard, à mon tour, j'ai été témoin — et acteur — de la tentative faite par les Normaliens en 1851 pour protester contre le coup d'État du 2 décembre et je ne puis regretter le mouvement de justice et de libéralisme qui les souleva alors contre la violation de l'ordre légal et du droit public. Dans les circonstances critiques où le devoir commande de prendre parti, toutes les consciences ne comprennent pas de la même manière ce devoir. Mais il me semble que l'expérience devrait nous avoir enseigné que, si l'évolution continue des institutions, en conformité avec les mœurs, est une loi de l'histoire, les révolutions violentes par un coup de force servent moins à hâter le progrès qu'à affaiblir le corps social en aggravant les divisions.

Au sortir de l'École, Bénard fut nommé professeur de philosophie à Rodez ; l'année suivante, en 1831, à Besançon, où il est resté sept ans et où l'on avait gardé de lui un bon souvenir, lorsque je suis venu, en 1854, y professer la rhétorique.

Sa vie, telle que sa fille l'a retracée dans ses notes, me rappelle celle que je menais moi-même : promenades dans la campagne voisine et conversations intimes avec quelques camarades — j'ai eu avec moi Véron, Tournier, Ordinaire, Brun — longues excursions les jours de congé dans les pittoresques vallées de la Loue et du Lison ou sur les crêtes du Jura, voyages le sac au dos, poussés jusqu'en Suisse pendant les vacances, partage des heures de travail entre la classe où Bénard trouvait des élèves généralement laborieux,

et le cabinet — je veux dire la chambre unique composant tout le logement — où il poursuivait ses études personnelles.

Le premier ouvrage qu'entreprit Bénard fut sa thèse dans laquelle il réfutait le système phrénologique de Gall. Le second fut la traduction de l'Esthétique de Hegel, traduction hérissée de difficultés, qui exigeait un labeur opiniâtre, et qui causa au traducteur une maladie nerveuse.

Il avait quitté Besançon pour prendre possession de la chaire de philosophie de Nancy, quand, en 1840, il publia le premier volume. Marié l'année suivante avec la fille de M. Demante, professeur à la Faculté de droit à Paris et commentateur du droit civil, il obtint son transfert au collège de Rouen où le souvenir de ses succès n'était pas éteint et où il se trouvait rapproché de sa propre famille et de celle de sa femme. Il eut la satisfaction d'y retrouver son ami Chéruel. C'est pendant les sept années qu'il y passa que naquirent ses deux premiers enfants. Il y acheva la préparation des cinq volumes de la traduction de l'*Esthétique* et composa son *Précis de philosophie* qui est parvenu il y a quelques années à sa onzième édition.

Appelé à Paris au commencement de 1848, il venait de prendre possession d'une des deux chaires de philosophie du collège Bourbon quand éclata la révolution de février. Quoiqu'après les journées de juin la chaire qu'il avait été appelé à remplir eût été supprimée, il resta au lycée en qualité de divisionnaire. C'est précisément à cette date, en octobre 1848, que j'entrai en philosophie et que je devins son élève.

J'avais pour condisciples Dupré et Henry, deux futurs Normaliens, Flotard, esprit fin, qui se destinait aussi à l'Ecole et que sa mauvaise santé a arrêté au début de la carrière, et Lefèvre-Pontalis, aujourd'hui membre de l'Institut. Henry, Flotard et moi nous nous communiquions souvent nos travaux et nos idées, discutant avec la sincérité et l'ardeur des néophytes.

La philosophie nous passionnait. Le professeur, non moins ardent, éveillait et soutenait notre curiosité scientifique. Il nous proposait des exercices de dissertation; il provoquait des argumentations et nous ouvrait, de divers côtés, des horizons dans lesquels notre pensée était étonnée de pénétrer. Il ne craignait pas d'aborder les questions sociales et de nous donner parfois à traiter des sujets qui auraient pu paraître trop ambitieux pour notre âge. Ses leçons sur le travail et la propriété sont les premières lueurs d'économie politique que j'ai eues. Je me souviens de m'être plongé, pendant une quinzaine de jours, dans la lecture de l'*Esprit des Lois* pour composer une dissertation sur l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois. M. Bénard a exposé sa méthode d'enseignement dans une brochure publiée en 1862 et dans son *Petit Traité de la dissertation philosophique.*

Etant très indépendant de caractère, M. Bénard était quelque peu dissident alors. C'était toutefois un spiritualiste éclectique et même un philosophe chrétien. Mais sa foi religieuse n'empiétait pas sur l'indépendance d'esprit de ses élèves qui suivaient chacun leur voie. Les professeurs de ce temps étaient peut-être moins habiles qu'on ne l'est devenu depuis à démonter les cordes du piano; mais il y en avait, comme aujourd'hui, qui inspiraient le sens de l'harmonie, je veux dire la curiosité de connaître les lois de la pensée humaine et de percer jusqu'à la coordination et au principe de l'ordre matériel et moral. Les procédés d'investigation ont changé et changeront encore. Le fonds reste le même depuis les philosophes grecs, et l'effort pour se connaître soi-même,

connaître la raison du monde et déterminer scientifiquement la base du devoir est l'effort le plus noble de la pensée, un effort utile à l'individu et nécessaire à la civilisation, qui tend à élever l'âme et la faire planer au-dessus des réalités objectives, à des hauteurs troublantes parfois, mais vivifiantes.

M. Bénard est resté huit ans au lycée Bonaparte. Des circonstances particulières lui ont fait ensuite préférer Charlemagne. En 1854, il avait été nommé maître de conférences à l'Ecole Normale, cumulant ce nouvel enseignement avec celui du lycée. Comme il se donnait tout entier à tout ce qu'il faisait, la double tâche était au-dessus de ses forces. Il eût aimé à opter pour la seconde dans laquelle il avait réussi, et il hésita quelque temps. Mais le traitement de l'Ecole était alors insuffisant pour un père ayant à élever une famille, et il choisit le lycee où il est resté jusqu'à sa retraite, en 1866, estime de ses collègues, récompensé, à Charlemagne comme à Bonaparte, par les succès de ses élèves au concours général, souvent même par le prix d'honneur auquel on disait plaisamment qu'il était abonné; trop peu souple pour se plier à tous les changements de programme et trop franc pour masquer les divergences qui pouvaient se produire entre sa manière d'enseigner et la direction de chefs plus jeunes que lui.

L'effacement de la philosophie derrière le titre de logique dans les programmes de 1852 lui fut particulièrement pénible. Il protesta en écrivant un livre sur *Le rôle de la philosophie dans l'enseignement* auquel l'Académie française décerna un prix Montyon et en faisant ensuite à l'Académie des Sciences morales et politiques une lecture sur *L'enseignement actuel de la philosophie dans les lycées et les collèges ou les autonomies de la logique classique.* Il montrait la situation fausse du professeur, obligé d'enfermer la philosophie dans le cadre étriqué de la logique et de se transformer en même temps en répétiteur des matières multiples du baccalauréat. « Nous demandons énergiquement, disait-il, avec tous les hommes éclairés et compétents, le rétablissement d'une étude longtemps décriée qui peut avoir ses dangers sans doute, mais qui, ainsi que l'ont reconnu tous les grands esprits à toutes les époques, est bonne en soi, propre à élever l'âme comme à développer l'esprit et qui sert de couronnement aux autres études... Aujourd'hui, cette étude dix fois séculaire et nationale, est désorganisée; elle est désertée dans nos collèges. Son absence forme une lacune grave et tous les jours mieux sentie. » Et il terminait ainsi : « Si l'on trouvait que notre langage a été trop libre, qu'il ne convient pas à un simple professeur de signaler les contradictions et les vices de la partie du système des études dont il est chargé d'executer les prescriptions, nous prierions qu'on nous pardonnât cet excès de zèle pour la cause à laquelle nous avons voué notre vie. » Il faisait cette lecture en 1862. Ce n'est pas le ministre auquel il s'adressait, c'est son successeur, M. Duruy, qui a opéré la réforme souhaitée en rétablissant l'agrégation de philosophie et la classe de philosophie proprement dite dans les programmes.

La retraite causa un profond regret à Bénard, mais ne le sépara pas de cette cause à laquelle il avait voué sa vie. Ses affections de famille s'élargissaient. Il mariait sa fille à un universitaire, qui était un de ses anciens élèves, Gaston Feugère, et plus tard son fils, le Dr Paul Bénard à la fille d'un membre estimé du barreau. Les petits-enfants naquirent et égayèrent le foyer. Mais la mort vint aussi, qui l'attrista en lui enlevant sa première belle-fille et son gendre. S'il sentait vivement les joies et les douleurs, il savait maîtriser ses émotions.

« Sobre, dit Mme Feugère, à exprimer ses affections, sauf parfois dans des lettres où elles se révèlent alors avec un charme touchant, il les prouvait plus qu'il n'en faisait montre, surtout aux heures critiques où son intervention était possible. » Quand il ne pouvait plus rien, il se réfugiait dans le travail qui, de nos jours aussi bien qu'au temps troublé où vivait Cicéron, est un grand consolateur ou tout au moins un soutien contre le découragement.

L'Esthétique est l'étude qui l'a le plus occupé. Nous avons dit que c'est en 1840 qu'il avait publié le premier volume du cours d'Esthétique de Hegel, celui qui traite de l'idéal en soi, c'est-à-dire du beau en général, le beau dans la nature et le beau dans l'art. Ce cours qu'avait professé Hegel de 1820 à 1829, avait été publié non par l'auteur, mais par des disciples qui s'étaient servi de leurs notes et de celles du maître et avaient mis ainsi en circulation une œuvre originale et profonde, d'un style coloré quand l'auteur décrit, mais, quand il disserte, d'une obscurité souvent désespérante au jugement de ceux qui l'ont abordé dans le texte allemand. En France, aucun ouvrage de Hegel n'était encore traduit, et, sur l'Esthétique particulièrement, dit M. Bénard, des pages brillantes avaient été écrites sous l'inspiration des théories étrangères, mais on ne trouvait nulle part un système fortement conçu et complet. Le deuxième volume, qui traite de l'idéal dans les formes particulières de son développement, c'est-à-dire de l'histoire de l'art, art symbolique, classique et romantique, parut en 1843. La même année, Bénard était élu membre de l'Académie de Rouen et prenait l'indépendance dans l'art comme sujet de son discours de réception dans lequel il s'appliquait à démontrer que l'art n'était pas une servile imitation de la nature, mais était une création libre de l'esprit exprimant une idée par une image, ou tout au moins par une forme sensible, l'idée et l'image se fondant dans l'unité artistique : ce sont là des idées hégeliennes. Le cinquième et dernier volume de la première édition porte la date de 1851. A la suite de la traduction que M. Bénard a faite précise, mais libre dans les passages obscurs afin d'éclairer la pensée même de l'auteur, ce volume contient un résumé en deux cent soixante-quinze pages de l'ouvrage de Hegel et une appréciation de sa doctrine et de celle des auteurs allemands qui ont avant lui, ou sur ses traces, abordé le même sujet. M. Bénard a fait de ce résumé un tirage à part qui a été traduit en anglais aux Etats-Unis.

« L'ouvrage de Hegel, dit en terminant M. Bénard, malgré ses défauts, ses lacunes et ses imperfections, par son étendue, les idées qu'il renferme, la solidité des principes, la profondeur des vues, la fécondité des aperçus et la richesse des détails, sa tendance morale élevée, l'intelligence avec laquelle sont traitées toutes les questions d'art et de littérature qui forment son objet, enfin par les qualités de style qui le distinguent, nous paraît le mieux représenter jusqu'ici cette branche intéressante du savoir humain qui s'appelle l'Esthétique ou la philosophie de l'art. »

Bénard a plusieurs fois réédité, sinon la totalité, du moins les parties principales de l'ouvrage. En 1855, il a donné, en deux volumes, *La poétique, par W.-F. Hegel*, qu'il a accompagnée d'extraits tirés de divers auteurs allemands et d'un examen critique de la doctrine du maître. En 1860, il a présenté au public les trois derniers volumes de sa traduction sous le titre spécial de *Système des beaux-arts, par W.-F. Hegel*, traduit par M. Bénard, docteur ès lettres, professeur au lycée Charlemagne, publication qui ne traite par con-

séquent que des applications de l'Esthétique, c'est-à-dire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de la poésie. En 1875, il a publié *Hegel : Esthétique, traduction française*, deuxième édition, par Ch. Bénard, docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie dans les lycées de Paris et à l'École Normale supérieure ; dans cette dernière édition se trouvent reproduites, mais plus condensées que dans la première, les trois parties de l'œuvre du philosophe allemand, l'idée du beau dans l'art, le développement de l'idéal et le système des arts particuliers.

Quarante-cinq ans après la publication du premier volume de la traduction de Hegel, Bénard restait encore attaché au même sujet. Il exposait dans une suite de lectures à l'Académie des sciences morales et politiques l'Esthétique chez les Anciens depuis Platon jusqu'aux Alexandrins et il publiait en 1887 sous le titre de l'*Esthétique d'Aristote*, le travail dans lequel il s'applique à prouver qu'il existe dans la philosophie grecque, sinon une science du beau à proprement parler, au moins des conceptions originales et parfois fécondes sur le beau et l'art, principalement dans Platon, Aristote et Plotin. Bénard achevait alors sa quatre-vingtième année. Il ne paraissait pas sentir le poids des ans. Je l'ai vu souvent alors à l'Institut, toujours alerte, toujours méditant de nouveaux travaux. Ses traits mêmes avaient peu changé, et, comme les écoliers voient d'ordinaire avec leurs yeux d'adolescent les professeurs plus âgés qu'ils ne sont réellement, je retrouvais dans ses traits, sans changement très appréciable, le professeur de 1849.

Bénard méditait en effet une œuvre de très longue haleine, une histoire de la philosophie ancienne. Il avait beaucoup lu, surtout les auteurs allemands (1), et il avait amassé une masse considérable de notes qu'il savait classer dans un ordre méthodique ; et, tout en écrivant de temps à autre des articles de revue, il s'était mis à la besogne. Le premier volume de *La Philosophie ancienne, Histoire générale de ses systèmes* avait paru en 1885, avant l'*Esthétique d'Aristote*. Après une introduction sur la mythologie et la philosophie des peuples orientaux, l'auteur abordait la philosophie grecque : il insistait sur l'école socratique et il accordait une large place, une trop large même, aux sophistes grecs et à la sophistique dont il s'est laissé entraîner à suivre la filiation jusqu'au XIXe siècle.

La suite de ce travail le conduisait à Platon. Il s'y arrêta avec complaisance, on pourrait dire avec la passion de l'amour, et le chapitre qu'il devait lui consacrer devint un livre, son dernier ouvrage : *Platon, sa Philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*. M. Bénard, estimant que, malgré le mérite des études dont Platon a été l'objet de notre temps en France, il n'y avait pas d'exposé complet de la philosophie platonicienne, voulait tenter cette œuvre qu'il adresse, dit-il, « non aux savants et aux érudits de profession, mais au public éclairé, désireux de connaître dans son ensemble et dans ses parties principales la philosophie platonicienne ». Le volume comprend trois parties : la dialectique, la physique et l'éthique, l'esthétique. C'est en juillet 1892 qu'il en signait la préface, restant à quatre-vingt-cinq ans ce qu'il avait été à trente ans, ardent au travail, passionné pour les idées qu'il croyait vraies et salutaires, militant pour les défendre, dévoué à son pays comme à sa foi philosophique. « L'auteur, dit-il dans cette préface, qui est un des plus vieux

(1) Il a traduit les *Écrits philosophiques de Schelling*, 1 vol.

maîtres de la jeunesse, n'a cessé, par sa parole et par sa plume, de lui enseigner les grandes et nobles doctrines du spiritualisme et de l'idéalisme. »

Ce livre n'était pas encore publié que déjà Bénard composait la suite de son histoire de la philosophie. Son grand âge, loin de ralentir son ardeur, lui semblait un avertissement de se hâter et il travaillait davantage. Cependant ses forces ne pouvaient pas indéfiniment obéir à sa volonté. Un accident qui compromit la vie de sa femme ébranla sa robuste constitution. Il lutta pendant deux ans en s'affaiblissant peu à peu ; l'influenza lui porta le dernier coup. « Je ne finirai pas mon livre, dit-il avec résignation, je suis vieux ; il est temps de m'en aller. » Il adressa, dit Mme Feugère dans ses notes, « quelques mots affectueux à sa femme où transpirait la joie de ne pas lui survivre et il mourut avec la sérénité d'un sage confirmée par les espérances chrétiennes ». C'était le 29 janvier 1898 ; douze jours plus tard il aurait eu quatre-vingt-onze ans révolus.

Il laisse un nom respecté. Sa doctrine philosophique peut, comme toutes les doctrines, être discutée ; mais l'étendue et la précision de ses connaissances en Esthétique ne peuvent être niées : c'est là qu'est son originalité. Il ne doit d'ailleurs y avoir qu'une voix pour louer la sincérité et la fermeté de ses convictions, son ardeur infatigable au travail et l'honorabilité d'une longue carrière d'universitaire et d'écrivain vouée à l'éducation morale de la jeunesse.

E. LEVASSEUR.

Promotion de 1832. — CHON (François), né à Laval, le 14 novembre 1812, décédé à Lille, le 5 mai 1898.

François Chon était élève au Collège Charlemagne lorsqu'il fut admis à l'École Normale ; à sa sortie, en 1835, il fut nommé au collège communal de Lille, devenu depuis Collège royal, et ensuite lycée.

Et il demeura à Lille depuis lors, donnant ainsi l'exemple rare, et peut-être unique, d'une aussi longue carrière passée dans la même ville et dans le même établissement.

Et pourtant, les occasions d'avancement ne lui manquèrent pas ; il était tenu partout en haute estime et il reçut toutes les distinctions qu'il pouvait obtenir sans déplacement, notamment, la croix de la Légion d'honneur.

En 1854, il fut nommé inspecteur d'Académie à Besançon, c'était un premier pas vers le rectorat ; il déclina cet avantage, désirant ne pas abandonner l'enseignement, qu'il aimait, et ne pas quitter la ville de Lille où il avait acquis droit de cité. Il s'était attaché d'autant plus à notre ville qu'il voyait autour de lui toute une génération d'anciens élèves, lui témoignant une reconnaissance et une affection auxquelles il était très sensible. Cette absence d'ambition, avec une sereine simplicité, était le trait dominant de son caractère. A ce sujet, l'anecdote suivante, citée à propos de M. Chon, par M. Finot, président de la Société des Sciences de Lille, est bien caractéristique :

Quand en 1863, M. Duruy, fut nommé Ministre de l'Instruction publique, M. Chon, qui avait conservé de lui un excellent souvenir, se trouvant à Paris pendant les vacances et passant rue de Grenelle, eut l'idée d'entrer au Ministère. Il pénétra dans une antichambre encombrée et fit passer sa carte sur laquelle il avait écrit : « Normalien de la promotion de 1832 ». Après deux heures d'attente, il est introduit. La conversation s'engage, on parle des amis disparus, on remue les vieux souvenirs de l'Ecole, puis, au bout d'un quart d'heure :

« Voyons, mon cher camarade, lui dit M. Duruy, nous n'avons pas encore parlé de toi, dis-moi vite quelle affaire t'amène. — Mais, répond M. Chon, pas d'autre que le plaisir de te revoir. — Tu ne désires rien? Tu ne demandes rien? — Ma foi, non. J'ai été pris de l'envie de serrer la main d'un vieil ami de jeunesse dont le nom m'est resté cher, et de le féliciter de sa nouvelle fortune. Voilà tout. — Eh bien, dit le Ministre stupéfait, voilà la première visite désintéressée que je reçois, et Dieu sait si j'en ai reçu depuis trois mois ! »

Cette vertu qu'il avait de se contenter d'être ce qu'il était sans désir de changement, même en vue des plus légitimes récompenses offertes à son mérite était secondée, chez M. Chon, par un penchant très accentué vers le culte des souvenirs. Dans les carrières publiques, l'avancement est souvent acquis au prix de déplacements d'autant plus fréquents que cet avancement est plus rapide. On s'installe avec sa famille dans une résidence nouvelle; peu à peu, et au bout d'un certain temps, on sent qu'on y est habitué, connu, estimé, c'est alors qu'arrive le moment d'en changer. On abandonne, de côtés et d'autres, des lambeaux de son âme, des affections qui commençaient à prendre racine, et qu'on délaisse pour en cultiver d'autres qui auront le même sort. Pour certains caractères, il y a une satisfaction très douce à économiser en quelque sorte ses souvenirs, à vivre au milieu d'eux, à se rajeunir en les invoquant; on a encore autour de soi tout ce qui a été mêlé à la plus grande partie de son existence. Et tout vous intéresse où vous résidez, parce que tout vous y rappelle quelque chose.

C'est avec cette disposition d'esprit que M. Chon écrivit l'histoire de sa propre vie, dans un livre maintenant très rare : *Impressions et Souvenirs*. Titre heureusement choisi pour caractériser cet ouvrage, car rien n'y fait penser à une prétention quelconque, chez l'auteur, d'intéresser le lecteur à sa propre personne. Il se raconte en racontant ce qu'il a vu autour de lui, ainsi que l'on fait dans des « impressions de voyage », il décrit son voyage à travers la vie. Une notable partie de ce livre est consacrée à ses années de séjour à l'École Normale, et l'on y retrouve cet amour de notre chère École, qu'il témoignait en toutes circonstances. Il y donne d'une façon magistrale et pourtant familière l'histoire de l'École pendant cette période et la physionomie des professeurs qui l'illustrèrent alors. L'analyse de leurs caractères et de leurs méthodes d'enseignement y est présentée d'une manière si frappante que l'on y reconnaît un élève digne des maîtres qu'il a su si bien faire revivre.

De même et comme témoignage de son affection envers la ville de Lille, qui était devenue sa cité d'adoption, il écrivit un livre : *Promenades Lilloises*, ouvrage qui restera longtemps goûté des vieux Lillois. Pour en faire comprendre et apprécier la valeur, je dois rappeler que, depuis trente-cinq ans, la ville de Lille a subi une transformation complète. Enserrée dans les fortifications construites par Vauban, et entourée d'une zone militaire, elle était le centre d'une agglomération suburbaine tellement importante, qu'elle dut s'annexer, pour ne pas étouffer dans son enceinte, la plupart de ses communes voisines, créer des boulevards, de nouveaux quartiers reliant l'ancienne ville avec ses faubourgs, et déplacer le centre du mouvement général. Le livre de M. Chon rappelle d'une manière vivante à tous les Lillois, les souvenirs de l'ancienne cité, en même temps qu'il les initie à la cité nouvelle. Pour écrire un tel livre, il fallait un homme de la région, qui aurait été élevé et aurait grandi au milieu de ces souvenirs. M. Chon y donne l'impression d'avoir été cet enfant de Lille,

comme si cette mère adoptive avait été sa mère véritable. — J'ai dit combien M. Chon était estimé comme professeur. Ses cours clairs et précis, d'une allure littéraire très attachante, donnaient aux élèves le goût de l'histoire. A une certaine époque, longtemps avant que la Faculté des lettres de Douai fût transférée à Lille, la ville avait annexé à la Faculté des sciences des cours littéraires publics, et M. Chon fut chargé d'y faire des conférences d'histoire. Il sut y attirer et y retenir un auditoire nombreux de gens du monde, dans des entretiens où le fonds très sérieux était rendu attrayant par des récits variés, des anecdotes caractéristiques, qui faisaient revivre d'une manière saisissante la physionomie de chaque époque dont il parlait.

La notoriété qu'il avait acquise à Lille lui était échue très rapidement. Dès 1842, il fut appelé à faire partie de la *Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts* de Lille. Cette compagnie, qui compte cinquante membres, et se recrute, à chaque vacance, par voie d'élection, fut pour M. Chon l'objet d'un attachement profond. Fondée en 1802, elle représenta toujours l'esprit d'initiative, et donna l'impulsion au mouvement scientifique et industriel qui fit peu à peu de Lille le centre puissant de l'activité intellectuelle de toute la région du Nord, et qui a abouti à la fondation de l'Université de Lille. Elle y organisa les musées; c'est à elle que fut léguée, par le peintre Wicar, l'admirable collection de dessins qui forme, à elle seule, un musée réputé dans toute l'Europe; elle la confia à la ville de Lille, qui est à juste titre fière de la posséder. Cette Société réunit la plupart des notabilités scientifiques, littéraires, agricoles et industrielles. C'est (toutes proportions gardées) une sorte d'Institut régional, réunissant en une seule assemblée les différentes classes qui sont distinctes dans notre grand Institut national. Comme lui, elle décerne des récompenses, fort appréciées, sous forme de prix attribués à des travaux remarquables, de bourses de séjour à Rome pour les artistes, par la fondation Wicar, et des sortes de prix Montyon aux serviteurs de tout grade qui se sont distingués pendant de longues années par leur dévouement envers leurs patrons. Elle a compté parmi ses membres, pour ne citer que quelques-uns parmi les disparus, Macquart, Delezenné, Kuhlmann, Faidherbe, Pasteur. Une grande activité y règne, par les travaux qu'elle provoque parmi ses membres, et aussi parmi les personnes qui, en dehors de la Société, deviennent ses lauréats.

M. Chon s'y distingua par un grand nombre de productions d'érudition historique, qui furent imprimées dans les mémoires de la Société, et dans différents recueils périodiques intéressant l'histoire de notre région. Ajoutées aux deux ouvrages dont j'ai parlé, elles montrent quelle fut l'activité d'esprit de M. Chon, et son amour pour les travaux désintéressés.

L'un des souvenirs les plus doux de sa vie fut celui de son cinquantenaire à la Société des Sciences. En l'honneur de cette circonstance mémorable, la Société avait fait frapper une médaille spéciale qui lui fut offerte, en même temps qu'une adresse signée de tous les membres, auxquels s'étaient jointes les autorités militaires, administratives, municipales, et particulièrement les autorités universitaires, ayant à leur tête M. le recteur Bayet.

Aux applaudissements de toute l'assemblée, M. Charles Barrois, alors président de la société des Sciences, lui fit remise de la médaille frappée en son honneur, en lui adressant une allocution charmante. Je ne saurais mieux faire que de citer quelques paragraphes de ce discours, et de la réponse de M. Chon.

« Souffrez que je rappelle ici le charme pénétrant sous lequel vous nous » avez si souvent tenus pendant nos réunions, nous communiquant tantôt vos » impressions littéraires, et tantôt ces souvenirs intimes, où la délicatesse des » sentiments l'emportait seule sur l'élégante perfection de la forme. Qu'il nous » soit permis surtout de vous remercier de vos enseignements, car l'ensei- » gnement de l'histoire nous a toujours paru entre vos mains un levier admi- » rable et puissant pour nous élever nous, vos confrères, et pour la plupart » vos auditeurs et vos anciens élèves, vers les hautes régions morales et phi- » losophiques.

» Mais plus que votre talent, nous avons appris à admirer, en vous, l'âme la » plus dévouée et l'absolue dignité du caractère ; aussi la Société, en vous » appelant quatre fois à la présidence — rare hommage dans une compagnie » où nul autre parmi vos collègues actuels n'a occupé deux fois le fauteuil — » a voulu tout ensemble reconnaître le mérite et acclamer l'homme. Elle a su » honorer celui qui la rendait digne de gagner la confiance et l'estime de tous, » le guide qui lui indiquait d'une main sûre le rôle qui lui appartenait dans » une grande ville, où il y avait des œuvres utiles à fonder et un foyer intel- » lectuel à entretenir. »

— Dans sa réponse, M. Chon disait en terminant :

« Vous daignez, Messieurs, m'offrir une médaille commémorative frappée en » bronze. Malheureusement, je ne suis pas d'un métal aussi résistant. Toute- » fois, croyez-le, mon cœur qui s'efforce à rester jeune en dépit des hivers » qui ont dégarni et blanchi ma tête, se sent encore assez de ressort pour gar- » der, jusqu'à son dernier battement, le souvenir d'une journée de bonheur et » d'honneur que je considère comme un couronnement de mon existence. »

On le voit par ce résumé de sa vie, M. Chon fut par excellence l'homme simple et bon. Son intelligence d'élite, autant que son cœur délicat, inspiraient une affection profonde à tous ceux qui le fréquentaient. Les plus attachés à lui, parce que la reconnaissance doublait chez eux la valeur de ce sentiment d'affection, furent ses anciens élèves, dont l'un des premiers avait été notre illustre concitoyen Faidherbe.

Cette affection fut un réconfort pour lui pendant la dernière période de sa vie, qui fut attristée par la perte de tous ses siens. Mais la source la plus féconde de sa résignation sereine était dans ses sentiments de philosophie chrétienne. Sa foi fervente et tolérante pour tous provoquait une sympathie irrésistible : on le sentait aimant, charitable et stoïque sans affectation. Son âme vivait dans les souvenirs. L'un des derniers désirs exprimés par lui fut que ses héritiers fissent à notre association un don, qu'ils ont réalisé après sa mort. Il voulut aussi qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe; mais, les paroles unanimes de regrets des nombreux assistants qui suivirent ses funérailles montraient qu'une louange publique n'aurait rien ajouté à l'éloge qui était dans toutes les bouches et au souvenir qui restera de lui dans tous les cœurs.

Jules LEFEBVRE.

Promotion de 1835. — BENOIT (Jean-Joseph-Louis-Charles), né à Nancy, le 25 août 1815, décédé à Nancy, le 16 mai 1898.

Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par M. Emile Krantz, doyen de la Faculté des lettres.

Messieurs,

Vous n'attendez pas de moi que j'essaye de faire tenir dans ce suprême adieu, abrégé par les convenances et troublé par l'émotion, la juste et suffisante expression des sentiments de tristesse profonde, et pour ainsi dire filiale, dont nos cœurs sont serrés, ni que je rende, avec la vivacité et l'étendue que nous y souhaiterions, la force et la naturé de nos regrets, devant la fin d'une si longue et si belle existence. Tous ceux qui pourraient demander à élever ici la voix, pour pleurer la mort et célébrer la vie de l'homme éminent qui vient de nous quitter à jamais, sont si nombreux, et ils le pourraient faire à tant de titres divers, et ils auraient à répandre sur ce cercueil tant de chers souvenirs, tant de sincères louanges, tant d'affection et de reconnaissance, que je ne veux pas même tenter d'être leur interprète, et que je dois borner mes paroles à dire seulement le pieux hommage de la Faculté des lettres à son vénéré et regretté doyen et professeur honoraire, M. Charles Benoit.

Charles Benoit ést né à Nancy, d'une ancienne et robuste souche lorraine, très attachée aux traditions locales et à la petite patrie.

Après ses classes finies au Collège Royal, il part à Paris, en 1834, et commence d'abord à suivre les cours de la Faculté de droit, qu'il abandonne bientôt pour entrer au Lycée Saint-Louis et s'y préparer à l'École Normale supérieure. Il y est reçu quatrième en 1835, et s'y rencontre, dans cette section abondante en hommes distingués, dont quelques-uns illustres, avec Jules Simon, qui fut depuis son ministre, et Paul Jacquinet, qui fut son lecteur.

Ce fut au Lycée de Caen qu'il fit ses débuts dans le professorat, en 1838. C'est de là qu'il vint passer l'agrégation des classes supérieures à Paris, en août 1840. Il est reçu le premier.

Successivement professeur de rhétorique au lycée de Douai, puis au lycée Louis-le-Grand, il devint, en 1844, le collègue et l'ami d'Ozanam au collège Stanislas. Docteur ès lettres en 1846, il est nommé le 24 décembre de la même année, membre de l'École française d'Athènes, qui venait d'être fondée et qu'il inaugura. A la date de son cinquantenaire, qu'elle célébrait le mois dernier, il en était le doyen d'âge. Après un sejour de dix-huit mois en Grèce, qui fut pour lui un enchantement et la source toujours vive et présente d'inoubliables impressions, qu'il se plaisait naguère encore à retracer dans nos *Annales de l'Est*, il revint en France en 1848, et concourut, en décembre, à cette agrégation des Facultés, qui eut une si courte durée, et dont il fut un des rares et exceptionnels vainqueurs, au premier rang. Dès lors, chargé d'un cours complémentaire de littérature grecque à la Sorbonne, puis de la suppléance de Havet, pendant quatre ans, à l'École Normale supérieure, il accepte, en 1852, de suppléer Ozanam dans sa chaire de littérature étrangère. Il y renonce bientôt et, après avoir fait couronner son étude sur *Ménandre*, sujet mis en concours par l'Académie française en 1853, il est nommé, le 10 octobre 1854, professeur de littérature française et doyen de la Faculté des lettres de Nancy.

C'est à partir de cette date qu'il se donne sans réserve et appartient tout entier à sa ville natale, à l'enseignement public, à l'administration de la Faculté des lettres, dont il est le fondateur, le premier doyen, et dont il voulut et sut être, pendant près de trente années, le chef infatigable et habile, vivant d'elle et pour elle, lui prodiguant toute son activité, lui sacrifiant toute son ambition personnelle, généreusement transformée en dévouement désintéressé, l'enveloppant de toute sa tendresse.

Souvenons-nous-en, Messieurs, bien longtemps avant la création de l'Université de Nancy, et même près d'un demi-siècle avant qu'on y songeât, M. Charles Benoit, inspiré par les judicieux instincts et les clairvoyantes tendances de son âme toute lorraine et toute universitaire, estima digne et bon de préférer sa province à Paris, de quitter la Sorbonne et l'École Normale, par où il avait commencé et par où la plupart aspirent à finir, pour se fixer avec prédilection et par libre choix dans son cher Nancy, et y fonder, comme il l'a dit lui-même, « une colonie athénienne ».

Combien il l'a aimée, sa colonie, cette Faculté dont il nous a laissé l'héritage en parfaite prospérité ; avec quelle fierté paternelle il proclamait ses succès dans les solennités et dans les conseils ; avec quelle ardeur convaincante il travaillait à obtenir tout ce qui pouvait l'agrandir et la rehausser ; enfin quel éclat y ont ajouté son enseignement public et quel prestige sa personne, vous le savez, Messieurs ; nul ne l'a oublié à Nancy. Mais ceux-là le savent surtout et en peuvent témoigner — avec la gratitude à la fois de l'intelligence et du cœur — qui ont été ses élèves avant de devenir ses collègues, et qui, avant de connaître l'affabilité du doyen et d'apprécier la constante douceur de sa direction, se sont nourris aux leçons éloquentes, et fortifiés aux bienveillants conseils du maître le plus aimable et le plus expansif qui fut jamais.

Mais la preuve la plus significative que M. Benoit ait donnée de son inaltérable attachement à l'Université nationale de France, c'est quand il demeura fidèle à son poste, lors d'une scission déjà lointaine, qui aurait pu, ce semble, tenter sa foi religieuse au nom de la liberté de conscience invoquée, et détacher ce professeur, sincèrement et profondément catholique, des institutions de l'État. Ni sa grande droiture, ni son ferme jugement ne furent un seul instant sollicités par les hésitations et les scrupules. Par son attitude d'alors, M. Charles Benoit a laissé, avec l'autorité qui lui appartenait, un précieux exemple ; il a montré qu'il sentait, que dans l'Université de France, les devoirs professionnels peuvent toujours se concilier loyalement avec les sentiments les plus intimes de la personne, et que cette grande famille, généreuse et libérale par excellence, sait rester ouverte à tous les dévoûments et à tous les talents, quelles que soient d'ailleurs les opinions et les convictions qui les animent.

Cette conciliation que M. Benoit mettait ainsi entre sa foi et sa fonction, il la portait pour ainsi dire partout : c'était la loi même de sa nature intellectuelle et morale ; il était né conciliant, et sans jamais rien concéder sur les principes, il s'employa toute sa vie et de tout son cœur à faire régner la bonne harmonie entre les personnes. Il aimait l'ordre, la mesure, la délicatesse et la discrétion en toutes choses.

Il détestait le mal, autant parce qu'il était laid que parce qu'il était mauvais. Croyant déterminé, il était en même temps tolérant et ennemi des exagérations de plume et de parole. Idéaliste et spiritualiste, épris de pureté et de noblesse, il étudia néanmoins, avec une curiosité large et sympathique, Aristophane et Rabelais, ces deux représentants énormes du réalisme colossal et de la fantaisie débridée.

Nourri tout ensemble de la moelle antique et de l'éloquence sacrée, séduit par la beauté grecque et pénétré de l'esprit évangélique, il a trouvé pour ses goûts, pour son enseignement et pour ses écrits, une combinaison ingénieuse, mais spontanée, des charmes de l'art païen et de l'élévation de la morale chré-

tienne. Il y avait en lui du Fénelon, mais d'un Fénelon qui, tout en admirant Homère et en sacrifiant aux muses, aurait connu *Le Génie du Christianisme* de Chateaubriand, en aurait fait ses délices et peut-être son flambeau.

Un autre trait de son caractère, et qui confirme en lui cet amour de l'accord entre ce qui semble à d'autres les contraires, c'est qu'à mesure qu'il prenait de l'âge, il aimait davantage la jeunesse et les jeunes. Et ce n'était pas sa jeunesse à lui qu'il avait le faible de raconter ou de regretter, non c'était la jeunesse des autres qui l'intéressait et qui l'attirait. Il comprenait et acceptait si bien la loi de la vie, qu'il pensait sans chagrin, sans appréhension, à la fuite des ans, à la vieillesse, à la retraite, à la mort.

Aussi, c'était sa préoccupation et c'était sa joie de chercher de jeunes collaborateurs, de les appeler, de les voir grandir auprès de lui, de les y aider, de leur assurer une succession. Jamais peut-être il ne mit tant de complaisance et d'indulgence cordiale que dans l'arrangement de la sienne. Sa retraite, qu'il prit en 1883, ne fut pas une retraite véritable. Il continua de travailler, d'écrire, de venir parmi nous ; il se fit notre auditeur le plus assidu, peut-être aussi le plus bienveillant. Ce fut bien souvent un agrément et comme une récompense pour nous, après la leçon publique, où il ne manquait pas, d'écouter ses réflexions et de recevoir ses compliments.

Avec une sensibilité aussi vive, une si naturelle et si débordante bonté, M. Benoit méritait d'être heureux. Il le fut. Il le fut certainement, d'abord parce qu'il sut l'être par la sérénité de son tempérament, par la modération de ses désirs, par la paix intérieure qui lui venait de sa confiance dans une bonté et une justice suprêmes ; mais il le fut aussi par son union et dans ses enfants, par ses affections de famille et par ses amitiés. Il était de ceux que la félicité ne fait point égoïstes ; au contraire, son cœur, tout de charité et de compassion, se faisait un devoir de rendre aux autres, en bienfaisance, ce que sa destinée — lui, eût dit la Providence — lui donnait en bonheur.

Et ce bonheur terrestre, qu'il estimait à son prix, il l'a quitté doucement, simplement, pieusement, avec la foi et l'espérance de l'autre, auquel il n'a jamais douté que la mort conduit les vertueux d'ici-bas, dont il était.

Cher maître, vénéré doyen, vous nous avez bien aimés, nous aussi nous vous avons bien aimé, et nous aimerons le souvenir de votre sourire et la noble leçon de toute votre vie.

Adieu !

L. KRANTZ.

Promotion de 1840. — GIRARD (Julien-Nicolas), né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 1er juin 1820, mort à Paris le 4 mars 1898.

M. Julien Girard a été une des figures les plus originales et les plus attirantes de l'Université de France pendant la seconde moitié de ce siècle. Il a rempli les plus hautes fonctions de l'enseignement public, et non seulement il n'a été inférieur à aucune, mais il a montré dans toutes une compétence, une loyauté, une chaleur de cœur, une élévation morale auxquelles M. le Recteur Gréard a rendu un éclatant hommage dans le discours qu'il a prononcé, le 6 mars 1898, aux obsèques de son ancien maître, devenu plus tard son dévoué collaborateur. Tour à tour professeur et administrateur, chargé de la rhétorique à Bonaparte, maître de conférences à l'École Normale, proviseur des lycées Louis-le-Grand et Condorcet, il ne lui manqua que d'être inspecteur général, et encore en reçut-il le titre quand il prit sa retraite en juillet 1892. Tous ceux

qui l'ont connu ou seulement approché dans ces situations diverses n'ont pas oublié, n'oublieront jamais quel grand cœur fut M. Girard, et aussi de quelle franchise, de quelle bonté, de quelle droiture, de quelle probité il a sans cesse donné le bienfaisant et salutaire exemple. On peut dire de lui qu'il a été vraiment une des lumières et une des consciences de l'Université.

Julien Girard appartenait à une famille depuis longtemps fixée à la Guadeloupe. De ses premières années d'enfance et d'études, il avait gardé un souvenir attendri. Il aimait à rappeler ses courses et ses baignades dans le voisinage des plantations où il allait en partie de plaisir, et dans un discours qu'il fit, le 29 juillet 1893, comme président de la distribution des prix du lycée Montaigne, il évoquait avec émotion le nom de sa première institutrice : « Mlle Colette était un petite femme, ni très jeune ni trop vieille, qui avait conservé dans son âge mûr une grande tendresse de cœur. Elle avait une voix claire et caressante, avec un léger accent méridional qui m'est resté dans l'oreille. C'était un plaisir d'apprendre à lire avec elle. Mais surtout elle était bonne, très bonne ; elle adorait son petit peuple, et nous le lui rendions. Elle nous traitait comme ses enfants ; elle avait pour nous d'aimables complaisances ; elle poussait l'indulgence jusqu'à nous permettre, quand nous étions fatigués de la leçon, de faire un petit somme au milieu de la classe. »

Mais ni Mlle Colette ni M. Taillandier qui lui succéda et qui, d'après Girard, ne lui ressemblait guère, n'étaient capables de former l'esprit de l'enfant. On l'envoya en France, pour y faire des études complètes. Il avait neuf ans, quand il quitta pour jamais la Guadeloupe, bien qu'il ait songé, semble-t-il, vingt-deux ans plus tard — peut-être sur le conseil de Victor Schœlcher avec qui il fut très lié — à y revenir briguer un mandat de député.

Ses premières années d'écolier se passèrent à l'institution Labrousse qui faisait suivre à ses élèves les cours du collège Bourbon, aujourd'hui lycée Condorcet. C'est là qu'il rencontra, dès 1831, le plus vieux de ses amis, M. Bouillon, qui lui a témoigné jusqu'à la fin, pendant soixante-sept ans, la plus vive et la plus touchante affection. Girard fit toutes ses classes au collège Bourbon avec un éclat extraordinaire. Travaillant dix-sept heures par jour, dirigé, notamment en rhétorique, par des maîtres comme Auguste Lemaire et Auguste Nisard, il enleva au Concours Général de 1839 le prix d'honneur de discours latin et le premier prix de discours français, et, en 1840, le prix d'honneur de dissertation française avec le premier accessit de dissertation latine.

De si brillants succès l'avaient rendu presque célèbre dans le monde universitaire. Ils lui valurent d'abord les compliments de M. Villemain, puis d'assez fréquentes invitations à passer l'après-midi à Neuilly avec les fils de Louis-Philippe, particulièrement avec le duc d'Aumale qui faisait alors sa rhétorique à Henri IV. Girard avait gardé de ces relations un souvenir très cordial ; mais il n'eut même pas l'idée d'essayer d'en tirer un profit personnel après le retour en 1871 de ses anciens condisciples, pas plus au reste qu'il ne songea à se prévaloir dans la suite — bien que les occasions et les avances ne lui eussent pas manqué — d'avoir eu pour élève le Président Carnot. L'esprit d'intrigue était assurément le seul genre d'esprit qui lui fût étranger. Dans toute sa carrière, il considéra toujours comme un devoir étroit de ne réclamer d'appui que de ses chefs hiérarchiques.

Après de pareils débuts Girard paraissait tout naturellement désigné pour le professorat. Et pourtant ses goûts ne le portaient pas de ce côté. Il ne son-

geait pas à entrer dans l'Université : il voulait être avocat. Nourri dans l'admiration des grands orateurs de tous les temps, très ardent de nature, très généreux de sentiments, il rêvait de causes retentissantes, de grands succès d'audience ou de tribune. Mais on insista vivement pour qu'il se présentât à l'École Normale en ajoutant qu'il serait toujours libre de donner sa démission, si l'examen lui était favorable. Il céda, subit les épreuves, fut reçu le premier et dut prendre un parti. Ses incertitudes et ses perplexités furent cruelles; il lui en coûtait de renoncer aux espérances si longtemps caressées. Mais il n'avait aucune fortune; s'il choisissait l'École, il voyait son avenir assuré, sa carrière engagée sous les plus heureux auspices. Il opta pour l'École. Plus tard, il aimait à dire qu'il ne le regrettait pas, car il avait trouvé dans l'Université, à laquelle il s'était donné tout entier, de grandes satisfactions et même de grandes joies, et il ne se rappelait ses hésitations d'autrefois que comme une courte crise, très violente, mais qui ne lui avait laissé aucune amertume.

Girard fut à l'École ce qu'il avait été au lycée. Très aimé de ses camarades, très gai, très en dehors, très communicatif, connaissant et tutoyant tout le monde, il y passa trois années délicieuses pendant lesquelles il noua des amitiés durables soit parmi ses anciens, soit parmi ses contemporains, soit parmi ses cadets. C'est là qu'il rencontra M. Dreyss, resté son confident le plus intime, C. Martha, que plus tard des liens de famille rapprochèrent de lui plus étroitement, Courdaveaux, Geffroy, Colincamp qui furent au nombre de ses plus chers camarades, Eugène Despois dont il admirait le caractère et à qui il demeura toujours profondément attaché, enfin Hippolyte Rigault qui l'avait évidemment séduit par sa droiture en même temps que par la finesse, l'éclat et la souplesse de son talent. C'est Rigault qui, treize ans après, devait lui ouvrir la *Revue de l'Instruction Publique*. Il est aisé de voir par la correspondance que Girard entretint dans la suite avec ses amis d'École, et que son fils, M. Paul Girard, possède en grande partie, quelle place il tenait dans l'estime, la confiance et l'affection des Normaliens de son temps.

Mais le charme de la vie de l'École ne consistait pas seulement pour Girard à fréquenter cette réunion de jeunes hommes qui tous ont marqué dans l'histoire, la philosophie ou les lettres. Il prenait le même plaisir à écouter ses maîtres de conférences dont deux surtout, Désiré Nisard et Ernest Havet, eurent sur son esprit une décisive influence et lui témoignèrent une grande sympathie. Il répondit à cette sympathie par un travail opiniâtre, comme l'attestent ses notes en grande partie conservées, et qui ont trait aux époques les plus variées des trois littératures classiques, sans en excepter les Pères de l'Eglise. Grâce à ce labeur et à l'excellente direction qu'il recevait et dont il sut si bien profiter, il garda son rang de premier à la licence et à l'agrégation des lettres. Quand, en 1843, il sortit de la vieille maison de la rue Saint-Jacques (1), il y laissait le souvenir d'un esprit d'une solidité incomparable, d'un humaniste d'une rare distinction. « Plus de dix ans après qu'il eut quitté l'École, dit M. Gréard dans son éloge funèbre, lorsqu'un de nos maîtres de conférence latine voulait nous ramener aux règles de la composition, d'une composition bien liée, nourrie, lumineuse, c'est l'exemple de Julien Girard qu'il citait le plus volontiers : Ah ! celui-là, s'écriait-il, comme il construisait ! »

(1) L'École Normale occupait alors les bâtiments du collège Du Plessis, rue Saint-Jacques, à côté du Lycée Louis-le-Grand.

Après l'agrégation Girard fut envoyé à Bourges où il ne passa qu'une année, au reste fort agréable, pendant laquelle il fréquenta quelques salons où il était recherché pour sa sociabilité, sa gaîté, son remarquable talent de lecture à haute voix et aussi pour son amour de la danse qu'il partageait d'ailleurs avec Hippolyte Rigault, lequel lui écrivait un jour de Nevers : « Je mange à toutes les tables et je danse à tous les orchestres. Tu ferais comme moi, j'imagine ; et combien je voudrais que tu eusses vu certaines demoiselles qui sont vraiment bien aimables et bien jolies. Tu en aurais raffolé, ô officier de l'Université (Girard avait reçu cette distinction le 28 août 1846). Mais je ne veux pas te parler de cela ; je troublerais tes songes, et des ombres trop gracieuses viendraient en volant se poser sur ton *Conciones* ouvert. »

Ces agréables passe-temps ne le retinrent pas plus que de raison puisque, dès 1844, Girard revenait à Paris où, jusqu'en 1848, il fut d'abord suppléant aux collèges Bourbon et Charlemagne, puis professeur de troisième et ensuite de rhétorique à Charlemagne ; il y eut pour élèves Edmond About, Francisque Sarcey, Paul Albert et Gréard. Le 14 septembre 1848, il était chargé de la rhétorique au lycée Corneille (aujourd'hui Henri IV), deux ans après à Louis-le-Grand (28 septembre 1850) pour revenir à Corneille le 16 décembre 1851, la seconde division de rhétorique de Louis-le-Grand ayant été supprimée, enfin pour aller, le 27 septembre 1854, à Bonaparte, où il devait se fixer. C'est là vraiment qu'il donna sa mesure et qu'il se montra, par un rare mélange des plus remarquables qualités de l'esprit et du caractère un incomparable directeur d'intelligences. M. Gréard, qui le vit pour la première fois, en 1848, nous fait de lui à cette époque un portrait qui restera : « Il était un de ces hommes dont la rencontre laisse dans le souvenir une trace durable. Un air d'allègre jeunesse qu'il a longtemps conservé jusque sous le poids de l'âge, un regard étincelant dont son teint de créole faisait encore ressortir l'éclat, une physionomie d'une mobilité merveilleusement expressive, une voix chaude, tout trahissait en lui la vivacité intérieure des sentiments, la flamme, et, par un contraste qui rendait plus piquant encore l'attrait de sa personne, cette allure si vivante, ces dehors si brillants recouvraient une gravité de raison sereine, une pondération de jugement, un équilibre de bon sens qui, à l'âge où l'expérience commence d'ordinaire à se former, donnaient à sa parole une autorité incontestée... Il a élevé toute une suite de générations dont pas une, j'en suis certain, n'a perdu l'impression de ses leçons marquées au coin des méthodes éprouvées et du goût classique le plus pur. Sans aucune recherche de l'agrément ou de l'effet, il attachait, il captivait les esprits par l'étendue et la variété de ses connaissances ; en même temps qu'il leur ouvrait à travers la littérature ancienne et moderne toutes sortes d'horizons, il les disciplinait au sens le plus élevé du mot, il les formait : c'était un maître. L'action de cet enseignement substantiel, animé, sincère, était d'autant plus pénétrante qu'à la distinction de l'intelligence, M. Girard joignait la probité supérieure, la dignité du caractère. Sous la robe du professeur on sentait le cœur de l'homme. N'est-ce pas là plus que tout le reste le secret et ferme ressort de l'éducation ? »

Tel était Girard. On conçoit quelle heureuse influence devait exercer un pareil maître sur des classes qui comptaient parfois plus de cent élèves. Ces divisions si nombreuses ne l'effrayaient pas. Il disait souvent qu'elles offraient un grand avantage. Sans doute, le professeur était dans l'impossibilité matérielle de corriger tous les devoirs : mais elles entretenaient chez les jeunes

gens un extraordinaire mouvement d'esprit par l'émulation qu'elles suscitaient et par la vie qu'elles donnaient à l'enseignement. Le maître s'y sentait porté par la présence même d'un aussi imposant auditoire. Rien n'est difficile comme de parler devant un public restreint. Une foule est infiniment plus vibrante et plus sensible aux moindres effets de parole, et c'étaient de vraies foules que les rhétoriques d'alors. Par la force même des choses, et en dehors de tout souci du Concours Général, le professeur s'occupait principalement des bons élèves; mais c'était encore une idée chère à Girard que tout le monde gagne — même les plus faibles — à ce que la classe se passe surtout avec les meilleurs. Il ne pratiqua donc jamais cette sorte d'épluchage des médiocres dont il reconnut cependant plus tard — au temps où il était proviseur — la nécessité, quand par la multiplication des divisions les classes devinrent moins nombreuses, et que l'enseignement fut naturellement amené à changer de méthode. Il considérait véritablement la rhétorique comme le couronnement fécond des études secondaires, et, à un point de vue plus élevé, comme l'école des intelligences et des caractères. C'est ainsi que la considéraient également ceux qui l'enseignaient alors avec le plus d'éclat, Hector Lemaire, Despois, Rigault et, plus près de nous, Gaston Boissier.

On admettra sans peine que cette lourde tâche ainsi comprise dût fatiguer le maître à qui elle incombait. Girard, qui avait la gorge relativement délicate, craignit de ne pouvoir longtemps soutenir un pareil labeur, et sollicita, à la fin de 1864, l'inspection académique. Duruy, qui le connaissait bien et qui l'appréciait à sa valeur, répondit en lui donnant un supplément de travail, et le nomma maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale en remplacement d'Hector Lemaire qui devenait inspecteur général (16 janvier 1865). Girard s'attacha à ce nouvel enseignement avec sa conscience habituelle, le menant de front avec celui du lycée jusqu'au jour où Duruy l'appela directement au provisorat de Louis-le-Grand (6 août 1868).

Ce fut pour Girard une vie toute nouvelle. Il n'avait aucune idée de l'administration, et il dut en faire l'apprentissage. A tous les points de vue la responsabilité dont le chargeait la confiance du ministre était fort sérieuse, d'autant plus que la mort de M. Didier, qui remontait déjà à quelques mois, avait apporté dans la vie du lycée un trouble sensible. Girard se mit courageusement à l'œuvre. Ce qui le rassura tout d'abord, ce fut l'accueil des professeurs, non seulement de ceux qui étaient ses anciens camarades, comme Aubert-Hix, Chambon, Baujean, mais de tous les autres qui ne lui ménagèrent ni leur affection ni leur dévouement. Il aimait à dire plus tard que sa plus grande joie était de penser qu'il n'avait jamais eu avec le personnel enseignant l'ombre d'un désaccord, que toujours il avait rencontré chez ses collaborateurs la sympathie et l'estime, souvent même de chaudes et durables amitiés. Nul assurément ne méritait plus que lui de recevoir ces témoignages dont la sincérité doublait encore le prix.

Au reste les familles et les élèves se mirent bien vite à l'unisson avec le personnel pour rendre à Girard la justice qui lui était due. C'est que le Girard de 1868, à Louis-le-Grand, était déjà l'homme que son ami et le nôtre, l'excellent Dupré, devait peindre en 1892, à Condorcet, dans une circonstance que je rappellerai plus loin : « Le nouveau proviseur possédait à un degré rare toutes les qualités nécessaires au gouvernement d'une si grande maison : d'abord la foi, sans laquelle il n'y a pas de véritable éducateur ; puis la fermeté et la suite dans les desseins ; la prudence et la décision ; le sens le plus élevé

et le plus délicat de l'éducation des âmes aussi bien que de celle des esprits; d'une part une grande largeur de vues, de l'autre une extrême finesse appliquée au règlement des moindres détails ; le respect des traditions, et pourtant une complaisance raisonnée pour les nouveautés utiles ; un art merveilleux de faire observer la règle sans la faire sentir; une autorité qui savait ne pas faiblir, mais qui s'imposait d'autant mieux qu'elle cherchait moins à s'affirmer. J'ajoute, pour que tout le monde le reconnaisse, une probité professionnelle, un dédain du bruit et de la réclame, une franchise, une droiture, une répugnance pour les voies obliques et les moyens détournés, qui imposaient la sympathie et la confiance ; et si vous voulez me permettre d'achever de le peindre par un trait bien particulier, qui restera longtemps dans nos meilleurs souvenirs, après des vivacités passagères, oh ! très passagères, et qui n'alarmaient personne, des retours charmants, faits pour gagner tous les cœurs. »

Avec de tels moyens de séduction et d'action personnelles il n'est pas surprenant que Girard ait réussi dans l'administration tout aussi bien que dans l'enseignement. Il n'avait d'ailleurs jamais songé à y chercher le repos ou la moindre diminution de sa peine et de son effort. Il se dépensa comme proviseur avec autant d'activité, d'entrain, de conscience et de dévouement que dans sa rhétorique de Bonaparte ou sa chaire de l'École Normale. Les dix années qu'il passa à Louis-le-Grand furent d'ailleurs tout particulièrement laborieuses. De douloureux deuils de famille s'ajoutèrent à de cruels soucis de toute nature pour éprouver sa constance et sa fermeté. Mme Girard, qu'il avait épousée en 1849, et qui pendant vingt ans avait fait le bonheur de sa vie, s'éteignit le 17 octobre 1869, après une longue maladie de poitrine dont son mari avait suivi toutes les phases sans illusion, voyant approcher le terme fatal, comptant les mois, puis les semaines, puis les jours, gardant jusqu'au bout une sérénité trompeuse et le courage de paraître espérer encore. Puis ce fut sa mère adoptive qui mourut au mois d'août 1872. Entre temps il avait eu à compter avec les embarras et les périls de la Guerre et de la Commune.

Girard était en vacances au Havre avec sa famille quand Paris fut menacé à la suite de nos premiers revers. Il revint en hâte à son poste et mit son honneur à ne pas interrompre un seul jour les classes après la rentrée d'octobre, en dépit des innombrables difficultés que créaient le siège, la présence des troupes logées au lycée et l'absence de quelques professeurs que l'investissement avait retenus en province. Quand commença le bombardement, il installa pour la nuit tout son monde dans les caves. Il en occupait une avec sa famille ; d'autres servaient de dortoirs aux quelques internes qui restaient et au personnel de la maison. Le jour venu, on remontait à la lumière, et chacun vaquait à ses occupations sans se laisser intimider par les obus dont cinq tombèrent dans les cours ou sur les bâtiments. Girard avait même voulu, pour donner l'exemple en tout, s'enrôler dans la garde nationale, et il ne manqua pas une fois de faire son service aux remparts.

Ce fut bien pis pendant la Commune. Girard, qui venait d'éprouver « toutes les appréhensions des barbaries de la guerre étrangère, allait subir toutes les menaces des violences de la révolte sociale ». Après la publication du décret révolutionnaire qui organisait la levée en masse des hommes valides de dix-sept à quarante ans, il avait envoyé son fils Paul à Versailles pour le soustraire aux con-

séquences de ce décret. Il le tenait au courant, dans une correspondance suivie, des incidents de chaque jour. Je ferai de larges emprunts à cette correspondance où l'âme de Girard se montre dans toute sa vaillance et dans toute sa sérénité.

Dès les premiers jours de l'insurrection, la circulaire suivante parvint à Louis-le-Grand :

« MAIRIE DU PANTHÉON.

AVIS

« La municipalité provisoire du Ve arrondissement, après en avoir délibéré, donne avis aux directeurs des grands établissements d'instruction de l'arrondissement, aux proviseurs des lycées, aux instituteurs et autres *pouvant servir de lieux de réunion publique* (*sic*), que, jusqu'à nouvel ordre, ils ne pourront disposer de leurs salles sans l'autorisation expresse du maire.

Paris, le 30 mars 1871. »

La circulaire ne reçut pas pour le moment d'application; mais c'était déjà une main-mise du pouvoir révolutionnaire sur le lycée. De plus graves inquiétudes furent provoquées par les menaces d'enrôlement forcé des répétiteurs et des gens de service. Le 4 avril, Girard recevait ce billet : « Monsieur le Proviseur, je vous prie de m'envoyer de suite, place du Panthéon, tous les hommes faisant partie de ma compagnie. Je sais que vous êtes la cause qu'ils ne font plus aucun service ; je vous préviens donc que s'ils ne viennent pas je vous en rends responsable auprès de la Commune immédiatement. — Je vous salue. » — Signé : Rouget, capitaine de la 3e compagnie du 118e bataillon. — Comment Girard se tira-t-il d'affaire ? je l'ignore. Mais il ne céda certainement pas, comme le prouve un document un peu postérieur, probablement du 10 avril : « Ordre au citoyen proviseur du lycée Descartes (1) de livrer immédiatement et sur reçu inventorié au capitaine de la 3e compagnie du 118e bataillon, toutes les armes et tous les effets d'équipement, d'armement et de campement dont les employés et les fonctionnaires du lycée sont détenteurs, lesdits citoyens ayant, pour des motifs sur lesquels il y aura lieu de statuer, cessé de faire toute sorte de service.

Les membres de la 5e légion.
(Une signature illisible.)
Le Président adjoint : Allemane. »

Les jours qui suivirent paraissent avoir été assez calmes, si on en juge par cette lettre datée du 19 avril : « Ne t'alarme pas trop sur notre compte. Nous sommes à notre poste. Nous puisons d'abord dans ce fait une tranquillité relative qui nous met à l'abri des alarmes exagérées. Et puis, pour nous autres en particulier, ce que nous faisons est une sauvegarde. Nous avons des élèves (environ 250) ; nous faisons des classes ; cela nous protège, et j'espère que cela nous protégera jusqu'au bout. Ce qui ne m'empêche pas de faire des vœux ardents pour que la fin arrive et que je puisse prochainement t'embrasser. »

Cependant, contre toute attente, le second siège paraissait s'éterniser. Girard écrit, le 27 avril : « Ici, toujours même situation. Nous faisons toujours la classe, et il nous revient même de temps en temps quelques élèves. Il est

(1) C'était le nouveau nom du lycée Louis-le-Grand depuis le 4 Septembre.

vrai qu'on en emmène aussi quelques-uns, ce qui fait que le chiffre total ne s'accroît guère. Je viens de lire dans l'*Officiel* un décret de la commission de la guerre et un arrêté de Cluseret qui vont peut-être rendre notre fonctionnement difficile. On organise de nouveau et avec plus de rigueur la recherche des réfractaires. Peut-être nos derniers maîtres et même quelques professeurs vont-ils être obligés de s'en aller. Je ne sais comment nous ferons ; mais enfin nous tiendrons jusqu'au bout. S'il le faut, je ferai une étude, l'économe une autre, et le père Toussaint (1) la troisième. Depuis deux jours, on dit aussi que le délégué ou la commission de l'enseignement vont s'occuper de nous. Je n'en ai pas encore entendu parler. S'en occuperont-ils en effet ? Je ne sais. J'attends. Naturellement mon parti est pris ; je décline toute intervention ; alors je suis remplacé, et tout le monde s'en va comme moi. »

Girard ne s'en alla pas ; mais on voit qu'il était toujours sur le qui-vive ; et vraiment on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la belle humeur qu'il montrait dans des circonstances si difficiles ou de la fermeté avec laquelle il luttait contre les empiètements des révolutionnaires. De cette fermeté il donna une preuve bien caractéristique dans la question du drapeau. Voici ce que je trouve à ce sujet dans une lettre du 30 avril : « Il y a une dizaine de jours, deux gardes nationaux sont venus, avec un ordre signé de je ne sais plus quel chef de légion, me signifier de leur livrer le drapeau du lycée. J'ai dû le faire retirer, et je l'ai fait porter à la mairie où l'on m'en a donné reçu. Depuis, je n'avais entendu parler de rien. Jeudi, pendant que j'étais sorti, un bonhomme quelconque, qui n'a pas dit son nom, est venu dire à Jean (2) qu'il fallait mettre un drapeau rouge. Je n'en ai pas tenu compte et n'en ai plus entendu parler. Mais aujourd'hui, en sortant, nous avons vu un drapeau rouge à Saint-Louis. Notre tour ne peut tarder d'arriver. Du reste, rien en ce qui concerne l'enseignement ou la direction de la maison. Ils parlent beaucoup de l'enseignement primaire ; ils essaient aussi d'organiser l'enseignement de la médecine. Ils n'ont rien dit encore des lycées. Espérons qu'ils nous laisseront tranquilles et qu'ils ne me réduiront pas à la nécessité de les envoyer promener, ce qui, naturellement, m'obligerait à y aller moi-même. »

Le drapeau rouge ne fut jamais arboré à Louis-le-Grand. Mais d'autres embarras furent suscités par la prétention des fédérés de s'installer au lycée : « Hier, écrit Girard le 3 mai, j'ai reçu la visite de tout un état-major, sept ou huit officiers, y compris le colonel de la légion, gros bonhomme fort commun, mais poli du reste, et m'offrant force prises et poignées de main. Ils venaient voir si je pouvais loger un bataillon de gardes nationaux. J'ai fait ce que j'ai pu pour les convaincre de chercher ailleurs ; le colonel y a mis, du reste, beaucoup de bonne volonté. Ce matin, je suis allé à la mairie pour tâcher d'éviter le coup ; mais rien n'y a fait ; et ce soir, je recevrai mes nouveaux hôtes. Pauvre lycée ! Il va en voir de cruelles encore ! Figure-toi que le colonel, dans la pensée de ne pas me les donner, était allé aux Jésuites de la rue Lhomond, qui sont vides. Mais il paraît qu'il y a là des richesses, m'a-t-il dit, et il ne veut pas les exposer. Que dis-tu de cette noble confiance du colonel dans ses soldats ? »

---

(1) Surveillant général de Louis-le-Grand.

(2) Concierge intérimaire ; il remplaçait le fidèle Durand, que connaissent tous ceux qui ont passé par Louis-le-Grand pendant ces trente dernières années.

L'occupation annoncée a lieu. Girard n'a pas trop à se plaindre de ses nouveaux hôtes. Il parle d'eux assez gaîment dans une lettre du 5 mai : « Depuis hier, je loge un bataillon de la rue Mouffetard. Tout est barricadé et fermé de façon qu'ils n'aient aucune communication avec le reste de la maison; ils sont dans la 4e cour ; ils entrent et sortent par la rue Charretière... La présence des élèves est une sauvegarde. L'état-major venu l'autre jour me protestait de son respect pour l'instruction. Soit ! Qu'ils nous respectent assez pour nous laisser tranquilles ! Je ne leur demande pas autre chose. Le citoyen Régère (1), que j'ai dû aller voir pour tâcher d'éviter le casernement des gardes, a été très gentil, et a même fait le plaisant en me disant qu'il ne craignait qu'une chose, c'est que mes élèves ne gâtassent ses soldats et ne fussent plus républicains qu'eux. Je tâcherai de préserver ces brebis sans tache en évitant tout contact entre elles et les élèves... Régère n'a-t-il pas eu l'idée de me demander si je n'avais pas vu Vaillant (2) ? — Non. — Vous avez tort ; allez le voir; c'est un homme très distingué, c'est d'ailleurs mon ami. — Tu penses bien que je ne me suis pas rendu à l'invitation et que je n'ai pas l'intention de m'y rendre. Si Vaillant lui-même avait l'idée de m'appeler, je ne m'y rendrais pas davantage ; s'il me sommait, alors j'aurais à lui exprimer formellement mon refus. » Tout Girard est dans cette simplicité fière et forte qui lui faisait envisager sans forfanterie, sans jactance, les pires éventualités que pouvait entraîner pour lui l'accomplissement du devoir.

Le séjour des fédérés se prolongea à Louis-le-Grand sans donner lieu à aucun désordre. « La vérité veut que je dise (lettre du 8 mai) que mes gardes nationaux sont doux comme des agneaux. On ne les entend pas. Ils n'ont pas brisé jusqu'ici la moindre clôture. Ils se promènent dans la cour, sont couchés au soleil et jouent au loto. Ils sont si gentils que je me propose un de ces jours d'aller faire un tour au milieu d'eux. Je crains une chose seulement si je vais les voir, c'est qu'ils ne m'offrent un petit verre, et le refuser serait grave. »

Quelles que fussent la gentillesse et la douceur de ses gardes nationaux, Girard n'en faillit pas moins, le 24 mai, être arrêté et peut-être fusillé par la Commune. Une patrouille de fédérés avait trouvé dans la première cour du lycée un fourniment militaire jeté là on ne sait par qui. Un homme de service, qui, au lieu d'être dans les caves avec le proviseur et tout le personnel de la maison, rôdait dehors, est aperçu près du fourniment en question. On le saisit, et on le conduit au poste du Panthéon. Là, discussion, et finalement, ordre « d'aller chercher le directeur ». Un peloton se forme aussitôt pour venir appréhender Girard. En chemin, rencontre d'un officier à cheval qui demande où vont ces hommes : « Arrêter le directeur du collège qui cache des armes chez lui. — Il s'agit bien du directeur, répond brusquement l'officier; il n'y a plus qu'à f... le feu au quartier et à déguerpir. » Les fédérés ne se le firent pas répéter; et il n'était que temps. A ce moment en effet les Versaillais qui, depuis midi cheminaient par les maisons de la rue Soufflot, s'élançaient sur la barricade du Panthéon et l'emportaient de haute lutte (3).

---

(1) Maire communaliste du Ve arrondissement.

(2) Délégué de la commune au Ministère de l'Instruction Publique.

(3) On sait que le Panthéon transformé en poudrière, fut sur le point de sauter. Les angoisses de Girard pendant ces heures douloureuses se devinent aisément.

On comprend avec quel soulagement Girard vit s'achever le cauchemar au milieu duquel il se débattait depuis tant de semaines. Le 25 mai, il écrivait à son fils : « Mon cher enfant, nous sommes tous vivants et bien portants. Dieu merci ! pas d'accident au lycée. Le Panthéon a été pris hier au soir à sept heures. J'ai dû faire passer la journée dans la cave à tout le monde, depuis une heure jusqu'à huit (le proviseur ignorait encore l'incident de la veille rapporté plus haut). Enfin ça été une terrible journée.... » C'était bien la fin de la lutte. Mais il fallut du temps encore pour que la maison reprît sa vie régulière et normale, et l'année s'acheva comme elle put.

J'ai insisté sur cette période parce qu'elle met en pleine lumière tout ce qu'il y avait en Girard de ressort, de volonté, de sentiment du devoir et de belle énergie. Jamais sa conduite ne fut plus digne d'admiration et de respect. Cependant c'est seulement trois ans plus tard qu'il reçut la récompense officielle de ses services. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur, le 4 mars 1874. Il était chevalier depuis le 11 août 1860.

Ses dernières années à Louis-le-Grand s'écoulèrent beaucoup plus calmes et plus tranquilles. Il y déploya la plus grande activité, portant avec un enjouement robuste le poids de la besogne administrative, commençant ses journées à sept heures (et cela lui coûtait, car il avait quelque peine à se lever de bon matin) et ne les terminant que le soir assez tard, après avoir reçu le personnel, visité l'infirmerie avec le médecin et le chirurgien, accueilli les parents et les élèves à qui il ouvrait largement sa porte, écouté des confidences, infligé des punitions, rédigé des rapports, écrit des lettres, présidé des réunions, couru à l'Académie ou au Ministère pour y soutenir les intérêts de la maison. Cette vie de mouvement et de responsabilité lui plaisait. Son séjour à Louis-le-Grand fut celui qu'il aima profondément, dont le glorieux passé était sans cesse présent à son esprit, et pour qui il avait les ambitions les plus hautes, fut vraiment la période la plus brillante et la plus féconde de sa carrière. Il fit là beaucoup de bien dont le détail ne sera jamais connu. Combien de jeunes gens sans fortune ou mal dirigés jusque-là, qu'il prit sous son patronage, et, pour ainsi dire, sous sa tutelle morale, lui durent en grande partie leur avenir ! Il les traitait avec une bonté familière qui allait jusqu'au tutoiement, et dont le souvenir subsiste encore dans le cœur de tous ceux qui en ont reçu le témoignage. Aussi quand, en 1878, on offrit à Girard le provisorat de Condorcet, il commença par refuser. Quitter Louis-le-Grand si vivant, si intéressant, qui fournissait chaque année un si fort contingent à l'École Polytechnique et à l'École Normale lui paraissait un trop dur sacrifice. Il fallut les vives instances de M. Casimir-Périer, alors sous-secrétaire d'État à l'Instruction Publique, et ancien élève de Bonaparte, pour qu'il revînt sur sa détermination. On lui fit comprendre que la direction moins lourde de Condorcet lui procurerait un repos relatif. Il s'agissait d'ailleurs de son vieux lycée, de celui où il avait été élève et si longtemps professeur. Il céda, et, en fin de compte, ne le regretta pas. Cette année même, Louis-le-Grand remportait au concours général les trois prix d'honneur. Girard partait en plein triomphe.

Son retour à Condorcet fut salué comme un événement du plus heureux augure pour la maison. « Vous y rentriez pour la troisième fois, disait plus tard Dupré dans le discours cité plus haut, avec le prestige d'un passé plein d'honneur, avec des talents administratifs déjà éprouvés, avec une réputation d'habileté, de sagesse et de loyauté qui marchait, pour ainsi parler, devant

vous, et vous signalait à l'estime de ceux mêmes qui ne connaissaient que votre nom. De là la confiance et la joie qui firent fête à l'enfant de la maison, le jour où il y rentrait avec l'autorité d'un maître. Peut-être n'étiez-vous pas vous-même sans quelque émotion lorsque vous réunîtes pour la première fois votre nouveau personnel, et que l'accueil fait à vos premières paroles vous fit comprendre que vous étiez celui-là que tout le monde attendait. Je suis sûr qu'il vous en souvient encore, et que ce fut là une des bonnes journées de votre vie. »

Il en eut d'autres pendant ce long et glorieux provisorat de Condorçet qui dura quatorze ans, de 1878 à 1892. Comme à Louis-le-Grand, il se fit des amis de tous ses collaborateurs, particulièrement de ses censeurs, M. Pichot, M. Rousselot, aujourd'hui directeur du collège Rollin, M. Kortz, aujourd'hui proviseur du lycée Montaigne, Gusse à qui il dut beaucoup pour la conduite du petit lycée, et surtout le proviseur actuel de Condorcet, M. Blanchet, dont la courtoise et infatigable activité assuma tout le fardeau de la direction du grand lycée, pendant une grave maladie que fit son chef, dans l'hiver de 1892, et à laquelle il faillit succomber.

C'est à Condorcet que je vis Girard pour la première fois en janvier 1880; et je n'oublierai jamais son accueil si bon, si franc, si ouvert, si simplement cordial. J'arrivais d'Orléans, un peu ému à la pensée d'entrer dans un de ces grands lycées parisiens que tout professeur de province considère de loin avec un respect qui devient de l'appréhension quand il s'agit d'y débuter. C'est le *to be or not to be* d'Hamlet. Réussir ou ne pas réussir ! Cruelle alternative pour celui qui songe que tout le reste de sa carrière va s'engager sur un coup de dé. Mais aussi quelle garantie de succès quand le maître du jeu est un homme de ce cœur et de ce caractère ! Pendant près de treize ans, Girard fut pour moi, comme pour tant d'autres, le guide le plus sûr, le plus loyal, le plus clairvoyant, le plus écouté. Je lui dois le peu que je sais et que je puis valoir. Je lui ai voué un culte que sa mort n'a pas affaibli ; et j'éprouve un sentiment de joie profonde à renouveler à sa mémoire l'hommage de ma vive reconnaissance et de mon indéfectible affection.

C'est peut-être pendant qu'il administrait Condorcet que Girard s'occupa avec le plus de suite, et, pour ainsi dire, de la façon la plus dogmatique des questions d'enseignement. Il avait sur la pédagogie générale des opinions d'abord très arrêtées, qui se modifièrent avec le temps, car il était loin d'être intraitable même dans ses convictions les plus chères. Il n'a jamais refusé de se laisser éclairer par la lumière et par les leçons de l'expérience. Déjà, pendant qu'il était à Louis-le-Grand, un arrêté ministériel du 6 juin 1873 l'avait chargé « d'assister le Ministre de l'Instruction Publique dans la discussion des projets soumis au Conseil Supérieur ». Il prit aux travaux du Conseil une part importante en défendant les études classiques, et en exposant à maintes reprises le profit intellectuel et moral qu'on pouvait retirer des exercices scolaires bien compris, et cela avec une élévation d'idées et de paroles qui frappa les membres présents, parmi lesquels Mgr Dupanloup. Mais il n'était systématiquement hostile à aucune réforme qu'il lui paraissait utile de mettre à l'épreuve. Sa pierre de touche dans ces matières était l'intérêt de l'éducation nationale. A cet intérêt il était prêt à tout sacrifier, même ses préférences personnelles les plus enracinées. On le vit bien quand il accueillit avec faveur le retour aux exercices physiques qu'il condamnait seulement lorsqu'ils dégénéraient en sports exagérés, exigeant un entraînement spécial et presque exclusif. Il répétait

volontiers à ce propos qu'un jeune homme doit être habile à se servir de ses membres, qu'il doit savoir courir, sauter, monter à cheval, manier un fleuret ou un fusil. On le vit surtout quand il accepta sans arrière-pensée la création de l'enseignement moderne, à la seule condition que l'enseignement classique n'en souffrit pas. Il estimait que l'intérêt des deux enseignements, qui devaient conduire à des résultats très différents, était de rester complètement séparés l'un de l'autre. Il regrettait d'ailleurs de n'avoir pas lui-même autrefois cultivé les langues vivantes dont il jugeait la connaissance pratique absolument nécessaire à l'homme moderne ; il se sentait « humilié » — c'était son mot — toutes les fois qu'il entendait parler à côté de lui une langue qu'il ne comprenait pas.

Girard était depuis 1880 membre du conseil académique lorsqu'il fut appelé dans la commission « chargée de préparer les modifications qu'il y aurait lieu d'introduire dans les programmes de l'enseignement secondaire, en exécution de la délibération prise par le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique dans sa séance du 23 juillet 1884. » — A ce titre il eut sa part dans la rédaction des programmes de 1885 comme dans les travaux de « la commission pour l'étude des améliorations à introduire dans le régime des établissements d'enseignement secondaire ». — C'est là qu'il fut vivement séduit par la parole et les idées de son ancien élève de l'Ecole Normale, Henri Marion, dont le livre sur *l'Éducation dans l'Université* le charma à tel point qu'il n'en est pas qu'il ait lu et relu avec plus de plaisir, même au temps de sa retraite.

Girard vieillissait ainsi, occupé des questions auxquelles il avait donné sa vie tout entière, modifiant, par un phénomène qui n'est pas rare, ses théories sur l'éducation dans un sens de plus en plus libéral. En même temps le lycée Condorcet prenait grâce à lui un développement extraordinaire, se peuplait de deux mille élèves, comptait cent cinquante professeurs ou maîtres et fondait une colonie qui devenait le petit Condorcet de la rue d'Amsterdam. Notre proviseur était le seul à s'apercevoir qu'il prenait de l'âge. Il nous paraissait toujours le même, avec cette fougue de sentiments, cette vivacité de parole, cette jeunesse d'impressions, ces emportements et ces apaisements subits, familiers à tous ceux qui l'approchaient, quand éclata la grave maladie que je rappelais plus haut. Sa robuste constitution lui permit d'en triompher. Mais les siens, très alarmés du danger qu'il avait couru, insistèrent vivement pour qu'il demandât sa retraite. Il finit par s'y résigner. Quand la nouvelle fut connue à Condorcet, ce fut une consternation générale. Nous ne voulions pas laisser partir notre chef vénéré, sans lui donner un témoignage public de nos sentiments. Notre censeur, M. Blanchet, organisa la touchante cérémonie du 27 juillet 1892, où en présence du Ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois, du Directeur de l'enseignement secondaire, M. Rabier, du Recteur de l'académie de Paris, M. Gréard, fut inauguré dans la Bibliothèque un médaillon dû à ce grand artiste que la Renaissance aurait reconnu pour l'un des siens, et qui s'appelle Roty. Nous étions tous là, serrés autour du Maître qui allait nous quitter, mêlés à ses fils, ne formant avec eux qu'une famille. Au nom de la maison, notre collègue de rhétorique, Dupré, prononça une allocution exquise, d'une grâce, d'une émotion, d'une délicatesse qui ravirent tous les assistants. Puis le Ministre lut le décret qui nommait Girard inspecteur général honoraire de l'Instruction Publique, et le commenta dans les termes les plus chaleureux et les plus sympathiques. Enfin Girard remercia avec une modestie et une simplicité d'accent qui nous allèrent au cœur. Faut-il avouer que cette cérémonie si

émouvante nous causa cependant une déception ? Nous espérions que notre proviseur emporterait dans sa retraite le grade de commandeur de la Légion d'honneur; ses chefs hiérarchiques l'avaient demandé pour lui avec instance ; nous n'en regrettâmes que plus vivement qu'il n'eût pas été possible de le lui accorder. Le titre d'inspecteur général honoraire si flatteur qu'il fût, ne nous parut point une compensation. — Trois jours plus tard, à la distribution des prix du Concours Général, M. Léon Bourgeois faisant allusion au désintéressement des maîtres de l'Université, ajoutait : « La plupart d'entre vous, Messieurs, s'estiment assez récompensés, s'ils s'en vont leur journée finie, comme l'a fait, hier votre cher doyen, M. le Proviseur du lycée Condorcet, laissant après eux le souvenir d'une vie tout entière de travail et d'honneur. » A ces mots, les acclamations retentirent dans toute la salle, et ce fut pour Girard qui était présent, un dernier grand succès d'estime publique.

Dupré lui avait prédit que la retraite n'aurait pour lui que des douceurs, et qu'il goûterait en paix cette juste récompense de ses vertus et de ses services: *Otium cum dignitate*. La prédiction s'accomplit au moins pour les deux premières années. C'est que Girard avait tout pour être heureux. L'aîné de ses fils, Paul, faisait revivre à l'École Normale les traditions de l'enseignement paternel. Le cadet, Pierre, poursuivait dans la diplomatie une carrière brillamment commencée. Sa fille avait épousé l'architecte du Palais de Versailles, M. Marcel Lambert. Tout un peuple de petits-enfants grandissait autour de lui à qui il prodiguait ses soins et ses conseils. Car nul — pas même l'illustre poète qui croyait l'avoir inventé — ne pratiqua mieux que Girard l'art d'être grand-père. Il partageait son temps entre sa famille et quelques occupations d'ordre universitaire. Il n'avait jamais beaucoup publié, et il le regrettait. Son principal ouvrage avait été le *Conciones*, commencé en 1846. Le livre qui obtint une faveur justifiée, et qui fut longtemps, comme on l'a dit, la pierre angulaire de la classe de rhétorique, ne rapporta guère à Girard que la reconnaissance de ses collègues, car dès le début il avait renoncé à tout droit d'auteur. En dehors du *Conciones* je citerai des éditions classiques, un *De Amicitia*, un *De Senectute*, les *Catilinaires*, plus tard, à Condorcet, une édition absolument nouvelle de l'*Epitome historiæ græcæ* qu'il sut animer et rajeunir, et dont la préface, qui attestait une surprenante fraîcheur d'idées et de sentiments, fit regretter à de bons juges qu'il n'eût pas écrit davantage. J'y joindrai de nombreuses études de critique parues dans la *Revue de l'Instruction Publique*, qui auraient mérité d'être réunies, et où il touchait à tous les sujets, littérature proprement dite, grammaire, philosophie, histoire. Enfin il eut des projets qu'il ne réalisa pas, celui d'une *Histoire des flibustiers* promise à Hachette pour la Bibliothèque des chemins de fer, celui encore d'une *Histoire de la littérature latine* pour Delagrave, celui enfin d'une édition de La Fontaine pour la *Collection des grands écrivains français*, et dont il ne prépara que le premier volume.

Girard ajouta peu à ce bagage littéraire. Il aimait le repos; et d'autre part, comme il était fort entouré, il n'avait guère de loisirs qu'il pût consacrer à des travaux de longue haleine. Il passait ses semaines auprès des siens, moitié à Paris, moitié à Versailles. Une seule fois il fit un grand voyage. Lui qui n'avait jamais vu ni la Grèce ni Rome, ce qui était pour lui la cause de regrets souvent exprimés, eut, à soixante-treize ans, la bonne fortune de visiter l'Egypte. Son second fils, consul au Caire, était venu en congé à Versailles pendant l'été

1893. Quand il partit pour rejoindre son poste, il décida son père à l'accompagner. Ce voyage fut un enchantement. Du 23 janvier au 3 mars 1894, Girard remonta le Nil jusqu'à Assouan en notant ses impressions dans des lettres pleines de gaîté jeune et d'enthousiasme débordant qu'il adressait à Paul Girard et à Mme Lambert. J'emprunte à cette correspondance les deux extraits suivants que je prends au hasard.

D'abord ce croquis d'une école de village : « Un gafire, qui est une espèce de sergent de ville, marche devant nous armé d'un gros bâton; une troupe d'enfants suit et nous regarde curieusement. De temps en temps, quand ils approchent trop, le gafire se retourne en levant son bâton, et toute la bande s'envole comme une volée de moineaux. En passant, je visite une école installée dans trois cours où les enfants sont assis par terre. Le professeur, qui est un jeune copte, fait lire du français à trois de ses élèves (un bon père, une bonne mère, le grand arbre etc.). Je félicite le professeur et les élèves, et je me retire majestueusement, suivi des remerciements de l'un et des regards anxieux des autres qui se pressent en tumulte autour de moi jusqu'à la porte de l'école. Après quoi je rentre à la dahabieh pour déjeuner, toujours accompagné de regards anxieux et étonnés. » — Lettre à Mme Lambert du 29 Janvier 1894. —

Puis cette aquarelle des bords du fleuve, entre Esneh et Edfou : « Hier, après » une admirable journée, avec un bon vent qui nous poussait doucement vers le » sud, sous un soleil étincelant, au milieu d'un paysage de montagnes, de plaines arides ou verdoyantes, de longues rangées de palmiers, d'acacias, de » mimosas etc., qui changeait à tous les détours du fleuve, tu ne peux te figurer la merveilleuse soirée que nous avons passée. Le soleil venait de se » coucher en inondant tout de sa lumière; mais la lune brillait déjà : à gauche, » nous avions les montagnes qui de roses devenaient violettes, puis noires; » à droite, une longue plantation d'arbres faisant ombre sur un ciel étoilé; devant nous Esneh dont nous n'apercevions qu'une silhouette indistincte, et » çà et là quelques lumières à travers les arbres; et pendant que nous glissions » silencieusement sur l'eau, voilà que nos hommes se mettent à chanter en » s'accompagnant de ce petit tambourin sur lequel ils frappent doucement avec » deux légères baguettes. C'était un concert étrange, saisissant, une scène » féerique; et nous nous sommes promenés sur le pont, je ne sais combien de » temps, dans un véritable enchantement, jouissant par tous les sens du charme de cette incomparable soirée. » — Lettre à Mme Lambert du 14 février 1894. —

L'alerte voyageur revint à la fin d'avril 1894, heureux d'avoir vu des merveilles, plus heureux encore de revoir ceux qu'il avait laissés en France. Sa joie ne fut pas de longue durée. Le 29 juin, Mme Lambert était enlevée par une fièvre scarlatine qu'elle avait contractée en soignant un de ses enfants. Ce fut pour Girard un coup terrible. Des mois s'écoulèrent dans un affreux désarroi d'idées, de sentiments, de désirs, de projets. Puis l'effet de l'âge peut-être, un optimisme irréductible, les affections qui l'entouraient, le souci de ses petits-enfants de Versailles dont il suivait les études, firent qu'il continua de vivre. Mais ses forces ne cessèrent de décliner. Il retrouvait cependant encore sa gaîté et même une partie de son activité physique lorsqu'il venait avec les siens passer quelques semaines au bord de la mer, quand tout à coup, au retour d'un voyage à Versailles, il fut pris d'un trouble gastrique très aigu qui se compliqua d'une pneumonie, et il s'éteignit, le vendredi 4 mars 1898, sans secousse, sans douleur apparente, à quatre heures de l'après-midi.

Henri Marion, dans une notice publiée dans la *Grande Encyclopédie* a dit de Girard : « Cet humaniste a été mieux qu'un scholar convaincu et impeccable ; il a été avant tout et dans toute la force du terme un éducateur. L'amour passionné et communicatif des lettres anciennes s'identifiait chez lui à la passion de l'antique liberté. Son influence profonde sur les jeunes gens tenait encore moins à ses talents de professeur qu'à l'élévation de son caractère. » Tous ceux qui ont connu ce maître incomparable lui rendront le même témoignage.

Nul ne fut meilleur, plus loyal, plus accueillant, plus serviable, plus désintéressé ; nul ne se donna plus exclusivement à sa tâche, à ses amis, à ses collaborateurs, à ses élèves. Son souvenir vivra non seulement à Louis-le-Grand et à Condorcet où il a marqué si profondément son empreinte, mais partout où il a paru, partout où il a parlé, partout où il a agi. Sa vie entière, si noblement remplie, a été un exemple ; et nous tous qui l'avons tant aimé, qui l'avons vu tous les jours à l'œuvre pour le progrès et pour la gloire de l'éducation nationale, nous pouvons dire en toute sincérité qu'il est un de ceux qui ont passé en faisant le bien. C'est l'honneur et la force de l'Université de former de tels serviteurs du pays et de l'enseignement public, qui restent jusqu'à la fin des modèles de dignité, de conscience, de droiture, d'indépendance et de dévouement.

A. GAZEAU.

Promotion de 1841. — BOUTET DE MONVEL (Benjamin), né à Orléans, le 26 septembre 1820, décédé à Paris, le 11 décembre 1898.

Petit-fils de l'illustre artiste de la Comédie-Française, François-Benjamin Boutet de Monvel fit d'excellentes études au lycée d'Orléans comme élève de la pension Leclère, et, lorsqu'en 1840 furent inaugurés les concours entre les lycées des départements, il remporta le prix d'honneur de Discours français, en même temps que Cucheval-Clarigny. Mais, malgré ses brillantes aptitudes littéraires, son goût le portait vers les sciences, et c'est dans la section scientifique qu'il fut admis à l'École Normale en 1841. Il en sortit agrégé de physique et de chimie en 1844, fut nommé d'abord professeur au lycée de Reims, puis, deux ans après, à Orléans, enfin à Paris, professeur adjoint au lycée Saint-Louis, en 1853. En 1855, il entrait comme titulaire au lycée Charlemagne, et c'est là qu'il a fourni, jusqu'à l'âge de la retraite, une carrière longue et honorée. L'étendue de son savoir, la solidité de son enseignement servie par une parole facile et élégante, avaient attiré sur lui l'attention du Ministre de l'Instruction publique, qui le nomma chevalier de la Légion d'honneur le 10 août 1869.

Monvel a publié plusieurs ouvrages classiques, des *Traités de physique et de chimie*, qui ont joui dans les lycées d'une réputation légitime ; car ils avaient le rare mérite de joindre à la solidité du fond les agréments de la forme. En collaboration avec M. Garrigues, il a publié de *Simples lectures sur les sciences*, à l'usage de l'enseignement primaire. Cet ouvrage, répandu dans toutes les écoles, a servi de type à tous les livres de vulgarisation scientifique qui ont été écrits depuis.

En 1848, Monvel avait épousé une des filles d'Adolphe Nourrit, femme aussi distinguée par l'esprit que par le cœur, dont il eut neuf enfants. Lorsqu'il fonda en 1863, rue de Jouy, un cours d'éducation à l'usage des jeunes filles,

avec la collaboration d'universitaires tels que Brissaud, Sommer, Em. Pessonneaux, Eug. Talbot, il en laissa la direction effective à Mme Boutet de Monvel, qui s'y révéla éducatrice de premier ordre. C'est à ce cours, dirigé aujourd'hui par Mlle Juliette de Monvel avec le plus brillant succès, qu'il devait consacrer les loisirs que lui créait sa retraite.

Par sa naissance comme par son mariage, Boutet de Monvel appartenait au monde des arts. Petit-fils, comme nous l'avons dit, du fameux acteur-auteur de la Comédie-Française, et gendre d'Adolphe Nourrit, il était neveu de Mlle Mars, beau-frère de Féréol, cousin de César Franck. Une de ses filles Mlle Cécile de Monvel, premier prix du Conservatoire, est une pianiste des plus distinguées, et son fils aîné, Maurice, est le peintre bien connu par le charme et l'originalité de son talent.

Émile PESSONNEAUX.

Promotion de 1841. — COURNUÉJOULS (Eugène), né à Hapanouse (Aveyron), le 22 décembre 1819, décédé à Limoges, le 16 avril 1898.

Il fit ses études, en qualité d'élève externe, au collège royal de Rodez où il entra en cinquième en 1829. Le palmarès de cette année scolaire 1829-30 dans lequel il figure avec honneur, comprend parmi les lauréats de la classe de philosophie les deux frères Blanc (Louis et Charles) qui jouissaient à Rodez de bourses payées sur la cassette du roi Charles X. Il y a un rapprochement à faire entre cette mince brochure de douze pages d'une impression très peu serrée et nos palmarès, d'aujourd'hui, gros et touffus volumes, dont la proclamation demande souvent deux journées et quelles journées! Sans vouloir en quoi que ce soit nier les progrès réalisés par les connaissances humaines, on peut se demander si le développement moral et intellectuel de la jeunesse a suivi la même progression que l'étendue des palmarès. A cette époque, l'ancien mode d'externat n'avait pas encore disparu. Les élèves étrangers à la ville étaient confiés à des particuliers chez lesquels ils vivaient en famille, généralement peu surveillés et payant à peu près toute permission d'aller et de venir. Ce régime était favorable au développement de l'esprit d'initiative et du sentiment de la responsabilité. Les élèves abusaient peu de cette liberté qui n'avait pour eux aucun caractère de fruit défendu. Leurs devoirs ne se faisaient pas plus mal que dans l'internat. Cournuéjouls se louait de s'être trouvé placé dans cette condition. Il disait y avoir pris l'habitude de demander beaucoup à lui-même et de savoir se diriger sans le concours d'autrui. Après avoir terminé ses études littéraires avec beaucoup de succès, il alla, en vue des études scientifiques, au lycée Saint-Louis où il ne tarda pas à entrer en qualité de maître répétiteur. Il venait de débuter à Rodez dans les mêmes fonctions. Ce service laissait alors beaucoup moins de liberté qu'aujourd'hui, il était peu aisé de le faire marcher de front avec la préparation à l'École Normale qui entraînait la nécessité de suivre les cours de la classe de mathématiques spéciales. Il parvint cependant, avec de la constance et de la volonté, à remplir avec succès cette double tâche. Il ne cessa de s'applaudir d'avoir ainsi commencé sa carrière par des fonctions qui sont la meilleure école pédagogique. En 1841, il entra à l'École Normale, dans la section des Sciences mathématiques. Il en sortit agrégé en 1844 pour aller à Limoges comme professeur de mathématiques élémentaires, en compagnie de son camarade et constant ami, Privat Deschanel, qui sortait en même temps de

l'École avec le titre de professeur de physique. L'année suivante, la chaire d spéciales étant devenue vacante, il y fut appelé.

C'est là que s'accomplit toute sa carrière de professeur et qu'il s'allia, p son mariage, à une très honorable famille. Quels y furent ses services quelle considération il sut y acquérir, un fait le montrera. Pendant longtemp les titres d'officier d'Académie et de l'Instruction publique résultaient, non p d'une nomination directe, mais de la fonction remplie. Ainsi, les professeurs d premier ordre étaient officiers d'Académie et les palmes d'officier de l'Instructio publique appartenaient de droit aux Proviseurs, aux Recteurs, etc. Un ministr M. de Crouzeilles, décida en 1851 que désormais ces distinctions ne pourraie être conférées que par voie de nominations ministérielles, ainsi que cela pratique depuis cette époque. Or, le premier arrêté pris conformément à cet disposition nouvelle comprenait trois officiers de l'Instruction publique, par lesquels Cournuéjouls. En possession de la confiance de tous, très bien po et apparenté à Limoges, il se serait peut-être décidé à s'y fixer pour toujour si diverses circonstances n'étaient venues amoindrir la situation qu'il s'y éta faite. Suppression de l'École normale primaire où il était chargé d'un cou en même temps que membre de la commission de surveillance ; suppressio de la commission d'examen du baccalauréat dont il faisait partie et qui exis tait à Limoges comme dans quelques autres villes possédant une Académ sans Facultés.

Suppression du *Boni Vatimesnil* au moment où, atteignant sa sixième ann d'agrégation, il allait en jouir et qui ne fut rétabli que bien des années pl tard. Peu encouragé par ces événements, obéissant d'ailleurs à son désir de destiner à la carrière du Provisorat pour laquelle il se sentait une vocatio encouragé, en outre, par l'inspecteur général, il accepta, plutôt qu'il ne soll cita le Censorat du lycée de Metz, établissement des plus importants à cet époque, surtout au point de vue de la préparation aux Écoles. Une populati de grands élèves y affluait de tous les points de la région.

Son concours y fut des plus efficaces pour maintenir la forte discipline do la tradition remontait, pour une large part, à un précédent censeur, M. Broc le proviseur bien connu du lycée Charlemagne.

Une année après, en septembre 1852, il recevait, non sans surprise, l'avis sa nomination à Marseille par une lettre ministérielle contenant le passa suivant : « Les services que vous avez rendus dans l'administration du lyc de Metz vous ont désigné pour un avancement que je suis heureux de vo donner en vous plaçant dans un lycée très important et d'un ordre supérieur celui que vous quittez. » Il devenait le collaborateur d'un proviseur, M. Julli jouissant déjà d'une réputation des plus méritées et qui devait plus tard don toute la mesure de sa valeur hors ligne sur un plus grand théâtre à Louis-l Grand et à Vanves. A pareille école, son expérience et son aptitude pédag giques ne pouvaient que se développer et se fortifier. La population habituell ment facile à conduire, était cependant capable de prendre feu parfois av une vivacité méridionale. C'est dans un de ces mouvements heureuseme fort rares, que Cournuéjouls reçut ce qu'il appelait le baptême du feu montra ce dont il était capable comme sûreté et promptitude de décision. racontait volontiers cet épisode, bien fait pour marquer dans la vie d'un Ce seur : « Il n'y avait alors au lycée de Marseille qu'un réfectoire où tout l'I » ternat prenait ses repas aux mêmes heures. Une pareille disposition, adop

» depuis peu, était mal conçue, car on devait penser qu'une fois ou l'autre » quelque tentative de désordre pourrait y être propice. La chose était facile à » prévoir et elle arriva.

» Un jour que l'attitude générale nous avait paru un peu inquiétante, un » murmure se produisit au moment où on venait de s'asseoir pour le souper » auquel je présidais, comme à tous les repas. Je donnai un avertissement » qui fut écouté mais auquel on répondit sur toute la ligne par une nouvelle » salve de murmures encore plus accentuée. Que faire ? Surprendre des cou- » pables ? Impossible ; on bourdonnait à bouche fermée. N'y faire aucune » attention ? Parti inconciliable avec ma dignité, en même temps que fort dan- » gereux. Le désordre n'aurait pas manqué de prendre des proportions plus » graves. Faire appeler le Proviseur ? C'était avouer mon impuissance et en » cas d'insuccès, découvrir l'autorité du chef qui avait besoin de rester intacte. » Couper court au désordre en supprimant le souper ? C'était m'exposer à une » désobéissance formelle dont les conséquences m'auraient été défavorables, » une pareille tentative de ma part pouvait être taxée de témérité. Ces diverses » réflexions se succédèrent dans mon esprit, rapides comme la pensée. J'eus » même le temps de me rappeler le CIVIUM ARDOR PRAVA JUBENTIUM d'Horace et » de songer au grave péril que traversait ma carrière. Je n'en pris pas moins » ce dernier parti, et sans m'arrêter à l'idée d'un refus possible sinon probable, » je donnai l'ordre de se lever de table... Je fus obéi et sans avoir soupé on » alla se coucher dans un profond silence. Il ne me resta plus qu'à rendre » compte au Proviseur de ce que je venais de faire et à aller passer la nuit » dans un vestiaire, entre deux dortoirs. Le lendemain quelques mesures disci- » plinaires mirent fin à l'effervescence. Cet incident eut pour moi une grand » importance en ce qu'il me donna confiance en moi-même au point de vue » du choix de ma nouvelle carrière. Il me confirma, de plus, dans cette opi- » nion qui ne m'a jamais abandonné, à savoir que la jeunesse a, par-dessus » tout, besoin de se savoir maîtrisée et qu'en face de l'esprit de résistance ou » de désordre, les concessions, les transactions, les demi-mesures ne sont le » plus souvent que de la faiblesse déguisée. »

Il quitte en 1856, le lycée de Marseille, pour devenir Proviseur du lycée d'Alger où il passa quatre années qu'il comptait parmi les plus paisibles et les plus agréables de sa carrière.

Sympathique au personnel comme aux élèves chez lesquels il ne rencontra aucune résistance, vivant dans les meilleurs termes avec le Recteur M. Delacroix qui, confiant dans son savoir-faire, lui laissait la plus grande liberté d'action. Le lycée à cette époque était encore installé dans les bâtiments de l'ancienne caserne Babazoun qui se prêtait fort mal à cette destination et où les divers services fonctionnaient de la façon la moins commode, entassés et enchevêtrés dans un local qui devenait de plus en plus insuffisant, à mesure que la population s'accroissait. C'était le cas d'appliquer ce que disait M. Cousin à propos de l'Ecole Normale de la rue Saint-Jacques : « Nous sommes pleins de vie et nous n'habitons que des ruines. » La salubrité aurait même souffert de cet encombrement si, grâce à la douceur du climat, l'aération n'avait pas été constante en toutes saisons. La construction d'un nouveau lycée s'imposait donc impérieusement. Mais quoique les projets fussent antérieurs à son arrivée, on était encore, après son séjour de quatre années, loin d'entrer dans la terre promise. Son rôle dut se borner à intervenir dans la préparation des plans. Il n'y travailla

pas sans une arrière-pensée pénible. L'emplacement lui paraissait en effet mal choisi, à l'extrémité de Bab el oued. Il ne cessa d'insister, pour faire adopter le côté opposé qui était celui du développement de la ville. On a depuis regretté bien souvent cette erreur irréparable.

En demandant à rentrer en France il tenait essentiellement à conserver les avantages de la première classe que lui offrait le lycée d'Alger placé en dehors du classement des autres lycées. La chose n'aurait pas été sans rencontrer quelques difficultés, en raison surtout de cette circonstance, que, comme les autres services algériens, l'instruction publique relevait du Ministère récemment créé de l'Algérie et des Colonies. « Vous ne m'appartenez plus, lui avait dit M. Rouland et ne me reprochez pas de vous avoir cédé. On vous a pris. » Un événement imprévu vint dénouer cette situation. Une révolte éclata en 1859 au Prytanée militaire de la Flèche qui était trop souvent le théâtre de scènes de désordre. Le général Trochu, envoyé en mission, y reçut lui aussi, le baptême des murmures. Le mot de suppression fut même prononcé. Le maréchal Randon, alors Ministre de la Guerre, comprit qu'il y avait des défauts graves dans l'organisation de ce grand établissement où l'on semblait croire qu'une maison d'éducation peut se conduire comme un régiment. Il voulut y introduire, dans de plus larges proportions, les procédés et les méthodes de l'éducation universitaire. Le personnel enseignant, recruté jusque-là au moyen d'un concours local, dut, par voie d'extinction être remplacé par le personnel des lycées. Un emploi d'inspecteur des études fut créé pour seconder le général commandant dans la direction de tout ce qui se rattachait à l'enseignement et l'aider à introduire dans le régime intérieur toutes les réformes jugées nécessaires.

Suivant le désir du maréchal qui avait connu M. Cournuéjouls à Alger, ce poste lui fut offert. Il l'accepta à condition d'y être considéré comme y suivant la carrière dans le provisorat. Le Ministre de la Guerre eut en même temps la bonne chance de pouvoir confier le commandement au général Henri Lefèvre, homme de devoir et de dévouement, sachant allier un jugement solide, une grande bienveillance et une rare aménité de formes, au caractère le plus ferme et le mieux trempé. Une confiance réciproque, une entente jamais altérée, une véritable amitié s'établit entre le chef et le subordonné au grand profit du Prytanée qui y trouva, pendant près de douze ans, une période de calme absolu et de la plus incontestable prospérité. Des relations non moins sympathiques, existaient entre Cournuéjouls et le commandant en second, le colonel Lecomte, un officier d'une grande valeur qui, après avoir fait bravement son devoir pendant la guerre, devait tomber victime d'un irréparable assassinat. Le séjour de M. Cournuéjouls au Prytanée se prolongea jusqu'en 1871. Il y était entré en 1860. Deux citations suffiront à faire connaître comment il y a été jugé. Un inspecteur général qui n'était pas précisément renommé pour son optimisme écrivait sur son compte en 1866 : « Fonctionnaire d'un ordre vraiment distingué. A des connaissances solides sur les matières scientifiques, il joint des qualités administratives précieuses et rares. Sa parole grave et accentuée a de l'autorité sans emphase. Il a du tact, de la finesse, un jugement sûr et vif, une sagacité parfaite... Les études scientifiques ont été promptement relevées de leur langueur et ont atteint un niveau qui n'est pas dépassé dans nos meilleurs lycées... » Voici comme seconde citation un passage de l'ordre du jour que le général Lefèvre fit paraître à l'occasion

de son départ : « M. Cournuéjouls laisse au Prytanée où il a passé près de douze ans une mémoire honorée et une réputation de loyauté et de droiture justement méritée. Aussi, le général croit-il devoir, tant en son nom qu'au nom de tout le personnel de la maison, exprimer publiquement à ce chef estimé de tous, les vifs et unanimes regrets que cause son départ. Par son esprit de justice, par la grande modération qu'il n'a cessé de montrer en toutes choses, enfin par son tact parfait, il a su triompher des nombreuses difficultés que présentait la réorganisation complète de l'établissement, aider l'autorité du commandant à rasseoir et à consolider la situation, un instant compromise, de l'ancien personnel enseignant, et participer, dans une large mesure, à la prospérité du Prytanée. Aussi cet éminent fonctionnaire laissera-t-il ici un souvenir d'autant plus précieux et durable qu'il sera basé sur l'estime et la respectueuse affection de tous. » Nombreuses, du reste, seraient les citations si on voulait rappeler dans cette notice tous les témoignages d'estime, d'affection, de sympathie provenant de ses chefs, comme de ses subordonnés que l'on trouve parmi ses papiers.

Honoré de la confiance de tous, élevé à la dignité d'officier de la Légion d'honneur, se trouvant, à tous égards très bien à la Flèche, il ne voulait pas cependant retarder indéfiniment sa marche ascendante dans l'Université. Il y rentra après la guerre, comme proviseur du Lycée de Tours. La bonne réputation qui l'y avait précédé ne se démentit pas. Il y trouva des élèves acceptant facilement les exigences d'une règle qu'il sut toujours imposer sans obstacle et des collaborateurs distingués parmi lesquels il suffit de citer : MM. Borgnet, Rabier, Nolein, Gaffarel. Au moment de quitter Tours en 1874, il reçut de son recteur, qui était alors M. Chéruel, une lettre qui dit en deux mots à quel point son administration y avait été appréciée :

« Je regrette que l'Académie de Poitiers soit privée d'un des Proviseurs les plus distingués de l'Université. Je me rappellerai toujours nos excellentes relations et combien vous avez rendu facile le rôle du Recteur en ce qui concerne le lycée de Tours. »

La survivance de l'excellent M. Davan, qui quittait le lycée de Nancy après l'avoir dirigé pendant vingt ans, n'était pas sans donner des appréhensions ; Cournuéjouls n'eut pas à se repentir d'avoir accepté cette mission dans laquelle ses amis lui prédisaient quelques difficultés disciplinaires. Il trouva là une population saine et vigoureuse, accrue et fortifiée par des éléments venus de l'Alsace et de la Lorraine que leurs nouveaux et impitoyables maîtres n'arrêtaient pas encore à la frontière. Son autorité s'y établit sans réserve dès le début et sous sa direction la prospérité de cette grande maison ne fit que s'accroître au triple point de vue de l'affluence des élèves, de la force des études confiés à un personnel de choix, et du succès aux Écoles spéciales.

Placé ainsi avec ses antécédents et son ancienneté dans la carrière à la tête d'un établissement auquel nul lycée de province ne pouvait se dire supérieur, il n'hésita pas à se mettre sur les rangs pour le provisorat de Versailles vacant en mai 1877. Ayant dans ce but obtenu une audience de M. Waddington, ministre de l'Instruction publique, il fut reçu par M. Brunet que le revirement politique du 16 mai venait de porter au ministère. « Je suis au courant de la question, lui dit le nouveau ministre. Vous avez des compétiteurs. Vous seriez même étonné si je vous disais par quel personnage est

patronné l'un d'entre eux. » Et il lui montra une lettre qui eût été irrésistible pour un homme moins trempé et moins affermi dans le sentiment de la justice. « Soyez rassuré malgré cela ; c'est vous qui serez choisi, non pas en faveur de votre qualité de mon ancien professeur à Limoges, mais parce que vous avez incontestablement les meilleurs titres. »

C'est ainsi que s'exécuta jusqu'au bout le programme : Paris ou Versailles auquel, avec la ténacité qu'on attribue aux Aveyronnais, Cournuéjouls s'était toujours attaché, même à l'époque où les lycées de Paris étaient moins nombreux et où les proviseurs de province n'y arrivaient que bien rarement.

Les qualités qui partout lui avaient assuré le succès ne furent pas moins bien appréciées à Versailles. Il y réussit pleinement avec sa fermeté bienveillante, ses manières ouvertes et franches, la constante sollicitude qui le retenait au lycée à la disposition des professeurs, des familles et des élèves, réduisant au minimum ses rapports avec l'extérieur, afin de rendre plus attentive son action personnelle dans le magnifique établissement dont la direction avait comblé ses vœux. Mais si le fonctionnaire avait marché, le cours des années avait été encore plus rapide. Il s'était toujours promis de terminer sa carrière à soixante-cinq ans, ne voulant, à aucun prix, remplir avec des forces affaiblies des fonctions qui demandaient tant d'activité. Il tenait, en même temps, à se réserver des chances d'avoir devant lui quelques années à consacrer à ses affaires privées qu'il avait toujours laissées au second plan, à la plénitude de la vie de famille et aussi à se recueillir en se retrempant dans la pratique des principes religieux que sa mère avait trop profondément gravés dans son cœur pour qu'ils eussent jamais pu s'en effacer.

Fidèle à son projet, il demanda et obtint sa retraite en septembre 1882, à l'âge de soixante-cinq ans, après quarante-cinq ans de services accomplis sans aucune interruption. Un seul fait suffira pour montrer quels bons souvenirs il laissait à Versailles. L'année suivante, à la suite d'une gracieuse invitation de son successeur, il assista au banquet de la Saint-Charlemagne et à son entrée dans la salle du festin il fut l'objet d'une ovation si unanime, si éclatante, si chaleureuse, que sa modestie lui fit regretter de s'y être présenté.

Il vint jouir de sa retraite à Limoges où l'appelaient des liens de famille, d'anciennes et amicales relations. Doué d'un esprit charmant, d'une bonté irrésistible, il y vécut ses dernières années, entouré de la tendre affection des siens, de la sympathique considération de tous.

Bibliophile savant et passionné, connaissant tous les livres, depuis les incunables jusqu'aux dernières éditions parues, archéologue distingué, il partageait ses loisirs entre sa bibliothèque, les séances de la Société d'Archéologie du Limousin et l'étude des questions économiques et sociales. Lettré délicat, c'était une bonne fortune pour les journaux de Limoges lorsqu'il adressait à l'un d'eux une de ses intéressantes communications. Il jugeait les choses de haut, avec la plus grande clairvoyance, et dans ses articles, toujours aussi fermes que courtois, la bonhomie adoucissait ce que le trait pouvait avoir d'un peu vif.

A voir ce beau vieillard, toujours si actif, si plein de douce gaieté, sa famille, ses amis espéraient le conserver encore longtemps, lorsqu'il fut malheureusement enlevé par une courte maladie à l'âge de quatre vingt un ans.

Tous conserveront sa mémoire, car il possédait les dons de l'esprit et du cœur qui font aimer et vénérer les hommes.

Comme dernier témoignage de respect et d'admiration pour ses hautes vertus, un ami lui consacre ces lignes. Puissent-elles perpétuer son cher souvenir et adoucir un peu la douleur de ses enfants qui le chérissaient!

François MAYNARD.

Promotion de 1842. — LEYRITZ (Albert-Louis-Désiré), né à Besançon, le 27 juin 1822; décédé dans cette même ville, le 24 novembre 1897.

Son père, ancien soldat de l'Empire, échoué par le hasard des événements dans la capitale de la Franche-Comté, où il était devenu horloger, appartenait à une famille noble du Bordelais (1). Imbu des idées démocratiques de la Révolution et désireux de ne pas paraître afficher des prétentions qui cadraient mal avec sa modeste profession, il avait supprimé de son nom la particule nobiliaire, qu'aucun de ses enfants, du reste, n'a eu l'idée de faire revivre. Cette preuve de bon sens et de simplicité mérite d'être signalée, dans une époque où tant de vaniteux se parent si volontiers de titres auxquels ils n'ont aucun droit.

Sévèrement élevé par un tel père, Albert Leyritz contracta dès l'enfance des qualités de discipline d'esprit, de simplicité et de travail qui influèrent sur toute son existence.

Au collège royal de Besançon, il se signala dans toutes ses classes parmi les plus brillants moissonneurs de lauriers universitaires. Doué d'aptitudes à peu près égales pour les lettres et pour les sciences, il se distinguait dans les facultés les plus diverses. Bachelier ès lettres dès 1840, quelques mois plus tard, il obtint le diplôme de bachelier ès sciences. Et dans ce temps-là, c'était une rare exception : on n'avait pas encore abaissé devant la jeunesse la barrière de ces premières épreuves, comme on l'a fait depuis.

Entré dans la classe de mathématiques spéciales, il était reçu en 1842 en même temps à l'École polytechnique et à l'École Normale.

Les sages conseils de sa famille, la perspective d'un avenir plus assuré, lui firent choisir la carrière du professorat. La suite a montré que c'était bien là sa véritable vocation.

A l'École il se fit de sérieuses amitiés. Pasteur, Lamy, Marcou, Coblot furent les plus aimés et les plus fidèles de ses camarades d'études : ils étaient en même temps des compatriotes, ce qui doublait la solidité du lien.

A vingt-trois ans, à sa sortie de la rue d'Ulm, il débutait modestement comme régent de mathématiques spéciales et de physique au collège d'Arras où il donnait des leçons à des élèves dont quelques-uns étaient plus âgés que lui.

La même année (décembre 1845), il était envoyé comme professeur de mathématiques spéciales au collège royal du Puy. Là il retrouvait un compatriote dans l'Econome du lycée, M. Beauquier dont quelques années plus tard, en 1850, il épousait la fille aînée.

Pendant les vacances de 1847, une place de professeur étant devenue libre dans sa ville natale, à Besançon, Leyritz revint comme professeur dans ce collège dont il avait été un des élèves les plus couronnés et où il pouvait encore lire son nom inscrit au tableau d'honneur. Ce fut là qu'il salua la Révolution de 1848 dans laquelle il voyait la réalisation de ses idées libérales.

(1) Ce nom de *Leyritz*, auquel on attribue généralement une origine germanique, est simplement un nom à désinence basque comme *Biarritz* ou *Isturitz*.

Il demeura huit années à Besançon après lesquelles il fut appelé au lycée de Rouen, puis au lycée de Metz. En 1864, il quittait cette ville (on n'avançait pas sur place alors) pour aller occuper la chaire de mathématiques spéciales à Versailles. Il y professa pendant dix-huit ans. Nommé à Paris en 1873, il avait refusé ce poste plus en vue ; il s'effrayait un peu de la vie fiévreuse et agitée de la capitale et il commençait à aspirer à un repos qu'il avait largement mérité.

Dès 1868, ses excellents services et ses succès dans le professorat lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur.

Après trente-trois ans de service, en attendant sa retraite, Leyritz demanda un congé d'inactivité : il avait cinquante-six ans. Un de ses amis d'enfance, le médecin-major Bintôt, avec lequel il avait toujours entretenu les plus affectueuses relations était venu s'installer à Vichy où il avait acheté une propriété. Dans les lettres qu'il écrivait à Leyritz, il lui faisait une peinture si attrayante de notre célèbre station thermale qu'il le décida à venir se fixer auprès de lui. Il y resta plusieurs années : mais son ami Bintôt étant mort il fut repris par l'amour du pays natal, toujours si vif chez les Francs-Comtois, et il revint définitivement à Besançon où il acheta une petite maison, dans la banlieue. C'est là qu'il vécut depuis 1884 jusqu'à la fin de ses jours, entouré de l'affection de ses enfants et petits-enfants, cultivant avec passion son modeste jardin où il soignait ses plantations, ses greffes et ses boutures avec la même sollicitude qu'il avait prodiguée jadis à ses élèves.

Il est difficile de rencontrer une vie plus droite et plus unie que celle d'Albert Leyritz. Quand les Romains voulaient faire l'éloge d'une femme, ils disaient « qu'elle était restée chez elle et qu'elle avait filé la laine ». Leyritz aurait mérité un éloge du même genre pour ses vertus familiales et ses qualités professionnelles. Obligé de subvenir à l'entretien d'une nombreuse famille, il s'absorba complètement dans les occupations si pénibles et si épuisantes du professorat des mathématiques. Comme il l'écrivait à son ami Marcou : « Enseigner les mathématiques pendant trente-trois ans est une rude existence, avec la responsabilité des examens aux Écoles où ce ne sont pas toujours les plus capables qui arrivent ! »

Préparer son cours, sa classe, corriger les devoirs des élèves et donner des répétitions... quelle somme écrasante de labeur quotidien et qui exige un effort continu d'attention et d'intelligence, car dans des leçons de mathématiques on ne peut pas faire de lecture aux élèves comme dans un cours de littérature. Il faut être sans distraction possible tout à ce qu'on dit et à ce qu'ils disent.

Malgré cela, pendant trente-trois ans Leyritz avait rempli son devoir courageusement, sans la moindre défaillance. Quant à la valeur de son enseignement, il suffirait pour la qualifier de citer les succès des si nombreux jeunes gens qu'il fit recevoir aux grandes Écoles du gouvernement : Polytechnique, Saint-Cyr, Centrale, Navale. A tout instant au cours de son existence il rencontrait de ses anciens élèves dans les plus hautes situations. Tous avaient gardé de lui le plus reconnaissant et le plus affectueux souvenir : tous s'accordaient à vanter la simplicité lumineuse de ses leçons.

Nous avons déjà parlé de son goût pour les lettres : à l'Ecole Normale on l'appelait « le plus littéraire des scientifiques ». Ceux qui ont échangé avec lui des correspondances familières où l'esprit se laisse aller sans contrainte à sa pente naturelle, savent avec quelle élégance sans apprêt, avec quelle grâce

émue il écrivait à ses parents, à ses amis. A Metz, il prononça à la distribution des prix du lycée un discours qui avait pour titre : *De l'influence des mathématiques dans l'éducation*. On y retrouve toutes les qualités de son intelligence : la clarté, la précision et ce parfum délicat d'atticisme que lui avaient laissé ses fortes humanités classiques. Répondant aux critiques de ceux qui prétendent que les mathématiques dessèchent l'imagination, il disait : « Avoir » de l'imagination, ce n'est pas être capable d'assembler des images avec pro» fusion et sans choix : il suffit pour cela d'avoir perdu la raison ou de dormir, » mais il y faut la vérité, la proportion, l'ordre et l'harmonie : or, ce n'est pas » l'étude de la géométrie qui habitue l'esprit à se contenter de peu sous ce » rapport... Je demanderai si celui qui trouve dans sa pensée le plus d'images » bien ordonnées, n'est pas celui qui a le plus d'imagination et si l'on ne » pourrait pas soutenir sans blasphème qu'il y en avait plus dans la tête d'Ar» chimède que dans celle d'Homère... Quant aux autres qualités de l'intelli» gence, la justesse, la pénétration, la finesse même, l'étude des mathéma» tiques ne peut que les développer. »

Toutes ces qualités que Leyritz, à tort ou à raison, attribuait à l'étude des mathématiques, il les possédait, par don naturel ou les avait faites siennes.

Pendant son séjour à Versailles, il parla un jour, dans une conférence, devant un profane auditoire de dames et de messieurs sur le calcul des probabilités appliqué aux sciences morales. Personne n'eût réussi à traiter comme il le fit, un sujet aussi aride, avec plus de grâce, de finesse et de spirituel enjouement.

Avec ces brillantes qualités d'esprit, Leyritz avait sa place marquée dans le haut enseignement des Facultés. Il y avait songé un moment et il avait même choisi et préparé le sujet de sa thèse pour le doctorat. Mais des considérations de prudente sagesse le firent renoncer à ce beau projet. Les traitements des professeurs de Faculté sont modestes (et de son temps, ils l'étaient encore plus qu'aujourd'hui) ; en outre, sous peine de déchoir ils ne peuvent donner des leçons particulières, des répétitions. Sa famille était trop nombreuse et par suite ses charges trop lourdes pour qu'il pût se permettre cette satisfaction d'amour-propre : il sacrifia courageusement ses légitimes ambitions de savant à ses devoirs de père de famille.

Après une courte et douloureuse maladie, Albert Leyritz s'est éteint à l'âge de soixante-quinze ans entre les bras de sa dévouée compagne et de ses enfants. Sa vie entière peut se résumer dans une simple formule : ce fut un homme de bien, dans la plus complète et la plus haute acception de ce mot et le modèle des professeurs. Tous ceux qui l'ont connu, ses parents, ses amis, ses élèves, lui donneront ce témoignage.

Ch. BEAUQUIER.

Promotion de 1843. — LECHAT (François-Honoré), né à Saint-André (Eure), le 9 octobre 1823, décédé à Paris le 9 novembre 1898.

Lechat a commencé ses études dans l'école primaire de son pays ; il y est resté jusqu'à l'âge de douze ans. Il se fit remarquer par une intelligence prompte et par un vif désir de s'instruire ; ses progrès furent si rapides qu'il dépassa bientôt ses camarades, et ses parents, comprenant qu'il était apte à faire des études plus élevées, le placèrent au collège d'Evreux. Il se montra encore supérieur à ses nouveaux camarades ; il fit deux classes en une an-

née. Ce devint même une habitude constante ; il monta chaque année de deux classes et arriva ainsi rapidement à la fin de la troisième. Il était évident qu'il était appelé à un brillant avenir; aussi lui fit-on quitter le collège d'Evreux et le fit-on entrer à Paris au collège Louis-le-Grand en seconde. Il se plaça aux premiers rangs et s'y maintint en rhétorique et en philosophie. Obtenir le grade de bachelier ès lettres ne fut pour lui qu'un jeu, et s'il eût voulu continuer ses études littéraires, il eût pu arriver à l'École Normale supérieure dans la section des lettres. Mais il avait une réelle vocation pour les sciences, et en deux ans il fit les classes de mathématiques élémentaires et de mathématiques spéciales. Il devint bachelier ès sciences et se présenta en même temps à l'École Polytechnique et à l'École Normale; il fut reçu dans les deux, mais il opta pour l'École Normale.

Il réussit comme partout il avait réussi ; chef de section, il sortit le premier agrégé pour les sciences physiques et chimiques en 1846. Il fut alors nommé professeur de physique au collège royal de Reims, où il resta jusqu'en 1853. Par un enseignement aussi solide qu'élégant, il avait attiré l'attention des inspecteurs généraux et du Ministère, et il fut envoyé au lycée d'Orléans. Il se distingua comme il s'était distingué à Reims, et désigné pour une chaire dans un lycée de Paris, il fut appelé au lycée Louis-le-Grand en 1859. Il rentrait dans le lycée d'où il était sorti, et ce fut pour lui un grand honneur et une grande joie; aussi ne le quitta-t-il que pour prendre sa retraite en 1884. Il aimait son enseignement du lycée; il se plaisait au milieu d'élèves qui appréciaient la sûreté de ses connaissances, la solidité de ses leçons et la clarté de ses interrogations. C'était un heureux moment que celui où il interrogeait ; il trouvait dans les réponses des élèves la sanction de son cours, il était satisfait de voir qu'il avait été bien compris et que les jeunes gens qui l'avaient bien suivi marchaient d'un pas sûr vers le but qu'ils s'étaient marqué. Quel avantage pour lui d'obtenir cette sanction vraiment journalière ! et d'autres sanctions à la fin de chaque année lui étaient réservées : c'était sa récompense, en consultant les listes d'entrée aux Écoles Polytechnique, Normale et Forestière, de constater la place honorable que tenait sa classe de mathématiques spéciales. Sa vie, comme il l'a dit souvent, a été toute d'enseignement ; il a été et il est toujours resté professeur, et professeur éminent; il mettait son honneur et sa fierté à être utile et à sentir qu'il l'était.

Aussi n'a-t-il pas fait beaucoup d'ouvrages ; on n'a de lui qu'un traité de cosmographie et un traité de physique et de chimie; et quand on lui reprochait de n'avoir pas publié des œuvres plus considérables, il répondait : « Mes œuvres, ce sont mes élèves » ; et leurs succès étaient si frappants qu'ils lui ont valu la croix d'honneur.

Toutefois en janvier 1880, il se fit recevoir docteur ès sciences physiques.

Nous ne citerons pas les questions qui pour seconde thèse lui avaient été posées par la Faculté des sciences de Paris; mais la première, qu'il a longuement développée, est remarquable ; elle a pour objet *les vibrations à la surface des liquides*. Nous n'avons pas qualité pour l'apprécier, nous reproduisons le jugement d'un de ses camarades de promotion, J. M. Seguin, aujourd'hui recteur honoraire : « Ce travail est d'un physicien de race; il présente les qualités qui distinguent l'enseignement du professeur : la sûreté des discussions analytiques, la rigueur et la finesse dans l'interprétation des expériences avec une netteté d'exposition saisissante sur tous les points. La

thèse comprend une partie entièrement mathématique et une partie expérimentale. Les mêmes qualités sont empreintes dans toute son étendue, depuis l'énoncé et l'historique de la question jusqu'aux conclusions où sont résumés les résultats du rapprochement entre les faits observés et la théorie. »

A la suite des travaux pénibles du laboratoire et de la classe, Lechat, bien que doué d'une forte constitution, éprouva une grande fatigue; il dut prendre un congé de 1877 à 1878. Un moment même il songea au repos; il en fut détourné par les pressantes observations du ministre qui savait ce qu'il valait et qui tenait à le conserver, et, comme nous l'avons dit, ce n'est qu'en 1884 qu'il se retira et devint professeur honoraire.

Lechat était un homme excellent qui n'a jamais provoqué que l'affection; à l'École Normale, comme au lycée Louis-le-Grand, il était chéri de tous; on avait même fait sur son nom un jeu de mots qui témoignait de sa gentillesse et de sa douceur; il avait un accueil si franc et si ouvert; il avait si bonne grâce à tendre les mains et à serrer celles qu'on lui présentait: et cette grâce des premières années, il l'a conservée jusqu'au dernier jour. Il n'y a pas longtemps, nous l'avons encore rencontré sur la terrasse de Montmartre; il est venu à nous le regard brillant, le sourire sur les lèvres; il aimait et il était aimé. Aussi sa mémoire restera-t-elle gravée dans les cœurs des camarades qui lui survivent, comme dans les cœurs de l'excellente femme qui l'a rendu heureux et qui le pleure, et de deux fils distingués qu'il a laissés, en mourant, dans une carrière bien choisie; comme lui ils se plaisent à faire le bien et à le répandre.

H. CHOTARD.

Promotion de 1845. — CHARPENTIER (Ernest), né à Nantes, le 24 août 1823, décédé au Mans, le 20 octobre 1893.

Le nom de Charpentier se rencontre plus d'une fois dans nos annales et dans la liste des camarades décédés. Ernest Charpentier qui va prendre place dans la funèbre nomenclature, appartenait à cette promotion de 1845, illustrée par les noms d'E. Caro, de Beulé, de Glachant, de Ch. Simon, pour ne point parler des survivants. Comme son chef de section, le savant P. Joubert, il s'était adonné à l'étude des mathématiques et préparé pour le concours de l'École polytechnique. Une maladie grave, la fièvre typhoïde, l'empêcha d'y prendre part et lui fit dépasser la limite d'âge assignée aux candidats. Il tourna ses vues vers l'École Normale, et du reste, ses aptitudes, comme les exemples domestiques, semblaient le prédestiner à l'enseignement. Son père, professeur de troisième au lycée de Nantes, était un classique de la vieille roche, humaniste et professeur accompli. Un de ses frères a suivi et sans doute avait déjà pris la même carrière. Admis d'emblée à l'École Normale, Charpentier y poursuivit pendant deux ans ses études de prédilection, mais en troisième année, sur l'avis de ses chefs, il dut entrer dans la section de physique. Peut-être eût-il à souffrir des embarras d'une situation qui donnait des Normaliens pour aides de camp aux généraux, qui l'obligeait lui-même à monter la garde au Panthéon autour de l'École dans cette tumultueuse année 1848, il fut chargé du cours de physique et de sciences naturelles au lycée de Chaumont. Deux ans après, il passait comme professeur du même ordre à celui de Périgueux, et trois ans plus tard, par une heureuse fortune, au lycée du Mans. Il y amenait sa jeune

femme, sœur d'un des plus brillants élèves de l'École polytechnique; M. Humblot, aujourd'hui inspecteur général des Ponts et Chaussées, chargé du Service des Eaux à Paris, et du Directeur des Mines de Carmaux, si heureusement préservé par sa courageuse attitude, de la violence des mineurs insurgés.

Il y retrouvait ses parents, et la plupart des siens, rassemblés au berceau de la famille; entouré de confiance et d'estime, il y répondait par le dévouement. Professeur attrayant et plein de zèle, membre assidu des commissions d'examen, admis à la Société des Sciences et Arts de la Sarthe, il présentait à ses confrères un travail important et neuf sur *les miroirs concaves et convexes*. Il aurait pu lui donner les proportions d'une thèse pour le doctorat, mais ses goûts étaient modestes, et la conscience du bien à faire s'ajoutant aux fatigues de l'enseignement, lui fit désirer une inspection académique. Il obtint d'abord celle de Quimper, échangée au bout de quelques mois contre celle d'Alençon, d'où le plus légitime avancement le fit envoyer à Bourges. La prévention l'accueillit dans ce nouveau poste et lui suscita des difficultés imméritées.

Charpentier était avant tout une nature aimante et généreuse, trois sentiments devaient dominer sa vie : l'amour de la science qu'il communiquait en donnant, sans compter, son temps et ses forces, le culte de l'amitié dont il connaissait toutes les délicatesses et dont il entretenait le commerce avec une constance inaltérable, l'attachement à la foi chrétienne dont il pratiquait, sans ostentation comme sans faiblesse, tous les devoirs et en particulier les œuvres de charité.

Fidèle à ses croyances, heureux de les voir respectées, plus heureux quand il les savait partagées, jamais il ne fit de leur affaiblissement ou de leur absence un grief à ses subordonnés, un motif de moindre affection pour ses collègues. Inspecteur d'Académie, il eut au plus haut degré ces deux qualités essentielles de quiconque est appelé à disposer du sort d'autrui, la justice et la franchise. Malheureusement, elles ne sont pas toujours de mise dans les temps agités où les opinions priment les services, où le meilleur droit est exposé à plier devant l'esprit de parti. Esclave de son devoir, il eut à protéger des innocents, à défendre des suspects, à signaler des défaillances, à braver des conflits, à subir, en un mot, tous les inconvénients d'un système qui, mettant les instituteurs dans la main des préfets et les soumettant aux influences politiques, affaiblit d'autant l'autorité plus indépendante et mieux renseignée de l'inspecteur d'Académie. Pris à partie par la presse locale, desservi dans la presse parisienne par un Normalien comme lui, qui l'attaquait sans le connaître, il fut de ceux « qui souffrent persécution pour la justice ». Envoyé à Saint-Lô, dans un département vaste et encore dépourvu de chemins de fer, où chaque déplacement amenait pour sa constitution délicate, un surcroît de fatigue, il supporta pendant huit ans les désagréments de ce nouveau poste où sa patience et son zèle infatigable lui valurent, en retour des dénis de justice antérieurs, un dédommagement passager. Nommé inspecteur au Mans, il eut la satisfaction de se retrouver encore une fois au milieu des siens, mais ce bonheur dura peu. Sa droiture lui suscita, cette fois encore, des adversaires dont l'ambition réclamait de lui des instruments dociles, ou dont l'humeur intolérante et vindicative exigeait des victimes qu'il refusa de leur livrer. Transféré du Mans à Laval où les mêmes causes produisirent les mêmes effets, il demanda et obtint avant l'heure sa mise à la retraite qui lui fut accordée en 1880.

Dès lors, sa vie s'est dépensée en œuvres utiles, en actes de dévouement. Encourager des vocations, donner ses soins aux jeunes gens qui se préparaient à des examens dont il a souvent assuré le succès, s'occuper activement des questions d'intérêt local, mettre son expérience au service des maîtres qui, sans relever de l'État, sont utiles à la société, tout en s'interdisant d'aider, au détriment de l'enseignement officiel, des établissements rivaux ou animés d'un autre esprit, visiter et soulager les pauvres tant que ses forces le lui permirent, tel fut l'emploi des dix-huit ans qu'il passa dans la retraite et le couronnement d'une vie consacrée à l'étude, au travail, à la bienfaisance, digne de laisser à tous ceux qui l'ont connu, mais surtout aux amis de tous les temps, un souvenir ineffaçable.

H. TIVIER.

Promotion de 1845. — OHMER (Jean-Auguste), né à Epinal, le 8 février 1822, décédé à Epinal, le 8 septembre 1898, dans sa soixante-dix-septième année.

Élève du collège d'Epinal. — Maître d'études au lycée de Nancy (17 oct. 1842). — En congé régulier du 3 nov. 1843 au 1er oct. 1845, et, pendant ce temps, élève boursier du collège Sainte-Barbe. — Élève de l'École Normale supérieure (1845-1848); licencié ès lettres (Paris, 6 nov. 1846); agrégé de grammaire (1848). — Professeur chargé de sixième au lycée de Strasbourg (28 sept. 1848). — Professeur de cinquième au lycée de Bourges (21 oct. 1850). — Professeur de sixième au lycée de Besançon (4 oct. 1851). — Professeur de cinquième au lycée de Strasbourg (27 sept. 1852); puis de quatrième au même lycée (17 sept. 1853). — Professeur-adjoint de cinquième au lycée Charlemagne (Paris, 7 sept. 1854); professeur divisionnaire au même lycée (20 janv. 1859). — Censeur des études au lycée d'Angoulême (15 juil. 1861); puis au lycée de Lyon (20 janv. 1863). — Proviseur du lycée de Bar-le-Duc (23 janv. 1864). — Censeur des études au lycée Saint-Louis (Paris, 16 août 1865); puis au lycée Charlemagne (14 août 1872). — Proviseur du lycée de Versailles (15 sept. 1875). — Censeur des études au lycée Charlemagne (pour la seconde fois et sur sa demande, 1er juil. 1877). — Proviseur du lycée Charlemagne (1er oct. 1878). — Admis à la retraite le 1er oct. 1881. — Officier de l'Instruction publique (29 déc. 1864). — Chevalier de la Légion d'honneur (14 août 1867).

Après les études classiques qui le firent remarquer de ses maîtres au collège d'Epinal, Auguste Ohmer débuta dans l'Université comme maître d'études au lycée de Nancy. Il avait alors vingt ans. Dès ce moment, il avait formé le projet d'aller à Paris compléter ses études. L'année suivante, il demanda un congé, et entra en qualité d'élève boursier au collège Sainte-Barbe où, pendant deux ans, il se prépara à l'École Normale. Le succès récompensa ses efforts. Admis à l'École en 1845, il en sortait trois ans plus tard avec le titre d'agrégé de grammaire, et était envoyé comme professeur de sixième au lycée de Strasbourg. Après des séjours successifs à Bourges et à Besançon, il revint pour la seconde fois à Strasbourg comme professeur de cinquième, puis de quatrième. C'est de ce poste qu'il fut appelé à la chaire de cinquième du lycée Charlemagne, qu'il occupa pendant près de sept ans. Il y réussit comme il l'avait fait en province. Quand il était à Besançon, l'inspecteur général qui visita sa classe fut frappé des résultats excellents qu'il avait obtenus. « C'était, disait-il, un professeur distingué, un excellent grammairien, même philo-

logue, qui savait intéresser et animer sa classe. » M. Ohmer avait en effet toutes les qualités qui donnent à un maître de l'autorité et de l'action sur ses élèves. A une science solide, il joignait un esprit de justice qui n'était égalé que par sa bienveillance. Il était sévère sans raideur. Mais surtout il était d'un dévouement professionnel admirable, et on l'aimait autant qu'on le respectait. Il se dépensait en effet sans compter, s'occupant de tous ses élèves avec un égal soin, et leur consacrant, en dehors du lycée, le meilleur de son temps. Au lycée, il avait l'habitude, pour forcer leur attention, de parler d'un ton de voix très élevé, ce qui faisait dire à son proviseur, M. Nouseilles : « Je n'ai pas besoin d'aller voir la classe d'Ohmer : je l'entends bien. » Mais l'abus qu'il fit de ses forces détermina l'apparition d'une maladie de cœur, qui l'obligea à renoncer au professorat pour entrer dans l'administration. C'est du reste cette même maladie qui, après une longue période d'accalmie, devait finir par l'emporter au commencement du mois de septembre dernier.

Nommé Censeur des études au lycée d'Angoulême, M. Ohmer fit preuve, dans ses nouvelles fonctions, de qualités administratives, qui attirèrent sur lui, dès le début, l'attention du ministère. Aussi, son avancement fut-il rapide. Envoyé bientôt comme Censeur des études au lycée de Lyon, il était appelé au bout d'un an, à la direction du lycée de Bar-le-Duc, et, dès 1865, il revenait à Paris, comme Censeur des études au lycée Saint-Louis. Dans ce poste difficile qu'il occupa pendant sept ans, il rendit à l'établissement les plus importants services, et justifia par son activité, sa conscience, son tact et son dévouement la parole du ministre qui, en l'adjoignant comme collaborateur à M. Boutan avait dit à celui-ci : « C'est le meilleur Censeur de France que vous aurez auprès de vous pour vous aider dans votre tâche. » La belle conduite de M. Ohmer pendant la terrible épidémie de choléra qui éclata à Paris quelques jours à peine après son installation au lycée Saint-Louis, et qui fit malheureusement quelques victimes parmi les élèves de l'établissement, la prudence et la fermeté qu'il montra ensuite à l'occasion d'une révolte des élèves de « l'école préparatoire », l'habileté avec laquelle il sut rétablir la discipline dans le lycée, et contribua par suite à lui rendre son ancienne prospérité, lui valurent au moment de l'Exposition universelle de 1867, la croix de la Légion d'honneur, avec une lettre de félicitations du ministre, M. Duruy. Survint la guerre de 1870, puis le siège de Paris et la Commune. M. Ohmer montra encore, au milieu de ces tristes circonstances, comment il entendait le devoir. Quelques jours avant l'entrée à Paris de l'armée de Versailles, un officier de fédérés était venu au lycée réclamer les élèves de la division supérieure pour construire une barricade sur le boulevard Saint-Michel. Répondre par un refus à un moment où l'on arrêtait et où l'on emprisonnait en masse, pour les garder comme otages, les fonctionnaires coupables de résistance, c'était s'exposer à un danger certain. M. Ohmer n'hésita pas, non plus d'ailleurs que le nouveau Proviseur du Lycée, M. Joguet, et, malgré son attitude menaçante, l'officier dut se retirer sans avoir obtenu satisfaction. Les menaces devaient rester sans effet, grâce à la prompte arrivée des troupes de Versailles ; mais M. Ohmer n'en avait pas moins montré une rare énergie et un grand courage. L'année suivante, M. Ohmer fut nommé Censeur des études au Lycée Charlemagne, et c'est là que j'appris à le connaître et à l'aimer. M. Ohmer n'était pas seulement un homme de devoir, c'était dans toute l'acception du mot, un homme de bien, et il n'hésitait jamais à rendre un service, chaque fois qu'il était en son

pouvoir de le faire. Qu'on me permette ici de rappeler ce qu'il a fait pour moi-même : c'est un juste hommage que je dois à sa mémoire. C'est lui, en effet, qui décida de mon avenir en me faisant obtenir, en 1873, au lycée Charlemagne, puis à l'Institution Massin, une bourse qui me permit de venir à Paris, poursuivre mes études dès la classe de quatrième. M. Ohmer, qui était lié d'une vieille amitié avec mon oncle, alors principal du collège de Verdun, consentit même à me servir de correspondant, et je n'oublierai jamais combien me furent utiles les encouragements bienveillants et les précieux conseils qu'il me prodiguait, quand, le dimanche, il me faisait sortir. — En 1875, M. Ohmer fut nommé Proviseur du lycée de Versailles. L'administration supérieure avait compté sur lui pour relever l'établissement qui était alors dans une période de déclin, et il justifia pleinement la confiance que l'on avait mise en lui. Les deux années qu'il passa à Versailles furent pour le lycée des années de relèvement et de prospérité. M. Ohmer y fit preuve de son activité et de son dévouement habituels. Toujours debout à cinq heures du matin, il ne se réservait que le temps strict des repas : dès une heure de l'après-midi, on pouvait le trouver dans son cabinet, et il y retournait le soir, après le dîner, jusqu'à dix heures. Il voulait se rendre compte de tout par lui-même, et il était partout où il jugeait sa présence nécessaire. Il me souvient même qu'il alla jusqu'à veiller toute la nuit, à l'infirmerie des élèves atteints de diphtérie. Mais M. Ohmer était aussi modeste qu'il était dévoué. Il n'avait accepté en quelque sorte qu'à son corps défendant le provisorat du lycée de Versailles, et quand il jugea que sa tâche était accomplie, il demanda à reprendre ses fonctions de Censeur au lycée Charlemagne. On fit droit à sa demande : mais, malgré son désir de s'effacer, quand M. Broca eut pris sa retraite, en 1878, il ne put refuser sa succession, et il termina sa carrière universitaire comme Proviseur du lycée Charlemagne. Pendant les trois années qu'il passa à la tête de ce bel établissement, qu'il aimait tant et où il avait commencé par être professeur de cinquième, M. Ohmer eut à appliquer certaines réformes qui venaient d'être introduites dans l'enseignement secondaire. Il le fit avec sa conscience ordinaire, mais sans croire beaucoup à l'efficacité de ces réformes. Il se dit que d'autres, plus jeunes que lui pourraient peut-être en tirer meilleur parti, et, ne se sentant plus l'homme de la situation, il se décida à se retirer dès qu'il eut atteint l'âge strictement nécessaire pour faire valoir ses droits à la retraite. Il aurait pu longtemps encore rester Proviseur du lycée Charlemagne, et on lui offrit même à ce moment, pour le retenir, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Mais M. Ohmer persista dans sa détermination : il jugea qu'il était de son devoir de céder la place à d'autres, et n'écoutant que ses scrupules, il prit sa retraite à la fin de l'année classique 1881.

Telle fut la carrière universitaire de M. Ohmer. La fermeté de son caractère, la dignité de sa vie, la bienveillance et la justice qui inspiraient tous ses actes, sa bonne humeur toujours égale, enfin son dévouement infatigable lui avaient concilié l'estime et l'affection de tous ceux avec qui il s'était trouvé en contact. Il avait été aussi aimé de ses élèves que de ses collègues, de ses inférieurs que de ses supérieurs. Mais ce ne fut pas seulement un professeur remarquable et un administrateur éminent : c'était encore un lettré délicat et un érudit de grand mérite (1). Je ne crois pas qu'il ait publié autre chose qu'une

(1) Euripide. *Iphigénie à Aulis*, texte grec avec notes en français, par M. A. Ohmer, Proviseur du Lycée impérial de Bar-le-Duc. Paris, Belin, 1864.

édition classique d'Iphigénie à Aulis. Mais ce serait être injuste à son égard que de juger sa science d'après ce travail, du reste très estimable. M. Ohmer connaissait à fond toute l'antiquité classique, et il se plaisait dans le commerce des auteurs grecs et latins. Souvent, après le dîner, il prenait une édition de Plaute ou de Tacite, et, quand je me trouvais là, il faisait parfois tout haut de sa lecture un commentaire qui m'émerveillait par la nouveauté des aperçus et la finesse des observations. Mais ce qui surtout faisait mon admiration, c'était sa profonde connaissance de la langue grecque. M. Ohmer possédait entièrement le vocabulaire grec, si riche et si varié, et il lisait couramment une comédie d'Aristophane ou une tragédie d'Eschyle. Il y prenait le plus vif plaisir et savait faire partager ce plaisir à ceux qui l'écoutaient. C'est lui qui le premier m'a initié aux charmes de la littérature grecque.

De retour à Epinal, M. Ohmer s'installa dans la coquette habitation qu'il avait fait construire en 1867, rue Claude-Gelée (1). Il avait encore toute sa force et toute son activité. Il les mit au service de ses concitoyens. Elu conseiller municipal en 1882, il exerça les fonctions de maire pendant cinq ans, de mars 1883 à mai 1888, et conserva jusqu'à sa mort son mandat de conseiller. Jusqu'à sa mort également, il présida le conseil d'arrondissement, où il était entré en 1881, et là comme à la mairie, il se montra ce qu'il avait été dans l'Université, un homme de caractère et un homme de cœur, droit, énergique, prudent et dévoué. Dans les nombreuses commissions dont il fit partie, il rendit à sa ville natale les plus grands services, et, lorsqu'il était maire, il se tenait à la disposition de ses administrés, comme jadis, lorsqu'il était Proviseur, il se tenait à la disposition des familles de ses élèves. On le consultait souvent pour les affaires privées, et toujours il donnait un bon conseil; quelquefois même, pris pour arbitre, il trancha des différends comme aurait pu le faire un juge de paix. Aussi était-il entouré du respect universel, et, dans les réunions publiques, lors des élections, on lui témoignait la sympathie que l'on avait pour sa personne en lui offrant le fauteuil de la présidence. Prenait-il la parole, il se faisait écouter même de ses adversaires politiques, et l'on n'avait que des applaudissements pour ses allocutions pleines de cette cordialité familière, de cette bonhomie enjouée, de cet esprit gaulois qui donnaient un charme particulier à ses entretiens. Il avait acquis une telle autorité que ses amis songèrent un jour à présenter sa candidature à un siège de sénateur devenu vacant; mais cette fois encore sa modestie et son désintéressement l'empêchèrent d'accepter l'offre qui lui était faite. Républicain sincère, il avait consenti à faire de la politique pour servir les intérêts de ses concitoyens; mais il n'avait aucune ambition personnelle, et il fut impossible de le faire revenir sur son refus.

Les dernières années de M. Ohmer furent attristées par une affection de la vue qui allait chaque jour s'aggravant et qui rendit nécessaire l'opération de la cataracte. L'opération ne réussit pas comme on l'espérait, et cet insuccès l'abattit pendant quelque temps. Il se releva pourtant, et retrouva un peu de sa gaîté, quand il put reprendre ses sorties et ses entretiens familiers avec ses vieux camarades, sous les arbres séculaires du cours, le long de cette Moselle dont il aimait tant à suivre les bords. Au mois de mars 1898 un accident grave faillit l'emporter. L'ancienne affection cardiaque qui l'avait obligé autrefois à renoncer à sa chaire de professeur, se réveilla plus violente; il s'ensuivit une

(1) Aujourd'hui, rue Thiers, n° 25.

congestion pulmonaire très grave, et c'est à grand'peine qu'on put éviter un dénouement fatal immédiat. Mais à partir de cette date, les jours de M. Ohmer étaient comptés. Il ne s'astreignit que difficilement aux exigences d'une hygiène minutieuse et incessante, qui lui était indispensable, mais dans laquelle il n'avait guère foi, et il s'affaiblit graduellement, surtout pendant les grandes chaleurs du mois d'août dernier. Au commencement de septembre, il s'alita pour ne plus se relever, et il s'éteignit doucement, sans agonie, le 8 septembre, à cinq heures du matin, emportant, avec les regrets d'une sœur et d'un neveu, pour lesquels il s'était entièrement dévoué, ceux de ses nombreux amis et de toute une ville qui avait eu tant à se louer de son administration. Ses funérailles furent des plus simples, sans aucun apparat : depuis longtemps il avait exprimé le désir qu'on ne lui rendît aucun honneur militaire, et qu'on ne prononçât aucun discours sur sa tombe. Il s'en alla modestement, comme il avait vécu, laissant à tous ceux qui l'avaient connu le souvenir d'un homme qui pendant toute sa vie n'avait eu qu'une maxime : faire son devoir et faire le bien.

J. PETITJEAN.

Promotion de 1848. — MAURAT (Jules-Clément), né à Tours le 10 avril 1828, décédé à Sainte-Radegonde (Indre-et-Loire) le 23 février 1898.

Le père de Maurat, après avoir fait la campagne de 1812, à titre de pharmacien de l'armée, était entré dans le commerce, prenant la suite des affaires de son beau-père. Il avait cinq enfants, deux fils et trois filles. Tout jeune, notre futur camarade, désireux de diminuer les charges de ses parents, concourut pour une bourse d'interne au collège royal de Tours. Il réussit et fit là, avec succès, ses premières études : elles le conduisirent jusqu'au baccalauréat ès lettres.

Un oncle, économe du collège Bourbon, M. Pitay, auteur d'un *Jardin des Racines grecques*, l'appela alors auprès de lui pour lui faire suivre le cours de Mathématiques spéciales. De Bourbon, Maurat passa à Saint-Louis, attiré par le renom scientifique de ce collège. — Il entra à l'École en 1848. Sa conduite sans reproche, son obligeance, sa franchise de caractère dans ses relations avec ses camarades le firent aimer et estimer de tous.

A la fin de la troisième année, un peu affaibli par son travail consciencieux et assidu, il ne fut pas heureux aux épreuves de l'agrégation de physique et débuta, comme professeur, au collège de Châteauroux. Mais, dès l'année suivante, il fut nommé professeur-adjoint au lycée de Nantes.

L'obligation d'un stage de trois ans, récemment imposée, ne lui permit pas de se présenter à de nouveaux concours avant 1854. Il prit alors une éclatante revanche de son échec précédent : il fut reçu le premier à l'agrégation des sciences, grâce surtout à une leçon de chimie qui lui assura le suffrage de Pasteur, un des membres du jury. — Son rang d'admission lui valut de rester à Nantes comme professeur titulaire. Il y fut, en outre, bientôt chargé du cours de physique à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur. De cette époque datent ses premiers succès comme professeur. La clarté de son exposition, sa facile élocution attirèrent dans ses conférences un auditoire nombreux et sympathique, où l'on voyait figurer des gens du monde à côté de véritables élèves.

Mais la santé de Maurat, qui avait toujours été un peu délicate, souffrait de l'activité qu'il était obligé de déployer, et elle finit par être gravement atteinte. Les médecins diagnostiquèrent un commencement de phtisie, et il se vit obligé, en 1857, de prendre un congé. Ce congé dut être renouvelé l'année suivante. Sa tante, Mme Pitay, veuve depuis quelque temps, était venue le retrouver à Nantes. Les soins dévoués et maternels qu'elle lui prodigua et surtout un long voyage en Italie qu'il fit avec elle le remirent sur pied.

En 1859, il fut nommé à Orléans, d'où, en 1862, on l'envoya, comme professeur-adjoint, à Paris, au lycée Saint-Louis où il est resté jusqu'à sa retraite.

Pendant son court séjour à Orléans, il s'y était marié. Cette union ne fut malheureusement pas de longue durée, et la mort prématurée (1868) de sa jeune femme l'affligea profondément. Il lui fallut le plus grand courage pour résister à ce choc si douloureux et ne pas se laisser abattre. Mais celle qui partait lui laissait un fils, et l'amour paternel le rattacha à la vie. Il reporta sur cet enfant la tendre et vive affection qu'il avait pour sa mère et l'entoura de toute sa sollicitude. L'enfant répondit à ses soins et lui donna toutes les satisfactions qu'un père peut désirer. Je l'ai vu parfait élève, et je connais toute la reconnaissance que, devenu homme, il garde à son père; il professe pour sa mémoire un véritable culte.

Quand vint la guerre néfaste de 1870, Maurat, dès nos premiers désastres, entrevit la possibilité de l'investissement de Paris. Jugeant qu'il était de son devoir de contribuer, dans la mesure de ses forces, à la défense de la capitale, il quitta Tours et vint s'enfermer dans Paris, laissant son jeune fils dans sa famille. — Il venait d'inventer la télégraphie optique (août 1870). L'idée d'appliquer le principe des signaux du télégraphe Morse à un système de correspondance par intermittences lumineuses et la première réalisation de cette idée sont, en effet, son absolue propriété, ainsi que le constate, d'une façon indiscutable, une note de M. Laussedat à l'Académie des Sciences. — Il se livra immédiatement à une suite d'essais qui le convainquirent de la possibilité de communiquer à d'assez grandes distances et obtint qu'une commission fût nommée pour contrôler ses résultats et, le cas échéant, perfectionner ses procédés. Il fit naturellement partie de cette commission, dont M. Laussedat, alors commandant du génie, accepta la présidence.

Dès le début, Maurat avait formé le projet de partir en ballon et d'aller établir un poste en pleines lignes prussiennes. Au risque d'être fusillé comme espion, il se serait mis en rapport avec les généraux de l'armée de la Loire et serait revenu transmettre à Paris, à l'aide de son appareil, les dépêches qui lui auraient été confiées. — Ce projet hardi et généreux ne fut pas réalisé. Il fallut de longs pourparlers et de nombreuses expériences de démonstration avant que l'Administration de la guerre se décidât à tenter effectivement l'application de la nouvelle télégraphie et à envoyer, par ballon, une mission en province. Au grand désappointement de Maurat, il ne fit pas partie de la mission; on jugea plus utile de le garder à Paris et on le chargea, avec un de ses collègues de Rollin, Brion, devenu son collaborateur, d'installer un poste d'observation au Mont-Valérien, pour recevoir les signaux de leurs correspondants, si les circonstances permettaient à ceux-ci d'approcher à une distance convenable. Le général de Chabaud-Latour, leur conférait à tous deux, par brevet, le grade de capitaine du génie. — Ils entrèrent au Mont-Valérien le 10 décembre. Ils s'y installèrent tant bien que mal, plutôt mal que

bien; mais, comme compensation, ils reçurent de la part des officiers l'accueil le plus cordial. Je ne puis résister au désir de transcrire ici quelques lignes de la première feuille du journal dans lequel Maurat, dès son arrivée au fort, consigna ses impressions. — Il vient de dire sa satisfaction d'avoir été reçu par des gens sympathiques, avec qui il pourra échanger ses idées. Il continue ainsi :

« Par le temps où nous sommes, la solitude est pénible et, quand on rentre » chez soi, on n'a que trop le temps de penser à tout ce qu'on a laissé là-bas, » bien loin, de l'autre côté de la Loire et aussi, et plus encore, à ce qui est » séparé de nous par la mort, cet autre fleuve que nous devons tous franchir » et qui, peut-être, n'est pas loin. — Ah! si, en le traversant, on avait au » moins la certitude de retrouver l'être aimé, que le passage serait facile! » Mais ne pensons pas à cela : rejoindre l'un c'est quitter l'autre, le laisser » seul, faible, orphelin, pour tout dire. Cher Louis! je voudrais à la fois me » faire tuer pour rejoindre ta mère et servir mon pays, et vivre pour t'élever » et te défendre. »

Les jours suivants, Maurat et Brion établirent leurs appareils dans une petite tourelle mise à leur disposition et commencèrent bravement à travailler. Malgré le froid excessif de l'hiver de cette année, nos deux camarades, chacun faisant son quart, passèrent toutes les nuits de décembre et de janvier à inspecter tous les points de l'horizon, sans arriver à découvrir un poste cherchant à communiquer avec eux. A défaut du résultat tant désiré, ils s'attirèrent du moins, par leur louable et patriotique persistance, les sympathies de tous les officiers du Mont-Valérien.

A l'époque de l'insurrection communaliste, Maurat, qui n'avait pas toujours été content, qui avait été même indigné quelquefois de ce qu'il voyait se passer au point de vue de la défense et, ensuite, de la capitulation, ne se laissa pourtant pas entraîner par des suggestions plus ou moins directes, qui lui venaient de personnages avec lesquels le hasard des circonstances l'avait mis en rapport. Il refusa d'entrer dans la Commune, ne voulant, à aucun prix, participer à une guerre civile. Sa profonde honnêteté s'y opposait. C'est ainsi encore que, malgré ses idées républicaines, très libérales et démocratiques, et alors qu'il avait toujours sur le cœur le coup d'Etat de 51, il fit tout son possible pour faire comprendre au peintre Courbet, membre de la Commune, l'odieux du décret de destruction de la colonne Vendôme. Son patriotisme éclairé, quoique ardent, et ses sentiments d'équité ne lui permettaient pas d'admettre qu'on voulût abattre le souvenir de nos gloires passées, parce qu'il consacrait, en même temps, la renommée d'un Napoléon, et qu'on choisit précisément, pour cela, le moment où nos armes venaient d'être malheureuses et où nous étions sous le regard de l'ennemi victorieux.

Dans les circonstances tragiques qui accompagnèrent l'entrée des troupes de Versailles dans Paris, Maurat eut encore l'occasion de payer de sa personne. Demeurant rue Vavin, il fut un des premiers à prêter son concours pour combattre les incendies, qui, allumés simultanément par les fédérés dans plusieurs maisons, menaçaient de dévorer tout le quartier du Luxembourg.

Paris enfin délivré, il songeait au bonheur prochain de revoir sa famille, lorsqu'une poignante nouvelle lui fut apportée : sa mère venait d'être frappée de paralysie. Il partit sans retard, bien qu'il fût lui-même dans un état de

santé déplorable. Cet accident n'eut pas toute la gravité qu'on pouvait craindre et Maurat eut la satisfaction de conserver sa mère longtemps encore. — Mais cette même année, il eut la douleur de perdre son père presque subitement.

En 1873, il reçut du Ministre de la guerre la croix de la Légion d'honneur tant pour son invention de la télégraphie optique que pour son dévouement pendant le siège.

Un an plus tard, il fut chargé du cours de physique en mathématiques spéciales et eut ainsi à préparer les candidats à l'École Polytechnique et à l'École Normale. Il garda ces fonctions pendant ses quinze dernières années d'enseignement, continuant à mettre la plus grande conscience dans l'accomplissement de sa tâche, cherchant toujours le mieux, perfectionnant ou remplaçant telle démonstration, au lieu de se répéter tout simplement d'année en année. Il avait une constante préoccupation de la réussite de ses élèves dans les examens qu'ils avaient à subir. Aussi les longues heures qu'il consacrait à la préparation du cours et à la correction des devoirs ne lui laissèrent pas le loisir nécessaire pour mener à bonne fin certaines recherches qu'il avait commencées, ou ne lui permirent pas de s'assurer, par une publication faite à temps, la priorité de date pour les résultats obtenus.

Son activité se dépensait d'autres manières encore. Ainsi, l'intérêt qu'il portait aux hautes questions de la physique, intérêt qui s'était déjà manifesté à l'École, l'amena à être l'un des promoteurs de la fondation de la Société française de Physique. Son rôle ne se borna pas à en suivre assidûment les séances ; il aida aussi à son développement par les services qu'il rendit en qualité de trésorier-archiviste. C'est en 1883 qu'il accepta de se charger de ces fonctions désintéressées. Il les a remplies pendant près de dix ans. Quand il sentit le besoin de se reposer, la Société de Physique lui témoigna sa reconnaissance en lui donnant par acclamation le titre de trésorier honoraire.

Au lycée, l'affection de ses élèves, leurs succès au concours général et aux examens d'entrée aux grandes Écoles de l'État le récompensaient de son labeur continu.

L'Administration lui a aussi témoigné sa satisfaction : lors de la première promotion des professeurs hors classe, faite en 1887, son nom parut sur la liste. Ce fut là le couronnement d'une carrière bien remplie. Il était depuis longtemps officier de l'Instruction publique (janvier 1878). Il demanda sa retraite en décembre 1888.

Depuis son veuvage, Maurat avait continué d'habiter avec sa tante, qui tenait lieu de mère à son fils. Cette tante si dévouée était morte à son tour, après quelques années, il songea à se remarier, ce qu'il fit en 1880. Il eut de ce second mariage un fils et une fille. Une fois en retraite, il se consacra à l'éducation de ses jeunes enfants. Dans l'intérêt de leur santé, il quitta Paris et retourna dans son pays natal, où il s'établit à la campagne, tout près de Tours. Comme il avait fait pour son fils aîné, il servit de guide à son second fils dans ses premières études. Il revit pour lui ses auteurs et se remit au grec et au latin. Ce travail lui était rendu plus facile par les souvenirs classiques que lui avait laissés la solide éducation littéraire qu'il avait reçue lui-même dans sa jeunesse.

Malgré le calme ou, peut-être, à cause même du calme de cette nouvelle vie qui contrastait si fort avec la vie active qu'il venait de quitter, la santé de Maurat ne tarda pas à péricliter. Une chute qu'il fit dans un endroit mal éclairé

en sortant d'une réunion du Centenaire de l'École, produisit un ébranlement du système nerveux, qui fit empirer son état. Les jambes s'affaiblirent progressivement; plus tard, un peu de fatigue cérébrale lui défendit tout travail. Lui, qui était un causeur aimable, qui discutait volontiers et avec chaleur, non pour le plaisir de discuter, mais pour s'éclairer ou convaincre, devint taciturne. Il se renferma dans un mutisme pénible à son entourage. Néanmoins, jusqu'aux derniers moments, quand il prenait la parole dans une conversation, c'était toujours pour dire une chose juste et dans les termes les plus exacts. Jamais, du reste, malade ne fut moins exigeant et il n'avait que des paroles affectueuses pour les personnes qui l'approchaient. Sa digne femme l'a soigné pendant deux ans avec la plus grande et la plus tendre sollicitude et a certainement ainsi prolongé ses jours. Il s'est éteint dans les bras de sa famille le 23 février 1898.

Ses obsèques se sont faites à Paris. Une nombreuse assistance entourait sa famille d'une respectueuse sympathie. Ses collègues étaient venus témoigner par leur présence du souvenir d'affectueuse estime qu'ils avaient gardé de lui. Ceux, surtout, qui l'avaient connu de plus près, se rappelaient son commerce facile et sûr, la franchise de ses paroles, l'aménité de son caractère. Comme camarade d'école et comme collègue pendant de longues années, j'eus la triste mission de lui dire le dernier adieu. De son côté, le président de la Société française de Physique, M. Benoît, tint à payer à sa mémoire un juste tribut de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à cette Société et à rappeler qu'il s'était fait des amis de tous ceux que ses fonctions de trésorier-archiviste avaient mis en rapport avec lui.

Puissent ces témoignages unanimes et si mérités de profonde estime et d'affection avoir contribué à adoucir un peu, pour la veuve et les enfants de notre bon camarade, l'amertume d'être séparés de celui qui leur avait été si cher !

GIRARDET.

Promotion de 1849. — SERRET (Paul-Joseph), né le 16 octobre 1827 à Aubenas (Ardèche), décédé à Paris, le 24 juin 1898.

C'est presque un ignoré dont nous rappelons ici le nom. Nous ne disons pas un méconnu — ce mot sonne mal et est devenu prétentieux — d'ailleurs le succès n'a pas manqué à notre ami : Énumérant ses œuvres, M. Darboux, l'éminent professeur en Sorbonne, en a fait un juste éloge devant l'Académie des sciences, elles assurent à Paul Serret une place dans le monde savant parmi nos meilleurs géomètres.

Mais l'homme privé n'a pas laissé de souvenirs, de dures exigences l'ayant toujours tenu à l'écart, pour le confiner dans un travail sans relâche.

La vie a de ces singulières contradictions, les devoirs qu'elle impose démentent certains de ses dons : âme délicate et cœur aimant, né pour les relations les plus douces de l'amitié, Paul Serret n'en goûta pas les joies, à peine connut-il la camaraderie, il n'eut de l'existence que les luttes et les soucis. L'épreuve commença pour lui de bonne heure : onzième fils d'un notaire estimé, qui était issu d'une vieille famille de l'Ardèche, il fit de brillantes études, que couronna le prix d'honneur de Mathématiques au Concours général. Entré à l'École Normale, il en sortit trop tôt, la mort prématurée de son père lui apportait des charges dont il allait seul soutenir le poids.

L'aîné, alors au barreau et le second qui se destinait aux arts, ne pouvaient

reconstituer le foyer ébranlé; Paul Serret assuma seul ce rôle et devint le soutien de tous. Sa mère avait-elle eu le pressentiment de l'avenir? On dit, qu'en recevant pour la première fois dans ses bras, son plus jeune enfant, elle s'était écriée : « Mon enfant, tu es le dernier, et tu seras le premier! »

Les ressources de l'ex-Normalien se réduisirent à des leçons de mathématiques, il s'y résigna de bonne grâce. Pendant près de trente années, il s'attela du matin au soir à cette laborieuse et ingrate besogne, se réservant les nuits pour ses études personnelles, sans que ce dévouement, vraiment héroïque, faillit un seul jour.

Ainsi que le disait, si justement, M. Darboux dans sa notice à l'Académie :

« Il faut le regretter à tous les points de vue : Paul Serret, pourvu d'une » chaire, dans un de nos grands lycées ou dans une de nos Facultés, aurait » pu consacrer plus de temps à une science qui lui était chère. L'œuvre con- » sidérable qu'il nous laisse nous fait regretter qu'il n'ait pas eu tous les » loisirs nécessaires pour développer tant d'idées heureuses que l'on trouve » dans ses écrits. A sa sortie de l'École, Paul Serret entra donc dans l'ensei- » gnement libre de Paris, et ne tarda pas à s'y faire une place des plus hono- » rables, à une époque où cet enseignement était des plus florissants, et » faisait appel au concours d'hommes de grande valeur. Quatre ans après, en » 1855, nous le voyons publier un ouvrage, *des Méthodes en Géométrie*, » qui indique de profondes études, suppose de nombreuses recherches » historiques, et est accueilli avec beaucoup de succès. Il est divisé en » deux parties : la première traite des méthodes relatives à la géométrie » des figures finies; la seconde, des méthodes relatives à la géométrie infini- » tésimale; il est aujourd'hui très rare, et toujours il est consulté avec » grand intérêt.

» En 1859, Paul Serret devint docteur ès sciences avec deux thèses qui ont » formé l'Ouvrage publié, en 1860, sous ce titre : Théorie nouvelle, géomé- » trique et mécanique des lignes à double courbure.

» Parmi les nombreuses notions nouvelles que l'on y rencontre, je me bor- » nerai à signaler celle de l'indicatrice sphérique d'une courbe gauche. Mais » son œuvre favorite a été celle qu'il a publiée en 1869, chez Gauthier-Villars, » sous le titre suivant : Géométrie de direction. — Application des coor- » données polyédriques; propriétés de dix points de l'ellipsoïde, de neuf » points d'une courbe gauche du quatrième ordre, de huit points d'une » cubique gauche.

» Il y fait connaître un principe très ingénieux et très fécond, dont il déve- » loppe une foule d'applications, et dont il n'a cessé de poursuivre les consé- » quences jusqu'à la fin de sa vie. »

Et M. Darboux termine ainsi :

« Je ne sais si cette notice a réussi à montrer et à faire revivre en Paul » Serret, le savant si bien doué, si passionné pour les recherches, qui a su » réserver à la science le meilleur de son temps et de son courage, au » milieu de toutes les difficultés de la vie, et dont toutes les productions sont » extrêmement originales et délicates. »

La mort de sa mère et de sa sœur allégea sa tâche et le ramena à la solitude et à ses recherches scientifiques. L'Académie reçut de lui une trentaine de communications, qu'elle récompensa en lui décernant huit années de suite le prix Gegner.

La géométrie ne le possédait pas tout entier et la littérature avait pour lui de vifs attraits.

En 1881, il publia : *Les Dévotions du siècle*, mais avec son désintéressement accoutumé, il ne chercha pas à mettre cet ouvrage en lumière, et il manqua de la publicité qui en eût assuré le succès ; quelques intimes seuls le lurent et l'apprécièrent. La fortune fut donc peu favorable à notre camarade, nous n'en donnerons qu'un souvenir plus attendri à son passage parmi nous.

La modestie, l'abnégation poussée jusqu'au sacrifice de tous ses intérêts, pour le bonheur des siens, suffiraient à son éloge. Ajoutons seulement que ceux qui l'approchèrent, pendant sa vie, trouvèrent en lui le charme pénétrant d'un esprit délié, doublé d'une rare tendresse de cœur. Sa mort fut chrétienne comme l'avait été sa vie, les témoins de sa dernière heure, nous dit-on, lui appliquèrent le mot des Juifs sur le Christ expirant : Celui-là était véritablement un Juste !

X.

Promotion de 1850. — BERTRAND (Pierre-Diogène), né le 30 août 1830, à Saint-Junien (Haute-Vienne), décédé à Paris, le 20 mars 1898.

C'est en 1847 que j'ai connu Bertrand Diogène et contracté avec lui une amitié qui devait durer cinquante et un ans. Comme la plupart des provinciaux qui visent à l'École Normale Supérieure, après avoir été brillant élève au petit collège de Saint-Junien, son pays natal, puis au collège royal de Limoges, il était venu terminer ses études à Paris, et il suivait justement avec moi les classes de Bourbon, de ce collège royal qui devait, à partir de l'année suivante, marquer la succession de nos révolutions politiques, en prenant à tour de rôle les noms de Bonaparte, de Fontanes, de Condorcet, sans préjudice de ceux que l'avenir lui réserve peut-être encore. Le hasard, qui ne fait pas toujours aussi bien les choses, nous avait amenés presque en même temps, lui du Limousin et moi de la Lorraine, à l'institution Mathé Lemeignan.

A cette époque d'émulation ardente et féconde entre les établissements universitaires de la capitale, notre pension rivalisait avec les maisons Landry, Carré, Demailly, Bellaguet, disparues aujourd'hui comme elle, hélas ! et comme tant d'autres dont les plus anciens d'entre nous évoquent encore avec plaisir les noms glorieux, Favart, Massin, Jauffret, Sainte-Barbe... Et précisément en 1847, notre plus vaillant champion était Hippolyte Taine, qui préludait par d'éclatants succès de collège aux triomphes de son âge mûr. Il était alors vétéran de rhétorique. Heureuse fortune pour nous ! Chaque semaine, nous avions la primeur de ses discours français, de ses discours et vers latins. Il nous les lisait en conférence particulière, devant un répétiteur plus âgé que nous seulement de quelques années, M. Hatzfeld, le futur professeur de rhétorique de Louis-le-Grand, dont tant de générations devaient subir pour leur plus grand profit la méthode aussi sûre qu'inflexible.

Les exemples et les conseils de pareils guides valaient autant pour nous que les leçons de nos professeurs. Bertrand fut lui-même un lauréat remarqué du Concours Général, et entra d'emblée à l'École. Il y apportait, avec de rares qualités d'intelligence, un fond de gaîté qui ne demandait qu'à se répandre. C'était plaisir d'entendre à tout propos ses mots plaisants, capables de dérider les visages les plus moroses, ses réflexions piquantes assaisonnées de ce je ne sais quoi de caustique qui convenait si bien à son prénom. Il ne soup-

çonnait pas, ni lui, ni nous, combien le rire, qui n'est pas, quoi qu'en ait dit Rabelais, le propre de tous les hommes, allait devenir chose précieuse à la rue d'Ulm.

En 1850, une administration nouvelle avait remplacé celle de M. Dubois, avec la mission expresse de détruire l'ancien esprit de l'École, et elle ne s'acquittait que trop consciencieusement de sa tâche. Je ne veux pas revenir à mon tour sur ce temps de compression systématique et réveiller inutilement de pénibles souvenirs. Je ne dirai qu'une chose, c'est qu'à toutes les mesures imaginées pour intimider et contenir dans des limites strictement déterminées notre indépendance de pensée, nous opposions une bonne humeur plus forte que tous les règlements. Et c'est ainsi que l'heureux naturel de Bertrand triompha de la vie monacale qui fut alors le régime de la maison.

Sa gaîté ne fut pas davantage entamée par ce stage de trois ans qu'il nous fallut faire après notre sortie de l'École pour gagner le droit de concourir à l'agrégation. Bertrand y fut reçu en 1857. A ce moment, il ne formait qu'un vœu : devenir professeur de rhétorique à Limoges, et passer sa vie à quelques lieues de son pays et de sa famille. Mais son rêve ne se réalisa point; de tout autres destinées l'attendaient, et je ne sais en vérité s'il ne faut pas le regretter, non pour lui, mais pour l'enseignement secondaire.

C'est qu'il aimait d'un profond amour nos vieilles études classiques. Il n'y avait point, à ses yeux, d'éducation mieux appropriée à notre génie national, plus conforme à toutes nos traditions, plus capable de faire des hommes dans toute l'élévation, la force et la beauté morale du mot. Aussi, quand d'imprudents novateurs commencèrent leur campagne pour réclamer des réformes qui préparaient fatalement la débâcle de l'enseignement secondaire, il eût fallu voir son irritation, entendre ses récriminations amères contre les démolisseurs d'un système qui les avait pourtant formés eux-mêmes. Que de fois leur appliqua-t-il devant moi le mot de La Bruyère : des enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice !

Ces sentiments, que rien n'affaiblit jamais en lui, suffiraient pour expliquer l'entrain qu'il déployait dans sa chaire et l'intérêt qu'il donnait à son enseignement. Les noms se pressent sous ma plume de ceux de ses élèves qui sont devenus dans la suite des hommes éminents et qui lui ont gardé un souvenir mêlé d'estime, de respect et d'affection. C'est, par exemple, l'honorable Proviseur du lycée Janson de Sailly, M. Fourteau, qui naguère, dans un banquet de la Saint-Charlemagne, paraissait tout heureux de me rappeler le charme que notre camarade exerçait sur sa classe par sa verve joyeuse, par son esprit, par sa parole chaude et vibrante. C'est M. Fallières le député, qui profitait de son passage au Ministère de l'Instruction publique pour décorer son ancien maître avant la présentation officielle des Inspecteurs généraux. Avec de tels témoignages et beaucoup d'autres qu'on y pourrait joindre, on ne risque pas d'être dupe de son amitié en prêtant à Bertrand Diogène toutes les qualités essentielles de l'excellent professeur.

Un jour vint cependant où, pour faire honneur à des fonctions nouvelles, il lui fallut faire preuve de nouvelles aptitudes. Quatre ans avant la fin de l'Empire, il entra dans l'administration, et sauf des intermittences causées par les tiraillements de notre vie politique, il n'en sortit plus. Inspecteur d'Académie à Amiens de 1866 à 1872, Préfet des études à l'École normale primaire de Paris de 1872 à 1874, chargé en 1881 d'organiser les cours préparatoires aux fonctions

de l'enseignement dans les écoles normales, Inspecteur général de l'enseignement primaire depuis la fin de l'année 1881 jusqu'à sa retraite, partout et toujours, il suffit aux tâches les plus diverses. Même il sut être architecte, et plusieurs fois, à Saint-Cloud comme ailleurs, au milieu des bâtiments en construction, il surprit les hommes de l'art par ses observations pleines de sens, par ses vues à la fois judicieuses et, notez ce point, économiques. Mais restons sur notre terrain.

En prenant ses fonctions d'inspecteur d'Académie, Bertrand, s'imposa tout de suite pour règle de conduite absolue dans ses rapports avec ses subordonnés la bienveillance unie à l'impartialité et au respect inviolable de la justice. Que ce premier mérite lui fût commun avec la généralité de ses collègues, je veux certes bien le croire pour l'honneur du corps universitaire; mais je tiens à rendre à mon ami ce témoignage particulier que, pour pratiquer ce qu'il considérait comme le premier de ses devoirs, il n'eut à faire aucun effort, mais à suivre simplement l'impulsion de sa nature, une des plus droites et des plus loyales que j'aie connues dans toute ma vie. Au reste, il ne fallut pas longtemps à ses instituteurs pour reconnaître à qui ils avaient affaire; les paroles et, ce qui vaut mieux, les actes de leur chef eurent bientôt fait de leur persuader qu'avec lui la faveur, les recommandations, les visites répétées dans les bureaux de l'Académie ne prévaudraient point contre le droit, et que chacun pouvait espérer d'être traité selon son mérite et ses titres pesés en toute conscience. Sans doute, l'inspecteur ne disposait pas en maître absolu de leur sort; les recteurs, les préfets, les conseils municipaux avaient bien à dire leur mot sur l'enseignement primaire de la circonscription, mais Bertrand avait pour lui son esprit d'équité, son tact, son ferme bon sens, son désir sincère de concilier les sentiments et les intérêts individuels avec les nécessités du service; aussi, maires, préfets, recteurs, avant de prendre aucune mesure même sur les questions les plus délicates, s'éclairaient d'abord de son avis quand ils ne s'en rapportaient pas à lui seul de la décision suprême. Le personnel de l'enseignement secondaire eut de même à se féliciter à plusieurs reprises de son influence, et, sans vouloir citer ici des noms propres, je sais des cas où son intervention, forcément discrète, défendit pourtant avec succès, devant l'inspection générale, de jeunes professeurs du lycée d'Amiens contre la malveillance imméritée de leur Proviseur. Que d'inspecteurs d'Académie envieraient une pareille situation !

Mais ce qui combla tous les vœux de Bertrand, ce fut son arrivée à l'Inspection générale. Petit-fils et fils d'instituteur, — je satisfais, en rappelant ici ce souvenir, l'un des derniers désirs qu'il m'exprima, — il portait à l'enseignement primaire un intérêt passionné qui, chez lui, semblait un héritage de famille. Et il en devenait l'un des hauts représentants au moment même où, de tous côtés, on criait à la nécessité d'en relever le niveau, d'en étendre les programmes, d'ouvrir aux maîtres d'école des horizons inconnus jusque-là. Comment n'eût-il pas été heureux et fier de contribuer à cette œuvre de progrès, de régénération, dont on se promettait des résultats si bienfaisants ?

Et toutefois, ce fut là peut-être un des pas les plus difficiles de sa carrière. Esprit foncièrement pratique, Bertrand était l'ennemi né de tout ce qui sentait l'utopie. Et l'influence lointaine, mais persistante, des leçons et des exemples de son père, les entretiens familiers qu'il avait eus pendant six ans avec les instituteurs des villes, des villages, des hameaux les plus humbles de son ressort

académique, puis ses relations quotidiennes pendant deux ans avec les élèves de l'École normale d'Auteuil, avaient encore aiguisé ses dispositions naturelles. Aussi, dans les propositions soumises aux délibérations des Inspecteurs généraux, il démêlait vite les projets vraiement utiles et réalisables d'avec les théories insuffisamment mûries, les innovations aventureuses et les chimères. Un autre plus conciliant, eût fait à sa place comme le Philinte de Molière : s'il n'eût pas tout approuvé, il eût du moins présenté ses objections avec de certains ménagements, usé des circonlocutions accoutumées, ou gardé le silence ; mais il ne fallait pas demander à Bertrand ces sortes de complaisances ; comme il avait bien plutôt l'humeur d'un Alceste, sans y prendre garde, il combattait parfois les idées de ses adversaires et même celles de l'administration supérieure avec une rudesse de franchise qui mettait autour de lui bien des gens à la gêne, et troublait la sérénité du Conseil. On peut juger diversement cette conduite ; à ceux qui voudraient y voir un défaut plutôt qu'un mérite, je rappellerai que Bertrand le rachetait par son absolue bonne foi. Car ce fut là encore une de ses plus estimables qualités, de savoir entendre raison, de reconnaître de bonne grâce la vérité, même lorsqu'elle était favorable aux hommes qu'il aimait le moins. La preuve c'est que, dans nos retours fréquents vers les années écoulées, dans nos comparaisons du passé avec le présent, lui, le libéral de vieille date, le républicain de sentiment et de conviction, plus d'une fois rendit sans nul embarras justice à l'Empire, et s'appuyait sur ses souvenirs personnels pour me louer la courtoisie, le caractère, le talent de hauts fonctionnaires du régime déchu. Tant la vérité, qu'elle fût ou non d'accord avec ses sentiments intimes, sortait naturellement et comme ingénument de ses lèvres !

Mais, hélas ! ses graves débats sur l'enseignement, qui lui tenait si fort au cœur, ces discussions rendues quelquefois si vives par les défiances de son sens pratique et ses mots à l'emporte-pièce, il devait y participer moins longtemps qu'il ne l'avait espéré. La maladie qui l'emporta prématurément et qui avait son siege dans la mœlle épinière, commença par lui ôter l'usage de ses jambes et le força de prendre sa retraite avant l'âge. Il fut ainsi pendant plusieurs années, cloué sur son fauteuil, quand la souffrance ne le contraignait pas de garder le lit. Ses amis avaient le cœur serré de le voir en cet état; mais un autre spectacle ne les touchait pas moins profondément, celui des soins que le pauvre malade recevait de son entourage, de sa femme surtout, dont le dévouement, l'abnégation, la patience et la douceur furent jusqu'à la fin au-dessus de tout éloge. Ce n'était pas la première fois, au reste, qu'ils connaissaient l'un et l'autre les grandes douleurs de la vie : en 1887 un affreux coup les avait frappés ; ils avaient vu mourir l'aîné de leurs deux fils à l'âge de vingt ans, et quelque effort qu'ils aient fait par la suite pour surmonter leur chagrin, la blessure ne cessait pas de saigner, et il leur fallait maintenant retrouver une nouvelle provision de courage, lui, pour supporter sa triste situation, elle, pour l'alléger dans la mesure du possible.

Une circonstance heureuse leur vint pourtant en aide : la terrible maladie épargna l'intelligence de Bertrand, et jamais je ne lui connus l'esprit plus vif, plus souple, plus dispos. Tout piquait sa curiosité, la politique, la littérature, l'histoire, la philosophie, la critique, le théâtre, le roman. Pas une œuvre nouvelle ne paraissait qu'il ne voulût être des premiers à la connaître, à la juger, même à en écrire son sentiment à l'auteur. Ce qui ne l'empêchait

pas de trouver du loisir pour relire, au gré de sa fantaisie, les maîtres anciens et modernes dans tous les genres : Homère, le Tasse, Bossuet, Voltaire, Lamartine, Guizot, Macaulay... Il prenait aussi le temps, et on le reconnaît bien là, de rédiger ses réflexions souvent malicieuses, quelquefois mordantes, mais toujours marquées au coin du sens commun, sur les choses universitaires ; la maison Collin saurait bien qu'en dire, elle qu'il effrayait par la hardiesse de ses articles en réponse à certaines circulaires ministérielles, qui refusa même un jour, si je ne me trompe, d'imprimer ses remarques critiques sur l'emploi que les instituteurs de campagne étaient officiellement invités à faire, avec les petits paysans leurs élèves, de leurs congés du jeudi !

Cette étonnante activité de pensée, cette pleine possession de son esprit, lui dura jusqu'au bout ; peu de temps avant sa mort, il se faisait lire le drame en renom, *Cyrano de Bergerac*, et il en relevait les beautés et les faiblesses avec une sûreté et une délicatesse de goût, où je me plaisais à reconnaître encore le fruit de nos anciennes études classiques.

Tel fut Bertrand Diogène ; tel aime du moins à se le représenter mon amitié demi-séculaire. De ce que je viens d'en dire, sans complaisance exagérée, je crois, on peut conclure qu'il fera, comme bien d'autres, une assez belle figure dans l'histoire de notre École.

A. HENRY.

Promotion de 1851. — SOUILLART (Cyrille-Joseph), né le 20 janvier 1828, à Bruay (Pas-de-Calais), décédé à Lille, le 9 mai 1898.

Son père était l'instituteur de la commune. Il le dirigea dans ses études primaires et en eut de si bons résultats, qu'il le fit continuer ses classes au collège d'Arras, puis au lycée de Douai.

Élève remarquable, il se destinait à la carrière de l'enseignement, pour laquelle il ressentait autant de goût qu'il avait montré d'aptitude. Aussitôt après le baccalauréat, il entra comme maître d'études au lycée de Saint-Omer, et fut ensuite autorisé à prendre un congé pour suivre, au lycée Saint-Louis, les cours de mathématiques spéciales. Il y obtint les plus brillants succès, et fut admis à l'École Normale, d'où il sortit agrégé de mathémathiques. Successivement professeur aux lycées de Metz, de Saint-Omer, de Caen et de Nancy, il fut nommé, en 1873, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences de Lille, chaire qu'il échangea plus tard pour celle d'astronomie qui y fut créée.

Il avait fait, en 1865, une thèse : *Essai sur la théorie analytique des satellites de Jupiter*, qui figure dans les *Annales de l'École Normale*. Il la développa ensuite dans deux mémoires, dont l'un fut publié par la Société astronomique de Londres, et l'autre par l'Académie des sciences de Paris. Ces travaux, et d'autres qu'il fit paraître encore, le placèrent à un rang très élevé dans le monde savant.

L'astronomie fut toujours l'objet de ses recherches préférées ; l'Académie des sciences lui témoigna à plusieurs reprises, et d'une façon des plus flatteuses, combien ses travaux étaient appréciés. En 1881, il fut titulaire du prix Lalande, en 1886, du prix Damoiseau, dont la valeur fut exceptionnellement portée à 10,000 francs, il fut honoré ensuite du titre de Correspondant de l'Institut, dans la section d'astronomie. Déjà, l'Académie royale de Londres,

l'avait élu comme membre associé. Cette distinction très recherchée, indique combien la réputation de M. Souillart s'était répandue à l'étranger.

Je ne saurais mieux faire que de citer ici l'appréciation de M. Collardeau, membre de l'Institut :

« L'ensemble de ses travaux a servi de base à l'exposition que M. Tisserand a faite de la théorie des satellites de Jupiter. La théorie de M. Souillart est en quelque sorte parallèle à celle de Laplace ; la méthode de la variation des constantes, avec le perfectionnement indiqué par Poisson pour tenir compte de la variation rapide de certains éléments, est employée d'une manière systématique.

» M. Souillart a su se borner ; il a consacré son activité scientifique sur un sujet d'intérêt exceptionnel « Les satellites de Jupiter nous offrent, dit Laplace, par la promptitude de leurs révolutions, tous les changements que le temps ne développe qu'avec une extrême lenteur dans le système planétaire. »

» Savant modeste et laborieux, M. Souillart s'est astreint à suivre Laplace en le complétant au besoin. Cependant son nom restera dans la science aussi bien que s'il s'était essayé à des recherches originales. »

M. Souillart se trouvait naturellement désigné pour surveiller la nouvelle édition des œuvres de Laplace, entreprise sous le patronage de l'Académie des sciences, travail long et délicat, comprenant non seulement la collation des anciennes éditions sur les manuscrits réunis par la famille de l'illustre astronome, la correction des épreuves, etc., mais aussi la publication, après une sévère vérification des calculs, de plusieurs ouvrages inédits de l'auteur de la *Mécanique céleste*.

A cette réputation, si justifiée dans les hautes sphères du monde scientifique, se joignaient dans l'Académie de Lille, la reconnaissante affection de ses anciens élèves, et une considération toute particulière que lui attirait, de la part de tous, la dignité de son caractère. Il put en apprécier la valeur, lorsqu'il fut décoré de la Légion d'honneur en 1891, par les témoignages unanimes de félicitations qui accueillirent cette nomination depuis longtemps méritée.

D'une modestie qu'il puisait dans la délicatesse scrupuleuse de sa conscience, M. Souillart reçut tous ces honneurs, avec une légitime satisfaction sans doute, mais sans en tirer aucune vanité. Il fuyait plutôt les occasions de recevoir des louanges ; il désira toujours les éviter, même à sa mort, en témoignant le désir formel que nul discours ne fût prononcé à ses funérailles.

M. Gosselet, doyen de la Faculté des sciences, et M. Finot, président de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, dont M. Souillart était membre et ancien Président, ont voulu, tout en respectant sa dernière volonté, honorer néanmoins sa mémoire en racontant, dans le *Bulletin de l'Académie de Lille* et dans celui de la *Société des Sciences*, son existence et ses travaux, et lui rendant ainsi un éloquent hommage, digne de leur affectionné et regretté collègue.

Le résumé d'une vie si bien remplie suffirait à montrer quelle était la valeur de M. Souillart, et en même temps celle des services rendus par lui à la science et à l'enseignement, car il s'y donna tout entier, dans l'intégrité de sa conscience, se dévouant sans réserve à ses fonctions, à ses travaux, à son devoir. Tous les efforts dont il était capable, il les consacra, avec une constante persévérance, à la tâche qu'il devait accomplir.

Sévère à lui-même, il était par excellence l'homme délicat inspirant le res-

pect et une sorte de culte, par l'exemple qu'il donnait à tous. Dans son caractère calme et doux, on sentait l'équilibre parfait d'une nature droite, d'une conscience affinée et sûre d'elle-même. Bienveillant et serviable, sans démonstrations inutiles en paroles, il donnait, à tous ceux qui étaient en rapport avec lui, le désir naturel d'agir d'après son inspiration. J'ai eu l'occasion d'éprouver ce sentiment par moi-même lorsque, chargé de faire à la Faculté des sciences des conférences et un cours complémentaire sur un programme se rapportant à son enseignement, je me trouvai placé en quelque sorte sous sa direction morale. Avec un tact et une aménité dont je lui garde un souvenir reconnaissant, il me facilita la tâche, et ses entretiens, que je recherchais, étaient pour moi pleins de conseils, à son insu, pour ainsi dire : il me parlait de ce qui nous intéressait, et la manière dont il le faisait était pour moi une leçon des plus profitables.

Il s'exprimait dans un style simple, et d'une élégance qui provenait de sa clarté, par la conception nette qu'il avait de toutes choses. En dehors des mathématiques, où il était un maître dans la plus noble acception du mot, son esprit avait acquis une haute culture. Il se délassait parfois de ses travaux, par des productions littéraires, par de délicates poésies, que sa modestie l'empêchait de répandre. Mais, dans les occasions où il avait le devoir de parler en public, son talent était alors apprécié de tous. Comme président de la Société des Sciences de Lille, notamment, il fit, à la séance solennelle, un discours remarquable, où il montrait l'avantage des mathématiques pour la formation du jugement. L'auditoire put se convaincre qu'il avait devant lui, dans la personne même de l'orateur, une preuve vivante à l'appui de la thèse qu'il développait.

Et de même, aux funérailles de notre illustre concitoyen le général Faidherbe, que la Société des sciences de Lille s'honorait de compter parmi ses membres, il rappela, à côté de la gloire militaire de Faidherbe, les travaux qui l'avaient rendu aussi célèbre comme savant qu'il était éminent comme chef d'armée. L'exposé qu'il en fit dans son discours restera comme un témoignage de la rare faculté d'assimilation qu'avait M. Souillart dans les questions les plus spéciales et les plus difficiles à bien connaître.

Les dernières années de sa vie furent attristées par un deuil cruel, la perte de son fils, qui avait été, au lycée de Lille, un élève remarquable, et devant qui s'ouvrait un brillant avenir. Tous ses professeurs, dont j'étais, voyaient en lui un sujet d'une haute valeur et d'un caractère digne de son intelligence d'élite. Cette blessure ne s'est jamais fermée. Sa grande force d'âme la lui fit supporter avec une stoïque résignation, à l'aide du réconfort cherché dans le travail, et dans la pratique des vertus chrétiennes, qui protégeaient son cœur contre le découragement. Sa santé était ébranlée depuis quelque temps déjà, lorsqu'il sentit la menace d'une fin prochaine; il l'attendit avec sérénité. La mort le trouva prêt, et ses derniers jours furent encore un exemple, comme l'avait été son existence entière.

Jules LEFEBVRE.

Promotion de 1854. — ZIEGEL (Samuel-Emmanuel), né à Saint-Dié (Vosges) le 14 novembre 1832, décédé à Paris le 13 février 1898.

Élève à l'École (section des sciences, n° 2 à l'entrée) de 1854 à 1857. Licencié

ès sciences mathématiques et licencié ès sciences physiques en 1856. Professeur adjoint de mathématiques au lycée de Metz, de 1857 à 1858. Chargé de cours au lycée de Mâcon, de 1858 à 1860, puis au lycée d'Alger, puis professeur titulaire au même lycée, de 1860 à 1863. Nommé agrégé des sciences mathématiques (n° 1) au concours de 1861 (ou bien de 1862). Professeur de mathématiques au lycée de Strasbourg, de 1863 à 1864, puis au lycée Charlemagne, à Paris, de 1864 à 1880. En congé, de 1880 à 1892. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1892. Membre de la Commission des examens d'admission à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, de 1880 à 1894. Président de la même Commission, de 1894 à 1898 date de son décès. — Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1882; promu au grade d'officier en 1891.

Les parents de Ziegel, petits marchands très peu aisés, surent ennoblir un rang social aussi humble par une droiture et une bonté exemplaires, par le plus tendre dévouement prodigué aux cinq enfants dont ils eurent la charge avec la joie, et ils réussirent, au prix des plus lourds sacrifices, à leur donner une instruction, une éducation bien supérieures à leur condition. Notre camarade naquit le premier, et, destiné d'abord au commerce, il ne fréquenta, jusqu'à treize ans, que les classes de l'école primaire publique de sa ville natale. Mais sa grande intelligence, son ardeur au travail, le firent distinguer par ses maîtres qui décidèrent son père à le placer au collège communal de cette même ville de Saint-Dié.

Il n'aborda ainsi le latin qu'à un âge relativement fort avancé, et il fut bien gêné dans ses études secondaires par des maux de tête assez longtemps tenaces. Il n'en réussit pas moins à dévorer en un an les classes de 8e, 7e, 6e et 5e, pour passer en 4e à quatorze ans, puis pousser jusqu'à la Rhétorique inclusivement, en remportant chaque année tous les prix de sa classe. En octobre 1851, une recommandation éclairée de M. Houel, député des Vosges, lui fit obtenir une bourse au collège de Sainte-Barbe où il passa une année en Philosophie, deux autres en Mathématiques spéciales. Là, il fit preuve d'une aptitude peu commune pour l'étude des Mathématiques, et ses succès allèrent jusqu'à l'élever déjà au rôle de second père qu'il a toujours conservé dans sa famille. Ils ouvrirent effectivement les portes de la même maison à son frère plus jeune, et celui-ci, M. Isidore Ziegel, put, en s'appuyant ainsi sur son aîné, faire comme lui des études classiques, monter ensuite aux grades universitaires élevés, devenir enfin le chef estimé d'une institution qui gravite très honorablement autour du lycée Condorcet. En 1854, Ziegel quitta Sainte-Barbe pour entrer à l'Ecole, inscrit le deuxième sur la liste d'admission. Le détail suivant marquera bien la nature souverainement aimable de notre camarade, le sérieux que sa première jeunesse avait déjà. Au lycée Louis-le-Grand, il y avait, de son temps, un professeur de Mathématiques qui était aussi maître de Conférences à l'Ecole, et dont les manières étaient des plus sèches. Ziegel, qui avait figuré dans sa classe au milieu du meilleur groupe des jeunes Barbistes, devint pourtant de sa part et resta toujours l'objet, probablement unique en son genre, d'une estime confinant presque au respect.

C'est à l'Ecole que j'ai rencontré Ziegel, qu'a commencé aussitôt pour moi le bonheur, oui ce mot n'exagère pas mon sentiment, l'honneur, ajouterai-je avec fierté maintenant, d'être un de ses amis intimes. Voisins sur les bancs des salles d'études et de conférences, du réfectoire, de la Sorbonne, les récréations, les jours de sortie souvent même, nous retrouvaient encore ensemble

ramenés toujours l'un vers l'autre par une sympathie qui avait l'inconscience et la vitalité d'un instinct; des frères jumeaux ne sont pas plus unis. La personne morale de cet ami si cher rassemblait tout ce que la nature humaine peut offrir de noble et d'aimable : un enthousiasme aux vibrations émues pour le bon et le beau, une horreur attristée du mauvais et du bas, une loyauté méticuleuse, une délicatesse exquise, une modestie oublieuse de son mérite le plus évident pour autrui, une douceur inaltérable, une bonté charmante pour qui s'en montrait tant soit peu digne, une chaleur dans ses affections, une fidélité, un désintéressement, un dévouement pouvant aller jusqu'au sacrifice; et je parle des années de sa première jeunesse, de celles que déparent les défauts et les écarts de tant d'autres. Pourtant il savait s'indigner contre les vilenies, se révolter contre les injustices; mais nuire ou se venger, il ne l'a jamais su. Toujours simple et naïf, presque ingénu, un peu timide, il était plutôt sérieux et réservé, non morose, comme s'il eût senti, quoique avec courage, le poids de l'avenir que lui-même et ses proches avaient à soulever; il s'épanchait toutefois dans l'intimité. Son visage, empreint habituellement d'une sérénité pensive, s'animait souvent d'un bon sourire, et il ne craignait pas toujours de s'abandonner aux manifestations d'une gaieté expansive, bien rarement folle, jamais bruyante.

Nous parlions volontiers de ses proches, de son père qu'il a toujours entouré d'un véritable culte, de cette bonne famille Houel où il avait trouvé un protecteur dans le père, un ami intime dans le fils, de sa ville natale, des maîtres qu'il y avait eus, des beautés de sa chère Lorraine.... Surtout, il gardait souci de son frère Isidore, laissé forcément à Sainte-Barbe, et dont il avait, quoique bien jeune, assumé la tâche de faire aussi un homme. Les dimanches, en ma compagnie souvent, il allait le chercher au collège, s'informait de son travail et de sa vie pendant la semaine, lui donnait des conseils et des encouragements, des éloges, bien plus rarement des mercuriales tempérées par la tendresse fraternelle, acceptées avec la déférence due à un tel aîné; puis, nous marchions devant nous jusqu'au soir dans Paris, sans autre distraction que le plaisir d'être ensemble.

Sous un Directeur malade et timoré, avec des surveillants silencieux et indifférents, avec un enseignement médiocrement organisé, ayant certains côtés très insuffisants, avec les taquineries de sa discipline, l'École de ce temps était un lieu, où, certes, on pouvait vivre tranquille et s'instruire; mais elle n'était pas la vaste pelouse ensoleillée, plantureuse, où des poulains de sang épanouissent pleinement leurs formes et développent joyeusement leurs allures. Ziegel, comme bien d'autres, n'y trouva guère que le triste coin où la chrysalide doit se reléguer et s'engourdir un temps pour devenir papillon : il y montra de la soumission, l'application au travail qui lui était naturelle, peu d'entrain toutefois, et son développement intellectuel s'y opéra d'une manière plutôt latente. Mais plus tard on reconnut facilement sur son esprit l'empreinte des hommes éminents que nous avions pu entendre aussi : Briot surtout, Puiseux et Delaunay, Lamé et Cauchy un peu, Verdet, Debray, Deville et Balard. Quant à l'École elle-même, à son régime spécial, il n'en a jamais gardé qu'un fort médiocre souvenir.

Déjà on a pu deviner la simplicité des goûts de Ziegel dont l'âme débordait de pensées sérieuses, dont la conscience délicate aurait rougi d'imposer à ses parents les frais de plaisirs dispendieux. Après son travail, en dehors de la lec-

ture, de la conversation, de la promenade et autres délassements communs à tous les âges, je ne l'ai vu trouver des distractions que dans la musique. Il la comprenait et l'aimait d'instinct; il savait en distinguer les pages sublimes et les admirait avec transports ; même, il en avait appris les éléments en compagnie de plusieurs d'entre nous qu'avait promptement enrégimentés, qu'endoctrinait avec chaleur et patience notre camarade Dupaigne, organiste et compositeur d'un talent bien rare chez les amateurs, apôtre intelligent de la méthode Chevé et son premier importateur à l'École. Ziegel se faisait une fête de chacun des beaux concerts organisés à Louis-le-Grand par les soins du père de notre jeune camarade Landormy, artiste de grande valeur, homme excellent que j'ai beaucoup connu et aimé; il ne manquait pas une des séances d'apparat et de propagande, que, dans le grand amphithéâtre de l'École de Médecine, M. Chevé, assisté de Gounod assez souvent, donnait périodiquement et toujours intéressantes, pour montrer au public les prodiges dont la troupe de ses élèves était capable ; et il aurait aimé à pouvoir être aussi assidu aux représentations des théâtres lyriques, aux concerts de musique classique qui commençaient à se populariser. Il se consolait de cette privation en revenant fréquemment de la voix aux belles phrases musicales que sa mémoire conservait; il lui arrivait même de fredonner joyeusement des airs plus légers, des couplets du vieux Caveau, appris de son père dont la belle humeur se plaisait à égayer par des chansons les desserts des repas de fête.

L'histoire de sa carrière professorale est unie comme celle des peuples qui n'en ont point, et la raconter en détail ne serait guère que redire ce qui a été écrit ici sur les meilleurs de nos morts. Comme eux, il a aimé avec une passion concentrée son métier, ses élèves auxquels il a prodigué ses peines de la classe et du cabinet, son dévouement aux grands jours, ses efforts continus pour arriver au parfait, tout cela sans mesure quoique sans bruit. Sa modestie, un certain embarras, qu'augmentait la visite d'un inspecteur, la bonhomie de ses allures, la simplicité de sa mise, pouvaient bien produire une première impression médiocre sur l'étourderie de la jeunesse; plus tard toutefois leur souvenir exaltait la vénération que laisse toujours à cet âge généreux un rare mérite uni à une bonté plus rare encore.

Au lycée Charlemagne, qui a eu quinze années de sa vie, son savoir et son talent, alors éprouvés, ont laissé un souvenir que le temps n'a pas effacé; on y vantait sa parole claire et précise, ses théories élégantes et rigoureuses; on le voyait toujours dédaigner les artifices, les minuties, les considérations superficielles, pour s'attaquer au général et ne s'arrêter qu'au fond des choses.

En 1860, je l'ai retrouvé, pour la première fois depuis notre envolée de l'École, à Mâcon, heureux de sa position naissante et de sa liberté toujours en primeur, heureux d'amitiés nouvelles et surtout du contact de son frère qui l'avait suivi pour rester plus longtemps sous son aile. A la même époque, il voulut bien me visiter à son tour, me permettre de montrer à mes deux familles le rare ami qu'en lui l'École m'avait donné. Notre maison hélas ! n'a pas le revoir; chacun néanmoins n'en a pas moins vécu avec lui jusqu'au bout. L'agrégation semblait le peu préoccuper, détourné qu'il en était par les soins dus à sa classe, à son frère, à des élèves particuliers peut-être, par d'autres études, si je me souviens bien. Il s'est effectivement adonné avec passion à l'économie politique, et il me confondit d'une indicible stupéfaction le jour où il me révéla l'existence d'un monde alors ignoré de moi, en m'expliquant avec

autorité la consistance et l'objet de cette science, en m'apprenant le nom de Frédéric Bastiat, en me résumant avec une verve entraînante le pamphlet « Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas » et d'autres écrits du grand économiste. Mais déjà il entendait confusément les appels d'une vocation plus haute, et il rêvait à Paris, moins attiré par ses fascinations propres que pour la possibilité d'y réunir un jour tous ses proches avec lui.

Il ne tarda guère à y être nommé, poussé sans aucun doute par sa place de premier remportée peu après au concours d'agrégation. Là je pus enfin, son hôte plus d'une fois, le retrouver à moins longs intervalles, revenir avec lui sur mille sujets, à des entretiens, à des épanchements, dont le temps n'avait pu rompre le fil, jouir de l'unisson de tous nos sentiments... savourer pleinement en un mot les charmes d'une amitié singulière dont nos séparations avaient toujours rajeuni la vieillesse.

Je me souviens surtout de ma visite de 1878, époque où le rêve de Ziegel avait trouvé depuis longtemps sa réalisation complète, où je pus voir enfin ces parents adorés qu'auparavant mon imagination seule connaissait. La réussite des projets conçus de longue main aussi avait uni son frère à une parente dont la famille habitait Paris et l'avait placé à la tête de l'ancienne institution Springer; là, très affairé, soucieux d'intérêts multiples et plus pressants que ses études autrefois, il n'avait pas cessé tout à fait, pour autant, d'être un pupille pour son aîné. Le père et la mère, assis maintenant au foyer de leur fils cadet, s'y reposaient de labours bien longs et pesants, soutenant encore une part du fardeau de son administration économique; des filles aimables et des gendres, retenus dans d'autres quartiers par des affaires commerciales, venaient, chaque jour pour ainsi dire, aider leurs frères et leur belle-sœur à rendre à ces auteurs vénérés l'affection, les attentions, les soins que leur enfance avait reçus; des parents, quelques amis assaisonnaient souvent par leurs visites la douce uniformité de cette vie familiale. Dans la tendre reconnaissance de leurs enfants réunis autour d'eux, dans le spectacle quotidien de leur prospérité, de leur considération méritées, dans les caresses des petits-enfants qui étaient venus, M. et Mme Ziegel trouvaient, avec un repos encore utilisé, la juste récompense de leurs années plus jeunes, employées au bien, au travail incessant pour les leurs; ils mettaient en action le proverbe voulant que la fin d'une digne vie soit le soir d'un beau jour. Et c'était plaisir de lire sur leurs bons visages toujours épanouis une satisfaction sans mélange qu'ils ne songeaient guère à cacher, de voir certains sourires de mon ami trahir la joie d'avoir pris la grande part dans la préparation de ce bonheur. Ces souvenirs sont pleins pour moi d'une douceur pénétrante; je ne puis y retourner sans songer aussitôt à la vie des anciens patriarches, dont les âpres nécessités de notre siècle, ses conventions plutôt, ont rendu les charmes si difficiles à goûter. Je songe bien plus encore aux amitiés que tous ces braves cœurs m'ont prodiguées à l'envi, aux bontés surtout dont ils comblaient mon fils encore adolescent, que je leur avais amené, qui devait un jour étudier à Paris, que faisait trépigner de joie la pensée de trouver une autre famille dans la leur. Et cependant la mort devait bientôt hélas! m'enlever ce fils, frapper sur mes amis des coups réitérés!

Elle commença par le père, creusant à la place de son entrain et de sa bonté joviale un vide impossible à combler. Envahi par le chagrin, comme désemparé, Ziegel paraît avoir pris en dégoût les minuties quotidiennes de l'ensei-

gnement qu'autrefois il aimait ; il prit un congé et entra dans la Commission des examens d'admission à l'École spéciale militaire. Outre une compétence assurée et une probité sans défaillance, ces fonctions assez redoutables exigent du sang-froid et de la présence d'esprit, une attention résistant au surmenage, une résolution hardie par moments, toujours inébranlable ; aurait-on pu les croire bien appropriés à une nature ayant des côtés timides et quelque nonchalance, rêveuse à ses heures, bonne à l'excès ? Ziegel y excella pourtant à l'admiration de tous ; il s'y surpassa lui-même, jusqu'à rendre accessoire pour sa réputation le souvenir de ses succès dans la chaire ; si bien, qu'en lui confiant plus tard la présidence de la Commission, le Ministre de la Guerre ne fit sans doute que ratifier le sentiment unanime de ses collègues. Mais, laissons-les parler. « ..... une compétence incontestée, de la perspicacité, un jugement sûr, une bienveillance calme et patiente, une conscience scrupuleuse et une passion de l'équité qui allait jusqu'à lui causer un véritable tourment... Il excellait à organiser nos travaux,... il était actif, exact, vigilant, prenant pour lui-même plus que sa part du fardeau commun... » (1). « Soif de justice... Fin et perspicace, malgré sa simplicité et sa bonhomie... Sa conscience d'examinateur ne peut être surpassée... Très patient, très attentif, il suivait les tentatives des candidats. Il n'imposait jamais ses idées : il les gardait pour lui... Organisateur hors de pair, réglant les plus menus détails, pensant à l'imprévu, réparant les petits accrocs... Nous l'avions surnommé l'impeccable » (2). « ..... un caractère d'une rare modestie, également exempt d'une fausse humilité et accompagnée d'une fermeté que rien n'ébranlait... homme de bien, collaborateur infatigable... Jamais l'Administration de la Guerre ne fut mieux inspirée que le jour où elle le choisit pour présider et diriger les travaux de la Commission. Il apportait à ces fonctions une ardeur, une compétence, une impartialité que d'autres peuvent égaler, mais difficilement surpasser... Il s'efforçait, au grand avantage du pays, d'élever, d'année en année, le niveau des épreuves, prenant les cahiers d'examens de son digne prédécesseur, M. Fabre, y constatant une suite, une logique correspondant à ses vues, s'appliquant à porter plus loin cette œuvre si utile. Quelle étude curieuse pourrait faire qui recevrait communication des précieux cahiers qu'il a laissés à son tour ! Sa règle invariable était d'ignorer les provinces (des candidats)... ses balances étaient inexorables .. Prévoir, pourvoir à l'économie des examens, telle était sa manière, afin d'éviter les erreurs d'une machine aussi compliquée, que, du reste, il avait reconstruite de toutes pièces pour le plus grand bien des jeunes candidats et de ses collègues dont il était adoré... Que de fois il a passé ses nuits dans l'insomnie, afin que d'autres pussent dormir tranquilles !... (Sa seule bannière) fut celle de l'honneur et du devoir rempli sans relâche et obscurément... » (3).

Regardons encore à la loupe cette photographie mignonne d'une scène du Concours : « A ses débuts dans la Commission, on allait, en interprétant rigoureusement le règlement, exclure à cause d'un zéro en équitation, un fils de gendarme *à pied*, qui sans cela aurait été admis. Ziegel protesta contre cette sévérité excessive, en faisant remarquer que le pauvre garçon n'avait

(1) Vintéjoux, discours prononcé sur la tombe de Ziegel.
(2) Rebière, notes particulières communiquées à l'auteur de cette notice.
(3) J.-N. Charles, notes particulières communiquées à l'auteur de cette notice.

» qu'un zéro partiel, et non un zéro total pour les exercices physiques. Le » Ministre de la Guerre finit par donner raison à notre ami, et le petit gendarme » fut inscrit sur la liste (1). » Certes, on peut s'indigner ou sourire quand on voit jusqu'où les insignes de la Légion d'honneur ont pu s'égarer; mais il faut bien s'incliner devant l'étoile dorée qui orna la poitrine de Ziegel; on eut d'ailleurs les plus grandes peines à obtenir qu'il se laissât présenter.

Il avait le goût et l'instinct des sciences, avec prédilection pour les mathématiques dont les grandes beautés excitaient son admiration. Il apercevait les choses par intuition, de préférence, sachant ensuite les démontrer simplement; mais il ne s'évertuait pas à les chercher, parce qu'il était sans ambition; il ne publiait rien, parce qu'il était trop sévère pour lui-même, parce qu'il n'aimait pas le bruit de ses pas. Pouvait-il s'enhardir à inscrire son nom en vedette sur des pages imprimées, lui qui, un jour, a rougi d'avouer à un collègue son rang d'agrégation, qui me l'a toujours laissé ignorer ? Pourtant on a pu savoir qu'il travaillait pour lui-même, et il a laissé, sur des points variés des mathématiques, une foule de notes éparses que son frère songe à mettre en ordre et à publier, où, sans aucun doute, on trouvera quantité de choses remarquables.

Les autres préoccupations de son esprit allaient aux questions politiques et sociales, dont il parlait volontiers, qu'il comprenait en homme de droiture et de sens, en disciple de Bastiat, en vrai libéral. Il était républicain par tempérament, non par ambition, sans croire tout assuré pour la France par une telle étiquette. Il suivait au contraire d'un œil attristé les événements du dehors et du dedans, partageant pour l'avenir les inquiétudes des bons citoyens. Sur le suffrage universel, fonctionnant au moins comme chez nous, je crois qu'il avait perdu toute illusion depuis longtemps. La guerre, même juste, effrayait sa prudence et son humanité. A l'appui de son patriotisme, rapporterai-je qu'il s'est écrié : « Ah ! si nous pouvions de nouveau examiner à » Strasbourg et à Metz ! »? Pour être un bon Français, il en coûte plus hélas ! que des amplifications oratoires faites à tout propos sur l'Alsace et la Lorraine: Il faut sentir, penser, agir comme Ziegel, servir l'État, chacun dans sa sphère, comme il l'a servi dans la sienne. Le jour où nous le ferions tous, au lieu de réciter des phrases sonores, verrait promptement retrouvé bien plus que les provinces perdues.

Né dans la religion israélite, Ziegel y était attaché, parce que ses parents l'avaient été tous avant lui; quant à ses dogmes, à ses observances, il se préoccupait des uns dans la mesure où les esprits éclairés de toutes confessions peuvent s'intéresser aux controverses théologiques, sachant se plier aux autres dans celle que les bienséances du moment pouvaient lui prescrire. Il n'en a pas moins mérité cette exclamation échappée à un collègue de la Commission de Saint-Cyr : « On trouverait difficilement un meilleur chrétien que » ce juif ! »

Sans l'avoir résolument voulu, puisque sa première jeunesse a caressé de vagues projets de mariage, Ziegel est resté célibataire, retenu par une certaine timidité dont il n'était pas exempt, par la vie de famille dont il prisait par-dessus tout les charmes, mais dont il n'avait jamais été absolument sevré. Il la trouva, d'abord un peu rudimentaire, dans la société de son frère qui s'est

(1) Rebière, loc. cit.

rarement séparé de lui ; la réunion de tous ses parents à Paris, la réalisa un peu plus tard d'une manière qui ne lui a laissé rien à désirer au delà. C'est au milieu d'eux, au rang d'un second chef, qu'il passa le dernier tiers de sa vie, occupant ses loisirs à les aimer sans mesure, partageant hélas ! avec eux bien des douleurs communes, car son père et sa belle-sœur, un digne beau-frère, puis la sœur devenue veuve et rentrée sous le toit de la famille pour la réchauffer par son contingent d'affection, s'étendirent successivement dans la tombe. Dans le fils et la fille de son frère, il trouva des enfants à chérir comme s'ils eussent été les siens ; il voulut diriger presque seul leur éducation, puis leur instruction ; et leurs caresses, leurs succès, purent fournir à sa paternelle sollicitude les récompenses qu'elle avait désirées. M. Félix Ziegel fit honneur à ses soins en entrant fort jeune à l'École polytechnique pour en sortir ingénieur des constructions navales. Mlle Félicie pourrait briller dans le monde par tous les dons : elle préfère donner sa vie aux malades, se vouer à l'art austère de guérir ou soulager les maux. Mais rien n'approche des soins attentifs, prévenants, caressants, qu'il a prodigués à sa vieille mère clouée sur un fauteuil par la faiblesse et les infirmités de la vieillesse extrême : passer des heures auprès d'elle qui le redemandait toujours, la servir de ses mains, la distraire par des lectures, l'amuser par des causeries, la rassurer, l'encourager par un visage joyeux, l'égayer par des plaisanteries, la câliner par toutes les mignardises... Non, une jeune mère ne peut couver avec amour plus tendre le premier né qu'elle allaite encore ! Que de fois j'ai troublé l'accomplissement de ce pieux devoir par ma visite que ces seuls mots annonçaient : « Eh bien, quoi ? c'est Méray. » Mais autrefois elle avait bien longtemps bercé son petit Schmoul sur ses genoux, elle avait choyé son enfance maladive ; plus tard il l'avait vue, lui radieux, il la voyait encore si fière de lui... Ah ! plaignons les quatre-vingt-neuf ans de la pauvre femme, partageons son chagrin d'avoir été condamnée à survivre à un pareil fils !

Tel est le cadre fait de devoirs remplis, d'affections partagées, au milieu duquel la douce et noble figure de mon ami a pu se montrer à quelques-uns de ceux qui me lisent. Je n'ajouterai rien à ce qu'ils ont sûrement deviné, en mentionnant sa tolérance parfaite pour les opinions d'autrui qu'il pouvait croire sincères, sa répugnance insurmontable pour la prétention, la parade, le convenu, en disant qu'il aimait à rendre service, même en dehors de toute reconnaissance attendue, qu'il s'occupait avec empressement et chaleur des humbles et des petits. Mais, pour l'exemple autant que pour sa louange, je tiens à conserver de lui, cette marque d'un désintéressement poussé à l'extrême. Dès la cinquième année de son congé, il aurait pu obtenir sa mise à la retraite, en cumuler la pension avec l'indemnité annuelle des examinateurs d'admission à Saint-Cyr. Il ne le voulut pas cependant, le cas étant douteux pour sa délicatesse, et il préféra attendre ses soixante ans, renonçant ainsi à près de 25,000 francs qu'autrement il aurait touchés.

Les traits de Ziegel ne nous auraient pas été conservés, s'ils n'eussent été surpris un jour au milieu d'un groupe formé par les membres de la Commission de Saint-Cyr. Ils sont réguliers et avenants, ils respirent l'intelligence, la finesse et la douceur qui ont été l'étoffe de son caractère. Il était de petite taille et d'une complexion plutôt délicate ; mais, sobre et attentif à sa santé, il a eu des indispositions fréquentes, jamais de maladies bien graves. Avec un certain alourdissement, et la fatigue aidant, ses dernières années lui avaient ap-

é des insomnies, des douleurs rhumatismales, et, malgré les instances de collègues et de ses amis, il était à peu près résolu à résigner ses fonc- d'examinateur. Mais rien ne pouvait faire prévoir sa fin amenée presque ement par une complication de la vague et capricieuse maladie connue le nom d'influenza. Ayant toujours redouté la mort (qui l'a jamais envi- de sang bien froid ?) il l'a vue sans trouble pourtant, s'asseoir sur son lit; moment il a appelé ses proches : « Cette fois, c'est bien fini, leur dit-il, brassez-moi encore; je crois n'avoir fait de mal à personne », et il s'est t doucement. Parmi les honneurs rendus à sa mémoire, et ils n'ont pas qué, je rapporterai seulement celui qui, peut-être, l'aurait le plus touché : prêtres catholiques attachés comme Directeurs ou Professeurs à des écoles arant à Saint-Cyr, se sont honorés, eux et leur robe, en apportant aussitôt famille éplorée, les tributs écrits et bien désintéressés désormais, de iration, du respect, des regrets qu'ils devaient comme tant d'autres à ce . à ce bon. Que n'ai-je pu lui payer plus dignement celui de mon amitié ! Ziegel ! Ah Courcelles ! Pauvres amis que j'appellerai toujours ! Fallait-il s tant aimer, puisque maintenant vous ne me répondrez plus !

Charles MÉRAY.

omotion de 1855. — DESDOUITS (Théophile), né à Paris, le 20 juin 1836, mort rsailles, le 25 mars 1898.

héophile Desdouits était un des hommes qui faisaient le plus d'honneur à ole Normale et à l'Université. Il était né dans une famille universitaire et tienne. Son père, M. Léon Desdouits, successivement professeur à Saint- is. à Stanislas, directeur de l'École Normale de Versailles, inspecteur d'Aca- ie à Bourges, est encore honorablement connu par des ouvrages d'éduca- fondée sur la religion. M. Bénard était son oncle. On peut dire que ophile Desdouits fut destiné par sa naissance à représenter la foi et la losophie chrétiennes dans l'Université. Il ne quitta sa famille que pour entrer cole Normale, en 1855, et il fut un bel exemple de ce que peut produire cation du foyer jointe à l'instruction du lycée. Il conserva bien au delà l'enfance cette innocence parfaite que l'âge transforme naturellement en tu. Il inspirait à ses camarades (je m'en souviens), une sorte de respect ctueux. Ce parfum d'innocence continua à l'envelopper dans toute sa jeu- se, et plus tard, à l'École même, nous l'appelions entre nous « le petit douits », quand déjà il était arrivé, bien avant la plupart, à la maturité de prit et du caractère. Elève du lycée de Versailles en 1851-1854, du lycée laparte en 1854, il s'était lié — qu'on me permette encore ce souvenir per- nel, — sur les bancs du lycée de Versailles, avec Blondel, dont le rapprochaient e éducation semblable et des goûts analogues : Ce ne fut pas le hasard qui mit leurs deux noms en tête du palmarès du Concours Général en 1855, douits avec le prix d'honneur de dissertation française et Blondel avec le ond prix : c'étaient les mêmes habitudes, les mêmes goûts, la même pré- ité pour les études sérieuses. Ils se retrouvèrent à l'École, où Desdouits ra en 1855 et Blondel en 1856. Les Normaliens du temps associent dans leurs uvenirs ces deux jeunes amis, Desdouits avec sa haute taille, sa bonne mine son sourire confiant; Blondel, avec sa figure pâle, mélancolique, qui sem- ait marquée pour une fin prématurée. Desdouits fut un des bons esprits qui

prouvèrent par leurs progrès et leurs succès, qu'on pouvait même alors, ne pas perdre son temps à l'École : ce fut d'ailleurs de son temps, et au profit de sa promotion, que l'École, relevée d'une longue disgrâce, fut autorisée de nouveau à présenter à l'agrégation ses élèves de troisième année. Desdouits fut reçu à l'agrégation des classes supérieures, et nommé professeur de troisième à Bourges, et de seconde à Orléans. Cependant, il se préparait à l'enseignement de la philosophie qui était sa véritable vocation. Quand on eut rétabli l'agrégation de la philosophie, il se trouva bientôt prêt. Il passa alors dans la chaire de philosophie à Bourges, 1866. Bientôt il eut deux thèses prêtes pour le doctorat, la thèse française sur la liberté et les lois de la nature, la thèse latine sur la philosophie de Nicolas de Cusa. Il fut reçu docteur avec éloge en 1868.

A son entrée dans la carrière, Desdouits était remarqué parmi les jeunes philosophes qui tenaient haut et ferme le drapeau du spiritualisme (1).

On lui offrit alors la chaire de philosophie à la faculté de Grenoble : l'enseignement supérieur convenait à ses goûts studieux. Mais Desdouits s'était marié en 1859. Des intérêts et des affections impérieuses ne lui permirent pas de s'éloigner de Paris, il se sentait fort, il aimait l'action, il la croyait plus fructueuse dans un lycée que dans une faculté ; il renonça à l'enseignement supérieur, il accepta la chaire de philosophie de Versailles, qu'il occupa jusqu'à sa retraite, c'est-à-dire pendant vingt ans. Dans cette chaire, il se montra à la hauteur de ses prédécesseurs, dont l'un avait été M. Bersot. Pénétré de la gravité de ses fonctions, sachant que les convictions dirigent la conduite des hommes intelligents et instruits, il se crut responsable de l'avenir moral de ses élèves. Non content de leur exposer la doctrine dans de claires et savantes leçons, il se mettait encore à la disposition de chacun d'eux pour donner des éclaircissements supplémentaires et pour répondre à des objections ; il provoquait les confidences pour raffermir les croyances. « J'ai cru, me disait-il, que j'étais professeur de philosophie pour discuter avec les élèves, et résoudre toutes leurs difficultés. » En multipliant ainsi ses devoirs, il ne songeait pas à sa santé, qui, d'abord très robuste, donna bientôt des signes d'affaiblissement. Sa gorge se fatigua de bonne heure, et comme il continuait à ne pas se ménager, il fut obligé de s'arrêter un peu avant d'avoir atteint l'âge légal de la retraite (1891).

Cependant l'enseignement de sa classe ne suffisait pas à son ardeur pour la défense du spiritualisme. Il écrivait, il publiait, il remportait des prix aux concours de l'Académie des Sciences morales et politiques ; il prenait la parole dans des conférences à Versailles ; il rédigeait des articles pour la *Revue de Philosophie chrétienne* et différentes publications.

On peut dire qu'aucun professeur de philosophie dans les lycées ne le surpassa par le nombre et la qualité de ses publications. On a de lui, pour ne parler que des volumes séparés, sur des sujets philosophiques :

De la liberté et des lois de la nature, 1867.

De Nicolai Cusiani philosophia, 1867.

La philosophie de Kant d'après les lois critiques, 1876.

La métaphysique et ses rapports avec les autres sciences, 1880.

---

(1) M. Janet, *La philosophie française au XIXe siècle*, page 272. M. Ravaisson, *La philosophie en France*, page 256.

La philosophie de l'inconscient, 1893.
La responsabilité morale, 1896.
Le Panthéisme, 1897.

Dans cette œuvre si considérable, il est facile de reconnaître une tendance unique. Desdouits, avec sa grande intelligence, comprenait les objections faites au spiritualisme traditionnel, il en sentait la gravité, et, sans en être ébranlé, il se faisait un souci d'y répondre. Un spiritualiste ne vit pas impunément dans cette fin de siècle ; le mouvement philosophique du temps ne laisse pas sa foi en repos. Desdouits prit et reprit la plume pour soutenir ses chères convictions. Il se chargea particulièrement de défendre les principes du spiritualisme. Ces principes sont là, où Descartes les a vus, dans le bon sens, qui est un effet spiritualiste, tant qu'il suit sa pente naturelle et n'est pas contrarié par des difficultés d'origine savante. C'est donc l'autorité du bon sens que Desdouits voulut raffermir, avec l'ambition de démontrer que, soumis à un examen attentif, le bon sens est éminemment scientifique. « Tout cela, dit-il (1), est tellement évident, tellement simple, qu'il semble inutile et presque puéril de le dire : mais ce sont précisément les vérités les plus vulgaires, les plus évidentes, dont on peut douter ; il faut donc bien les redire et les proclamer bien haut ; il faut les démontrer, absolument comme si elles en avaient besoin. » Sa modestie ici diminue la portée de son œuvre. En se vouant à la défense du bon sens, Desdouits entrait en entier dans toute la controverse de la philosophie moderne, depuis Kant, à qui il consacrait le plus important de ses ouvrages, jusqu'aux plus récents de nos contemporains ; il s'engageait à traiter à son tour du noumène et du phénomène, de la cause et de la condition, de la liberté et de la nécessité, de l'entendement et de la raison, etc. C'est-à-dire à aborder les plus épineux et complexes problèmes. Il s'acquitta vaillamment de la tâche qu'il s'était tracée ; il mit en lumière, par des analyses délicates, des faits importants et favorables à sa cause ; il renouvela, sur bien des points, l'argumentation du spiritualisme, il répondit victorieusement à beaucoup d'objections, toujours dans un style concis et ferme qui donne à sa pensée une expression presque scientifique. Dans ce temps de tourmente philosophique, un chapitre de Desdouits est une des meilleures lectures que l'on puisse faire pour raffermir un spiritualisme chancelant : me trompé-je ? il me semble qu'il a brillé au premier rang des spiritualistes contemporains. Je me hâte de dire que lui-même ne s'est jamais placé si haut.

Des théories philosophiques, il descendait volontiers aux applications sociales et il y apportait le même esprit. Il opposait aux rêves des réformateurs les faits réels et les vérités de bon sens. Il montrait aux pauvres ce qu'ils pouvaient attendre de la société, ce qu'ils en avaient déjà obtenu, et ce qu'ils devaient surtout demander au travail et à l'économie. Il présentait ces principes d'une saine économie sous une forme attrayante pour des lecteurs qui n'avaient pas l'habitude des abstractions ; il se faisait comme un délassement de cet enseignement populaire. De là, beaucoup de petits traités, agréables à lire et cependant instructifs, comme l'*Histoire d'un ouvrier*, le *Philosophe de l'atelier*, les *Causeries d'un instituteur* ; on y trouve l'aménité et la finesse de sa parole, que nous constations déjà en discutant avec lui dans les corridors de l'École.

(1) *La Responsabilité morale*, p. 148.

Desdouits n'a eu que trop souvent dans la vie l'occasion d'appliquer ses principes chrétiens et spiritualistes de résignation et de confiance en Dieu. Je puis dire, en me rappelant ses deuils nombreux et prématurés et, dans le nombre, la mort de Mme Desdouits, qu'il eut plus que sa part de douleur en ce monde. Sa foi dans le bien n'en fut pas ébranlée ; la religion chrétienne lui avait enseigné l'usage et le prix des afflictions ; il était de ceux à qui le devoir suffit pour bénir la vie. Il eut aussi plus que sa part de devoirs ; mais il n'aurait permis à personne de l'en plaindre ; il prenait plaisir à les multiplier et à les étendre, dans sa famille, comme dans sa classe. Fils, mari, père et frère, il ne croyait jamais avoir fait assez pour les servir ; il cherchait partout le bien à faire, et ne se croyait pas quitte envers les pauvres pour quelques sages conseils et quelques bonnes paroles.

Il continuait, dans la retraite, ses savantes études, et venait même de composer une réfutation du panthéisme que l'Académie des Sciences morales et politiques avait récompensée, lorsque l'influenza aggrava sa maladie chronique. Il se sentit sérieusement atteint et se prépara chrétiennement à la mort. Le mal sembla un instant lâcher prise, et il m'écrivit qu'il allait bien, absolument bien. Il se trompait ; ce n'était pas le mal qui se retirait ; c'était la mort qui s'approchait, clémente, douce, en faisant grâce à Desdouits des dernières convulsions de la chair ; on peut dire à la lettre qu'il mourut en souriant, laissant aux siens le souvenir consolant de ses vertus, et à ses collègues, à ses élèves, et à ses amis, l'impression d'un esprit d'élite dans une âme à la fois candide et vaillante. Justice fut rendue avec éclat aux vertus de l'homme et au mérite du philosophe par son digne successeur, dans le discours prononcé sur sa tombe. M. Thomas rappela en termes élevés les qualités de pensée et de style qui avaient sept fois mérité les suffrages de l'Institut ; cette largeur d'esprit, qui comprenait toutes les doctrines, cette tolérance qui était un effet de l'intelligence autant que du cœur, enfin ces qualités brillantes qui se manifestaient, comme les vertus de Desdouits, malgré une modestie qui cherchait à les cacher. M. Thomas se faisait ainsi l'éloquent interprète de la foule émue qui avait accompagné à sa dernière demeure le savant, le maître aimé, le collègue excellent, le vieux camarade, et aussi l'ami des pauvres, le bienfaiteur discret, et le bon citoyen.

ROYET.

Promotion de 1858. — GÉRARD (Jules-Francisque), né le 14 avril 1839 à Wissembourg, décédé à Montpellier le 2 janvier 1898.

Jules Gérard, l'administrateur distingué et l'homme excellent que l'Université vient de perdre, était né à Wissembourg, dans cette petite cité d'Alsace qui fut longtemps un de nos avant-postes du côté du Rhin, et, pour cela même, ressentit la première, il y a vingt-huit ans, le choc désastreux de l'invasion. Ses études, çà et là interrompues et reprises, au hasard des changements de garnison de son père, furent brillantes, et assurèrent son succès au concours de l'École Normale, où il entra à dix-neuf ans. Il en sortit troisième de sa promotion, obtint le rang de premier à l'agrégation de philosophie, et fut nommé, une fois agrégé, à la chaire de philosophie de *Besançon* qu'il occupa avec éclat pendant dix ans.

C'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter une étude qu'il laissa

mûrir lentement dans sa pensée et qu'on peut appeler son œuvre. Elle était consacrée à la Philosophie de *Maine de Biran*. Il parut intéressant au jeune et distingué professeur de se placer à l'un de ces moments décisifs dans l'histoire des doctrines, où la réalité, oubliée longtemps pour le phénomènere, prend vie à sa source même et se retrouve dans l'*action*. On ne peut nier que la grande originalité de la philosophie moderne ait été de rapprocher l'*être* du *devenir*, et de combiner en une seule idée celle d'*énergie*, la réalité et le mouvement même qui la réalise. L'antiquité paraît avoir flotté toujours entre l'écoulement où rien ne demeure, et la stabilité, où rien ne change. D'une part, le phénomène, insaisissable; de l'autre, en sa nature définie et achevée, l'idée ou l'acte. Le premier, dans les temps modernes, Leibniz opposa à l'un et à l'autre de ces termes l'idée de *force*, mais il parut plus préoccupé de l'appliquer à la nature que de l'expliquer. Il était réservé à *Maine de Biran* de l'analyser en psychologue dans le fait précis, positif et incontesté de l'*effort*.

C'est sur cette analyse que Gérard concentra toute son attention; c'est elle qui inspira son bel ouvrage, et j'estime, après avoir relu les pages remarquables et toutes pénétrées de lumière qu'il lui a consacrées, que le philosophe et son interprète sont dignes l'un de l'autre, et méritent de n'être plus séparés.

Qu'on me permette de rappeler un important chapitre de l'étude de notre ami. Il se rapporte au problème de la *liberté* qu'enveloppe, on le sait, la théorie de l'*effort* et donna lieu en Sorbonne à une discussion aussi animée que brillante. — L'acte de franc arbitre est-il libre d'une liberté absolue? — « Oui, répond Maine de Biran, car l'action est l'absolu de l'être, et comme absolue, il faut bien qu'elle soit autonome et s'appartienne. » — Gérard n'en disconvient pas, mais il croit que, tenue d'opter entre la raison et son caprice, la liberté est moins libre en suivant son caprice, qu'en se donnant à la raison. Telle est, du moins, l'opinion qu'il a cherché à faire prévaloir dans son ouvrage, et vaillamment soutenue devant ses juges. Sur ce point, pourtant, sa pensée a évolué, et je me félicite d'avoir été le témoin et le confident de ce progrès. Toujours en tête-à-tête avec son problème, il vit bientôt — et d'une claire vue — que l'effort est à lui-même son moyen, à lui-même sa fin, qu'il met sous nos yeux le miracle d'une activité qui se dilate, qui se dépasse, et que le pouvoir de se dilater, de se dépasser, n'est que l'élan profond, essentiel de l'être, cherchant à être plus que lui, tout en restant lui.

Là était, selon Gérard, la solution du problème, et, à mon humble avis, il ne se trompait pas. L'activité qui se tend ou se relâche, non au gré de quelque motif même rationnel, mais à son gré et par son propre effort, quand elle veut et dans la mesure où elle le veut, est-ce donc là l'arbitraire ou la pleine possession de soi? Elle doit se donner à la raison, sans doute; et elle le comprend, et elle se donne, mais elle se donne librement, ou plutôt, sans s'aliéner jamais, elle se prête, sûre, puisqu'elle s'appartient, de pouvoir à chaque instant se reprendre. Ainsi, en ce fait et comme en ce signe triomphant de l'effort, l'homme est vainqueur du destin. Debout, dans le déchaînement même des impulsions instinctives et des passions, il peut se dire, fièrement et à bon droit, libre et responsable.

On me pardonnera ces considérations abstraites, mais j'ai voulu me mettre au cœur même de la pensée du philosophe et livrer à ceux qui l'ont connu de moins près que moi, l'idée directrice de sa vie. On s'expliquera mieux à présent, en ce cher disparu, ce que fut l'homme intérieur. Gérard, on peut le

dire, a vécu de sa foi philosophique, et son existence tout entière en a tiré sa belle unité. Ce que je voudrais dire bien haut, à cette heure où tout exemple de beauté morale prend un si haut prix, c'est que loin de se refuser aux difficultés et aux obstacles pour se faire à lui-même une vie plus égale et plus commode, il les abordait volontiers de front, et avec une intrépidité qu'ont bien connue ceux qui, sous le calme de sa physionomie impassible, savaient lire son esprit de résolution et entendre les fiers battements de son cœur. Jamais, je l'affirme, il n'a sacrifié aucun intérêt à son bien-être, et alors même qu'il n'avait à compter avec aucun intérêt étranger, il songeait à son propre progrès, se faisait une loi de l'entraînement, et essayait, jour à jour, de réaliser dans sa vie un idéal de conduite toujours plus haut. Ce besoin d'exercice et de saine fatigue, au moral comme au physique, était devenu chez lui une passion, il aimait à se dépenser pour se refaire et usait de tous les moyens pour faire comprendre à la jeunesse que rien, dans la vie, n'est plus précieux et plus fécond que l'effort. C'est aux époques d'inspection dans les classes qu'il revenait de préférence sur cette idée. Il faisait alors volontiers l'éloge de l'éducation anglaise qui trempe les âmes en tendant, toujours et sans trêve, le ressort intérieur du vouloir. Vouloir, et se dire sans cesse à soi-même que, ce qu'on veut, on le peut, ou l'on doit le pouvoir un jour, il n'est pas pour l'âme de plus noble et de plus forte gymnastique. Et, à ce propos, notre ami s'étonnait souvent que, de la philosophie du phénomène, de cette philosophie de surface qui est celle de Locke, de Hume, de Mill, et où il semble que la profondeur manque pour y semer et y faire vivre l'énergie, fût sortie, en Angleterre, une discipline si remarquable de ferme vouloir et de courage, tandis que, chez nous, par un événement tout contraire, la volonté, amoindrie et comme dispersée, se trouve mal répondre aux conceptions d'une philosophie qui est nôtre. Elle est nôtre, en effet, cette philosophie de l'effort que l'histoire opposera aux deux courants étrangers du phénoménisme et de l'idéalisme ; qui est la vraisemblance même, s'il faut que tout, en dernière analyse, repose sur la force seule, par définition, sans support, mais qui, de quelque façon que théoriquement on la juge, est bien faite, on l'avouera, pour porter au plus haut point le sentiment de la responsabilité, pour donner à l'âme la conscience d'un pouvoir de création intérieure presque divin, pour inspirer enfin l'enthousiasme et comme l'ivresse de l'action. Singulier accident, contraste inexplicable ! La doctrine la plus hautement morale a porté ses fruits ailleurs que chez nous. Nous avons semé ; d'autres récoltent. Ce n'est point ainsi, en vérité, qu'il faut entendre la division du travail.

Détachons-nous de la pensée intime du philosophe pour le suivre dans sa vie publique, et repassons après lui sur les principales étapes de sa carrière. Il fut toujours la modération et le désintéressement mêmes. Gérard cédait à ses amis le soin de concevoir pour lui des ambitions dignes de lui ; il laissa toujours son mérite le désigner seul et le promouvoir, comme de lui-même, aux emplois qu'on lui confia. Dans la période de sa vie universitaire, qui s'étend de 1876 à 1882, il fut appelé à enseigner la philosophie à la Faculté de Clermont, puis à celle de Nancy, dans un poste qui est l'ambition de l'élite, car il faut qu'en face des grandes écoles de l'Allemagne, le génie de la France y soit représenté avec honneur. Le philosophe — est-il nécessaire de le dire ! — s'y sentit plus que nulle part à l'aise, et depuis, il ne s'est jamais rappelé sans une vive joie, ces années, chères entre toutes, où il put largement

tirer parti de ses aptitudes, initiant ses disciples aux critiques fécondes, ou leur ouvrant la voie pour les faire entrer après lui dans le vif des hauts problèmes.

Mais la santé de notre camarade était loin de répondre à son zèle, et plus il se donnait libéralement, plus il pouvait craindre de se voir trahi par ses forces. C'est alors que lui fut offert le gouvernement d'une de nos provinces académiques, celle de Grenoble. Il hésita à l'accepter tant l'adieu aux spéculations élevées et aux recherches passionnantes lui paraissait triste ! Mais, sur le conseil de ses amis et la vive insistance de ses chefs, il finit par se résigner et se rendre. Huit ans après, il recevait de l'administration supérieure, un nouveau témoignage de confiance. A l'heure où une initiative résolue et prévoyante se décidait à grouper, autour de quelques centres importants, toutes les forces vives de notre enseignement supérieur, Gérard parut le plus digne de venir prendre à Montpellier la succession du recteur Chancel. C'est lui qu'on chargea de mettre la main à l'œuvre de rénovation, à peine esquissée, et de faire refleurir, dans la vieille cité méridionale, fameuse par ses souvenirs, fameuse, aujourd'hui encore, par sa doctrine, de glorieuses traditions.

Qu'il y ait réussi, c'est prouver, en même temps que l'essor de l'Université nouvelle, le témoignage des professeurs distingués qu'il avait associés à son œuvre, et dont il fut, pendant plus de sept années, le digne chef. Rien ne lui a coûté, ils le savent bien, pour obtenir qu'on peuplât d'aptitudes supérieures les chaires de ses Facultés et de ses lycées, pour stimuler l'émulation et multiplier partout, et dans son ressort, les moyens de travail, pour inspirer enfin à la jeunesse, parfois remuante, généreuse quand même et sympathique, le goût désintéressé des études qui arment l'esprit.

« Vous avez tous présent à la pensée, dit en lui rendant, devant ses collaborateurs, un hommage public, un éminent témoin de sa vie, les rapports qu'il faisait aux séances solennelles de rentrée. A Montpellier comme à Grenoble, il excellait à retracer la vie des Facultés dont il était le chef. Ses éloges étaient délicats, ses jugements modérés et indulgents. Il donnait aux morts des regrets dont l'expression était souvent attendrie.... Les vivants, non plus, n'étaient point oubliés. Il faisait valoir leurs travaux, leurs découvertes. » Justice envers tous, politesse à l'égard de tous, bienveillance pour tous, ce fut sa maxime constante.

Il est bien difficile de louer comme ils le méritent des hommes qui se sont, à ce point, approchés de la perfection. Peut-être, néanmoins, quelques traits de cette noble et calme physionomie suffiront-ils à une simple esquisse, où le reconnaîtront, sans doute, ceux qui l'ont pratiquée et aimée.

Une première observation — et je la fais à son grand honneur — c'est que l'administrateur n'a jamais en lui fait tort à l'homme; on peut dire même que l'un n'a jamais longtemps effacé ou masqué l'autre. Il est, dans les fonctions délicates qu'exerçait notre camarade, des devoirs de sévérité qu'impose l'intérêt de tous. Il les a remplis; il le fallait, mais comment ? Avec prudence et avec tact ? C'est trop peu; avec pitié. Oui, ceux-là même qu'il devait contrister étaient touchés de sa sympathie profonde, ils sentaient qu'il souffrait vraiment et au fond du cœur d'avoir à faire acte d'autorité. Combien de fois, un mot d'encouragement, un sourire où se révélait l'indulgence, est-il venu atténuer l'effet d'un reproche, adoucir une réprimande, mettre le baume sur la plaie ! Cette dignité même et cette gravité, non seulement séantes, mais nécessaires,

chez ceux qui ont accepté une part de l'autorité publique, étaient, chez Gérard, si pénétrées de naturel, si tempérées de simplicité exquise, que le charme perçait encore et quand même sous le maintien composé et officiel. Ceux qui ont pu croire que la réserve, chez lui, était indifférence ou froideur, n'ont jamais fait que l'aborder. S'ils avaient pris le temps de se dégager des banalités, pour s'ouvrir à lui sincèrement, ils n'eussent pas tardé à s'apercevoir que son regard, impassible d'abord, trahissait bien vite, en s'animant, la sincérité de l'intérêt.

Il est certain, s'il faut tout dire, que le tempérament moral de notre ami était formé d'un contraste. Je le vois, d'une part, discret, mesuré, circonspect, prudent et même sévère dans le choix de ses amis; de l'autre ardent, enthousiaste, épris d'idéal, amoureux de toute noblesse. Comment expliquer, en une même âme, la presence et l'union étroite de qualités qui paraissent à ce point s'exclure? On peut croire que, chez Gérard, la raison avec ce qu'elle implique de discipline et de mesure, s'était de bonne heure rendue maîtresse d'une sensibilité délicate, presque féminine, et il en serait résulté ce compromis, que le sentiment dépouillé de ce qu'il avait eu de personnel, pût néanmoins se survivre dans le culte chaleureux, mais désintéressé et rationnel d'autrui et de l'idéal.

On pense bien que cette pénétration du sentiment par la raison eut son histoire et ses étapes. Sans parler de l'écolier ou même du Normalien, je note, sinon des différences bien marquées, au moins des nuances sensibles entre le professeur et le recteur; le premier, avec plus de saillies, d'ardeur et de verve; le second plus calme en sa raison plus mûre, et par suite, plus affiné peut-être et plus délicat encore dans ses sentiments.

Mais en cette existence supérieurement belle, il y eut toujours quelque chose d'un et d'égal à soi, quelque chose qui jamais ne varia : la bonté. La bonté qu'on chercherait en vain à définir, mais qu'on peut regarder comme la marque du « divin » dans les âmes hautes, lui fut à ce point essentielle que c'est par là précisément, que tous ceux qui l'ont connu, l'ont défini. Et, encore une fois, ce sentiment par lequel on se donne entier, ne connut jamais chez Gérard, ni affaiblissement, ni éclipse. Un tel accident, d'ailleurs est-il possible? Ne semble-t-il pas que la bonté, dégagée de tout souci d'intérêt, affranchie de tout ce qui n'est pas elle, doive, en sa pure essence, briller toujours du même éclat? On dirait volontiers de cette généreuse vertu ce que les Stoïciens croyaient pouvoir affirmer de toutes les autres : elle est toute entière, ou elle n'est pas. C'est l'or pur, inaltérable; c'est le joyau sans prix, toujours égal à lui-même dans sa limpide splendeur.

En ses dernières années, notre camarade parut s'intéresser toujours davantage à la jeunesse. Incliné avec tendresse vers les âmes enfantines, il y cherchait, il voulait y lire des promesses de rénovation et d'avenir. Gérard ne s'est jamais fait d'illusions. Il a vu, il a sondé une profondeur de détresse morale qui crie pitié et appelle un immense effort. C'est pour ranimer les idées vitales, les idées saintes, pour acquitter ainsi sa dette envers son pays et mourir dans l'espérance, qu'il a écrit avec tout son cœur, ces petits livres, trésor de l'enfance, consacrés au civisme et à la morale. En donner brièvement une idée serait impossible; l'accent ne s'analyse pas. Je ne puis donc, pour en faire goûter l'esprit, que cueillir çà et là, dans ces touchants opuscules, quelques maximes qui parleront maintenant pour moi et mieux que moi,

Je les détache de son œuvre, et je les lui offre, ou plutôt, je les lui restitue, fleurs de la tombe, et que le temps ne flétrira pas.

Faire le bien est le vrai bien de la vie. (*Petite Ecolière*, p. 9.)
Les hommes vivent de Justice aussi bien que de pain. (*Petite Ecolière*, p. 87.)
La bonté est un objet, non de luxe, mais de première nécessité. (*Ecolier*, p. 123.)
Notre esprit n'a qu'un maître, la vérité, telle que la raison nous la découvre. (*Ecolière*, p. 109.)
S'oublier, se sacrifier pour ceux qu'on aime, c'est le plus doux des devoirs et la plus pure des joies. (*Ecolière*, p. 134.)
La charité est le triomphe de l'amour d'autrui sur l'amour de nous-mêmes. (*Ecolière*, p. 117.)

Comme corollaire de cette pensée, et à un point de vue plus spécialement social, je cite ce développement si simplement beau, où s'accuse la perception très nette de devoirs trop longtemps négligés ou méconnus envers les petits, envers les humbles.

Il y a eu des époques où le travail manuel, abandonné aux esclaves était considéré comme avilissant... C'était, chez les Anciens, une grande injustice, chez nos ancêtres, un sot préjugé... Le travail le plus humble a sa noblesse, puisqu'il est nécessaire à notre existence et qu'il représente le devoir accompli. Aux champs, à l'atelier, à la mine, l'ouvrier qui a donné au travail son temps et ses efforts, a le droit d'être satisfait et fier, lorsque, rentrant chez lui, le soir, il peut se dire : « J'ai gagné ma journée. » Et celui qui n'estimerait pas le travailleur honnête, qui hésiterait à mettre sa main dans la main noircie par le travail, celui-là ne serait digne que de mépris.

Je termine par deux sentences qui se rapportent à la destinée humaine, et jettent un jour sur la foi toute spiritualiste de notre ami :

Si les formes de la foi religieuse varient, la foi pour tout croyant est la même. Par quelque chemin que passent les prières, de quelque temps qu'elles s'élèvent, si elles sont faites d'un cœur pur, si c'est la même piété, c'est-à-dire le même culte du bien qui les inspire, elles sont également respectables, et ce serait faire injure à Dieu même que de mépriser ou de haïr ceux qui ne prient pas dans la même langue que nous. (*Ecolière*, p. 110.)

Enfin :

Il peut arriver que l'homme de bien soit méconnu, qu'il soit frappé dans ses affections les plus chères, qu'il soit réduit, non seulement à la pauvreté, mais à la misère. Il peut arriver même qu'il soit comme Socrate, injustement accusé, injustement condamné. Alors ses regards s'élèvent au-dessus de ce monde. Il se dit qu'il est impossible que le règne de la Justice, dont la paix de sa conscience lui démontre la réalité, n'ait pas quelque part son domaine et son inviolable asile, et il se console des injustices de la vie présente par l'espérance de l'immortalité. (*Ecolière*, p. 35.)

C'est dans ce sentiment que Gérard nous a quittés, sans crainte, sans défaillance, sans murmure, l'œil intérieur fixé sur l'idéale lumière, avec le visible pressentiment de la délivrance. Le mal qui l'emporta est de ceux qui ne pardonnent pas, qui laissent mesurer à chaque instant leur gravité, et ajoutent aux souffrances physiques les indicibles angoisses du cœur. Longue fut son agonie. Il mit, on peut le dire, deux mois à mourir, mais son courage fut admirable, et, se sentant condamné, il n'exprima de regrets que pour les siens. On eût dit qu'en ces derniers moments, sa bonté s'était exaltée encore, et, soit maladie, soit besoin instinctif d'être, à la fin, plus et mieux lui-même, on le vit

aller, plus d'une fois, dans l'expansion de sa tendresse, jusqu'à l'oubli absol de sa personne. Je tiens de ceux-là même qui l'ont assisté pieusement dan ces heures désolées, que souvent, par une sorte d'anticipation étrange, s croyant ou plutôt se sentant déjà libéré de la vie, il n'éprouvait plus qu'u sentiment, celui de la pitié pour les êtres chéris qu'il voyait privés de lui même, réellement seuls, dans le deuil et dans les pleurs.

A Dieu ne plaise que je parle de perte irréparable à l'heure où je fais mé moire de l'ami qui ne m'entretint jamais que d'une doctrine de vie. Le ma térialisme lui répugnait, et il allait, à l'égard de cette conception étroite, jus qu'au mépris. J'entends encore le cri profond avec lequel, dans l'intimité d nos confidences, sa fière et belle âme se refusait au néant. A mon tour d'écar ter d'elle jusqu'à l'idée d'une profanation possible. Non! Tant de valeur moral ne saurait périr.

Pourtant — et ce sera là notre grande douleur — nos yeux ne le verron plus, et bien des jours, dans les années qu'il nous reste à vivre, seront voilé de tristesse, parce qu'il manquera à ces réunions intimes qui furent des fêtes et dont sa grâce souriante faisait le charme. Il est entré dans un avenir plei de mystère, dans ce muet au delà qu'invoque, anxieuse, notre foi en la justice qu'illumine pour nous l'espérance, mais où se taisent, inexorables, ceux-l même que nous avons le mieux aimés.

EVELLIN.

Promotion de 1858. — OLLÉ-LAPRUNE (Louis-Léon), né à Paris, le 25 juill 1839, décédé à Paris, le 13 février 1898.

Il y a un an, ici même, M. Ollé-Laprune rendait hommage à M. Vacherot avec quelle fermeté de pensée, quelle délicatesse de jugement, quel art d peindre au vif un esprit et une âme, vous ne l'avez pas oublié. Moins d'u mois après, il était frappé en pleine vigueur, il faisait en quelques heures so suprême sacrifice, et le dimanche 13 février, à deux h. trois quarts, il s'endo mait dans la mort, en la regardant comme un passage à la vie.

Tandis qu'il préparait son étude sur Vacherot, il me rappelait qu'il y a dou ans environ, il avait reçu de lui cette confidence : « J'aimerais à vous avo pour successeur. Je sais tout ce qui nous sépare, mais je sens que ma mémoi serait bien entre vos mains, car vous parleriez de moi avec justice. » Ave justice, reprenait M. Ollé-Laprune, et à bien des égards avec une sympathi que le commerce plus intime de cette âme haute et droite rendait respec tueuse et émue. — Pour moi, à qui l'on confie aujourd'hui le devoir de parler d lui au nom de ses élèves, de ses camarades, de ses maîtres même, au nom d cette École qui lui était plus profondément chère qu'on ne pourra jamais l dire, et, j'ose presque l'ajouter, en son propre nom, j'ai au contraire à domine mon émotion, à taire ma reconnaissance et la respectueuse union de cœur laquelle il m'admettait, pour ne songer, selon le vœu de sa vie entière, qu'à pro noncer sur lui des paroles de justice et de vérité. « Je n'aime pas la louange » a-t-il répété plusieurs fois; et, quoique dans son éloge de Malebranche il a prouvé que la louange peut être une forme de la justice même, je ne me pré vaudrai pas de tous les arguments qu'il me fournit contre lui, et, je n'aurai ic d'autre soin, je n'aurai d'autre ambition que de retracer avec une scrupuleus fidélité les traits de cette vie et de cette pensée si intimement unes. « Si l'ar

travaille à rendre visible un esprit, il fera bien; et si l'histoire cherche à suivre les démarches d'un esprit dans ces mille détails où le vulgaire ne sait voir qu'une suite d'anecdotes, et si elle tâche de saisir le principe qui donne le branle à tout, sans doute aussi elle fera bien. C'est l'œuvre de Dieu que nous admirerons dans ce portrait; et, s'il est vrai que les causes libres font plus d'honneur à Dieu que les causes nécessaires, quand, vous connaissant mieux, nous verrons de nos yeux, pour ainsi parler, un esprit tel qu'il n'y en a pas beaucoup, et une âme d'une beauté singulière, alors il n'y aura point à nous reprocher de nous attacher trop à une créature, ce beau spectacle nous conduira droit au Créateur. » Autant donc M. Ollé haïssait ce *moi* qu'on donne si volontiers en pâture à la curiosité ou à des louanges pour ainsi dire sacrilèges, autant il tenait à être pris pour ce qu'il était au juste, afin de faire connaître en lui et de faire estimer à son prix ce qui était sa raison de vivre, l'âme de sa pensée, et comme l'idée de son être.

Ne pensons pas, en effet, qu'il suffise d'un regard pour pénétrer une existence et une doctrine dans lesquelles pourtant tout paraît simple et lumineux. Car, après que j'aurai déployé sommairement devant les yeux une histoire si limpide, mon dessein est précisément de montrer que cette simplicité même et cette saisissante clarté recèlent un problème qu'il faut résoudre si l'on veut vraiment connaître, en M. Ollé, l'homme et le philosophe.

Quoi de plus aisé, semble-t-il à première vue, que d'offrir en spectacle ce caractère droit et ouvert, cette âme accueillante comme le sourire qui illuminait le fin visage, cette pensée transparente comme le style abondant où elle se multipliait, toute cette vivante et expressive personne où la distinction suprême du geste et de la parole ne servait qu'à mieux exprimer les nuances de sa sincérité intérieure et qu'à l'ouvrir avec une grâce plus souple à tous les genres d'hospitalité qui lui étaient demandés ?

Dès son enfance, qu'entourent à Paris ou à Suresnes des parents auprès de qui il fait l'apprentissage de la noblesse de la vie et de la bonté du cœur, vous l'imaginez aisément avec cette bonne grâce aimante qui attire l'affection et le succès, avec cette « assiduité charmante » dont témoignent ses premiers condisciples. « C'est l'élève le plus complet et le mieux équilibré que le lycée ait formé, » écrit le Proviseur du lycée Bonaparte où il a fait toutes ses études; et les palmarès du Concours Général en gardent la preuve. Entré premier à l'École Normale, sorti premier, il est, en 1861, reçu premier à l'agrégation des lettres, en attendant qu'en 1864 il prenne part, pour l'agrégation de philosophie rétablie depuis quelques mois, à l'un de ces concours fameux où se rencontrèrent des candidats qui étaient des maîtres déjà, des concurrents privés depuis onze ans de ces joutes publiques de la pensée. M. Ollé y disputa le premier rang jusqu'à la fin des épreuves; et comme le jury songeait à établir un *ex æquo*, M. Caro, de son propre mouvement, déclara: « Nous n'en voulons pas. » Et son élève fut classé second.

Lui-même, dans le Livre du Centenaire, où il retrace l'enseignement de Caro à l'École, nous rappelle comment frappé du trait vainqueur de la philosophie, il lui fit sa déclaration d'amour et de fidélité : « A l'issue d'une des premières conférences de Caro, de la première peut-être aux élèves nouvellement entrés, le chef de section, très timide pourtant, arrêtait au seuil de la salle le professeur, et lui disait avec émotion : « Je serai philosophe. » La philosophie que l'écolier dans ses classes avait aimée, quoiqu'il ne l'eût aperçue qu'au travers

d'un enseignement médiocre, venait d'apparaître au Normalien avec une beauté décisive. Ce que Caro avait dit, ce premier jour, il ne s'en souvient plus; mais d'un certain accent qui lui avait paru celui de l'âme, l'impression lui est restée profonde, vive. Caro, animé pour la vérité d'un sérieux et courageux amour et bon pour les jeunes, Caro, mettant au service de la vérité toutes les séductions d'un beau talent, et capable d'armer les jeunes pour les nobles combats des idées, voilà ce qu'il avait entrevu, et ce qui l'avait conquis. Jusque-là, il hésitait encore entre la philosophie et l'histoire; maintenant, la philosophie emportait ses préférences, et il éprouvait le besoin de dire sans retard à Caro qu'il se donnait à elle. »

Mais cette page, qui évoque l'image de Xénophon ou de Platon, ne nous laisse point deviner la lente et sérieuse préparation de ce qui y apparaît comme un coup de foudre. Et, s'il est vrai qu'on y entende comme l'accent de ces Grecs dont il possédait la langue et l'esprit, on y surprend aussi l'inspiration plus haute qui a décidé de sa vocation. Ce n'est pas sans d'intimes combats, sans de délicates précautions, sans de multiples raisons que le chef de la promotion de 1858 a choisi, malgré les conseils discrets et l'intérêt affectueux de ses Directeurs, des études qui étaient alors « très mal vues ». Rien de plus attrayant et de plus instructif que le récit conservé de ses perplexités, de ses défiances contre lui-même, de ses diplomaties respectueuses et fermes pour opérer ce qu'il fallait bien appeler « une petite révolution ».

Il s'en était d'abord secrètement entretenu avec M. Caro comme « d'un complot pour relever le drapeau de la philosophie à l'École ». Puis, pour ne rien faire qu'au grand jour et par un besoin de cœur comme de sincérité, il avait voulu aller s'en ouvrir à ses chefs : le brouillon est conservé de l'entretien qu'il se préparait à avoir. Et, pour annoncer avec déférence et fermeté l'étonnante nouvelle, « la détermination qu'il se sentait porté à prendre », chaque mot était mûrement pesé, parce que, dans ce qui nous paraît si simple, il s'agissait, on peut presque le dire, d'une affaire d'État. « S'il y a là quelque sacrifice à faire, si c'est un dévouement de toute la vie, si ma position doit en souffrir, ce même m'attire. Prendre une résolution généreuse, consacrer à de nobles études difficiles et en même temps négligées, méprisées même, leur consacrer ce que j'ai de force et de jeunesse, ah ! cela me paraît bon. » Ainsi cette pensée même de marquer avec éclat l'importance de cette philosophie disgraciée, l'encourageait à affronter le grand rôle dont s'effrayait sa modestie, à ouvrir la voie à la restitution d'une liberté enchaînée. Et comme on ne savait rien refuser à tant de douceur, de modération, de fermeté, M. Nisard et M. Jacquinet consentirent à perdre, pour l'histoire ou les lettres, leur brillant élève, leur élève aimé, leur « enfant » comme ils l'appelaient, en devinant déjà qu'il y aurait dans l'enseignement de ce jeune philosophe. de charme, d'âme, et de fécondité « Je ne sais encore, lui dit M. Jacquinet, ce que vous pourrez être comme logicien ou comme métaphysicien, mais je connais l'homme moral; et vous vous acquitterez bien de cette formation plus relevée, parce que vous le ferez avec conscience et avec tendresse. Oui, avec tendresse; il y faut mettre son cœur. » Mot délicat et profond qui honore à la fois celui qui l'a dit et celui qui l'inspirait.

En 1861, Nice, où il répand la première flamme de son prosélytisme sur ses élèves ou ses collègues, et où il participe à l'organisation de cours d'adultes; en 1864, Douai, où deux fois par semaine il organise chez lui des conférences

de métaphysique, et où, aux heures de liberté que lui laisse un double cours au Lycée et à la Faculté, il s'enferme dans une chère et féconde intimité avec Malebranche; en 1868, Versailles; en 1871, Paris, avec le Lycée Henri IV; puis, en 1875, l'École Normale marquent les étapes d'une carrière où la rapidité naturelle de la marche s'éclaire à l'éclat d'un enseignement très vivant et très aimé, comme aux premiers rayons d'une réputation naissante d'écrivain et de philosophe. L'Académie des Sciences morales avait couronné en 1869, sa belle étude sur Malebranche. Et, au printemps de 1872, cette vie s'épanouit dans un amour doux et vif et profond qui répand sur elle un charme exquis dont ceux-là seuls peuvent deviner le prix qui l'ont vu croître chaque jour. De cet amour allumé au foyer d'un homme de grand cœur et de grand talent, de M. Saint-René-Taillandier, on ne peut parler qu'en empruntant à M. Ollé lui-même ces touchantes paroles dont seule l'intime expérience de son propre cœur pouvait inspirer l'accent pénétrant : « Partager son nom et sa vie, d'ordinaire, c'est là une locution banale; ici, c'est vrai d'une vérité complète et toute vive. Affections, goûts, enthousiasmes, indignations, préoccupations, bonheurs ou peines et soucis, idées et travaux même, tout devait être commun, et cela devait durer vingt-six ans, et cela dure encore ! Celle qui lui survit ne vit que de lui; l'on s'adresse à elle comme l'on s'adressait à lui; ayant tous les deux voulu, et j'allais dire fait les mêmes choses, elle, pourtant, toujours vraiment femme, et discrète, et comme voilée, personne ne les sépare. La mort même les a éloignés l'un de l'autre pour un temps, elle ne les a pas détachés. Lorsqu'en s'aimant, on aime ensemble ce qui ne passe pas, l'affection non plus ne passe pas : Dieu garde éternellement ce qu'il consacre. » Et quel fils, déférent et tendre, il fut pour cette mère qui survit à ses trois fils ! Et quel père, pour ces deux enfants qui répondirent si entièrement aux soins de l'éducation la plus vigilante, la plus élargissante, la plus élevante qui se puisse, pour ce fils et cette fille qui n'avaient et qui n'ont toujours qu'un même esprit et un même cœur avec ce père incomparable dont l'affection, au moment où sa présence visible allait leur manquer, leur jetait ce cri comme l'hymne du bonheur passé et de la tendresse immortelle : « Oh ! ces quatre ! »

C'était une de ses maximes préférées que le bien aime à se répandre. *Bonum est diffusivum sui.* De la source vive de ses affections et de son bonheur s'épanchaient libéralement d'inépuisables témoignages de bonté où il se mettait diversement, mais toujours en s'y donnant lui-même. Ce qu'il dit de Gratry, il faut le répéter de lui-même : « Plus il participe à la vraie vie, plus il brûle d'en faire part aux autres. Tout, chez lui, va à l'action, et à l'action sociale. » Et sans rien perdre de ses réserves singulières ni de sa précision secourable, sa sympathie, sa charité était littéralement universelle. Vraiment peut-on rien de plus, pour tous ceux qui ont rencontré M. Ollé, reçu son sourire, sa parole, l'étreinte de sa main, que de dire : « Vous l'avez connu : je n'ai rien à vous apprendre d'un tel homme; il se révèle tout seul et tout entier dans la franchise et la claire unité de son caractère. »

Et pourtant, s'il faut ici faire un aveu qui ne m'est point seulement personnel, plus on pénétrait dans son intimité, plus aussi on découvrait qu'il y avait en lui beaucoup à découvrir; et plus aujourd'hui, craignant de laisser ignorer cette richesse inaperçue, j'ose déclarer à plusieurs de ceux qui ont cru peut-être le bien connaître et le bien juger : « Non, ni l'homme ni le philosophe ne sont seulement en lui ce que peut-être ils vous ont paru. »

Est-ce donc qu'il y avait, en M. Ollé, des replis de conscience ou des complications obscures ? Nullement, et ce mystère de sa vie ou de sa pensée naît même d'une cause toute contraire. S'il a lui-même, avec une prestigieuse habileté, réussi à retrouver dans la vie si tourmentée et si contredite de M. Vacherot, la secrète unité dont elle s'est inspirée partout, en revanche dans la sienne où l'unité est si visible, la richesse des aspects et la complexité des nuances opposées qui se fondent comme d'elles-mêmes dans une impression de pure lumière sans couleur, semblent défier l'analyse. Car en lui, le principe de l'accord échappait si l'on ne voyait en même temps le principe de la diversité. Là est l'énigme, que la plupart n'ont pas même soupçonnée; et beaucoup ont été injustes, les uns parce qu'ils ont vu seulement la surface tout unie sans deviner le mérite de cette simplicité savante qui n'étonnait en rien, mais qui n'en était que plus étonnante, les autres parce qu'ils n'ont été frappés que d'un des aspects du solide chef-d'œuvre de cette vie, sans comprendre qu'il pût offrir tant de faces également sculptées et lumineuses.

« Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par l'occasion et la rencontre d'en user. » Ce vœu de Pascal, il l'a exaucé. Lui qui souhaitait qu'on ne mît « dans la recherche du simple aucune espèce de complication » et qu'on allât « à la bonne française », mais qui, en même temps, voulait que « tout fût fait en perfection », il alliait l'extrême aisance qui se joue et se produit sans effort, au travail constant, opiniâtre, d'une volonté qui conquiert ces dons de nature comme s'ils ne devaient être que le prix du labeur : par là, il avait obtenu, il développait sans cesse une admirable maîtrise de soi ; en sorte que tout ce qu'il était, il l'était à la fois comme en s'abandonnant à la libre inspiration d'une grâce naturelle, et comme en disposant de ses pensées ou de ses actes par une réflexion consciente de ses raisons, par un art sûr de ses moyens. Bien plus, tous ces dons de nature, qui, sans perdre leur fleur, avaient fructifié dans les vertus morales de l'homme, se trouvaient pénétrés et comme transfigurés par une foi religieuse qui animait tout son être. Mais, dans cette parfaite unité, il respectait l'intégrité, il affirmait la solidité, il maintenait l'indépendance relative de ces trois ordres qu'il n'accordait justement qu'en les développant en lui aussi complètement que possible. Et jamais il n'a été catholique contre sa raison, ni raisonnable contre son cœur. Pour des spectateurs étrangers à cette grâce native et à cette merveille savante d'eurythmie, pour des amis mêmes qui, volontiers, coloraient ses jugements ou ses démarches à travers le prisme de leurs partialités, tour à tour peut-être il semblait avoir ou à contraindre son sentiment pour le régler dans les bornes de sa pensée ou à contraindre sa pensée pour l'assujettir à sa foi : non, non. Il n'a pas connu un seul conflit intérieur, parce qu'il n'a jamais perdu, j'en ai recueilli l'aveu, la virginité du cœur, ni celle de l'esprit. Et ainsi, de neige et de flamme, il alliait — je cite encore, « l'humilité et la pureté qui recueillent la vie à la charité qui la répand », l'enthousiasme au calme profond des grandes eaux.

L'action, et pour tout dire d'un mot, le rayonnement de M. Ollé, tenait sans doute à cette intégrité d'âme qui s'épanchait en d'imperceptibles contrastes et comme par le rhytme subtil de qualités opposées. Son maintien même révélait je ne sais quel tempérament de réserve et d'effusion, de sérieux et de gaieté, de force et de tendresse. Il n'avait pas seulement maîtrisé son âme, mais le moindre geste avait gardé ou acquis tout son sens expressif; il savait

s'inclinant d'un mouvement lent, emplir son regard et son étreinte d'une intense affection, comme il savait par un pli des lèvres ou un imperceptible redressement de la tête écarter toute indiscrète familiarité, comme aussi il lui avait suffi un jour de tenir de l'extrémité des doigts l'extrémité d'une copie pour faire sentir à son auteur l'inconvenance de telle allusion injurieuse. Le son de sa voix, d'abord comme voilé et adouci, s'affermissait, s'enlevait en un accent d'une singulière autorité; et, dès qu'il touchait aux grands objets qui lui tenaient au cœur, les paroles qu'il tirait « du fond de la poitrine » avaient un éclat contenu et comme un tressaillement sonore d'émotion discrète. Quand il traitait de ces hautes questions, son attitude révélait d'abord l'effort énergique de l'homme qui fait concourir toutes ses ressources et pour ainsi parler tous ses membres, noués et tendus pour un élan, à l'œuvre de la pensée; la tête s'abaissait comme pour se tourner vers cet intérieur de l'âme où la méditation trouve un monde; mais le regard se relevait légèrement, comme pour montrer que, si les hauteurs où il aspirait à nous élever ne sont pas de celles qui en imposent aux sens, il n'y a jamais possession de la vérité sans une laborieuse ascension, une ascension que marquait, que soutenait le mouvement de sa main aérienne. Après une lente préparation qui, selon son expression, le crucifiait parfois à sa plume et à sa pensée, il aimait les périls charmants de l'improvisation; il se complaisait à dérouler avec une ample lenteur les replis des idées les plus simples comme on déploie un souple voile de soie. S'il excellait à apprécier, à encourager les essais de ses élèves, c'est qu'il avait à la fois une sympathie très vive pour tous les gens d'esprit, une imagination très prompte des physionomies morales, le sens très délicat et même caustique des travers. Il lui avait fallu se défendre contre une verve railleuse. « Sa lèvre fine, comme il le dit de Malebranche, a bien des fois ébauché un sourire dont la grâce piquante eût été presque cruelle si la charité ne l'eût tempéré »; mais ce sourire même qui disait tout, s'achevait en une expression de bienveillance, qui pansait, sans les toucher, les utiles blessures qu'il avait faites. Très franc dans son exquise politesse, ayant l'horreur du mesquin, il était prêt à quitter une conversation très haute pour écouter longuement des misères, dès que la déférence ou la charité l'exigeaient. Sensible lui-même aux moindres piqûres, comme aux moindres ridicules, au point de dire que « rien ne peine autant qu'une attention méprisée », il savait tout voir et tout supporter, non par indifférence, mais par une bonté qui le faisait planer bien au-dessus des mille petitesses de la vie, sans les dérober à sa clairvoyance : il en a tenu compte, il en a souffert, mais sans cesser « d'avoir dans le cœur (c'est lui qui parle) je ne sais quelle douce joie qui en déborde », et qui recouvrait tout.

Il a écrit, sur la confiance et sur la connaissance mutuelle des hommes, des pages qui resteront parmi les plus vivantes et les plus pleines de son âme même : il avait la science que Socrate s'était vanté de posséder ; mais il l'avait à un degré et en un sens tout nouveau, cette science de l'amour ardent et pur, ce sentiment de la communion réelle des raisons et des cœurs. A un de ses élèves qui, touché et même étonné des infinies prévenances de celui qu'entre nous nous appelions volontiers « le cher maître », lui avait demandé : « Qui donc suis-je pour vous? » il répondait : « Oh! ce que vous êtes pour moi, mon cher ami : vous êtes une âme en qui j'ai pleine confiance, une âme et un esprit où j'entre à mon aise avec joie, et vraiment je trouve en vous qui êtes dans toute la force du terme un ami, je trouve la joie d'aimer cordialement une

âme et d'en être aimé : nous mettons en commun les meilleures choses, les plus grandes ; et nous savons aussi nous occuper ensemble des petites, rire de bon cœur ; et vous avez de quoi donner, dans les occasions, de bons conseils, apporter lumière et force. Merci, mon bien cher ami, mon ami. » Lumière et force et joie, combien et à combien d'esprits il en a donné dans ce grand cabinet hospitalier de la place Saint-Sulpice, qui, pour tant de jeunes gens, restera l'un des lieux les plus chers !

Qui donc décidera s'il était plus doux ou plus ferme, plus enjoué ou plus grave ? Un instant vous vous plaisiez aux libres allures, aux amusements de cet esprit qui faisait l'enfant avec les enfants, comme on se plaît aux jeux de Marivaux ; et au moment même c'est un accent de Bossuet qui retentit. Dans Bossuet même, c'est la bénignité qu'il aime et la tendresse cachée sous la force, comme en saint François de Sales, son autre grand ami, il goûte la foncière fermeté du jugement. Si vous le voulez juger par un trait unique, vous vous trompez toujours. Trompeuse, cette aimable facilité de l'abord, si vous n'y sentez la discrétion qui met chacun en son rang d'affection et de confiance. Trompeuse, cette réserve même et cette pudeur de l'âme, si vous ne la corrigez par la libéralité d'un amour qui donne au delà des mérites. Trompeur, ce tour d'esprit analytique et cette subtilité des vues de détail, si, dans cette précision minutieuse, vous ne sentez la grande largeur synthétique des inspirations d'ensemble. Trompeur, ce goût de la tradition, ce respect de l'autorité, si vous n'y joignez l'inviolable indépendance du jugement : « Fût-il jamais homme plus jaloux de sa liberté que moi ? » Trompeur, ce besoin même de raison, ce pacte de modération, si vous ne voyez la hardiesse prête « à faire des choses qui étonnent ».

Volontiers je dirai qu'il suffit de réunir les reproches qu'on lui a adressés, pour le louer pleinement. Vous, vous incriminiez en lui je ne sais quelle raideur de conviction inflexible, et vous, vous notiez je ne sais quelle onction et quel charme trop caressant. A deux pas de distance, je l'ai entendu accuser de s'enchanter de la grâce voluptueuse de sa pensée ou de se bercer mollement au poème de sa vie, et je l'ai entendu traiter presque de fanatique parce qu'il acceptait, parce qu'il aimait « les conditions et les exigences d'une époque militante ». Tel a pris peut-être pour excès de susceptibilité personnelle ce qui était chez lui soin de la dignité, respect pour la vérité et pour la conscience humaine, dévouement à ce qu'il voulait faire estimer en lui. Il agissait par raison seule avec l'ardeur de la passion, toujours au-dessus de sa tâche afin de la mieux faire : condescendance infinie pour les personnes, absolue décision de pensée, il était la douceur même dans l'intransigeance même. Et ne croyez pas non plus que cette pensée si tranchée fût tranchante, impersonnellement fixée, immobile : elle est demeurée ouverte au mouvement de la vie, sympathique à toute manifestation intellectuelle et sociale où respirait une âme de sincérité et de générosité, ne se scandalisant jamais d'un fait, ennemie de la précision artificielle et des contours abstraits, confiante dans les renouvellements de l'avenir, préférant aux moyens timorés d'une sagesse routinière les hautes inspirations d'un art comme celui de Wagner ou les initiatives d'un apostolat comme celui du P. Hecker, toujours jeune et avide, tournée en haut par l'admiration qui était comme l'état de nature de cette âme, par l'admiration dont il avait fait à Nice le sujet de son premier discours public, et qui, surtout en ce sens moral, demeure la première des passions philosophiques.

Par son exemple comme par ses avis, il a été un maître de probité intellectuelle. « Tout homme qui, choisissant un objet d'étude, l'étudie à fond est un bienfaiteur de l'esprit. » Mais en lui la recherche critique ne se sépara jamais de la possession sereine. » M. Ollé, dans ce temps si troublé, n'a pas connu le trouble de l'âme. « Je n'ai pu parler bien de la mélancolie, écrivait-il dès sa première année d'École, parce que je ne la connais pas d'original, si ce n'est celle qui naît de la réflexion même sous une forme poétique. » Moins encore, il a connu par expérience personnelle l'angoisse des âmes dont Pascal approuvait comme un pis-aller la recherche gémissante. Pour recevoir toutes les leçons de la vérité aimée et possédée sans déclin dans la lumière, il faut en effet ignorer les souffrances et les leçons du doute ; pour garder toute l'intégrité de l'esprit, il est nécessaire de demeurer inaccessible aux orages du cœur. Dira-t-on que c'est une infirmité de la nature humaine de ne pouvoir tout allier et tout réaliser en un seul exemplaire de la nature d'homme même la plus riche et la plus accrue ? non ; « pour penser virilement il n'est pas indispensable d'avoir douté. Quand il s'agit de se rendre compte des choses, *le doute n'y fait*, dit excellemment Leibniz. Le doute détruit, dissout, ou du moins trouble la chose à voir. Que, pour surmonter le doute, on examine : soit. Mais que, pour examiner, il faille commencer par douter, c'est ce que je nie. » Est-ce encore à dire qu'il y ait là impassibilité et méconnaissance ? des obscurités et des insuffisances inévitables de la connaissance ? non et toujours non ; car dans la raison la plus ferme, il y a place pour l'inquiétude et le mouvement, justement parce que plus on voit, plus on souhaite de voir, « parce qu'on ne connaît jamais assez, jamais assez bien » ; car aussi, dans l'âme la plus sereine, il y a place pour cette passion de répandre la lumière, pour cette charité clairvoyante qui s'émeut des incertitudes ou des ténèbres d'autrui. Mais qu'ils sont rares ceux qui n'ont connu que ce doute normal des âmes saines, ce doute qui naît de la crainte même de ne pas croire, de ne pas voir encore assez, du désir d'égaler davantage par l'intelligence, par la volonté, par le prosélytisme, l'ampleur et la fécondité de la vérité ! Aussi de toutes les énigmes que nous propose une vie si sereine, la plus insoluble, c'est assurément cette sérénité même. Les premières pages qui nous restent de lui, dans sa correspondance intime, sont les plus étonnantes, peut-être à la fois par une précoce maturité et par une jeunesse d'esprit et de cœur qui sont demeurées toujours comme sa parure. En lui, la lumière intérieure avait brillé dès l'aube, pour s'élever, sans une ombre, jusqu'au paisible rayon du midi qui, tombant d'aplomb, baigne les faces opposées d'une égale clarté ; au point que, faute de relief et de contrastes, les plus solides objets prennent ce caractère d'idéalité qu'évoque le nom, si étrange quand on l'applique à un homme élevé dans un tel milieu et pour un tel rôle, de prédestiné.

La lumière, combien il l'a aimée et suivie ! je trouve dans ses notes un hymne où il la chante : « Elle est bonne, elle est une force, elle est un guide, elle rend heureux, il fait bon vivre en elle ; elle est harmonie et effusion » ; il goûte ce texte sacré qui compare l'âme juste au psaltérion à dix cordes, où au jeu du soleil divin dans le prisme du monde moral. Quel œil humain a su discerner en lui l'intime accord des rayons, ou quelle habileté de peintre réussirait à fondre tant de nuances savamment unies pour nous rendre l'impression de cette lumière de plus en plus pure qui, par d'imperceptibles

rythmes, formaient comme une musique de clarté ? En songeant à cette joie lumineuse qui faisait de sa vie de famille comme un paradis, ah ! combien je comprends la douleur de ceux, de celle qui, sans préparation, s'est réveillée de cet enchantement, et comme ici, dans l'impuissance d'achever ce portrait ou de sonder cette plaie, il faut s'arrêter un moment pour laisser le souvenir et l'hommage s'achever dans le silence des pleurs !

— Si l'homme, en M. Ollé-Laprune, nous est apparu singulièrement riche et déconcertant à force de simplicité unie et claire, le philosophe est encore plus complexe et plus énigmatique par l'extrême transparence et par l'abord si accessible d'une pensée très haute sans escarpements. Au fond, la difficulté de connaître l'homme et la difficulté de connaître le philosophe ne sont qu'un seul et même problème; tant il est vrai qu'à la lettre, il a vécu pour nourrir sa pensée, et pensé pour éclairer et emplir sa vie. Et si le caractère de l'homme a été exposé à des jugements partiels et partiaux, la doctrine du philosophe a été peut-être moins comprise encore, d'autant qu'elle dérivait de sources plus personnelles et plus neuves. « La clarté de mes paroles est souvent trompeuse », avait observé Descartes; et déjà Platon avait fait remarquer que Socrate enfermait un sens divin sous des discours populaires. Volontiers je dirais de M. Ollé-Laprune que les formes élémentaires, traditionnelles, courantes, dont plusieurs lui reprochaient de se contenter, servaient de vêtements ou mieux de corps à une pensée originale et féconde, dont ceux qui l'ont jugée avec une alerte sévérité ont prouvé qu'ils ne l'entendaient pas toute : car elle est latente partout, plutôt qu'exprimée en un point quelconque de son œuvre. Et, chez un homme si nourri de toutes les traditions et de toutes les connaissances classiques, elle est demeurée spontanée comme celle d'un autodidacte, parce qu'elle n'a jamais atteint l'esprit sans traverser la vie.

Il ne faut point s'imaginer en effet que la vérité et l'efficacité d'une doctrine tiennent uniquement, ni même principalement, ni peut-être légitimement à la seule pénétration de l'analyse spéculative ou à la hardiesse des constructions intellectuelles : il y a une autre dialectique que celle de la raison abstraite. Et s'il faut une laborieuse initiation pour acquérir la compétence du pur spéculatif, il en faut une, plus lente, plus complexe, plus entière, pour obtenir jusqu'à lui conférer une précision scientifique, l'expérience de la pensée vivante, ce qu'on peut appeler à côté du savoir pur, « le savoir-vivre et le savoir-faire, dans la bonne acception du mot. » *Ars est bonum virum fieri.* C'est l'originalité de M. Ollé-Laprune de ne s'être jamais arrêté à une idée quelle qu'elle soit sans en chercher le commentaire, le contrôle et la preuve dans le laboratoire de la vie, sans la confronter avec les exigences pratiques, sans la mesurer à tout l'homme qu'il portait en lui.

Et ainsi ce qui, par une culture persévérante, était chez lui sens exquis et vraiment savant de la vie, devenait en même temps principe intégral et vraiment scientifique du jugement. A l'ordinaire tout esprit philosophique gouverne ses appréciations par des vues systématiques auxquelles il rapporte, dans une analyse réfléchie, ses idées et ses œuvres, les œuvres et les idées d'autrui : si bien que ses jugements sont ou semblent déterminés exclusivement par des principes spéculatifs, sont ou semblent exprimés uniquement en des conceptions abstraites. Pour M. Ollé-Laprune, le critérium philosophique était infiniment plus complexe : sa première démarche n'était pas de mesurer l'idée qu'il rencontrait, la leçon d'élève qu'il avait à juger, l'œuvre qu'il lisait

à des principes analytiques ou à un système réfléchi : c'était tout l'être, en lui, philosophe et artiste, savant et croyant, qui devenait la mesure des choses, équilibrant ses impressions fines et multiples dans une large et ferme appréciation d'ensemble, sans rien de fermé, avec une défiance instinctive des arguments toujours courts par quelque endroit, confiant en ce discernement immédiat, mais si laborieusement acquis par toute sa vie. Ce qu'on eût pris volontiers pour de l'impressionnisme, ou de l'empirisme, ou du parti-pris, n'était donc que la mise en œuvre d'une très profonde disposition philosophique dont il fallait chercher le fondement et la justification dans la culture commune de la volonté et de l'entendement, dans cet art de régler, de réaliser, d'universaliser sa propre personne, dans tout cet esprit de conduite où l'habileté consommée se rencontrait avec l'absolu détachement de soi. Voilà pourquoi, en face de toutes les réformes de l'enseignement à l'École et ailleurs, il avait toujours tenu essentiellement à maintenir les exigences d'une formation vraiment générale et humaine, le culte des humanités.

« Mais, objectera-t-on, n'est-ce point là dénaturer la philosophie ou même en sortir pour s'absorber dans une tâche de moraliste, ou substituer au travail propre de la pensée une œuvre de culture littéraire ou d'ascétisme pratique : en sorte que la seule part intéressante d'une telle vie, c'est l'équilibre et comme la réussite individuelle de l'homme même, mais sans que la pensée ait un caractère proprement philosophique, toute rattachée qu'elle est à ce réalisme ou à cet empirisme pratique qu'on pourrait nommer un *simplisme*, parce qu'il prend les choses naïvement comme elles apparaissent, selon les exigences de la conduite ? » C'est là précisément qu'est la méprise. Si le criticisme de l'entendement consiste à s'attacher à la façon de penser plus encore qu'au contenu même de la pensée, il y a un criticisme de l'action qui s'attache à la façon de vivre, plus encore qu'à la matière même de la vie; et si, au point de vue idéaliste, il y a une esthétique transcendantale qui nous purifie d'illusions spontanées, pourquoi au point de vue pratique cette critique des apparences ou cette purification des données illusoires ne comporterait-elle pas une méthode et une précision scientifiques? Voilà l'entreprise qu'a réalisée M. Ollé pour lui-même; voilà le principe très fécond de la philosophie inédite dont il a semé le germe.

Sans doute cette dialectique morale n'est pas d'emblée communicable, spécieuse, enivrante comme le sont les virtuosités métaphysiques, et « ces fausses vérités » qui, à l'éveil de la puberté intellectuelle, apparaissent comme la marque de la force et de la fécondité : il y a en effet un tempérament d'esprit et surtout un âge auquel les constructions et les destructions spéculatives ne coûtent pas plus qu'un jeu, en passionnant comme un drame. L'honneur de l'enseignement de M. Ollé, c'est d'avoir, au risque parfois d'être lui-même mal compris ou même disqualifié, toujours ramené les esprits qui lui étaient confiés au sens plein des mots et des choses, au sérieux de la vie, par un recours invisible et constant à une expérimentation métaphysique et morale, dont aucune initiative proprement intellectuelle ne saurait ni se passer ni nous dispenser. Et voilà pourquoi il est infiniment plus malaisé et plus rare de comprendre à fond et de juger avec compétence une telle philosophie que de pénétrer les plus ardues inventions de la dialectique spéculative; car cette philosophie de la vie oppose une résistance insurmontable au seul travail de l'esprit, à l'effort même prolongé et méthodique de l'attention, et à la critique

la plus aiguisée. « Ces simples mots : Au feu ! quel sens n'ont-il pas pour qui a vu l'incendie. » Lui, il avait vu cette lumière intérieure, que tout homme porte et doit entretenir en soi, et ceux qui ne l'avaient point alimentée en eux ne savaient pas éclairer ses paroles les plus claires.

C'est même pour se prémunir et pour prémunir les autres contre l'esprit de système et contre les tentations de l'originalité présomptueuse qu'il a toujours redouté de se détacher du simple, de l'élémentaire, de l'ordinaire. Il a mis plus de soin à voiler la nouveauté de ses idées les plus personnelles que d'autres à se parer de découvertes imaginaires. Combien son style même est un merveilleux instrument d'optique pour atténuer les hardiesses et rapprocher les cimes ! Ouvrez une de ces pages où l'abondance semble extrême et où le cours de la pensée paraît s'attarder voluptueusement en des méandres infinis : si cette page vous donne l'impression de n'avancer point, c'est que vous ne savez pas mettre sous chaque mot le commentaire très précis et très riche qu'il appelle ; c'est que, ne possédant pas la science des origines de cette pensée et de cette parole toutes pénétrées des traditions grecque et chrétienne, toutes pleines des sources classiques et des inspirations les plus modernes, toutes nourries d'expérimentations réelles dont le langage ne donne qu'une traduction symbolique, vous ne voyez pas quelle foule d'idées et de nuances et d'actions sont ramenées à l'unité d'un terme ; c'est que, dupe d'un prestige, vous croyez toucher à l'horizon lointain parce qu'une étrange transparence de l'air dissimule la distance. C'est de cette distance qu'il faut ici donner la mesure, en montrant dans la suite de l'œuvre philosophique de M. Ollé-Laprune, non pas simplement un système, mais une *doctrine*, et une doctrine qui nous porte loin des perspectives coutumières, parce qu'elle étudie et manifeste la solidarité organique de ce que l'on appelait tout à l'heure « le savoir pur, le savoir-vivre et le savoir-faire ».

Une doctrine, oui, M. Ollé en a une et très arrêtée ; et pourtant il ne semble pas qu'on l'ait dégagée nettement des ouvrages où l'auteur avait eu le dessein de la mettre, mais où il avait conscience qu'on n'avait point su la trouver pleinement : il suffisait, pour s'en rendre compte, de surprendre chez lui certains sourires par lesquels il accueillait telle ou telle critique, et surtout telle ou telle adhésion prématurée ou incompétente. Car la difficulté semble extrême d'exprimer, en fonction de l'entendement et par une théorie, ce qui semble œuvre de vie plutôt qu'œuvre de pensée. Et cependant c'est bien sous forme de théorie et en langage intellectuel qu'une telle conception nous est proposée. Quelle est donc cette pensée dominante, cette pensée de derrière la tête qui restera comme l'apport personnel de M. Ollé-Laprune dans l'histoire générale des idées ? Le voici, ce semble.

La connaissance même philosophique, la certitude même rationnelle n'est point une tâche du pur entendement et de la pure raison. La croyance est un élément intégrant de la science, comme la science est un élément intégrant de la croyance elle-même ; c'est-à-dire que *la vue de l'esprit* est toujours solidaire de *la vie de l'être* ; c'est-à-dire que la philosophie est indissolublement affaire de raison et affaire d'âme ; c'est-à-dire enfin que ni la pensée ne peut suffire à la vie, ni la vie ne peut trouver en elle seule sa propre lumière, sa force et sa loi totale. « Il ne faut pas voir rien que la raison dans l'homme, et rien que l'homme dans la raison. »

Cette thèse fondamentale, on le remarque aussitôt, n'intéresse et ne

renouvelle pas seulement la théorie si importante de la connaissance; mais elle remet en question toute la conception commune de la philosophie, toute la solution du problème de la destinée. Il n'est donc pas surprenant que l'auteur n'ait pu immédiatement ni en faire saisir le sens exact, ni surtout en faire admettre le caractère rationnel. J'en dois ici marquer l'histoire et le progrès.

On peut dire que certains termes essentiels de la langue philosophique devront à M. Ollé-Laprune un changement profond et décisif de leur sens usuel. Tels sont ceux de certitude morale, de croyance, de doute et de foi. Qu'on prenne le mot *croire* : dans son acception primitive et précise, il signifiait se fier, sans vue directe, au témoignage de qui sait, et se fier par des raisons extrinsèques à ce qui est affirmé. D'après la signification qu'avait fait prévaloir Kant et l'École Néo-Kantienne, *croire* c'est affirmer, sans raisons objectives et apodictiques, et fonder subjectivement son assertion sur un décret du vouloir, tel qu'il y a hétérogénéité entre la raison de la science et la raison de la croyance. Mais voici maintenant un sens nouveau, plus large et plus précis, un « grand sens » qui est désormais acquis à ce grand nom de *croyance* : croire n'est pas affirmer par des raisons simplement extrinsèques, ce n'est pas attribuer à la volonté le pouvoir arbitral de dépasser l'entendement, c'est vivifier les raisons intrinsèques, démontrables et démonstratives, par l'adhésion de tout l'être; c'est joindre le complément d'un consentement cordial, volontaire et pratique à l'assentiment raisonnable et rationnel. Car il ne s'agit pas seulement d'atteindre et de prouver l'être *ut verum*: il faut encore, quand on l'a touché par la pointe de la démonstration spéculative, en pénétrer la richesse, en égaler davantage le contenu, le voir, le vouloir et l'épouser *ut bonum*. Bien plus, on ne peut l'affirmer réellement par l'esprit sans déjà, « par la prière naturelle de l'attention et par l'accueil de la bonne volonté », en accepter la présence réelle, même avant de savoir distinctement ce qu'il est; et c'est pour cela aussi que le doute méthodique reste toujours décevant s'il n'est qu'un artifice, ou illégitime s'il est effectif. « Jamais porter la vie en soi ne sera un obstacle pour juger de la vie et pour en démêler les principes et les lois. La réalité possédée n'est pas contraire à la vue de la vérité : c'est une condition de bien voir. » Telle est la formule si nette que je recueille dans le dernier écrit de M. Ollé, dans cette très belle étude sur Jouffroy, qui va paraître, et où se marque comme un développement nouveau de sa plus large manière.

Ainsi la certitude a un caractère moral intrinsèque à son caractère intellectuel; et la croyance accompagne, commente, emplit, sans la compromettre ou la dénaturer, la connaissance la plus lumineuse, parce que jamais nous n'agissons par l'esprit seul, sans mettre en branle toutes les ressources de l'être humain. Entendue de la sorte, la croyance ne se fonde plus en rien ni sur des arguments indirects, ni sur une décision toute subjective, ni sur un coup de fidéisme; elle marque tout ce qui, dans l'acte de la connaissance, implique que la connaissance n'est pas le tout de l'acte; elle tient à la fois à la nature de l'être réel et à la méthode de notre pensée. Car d'une part, « en avançant dans nos réflexions, nous trouvons que l'être comme tel n'est pas connaissable par pure raison, et que cela ne tient pas à une défaillance de la pensée, mais à ce que l'être est l'être », soit qu'en lui-même et dans sa plénitude, il dépasse ce que la connaissance peut définir et égaler, soit que « l'implicite étant la loi de tout ce qui est vivant, imparfait et fini, il ne puisse

y avoir connaissance explicite que dans l'abstrait ». D'autre part, la croyance exprime le procédé naturel et vital, la démarche complète de l'être pensant et agissant qui va à la vérité avec toute son âme, ξὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ, ce n'est pas dire assez, de l'être qui connaît et s'assimile l'être avec tout son être, cœur et corps. Oui, pour le philosophe qui est dans l'ordre, « penser est son labeur et son office ; mais je ne dirai pas que c'est un penseur, si être penseur, c'est accomplir à part une fonction spéciale, et se ranger comme dans une caste, et avoir une étiquette restrictive ou un domaine où l'on se cantonne. Il pense, lui, avec son âme tout entière et aussi, tranchons le mot, avec son corps ; il pense avec son être tout entier. Il pense en faisant concourir à sa pensée, et l'imagination et le sentiment, et, d'une certaine manière, l'organisme même, car il pense en homme et humainement. Il pense en s'appuyant sur le sol qui le porte, en demeurant en contact avec l'humanité dont il fait partie, avec les vivants, avec les morts ; la pensée d'autrui, la pensée du genre humain, grâce à la parole, grâce à la tradition, lui sont présentes et entrent dans sa substance. Il pense enfin, attaché à Dieu, principe, soutien, lumière, règle de toute pensée. » Qui ne veut vivre d'une vie totale et normale ne peut philosopher comme il faut. « Qu'on aille à la recherche de la vérité avec une âme mutilée, c'est ce que je ne puis comprendre. »

Telles sont les pensées qui inspirèrent l'œuvre maîtresse de M. Ollé-Laprune : *La certitude morale.* Ce livre, il le présenta comme thèse de doctorat, en même temps que son étude sur la morale d'Aristote. La soutenance eut lieu le 4 juin 1880, en Sorbonne ; elle fut « brillante... et étranglée », selon le mot de M. Caro qui restreignit la discussion parce que, disait-il, « la salle sentait la poudre ».

« Sans goût pour la lutte, lui répondit M. Ollé, ennemi par nature et par conscience des pensées excessives et des paroles violentes, je ne songeais pas à me tenir en garde contre des entraînements que ni mes habitudes, ni mon caractère, ni mon expérience passée ne me faisaient pressentir. Et la question je la croyais de celles qu'un débat public éclaire avec plus de profit que de danger. Quel est donc ce degré étrange d'irritation et de susceptibilité de certaines passions contemporaines, que l'examen de pensées qui les choquent ne soit plus possible. Il y a des causes pour lesquelles vous avez fait noblement des expériences de ce genre, mon cher maître. » Plus philosophes et plus soucieux des seules idées, les élèves des différentes années et des diverses sections vinrent le mardi qui suivit la soutenance entourer M. Ollé ; et, écrit-il : « Pendant plus d'une heure d'entretien j'ai reçu des témoignages de respectueuse et cordiale sympathie. » A vingt ans de distance nous avons peine, en effet, à comprendre le scandale menaçant d'un livre, d'une thèse dont le caractère raisonnable et rationnel ne fait aujourd'hui question pour personne. Mais déjà quel chemin parcouru depuis le temps où il fallait un acte de courage « révolutionnaire » pour que le chef de la section de 1858 osât choisir la philosophie ! Ainsi par la persévérance et la force de sa douceur, M. Ollé a été un conquérant de liberté pour la pensée, pour la pensée dont il a fait respecter les droits et étendu le domaine au profit de ceux mêmes qui l'ont combattu.

Dix ans il se recueille et se consacre à son enseignement de l'École où il traite de la plupart des problèmes essentiels, en ramenant les raisons de son choix à cette triple question qui lui permet d'appliquer ses principes aux inquiétudes et aux besoins actuels : débat entre la science et la métaphysique,

nature et valeur de la certitude, périls de la pensée par la division extrême et l'anarchie des esprits. « *La Philosophie et le Temps présent* » qu'il publie en 1899 est la synthèse de cet enseignement. L'importance de cet *Organum* ou de ce *Canon* de la Philosophie, telle que l'entend M. Ollé, a échappé même à la plupart de ceux qui étaient le plus sympathiques à sa pensée. On n'a point vu assez que ce livre renferme, à travers mille allusions, mille critiques, mille traits d'actualité, une définition méthodique, une organisation complète de la Philosophie entièrement construite sur le fondement original des principes que j'exposais tantôt, avec la double préoccupation de l'union et de la liberté des esprits. C'est ainsi que sous la main et par l'inspiration de l'auteur, toutes les conceptions opposées du dilettante et du psychophysicien, de l'artiste et du savant se fondent en s'élargissant, comme les membres divisés et ennemis reprennent forme et vie commune en un corps où l'unité se marque à proportion de la variété des parties, et que pour la première fois, sans doute, il nous est donné de considérer dans la plénitude de son développement et toute la richesse de sa constitution : science éminente, art à sa manière, œuvre morale, œuvre de foi, partout ensemble raison et vie, c'est l'image plus complète qu'elle n'a jamais été tracée d'une philosophie, parlons juste, de « la Philosophie vraiment une et universelle, qui se fait par tout l'homme et pour tout l'homme ». Et comment elle se fait, par où l'esprit et la réalité se pénètrent, c'est pour réussir à le montrer qu'on nous mène peu à peu, par une sorte de nouveau Discours de la Méthode, jusqu'au profond et secret laboratoire où l'échange se fait perpétuellement de la vie à la pensée et de la pensée à la vie, et où se prépare le libre accord des intelligences. Loin donc de nous y enseigner une doctrine toute faite, l'on nous apprend comment on s'en fait une légitime et saine. L'apparente faiblesse de ce livre, — et c'en est la force, — c'est donc qu'il est comme un cadre vide de conclusions et de résultats définis : point de manifeste d'école, point de programme d'union ; mais un imperceptible progrès qui, à partir des notions les plus simples, ainsi que d'un germe inaperçu, va s'épanouissant ; mais des analyses, en apparence élémentaires, de noms et d'idées simples dont on peut dire qu'elles sont le commencement et la fin de la philosophie ; mais cette pensée partout présente à l'ouvrage, c'est que, « si la philosophie est la théorie de la vie totale, elle n'est pas elle-même la vie totale », et que dès lors il faut la constituer tout entière sous cette réserve dominante : « On doit vivre et vivre normalement, avant de philosopher normalement sur la vie, et avant de vivre de sa philosophie. »

Deux voies ici semblaient s'ouvrir devant M. Ollé-Laprune, comme il y a deux moyens d'abréger la nuit, ou en suivant le soleil dans sa course vers l'Occident, afin de prolonger la journée de travail, ou en allant à la rencontre de son lever par une audacieuse marche vers l'Orient. Sans doute les deux voies finissent par se rencontrer, et c'est pour cela que plusieurs ont été fidèles à leur maître qui ont commencé par sembler se séparer de lui. La première voie est la voie de ceux qui, sans cesser assurément d'avoir foi dans la vertu finale de la recherche toute désintéressée des résultats immédiats, n'attendent pas de traverser la nuit de la dialectique pour parer aux dangers les plus urgents et secourir les esprits en détresse. Pourquoi M. Ollé a tout naturellement choisi cette direction, comment sa pensée et son action ont été déterminées par ce choix même, c'est ce qu'il est important d'indiquer.

C'est que d'abord, par nature et par goût réfléchi, M. Ollé allait à la pratique,

ayant l'âme agissante et militante. « Le pur abstrait fatigue et désole. » Il avait le besoin de réaliser plus que d'analyser; il a donc toujours, peut-on dire, plus vécu sa pensée qu'il n'a pensé sa vie; et c'est pour cela que sa philosophie implicite a toujours devancé et dépassé sa philosophie explicite : on peut même ajouter que toutes ses découvertes, nées du plus libre mouvement de l'âme, sans recours effectif à aucune influence proprement philosophique, et comme parties du sanctuaire fermé de la conscience, se sont produites implicitement sans que la réflexion explicite ait toujours pris le temps de les égaler. N'a-t-il pas insisté, plus que personne après Newman, sur cette vie implicite qui est la matière ou l'enjeu de la recherche? N'a-t-il pas répété, après Bossuet, que « l'homme est toujours à lui-même une grande énigme et que son propre esprit lui sera toujours l'objet d'une éternelle et impénétrable question? » N'a-t-il pas appris de Gratry que « faire remarquer l'essentiel inaperçu, c'est la grande utilité de la philosophie »? Et comme sa pensée dominante c'était de montrer qu'il y a, dans la connaissance même, autre chose que la connaissance, il semblait spontanément et délibérément porté à achever sa propre thèse dans la pratique et par elle. Mais, comme d'autre part il maintenait que, dans la croyance même et dans la vie, l'élément rationnel est toujours présent, il s'est exactement borné à militer par les idées seules, et il a de plus en plus conçu la philosophie sous la forme d'une action spéculative et d'un apostolat théorique.

Toutefois, ici encore, deux directions sollicitent la pensée. Que sera, en effet, cette œuvre théorique? Consistera-t-elle essentiellement à mesurer les forces et les limites de la pensée pour réserver à la vie ce qu'elle apporte d'imprévisible enseignement? Consistera-t-elle au contraire à alimenter ou, pour ainsi dire, à faire de la vie avec la pensée même?

M. Ollé n'a pas détourné le regard de la première de ces directions, et ce serait une tâche très profitable que de recueillir ses vues sur ce problème capital. Mais enfin c'est surtout vers la seconde de ces directions qu'il s'est orienté; et c'est même pour cela qu'il a paru se contenter toujours et de plus en plus des formes usuelles du réalisme, alors pourtant qu'il s'éloignait sans cesse davantage du fond de cette doctrine, de son rationalisme et de « cette suffisance intellectuelle, de cette étroitesse démodée » qui, selon son expression, « fait sourire de pitié ». A mesure donc que sa pensée était plus pleine et plus large, on peut dire que le vêtement technique dont il la couvrait devenait plus mince, et que son réalisme notoire, que son effort dialectique à simplifiait, comme pour stimuler les esprits à chercher derrière le symbolisme des mots le fonds inexprimé, et pour mettre en évidence la disproportion normale de la vérité concrète avec les formules verbales ou les définitions intellectuelles auxquelles tant d'esprits s'arrêtent comme à la réalité même. Et ce n'est pas une des moindres énigmes qu'il nous propose, que cette apparente contradiction entre la matière et la forme de sa doctrine; au point que, faute de la discerner, beaucoup lui ont reproché cette simplification croissante de sa méthode au moment où elle résultait d'un enrichissement de sa pensée.

Par ces raisons multiples, par ce sentiment qu'il a fortement exprimé dans son discours du 23 juillet 1894 sur le « Devoir d'agir », par la conscience de « la responsabilité de chacun devant le mal social » et en face de « ces questions pressantes qui nous prennent à la gorge », s'explique le caractère des œuvres dernières de M. Ollé-Laprune, la rapidité relative de leur production,

l'étendue du succès qu'elles ont obtenu, et ce qu'on pourrait nommer l'élargissement ou même le déplacement de son influence.

Les Sources de la Paix intellectuelle publiées en 1892, sont comme l'épure de ce qui, dans la désunion actuelle des consciences, peut et doit préparer et procurer une unité réelle, un équilibre sans doute toujours instable et provisoire, mais qu'on ne peut obtenir, même tel, qu'à la condition de tendre à l'accord entier et définitif. « Empressés à accueillir les incomplets, disait-il encore dans son discours du 1er août 1893, au collège Stanislas, vous maintiendrez que le vrai remède n'est que dans la vérité complète. Vous ne diminuerez donc jamais la vérité comme jamais vous ne diminuerez en vous la dignité du caractère, ni l'honneur de la vie. La paix est à ce prix. Puisqu'elle est ordre et union, et au fond amour, ou du moins fruit de l'amour, elle demande, comme l'amour même, que ce qu'elle rapproche soit quelque chose et soit quelqu'un. Si celui qui aime, n'était qu'un fantôme d'être, que donnerait-il, n'étant rien, en se donnant soi-même? Et si celui qu'on aime n'est à son tour qu'un semblant d'être, que peut-on aimer en lui? Je le sais, l'amour quand il est pitié, quand il est bonté, va vers ce qui n'est pas : mais cette condescendance a pour objet de le faire être, et si vous aimez ce rien, c'est pour en faire quelque chose, de même que la bonté créatrice et souveraine a aimé le néant pour lui donner l'être. En sorte qu'il demeure certain que l'amour suppose la parfaite distinction dans l'union parfaite. Et de là je conclus que la paix par effacement des idées ou par annihilation des personnes, si c'était possible, ou du moins par oubli de ce qui les sépare, n'est point une vraie paix. C'est plutôt en allant jusqu'à la cime de toutes vos pensées, et dans les rapports avec les personnes jusqu'au bout et au haut d'autrui et de vous-même, à force de sincérité et de franchise que, voulant la paix, vous la ferez et que, vraiment pacifiques, vous posséderez la terre. »

Le Prix de la Vie marque la synthèse la plus complète de la pensée spéculative et des préférences pratiques de M. Ollé : c'est l'expression de son dogmatisme, mais d'un dogmatisme où l'élément intellectuel est tout pénétré et comme coloré par la préoccupation morale et l'inspiration religieuse.

Car il faut toucher enfin à ce qui a été, pour M. Ollé, comme l'âme de son âme et la pensée de sa pensée. Et si je n'ai point encore parlé expressément de son Christianisme, ce n'est nullement pour dissimuler ce qu'il a toujours publiquement confessé en parole et en acte, ç'a été, respectant ses intentions et la vérité, pour montrer qu'en lui l'homme et le philosophe avaient tout leur développement naturel. En un sens même il a fait d'abord de son Christianisme un simple moyen d'être plus et mieux homme et philosophe. « Les hommes, dit-il après Fénelon, n'ont point assez de force pour suivre toute leur raison : cette philosophie naturelle qui irait sans préjugé, sans impatience, sans orgueil jusqu'au bout de la raison humaine est un roman de philosophie. » C'est de ce roman qu'il a voulu faire son histoire. Pas plus donc, on l'a vu, que l'inspiration morale de sa pensée première n'a fait de lui un simple moraliste et ne l'a empêché d'avoir une doctrine rationnelle, pas plus le caractère chrétien qui marquait tout son être n'a effacé ou recouvert en rien le sens et la valeur proprement philosophique de sa vie, de son enseignement, de sa pensée. Il ne s'est point lassé d'insister sur cette réserve qui lui tenait au cœur et qui était présente à toutes ses démarches. Elle correspondait profondément à la conception qu'il avait des rapports ou plutôt de la superposition des deux ordres,

de la nature et de la grâce qui, loin de s'entre-gêner, se complètent et se perfectionnent mutuellement; « car s'il y a une manière d'aimer la nature qui n'est pas chrétienne, il y a plusieurs manières de l'aimer qui le sont ». Elle correspondait précisément aussi à l'idée qu'il avait de sa propre vocation : il estimait en effet que non pas lui seulement, mais que chacun a une destination tout à fait propre, un rôle vraiment unique à remplir dans ce plan divin du monde où les âmes ont toutes une physionomie singulière comme l'amour qui les a appelées à l'honneur d'être et à la dignité de devenir cause à leur tour. « Plus je médite sur la suite et l'histoire de ma vie, plus il m'apparaît que ma tâche spéciale, c'est de rendre témoignage à la vérité chrétienne dans le monde philosophique et dans l'Université. » A ce monde qui dit comme le proconsul Romain : *Qu'est-ce que la vérité?* et qui le dit en tant de sens différents, qui demande au Christ si vraiment il est roi, il faut répondre, en faisant avec lui œuvre royale : Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la Vérité. » Réciproquement donc, plus il tenait à s'acquitter de ce rôle supérieur, plus aussi il avait passionnément à cœur d'être universitaire, d'être homme de raison, de parler en philosophe, sans sortir de sa compétence, d'user à la fois de toute sa pensée et de toute sa liberté, pour l'honneur même de sa profession et de cette École à laquelle, c'est son mot, il était « très attaché ». D'où il résulte qu'il a rendu un autre témoignage, un témoignage à la vérité humaine, à la philosophie, à l'Université, parmi des hommes et dans un monde où il y a peut-être encore plus d'ignorances ou d'illusions que de passions contraires. Par là, M. Ollé devenait un de ces messagers de paix et d'union, pouvant tout dire et parler partout, capables de rapprocher les esprits les plus éloignés pour peu qu'ils fussent droits et rassis; on l'a pu remarquer à ses funérailles où se rencontrèrent des hommes qu'on n'aurait pu sans doute réunir nulle part ailleurs dans un sentiment commun. Il y est apparu à plusieurs, je le sais, comme le symbole de ce qui rassemble les extrêmes, sans effacement, par la seule efficacité de l'intégrité des convictions, par la modération et la fermeté mêmes du caractère.

Il recueillait ainsi le fruit de sa douceur intraitable qui semblait prendre cette devise qu'il fallait une merveilleuse précision de tact et de vigilance pour pratiquer : jamais une ligne au delà, jamais une ligne en deçà du droit, du devoir et de l'honneur. On l'avait compris, dès le début, à l'École; on savait qu'il était incapable d'obéir à d'autres motifs qu'à des raisons dont il était sûr qu'elles étaient, à ses yeux, nobles, impersonnelles, mûries, même quand on ne les comprenait guère et quand on ne les approuvait pas. On a respecté en lui ce qu'on n'eût pas respecté en d'autres, parce que cela il l'avait rendu ce que cela doit être, infiniment respectable. On lui a su gré, peut-on dire, de la justesse de sa dignité et de son indépendance. Et lorsque, dans des circonstances trop présentes à votre mémoire pour que je les rappelle, quoiqu'elles datent de 1880, il déclara, en face des menaces ou des insinuations dont il était l'objet, que « ni son honneur, ni l'honneur de l'École ne lui permettaient une autre attitude » que celle qu'il prenait, l'École se rendit solidaire, non de son acte, mais de son attitude même. Et j'aime à renouveler ici, à la mémoire de l'homme qui, privé de son enseignement, mais non de son traitement, sut allier le respect de la légalité, la fierté du sentiment et la délicatesse du cœur, ce témoignage de M. Havet, alors Président de notre Association : « J'ai à vous transmettre l'expression de la reconnaissance du

Conseil pour un acte également généreux par la valeur du présent et par les sentiments qui l'ont dicté. Le Conseil m'a chargé encore de l'annoncer à tous nos associés dans l'allocution qui ouvrira la prochaine Assemblée générale. »

En toutes circonstances, M. Ollé prouva la même indépendance d'esprit et de conduite, sous la sauvegarde de la même prudence et du même tact. Que ceux qui lui ont reproché d'aller chercher, au delà de la raison ou au delà des monts, un mot d'ordre ou une direction de pensée, lisent donc ce que, dès 1871, il écrivait de notre situation et de notre devoir social et politique :

« La République a l'avantage de nous donner la seule stabilité que notre caractère et nos mœurs politiques puissent supporter; et par cela même qu'elle n'entoure le chef de l'Etat d'aucune garantie mensongère et d'aucun éclat illusoire, elle peut lui assurer le respect. Dans l'état actuel de notre pays, le respect est plus facile avec ce régime qu'avec tout autre, parce que l'on voit plus clairement alors que c'est à la loi même que ce respect est dû; et tous les vains prétextes des fauteurs de désordre s'évanouissent; on comprend mieux que ce qu'ils attaquent et prétendent miner, c'est la loi même, c'est l'ordre, c'est la société dans ses principes essentiels. Ne proposons à notre respect que la patrie et la loi : il faut que personne ne puisse se mettre au-dessus d'elles sans paraître insensé et criminel. Si nous ne savons pas respecter ou si nous ne rapprenons pas bien vite à respecter ces choses-là, alors nous marchons à grands pas vers notre ruine. »

Et sans s'être jamais prévalu, plus tard, dans l'intimité même, de ces vues patriotiques, il restait fidèle à lui-même en écrivant, le 25 septembre 1883, ces paroles analogues à celles qui, dix ans plus tard, devaient paraître si hardies et si imprévues : « Ce que je ne cesse de souhaiter, c'est que la cause de la religion soit mise en dehors des partis et que la politique ne se mêle pas à ces intérêts supérieurs et immortels de façon à les compromettre. Je ne sais ce que l'avenir réserve à la France en particulier, mais je sais que si on laissait s'accréditer cette idée que monarchiste et catholique c'est la même chose, on commettrait une grande faute. »

En tout ordre, il avait horreur de l'esprit de coterie, de secte et de parti, flétrissant également ce qu'il nommait « la dévotion aux idoles contemporaines » et cette pusillanimité fréquente même chez des hommes de tête et de cœur qui est « la peur de Dieu ». Il a eu le courage le plus rare, celui de craindre Dieu à la face du monde, et celui de ne jamais redouter la lumière et la justice au regard des passions, de quelque vêtement qu'elles fussent couvertes. Ce qu'il aimait, ce qu'il aidait dans le progrès des idées, c'était justement « cet accroissement du respect dû à la conscience à cause de la vérité même, de la délicatesse infinie dont il faut user avec les esprits, je ne sais quelle notion sociale et politique plus profonde du prix de la vérité et des âmes ».

Attendant tout et n'attendant rien que de la libre coopération de tous au bien, il redoutait tout emploi de la force, toute intervention officielle, toute pression dans le domaine des idées et des croyances. Il n'a jamais été de l'opposition, parce qu'il n'aurait jamais été de la réaction, au sens matériel que ces mots ont pris. « Les catholiques, a-t-il dit, n'ont que des devoirs de plus que les autres; ils n'ont que les mêmes droits, mais ils les ont tous. »

Ces *devoirs en plus*, comme il avait à cœur de les pratiquer! quoi qu'il fît, il souhaitait de le faire « tout comme un autre d'abord, et puis mieux encore

et plus excellemment, avec une inspiration plus haute et plus chaude, plus complète et plus pure ». Et tandis qu'il portait plus loin les légitimes exigences de la dignité et les délicatesses de l'honneur viril en sa fleur, il poussait plus loin aussi les humbles condescendances, les prévenances affectueuses et les industries charitables. Qui n'a pas connu les ingéniosités de son amitié serviable, n'a pas connu son esprit. Qui n'a pas connu sa bonté envers les pauvres, n'a pas connu son cœur. Il avait de délicieuses attentions, et sa façon d'aimer comme de donner ennoblissait ceux qui recevaient ce don par lequel il semblait lui-même l'obliger. Aux anniversaires et aux fêtes qu'il célébrait avec un culte pieux et avec un sens profond de la société spirituelle, il conviait toutes les âmes qui lui étaient particulièrement unies, et il tenait à ce que ses chers pauvres fussent associés à toutes ses joies de famille : il était « de ceux qui se scandalisent de leur propre abondance », non seulement s'ils n'en font pas un libéral usage, mais s'ils n'y trouvent un moyen de contribuer au progrès de la justice sociale par un savant mélange de dignité personnelle, de générosité envers tous et de respect pour les plus petits. Large et magnanime, il l'a été pour ainsi dire avec excès et au delà de la proportion accoutumée même chez les plus généreux des ressources et des dons. Mais dans cet excès même sa raison était complice de son cœur et de sa foi.

Ainsi donc des plus hauts sommets de sa pensée métaphysique jusqu'aux infimes inventions de son zèle pieux, la philosophie inspirait tout, réglait tout, relevait tout. Ah! sans doute, on a pu dire que s'il n'avait pas été l'homme de foi qu'il fut, il n'aurait pas eu la doctrine qui était la sienne; mais il est pleinement vrai d'ajouter que s'il n'avait pas été partout et en tout le philosophe qu'il était, sa vie morale et religieuse n'aurait pas eu non plus la même sève et la même fleur. Il semblait que le mouvement séculaire des idées eût creusé un abîme entre le sens antique ou populaire du mot *philosophie* appliqué à l'homme sage et courageux, maître de lui comme de l'univers, et ce sens moderne et technique qui restreint la philosophie à une discipline austère et ardue de l'esprit. M. Ollé, non seulement a rapproché et fondu dans sa vie ce qui semblait divisé ou même hétérogène, mais encore il a justifié par une doctrine originale cette unité rompue; il l'avait rétablie en fait par son exemple, il a prouvé simultanément qu'elle est fondée en droit : en sorte qu'à tous ceux qui, soit en raison de son attitude et de ses croyances, soit en raison de sa pensée même, semblaient prêts à lui dénier le nom de « philosophe » on doit répondre que, à ce double titre, nul ne l'a mérité plus que lui. Il en avait malgré la modestie, qui lui interdisait de prétendre à aucune originalité, le sentiment profond. Et c'est là ce qui explique la fermeté dont quelques-uns de ses amis mêmes n'ont point paru comprendre le sens et la portée, l'inébranlable fermeté avec laquelle il refusa de se présenter à la section de morale à l'Institut : il n'avait l'ambition d'aucun honneur pour sa personne; mais pour sa doctrine, pour ce qu'il représentait, il avait la généreuse passion de ne permettre aucune méprise, aucune atténuation, aucune altération de la vérité. Et la vérité, telle que la mit en lumière l'élection du 18 décembre 1897 dont il fut heureux surtout pour les siens et pour l'École, c'est qu'il appartenait tout à la philosophie.

Le voici donc dans la plénitude de sa maturité, ayant réussi à rendre sa pensée et sa vie même aussi expressives que possible, et portant tout son témoignage. Mais c'était un de ses principes que si l'action vaut plus que la

pensée, la souffrance vaut infiniment plus que l'action. « Le sacrifice, écrivait-il, a une vertu singulière », pour parfaire l'ouvrier en le détachant de son œuvre, et pour féconder l'œuvre en lui communiquant une divine vitalité. Déjà, par quelques atteintes très passagères et très accidentelles, il avait entendu plusieurs fois, mais d'une façon enveloppée, cette réponse de mort dont il méditait le sens, tout attaché qu'il était à la vie; il y a un an, en pleine santé, il jetait sur un carnet ces mots : « Que la mort ne me surprenne pas comme un voleur. Que le Maître me trouve occupé au soin qu'il m'a commis, faisant mon œuvre qui est son œuvre, appliqué à ce pour quoi il m'a mis dans le monde. » Déjà, plus que les souffrances corporelles, il avait ressenti des peines d'âme et « la douleur consolante d'être méconnu », trop fier pour s'en plaindre, trop vrai et trop soucieux de son rôle pour y demeurer indifférent, trop clairvoyant pour ne point comprendre que « c'est un des moyens par où la vérité se fait jour ». Mais on peut dire, que, si préparé qu'il fût au sacrifice par l'intelligence et la volonté et l'habitude qu'il en avait, toutes les racines les plus profondes et les plus délicates qui le fixaient au sol de ses affections et de ses travaux étaient encore à trancher lorsque, selon la promesse qu'avaient échangée les époux de s'avertir, l'heure dernière lui fut annoncée. Mystère d'angoisse et de sérénité, de douceur et de douleur que cette heure où se recueillirent toutes les grâces d'une adolescence pure et ardente, tous les efforts d'une virilité qui n'avait point eu de défaillance, toutes les conclusions d'une pensée qui n'avait pas connu le trouble et le doute, toutes les certitudes d'une foi dont la transparence n'avait pas été un seul instant obscurcie. Lui qui avait écrit ces fortes paroles : « Le sacrifice, qui semble détruire, vivifie. La vie, en subissant la mort, produit la vie. On n'est pas un homme si on ne sait pas mourir », il sut faire de sa mort même son acte par excellence, un acte souverain de cet amour plus fort que la mort dont l'effet est de rendre sensible, à travers les déchirements de la nature, la paisible continuité de la vie de l'âme. Tendre et virile, et pieuse, sa mort donc qui marquait son œuvre d'un caractère de sincérité plus profonde encore, a mis le sceau de la perfection à l'ouvrier, en consacrant le double titre qu'il a mérité en toute exactitude et qui lui restera *le philosophe chrétien*.

Maurice BLONDEL.

Promotion de 1860. — SAYOUS (Édouard), né à Genève, le 10 janvier 1842; décédé à Nice, le 19 janvier 1898.

Notre camarade Léonce Pingaud, qui a eu le privilège d'avoir Sayous pour collègue et de vivre dans son intimité, pendant douze ans à la Faculté des lettres de Besançon, a consacré à sa vie et à ses travaux une notice si complète, qu'il est difficile, après l'avoir lue, de dire plus et autrement que lui. J'aurais peut-être dû lui laisser la tâche de rendre à Sayous le dernier et amical devoir dont il s'acquitte aujourd'hui. Mais j'aurais manqué à l'amitié que j'avais conservée à Sayous depuis nos années d'École Normale en ne répondant pas à l'appel qui m'avait été adressé par les siens au moment où il a été ravi à leur affection. Les lignes que je consacrerai à sa mémoire devront beaucoup toutefois à l'étude plus approfondie de L. Pingaud, et l'image que je tracerai de lui sera due à la collaboration de deux camarades, appartenant à deux confessions dif-

férentes, séparés de Sayous et séparés entre eux par plus d'une divergence d'opinions, mais qui l'ont également estimé et aimé.

Édouard Sayous était né à Genève, où son père professait la littérature française à l'Académie ; mais rien, ni dans son caractère, ni dans sa physionomie, remarquable surtout par la vivacité aiguë du regard et par la fine découpure des traits, ne décelait cette origine helvétique. C'est qu'en effet, bien que sa famille fût apparentée à des Genevois illustres, le général Dufour et le charmant humoriste Tœpffer, elle venait du Béarn, et n'avait émigré à Genève pour cause de religion que sous Louis XV, en 1750. M. André Sayous, le père de notre camarade, était resté attaché de cœur à la patrie de ses pères, tout en gardant une vive reconnaissance à la terre qui leur avait donné asile, et il aurait dit volontiers de la France ce que dit de l'Allemagne une chanson célèbre : « Où est la patrie française! Elle est partout où résonne sa langue, où rayonne son génie. » Lettré délicat, dont Sainte-Beuve et Schérer ont loué l'érudition et le talent, M. André Sayous a consacré la plus grande partie de son activité littéraire à faire connaître à la France les services rendus à son influence et à sa gloire par les écrivains que les révolutions religieuses et politiques ou les hasards de la naissance ont fait vivre en dehors de ses frontières. Ses ouvrages sur les *Écrivains français de la Réformation*, sur la *Littérature française à l'étranger*, sur *le* XVIII*e siècle à l'étranger*, sont, comme le disait Schérer, de ceux qu'on ne refait pas et qui conservent toujours leur valeur. Quand M. Sayous, chassé de sa chaire par la révolution genevoise de 1846, vint à Paris, et réclama au nom de la loi de 1790 ses droits de Français, il avait déjà conquis, comme écrivain, ses lettres de grande naturalisation, et l'on ne s'étonna pas de voir le gouvernement lui confier au Ministère de la Justice la direction des cultes non catholiques. La gravité de son caractère et sa haute impartialité le rendaient éminemment propre à ces délicates fonctions.

Édouard Sayous a subi fortement l'influence paternelle. Il lui a dû certainement sa passion pour l'histoire, les lettres et les arts, son développement intellectuel si précoce et si brillant, qui lui faisait obtenir à seize ans le premier prix d'histoire de rhétorique au Concours Général et entrer à dix-huit ans à l'École Normale, après deux années d'études de droit. Si sa naissance à Genève, sa première éducation et ses durables relations dans la ville la plus cosmopolite d'Europe, ont pu élargir son horizon, contribuer à éveiller en lui le goût des voyages, l'intérêt pour les pays étrangers et les langues étrangères, ses origines béarnaises lui inspiraient un attachement filial à toutes les traditions nationales de cette France qu'il se plaisait à appeler « un pays peu connu ». Le souvenir de ce que ses ancêtres avaient eu à souffrir à cause de leurs opinions religieuses, et son père à cause de ses opinions politiques, lui avait inspiré de bonne heure un attachement passionné aux idées de tolérance et de vraie liberté, et une aversion raisonnée contre les opinions extrêmes, réactionnaires ou révolutionnaires. Mais sa modération, qui lui faisait éviter, même avec ses amis, les sujets de discussion trop brûlants, l'esprit de conciliation qui inspirait toute sa conduite, n'enlevaient rien à la fermeté de son caractère. Les fonctions remplies par son père dans l'administration des cultes et les préoccupations religieuses qui lui étaient naturelles l'amenèrent à se mêler de bonne heure aux agitations de l'Église protestante, et il subordonna plus d'une fois les intérêts personnels à ses devoirs de conscience.

Beaucoup d'entre nous se rappellent ce que fut Sayous à l'École Normale, la

cordialité de ses manières, sa bienveillance affectueuse pour ses cadets, la bonne humeur avec laquelle il savait éviter et prévenir entre camarades tout froissement pénible. Les accès de mélancolie qui l'assombrissaient parfois, venaient sans doute, soit de causes physiques qu'il ignorait peut-être lui-même, soit plutôt de préoccupations morales qui l'absorbaient soudain au point de le troubler. Il ne nous en donnait pas le secret, car un des traits distinctifs de sa nature a toujours été une extrême réserve sur ce qui le touchait personnellement, comme une extrême discrétion sur tout ce qui concernait autrui. Il montrait dans les travaux de l'École cette facilité, ce don d'assimilation, cette aptitude à s'intéresser aux objets les plus divers qui lui assuraient le succès dans tous les examens et qui l'a peut-être plus tard entraîné à disperser un peu ses efforts. Il était éclectique dans ses goûts comme dans ses amitiés. Nous avons encore devant les yeux le trio dont il faisait d'ordinaire partie avec Bigot et Charpentier et qui symbolisait l'alliance de l'histoire, des lettres et de la philosophie. C'est avec Armingaud, Paul Stapfer, des Essarts, Lavollée, Séligmann, Maze, Froment, Filon, Julleville, à qui se joignirent plus tard E. Duvergier de Hauranne, Zévort, A. Ribot, les frères Cambon, Louis Legrand, Frary, Bigot, qu'il fonda en 1860 une conférence littéraire, la *Conférence du Rez-de-Chaussée*, dont l'existence fut courte et brillante, et dont il fut un des membres les plus actifs. Sa conférence sur Sienne y fut particulièrement remarquée. Il l'avait écrite au retour d'un premier voyage en Italie, où Milan, Lodi, Plaisance, Parme, Bologne, Florence, Sienne, Pistoia, Prato, Lucques, Pise, Gênes, Turin, lui laissèrent des impressions enchanteresses qu'il aimait à rappeler trente et quelques années plus tard, quand il parlait de Florence et de Sienne à ses auditeurs de Besançon. Il commençait déjà à chercher, comme il l'a fait toute sa vie, le sens vivant de l'histoire dans la connaissance directe des pays, des monuments et des hommes.

Le concours d'agrégation d'histoire, auquel il fut reçu premier en 1863, fut pour lui l'occasion d'un succès éclatant. « C'est un sujet accompli, écrivait M. Giraud, président du jury, j'en ai peu rencontré d'aussi distingués; il nous a fait une leçon d'histoire qui est un chef-d'œuvre. »

La place obtenue par Sayous à l'agrégation lui ouvrait l'École d'Athènes. Il me semble que son humeur voyageuse et son amour de l'art auraient dû le décider à profiter de ce privilège. Le regret de quitter pour deux ans ses parents, dont il était le seul fils, et la bonne fortune inattendue d'une vacance d'histoire au lycée de Versailles le firent entrer immédiatement dans la vie active de professeur. Ses débuts furent heureux ; il passa dès 1865 de Versailles à Charlemagne. Il avait le feu sacré ; il aimait les enfants ; il animait son enseignement avec les récits de ses voyages en Belgique, en Hollande, en Italie, en Allemagne, et jusqu'à Constantinople ; il le renouvelait sans cesse par ses lectures. Il montrait à ses élèves des gravures et des photographies ; il les conduisait par groupes dans les Musées et s'efforçait d'éveiller en eux le sens du beau en même temps que celui de l'histoire.

Son zèle pour l'enseignement du lycée ne l'empêchait pas de songer à acquérir le grade de docteur qui lui ouvrirait l'enseignement supérieur. Son admirable facilité n'avait pas été suffisamment avertie par les leçons reçues à l'École des difficultés que présente l'étude du Moyen Age, et il céda à l'attrait d'une époque « qui élève l'âme, disait-il, et vous grandit moralement et religieusement ». En moins de trois ans, ses deux thèses étaient achevées, l'une, la thèse latine, sur la *Correspondance de Saint Boniface*, l'autre sur *La France*

sous Saint-Louis d'après la poésie nationale. A vingt-quatre ans il était docteur. Les éloges ne lui firent pas défaut. M. Littré lui disait que M. Leclerc aurait été satisfait de son livre; le spirituel Doudan écrivait que « l'érudition, le talent d'écrire et l'imagination étaient réunis dans sa thèse pour faire aimer le Moyen Âge », et M. Paulin Paris l'appelait « l'excellent metteur en œuvre du lourd minerai recueilli par les recherches brutes des philologues ». Mais au même moment, un des maîtres de la jeune école philologique, M. Gaston, Paris tout en rendant justice à l'agrément du livre de Sayous, signalait, dans la Revue critique, l'insuffisance d'un travail qui ne reposait pas sur une connaissance approfondie de la littérature du XIIIe siècle, et qui n'avait guère tenu compte que des analyses et des citations fournies par l'*Histoire littéraire*. La sévérité du jeune critique fut plus utile à notre ami que les compliments des vieux maîtres. Il résolut de se consacrer à une œuvre de longue haleine, choisie avec réflexion, élaborée avec lenteur, et où il donnerait la mesure de sa vraie valeur.

Dès 1866 il avait pris un vif intérêt à la transformation politique qui se préparait pour la Hongrie, sous la direction de François Déak ; au moment même où elle obtenait sa nouvelle constitution, l'exposition universelle de 1867 lui fournissait l'occasion de donner à l'Europe une idée de sa richesse et de son originalité. Sayous fut vivement frappé de l'exposition hongroise. Il fit cette même année son premier voyage en Hongrie et il résolut de faire de ce pays, de sa langue et de son histoire le principal objet de ses études. A ce même moment, un jeune savant de son âge, Louis Leger, se consacrait à l'étude du monde slave. L'étroite amitié qui se noua entre eux dans l'hiver de 1867–1868 eut sur les travaux de Sayous la plus heureuse influence. Il se mit avec ardeur à la tâche qu'il avait entreprise. En 1868 il retournait en Hongrie et y forma d'utiles relations avec les hommes les plus éminents, aussi bien avec les chefs de l'église catholique, comme le cardinal Haynald et le chanoine Fraknoi qu'avec les surintendants des églises réformées. En juillet 1870 il était chargé par le gouvernement impérial d'aller à Pesth pour s'informer des dispositions des Hongrois envers la France. Sayous venait de se marier avec une jeune fille d'origine alsacienne, Mlle Dollfus, quand il reçut cette mission. Sa jeune femme l'accompagna en Hongrie par l'Italie et Trieste, il fut reçu à Pesth avec égards et sympathie, mais il n'eut pas de peine à reconnaître que, loin d'avoir de sympathies pour la cause de la France, les Hongrois, par hostilité contre l'Autriche, faisaient des vœux pour l'Allemagne, et rendaient impossible toute intervention de François-Joseph en notre faveur.

Quand M. et Mme Sayous revinrent de ce voyage de noces diplomatique, Paris était bloqué. Il se rendirent à Tours, où notre camarade fut attaché au service de la presse étrangère auprès de M. de Chaudordy. A peine Paris fut-il ouvert, que Sayous se hâta de reprendre son poste de professeur. Il continua ses cours jusqu'à la dernière période de la lutte. Il put alors quitter Paris avec un passeport suisse où il portait sa qualité d'horloger genevois.

Dès que l'ordre fut rétabli, Sayous se remit au travail avec ardeur. Les années 1872 à 1877 ont été les plus fécondes et les plus heureuses de sa vie. Il avait eu, il est vrai, en 1870, la douleur de perdre à quelques jours de distance, son père et sa mère, mais il avait trouvé dans une union selon son cœur et dans la jeune famille qui grandissait à son foyer les meilleures des consolations. A ce bonheur domestique s'ajoutait une activité intellectuelle dont il commençait à recueillir les fruits et qui le mettait en évidence parmi les jeunes profes-

seurs d'histoire. Ses études sur la Hongrie lui ouvraient les portes de la *Revue des deux mondes*; les lectures qu'il faisait à l'Académie des sciences morales et politiques y étaient très goûtées. En 1872 il publiait un volume sur l'*Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 à 1815*; en 1874 son mémoire sur les *Origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois* formait comme une introduction à l'ouvrage qui établit sa réputation et lui amena la reconnaissance durable des historiens, son *Histoire des Hongrois*, en deux volumes, parue en 1877. Sayous avait eu la sagesse et l'énergie de consacrer dix années de sa vie à une œuvre de longue haleine, originale, qui devait combler une lacune dans notre littérature historique et la mettre hors de pair. Pour la mener à bien il avait refusé, en 1871, une chaire d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon, bien qu'il eût dès ses débuts visé à l'enseignement supérieur, et qu'il ne trouvât dans celui du lycée ni le même succès ni le même attrait ; il avait même pendant deux ans fait le sacrifice de prendre un congé pour se dévouer tout entier à ses chers Hongrois. On pouvait croire que désormais il allait consacrer tout le reste de sa carrière à l'histoire des États du sud-est de l'Europe et tirer de sa patiente préparation à cette tâche tout l'honneur et tout le profit qu'il était en droit d'en attendre. Son ami L. Leger espérait trouver en lui un émule dans une œuvre parallèle à la sienne, quand on apprit tout à coup que Sayous quittait l'enseignement pour la carrière ecclésiastique.

On a dit que cette résolution subite avait été provoquée par une déception. Il s'était vu, en effet, préférer un camarade plus jeune que lui pour un poste auquel il se croyait des droits. S'il est vrai qu'il ait éprouvé un vif chagrin de ne pouvoir servir la science et son pays dans un poste qu'il enviait par-dessus tous les autres, s'il est même vrai qu'il s'est imaginé un instant que ses convictions religieuses bien connues avaient nui à sa candidature, il serait tout à fait injuste de chercher dans le dépit, la raison d'une aussi grave résolution, car il reconnaissait bien haut les mérites exceptionnels du concurrent qui lui avait été préféré. La décision prise par Sayous avait son point de départ dans des préoccupations anciennes. Chrétien fervent, dévoué aux intérêts de l'Église protestante dont son père avait été le serviteur fidèle, il souffrait de la voir affaiblie par des divisions intimes, par l'intolérance des uns et les témérités des autres, et surtout par l'absence d'une organisation bien définie. En 1872, il avait pris part comme délégué de la Lozère à un synode des Églises réformées tenu à Paris, et avait travaillé à réconcilier les partis hostiles pour les amener à créer un système synodal acceptable pour tous. En 1875, il avait publié une brochure où il réclamait de nouveau avec ardeur la constitution d'une organisation centralisée qui aurait mieux défini la foi et la discipline de l'Église. On ne doit donc pas s'étonner si, en 1877, il s'est porté du côté où il a vu que ses services seraient le plus utiles et le mieux appréciés. On voit, par sa correspondance de cette époque, avec quel zèle ardent et quelle modestie tout à la fois, il assuma ses nouveaux devoirs. Il accepta la tâche noble et difficile d'aumônier de la prison centrale de Poissy. Nous pouvons voir, dans les manuscrits de ses sermons, avec quel soin, quel scrupule il remplissait ses devoirs de prédicateur et de guérisseur d'âmes auprès de ce singulier troupeau, dont une des ouailles reconnaissantes lui offrait en guise de remerciments le secret de la fabrication des faux billets de banque. Il a raconté, en 1881, dans un article de la *Bibliothèque Universelle* ses expériences souvent douloureuses au milieu des habitants de la maison centrale.

Si Sayous était devenu homme d'église, il n'oubliait pas qu'il était aussi professeur, et il pensait avec raison que c'était en utilisant ses talents de professeur qu'il pouvait le mieux servir son église. Aussi s'occupa-t-il sans retard d'acquérir les titres qui pouvaient lui permettre d'obtenir une chaire dans une faculté de théologie. Ses thèses de licence sur *Jésus-Christ d'après Mahomet* et sur les *Tauroboles* (1880), sa thèse du doctorat sur *Les Déistes anglais de Toland à Chubb* (1882), cette dernière surtout, sont une preuve nouvelle de la souplesse d'esprit et du don remarquable d'assimilation avec lesquels il savait appliquer son talent aux sujets les plus divers. Le gouvernement s'occupait à ce moment de reconstituer à Paris la Faculté de théologie de Strasbourg, que la guerre de 1870 avait fait disparaître. Sayous, présenté par la grande majorité des consistoires de France, pouvait légitimement espérer obtenir cette fois, dans l'enseignement supérieur, le poste qui aurait satisfait à toutes ses aspirations et à toutes ses aptitudes. L'Etat usa de son droit de nomination directe en faveur d'un autre candidat qui etait loin d'avoir des titres égaux aux siens. Le coup était d'autant plus rude que notre camarade, se croyant sûr de sa nomination à Paris, avait renoncé à se présenter à une chaire alors vacante à la Faculté de Montauban, où il n'aurait pas eu de compétiteurs. Il ne voulut pas faire obstacle au candidat qui s'était présenté, à son défaut, pour cette chaire, et se contenta d'une conférence de littérature à cette même Faculté de Montauban. Il l'occupa très brillamment de 1879 à 1884. Il y traita les sujets les plus divers d'histoire et de littérature ; il passait de la religion hellénique et de la religion romaine au mouvement romantique ou à l'islamisme. De ces cours est sorti son volume d'*Études sur la religion romaine et le Moyen Age oriental*. En même temps il n'oubliait pas qu'il était pasteur, et il continuait à prêcher de loin en loin. Ses sermons, qu'il écrivait d'un bout à l'autre de sa nerveuse et nette écriture, portent la trace d'un travail consciencieux, et en même temps, comme il pouvait s'y laisser aller, plus que dans ses écrits historiques, à la chaleur de son cœur et aux tendances poétiques et mystiques de son esprit, ils nous révèlent des côtés inattendus de son talent. On trouve dans ces pages manuscrites quelques-uns des meilleurs morceaux qui soient sortis de sa plume.

Sa situation à Montauban était insuffisante pour un homme de sa valeur et d'ailleurs l'Université regrettait d'être privée de ses services. Il cumula bientôt avec sa conférence de Montauban les fonctions d'examinateur à la Faculté des lettres de Toulouse, puis fut chargé d'un cours complémentaire du Moyen Âge dans cette Faculté. Il aurait vivement désiré y être titularisé ; mais la chaire qui fut créée était spécialement consacrée à l'histoire du Midi, et Sayous s'effaça devant son jeune camarade, Ch. Molinier, qui avait des titres spéciaux à être chargé de cet enseignement.

En 1886, Sayous obtint à Besançon la chaire de faculté qu'il aurait pu dès 1871 avoir à Lyon. Il y enseigna douze ans. Il y trouva un auditoire sympathique, des collègues dont il était déjà, ou dont il devint bien vite l'ami, des fonctions qui lui laissaient assez de loisir pour qu'il pût se remettre avec ardeur à des travaux de longue haleine. Le voisinage de la Suisse et de l'Italie achevait de lui rendre agreable le séjour de Besançon, et il allait souvent aux bords du lac Léman retrouver les horizons de son enfance. Cette dernière période de la vie de notre camarade fut aussi active et féconde que les années 1863 à 1877. Il s'était chargé pour l'histoire générale de Lavisse et Rambaud, et pour la

Grande Encyclopédie, de tout ce qui touchait à la Hongrie. Six chapitres excellents dans le premier de ces recueils, cent dix-huit articles dans le second, témoignent du soin avec lequel il s'était tenu au courant des travaux relatifs au principal objet de ses études d'autrefois, mais en même temps il était attiré vers un nouveau champ de recherches. Sa thèse de doctorat en théologie sur les Déistes anglais avait dirigé son attention sur l'histoire politique, intellectuelle, morale et religieuse de l'Angleterre du XVIIe et du XVIIIe siècles, et il forma le projet d'écrire cette histoire qui intéressait en lui l'homme religieux, le patriote, le libéral, pénétré, comme les Anglais, de la conviction que la vraie liberté doit avoir pour base le respect des traditions et des droits anciens.

Il est à jamais regrettable que Sayous n'ait pu exécuter une œuvre pour laquelle il était si bien préparé. Le volume charmant qu'il a donné à la *Bibliothèque d'Histoire illustrée* sur *Les Deux Révolutions d'Angleterre*, les six chapitres sur l'histoire d'Angleterre de 1670 à 1870 parus dans l'histoire générale de Lavisse et Rambaud, ses lectures sur Jacques Ier, Sacheverell, Shéridan, faites à l'Académie des Sciences Morales, nous montrent ce que nous pouvions attendre de lui s'il avait pu mener à bien le projet qu'il avait formé. Malheureusement, sa santé était très ébranlée depuis son séjour à Poissy; le séjour de Besançon n'était pas très favorable à son tempérament arthritique; et, malgré le repos qu'il avait pris pendant les vacances de 1857, il dut demander un congé à la rentrée. Aux troubles constitutionnels qui l'affaiblissaient depuis longtemps était venu se joindre l'ébranlement moral dont ont souffert toutes les âmes éprises de justice et de patriotisme dans ce triste hiver 1897-1898. Personne autour de lui ne se doutait de la gravité de son état, quand il demanda lui-même qu'on fît venir son fils aîné. Il expira presque subitement le 19 janvier 1898.

Il avait, en mourant, la consolation de laisser la compagne de sa vie entourée de ses quatre enfants, d'une fille heureusement mariée, et de trois fils dont les vocations répondaient à toutes les ambitions paternelles. L'un d'eux, après des études juridiques, a déjà acquis de l'autorité dans les questions économiques et financières; le second est pasteur, le troisième se destine au professorat. Il avait aussi la conscience d'avoir mené une vie de devoir et de travail, une vie utile aux autres. Partout où il avait été placé, dans son église comme dans l'Université, il avait été un homme de paix et de conciliation. Deux ans avant de mourir, en 1896, il avait provoqué la réunion à Lyon d'une conférence destinée à unir dans une action commune les deux partis qui se divisent l'église réformée; à la Faculté de Besançon comme à celle de Toulouse, il montra un esprit conciliant et tolérant qui ne consistait pas à fuir les querelles, mais à agir pour les calmer ou les empêcher de naître. — Un de ses anciens élèves de Charlemagne, M. Léon Bourgeois, qui, au milieu même des agitations politiques, lui avait maintes fois exprimé son attachement, lui rendait le plus touchant et le plus mérité des hommages, en écrivant à Madame Sayous, le 27 janvier 1898 : « M. Sayous a été pour moi le meilleur » des maîtres, et a éveillé en moi le goût de l'histoire, le sens du beau; je » ne puis me rappeler en ce moment, sans avoir les larmes aux yeux, les » promenades qu'il nous faisait faire, à quelques-uns, au musée du Louvre, » pendant nos après-midi des jeudis, nous révélant les peuples, les époques, par les chefs-d'œuvre de leurs arts, et mêlant à ses enseignements

» une telle bonté, nous témoignant une si cordiale et si ingénieuse bienveillance, » que nous nous sentions auprès de lui, non comme avec un professeur, mais » comme avec un grand frère aîné. »

G. MONOD.

Promotion de 1861. — TRONSENS (Arthur-Auguste-Joseph), né à Douai le 27 septembre 1842, décédé le 22 août 1898.

Les études de Tronsens au lycée Louis-le-Grand, puis au lycée de Douai, furent des plus brillantes. Fils d'un officier supérieur de cavalerie, et tandis que son frère devait choisir aussi la carrière des armes, il préféra, quoique admissible à l'École Polytechnique, entrer à l'École Normale Supérieure : il y fut reçu (section des sciences) à l'âge de dix-neuf ans, en 1861.

A sa sortie de l'École, il fut classé deuxième dans la section des sciences physiques et naturelles, et réussit au concours d'agrégation de 1865. — Il ne professa que trois ans dans l'enseignement secondaire : nommé d'abord au lycée de Caen, il demanda et obtint de se rapprocher de sa famille ; mais, après être resté dix mois au lycée de Saint-Omer, il dut prendre un congé qui se prolongea jusqu'à sa mort.

Sa santé, en effet, avait été fort ébranlée à l'École même : à la suite d'un accident, d'une insolation ou d'un coup violent, des malaises se firent sentir, de plus en plus fréquents, de plus en plus aigus. Il voulut d'abord se raidir contre son mal ; mais le travail lui causait une insupportable souffrance ; il dut y renoncer : « Ce fut, m'écrit M. le lieutenant-colonel d'artillerie Tronsens, son frère, ce fut le regret de toute sa vie de n'avoir pu, comme ses camarades, poursuivre sa carrière qu'il aimait passionnément. »

Nul doute qu'il n'y eût réussi : que d'espérances, en effet, on pouvait fonder sur son heureuse intelligence ! Il était de cette promotion de 1861 qui, dans les sciences, compte actuellement deux membres de l'Institut ; il s'était mesuré, non sans succès, avec MM. Darboux et Violle ; Pasteur, qui l'avait distingué, lui avait offert — précieux témoignage d'estime — de le prendre auprès de lui en qualité de préparateur ; il avait déjà ébauché certains travaux ; mais il lui fallut bientôt, — et pour toujours, « quitter le long espoir ».

Cette ambition qu'il aurait pu légitimement avoir pour lui-même, il l'avait gardée pour l'École, pour ses camarades de promotion surtout : il était heureux, il était fier de leurs succès : il s'en réjouissait comme s'ils eussent été siens. Il a, d'ailleurs, toujours parlé de ses années d'École avec une sorte d'attendrissement, sa pensée, qui s'était alors comme arrêtée dans son progrès, s'y reportait souvent ; c'étaient ses plus belles années, les seules pendant lesquelles il avait pu se donner tout entier à ses chères études ; le souvenir lui en était présent comme des dernières qu'il eût réellement vécu.

Toutes celles qui suivirent furent attristées par cette incurable anémie qui l'épuisait lentement. Son esprit n'avait rien perdu de sa lucidité, ni même de sa puissance ; mais la moindre tension lui était une dure peine, et, en pleine jeunesse, ce fut au prix de vives souffrances qu'il s'adonna à des observations météorologiques, et à des travaux sur la climatérie : il recevait de l'Institut, de M. Faye, en particulier, des félicitations, des encouragements ; mais ses forces le trahissaient, et c'est à un repos absolu qu'il dut se condamner. L'effort physique même, dans les dernières années, ne lui était

plus permis : si dans son jardin, il se baissait pour rattacher les branches d'un arbuste, sa pauvre tête en était tout ébranlée.

Il était revenu à Douai, auprès de ses parents qui le soignaient comme un enfant gâté et chétif : c'est dans leur immense affection qu'il trouva le courage de supporter son mal pendant plus de vingt ans ; bon pour tous, compatissant comme ceux qui ont besoin de beaucoup de compassion, jamais il ne se laissa aller à aucune révolte contre la douleur : il la subissait, sans se plaindre, en homme qui, habitué aux explications scientifiques, en comprend la fatalité et qui sent que « la raison ne peut ni l'affaiblir ni la guérir ».

Au mois d'octobre 1898 il se fit encore un grand vide dans cette existence déjà si peu remplie : Tronsens perdit sa mère ; c'était pour lui, plus que pour tout autre, un indicible malheur ; il n'avait plus auprès de lui que son père, d'un très grand âge, usé par la vieillesse et par le spectacle affaiblissant de cette longue maladie, et qui est maintenant inconsolable de lui survivre. Un jour d'octobre, pendant une de ces courtes promenades qu'il faisait en solitaire, il perdit connaissance sur une place de la ville ; quarante-huit heures après, il mourait sans avoir repris conscience. « On dirait, m'écrit son frère, que la Providence, qui l'avait frappé au seuil de sa vie, ait voulu lui épargner une agonie que je redoutais pour lui, en l'enlevant subitement à l'affection des siens. » Cette agonie, hélas ! lui fut-elle vraiment épargnée ? et n'en est-ce pas une incessante et terrible, que cette vie pendant laquelle il s'est senti réduit à l'impuissance par un mal sans espoir comme sans répit, pendant laquelle il eut conscience de n'avoir pas la force de produire, d'être utile aux autres, quand il en avait un si vif désir ?

Francelin MARTIN.

Promotion de 1865. — ESPARCEL (Bruno-Marius-Joseph), né à Saint-Pons (Hérault), le 17 août 1844, mort à Paris le 14 décembre 1898 (1).

Quand je l'ai retrouvé, au commencement de cette année scolaire, au lycée Charlemagne, Esparcel était trop profondément atteint par la maladie pour que j'aie pu, dans ces quelques semaines, apprécier suffisamment la valeur et les résultats de l'enseignement de notre regretté collègue et ami. Ce que nous avons pu tous constater, c'est le dévouement qu'il apportait à sa tâche, c'est l'énergie avec laquelle il luttait contre de cruelles souffrances, c'est les derniers moments d'une vie consacrée toute au devoir.

Le devoir, Esparcel s'en était fait une haute idée et il y était dévoué jusqu'au sacrifice. Il avait huit ans à peine que son père, victime de la réaction qui suivit le 2 décembre, était déporté, à cause de ses opinions politiques, en Afrique, où il mourait après une longue agonie. Sa mère, veuve d'un époux vivant, sans autres ressources que celles que lui donnait un petit commerce, avait à élever deux enfants, une fille et le fils qui devait être notre camarade : elle lutta avec cette énergie et ce courage que savent déployer les épouses et surtout les mères. Elle apprit à ses enfants l'art de vivre. Ainsi les deux

(1) Notre camarade M. Dhombres, proviseur du lycée Charlemagne, qui avait bien voulu se charger de la notice sur Esparcel, a été appelé inopinément à Nîmes par un deuil cruel, la mort de sa mère ; son manuscrit ne nous étant pas parvenu, nous donnons ici les paroles qu'il a prononcées sur la tombe d'Esparcel.

grandes leçons que reçut Esparcel à l'âge où se dessinent les idées durables et où se prépare l'homme furent le dévouement à la République, pour laquelle son père mourait et le dévouement à la famille, pour laquelle sa mère luttait. Ces leçons ne furent pas perdues. Elève au lycée Charlemagne, dans ce lycee que nous tous, les anciens, nous aimons tant et d'où sont sortis, de 1860 à 1870, tant de Normaliens, puis élève de l'Ecole Normale de 1865 à 1868, Esparcel se faisait remarquer par son intelligence et par son travail en même temps qu'il se faisait aimer par les brillantes qualités de l'esprit et par les solides vertus du cœur.

A sa sortie de l'École, il fut envoyé au lycée de Carcassonne comme chargé de cours ; reçu ensuite à l'agrégation, il quitta cette ville pour y revenir après un court passage à Marseille. Il était de ceux qui s'attachent. Un moment, la vie politique parut s'ouvrir devant lui : les habitants de Carcassonne le firent entrer au Conseil municipal, et ses concitoyens de Saint-Pons voulurent offrir au fils de l'ancien déporté un siège législatif. Mais Esparcel n'aimait ni les agitations, ni le bruit, ni les vains honneurs ; il aimait la République pour elle-même et non pour les profits qu'elle pouvait lui donner ; il resta fidèle à l'Université et se jugeant plus apte à enseigner qu'à légiférer, aussi honoré par l'enseignement que par un mandat législatif, il resta professeur.

Le 4 septembre 1885, il était nommé à Charlemagne. Il revenait comme maître dans ce lycée qu'il avait quitté vingt ans avant comme élève. Quels durent être ses sentiments ? Ceux-là seuls peuvent les apprécier qui ont goûté toute la joie de se retrouver dans cette maison qui a si peu changé depuis tant d'années, où les bâtiments sont restés presque intacts et où les élèves sont à peu près ce que nous étions, ni meilleurs, ni pires. Il semblait que tout devait lui sourire : il avait une épouse aimante et dévouée, deux enfants que l'affection et la reconnaissance avaient faits siens, une chaire importante dans laquelle son enseignement était apprécié ; il retrouvait son lycée et ses amis. C'est quelques années après que la maladie est venue brusquement l'atteindre, le courber, le briser : les forces physiques faiblissaient tous les jours, l'intelligence seule avec la volonté était restée intacte. Il a lutté pendant dix années : il voulait, malgré les siens, malgré nous, lutter encore ; le 13 décembre, il m'écrivait pour s'excuser de son absence et pour m'assurer que trois jours de repos le remettraient en bon état de poursuivre..... Moins de vingt-quatre heures après, il n'était plus.

La mort est du moins pour Esparcel la fin de souffrances dont son entourage seul peut connaître l'étendue et l'atrocité, mais pour nous elle creuse un vide doublement sensible au Proviseur et à l'ami.

Au nom des fonctionnaires et des élèves du lycée Charlemagne, au nom de nos camarades, Esparcel, adieu.

DHOMBRES.

Promotion de 1866. — COUAT (Auguste), né à Toulouse, le 30 novembre 1846, décédé à Bordeaux, le 21 juillet 1898.

Couat fit ses études au lycée de La Rochelle, où son professeur de rhétorique, M. Moy, vit ce qu'il valait, et lui conseilla de se préparer à l'École Normale. Son père, capitaine d'infanterie, n'était pas riche, il le fit entrer comme boursier dans une pension de Versailles dont les élèves suivaient les cours

du lycée. En 1866, Couat eut au Concours Général le prix de dissertation latine, et fut reçu à l'École. Il avait conservé, du temps qu'il avait passé comme élève à Versailles, un profond souvenir et il l'a exprimé au début de l'admirable discours qu'il prononça il y a deux ans lorsque notre camarade Bloembres, devenu Proviseur du lycée Hoche, l'invita à présider la distribution des prix.

« Nulle part, disait-il, le printemps ne m'a paru plus doux que dans les allées du parc solitaire; nulle part, je n'ai mieux goûté la fraîcheur de l'ombre et les caresses du soleil; nulle part je n'ai mieux senti, dans le silence des bruits de jadis, la puissance éternelle de la vie. L'art qui a disposé ces nobles avenues n'affaiblit point l'impression de la nature; il lui donne parfois plus de profondeur. Je n'ai jamais oublié, après tant d'années écoulées, les sentiments que j'éprouvais lorsque, du haut de la terrasse du palais, regardant au delà du tapis vert et des taillis qui l'environnent, au delà des eaux claires qui le continuent et le prolongent, mes yeux suivaient la perspective ouverte au loin vers l'horizon lumineux, comme l'âme de la jeunesse s'ouvre vers la gloire. »

Ce discours de 1896, écrit par un homme de cinquante ans qui en acquérant l'expérience a perdu ses illusions sur les hommes et sur la vie, ne peut évidemment nous donner l'idée de ce qu'était notre ami trente ans plus tôt, en 1866. Cependant on y retrouve les traits essentiels de sa nature, ce qui, à travers les transformations qu'opèrent les années ne change pas. Cette sincérité, cette gravité simple et un peu triste, cette profondeur dans le sentiment et cette pénétration dans la pensée, Couat les avait déjà plus qu'en germe lorsqu'il entra à l'École. S'il y fut tout de suite respecté de tous, aimé de ceux qui étaient capables de le comprendre, c'est qu'il unissait deux qualités qui vont rarement ensemble, surtout quand on a vingt ans, l'ardeur des convictions et l'indulgence pour les personnes. Je ne crois pas qu'il ait jamais flatté ni blessé volontairement qui que ce soit. Ce respect qu'inspirait son caractère se manifestait par le sobriquet amical qu'on lui donnait à l'École, et par lequel, après tant d'années, ses camarades le désignaient encore : *Le Père*. Lorsque, au moment des élections de 1869, on discutait dans une salle de conférences les candidatures de Jules Favre et de Rochefort, c'était presque toujours Couat qui présidait les réunions.

Il ne passait pas tout son temps à cet exercice; il travaillait, et au bout de ses années d'École il était reçu troisième à l'agrégation des lettres. Il fut envoyé au lycée qu'on venait de créer pour remplacer le collège de Montauban. Il y retrouvait plusieurs de ses camarades de promotion, Rabier, Bouty, Baillaud. C'est pendant sa première année à Montauban qu'il pense à se faire envoyer au lycée français de Constantinople, disparu depuis. L'Orient l'attira toujours. Un de ses rêves était de faire un voyage en Egypte, et la mission en Grèce qu'il obtint en 1880, et qui lui permit de voir l'Acropole, d'aller à Delphes, de faire l'ascension du Parnasse, fut un des grands bonheurs de sa vie.

Au moment où il rêvait de partir pour l'Orient, les événements allaient le retenir en France, et une crise allait se produire dans sa vie. Lorsque après les vacances de 1870 il vint reprendre sa classe de rhétorique à Montauban, il trouva les esprits singulièrement agités dans la petite ville. Le parti républicain, qui était au pouvoir depuis un mois, cherchait à s'organiser, il comprenait que ses adversaires, dispersés et déconcertés un jour, se rallieraient le

lendemain, et qu'il fallait se tenir prêt à la lutte. On sentait que la création d'un journal était nécessaire : mais on ne s'entendait guère sur les conditions de cette création. Dans ces circonstances Couat qui n'avait que vingt-quatre ans, montra plus de netteté d'esprit et de décision que les vétérans du parti : grâce à lui, on passa des paroles aux actes, et *le Républicain de Tarn-et-Garonne* fut fondé. Il en fut, pendant les mois qui suivirent, un des collaborateurs les plus actifs.

Lorsque, le 18 mars 1871, la Commune fut proclamée à Paris, beaucoup de républicains en province passèrent par de véritables angoisses. La Commune était, c'est vrai, un gouvernement insurrectionnel, et elle avait eu dès le début le tort de rompre en visière au gouvernement légal pendant que les Prussiens étaient encore à Saint-Denis. Mais d'autre part l'Assemblée de Versailles était en grande majorité monarchiste, et l'on pouvait craindre que, victorieuse de la Commune, elle ne profitât de son triomphe pour proclamer Henri V. Aussi d'excellents citoyens dont l'un était naguère président du Conseil, eussent-ils désiré qu'entre Paris et Versailles la rupture ne fût pas complète, qu'on fît des concessions de part et d'autre pour éviter la guerre civile. Leurs efforts n'aboutirent pas, et les événements suivirent leur cours. Couat, qui voyait autour de lui les vaincus du 4 septembre relever la tête, qui en lisant les comptes rendus de la Chambre constatait à quel point les craintes d'une restauration monarchique étaient justifiées, devenait de plus en plus républicain à mesure que la République lui semblait plus menacée. Le ton de ses articles dans *le Républicain de Tarn-et-Garonne* était plus vif de jour en jour, et il put lui arriver, dans l'ardeur de la lutte, de dépasser sa propre pensée. Le préfet de Montauban lui fit dire officieusement que ses articles déplaisaient en haut lieu. Comme il écrivait pour exprimer ses convictions et non pour gagner la faveur du ministre, il ne tint aucun compte de l'avertissement. Le châtiment ne se fit pas attendre : pendant les vacances de Pâques, qu'il passait dans sa famille à La Rochelle, il apprit par dépêche qu'il était mis en disponibilité.

Il n'en dit rien à ses parents, qui crurent qu'il retournait à Montauban pour faire sa classe. La première personne qu'il rencontra en y arrivant fut son camarade d'école, Alfred Croiset, qui venait le remplacer en rhétorique, et qui, pendant les trois mois qu'ils passèrent ensemble avant les grandes vacances, se lia avec lui d'une inaltérable amitié. Couat continua à écrire dans *le Républicain de Tarn-et-Garonne* ; il donna aussi des articles au *Progrès libéral* de Toulouse. Peu s'en fallut à ce moment qu'il ne quittât l'Université, et ne devînt journaliste comme mes amis Beurier et Charles Bigot. Il avait toutes les qualités nécessaires pour réussir dans ce nouveau métier : le goût et le sens de la politique, la justesse et la promptitude du coup d'œil, un admirable équilibre dans la pensée. Bien des années plus tard, étant doyen à Bordeaux et adjoint au maire, il fut pendant quelque temps le collaborateur régulier de *la Gironde*, et il fut si apprécié qu'à la mort d'Eugène Ténot on lui offrit pour le remplacer une situation pécuniaire dont l'Université ne pouvait lui donner l'équivalent. Par deux fois il préféra rester des nôtres, et ce fut un bonheur pour nous; mais il aurait trouvé de l'autre côté autant d'honneur et beaucoup plus d'argent.

En octobre 1871, Couat fut envoyé au lycée de Tournon, où on le laissa deux ans. Il prit le seul parti sensé et viril : il se mit à travailler, et sa thèse fran-

çaise était à peu près terminée lorsqu'en 1873, sur la proposition de M. le recteur Chappuis, qui l'avait apprécié, il fut renvoyé en rhétorique à Grenoble. En février 1875, il soutint ses thèses en Sorbonne. Sa thèse latine avait été, comme il arrive, faite un peu légèrement ; mais sa thèse française sur Catulle était un ouvrage des plus distingués. Ce n'est pas seulement mon opinion que j'exprime : j'ai eu entre les mains le rapport de M. Eugène Benoist, qui lui décernait de grands éloges. Cependant à la soutenance Couat n'eut pas l'unanimité : les jurys ont parfois des raisons que la raison ne connaît pas.

Son *Etude sur Catulle* n'était pas un travail complet, et il le savait mieux que personne. Longtemps après, je lui conseillais de la réimprimer, en faisant profiter son ouvrage de début de tout ce qu'il avait appris depuis dans un commerce prolongé avec les poètes Alexandrins dont Catulle s'est inspiré. Il me répondit que ce n'était pas la peine, et qu'il valait mieux laisser l'œuvre telle quelle, avec ses qualités et ses défauts de jeunesse. Je viens d'en relire quelques pages, et j'ai été charmé aujourd'hui comme autrefois de l'étude si juste et si vivante sur la passion de Catulle pour Lesbie. Couat a analysé avec le plus grand soin le style et la versification du poète; mais le grand mérite et l'originalité de son livre sont ailleurs. Avec lui, nous n'avons pas affaire seulement à un grammairien ou à un littérateur, mais à un homme qui a compris ce que c'est que le véritable amour, avec ses fureurs, ses jalousies, ses faiblesses, l'amour tel que Catulle et Musset, Lucrèce et Molière l'ont éprouvé et ont su le peindre. Pour écrire ces pages émues et pénétrantes, il ne fallait pas seulement avoir des dons précieux de critique, il fallait être jeune et voir dans l'amour autre chose qu'un thème à beaux vers, sentir, que pour certaines âmes il est la raison d'être de la vie, et qu'elles ne se consolent jamais d'en guérir.

A la rentrée de 1875, Couat fut envoyé de Grenoble à Bordeaux où, au mois d'avril suivant, il fut chargé du cours de littérature grecque à la Faculté des Lettres. Cette nomination modifia l'orientation de ses études. Ses deux thèses portaient sur la littérature latine : il devait maintenant faire du grec, et il aborda sans plus tarder cette étude, à laquelle il était d'ailleurs préparé.

Il avait dû, dans son travail sur Catulle, s'occuper des alexandrins, mais il se rendait compte qu'il ne les connaissait qu'insuffisamment. Pendant cinq ou six ans il se mit à les étudier à fond. De là sortit, en 1882, un livre considérable, qui obtint dans le public savant un légitime succès : *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*. Ce livre, comme l'auteur l'a expliqué dans sa préface, n'est ni une histoire complète et suivie, ni un manuel à la mode allemande ; « c'est une succession de tableaux rattachés les uns aux autres par la suite des idées générales et dans chacun desquels se montre un des aspects de la poésie alexandrine ». Quoiqu'il n'ait pas eu le dessein d'écrire une histoire proprement dite, il n'a eu garde d'oublier le point de vue historique. Dans le premier chapitre, consacré au Musée d'Alexandrie, il a fait connaître le temps, les hommes, les événements au milieu desquels s'est développé l'Alexandrinisme ; dans un second chapitre, sur la biographie des poètes alexandrins, il a essayé d'établir avec le plus de précision possible la chronologie de cette époque littéraire.

Ce qui, au fond, intéressait Couat dans son sujet, c'est, comme il l'a laissé entrevoir dans sa courte conclusion « sur les caractères généraux de l'Alexandrinisme », les analogies qu'il remarquait entre les poètes raffinés qui ont

habité le Musée d'Alexandrie au IIIe siècle avant notre ère, et les poètes français de nos jours. Il a montré que la doctrine soi-disant moderne de *l'art pour l'art* datait de Callimaque et d'Apollonius, et que la poésie « individuelle » n'avait pas été inventée par nos contemporains. Mais, tout en vivifiant et en fécondant ses études de littérature érudite par ces rapprochements avec les écrivains modernes, Couat avait trop de goût et de justesse d'esprit pour permettre à cette préoccupation de le dominer jusqu'à fausser son point de vue. Il comprenait fort bien que la première condition pour étudier l'antiquité était de se faire, autant que possible, une âme antique, et de traiter les questions comme elles se posaient alors, non comme elles se posent de nos jours. Il n'avait pas la superstition de l'érudition, mais il pensait qu'il y aurait témérité et impertinence à vouloir s'en passer pour éclaircir les problèmes délicats et complexes que soulèvent, soit la chronologie des œuvres et la biographie des auteurs, soit l'interprétation de beaucoup de passages. En matière de poésie et d'éloquence, les Anciens avaient un souci de la perfection et des scrupules de style que, seul chez les modernes, Pascal paraît avoir connus au même degré; leur technique avait des raffinements auxquels n'atteignent pas nos Parnassiens les plus impeccables et auxquels se sont pliés chez eux-mêmes les génies les plus originaux et les plus libres. J'en ai souvent causé avec Couat, et je sais quelle importance il attachait à cette partie de l'art antique : il l'a montré dans son ouvrage sur la poésie alexandrine, comme il l'aurait fait dans son livre inachevé sur Aristophane. Ce souci constant de parler des poètes anciens suivant leur esprit, mêlé à des ressouvenirs nombreux de la poésie moderne et contemporaine, voilà ce qui fait l'originalité de ses études sur l'Alexandrinisme.

Avant d'être réunies en un volume, la plupart de ces études avaient paru soit dans l'*Annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques*, soit dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*. Les *Annales*! Que de souvenirs ce nom me rappelle! Qu'il est loin, ce temps où les plus âgés d'entre nous avaient trente-trois ans, où dans le faubourg du Tondu, ce Quartier Latin de Bordeaux, on discutait avec ardeur, chez Liard, chez Couat, chez Luchaire, chez moi, les conditions de publication de notre future Revue, où Collignon nous décochait son fameux distique :

Incedunt Tonsi, Leucharius et Benedictus,
Quadrans et Cucufas : Annalibus omnia cedant !

J'ai dit ailleurs quelle part considérable Couat avait eue dans la création des *Annales*, devenues aujourd'hui, avec le concours des Facultés d'Aix, de Montpellier, de Toulouse, la *Revue des Universités du Midi*. Non seulement il rendit à la Faculté des lettres de Bordeaux un service signalé en groupant les efforts de ses maîtres, en les encourageant au travail personnel, en faisant connaître leurs noms du public lettré, mais il fut l'initiateur d'un mouvement qui s'est propagé dans le reste de la France, et d'où sont sorties d'autres publications analogues, les *Annales de l'Est*, les *Annales de Bretagne*, la *Revue bourguignonne d'enseignement supérieur*, les *Annales de l'Université de Grenoble*.

Ce temps où il fondait les *Annales* et où il préparait son livre sur les poètes alexandrins a été le plus heureux de la vie de Couat. Se plaisant à son métier et y réussissant, aimé et respecté de tous, élèves et collègues, il avait aussi la

paix et le bonheur du foyer. Lorsqu'un fils lui naquit en 1880, ce fut pour lui une grande joie; il ne pensait pas alors que trois ans plus tard cet enfant, frappé d'un mal terrible, n'échapperait à la mort que pour continuer à vivre dans un état cent fois pire. A partir de 1883, Couat a porté une plaie au cœur, et pendant ces dernières années ses amis guettaient en vain sur ses lèvres ce sourire aimable et bon qu'ils y avaient connu autrefois. Depuis longtemps il ne jouissait plus de la vie; il se contentait de la supporter avec courage. Mais, dans les années dont je parle, il n'en était pas ainsi. Jamais je ne l'ai connu gai, mais il était paisiblement heureux, et il rendait heureux ceux qui l'entouraient. Il n'avait pas encore trente-cinq ans lorsqu'au mois de mai 1881 il fut nommé doyen. Dans ce temps-là c'était le ministre qui nommait; mais si les Facultés avaient eu déjà le droit d'élire leurs chefs, il n'est pas douteux que c'est lui que la Faculté de Bordeaux aurait choisi.

En 1884 il obtint, sans l'avoir cherché, le plus grand honneur auquel un professeur puisse prétendre : il fut un des deux délégués des Facultés des Lettres au Conseil supérieur de l'Instruction publique, je me souviens fort bien de la circulaire qu'il adressa à ses électeurs ; on l'y retrouvait tout entier, avec la fermeté de ses convictions et l'indépendance de son caractère. Il avait tenu à insérer dans sa profession de foi deux articles qui, il le savait bien, devaient lui faire perdre un certain nombre de suffrages. Il avait exprimé nettement son opinion sur la loi du 15 mars 1850, la loi Falloux qu'il considérait et qu'il n'est pas seul à considérer, comme funeste pour l'enseignement et pour la France. Il avait de plus dit avec modération, mais sans ambages, que le système suivant lequel se recrutent les Facultés de Paris est vicieux, et que nul ne devrait être nommé à une chaire de la Sorbonne, sans avoir été titulaire ou tout au moins chargé de cours en province. En faisant figurer ces deux déclarations dans son programme électoral, Couat perdit certainement des voix, mais il y gagna de conserver l'estime de ses amis, et il conquit aussi, je n'en doute pas, les sympathies de beaucoup de ses collègues qui n'ont pas plus qu'il ne l'avait le goût des préoccupations vaines et des plaintes stériles, mais desquels on aurait tort de croire qu'ils approuvent au fond du cœur ce qu'ils s'abstiennent de critiquer tout haut.

Au Conseil supérieur, Couat fut le rapporteur du projet d'où sortit le décret du 31 décembre 1885, cette charte d'affranchissement de notre enseignement supérieur. Le ministre d'alors, M. Goblet, fut très frappé de son rapport, et en le nommant peu après chevalier de la Légion d'honneur, il tint à lui donner une marque particulière de son estime. Je ne sais s'il eut en même temps l'idée de faire de lui un Recteur, mais je n'en serais pas surpris. Lorsque, au mois d'octobre 1887, Couat fut nommé Recteur à Douai, M. Goblet avait été remplacé par M. Spuller ; mais heureusement pour nous les bonnes pensées des ministres leur survivent quelquefois. La tâche qui fut assignée à Couat était difficile et importante. Il s'agissait de transférer à Lille les Facultés de Droit et des Lettres de Douai, et de préparer les voies à ce qui devait être la grande Université du nord de la France. Il n'y avait que trente ans que Douai avait des Facultés ; mais les Douaisiens y tenaient comme s'ils avaient pu revendiquer une possession séculaire. La presse locale faisait rage ; les Doyens, le Recteur, le Directeur de l'Enseignement supérieur, le Ministre, étaient pris à parti avec violence, quelquefois avec perfidie. Jamais les qualités maîtresses de notre ami, la fermeté calme, le sang-froid, la clairvoyance, n'eurent mieux l'occasion

de se manifester. Quand le transfert fut opéré, il déploya dans l'organisation des Facultés de Lille cette activité non pas fiévreuse, mais tenace et féconde qu'il a portée dans toutes les entreprises auxquelles il s'intéressait. Il n'était plus à Lille quand l'Université y a été fondée ; mais si les Lillois ne sont pas des ingrats, ils n'auront pas oublié ce qu'ils doivent à ses efforts.

Les trois années que Couat passa dans le Nord ont été parmi les mieux remplies de sa vie. Il portait, il est vrai, au fond de lui-même ce grand chagrin, le mal incurable de son fils, mais il cherchait des consolations dans le travail, et il faisait marcher de front sa besogne administrative et des études littéraires qu'il avait encore bien plus à cœur. Son livre sur *Aristophane et l'ancienne comédie attique* parut en 1889, et l'Académie française en lui décernant un de ses prix, ne fit que confirmer les suffrages des érudits et des lettrés.

L'ouvrage de Couat devait se composer de deux volumes : l'un sur la *matière* des comédies attiques, l'autre sur *l'art* dont elles sont l'expression. De ces deux volumes il n'a écrit que le premier. Deux articles qu'il a donnés depuis à la *Revue des Universités du Midi* traitent des questions techniques qui se rattachent à l'histoire de *l'ancienne comédie*, et montrent sur quels fondements solides il voulait bâtir l'œuvre qu'il avait entreprise. Il savait que dans les études sur l'antiquité, l'érudition la plus précise et la mieux informée est nécessaire, qu'il faut connaître à fond les textes anciens et les travaux des modernes. Il se rendait compte en particulier que, lorsqu'il s'agit d'un aussi grand poète et aussi connu qu'Aristophane, toutes les ressources de la philologie, dans le sens très large que les Allemands donnent à ce mot, ne sont pas de trop. Sa connaissance approfondie de la grammaire et de la métrique, celle de l'archéologie théâtrale qui dans ces dernières années s'est presque entièrement renouvelée, lui paraissaient nécessaires mais non pas suffisantes. Il attachait plus d'importance encore à l'histoire, en particulier à celle des institutions grecques et des idées au ve et au ive siècles avant notre ère. Ce qui fait que son premier volume, son volume unique sur Aristophane, est si intéressant et si vivant, c'est qu'on sent en le lisant que l'auteur est entré profondément dans l'époque dont il parle. Non seulement il a replacé les comédies d'Aristophane dans la société qui les vit éclore, parmi les événements dont elles nous donnent l'écho, mais il est au courant de la vie d'Athènes au jour le jour, des potins qui défrayaient les conversations pendant qu'on attendait au théâtre de Bacchus la représentation d'une pièce d'Euripide, ou bien qu'on allait sur le Pnyx écouter le démagogue Cléon. Les comédies d'Aristophane peuvent et doivent être étudiées à deux points de vue. Ce sont des œuvres d'art merveilleuses, où la perfection de la forme s'allie à la richesse de l'invention, où les raffinements de la composition et du style ne nuisent pas à la liberté d'une inspiration qui semble avoir des ailes, n'altèrent pas la fraîcheur d'une imagination qui s'égare impunément dans les pires bourbiers. Mais en même temps ce sont des satires enfiellées, où tous les préjugés mesquins toutes les basses rancunes de l'aristocratie font appel aux passions aveugles de la foule pour déshonorer et pour perdre ce qu'il y avait de plus illustre à Athènes ; Aristophane a traîné Euripide dans la boue, et il a préparé la condamnation de Socrate.

Voilà ce qui se retrouve dans le livre de Couat, et ce qui en fait une lecture si attachante. L'érudition ne s'y étale pas ; elle n'est, comme il convient, que la servante de la pensée. L'auteur n'est ni un grammairien, ni un

archéologue, c'est un homme; là est le mérite de l'ouvrage et son intérêt durable.

Depuis 1883, Couat faisait partie du jury de l'agrégation des lettres. On lui demanda, quand il fut Recteur, de prendre la présidence, devenue vacante, de l'agrégation de grammaire. C'était une tâche assez lourde, surtout pour un homme aussi consciencieux que lui, car il se croyait obligé de répondre aux lettres des candidats qui lui demandaient soit des conseils, soit des renseignements sur les causes de leur échec. Il fit dans l'organisation de l'examen quelques réformes, dont l'une surtout est importante et peut laisser une influence heureuse sur la direction des études, soit à l'École Normale, soit dans les Facultés. Je veux parler de l'explication après dix minutes de préparation, d'un texte grec ou latin de difficultés ordinaires, non désigné à l'avance. C'était le seul moyen de réagir contre la préparation mécanique qui menaçait de s'introduire à l'agrégation comme à la licence ou au baccalauréat, et de s'assurer que des candidats qui obtenaient des notes brillantes en grammaire ou en métrique seraient capables de faire convenablement une classe de quatrième. Cette réforme a paru si sage que notre camarade Maurice Croiset l'a appliquée à l'Agrégation des Lettres, quand il en est devenu le président. D'une façon générale, Couat a donné à l'agrégation de grammaire un caractère plus littéraire. Il pensait, avec raison, ce me semble, que la distinction entre les deux agrégations lettres et grammaire, est toute conventionnelle, et se justifie surtout par la difficulté de faire juger par un seul jury un trop grand nombre de candidats. Mais on ne voit pas comment un futur professeur de rhétorique pourrait se passer de savoir la grammaire latine ou grecque, et il est certainement utile à celui qui enseignera en sixième d'élargir son horizon, et d'être un lettré en même temps qu'un grammairien.

Présider le jury de l'agrégation est un grand honneur, mais c'est une fatigue, et Couat, quelque fort qu'il fût ou parût être, finit par s'en apercevoir. J'en ai causé avec lui deux ans de suite en allant le voir à Chatelaillon, où il allait se reposer au mois de septembre. S'il s'intéressait toujours à sa tâche, il sentait qu'il ne la remplissait plus avec autant de facilité et d'entrain. Depuis, qu'à la mort de M. Ouvré, en 1890, il avait été transféré de Lille à Bordeaux, ses amis s'inquiétaient de voir son humeur s'assombrir de plus en plus. Il se montrait toujours bon et aimable, mais il lui fallait faire un effort pour sourire, et il était plus sujet que jamais à ces longs silences où il s'entretenait avec lui-même de pensées graves et tristes. Il avait abandonné, au moins provisoirement, la suite de son travail sur Aristophane; il relisait Pascal, sur lequel il eut l'idée d'écrire un livre; la dernière fois que je l'ai vu, il était occupé à traduire les pensées de Marc-Aurèle. Je me disais qu'à mesure qu'il avançait en âge il sentait plus profondément sa grande douleur intime, le mal de son fils: je ne me doutais pas que lui-même était déjà marqué par la mort, et que sa tristesse s'expliquait par une maladie dont il ressentait sourdement les atteintes, sans vouloir s'en préoccuper, sans consulter de médecin, sans soupçonner l'extrême gravité de son état. Aussi sa mort fut-elle un coup de foudre pour sa femme, pour ses enfants, pour ses amis. Les uns le virent perdu, l'ayant vu la veille bien portant en apparence; les autres apprirent sa mort par dépêche, sans avoir su qu'il était malade.

Couat n'aimait pas le bruit, et il évitait autant que possible d'occuper le public de sa personne. L'ironie des choses a voulu que sa mort fût l'occasion

d'un incident ; la presse s'en est emparée, une interpellation a été déposée à ce sujet. Ceux qui ont manifesté en sens contraire en présence de son cercueil ont agi suivant leur conscience, et je n'ai pas à les juger ; je puis dire seulement que parmi la façon d'honorer sa mémoire ce n'est pas celle-là que notre ami eût préférée. Qu'importe d'ailleurs ! Quand à ce bruit d'un jour aura succédé le silence et l'oubli, nous serons quelques-uns à garder pieusement le souvenir du camarade excellent, de l'intelligence sensée et vigoureuse, de l'âme sincère et tendre, qui nous a quittés trop tôt.

Antoine BENOIST.

Promotion de 1867. — VĂRGOLICI (Etienne), né en 1843 dans le district de Neamtu (Roumanie), mort à Iassy en 1897 (1).

Après avoir fait ses études à l'école primaire de Peatra, il termina ses classes en 1863 au Lycée de Iassy. Son aptitude pour les langues, surtout son application au travail et sa conduite exemplaire lui attirèrent de bonne heure la bienveillance de ses maîtres.

Au premier concours pour une bourse à l'étranger, Vărgolici l'emporta à l'unanimité. Sa vocation pour les lettres était impérieuse ; il étudia d'abord l'espagnol à Madrid où il séjourna une année ; ensuite il vint à Paris pour continuer ses études. A cette époque, l'École Normale supérieure était fermée aux étrangers. Considérée comme école supérieure et comme pépinière nationale pour donner des professeurs aux écoles françaises, elle était réservée exclusivement à la jeunesse de France.

Le gouvernement roumain demanda comme une faveur l'accès de l'École pour ses élèves. Le ministre de l'Instruction publique d'alors, M. V. Duruy, très favorable aux Roumains, soumit la demande à l'Empereur qui, toujours bon et généreux pour la Roumanie, permit l'entrée des élèves à l'École. C'est ainsi qu'Etienne Vărgolici fut admis comme demi-interne à l'École Normale pour la section des Lettres. Après avoir pris ses grades, il fit un séjour à Wurzbourg pour étudier l'allemand. Travailleur infatigable, il conduisait de front l'étude difficile et variée des langues néolatines au point de vue de leur origine commune et de leurs littératures.

Avant même de rentrer dans son pays, il était en correspondance avec le rédacteur de la revue roumaine « *Convorbirele Literare* », seule revue littéraire et scientifique de la Roumanie à cette époque, et lui adressait souvent des articles littéraires. Son nom s'était déjà fait connaître parmi ses anciens camarades d'École et parmi ses contemporains. On l'appelait « *Vărgolici, plume de fer* », à cause de son style énergique et incisif.

Rentré en Roumanie, Vărgolici fut recherché par les sociétaires de l'*Institut Académique* (lycée fondé en 1865), qui se hâtèrent de l'associer à leur école. Bientôt il concourut pour la chaire de français à l'École militaire qu'il occupa jusqu'en 1870. En 1876, il obtint la chaire de langue et de littérature françaises à l'Université de Iassy et, en 1880, celle de conférencier pour la langue grecque à l'École Normale supérieure de Iassy.

Inspecteur général de l'enseignement secondaire pendant trois ans, il ressentit des symptômes inquiétants d'une maladie de cœur causée par la fatigue et l'excès de travail et reprit sa chaire à l'Université. Sa respiration avait été

(1) Notice en retard d'une année.

toujours difficile et pénible ; mais la vie sédentaire qu'il menait, l'application au travail, l'attitude de l'écrivain prolongée d'une manière excessive épuisèrent une santé d'apparence robuste.

Les œuvres de Vărgolici peuvent être partagées ainsi :

Œuvres didactiques et œuvres littéraires. Comme œuvres didactiques, il a laissé une grammaire latine et des Fables de Phèdre, commentées. Comme œuvres littéraires : La traduction de Don Quichotte de Cervantès, des traductions d'Anacréon, de Tibulle, de Properce, des élégies de Lamartine et de V. Hugo, des comédies entières de Molière, sans compter différents articles de critique littéraire publiés à diverses époques.

Sans doute, sa mort est une perte pour l'Université de Iassy, car il portait à sa chaire un intérêt très vif et à ses élèves une sollicitude de tous les jours.

Ses connaissances encyclopédiques et son travail continuel lui donnèrent une autorité incontestable en matières d'études classiques et de méthode.

Libre de toute ambition, étranger à toute occupation qui n'eût pas l'enseignement pour objet, au courant de tout ce qui se passait dans les grands centres littéraires de l'Europe, son seul objectif était l'École, sa seule joie, sa famille, sa seule distraction et ses seuls loisirs, la société de quelques amis pour lesquels son cœur était toujours ouvert.

A. NAUM.

Promotion de 1868. — GÉBELIN (Jacques), né à Nîmes le 5 novembre 1848, mort le 17 septembre 1898.

Gébelin appartenait à une famille nîmoise, sans fortune, d'origine modeste, mais qui lui apprit l'amour du travail, la simplicité, la droiture. L'affection qu'on y avait pour le fils n'était ni jalouse, ni mesquine : qui était condisciple de Jacques était ami de la maison et toujours cordialement accueilli. Gébelin avait commencé dès l'école primaire, dès la « mutuelle », à être un élève modèle ; au lycée, les premiers prix lui revenaient annuellement comme par tradition. Je l'avais admiré longtemps sans l'imiter ; quand je m'avisai à mon tour de travailler, il fut pour moi le meilleur des camarades. On se réunissait chez lui, dans une grande chambre, à un troisième étage, et, la tâche scolaire terminée, on s'y livrait à d'ardentes discussions qui se prolongeaient dans d'interminables promenades sur le boulevard, le « tour de ville » classique du Midi, Denis, qui est maintenant à la Sorbonne, Ducros, qui est Doyen de la Faculté d'Aix, bien d'autres encore, dont plusieurs sont de graves administrateurs et de graves magistrats, faisaient souvent partie de ces colloques. Nîmes est une ville lettrée, où l'on aime le beau parler : nous faisions notre apprentissage les uns aux dépens des autres et tous les sujets nous étaient matière à controverse. Gébelin, en bon méridional, avait la langue alerte et ne craignait pas la *galéjeade*, mais il se défiait déjà des vagabondages d'imagination, faisait profession d'aimer ce qui était clair et sage.

Le lycée de Nîmes avait alors l'heureuse fortune de posséder un professeur de rhétorique à qui tous ceux qui ont été ses élèves conservent une respectueuse affection. M. Gaspard, qui vient de prendre sa retraite, il y a deux ans, comme professeur de rhétorique à Louis-le-Grand, avait l'art de convertir au travail même les indisciplinés et les paresseux. Il aimait si franchement ses élèves qu'on travaillait ne fût-ce que pour lui faire plaisir. Dans cet heureux

temps, grâces à lui, on entrait parfois de Nîmes à l'École Normale, directement, sans faire de stage dans un lycée de Paris. Ce fut ainsi que nous y arrivâmes en bons camarades, la même année, ayant encore notre marque provinciale. Gébelin, d'ailleurs, ne tenait pas à la perdre. Il ne fut jamais un « déraciné ». Il avait le très vif souci de rester Nîmois, et volontiers s'enorgueillissait de la pointe d'accent qu'il conserva toujours avec autant de coquetterie que d'autres mettent à l'émousser. Bon camarade, sans aigreur dans les disputes qui, en première année, prenaient le plus clair de notre temps, quand on le plaisantait sur la province, il était toujours prêt à la riposte. Dans ce milieu de l'École, où on s'exaltait pour toutes les audaces littéraires ou scientifiques, où le paradoxe était en honneur, Gébelin s'était donné pour mission de défendre le bon sens, et, ayant comme nous vingt ans, il le défendait même à coups de paradoxe. Je me le rappelle encore, dans nos conciliabules d'historiens, déclarant gravement que les sages et tranquilles ordonnances de l'histoire romaine de Rollin lui paraissaient préférables aux hasardeuses constructions d'un Mommsen.

Lauréat d'histoire au Concours Général, Gébelin était tout naturellement entré dans la section d'histoire. Reçu agrégé en 1872, il ne fit que passer à Châteauroux, à Rennes, puis, en 1873, fut nommé au Prytanée de La Flèche où il resta cinq ans. C'est là qu'il devint véritablement professeur en même temps qu'il y prit le goût des études d'histoire militaire. Après avoir publié en 1879 une étude sur le recrutement des armées pendant les périodes mérovingienne et carolingienne, il consacra, en 1882, sa thèse de doctorat à l'*Histoire des milices provinciales de 1688 à 1791*, et plus particulièrement à la question du tirage au sort. De patientes recherches au Ministère de la guerre lui avaient permis d'amasser de nombreux documents. Dans les milices provinciales organisées par Louvois en 1688 il a voulu retrouver les origines de la conscription d'une part, d'autre part de la réserve. Il montre d'ailleurs combien elles furent, dès le début, mal constituées et mal dirigées. « Soldats sans expérience, officiers sans expérience, par suite mauvais soldats et mauvais officiers, voilà les milices de la guerre de la succession d'Espagne. Grâce au tirage au sort, on eut de gros effectifs, mais des effectifs sans cohésion, et par suite de grosses déroutes ». Sous Louis XV, à partir de l'ordonnance de 1726, l'institution se développe et se régularise; toutefois l'abus des privilèges d'exemptions en est un des vices organiques. D'autre part le remplacement, malgré des prohibitions très sévères et souvent renouvelées, altère le caractère des milices. Aussi ni l'opinion publique, ni les gens du métier ne leur sont favorables; volontiers les généraux battus s'en prennent à elles des défaites subies. Gébelin croit ces critiques exagérées, il estime que l'infériorité des milices tint surtout à ce qu'elles furent mal commandées, mal équipées, mal considérées et impopulaires. Mais l'institution en elle-même était bonne et plusieurs écrivains militaires en reconnaissaient la nécessité. Cette étude, fortement documentée, claire et concise, reçut en Sorbonne le meilleur accueil. La thèse latine, *Quid rei militaris doctrina renascentibus litteris antiquitati debuerit*, attestait les mêmes préoccupations. Il semblait donc que Gébelin n'eût qu'à se cantonner dans ce domaine, où il avait si bien établi sa compétence, et à entreprendre quelque jour une histoire d'ensemble de nos institutions militaires pendant les derniers siècles. Il n'y revint cependant qu'une fois pour publier, en 1886, une étude sur *Les milices provin-*

ciales de Nîmes d'après les archives nîmoises. Une circonstance fortuite vint diriger d'un autre côté ses efforts. L'enseignement de la géographie, trop longtemps négligé dans nos Facultés, y obtenait enfin une place spéciale : mais, les géographes de profession manquant, force était de chercher parmi les historiens des hommes de bonne volonté. Gébelin, avec son esprit clair, net, convaincu de la nécessité de donner aux recherches scientifiques des applications pratiques, fut vivement intéressé par cette tâche nouvelle et désormais s'y consacra tout entier. Nommé maître de conférences de géographie à Bordeaux en 1883, professeur adjoint en 1886, il devint professeur titulaire en 1890. Dans une ville comme Bordeaux, qui depuis des siècles vit et prospère par son commerce, Gébelin estima que l'enseignement de la géographie devait avoir un caractère commercial et qu'il indiquerait ainsi comment l'Université s'associe aux préoccupations et aux intérêts de la cité. Il publia quelques livres de classe (*France et Colonies françaises*, *Europe moins la France*, *Asie*, *Afrique*, *Amérique*, *Océanie*). Mais il faut chercher sa véritable pensée dans des études d'un caractère plus personnel. En 1896, dans le Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, il commençait à faire paraître une série d'articles intitulés : *Essai de géographie appliquée*, et il annonçait l'intention d'en tirer plus tard un livre. Par géographie appliquée il entendait « la géographie considérée dans ses rapports immédiats avec les besoins matériels de l'homme. C'est, si l'on veut, la géographie commerciale, mais avec sa signification la plus large. La géographie appliquée n'étudie pas seulement les échanges, mais aussi la production. » Sobre de références, ennemi du faux étalage d'érudition, il laisse voir cependant avec quel soin minutieux et quel esprit critique il avait amassé ses matériaux. Il est évident qu'il nous aurait donné un manuel scientifique d'une méthode rigoureuse, d'une exposition claire et bien coordonnée, et qui aurait été une œuvre vraiment originale. Il ne nous en reste que le programme, les premiers chapitres et quelques fragments (*Les limites géographiques du climat tempéré*, 1896; *Les Céréales des pays tempérés*, 1897; *Les climats du continent africain et leurs rapports avec les produits et la colonisation ; L'industrie minérale en France*). Mais il y travaillait sans relâche et une petite plaquette fort curieuse, *Une grande industrie du Bas-Quercy ; Les chapeaux de paille de Septfonds et de Caussade*, 1895, prouve que, même en vacances, il était toujours en quête de documents.

Si l'ouvrage ne s'élaborait que lentement, c'est que Gébelin ne croyait pas qu'un professeur eût le droit de s'enfermer dans son cabinet avec ses livres. Il savait que nos Universités nouvelles, pour gagner en considération et en influence, doivent agir, et, par les services rendus, se créer des titres à la reconnaissance. Devenu Bordelais d'adoption, il payait de sa personne et sans compter. Depuis 1882, il était le rédacteur en chef du *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux*.

En 1897, la Société reconnaissante de son dévouement, lui décernait, dans une cérémonie solennelle, une médaille de vermeil, sa plus haute récompense. De bonne heure, il avait aussi donné une part de son temps à l'enseignement des jeunes filles. Avant la création du Lycée de Filles, il était un des professeurs du cours Duruy (depuis deux ans, il avait été chargé, au Lycée même, de cours de géographie en 6e année); avant l'organisation de l'École Normale d'institutrices, il a enseigné l'histoire et la géographie au Cours

normal d'institutrices. En collaboration avec quelques-uns de ses collègues, il avait essayé de fonder pour les dames des cours d'enseignement supérieur qui durèrent quelques années. A ces tâches si multiples, il avait encore ajouté pendant plusieurs années des cours aux employés des postes et aux employés de commerce.

Du moins était-il récompensé par les sympathies qu'il s'était acquises. Très aimé de ses étudiants, dont il était, en toute circonstance, le conseiller affectueux, de ses collègues qui appréciaient, en même temps que sa valeur scientifique, la droiture et l'affabilité de son caractère, il était estimé comme il le méritait par ses concitoyens d'adoption. Sa situation à la Société de Géographie le mettait en rapport avec les commerçants et les explorateurs. « Notre ami, » écrivait un de ses collègues, rendait à la science et à la Faculté des services » éminents ; il était, par le *Bulletin de Géographie* et par son action person- » nelle, nécessaire à la grande cité commerciale, aux entreprises coloniales du » pays, et il jouait un rôle de premier ordre dans le mouvement d'expansion » au dehors de l'activité française. »

Sa santé, qui avait toujours été robuste, paraissait se prêter à ce travail incessant. Peut-être présuma-t-il trop de ses forces en acceptant récemment une nouvelle tâche. Bordeaux possède la Société d'éducation populaire peut-être la plus ancienne de France, la Philomatique, qui date de 1808, qui a fondé une école supérieure de commerce et d'industrie, et qui compte environ 80 cours d'adultes, fréquentés par près de 3,000 élèves. Gébelin en était membre. Pendant l'hiver de 1896-1897, il accepta la charge gratuite, mais très lourde, de la direction des cours d'adultes.

Depuis cette époque, les rares instants de loisir qui lui restaient encore furent sacrifiés. Mais il estimait qu'il n'avait pas le droit de se dérober à l'appel qui lui était adressé. Dans le discours qu'il prononça à la distribution des prix de la Philomatique, il disait : « J'ai pensé que je n'avais pas le droit, *par crainte de succomber*, de refuser le poste où le devoir m'appelait. J'y suis donc accouru, parce que la résolution ferme de bien faire aide à fixer le succès ; parce que tous, aujourd'hui plus que jamais, nous avons l'obligation morale de ne pas nous confiner dans l'isolement, parce que j'essayais d'acquitter envers mes semblables, dans la mesure de mes moyens, une dette de reconnaissance, parce qu'enfin, s'il n'est plus de barrières entre les situations sociales, il n'en est pas non plus entre les enseignements et que je voulais vous apporter la sympathie agissante de l'Université que j'aime et à laquelle j'appartiens. Ensemble nous pratiquerons le travail, sauvegarde de notre dignité, condition de notre indépendance, et puisse l'union de nos efforts contribuer à l'union de nos cœurs et à la prospérité de la patrie ! » Il avait donc compris que l'éducation des adultes, longtemps si négligée, est un devoir social impérieux, et il s'était mis à l'œuvre en bon citoyen, avec ardeur et gaieté, ménageant d'autant moins sa peine qu'il se sentait plus intéressé par cette occupation nouvelle.

Aussi arriva-t-il à la fin de l'année épuisé de fatigue. Cependant sa famille n'était pas inquiète, on espérait que le repos auprès de sa femme, de ses enfants, de sa sœur, directrice de l'École Normale d'Institutrices de la Gironde, rétablirait ses forces. Mais bientôt on dut se convaincre que cet état de lassitude cachait une maladie grave et que l'organisme, trop usé par le travail, était impuissant à lutter. Il devait assister le 18 septembre à Marseille, à l'ouverture du Congrès national des Sociétés de Géographie, le 9 encore, il essaya

de s'occuper de communications qui devaient y être faites, comme s'il n'avait pas renoncé à s'y rendre. Puis vinrent les journées de fièvre et de délire où son esprit malade restait encore fidèle à ses préoccupations ordinaires, où il parlait du Congo, du Niger, dirigeait les discussions du Congrès. Il mourut le 15 septembre, alors que ses amis ne le savaient même pas malade.

Telle a été cette vie simple, modeste, sans incidents, toute de désintéressement et de travail. Elle prouve une fois de plus ce que vaut l'Université, comment on y comprend et comment on y pratique le devoir. Celle qui fut pendant quinze ans la compagne affectueuse et dévouée de Gébelin, ses enfants peuvent être aussi fiers de ces souvenirs qui valent mieux qu'une fortune, ils peuvent compter sur les sympathies actives de l'Université qu'il a si bien servie et honorée.

C. BAYET.

Promotion 1876. — CRETIN (Marcel), né à Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs, le 27 septembre 1857, décédé à Lyon, le 24 octobre 1897.

Il était le treizième enfant d'une famille de petits commerçants, on le mit en pension au Séminaire de Consolation. Il s'y fit remarquer par son aptitude au travail. Dans le magnifique Val de Consolation, isolé du reste de l'humanité, on admire de bonne heure la belle nature, et les esprits d'élite se développent rapidement.

Les aptitudes remarquables que manifestait le jeune Cretin encouragèrent ses parents à faire quelques sacrifices pour lui faire achever ses études. On l'envoya à Besançon à l'institution, alors célèbre, des Frères de Marie. Il y fut reçu bachelier ès sciences avant d'avoir seize ans. Sa famille ne pouvait s'imposer des sacrifices nouveaux ; les Frères de Marie firent obtenir à Marcel Cretin une bourse au collège Stanislas à Paris. Après une seule année de mathématiques spéciales il fut admis en même temps à l'École polytechnique et à l'Ecole Normale, en 1876. Il opta pour cette dernière et fit partie de la section de mathématiques.

A l'École il se montra laborieux. Dans les discussions il avait la repartie vive et soutenait son opinion avec ardeur, même avec emballement. Pendant ce temps une réaction se faisait en lui, et il oubliait peu à peu les principes religieux qui avaient présidé à son éducation. Dans les dernières années de son existence il retrouva la foi, et il est mort en parfait chrétien.

Malgré son travail énergique à l'École, Cretin échoua à l'agrégation : ses études préliminaires en mathématiques spéciales avaient été faites trop hâtivement ! Depuis il a toujours consacré tout son temps à ses élèves et il n'a plus songé à préparer le concours.

Il débuta au lycée de Bar-le-Duc dans la classe préparatoire à Saint-Cyr. Il y resta deux ans. Après une nouvelle année passée au Puy, il se maria et fut nommé au lycée de Toulon.

C'est à Toulon que Cretin a passé les meilleures années de sa vie, et son départ de cette ville a certainement été une des causes de sa mort prématurée. Pendant l'épidémie cholérique Cretin suppléa son collègue du cours de marine ; il obtint un franc succès. Aussi, l'année suivante, la chaire préparatoire à l'École navale étant vacante on la lui confia. Il se donna tout entier à cet enseignement difficile, obtint des succès remarquables et, pendant les douze

années qu'il conserva cette classe, il envoya près de quatre-vingts élèves au Borda.

En 1893, par suite d'un mauvais recrutement de la classe, d'une mauvaise direction du lycée, il est en échec ! Il en fut vivement affecté, et comme plusieurs de ses élèves avaient répondu brillamment aux examens, il s'en prit à son collaborateur littéraire. D'ailleurs il était déjà aigri par la souffrance! Pendant deux années, il y eut lutte entre les deux collègues : Cretin était le plus jeune, il fut déplacé !

On l'envoya à Saint-Étienne au cours préparatoire à l'École des mines. C'était évidemment une marque de confiance de la part du ministère ; une promotion au choix qu'on lui accorda peu après montrait nettement que ce déplacement n'était pas une disgrâce ! Mais on n'avait pas tenu compte de la santé de Cretin ; il lui fallait un climat chaud et sec et on l'envoyait à Saint-Étienne ! Son caractère, malgré la souffrance, resté gai sous l'influence du ciel bleu du Midi, devint plus sombre dans sa noire résidence nouvelle. De plus en quittant Toulon il perdait un casuel important qui lui était indispensable pour élever ses trois enfants !

Malgré tout Cretin se mit courageusement à la besogne. Son nouvel enseignement différait sensiblement de son cours de marine. Il consacrait beaucoup de temps à la préparation de ses classes, et travaillait parfois même aux heures des repas ! En janvier, il dut s'aliter et solliciter un congé de trois mois. Il reprit son service après les vacances de Pâques, mais les forces lui manquaient. A la fin de l'année il sollicita un poste quelconque dans le Midi. On le nomma au lycée d'Agen au cours de Saint-Cyr. Pendant sa maladie les idées religieuses de son enfance étaient revenues et à Agen, il partageait son temps entre sa classe et les exercices religieux. L'année se passa tant bien que mal. Il avait la nostalgie de Toulon et espérait toujours qu'on le replacerait dans son ancienne chaire.

A la rentrée il ne put reprendre sa classe ; il obtint un congé d'un an qu'il passa à Lyon à l'hospice de Saint-Jean-de-Dieu. Après une année de soins assidus on commençait à espérer ; les médecins faisaient prévoir que bientôt Cretin pourrait reprendre son service, quand brusquement le 24 octobre 1897, il fut enlevé à l'affection des siens.

Sa mémoire sera pieusement conservée par ses collègues qui l'estimaient et l'aimaient, et par ses nombreux élèves dont la plupart étaient devenus ses amis.

G. B.

Promotion de 1880. — BOIDART (Eugène-Edouard-Clotaire), né le 6 avril 1860 à Baisieux (Somme), décédé à Versailles le 27 août 1898.

Après Chauvin et Bédier, Boidart; notre promotion est déjà bien éprouvée. Cette mort survenue si rapidement nous a tous tristement surpris.

En réalité Boidart souffrait depuis plusieurs mois mais il ne se rendait pas compte de la gravité de son état; dévoué à ses élèves il voulait continuer jusqu'au bout, les suivre jusqu'à l'examen pour les aider de ses conseils, les encourager par l'intérêt qu'il prenait à leurs succès et la sympathie qu'il leur témoignait. Mais au milieu du mois de juillet dernier il dut s'arrêter ; le mal se déclarait avec une violence soudaine qui ne laissait que peu d'espoir.

C'est vers cette époque seulement que j'appris sa maladie; je ne l'avais pas revu depuis un an. Les exigences de la vie nous séparent trop; on se dit au revoir, on compte un jour ou l'autre se retrouver, un rendez-vous est si vite pris.... puis le temps passe, la mort nous sépare et chaque fois on ressent plus profondément cette impression de n'avoir pas assez vécu la vie d'affection et de sympathie avec ceux que nous ne reverrons plus.

Boidart était très aimé dans sa promotion. C'était un caractère très droit et très loyal, avec cela d'une gaieté communicative. Les charmantes veillées d'alors et comme il les égayait de sa bonne figure souriante et de sa belle humeur! Il était foncièrement bon et dévoué et cette bonté se manifestait dans sa manière d'être avec ses amis, ses camarades, ses collègues. La simplicité cordiale de son caractère l'a fait aimer de tous ceux qui l'ont connu.

Boidart laisse une veuve avec deux petits enfants, nous lui adressons le témoignage de notre respectueuse sympathie et un dernier et bien affectueux souvenir pour le pauvre et cher camarade que nous aimions tous.

A. TISSIER.

Promotion de 1881. — LIÉGEOIS (Alfred-Louis-Joseph), né à Paris, le 8 mai 1861, décédé à Saint-Maurice, le 29 octobre 1898.

La mort vient de ravir à sa famille et à ses amis notre camarade Liégeois, qui s'est éteint après deux années de cruelles souffrances, en laissant l'exemple d'une vie faite tout entière de travail et de dévouement.

Alfred Liégeois fit ses premières études à l'institution Hortus, rue du Bac, puis suivit les cours du lycée Saint-Louis, élève zélé et consciencieux, il y fit de brillantes études littéraires, et remporta chaque année les premiers prix de sa classe; en philosophie, il obtint le prix d'honneur, et il fut plusieurs fois lauréat du Concours Général. Il entra ensuite dans la classe de Tartinville, dont il fut un des meilleurs élèves; les leçons de ce maître éminent eurent sur notre camarade une profonde influence et contribuèrent à lui inspirer le goût de la science et en particulier des mathématiques. Liégeois aimait à rappeler l'enseignement clair et communicatif de son professeur d'élémentaires, ainsi que son dévouement pour ses élèves; les qualités qu'il avait remarquées chez Tartinville, il les posséda lui-même plus tard pendant ses années d'enseignement.

Après deux ans passés dans la classe de spéciales de Courcelles, il entra à l'École Normale en 1881; c'est là que je l'ai connu et que nous nous liâmes bientôt d'une étroite amitié. Notre camarade était naturellement sérieux et réfléchi, travaillait avec méthode et régularité, par-dessus tout il aimait sa famille, dont il me parlait souvent en termes émus et reconnaissants; il connaissait les sacrifices qu'elle s'imposait pour lui, et avait à cœur de s'en montrer digne et d'employer utilement ses années d'études. Cela ne l'empêchait pas, en dehors des heures de travail, d'être l'un des plus enjoués d'entre nous; il avait toujours quelque plaisante anecdote à raconter, et il nous attirait par sa gaîté communicative; avec cela plein de bonté pour tous ceux qui l'approchaient, il acquit bien vite les sympathies de tous ses camarades.

Il entra en troisième année dans la section de mathématiques, et si son travail assidu ne fut pas récompensé à la fin de cette année comme il le méritait,

il n'attendit pas longtemps le titre d'agrégé, qu'il obtint deux ans plus tard, e 1886.

Au sortir de l'École, il fut nommé au lycée d'Aix, où il ne resta que dix-hu jours, puis au lycée de Bourges, où il passa un an; il enseigna ensuite pend quatre ans, de 1885 à 1889, les mathématiques au lycée de Chambéry; il y lais le souvenir d'un professeur consciencieux et très travailleur, aimant à rend service à tous ses collègues, et attaché à ses élèves.

Après une année passée à Belfort, il fut nommé, en 1890, au lycée Clermont, et il fut bientôt chargé de la préparation à Saint-Cyr; il y res jusqu'au mois d'août 1896, époque à laquelle il dut prendre un congé et quitt l'enseignement. Tous ceux qui ont connu Liégeois, à Clermont, sont unanim à louer sa valeur comme professeur, et son dévouement sans bornes à s élèves; il les aimait et leur consacrait tout son temps sans souci de sa santé il les prenait souvent à part, apportait un soin méticuleux à la recherche et la correction des devoirs qu'il leur donnait, et les conduisait sûrement succès, aussi, tous l'aimaient et lui étaient profondément attachés. C'est ce d vouement à sa classe qui fut la cause de l'altération de sa santé; pendant l premières années de son séjour à Clermont, il était tel que nous l'avons conn gai et enjoué, plaisantant volontiers avec ses collègues, toujours disposé à le rendre service, et bon envers tout le monde; après la mort de son père, su venue au mois de juin 1896, Liégeois devint moins expansif et redoubla d'a deur au travail; il se consacra plus que jamais à ses élèves, et se dévoua po sa famille, dont il était désormais le chef et le soutien. Au mois d'août 1896, la veille des examens de ses élèves, le surmenage qu'il s'était imposé lui occ sionna une fatigue cérébrale qui le força à se reposer, puis à prendre congé; ses amis et ses collègues eurent un instant l'espoir de le voir reve au milieu d'eux, c'était aussi son unique désir de reprendre sa classe de Cle mont; malheureusement, le mal dont était atteint notre camarade était s remède.

Il souffrit pendant deux longues années, je ne puis assez dire avec quel d vouement de tous les instants, il fut soigné par sa pauvre mère et par sa so si cruellement affligées; elles firent tout ce qui était possible pour calmer s douleurs et adoucir ses derniers moments; la paralysie qui atteignit notre p vre ami au début de cette année, ne fit que s'accentuer, et il s'éteignit ent les bras des siens, le 29 octobre dernier.

Un de ses anciens collègues, M. Bloch, professeur au lycée Carnot, d l'affection pour notre camarade s'est souvent manifestée pendant sa longue cruelle maladie, prononça sur sa tombe quelques paroles d'adieu, et dit quel place il tenait dans le cœur de ses collègues de Clermont, et de tous ses ami

Nous tous, qui avons connu Liégeois, garderons le souvenir de sa bonté et son dévouement inépuisables; sa fin prématurée laisse parmi nous d'amers re grets; puissent-ils apporter quelque consolation à la douleur des êtres si cher qu'il laisse après lui et à qui il a consacré toute sa vie.

H. VOGT.

Promotion de 1882. — BERNARD (Félix-Edouard), né à Clermont-Ferrand l 15 février 1863, décédé à Paris le 13 août 1898.

N'est-ce pas l'un des traits caractéristiques, le plus touchant sans conteste,

notre chère École, que ces amitiés profondes, définitives, qui se nouent
ous ses auspices et se continuent, sans s'altérer jamais, jusqu'au delà de la
ort même? C'est au moment où la personnalité s'affirme dans toute sa plé-
itude que l'École nous réunit, tout fiers encore du triomphe qui vient de cou-
onner notre labeur acharné. L'avenir s'ouvre à nous plein d'espérances et de
romesses. Succès, jeunesse, espoir, tout contribue à épanouir le cœur du
eune Normalien, et c'est avec une confiance inébranlable que s'abordent ces
eunes hommes, choisis en petit nombre, tous de même origine, qui tous ont
onnu les mêmes angoisses et les mêmes succès. C'est ainsi que, sous le
harme de ces premiers temps d'École, naît cette camaraderie qui nous unit
ous. Bientôt cependant, les aspirations se font jour diverses, un choix s'opère,
t le sentiment des premiers jours, en se spécialisant, s'affine et devient
mitié, mais une amitié entière et complète, plus que fraternelle, puisqu'elle
ient d'un choix volontaire d'êtres qui se connaissent pleinement et savent
elle estime mutuelle ils peuvent s'accorder.

Nous étions, à notre seconde année d'École, trois tels amis, entrés ensemble
ans la section d'Histoire naturelle, Bernard, Wasserzug et moi : la joie de
ous trouver plus étroitement réunis dans ce cercle plus intime n'était pas
trangère à notre détermination commune, et, pendant notre séjour à l'École,
endant les années suivantes, où nous eûmes l'heureuse fortune d'être encore
unis et attachés à divers laboratoires de l'École, notre amitié ne fit que se
esserrer plus étroitement. Mais la mort aveugle et cruelle ne devait pas
arder à briser ces liens. Notre pauvre Wasserzug mourait en 1888, emporté
ar une maladie qui n'avait duré que quatre jours, quand le bonheur, qui sem-
lait l'avoir fui toute sa vie, lui souriait enfin dans une union longtemps dési-
ée, quelques jours à peine après la naissance de son fils. Bernard et moi
ous ne voulûmes pas nous séparer dans le suprême hommage que nous per-
it de lui rendre le laboratoire Pasteur, et c'est de nos deux noms unis que
t signée la notice qui sert de préface à l'opuscule où ses œuvres ont été
ieuses par les soins de ses maîtres.

Aujourd'hui je reste seul. Bernard est mort à son tour, emporté, lui aussi,
n plein bonheur naissant, alors que, après avoir connu les joies du foyer de
amille entre sa jeune femme si ardemment aimée et sa fillette qui commen-
ait à peine à lui sourire, il allait aussi recueillir la gloire scientifique due à
on travail incessant et continu. Mon nom seul se trouvera au bas de ces
ages, destinées à adresser un dernier adieu à celui qui vient de s'éteindre,
ui fut l'ami de toute mon existence d'homme.

Félix Bernard était né le 15 février 1863. La vie semblait devoir lui être
douce. Son père était professeur à la Faculté des Sciences de Clermont, qu'on
venait tout récemment de créer. Doué d'une activité et d'une intelligence
remarquables, le père de Bernard avait, dès l'âge de dix-neuf ans, été chargé
d'une mission toute patriotique : on lui avait confié la direction du Collège français
au Mexique, et il publiait, en outre, un journal français qu'il rédigeait la nuit, aux
seules heures de loisir que lui laissaient ses fonctions de directeur. Revenu en
France à la suite des troubles amenés par notre intervention militaire au
Mexique, son rêve était de retourner dans cette terre qu'il avait appris à con-
naître et à apprécier; lorsque le succès de notre armée — succès qui fut le
commencement de nos désastres — put faire croire le Mexique conquis, c'est
à lui qu'on songea pour aller, organiser l'instruction publique du nouvel
empire.

On sait la douloureuse tragédie qui marqua la fin de cet empire éphémère. Les projets de M. Bernard ne pouvaient être mis à exécution. Il venait, d'ailleurs, d'être nommé titulaire de la chaire de physique de la Faculté de Clermont. Ses travaux d'optique physique, notamment sur la polarisation, étaient appréciés de tous; il était l'ami et le collaborateur de Debray, de Bertin, de Bourget. Ce fils, qui venait de naître, était assuré de trouver dans la vie un guide sûr et un appui solide. Mais la mort, qui devait être si précocement cruelle à notre ami, se montrait déjà près de son berceau, et il n'avait pas trois ans quand son père mourut, lui laissant pour toute fortune le nom d'un homme aimé et estimé de tous et d'un savant distingué, lui transmettant aussi son activité infatigable et son esprit scientifique élevé. Ce double héritage paternel, qui paraîtra à beaucoup si modeste, devait être, durant toute sa vie, pour Félix un puissant secours; si ses précieuses qualités intellectuelles firent ses succès, elles furent merveilleusement secondées par les conseils des amis dévoués de son père, par l'appui de la Société des Amis des Sciences.

Mais c'est surtout à sa mère que nous devons le Bernard que nous avons connu et aimé ; c'est à elle que va toute notre admiration pour cette vie toute de dévouement et d'affection exclusive. Comme elle sut l'aimer pour deux, ce fils qui était tout pour elle ! Elle me contait encore, il y a peu de temps, ses inquiétudes d'autrefois pour l'intelligence trop précoce et l'amour excessif du travail de Félix tout enfant, alors que la lecture était son seul plaisir, alors qu'il rêvait déjà d'être professeur comme son père,.. ou libraire, pour avoir beaucoup de livres à lire. Douée d'un remarquable talent de pianiste et d'un rare sens musical, Madame Bernard put trouver en elle-même les ressources nécessaires pour élever Félix. Elle aussi ne voulait pour son fils d'autre carrière que la science et l'Université, où son père avait laissé tant de souvenirs, et des amis dévoués l'encourageaient dans cette voie : M. Lafon surtout, professeur de mathématiques spéciales au lycée, qui resta toujours l'ami de la famille et qui, Normalien, ne voyant comme nous tous rien de beau comme l'École, l'indiqua le premier comme but final à son jeune ami. M. Duclaux, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, était alors chargé du cours de Physique à la Faculté de Clermont; il s'intéressait lui aussi à Félix, dont il resta toujours l'ami et le modèle, et c'est sur ses conseils que Félix vint à Paris, où le futur Normalien trouverait une préparation plus serrée et une émulation digne de lui. Sa mère, qui ne pouvait se décider à s'en séparer, quitta à regret Clermont-Ferrand et vint avec lui se fixer à Paris. Elle y trouvait d'ailleurs la direction autorisée d'un autre ami de la famille, M. Piéron alors professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis. C'est dans la classe de ce maître éminent que Bernard acheva ses études secondaires.

C'est dans cette classe que nous nous rencontrâmes. Depuis nous ne nous sommes plus quittés et la vie de Bernard se confond pour ainsi dire dès ce moment avec ma propre vie. C'est presque une autobiographie qui me reste à écrire. Je ne saurais m'en excuser, car cette communauté de vie n'est-elle pas le plus bel hommage rendu à notre si pleine amitié, restée légendaire parmi nos camarades d'École?

En 1882, Bernard était reçu à la fois à l'École Polytechnique et à l'École Normale. Il allait peut-être opter pour la première, où un meilleur rang d'admission lui laissait espérer un plus bel avenir, quand M. Bertin, directeur des études scientifiques à l'École, vint le chercher lui-même et décida de son

entrée parmi nous; il pourrait ainsi reporter plus directement sur lui l'affectueuse sympathie qu'il avait vouée à son père, son collaborateur et son ami.

La tournure d'esprit de Bernard ne le poussait nullement vers les sciences mathématiques; ses qualités d'observation, les tendances intellectuelles qu'il avait héritées de son père, l'attiraient. Il avait d'abord songé à se diriger dans la même voie que son père, vers la physique; mais l'évolution des sciences avait modifié profondément l'esprit même de la physique, appelée à s'appuyer désormais de plus en plus sur les conceptions et les raisonnements mathématiques.

On venait de rétablir à l'École une section d'Histoire Naturelle, section, dont l'avenir était encore incertain, dont le recrutement même paraissait devoir être difficile parmi des jeunes gens que leurs études antérieures, presque exclusivement mathématiques, ne prédisposaient guère aux recherches qui se rapportent aux êtres organisés. J'étais peut-être le seul, parmi nos camarades, qui, par l'exemple de mon frère, et en souvenir du plaisir que j'avais eu enfant à recueillir plantes et insectes, pût avoir quelque velléité de m'engager dans cette voie scientifique, et je ne tardai pas à m'y décider réellement. Par les tendances de son esprit, Bernard devait lui aussi être forcément attiré vers ces études où règnent en maîtresses l'observation et l'expérience. Quand nous nous séparâmes à la fin de la première année, j'étais décidément naturaliste; Bernard l'était presque, et je puis bien dire que ma résolution n'était pas étrangère à sa vocation naissante. Les vacances achevèrent de le décider; il eut le plaisir d'en passer une partie dans les belles montagnes du Dauphiné, où il rencontra notre maître, M. Bonnier, qui était l'âme de la section d'Histoire Naturelle, et dont les conseils si persuasifs le déterminèrent tout à fait.

Nous entrâmes donc ensemble dans la section d'Histoire Naturelle, où nous rejoignit Wasserzug, qui était lui aussi déjà notre ami, et ce furent là deux années délicieuses, dont je suis seul, hélas! à garder le souvenir ému. L'existence des naturalistes à l'École est vraiment digne d'envie; notre camarade et ami M. Houssay a tracé un charmant tableau de ces excursions tantôt botaniques, tantôt géologiques, qui nous réunissaient tous, carrés et cubes, presque chaque dimanche, et nous promenaient sous la conduite de nos maîtres, dans les plus beaux sites des environs de Paris. Quelques-unes étaient plus lointaines : la zoologie nous avait menés au fin fond du Finistère, à Roscoff, où nous avions passé un mois au Laboratoire de Zoologie expérimentale. La géologie nous avait montré la belle vallée de la Meuse; cette dernière excursion, nous l'avions prolongée, Bernard et moi, jusqu'en Belgique, pour visiter ensemble villes et musées.

Bernard, en effet, avait une âme profondément artiste. Peinture, littérature, toutes les formes sous lesquelles peut se révéler le beau, le séduisaient et l'enthousiasmaient, il avait parcouru tous les grands musées d'Europe : Florence, Munich, Bâle, Milan et Venise que nous avions visités ensemble, et avec quels éclairs d'enthousiasme, dans ses yeux si brillants et si vifs, il racontait ses impressions d'art! Comme il savait d'un coup d'œil dégager les points importants et intéressants de chaque œuvre, en analyser les beautés! Comme il excellait, appliquant son esprit scientifique à ses études artistiques, à établir entre ce qu'il voyait des comparaisons fines et originales! C'était plaisir que de suivre ses conversations si vivantes, si élevées, où on le sentait vibrer de

toute son âme d'artiste, mais où rayonnaient aussi la rigueur et la logique de son intelligence scientifique, appliquant à l'art les méthodes des sciences naturelles, recherchant les phases et les lois de l'évolution artistique, attentif à recueillir les moindres indices de ce qu'il appelait le transformisme dans l'art.

Mais c'était surtout la musique qu'il aimait avec une passion qu'il avait héritée de sa mère, et c'est par là que, dès le début, nous nous étions sentis attirés l'un vers l'autre. Que d'heures délicieuses nous avons passées ensemble soit au concert, soit auprès du piano de sa mère, confondus dans le même enthousiasme! Pénétré dès l'enfance des beautés sévères des maîtres classiques, il avait su cependant ne pas rester cantonné dans l'admiration exclusive du passé, et il avait été l'adepte passionné de Wagner, au moment où ses œuvres étaient encore fort peu connues, et même décriées en France. Mais de son éducation musicale sévère et logique, il avait gardé une pondération parfaite, et n'avait pas le tempérament exclusif de ceux qui, mis brusquement en présence des œuvres sublimes du génie de Bayreuth, se sont laissé prendre tout entiers, comme éblouis par une lumière trop ardente, incapables désormais de se laisser charmer par d'autres clartés plus douces, plus sereines parfois et dignes d'émouvoir nos âmes. Que de fois je fus à ce sujet gourmandé, non même sans une certaine âpreté; car Félix avait pour qualité dominante une sincérité absolue. Ses convictions étaient très entières, parce qu'elles étaient basées sur des connaissances approfondies. Il ne cachait jamais, il n'adoucissait guère ses idées si arrêtées, et nos camarades nous ont rappelé bien souvent depuis, en souriant, les scènes violentes qui terminaient invariablement les heures que nous consacrions presque chaque jour à jouer à quatre mains les œuvres les plus variées. C'étaient des discussions sans fin et combien aiguës, sur la façon de comprendre telle ou telle phrase musicale, et nous déclarions très sincèrement impossible de continuer à jouer ensemble dans de pareilles conditions, engagement que nous tenions... jusqu'au lendemain. Ces orages n'altéraient en rien, bien entendu, notre affection. Bernard prodiguait tant d'attentions, tant de prévenances, tant de tendresses, si je ne puis dire, à ceux, peu nombreux, auquels il avait donné sa amitié, que ses brusqueries mêmes, ses vivacités étaient vite oubliées, sans laisser aucune trace.

En 1886, nous étions tous les deux reçus agrégés des sciences naturelles. Wasserzug avait déjà aiguillé dans une autre direction et avait commencé dans le laboratoire de Pasteur des recherches importantes, qui faisaient prévoir un avenir brillant, et que la mort devait si tôt interrompre.

La fin de nos études à l'Ecole ne nous séparait pas, car nous avions été nommés dès notre agrégation, préparateurs, Bernard, de géologie et moi de zoologie; mais tous les deux nous étions attirés par l'étude si variée et si féconde du règne animal, et c'est côte à côte, dans le même laboratoire que furent élaborées nos deux thèses de doctorat.

Ce fut presque une collaboration de tous les instants : pas une observation qui ne fût contrôlée par tous les deux; pas une idée qui ne fût discutée en commun. Il avait choisi pour sujet l'étude des organes que porte le manteau des Mollusques Gastéropodes, et ses premières recherches, surtout histologiques, portent déjà l'empreinte de sa finesse d'observation, de la patience ténacité de ses investigations, en même temps que de son sens critique. Chemin faisant, il avait entrepris l'étude monographique d'un petit Mollusque de nos eaux douces, la Valvée, qu'il publia, même avant sa thèse.

L'année 1888 nous sépara momentanément. J'étais nommé au lycée de Poitiers, d'où je ne devais revenir que deux ans après. Lui restait à Paris : il venait d'être nommé assistant à la chaire de Malacologie du Muséum d'Histoire naturelle; mon frère, qui avait été notre maître commun, qui était depuis longtemps son ami, devenait son chef, et c'est sous cette affectueuse direction qu'il est resté jusqu'à la fin.

Cette nomination comblait ses vœux et ceux de sa mère, qui voyait ce cher fils rester auprès d'elle et qui allait enfin recevoir la récompense de sa vie de dévouement et de sacrifice.

Attaché à un laboratoire vivant et actif, c'était toute une vie d'activité scientifique qui s'ouvrait à lui. Il eut, dès son entrée au Laboratoire, à s'occuper de l'organisation des nouvelles galeries de Zoologie, qui furent inaugurées en 1889. A cette occasion, il eut à entreprendre toute une série de recherches de spécification sur les Éponges, les Polypiers et les Oursins. Mais c'était là un travail considérable, qui ne pouvait aboutir qu'à longue échéance, et qui reste inachevé.

Aussi bien ce genre de travail convenait-il mal à l'esprit large et aux tendances philosophiques de Bernard. Les études relatives à l'évolution, à l'enchaînement des êtres, l'attiraient bien davantage; c'était avec une sorte de joie artistique qu'il s'enthousiasmait dans la contemplation de l'admirable loi de la continuité dans le monde organique, qu'il aimait à suivre l'épanouissement progressif de la nature animée à travers les âges, et l'évolution des formes si variées qu'elle montre aux yeux du savant. Il suivait avec attention le mouvement de la philosophie zoologique, relatif aux théories de l'hérédité et au transformisme expérimental.

Depuis longtemps, il avait senti l'importance des formes éteintes dans l'étude de la généalogie des espèces animales. C'est là l'origine de son *Traité de Paléontologie*, devenu aujourd'hui un livre classique, entre les mains de tous. Il en a fait une œuvre vraiment originale, dont les premiers chapitres, relatifs aux théories générales de l'évolution paléontologique, ont été traduits en anglais par les soins de la Société Paléontologique des Etats-Unis.

Revenant aux voies scientifiques qu'il s'était lui-même ouvertes à ses débuts, Bernard reprenait bientôt l'étude des Mollusques, auxquels il a consacré une série déjà longue de mémoires anatomiques spéciaux. Ces travaux, précis et étendus, le classèrent tout de suite au premier rang des malacologistes, parmi lesquels il avait acquis une notoriété considérable. Quand la mort est venue le prendre en pleine production, en pleine activité intellectuelle, il s'occupait à réunir dans un grand travail d'ensemble, ses notes éparses, afin d'en montrer l'idée directrice et d'en déduire les conclusions, dont il avait dès l'origine prévu toute la portée. Parti de l'étude des dents de la charnière des Mollusques Bivalves, dont tous les zoologistes reconnaissaient l'importance, sans avoir pu en reconnaître jusqu'alors l'origine et la signification, Bernard révélait quelles étaient leur genèse et leur importance morphologique, et, par l'étude comparée des formes fossiles et des formes actuelles, il montrait comment ces humbles détails d'organisation pouvaient servir à reconstituer la phylogénie, ou, si l'on veut, l'arbre généalogique de ce groupe si étendu de Mollusques.

L'importance de ce travail au point de vue tant de la somme des observations accumulées que de la valeur des conclusions obtenues, est telle qu'il fut couronné par l'Académie des Sciences; cette récompense fut sa dernière joie.

Des travaux scientifiques si nombreux et d'une telle valeur devaient, semble-t-il, suffire à occuper la vie de notre ami. Mais sa situation de fortune était fort modeste; il fallait pourtant qu'il arrivât à adoucir l'existence des siens, de sa mère qui avait bien mérité le repos qu'elle n'avait jamais voulu connaître, de sa grand'mère aussi, qui depuis longtemps prenait sa part des soucis du ménage, et dont l'âge et la santé chancelante exigeaient des soins de plus en plus attentifs.

Il avait été chargé au Muséum de conférences pour les candidats à l'agrégation, et ses élèves ont gardé le souvenir de ce maître si dévoué et de l'autorité avec laquelle il prodiguait à tous ses conseils et ses leçons. Mais les petits appointements afférents à ses deux fonctions réunies étaient encore insuffisants à assurer la vie de trois personnes, et il dut s'astreindre au travail fatigant des cours, des interrogations, des leçons. Tous ses amis admiraient la belle énergie qu'il mettait à ce dur labeur de tous les jours; mais sa volonté venait à bout de toutes les difficultés et son courage ne se démentit jamais. Jusqu'au dernier jour, il resta debout dans cette lutte pour la vie, et sur son lit de mort, il préparait encore un concours dont il espérait obtenir la chaire de Zoologie à l'Institut Agronomique, où il était répétiteur. Cette chaire qu'il aurait sûrement conquise haut la main, allait lui assurer une existence plus large, plus heureuse, plus tranquille, lui permettre de se donner plus encore à sa vie scientifique; le malheureux ne devait pas voir se réaliser ces espérances: il devait mourir debout, en pleine lutte, en soldat.

Il est juste de dire que cette vie de travail ingrat ne lui avait pas donné que des peines; elle avait été l'origine de la meilleure de ses joies. Il avait été appelé dans une maison amie pour parfaire l'éducation d'un jeune homme dont il a fait un étudiant distingué; c'est là qu'il rencontra la charmante jeune femme qui devait être le rayon de soleil de ses dernières années. De ses fonctions modestes d'institutrice, elle avait su s'élever au rang d'amie affectionnée de la famille dans laquelle elle vivait depuis de longues années et qui est restée pour elle, dans l'affliction, la consolatrice dévouée. Bernard la vit et l'aima. Elle savait que l'existence que pouvait lui offrir notre ami serait longtemps peut-être une existence de devoirs austères, mais elle comprit aussi que ce serait une vie de tendresse, aux côtés d'un homme d'honneur et de probité; elle ne doutait pas du succès de celui qui avait su se faire aimer et estimer d'elle. Elle sut vaincre les objections affectueuses que l'inquiétude d'un avenir pénible inspirait aux siens, et vaillamment mit sa main dans celle de Félix.

Cette union ne devait durer que trois courtes années, mais quelle période de bonheur ce fut pour Bernard! Lorsque, épuisé par la fatigue et brisé par la terrible maladie qui devait l'emporter, il consacrait toutes ses forces à son travail de tous les jours, sa seule joie était de parler de sa chère femme, et de ce petit être qui était venu mettre le comble à leur bonheur. Nous savons combien elle était digne de cette profonde admiration, cette jeune femme que nous avons vue si calme, si douce dans son rôle de mère et d'épouse, si résignée auprès du lit de Félix, que, dans son amour, elle ne voulait pas voir aussi profondément atteint, si courageuse ensuite devant l'affreux malheur qui l'a impitoyablement frappée. Elle sait quelle affection profonde nous lui avons vouée, et comme nous voudrions que cette affection fût pour elle une atténuation, si petite soit-elle, à sa douleur.

C'est aux vacances de Pâques de l'année dernière que Bernard fut plus profondément atteint; mais ce n'est que lentement que le terrible mal l'a miné

peu à peu. Du moins ses amis peuvent trouver une consolation en songeant qu'il n'a jamais perdu tout espoir de guérison et qu'il n'a jamais soupçonné toute la gravité de son mal. Jusqu'aux derniers jours, il se préoccupait de ses travaux, et ce n'est pas sans un déchirement poignant que, dans ce lit d'où nous prévoyions qu'il ne se relèverait jamais, nous l'entendions nous parler de son concours pour l'Institut agronomique, de ses projets futurs, de son espérance de voir l'Institut couronner ses travaux. Du moins eut-il cette suprême consolation de connaître ce dernier succès, depuis si longtemps rêvé. Grâce à la diligence de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Joseph Bertrand, l'éminent directeur du Muséum, M. Alphonse Milne-Edwards, qui avait fait sur son mémoire un élogieux rapport, put, quelques jours à peine avant sa mort, apporter à Bernard la nouvelle qu'il était lauréat de l'Institut.

Il s'est doucement éteint le 13 août dernier à trente-cinq ans, entouré de tous les siens, mais non, hélas ! de tous ceux qui l'aimaient. Puissent ces quelques pages, impuissantes à rendre sa belle âme et sa noble intelligence, dire au moins combien il fut aimé, et comme il restera toujours vivant dans notre souvenir.

Bernard nous a transmis un grand devoir à remplir, celui de consoler, d'aider et d'aimer celles qu'il laisse parmi nous. Cette mission nous sera chère : notre famille sera la leur, et, s'il est permis de leur parler de consolations près de cette tombe à peine fermée, la meilleure qu'elles puissent trouver n'est-elle pas dans cette sympathie de tous pour le cœur loyal de celui qu'elles pleurent, dans la haute estime accordée à sa vie scientifique, dans le souvenir enfin donné à son nom qui a désormais sa place dans la science.

Rémy PERRIER.

Promotion de 1890. — COUVREUR (Paul), né à Bordeaux, le 22 août 1872, décédé à Lille, le 25 janvier 1898.

Voici la seconde fois que notre promotion, étroitement unie pendant trois années, voit disparaître un des siens et celui dont il me faut retracer la belle et trop courte existence était le plus jeune d'entre nous. La mort l'a pris brusquement, en pleine activité, en plein bonheur, alors que ses premiers travaux avaient déjà donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui. Tandis que ses amis suivaient avec joie ses rapides progrès, la philologie ancienne, si éprouvée par la perte de Riemann et de Cucuel, voyait grandir en Couvreur un maître : il lui est enlevé à vingt-cinq ans et on peut dire, en reprenant les paroles prononcées sur sa tombe par le doyen de la Faculté de Lille « qu'avec cette vie de vingt-cinq ans, on ensevelit vingt années de travail ».

C'est en effet au foyer même et dès sa première enfance que Couvreur avait appris à aimer le travail. Son père, Normalien lui aussi, esprit très ouvert et s'intéressant à toutes les questions d'enseignement, fonctionnaire apprécié et vénéré de tous ceux qui l'ont approché, lui donnait l'exemple d'une vie tout entière consacrée à l'Université. Lui-même avait la passion d'apprendre : sa curiosité s'éveillait aux récits que lui faisaient ses sœurs; et dans sa mémoire précoce tout ce qu'il entendait dire, tout ce qu'il voyait, s'ordonnait, se classait et demeurait avec une merveilleuse fidélité. Il aimait naturellement à jouer, mais jusque dans ses amusements il cherchait à s'instruire et, sur la table où s'alignaient les soldats de plomb, ce n'étaient pas des combats imaginaires qui se livraient, c'étaient de véritables batailles, c'était Austerlitz,

c'était Marengo. La fiction toute pure n'aurait pas contenté sa petite tête d'enfant déjà sérieux : ces épopées qu'il se faisait raconter et qu'il cherchait à reproduire, l'enchantaient. Il avait su lire sans qu'on s'en doutât, et comme on ne se pressait pas assez à son gré de lui apprendre l'écriture, il s'amusait à fabriquer des lettres en se servant de caractères d'imprimerie. Son œil s'exerçait ainsi en même temps que son oreille : il se représentait les sons à mesure qu'il les entendait prononcer et jamais il ne faisait de fautes d'orthographe.

Après deux années d'études primaires au lycée de Saint-Etienne, dont son père était alors Proviseur, il entra en septième et tout de suite il se plaça au premier rang. Il ne devait plus le quitter durant toute sa vie de collégien. Couvreur avait dès ce moment une qualité précieuse et qu'ont pu remarquer en lui tous ceux qui plus tard l'ont vu à l'œuvre. Il travaillait régulièrement, avec méthode, mais sans effort et sans fièvre : passionné pour la lecture, s'intéressant à tout, l'intelligence toujours active, il avait déjà l'art de ne laisser aucun instant inemployé. L'heure de la récréation venue, il quittait le devoir commencé, mais son attention restait éveillée et, quand il revenait à l'étude, il reprenait sans difficulté son travail au point où il l'avait laissé. Qui de nous ne se souvient de l'avoir vu de même à l'École, entre deux conférences, tandis qu'autour de lui les conversations s'animaient, s'asseoir à sa table, et n'eût-il que cinq minutes devant lui, les employer utilement et avancer d'autant la besogne quotidienne? Peut-être ses camarades le plaisantaient-ils quelquefois — comme nous devions le faire nous-mêmes — sur cette régularité dans l'application. Ils ne se doutaient pas qu'une pareille méthode — quand elle n'est pas une stérile manie ou l'effort inutile et méritoire d'une intelligence bornée, — exige un esprit merveilleusement net, qui ne perd jamais de vue son objet et qui, au milieu des occupations les plus diverses, poursuit toujours son idée. Couvreur lui dut en grande partie la rapidité de ses progrès. En quatrième, il eut la bonne fortune de rencontrer un professeur excellent M. Yung, qui, tout en initiant ses élèves aux premiers éléments de la langue grecque — on commençait alors le grec en quatrième — aimait à exciter leur curiosité, à stimuler leur zèle en leur faisant sentir le tour d'une moderne de quelques pages de Démosthène ou de Lucien qu'il leur lisait et leur commentait. C'est à lui que Couvreur se plaisait à rapporter le premier éveil de sa vocation. Jusque-là il ne rêvait que d'être professeur : à partir de ce moment il se promit d'être professeur de grec. Chargé de corriger quelques copies d'élèves moins avancés que lui, il ne leur faisait grâce ni d'un accent, ni d'un esprit, ni d'un iôta souscrit. Le jour de l'inspection, il étonna beaucoup l'inspecteur en lui montrant que les enclitiques et les proclitiques n'avaient plus de mystères pour lui. L'année suivante, son père fut nommé Proviseur du lycée de Tournon; c'est là que notre ami fit sa troisième et sa seconde. Enfin en 1888, après quelques mois passés à Charleville, il entra comme boursier au lycée Lakanal pour achever ses études et se préparer à l'École Normale. Il trouva là deux maîtres qui distinguèrent vite les solides qualités du nouveau venu, et auxquels il devait garder une profonde reconnaissance : M. Bompard et M. Édet. Ce dernier m'a raconté qu'à l'une des premières classes, il lui avait mis entre les mains une page du *Phédon*, et qu'il avait été frappé, dans cette explication tout improvisée, de la sûreté avec laquelle Couvreur conduisait son mot à mot et de la connaissance déjà préc

qu'il avait de la syntaxe et du vocabulaire grecs. L'élève de M. Yung se tenait parole et le futur éditeur de Platon se révélait. Bientôt il était considéré par ses camarades comme l'helléniste de la classe ; ce qui ne l'empêchait pas d'être en tout un très brillant élève. Ses succès au Concours Général témoignent de la variété de ses aptitudes : en 1888, il obtenait, avec un accessit de version grecque, le premier prix de géographie ; en 1889, un accessit de dissertation française (philosophie) et le deuxième prix de physique et chimie ; en 1890 enfin, comme vétéran de rhétorique le premier prix d'histoire.

La même année, Couvreur fut reçu à l'Ecole, le dix-neuvième de sa promotion. Il n'avait pas encore dix-huit ans. Ce fut pour lui une grande joie. Il ne méprisait pas les humbles besognes scolaires auxquelles il se livrait ; il les faisait avec conscience et amour, parce qu'elles rentraient pour lui dans les devoirs de sa vie d'écolier. Avec quelle allégresse cependant, épris comme il l'était de science et de nouveauté, il dut se sentir libre de se consacrer désormais à des études désintéressées dans lesquelles il pourrait aller de l'avant sans nul autre souci que celui de la vérité à atteindre ! Et quelle satisfaction aussi pour lui d'annoncer aux siens ce brillant succès, et de les remercier ainsi de toute l'affectueuse sollicitude dont ils l'avaient entouré ! Avec l'abord un peu rude, Couvreur avait une nature profondément sensible : tous ceux qui l'ont connu d'un peu près et qui se sont laissé gagner au charme lent mais irrésistible de son amitié savent quels trésors de délicatesse, de générosité, d'affection, il renfermait en lui-même. Au milieu de sa famille ces qualités rares s'épanouissaient. Il était le plus tendre des fils : il adorait ses frères et sœurs. Depuis le jour où il avait quitté Charleville, pas une semaine il n'avait manqué, chaque mardi, d'écrire aux uns ou aux autres de longues lettres pleines de détails sur sa vie et sur ses études. Régulier et en quelque sorte méthodique dans son affection comme dans son travail, il sut rester constamment fidèle à cette charmante habitude, éprouvant même aux heures où on est le plus excusable de se renfermer dans son bonheur et de le tenir caché à tous, le besoin de s'épancher, de confier ses impressions, de raconter son existence par le menu.

Pendant l'hiver qui suivit la rentrée, Couvreur fut brusquement privé de celui qui avait dirigé ses premiers pas et qui, par son expérience, l'avait si heureusement aidé à se fixer sa carrière. Il supporta l'épreuve avec un grand courage. Après quelques jours passés à Charleville, il revint au milieu de nous et se remit au travail : sans qu'on en sût rien et de lui-même, il venait de sacrifier au bonheur de vivre près des siens un projet qui n'était encore qu'ébauché, mais qui lui tenait au cœur : celui de se préparer à l'École d'Athènes. Trois années plus tard, au moment où s'ouvrait la fondation Thiers, M. Perrot l'engagea à poser sa candidature, en lui offrant de l'appuyer. Couvreur refusa : un de ses camarades sollicitait la place : il ne voulut pas être son concurrent. Ce n'est pas qu'il eût abandonné ses rêves de jeunesse : ceux-ci au contraire s'étaient précisés et, dès sa première année d'Ecole il se mettait en mesure de les réaliser. Tout en se préparant à la licence, il se faisait inscrire à l'École des Hautes Etudes, et, avec cette intrépidité de résolution que lui donnait une intelligence nette du but à atteindre, il abordait l'étude de la philologie grecque. Il l'abordait franchement dans toutes ses parties, suivant le lundi les exercices de critique verbale de M. Tournier, et passant ses après-midi du jeudi — ses après-midi de congé — à faire

de la métrique avec Riemann, de la grammaire et de la paléographie avec MM. Jacob et Lebègue. Et tous ses maîtres découvraient avec joie en lui un mélange heureux des qualités les plus utiles au philologue : le goût de la clarté, le sentiment de la précision, la méthode dans les recherches, l'horreur des fausses explications, des opinions préconçues, des systèmes étroitement arrêtés, et, par-dessus tout, la vivacité du coup d'œil qui décèle la difficulté, l'imagination qui, contenue par les règles étroites que lui impose la raison, suggère le moyen d'y remédier. Plus heureux que beaucoup d'autres, Couvreur n'avait pas à se débarrasser de mauvaises habitudes d'esprit ; l'éducation première avait laissé son intelligence absolument droite, unie, sans faux plis : il n'avait à lutter que contre les défauts de ses qualités. Je me souviens encore d'une leçon qu'il nous fit sur la chronologie des *Olynthiennes ;* leçon pleine de vues nouvelles et ingénieuses, mais encombrée de faits, de discussions de détail, hérissée de dates, qui aurait pu fournir un excellent article à la *Revue de Philologie* et dont les conclusions étaient assez solides pour qu'il exprimât, quelques semaines encore avant sa mort, le désir de la publier, mais qu'il était difficile à un auditeur même attentif de suivre dans le détail. Il y avait là un excès, un manque de proportion, une intempérance d'érudition, qu'un peu d'expérience n'allait pas tarder à corriger. La seconde année d'École, cette année de loisirs précieux, souvent funeste à ceux qui n'ont pas appris à se diriger et à profiter de leur liberté, fut pour lui particulièrement fructueuse. Reçu à la licence au mois de juillet, Couvreur l'abordait sans aucune préoccupation, avec l'idée très arrêtée de ce qu'il allait faire. J'imagine qu'il choisit sans beaucoup de peine ses sujets de travaux. Il n'était pas de ceux qui ont besoin d'être soutenus par l'abondance de la matière. Il avait l'esprit assez riche, l'intelligence assez pénétrante pour tirer un excellent parti de quelques documents patiemment recueillis et habilement mis en œuvre. A cet égard, rien n'est plus intéressant que le titre même des sujets auxquels il s'arrêta : *le poète Ennius, la Correspondance de Racine et de Boileau, Protagoras, les Théories sur l'origine du langage avant Platon.* Dans l'un des premiers chapitres de ce dernier travail, il écrit : « On dit que si les premiers philosophes ont eu des idées sur le langage, nos témoignages sont insuffisants pour les connaître. » Ce n'est pas là une difficulté de nature à l'arrêter. S'il n'y a pas de témoignages, c'est parce qu'on ne sait pas les découvrir, et il se met à l'œuvre, glanant dans les scholiastes, rapprochant des textes qui avaient passé inaperçus ou qu'on avait négligés, vérifiant leur authenticité, mesurant le degré de confiance qu'ils méritent, les éclairant par des interprétations et des aperçus pleins de nouveauté. Dans tout cela d'ailleurs nulle virtuosité, rien qui soit fait pour masquer la difficulté : tout au plus un peu de subtilité et une certaine tendance à solliciter les textes, à leur demander un peu plus qu'ils ne contiennent. Après avoir posé le problème il concluait bravement : « Le présent travail prouvera, je l'espère, qu'on peut saisir dans la plupart des écoles philosophiques qui ont précédé Platon, des traces de préoccupations et de théories sur le sujet qui nous intéresse. » Et M. Lyon qui avait eu à lire ce travail se rangeait sans doute à cette opinion, lorsqu'il l'appréciait en ces termes : « Étude savante, conduite selon une méthode excellente, d'une critique à la fois pénétrante et discrète..... Vous avez, avec une extrême conscience, éprouvé directement vos textes, n'avançant pas la moindre affirmation, ni la plus prudente hypothèse sans vous armer d'autorités de première

main. » L'accueil fait à cet essai détermina Couvreur à le reprendre ; il l'avait modifié sur quelques points et traduit entièrement en latin se proposant de le présenter comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres.

Si absorbé qu'il fût par ses travaux d'École, il ne négligeait pas pour cela les cours des Hautes Études. Il prenait même une part chaque jour plus active aux exercices de critique verbale que dirigeait M. Tournier. Ses aptitudes philologiques, son ardeur au travail lui avaient conquis les sympathies d'un maître pour lequel il avait dès ce moment le plus affectueux respect. C'est avec lui et sous sa direction qu'il aborda cette étude du texte de Platon qui devait rester jusqu'au dernier jour l'objet de ses préoccupations. Son admiration pour Platon était déjà ancienne: elle remontait à l'époque où âgé de quinze ans, et encore sur les bancs du lycée, il avait, pour la première fois, ouvert le *Phèdre*. Il avait été saisi par la beauté de ce dialogue, « tout rempli, écrivait-il alors dans une lettre intime, d'un sentiment de la nature que je n'ai jamais retrouvé dans les auteurs modernes ». Depuis, son admiration n'avait fait que se fortifier et s'élargir. Or précisément M. Tournier avait choisi cette année-là le *Phédon* comme sujet de ses exercices critiques, et par une heureuse coïncidence, on venait de découvrir sur un papyrus de date très reculée, un assez long fragment de ce dialogue. Quelle belle occasion de réviser soigneusement sur un point précis le texte de Platon, de rapprocher les leçons du papyrus des leçons traditionnelles, d'éprouver ainsi la valeur jusque-là discutée des deux familles de manuscrits qui nous sont parvenues, d'apprécier du même coup l'autorité, qu'on commençait à entrevoir, des nombreuses citations fournies par les commentateurs anciens ! C'est à cette tâche que Couvreur se consacra. Quelques mois après, deux articles de la *Revue de Philologie* (1) les premiers qu'il ait publiés, faisaient connaître les résultats de son enquête. Avec une netteté et une sûreté de coup d'œil extraordinaires chez un jeune homme de vingt ans, il définissait la valeur des papyrus, et en déduisait toute une méthode nouvelle pour la critique du texte de Platon. Aussi, en annonçant dans l'Annuaire de l'École des Hautes Études le premier de ces deux articles, M. Tournier pouvait-il écrire : « Aucun des philologues qui s'occupent de Platon ne pourra se dispenser de consulter ce travail, qui doit être prochainement publié et qui ne sera que la préface d'une édition à l'usage des classes à laquelle le jeune auteur consacre présentement son intelligente et infatigable activité. »

L'édition parut en 1893. Tandis qu'il préparait son examen d'agrégation, Couvreur en avait reçu les épreuves et, en nous quittant, il put nous laisser comme souvenir le petit volume qui résumait si bien son travail de trois années et qui reste aujourd'hui encore un de ses meilleurs titres scientifiques. Il n'oublia personne dans la distribution. Couvreur était en effet un excellent camarade, qui ne comptait que des amis je ne dis pas seulement dans sa promotion, mais dans toute l'École. On le savait bon et obligeant : très entier dans ses idées, agressif même quand il s'agissait de les défendre, il n'avait jamais un mot blessant, jamais une de ces paroles amères qui font souffrir et laissent une plaie vive. Avec lui — malgré son absolue franchise ; malgré

(1) L'un en octobre 1892 : Liste des variantes du *Phédon* fournies par les citations anciennes, l'autre en mars 1893 : Notre texte du *Phédon*.

la sincérité très vive de ses jugements — jamais le moindre froissement, jamais la moindre susceptibilité éveillée. Il critiquait les opinions, jamais les personnes. Aussi pouvait-on s'adresser à lui en toute confiance : voulait-on un renseignement ? il n'avait pas de cesse qu'il n'eût pu vous le fournir. Lui demandait-on un avis, il vous le donnait sans réticences, avec une certaine brusquerie qui faisait sourire et qu'on lui pardonnait. Dans l'amitié que nous avions pour lui, il entrait une sorte de respect. Nous admirions cette volonté ferme, obstinée, bien dirigée, qui était un des traits dominants de son caractère, et, si parfois nous nous amusions de le voir si exact, si ordonné dans son travail, c'était surtout par regret de ne pouvoir l'imiter. Il acceptait d'ailleurs la plaisanterie de très bonne grâce : comme tout ce qu'il faisait était réfléchi, comme il demeurait fidèle, en chacun de ses moindres actes, à la règle de vie qu'il s'était tracée, rien ne pouvait l'ébranler ni le déconcerter. Un de ses amis, qui avait été son camarade de *turne* m'a conté le joli trait suivant. Couvreur avait gardé de son enfance une curiosité universelle : il s'intéressait à tout et estimait qu'un petit fait quelconque, — pourvu qu'il fût bien établi — était bon à classer et à retenir. Un jour, au hasard du Dezobry, on lut devant lui le chiffre de la population de Dorpath, ville de la Prusse Rhénane, et on lui demanda si, dans une circonstance grave de sa vie, il saurait se rappeler exactement ce chiffre. Il trouva tout naturel de s'y engager. Deux ans plus tard, le jour de son mariage, un des témoins de cet entretien s'approcha de lui et, à brûle-pourpoint, lui demanda s'il savait toujours combien la ville de Dorpath avait d'habitants Le chiffre en question, personne n'eût été capable de le donner : Couvreur lui, l'avait retenu et il le dit sans hésitation en accompagnant sa réponse d'un de ces petits éclats de rire nerveux et un peu courts qui lui étaient familiers.

Sa troisième année avait été très remplie: il la couronna par un brillant succès à l'agrégation. Après d'excellentes épreuves écrites et orales il enlevait le premier rang avec plusieurs points d'avance. Quelle belle carrière s'ouvrait à ce moment devant lui! Quelles espérances ne pouvait-on pas fonder sur un esprit aussi solide, aussi maître de lui-même, et qui, sans hésitations, sans tâtonnements, avait su, dès le premier jour, trouver sa voie? Couvreur accepta avec bonheur la place enviée d'élève de quatrième année. Il était heureux de pouvoir ainsi rester encore dans cette Ecole qu'il aimait avec passion et où il eût été si fier de revenir un jour comme maître de conférences. C'est à cette époque que j'appris surtout à le connaître. Que de bonnes heures passées alors dans son intimité ! Heures de travail fécond pendant lesquelles il m'initiait à ses études, avec l'autorité d'un maître et l'indulgence d'un ami. Nous suivions ensemble quelques cours à l'École des Hautes Études; ensemble, nous allions travailler à la Bibliothèque Nationale, et il n'était guère de jour où nous n'eussions l'occasion de nous rencontrer. Aux conférences, il prenait toujours pour lui les tâches les plus lourdes, et, à la date fixée, il arrivait avec un paquet de fiches, sa besogne terminée. Il n'était pas rare qu'au cours de ses recherches il eût fait quelque constatation intéressante, quelque petite découverte qu'il exposait et qui devenait matière à discussion. M. Desrousseaux n'avait pas d'auditeur plus actif. Bien loin qu'il eût besoin de l'exciter, il était souvent obligé de le retenir, de le mettre en garde contre une manière un peu hâtive de trancher les questions et de résoudre les difficultés. Malgré toute son autorité, et en dépit de l'affectueuse confiance que Couvreur lui témoignait, il y

réussissait malaisément, et j'imagine qu'à part lui, il ne s'en plaignait pas trop. Il savait que cette ardeur se calmerait d'elle-même avec le temps et qu'elle était l'indice d'un esprit vif, entreprenant, avide de vérité. Nous travaillions alors à recueillir pour en former une sorte de *corpus*, les citations des tragédies grecques conservées. Mais ce n'était là qu'une petite partie des occupations de Couvreur. M. Tournier lui avait confié une conférence d'explication, et nul de ceux qui l'ont alors suivi, n'ont oublié avec quelle conscience il préparait ses textes, avec quelle netteté il débrouillait les obscurités d'un chœur du *Prométhée* ou d'une idylle de Théocrite. En même temps, il commençait une édition critique du *Commentaire* d'Hermias au *Phèdre*, mettait la dernière main à un travail sur le beau manuscrit de Démosthène conservé à la Bibliothèque nationale, continuait ses études sur Platon par une lecture de la *République* et inaugurait à la *Revue Critique* et à la *Revue de Philologie*, une collaboration féconde qu'il devait continuer jusqu'au dernier jour. Le numéro de la *Revue Critique* qui contient la nouvelle de sa mort, renferme encore deux petites notes signées de ses initiales, et c'est au moment où il venait de prendre à la *Revue de Philologie* la direction de la *Revue des Revues* qu'il était enlevé à ces deux recueils. L'édition du *Commentaire* d'Hermias est aujourd'hui terminée. Acceptée par la commission d'examen, elle avait conféré à Couvreur le titre d'élève diplômé de l'École des Hautes Etudes ; on en achève actuellement l'impression. Le travail sur le manuscrit de Démosthène était également prêt à voir le jour et pourra être publié. Dès 1893, la lecture de la *République* fournissait à Couvreur la matière d'une très intéressante communication à la Société des Humanistes français et d'un article dans la *Revue de Philologie* (1). Enfin, sa collaboration à la *Revue Critique* et au *Bulletin Bibliographique* de la *Revue de Philologie* devait produire dans le cours de cinq années plus de soixante notes ou comptes rendus dont quelques-uns sont de véritables dissertations pleines de remarques utiles et pénétrantes.

En cela comme dans le reste Couvreur avait une méthode. Avant tout, ce qu'il demande à un livre, c'est la clarté : un bon instrument de travail doit être facile à manier. Donc, pas de divisions inutiles, des *index* méthodiques, des appareils critiques d'une lecture aisée. La science doit même avoir un abord agréable; une bonne édition ne doit pas seulement être imprimée correctement, elle doit être bien imprimée: ni la qualité du papier, ni la beauté des caractères, ni l'élégance du format ne sont pour Couvreur choses indifférentes. Lorsqu'il en vient à juger le livre lui-même, il commence par se placer au point de vue de son auteur, — que ce point de vue lui plaise ou non — et part de là pour le critiquer. Une édition se donne-t-elle comme classique, il recherchera si elle est appropriée à sa destination, si tous les passages qui méritent une explication ont été suffisamment élucidés, si le commentaire trop chargé ou encombré de références ne dépasse pas la portée de ceux auxquels il s'adresse. Est-elle purement scientifique, il discutera la méthode de l'auteur, en dénoncera les dangers ou en fera saisir les avantages. Sa critique n'est pas seulement négative. Outre qu'elle suppose toujours un fonds solide de connaissances acquises et une position prise dans certaines

(1) Janvier 1895. Un passage de Platon mal interprété. (Rép. A. 616 B. — 617 B.)

questions controversées, elle l'amène souvent, et cela est particulièrement sensible dans ses derniers articles, à formuler une opinion personnelle et à énoncer ses principes. Tel compte rendu, celui du *Philèbe* de Bury, par exemple (1), contient en même temps qu'une étude consciencieuse du livre, un véritable plan de travail pour celui qui voudrait le refaire. Quelquefois même il va plus loin : ce n'est pas seulement à l'auteur qu'il s'en prend, c'est à toute son école et cela nous vaut des pages telles que celle-ci que je prends plaisir à citer, autant pour la netteté de la pensée que pour la fermeté agressive de la forme : « Sur ce point (il s'agit de la critique verbale), l'influence de Cobet a été mauvaise. » Le lecteur ne se place pas naïvement en face de son texte en essayant sincèrement de le comprendre et de le goûter, et en s'entourant, dans cette intention, de tous les secours possibles. Au lieu de cela, d'abord et avant tout, il est hostile au texte traditionnel, pour un peu, il dirait: « Les manuscrits portent ceci, donc l'auteur doit avoir écrit autre chose » ; en tous cas, il part de cette idée préconçue que nos textes sont pleins de gloses, de remarques de toutes sortes intercalées à tort dans le texte, et que le principal devoir du critique est de leur faire la chasse. Bref, il fait une habitude constante de ce qui ne devrait être qu'un recours extrême en cas d'absolue nécessité (2). Et qu'on ne s'étonne pas de ce ton de polémique dans un simple compte rendu de revue. Sur le terrain des idées, Couvreur aimait la discussion, il la cherchait, il la provoquait, et tous ses articles ont quelque chose d'incisif, de mordant, résultat naturel de l'impatience qu'il éprouvait à voir certaines opinions discutées ou seulement contestées.

Lorsque Couvreur écrivait ces lignes, il était depuis quelques mois déjà maître de conférences à la faculté des lettres de l'Université de Lille, où après une année passée au lycée de Valenciennes comme professeur de troisième, on lui avait confié la chaire de philologie grecque et latine. Il venait d'épouser la sœur d'un de nos camarades, de son plus intime ami d'école, et ce mariage longtemps rêvé avait apporté comme un sourire dans son existence jusque-là un peu austère. La femme qu'il avait choisie était faite pour le comprendre. Elle entra dans sa vie pour la compléter, non pour la changer, et auprès de ce foyer récemment fondé on éprouvait une impression de bonheur complet et sûr. Les deux années que Couvreur a vécu à Lille ont été pleinement heureuses. Quelques lignes de son doyen nous disent l'accueil qui lui avait été fait à la Faculté : « En dehors des amitiés anciennes et éprouvées, sa nature timide et réservée, mais dans laquelle on sentait une singulière fermeté et comme une opiniâtreté de droiture et d'affection lui gagnait chaque jour des amitiés nouvelles. Avec modestie et presque silencieusement, il avait pris place dans bien des cœurs, presque sans qu'ils s'en aperçussent. Et ce fut seulement lorsqu'ils furent inquiets pour lui que plusieurs sentirent que cette place était grande... » Et ce n'étaient pas seulement ses collègues qu'il s'était attachés par la sûreté et la franchise de son commerce. Les élèves de la Faculté n'avaient que de la sympathie pour ce jeune maître qui se donnait à eux sans réserve. Ceux-là seuls qui ont suivi ses conférences pourraient dire parfaite-

(1) Revue critique, 1898, I, n° 2, p. 38.
(2) Revue critique, 1896, II, n° 52.

ment ce qu'a été son enseignement. En deux mots, le *Bulletin de l'Université* de Lille nous en donne une heureuse idée : « Il était substantiel et pratique. » Et c'est bien ainsi que nous aimons à nous le représenter. Couvreur avait l'esprit trop droit, trop équilibré, trop juste, pour s'attacher à la nouveauté quand même. Il avait peu de goût pour le paradoxe, il ne cherchait pas à briller. Sa grande ambition était d'être utile : utile à ses élèves, utile à la science. Aussi, tout en préparant avec le plus grand soin ses conférences, il reprenait, ou plutôt il continuait avec ardeur les études qu'il avait si brillamment inaugurées dès l'École Normale en publiant son édition du *Phédon*. Il avait formé le projet de rechercher dans les commentateurs anciens tout ce qui pouvait contribuer soit à l'établissement du texte, soit à l'interprétation philosophique, soit même à l'appréciation littéraire des dialogues de Platon. Tâche énorme et ingrate qui demandait beaucoup de lecture et une lecture souvent insipide, mais qui exigeait par là même un absolu dévouement. De plus, pour se diriger dans cette masse de textes sans se laisser égarer par la variété des interprétations, ni rebuter par leur bizarrerie ; pour refaire à l'aide de quelques citations, généralement tronquées et quelquefois déformées par la tradition, l'histoire d'une opinion ou d'un système ; à un autre point de vue enfin, pour pouvoir faire profiter le texte de Platon des variantes que donnent les manuscrits de ses commentateurs ou des leçons nouvelles que suggèrent leurs interprétations ; il fallait un esprit très méthodique, un coup d'œil sûr, une attention constamment éveillée, une mémoire prompte et toujours prête à fournir des rapprochements. Ni le dévouement modeste et inlassable, ni la promptitude et la sagacité d'esprit ne manquaient à Couvreur. Il était d'ailleurs soutenu par l'idée du but à atteindre. Son rêve était de donner une édition critique de Platon qui pût faire honneur à la science française ; et par ses lectures, par ses travaux particuliers, c'est à cette tâche qu'il se préparait. Ce qu'eût été le monument, il est difficile aujourd'hui de le dire ; mais ce qu'on peut affirmer c'est que Couvreur avait tout ce qu'il fallait pour l'entreprendre, et qu'il n'eût rien négligé pour le rendre digne des deux Écoles dont lui-même aimait à se réclamer : l'École Normale et l'École des Hautes Études. Des matériaux épars, une grande somme de documents patiemment réunis, plus de mille fiches soigneusement classées, près de deux cents pages à peu près rédigées, voilà ce qui reste aujourd'hui de ce noble projet ! Sans doute tout cela ne sera pas perdu pour la science : le résultat de ces recherches, fruit d'un travail de deux années, pourra en grande partie être publié ; mais, quelque soin que l'éditeur y mette, quelque désir qu'il ait de bien servir la mémoire d'un ami, il ne saurait suppléer celui qui n'est plus. L'œuvre est restée inachevée et l'idée qui devait en relier les parties et leur donner leur importance relative, n'était pas encore assez nette dans l'esprit de l'auteur pour qu'on puisse espérer la ressaisir.

Mais ce travail ne suffisait pas à l'activité de Couvreur. Il avait commencé à Valenciennes, il acheva à Lille une édition classique de l'*Anabase* qui, sans avoir, au point de vue critique, l'originalité de son *Phédon*, marque cependant, pour la méthode et la clarté du commentaire un grand progrès et renferme avec d'intéressantes conjectures, une très utile préface sur la langue et le style de Xénophon. Bientôt après il publiait un *Ménexène* dans lequel, sous une forme essentiellement scolaire, il avait su réunir un grand nombre de renseignements historiques indispensables pour la connais-

sance du dialogue. En même temps, il reprenait un travail qu'il avait commencé pendant sa seconde année d'École, la revision critique de la correspondance de Voltaire ; il recueillait dans ses lectures les matériaux d'une syntaxé grecque qu'il se proposait d'écrire une fois sa thèse terminée et, comme s'il voulait s'assurer de nouveaux moyens de travail, il commençait à étudier la langue russe. Brillante et féconde activité qui se développait librement sans l'arracher à ses amis. « Je suis surtout un homme d'intérieur, écrivait-il en 1895, j'ai besoin d'un foyer, de l'affection tendre et constante d'une femme aimée. Outre cela j'ai mon travail que j'aime : je ne sais si c'est ma jeunesse, mais j'ai l'amour de la science. Je ne puis connaître que ces deux intérêts à la vie : les jouissances du cœur et celles de l'esprit. « Ces deux sentiments se joignaient en lui à une grande fierté de caractère. Il estimait qu'on peut et qu'on doit toujours tenir son rang : la politesse n'était pas pour lui une simple convention, un usage banal — toutes choses qu'il eût profondément méprisées, — il la considérait comme une marque de dignité, comme le signe de respect qu'on doit aux autres et à soi-même. Aussi ne dédaignait-il nullement l'opinion : il en tenait compte mais sans en subir l'esclavage et en se réservant de la contrôler. « Je tiens surtout, écrivait-il encore, à l'opinion de certaines gens, de ceux justement qui ne jugent pas sur les apparences extérieures et que je tiens pour intelligents. Ce que les autres peuvent penser de moi m'est absolument égal. » Une certaine vie mondaine, exempte de contrainte, proportionnée à sa situation, lui paraissait pleiné de charmes. Il aimait à s'entourer de gaîté : il était heureux de se créer et de créer à sa femme d'agréables relations. C'était une joie pour lui que sa maison s'ouvrit de temps à autre à des réceptions intimes, où il pût se retrouver avec quelques collègues vers lesquels une véritable affection l'attirait. On savait qu'on lui faisait plaisir en allant le voir et on était sûr de trouver toujours dans son intérieur cet accueil plein de franchise et de cordialité qui rendait si aisées et si charmantes les relations avec lui.

Jamais d'ailleurs Couvreur ne s'était laissé absorber par son travail. Si passionné qu'il fût pour une tâche entreprise il la laissait, l'esprit libre, et jouissait sans préoccupation des heures de loisir qu'il s'accordait. Il adorait la musique et les voyages. Marcheur infatigable, il avait eu de bonne heure le goût des longues excursions, qui lui détendaient l'esprit et où sa curiosité trouvait un nouvel aliment. Partout où il allait il voulait tout voir : et les lettres enthousiastes qu'il écrivait à sa famille sont pleines d'impressions vives sur les villes et sur les pays qu'il traversait. Mais son passe-temps favori était la musique. Quand il était à Paris il ne manquait pas un concert et lorsqu'il avait un moment de liberté c'était pour se mettre au piano. Déchiffrant avec une remarquable facilité, il aimait beaucoup jouer à quatre mains. Haydn, Mozart, Beethoven, lui étaient très familiers : il les comprenait et les sentait profondément et souvent, au milieu de son travail, des thèmes lui revenaient qu'il fredonnait tout en tournant les pages de ses livres.

Une maladie foudroyante est venue le prendre quand le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui et que de tous côtés la vie lui souriait ! Le jeudi soir, il avait encore suivi le cours de russe à la Faculté : le mardi, il expirait entouré des siens. Et, pendant ces cinq jours, il avait été d'une résignation admirable, résistant avec énergie au mal qui d'heure en heure faisait des progrès, se soumettant à tout avec patience pour ressaisir cette vie qu'il

sentait lui échapper. Tout ce qui pouvait être fait pour le sauver a été tenté : les soins les plus dévoués, les plus intelligents et les plus affectueux lui ont été prodigués : jour et nuit ses amis se sont assis à son chevet, luttant contre leur propre angoisse pour lui donner l'illusion bienfaisante d'une guérison sur laquelle ils ne comptaient plus, et pour soutenir de leur vaillance sa femme et sa mère. Il ne se plaignait pas et trouvait des paroles très douces pour les remercier et pour leur faire ses dernières recommandations : il s'oubliait pour songer aux autres, aux siens, à ses travaux qu'il ne pouvait se résigner à laisser interrompus. Sa pensée allait jusqu'à ses amis plus éloignés, qui, à ce moment-là encore ignorants de sa maladie, devaient bientôt être si cruellement surpris par la nouvelle de sa mort. Le 25 janvier, dans la soirée, cette douloureuse agonie prit fin. Couvreur n'avait vécu que deux ans à Lille ; mais ces deux années avaient été les plus complètes de sa vie ; elles représentaient le meilleur de sa carrière universitaire. S'inspirant de ce sentiment, sa famille voulut que ce fût à Lille aussi qu'il reposât. A ses obsèques, le doyen de la Faculté des Lettres, M. Angellier se fit l'interprète de ses collègues et lui adressa un éloquent et touchant adieu. J'avais pu moi-même lui apporter le souvenir de ses camarades de promotion. Au bord de sa tombe tous ceux qu'il avait aimés se trouvaient rapprochés, dans leur commune douleur, par un même sentiment d'admiration et de regret pour cette noble existence entièrement absorbée par le culte désintéressé de la science et l'amour du foyer.

L. Bodin.

Promotion de 1891. — Bisson (Maurice), né le 6 juin 1872 à Laval, décédé à Paris le 22 janvier 1898.

Fils d'universitaire, tour à tour élève des lycées de Rodez, de la Roche-sur-Yon, de Saint-Quentin, Bisson avait seize ans lorsqu'il vint à Henri IV pour y refaire sa rhétorique. C'est là que je l'ai connu. C'était alors un honnête élève, appliqué, un « candidat sérieux » ; non content de sa tâche commune, il prenait part aux conférences où M. Deltour réunissait, chaque dimanche, les élèves qu'il avait distingués au cours de la dernière inspection générale. C'était déjà un caractère indépendant, très gai, très ferme, discrètement frondeur, un esprit délié, agile et piquant, un camarade d'un facile abord, et un bon ami.

Après une séparation d'un an, je l'ai retrouvé à l'École, où nous entrâmes en même temps. Pendant cette année, il avait lu l'Ethique de Spinoza et beaucoup médité. Il se déclara philosophe. Les exercices pratiques de littérature, de philosophie et d'histoire, même la confrontation des textes l'occupèrent peu : il n'avait pas le goût des excursions à l'aventure en des livres inconnus. Il n'aimait que ceux qu'on lit tout entiers et préférait la réflexion à la recherche. Bref, ce n'étaient pas les volumes qui encombraient sa table. En revanche, il savait s'intéresser à l'occupation d'autrui, ouvrir et prolonger les discussions, où il était fort de sa verve et de sa logique ; comprenant vite, retenant tout ce qu'il comprenait, il accrut sans y songer son bagage de notions étrangères à la philosophie. Il avait été fort en thème : il arriva à la licence sans efforts, et fut reçu très honorablement.

A partir de la seconde année, il put philosopher à son aise. Il lut moins qu'il ne relut. Dans la petite chambre du premier étage qui prend jour sur les

jardins de l'administration et qu'il avait demandée pour être seul, un Stendhal, les Pensées et Spinoza faisaient toute sa bibliothèque. Il y séjournait peu d'ailleurs. Une neurasthénie, qui n'était, hélas ! point simulée — bien que sa gaieté et sa malice intarissables nous en fissent parfois douter, et qu'il le laissât volontiers prendre pour une invention merveilleuse — lui avait valu une autorisation à peu près permanente de sortir, entre les cours. C'est au dehors qu'il prépara tous ses travaux ; il en préparait non seulement les idées et le plan, mais les moindres détails de la forme, dont il était très soucieux, bien qu'il n'écrivît que d'un trait. Il rapporta ainsi — des boulevards — dans sa cervelle, après plusieurs semaines de pérégrinations assidues, un mémoire sur l'union de la poésie et de la philosophie dans Lucrèce, qu'il fit le tour de force d'écrire en une nuit, sans ratures : le travail fut jugé bon.

Ce n'est pas qu'il errât en distrait, à la poursuite de ses idées, sans lever les yeux du trottoir, et sentir à côté des passants. Au contraire, Bisson était un observateur aussi attentif que malicieux, qui s'amusait et jouissait d'un geste ridicule. Il faisait tous les jours des rencontres. Il eût écrit un livre piquant des portraits qu'il nous traçait le soir, au dîner, parmi les types très divers qu'il rencontrait. Il avait une prédilection : son ironie avait des attentions et des indulgences pour les ébats des pauvres diables ; il se plaisait le dimanche, à passer dans la banlieue, où il rencontrait le menu peuple. D'ailleurs, il fallait à ses nerfs beaucoup de mouvement, et de l'air libre, les longues marches, les violents efforts et la fatigue qui assoupit. Ses parents s'étant retirés à Alfort, dans une maison au bord de la Marne, Bisson avait sur la rivière un canot, que ses amis appelaient sa galère, tant il mettait d'ardeur à ramer.

Il passa les épreuves de l'agrégation avec beaucoup d'aisance, fut reçu troisième, et nommé à Tournon. Il demanda un autre poste qui l'éloignât moins de Paris, et après un congé de trois mois, fut chargé du cours de philosophie au lycée d'Amiens. De là à la fin de l'année, on l'appela comme titulaire à Valenciennes. Ce fut son dernier poste.

Séparé de lui depuis notre départ de l'École je ne l'ai point connu comme professeur. De loin, de très loin, ses lettres m'informaient seulement de sa santé, de ses distractions, de ses projets. J'ai su qu'il méditait toujours sur Spinoza et qu'il avait déposé un sujet de thèse. J'ai su qu'il revenait souvent à Paris et à Alfort. J'ai su qu'il s'adonnait toujours avec passion aux exercices physiques. Il avait remplacé le canotage par l'escrime et le cyclisme. Aux vacances, lorsque Paris n'est plus Paris, il s'enfuyait sur sa bicyclette, une année dans le Jura et aux bords du lac de Genève, une autre, au delà du Rhin, dans la Forêt-Noire, puis dans la Suisse, jusqu'au cœur des Alpes. Il m'avait donné rendez-vous à Naples, où je devais le rejoindre depuis Athènes : c'est moi qui fis manquer le projet.

Ce qu'il ne me disait point, je l'ai imaginé sans peine. Pour imaginer ce que devait être son enseignement, il suffit de l'avoir entendu commenter la fin de l'Ethique ; il avait mieux encore que la conscience professionnelle, puisqu'il avait l'enthousiasme mystique, et que sa doctrine était une foi.

Un ami commun, qui l'a connu de près, puisqu'il fut deux ans son collègue à Valenciennes, m'écrit de lui : « Je l'ai vu là sous un jour assez nouveau, et, par suite, assez différent de tout ce que je croyais connaître de lui d'après l'École : je l'ai vu fonctionnaire. Comme tel, il offrait les dehors d'une parfaite

correction : ses rapports avec ses collègues étaient toujours cordiaux et enjoués, mais sans que jamais ils pussent se croire autorisés par sa grande jeunesse à le patronner, le conseiller, ou le dominer de quelque façon. Avec l'administration, il savait se mettre dès l'abord sur le pied d'un fonctionnaire courtois, mais indépendant, qui, faisant son devoir avec une suffisante ponctualité, n'a pas besoin qu'on l'encourage, et n'admet pas qu'on le blâme. Comme professeur, il était très apprécié des élèves pour les qualités de son enseignement, possession du sujet, méthode, clarté, élévation des idées, rationalisme intelligent. Ses succès étaient très honorables, à la fin de l'année, et ses inspecteurs satisfaits. Il prenait une part assez active à nos assemblées, et surtout il s'est engagé fort utilement lors des premières tentatives d'associations des professeurs : il était le secrétaire, c'est-à-dire la cheville ouvrière, de notre petite association locale, et c'était lui qui nous faisait toutes les communications du comité central de Bordeaux, lors de l'existence éphémère de celui-ci. Bref, par ses qualités exceptionnelles de volonté, d'énergie, de netteté, aussi habile à ne faire jamais trop que décidé à faire toujours assez, il se préparait un avenir certainement très brillant. » Plus loin : « Les questions morales, l'utilité de l'effort le préoccupaient souvent et faisaient un thème assez fréquent de ses entretiens. Ceux qui ne le connaissaient pas depuis longtemps étaient disposés à le croire, après les premières conversations, plus désintéressé des choses de la terre qu'il ne l'était réellement. »

J'ai revu Bisson un instant, à Paris, en septembre 1897. J'ai refait avec lui, dans le Bois, une de ses promenades familières d'autrefois. Nous ne nous sommes guère entretenus du passé. Il m'a rappelé de gais propos et de joyeuses aventures qui s'effaçaient de ma mémoire. Jamais il ne m'avait paru si plein de vie, et si bon vivant... Quatre mois après, le 22 janvier, il était enlevé par une congestion cérébrale.

On ne peut guère imaginer fin plus foudroyante, ni plus lamentable que la sienne. Sa mère, pour cette notice, s'est infligé la torture de me la raconter. Elle m'a dit la douloureuse histoire dont elle ne fut point témoin, mais qu'une imagination plus cruelle que le pire souvenir réveille à toute heure dans sa pensée ; ce violent mal de tête, tout de suite si atroce, que notre ami, déjà à Paris, ne se sentit point la force d'aller jusqu'à Alfort ; cette nuit de détresse dans une chambre d'hôtel, où l'on ignorait qu'il se mourait ; ces deux jours d'agonie ; cette mort à l'Hôtel-Dieu entre des mains inconnues, si près et si loin des siens !

Pour ses parents, dont il était la joie et la gloire, qui, confiants en sa jeunesse, en son esprit si fin, si prompt et si net, en sa belle et vaillante intelligence, avaient rêvé pour ce fils unique, dans la carrière où avait vieilli le père, le succès et même les honneurs, il n'est plus rien que larmes et que désespoir. Quand ses amis évoquent le plus joyeux souvenir de leur temps d'École, c'est avec un serrement de cœur : car Bisson y était mêlé.

Paul FOURNIER.

Promotion de 1891. — HERMANN (Joseph-Auguste), né à Paris, le 29 novembre 1870, décédé le 10 septembre 1898 à Casamicciola (Ile d'Ischia).

Fils d'un professeur distingué, Joseph Hermann se destina de bonne heure à l'École Normale. Après de belles études au lycée Louis-le-Grand il y fut reçu en 1891

et je m'y trouvai en même temps que lui. Nous nous rencontrions pour la première fois, mais nous nous liâmes très vite et très étroitement. L'Ecole est propice aux fortes amitiés. La nôtre le fut bientôt assez pour résister désormais au temps et à l'absence. Nous étions sans secret l'un pour l'autre, mettions tout en commun, pensées et sentiments; nous nous aimions sincèrement. Depuis notre séparation je regrettais cette intimité si confiante et si douce. La mort prématurée de l'ami, cette séparation plus cruelle, rend aujourd'hui mes regrets plus amers.

Joseph Hermann se reconnaissait d'emblée parmi nos camarades. Ses grands traits fermes et nets, aux contours arrêtés, au relief accusé, lui faisaient une physionomie originale, sérieuse, presque sévère, et déjà toute virile. C'était un homme fait qui entrait à l'École. A vingt ans il en paraissait trente. Son esprit aussi était précocement mûri, et il possédait dès lors, ce qui est rare à tout âge, « du caractère ». La volonté était le fond même de sa nature, une énergie tenace et opiniâtre, que rien ne lassait ni ne décourageait, et qui se marquait jusque dans son regard et dans sa démarche. Il était tout activité. Aucun de nous ne travailla plus et mieux que lui à l'Ecole. Et il trouva encore le temps, en sacrifiant trois mois de vacances, de remporter par une étude sur Boursault un prix de l'Académie Française. Sa première pensée fut alors une pensée de bonté. Il voulut que son beau succès fût aussi une bonne action et permît à notre association de faire un peu plus de bien.

Hermann employait surtout sa volonté à se dominer et à se contenir. Il taisait devant les indifférents ses joies et ses douleurs, craignait de se donner en spectacle. Il était d'avis qu'il faut agir et souffrir en silence. Cette réserve n'était pas de l'orgueil, mais bien plutôt une sorte de pudeur virile et de modestie très délicate. Ses confidences personnelles n'étaient jamais longues. Il les interrompait invariablement d'un brusque : « Mais tout ceci n'est pas intéressant », dont la brève sévérité paraissait bien injuste : aucun de ceux qui ont pu connaître la noblesse intime de ses sentiments ne pensait qu'elle fût à ce point banale et indigne d'intérêt. Il se montrait plus librement dans ses admirations littéraires, toutes très sincères et très spontanées. Il y mettait vraiment de son âme; elles, en retour, nous parlent de lui, moins discrètes par bonheur que lui-même. Leconte de l'Isle, Vigny surtout, dont il disait de mémoire les plus nobles vers, étaient près de son cœur. Il avait pour la mâle pensée de « son poète », pour sa vaillance sans illusions, comme une affinité de nature, une sympathie instinctive, que la réflexion fortifiait. Et comme il sentait profondément la beauté de cette poésie, il en parlait avec beaucoup de chaleur et de persuasion.

Une telle ferveur d'admiration avait chez lui un grand charme. Nous nous l'étions figuré, à tort, plutôt sceptique qu'enthousiaste. « J'ai horreur, disait-il, de la sensiblerie », et il le prouvait toutes les fois qu'il lui plaisait. Sa franchise sarcastique déconcertait parfois comme une vive attaque; nous trouvions à certains même de ses silences des airs de paix armée, qui nous faisaient sourire. Et pourtant sa sensibilité, qui se cachait, toujours en défiance d'elle-même, était profonde. Il se livrait rarement; mais une fois qu'il s'était donné à un ami, on sentait bien qu'il ne se reprendrait plus jamais, et cet abandon de toute sa personne paraissait bien précieux, venant de lui. Aussi a-t-il rencontré partout des affections très dévouées. J'ai retrouvé, au triste jour de son enterrement un de ces fidèles, son collègue au lycée d'Evreux. Nous nous connaissions de

longue date sans nous être jamais vus. Si peu « expansif », Hermann aimait à entretenir ses amis les uns des autres.

Ce sont aussi ses collègues, parmi lesquels notre camarade René Lespès, qui m'ont dit les vifs et touchants regrets de ses élèves. Au sortir de l'Ecole et de l'agrégation, Hermann avait été nommé à la rhetorique de Périgueux, d'où il passa au bout d'un an à celle d'Evreux, qui le rapprochait de sa famille. Dès lors, nous nous revîmes souvent à Paris. Il restait pour moi le camarade d'autrefois, me parlait peu de sa classe. Mais il dut être un maître excellent. Les qualités de son caractère étaient celles même de son esprit, droit, ferme et net, avec un grand éloignement pour toute affectation, qu'il détestait comme une hypocrisie. A la méthode il alliait une culture très étendue et très diverse, tout à fait propre à rendre son cours attachant. Enfin, il avait un sentiment élevé du devoir professionnel, simplement accompli. Un bel avenir universitaire lui paraissait réservé. Le premier apprentissage de notre métier achevé, il s'était remis à ses travaux personnels. L'histoire des idées le tentait plus que l'étude des formes littéraires. Vers la fin de ses années d'École, il s'était pris d'intérêt pour Fourier et pour sa doctrine, qu'il avait étudiée de près, dans ses œuvres. Plus tard, remontant jusqu'au XVIIe siècle, il s'était tourné vers un écrivain, qui vaut surtout par les idées qu'il a répandues, Fontenelle. Ce travail, déjà assez avancé, devait être sa thèse. Nul doute que sa conscience et sa probité intellectuelles, jointes à son esprit fortement critique ne nous eussent donné un « Fontenelle » sincère, pénétrant, très solide. Mais la mort ne l'a pas voulu.

Il se reposait pendant les vacances, en voyageant. C'était là sa plus chère distraction, et comme un besoin périodique de son imagination. La singularité des mœurs étrangères, des vieilles coutumes populaires amusait sa curiosité. Il était sensible à la grâce ou à la force des paysages, à la beauté des œuvres d'art. Il savait voyager, voyait tout et bien, très observateur, malgré son air souvent absorbé. Des grandes vacances de l'été il faisait chaque année deux parts, dont il consacrait la première à sa mère, cette femme d'un grand courage, si justement fière naguère de son fils, si durement éprouvée aujourd'hui, et qu'il aimait, lui si viril, comme un enfant. Puis il partait : tantôt vers l'Allemagne du Sud, qui le retint deux mois, une autre fois vers l'Espagne, où il ne poussa qu'une pointe rapide. Il fut de la croisière du « Sénégal » dans l'Adriatique, et je l'entends encore nous raconter au retour l'accueil chaleureux fait aux touristes français par les Dalmates, en souvenir de leur ancien gouverneur, le duc de Raguse. Pourtant il n'aimait pas d'ordinaire se déplacer en si nombreuse compagnie, et il rêva d'aller seul, ou avec peu d'amis, à Constantinople.

Mais l'Italie surtout l'attirait par un charme puissant toujours nouveau. Il la visita à sa façon, avec méthode, et la découvrit, en quelque sorte, province par province : après Rome, Florence et Venise, puis les petites villes de Toscane et d'Ombrie, où il se promena ravi pendant un grand mois de l'année dernière, et d'où il nous revint plein de belles visions. Naples, Pompéi, la Sicile lui restaient encore inconnues et l'appelaient à eux, invinciblement. Il partit au commencement de septembre dernier pour ce fatal voyage. De courts billets le montrèrent d'abord parfaitement heureux, alerte et dispos. C'est un affreux accident qui l'a enlevé subitement, seul, sans amis, presque sans nom loin de son pays et des siens. Le 10 septembre, à onze heures du matin il se baignait sur la plage de Casamicciola dans l'île d'Ischia. Frappé, croit-on, d'une congestion, il disparut tout à coup. Il était mort quand on le secourut, et fut inhumé

là-bas. Il semble que l'Italie ait voulu retenir à jamais auprès d'elle son admirateur trop passionné. Après huit jours d'une attente anxieuse ce fut le hasard, la lettre d'un passant, témoin de ce malheur, et touché de pitié, qui apprit à la pauvre mère la mort de son fils. Madame Hermann trouva dans sa piété maternelle la force de faire à son tour un long et douloureux voyage. Elle ramena le corps de notre malheureux camarade vers Paris où il était né, vers la sépulture qu'elle lui avait choisie. Nous l'y avons accompagné un matin d'octobre. Plusieurs de nos maîtres témoignaient par leur présence à ces obsèques de l'estime flatteuse où ils tenaient Hermann, de l'espoir qu'ils avaient mis en son énergie réfléchie. Ses amis, qui l'ont pleuré, conserveront vivante sa mémoire, et ne croiront pouvoir mieux l'honorer qu'en suivant son exemple. Ils voudraient qu'il pût passer et survivre en eux quelque chose de sa pensée élevée et de son ferme caractère.

Ernest Lévy.

Promotion de 1893. — Petit (Pierre-Joseph-Marie), né à Paris, le 26 septembre 1873, décédé à Grenoble, le 27 juin 1898.

Il est triste, quand on était déjà si peu, de se voir si vite diminués. Seize entrés, nous ne sortîmes que quinze, Remoissenet nous avait déjà quittés pour tout de bon à la fin de la première année. A peine deux ans s'écoulent et c'est un nouveau deuil pour le petit troupeau dispersé qui ne semble se réunir que pour célébrer ses tristesses.

Raconter l'histoire de notre camarade disparu si vite et si prématurément, ce n'est que faire revivre en nos esprits assombris une longue série d'espérances déçues. C'est à peine au sortir du nid, que la mort est venue briser les ailes à cet esprit qui commençait seulement à s'orienter au milieu de cet océan d'idées dont les vagues assaillent toujours toute intelligence jeune et réellement ouverte.

Je n'ai connu Petit que du jour de notre entrée à l'École ; je ne sais de ses premières études que ce qu'il a bien voulu lui-même m'en confier, dans les conversations affectueuses et pleines de liberté que nous avons eues si souvent ensemble, le long des couloirs sonores de l'École ou réfugiés dans notre petite cellule du « Palais des Cubes ».

Élève du lycée Janson de Sailly, il fut, à diverses reprises, bien cruellement interrompu dans ses études. De onze à dix-sept ans, il se cassa quatre fois le col du fémur et fut réduit à faire une partie de ses classes dans son lit ou sur une chaise longue, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir à la fin de brillants succès au lycée et notamment deux nominations au Concours Général en mathématiques et en physique. Du lycée, à vingt ans, il entra directement à l'École Normale en 1893 dans la section des sciences. L'infirmité qui lui restait de ses fractures ne lui avait pas permis de faire l'année de service militaire réglementaire. C'est à cette circonstance que nous dûmes de nous trouver ensemble pendant ces trois années de préparation au professorat qui demeurent comme un lumineux souvenir dans mon existence.

Après avoir passé avec succès et sans aucune difficulté ses deux licences, il entra avec moi dans la section de physique.

Des idées et des espérances communes nous avaient depuis longtemps rapprochés, malgré la différence de nos conceptions du chemin à suivre pour les réaliser. Ame profondément religieuse, sentant l'insuffisance des seules don-

nées humaines pour satisfaire un cœur tout épris d'idéal et la pauvreté irrémédiable des solutions purement philosophiques, où le clinquant de la forme ne cache point le vide du fond, il avait su, en homme sage et prudent, prendre un point d'appui plus ferme et moins vacillant pour y établir sa pensée. Au milieu de l'affolement des esprits ballottés de théorie en théorie et de chute en chute, il savait rester calme parce que devant son sentier fermement tracé brillait une lumière qui ne s'éteint point. Et l'on ne saura jamais assez quelles amitiés se forment quand une telle lumière en illumine le centre. Aussi est-ce mon cœur surtout qui ressent plus peut-être que d'autres l'amertume d'une séparation que je sais heureusement être de courte durée.

A sa sortie de la rue d'Ulm, après un premier échec à l'agrégation qui lui coûta beaucoup et qui nous étonna très profondément, il entra à l'Institut Thiers où il se mit courageusement à l'ouvrage: il s'était désormais entièrement donné à la science à laquelle il voulait encore arracher quelques secrets. Malgré le temps qu'il consacrait à une nouvelle et courte préparation à l'agrégation, il avait réuni déjà tous les éléments d'une thèse de physique, et c'est au milieu de ces recherches laborieuses, après avoir passé brillamment les épreuves du concours d'agrégation de 1897, que la mort est venue le frapper, laissant inachevé un travail qui, dans la pensée de son auteur, n'était que le commencement d'autres études.

Jamais je ne pouvais penser, lors de nos adieux en mars 1897, que je ne reverrais plus sur la terre celui qui me faisait part si joyeusement et avec tant de confiance de ses travaux et de ses espérances. Mais il n'y a pas que les découvertes de l'esprit ou l'œuvre de la main qui fécondent le sillon d'une vie. Dans bien des âmes que la misère avait accablées, il restera, lumineux rayon, le souvenir toujours vivant du baume qu'aura su y verser le cœur si sensible aux douleurs humaines de notre regretté camarade Pierre Petit.

G. MONDAIN.

Promotion de 1896. — CLAUZEL (Léo), né le 2 janvier 1876, à Gluiras (Ardèche), mort le 8 novembre 1898, à Menton.

J'avais fait la connaissance de Clauzel plus de dix années avant son entrée à l'École, lorsque nous étions tous deux élèves de sixième au petit lycée Louis-le-Grand. Plus tard, je le retrouvai en quatrième, au grand lycée. A ce moment déjà, nous songions à suivre des voies différentes. On me destinait aux lettres, et lui se préparait aux classes de sciences, avec des préférences pour la carrière d'ingénieur où son père l'avait précédé. Il poussa pourtant ses études classiques jusqu'au bout, et fut partout un « brillant » élève. Même en rhétorique, il était apprécié de ses maîtres à l'égal de quelques camarades qu'il devait retrouver plus tard dans la section des lettres. Il avait pour les études littéraires un goût vif et sincère. Seulement, il les concevait à sa manière, comme un effort sérieux vers l'art, comme une révélation, impossible autrement, des premiers horizons de la pensée. Il m'a bien des fois répété depuis que la littérature, surtout sous ses formes les moins scolaires, est le seul instrument d'éducation vers dix-sept ans. Plus tard doit venir la science, plus tard la vie.

Son goût pour les sciences s'éveilla de bonne heure. Esprit avant tout personnel et libre, il ne haïssait rien tant que de s'astreindre au travail d'une

classe ou aux exigences d'un examen. Dans le temps que ses maîtres le croyaient absorbé à l'étude du grec et du latin, il passait le meilleur de ses loisirs à s'initier tout seul aux mathématiques. Il n'était pas bachelier, qu'il avait pénétré déjà dans le domaine de l'algèbre supérieure. Un peu plus tard, lorsqu'il passa de rhétorique en mathématiques, ce fut la physique qui le préoccupa surtout. Il complétait, à l'insu de ses maîtres, l'enseignement un peu maigre du lycée, par l'étude passionnée de Maxwell et de Poincaré. C'était surtout la physique mathématique qui plaisait à cet esprit jeune et habile. De cette époque date son idée d'étudier et d'approfondir les théories optiques de Fresnel et de Maxwell. En même temps son enthousiasme formulait d'obscures réserves, où s'annonçait déjà l'instinct profond de l'expérience.

Il redoubla, toujours à Louis-le-Grand, sa classe de mathématiques spéciales. Ce furent deux années d'une importance capitale dans sa vie. Un malheur sans remède, la mort d'un père encore jeune, modèle de droiture et de dignité, lui ouvrit les yeux aux deuils de l'existence. Clauzel, dont l'esprit avait de tout temps eu quelque chose de noble et de taciturne, en garda dans le regard un peu plus de tristesse. Avec cela, le travail souvent mécanique de la préparation à l'École Polytechnique lui répugnait souverainement. La perspective de la vie militaire était faite pour déplaire à son tempérament d'isolé et de contemplatif. Il courut au-devant d'un échec volontaire en remettant une copie blanche pour la composition de français. L'année suivante, il revint au lycée avec l'idée ferme de préparer à la fois l'École Normale et l'École Polytechnique, et d'opter pour l'École Normale. Le travail de la préparation était léger pour lui, et d'ailleurs son cœur n'était pas là. La véritable occupation de cette année résida pour lui au dehors, dans les études de mathématiques et de physique qui remplissaient les heures perdues, dans les dimanches passés aux concerts où l'attirait un sentiment d'art supérieur, dans les lectures faites au hasard, dans les promenades surtout que nous faisions ensemble très souvent, dans les soirées de conversations infinies au sein de ce Paris vivant et qu'il savait si bien comprendre.

A la fin de l'année, il fut reçu à l'École Normale un des premiers. Malgré le plaisir que j'aurais eu à le voir près de moi le plus vite possible, il fut obligé de partir pour faire son année de service militaire à Dreux. Tous, nous nous rappelons le Clauzel d'alors, d'une taille robuste et décidée, les épaules solides, la poitrine large, le front ouvert et plein de vigueur. Enfant des montagnes, son regard d'un bleu clair avait je ne sais quoi de calme et de fort. Très jeune encore, il portait déjà une barbe brune, un peu blonde, qui donnait à son visage sérieux une expression d'énergique douceur. Ses gestes rares et simples, sa voix d'une sonorité pensive, achevaient de donner à toute sa personne ce caractère de haute sympathie qu'ont connu tous ceux qui l'ont approché. L'impression qu'il donnait d'abord était celle d'une force sûre de soi. Comme les héros de Maupassant dont il aimait à citer l'exemple, il jouissait de l'exercice physique, il appréciait les sensations intenses que donne la fatigue des muscles. L'intellectuel en lui laissait deviner toujours le sensitif, l'homme qui recherche les impressions les plus riches et les plus amples, avec l'unique souci de la vie sans limites. La vie, l'amour et l'étonnement de la vie, se retrouvaient dans toutes ses pensées. Même dans ses études les plus abstraites de mathématiques ou de physique, le sentiment des réalités vivantes ne le quittait pas. Il m'étonnait parfois, lorsque je lui demandais une

explication de calcul sur une théorie physique, en me répondant avec une image empruntée aux choses de tous les jours. Là où je n'avais trouvé qu'une difficulté d'algèbre, il avait senti la question concrète, et me rejetait dans la réalité. Souvent il avait manifesté le désir d'employer plus tard quelques années à des études de médecine. Pour le moment le temps lui manquait. A peine avait-il eu le loisir de suivre quelques mois un cours de physiologie. A côté de cela, la lecture de Gœthe, de Flaubert et de Tolstoï, l'aidait à s'approcher de la vie par une autre voie, celle de l'art, celle de l'émotion même, à laquelle il ne renonça jamais. Il partit donc « décidé à passer son année de service dans le repos d'esprit » et à reprendre la tâche l'année suivante. Vers le mois de mai, il fut pris d'une toux opiniâtre, que le printemps guérit lentement. Déjà un de ses camarades de classe, qu'il avait retrouvé au régiment était mort de phtisie à la caserne.

Clauzel entra donc à l'Ecole au moment où je commençais ma troisième année. Il n'eut pas de peine à s'y faire des amitiés nombreuses. Ses hautes qualités de cœur et d'intelligence lui firent de toutes parts des camarades qui étaient en même temps des admirateurs. Ennemi avant tout du mensonge et de l'hypocrisie, caractère loyal et sûr, il cachait sous son abord un peu froid des sentiments larges, émus, parfois exaltés. Ceux qui l'ont connu savent qu'il était capable de tendresse et même d'enthousiasme. Insensible à tout ce qui est brillant et médiocre, il sympathisait par nature avec tout ce qui révèle un effort modeste, un mérite isolé. Lui-même avait dans la physionomie quelque chose d'un pessimisme sans phrases, vaguement douloureux, qui se trahissait en allusions brèves, éloignées de tout gémissement. Jamais Clauzel ne parlait de lui-même. Sa réserve à cet égard ne faisait d'exceptions qu'en de rares moments et pour de rares amis. Le plus souvent, il plaignait les autres, et il avait le don de compassion sincère. Pour lui, je ne l'ai jamais connu qu'avec le courage du vrai savant, l'effort sans lassitude vers les vérités nouvelles, la conscience d'une vie à remplir de choses intéressantes et innombrables. Les soirées, les nuits entières se passaient parfois à des entretiens d'avenir, sans la moindre ambition matérielle, sans le moindre orgueil. Il m'expliquait les grandes théories physiques sur lesquelles il faudrait revenir plus tard, sur lesquelles des expériences nouvelles donnaient des vues nouvelles. Le plus souvent ces conversations se terminaient par la discussion d'un point précis, qu'il élucidait le lendemain par le calcul ou au laboratoire. Toujours la science restait le centre de ses idées, et il la saisissait d'une intuition assez haute pour comprendre qu'elle ordonne avant tout le travail et la résignation.

Une fois à l'Ecole, Clauzel se tourna définitivement vers la physique. On peut dire que peu d'esprits ont abordé cette étude avec plus d'intelligence et plus de garanties de succès. Son grand souci était de travailler longtemps avant d'émettre une idée. Bien qu'il y eût quelque chose de vaste et de simple dans sa manière de percevoir le vrai d'emblée, il se représentait lui-même la carrière du physicien comme un long apprentissage des faits, sans rien d'audacieux ou de définitif. Revenant sans cesse sur ce qu'il comprenait le mieux, il ne se servait des théories que pour coordonner un ensemble de vues toujours plus proches de la réalité. Les grandes synthèses mathématiques lui servaient d'instrument, non de formule, et son sens critique découvrait d'instinct les faces obliques d'une explication. Pour ses amis, c'était un plaisir d'avoir de lui un éclaircissement. Sûr de ce qu'il disait, et s'exprimant d'instant en instant avec

une précision croissante, il donnait à tout la clarté de l'algèbre. Lui seul ne se satisfaisait pas, pesait les résultats et les hypothèses, avec un recours continuel à la pratique. Le charme qu'il trouvait à ces études tenait à la fois de l'art et de la vie. S'il eût vécu, le plus probable est qu'il n'aurait pas accepté de se confiner en une partie de la science. Avec le sentiment vif de recherches spéciales, il croyait aussi, comme Descartes, qu'il était plus facile d'apprendre toutes les sciences à la fois que de se les assimiler séparément. Voilà pourquoi, il avait commencé une traduction des conférences physiques de Kirchhoff. Voilà pourquoi, en même temps, il s'était mis à travailler l'anglais, pour voir de près Thomson et Faraday. L'avenir qu'il se préparait se composait de longues années d'études, dont la sanction n'aurait jamais été qu'une compréhension plus parfaite des choses. Nul mieux que lui n'appréciait le charme de cette éducation physique nouvelle qui venait se superposer à l'éducation toute mathématique de l'enfance, apportant avec elle la révélation de tant d'idées neuves, une méthode neuve, une évidence neuve, une conception neuve de l'ordre et du progrès, toute une philosophie positive et puissante qui, par son ampleur au moins, ressemble à la réalité.

Clauzel n'a passé à l'École qu'une année et demie. Il n'a eu ni le loisir, ni la hâte de produire. Il est hors de doute pourtant que des germes comme ceux qu'il portait ne resteront pas stériles. Leur destin est de mûrir plus tard et ailleurs. En tous cas, il est une chose qu'il ne se crut jamais le droit de cacher, ni de remettre ; c'est l'affirmation d'un idéal pratique hautement libéral. Fils d'un père député, qui combattit toujours pour ce qu'il croyait le droit, Clauzel ne laissa jamais s'obscurcir en lui les traditions lumineuses de justice. Il m'en voudrait si je ne disais tout ce qu'il a souffert, étant arrivé à l'âge d'homme, à voir l'iniquité croître à ses côtés. Jamais l'amour du laboratoire ne le rendit indifférent aux actes de la vie publique. C'était, chez ce spéculatif, un devoir de conscience que de jeter le plus de vérité et de bonté possible autour de lui. Simplement et noblement tolérant, il voulait être de ces savants actifs à qui l'avenir attribuera une part du salut de la France. Malade, exilé, affaibli, son dernier souci fut de savoir si la voix de la science et de la vérité se faisait entendre partout. Car la science n'a pas de fonction plus haute que d'accomplir l'amélioration des cœurs. Tandis que les vérités passent, il faut que l'amour de la vérité persiste.

Au moment d'entrer en seconde année, Clauzel fut pris d'une forte grippe qui l'obligea quelque temps à quitter l'École. Il voulut y rentrer au bout de quelques jours, la passion du travail le tenait. Il dut la quitter de nouveau, sa bronchite prenait des allures graves. Ce furent à partir de ce moment des alternatives de mieux et de pis qui ne devaient plus cesser. Aux amis qui venaient le voir, il parlait de rentrer bientôt, dans quinze jours, dans un mois. Puis on dut lui faire promettre qu'il attendrait les vacances de Pâques, malgré son impatience de revoir ses livres, ses amis, son Paris fraîchement printanier. Enfin le médecin alarmé, demanda qu'on l'éloignât de Paris où il s'énervait dans sa chambre close, pour se plonger quelque temps dans l'atmosphère plus clémente du Midi. Clauzel se résigna à partir, avec une tristesse qui allait grandissant. Ici du moins ses amis venaient de temps en temps lui faire la lecture, l'entretenir d'espérances et de gaîté. Qu'allait-il faire là-bas, dans la solitude ardente du Midi ? Pourtant il le fallait, il partit sans murmure, non sans regret, avec des adieux indécis. Le médecin lui souhaitait prompte guérison et prompt retour. « Vous ne me verrez plus à Paris, lui dit-il, je sais que je

ne reviendrai plus. » En même temps nous apprenions que la maladie l'avait dévoré en six mois, et qu'il restait bien peu d'espoir. M. Dupuy, au nom de ses maîtres, venait de lui offrir de faire plus tard une quatrième année d'École.

A partir de ce moment, commença pour Clauzel une longue et terrible agonie. Je lui écrivais souvent et parfois il me répondait. Sa pensée gardait toujours sa franchise et sa lucidité. D'abord il était allé à Nyons, au sein des oliviers. Et puis, le climat ne convenant pas, il était reparti dans la montagne à Lamotte-les-Bains, au-dessus de Grenoble. C'était l'été à présent plus éclatant encore dans ce Midi qui était son pays natal. Il avait eu au départ de Nyons une crise de fièvre et de pleurésie. Aussi dut-il tout de suite garder la chambre, s'étendre au soleil sur une chaise longue, en des après-midi entières de somnolence et d'oubli. Sa mère et sa sœur l'entouraient là encore d'un passionné dévouement. Ce furent ses dernières joies que ces soins d'infinie tendresse au milieu d'un paysage chaud et apaisant. Maintenant ses lettres se faisaient plus courtes, plus rares. La sciatique, dans son immobilité de malade, l'avait saisi, il souffrait d'écrire une ou deux pages au crayon. Lui-même s'encourageait à la patience, à la gaîté et les quelques mots que ses amis recevaient alors sont d'une grandeur qui déconcerte. Dans les douleurs de chaque jour, sa pensée allait s'endormant. Il faisait l'effort de résoudre de tête des problèmes d'analyse et de mécanique. La lecture l'accablait, et il apprenait par cœur des vers de Leconte de Lisle.

Le 10 septembre 1898 j'allai passer une journée à Lamotte-les-Bains. Clauzel était assis sous les tilleuls dans la tiédeur du soleil couchant. Il me reconnut de loin et fit effort pour venir à moi. C'était une ombre. Je n'oublierai jamais le sentiment d'angoissante pitié que j'eus devant ce corps brisé, pâle et tout haletant. Ses regards seuls avaient gardé leur expression profonde et douce, au milieu d'un visage amaigri que sa barbe blonde encadrait trop crûment. Ce jour-là nous parlâmes de l'École et des camarades reçus à l'agrégation et des anciennes soirées passées ensemble et des projets d'études longuement caressés. On sentait qu'à toutes ces choses une vie nouvelle entrait en lui, avec l'impossible espoir de la guérison. Il voulut savoir les moindres nouvelles et ce que faisait celui-ci et cet autre. Une flamme extraordinaire traversait ses pensées. Il trouvait de nouveau, pour ses phrases brèves, saccadées, hachées d'une toux inexorable, les idées simples, grandes, courageuses d'autrefois. Dans le paysage attendri qui l'entourait, rien ne l'intéressait plus que le souvenir des conversations passées, gage et consolation de l'avenir. Parfois, à certaines plaisanteries, sa voix prenait les inflexions railleuses qu'elle avait toujours devant l'outrecuidance. Et puis, c'était un mot rappelé, qui évoquait une suite d'années, un souvenir d'élite où il se reconnaissait tout entier. Mais le soir tombait, c'était la fraîcheur qui s'approchait et je lui donnai le bras bien vite pour regagner la maison pas à pas.

Un jour plus tard, j'étais de retour dans ce Paris où je savais qu'il ne reviendrait pas. A la fin du mois, Clauzel partit pour Menton où l'hiver lui serait plus léger. Le lendemain de son arrivée, je reçus de lui ce mot, qui fut le dernier : « Je suis débarqué ce matin par un temps superbe. Pas trop de fatigue. Palmiers, orangers, etc., écris vite, Léo. » Le 8 novembre j'appris la nouvelle de sa mort. Sa maladie avait duré huit mois. L'enterrement de notre pauvre ami devait avoir lieu le dimanche suivant à Tournay dans l'Ardèche. Ce jour-là un ouragan formidable fit remettre la cérémonie funèbre. Le lende-

main lundi, par un soleil splendide, on le conduisit à sa dernière demeure. Tous les montagnards des environs étaient venus suivre son cercueil.

Léon Bloch.

Promotion de 1896. — Gauchard (Flavien-Fabien), né à Saint-Cloud (Eure-et-Loir), le 28 octobre 1876, décédé à Saint-Cloud, le 20 juin 1898.

Né en pleine terre de Beauce, il garda toujours des fortes races rustiques l'énergie tenace et persistante : mais le corps fut frêle, et ne résista pas. Enfant précoce, sage trop tôt, il se fait remarquer à l'Ecole communale du village et déjà les siens peuvent fonder sur lui des espérances d'avenir. Il poursuit ses études au collège de Châteaudun, et là encore, il ne trouve que succès brillants et rapides : les espoirs qui s'attachent à lui peuvent se préciser, s'assurer. Il vient à Paris pour se préparer aux grandes écoles : et après quelques années passées au lycée Michelet, il est admis à l'Ecole polytechnique et à l'École Normale. Mais il pense trouver parmi nous une vie plus favorable à sa santé déjà incertaine et surtout un travail plus indépendant. Enfin, l'avenir rêvé était proche, brillant, presque assuré. Un an passé parmi nous, huit mois de lent affaiblissement dans le village natal et il s'éteignait. C'était la ruine d'une vie de joyeux efforts et de joyeux succès ; c'était l'avenir fermé à jamais, l'avenir qui s'était entr'ouvert : c'était l'enfant parti. En vain la mère avait lutté sans cesse de toute sa confiance, de toute son énergie, de tout son amour ; elle était vaincue : quelques mois après elle succombait elle-même. Quels mots pourront exprimer à ceux qu'ils ont laissés notre respectueuse et douloureuse émotion ?

On ne peut redire ici la haute solidité de son intelligence ; il vécut trop peu. Mais c'est pour moi un devoir précieux de dire sa belle fierté morale : par elle, il a vécu, largement vécu ; par elle, jeune homme, il fut bon entre les meilleurs, et le souvenir de son exemple restera pieusement dans les mémoires amies.

Au premier abord, on ne distinguait de lui qu'une énergie robuste, une solidité beauceronne ; en lui, nulle mièvrerie et nulle souplesse : un cœur simple, droit et généreux. Il était ignorant des compromissions, des indulgences de soi. Il était intègre de cœur et d'esprit. Volontiers, on aurait souri — sans ironie — de cette inébranlable fermeté, de mille traits naïvement beaux de son intransigeante droiture ; car lui-même était souriant, pas austère, nullement doctrinaire, mais simple et doux. Ce n'était pas un raffiné, ni un habile. Il était intègre. Mais trop souvent les cœurs droits sont inflexibles, peu habiles à la charité. Or, il n'eut pas seulement la juste loyauté, il eut encore l'amour des faibles, la pitié des misérables. Il se dévoua, et ce fut là sa seule distraction au milieu de son travail, sans rhétorique, avec persévérance, avec délicatesse, avec amour. Il apporta dans sa charité ardente beaucoup de sens pratique ; il sut connaître et aimer la misère humaine. Par la surtout, son exemple impose le respect.

Mieux maintenant que jamais, nous comprenons la belle unité de cette vie, simplifiée et puissante et nous aimons cette âme d'intégrité et d'amour !

E. Genty-Bourdin.

COMPTE RENDU

DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA CAISSE

PENDANT L'ANNÉE 1898

RECETTES.

1° Cotisations annuelles :		
A ce titre, nous avons reçu la somme totale de....	11,144 fr.	» c.
Somme qui se décompose ainsi :		
Pour cotisations de 1896 et 1897.....	98 fr.	» c.
— de 1898 (917 cotisations).....	11,060	»
— de 1899, en avance	36	»
Total égal.....	11,144 fr.	» c.
2° Arrérages de rentes.....	12,948	»
Total des cotisations annuelles et arrérages de rentes	24,092 fr.	» c.

DÉPENSES.

1° Secours :				
Nous avons distribué en secours la somme totale de..			18,400 fr.	» c.
2° Frais divers. — Nous avons payé :				
1° Pour l'impression de la circulaire électorale et de l'Annuaire et frais de distribution.....	1,417 fr.	75 c.		
2° Pour frais de bureau et de correspondance.....	208	70		
3° Pour timbres de quittance et frais de recouvrement.....	213	35		
4° Pour allocation au comptable....	300	»		
	2,139 fr.	80 c.		
A déduire :				
Pour vente de deux annuaires..	4	»		
			2,135	80
Total des dépenses.....			20,535 fr.	80 c.

Le montant des recettes étant de.....	24,092 fr. » c.
Celui des dépenses de.....	20,535 80
L'excédent des recettes sur les dépenses est de....	3,556 fr. 20 c.

Capital (AUGMENTATION).

Capital disponible.

Quinze nouvelles souscriptions perpétuelles ont produit la somme de.....	3,300 fr.	» c.	
Compléments de souscriptions et versements à valoir sur souscriptions perpétuelles.....	790	»	13,240 fr. 50 c.
Et vingt-deux dons divers, celle de.....	9,150	50	
D'où un capital disponible de.....			16,796 fr. 70 c.
A cette somme s'ajoute l'encaisse au 1er janvier 1898			8,619 25
D'où résulte, au 1er janvier 1899, un avoir disponible de.....			25,415 fr. 95 c.
Emploi de l'excédent :			
Sur cette somme nous avons payé :			
Le 11 juin, un achat de 300 francs de rente 3 0/0..			10,331 fr. 65 c.
Reliquat de caisse au 1er janvier 1899.....			15,084 fr. 30 c.

Observations sur les cotisations et donations.

1° Cotisations annuelles :

Le nombre des cotisations annuelles s'est élevé à 928.

Sur les 928 cotisations, nous en comptons : 927 à 12 fr., 1 à 20 fr.

2° Cotisations perpétuelles :

Liste des Souscripteurs perpétuels en 1898.

Ont versé 300 francs :

1. MM. Walecki (1862), à Paris.
2. Petit (1893), par M. H. Wallon.

A versé 250 francs :

M. Paul Girard, en mémoire de son père, M. Julien Girard (1840).

A versé 260 francs :

M. Delbos (1882), addition à sa souscription perpétuelle.

A versé 240 francs :

M. Chantavoine (1869), à Paris.

Ont versé 200 francs :

1. MM. Gérard (1872), ministre plénipotentiaire à Bruxelles.
2. Sautreaux (1880), à Grenoble.
3. Landry (1893), à Paris.
4. Dreyss (1840), à Paris.
5. Chabot (1876), à Lyon.
6. Boutroux (E.) (1873), à Paris.
7. Cretin (1861), à Paris.
8. Claretie (1883), à Paris.
9. Dürrbach (1880), à Toulouse.
10. Cotton (A.) (1890), à Toulouse.
11. Cotton (E.) (1892), à Toulouse.

Ont versé 100 francs :

1. MM. Texte (1883), à Paris (complément de souscription perpétuelle).
2. Buisson (1893), à Paris (1er versement sur la souscription perpétuelle).
3. Michaut (1890), à Fribourg (3e et 4e versements sur la souscription perpétuelle).

Ont versé 60 francs :

1. Guntz (1879), à Nancy, 2e versement sur la souscription perpétuelle).
2. Petit (1883), à Nancy. id.

Ont versé 50 francs :

1. MM. Marijon (1892), à Nimes (1er versement sur la souscription perpétuelle.
2. Radet (1892), à Bordeaux (4e versement sur la souscription perpétuelle).
3. Bertrand (Léon) (1886), à Paris, 2e versement sur la souscription perpétuelle.
4. Besnier (1893), à Paris. id.
5. Raveau (1886), à Paris. id.
6. Graillot (1889), à Toulouse (3e versement sur la souscription perpétuelle).

A versé 40 francs :

M. Fossey (1891), à Paris (2e versement sur la souscription perpétuelle).

Liste des Donateurs non *anciens élèves, en 1898.*

A versé 300 francs :

M. J. Bertrand (don annuel).

A versé 250 fr. :

M. Henry Péreire, à Paris.

Ont versé 200 francs :

1. Anonyme par l'intermédiaire de M. Boissier.
2. M. Bricogne, ingénieur au chemin de fer du Nord.

Ont versé 100 francs :

1. Mme J. Juglar.
2. M. Lamy (Ernest).
3. M. G. Roux, à Paris.
4. MM. Gauthier-Villars, à Paris.
5. M. H. Weil, à Paris (versement fait après le 1er janvier 1899).
6. M. Paul Hautefeuille, à Paris.
7. M. Benoit, avocat à Nancy, en mémoire de son père, M. Ch. Benoit (1835).
8. Les héritiers de M. Chon (1832), a Lille.
9. Somme réservée à l'Association par le legs Prévost-Paradol.

Ont versé 15 francs :

1. Mme veuve Bos, à Paris (don annuel).
2. Anonyme.

A versé 12 francs : M. Guillaume, à Limoges (don annuel).

Liste des Donateurs (1897) anciens élèves déjà souscripteurs perpétuels.

Reçu 3,500 francs :

Legs de M. Challemel-Lacour (1846), 4,000 francs, déduction faite des frais et droits de mutation.

Ont versé 1,000 francs :

1. Comité du bal de l'École Normale.
2. M. Denis (1835), à Paris.

Ont versé 500 francs :

1. M. Jules Girard (1844), à Paris.
2. Vidal de la Blache (1863), à Paris.

A versé 400 francs :

M. Jean Brunhes (1889), à Fribourg.

A versé 300 francs :

M. Troost (1848) (don annuel).

A versé 100 francs :

Conseil d'administration des Annales Scientifiques de l'École Normale.

A versé 20 francs :

M. Boucher (1842), à Bordeaux.

A versé 10 francs :

M. ***.

Reçu 8 fr. 50 :

Reliquat d'une souscription des élèves de la promotion de 1880 (sciences).

État financier de l'Association au 1er janvier 1899.

Notre capital était, au 1er janvier 1898, de.....	364,784 fr.	15 c.
Il est aujourd'hui de.....	381,580	85
Il y a un an, notre Caisse possédait en rentes sur l'État.....	12,798 fr.	» c.
Elle en possède aujourd'hui.....	13,098	»
Les 13,098 fr. de rente ont coûté.....	366,496 fr.	55 c.
En y ajoutant le reliquat de caisse au 1er janvier 1899.....	15,084	30
On obtient la somme totale de.....	381,580 fr.	85 c.

SITUATION DE LA CAISSE

AU 1er JANVIER 1899

Situation au 1er janvier 1898.....			364,784 fr. 15
Recettes de 1898 :			
Cotisations pour 1896 et 1897...	98 fr.	» c.	
Id. pour 1898.....	11,010	»	
Id. pour 1899, en avance.....	36	»	
Souscriptions perpétuelles.....	4,090	»	
Donations.....	9,150	50	
Arrérages de rentes.....	12,948	»	
Total.....	37,332 fr. 50 c.		
Dépenses de 1898 :			
Secours..... 18,400 fr. » c.	20,535	80	
Frais divers.. 2,135 80			
Excédent des recettes...	16,796 fr. 70 c.		16,796 70
Situation au 1er janvier 1899.....			381,580 fr. 85

Emploi des fonds.

Placements antérieurs au 1er janvier 1898 :	
12,798 fr. de rente 3 0/0 et 3 1/2 0/0 ayant coûté..	356,164 fr. 90
Achat en 1898 de 300 francs de rente 3 0/0	10,331 65
Espèces en caisse au 1er janvier 1899.....	15,084 30
Total égal.....	381,580 fr. 85

Les valeurs de l'Association représentent au cours de la Bourse du 31 décembre 1898 :

12,888 francs de rente 3 0/0 au cours de 101.85..	437,547 fr. 60 c.
210 francs de rente 3,5 0/0 au cours de 104.15...	6,249 » c.
Capital supposé réalisé.....	463,796 fr. 60 c.

M. le Président annonce qu'il va être procédé au vote pour le renouvellement partiel du Conseil.

Les membres présents ayant déposé leurs suffrages, les lettres contenant des bulletins de vote, envoyées, conformément à la circulaire du 20 décembre dernier, par les associés qui n'ont pu se rendre à la séance, sont décachetées, et les bulletins mis cachetés dans l'urne. Le nombre total des votants, présents et absents, est de 746, savoir : 95 membres qui ont voté en séance et 651 membres qui ont voté par correspondance.

Sont nommés :

Pour trois ans :	MM.	Gernez, par.....	585	suffrages.
		Bréton.....	554	—
		Perrot	499	—
		Picard.....	482	—
		L. Humbert.....	443	—
Pour deux ans :	M.	Jaurès	305	—
Pour un an :	M.	Giard.....	239	—

Les dix membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont :

MM.	Duclaux (1859)...	233	MM.	Lehugeur (1874)..	122
	Andler (1884).....	233		Delbos (1882)....	117
	Boutroux (1873)...	199		Janet (1883).....	111
	Bourlet (1885)....	192		Herr (1883).....	55
	Monod (1862)	124		Mirman (1885)....	31

M. le Président annonce que le service annuel institué par Son Ém. le Cardinal Perraud, évêque d'Autun (promotion de 1847), « à l'intention de tous les élèves de l'École morts depuis la création de l'École », sera célébré en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le jeudi 12 janvier à dix heures très précises du matin.

SITUATION DE LA CAISSE DE LIQUIDATION

DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Solde en caisse le 1er janvier 1898.....	84 fr.	50 c.
Intérêts d'une année de deux titres de rente 3 0/0.....	51	»
	135 fr.	50 c.
A déduire :		
Achat de 3 francs de rente 3 0/0.....	103	90
Espèces en caisse à ce jour.....	31 fr.	60 c.

Les titres de rente 3 0/0, au cours de la bourse du 31 décembre 1898, représentent une valeur de 1,833 fr. 30.

Paris, le 1er janvier 1899.

E. LEVASSEUR.

LISTE DES DONATEURS DE L'ASSOCIATION

Au 1er janvier 1899.

M. Prévost-Paradol ; en mémoire de son père (promotion de 1849), en une rente 5 0/0 de 1890 francs, une somme de.....	40,000 fr. (1)	
Mme J. Juglar, rue des Mathurins, 58, à Paris...	1,750 fr.	
M. Ernest Lamy, boul. Haussmann, 113, à Paris.	1,700 fr.	
M. Chenou (promotion de 1818) (2).....	100 fr.	Décédé.
Anonyme (1883).....	500 fr.	
Anonyme (1884).....	300 fr.	
M. Bertrand (Joseph), de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, maître de conférences honoraire de l'École Normale, rue de Tournon, 4.....	3,990 fr.	
M. Cailletet (Louis), membre de l'Académie des sciences, boulev. Saint-Michel, 75.....	2,000 fr.	
M. Mayrargues (Alfred), boulevard Malesherbes, 103.....	500 fr.	
M. Hautefeuille (Paul-Gabriel), membre de l'Académie des Sciences, professeur de minéralogie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, rue du Luxembourg, 28.....	1,400 fr.	
M. de Ferrari (Philippe), rue de Varennes, 57.	300 fr.	
Mme Legal en mémoire de son mari (promotion 1831).....	150 fr.	
Anonyme (1885).....	50 fr.	
M. Sauveton, à Paris.....	20 fr.	

(1) Cette belle donation s'adresse, en réalité, sous le nom de l'Association, à l'École Normale elle-même. Aux termes de l'acte de donation, l'Association transmet ce revenu au directeur de l'École, qui en fait emploi pour distribuer à tous les élèves sortants : 1° les œuvres de Prévost-Paradol ; 2° un certain nombre de livres qui forment à chacun une petite bibliothèque littéraire ou scientifique. Mais l'acte de donation réserve à l'Association une rente perpétuelle de 100 francs.

Voir, pour l'histoire de cette donation, l'allocution du président de 1881.

La conversion du 5 0/0 en 4,5, en 1886, a réduit cette somme de 1890 francs à 1701 francs, la conversion du 4,5 en 3,5 du 20 janvier 1894 a réduit cette somme à 1323 francs.

(2) Les Normaliens dont les noms figurent sur cette liste sont exclusivement ceux pour lesquels les dons ou legs personnels n'atteignent pas 200 francs.

M. Legoupils, à Chambéry..... 5 fr.
Les héritiers de Mme Dagnan..... 3,000 fr.
Les héritiers de M. Bach (promotion de 1832)... 500 fr.
Anonyme (1887)..... 500 fr.
M. Noiret, à Réthel, en mémoire de son fils (promotion de 1883)..... 500 fr.
Anonyme (1887)..... 20 fr.
Comité de bienfaisance des Élèves de l'École Normale (partie du produit des bals de 1888 (5,000 fr.), 1890 (10,000 fr.), 1891 (4,750 fr.), 1892 (8,000 fr.), 1894 (2,250 fr.) et 1898 (1,000 fr.)..... 31,000 fr.
Anonyme (1888)..... 500 fr.
Mme Lemoine, en mémoire de son mari (promotion de 1844)..... 200 fr.
Mme Réaume, en mémoire de son mari (promotion de 1846)..... 100 fr.
Mme Bos, 9, avenue Victoria, en mémoire de son mari (promotion de 1848)..... 150 fr.
Mme Péclet, née de Coriolis, en mémoire de son mari (promotion de 1812)..... 3,000 fr. Décédée
MM. Louis et Julien Havet, en mémoire de leur père (promotion de 1832)..... 1,000 fr.
Anonyme (1889)..... 500 fr.
Mme Beaujean, 38, rue du Luxembourg, en mémoire de son mari (promotion de 1841)..... 500 fr.
M. Gauthier-Villars, 55, quai des Augustins... 250 fr.
Reliquat de la souscription pour le banquet offert à M. Boissier..... 411 fr.
Reliquat de la souscription pour le monument élevé à l'École en mémoire de L. Thuillier.. 50 fr. 35 c.
Mme Pauilhac, à Toulouse..... 2,000 fr.
Anonyme (1890)..... 500 fr.
M. Serbat, avenue des Champs-Élysées, 138, à Paris..... 80 fr.
Mme Pontarlier, à La Roche-sur-Yon, en mémoire de son mari (promotion de 1831)..... 12 fr.
M. Guillaume, ingénieur des ponts et chaussées, avenue Baudin, à Limoges, en mémoire de son fils (promotion de 1877)..... 108 fr.
Mme veuve Lange (Henri)..... 100 fr.

M. Gauthier-Villars et ses fils..... 700 fr.
M. Desnoyers, à Bayeux ..... 20 fr.
M. Goldschmidt (Léopold), rue Rembrandt, 19.. 1,000 fr.
M. Roux (Gustave), rue de Rome, 72..... 600 fr.
Anonyme (Vve d'un universitaire) (1892)..... 100 fr.
Dame anonyme (1892)..... 100 fr.
Dame anonyme (1892)..... 100 fr.
Anonyme (1892)..... 200 fr.
Legs de 15,000 francs fait par M. Alfred Née, avocat, réduit par les droits de mutation et les frais à..... 13,375 fr.
Anonyme (1893)..... 500 fr.
Anonyme (1893)..... 100 fr.
Anonyme de Montpellier (1893)..... 10 fr.
M. l'abbé Bernard, ancien aumônier de l'École Normale, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. 250 fr. Décédé.
M. Weil, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences honoraire de littérature grecque de l'École Normale, rue de la Tour 156..... 600 fr.
Mme Pellissier, en mémoire de son mari (promotion de 1839)..... 100 fr.
M. Plessis, rue de Saïl, 22, Paris..... 200 fr.
Anonyme (1894)..... 24 fr. 35 c.
M. Guibal, à Aix..... 12 fr.
Dame anonyme (1894)..... 12 fr.
Dame anonyme (1895)..... 500 fr.
Centenaire de l'École (1895) :
Produit du bal..... 9,927 fr. 35 c.
Vente des programmes de la Revue du Centenaire..... 660 fr.
Produit d'une collecte faite à la suite du service célébré à la synagogue de la rue de la Victoire, à l'occasion du Centenaire, par M. le Grand-Rabbin Zadoc Kahn, rue Saint-Georges, 17. 3,775 fr.
Excédent de recettes sur les dépenses des fêtes du Centenaire..... 651 fr. 90 c.
} 15,014 fr. 25 c.

Mme Geffroy, rue du Bac, 32, en mémoire de son mari (promotion de 1840)..... 1,000 fr.
Mme Mauduit, rue Bonaparte, 20, en mémoire de son mari (promotion de 1848)..... 100 fr.
Reliquat du banquet offert à M. Georges Perrot (1895)..... 49 fr.
M. Revoil, à Chambéry..... 2 fr.
M. et Mme Roger, à Paris, en mémoire de leur fils, Maurice Antonin (promotion de 1890), un titre de 300 fr. de rente 3 0/0..... 10,245 fr.
Anonyme, femme d'un Normalien, en vue de fêter un anniversaire (1896)..... 500 fr.
Anonyme (1896)..... 200 fr.
Mme Berthaud, à Saint-Cyr-du-Mont-d'Or, en mémoire de son mari (promotion de 1840).. 100 fr.
Un groupe d'Athéniens (Reliquat d'une souscription pour offrir une œuvre d'art à M. Heuzey). 70 fr.
M. Godard (Reliquat d'une souscription au collège Sainte-Barbe)..... 7 fr.
Mme La baronne Hirsch de Gereuth..... 2,000 fr.
Anonyme (1897)..... 200 fr.
M. Labrousse au nom de M. feu Escot (1895).. 60 fr.
M. Péreire (Henry), boulevard de Courcelles, 33. 250 fr.
M. Bricogne, ingénieur au chemin de fer du Nord, rue de Maubeuge, 62..... 200 fr.
Anonyme (1898)..... 200 fr.
Conseil d'Administration des Annales scientifiques de l'École Normale..... 100 fr.
M. Benoit, avocat à Nancy, en mémoire de son père Ch. Benoit (1835), doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy..... 100 fr.
Les héritiers de M. Chon (1832)..... 100 fr.
Anonyme (1898)..... 15 fr.
Reliquat d'une souscription des élèves de la promotion de 1880 (Sciences)..... 8 fr. 50

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS PERPÉTUELS

PAR ORDRE DE PROMOTION (1).

1810.	Cousin (Victor)	1,000 fr.	Décédé.
—	Gaillard (Théodore)	200 fr.	Décédé.
—	Guillaume (Alexandre-Marie-Philippe)	400 fr.	Décédé.
1811.	Dubus-Champville (François-Jacques)	200 fr.	Décédé.
—	Guigniaut (Joseph-Daniel)	200 fr.	Décédé.
—	Patin (Henri-Joseph-Guillaume)	300 fr.	Décédé.
—	Pouillet (Claude-Servais-Mathias)	200 fr.	Décédé.
1812.	Martin (Pierre-Alphonse)	300 fr.	Décédé.
—	Péclet (Jean-Claude-Eugène)	500 fr.	Décédé.
—	Dubois (Paul-François)	200 fr.	Décédé.
—	Poirson (Auguste-Simon-Jean-Chrysost.)	200 fr.	Décédé.
—	Renouard (Augustin-Charles)	200 fr.	Décédé.
1813.	De Corneille (Pierre)	200 fr.	Décédé.
—	Cotelle (Toussaint-Ange)	200 fr.	Décédé.
—	Grangeneuve (Maurice)	300 fr.	Décédé.
—	Lévy (Servedieu-Abailard)	200 fr.	Décédé.
—	Maas (Myrtil)	200 fr.	Décédé.
—	Vernadé (Armand-Balthazar)	500 fr.	Décédé.
1815.	Defrenne (Jacques-Anatole-Fortuné)	2,000 fr.	Décédé.
1819.	Hachette (Louis-François-Christophe)	500 fr.	Décédé.
—	Quicherat (Louis-Marie)	200 fr.	Décédé.
1820.	André-Pontier (Guillaume-Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Barbet (Jean-François)	200 fr.	Décédé.
1826.	Anquetil (François-Prosper)	200 fr.	Décédé.
—	Verdot (Jean-Maurice)	200 fr.	Décédé.
1827.	Herbette (Charles-Émile-Victor)	200 fr.	Décédé.
—	Morelle (Auguste)	200 fr.	Décédé.

(1) Par décision du Conseil d'Administration (séance du 8 avril 1865), les membres qui verseront à la Caisse de secours une somme dont le minimum est fixé à 200 francs seront libérés de la cotisation annuelle et inscrits à perpétuité sur la liste des membres donateurs.

1827.	Mourier (Adolphe-Auguste-Corneille)....	10,200 fr.	Décédé.
1828.	Amiot (Benjamin-Michel).....	300 fr.	Décédé.
—	Chéruel (Pierre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	Guérard (Michel).....	200 fr.	Décédé.
—	Mermet (Alexandre-Christophe).....	300 fr.	Décédé.
—	Petitbon (Edwin-Joseph-Léon-François).	240 fr.	Décédé.
1830.	Duruy (Louis-Victor).....	200 fr.	Décédé.
—	Germain (Alexandre-Charles).....	200 fr.	Décédé.
—	Quet (Jean-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
1831.	Abria (Jérémie-Joseph-Benoît).....	200 fr.	Décédé.
—	Bertereau (Alexandre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	Lebègue (Pierre-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	Legal (Fulgence-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	Wallon * (1) (Henri-Alexandre).....	1,000 fr.	
1832.	Bach (Xavier-Dagobert).....	200 fr.	Décédé.
—	Bontoux (Marcelin).....	300 fr.	Décédé.
—	Danton (Joseph-Arsène).....	200 fr.	Décédé.
—	Havet (Auguste-Eugène-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
1833.	Hauser (Simon).....	240 fr.	Décédé.
—	Hébert (Edmond).....	240 fr.	Décédé.
—	Joguet (Vincent).....	200 fr.	Décédé.
—	Lorquet (Alfred-Hyacinthe-Nicolas).....	240 fr.	Décédé.
—	Simon (Jules-François).....	240 fr.	Décédé.
—	Vieille (Jules-Marie-Louis).....	200 fr.	Décédé.
1834.	Baret (Pierre).....	200 fr.	Décédé.
—	Bouillier * (François-Cyrille).....	250 fr.	
—	Macé de Lépinay (Antonin-Pierre-Laurent).....	200 fr.	Décédé.
—	Mondot (Marie-Casimir).....	200 fr.	
—	Rollier (Constant).....	700 fr.	Décédé.
—	Taulier (Jean-Louis-François).....	200 fr.	Décédé.
1835.	Daguin (Pierre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	Denis * (Ange-Marie).....	1,300 fr.	
—	Desains (Quentin-Paul).....	200 fr.	Décédé.
—	Wiesener* (Jacques-Louis).....	250 fr.	
1836.	Bersot (Pierre-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
—	Haillecourt (Pierre-Paul-Alfred).....	200 fr.	

(1) L'astérisque (*) indique la résidence dans les départements de la Seine ou de Seine-et-Oise, et par suite l'aptitude à faire partie du Conseil d'administration.

1836.	HUGUENY (Frédéric-Léopold).....	240 fr.	Décédé.
—	LACROIX (Pierre-Louis).....	200 fr.	Décédé.
—	OLIVAINT (Pierre-Antoine-Just).....	258 fr.	Décédé.
1837.	BARNI (Jules-Romain).....	200 fr.	Décédé.
—	GIRAULT (Charles-François).....	250 fr.	Décédé.
—	BRIOT (Charles-Auguste-Albert).....	240 fr.	Décédé.
—	JAMIN (Jules-Célestin).....	200 fr.	Décédé.
—	LÉVÊQUE * (Jean-Charles).....	200 fr.	
1838.	HIGNARD (Louis-Henri-Vincent).....	300 fr.	Décédé.
—	MAUCOURT (Jean-Baptiste-Maximilien)...	240 fr.	Décédé.
—	TALBERT (Michel-Émile).....	200 fr.	Décédé.
—	TANESSE * (Claude).....	200 fr.	
—	VAPEREAU * (Louis-Gustave).....	200 fr.	
—	WADDINGTON * (Charles).....	240 fr.	
1839.	BOUQUET (Jean-Claude).....	300 fr.	Décédé.
—	DESBOVES (Honoré-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	DRUON (Henry-Valéry-Marc).....	240 fr.	
—	LEROY (Pierre-Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	WAILLE (Isaac).....	200 fr.	Décédé.
1840.	BERTRAND* (Alexandre).....	200 fr.	
—	CUCHEVAL-CLARIGNY * (Athanase).....	200 fr.	Décédé.
—	DREYSS* (Charles-Louis).....	200 fr.	
—	FRENET (Frédéric).....	200 fr.	
—	GEFFROY (Mathieu-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	GIRARD (Julien).....	250 fr.	Décédé.
—	MARTHA (Benjamin-Constant).....	1,200 fr.	Décédé.
1841.	CHAMBON* (Auguste).....	200 fr.	
—	JANET * (Paul-Alexandre-René).....	200 fr.	
—	THUROT (François-Charles-Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	VERDET (Manuel-Émile).....	200 fr.	Décédé.
1842.	BOUCHER (Auguste).....	340 fr.	
—	CHOTARD * (Martin-Henri).....	200 fr.	
—	LAMY (Claude-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
1843.	BOISSIER* (Gaston-Marie-Louis-Antoine)	240 fr.	
—	LANZI (Joseph-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	MAGY (Jean-Baptiste-François).....	200 fr.	Décédé.
—	MANUEL* (Eugène).....	240 fr.	
—	PASTEUR (Louis).....	600 fr.	Décédé.
—	PERRENS * (François-Tommy).....	240 fr.	
—	TIVIER (Antoine-Henri).....	200 fr.	

1844.	Anselme (Jean-Alexis)	200 fr.	Décédé.
—	Aubin (Louis)	200 fr.	Décédé.
—	Beaussire (Émile-Jacques-Armand)	200 fr.	Décédé.
—	Dupré * (Pierre-François-Victor)	250 fr.	
—	Gandar (Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Girard * (Jules)	700 fr.	
—	Gomond (Louis-Ernest)	200 fr.	
—	Ladrey (Claude)	200 fr.	Décédé.
—	Lespiault (Frédéric-Gaston)	200 fr.	
1845.	Beulé (Ernest-Claude)	200 fr.	Décédé.
—	Caro (Elme-Marie)	200 fr.	Décédé.
—	Glachant (Charles-Floride)	1,200 fr.	Décédé.
—	Joubert* (Charles-Jacques-Eugène)	200 fr.	
—	Mézières * (Alfred-Jean-François)	200 fr.	
—	Molliard * (Léon-Auguste)	200 fr.	
—	Wœstyn (Cornil)	200 fr.	Décédé.
1846.	Boutan (Jean-Marie-Ernest)	200 fr.	Décédé.
—	Challemel-Lacour (Paul-Amand)	240 fr.	Décédé.
—	Chassang (Marie-Antoine-Alexis)	200 fr.	Décédé.
—	Dansin (Jean-Hippolyte)	200 fr.	Décédé.
—	Harant (Eugène-Alexandre)	240 fr.	Décédé.
—	Lechat (Julien-Charles-Marie-Claudius)	200 fr.	Décédé.
—	Véron (Eugène)	200 fr.	Décédé.
1847.	Beaussire (Charles-Zozime)	300 fr.	Décédé.
—	Debray (Jules-Henri)	250 fr.	Décédé.
—	Lenient * (Charles-Félix)	200 fr.	
—	Perraud (Adolphe-Louis-Albert)	1,000 fr.	
—	Roger (Jean-Michel)	200 fr.	Décédé.
—	Valson (Léon-Stanislas)	300 fr.	
1848.	About (Edmond)	200 fr.	Décédé.
—	Albert (Paul)	200 fr.	Décédé.
—	Bary (Arthur-Louis-Charles)	700 fr.	Décédé.
—	Bos (Henri-Edmond-Étienne), 15 fr. de rente 3 0/0 ayant coûté	400 fr.	Décédé.
—	Cambier (Désiré-Edouard)	250 fr.	Décédé.
—	Charaux (Claude-Charles)	250 fr.	
—	Ducoudré (Henry)	240 fr.	Décédé.
—	Heinrich (Guillaume-Alfred)	240 fr.	Décédé.
—	Mathet (Jacques-Gabriel)	200 fr.	
—	Moncourt (Eugène)	200 fr.	

1848.	SARCEY* (Francisque)	200 fr.	
—	STOFFEL (Émile)	240 fr.	
—	TAINE (Hippolyte-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	TROOST * (Louis-Joseph)	1440 fr.	
—	WOLF * (Charles-Joseph-Étienne)	240 fr.	
—	FOUQUÉ * (Ferdinand-André)	200 fr.	
1849.	FOURNET (Antoine) (legs)	1,000 fr.	Décédé.
—	GRÉARD * (Valéry-Clément-Antoine)	200 fr.	
—	LALANDE (Charles)	200 fr.	
—	LIGNIER * (Claude)	200 fr.	
—	PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole)	200 fr.	Décédé.
—	SERRET * (Paul-Joseph)	200 fr.	
—	TERQUEM (Alfred)	200 fr.	Décédé.
—	VACQUANT (Jean-Baptiste-Charles)	200 fr.	Décédé.
—	VILLETARD DE PRUNIÈRES (Charles-Edm.)	200 fr.	Décédé.
1850.	CUCHEVAL * (Victor-Louis-Philippe)	200 fr.	
—	FERNET * (Émile-Jacques)	240 fr.	
—	FUSTEL DE COULANGES (Numa-Denis)	300 fr.	Décédé.
—	TOURNIER * (Édouard)	200 fr.	
1851.	HEUZEY * (Léon-Alexandre)	240 fr.	
—	HUBERT * (Gabriel-Alfred)	240 fr.	
1852.	BRÉAL * (Michel-Jules-Alfred)	240 fr.	
—	GOUMY (Jean-Édouard)	1,000 fr.	Décédé.
—	LEFEBVRE * (Eugène)	200 fr.	
—	PERROT * (Georges)	240 fr.	
—	WESCHER * (Marie-Antoine-Charles)	240 fr.	
1853.	APPERT * (Germain-Gustave)	200 fr.	
—	BERTAULD (Pierre-Auguste)	240 fr.	Décédé.
—	GOSSIN (Henri)	200 fr.	
—	MAROTTE * (Alfred-Auguste)	200 fr.	
—	PRUVOST * (Jules-Paulin-Emile)	250 fr.	
—	RIBOUT * (Jean-Baptiste-Auguste-Charles)	240 fr.	
1854.	DEVILLE (Gustave)	200 fr.	Décédé.
—	GASPARD * (Pierre-Émile)	200 fr.	
—	HERVÉ * (Aimé-Marie-Édouard)	240 fr.	
—	MÉRAY (Hugues-Charles-Robert)	200 fr.	
—	LE RENARD (Félix-Henry-Louis-Gabriel)	200 fr.	
1855.	DE TRÉVERRET (Armand-Germain-Léon)	300 fr.	
—	FOUCART * (Paul-François)	200 fr.	
—	GERNEZ * (Désiré-Jean-Baptiste)	400 fr.	

1855.	LAURENT * (Émile-Michel).....	200 fr.	
—	LEMAS (François).....	200 fr.	
1856.	LANDRIN (Eugène-Charles).....	400 fr.	
—	MONGINOT (Louis-Émile-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
1857.	BRISSET (Louis-Daniel-Adrien).....	200 fr.	
1858.	GAY * (Jules-Claude).....	200 fr.	
—	HUVELIN * (Marie-Joseph-Philippe).....	240 fr.	
—	MASCART * (Eleuthère-Elie-Nicolas).....	200 fr.	
—	NOLEN* (Pierre-Aimé-Désiré).....	200 fr.	
—	OLLÉ-LAPRUNE * (Louis-Léon).....	9,498 fr.	65
—	ROBIN * (Louis-Charles-Jean-Paul).....	200 fr.	
—	SARRADIN * (Henry-Amédée).....	500 fr.	
—	TALON (François).....	200 fr.	
—	VAN TIEGHEM * (Philippe-Édouard-Léon).	250 fr.	
1859.	COLLET (Louis-Félix).....	200 fr.	Décédé.
—	DUCLAUX * (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	GRUEY (Louis-Jules).....	200 fr.	
—	LEGOUIS * (Stéphane).....	200 fr.	
—	MAZE (Hippolyte).....	250 fr.	Décédé.
1860.	BIGOT (Charles-Jules).....	240 fr.	Décédé.
—	FROMENT (Charles-Théodore).....	240 fr.	
—	LECAPLAIN (Marie-Arthur).....	200 fr.	
—	MOREL * (Maximilien-Georges).....	500 fr.	
—	WALTZ (Adolphe).....	200 fr.	
1861.	CRETIN* (Marie-Justin-Théodore-Émile)..	290 fr.	
—	DARBOUX * (Jean-Gaston).....	250 fr.	
—	DUMONT (Charles-Albert-Eugène-Auguste).	240 fr.	Décédé.
—	JENOT * (Charles-Emmanuel).....	200 fr.	
—	RAMBAUD * (Nicolas-Alfred).....	200 fr.	
—	VIOLLE * (Louis-Jules-Gabriel).....	200 fr.	
—	ZÉVORT (Charles-François-Edgar).....	300 fr.	
1862.	ALCAN * (Mardochée-Félix).....	240 fr.	
—	GUILLOT * (Joseph-Louis-Auguste).....	200 fr.	
—	LAVIÉVILLE* (Augustin-Philistall).....	240 fr.	
—	LAVISSE * (Ernest).....	200 fr.	
—	MONOD * (Gabriel).....	200 fr.	
—	PELLERIN (Arthur-Théophile-Pierre).....	200 fr.	
—	PINGAUD (Léonce-Jean-Philibert-Pierre)...	200 fr.	
—	RIBOT * (Théodule-Armand-Ferdinand-Constant).....	200 fr.	

1862.	ROCHEROLLES (Gabriel-Jacques-Edouard).	200 fr.	
—	WALECKI* (Félix-Charles-Louis).....	300 fr.	
—	WALLON (Paul-Henri).....	300 fr.	
1863.	DARBOUX (Jean-Louis).....	200 fr.	
—	DURUY (Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	GORCEIX (Claude-Henri).....	500 fr.	
—	GUSSE (Louis-Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	LE MONNIER (Alexandre-Alexis-Georges).	240 fr.	
—	MONNIOT (Gustave-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	PATENÔTRE (Jules).....	240 fr.	
—	TISSERAND (François-Félix).....	250 fr.	Décédé.
1864.	BENOIST (Antoine).....	200 fr.	
—	CERF * (Léopold).....	200 fr.	
—	COMBE (Henri-Jacques).....	240 fr.	
—	CROISET * (Marie-Joseph-Alfred).....	200 fr.	
—	LEBÈGUE (Albert-Jacques).....	200 fr.	Décédé.
—	MAILLARD (Nicolas).....	300 fr.	
—	PERRIER * (Edmond).....	250 fr.	
1865.	AMMANN * (Auguste).....	200 fr.	
—	BOUTROUX* (Étienne-Emile-Marie).....	200 fr.	
—	CROISET * (Maurice).....	240 fr.	
—	DEBEUX * (Georges-Hector-René).....	200 fr.	
—	DUBOIS (Edmond).....	200 fr.	
—	MASPERO * (Gaston-Camille-Charles).....	200 fr.	
1866.	BARRÈRE * (Alexandre-Antoine-Jacques)..	200 fr.	
—	BICHAT (Ernest-Adolphe).....	240 fr.	
—	BONNARD (Adrien-Paul-Emile).....	300 fr.	
—	BOUTY* (Edmond-Marie-Léopold).....	540 fr.	
—	RÉGISMANSET (Joseph-Eugène).....	200 fr.	
1867.	AULARD* (François-Victor-Alphonse).....	300 fr.	
—	DESSENON * (Ernest).....	200 fr.	
—	EGGER * (Victor-Émile).....	200 fr.	
—	GAYON (Ulysse).....	300 fr.	
—	GIARD * (Alfred-Mathieu).....	200 fr.	
—	HUMBERT* (Jean-Baptiste-Louis).....	250 fr.	
—	RUEL (Edouard-Louis).....	240 fr.	Décédé.
—	VAST * (Henri-Charles-Edmond).....	300 fr.	
1868.	ANGOT * (Charles-Alfred).....	200 fr.	
—	DE CROZALS (Jacques-Marie-Ferdinand-Joseph).....	200 fr.	

1868.	MACÉ DE LÉPINAY * (Aug.-Pierre-Antonin).	200 fr.	
—	PELLET (Auguste-Claude-Éliacin).....	200 fr.	
1869.	CHANTAVOINE* (Louis-Henri).....	240 fr.	
—	DUPUY * (Ernest).....	240 fr.	
—	MANEUVRIER * (François-Georges).....	240 fr.	
1870.	GARQUET (Louis-Amédée-Ulysse).....	240 fr.	
—	GREC (Paul-Vincent).....	240 fr.	
—	MARGOTTET (Julien-Céleste)	240 fr.	
—	SENTIS (Charles-Henri).....	200 fr.	
1872.	BERSON * (Félix-Gustave-Adolphe).....	200 fr.	
—	BRUNEL * (Lucien).....	240 fr.	
—	DUCATEL * (Alphonse-Auguste).....	200 fr.	
—	DURUY * (Auguste-Gabriel-Georges).....	1,000 fr.	
—	DYBOWSKI * (Alexandre-Antoine).....	250 fr.	
—	GÉRARD (Auguste)	200 fr.	
—	GIRARD * (Paul).....	240 fr.	
—	GOURÉ DE VILLEMONTÉE * (Louis-Aimé-Gustave-Albert).....	200 fr.	
—	MACÉ DE LÉPINAY (Jules-Charles-Antonin)	240 fr.	
—	MANGEOT (François-Constant-Stéphane)..	200 fr.	
—	MARTHA * (Joseph-Jules).....	200 fr.	
1873.	POIRIER (Nicolas).....	200 fr.	
—	BONNIER * (Gaston-Eugène-Marie).....	200 fr.	
—	CAGNAT * (René-Louis-Victor)	200 fr.	
—	GANDERAX * (Charles-Étienne-Louis).....	200 fr.	
—	D'HUART (Martin-Charles-Gustave).....	200 fr.	
—	JAMET (Émile-Victor).....	200 fr.	
—	RABALLET (François-Ferdinand).....	240 fr.	
—	RIQUIER (Charles-Edmond-Alfred).....	200 fr.	
1874.	ALBERT * (Marie-Antonin-Maurice).....	200 fr.	
—	ALLAIS (Paul-Gustave-Pierre).....	200 fr.	
—	BRILLOUIN * (Louis-Marcel).....	200 fr.	
—	BUDZINSKI * (Alfred-Casimir).....	240 fr.	
—	DU COUDRAY LA BLANCHÈRE (René-Marie).	240 fr.	Décédé.
—	LAFAYE * (Louis-Georges).....	200 fr.	
—	PICARD * (Charles-Émile).....	200 fr.	
—	POTTIER * (François-Paul-Edmond).....	400 fr.	
—	SABATIER (Paul).....	200 fr.	
1875.	AUBERT (Jules-Jean).....	250 fr.	
—	LEGRAND * (Adrien).....	200 fr.	

1875.	LEFRANÇOIS (Marie-Charles-Albert).....	200 fr.	
—	MICHEL * (Auguste-Charles-Joseph-Léon).	240 fr.	
—	PUISEUX * (Pierre-Henri).....	200 fr.	
—	RABAUD (Gaston).....	240 fr.	
—	RIVIÈRE * (Charles).....	240 fr.	
—	WALLON * (Étienne).....	300 fr.	
1876.	BERNARDIN * (Napoléon-Maurice).....	240 fr.	
—	BROCARD (Georges).....	240 fr.	
—	CHABOT (Charles).....	200 fr.	
—	GOURSAT * (Édouard-Jean-Baptiste).....	200 fr.	
—	LACOUR-GAYET * (Georges).....	200 fr.	
—	LEGRAND * (Jules).....	200 fr.	
—	LÉVY-BRUHL * (Lucien).....	250 fr.	
—	REINACH * (Salomon-Hermann).....	2,740 fr.	
1877.	BRÉTON * (Guillaume).....	760 fr.	
—	DE LENS (Paul-Alexandre-Pierre).....	200 fr.	
—	JOANNIS * (Jean-Alexandre).....	250 fr.	
—	MICHEL * (Henry).....	200 fr.	
—	RÉBELLIAU * (Louis-Joseph-Alfred).....	240 fr.	
—	THAMIN * (Raymond).....	240 fr.	
1878.	BOITEL * (Albert).....	240 fr.	
—	JEANROY (Alfred).....	200 fr.	
—	MOREAU-NÉLATON * (Étienne).....	500 fr.	
—	SAUTREAUX (Léon-Angelin-Claude).....	200 fr.	
1879.	BIÉLECKI (François-Joseph).....	200 fr.	
—	BIOCHE * (Charles-Marie-Paul).....	240 fr.	
—	DURKHEIM (David-Émile).....	200 fr.	
—	GILLES (Athanase-Édouard).....	250 fr.	
—	HOMMAY (Victor-Pierre-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	HOUSSAY * (Frédéric).....	240 fr.	
—	GROUSSET (René).....	200 fr.	Décédé.
—	LESGOURGUES (Jean-Paul).....	200 fr.	
—	RAFFY * (Louis).....	240 fr.	
1880.	BERNÈS * (Henri-Pierre).....	200 fr.	
—	COUSIN (Georges-Frédéric).....	240 fr.	
—	DURBACH (Félix).....	200 fr.	
—	GAUTHIEZ * (Pierre-Michel-Alexis).....	200 fr.	
—	IMBART DE LA TOUR (Pierre-Gilbert-Jean-Marie).....	200 fr.	
—	NICOL * (Jacques).....	200 fr.	

1880.	THOUVENEL * (Nicolas).....	200 fr.	
—	VALOT (Pierre-Auguste-Prudent).....	200 fr.	
1881.	AUDIAT * (Gabriel-Louis-Paul).....	200 fr.	
—	BLONDEL (Arthur-Armand-Maurice).....	800 fr.	
—	DAGUILLON * (Auguste-Prosper).....	200 fr.	
—	FALLEX * (Albert-Maurice).....	200 fr.	
—	LIÉGEOIS (Alfred-Louis-Joseph).....	250 fr.	
—	PÉRATÉ * (Joseph-André).....	250 fr.	
—	PERDRIX (Léon-Louis).....	200 fr.	
—	PIGEON (Pierre-Léon).....	200 fr.	
—	RADET (Georges-Albert).....	200 fr.	
—	SAUTREAUX (Célestin-Benjamin).....	200 fr.	
—	VOGT (Henri-Gustave).....	240 fr.	
—	WELSCH (Jules-Hippolyte).....	240 fr.	
1882.	AUDIC * (Charles-Louis-Eugène).....	200 fr.	
—	DELBOS * (Etienne-Marie-Justin-Victor)..	500 fr.	
—	HUARD * (Auguste-Gabriel-Georges).....	200 fr.	
—	MESLIN (René-Armand-Georges).....	240 fr.	
—	PECHARD * (Louis-Victor-Edouard).....	200 fr.	
—	PÉLISSIER (Léon-Gabriel-Jean-Baptiste-Marie).....	250 fr.	
—	SIMONIN (Louis-Martial-Érasme).....	200 fr.	
—	SINOIR (Émile-Maxime).....	200 fr.	
—	STOUFF (Marie-Antoine-Xavier).....	230 fr.	
1883.	BOUVIER (Bernard-Henri).....	200 fr.	
—	CHAUVELON * (Émile-Amédée-Marie).....	200 fr.	
—	CLARETIE * (Léo-Eugène-Hector).....	200 fr.	
—	COSSERAT (Eugène-Maurice-Pierre).....	200 fr.	
—	DOUBLET (Georges).....	240 fr.	
—	GIRBAL (Paul-Émile).....	200 fr.	
—	GLACHANT * (Charles-Victor).....	240 fr.	
—	JANET * (Paul-André-Marie).....	240 fr.	
—	LANGE (Michel-Emmanuel).....	300 fr.	Décédé.
—	LEBÈGUE (Jules-Ernest).....	200 fr.	
—	LECHAT (Henri).....	200 fr.	
—	MALE * (Mathieu-Émile).....	200 fr.	
—	NOIRET (Hippolyte-Louis-Alfred).....	200 fr.	Décédé.
—	RÉGIS (Louis-Guillaume-Marie).....	1,000 fr.	Décédé.
—	TEXTE * (Henri-Joseph).....	200 fr.	
—	VANVINCQ (Maurice-Auguste).....	200 fr.	

— Weill * (Jacques-Georges)..... 200 fr.
884. Baillet (Jules-Auguste-Constant)..... 205 fr.
— Bérard * (Victor)..... 200 fr.
— Grévy * (Auguste-Clément)..... 200 fr.
— Hadamard (Jacques-Salomon) ..... 200 fr.
— Jamot * (Paul)..... 240 fr.
— Macé (Alcide-Aurèle-Pierre)..... 200 fr.
— Michon * (Étienne-Alexandre-Louis-Charles)..... 200 fr.
— Bourlet * (Charles-Émile-Ernest)..... 200 fr.
— Chavannes * (Emmanuel-Édouard)..... 270 fr. 95
— Fischer * (Pierre-Marie-Henri)..... 200 fr.
885. Gallouédec (René-Louis-Marie)..... 200 fr.
— Hauser (Henri)..... 200 fr.
— Lalande * (Pierre-André)..... 200 fr.
— Lamaire * (Napoléon-Pierre)..... 200 fr.
— Lavenir (Jean-Alexandre-Joseph) ..... 200 fr.
— Lefebvre (Pierre)..... 200 fr.
— Matruchot * (Alphonse-Louis-Paul) ..... 200 fr.
— Onde (François-Xavier-Paul)..... 200 fr.
— Raveneau * (Louis-Auguste-Michel)..... 200 fr.
— Vèzes (Pierre-Maurice)..... 200 fr.
886. Abraham * (Henri-Azariah). ..... 440 fr.
— Brunhes (Antoine-Joseph-Bernard)..... 300 fr.
— Chair (Paul-Lucien)..... 200 fr.
— De Ridder (André-Marie-Pierre)..... 200 fr.
— Gauckler (Paul-Frédéric)..... 200 fr.
887. Bézard * (Alexandre-Louis-Julien)..... 300 fr.
— Caullery (Maurice-Jules-Gaston-Corneille)..... 200 fr.
— Chamard (Henri-Jean)..... 200 fr.
— Couturat (Louis-Alexandre)..... 1,000 fr.
— Couve (Jean-Baptiste-Wilhelm-Louis).... 200 fr.
— Maluski (Alexandre-Arthur-Henri)..... 200 fr.
— Mesnil (Félix-Etienne-Pierre) ..... 200 fr.
— Worms * (René)..... 250 fr.
888. Binet (Ernest-Henri)..... 200 fr.
— Chabert (Samuel)..... 200 fr.
— Cresson (Jean-Georges-André)..... 200 fr.
— Dufour (Marcel-Jean-Baptiste)..... 240 fr.

1888.	GOYAU * (Pierre-Louis-Théophile-Georges)	240 fr.	
—	HAVARD (Henri-Jules)	200 fr.	
—	HÉLIER * (Henri-Remy)	200 fr.	
—	MOLLIARD (Marin)	200 fr.	
—	LEAU (Léopold)	200 fr.	
—	PETITDIDIER (Marie-Charles-Léon)	200 fr.	
—	PERREAU (François)	200 fr.	
—	TRESSE * (Arthur-Marie-Léopold)	200 fr.	
1889.	BRUNHES (Jean-Baptiste-Léon-Victor)	300 fr.	
—	DOUDINOT DE LA BOISSIÈRE	200 fr.	
—	EISENMANN (Joachim-Louis)	200 fr.	
—	HALÉVY * (Élie)	1,000 fr.	
—	LE BLANC (Émile-Alphonse)	300 fr.	
—	MALHERBE (Gaston-Edouard-Tharsile)	200 fr.	
—	RUYSSEN (Théodore-Eugène-César)	200 fr.	
—	SAGNAC (Marie)	200 fr.	
1890.	BUSSON (Henri-Émile-Lucien)	200 fr.	
—	COTTON (Aimé-Auguste)	200 fr.	
—	MICHAUT (Gustave-Marie-Abel)	200 fr.	
—	VERSINI (Barthélemy-Raoul)	200 fr.	
1891.	DARBOUX (Jean-Baptiste)	250 fr.	
—	DE BILHÈRE SAINT-MARTIN (David-Édouard)	200 fr.	
—	HERMANN (Joseph-Auguste)	300 fr.	Décédé
—	LEVY (Ernest-Henri)	300 fr.	
1892.	BORNECQUE (Henri-Emile-Hubert)	250 fr.	
—	DEMANGEON (Jean-Marie-Eugène-Albert)	200 fr.	
—	COTTON (Emile-Clément)	250 fr.	
—	COULET (Georges-Camille-Jules)	200 fr.	
—	PERRIN (Gabriel-Louis-Abel)	200 fr.	
—	SAGNAC (Philippe-Marie)	200 fr.	
1893.	LANDRY (Adolphe-Michel-Auguste)	200 fr.	
—	PETIT (Pierre-Marie-Joseph)	200 fr.	Décédé
—	VIGNAL (Camille-Charles)	300 fr.	
1894.	SEURE (Georges-Marie)	200 fr.	

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

PAR ORDRE DE PROMOTION (1)

BUREAU DE LA FONDATION.

Promotions.

1810. Cousin (Victor), président (1846-1849), décédé le 13 janvier 1867.
1812. Dubois (Paul-François), vice-président (1846-1849), puis président (1850-1866), décédé le 16 juillet 1874.
1819. Lesieur (Augustin-Henri), secrétaire (1846-1849), décédé le 8 mars 1875.
1833. Hébert (Edmond), vice-secrétaire (1846-1849), secrétaire (1850-1876), vice-président (1876-1881), puis administrateur honoraire (1882), décédé le 4 avril 1890.
1813. Maas (Myrtil), trésorier (1846-1865), décédé le 27 février 1865.

1831

Hanriot.
Wallon.*

1832

Ménétrel.

1834

Bouillier.*
Mondot.

1835

Bouchot.*
Denis.*
Jacquinet.*
Morey.
Wiesener.*

1836

Alluard.
Haillecourt.

1837

Cartault.
Loir.*
Poinsignon.

1838

Favié.
Lévêque.*
Tanesse.*
Vapereau.*
Waddington.*

1839

Chauvet.
Druon.
Legentil.
Revillout.

1840

Bertrand (Alex.).*
Boutan.*
Dreyss.*
Frenet.
Pessonneaux.*
Philibert.

1841

Campaux.
Chambon.*
Charrier.
Janet.*
Lescœur.

1842

Boucher.
Chotard.*
Deltour.*
Lartail.
Passerat.*

1843

Boissier.*
Clavel.
Guillon.*
Hatzfeld.*
Humbert (Ernest).
Lévy.*
Manuel.*
Perrens.*
Ribert.*
Seguin.*
Tivier.

1844

Brétignière.*
Dupré.*
Duvernoy.
Fallex.*
Gautier.
Girard (Jules).*
Gomond.
Gripon.
Lespiault.

1845

Aubertin.
Bonnotte.

(1) A partir de 1889, le millésime indique non pas l'année de la nomination comme élève, mais l'année de l'entrée effective à l'École qui est, pour un certain nombre d'élèves, retardée par le service militaire.

Caron.
Cuvillier.*
Delibes.
Leune.*
Mézières.*
Molliard.*
Ribert.

1846

Boudhors.*
Cahen.*
Chevillard.
D'Hugues.
Donoux.
Marcou.*
Marguet.*
Poyard.*
Thouvenin.

1847

De la Coulonche.*
De Parnajon.*
Lenient.*
Masure.
Perraud (Ad.).
Postelle.*
Répelin.
Serré-Guino.*
Sœhnée.*
Valson.

1848

Charaux.
Marion.
Mathet.
Moncourt.
Quinot.*
Sarcey.*
Stoffel.
Troost.*
Vessiot.
Viant.*
Vignon.
Wolf.*

1849

Bonnel.
Bronville.
De Lagrandval.
Duvaux.
Fouqué.*
Gréard.*
Lalande.
Levasseur.*
Lignier.*
Sirodot.

1850

Bertrand (Ed.).
Carriot.*
Crouslé.*
Cucheval.*
Fernet.*
Girardet.*
Grenier.*
Nouel.
Tournier.*
Voigt.

1851

Bailliard.
Charles.*
Cornet.
Durrande.
Guillemot.*
Henry.*
Heuzey.*
Hubert.*
Jarry.
Lachelier.*
Lefaivre.*
Stouff.

1852

Bernès.*
Boulangier.
Bréal.*
Coville.*
Lefebvre.*
Méalin.
Montigny.*
Perrot (Georges).*
Saint-Loup.
Wescher.*

1853

Appert.*
Bailly.
Courbaud.*
Dellac.
Gossin.
Harant.*
Hébert.
Jacob.*
Jacquet.*
Marotte.*
Pruvost.*
Ribout.*
Rouxel.
Royet.

1854

Bertin.*
Brédif.
Devaux.
Dugit.
Dupaigne.*
Gaspard.*
Henry.*
Hervé.*
Méray.
Poiré.*
Royer.

1855

De Treverret.
Foucart.*
Gernez.*
Herbault.
Laigle.*
Laurent (Em.).*
Lemas.
Léotard.
Luguet.
Rémy.
Stouff.
Taratte.
Vitasse.

1856

Amoureux.
Edon.*
Espitallier.
Fiévet.*
Fron.*
Landrin.
Launay.*
Maitrot.*
Mellier.
Mossot.
Prolongeau.
Segond.
Subé.*
Tessier.
Vintéjoux.*

1857

Bernage.*
Brisset.
Castets.
Chauvot.
Gaudier.
Guibal.
Joubert.*
Lacour.
Lechartier.
Mathé.
Pérot.
Perroud.
Raingeard.
Rittier.*
Rousselin.*
Terrier.*

1858

De Chantepie.*
Des Essarts.
Ducoudray.*
Fauré.
Gay (J.).*
Grumbach.*
Hallberg.
Huvelin.*
Jarrige.*
Larocque.
Loosen.
Mascart.*
Nolen.*
Robin.*
Sarradin.*
Séligmann.*
Tallon.
Thévenet.
Van Tieghem.*

1859

Bellanger.
Decharme.*
Drapeyron.*
Duclaux.*
Dupré.
Fourteau.*
Fouyé.*
Gruey.
Henry (P.).*
Hermann.*
Legouis.*
Ligneau.
Martel.*
Rayet.
Stéphan.

1860

André (Désiré).*
Charpentier.*
Deleau.*
Desmons.
Foncin.*
Froment.
Joly (H.).*
Lecaplain.
Morel.*

Petit de Julleville.*
Porchon.*
Pujet.
Sirvent.*
Waltz.
Yon.

1861

André (Charles).
Aublé.*
Bony.*
Boucher.*
Combette.*
Cretin.*
Dalimier.*
Darboux (G.).*
Delaunay.
Evellin.*
Filon.
Gasté.
Jénot.*
Laurent.*
Lesage.*
Letrait.*
Moureau.*
Neyreneuf.
Plazanski.
Poujade.
Rambaud.*
Rebière.*
Sabatier.
Teissier.
Tronsens.
Violle.*
Zévort.

1862

Alcan.*
Collignon.
Compayré.
Durand.*
Gaffarel.
Guillemin.
Guillot.*
Jarn.
Laviéville.*
Lavisse.*
Molinier.
Monod.*
Olivier.
Pelerin.
Pingaud.
Riliot.*
Rocherolles.*
Vesin.*
Walecki.*
Walton.

1863

Amigues.
Bertagne.*
Blanchet.*
Campou (de).*
Chastaing - Lafilolie.*
Darboux (L.).
Deiss.
Dietz.*
Fiot.*
Gohierre de Longchamps.*
Gorceix.
Grégori.*
Jeanmaire.
Launoy.
Legoux.
Le Monnier.
Lignières.*
Merlin.*
Penjon.
Vidal de la Blache.*

1864

Barbelenet.
Benoist.
Berthault.*
Bourdeau.
Cerf.*
Combe.*
Croiset (A.).*
Dastre.*
Ditte.*
Espinas.*
Fontaine.
Fringnet.*
Halbwachs.*
Jodin.*
Lafeteur.*
Lecomte.*
Lusson.
Maillard.
Millot.
Parpaite.*
Perrier.*
Pichon.*
Raby.*
Staub.*

1865

Ammann.*
Bourlier.
Boutroux.*
Buisson.
Cornu.*
Croiset (M.)*.
Dereux.*
D'hombres.*
Dubois.
Febvre.
Gazier.*
Lantoine.*
Maneuvrier.*
Martine.*
Maspero.*
Masquelier.*
Niewenglowski.*
Noguès.*
Patenôtre.
Pein.*
Thomas.
Voisin.*

1866

Baillaud.
Barrère.*
Bichat.
Bonnard.
Bouty.*
Cartault.*
Clairin.*
Couturier.*
Daguenet.*
Dauphiné.*
Debidour.*
Gillette-Arimondy
Jalliffier.*
Kliszowski.*
Liard.*
Luchaire.*
Piéron.*
Rabier.*
Régismanset.
Renan.*
Richard.*
Tannery.*

1867

Aulard.*
Bourgine.*
Climesco.
Coutant.*
Dauriac.*
Dejob.*
Delaitre.*
Denis.*
Dessenon.
Drincourt.*
Durand-Morimbau.*
Egger.*
Faguet.*
Gay.*
Gayon.
Giard.*
Hervieux.
Humbert (Louis).*
Jenn.*
Lefebvre.
Mérimée.
Niebylowski.
Revoil.
Roques.*
Rouard.
Rousset.*
Simon.*
Szymanski.
Texier.
Vast.*

1868

Angot.*
Astor.
Bayet.*
Bizos.
Bloch.*
Bouant.*
Brochard.*
Caron.*
Collignon (M.).*
Colsenet.
De Crozals.
Deleveau.
Dufet.*
Griveaux.
Hostein.
Lame.
Lehanneur.
Lévy.
Lippmann.*
Macé de Lépinay (A.).*
Pellet.
Pierre.
Souquet.
Zeller.*

1869

Bédorez.*
Bouvier.*
Chantavoine.*
Charve.
Claverie.*
Damien.
Darsy.*
Dupuy.*
Ferras.
Floquet.
Foussereau.*
Hémon.*
Homolle.
Jacob.*
Joyaux.

Maneuvrier.*
Mazeran.
Philibert.
Tournois.*
Verdier.
Zahn.

1870-71

Bompard.*
Brunet.
Chamberland.*
Chatelain.
Chuquet.*
Debon.
Dupont.
Gasquet (A.).
Gazeau.*
Grec.
Guillon.*
Guiraud.*
Hurion.
Lafont.*
Margottet.
Mathieu.*
Peine.*
Pellat.*
Pellisson.
Petot.
Pressoir.*
Rinn.*
Sentis.
Strehly.*

1872

Bauzon.*
Berson.*
Blanchet.
Boudart.
Bougier.*
Brossier.*
Brunel.*
Coutret.
Dautheville.
Ducatel.*
Duruy.*
Dybowski.*
Garbe.
Gérard.
Girard.*
Gouré de Villemontée.*
Grégoire.
Lemaître.*
Macé de Lépinay (J.).
Mangeot.
Mantrand.*
Marchal.
Marchand.
Martha.*
Monin.*
Pacaut.*
Pessonneaux.*
Poirier.
Séailles-.*
Suérus.*
Verdin.

1873

Appell.*
Beaudouin.
Berger.
Bonnier.*
Bourciez.
Boutroux.
Cagnat.*
D'Huart.
Edet.*
Ganderax.*
Gourraigne.*
Haussoullier.*
Henry.
Jamet.
Krantz.
Laignoux.*
Lefèvre.
Lion.*
Mabilleau.*
Marchal.*
Piquet.*
Raballet.
Rémond.
Riquier.
Sauvage.
Souriau (P.).
Thimont.*
Vivot.
Wahl.*
Waille.

1874

Albert.*
Allais.
Beldame.*
Bétout.*
Blutel.*
Brichet.*
Brillouin.*
Budzynski.*
Buguet.
Chairy.*
Chappuis.*
Constantin.
Corréard.*
Droz.
Durand.*
Gœlzer.*
Guigon.
Guillot.*
Izoulet.*
Janaud.
Lacour.
Lafaye.*
Lehugeur.*
Lyon.*
Mesplé.
Montargis.
Montet.*
Picard.*
Pottier.*
Sabatier.
Seignobos.*
Weimann.*

1875

Alliaud.
Aubert.*
Baize.*
Barbarin.
Bernard.
Blanchet.*
Bonnières.*
Cardon.*
Chauveau.*
Dognon.
Dubuc.
Gachon.
Gautier.*
Hamel.*
Hauvette.*
Lachelier.*
Lacour.*
Lefrançois.
Legrand (A.)*
Martinet.
Michel.*
Parmentier.
Puiseux.*
Rabaud.*
Rebuffel.
Rémond.
Rivière.*
Rousseaux.
Souriau (M.).
Wallon.*

1876

Antomari.*
Auerbach.
Balézo.*
Bernardin.*
Bonafous.
Brocard.
Cahen.*
Cator.*
Chabot.
De Mages.*
Dubois.*
Dumesnil.
Dupuy.*
Gal.
Gouiin.*
Goursat.*
Groussard.*
Jouffret.
Keiffer.
Lacour-Gayet.*
Lanson.*
Lebard.
Leduc.*
Legrand.*
Lelorieux.*
Lemaire.
Lévy-Bruhl.*
Marcou.*
Nebout.
Offret.
Périer.*
Reinach.*
Robert.*
Vernier.

1877

Adam.
Baudot.*
Bloch.*
Boncenne.*
Bourgeois *
Brelet.*
Bréton.*
Brunel.
Clerc.
Costantin.*
De la Ville de Mimon.
De Lens.
Duport.
Eisenmenger.*
Faure.*
Gaches.
Gardillon.
Istria.
Joannis.*
Jullian.
Leblond.
Marion.
Mauxion.
Michel.*
Rébelliau.*
Roy.
Thamin.*
Thiaucourt.
Thirion (Ernest).
Thirion (Paul).*

1878

Baudrillart.*
Belot.*
Benoist.*
Bergson.*
Bloume.*
Boitel.*
Cointe.
Colomb.*
Cuvillier.*
David.*
Desjardins.*
Dez.*
Didier.*
Diehl.
Dorison.
Godard.*
Gomien.
Humbert (Ch.).*
Jaurès.*
Jeanroy.
Lefebvre.
Lemercier.
Leune.
Martin.
Mellerio.*
Milhaud.
Monceaux.*
Moreau-Nélaton.*
Morillot.
Pfister.
Pomonti.
Priem.*
Puech.*
Robert.
Salomon.*
Sautreaux.
Weill.

1879

Bertinet.*
Bielecki.
Bioche.*
Brunot.*
Casanova.*
Charruit.
Charvet.*
Clément.*
Delpeuch.*
Duby.*
Doumic.*
Durkheim.
Dussy.
Fabre.
Giles.
Goblot.
Gressdon.
Gruetz.
Halleaux.
Houssay.*
Jacquinet.*
Janet (P.).*
Kœnigs.*
Le Breton.
Leclerc du Sablon.
Lesgourgues.
Malavialle.
Marcourt.*
Monod.*
Pâris.
Picard (A.).
Picard (L.).*
Pionchon.
Raffy.*
Rodier.
Thévenot.

1880

Barau.*
Bernès.*
Boisard.*
Castaigne.
Cousin.
Déjean.*
Dufour.*
Durrbach.
Ehrhard.
Ferrand.
Gauthiez.*
Gesnot.
Griess.
Guichard.
Imbart de la Tour.
Lécrivain.
Le Goupils.*
Léna.*
Liber.
Massebieau.
Mayer.*
Michel.
Nepveu.
Nicol.*
Nougaret.
Papelier.
Reynier.*
Richard.
Rossignol.
Salomon.*
Thomas.
Thouvenel.*
Tissier.*
Valot.
Wallerant.*

1881

Aignan.
Andoyer.*
Audiat.*
Berr.*
Blondel.
Blutel.*
Boudhors.*
Bourdel.
Calvet.
Carlez.
Claveau.
Comte.*
Daguillon.*
Desrousseaux.*
Dimbarre.
Dorlet.
Fallex.*
Fournier.
Gallois.*
Girod.*
Goulard.
Haure.
Hentgen.*
Laffont.
Lorquet.*
Morand.*
Paraf.
Parigot.*
Pératé.*
Perdrix.
Pérès.
Petit.*
Petitjean.*
Pigeon.
Radet.
Rauh.
Recoura.
Sautreaux.
Villard.*
Vogt.
Welsch.

1882

Allier.*
Audic.*
Cahen.*
Dautremer.
Delarue.
Delbos.*
Deschamps.*
Dufayard.*
Duhem.
Fougères.
Glotz.*
Hodin.
Houllevigue.
Huard.*
Joubin.
Kesternich.*
Lary.
Léonard.
Lesgourgues.
Mercier.
Meslin.
Péchard.*
Pélissier.
Perrier.*
Plésent.
Rigout.
Rondeau.
Salles.*
Schlesser.*
Simonin.
Sinoir.
Spinnler.
Stouff.
Thouverez.
Valès.
Viret.
Wogue.*

1883

Bédier.*
Bouvier (B.).
Bordes.
Caména d'Almeida.
Chauvelon.*
Chrétien.
Claretie.*
Colléatte.
Cor.*
Cosserat.
Doublet.
Duboin.
Ducasse.
Durand.
Girbal.
Glachant.*
Gsell.
Haudié.*
Herr.*
Janet.*
Lebègue.
Lechat.
Lelieuvre.
Le Vavasseur.
Mâle.*
Mercier.
Padé.
Painlevé.*
Petit.
Poincaré.*
Puzin.
Quiquet.*
Riemann.*
Roos.
Texte.
Vanvincq.
Weill.*
Zyromski.

1884

Andler.*
Baillet.
Bérard.*

Bernès.
Berthet.*
Bessières.
Bonnaric.
Bonnel.
Bouvet.
Carré.
Chassagny.*
Chaumont.
Chudeau.
Constantin.*
Daux.
Dereims.*
De Tannenberg.
Flandrin.*
Gautier (Ém.).
Gidel.*
Glachant.*
Grévy.*
Grosjean.*
Hadamard.*
Houpin.
Huguet.
Jamot.*
Jordan.
Lefèvre.
Lemoine.*
Liéby.
Macé.
Magrou.
Michon.*
Nollet.*
Oudot.
Renaux.
Richard.
Rivals.*
Simon.
Vessiot.
Wehrlé.*

1885

Bazaillas.*
Bertrand.
Bondieu.
Bouasse.
Bourlet.*
Chabrier.
Chavannes.*
Ferval.*
Fischer.*
Foucher.*
Gallouédec.
Gautier.
Guiraud.
Guitton.
Hauser.
Henry.
Huriez.
Lahillone.
Lalande.*
Lamaire.*
Lavenir.*
Le Dantec.*
Lefebvre.
Legrand (G.).*
Legrand (E.).
Lesans.
Matruchot.*
Mirman.*
Molbert.
Onde.
Padovani.
Parturier.
Picart.
Raveneau.*
Rolland (Ét.).
Rouger.
Sirven.*
Strowski.*
Toutain.
Vèzes.

1886

Abraham.*
Bertrand.*
Boley.
Bouchard.
Brunhes.
Cels.*
Chair.
Chanzy.
Clément.
Colardeau.*
Cousin.
Cury.*
Dalmeyda.
De Bévotte.
Delassus.
De Ridder.
Dongier.*
Dumas.*
Féraud.
Gauckler.
Gay.
Gignoux.
Jacquet.
Joubin.
Legras.*
Lespieau.*
Levrault.
Lorin.
Marmier.*
Matignon.
Mélinand.
Millot.
Pagès.*
Raveau.*
Renel.
Rolland (R.).*
Soudée.
Suarès.
Surer.

1887

Alekan.*
Ardaillon.
Aubry.
Bardin.
Bénaerts.
Bernheim.
Bézard.
Caullery.
Chamard.
Chamonard.*
Chouet.
Courbaud.*
Courteault.
Couturat.
Couve.
D'Aladern.
Dufour.
Fournez.
Frémiot.
Lévy.
Maluski.
Marsan.
Mérieux.
Mesnil.*
Moog.
Moreau.
Paoli.*
Perchot.*
Petiteau.
Robert.
Rolland.
Roussot.
Sacerdote.*
Saussine.
Selves.
Simon.*
Tcheng-Siou-Sien.
Weill.
Worms.*

1888

Abelin.
Barthélemy.
Bertaux.*
Binet.
Bouniol.
Brunschvicg.
Capelle.
Cartan.
Cavalier.
Chabert.
Cresson.
Decourt.
De Martonne.
Dufour.
Ferrand.
Forné.*
Gazin.
Goyau.*
Havard.
Hélier.*
Lagabrielle.
Leau.*
Lhébrard.
Martinenche.
Molliard.*
Nouvel.
Perreau.
Petitdidier.
Pichon.*
Pottevin.*
Roche.
Schneider.
Teste.
Tourrès.
Tresse.
Vacherot.
Vacon.
Vintéjoux.
Weiss.

1889

Borel.*
Bourguet.
Brunhes.*
Camichel.
Chartier.
Derroja.
Doudinot de la Boissière.*
Douxami.
Drach.*
Dufour.
Eisenmann.
Giraud.
Graillot.
Halévy.*
Jaulmes.
Le Blanc.
Lévy.
Malherbe.
Ruyssen.
Taratte.
Thybaut.
Vautier.
Versaveaud.

1890

Arnould.
Beaulavon.
Beaunier.*
Bequignon.
Berthelot.
Beudon.
Blanchet.
Bocquet.*
Bodin.*
Bouglé.
Busson.

Brizard.
Cotton.
Desjacques.*
Gastinel.
Jouguet.
Lœwenstein – Jordan.
Mathieu (H.).
Maurain.
Mouton (H.).*
Michaut.
Piquet.
Parodi.
Perdrizet.
Pétrovitch.
Philipot.*
Pingaud.*
Ray.*
Rosenthal.
Rougier.
Sagnac.*
Sibuet.
Thiébaut.*
Verdier.
Versini.
Vial.
Volluet.

1891

Brochet.
Cassagne.
Cligny.*
Commissaire.
Cramaussel.
Darboux (J.).
De Bilhère Saint-Martin.
Durand (A.).
Fédel.
Fossey.
Fournier (P.).
Gosselin.
Goutereau.
Greffe.
Hermann.
Herriot.
Jerry (R.).*
Job.*
Lamirand.
Lapointe.
Lemoult.*
Lespès.
Lévy (E.).
Marotte (Fr.).*
Mascart (J.).*
Mathieu (J.).*
Perrin (J.-B.).*
Ray.*
Régan.
Richard (E.).
Rousselle.
Sagnac (Ph.).*
Strowski (St.).
Vallaux.
Van Tieghem (P.).
Vidal.
Yver.
Zimmermann.*

1892

Baire.
Bargy.
Berthet.*
Bornecque.*
Brucker.*
Cahen.
Cholet.
Cirot.
Cotton.
Coulet.
Crouzet.
De Martonne.*
Demangeon.
Despois.
Drouin.
Dubouis.
Dufourcq.
Duperray.
Eliade.*
Feyel.*
Gallotti.
Goisot.*
Hubert.*
Jubin.*
Lattès.
Le Roy.*
Leroy.
Maige.*
Marijon.
Mineur.
Mouthon.
Pény.
Perrin (G.).*
Rouyer.
Rudler.
Segond.
Téry.
Thiry.*
Vieillefond.*
Vincent.*
Wahl.*

1893

Besnier.
Beuzart.*
Bourrilly.
Briot.*
Buisson.*
Cambronne.*
Canat.
Clerc.
Deroide.
Dupouy.
Dureng.*
François.
George.
Gutton.
Haguenin.
Husson.*
Laloy.*
Landry.
Lange.
Lequintrec.
Mondain.
Morel.
Ozil.
Pradines.
Rageot.
Rozet.*
Sarthou.
Simiand.*
Sourdille.*
Terrier.
Touren.*
Treffel.*
Vaucheret.*
Vignal.*
Vignes.
Wilbois.

1894

Allard.
Angelloz.
Arbelet.
Beghin.*
Bénard.*
Bernard.*
Beslais.
Bloch.
Burnet.
Cambefort.
Challaye.
Dubreuil.*
Elbel.
Foulon.
Gaillet-Billotteau.
Homo.
Langevin.
Lebesgue.
Léon.
Lévy.
Litalien.
Luchaire.*
Mantoux.
Massoulier.*
Mathiez.
Mendel.
Meynier.
Montel.
Nadaud.
Patte.
Perèz (F.).
Poirot.
Renaud.
Roques.
Roustan.
Sarrien.
Seure.*
Valette.
Villeneuve.
Weulersse.
Yvon.

1895

Abt.
Albo.
Alméras.
Aroles.
Arren.*
Aynard.*
Bérard.
Bourgin.
Bouzat.*
Brunet.
Buchenaud.*
Bury.
Cettier.
Chaumeix.
Debidour.
Duclaux.
Dufor.
Duguast.
Dumas.*
Esclangon.
Flegenheimer.*
Foulet.*
Fourniols.
Galland.
Garnier.
Gauthier.
Granger.
Hansen.
Houssais.
Labrousse.
Lebeau.
Leconte.
Léger.*
Lubac.
Maitre.
Maroger.
Michel.
Muret.
Navarre.
Peguy.*
Pérez.*
Renault.
Ray.
Sueur.
Vacher.
Waltz.

1896

Elèves de troisième année (1).

SECTION DE PHILOSOPHIE.

Aillet.
Dacosta.
Enjabran.*
Roussel.

SECTION DE LITTÉRATURE.

Audran.
Beck.
Cahen.
Gillet.
Guerrey.
Laurente.
Merland.
Monod.
Pernod.*

SECTION D'HISTOIRE.

Babut.
Caus.
Girardin.

SECTION DE GRAMMAIRE.

Decis.*
Talagrand.
Tharaud.
Weil.

SECTION DES LANGUES VIVANTES

Bernheim.
Caramian.
Regnaud.

SECTION DE MATHÉMATIQUES.

Berthier.
Chollet.
Clairin.*
Dauzats.
Dubesset.
Genty.
Laureaux.
Obriot.
Rocquemont.

SECTION DE PHYSIQUE.

Ascoli.
Boudin.
Chavanne.
Dufour.*

(1) Par décision du Conseil d'administration en date du 30 mars 1874, les élèves de troisième année sont inscrits sur la liste des membres de l'Association, et les chefs de section (*) ont droit de vote à l'Assemblée générale annuelle.

LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION AU 1er JANVIER 1899 (1)

Promotions.

1888 — **Abelin**, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers.

1886 — **Abraham**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, maître de conférences à l'École Normale, **S. P.**

1895 — **Abt**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saulnier.

1877 — **Adam**, corespondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur de l'Académie de Dijon.

1881 — **Aiguan**, inspecteur d'académie à Vannes.

1896 — **Aillet**, élève de la section de philosophie.

1874 — **Albert**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 234, **S. P.**

1895 — **Albo**, ancien élève de la section de mathématiques.

1862 — **Alcan**, libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 108, **S. P.**

1867 — **Alcan**, professeur de lettres et d'allemand au lycée Voltaire, boulevard Voltaire, 93.

1874 — **Allais**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes, **S. P.**

1894 — **Allard**, professeur de seconde au lycée de Beauvais.

1875 — **Alliand**, inspecteur d'académie à Amiens.

1882 — **Allier**, agrégé, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Faculté de théologie protestante à Paris, boulevard Raspail, 282.

1836 — **Allmard**, doyen hon. de la Faculté des sciences, direct. hon. de l'Observatoire du Puys-de-Dôme, 22 *bis*, place de Jaude, à Clermont.

1895 — **Alméras**, agrégé de mathématiques, soldat au 3e de ligne, 4e comp., à Nice.

1863 — **Amigues**, proviseur du lycée de Toulon.

1865 — **Ammann**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, **S. P.**

1858 — **Amoureux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, 31, rue Saint-Julien, à Douai.

1884 — **Andler**, maître de conférences d'allemand à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 33.

1881 — **Andoyer**, chargé d'un cours complémentaire de mécanique céleste et maître de conférences de mathém. à la Sorbonne, avenue d'Orléans, 5.

1860 — **André** (D.), professeur de mathématiques spéciales au collège Stanislas, rue Vaugelin, 28.

(1) Dans cette liste, **S. P.** désigne les souscripteurs perpétuels.

Promotions.

1861 — **André** (Ch.), directeur de l'Observatoire, à Saint-Genis-Laval et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lyon.
1894 — **Angellox-Pessey**, professeur de mathématiques au collège de Loudun.
1868 — **Angot**, météorologiste titulaire au Bureau central, professeur à l'Institut agronomique, avenue de l'Alma, 12, S. P.
1876 — **Antomari**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Carnot.
1873 — **Appell**, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, et d'analyse mathématique à l'École Centrale, rue Leverrier, 6.
1853 — **Appert**, professeur honoraire de physique du lycée, rue de Montreuil, 65, à Versailles, S. P.
1894 — **Arbelet**, professeur de rhétorique au lycée d'Évreux.
1887 — **Ardaillon**, chargé de cours de géographie à la Faculté des lettres, rue de Lens, 53, à Lille.
1890 — **Arnould**, professeur de mathématiques au lycée d'Orléans.
1895 — **Aroles**, professeur de physique au collège de Valence.
1895 — **Arren**, élève de la section des langues vivantes.
1896 — **Ascoli**, élève de la section de physique.
1868 — **Astor**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences, place Victor-Hugo, 11, à Grenoble.
1875 — **Aubert**, profess. de physique au lycée Condorcet, rue de Rome, 139, S. P.
1845 — **Aubertin**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres, rue Vaillant, 5, à Dijon.
1861 — **Aubié**, prof. honoraire de rhétorique du lycée Carnot, rue de la Pompe, 136.
1887 — **Aubry**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Alger.
1881 — **Audiat**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard Arago, 97, S. P.
1882 — **Audic**, prof. de troisième au lycée Charlemagne, rue de Madame, 49, S. P.
1896 — **Audran**, élève de la section de littérature.
1876 — **Auerbach**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy.
1867 — **Aulard**, professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, place de l'École, 1, S. P.
1895 — **Aynard**, élève de quatrième année, lettres.

1896 — **Babut**, élève de la section d'histoire.
1893 — **Bahon**, professeur de seconde au lycée de Toulouse.
1866 — **Baillaud**, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie de la Faculté des sciences de Toulouse.
1884 — **Baillet**, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême, S. P.
1851 — **Bailliart**, inspect. honor. d'académie, rue Charles Nodier, 25, à Besançon.
1853 — **Bailly**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur hon. de quatrième du lycée, rue Bannier, 91, à Orléans.
1892 — **Balre**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bar-le-Duc.
1875 — **Baize**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue du Luxembourg, 22.
1876 — **Balézo**, prof. de mathématiques élémentaires au lycée Saint-Louis, rue Claude Bernard, 66.
1880 — **Barau**, professeur de philosophie au lycée Carnot.

Promotions.

1875 — **Barbarin**, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux.
1864 — **Barbelenet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Tronson-Ducoudray, à Reims.
1887 — **Bardin**, professeur d'histoire au lycée de Clermont.
1892 — **Bargy**, professeur de troisième au lycée de Nîmes, en congé, professeur de français à Columbia University, New-York.
1866 — **Barrère**, professeur de mathématiques au lycée Buffon, **S. P.**
1888 — **Barthélemy**, professeur de troisième au lycée d'Alger.
1877 — **Baudot**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue de l'Odéon, 12.
1878 — **Baudrillart**, prêtre de l'Oratoire, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, à la maison d'études de l'Oratoire, quai des Célestins, 8.
1872 — **Bauzon**, docteur ès lettres, principal du collège de St-Germain-en-Laye.
1868 — **Bayet**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'Enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, rue Gay-Lussac, 24.
1885 — **Bazaillas**, profes. de philosophie au collège Stanislas, rue de Rennes, 161.
1873 — **Beaudouin**, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Toulouse.
1890 — **Beaulavon**, professeur de philosophie au lycée de Sens.
1890 — **Beaunier**, agrégé des lettres, rue d'Édimbourg, 20.
1896 — **Beck**, élève de la section de littérature.
1883 — **Bédier**, maître de conférences de langue et littérature françaises à l'École Normale, avenue Bosquet, 52.
1869 — **Bédorez**, inspecteur honoraire d'académie, directeur de l'enseignement primaire du département de la Seine, rue Brémontier, 9.
1894 — **Beghin**, agrégé-préparateur de mathématiques, à l'École Normale.
1874 — **Beldame**, professeur de quatrième au collège Rollin.
1859 — **Bellanger**, inspecteur d'académie à La Rochelle.
1878 — **Belot**, profes. de philosophie au lycée Janson, rue de la Pompe, 107.
1887 — **Bénaerts**, professeur d'histoire au lycée de Rennes.
1894 — **Bénard** (H.), agrégé, préparateur de physique au Collège de France, boulevard Port-Royal, 47.
1864 — **Benoist** (A.), recteur de l'académie de Montpellier, **S. P.**
1878 — **Benoist** (L.), professeur de physique au lycée Henri IV.
1890 — **Béquignon**, professeur de quatrième au lycée de Lille.
1884 — **Bérard** (V.), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, examinateur d'admission à l'École navale, professeur de géographie à l'École des Hautes-Études maritimes, rue des Chartreux, 4, **S. P.**
1895 — **Bérard** (R.), professeur de mathématiques au lycée de Rennes.
873 — **Berger**, prof. de rhétorique au lycée, avenue Saint-Eloi, 2, à Limoges.
878 — **Bergson**, maître de conférences de philosophie à l'École Normale, boulevard Saint-Michel, 76.
857 — **Bernage**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.
875 — **Bernard** (L.), inspecteur d'académie à Saint-Étienne.
894 — **Bernard** (Noël), agrégé des sciences naturelles, boursier d'études à la Sorbonne.
876 — **Bernardin**, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, avenue d'Orléans, 48, **S. P.**

Promotions.

1852 — **Bernès** (Évariste), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue de Madame, 34.

1880 — **Bernès** (Henri), professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 127, **S. P.**

1884 — **Bernès** (Marcel), prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue des Binelles, 37, à Sèvres.

1887 — **Bernheim**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.

1896 — **Bernheimg**, élève de la section des langues vivantes.

1881 — **Berr**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue Saint-Honoré, 350.

1872 — **Berson**, professeur de physique au lycée Condorcet, rue Guy de la Brosse, 15, **S. P.**

1863 — **Bertagne**, proviseur du lycée Henri IV.

1885 — **Bertaux**, agrégé des lettres, ancien membre de l'École française de Rome, maître surveillant à l'École Normale.

1864 — **Berthault**, ancien professeur de troisième au lycée Charlemagne, rue de la Trémoïlle, 28.

1890 — **Berthelot**, ancien professeur de philosophie au lycée de Sens.

1884 — **Berthet** (E.), professeur de troisième au lycée Condorcet.

1892 — **Berthet** (G.), professeur de lettres au collège d'Autun.

1896 — **Berthier**, élève de la section de mathématiques.

1854 — **Bertin**, professeur libre à la Sorbonne, rue Boislevent, 13.

1879 — **Bertinet**, profes. de physique au lycée Buffon.

1840 — **Bertrand** (Alex.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain, professeur d'archéologie nationale à l'Ecole du Louvre, **S. P.**

1850 — **Bertrand** (Édouard), professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Grenoble.

1885 — **Bertrand** (Louis), professeur de rhétorique au lycée d'Alger.

1886 — **Bertrand** (Léon), maître de conférences de pétrographie à la Sorbonne, rue Guy-de-la-Brosse, 9.

1894 — **Besiais**, professeur d'allemand au lycée de Constantine.

1893 — **Besnier**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la faculté des lettres de Caen.

1884 — **Bessières**, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.

1874 — **Bétout**, professeur de seconde au lycée Janson.

1890 — **Beudon**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1893 — **Beuzart**, professeur de rhétorique au lycée de Gap.

1887 — **Bézard**, professeur de troisième au lycée de Versailles, **S. P.**

1866 — **Bichat**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**

1879 — **Bielecki**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, **S. P.**

1888 — **Binet**, professeur de mathématiques au lycée de Bayonne, **S. P.**

1879 — **Bioche**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, **S. P.**

1868 — **Bizos**, recteur de l'académie de Bordeaux.

1863 — **Blanchet** (D.), proviseur du lycée Condorcet.

1872 — **Blanchet** (Ch.), proviseur du lycée de Pau.

1875 — **Blanchet** (A.), censeur des études du lycée de Versailles.

Promotions.

1890 — **Blanchet** (J.), professeur d'histoire au lycée, rue Rohaut-de-Fleury, 26, à Constantine, en congé.

1868 — **Bloch** (Gustave), profes. à la Faculté des lettres de Lyon, en congé; maître de conférences suppléant d'histoire à l'École Normale, rue d'Alésia, 72.

1877 — **Bloch** (S.), professeur de mathématiques au lycée Janson.

1894 — **Bloch** (Léon), professeur de philosophie au collège de Dreux.

1881 — **Blondel**, professeur-adjoint de philosophie à la Faculté des lettres, rue Roux-Alphéran, 15, à Aix, **S. P.**

1878 — **Bloume**, professeur de mathématiques au lycée Janson.

1874 — **Blutel** (A.), prof. de mathématiques au lycée Carnot, boulev. de Clichy, 83.

1881 — **Blutel** (E.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, chargé d'un cours complémentaire à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 65.

1890 — **Bocquet**, professeur de mathématiques au lycée de Reims.

1890 — **Bodin**, prof. de seconde au collège Stanislas, rue d'Assas, 7.

1880 — **Boisard**, professeur de physique au lycée Carnot.

1843 — **Boissier**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, *Président de l'Association*, quai Conti, 23, **S. P.**

1878 — **Boitel**, professeur de physique au lycée Lakanal, **S. P.**

1886 — **Boley**, professeur de physique au lycée de Quimper.

1870 — **Bompard**, professeur de rhétorique supérieure au lycée Louis-le-Grand, professeur à l'École Normale de Fontenay.

1876 — **Bonafous**, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Faculté des lettres, avenue Victor-Hugo, 20, à Aix.

1877 — **Boncenne**, professeur de mathématiques au lycée Voltaire.

1885 — **Bondieu**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1866 — **Bonnard**, ancien professeur de philosophie au lycée de Nîmes, avocat à la Cour d'Appel, rue de la Planche, 11 *bis* et 15, à Paris, **S. P.**

1884 — **Bonnaric**, inspecteur d'académie à Nîmes.

1849 — **Bonnel** (J.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, montée Saint-Laurent, 14, à Lyon.

1883 — **Bonnel** (F.-J.), chef des travaux pratiques d'histoire naturelle à l'École de médecine de Nantes.

1873 — **Bonnier**, membre de l'Académie des sciences, professeur de botanique à la Sorbonne, directeur du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), **S. P.**

1875 — **Bonnières**, professeur de quatrième au collège Rollin.

1845 — **Bonnotte**, professeur honoraire de mathématiques du collège d'Auxerre.

1861 — **Bony**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

1883 — **Bordes**, professeur de seconde au lycée d'Agen.

1889 — **Borel**, maître de confér. à l'École Normale, rue Toullier, 7.

1892 — **Bornecque**, docteur ès lettres, professeur de quatrième au lycée de Poitiers, **S. P.**

1868 — **Bouant**, professeur de physique au lycée Charlemagne.

1885 — **Bouasse**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1886 — **Bouchard**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse.

1842 — **Boucher** (Auguste), professeur honoraire de mathématiques spéciales du

Promotions.

lycée et directeur honoraire de l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur d'Angers, boulevard de Talence, 295, à Bordeaux, **S. P.**

1861 — **Boucher** (A.), rédacteur en chef du *Correspondant*, rue du-Bœuf-Saint-Paterne, à Orléans.

1835 — **Bouchot**, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue de l'Université, 6.

1872 — **Boudart**, profes. de mathématiques au lycée, rue Audry, 31, à Rochefort.

1846 — **Boudhors** (C.), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Val-de-Grâce, 9.

1881 — **Boudhors** (Ch.-H.), professeur de seconde au lycée Henri IV, rue du Sommerard, 12.

1896 — **Boudin**, élève de la section de physique.

1872 — **Bougier**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Lallier, 4.

1890 — **Bouglé**, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1834 — **Bouillier**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien directeur de l'École Normale, rue de Vaugirard, 33, **S. P.**

1852 — **Boulangier**, inspecteur honoraire d'académie, à Luxeuil.

1888 — **Bouniol**, professeur d'histoire au lycée de Montpellier.

1873 — **Bourciez**, professeur de langue et littérature du S.-O. de la France à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1864 — **Bourdeau**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.

1881 — **Bourdel**, professeur de philosophie au lycée de Reims.

1877 — **Bourgeois** (Em.), maître de conférences d'histoire contemporaine à l'École Normale, rue Maurepas, 19, à Versailles.

1895 — **Bourgin**, agrégé des lettres, élève de quatrième année à l'École.

1867 — **Bourgine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Blanche, 27.

1889 — **Bourguet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Montpellier.

1885 — **Bourlet**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, **S. P.**

1865 — **Bourlier**, proviseur du lycée de Dijon.

1893 — **Bourrilly**, professeur d'histoire au lycée de Nevers, en congé rue Gay-Lussac, 51, à Paris.

1840 — **Boutan**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, directeur honoraire de l'enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, boulevard Voltaire, 172.

1865 — **Boutroux** (E.), membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260, **S. P.**

1873 — **Boutroux** (L.), doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences de Besançon.

1866 — **Bouty**, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9, **S. P.**

1884 — **Bouvet**, professeur de mathématiques au lycée de Nevers, en congé, boursier d'études à la Sorbonne.

1869 — **Bouvier** (Paul), professeur de sixième au lycée Janson.

Promotions.

1883 — **Bouvier** (Bernard) professeur à l'Université, Bourg-de-Four, 10, à Genève, **S. P.**

1895 — **Bouzat**, ancien élève de la section de physique.

1852 — **Bréal**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de grammaire comparée au Collège de France, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, rue d'Assas, 70, **S. P.**

1854 — **Brédif**, recteur de l'académie de Besançon.

1877 — **Brelet**, prof. de quatrième au lycée Janson, rue Desbordes-Valmore, 12.

1844 — **Brétignière**, inspecteur honoraire d'académie, ancien chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, adjoint au maire du Ve arrondissement, rue Lacépède, 15.

1877 — **Bréton**, docteur ès lettres, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *Trésorier de l'Association*, **S. P.**

1874 — **Brichet**, prof. de mathématiques au lycée Condorcet, rue des Ecoles, 4 bis.

1874 — **Brillouin**, sous-directeur à l'École des Hautes-Etudes, maître de conférences de physique à l'École Normale, profes. suppléant au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, **S. P.**

1893 — **Briot**, agrégé des sciences naturelles, boursier à l'Institut Pasteur de Lille.

1857 — **Brisset** (D.) professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à la Gruterie près Lamastre (Ardèche), **S. P.**

1890 — **Brizard**, professeur suppléant de physique au Collège Sainte-Barbe.

1876 — **Brocard**, professeur de mathématiques au lycée du Havre, **S. P.**

1868 — **Brochard**, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, rue de Poissy, 13.

1891 — **Brochet**, professeur de troisième au lycée de Saint-Quentin.

1849 — **Bronville**, proviseur hon. du lycée, faub. Saint-Jaumes, à Montpellier.

1872 — **Brossier**, professeur de seconde au lycée de Lyon.

1892 — **Brucker**, agrégé des sciences naturelles, boursier de doctorat au Muséum, rue Gay-Lussac, 22.

1872 — **Brunel** (L.), professeur de rhétorique au lycée Henri IV, avenue de l'Observatoire, 28, **S. P.**

1877 — **Brunel** (G.), doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Bordeaux.

1870 — **Brunet** (J.), inspecteur d'académie à Constantine.

1895 — **Brunet** (M.), ancien élève de la section de physique.

1886 — **Brunhes** (Bernard), professeur de physique à la Faculté des sciences, et à l'École de médecine de Dijon, **S. P.**

1889 — **Brunhes** (Jean), agrégé d'histoire, professeur de géographie à l'Université de Fribourg (Suisse) et au Collège libre des sciences sociales de Paris, **S. P.**

1879 — **Brunot**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Sorbonne et de grammaire de la langue française historique à l'École des Hautes-Études, boulevard Saint- Michel, 105.

1888 — **Brunschvieg**, professeur de philosophie au lycée de Rouen.

1895 — **Buchenaud**, ancien professeur de seconde au lycée de Saint-Brieuc.

1874 — **Budzinsky**, prof de mathématiques au lycée Carnot, rue Barye, 1, **S. P.**

1874 — **Buguet**, profes. de physique au lycée et à l'École de médecine de Rouen.

1865 — **Buisson** (B.), directeur du collège Alaoui, à Tunis, président de l'Institut archéologique de Carthage.

Promotions.

1893 — **Buisson** (H.), agrégé-préparateur-adjoint de physique à l'École Normale.
1894 — **Burnet**, agrégé de philosophie, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.
1895 — **Bury**, professeur de lettres au Collège de Toul.
1890 — **Busson**, professeur d'histoire au lycée d'Alger, **S. P.**

1873 — **Cagnat**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, rue Stanislas, 10, **S. P.**
1846 — **Cahen** (I.), homme de lettres, rue de Berlin, 9.
1876 — **Cahen** (Albert), prof. de rhétor. au lycée Louis-le-Grand, rue Condorcet, 53.
1882 — **Cahen** (Eugène), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Condorcet, rue des Vignes, 39.
1892 — **Cahen** (Émile), agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes.
1896 — **Cahen** (Raymond), élève de la section de mathématiques.
1881 — **Calvet**, ancien professeur d'histoire au lycée, industriel, boulevard de Strasbourg, 72, à Toulouse.
1894 — **Cambefort**, professeur de physique au Collège d'Argentan.
1893 — **Cambronne**, agrégé, préparateur de géologie à la Sorbonne, rue Léon Coignet, 10.
1883 — **Caména d'Almeida**, prof. de géographie à la Faculté des lettres de Caen.
1889 — **Camichel**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Lille.
1841 — **Campeaux**, professeur honoraire de langue et littérature latines de la Faculté des lettres de Nancy.
1893 — **Canat**, professeur de rhétorique au lycée d'Auch.
1888 — **Capelle**, professeur de lettres (enseignement moderne) au lycée de Reims.
1875 — **Cardon**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Viollet-Leduc, 5.
1881 — **Carlez**, professeur de troisième au lycée de Rennes.
1845 — **Caron** (Ch.), profess. honoraire de mathématiques du lycée, rue Saubat, 17, à Bordeaux.
1868 — **Caron** (J.), professeur de dessin graphique à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 71.
1884 — **Carré**, professeur de physique au lycée de Caen.
1850 — **Carriot**, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, avenue de Versailles, 66, à Auteuil.
1888 — **Cartan**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences, rue Suchet, 38, à Lyon.
1837 — **Cartault** (J.), professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, à Draveil (Seine-et-Oise).
1866 — **Cartault** (A.), prof. de poésie latine à la Sorbonne, rue de Rennes, 96.
1879 — **Casanova** (P.), délégué à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.
1891 — **Cassagne**, professeur de rhétorique au lycée d'Aix.
1880 — **Castaigne**, proviseur du lycée de Moulins.
1857 — **Castets**, doyen et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Montpellier.
1876 — **Cator**, profes. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Janson.

Promotions.

1887 — **Caullery**, maître de conférences de zoologie à la Faculté des sciences, quai Claude-Bernard, 35, à Lyon, **S. P.**

1896 — **Caus**, élève de la section d'histoire.

1888 — **Cavalier**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Rennes.

1896 — **Cazamian**, élève de la section des langues vivantes, Passmore Settlement, Tavislock Place, London, W. C.

1886 — **Cels**, professeur de mathématiques au lycée Lakanal.

1864 — **Cerf**, imprimeur-éditeur, ancien président du Tribunal de commerce, rue Duplessis, 39, à Versailles et rue Sainte-Anne, 12, à Paris, **S. P.**

1895 — **Cettier**, professeur de lettres au collège de Saint-Dié.

1888 — **Chabert**, chargé de cours de littérature et institutions romaines, à la Faculté des lettres de Grenoble, **S. P.**

1876 — **Chabot**, professeur adjoint de science de l'Education à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

1885 — **Chabrier**, professeur de philosophie au lycée de Tours.

1886 — **Chair**, professeur de physique au lycée, faubourg Montbéliard, 62, à Belfort, **S. P.**

1874 — **Chairy**, professeur de physique au lycée Janson.

1894 — **Challaye**, agrégé de philosophie, Berlin, N. Friedrech Strasse III (Garten Haus IV).

1887 — **Chamard**, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres, rue d'Artois, 197, à Lille, **S. P.**

1871 — **Chamberland**, agrégé de physique, docteur ès sciences, chef de service à l'Institut Pasteur, rue de Rennes, 145.

1841 — **Chambon**, professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 129, **S. P.**

1887 — **Chamonard**, professeur de cinquième au collège Stanislas.

1869 — **Chantavoine**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV et de littérature française à l'École normale de Sèvres, rue du Val-de-Grâce, 9, **S. P.**

1886 — **Chanzy**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1874 — **Chappuis** (J.), agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique générale à l'École Centrale, rue des Beaux-Arts, 5.

1848 — **Charaux**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Grenoble, **S. P.**

1831 — **Charles**, proviseur honoraire du lycée de Douai, boul. Saint-Germain, 93.

1860 — **Charpentier** (T.), professeur honoraire de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue Belle-Chasse, 55.

1841 — **Charrier**, professeur honoraire de troisième du lycée, à Tours.

1879 — **Charruit**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1889 — **Chartier**, professeur de philosophie au lycée de Lorient.

1869 — **Charve**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Marseille.

1879 — **Charvet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1884 — **Chassagny**, professeur de physique au lycée Janson.

1863 — **Chastaing de la Filolie**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand.

1870 — **Chatelain**, professeur de philosophie au lycée de Nancy.

1895 — **Chaumeix**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome.

Promotions.

1884 — **Chaumont**, professeur de sixième au lycée de Lille.
1875 — **Chauveau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de Lille, 51.
1883 — **Chauvelon**, professeur de lettres au lycée Saint-Louis, **S. P.**
1839 — **Chauvet**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres, rue Malfilâtre, 14, à Caen.
1857 — **Chauvot**, professeur honoraire de cinquième au petit lycée de Marseille.
1885 — **Chavannes**, professeur de langues et littératures chinoises et tartares mandchoux au Collège de France, rue Vital, 3, **S. P.**
1896 — **Chavanne**, élève de la section de physique.
1846 — **Chevillard** (Félix), prov. honor. du lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.
1892 — **Cholet**, professeur de sixième au lycée de Nantes, en congé.
1896 — **Cholliet**, élève de la section de mathématiques.
1842 — **Chotard**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont, rue de Vaugirard, 61, Paris, **S. P.**
1887 — **Chouet**, professeur de sixième au lycée de Bordeaux.
1883 — **Chrétien**, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.
1884 — **Chudeau**, professeur de physique au lycée de Bayonne.
1870 — **Chuquet**, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*. rue Bonaparte, 28.
1892 — **Cirot**, maître de conférences d'études hispaniques à la Faculté des lettres de Bordeaux.
1866 — **Clairin** (P.), professeur de cinquième au lycée Montaigne, avenue des Gobelins, 30.
1896 — **Clairin** (J.), élève de la section de mathématiques.
1883 — **Claretie**, professeur de troisième au lycée de Versailles, en congé, boulevard Malesherbes, 23, **S. P.**
1881 — **Claveau**, professeur de physique au lycée de Brest.
1843 — **Clavel**, professeur honoraire de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, adjoint au maire de Lyon.
1869 — **Claverie**, censeur des études du lycée Condorcet.
1879 — **Clément** (Louis), professeur de sixième au lycée Janson.
1886 — **Clément** (T.), professeur de mathématiques au lycée de Bayonne.
1877 — **Clerc** (M.), prof. d'histoire de Provence à la Faculté des lettres d'Aix, directeur du musée Borély à Marseille.
1893 — **Clerc**, professeur de lettres au collège de Bédarieux.
1891 — **Cligny**, agrégé des sciences naturelles, boursier de doctorat au Muséum, rue Berthollet, 24.
1867 — **Climesco**, professeur à l'Université de Iassy (Roumanie).
1878 — **Colnte**, professeur de troisième au lycée de Poitiers.
1886 — **Colardeau**, professeur de rhétorique au lycée Lakanal, place Jussieu, 3.
1883 — **Colléatte**, professeur de physique au lycée et à l'École de médecine de Besançon.
1862 — **Colliguon** (A.), professeur d'histoire de la littérature latine à la Faculté des lettres, rue Jeanne d'Arc, 4, à Nancy.
1868 — **Collignon** (Max), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur-adjoint, suppléant d'archéologie à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 88.

Promotions.

1878 — **Colomb**, sous-directeur du laboratoire de botanique de la Sorbonne, avenue de l'Observatoire, 22.

1868 — **Colsenet**, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Besançon.

1864 — **Combe**, agrégé, professeur de mathématiques à l'École Alsacienne, rue de la Pompe, 4, **S. P.**

1861 — **Combette**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'économat des lycées et collèges, rue Claude-Bernard, 63.

1891 — **Commissaire**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Lyon.

1862 — **Compayré**, recteur de l'académie de Lyon.

1881 — **Comte**, professeur de troisième au lycée Condorcet, rue de l'Arcade, 8.

1874 — **Constantin** (L.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Clermont.

1884 — **Constantin** (P.), professeur d'histoire naturelle au lycée de Vanves, rue des Arènes, 7, à Paris.

1863 — **Cor**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis.

1851 — **Cornet**, inspecteur honoraire d'académie à Châlons-sur-Marne.

1865 — **Cornu**, professeur administrateur de culture du Muséum, rue Cuvier, 27.

1874 — **Corréard**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

1883 — **Cosserat**, professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Toulouse, **S. P.**

1877 — **Costantin**, maître de conférences de botanique à l'École Normale.

1890 — **Cotton** (A.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Toulouse. **S. P.**

1891 — **Cotton** (E.), professeur de mathémat. élémentaires supérieures au lycée de Toulouse. **S. P.**

1892 — **Coulet**, maître de conférences de philologie romane à la Faculté des lettres de Rennes, **S. P.**

1883 — **Courbaud** (C.), professeur honoraire de seconde du lycée Condorcet, rue du Rocher, 77.

1887 — **Courbaud** (E.), professeur suppléant de rhétorique au lycée Janson.

1887 — **Courteault**, professeur de troisième au lycée de Bordeaux.

1890 — **Cousin**, maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Nancy, **S. P.**

1886 — **Cousin** (P.), professeur adjoint de mathématiques à la Faculté des sciences de Grenoble.

1867 — **Coutant**, inspecteur général de l'Instruction publique, rue Brochant, 2.

1872 — **Contret**, professeur d'histoire au lycée de Nice.

1867 — **Couturat**, professeur suppléant de philosophie à la Faculté des lettres de Caen, **S. P.**

1866 — **Couturier**, inspecteur général de l'enseignement primaire, directeur du Musée pédagogique de Paris, rue Montbauron, 18, à Versailles.

1887 — **Couve**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy, **S. P.**

1852 — **Coville**, prof. honoraire de troisième du lycée Henri IV, aux Andelys.

1891 — **Cramaussel**, professeur de philosophie au lycée d'Albi.

1886 — **Cresson**, professeur de philosophie au lycée et à l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur de Nantes, **S. P.**

1861 — **Cretin** (E.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée

Promotions.

Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint Cyr, rue de Rennes, 134, **S. P.**

1864 — **Croiset** (A.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen et professeur d'éloquence grecque à la Sorbonne, rue de Madame, n° 54, **S. P**

1865 — **Croiset** (M.), professeur de langue et littérature grecques au Collège de France, rue Saint-Louis, 27, à Versailles. **S. P.**

1850 — **Croisié**, professeur d'éloquence française à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 58.

1892 — **Crouzet**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Toulouse.

1850 — **Cucheval** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue de Clichy, 46, **S. P.**

1886 — **Cury**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège Sainte-Barbe, rue de l'Odéon, 22.

1845 — **Cuvillier** (C.), prof. honoraire de quatrième du lycée de Vanves, rue de Saint-Quentin, 23.

1878 — **Cuvillier** (A.), censeur des études au lycée Louis-le-Grand.

1896 — **Dacosta**, élève de la section de philosophie.

1866 — **Daguenet**, professeur de physique au lycée de Versailles.

1881 — **Daguillon**, maître de conférences de botanique à la Sorbonne, rue Singer, 15, Passy, **S. P.**

1887 — **D'Aladern**, professeur de physique au lycée de Chartres.

1861 — **Dalimier**, proviseur du lycée Buffon.

1886 — **Dalmeyda**, professeur de rhétorique au lycée de Vanves, rue de la Tour, 123, à Passy.

1869 — **Damien** (B.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille.

1861 — **Darboux** (Gaston), membre de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géométrie supérieure à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36. **S. P.**

1863 — **Darboux** (Louis), proviseur au lycée de Nîmes, **S. P.**

1891 — **Darboux** (Jean), agrégé, préparateur de zoologie à la Faculté des sciences, rue Saint-Guilhem, 15, à Montpellier. **S. P.**

1869 — **Darsy**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue Nicole, 7.

1864 — **Dastre**, prof. de physiologie générale à la Sorbonne, avenue d'Antin, 78.

1866 — **Dauphiné**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue Faraday, 19.

1867 — **Daurine**, professeur de philosophie, de la Faculté des lettres de Montpellier, délégué au lycée de Janson; rue du Val-de-Grâce, 6.

1872 — **Dautheville**, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, cours Gambetta, 27 *bis*, à Montpellier.

1882 — **Dautremer**, maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres de Lille.

1884 — **Daux**, proviseur du lycée d'Oran.

1896 — **Dauzats**, élève de la section de mathématiques.

1878 — **David-Sauvageot**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, rue de Tournon, 12.

1886 — **De Bevotte**, professeur de rhétorique au lycée de Dijon.

1866 — **Debidour** (E.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, inspecteur général de l'enseignement second., rue Nicole, 7.

promotions.

1865 — **Debidour** (L.), délégué pour l'enseignement de l'histoire au lycée Lakanal, rue du Val-de-Grâce. 11, Paris.
1871 — **De Bilhère Saint-Martin**, prof. de seconde au lycée de Nantes. S. P.
1870 — **Debon**, professeur de philosophie au lycée de Lille.
1863 — **De Campou**, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin, rue Mansart. 11.
1858 — **De Chantepie du Dézert**, inspecteur général des bibliothèques, rue de la Sorbonne, 15.
1859 — **Decharme**, professeur de poésie grecque à la Sorbonne, boulev. Saint-Michel, 95.
1866 — **Decourt**, professeur de seconde au Prytanée militaire de la Flèche.
1864 — **Decis**, élève de la section de grammaire.
1868 — **De Crozals**, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, S. P.
1863 — **Delis**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
1869 — **Dejean**, professeur d'histoire au lycée de Janson, chef de cabinet du Ministre de l'instruction publique, rue de la Pompe, 105.
1867 — **Dejob**, maître de conférences à la Sorbonne, rue Ménilmontant, 80.
1847 — **De la Coulonche**, maître de conférences honoraire de langue et littérature françaises de l'École Normale, quai des Grands-Augustins, 53.
1868 — **De Lagrandval**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, rue d'Audenge, 22, à Bordeaux.
1867 — **Delaître**, professeur de seconde au lycée Janson, rue Jean-Bologne, 2. (Villa Fodor.)
1862 — **Delarue** professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 14.
1865 — **Delasaus**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques à la Faculté des sciences de Toulouse.
1861 — **Delaunay**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes.
1877 — **De la Ville de Mirmont**, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux.
1862 — **Delbos**, professeur de philosophie au lycée Henri IV, boulevard Saint-Michel, 82, S. P.
1869 — **Deleau**, profes. de quatrième au lycée Condorcet, rue de Tocqueville, 44.
1877 — **De Lens**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.
1868 — **Deleveau**, professeur de physique au lycée de Marseille.
1865 — **Delibes**, ancien conseiller général, professeur honoraire d'histoire du lycée, boulevard Longchamp, 105, à Marseille.
1863 — **Deliac**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille, cours Davilliers, 67.
1879 — **Delpeuch**, ancien professeur de troisième du lycée Condorcet, ancien député, receveur des finances, rue Édouard-Detaille, 11.
1862 — **Deltour**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue des Écuries-d'Artois, 9.
1876 — **De Mages**, prof. de seconde au collège Rollin, rue du Val-de-Grâce, 6.
1867 — **Demangeon**, professeur suppléant d'histoire au lycée de Reims, S. P.
1868 — **De Martonne** (R), professeur de quatrième au lycée de Caen.

Promotions.

1892 — **De Martonne** (L.), agrégé d'histoire, maître surveillant à l'École Normale.

1835 — **Denis** (A.), professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 24, **S. P.**

1867 — **Denis** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, suppléant d'histoire contemporaine à la Sorbonne, rue de Fontenay, 24, à Sceaux.

1847 — **De Parnajon**, prof. honor. de quatrième du lycée Henri IV, rue Vital, 21.

1865 — **Dereux**, professeur de philosophie au lycée Henri IV et de psychologie et morale à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 80. **S. P.**

1884 — **Dereims**, agrégé, chef des travaux pratiques de géologie à la Sorbonne.

1886 — **De Ridder**, professeur adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix, **S. P.**

1893 — **Deroide**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Amiens.

1889 — **Derroja**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Clermont.

1882 — **Deschamps**, critique littéraire du *Temps*, rue Cassette, 15.

1858 — **Des Essarts**, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Clermont.

1890 — **Desjacques**, ancien élève de la section de mathémat., rue Vineuse, 21 *bis*.

1878 — **Desjardins**, prof. de rhétorique au lycée de Vanves.

1860 — **Desmons**, professeur de mathématiques au lycée Janson.

1892 — **Despois**, professeur de seconde au lycée de Grenoble.

1881 — **Desrousseaux**, directeur adjoint à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, boulevard Port-Royal, 47.

1867 — **Dessenon**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, **S. P.**

1884 — **De Tannenberg**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

1855 — **De Tréverret**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

1854 — **Devaux**, professeur honoraire de physique du lycée, rue Banc-Léger, 30, à Limoges.

1878 — **Dez**, professeur d'histoire au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 18.

1865 — **Dhombres**, proviseur du lycée Charlemagne.

1873 — **D'Huart**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, **S. P.**

1846 — **D'Hugues**, professeur honoraire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon, rue Montaudran, 56, à Toulouse.

1878 — **Didier**, directeur adjoint au laboratoire de chimie de l'École Normale, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, professeur à l'École des Hautes-Études commerciales et au lycée Racine, rue de la Santé, 5.

1878 — **Diehl**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy.

1863 — **Dietz**, professeur de rhétorique au lycée Buffon, boulev. Saint-Michel, 95.

1881 — **Dimbarre**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.

1864 — **Ditte**, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.

1879 — **Doby**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

1875 — **Dognon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse.

Promotions

1856 — **Dongier**, sous-directeur du laboratoire de physique (enseignement) à la Sorbonne, boulevard de Port-Royal, 72.

1846 — **Doucux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Montpellier, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

1873 — **Dorison**, prof. de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon.

1881 — **Dorlet**, professeur de mathématiques au lycée de Roanne.

1883 — **Doublet**, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, à Nice, **S. P.**

1889 — **Doudinot de la Boissière**, professeur de seconde au collège Stanislas, rue Bara, 3, **S. P.**

1879 — **Doumic**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, en congé, rue Jacob, 48.

1889 — **Douxami**, professeur de sciences naturelles au lycée et préparateur de zoologie à la Faculté des sciences de Lyon.

1880 — **Drach**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences rue de Banne, 26, à Clermont.

1859 — **Drapeyron**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de géographie*, rue Claude-Bernard, 55.

1893 — **Dresch**, professeur d'allemand au lycée d'Agen.

1840 — **Dreyss**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Vanneau, 30, **S. P.**

1867 — **Drincourt**, professeur de physique au collège Rollin, rue des Martyrs, 76.

1892 — **Drouin**, professeur de philosophie au lycée d'Alençon.

1874 — **Droz**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon.

1839 — **Druon**, proviseur honoraire du lycée de Poitiers, rue Girardet, 2 *bis*, à Nancy, **S. P.**

1896 — **Dubesset**, élève de la section des mathématiques.

1883 — **Dubois**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences de Clermont.

1865 — **Dubois** (Edmond), professeur de physique au lycée et à l'École de Médecine d'Amiens, **S. P.**

1876 — **Dubois** (M.), professeur de géographie coloniale à la Sorbonne et de géographie à l'École de Sèvres, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.

1892 — **Dubouis**, professeur de sciences au collège de Barcelonnette, en congé.

1894 — **Dubreuil**, boursier de doctorat au laboratoire de chimie de l'École Normale.

1875 — **Dubuc**, inspecteur d'académie à Caen.

1883 — **Ducasse**, professeur de philosophie au lycée d'Évreux.

1872 — **Ducatel**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, **S. P.**

1859 — **Duclaux** (E.), membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne et de physique à l'Institut agronomique, rue de Fleurus, 35 *bis*, **S. P.**

1895 — **Duclaux** (J.), agrégé de physique, soldat au 104e de ligne au Mans.

1858 — **Ducoudray**, agrégé d'histoire, professeur honoraire de l'École Normale de Saint-Cloud, rue Bretonvilliers, 3.

1882 — **Dufayard**, professeur d'histoire au lycée Henri IV.

1868 — **Dufet**, maître de conférences de minéralogie à l'École Normale, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue de l'Arbalète, 35.

Promotions.

1895 — **Dufor**, agrégé des lettres, soldat au 77e de ligne à Cholet (Maine-et-Loire).
1880 — **Dufour** (Léon), agrégé, directeur adjoint du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), **S. P.**
1887 — **Dufour** (Médéric), professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Lille.
1888 — **Dufour** (Marcel), agrégé de physique, préparateur à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**
1889 — **Dufour** (Georges), professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
1896 — **Dufour** (Alexandre), élève de la section de physique.
1892 — **Dufourcq**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, à Paris.
1854 — **Dugit**, doyen et professeur de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres, rue Béranger, 4, à Grenoble.
1895 — **Duguet**, ancien élève de la section de grammaire.
1882 — **Duhem**, professeur de physique mathématique à la Faculté des sciences de Bordeaux.
1886 — **Dumas** (G.), agrégé, docteur en médecine, professeur de philosophie au collège Chaptal, chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales de la Faculté de médecine de Paris, boulevard de Port-Royal, 91.
1895 — **Dumas** (H.), préparateur adjoint de chimie à l'École Normale.
1876 — **Dumesnil**, prof. de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble.
1854 — **Dupaigne**, agrégé de physique, inspecteur honoraire de l'enseignement primaire à Paris, rue Littré, 16.
1892 — **Duperray**, professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1870 — **Dupont**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Lille.
1877 — **Duport**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon.
1893 — **Dupouy**, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.
1844 — **Dupré** (Victor), inspecteur honoraire d'académie à Paris, avenue de Neuilly, 136 *bis*, **S. P.**
1859 — **Dupré** (Édouard), professeur de rhétorique au lycée, route des Pieux, 4 *bis*, à Cherbourg.
1869 — **Dupuy** (Ernest), inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de Montsouris, 2, **S. P.**
1876 — **Dupuy** (Paul), agrégé d'histoire, surveillant général à l'École Normale.
1862 — **Durand** (L.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, avenue de l'Observatoire, 49.
1874 — **Durand** (H.), professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard des Invalides, 42.
1883 — **Durand** (R.), maître de conférences de philologie classique à la Faculté des lettres, de Lyon.
1891 — **Durand** (A.), professeur de mathématiques au lycée de Besançon.
1867 — **Durand-Morimbau**, agrégé des lettres, publiciste, place de la Madeleine, 8.

Promotions.

1893 — **Dureng**, professeur d'histoire au lycée de Toulon en congé, rue de la Chaîne, 27, à Toulouse.

1879 — **Durkheim**, professeur de science sociale à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1851 — **Durrande**, doyen honoraire et professeur de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Poitiers.

1880 — **Drürbach**, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres, rue du Japon, 40, à Toulouse. S. P.

1872 — **Duruy** (G.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres, professeur à l'École polytechnique et a l'École des Hautes-Études de la marine, avenue des Champs-Élysées, 31.

1879 — **Dussy**, professeur de physique au lycée de Dijon.

1849 — **Duvaux**, professeur honoraire de seconde du lycée de Nancy, ancien Ministre de l'Instruction publique, à Nancy.

1844 — **Duvernoy**, prof. honoraire d'histoire au lycée, rue Bailly, 8 *bis*, à Nancy.

1872 — **Dybowski**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Rottembourg, 16, S. P.

1873 — **Édet**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, chargé de conférences de latin à la Sorbonne.

1856 — **Édon**, prof. honor. de quatrième du lycée Henri IV, rue de Vaugirard, 21,

1867 — **Egger**, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Sorbonne, S. P.

1880 — **Ehrhard**, prof. de littérature étrang. à la Faculté des lettres de Clermont.

1889 — **Eisenmann**, agrégé d'histoire, boulevard de Sévigné, 13, à Dijon, S. P.

1877 — **Eisenmenger**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1894 — **Eibel**, professeur de cinquième au lycée de Bourg.

1892 — **Eliade** (Pompiliu), sous-directeur de l'École Normale de Bucharest.

1896 — **Enjalran**, élève de la section de philosophie.

1895 — **Esclangon**, agrégé de mathématiques, soldat au 55e de ligne.

1864 — **Espinas**, doyen honoraire et professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux, chargé de cours à la Sorbonne, rue du Ranelagh, 84.

1856 — **Espitallier**, inspecteur honoraire d'académie, à Angoulême.

1861 — **Evellin**, inspecteur d'académie à Paris, rue de Coulmiers, 13.

1879 — **Fabre**, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Lille.

1867 — **Faguet**, professeur de poésie française a la Sorbonne, rue Monge, 59.

1844 — **Fallex** (E.), proviseur honor. du lycée Charlemagne, quai de Béthune, 18.

1881 — **Fallex** (M.), professeur d'histoire au lycée Carnot, boul. Saint-Michel, 7, S. P.

1877 — **Faure**, professeur de rhétorique au lycée Janson, rue Vital, 27.

1858 — **Faure**, inspecteur d'académie à Pau.

1838 — **Favié**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Caen, Grande-Rue, 87 *bis*, à Boulogne-sur-Seine.

1865 — **Febvre**, professeur de troisième au lycée de Nancy.

1891 — **Fédel**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

Promotions.

1886 — **Féraud**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques, à la Faculté des sciences, astronome adjoint à l'Observatoire de Bordeaux, à Floirac (Gironde).

1850 — **Fermet**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de l'Observatoire, 23, S. P.

1880 — **Ferrand** (L.), inspecteur d'académie à Orléans.

1888 — **Ferrand** (E.), professeur de seconde au lycée de Poitiers.

1869 — **Ferras**, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.

1885 — **Ferval**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.

1892 — **Feyel**, agrégé d'histoire, boursier d'études à la Sorbonne, boulevard Saint-Michel, 70.

1856 — **Flévet**, prof. honoraire de physique, boulevard de la Chapelle, 39.

1861 — **Filon**, agrégé des lettres, Ridgmont gardens Gower Street, London, w.c.

1863 — **Flot**, professeur de mathématiques au collège Stanislas.

1885 — **Fischer**, agrégé docteur ès sciences, chef des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, S. P.

1884 — **Flandrin**, professeur de troisième au lycée Buffon, rue Vavin, 7.

1895 — **Flegenheimer**, élève de la section des langues vivantes.

1869 — **Floquet**, professeur d'analyse à la Faculté des sciences de Nancy.

1860 — **Foncin** (P.), directeur honoraire et inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Michelet, 1.

1864 — **Fontaine**, doyen et professeur de langue et littérature françaises de la Faculté des lettres de Lyon.

1888 — **Forné**, répétiteur au lycée de Versailles.

1891 — **Fossey**, agrégé des lettres, membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, rue des Chartreux, 6, à Paris.

1855 — **Foucart**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités grecques au Collège de France, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, rue Jacob, 19, S. P.

1885 — **Foucher**, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses), rue de Staël, 16.

1882 — **Fougères**, professeur adjoint chargé d'un cours complémentaire d'archéologie et d'histoire de l'art à la Faculté des lettres, rue Barthélemy-Delespaul, à Lille.

1895 — **Foulet**, élève de la section des langues vivantes (quatrième année).

1894 — **Foulon**, professeur de mathématiques au collège de La Fère.

1849 — **Fouqué**, membre de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France, S. P.

1895 — **Fourmiois**, soldat au 146e de ligne, fort de Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle).

1887 — **Fournez**, professeur de lettres au lycée de Toulouse.

1881 — **Fournier** (Albert), professeur de langue et littérature anciennes à l'École des lettres d'Alger.

1891 — **Fournier** (Paul), maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1859 — **Fourteau**, proviseur du lycée Janson.

Promotions

1869 — **Foussereau**, agrégé, docteur ès sciences physiques. secrétaire de la Faculté des sciences de la Sorbonne, boulevard de Port-Royal, 56.
1859 — **Fouyé**, professeur de seconde au lycée Henri IV.
1893 — **François**, professeur de seconde, rue Ambroise-Paré, 3, à Laval.
1887 — **Frémiot**, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.
1840 — **Fresnet**, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Lyon, à Périgueux, **S. P.**
1864 — **Fringnet**, inspecteur d'académie à Paris, rue Claude-Bernard, 62.
1860 — **Froment**, ancien directeur du collège Sainte-Barbe, ancien professeur à la Faculté des lettres, rue du Tondu, 24, à Bordeaux. **S. P.**
1856 — **From**, agrégé, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au Bureau central, rue de Sèvres, 19.

1877 — **Gaches**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Condorcet.
1875 — **Gachon**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier.
1862 — **Gaffarel**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Dijon.
1894 — **Galliet-Billotteau**, étudiant à l'Université, Ermekeilstrasse, 10, Bonn.
1876 — **Gal**, professeur de physique au lycée de Nîmes.
1895 — **Gallaud**, élève de la section d'histoire naturelle.
1881 — **Gallois**, maître de conférences de géographie à l'École Normale.
1892 — **Gallotti**, professeur de physique au lycée de Châteauroux.
1885 — **Gallouédec**, professeur d'histoire au lycée d'Orléans, **S. P.**
1873 — **Ganderax**, agrégé des lettres, directeur de la *Revue de Paris*, rue Washington, 5, à Paris, **S. P.**
1872 — **Garbe**, doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Poitiers.
1877 — **Gardillon**, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.
1895 — **Garnier**, agrégé des lettres, rue Lafontaine, 96.
1854 — **Gaspard**, professeur honor. de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue du Vertpré, 18, à Nevers, **S. P.**
1870 — **Gasquet** (A.), recteur de l'académie de Nancy, **S. P.**
1861 — **Gasté**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.
1890 — **Gastinel**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.
1886 — **Gauckler**, agrégé d'histoire, directeur du service heylical des antiquités et des arts, rue des Selliers, 84, à Tunis, **S. P.**
1857 — **Gaudier**, inspecteur d'académie, rue Bourignon, 21, à Lille.
1895 — **Gauthier**, professeur de physique au collège d'Ajaccio.
1880 — **Gauthiez**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue Murillo, 11, à Paris et la Madrague-Giens (Var), **S. P.**
1844 — **Gautier** (Alexandre), inspecteur général honoraire de l'économat des lycées et collèges, à Gerbaut, par Saint-Ouen (Indre-et-Loire).
1875 — **Gautier** (Jules), inspecteur d'académie à Paris, quai des Célestins, 10.
1884 — **Gautier** (Emile), agrégé des langues vivantes, directeur de l'enseignement à Madagascar, à Tananarive.
1885 — **Gautier** (Paul), professeur de troisième au lycée Henri IV.
1858 — **Gay** (Jules-Claude), prof. honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue Cassette, 16, **S. P.**

Promotions.

1867 — **Gay** (Henri), ancien professeur de physique au lycée de Lille, rue de l'Avenir, 52, aux Lilas (Seine).

1886 — **Gay** (Jules), professeur d'histoire au lycée du Mans.

1867 — **Gayon**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences, directeur du laboratoire des douanes et de la station agronomique de Bordeaux, **S. P.**

1870 — **Gazeau**, proviseur du lycée Louis-le-Grand.

1865 — **Gazier**, professeur adjoint, maître de conférences de littérature française à la Sorbonne, rue Denfert-Rochereau, 22.

1888 — **Gazin**, professeur de philosophie au lycée de Toulon.

1896 — **Genty**, élève de la section de mathématiques.

1893 — **George**, professeur de cinquième au lycée de Mont-de-Marsan.

1872 — **Gérard** (Auguste), ministre plénipotentiaire à Bruxelles, boulevard Saint-Germain, 21, à Paris.

1855 — **Gernez**, maître de conférences de chimie à l'École Normale, *secrétaire de l'Association*, rue Saint-Sulpice, 18, **S. P.**

1880 — **Gesnot**, professeur de mathématiques au lycée de Rennes.

1867 — **Giard**, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue Stanislas, 14, **S. P.**

1884 — **Gidel**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

1886 — **Gignoux**, professeur de philosophie au lycée d'Agen.

1879 — **Gilles**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire, **S. P.**

1896 — **Gillet**, élève de la section de littérature.

1866 — **Gillette-Arimondy**, négociant, quai Saint-Pierre, 19, à Cannes.

1844 — **Girard** (Jules), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de poésie grecque de la Sorbonne, directeur de l'Institut Thiers, rond-point Bugeaud, 5, **S. P.**

1872 — **Girard** (Paul), maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, rue du Cherche-Midi, 55, **S. P.**

1850 — **Girardet**, professeur honoraire de physique du lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 90.

1896 — **Girardin**, élève de la section d'histoire.

1889 — **Giraud** (Victor), agrégé des lettres, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, à Miséricorde près Fribourg (Suisse).

1883 — **Girbal**, professeur d'histoire au lycée de Marseille, chargé d'un cours complémentaire de géographie à la Faculté des lettres d'Aix, **S. P.**

1881 — **Girod**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles.

1883 — **Glachant** (V.), professeur de seconde au lycée Buffon, boulevard des Invalides, 44, **S. P.**

1884 — **Glachant** (P.), professeur de troisième au lycée Charlemagne, rue Notre-Dame-de-Lorette, 34.

1882 — **Glotz**, prof. d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.

1879 — **Goblot**, prof. de philosophie au lycée de Toulouse.

1878 — **Godard**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, rue Saint-Jacques, 223.

1874 — **Gœlzer**, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, rue Guillaume-Tell, 32.

Promotions.

1863 — **Gehierre de Longchamps**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée Condorcet.
1892 — **Geisot**, bourrier d'études à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 66.
1878 — **Gemien**, professeur de physique au lycée de Dijon.
1844 — **Gemond**, prof. hon. de seconde du lycée, rue de Candie, 22, à Alençon, **S. P.**
1863 — **Gerceix**, agrégé de physique, ancien directeur de l'École des mines d'Ouro-Préto (Brésil), à Mont-sur-Vienne par Bujaleuf (Haute-Vienne), **S. P.**
1891 — **Gesselin**, professeur de lettres au lycée de Brest.
1853 — **Gossin**, proviseur honoraire du lycée de Lyon, à la Flèche, **S. P.**
1881 — **Goulard**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.
1876 — **Goulin**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne, boulevard Saint-Michel, 49.
1872 — **Gouré de Villemontée**, ancien professeur de physique au lycée Buffon, rue de Poissy, 31, **S. P.**
1873 — **Gourraigne**, professeur d'histoire au lycée Janson, rue Mozart, 44.
1876 — **Goursat**, professeur de calcul différent. et intégral à la Sorbonne, boulevard Arago, 112, **S. P.**
1891 — **Goutereau**, météorologiste adjoint au Bureau Central, rue de l'Université, 176.
1868 — **Goyau**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, rue Paul-Louis-Courier, 3, **S. P.**
1889 — **Graillot**, professeur de rhétorique au lycée et chargé d'une conférence d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Toulouse.
1895 — **Granger**, soldat au 135e de ligne, rue du Bellay, 45, Angers.
1849 — **Gréard**, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'académie de Paris, rue du Luxembourg, 30, **S. P.**
1870 — **Grec** (Paul), inspecteur d'académie à Perpignan, **S. P.**
1891 — **Greffe**, professeur de physique au lycée de Montpellier.
1872 — **Grégoire** (André), professeur d'histoire au lycée de Pau.
1863 — **Grégori**, homme de lettres, boulevard des Capucines, 6.
1850 — **Grenier**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue de Poitiers, 5.
1884 — **Grévy**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, boulevard Stain-Germain, 13, **S. P.**
1880 — **Griess**, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne.
1844 — **Gripon**, prof. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Rennes.
1868 — **Grivcaux**, professeur de physique au lycée de Lyon.
1884 — **Grosjean**, prof. à l'École Alsacienne, rue Campagne-Première, 17 *bis*.
1876 — **Grousard**, professeur de troisième au lycée Janson, boul. Exelmans, 38.
1859 — **Gruey**, doyen honoraire, directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Besançon. **S. P.**
1858 — **Grumbach**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand.
1883 — **Gsell**, professeur de Faculté, professeur d'antiquités de l'Afrique à l'École des lettres d'Alger.
1896 — **Guerrey**, élève de la section de littérature.
1879 — **Guesdon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Rennes.
1857 — **Guibal**, doyen honoraire et prof. d'histoire de la Faculté des lettres d'Aix

Promotions.

1880 — **Guichard**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Clermont.

1874 — **Guigon**, proviseur du lycée de Marseille.

1862 — **Guillemin**, agrégé, prof. de physique à l'École de médecine, ancien maire d'Alger.

1851 — **Guillemot**, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet, rue Nouvelle, 6.

1843 — **Guillon** (M.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, quai de la Mégisserie, à Lons-le-Saulnier.

1870 — **Guillon** (C.), professeur d'histoire au lycée de Limoges.

1862 — **Guillot** (J.), professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin, **S. P.**

1874 — **Guillot** (P.), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

1870 — **Guiraud** (P.), maître de conférences d'histoire à l'École Normale, en congé; professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

1885 — **Guiraud** (J.-B.), chargé du cours d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Besançon.

1885 — **Guitton**, professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.

1879 — **Guntz**, professeur de chimie minérale à la Faculté des sciences de Nancy.

1893 — **Gutton**, agrégé de physique, boursier d'études à l'Université, rue Gambetta, 40 *bis*, à Nancy.

1884 — **Hadamard**, maître de conférences de mathématiques à la Sorbonne, professeur suppléant de mécanique analytique et de mécanique céleste au Collège de France, rue du Sommerard, 25, **S. P.**

1893 — **Haguenin**, professeur de rhétorique au lycée de Moulins, en congé, à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

1836 — **Haillecourt**, inspecteur honoraire d'académie, place Laîné, à Bordeaux, **S. P.**

1864 — **Halbwachs**, professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.

1889 — **Halévy**, agrégé de philosophie, professeur de morale aux Écoles J.-B. Say et Turgot, rue de Douai, 22, **S. P.**

1858 — **Hallberg**, prof. de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse.

1875 — **Hamel**, professeur de seconde au lycée Carnot.

1831 — **Hanriot** (Th.), profes. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Lille, à Joppécourt (Meurthe-et-Moselle).

1895 — **Hansen**, professeur à l'Athénée Grand-Ducal, Luxembourg.

1853 — **Harant** (H.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, rue Viète, 23.

1843 — **Hatzfeld**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue de l'Odéon, 7.

1883 — **Haudié**, professeur de lettres au collège Chaptal, rue de Rome, 123.

1881 — **Haure**, professeur de mathématiques spéciales au collège Chaptal.

1885 — **Hauser**, agrégé, professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Clermont, **S. P.**

1873 — **Haussoullier**, directeur à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, rue Sainte-Cécile, 8.

Promotions.

1875 — **Hauvette**, professeur adjoint, maître de conférences de langue et littérature grecques, directeur d'études pour les lettres et la philologie à la Sorbonne, rue Jacob, 21.

1888 — **Havard**, professeur de philosophie au lycée de Rennes, S. P.

1853 — **Hébert**, professeur honoraire de physique du lycée, impasse Belair, à Rennes.

1888 — **Hélier**, maître de conférences de chimie générale à la Faculté des Sciences avenue de Saxe, 320, à Lyon, S. P.

1869 — **Hémon**, inspecteur d'académie à Paris, professeur à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, rue Vauquelin, 26.

1851 — **Henry** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Janson, rue Demours, 9 *bis*, aux Ternes.

1859 — **Henry** (Paul), professeur de rhétorique au lycée Janson.

1873 — **Henry** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Saint-Quentin.

1885 — **Henry** (Aimé), professeur de physique au lycée, rue Marlot, 23, à Reims.

1881 — **Hentgen**, professeur d'histoire au lycée Montaigne, villa d'Anville, avenue Carnot, à Sceaux.

1855 — **Herbault** (L.), inspecteur d'académie à Clermont.

1859 — **Hermann** (A.), libraire-éditeur, rue de la Sorbonne, 8.

1883 — **Herr**, agrégé de philosophie, bibliothécaire de l'École Normale.

1891 — **Herriot**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.

1854 — **Hervé**, membre de l'Académie française, directeur politique du *Soleil*, rue de Lisbonne, 29, S. P.

1887 — **Hervieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.

1851 — **Heuzey**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts ; prof. à l'École des Beaux-Arts ; conservateur au Musée et prof. à l'École du Louvre, av. Montaigne, 5, S. P.

1882 — **Hodin**, Inspecteur d'académie à Vesoul.

1879 — **Holleaux**, profes. suppléant d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres et professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts de Lyon, à Paris, rue de Bourgogne, 52.

1894 — **Homo**, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française de Rome.

1869 — **Homolle**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École française d'Athènes.

1868 — **Hostein**, proviseur du lycée de Nancy.

1882 — **Houllevigue**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, quai Claude-Bernard, 35, à Lyon.

1884 — **Houpin**, professeur de sciences au lycée de Poitiers.

1895 — **Houssais**, élève de la section d'histoire naturelle.

1879 — **Houssay**, maître de conférences de zoologie à l'École Normale, S. P.

1882 — **Huard**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV, S. P.

1851 — **Hubert** (G.), ancien professeur, rue Moncey, 20, S. P.

1892 — **Hubert** (H.), agrégé d'histoire, attaché au Musée de Saint-Germain, rue Claude-Bernard, 74.

1884 — **Huguet**, professeur adjoint de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Caen.

Promotions.

1843 — **Humbert** (Ern.), professeur honoraire de philosophie du lycée d'Orléans.
1867 — **Humbert** (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207, **S. P.**
1878 — **Humbert** (Eug.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand, rue d'Assas, 85.
1885 — **Huriez**, professeur de mathématiques au lycée du Mans.
1870 — **Hurion**, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme, doyen honoraire et professeur de physique de la Faculté des sciences de Clermont.
1893 — **Hus.on**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.
1858 — **Huvelin** (l'abbé), agrégé d'histoire, vicaire à Saint-Augustin, rue Delaborde, 6, à Paris, **S. P.**

1880 — **Imbart de la Tour**, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**
1877 — **Istria**, inspecteur d'académie à Toulouse.
1862 — **Izarn**, professeur de physique au lycée de Clermont.
1874 — **Izoulet**, professeur de philosophie sociale au Collège de France, boulevard Saint-Germain, 2.

1853 — **Jacob** (Emile), professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue Sainte-Beuve, 3.
1869 — **Jacob** (Henri), professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Constantinople, 23.
1853 — **Jacquet** (P.-A.), professeur honoraire de seconde du lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 88.
1886 — **Jacquet** (P.-E.), prof. de mathématiques au lycée de Marseille.
1835 — **Jacquinet** (P.), recteur honoraire, ancien directeur des études littéraires à l'École Normale, place de Rennes, 6.
1879 — **Jacquinet** (G.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue Casimir-Périer, 3.
1866 — **Jalliffier**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue Say, 11.
1873 — **Jamet**, professeur de mathématiques au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**
1884 — **Jamot**, agrégé des lettres, attaché au Musée du Louvre, rue Fresnel, 27, **S. P.**
1874 — **Jamaud**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Rodez, à Vergisson (Saône-et-Loire).
1841 — **Janet** (Paul), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, profess. honoraire de philosophie de la Sorbonne, rue de Grenelle, 59, **S. P.**
1879 — **Janet** (Pierre), chargé d'un cours complémentaire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, rue de Bellechasse, 22.
1883 — **Janet** (Paul), chargé de cours de physique à la Sorbonne, directeur du laboratoire central et de l'École supérieure d'électricité, rue du Four, 6, **S. P**
1858 — **Jarrige**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.
1851 — **Jarry** (J.), recteur de l'académie de Rennes.
1891 — **Jarry** (R.), agrégé, préparateur de chimie à la Sorbonne.
1889 — **Jaulmes**, professeur de lettres au lycée de Tunis.

Promotions.

1878 — **Jaurès**, ancien chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, ancien député du Tarn, rue de Madame, 15.

1863 — **Jeanmaire**, recteur de l'académie d'Alger.

1878 — **Jeanroy**, professeur de langue et littérature méridionales à la Faculté des lettres, rue Saint-Joseph, 43, à Toulouse, S. P.

1867 — **Jenn**, agrégé de grammaire, rue de Hambourg, 12.

1861 — **Jénot**, professeur honoraire de physique du collège Rollin, rue Caulaincourt, 17, S. P.

1877 — **Joannis**, chargé d'un cours de chimie à la Sorbonne, rue des Imbergères, 7, à Sceaux, S. P

1891 — **Job**, agrégé préparateur de chimie à l'École Normale.

1864 — **Jodin**, professeur de cinquième au lycée Montaigne.

1860 — **Joly** (H.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, professeur libre à la Faculté de droit de Paris, rue de Rennes, 106 *bis*.

1884 — **Jordan**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Rennes.

1845 — **Joubert** (le R. P.), agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, rue Lhomond, 26, S. P.

1857 — **Joubert**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Violet, 67 (Grenelle).

1882 — **Joubin** (P.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon.

1886 — **Joubin** (A.), chargé de cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Jouffret**, prof. de philosophie au lycée, et adjoint au maire de Marseille.

1890 — **Jouguet**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Faculté des lettres de Lille,

1869 — **Joyau**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont.

1892 — **Jubin**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Montmartre, 16.

1877 — **Jullian**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire de Bordeaux et du S.-O. de la France à la Faculté des lettres, cours de Tournon, à Bordeaux.

1876 — **Kolffer**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg.

1882 — **Kesternich**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

1866 — **Kliszowski**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1879 — **Kœnigs**, professeur de mécanique physique et expérimentale à la Sorbonne, à Bourg-la-Reine.

1873 — **Krantz**, doyen et prof. de littér. franç. de la Faculté des lettres de Nancy.

1877 — **Labrousse**, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux.

1851 — **Lachelier** (J.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Stanislas, 16.

1875 — **Lachelier** (H.), prof. de philosophie au lycée Condorcet, boulevard Saint-Michel, 143.

1857 — **Lacour** (F.) professeur honoraire de physique.

Promotions.

1874 — **Lacour** (E.), professeur adjoint de mathématiques à la Faculté des sciences de Nancy.

1875 — **Lacour** (L.), homme de lettres, rue Debrousses, 1.

1876 — **Lacour-Gayet**, prof. d'histoire au lycée Saint-Louis, en congé; chargé de conférences à la Sorbonne, rue Jacob, 46, **S. P.**

1874 — **Lafaye**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Sorbonne, rue d'Assas, 68, **S. P.**

1864 — **Laféteur**, censeur des études au lycée Janson.

1881 — **Laffont**, professeur de seconde au lycée de Bordeaux.

1870 — **Lafont**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.

1888 — **Lagabrielle**, professeur de mathématiques au lycée de Saint-Brieuc.

1885 — **Lahillone**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse.

1855 — **Laigle**, proviseur honoraire à Villers-Saint-Christophe (Aisne).

1873 — **Laignoux**, professeur de troisième au collège Stanislas, rue d'Assas, 22.

1849 — **Lalande** (Ch.), inspecteur honoraire d'académie, à Plessis-Saint-Jean, par Sergines (Yonne), **S. P.**

1885 — **Lalande** (André), professeur de philos. au lycée de Vanves, boulevard Saint-Michel, 95, **S. P.**

1893 — **Laloy**, professeur de seconde au lycée de Brest, en congé, avenue des Gobelins, 33, à Paris.

1885 — **Lamaire**, agrégé, professeur de mathématiques au collège Chaptal, **S. P.**

1868 — **Lame**, prof. de rhétorique au lycée et chargé d'un cours complémentaire de littérature française et latine à la Faculté des lettres, rue de la Liberté, 10, à Dijon.

1891 — **Lamirand**, professeur de physique au lycée de Toulouse.

1856 — **Landrin**, inspecteur honoraire d'académie, rue de France, 50, à Nice, **S. P.**

1893 — **Landry**, agrégé de philosophie, professeur directeur d'études au collège Chaptal, rue de Chantilly, 7, **S. P.**

1893 — **Lange**, professeur de troisième au lycée de Caen.

1894 — **Langevin**, agrégé de physique, boursier d'études à l'École Normale, boulevard de Port-Royal, 50.

1876 — **Lanson**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé, maître de conférences suppléant à l'École Normale, rue du Val-de-Grâce, 9.

1865 — **Lantoine**, ancien professeur de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, rue de Constantinople, 31.

1891 — **Lapointe**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Douai.

1858 — **Larocque**, inspecteur d'académie, directeur de l'Observatoire du Petit-Port, à Nantes.

1842 — **Lartail**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille.

1882 — **Lary**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.

1892 — **Lattès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice.

1856 — **Launay**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, place de la Vieille-Estrapade, 1.

1863 — **Launoy**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1896 — **Laureaux**, élève de la section de mathématiques.

Promotions.

1855 — **Laurent** (E.), professeur honoraire de lettres du lycée Charlemagne, rue de Rivoli, 214, S. P.

1861 — **Laurent** (F.), professeur de quatrième au collège Stanislas, rue du Montparnasse, 9.

1896 — **Laurentie**, élève de la section de littérature.

1885 — **Lavenir**, docteur ès sciences, boulevard des Batignolles, 15, S. P.

1882 — **Lavisse**, membre de l'Académie française, prof. et directeur d'études d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de Médicis, 5, S. P.

1888 — **Leau**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, S. P.

1876 — **Lebard**, professeur de physique au lycée, rue Basse de l'Hémicycle, 75, à Angoulême.

1895 — **Lebeau**, professeur de quatrième au lycée de Quimper.

1883 — **Lebègue** (E.), professeur d'histoire au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.

1894 — **Lebesgue**, agrégé de mathématiques, boursier d'études, rue Cassini, 6.

1889 — **Le Blanc**, professeur de rhétorique au lycée de Périgueux, S. P.

1877 — **Leblond**, agrégé, professeur de physique à l'École des officiers-torpilleurs, avenue Vauban, 17, à Toulon.

1879 — **Le Breton**, professeur adjoint de littérature française à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1880 — **Lecaplain**, professeur de physique au lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.

1857 — **Lechartier**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Rennes.

1883 — **Lechat** (H.), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Lyon, S. P.

1879 — **Leclerc du Sablon**, doyen et professeur de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse.

1864 — **Lecomte** (A.), professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue du Val-de-Grâce, 15.

1895 — **Lecomte**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Douai.

1880 — **Lécrivain**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse.

1885 — **Le Dantec**, agrégé, docteur ès sciences naturelles, préparateur des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, rue Victor-Considérant, 4.

1876 — **Leduc**, maître de conférences de physique à la Sorbonne, rue d'Assas, 136.

1851 — **Lefaivre**, ancien ministre plénipotentiaire, à Versailles.

1852 — **Lefebvre** (E.), professeur honoraire de physique du lycée, rue des Réservoirs, 22, à Versailles, S. P.

1867 — **Lefebvre** (Jules), professeur de mathématiques au lycée, rue de la Barre 31 *bis*, à Lille.

1885 — **Lefebvre** (P.), professeur de physique au lycée de Douai, S. P.

1873 — **Lefèvre** (J.), professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

1878 — **Lefèvre** (Léon), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Lille.

1884 — **Lefèvre** (Jules), professeur de sciences naturelles au lycée du Havre.

1875 — **Lefrançois**, profess. de mathématiques au lycée de Grenoble, S. P.

Promotions.

1839 — **Legentil** (Victor), professeur honoraire de seconde du lycée de Caen.
1895 — **Leger**, élève de la section de langues vivantes.
1859 — **Legouis** (le R.-P.), ancien agrégé préparateur d'histoire naturelle à l'École Normale, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, S. P.
1880 — **Le Goupils**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé.
1863 — **Legoux**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Toulouse.
1875 — **Legrand** (A.), agrégé de grammaire, rue du Château, 1, à Neuilly-sur-Seine, S. P.
1876 — **Legrand** (Jules), agrégé de philosophie, député des Basses-Pyrénées, sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur, boul. Pasteur, 52, S.P.
1885 — **Legrand** (G.), avoué, docteur en droit, avenue de Saint-Cloud, 41, Versailles.
1885 — **Legrand** (Ph.-E.), professeur-adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Lyon.
1886 — **Legras**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, chemin de Fontaine, 27, à Dijon.
1868 — **Lehanneur**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Caen.
1874 — **Lehugeur**, professeur d'histoire au lycée Henri IV et à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 73.
1883 — **Lelieuvre**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Caen.
1876 — **Lelorieux**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, boulevard Montparnasse, 35 *bis*.
1876 — **Lemaire**, professeur de philosophie au lycée d'Amiens.
1872 — **Lemaître** (Jules), membre de l'Académie française, professeur de Faculté hors rang, rue des Écuries-d'Artois, 39.
1855 — **Lemas**, inspecteur honoraire d'Académie, avenue du Midi, 27, à Limoges, S. P.
1878 — **Lemercier**, doyen et professeur de langue et littérature grecques de la Faculté des lettres, rue Pasteur, 3, à Caen.
1884 — **Lemoine**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 43.
1863 — **Le Monnier**, professeur de botanique à la Faculté des sciences et directeur du jardin botanique de Nancy, S. P.
1891 — **Lemoult**, agrégé de physique, docteur ès sciences, rue de l'Odéon, 13.
1880 — **Léna**, professeur de seconde au lycée Condorcet.
1847 — **Lenient**, professeur honoraire de poésie française de la Sorbonne, rue du Cardinal-Lemoine, 14, S. P.
1894 — **Léon**, agrégé d'histoire, boursier d'études, 14ª Spenerstrasse, Berlin.
1882 — **Léonard-Chalagnac**, professeur de cinquième au lycée de Bordeaux.
1855 — **Léotard**, doyen de la Faculté libre des lettres, cours Morand, 5, à Lyon.
1893 — **Lequintrec**, professeur de mathématiques au lycée de Rochefort.
1892 — **Le Roy**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.
1892 — **Leroy**, agrégé, préparateur au laboratoire de chimie organique à l'École des Hautes-Études (Collège de France).

Promotions.

1881 — **Lesage**, docteur en droit, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, rue de Monceau, 89.

1835 — **Lesans**, professeur de seconde au lycée de Nancy.

1841 — **Lesceur**, docteur ès lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Pierreclos, par Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

1879 — **Lesgourgues** (P.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Henri IV, S. P.

1882 — **Lesgourgues** (F.), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1891 — **Lespès**, professeur d'histoire au lycée d'Évreux.

1844 — **Lespiault**, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, à Nérac (Lot-et-Garonne), S. P.

1836 — **Lespieau**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de chimie au collège Chaptal, rue Denfert-Rochereau, 110.

1861 — **Letrait**, provis. honoraire du lycée de Périgueux, Léguillac de l'Auche, par Razac-de-l'Isle (Dordogne).

1845 — **Leune** (P.), professeur honoraire de philosophie du collège Rollin, quai de la Tournelle, 21.

1878 — **Leune** (A.), inspecteur d'Académie à Arras.

1849 — **Levasseur**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26.

1863 — **Le Vavasseur**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, place de la Trinité, 7, à Toulouse.

1838 — **Lévêque**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie grecque et latine au Collège de France, sentier des Tibilles, 4, à Bellevue (Seine-et-Oise), S. P.

1886 — **Levrault**, professeur de rhétorique au lycée d'Angers.

1843 — **Lévy** (E.), agrégé de mathématiques, ancien professeur au collège Sainte Barbe, rue des Feuillantines, 1.

1868 — **Lévy** (Armand), professeur de physique au lycée d'Alençon.

1867 — **Lévy** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1889 — **Lévy-Ullmann** (Gaston), maître de conférences de langue et littérature françaises à l'Université d'Upsala (Suède) et à Paris, rue Boccardor, 5.

1891 — **Lévy** (Ernest), professeur d'allemand au lycée d'Orléans, S. P.

1894 — **Lévy** (Albert), agrégé d'allemand, Feilnerstrass e, 2, Berlin.

1876 — **Lévy-Bruhl**, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue de Montalivet, 8, S. P.

1888 — **Lhébrard**, professeur de mathématiques spéciales au Prytanée militaire de la Flèche.

1866 — **Liard**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

1880 — **Liber**, professeur de sixième au lycée de Douai.

1894 — **Liéby**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Foix, en congé.

1889 — **Ligneau**, professeur de quatrième au lycée de Rouen.

1849 — **Lignier**, ancien examinateur des Écoles d'hydrographie de la marine, rue d'Erlanger, 25, à Paris, S. P.

Promotions.

1863 — **Lignières**, professeur honor. de mathématiques du lycée Louis-le-Grand boulevard Barbès, à Carcassonne.

1873 — **Lion** (J.), professeur d'histoire au lycée Janson, rue Notre-Dame-des Champs, 119.

1868 — **Lippmann**, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des Longitudes, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue de l'Éperon, 10.

1894 — **Litalien**, professeur de cinquième au lycée de Quimper.

1890 — **Lœwenstein-Jordan**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Lille.

1837 — **Loir**, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lyon, avenue Wagram, 58, à Paris.

1858 — **Loosen**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1886 — **Lorin** (Henri), chargé d'un cours de géographie coloniale à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1881 — **Lorquet**, professeur d'histoire au lycée Janson.

1895 — **Lubac**, agrégé de philosophie, boursier d'études de l'Université de Montpellier, aux Thermes romains, Amélie-les-Bains.

1866 — **Luchaire** (Achille), membre de l'Académie des sciences morales et polit. profes. d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 3

1894 — **Luchaire** (Julien), agrégé de grammaire, boursier d'études.

1855 — **Luguet**, profes. honor. de philosophie de la Faculté des lettres de Poitiers, rue de Grenelle, 59, à Paris.

1864 — **Lusson**, professeur honoraire de physique du lycée de La Rochelle.

1874 — **Lyon** (G.), maître de conférences de philosophie à l'École Normale, prof. de psychologie à l'Ecole de Fontenay-aux-Roses, boulevard Saint-Germain, 239.

1873 — **Mabilleau**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, chargé de conférences à la Faculté de droit, directeur du Musée social, rue Lascases, 5.

1884 — **Macé** (Alcide), maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres, rue Saint-Hélier, 80, à Rennes, S. P.

1868 — **Macé de Lépinay** (Auguste), professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV et prof. au lycée Racine, rue Claude-Bernard, 63, S. P.

1872 — **Macé de Lépinay** (Jules), prof. de physique à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.

1884 — **Magron**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

1892 — **Maige**, agrégé des sciences naturelles, préparateur de botanique à la Sorbonne.

1864 — **Mailliard**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Poitiers, S. P.

1895 — **Maître**, agrégé de philosophie, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).

1856 — **Maitrot**, prof. hon. de mathém. du lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 5

1879 — **Malavialle**, maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1883 — **Mâle**, professeur de rhétorique au lycée Lakanal, S. P.

Promotions.

1889 — **Malherbe**, avocat à la Cour d'appel, adjoint au maire, boulevard Sévigné, 7, à Rennes, **S. P.**
1887 — **Maluski**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue Vendôme, 74, à Lyon, **S. P.**
1865 — **Manœuvrier** (Édouard), agrégé de philosophie, secrétaire général de la Société de la Vieille-Montagne (Belgique), rue Richer, 19, à Paris.
1889 — **Manœuvrier** (Georges), agrégé, doct. ès sciences, direct. adjoint du laborat. de recherches physiq. à la Sorbonne, rue Monsieur-le-Prince, 26, **S. P.**
1872 — **Mangeot**, ancien prof. de mathém. spéc. au lycée de Troyes, en congé, **S. P.**
1894 — **Mantoux**, agrégé d'histoire et de géographie, Passmore Edwards Settlement Tavistock place, London W. C.
1872 — **Mantrand**, professeur honoraire de mathématiques au lycée Condorcet, rue Nouvelle, 11.
1843 — **Manuel**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Mignard, 11, à Paris-Passy, **S. P.**
1872 — **Marchal** (Pol), professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.
1873 — **Marchal** (Jean-Baptiste), profes. de mathématiques au lycée Saint-Louis.
1872 — **Marchand**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles.
1846 — **Marcou** (Léopold), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Four, 6.
1876 — **Marcou** (Georges), professeur de cinquième au lycée Condorcet, rue du Rocher, 84.
1879 — **Marcourt**, professeur de rhétorique au collège Rollin.
1870 — **Margottet**, recteur de l'Académie de Lille, **S. P.**
1846 — **Marguet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue Cochin, 4.
1892 — **Marijon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nîmes.
1848 — **Marion** (J.-A.), inspect. honor. d'Académie, à Saint-Jean-du-Gard (Gard).
1877 — **Marion** (Marcel), professeur adjoint d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Bordeaux.
1886 — **Marmier**, docteur ès sciences naturelles et en médecine, délégué à l'Institut Pasteur de Lille, rue Jules de Vicq, 22, à Fives-Lille.
1895 — **Maroger**, ancien élève de la section de mathématiques.
1853 — **Marotte** (A.), professeur honoraire de quatrième du lycée Condorcet, rue Saint-Florentin 8, **S. P.**
1891 — **Marotte** (F.), agrégé de mathématiques, doct. ès sciences, boursier d'études.
1887 — **Marsan**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Toulouse.
1859 — **Martel**, professeur de quatrième au lycée Carnot, rue Bausset, 22.
1872 — **Martha** (Jules), professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, rue de Bagneux, 16, **S. P.**
1878 — **Martin** (Fr.), profes. de philosophie au lycée, rue des Wetz, 3, à Douai.
1865 — **Martine**, professeur d'histoire au lycée Condorcet.
1888 — **Martinenche**, professeur de seconde au lycée de Nîmes.
1875 — **Martinet**, prof. de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
1858 — **Mascart** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique

Promotions.

au Collège de France, directeur du Bureau central météorologique, rue de l'Université, 176, **S. P.**

1891 — **Mascart** (J.), docteur ès sciences mathématiques, boulevard Raspail, 212.

1865 — **Maspero**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur du musée de Boulacq, avenue de l'Observatoire, 24, **S. P.**

1865 — **Masqueiier**, directeur des études à l'École Lacordaire, rue de Passy, 14.

1880 — **Massebieau**, professeur d'histoire au lycée de Rennes.

1894 — **Massoulier**, agrégé-préparateur de minéralogie à l'École Normale.

1847 — **Masure**, inspecteur honoraire d'académie, rue de la Paix, 5, à Orléans.

1857 — **Mathé**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Mont-de-Marsan.

1848 — **Mathet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Lyon, à Neuvic-sur-Isle (Dordogne), **S. P.**

1870 — **Mathieu** (P.), prof. de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand.

1890 — **Mathieu** (H.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Grenoble.

1891 — **Mathieu** (J.), professeur de mathématiques au collège d'Épinal.

1894 — **Mathiez**, professeur d'histoire au lycée de Montauban.

1886 — **Matignon**, maître de conférences de chimie minérale à la Sorbonne, professeur suppléant au Collège de France.

1885 — **Matruchot**, maître de conférences de botanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 18, **S. P.**

1890 — **Maurain**, professeur de physique au lycée de Lorient.

1877 — **Maxlon**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Poitiers.

1880 — **Mayer**, professeur de rhétorique au lycée Carnot, rue Miromesnil, 18.

1869 — **Mazeran**, professeur de cinquième au collège Rollin.

1852 — **Méalin**, proviseur honoraire du lycée de Nancy, rue de la Chappe, 12, à Bourges.

1886 — **Mélinand**, professeur de philosophie au lycée de Poitiers.

1878 — **Mellerio**, professeur de cinquième au lycée Janson, rue de la Tour, 79.

1856 — **Mellier**, inspecteur honoraire d'Académie, rue Saint-Dizier, 138, à Nancy.

1894 — **Mendel**, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes.

1832 — **Ménétrel**, inspecteur honoraire d'Académie, à Périgueux.

1854 — **Méray**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Dijon, **S. P.**

1882 — **Mercier** (Louis-Auguste), professeur de mathématiques au lycée de Laval.

1883 — **Mercier** (C.-P.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

1887 — **Hérieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Besançon.

1867 — **Mérimée**, doyen et professeur de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres, rue Roquelaine, 13, à Toulouse.

1896 — **Merland**, élève de la section de littérature.

1863 — **Merlin**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue Dalayrac, 18, à Fontenay-sous-Bois.

1882 — **Meslin**, prof. de physique à la Faculté des sciences de Montpellier, **S. P.**

1887 — **Mesnil**, agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, rue de Vaugirard, 227, **S. P.**

1874 — **Mesplé**, prof. de langues et littératures étrang. à l'École des lettres d'Alger.

1894 — **Meynier**, professeur de physique au collège de Nogent-le-Rotrou.

Promotions.

1845 — **Mézières** (A.), membre de l'Académie française, professeur honoraire, de littérature étrangère de la Sorbonne, député de Meurthe-et-Moselle, boulevard Saint-Michel, 57, **S. P.**

1890 — **Michaut**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Moulins, en congé, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), **S. P.**

1875 — **Michel** (Auguste), professeur d'histoire naturelle au collège Stanislas, **S. P.**

1877 — **Michel** (Henry), agrégé de philosophie chargé d'un cours d'histoire des doctrines politiques à la Sorbonne, rue Jouffroy, 79, **S. P.**

1880 — **Michel** (R.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.

1895 — **Michel** (Ch.), agrégé de mathématique, boursier d'études, rue Charlet, 11.

1884 — **Michon**, agrégé des lettres, attaché payé au Musée du Louvre, rue du Bac, 100, **S. P.**

1878 — **Milhaud**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, en congé ; docteur ès lettres, professeur suppléant de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1864 — **Millot** (L.-A.), professeur de mathématiques au lycée de Bourges.

1886 — **Millot** (L.-L.-E.), professeur de mathématiques au lycée de Toulon.

1892 — **Mineur**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.

1885 — **Mirman**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Reims, député de la Marne, avenue Victor-Hugo, 7.

1861 — **Moireau**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue de Vaugirard, 35.

1885 — **Molbert**, professeur de cinquième au lycée de Dijon.

1862 — **Molinier**, professeur d'histoire de la France méridionale à la Faculté des lettres de Toulouse.

1845 — **Molliard** (L.), agrégé de grammaire, ancien préfet des études au collège Sainte-Barbe, rue de l'Odéon, 10, **S. P.**

1888 — **Molliard** (M.), agrégé des sciences naturelles, docteur ès-sciences, chef des travaux pratiques au laboratoire physiologique de la Sorbonne, **S. P.**

1878 — **Moncceaux**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.

1848 — **Moncourt**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue des Fraises, 5, à Nantes, **S. P.**

1893 — **Mondain**, ancien élève de la section de physique, directeur de l'École du Palais, à Tananarive, **S. P.**

1834 — **Mondot**, vice-recteur hon. de la Corse, Grande-Rue, 16, à Castres, **S. P.**

1872 — **Monin**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Alfred-Stevens, 2.

1862 — **Monod** (G.), membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École des Hautes-Études, maître de conférences d'histoire du moyen âge et moderne, à l'École Normale, rue du Parc-de-Clagny, 18 *bis*, à Versailles, **S. P.**

1879 — **Monod** (A.), prof. de sixième au lycée Montaigne, boul. Saint-Michel, 57.

1896 — **Monod** (Albert), élève de la section de littérature.

1874 — **Montargis**, professeur de philosophie au lycée de Troyes, en congé.

1894 — **Montel**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue des Grandes Écoles, 17, à Poitiers.

1892 — **Montigny** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Simon, 4, à Ablon (Seine-et-Oise).

Promotions.

1887 — **Moog**, professeur de seconde au lycée de Reims.
1881 — **Morand**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.
1887 — **Moreau**, professeur de physique à la Faculté des sciences, avenue de la Gare, 49, à Rennes.
1878 — **Moreau-Nélaton**, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 73 *bis*, **S. P.**
1860 — **Morel** (G.), inspecteur général de l'enseignement secondaire, boulevard Saint-Germain, 26, **S. P.**
1893 — **Morel** (Maurice), professeur de seconde au lycée de Saint-Étienne.
1835 — **Morey**, à Tournan (Seine-et-Marne).
1878 — **Morillot**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble.
1856 — **Mossot**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.
1892 — **Mouthon**, professeur de mathématiques au lycée de Moulins.
1890 — **Mouton** (H.), agrégé, préparateur de botanique à l'École Normale.
1895 — **Muret**, ancien élève de la section d'histoire, place de La Borde, 12.

1894 — **Nadaud**, professeur de rhétorique au lycée de Cahors.
1895 — **Navarre**, professeur de rhétorique au lycée de Lorient.
1876 — **Nebout**, professeur de seconde au lycée de Rouen.
1880 — **Nepveu**, professeur de mathématiques au lycée de Limoges.
1861 — **Neyreneuf**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.
1880 — **Nicol**, prof. de mathématiques au lycée Janson, rue de la Tour, 11, **S. P.**
1867 — **Niebylowski**, professeur de mathématiques au lycée de La Rochelle.
1865 — **Niewenglowski**, inspecteur d'académie à Paris, rue de l'Arbalète, 35.
1865 — **Noguès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson.
1858 — **Nolen**, recteur honoraire, rue du Débarcadère, 7 *bis*, à Paris, **S. P.**
1884 — **Nollet**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, rue de Lille, 57.
1850 — **Nouël**, professeur honoraire de physique du lycée de Vendôme.
1880 — **Nougaret**, proviseur du lycée de Cherbourg.
1888 — **Nouvel**, professeur d'histoire au lycée de Chartres.

1896 — **Obriot**, élève de la section de mathématiques.
1876 — **Offret** (A.), professeur de minéralogie à la Faculté des sciences, chemin des Pins, 53, villa Sans-Souci, à Lyon.
1862 — **Olivier**, proviseur du lycée de Nice.
1885 — **Onde**, professeur de mathématiques au lycée de Clermont, **S. P.**
1884 — **Oudot**, professeur de mathématiques au lycée, rue du Trech, 43, à Tulle.
1893 — **Ozil**, professeur de mathématiques au collège de Bône.

1872 — **Pacaut**, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, rue Guy-de-la-Brosse, 5.
1883 — **Padé**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences de Lille.
1885 — **Padovani**, professeur de rhétorique au lycée de Nice.
1886 — **Pagès**, professeur d'histoire au lycée Voltaire.
1883 — **Painlevé**, maître de conférences de géométrie descriptive et de calcul différentiel et intégral à l'École Normale, rue de Rennes, 99.

1887 — **Paoli**, agrégé de mathématiques, ancien professeur de l'Université, rue de Grenelle, 165.
1880 — **Papelier**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans.
1890 — **Paquet**, professeur d'histoire au lycée, avenue Vauban, 5, à Toulon.
1881 — **Paraf**, profes. adjoint de mathém. à la Faculté des sciences de Toulouse.
1881 — **Parigot**, prof. de rhétorique au lycée Condorcet, avenue de Villiers, 88.
1879 — **Paris** (Pierre), professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à la Faculté des lettres et directeur de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux.
1875 — **Parmentier**, professeur de chimie à la Faculté des sciences et directeur de la station agronomique de Clermont.
1890 — **Parodi**, professeur de philosophie au lycée de Limoges.
1864 — **Parpaite**, professeur de mathématiques au lycée de Vanves.
1883 — **Parturier**, professeur de cinquième au lycée du Havre.
1842 — **Passerat**, professeur honoraire de seconde du lycée de Tours, rue Gustave-Courbet, 32, à Paris.
1865 — **Patenôtre**, ambassadeur de France à Madrid, S. P.
1894 — **Patte**, professeur de physique au collège de Châteaudun.
1882 — **Péchard**, directeur adjoint du laboratoire de l'École Normale, chargé de cours de chimie à la Sorbonne, professeur de chimie à l'École de Fontenay-aux-Roses, S. P.
1895 — **Peguy**, boursier d'études à la Sorbonne, rue de l'Estrapade, 7.
1865 — **Peln**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV.
1870 — **Peine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet.
1882 — **Pélissier**, professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'histoire à la Faculté des lettres, boulev. Jeu-de-Paume, 33, à Montpellier, S. P.
1870 — **Pellat**, professeur adjoint de physique générale à la Sorbonne, professeur à la maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, avenue de l'Observatoire, 3.
1862 — **Pellerin**, agrégé, ancien professeur de physique à l'École de médecine de Nantes, S. P.
1868 — **Pellet**, doyen honoraire et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences, rue Pascal, 30, à Clermont, S. P.
1870 — **Pellisson**, ancien inspecteur d'académie à Périgueux, rue Censier, 41, à Paris.
1863 — **Penjon**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lille, rue du Bloc, 10, à Douai.
1892 — **Pény**, professeur de physique au collège de Saint-Mihiel.
1881 — **Pératé**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint du Musée national de Versailles, S. P.
1887 — **Perchot**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'observatoire de Paris, avenue d'Orléans, 12.
1881 — **Perdrix**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.
1890 — **Perdrizet**, agrégé des lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes, en mission à l'étranger.
1881 — **Pérès**, professeur de philosophie au lycée de Grenoble, chargé d'un cours de science de l'Éducation à la Faculté des lettres.
1894 — **Pérez** (F.), élève de quatrième année à l'École.
1895 — **Pérez** (Charles), agrégé préparateur de zoologie à l'École Normale.

1876 — **Périer**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet.
1896 — **Permot**, élève de la section de littérature.
1857 — **Pérot** (P.), inspecteur d'académie à Évreux.
1847 — **Perraud** (S. É. le cardinal), agrégé d'histoire, membre de l'Académie française, évêque d'Autun, **S. P.**
1838 — **Perreau** (F.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**
1843 — **Perrens**, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspect. général honor. de l'enseig. secondaire, profess. honor. d'histoire et de littérature de l'École Polytechnique, rue Vineuse, 21, Paris-Passy, **S. P.**
1864 — **Perrier** (E.), membre de l'Académie des sciences, profes.-administrateur de zoologie du Muséum, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, rue Gay-Lussac, 28, **S. P.**
1882 — **Perrier** (R.), maître de conférences de zoologie à la Sorbonne, boulevard Montparnasse, 84.
1891 — **Perrin** (J.-B.), chargé d'un cours de chimie physique à la Sorbonne, rue Rousselet, 37.
1892 — **Perrin** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux, **S. P.**
1852 — **Perrot** (G.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prof. d'archéologie à la Sorbonne, en congé, directeur de l'École Normale, **S. P.**
1857 — **Perroud**, recteur de l'académie de Toulouse.
1840 — **Pessonneaux** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Bonaparte, 80.
1872 — **Pessonneaux** (R.), professeur de quatrième au lycée Henri IV.
1881 — **Petit** (A.), professeur d'histoire au lycée Janson, rue Poirson, 12.
1883 — **Petit** (P.), professeur de chimie agricole et directeur du laboratoire de brasserie à la Faculté des sciences de Nancy.
1860 — **Petit de Julleville**, professeur de littérature française du moyen âge à la Sorbonne, rue Éblé, 6.
1888 — **Petitdidier**, professeur de seconde au lycée de Roanne, **S. P.**
1887 — **Petiteau**, professeur de physique au lycée et de chimie à l'École de médecine de Nantes.
1881 — **Petitjean**, professeur de quatrième au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 32.
1870 — **Petot**, profes. de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences de Lille.
1880 — **Pétrovitch**, professeur à la Faculté des sciences, 36, Kossautch-Venac, à Belgrade (Serbie).
1878 — **Pfister**, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des lettres de Nancy.
1840 — **Phillibert** (H.), professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres d'Aix.
1869 — **Phillibert** (A.), professeur de philosophie au lycée de Clermont, en congé, à Valréas (Vaucluse).
1890 — **Phillipot**, agrégé de grammaire, professeur de littérature romane à l'Université de Lund (Suède).
1874 — **Picard** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'analyse supérieure et d'algèbre supérieure à la Sorbonne, professeur de mécanique rationnelle à l'École Centrale, rue Soufflot, 13, **S. P.**
1879 — **Picard** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Victor-Hugo, 140, à Tours.

Promotions.

1879 — **Picard** (L.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Saint-Pétersbourg, 22.

1885 — **Picart** (Luc), professeur adjoint, chargé du cours d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille.

1864 — **Pichon** (Ad.), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, rue Notre-Dame-des-Champs, 44.

1888 — **Pichon** (R.), professeur de rhétorique au lycée, avenue de Paris, 30, à Versailles.

1866 — **Piéron**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue d'Assas, 50.

1868 — **Pierre**, inspecteur d'académie, directeur de l'enseignement primaire du Nord, rue d'Antin, 35, à Lille.

1881 — **Pigeon**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences et professeur à l'École de médecine, rue Millotel, 3, à Dijon, S. P.

1862 — **Pingaud** (L.), correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, profes. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon, S. P.

1890 — **Pingaud** (A.), agrégé d'histoire, attaché au Ministère des Affaires étrangères, rue Gay-Lussac, 49.

1879 — **Pionchon**, professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble.

1873 — **Piquet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1882 — **Piésent**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

1861 — **Pluzanski**, proviseur du lycée de Besançon.

1883 — **Poincaré**, chargé d'un cours de physique à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Normale de Sèvres, rue d'Assas, 17.

1837 — **Poinsignon**, inspecteur honoraire d'académie, rue Garinet, 7, à Châlons-sur-Marne.

1854 — **Poiré**, professeur honoraire de physique du lycée Condorcet, boulevard des Batignolles, 84.

1872 — **Poirier**, doyen et professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Clermont, S. P.

1894 — **Poirot**, Universetets lektos Brunnsparken, 10, Helsingfors (Finlandô).

1860 — **Porchon**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles.

1847 — **Postelle**, proviseur honoraire, boulevard du Lycée, 36, à Vanves.

1888 — **Pottevin**, prépar. de microbie appliquée à l'Institut Pasteur, rue Dutot, 25.

1874 — **Pottier**, conservateur adjoint au Musée et professeur suppléant à l'École du Louvre; prof. suppléant à l'École des Beaux-Arts, rue Beethoven, 4, à Passy, S. P.

1861 — **Poujade**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1846 — **Poyard**, prof. hon. de rhétorique du lycée Henri IV, rue de Tournon, 14.

1893 — **Pradines**, professeur suppléant de philosophie au lycée de Belfort.

1870 — **Pressoir**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, rue Denfert-Rochereau, 21.

1878 — **Priem**, professeur de sciences naturelles au lycée Henri IV, boulevard Saint-Germain, 135.

1856 — **Prolongeau**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée d'Angoulême, rue Turenne, 194, à Bordeaux.

1853 — **Pruvost**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue de la Tour, 11, à Passy, S. P.

Promotions.

1878 — **Puech**, maître de confér. de langue et littérature grecques à la Sorbonne.
1875 — **Puiseux** (P.), astronome adjoint à l'Observatoire, professeur adjoint de mécanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 2, S. P.
1860 — **Pujet**, prof. de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Rennes.
1883 — **Puzin**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1848 — **Quinot**, profes. honoraire de seconde du lycée Condorcet, rue de Paris, 1, à Nice.
1883 — **Quiquet**, actuaire de la compagnie d'assurances sur la vie *la Nationale*, boulevard Saint-Germain, 92.

1873 — **Rabaliet**, agrégé de grammaire, chef d'institution à Angoulême, S. P.
1875 — **Rabaud**, professeur de seconde au lycée Charlemagne, rue des Feuillantines, 10, S. P.
1866 — **Rabier**, directeur de l'enseignement secondaire, au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.
1864 — **Raby**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, rue du Vertgalant, 11, à Moulins.
1881 — **Radet**, professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres, rue de Cheverus, 9 *bis*, à Bordeaux, S. P.
1879 — **Raffy**, chargé de cours à la Sorbonne, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue Nicole, 7, S. P.
1893 — **Rageot**, professeur de philosophie au lycée d'Oran.
1857 — **Raingeard**, professeur honoraire de physique du lycée de Niort, rue de Paimbeuf, 17, à Pornic (Loire-Inférieure).
1861 — **Rambaud**, sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rue d'Assas, 76, S. P.
1881 — **Rauh**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.
1886 — **Raveau**, préparateur de physique à la Sorbonne, rue des Écoles, 5.
1885 — **Raveneau**, professeur d'histoire au collège Stanislas, S. P.
1890 — **Ray**, (Julien), maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences quai Claude-Bernard, 32, à Lyon.
1896 — **Raynaud**, élève de la section des langues vivantes.
1859 — **Rayet** (G.), correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, à Floirac, près Bordeaux.
1877 — **Rébelliau**, agrégé, docteur ès lettres, bibliothécaire adjoint de l'Institut, chargé de cours de littérature française à l'École de Saint-Cloud, quai Conti, 23, S. P.
1861 — **Rebière**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Arago, 112.
1875 — **Rebuffel**, professeur de mathématiques au lycée de Nice.
1881 — **Recoura**, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Dijon.
1891 — **Régan**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Quentin.

Promotions.

1866 — **Régismanset**, inspecteur d'académie à Aix, S. P.
1876 — **Reinach** (S.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, rue de Lisbonne, 38, à Paris, S. P.
1873 — **Rémond** (Th.), inspecteur d'académie à Troyes.
1875 — **Rémond** (H.), inspecteur d'académie à Périgueux.
1855 — **Rémy**, professeur honoraire de seconde du lycée du Havre.
1866 — **Renan**, astronome adjoint à l'Observatoire, rue Soufflot, 19, à Paris.
1894 — **Renaud**, professeur de physique au collège de Verdun.
1895 — **Renault**, ancien élève de la section de philosophie, rue Lécluse, 6.
1884 — **Renaux**, agrégé de mathématiques, astronome adjoint à l'Observatoire de Bouzaréah, près d'Alger.
1886 — **Renel**, maître de conférences de philologie classique à la Faculté des lettres de Besançon,
1847 — **Répelin**, professeur honoraire de philosophie du lycée, 1, rue du Jardin-des-Plantes, 1, à Lyon.
1839 — **Révillout**, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres, rue Aiguillerie, 51, à Montpellier.
1867 — **Revoil**, professeur de mathématiques au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.
1895 — **Rey** (Joseph), élève de la section d'histoire naturelle.
1896 — **Reynaud**, élève de la section de langues vivantes.
1880 — **Reynier**, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 27.
1845 — **Ribert**, ancien préfet, avenue de la Défense, 17, à Puteaux (Seine).
1862 — **Ribot**, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, S. P.
1853 — **Ribout**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Louis-le-Grand, avenue de Picardie, 30, à Versailles, S. P.
1866 — **Richard** (A.-L.), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12.
1880 — **Richard** (Gaston), professeur de philosophie au lycée du Havre.
1884 — **Richard** (J.-A.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Tours.
1891 — **Richard** (E.), profes. de mathématiques au lycée de Caen.
1883 — **Riemann**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Louis-le-Grand, rue Boulard, 35.
1882 — **Rigout**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.
1870 — **Rinn**, professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Rodier, 59.
1873 — **Riquier**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Caen, S. P.
1857 — **Rittier**, professeur honoraire de langues anciennes du collège Rollin, avenue de la République, 23 *bis*, à Villemomble (Seine).
1884 — **Rivals**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de chimie au collège Chaptal, rue Touillier, 6.
1875 — **Rivière**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, S. P.
1876 — **Robert** (P.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Turin, 11.
1878 — **Robert** (Édouard), censeur des études au lycée d'Alger.
1887 — **Robert** (Abel), professeur de rhétorique au lycée de Troyes.

Promotions.

1858 — **Robin**, directeur de l'Éducation intégrale, poste restante à Aukland (Nouvelle-Zélande), **S. P.**
1888 — **Roche**, professeur de rhétorique au lycée de Rouen.
1862 — **Rocherolles**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue de Fleurus, 2, **S. P.**
1896 — **Rocquemont**, élève de la section de mathématiques.
1879 — **Rodier**, professeur de sciences naturelles au lycée, en congé, directeur du jardin botanique de Bordeaux.
1885 — **Rolland** (Étienne), professeur de physique au lycée de Pau.
1886 — **Rolland** (Romain), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à l'École Normale, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.
1887 — **Rolland** (Paul), professeur de rhétorique au lycée de Brest.
1882 — **Rondeau**, professeur de mathématiques au lycée de Châteauroux.
1883 — **Roos**, professeur de sciences naturelles au lycée de Digne.
1867 — **Roques** (Maurice), prof. de troisième au lycée Condorcet, rue Clapeyron, 9.
1894 — **Roques** (Mario), agrégé de grammaire, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.
1890 — **Rosenthal**, professeur d'histoire au lycée de Dijon.
1880 — **Rossignol**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.
1867 — **Rouard**, professeur de quatrième au lycée de Toulouse.
1885 — **Rouger**, professeur d'histoire, en congé, à La Chartre (Sarthe).
1890 — **Rougier** (A.), professeur d'histoire au lycée d'Aix.
1875 — **Rousseaux**, professeur de physique au lycée du Havre.
1896 — **Rousvel**, élève de la section de philosophie.
1857 — **Rousselin**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, boulevard Hoche, 10, à Villeneuve-sur-Yonne.
1891 — **Rousselle**, professeur de troisième au lycée de Nevers.
1867 — **Rousset**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 20.
1887 — **Roussot**, professeur de rhétorique au lycée de Caen.
1894 — **Roustan**, professeur délégué de philosophie au lycée Saint-Louis, rue Le Goff, 7.
1853 — **Rouxel**, professeur honoraire de physique du lycée de Pau.
1892 — **Rouyer**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée d'Alger.
1877 — **Roy**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon.
1854 — **Royer**, doyen et professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Dijon.
1853 — **Royet** (Ch.), professeur honoraire du lycée de Montpellier, rue Saint-Joseph, 22, à Grenoble.
1893 — **Rozet**, agrégé de grammaire, rue Gay-Lussac, 66.
1892 — **Rudler**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Étienne.
1889 — **Ruyssen**, professeur de philosophie au lycée, avenue du Mail, 28, à La Rochelle, **S. P.**

1861 — **Sabatier** (Th.), professeur de physique au lycée de Carcassonne.
1874 — **Sabatier** (P.), professeur de chimie à la Faculté des sciences de Toulouse, **S. P.**

Promotions.

1887 — **Sacerdote**, agrégé, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, boulevard Saint-Michel, 97, en congé.
1890 — **Sagnac** (G.), agrégé, préparateur de physique au laboratoire d'enseignement de la Sorbonne, rue Paillet, 4, S. P.
1891 — **Sagnac** (P.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres, rue Paillet, 4, S. P.
1852 — **Saint-Loup**, doyen honoraire, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences de Besançon.
1882 — **Salles**, profes. de cinquième au lycée Janson, rue Bugeaud, 9.
1878 — **Salomon** (Ch.), prof. de rhétorique au lycée Condorcet, rue Soufflot, 9.
1880 — **Salomon** (H.), prof. d'histoire au lycée Henri IV, boulevard Raspail, 284 (place Denfert-Rochereau).
1848 — **Sarcey**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue de Douai, 59, S. P.
1858 — **Sarradin**, professeur de seconde au lycée, rue Montbauron, 18, à Versailles, S. P.
1894 — **Sarrieu**, professeur de philosophie au collège de Mortain (Manche).
1893 — **Sarthou**, professeur de troisième au lycée de Toulouse.
1887 — **Sauvaire**, professeur de physique au lycée de Saint-Pierre (Martinique).
1878 — **Sautreaux** (L.), professeur de philosophie au lycée de Lyon, en congé, S. P.
1881 — **Sautreaux** (C.), professeur de mathématiques au lycée de Grenoble, S. P.
1873 — **Sauvage**, prof. de mathém. pures à la Faculté des sciences de Marseille.
1882 — **Schlesser**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet.
1888 — **Schneider**, professeur de seconde au lycée de Toulouse.
1872 — **Séailles**, professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.
1856 — **Segond** (E.) professeur honoraire de philosophie du collège Stanislas, rue Meyerbeer, 15, à Nice.
1892 — **Segond** (J.), professeur de philosophie au lycée de Carcassonne.
1843 — **Séguin**, recteur honoraire, rue Ballu, 1, à Paris.
1874 — **Seignobos**, professeur suppléant d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de l'Odéon, 15.
1858 — **Séligmann**, agrégé des lettres, recev. des finances à Paris, rue Franklin, 8.
1887 — **Selves**, professeur de rhétorique au lycée d'Agen.
1870 — **Semis**, professeur de physique au lycée de Grenoble, S. P.
1847 — **Serré-Guino**, anc. examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, prof. hon. de physique de l'École Normale de Sèvres, rue du Bac, 114.
1894 — **Seure**, agrégé de lettres, membre de l'École française d'Athènes, rue Saint-Charles, 135, à Paris, S. P.
1890 — **Sibuet**, professeur de mathématiques au lycée de Montpellier.
1893 — **Simiand**, ancien pensionnaire de la fondation Thiers, rue Le Goff, 7.
1867 — **Simon** (Paul), ancien professeur de mathématiques au collège Stanislas, en congé.
1884 — **Simon** (Julien), professeur de quatrième au lycée de Chartres.
1887 — **Simon** (Louis), docteur ès sciences, préparateur-chef de chimie à la Sorbonne, rue Vauquelin, 15.
1882 — **Simonin**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Vendôme, astronome à l'Observatoire de Nice, S. P.
1882 — **Sinoir**, professeur de rhétorique au lycée de Laval, S. P.

Promotions.

1849 — **Sirodot**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur honoraire de zoologie de la Faculté des sciences de Rennes.
1885 — **Sirven**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique à l'École alsacienne, rue Denfert-Rochereau, 21.
1860 — **Sirvent**, professeur de physique au lycée Saint-Louis.
1847 — **Sœhnée**, prof. hon. de lettres du lycée Henri IV, rue de la Michodière, 7.
1886 — **Soudée**, professeur de mathématiques au lycée de Valenciennes.
1868 — **Souquet**, proviseur du lycée de Gap.
1893 — **Soundille**, professeur de seconde au lycée de Rochefort.
1873 — **Souriau** (P.), professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix, suppléant à celle de Nancy.
1875 — **Souriau** (M.), professeur d'histoire de la littérature et de l'art normands à la Faculté des lettres de Caen.
1882 — **Spinnler**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1864 — **Staub**, proviseur du lycée Lakanal.
1859 — **Stéphan**, correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire et prof. d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille.
1848 — **Stoffel**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Strasbourg, rue des Clefs, 10, à Schlestadt (Alsace), **S. P.**
1851 — **Stouff** (P.-F.-X.), inspecteur honoraire d'académie, à Arbois.
1855 — **Stouff** (P.-A.), prof. honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul.
1882 — **Stouff** (A.-X.), professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences, rue de Lorraine, à Besançon, 7, **S. P.**
1870 — **Strehly**, profess. de cinquième au lycée Montaigne, rue de Vaugirard, 16.
1885 — **Strowski** (F.), professeur de cinquième au lycée Lakanal.
1891 — **Strowski** (S.), professeur de philosophie au lycée de Pontivy.
1886 — **Suarès**, ancien élève de la section d'histoire.
1856 — **Subé**, proviseur honoraire du lycée de Limoges, rue Guichard, 5, à Paris.
1872 — **Suérus**, censeur sous-directeur des études littéraires au lycée Saint-Louis.
1895 — **Sueur**, professeur de physique au collège de La Fère.
1886 — **Surer**, professeur de rhétorique au Prytanée militaire de La Flèche.
1867 — **Szymanski**, inspecteur d'académie à Alger.

1896 — **Talagrand**, élève de la section de grammaire.
1858 — **Talion**, professeur honoraire de troisième au lycée, à Verteuil-sur-Charente (Charente), **S. P.**
1838 — **Tamesse**, professeur honoraire de seconde du lycée d'Évreux, quai Valmy, 53, à Paris, **S. P.**
1866 — **Tannery**, sous-directeur et maître de conférences de mathématiques à l'École Normale.
1855 — **Taratte** (É.), professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Évreux.
1889 — **Taratte** (F.), professeur de mathématiques au lycée de Gap.
1887 — **Tcheng-Siou-Sien**, licencié ès-sciences mathématiques, professeur à l'arsenal de Fou-Tcheou.
1861 — **Teissier**, professeur honoraire de physique du lycée de Nice.
1857 — **Terrier** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet

Promotions.

professeur de littérature française à l'École Normale de Sèvres, rue d'Aumale, 10.

1863 — **Terrier** (L.), professeur de physique au lycée de Laval.

1892 — **Téry**, professeur de philosophie au lycée de Laval.

1856 — **Tessier**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Caen.

1888 — **Teste**, professeur d'histoire au lycée de Poitiers.

1867 — **Texcier**, professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen.

1883 — **Texte**, professeur de littératures comparées modernes à la Faculté des lettres de Lyon, S. P.

1877 — **Thamin**, profess. de philosophie au lycée Condorcet, suppléant d'histoire de la philosophie moderne au Collège de France, r. Gay-Lussac, 16, S. P.

1896 — **Tharaud**, élève de la section de grammaire.

1858 — **Thévenet**, professeur de Faculté, directeur et professeur de mathématiques de l'École des sciences d'Alger.

1892 — **Thévenot**, censeur des études au lycée de Cherbourg.

1877 — **Thiaucourt**, prof. de littérature latine à la Faculté des lettres de Nancy.

1890 — **Thiébaut**, répétiteur au lycée Henri IV.

1873 — **Thimont**, professeur de physique au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 144.

1877 — **Thirion** (Ernest), professeur de rhétorique au lycée de Rennes.

1877 — **Thirion** (Paul), profes. d'histoire au lycée Charlemagne, place Jussieu, 7.

1892 — **Thiry**, boursier d'études à la Sorbonne.

1865 — **Thomas** (J.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Lille.

1880 — **Thomas** (L.), prof. de physique générale et météorologie à l'École des sciences d'Alger.

1880 — **Thouvenel**, professeur de physique au lycée Charlemagne, rue des Arènes, 9, S. P.

1846 — **Thouvenin** (J.), inspecteur honoraire d'académie, à Nancy.

1892 — **Thouverez**, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

1889 — **Thybaut**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, r. Legendre, 92.

1880 — **Tissier**, professeur de physique au lycée Voltaire.

1843 — **Tivier**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, rue d'Havernas, 9, à Amiens, S. P.

1893 — **Tourey**, agrégé de physique, rue Gay-Lussac, 56.

1850 — **Tournier**, maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, rue de Tournon, 16, S. P.

1869 — **Tournois**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue du Val-de-Grâce, 9.

1858 — **Tourrès**, professeur de mathématiques au lycée de Nîmes.

1865 — **Toutain**, professeur adjoint de Faculté, chargé de conférences à la première section de l'École des Hautes-Études.

1893 — **Treffel**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1888 — **Tresse**, prof. de mathématiques au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 164, S. P.

Promotions.

1848 — **Troost**, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie et directeur d'études à la Sorbonne, rue Bonaparte, 84, **S. P.**

1895 — **Vachon**, élève de quatrième à l'École Normale.
1888 — **Vacherot** (Charles), professeur de quatrième au lycée de Tunis.
1888 — **Vacon**, prof. de mathématiques au collège de Vitry-le-François (Marne).
1882 — **Valès**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.
1891 — **Vallaux**, professeur d'histoire au lycée, rue de Siam, 48, à Brest.
1894 — **Vallette**, agrégé des lettres, professeur à l'Université de Lausanne.
1880 — **Valot**, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux, **S. P.**
1847 — **Valson**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, doyen de la Faculté libre des sciences, rue Vaubecour, 14, à Lyon, **S. P.**
1858 — **Van Tieghem** (Ph.), membre de l'Académie des sciences, prof.-administ. de botanique du Muséum, *Vice-Président de l'Association*, rue Vauquelin, 22, **S. P.**
1891 — **Van Tieghem** (P.), professeur de seconde au lycée de Chartres.
1883 — **Vanvincq**, professeur de rhétorique au lycée de Pau, **S. P.**
1838 — **Vaperean**, agrégé de philosophie, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, boulevard Saint-Michel, 10, **S. P.**
1867 — **Vast**, ancien professeur d'histoire au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de Rome, 69, **S. P.**
1893 — **Vaucheret**, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing.
1889 — **Vauthier**, professeur de physique au collège d'Armentières.
1869 — **Verdier** (Henri), proviseur du lycée de Bordeaux.
1890 — **Verdier** (Eug.), professeur de mathématiques au lycée de Saint-Étienne.
1872 — **Verdin**, professeur de physique au lycée d'Alger.
1876 — **Vernier**, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon.
1889 — **Versavaud**, professeur de troisième au lycée de Nice.
1890 — **Vesini**, inspecteur d'académie, adjoint au Directeur général de l'enseignement en Tunsie, **S. P.**
1848 — **Vessiot** (J.-B.), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Géménos (Bouches-du-Rhône).
1884 — **Vessiot** (E.), professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Lyon.
1885 — **Vèzes**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences, rue Sanbat 15, à Bordeaux, **S. P.**
1890 — **Vial**, professeur de rhétorique au lycée de Reims.
1848 — **Viant**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue de Constantine, 21, à La Flèche.
1891 — **Vidal** (Gaston), professeur de physique au collège d'Auxerre.
1863 — **Vidal de la Blache**, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6.
1892 — **Vieillefond**, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais.
1893 — **Vignal**, ancien élève de la section de littérature, rue Le Goff, 5, **S. P.**
1893 — **Vignes**, professeur de mathématiques au lycée de Constantine.
1848 — **Vignon**, prof. hon. de rhétorique du lycée, quai des Célestins, 6, à Lyon.

Promotions.

1881 — **Villard**, profes. de physique au lycée Condorcet, en congé.
1894 — **Villemeuve**, professeur de rhétorique au lycée, place Pascal-Duprat, à Mont-de-Marsan.
1892 — **Vincent**, agrégé, préparateur adjoint de physique à l'École Normale.
1856 — **Vintéjoux** (F.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Saint-Germain, 139.
1888 — **Vintéjoux** (J.), profess. de mathématiques spéciales au lycée de Dijon.
1861 — **Violle**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique au Conservatoire des arts et métiers, boulevard Saint-Michel, 89, **S. P.**
1862 — **Virat**, professeur de seconde au lycée de Lyon.
1855 — **Vitasse**, prof. de mathématiques au lycée, rue du Château, 41, à Brest.
1873 — **Vivet**, professeur de sciences physiques et naturelles au lycée de Troyes.
1881 — **Vogt**, professeur adjoint, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**
1850 — **Voigt**, professeur honoraire de physique du lycée de Lyon, à Géanges, par Saint-Loup-de-la-Salle (Saône-et-Loire).
1862 — **Voisin** (A.), censeur des études au lycée Buffon.
1865 — **Voisin** (J.-B.), professeur de rhétorique au lycée de Versailles.
1890 — **Vollucz**, professeur de mathématiques au collège de Chartres.

1838 — **Waddington**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, prof. honor. d'histoire de la philosophie ancienne de la Sorbonne, avenue de Villars, 7, **S. P.**
1873 — **Wahl** (M.), Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique aux colonies, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Rome, 83.
1892 — **Wahl** (R.), professeur de seconde au lycée de Montluçon, en congé, rue Baudin, 2, à Paris.
1873 — **Waille** (V.), professeur de Faculté, professeur de langue et littérature françaises à l'École des lettres d'Alger.
1862 — **Waleckl**, ancien inspecteur général de l'Instruction publique aux colonies (sciences), rue Trezel, 4, **S. P.**
1880 — **Wallerant**, maître de conférences de géologie à l'École Normale.
1831 — **Wallon** (H.), sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique, quai Conti, 25, **S. P.**
1862 — **Wallon** (P.-H.), agrégé de grammaire, manufacturier, route d'Éauplet, à Rouen, **S. P.**
1875 — **Wallon** (Ét.), prof. de physique au lycée Janson, rue Prony, 65, **S. P.**
1860 — **Waltz** (A.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**
1895 — **Waltz** (R.), professeur de lettres au collège de Château-Thierry.
1884 — **Wehrlé** (l'abbé), vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, rue Saint-Jacques, 252.

Promotions

1887 — **Weil** (René), professeur de philosophie au lycée de Chartres.
1896 — **Weil** (A.), élève de la section de grammaire.
1878 — **Weill** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Belfort.
1883 — **Weill** (Georges), professeur d'histoire au lycée Carnot, **S. P.**
1874 — **Weimann**, professeur de sixième au lycée Condorcet.
1888 — **Weiss**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Rennes.
1881 — **Weisch**, professeur de minéralogie et géologie à la Faculté des sciences de Poitiers, **S. P.**
1894 — **Weulersse**, professeur d'histoire au lycée de Toulon, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du monde).
1852 — **Wescher**, agrégé des lettres, ancien conservateur adjoint et ancien professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, rue Notre-Dame-des-Champs, 27, **S. P.**
1835 — **Wiesener**, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 147, **S. P.**
1893 — **Wilbois**, ancien élève de la section de physique, rue Stanislas, 5.
1882 — **Wogue**, professeur de seconde au collège Rollin.
1848 — **Wolf** (Ch.), membre de l'Académie des sciences, astronome honoraire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie physique à la Sorbonne, rue des Feuillantines, 1, **S. P.**
1887 — **Worms**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, agrégé et chargé de cours à la Faculté de droit de Caen, auditeur au Conseil d'État, directeur de la *Revue internationale de sociologie*, rue Quincampoix, 35, à Paris, **S. P.**

1860 — **Yon**, inspecteur d'académie à Montpellier.
1891 — **Yver**, professeur d'histoire au lycée de Tunis.
1894 — **Yvon**, professeur de seconde au lycée d'Angoulême.

1869 — **Zahn**, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.
1868 — **Zeller** (B.), professeur adjoint, maître de conférences d'histoire à la Sorbonne, répétiteur de littérature et d'histoire à l'École polytechnique, rue du Luxembourg, 28.
1861 — **Zévort** (E.), recteur de l'académie de Caen, **S. P.**
1891 — **Zimmermann**, agrégé d'histoire, avenue de Montsouris, 24.
1883 — **Zyromski**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse.

Nombre des membres au 1er janvier 1898			1393
Membres nouveaux		34	
Décédés	33	33	
Rayés	0		
Différence		1	1
Nombre des membres au 1er janvier 1899			1394

TABLEAU COMPARATIF DES COTISATIONS ANNUELLES

Au 1er janvier 1898 et au 1er janvier 1899.

	1er janvier 1898.	1er janvier 1899.
1846	457	457
1847	492	492
1848	406	406
1849	467	467
1850	474	474
1851	520	520
1852	562	562
1853	574	574
1854	579	579
1855	601	601
1856	609	609
1857	614	614
1858	636	636
1859	640	640
1860	647	647
1861	646	646
1862	651	651
1863	674	674
1864	679	679
1865	712	712
1866	723	723
1867	735	735
1868	747	747
1869	709	709
1870	705	705
1871	641	641
1872	628	628
1873	634	634
1874	642	642
1875	688	688
1876	685	685
1877	689	689
1878	632	632
1879	647	647
1880	708	708
1881	720	720
1882	594	594
1883	483	483
1884	739	739
1885	816	816
1886	866	866
1887	854	854
1888	925	925
1889	962	962
1890	955	955
1891	947	947
1892	955	955
1893	956	956
1894	958	958
1895	939	964
1896	959	960
1897	950	957
1898	7	954
1899	1	1

Nombre des cotisations perpétuelles au 1er janvier 1899.. 467

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS

AVANT LE 1er JANVIER 1898

Promotions.		Décès.
1810.	AUBERT-HIX, ancien censeur des études au lycée Louis-le-Grand	1855
—	BEUDANT, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie de la Sorbonne, inspecteur général des études	1850
—	BOUCLEY, recteur honoraire	1877
—	COUSIN, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie de la Sorbonne, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien Pair de France, ancien directeur de l'École Normale, *président-fondateur de l'Association*, S. P.	1867
—	DAULNE, ancien prof. de rhétorique au lycée d'Alençon	1874
—	DELIGNAC, anc. prof. de philosophie au Prytanée militaire de La Flèche	1868
—	FAUCON, inspecteur d'académie à Douai	1850
—	GAILLARD, inspecteur général honoraire des études. S. P.	1860
—	GUILLAUME, inspecteur honoraire d'académie, S. P	1871
—	MAGNIER, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Poitiers	1875
—	MAIGNIEN, ancien recteur départemental	1871
—	PAULIN, médecin de l'École Normale	1857
—	SOULACROIX, recteur honoraire, chef de division au Ministère de l'Instruction publique	1848
1811.	CARRÈRE, imprimeur-libraire, ancien maire de Rodez	1864
—	CHAMPANHET, vice-président honoraire du tribunal civil de Privas	1863
—	DECAIX, anc. membre du Conseil de la Banque de France.	1882
—	DEVÈS, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux.	1871

1811. DUBUS-CHAMPVILLE, ancien professeur de mathématiques au collège et d'hydrographie à l'École de St-Brieuc, S. P. 1868
— DUTREY, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur..... 1870
— FARGEAUD, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Strasbourg..... 1877
— GUIGNAULT, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de géographie de la Sorbonne, ancien maître de conférences, directeur honoraire de l'École Normale, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1876
— LAQUERBE, maire de Séverac-le-Château (Aveyron)..... 1854
— MEUSY, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon..... 1848
— MÉZIÈRES, recteur honoraire de l'Académie de Metz..... 1872
— PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale *président de l'Association*, S. P..... 1876
— POUILLET, membre de l'Académie des sciences, ancien professeur de physique à la Sorbonne et à l'École Polytechnique, ancien directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien député, S. P..... 1868
— RATTIER, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— ROUGERON, juge honoraire du tribunal de 1re instance de la Seine..... 1867
— THIERRY (Augustin), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 1856
— VIGUIER, inspecteur général honoraire des études, directeur honoraire des études de l'École Normale..... 1867
— VILLEVALEIX, docteur ès lettres, chargé d'affaires d'Haïti. 1858
1812. ALBRAND aîné, adjoint au maire de Marseille..... 1855
— BALLARD-LUZY, ancien préfet des études du collège Rollin. 1870
— CAYX, vice-recteur de l'académie de Paris..... 1858
— DE CALONNE, prof. honor. de seconde du lycée Henri IV. 1876
— DESMICHELS, recteur honoraire..... 1866
— DUBOIS, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien député de la Loire-Inférieure, ancien

professeur de littérature française à l'École polytechnique, directeur honoraire de l'École Normale, *ancien président de l'Association*..... 1874

1812. LARGÉ, inspecteur honoraire d'académie..... 1870

— LEREBOURS, avocat à Rouen..... 1879

— MARTIN, recteur honoraire..... 1864

— OZANEAUX, inspecteur général des études..... 1852

— PÉCLET, professeur-fondateur de l'École Centrale, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale, inspecteur général honoraire des études, S. P..... 1857

— POIRSON, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, membre honoraire *du Conseil de l'Association*, S. P.... 1871

— RENOUARD, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien Conseiller d'État, ancien Pair de France, ancien procureur général à la Cour de cassation, sénateur inamovible, ancien maître de Conférences de philosophie à l'École Normale S. P.. 1878

— SALANSON, ancien professeur..... 1860

— THOURON, avocat à Toulon..... 1872

1813. ANSART, inspecteur honoraire d'académie..... 1849

— BOUCHITTÉ, ancien recteur départemental..... 1861

— CAZALIS, inspecteur général hon. de l'enseignement secondaire, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1878

— CHRISTIAN, ancien professeur de mathématiques spéciales au collège royal d'Orléans..... 1864

— CORNEILLE, ancien inspecteur d'académie, député au Corps législatif, S. P..... 1868

— COTELLE, ancien avocat à la Cour de cassation, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1878

— DEHÈQUE, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 1871

— DELAFOSSE, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie du Muséum et de la Sorbonne, ancien maître de conférences de minéralogie à l'École Normale..... 1878

— DUBOIS, ancien recteur départemental..... 1862

— FORGET, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Falaise..... ... 1857

1813. GRANGENEUVE, docteur en droit, notaire à Bordeaux, S. P. 1868
— GUILLARD, prof. hon. de mathém. du lycée Louis-le-Grand. 1870
— LÉVY, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P. 1841
— MAAS, directeur de la Compagnie d'assurances *l'Union*, *trésorier de l'Association*, S. P. 1865
— MARESCHAL, agrégé de grammaire, ancien chef d'institution à Vendôme. 1876
— MOREAU DE CHAMPLIEUX, administrateur des douanes à Paris, ancien membre du Conseil de l'*Association*. 1851
— PARISET, ancien gouverneur de la Guyane, membre du Conseil d'Amirauté 1872
— RAGON, inspecteur général honoraire des études. 1872
— VERNADÉ, prof. hon. de seconde du lycée Saint-Louis. 1888
1814. ALEXANDRE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inspecteur général honoraire des études. 1870
— DAMIRON, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne. 1862
— DIJON, ancien professeur à Huy (Belgique). 1850
— FONTANIER, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, consul à Civita-Vecchia 1853
— GUICHEMERRE, ancien recteur départemental. 1870
— JANNET, proviseur honoraire du lycée de Versailles. 1861
— LEMARCHAND, ancien professeur 1855
— MICHEL, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. 1850
— REVEL, caissier au lycée Louis-le-Grand 1850
— SABATTIER, professeur honoraire de cinquième du lycée de Rouen. 1860
1815. BOUCHEZ, inspecteur d'académie à Nancy. 1850
— CHANLAIRE, chargé de cours de rhétorique au lycée d'Avignon. 1860
— DEFRENNE, professeur honoraire de cinquième du lycée Saint-Louis, S. P. 1860
— DELCASSO, recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. 1880
— LECOMTE, recteur honoraire de l'académie du Loiret. 1860
— PLAGNIOL DE MASCONY, inspecteur honoraire d'académie. 1870
1816. BESSE, professeur au Prytanée militaire de la Flèche. 1850
— BOUILLET, inspecteur général des études. 1860
— BRAIVE, recteur honoraire de l'académie de Montpellier. 1860

1816. COMMEAU, agrégé de grammaire, professeur au collège Sainte-Barbe 1863
— DORVEAU, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nantes..... 1850
— DUNOYER, recteur honoraire..... 1884
— FLAMANVILLE, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— GIBON, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale..... 1859
— JOUEN, ancien recteur de l'académie de l'Orne..... 1857
— LODIN DE LALAIRE, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Dijon 1896
— RINN, recteur de l'académie de Strasbourg..... 1855
— SOULEZ, professeur hon. de seconde du lycée de Besançon. 1873
— THÉRY, recteur honoraire de l'académie de Caen..... 1878
— VINCENT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1868
1817. AVIGNON, recteur honoraire..... 1867
— DELAÎTRE, ancien prof. de rhétorique au lycée de Poitiers. 1857
— GILLETTE, médecin du lycée Louis-le-Grand..... 1859
— PERDRIX, professeur de seconde au lycée de Clermont.... 1851
— POTTIER, professeur de seconde au lycée Napoléon..... 1855
— RAVAUD, ancien censeur des études au lycée de Bordeaux. 1876
— VÉRON-VERNIER, docteur ès sciences, inspecteur honoraire d'académie à Paris..... 1875
1818. ANOT, prof. honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1879
— CHENOU, doyen hon. de la Faculté des sciences de Poitiers. 1888
— CORBIN, agrégé des lettres, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans..... 1855
— DUBOIS, professeur honoraire du collège Rollin..... 1884
— FORNERON, proviseur honoraire du lycée Bonaparte..... 1886
— LADEVI-ROCHE, professeur honoraire de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1871
— RIBOUT, agrégé des lettres et de grammaire, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand..... 1854
— STIÉVENART, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de Dijon 1860
1819. BOYER, inspecteur honoraire d'académie 1865

1819. DELHOMME, prof. honor. de rhétorique du lycée d'Évreux. 1866
— DELORME, anc. censeur des études du lycée Louis-le-Grand. 1866
— GÉRUZEZ, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien professeur suppléant d'éloquence française à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, *membre du Conseil de l'Association*.... 1865
— HACHETTE, libraire-éditeur, S. P..... 1864
— LAISNÉ, ancien principal du collège d'Avranches..... 1875
— LESIEUR, anc. chef de division au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général honoraire de l'Enseignement supérieur, *secrétaire honoraire de l'Association*..... 1875
— PÉRENNÈS, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon..... 1873
— QUICHERAT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P..... 1884
— SONNET, inspecteur honoraire d'académie à Paris, professeur de calcul différentiel et intégral à l'École Centrale. 1879
1820. ANDRÉ-PONTIER, chef d'instit. à Nogent-sur-Marne, S. P. 1875
— BARBET, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1864
— CARESME, recteur honoraire de l'académie de Besançon.. 1873
— CHARMA, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Caen..... 1869
— DE NEUFFORGE, prof. de troisième au lycée Saint-Louis.. 1849
— PONS, doyen de la Faculté des lettres d'Aix..... 1853
— ROUSTAN, recteur de l'académie de Toulouse 1871
1821. COURNOT, recteur honoraire, inspecteur général honoraire des études..... 1877
— MARCHAND, professeur honoraire du lycée de Versailles. 1888
1826. ANQUETIL, inspecteur honoraire d'académie, à Versailles, S. P..... 1895
— BRUNET, professeur de troisième au lycée Henri IV..... 1842
— CHARPENTIER, chargé de cours de mathématiques du lycée d'Alençon..... 1869
— DELOCHE, inspecteur d'académie à Nîmes..... 1870
— JOURDAIN, inspecteur honoraire d'académie à Montpellier. 1872
— LEFÈVRE, professeur de physique au collège Rollin..... 1864
— MALLET, ancien recteur départemental..... 1875
— ROUX, doyen honor. de la Faculté des lettres de Bordeaux 1887
— VERDOT, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1871

1827. BERGER, professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, membre du Conseil de l'*Association*..... 1869
— BRAIVE, censeur des études au lycée de Douai..... 1856
— CAGNART, chargé de cours au collège royal d'Amiens..... 1847
— DUMAIGE, insp. général délégué de l'enseignem. secondaire 1864
— HERBETTE, professeur honoraire de seconde du lycée Fontanes, S. P..... 1879
— MORELLE, professeur honoraire de philosophie du lycée de Douai, S. P..... 1887
— MORREN, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Marseille..... 1870
— MOURIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, vice-recteur hon. de l'académie de Paris, S. P. 1890
— POMPON, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Sens..... 1867
— TIERCELIN, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1849
— VACHEROT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien directeur des études à l'École Normale, *membre hon. du Conseil de l'Association*..... 1897
1828. AMIOT, B., professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis S. P..... 1878
— BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Cahors..... 1854
— BÉNARD (CH.), professeur honoraire de philosophie du lycée Charlemagne..... 1898
— BORGNET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Tours..... 1890
— CHÉRUEL, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, ancien maître de Conférences d'histoire à l'École, S. P..... 1891
— DEGUIN, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Besançon..... 1860
— DE LENS, inspecteur honoraire d'académie à Angers..... 1882
— FONCIN, proviseur honoraire du lycée de Montpellier..... 1894
— GAILLARDIN, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand..... 1880
— GUÉRARD, agrégé de grammaire, directeur honoraire du collège Sainte-Barbe-des-Champs, S. P..... 1888
— MERMET, prof. hon. de phys. du lycée de Marseille, S. P.. 1876
— MOUILLARD, proviseur honoraire du lycée de Lyon..... 1871

1828. NICOLAS (A.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
— PETIT, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Limoges..... 1881
— PETITBON, proviseur honoraire du lycée de Lille, S. P.... 1887
— PINAUD, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 1848
— RICART, inspecteur honoraire d'académie..... 1886
1829. BARRY, professeur honoraire d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1879
— CAPPELLE, prof. hon. de quatrième du lycée Louis-le-Grand. 1879
— CHOFFEL, prof. de mathématiques au collège et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Mulhouse... 1862
— COLLET, inspecteur honoraire d'académie..... 1872
— DABAS, recteur honoraire..... 1878
— DELASSASSEIGNE, ancien recteur départemental..... 1878
— HAMEL, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1889
— HUGUENIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy..... 1861
— LAURENT, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— MONIN, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon. 1866
— ROUX, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Mulhouse..... 1856
— VENDRYÈS, agrégé des lettres et d'histoire, inspecteur hon. d'académie..... 1891
1830. BILLET, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon..... 1885
— BONNET-MAZIMBERT, professeur honor. de cinquième du lycée Fontanes..... 1877
— BOURZAC, proviseur honoraire du lycée d'Angoulême..... 1886
— DAVID, prof. de mathém. à la Faculté des sciences de Lille. 1864
— DURUY, membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien Ministre de l'Instruction publique, ancien professeur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences suppléant à l'École Normale, S. P. 1894

1830. GERMAIN, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, S. P..... 1887
— GROUT, régent de philosophie au collège d'Avranches.... 1860
— MARTIN, prof. honor. de physique du lycée de Montpellier 1892
— PICHARD, inspecteur honoraire d'académie 1884
— QUET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1884
— WARTEL, inspecteur honoraire d'académie à Troyes..... 1887
1831. ABRIA, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, S. P..... 1892
— AIMÉ, docteur ès sciences physiques, attaché à l'Observatoire de Paris..... 1848
— BERTERBAU, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Poitiers, S. P..... 1879
— BOULIAN, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1847
— CLERMONT, ancien chef d'institution à Lyon..... 1850
— DESAINS (Edouard), docteur ès sciences physiques, prof. de physique au lycée Henri IV..... 1865
— FLEURY, recteur honoraire de l'Académie de Douai..... 1887
— GERMER-DURAND, ancien professeur de seconde au lycée et bibliothécaire de la ville de Nimes..... 1880
— LAROQUE, docteur ès sciences physiques, prof. honor. de physique du lycée de Toulouse..... 1887
— LEBÈGUE, inspecteur honoraire d'académie, à Nevers, S. P. 1876
— LEGAL, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1885
— MARTIN (Louis), prof. honoraire de la Faculté de droit d'Aix. 1871
— MARTIN (Théodore-Henri), membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
— MUNIER, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy..... 1882
— PONTARLIER, ancien chargé du cours de mathématiques au lycée de la Roche-sur-Yon..... 1889
1832. BACH, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Nancy, S. P..... 1885

1832. BLONDEAU, ancien chargé de cours de physique du lycée de Laval 1878
— BONTOUX, prof. de philosophie au lycée de Versailles, S. P. 1864
— CARTELIER, professeur de troisième au lycée Henri IV... 1855
— CHON, professeur honoraire d'histoire du lycée de Lille. 1898
— CROISET, professeur honoraire de seconde du lycée Saint-Louis..... 1897
— DANTON, anc. directeur du personnel au ministère de l'Instruction publique, inspecteur général de l'enseignement secondaire, membre du Conseil de l'*Association*, S. P ... 1869
— DUCLOS, chargé de cours de seconde au lycée d'Agen..... 1871
— FAURIE, inspecteur général honor. de l'enseig. secondaire, ancien examinateur d'admission à l'École Navale..... 1880
— HAVET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine au Collège de France et de littérature française à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences à l'École Normale, *ancien président de l'Association*, S. P..... 1889
— JACQUES, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale, directeur du collège de Buenos-Ayres. 1865
— LECHEVALIER, prof. hon. de physique du lycée de Marseille 1882
— MATERNE, inspecteur honoraire d'académie, à Paris..... 1893
— ROSEY, professeur d'histoire au lycée de Poitiers..... 1848
— TROUESSART, professeur de physique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1870
1833. ARNAULT, professeur de rhétorique au lycée de Cahors.... 1857
— BOURGEOIS (A.), ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nantes..... 1893
— CHARNOZ, ancien professeur de physique au lycée de Metz, directeur de la manufacture de faïence à Dresde..... 1887
— HAUSER, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée Charlemagne, S. P..... 1884
— HÉBERT, membre de l'Académie des sciences, doyen honor. et professeur de géologie de la Sorbonne, ancien directeur des études scientifiques et maître de conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1890
— JOGUET, proviseur du lycée Saint-Louis, S. P..... 1874
— LEBOUCHER, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Caen 1896

1833. LORQUET, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, secrétaire honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien *trésorier de l'Association*, S. P..... 1883
— MOREL, professeur honor. de seconde du lycée d'Angers... 1885
— MORIN, professeur hon. d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1876
— SAISSET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 1863
— SCHMIT, inspecteur d'académie à Paris..... 1868
— SUISSE (François-Jules), dit Jules Simon, sénateur inamovible, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien prof. suppléant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien membre du gouvernement de la Défense Nationale, ancien Président du Conseil des ministres et Ministre de l'Instruction publique, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1896
— VIEILLE, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, recteur honoraire, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1896
— YANOSKI, professeur d'histoire au lycée Henri IV 1851
1834. BARET, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, S. P..... 1887
— BLIN, inspecteur de l'académie de Caen..... 1849
— COURTOIS, professeur de mathémat. au collège Stanislas... 1850
— CHEVRIAUX, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur de l'École libre de la rue de Madrid, à Paris.. 1883
— DEBS, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 1849
— FOUGÈRE, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne..... 1884
— GISCLARD, inspecteur d'académie à Agen..... 1864
— GUILLEMIN, recteur honoraire de l'académie de Nancy.... 1870
— HENNE, ancien professeur de philosophie au lycée de Montpellier, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris.. 1896
— HOUDEMONT, professeur de physique au lycée de Poitiers.. 1867

1834. MACÉ DE LÉPINAY (Antonin), doyen et professeur d'histoire honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1891
— PICQUET, inspecteur honoraire d'académie..... 1874
— PIERRON, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, *membre du Conseil de l'Association* 1878
— PUISEUX, agrégé d'histoire, inspecteur général honoraire de l'enseig. primaire..... 1889
— QUILLET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Puy. 1856
— RÉVOL, professeur de quatrième au lycée de Nîmes..... 1847
— ROLLIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1876
— TAULIER, professeur honoraire de quatrième du lycée de Lyon..... 1896
— VASNIER, prof. de mathém. spéciales au lycée de Toulouse. 1853
1835. ARREITER, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— BENOIT (Ch.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy..... 1898
— DAGUIN, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences, ancien directeur de l'Observatoire de Toulouse, S. P..... 1884
— DESAINS (Paul), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Sorbonne, S. P..... 1885
— FEUILLATRE, proviseur honoraire du lycée d'Amiens..... 1878
— GARCET, professeur de mathématiques au lycée Henri IV. 1874
— HAMARD, ancien chargé de cours de mathématiques spéciales au lycée de Moulins..... 1881
— LALANDE (J.), proviseur honoraire du lycée de Reims.... 1891
— LETAILLANDIER, prof. de troisième au lycée d'Angoulême. 1856
— MARICHAL, ancien chargé de cours de physique au lycée, bibliothécaire de la ville de La Roche-sur-Yon 1886
1836. ADERT, ancien professeur de littérature française à l'Université de Genève, rédact. en chef du *Journal de Genève*. 1886
— BERSOT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'École Normale, *membre du conseil de l'Association*, S. P..... 1886
— DELATOUR, proviseur du lycée de Bordeaux..... 1871
— DELZONS, professeur de seconde au lycée Saint-Louis.... 1874
— EUDES, inspecteur honoraire d'académie..... 1874
— GARSONNET, inspecteur général de l'enseig. secondaire... 1874
— GUISELIN, ancien censeur des études du lycée Fontanes. 1886

1836. HUGUENY, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Marseille, S. P..... 1896
— JANNIN, ancien chargé de cours de physique au lycée d'Albi. 1896
— LACROIX, professeur sup. d'histoire à la Sorbonne, S. P. 1881
— LALLEMAND, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1886
— MACARI, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers 1856
— OLIVAINT (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur d'histoire au Lycée Condorcet, supérieur de la maison de Vaugirard, fusillé rue Haxo, à Paris, le 26 mai, S. P..... 1871
— PEYROT, ancien vice-recteur de la Corse..... 1889
— PITARD (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand..... 1859
— ROUVRAY, professeur de troisième au collège Rollin..... 1872
— ZEVORT (Ch.), inspecteur général de l'enseignem. supérieur, directeur honoraire de l'enseignement secondaire..... 1887
1837. BARNI, docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à l'Université de Genève, député, S. P..... 1878
— BAYAN, inspecteur honoraire d'académie..... 1893
— CARTAULT, professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand..... 1897
— CLAVEL, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux..... 1851
— DAMIEN, prof. hon. de littérature de la Faculté des lettres de Clermont..... 1891
— DANGUY, secrétaire de l'académie départementale de Tarn-et-Garonne..... 1854
— FÈVRE (Victor), professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
— GIRAULT, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Caen, S. P..... 1897
— HANRIOT, inspecteur honoraire d'académie, professeur honoraire de littérature grecque de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1895
— LABRESSON, professeur honoraire de physique du lycée de Nantes..... 1883
— LAFUGE, professeur de mathématiques à l'École du commerce annexée au lycée de Lyon..... 1861

1837. Lorenti, professeur de mathématiques au lycée de Lyon . 1874
— Nicolas, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. 1871
— Noël, prof. honor. de rhétorique du lycée de Versailles... 1892
— Petitjean, prof. de mathématiques au lycée de Douai.... 1874
— Puiseux (V.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale..... 1883
— Quéquet, professeur de physique au collège de Cambrai.. 1857
— Toussaint, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Caen, ancien examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1892
1838. Bouchot (Auguste), prof. d'histoire au lycée Henri IV.. 1855
— Briot, profes. de calcul des probabil. et de phys. mathém. à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P. 1887
— Carré, ancien professeur de seconde au lycée de Nîmes, professeur libre à Paris 1872
— Cournot, proviseur honoraire du lycée de Dijon..... 1881
— David, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1869
— De Pontavice, inspecteur honoraire d'académie..... 1897
— Despois, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, bibliothécaire de l'Université, *membre du Conseil de l'Association*..... 1876
— Grégoire, professeur honoraire d'histoire du lycée Condorcet..... 1897
— Hignard, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres do Lyon, S. P. 1893
— Jamin, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique à la Sorbonne, professeur à l'École Polytechnique, S. P 1886
— Lallemant, professeur de physique au lycée Fontanes... 1874
— Maucourt, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1891
— Méry, inspecteur honoraire d'académie..... 1884
— Roux (E.), professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1879
— Sirguey (Cl.), professeur de mathématiques au lycée de Chaumont..... 1873
— Talbert, anc. direct. du collège Rollin, provis. hon., S. P. 1883
— Vannier, professeur de mathématiques au lycée d'Auch.. 1856

1839. Bénard, professeur de physique au lycée d'Évreux 1884
— Bertrand, agrégé, professeur au collège Stanislas, préparateur de physique à l'École Normale 1858
— Boileau, ancien professeur au collège d'Épernay..... 1880
— Bouquet, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, ancien maitre de conférences à l'École Normale, S. P..... 1885
— Delouche, inspecteur d'académie à Châteauroux..... 1872
— Desboves, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet..... 1880
— Didier, professeur de rhétorique au lycée Henri IV..... 1870
— Dubois, prof. honoraire de troisième du lycée de Rouen... 1890
— Leclerc, professeur de rhétorique au lycée de Metz..... 1853
— Lecrocq, proviseur honoraire du lycée de Moulins..... 1886
— Leroy, agrégé de grammaire et des lettres, professeur libre à Paris, S. P..... 1881
— Martinand, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nevers..... 1892
— Mourgues, professeur honoraire de mathématiques du collège Rollin..... 1893
— Pellissier, agrégé de philosophie, professeur au collège Sainte-Barbe..... 1894
— Saucié, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1845
— Suchet, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin..... 1889
— Texte, professeur d'histoire au collège Rollin..... 1878
— Tranchau, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— Trébuchet, professeur de rhétorique au lycée d'Angers... 1853
— Waille, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Besançon, S. P..... 1878
1840. Aubert-Hix, inspecteur d'académie à Paris..... 1880
— Bachelet, prof. honor. d'histoire du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1879
— Berthaud, professeur honoraire de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
— Bourgeois, inspecteur honoraire d'académie..... 1895
— Colincamp, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Douai..... 1879
— Crosson, inspecteur honoraire d'académie à Rouen, S. P. 1891

1840. Cucheval-Clarigny, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, agrégé d'histoire, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P... 1895
— Davau, proviseur honoraire du lycée de Nancy..... 1884
— De Tastes, prof. honoraire de physique du lycée de Tours. 1886
— Dussouy, inspecteur honoraire d'académie..... 1880
— Geffroy, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire ancienne de la Sorbonne, directeur de l'École française de Rome, S. P. 1895
— Girard (Julien), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1898
— Guérin, docteur ès lettres, professeur honoraire de rhétorique du lycée d'Angers..... 1893
— Guichemerre, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Amiens..... 1851
— Lemonnier, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Caen..... 1882
— Lory, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Grenoble, ancien maitre de conférences à l'École Normale..... 1889
— Marié-Davy, agrégé de physique, docteur ès sciences, directeur honoraire de l'Observatoire de Montsouris.. 1893
— Martha, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine de la Sorbonne, S. P..... 1895
— Martin, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 1860
— Merget, agrégé, docteur ès-sciences, correspondant de l'Académie de médecine, professeur honoraire de physique de la Faculté de médecine de Bordeaux..... 1893
— Monnier, doyen honoraire et prof. de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1882
— Morand, proviseur du lycée du Mans..... 1866
— Perrinot, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.. 1876
— Pontet, professeur de troisième au lycée de Lyon..... 1884
— Robiou, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres de Rennes. 1894

1840. SOULAS, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Angoulême..... 1888
1841. BEAUJEAN, inspecteur d'académie à Paris 1888
— BERTIN-MOUROT, sous-directeur et maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1884
— BOUTET DE MONVEL, professeur honoraire de physique du lycée Charlemagne 1898
— COURNUÉJOULS, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1898
— CORRARD, maître de conférences de littérature française à l'École Normale..... 1866
— DE KERHOR, chargé de cours de mathématiques au lycée de Lorient..... 1871
DENIS, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen..... 1897
— GARNIER, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand .. 1854
— GOUABIN DE LEFAVRIL, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux..... 1857
— LISSAJOUS, correspondant de l'Académie des sciences, recteur honoraire..... 1880
— PERNELLE, ancien censeur des études du lycée de Douai... 1866
— PRIVAT-DESCHANEL, inspecteur honoraire d'académie à Paris, proviseur du lycée de Vanves..... 1883
— RIGAULT, profes. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur suppléant d'éloquence latine au Collège de France..... 1858
— RIQUIER, proviseur honoraire du lycée de Limoges..... 1887
— SAULNIER, professeur d'histoire au lycée de Tournon..... 1870
— SORNIN, ancien préfet des études au collège Rollin..... 1890
— THIONVILLE, censeur des études au lycée de Poitiers..... 1858
— THUROT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, S. P..... 1882
— TOUSSAINT (Ferdinand), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Rouen..... 1888
— VINCENT, ancien professeur de rhétorique au lycée de Metz, membre de l'École française d'Athènes..... 1850
1842. BERNARD, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Grenoble..... 1887

1842. Bourget, recteur de l'académie de Clermont..... 1887
— Brissaud, ancien professeur d'histoire au lycée Charlemagne, prof. de géographie à l'École Normale de Sèvres, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. 1889
— Chalamet, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon, vice-président du Sénat..... 1895
— Chappuis, ancien recteur, inspecteur général honoraire de l'Enseignement secondaire..... 1897
— Delbès, professeur de troisième au collège Rollin..... 1877
— Dupond, professeur de philosophie au lycée de Clermont.. 1857
— Hémardinquer, prof. de rhétorique au lycée de Nancy... 1875
— Humbert, prof. honoraire de physique du lycée de Lille. 1894
— Lamy, ancien professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, prof. de chimie industrielle à l'École Centrale, S. P..... 1870
— Leyritz, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Versailles..... 1898
— Marpon, profes. honor. de quatrième du lycée Condorcet. 1888
— Morot, agrégé de physique, docteur ès sciences naturelles, professeur de sciences physiques et naturelles au collège de Sainte-Barbe..... 1889
— Moncourt, professeur de seconde au lycée Henri IV, S. P. 1861
— Ouvré, recteur de l'académie de Bordeaux..... 1890
— Ventézol, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Condorcet..... 1893
— Verdet, professeur suppléant à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Polytechnique, maître de conférences à l'École Normale. S. P..... 1866
— Viard, professeur de physique à la Faculté des sciences de Montpellier..... 1858
— Vincent, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1890
1843. Berger, proviseur du lycée de Montpellier..... 1869
— Bressant, prof. de quatrième au lycée Louis-le-Grand... 1880
— Brion, professeur honor. de physique du lycée Saint-Louis. 1885
— Chevillet, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Besançon..... 1876
— Duchesne, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes..... 1892

1843. DUMÉRIL, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1897
— DUPONNOIS, inspecteur d'académie à Chaumont..... 1887
— FONTÈS, prof. honor. de mathématiques du lycée de Lyon. 18..
— FORTHOMME, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Nancy..... 1884
— GRENIER, professeur de rhétorique au lycée de Clermont.. 1854
— HELLEU, professeur de quatrième au lycée Fontanes..... 1874
— HOUËL, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1886
— LANZI, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1883
— LECHAT, professeur honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand..... 1898
— MAGY, prof. honor. de philosophie du lycée de Rouen, S. P. 1887
— MOET, inspecteur d'académie à Nice 1861
— PASTEUR, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des sciences, fondateur-directeur de l'Institut Pasteur, administrateur honoraire de l'École Normale, professeur honoraire de chimie à la Sorbonne, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1895
— TREMBLAY, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans... 1860
— VALADIER, chargé de cours d'histoire au lycée d'Angers... 1848
1844. ANSELME, prof. honor. d'histoire du lycée Henri IV, S. P. 1886
— AUBIN, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BEAUSSIRE (Émile), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, S. P..... 1889
— CAUBLOT, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.. 1870
— GANDAR, prof. d'éloquence française à la Sorbonne, S. P. 1868
— GIRARD (Maurice), docteur ès sciences, professeur honoraire de sciences physiques et naturelles du collège Rollin... 1886
— GUIGNAULT, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 1852
— LADREY, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Dijon, S. P..... 1885
— LEMOINE, inspecteur d'académie à Paris, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale..... 1874
— RINN (W.), professeur de quatrième au collège Rollin 1875
— RUELLO, chargé de cours de physique au lycée de Laval.. 1858
— WISSEMANS, prof. hon. de philosophie du lycée de Troyes. 1894

1845. BEULÉ, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, ancien Ministre de l'Intérieur, S. P..... 1874
— BLANCHET, prof. de rhétorique au lycée de Strasbourg.... 1861
— BONNEFONT, professeur hon. d'histoire du lycée Fontanes. 1881
— CARO, membre de l'Académie franç. et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Sorbonne, ancien maitre de conférences à l'École Normale, S. P..... 1887
— CHARPENTIER (E.), inspecteur honoraire d'Académie, au Mans..... 1898
— DAUTEL, professeur de sciences au collège Sainte-Barbe .. 1881
— DELÉPINE, inspecteur honoraire d'académie..... 1892
— DELONDRE, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai..... 1863
— DIGUET, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis..... 1897
— GLACHANT, inspect. gén. de l'enseignem. secondaire, S. P. 1889
— LOMON, censeur des études au lycée Henri IV..... 1871
— MARÉCHAL, censeur des études au lycée Charlemagne.... 1877
— NIMIER, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc. 1887
— OHMER, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Epinal..... 1898
— SALOMON, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand. 1892
— SIMON (Ch.), prof. de mathém. au lycée Louis-le-Grand. 1880
— SOLIER, chargé de cours de physique au lycée de Carcassonne..... 1879
— THIRION (H.), professeur de cinquième au lycée Condorcet. 1884
— WŒSTYN, ingénieur-directeur de raffineries de sucre à Paris, S. P..... 1880
1846. BOUTAN, profes. de rhétorique au lycée de Toulouse, S. P. 1881
— CHALLEMEL-LACOUR, membre de l'Académie française, ancien président du Sénat, ancien ministre des affaires étrangères, S. P..... 1896
— CHASSANG, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P... 1888
— DANSIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, S. P..... 1872

1846. DESLAIS, professeur de physique au collège de Chalon-sur-Saône..... 1860
— FARGUES DE TASCHEREAU, professeur honor. de physique du lycée Condorcet..... 1888
— FUHRER, chargé de cours de physique au lycée de Dijon.. 1850
— GARLIN-SOULANDRE, professeur hon. de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Clermont..... 1887
— HARANT, professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, S. P..... 1880
— LECHAT, négociant, ancien professeur de sixième au lycée et ancien maire de Nantes, S. P..... 1894
— MARCHAND, prof. honoraire de seconde du lycée de Reims. 1890
— MARIDORT, professeur honoraire de physique du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen. 1894
— PÉCOUT, inspecteur d'académie à Agen..... 1885
— PLANES, inspecteur honoraire d'académie..... 1892
— RÉAUME, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.... 1887
— RICART, professeur de mathématiques au collège Rollin... 1878
— ROMILLY, prof. honor. de troisième du lycée de Versailles. 1889
— SIRGUEY (P.), inspecteur honoraire d'académie..... 1878
— VÉRON, agrégé des lettres, directeur du journal *l'Art*, S. P. 1889
— VIOLLETTE, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lille..... 1897
1847. AUBÉ, profess. honor. de philosophie du lycée Condorcet.. 1887
— BEAUSSIRE (Charles), ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nantes, S. P..... 1888
— BERTHET, professeur de seconde au lycée d'Alger..... 1865
— COURCIÈRE, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— DEBRAY, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, maître de conférences à l'École Normale, *vice-président de l'Association*, S. P. 1888
— DELACROIX, profess. de seconde au lycée Louis-le-Grand.. 1881
— DRION, professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon..... 1862
— DROT (Alfred), ch. de cours de physique au lyc. de Marseille. 1858
— DUCOS, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand... 1862
— FERRI, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de l'Université de Rome..... 1895
— FEUVRIER, professeur de physique au lycée de Nîmes..... 1859

1847. FILLIAS, ancien chargé de cours d'hist. au lycée de Limoges. 1859
— GRENIER (Antoine), inspecteur d'académie à Pau..... 1864
— GUIBILLON, prof. hon. de rhétorique du lycée de Vendôme. 1895
— GUIRAUDET, recteur de l'académie de Toulouse 1874
— HUMBLOT, prof. honor. de mathém. du lycée de Bordeaux. 1892
— LUCAS, ancien professeur de sciences au collège de Figeac. 1893
— RENARD, doyen et professeur de mathématiques de la Faculté des Sciences de Nancy..... 1880
— ROGÉ, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 1895
— YUNG, docteur ès lettres, directeur de la *Revue politique et littéraire*..... 1887
1848. ABOUT, membre de l'Académie française, S. P..... 1885
— ALBERT (Paul), professeur de littérature française au Collège de France, S. P..... 1880
— BARNAVE (l'abbé), ancien professeur de seconde au Lycée, Directeur de l'École Salvien, à Marseille..... 1897.
— BARY, professeur honoraire de rhétorique, du collège Rollin, S. P..... 1887
— BOS, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BROYE, prof. de mathémat. élément. au lycée Condorcet.. 1886
— CAMBIER, prêtre de l'Oratoire, décédé en Chine, S. P..... 1866
— DESPREZ, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— DE SUCKAU, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix..... 1867
— DUCOUDRÉ, inspecteur d'académie à Angers..... 1885
— DUPAIN, profes. de mathématiques au lycée d'Angoulême. 1877
— HEINRICH, doyen honoraire et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Lyon, S. P..... 1887
— LAMM, ancien chargé de cours de rhétor. au lycée de Brest. 1853
— LECŒUR, ancien censeur des études au lycée Charlemagne, proviseur honoraire..... 1893
— LIBERT, anc. chargé de cours d'histoire au lycée de Tours. 1857
— MAUDUIT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis. 1876
— MAURAT, prof. hon. de physique du lycée Saint-Louis.... 1898
— MERLET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*..... 1891
— ORDINAIRE, ancien professeur de rhétorique du Lycée de Versailles, député du Jura..... 1896
— RABASTÉ, professeur de seconde au lycée de Rennes..... 1868
— RIEDER, agrégé des lettres, directeur honoraire de l'École alsacienne..... 1896

1848. TAINE, membre de l'Académie française, prof. d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts, S. P. 1893
— TOMBECK, professeur de mathématiques au lycée Fontanes. 1879
— VALADE, inspecteur d'académie à Châteauroux..... 1883
1849. BELOT, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon..... 1886
— BRACH, professeur de seconde au lycée de Metz..... 1866
— DUMAS (R.), inspecteur d'académie à Dijon..... 1888
— DUPRÉ (Ernest), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet..... 1896
— FOURNET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Bordeaux..... 1892
— GAUCHER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet... 1888
— GAUTHIEZ (F.-Léon), professeur de troisième au lycée de Colmar..... 1859
— GAUTIER (Paul), prof. de mathématiques au collège Rollin. 1873
— LÉGER, censeur des études au lycée de Nantes..... 1862
— MAROT, inspecteur d'académie à Paris..... 1895
— PONSOT, professeur de philosophie au lycée Charlemagne.. 1868
— PRÉVOST-PARADOL, membre de l'Académie française, ministre plénipotentiaire de France à Washington, ancien membre du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1870
— REYNALD, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres d'Aix..... 1883
— SERRET, docteur ès sciences mathémat., professeur libre.. 1898
— TERQUEM, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, S. P..... 1887
— TRÉHAND, prof. de mathématiques au lycée de Besançon.. 1860
— VACQUANT, inspecteur général de l'enseignement secondaire, professeur d'analyse mathématique à l'École Centrale, S. P..... 1895
— VILLETARD DE PRUNIÈRES, homme de lettres..... 1889
1850. BEAUVALLET, professeur de rhétorique au lycée de Reims.. 1861
— BELLIN, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier. 1868
— BERTRAND (Diogène), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire..... 1898
— BLANCHET, professeur de troisième au lycée d'Avignon... 1858
— BOITEAU, maître des requêtes au Conseil d'État..... 1886

1850. Brun, professeur de physique au lycée de Grenoble..... 1860
— Burat, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 1894
— Fustel de Coulanges, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, direct. honor. de l'École Normale, professeur d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, membre du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1889
— Gauthiez (Joseph), médecin du collège Sainte-Barbe..... 1862
— Guibout, professeur d'histoire au lycée Charlemagne..... 1873
— Horion, chargé de cours de lettres au lycée de Lyon... 1882
— Lecomte, profes. de mathématiques au lycée de Nancy... 1881
— Monin (Alexandre), professeur au lycée de Laval..... 1856
— Offret, professeur honor. de physique du lycée de Douai. 1894
— Périgot, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis..... 1885
— Picart, prof. hon. de mathématiques, de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1884
— Weill (Alexandre), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bourges..... 1893
1851. Aderer, professeur de rhétorique au lycée Condorcet..... 1896
— Anthoine, agrégé des lettres, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1889
— Bazin, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.... 1868
— De Bénazé, chargé de cours de quatrième au lycée de Troyes..... 1860
— Klippfel, docteur ès-lettres, inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les langues vivantes..... 1873
— Lefflocq, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans..... 1868
— Munier, proviseur du lycée de Toulouse..... 1887
— Raynal, maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1889
— Souillart, correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille. 1898
1852. Benoist, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de poésie latine à la Sorbonne..... 1887
— Bernauer, chargé de cours de quatrième au lycée de Saint-Étienne..... 1858
— Bézodis, professeur honoraire de mathématiques du lycée Henri IV..... 1896
— Desléonet, ancien maître surveillant à l'École Normale, docteur en médecine..... 1874

1852. DUTERT, professeur de seconde au lycée de Toulouse..... 1876
— GIRARDIN, professeur de quatrième au lycée de Versailles. 1888
— GOUMY, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, S. P..... 1891
— HUMBERT, prof. hon. de mathématiques du lycée d'Orléans. 1893
— MARÉCHAL, professeur de physique au lycée Condorcet.... 1885
— MARGUERIN, professeur de troisième au lycée de Reims... 1863
— NICOLAS, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Clermont..... 1890
— NOMY, proviseur honoraire du lycée de Poitiers..... 1883
— PERRAUD (Ph.), professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saulnier..... 1881
1853. ALLÉGRET, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
— BERTAULD, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet. S. P..... 1897
— CAVE, prof. de physique au lycée de Dijon, tué à l'ennemi. 1870
— COLOMB, professeur de troisième au lycée de Versailles... 1890
— COUVREUR, proviseur du lycée de Charleville..... 1891
— DEFAUCONPRET, professeur de physique au collège Rollin.. 1869
— DERNIAME, chargé de cours de sixième au lycée de Nîmes. 1857
— GINDRE DE MANCY, prof. de philosophie au lycée de Rouen. 1880
— HINSTIN, ancien professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon..... 1894
— LABBÉ, professeur de troisième au collège Rollin..... 1893
— PERRET, inspecteur d'académie à Chambéry..... 1883
— PIGEONNEAU, professeur adjoint d'histoire économique et coloniale à la Sorbonne, professeur à l'École libre des sciences politiques..... 1892
— VAGNAIR, professeur hon. de troisième du lycée Janson.. 1891
1854. BOHN, ancien professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1898
— COURCELLES, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1896
— DAMERON, proviseur du lycée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)..... 1888
— DEBAISE, inspecteur d'académie à Orléans..... 1893
— DEVILLE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes..... 1867
— JAMET, ancien professeur de physique au lycée, chef d'institution à Marseille..... 1873

1854. LEFÈVRE, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1873
— LE RENARD, proviseur honor. du lycée de Rennes, S. P... 1895
— VALATOUR, professeur de physique au lycée de Rennes.... 1865
— VALSON, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse... 1883
— ZIEGEL, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne, président du jury d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1898
1855. BOSSEUX, professeur de rhétorique au lycée de Besançon.. 1872
— BOULANT, chargé de cours de mathématiques au lycée de Montluçon..... 1893
— DALIMIER, maître de conférences de botanique à l'École Normale..... 1863
— DESDOUITS, professeur honoraire de philosophie du lycée de Versailles..... 1898
— DUPUY (A.), doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1891
— FEUGÈRE, prof. de rhétorique au lycée Saint-Louis..... 1890
1856. BLONDEL, professeur de cinquième au lycée de Versailles. 1873
— BOISSIÈRE, professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres d'Aix..... 1895
— BOULANGER, professeur d'histoire au lycée d'Angers..... 1871
— BRUNHES, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon..... 1895
— ISAMBERT, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1890
— LAFON, prof. de mathématiques spéc. au lycée Fontanes.. 1880
— LÉVISTAL, agrégé de physique, docteur ès sciences, ancien directeur du collège de Galata-Seraï (Constantinople).. 1874
— MARCHAL, professeur de philosophie au lycée d'Alger..... 1861
— MONGINOT, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet..... 1891
— MORISOT, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1896
— PINARD, professeur d'histoire au lycée Fontanes..... 1876
1857. BARBIER, agrégé de mathématiques, ancien astronome-adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1889
— DUHAUT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.... 1878
— FRAISSINHES, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1896
— GUERBY, chargé de cours de mathém. au lycée de Chambéry. 1868

1857. LEROUX, professeur de cinquième au lycée de Lyon 1895
— MAILLET, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1897
— MOY, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Lille 1897
— RAULIN, doyen et professeur de chimie industrielle et agricole de la Faculté des sciences de Lyon 1896
1858. DELESTRÉE, inspecteur d'Académie à Niort 1882
— GÉRARD, recteur de l'Académie de Montpellier 1898
— GIBOL, professeur de mathématiques au collège Rollin 1868
— GOTTSCHALK, inspecteur d'académie à Amiens 1875
— GUERRIER, inspecteur d'académie à Laval 1896
— JEANNEL, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier 1867
— MARQUET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Mans. 1876
— OLLÉ-LAPRUNE, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques maître de conférences à l'École Normale *vice-secrétaire du Conseil de l'Association* 1898
1859. ARMINGAUD, professeur d'histoire au lycée Henri IV..... 1889
— CAILLY, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Agen. 1876
— COLLET, professeur de seconde au lycée Condorcet, S. P.. 1896
— DUMAS, chargé de cours de troisième au lycée de Niort.... 1868
— FRANÇOISE, inspecteur d'Académie à Foix 1880
— MAZE, anc. prof. d'hist. au lycée Condorcet, sénateur, S. P. 1891
— PATRY (G.), agrégé de mathématiques, chef d'institution à Rouen 1895
— SONREL, agrégé de physique, docteur ès sciences, physicien-adjoint à l'Observatoire de Paris 1879
— VIVIER, chargé de cours de mathématiq. au lycée du Puy. 1860
1860. BIGOT, agrégé des lettres, professeur de littérature française aux Écoles Normales de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud et à l'École militaire de Saint-Cyr, S. P... 1893
— DUBUS, chargé de cours de physique au lycée d'Alençon... 1864
— DUPONT, professeur de seconde au lycée de Montpellier ... 1881
— MAILLOT, agrégé de physique, directeur de la station sérigicole de Montpellier 1889
— PRUDHON, professeur de physique au lycée de Marseille... 1869
— REYMOND, prof. de mathém. spéciales au lycée de Vanves. 1895
— SAYOUS, professeur honoraire d'histoire et de géographie de la Faculté des lettres de Besançon 1898
— SHÉRER, chargé de cours de seconde au lycée de Brest .. 1878

1861. Béchet, chargé de cours de mathémat. au lycée de Mâcon. 1886
— Bougot, doyen et professeur de littérature grecque de la Faculté des lettres de Dijon 1892
— Carrau, professeur-adjoint de philosophie à la Sorbonne. 1889
— Dumont (Albert), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement supérieur, ancien Directeur de l'École française d'Athènes, S. P... 1884
— Lucas, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne..... 1891
— Risser, professeur de troisième au lycée Condorcet..... 1893
1862. Aron-Dupéré, agrégé des lettres, homme de lettres..... 1889
— Carrau (Albert), prof. de rhétorique au lycée de Caen.... 1867
— Loiret, inspecteur d'Académie à Melun 1883
— Maggiolo, homme de lettres..... 1894
— Richard, prof. de mathématiques au collège de Langres.. 1867
— Seigneret, chargé de cours de seconde au lycée de Toulon. 1893
1863. Beurier, inspecteur honoraire d'Académie, directeur du Musée pédagogique à Paris..... 1889
— De Batz de Trenquelléon, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux 1895
— Duruy (Albert), publiciste, S. P..... 1887
— Dutasta, ancien chargé de cours de philosophie au lycée, maire de Toulon..... 1888
— Feugère, professeur suppléant de littérature française au Collège de France 187
— Gusse, agrégé de grammaire, censeur des études, directeur du petit lycée Condorcet, S. P 189
— Monniot, professeur de mathématiques au lycée de Vanves, S. P..... 188
— Person, professeur de quatrième au lycée Condorcet..... 188
— Tisserand, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, directeur de l'Observatoire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P..... 189
1864. Bastard, professeur de rhétorique au lycée de Pontivy... 188
— Bourel, chargé de cours de mathémat. au lycée de Toulon. 187
— Denis, censeur adjoint des études au lycée de Marseille. 187
— Didon, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Besançon..... 187
— Geley, maître de conf. à la Faculté des lettres de Douai.. 188

1864 LAGIER, professeur d'histoire au lycée d'Avignon..... 1876
— LEBÈGUE, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P..... 1894
— MAMET, professeur d'histoire au lycée de Saint-Omer 1891
— ROBERT, inspecteur général de l'enseignement secondaire.. 1895
— VAN DEN BERG, professeur libre d'histoire et de géographie à Paris..... 1884
1865. ESPARCEL, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne..... 1898
— GERBE, professeur de quatrième au lycée de Marseille 1884
— LALLIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, maître de conférences à la Sorbonne..... 1884
— MARION, profes. de science de l'Éducation à la Sorbonne.. 1896
— MICHEL, chargé de cours de mathémat. au lycée de Dijon. 1888
1866. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux..... 1898
— ELLIOT, doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Besançon..... 1894
— RAYET (O.), agrégé d'histoire, professeur d'archéologie à la Bibliothèque Nationale..... 1887
1867. JEANNIN, professeur de philosophie au lycée de Toulon ... 1876
— JOLY, professeur-adjoint de chimie à la Sorbonne, directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences à l'École Normale..... 1897
— LE BRUN, professeur de quatrième au lycée Janson..... 1896
— RIVALZ, professeur d'histoire au lycée de Lyon..... 1879
— RUEL, agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur de littérature à l'École des Beaux-Arts, S. P..... 1896
— VARGOLICI, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). 1897
1868. CLERC, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 1892
— FOCHIER (Félix), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 1875
— GÉBELIN, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1898
— GINOVEZ, professeur de quatrième au lycée Janson..... 1887
— LECÈNE, professeur d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École Normale de Sèvres..... 1895
— TARTINVILLE, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis..... 1896
1869. BRÉSARD, professeur de mathématiques au lycée Condorcet 1892
— CASANOVA, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.. 1897

1869. CAPIN, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse. 1893.
— GÉRAULX, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1883
— JAILLET, chargé de cours de mathématiques au lycée de Reims 1892
— MOUTON, ancien maître de conférences de physique à la Sorbonne..... 1895
— PROVOTELLE, proviseur du lycée de Mont-de-Marsan..... 1890
— ROUX, professeur de physique au lycée de Bourg..... 1897
1870. BURDEAU, agrégé de philosophie, ancien Ministre de la Marine, ancien Ministre des Finances, Président de la Chambre des Députés..... 1894
— FOCHIER, prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand... 1884
— KALB, professeur de mathématiques au lycée Lakanal.... 1890
— RIEMANN, maître de conférences de grammaire à l'École Normale et à l'École des Hautes-Études..... 1891
1872. DUPERRET, prof. de rhétorique au lycée de Bourges en congé 1893
— GONNARD, chargé de cours de mathématiques au lycée du Puy 1884
— LAGNEAU, professeur de philosophie au lycée de Vanves... 1894
1873. CHERVET, professeur de physique au lycée Saint-Louis... 1894
— FERNIQUE, professeur d'histoire au collège Stanislas..... 1885
— LEMAIRE, chargé de cours de mathématiques au lycée de Lorient..... 187
1874. BIBART, professeur de physique au lycée de Marseille..... 1885
— DU COUDRAY LA BLANCHÈRE, agrégé d'histoire, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives de l'Afrique du Nord, S. P..... 189
— VINCENT, professeur de quatrième au lycée d'Angers..... 187
1875. KUNTZMANN, professeur de physique au lycée de Nancy.. 189
— VALLIER, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. 188
1876. CRETIN, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Agen..... 189
— GOURIER, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 189
1877. BILCO, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 188
— BOURNIQUE, prof. de mathématiques au lycée de Nancy... 188
— CHARBONNIER, prof. de troisième au lycée de Grenoble... 188
— DESHORS, professeur de troisième au lycée de Clermont... 188
— DUNAN, prof. de mathémat. spéciales au lycée de Tours.. 189

1877. GUILLAUME, prof. de physique au lycée de Troyes..... 1890
— THUILLIER, agrégé-préparateur de chimie physiologique à l'École Normale, décédé en mission scientifique à Alexandrie (Egypte)..... 1883
1878. BORDEUX, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson..... 1897
— MINGASSON, professeur de physique au lycée de Toulon... 1896
— VEYRIES, membre de l'École française d'Athènes 1882
1879. BUSSOD, professeur de mathématiques au lycée de Lyon. 1888
— DOULIOT, aide-naturaliste au Muséum, décédé en mission scientifique à Nossi-Bé..... 1892
— GROUSSET, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble, S. P..... 1885
— HOMMAY, professeur de philosophie au lycée d'Angers, S.P. 1886
— MARTIN, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1883
1880. BÉDIER, proviseur du lycée de Saint-Denis (Réunion)..... 1892
— BOIDART, professeur de mathématiques au lycée de Versailles..... 1898
— CHAUVIN, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Toulouse..... 1891
— CUCUEL, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1891
— GOTTELAND, professeur de seconde au lycée de Bordeaux. 1888
— LÉTONDOT, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1891
1881. BESSON, professeur de sciences naturelles au lycée Lakanal..... 1893
— LIÉGEOIS, prof. de mathématiques au lycée de Clermont.. 1898
— MANCHON, professeur de cinquième au lycée d'Orléans.... 1886
— SAVARY, professeur d'histoire au lycée de Laval..... 1886
1882. BÉNARD, élève de la section des lettres 1884
— BERNARD, docteur ès sciences, assistant de zoologie au Muséum..... 1898
— CONSTANTIN, chargé de cours d'histoire au lycée de Cherbourg..... 1892
— COURTEHOUX, chargé de cours de mathématiques au lycée de Laon..... 1893
— FOURNIER (Théodore), inspecteur d'Académie à Privas.... 1896
— WASSERZUG, préparateur au laboratoire de chimie physiologique de l'École Normale..... 1888
1883. LANGE, ancien élève de la section de philosophie, S. P.... 1887

1883. Noiret, agrégé de grammaire, membre de l'École française de Rome, S. P. 1888
— Régis, prof. de mathématiques au lycée de Toulouse, S. P. 1895
— Rouen, professeur de physique au collège de Melun..... 1893
1884. Bieules, chargé de cours de physique au lycée de Vesoul. 1891
1885. Blerzy, élève de la section de littérature..... 1888
— Chevallier, prof. de mathémat. au lycée de Rochefort... 1890
— Sollier, chargé de cours de troisième au lycée de Laon.. 1889
1886. Baucher, élève de la section de grammaire..... 1889
— Mille, élève de la section des lettres..... 1888
— Wartel, chargé de cours d'histoire au lycée de Bar-le-Duc 1889
— Wilhelm, charge de cours de mathématiques au lycée d'Alger 1890
1887. Marseille, professeur d'histoire au lycée d'Alger 1895
— Troille, ancien élève de la section de mathématiques.... 1892
— Valette, élève de la section des lettres..... 1889
1888. Bourdillat, élève de la section des lettres..... 1890
1889. Chambert, prof. de rhétorique au lycée de Montauban.... 1893
— Chédorge, élève de la section des lettres..... 1891
— Germain, élève de la section des sciences..... 1891
1890. Couvreur, maître de conférences de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Lille..... 1898
— Roger, ancien élève de la section d'histoire..... 1895
1891. Bisson, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes. 1898
— Hermann, prof. de rhétorique au lycée d'Evreux, S. P. .. 1898
— Paris, ancien élève de la section d'histoire naturelle..... 1896
1892. Gutzwiller, professeur de lettres à la Medersa d'Alger.. 1896
— Lardé, ancien élève de la section de physique..... 1897
— Petit, agrégé de physique, pensionnaire de la Fondation Thiers, S. P..... 1898
1895. Escot, chef de section de seconde année (sciences)..... 1897
1896. Clauzel, élève de la section de physique 1898
1897. Gauchard, élève de seconde année (séiences)..... 1898

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DÉCÉDÉS

About, 1848.
Abria, 1831.
Aderer, 1851.
Adert, 1836.
Aimé, 1832.
Albert, 1848.
Albrand, 1812.
Alexandre, 1814.
Allégret, 1853.
Amiot, 1820.
André-Pontier, 1820.
Anot, 1818.
Anquetil, 1826.
Ansart, 1813.
Anselme, 1814.
Anthoine, 1851.
Armengaud, 1859.
Arnaud, 1833.
Aron-Dupéré, 1862.
Arreiter, 1835.
Aubé, 1847.
Aubert-Hix, 1810.
Aubert-Hix, 1840.
Aubin, 1844.
Avignon, 1817.

Bach, 1832.
Bachelet, 1840.
Ballard-Luzy, 1812.
Barbet, 1820.
Barbier, 1857.
Baret, 1834.
Barnave, 1848.
Barni, 1837.
Barry, 1829.
Bary, 1848.
Bastard, 1864.
Baucher, 1886.
Bayeu, 1837.
Bazin, 1828.
Bazin, 1851.
Beaujan, 1841.
Beaussire, 1844.
Beaussire, 1846.
Beauvalet, 1850.
Bechet, 1861.
Bédier, 1880.
Bellin, 1850.
Belot, 1849.
Bénard, 1828.
Bénard, 1839.
Bénard, 1852.
Benoist, 1852.
Benoit, 1835.
Berger, 1827.
Berger, 1843.
Bernard, 1842.
Bernard, 1882.
Bernauer, 1852.
Bersot, 1836.
Bertereau, 1831.
Bertauld, 1853.
Berthaud, 1840.
Berthet, 1847.
Bertin-Mourot, 1841.
Bertrand, 1839.
Bertrand, 1850,
Besse, 1816.
Besson, 1881.
Beudant, 1810.
Beulé, 1845.
Beurier, 1863.
Bezodis, 1852.
Bibart, 1874.
Bieules, 1884.
Bigot, 1860.
Bilco, 1877.
Billet, 1830.
Bisson, 1891.
Blanchet, 1845.
Blanchet, 1850.
Blerzy, 1885.
Blin, 1834.
Blondeau, 1832.
Blondel, 1856.
Bohn, 1855.
Boidart, 1880.
Boileau, 1839.
Boiteau, 1850.
Boissière, 1856.
Bonnefond, 1845.
Bonnet-Mazimbert, 1830.
Bontoux, 1832.
Bordeux, 1878.
Borgnet, 1828.
Bos, 1848.
Bosseux, 1855.
Boucher, 1815.
Bouchette, 1813.
Bouchot, 1838.
Boucley, 1810.
Bougot, 1861.
Bouillet, 1816.
Boulanger, 1856.
Boulant, 1855.
Boulian, 1831.
Bouquet, 1839.
Bourdillat, 1888.
Bourel, 1864.
Bourgeois, 1833.
Bourgeois, 1840.
Bourget, 1841.
Bournique, 1877.
Bourzac, 1830.
Boutan, 1846.
Botuet de Monvel, 1841.
Boyer, 1819,
Brach, 1849.
Braive, 1816.
Braive, 1827.
Brissant, 1843.
Brézard, 1869.
Brion, 1843.
Briot, 1838.
Brissaud, 1842.
Broye, 1848.
Brun, 1850.
Brunet, 1826.
Brunhes, 1856.
Burat, 1850.
Burdeau, 1870.
Bussod. 1879.

Cagnart, 1827.
Cailly, 1859.
Cambier, 1848.
Capin, 1869.
Cappelle, 1829.
Caresme, 1820.
Caro, 1845.
Carreau, 1861.
Carrau, 1862.
Carré, 1838.
Cartault, 1837.
Cartelier, 1832.
Casanova, 1869.
Caublot, 1844.
Cave, 1853.
Cayx, 1812.
Cazalis, 1813.
Chalamet, 1842.
Challemel-Lacour, 1846.
Chambert, 1889.
Champanhet, 1811.
Chappuis, 1842.
Charbonnier, 1879.
Charma, 1820.
Charnoz, 1833.
Charpentier, 1828.
Charpentier, 1845.
Chassang, 1846.
Chenlaire, 1815.
Chédorge, 1883.
Chenon, 1818.
Chéruel, 1828.
Chervet, 1853.
Chevalier, 1885.
Chevillet, 1843.
Chevriaux, 1834.
Choffel, 1829.
Chon, 1832.
Christian, 1813.
Clavel, 1837.
Clauzel, 1896.
Clerc, 1868.
Clermont, 1831.
Colincamp, 1840.
Collet, 1829.
Collet, 1859.
Colomb, 1853.
Commeau, 1816.
Constantin, 1882.
Corbin, 1818.
Corneille, 1813.
Corrard, 1841.
Cotelle, 1813.
Couat, 1866.
Cournéjouls, 1841.
Courcelles, 1854.
Courcière, 1847.
Cournot, 1821.
Cournot, 1838.
Courtehoux, 1882.
Courtois, 1834.
Cousin, 1810.
Couvreur, 1853.
Couvreur, 1890.
Cretin, 1876.
Croiset, 1832.
Crosson, 1840.
Cucheval-Clarigny, 1840.
Cucuel, 1880.

Daguin, 1835.
Dalimier, 1855.
Dameron, 1814.
Dameron, 1854.
Damien, 1837.
Dansin, 1846.
Danton, 1832.
Danguy, 1837.
Daulne, 1810.
Dautel, 1845.
Davau, 1840.
David, 1830.
David, 1838.
Debaise, 1854.
De Batz, 1863.
De Bénazé, 1851.
Debray, 1847.
Debs, 1834.
Decroix, 1811.
De Calonne, 1812.
De Faucompret, 1853.
Defrenne, 1815.
Deguin, 1828.
De Lasseseigne, 1829.
Dehèque, 1813.
De Kerhor, 1841.
Delacroix, 1847.
Delafosse, 1813.
Delaître, 1817.
Delatour, 1836.
Delcasso, 1815.
Delbos, 1842.
De Lens, 1828.
Delépine, 1845.
Delestrée, 1858.
Delhomme, 1819.
Delignac, 1810.
Deloche, 1826.
Delondre, 1845.
Delorme, 1819.
Delouche, 1839.
Delzons, 1836.
De Pontavice, 1838.
De Neufforge, 1820.
Denis, 1835.
Denis, 1864.
Desdouits, 1855.
Desmichels, 1812.
Dermiene, 1853.
Derveau, 1816.
Desains, 1831.
Desains, 1835.
Desboves, 1839.
Deshors, 1877.
Deslais, 1846.
Desléonet, 1852.
Despois, 1838.
Desprez, 1848.
De Suckau, 1848.
De Tastes, 1840.
Devès, 1811.
Deville, 1854.
Didier, 1829.
Didon, 1864.
Diguet, 1845.
Douliot, 1879.
Drion, 1847.
Dubois, 1812.
Dubois, 1813.
Dubois, 1818.
Dubois, 1829.
Dubus-Champville, 1811.
Dubus, 1829.
Dubus, 1860.
Duchesne, 1843.
Duclos, 1852.
Ducros, 1847.
Du Coudray La Blanchère, 1874.
Du Coudré, 1848.
Duhaut, 1857.
Dumaige, 1827.
Dumas, 1849.
Dumas, 1859.
Duméril, 1843.
Dumont, 1861.
Dunan, 1877.
Dunoyer, 1816.
Dupain, 1848.
Dupond, 1842.
Duponnois, 1843.
Dupont, 1860.
Dupont, 1872.
Dupré, 1849.
Dupuy, 1855.

Durand, 1831.
Duruy, 1830.
Duruy, 1863.
Dussouy, 1840.
Dutasta, 1863.
Dutert, 1852.
Dutrey, 1811.

Elliot, 1866.
Escot, 1896.
Esparcel, 1865.
Eudes, 1836.

Fargeaud, 1811.
Fargues de Taschereau 1846.
Faucon, 1810.
Faurie, 1832.
Fernique, 1873.
Ferri, 1847.
Feugère, 1855.
Feugère, 1863.
Feuillatre, 1835.
Feuvrier, 1847.
Fèvre, 1837.
Fillias, 1847.
Flemanville, 1816.
Fleury, 1831.
Fochier, 1868.
Fochier, 1870.
Foncin, 1828.
Fontanier, 1815.
Fontès, 1843.
Forget, 1813.
Forneron, 1818.
Forthomme, 1843.
Fougère, 1834.
Fournet, 1849.
Fournier, 1882.
Fraissinhes, 1857.
Françoise, 1859.
Fuihrer, 1850.
Fustel de Coulanges, 1850.

Gaillard, 1810.
Gaillardin, 1828.
Gandar, 1844.
Garcet, 1834.
Garlin-Soulandre, 1846.
Garnier, 1841.
Garsonnet, 1836.
Gauchard, 1807.
Gaucher, 1849.
Gauthiez, 1849.
Gautier, 1849.
Gébelin, 1868.
Geffroy, 1840.
Geley, 1864.
Gérard, 1858.
Geraulx, 1869.
Gerbe, 1865.
Germain, 1830.
Germain, 1889.
Gerusez, 1819.
Gibol, 1858.
Gibon, 1816.
Gillette, 1817.
Gindre de Mancy, 1852.
Ginovez, 1868.
Girard, 1840.
Girard, 1844.
Girardin, 1852.
Girault, 1837.
Gisclard, 1834.
Glachant, 1845.
Gotteland, 1880.
Gottschalk, 1858.
Gouabin de Lefuvril, 1841.
Goumy, 1852.
Gourier, 1876.
Goussard, 1872.
Grangeneux, 1813.
Grégoire, 1838.
Grout, 1830.
Grousset, 1870.
Guérard, 1828.
Guerby, 1857.
Guérin, 1840.
Guerrier, 1858.
Guibillon, 1847.
Guibout, 1850.
Guichemerre, 1814.
Guichemerre, 1840.
Guignault, 1811.
Guillard, 1813.
Guillaume, 1810.
Guillaume, 1877.
Guillemin, 1834.
Guiraudet, 1847.
Guiselin, 1836.
Gusse, 1863.
Gutzwiller, 1892.

Hachette, 1819.
Hemard, 1834.
Hamel, 1829.
Hauriot, 1837.
Haraut, 1846.
Hauser, 1833.
Havet, 1832.
Hébert, 1833.
Heinrich, 1848.
Helleu, 1843.
Hémardinquer, 1842.
Henne, 1834.
Herbette, 1827.
Hermann, 1891.
Hignard, 1838.
Hinstin, 1853.
Hommay, 1879.
Horion, 1850.
Houdemont, 1834.
Houël, 1843.
Huguenin, 1829.
Hugueny, 1836.
Humbert, 1842.
Humbert, 1852.
Humblot, 1847.

Isambert, 1856.

Jacques, 1832.
Jaillet, 1869.
Jamet, 1854.
Jamin, 1838.
Jannet, 1814.
Jannin, 1836.
Jeannel, 1858.
Jeannin, 1867.
Joguet, 1833.
Joly, 1867.
Jouen, 1816.
Jourdain, 1826.

Kalb, 1870.
Klippfel, 1851.
Kuntzmann, 1875.

Labbé, 1853.
Labresson, 1837.
Lacroix, 1836.
Ladevi-Roche, 1818.
Ladrey, 1844.
Lafuge, 1837.
Laisné, 1819.
Lagier, 1864.
Lagueau, 1872.
Lalande, 1825.
Lallemand, 1836.
Lallemant, 1838.
Lallier, 1865.
Lamy, 1842.
Lamm, 1848.
Lange, 1884.
Lanzi, 1843.

Laquerbe, 1811.
Lardé, 1892.
Largé, 1812.
Laroque, 1831.
Laurent, 1829.
Lebègue, 1831.
Lebègue, 1864.
Leboucher, 1833.
Le Brun, 1867.
Lecène, 1868.
Lechat, 1843.
Lechat, 1846.
Lechevalier, 1832.
Leclerc, 1839.
Lecœur, 1848.
Lecomte, 1815.
Lecomte, 1850.
Lecrocq, 1839.
Lefèvre, 1826.
Lefèvre, 1854.
Leflocq, 1851.
Legal, 1831.
Léger, 1849.
Lemaire, 1873.
Lemarchand, 1814.
Lemoine, 1844.
Lemonnier, 1840.
Lerebours, 1811.
Le Renard, 1854.
Leroux, 1857.
Leroy, 1839.
Letaillandier, 1835.
Létondot, 1880.
Lévistal, 1856.
Lévy, 1813.
Leyritz, 1842.
Libert, 1848.
Liégeois, 1881.
Lissajous, 1841.
Lodin de Lalaire 1816.
Loiret, 1862.
Lomon, 1845.
Lorenti, 1837.
Lorquet, 1833.
Lory, 1840.
Lucas, 1847.
Lucas, 1861.

Maas, 1812.
Macari, 1836.
Macé de Lépinay, 1834.
Maggiolo, 1862.
Magnier, 1810.
Magy, 1843.
Maignien, 1810.
Maillet, 1857.
Maillot, 1860.
Mallet, 1826.
Mamet, 1864.
Manchon, 1881.
Marchal, 1856.
Marchand, 1821.
Marchand, 1846.
Marcou, 1865.
Maréchal, 1835.
Maréchal, 1845.
Maréchal, 1852.
Mareschal 1813.
Maridort, 1846.
Marié Davy, 1840.
Marot, 1849.
Marpon, 1842.
Marquet 1858.
Marseille, 1887.
Martha, 1840.
Martin, 1812.
Martin, 1830.
Martin (L) 1831.
Martin (T.-H.), 1831.
Martin, 1840.
Martin, 1879.
Martinand, 1839.
Materne, 1832.
Maucourt, 1838.
Mauduit, 1848.
Maurat, 1848.
Maze, 1859.
Merget, 1840.
Meriet, 1848.
Mermet, 1828.
Mery, 1838.
Meusy, 1811.
Mézières, 1811.
Michel, 1814.
Michel, 1865.
Mille, 1886.
Mingasson, 1878.
Moncourt, 1842.
Monginot, 1856.
Monin, 1829.
Monin, 1850.
Monnier, 1840.
Monniot, 1863.
Morand, 1840.
Moreau de Champlieu, 1813.
Morel, 1833.
Morel, 1827.
Morin, 1833.
Morizot, 1856.
Morot, 1842.
Morren, 1827.
Mouillard, 1828.
Mourgues, 1839.
Mourier, 1827.
Mouton, 1869.
Moy, 1857.
Munier, 1831.
Munier, 1851.

Nicolas, 1828.
Nicolas, 1837.
Nicolas, 1852.
Nimier, 1845.
Noël, 1837.
Noiret, 1883.
Nomy, 1852.

Offret, 1850.
Ohmer, 1845.
Olivaint, 1836.
Ollé-Laprune, 1858.
Ordinaire, 1848.
Ouvré, 1842.
Ozanneaux, 1812.

Paris, 1891.
Pariset, 1813.
Pasteur, 1843.
Patin, 1811.
Patry, 1859.
Paulin, 1810.
Péclet, 1812.
Pécout, 1846.
Pellissier, 1839.
Perdrix, 1817.
Pérennès. 1819.
Périgot, 1850.
Pernelle, 1840.
Perraud, 1852.
Perret, 1853.
Perrinot, 1840.
Person, 1863.
Petit, 1828.
Petit, 1893.
Petitbon, 1828.
Petitjean, 1837.
Peyrot, 1836.
Picart, 1850.
Pichard, 1830.
Picquet, 1834.
Pierron, 1834.
Pigeonneau, 1853.
Pinard, 1856.
Pinaud, 1828.
Pitard, 1836.

Plagniol de Mascony, 1815.
Planes, 1846.
Poirson, 1812.
Pompon, 1827.
Pons, 1820.
Ponsot, 1849.
Pontarlier, 1831.
Pontet, 1840.
Pottier, 1817.
Pouillet, 1811.
Prévost-Paradol, 1849.
Privat-Deschanel, 1841.
Provotelle, 1869.
Prudhon, 1861.
Puiseux, 1834.
Puiseux, 1837.

Quéquet, 1837.
Quet, 1830.
Quillet, 1834.
Quicherat, 1819.

Rabasté, 1848.
Ragon, 1813.
Rattier, 1811.
Raulin, 1857.
Ravaud, 1817.
Rayet, 1866.
Raynal, 1851.
Réaume, 1846.
Régis, 1883.
Renard, 1947.
Renouard, 1812.
Revel, 1814.
Révol, 1834.
Reymond, 1860.
Reynald, 1849.
Ribout, 1818.
Ricard, 1846.
Ricart, 1828.
Richard, 1862.
Rieder, 1848.
Riemann, 1870.
Rigault, 1841.
Risler, 1861.
Rinn, 1816.
Rinn, 1844.
Riquier, 1841.
Rivalz, 1867.
Robert, 1864.
Robiou, 1840.
Roger, 1847.
Roger, 1890.
Rollier, 1834.
Romilly, 1846.
Rosey, 1832.
Rouen, 1883.
Rougeron, 1811.
Roustan, 1820.
Rouvray, 1836.
Roux, 1826.
Roux, 1829.
Roux, 1838.
Roux, 1869.
Ruel, 1867.
Ruelle, 1844.

Sabattier, 1814.
Salanson, 1812.
Salomon, 1845.
Saisset, 1833.
Saucié, 1839.
Saulnier, 1841.
Savary, 1881.
Sayous, 1860.
Schmit, 1833.
Seigneret, 1862.
Serret, 1849.
Sherer, 1860.
Simon, 1845.
Sirguey, 1831.
Sirguey, 1846.
Solier, 1845.
Sollier, 1885.
Sonnet, 1819.
Sonrel, 1859.
Sornin, 1841.
Souillart, 1851.
Soulacroix, 1810.
Soulas, 1840.
Soulez, 1816.
Stievenard, 1818.
Suisse (Jules-Simon), 1833.
Suchet, 1839.

Taine, 1848.
Talbert, 1838.
Tartinville, 1868.
Taulier, 1834.
Texte, 1839.
Terquem, 1849.
Théry, 1816.
Thierry, 1811.
Thionville, 1841.
Thirion, 1845.
Thouron, 1812.
Thuillier, 1877.
Thurot, 1841.
Thiercelin, 1827.
Tisserand, 1863.
Tombeck, 1848.
Toussaint, 1837.
Toussaint, 1841.
Tranchau, 1839.
Trebuchet, 1839.
Tréhand, 1849.
Tremblay, 1843.
Troille, 1887.
Tronsens, 1861.
Trouessart, 1832.

Vacherot, 1827.
Vacquant, 1849.
Vagnair, 1853.
Valade, 1848.
Valadier, 1843.
Valatour, 1854.
Valette, 1887.
Vallier, 1875.
Valson, 1854.
Van den Berg, 1864.
Vannier, 1838.
Vârgolici, 1867.
Vasnier, 1834.
Vendryès, 1829.
Ventéjol, 1842.
Verdet, 1842.
Verdot, 1826.
Vernadé, 1813.
Veron, 1846.
Veron-Vernier, 1817.
Veyries, 1878.
Viard, 1842.
Vieille, 1833.
Viguier, 1811.
Villetard, 1849.
Villevaleix, 1811.
Vincent, 1816.
Vincent, 1841.
Vincent, 1842.
Vincent, 1874.
Viollette, 1846.
Vivier, 1859.

Weille, 1839.
Wertel, 1830.
Wertel, 1886.
Wasserzug, 1882.
Weill, 1850.
Wilhelm, 1886.
Wissemans, 1844.
Wœstyn, 1845.

Yanoski, 1833.
Yung, 1847.

Zevort, 1836.
Ziegel, 1856.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'Administration se trouve composé de la manière suivante, pour l'année 1899 :

Administrateurs honoraires.

Promotions.	
1831.	MM. H. WALLON, C. ✻, quai Conti, 25.
1834.	BOUILLIER, O. ✻, rue de Vaugirard, 33.
1844.	GIRARD (Jules), O. ✻, rond-point Bugeaud, 5.
1861.	DARBOUX, O. ✻, rue Gay-Lussac, 36.
1865.	LANTOINE, ✻, rue de Constantinople, 31.

MM.

1843. BOISSIER, G. O. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École Normale, *président*, quai Conti, 23 ; élu en 1898.

1858. PH. VAN TIEGHEM, O. ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur-administrateur du Muséum, *vice-président*, rue Vauquelin, 22 ; élu en 1897.

1855. GERNEZ, ✻, maître de conférences à l'École Normale, *secrétaire*, rue Saint-Sulpice, 18 ; élu en 1899.

1869. DUPUY (Ernest), ✻ inspecteur général de l'enseignement secondaire, *vice-secrétaire*, avenue de Montsouris, 2 ; élu en 1897.

1877. BRÉTON, ✻, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier ;* élu en 1899.

1852. PERROT, C. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École Normale, professeur à la Sorbonne, élu en 1899.

1863. VIDAL DE LA BLACHE, ✻, professeur de géographie à la Sorbonne ; élu en 1897.

1866. TANNERY, ✻, sous-directeur et maître de conférences à l'École Normale ; élu en 1898.

1867. GIARD, ✻, professeur de zoologie à la Sorbonne, 5, rue Stanislas ; élu en 1899 (pour un an).

1867. HUMBERT (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207 ; élu en 1899.

1869. CHANTAVOINE, ✻, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue du Val-de-Grâce, 9, élu en 1898.

1873. APPELL, O. ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, rue Le Verrier, 6 ; élu en 1898.

1874. PICARD (Emile), ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, rue Soufflot, 13, élu en 1899.

1876. DUPUY (Paul), ✻, surveillant général à l'École Normale, élu en 1897.

1878. JAURÈS, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, en congé, ancien député, rue de Madame, 16 ; élu en 1899 (pour deux ans).

LISTE DES CORRESPONDANTS

Le Conseil d'administration a réglé ainsi qu'il suit la liste des correspondants et les circonscriptions qui leur sont affectées :

Départements.	Correspondants.
AIN	M. *Roux*, professeur de physique au lycée de Bourg.
AISNE	M. N..., au lycée de Laon.
ALLIER	M. *Castaigne*, proviseur du lycée de Moulins.
ALPES-MARITIMES	M. *Tallon*, professeur de troisième au lycée de Nice.
ARDÈCHE	M. N..., au lycée de Tournon.
ARDENNES	M. N..., au lycée de Charleville.
AUBE	M. *Rémond*, inspect. d'académie à Troyes.
AUDE	M. *Sabatier*, professeur de physique au lycée de Carcassonne.
AVEYRON, LOZÈRE	M. ..... à Rodez.
BASSES-ALPES, BOUCHES-DU-RHÔNE	M. *Delibes*, professeur honoraire d'histoire du lycée de Marseille. M. *Blondel*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix.
BASSES-PYRÉNÉES	M. *Vanvincq*, professeur de rhétorique au lycée de Pau.
CALVADOS	M. *Neyreneuf*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.
CANTAL	M. *Bessières*, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.
CHARENTE	M. *Lebard*, professeur de physique au lycée d'Angoulême.

Départements.	Correspondants.
CHARENTE-INFÉRIEURE..	M. *Lusson*, professeur de physique au lycée de la Rochelle.
CHER, CREUSE.....	M. N..., à Bourges.
CORRÈZE.....	M. *Oudot*, professeur de mathématiques au lycée de Tulle.
CORSE.....	M. N..., au lycée de Bastia.
CÔTE-D'OR.....	M. *Recoura*, doyen de la Faculté des sciences de Dijon, rue Pelletier de Chambure, 12.
CÔTES-DU-NORD.....	M. *Chrétien*, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.
DEUX-SÈVRES.....	M. *Raingeard*, professeur honoraire de physique du lycée de Niort.
DORDOGNE.....	M. *Valot*, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux.
DOUBS	M. *Colsenet*, doyen de la Faculté des lettres de Besançon.
EURE.....	M. *Taratte*, professeur honoraire de mathématiques du lycée, à Evreux.
EURE-ET-LOIR.....	M. *D'Aladerne*, professeur de physique au lycée de Chartres.
FINISTÈRE	M. *Lesgourgues*, professeur de mathématiques au lycée de Brest. M. *Dupouy*, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.
GARD	M. *Darboux*, proviseur du lycée de Nîmes.
GERS.....	M. N...
GIRONDE.....	M. *Brunel*, doyen et prof. de mathémat. à la Faculté des sciences de Bordeaux. M. *Verdier*, proviseur du lycée de Bordeaux.
HAUTE-GARONNE, ARIÈGE	M. *Baillaud*, doyen hon. de la Faculté des sciences, directeur de l'Observatoire de Toulouse.
HAUTE-LOIRE.....	M. N..., au Puy.
HAUTE-MARNE.....	M. N..., à Chaumont.
HAUTES-PYRÉNÉES	M. N..., du lycée de Tarbes.

Départements.	Correspondants.
HAUTE-SAÔNE.....	M. *Stouff*, professeur honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul.
HAUTE-SAVOIE ET SAVOIE	M. *Revoil*, prof. au lycée de Chambéry.
HAUTE-VIENNE.....	M. *Berger*, professeur de rhétorique au lycée de Limoges, av. Saint-Eloi.
HÉRAULT, PYRÉNÉES-ORIENTALES.....	M. *Bronville*, proviseur honor. du lycée, à Montpellier.
ILLE-ET-VILAINE.....	M. *Lechartier*, doyen et prof. de chimie à la Faculté des sciences de Rennes. M. *Hébert*, professeur honoraire de physique du lycée à Rennes.
INDRE.....	M. lycée de Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE.....	M. *Picard*, professeur de mathématiques au lycée de Tours.
ISÈRE, HAUTES-ALPES, DRÔME.....	M. *Sentis*, professeur de physique au lycée de Grenoble.
JURA.....	M. *Guillon*, professeur honoraire à Lons-le-Saunier.
LANDES.....	M. *Mathé*, professeur de mathématiques au lycée de Mont-de-Marsan.
LOIRE.....	M. *Bernard*, inspecteur d'Académie à Saint-Etienne.
LOIRET.....	M. *Gallouedec*, professeur d'histoire au lycée d'Orléans.
LOIR-ET-CHER.....	M. *Nouël*, professeur honoraire de physique du lycée, à Vendôme.
LOIRE-INFÉRIEURE.....	M. *Lefèvre*, professeur de physique au lycée de Nantes.
LOT.....	M. N..., au lycée de Cahors.
LOT-ET-GARONNE.....	M. *Bordes*, professeur de seconde au lycée d'Agen.
MAINE-ET-LOIRE.....	M. au lycée d'Angers.
MANCHE.....	M. *Frémiot*, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.

Départements.	Correspondants.
MARNE	M. *Cornet*, inspecteur d'académie à Châlons. M. *Vial*, professeur de rhétorique au lycée de Reims.
MAYENNE	M. *Sinoir*, professeur de rhétorique au lycée de Laval.
MEURTHE-ET-MOSELLE, VOSGES	M. *Le Monnier*, professeur de botanique à la Faculté des sciences de Nancy.
MEUSE	M. *Marchal*, professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.
NIÈVRE	M. *Bouvet*, professeur de mathématiques au lycée de Nevers.
NORD	M. *Damien*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. M. *Dupont*, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille. M. *Lefebvre* (Jules), professeur de mathématiques au lycée de Lille. M. *Martin*, professeur de philosophie au lycée de Douai. M. au lycée de Valenciennes.
ORNE	M. *Gomond*, professeur honoraire de seconde du lycée, à Alençon.
PUY-DE-DÔME, CANTAL	M. *Hauser*, chargé de cours à la Faculté des lettres de Clermont.
RHÔNE	M. *Fontaine*, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. M. *Offret*, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences. M. *Deis*, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
SARTHE	M. *Huriez*, professeur de mathématiques au lycée du Mans. M. *Martinet*, professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
SEINE-INFÉRIEURE	M. *Lecaplain*, professeur de physique au lycée de Rouen. M. au lycée du Havre.

Départements.	Correspondants.
SEINE-ET-OISE.....	M. *Sarradin*, professeur de seconde au lycée de Versailles.
SEINE, OISE, SEINE-ET-MARNE.....	MM. les membres du Conseil d'administration, et en outre : M. *Perrot*, directeur de l'École Normale. M. *Humbert*, professeur de quatrième au lycée Condorcet. M. *Suerus*, censeur des études du lycée Saint-Louis. M. *Gazeau*, proviseur du lycée Louis-le-Grand. M. *Jodin*, professeur de cinquième au lycée Montaigne. M. *Lehugeur*, professeur d'histoire au lycée Henri IV. M. *Dhombres*, proviseur du lycée Charlemagne. M. *Brelet*, professeur de quatrième au lycée Janson. M. *Dietz*, prof. de rhétorique au lycée Buffon. M. N..., au lycée Voltaire. M. *Desjardins*, professeur de rhétorique au lycée Michelet. M. *Staub*, professeur de rhétorique au lycée Lakanal. M. *Barau*, professeur de philosophie au lycée Carnot. M. *De Campou*, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin. M. *Godard*, agrégé, docteur, professeur de physique au collège de Sainte-Barbe. M. *Laurent*, professeur de quatrième au collège Stanislas. M. *Haudié*, professeur de littérature au collège Chaptal. M. *Wolf*, astronome honoraire de l'Observatoire. M. *Mascart*, professeur de physique au Collège de France. M. *Sirven*, professeur de rhétorique à l'École Alsacienne.

Départements.	Correspondants.
Somme	M. *Dubois,* professeur de physique au lycée d'Amiens.
Tarn	M. N..., au lycée d'Albi.
Tarn-et-Garonne	M. N..., au lycée de Montauban.
Var	M. *Amigues,* proviseur du lycée de Toulon.
Vaucluse	M. N..., à Avignon.
Vendée	M. N..., à la Roche-sur-Yon.
Vienne	M. *Durrande,* doyen de la Faculté des sciences de Poitiers.
Yonne	M. N..., professeur au lycée de Sens.
Algérie	M. *Jeanmaire,* recteur de l'Académie d'Alger. M. *Daux,* proviseur du lycée d'Oran.
Luxembourg	M. *Zahn,* directeur à l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.
Rome	M. , à l'École française.
Athènes	M. *Homolle,* directeur de l'École française d'Athènes.
Tunis	M. *Versini,* chef de cabinet du Directeur de l'enseignement.

La correspondance doit être adressée à M. D. Gernez, secrétaire de l'Association, rue Saint-Sulpice, 18.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des Correspondants, à M. Guillaume Bréton, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 3 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

STATUTS [1]

ART. 1er. L'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale* a pour objet de venir en aide, au moyen d'une Caisse de secours, à ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin d'assistance.

ART. 2. Sont admis à participer aux secours les Sociétaires, leurs veuves et leurs enfants.

Par exception, et sur la demande d'un Sociétaire, des secours pourront être accordés à d'autres membres de la famille, ou même à des personnes étrangères qui seraient considérées comme ayant tenu lieu de parents à un Sociétaire.

ART. 3. Les Sociétaires versent une cotisation annuelle dont le minimum est fixé à *dix francs*. Cette cotisation sera exigible dans les six premiers mois de l'année courante (2).

Les Sociétaires qui auront négligé de payer leur cotisation annuelle seront considérés comme démissionnaires, après deux ans de retard s'ils habitent le territoire continental de la France, après trois ans s'ils résident hors de France. Ils perdront leurs droits aux secours de l'Association.

ART. 4. La Caisse sera administrée par un Conseil composé de quinze anciens élèves, élus à la pluralité des suffrages dans la Réunion générale qui aura lieu chaque année, le second dimanche de janvier; les membres non présents à Paris à l'époque de la Réunion générale pourront voter par correspondance.

Les administrateurs choisiront parmi eux un président, un vice-président, un secrétaire, un vice-secrétaire et un trésorier.

Ils pourront s'adjoindre des administrateurs honoraires, dont le

(1) Statuts approuvés par le Conseil d'État et annexés au décret du 27 décembre 1877 qui reconnaît l'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale supérieure* comme établissement d'utilité publique.

(2) Sur une proposition du Président faite en Assemblée d'après l'avis du Conseil d'Administration, le minimum de la cotisation a été porté à *12 francs*, d'un consentement général à partir de 1879. Voir les allocutions du Président de 1879 et de 1[illegible].

nombre ne devra pas dépasser cinq, et qui seront choisis parmi les membres de l'Association appelés trois fois par l'élection dans le sein du Conseil. Les administrateurs honoraires auront voix délibérative.

ART. 5. Le Conseil d'administration sera renouvelé annuellement par tiers : le sort décidera des deux premiers tiers sortants.

Les membres sortants pourront être réélus.

ART. 6. La présence de sept membres électifs sera nécessaire pour que les délibérations du Conseil soient valables.

ART. 7. Le président représentera l'Association en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 8. Toute demande de secours devra être faite et motivée par écrit et adressée au secrétaire qui en saisira le Conseil dans le plus bref délai.

ART. 9. Le trésorier sera chargé des fonds, dont il ne pourra disposer qu'en vertu d'une délibération du Conseil et sur un mandat signé du président et du secrétaire.

Les excédents de recettes disponibles seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de Chemins de fer français émises par des Compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 10. Chaque année, le trésorier rédigera un compte détaillé des recettes et dépenses qui sera soumis à l'approbation du Conseil. Il sera fait un rapport à l'Assemblée générale, sans que toutefois les noms des personnes secourues soient mentionnés.

ART. 11. Les ressources de la Société se composent : du produit des cotisations, des revenus de biens de toute nature, du produit des dons et legs régulièrement autorisés.

Les délibérations relatives à des acquisitions, aliénations, ou échanges d'immeubles, ou à l'acceptation des dons et legs seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 12. L'Association arrêtera un règlement intérieur qui sera soumis à l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

ART. 13. Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale, prise à la majorité des trois quarts des votes exprimés, et approuvée par le Gouvernement.

Les membres absents pourront voter par correspondance.

ART. 14 ET DERNIER. La dissolution de l'Association, si elle est demandée par un ou plusieurs de ses membres, ne pourra être prononcée que suivant les formes prescrites par l'article précédent.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son actif feront l'objet d'une délibération de l'Assemblée générale qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ARRÊTÉ CONFORMÉMENT A L'ARTICLE 12 DES STATUTS ET APPROUVÉ PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ART. 1er. Le Conseil d'administration, dans l'application de l'art. 8 des statuts, ne vote de secours que pour une année. Il ne renouvellera un secours que sur une demande présentée dans la même forme que la première.

ART. 2. Le Conseil déterminera, chaque année, d'après l'état de la caisse, le chiffre maximum des secours qui pourront être accordés.

ART. 3. Le Conseil établira, à la fin de chaque année, la liste des membres que l'Association aura perdus. Il fera imprimer les notices nécrologiques écrites en mémoire de ces morts par les membres de l'Association.

ART. 4. Le Conseil se tiendra en communication avec les membres de l'Association par des Correspondants qu'il désignera. Il sera nommé un correspondant au moins par Académie.

ART. 5. Le Secrétaire (art. 4 des Statuts) sera chargé de la correspondance, du dépôt des papiers et registres, de la rédaction des délibérations ; il surveillera l'impression des pièces qui seront publiées et particulièrement d'un compte rendu annuel où sera inséré le Rapport du Trésorier prévu par l'art. 10 des statuts.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Allocution du Président	1
Liste des membres décédés	4
Notices par ordre de promotion	5
Compte rendu des recettes et des dépenses	151
Situation de la caisse	156
Résultat des élections	157
Liste des donateurs de l'Association	159
Liste des membres souscripteurs perpétuels	163
Liste des membres de l'Association par ordre de promotion	175
Liste des membres par ordre alphabétique	183
Liste par ordre de promotion des membres décédés	231
Liste par ordre alphabétique des membres décédés	253
Composition du Conseil d'administration	268
Liste des correspondants	270
Statuts	276

VERSAILLES, CERF, IMPRIMEUR, RUE DUPLESSIS, 59.

1900 (14 JANVIER)

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

LIBRARY
APR 25 1974
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
BERKELEY

PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—

1900

ASSOCIATION

DES

ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

FONDÉE LE 1er JANVIER 1846

Reconnue comme établissement d'utilité publique le 27 décembre 1877.

53e RÉUNION GÉNÉRALE ANNUELLE

(14 *janvier* 1900)

Cette réunion a lieu à l'École Normale, dans la salle des Actes, sous la présidence de M. Boissier, président du Conseil d'administration.

Cent dix membres sont présents.

A une heure un quart, la séance est ouverte. M. le Président prononce l'allocution suivante :

APR 25 1971
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
BERKELEY

MES CHERS CAMARADES,

Je me félicite d'avoir, encore une fois, fort peu de choses à vous dire; c'est la preuve que cette année, si agitée pour tout le monde, a été très calme chez nous. Pendant qu'ailleurs le temps se passait, ou plutôt se perdait, en discussions stériles, ici on a travaillé : — Que pouvait-on faire de mieux? — Et, si vous vouliez savoir à quoi l'on a travaillé, je n'aurais qu'à vous citer les titres des ouvrages qui ont valu des récompenses à nos camarades dans les diverses Académies. Le nombre en est considérable, les sujets en sont très variés. Dans presque tous les sentiers des connaissances humaines, quelques-uns des nôtres sont engagés ; plusieurs ont déjà poussé fort avant, et, comme ils sont pour la plupart jeunes et vaillants, ils ne s'arrêteront pas en route. Par malheur, le temps ne me permet pas de m'étendre autant que je le voudrais ; il faut que je me borne, selon l'usage, à vous énumérer sèchement les noms de nos lauréats. A l'Académie française, où la moisson a été la plus abondante, ce sont, avec le père Baudrillart, MM. Parigot, Joly, Jean Guiraud, Strowski, Marcel Marion, Lacour-Gayet, Zyromski, Poyard, Gasté, Desrousseaux; aux Inscriptions, MM. Cartault, Fougères, Riemann, Gœlzer ; MM. Pottier et Pierre Paris ont obtenu des subsides pour leurs travaux. L'Académie des sciences a récompensé MM. Cosserat, Alfred Giard, Drach, Le Roy, Caullery, Mesnil et Pierre Janet; celle des sciences morales, M. Debidour. Pour achever ce qui concerne l'Institut, rappelons que M. Edmond Pottier a été nommé membre et

M. Gauckler correspondant de l'Académie des Inscriptions, M. Méray, correspondant de l'Académie des sciences, et qu'enfin, à l'Académie des sciences morales, M. Théodule Ribot a remplacé M. Nourrisson, dans cette section de philosophie que la mort a fauchée cette année.

De ce côté, vous le voyez, tout va bien. Nous n'avons pas non plus à nous plaindre de notre situation financière. Les libéralités, qui augmentent notre petite fortune, et nous permettent de suffire à peu près à toutes nos charges, ne nous ont pas plus manqué cette année que les précédentes. L'élan est donné; espérons qu'il ne s'arrêtera pas. J'ai le devoir de payer notre dette de gratitude à tous ceux qui nous viennent en aide. Ce sont d'abord Mme Juglar, MM. Joseph Bertrand, Troost, Ernest Lamy, Roux, Gauthier-Villars, Weil, Hautefeuille, dont je vous redis les noms tous les ans parce qu'ils renouvellent tous les ans leur généreuse assistance. Le plus grand service que nous rendent ces bienfaiteurs persévérants, c'est que, la générosité étant contagieuse, leur exemple en suscite d'autres. Voici M. Jules Girard qui nous remet 500 francs pour la troisième fois, et notre « récidiviste » des années précédentes qui persiste à nous envoyer ses 200 francs par la poste, sans vouloir davantage nous dire son nom. A côté de ces libéralités réitérées, et qui deviennent des habitudes, il y a celles qui ont été déterminées par des circonstances particulières. C'est ainsi que MM. Lucien et André Dutilleul, des amis du dehors, nous ont adressé 200 francs chacun par l'intermédiaire de M. Van Tieghem. Mme Viollette nous donne 200 francs en mémoire de son mari, que nous avons perdu il y a deux ans. Nous avons reçu 240 francs de M. Eugène Moncourt, qui, réalisant une pensée pieuse, a voulu que son frère, Edme Moncourt, qui est mort en 1861, jeune encore et plein d'avenir, figurât sur nos listes comme souscripteur perpétuel. Sur le prix d'Ormoy, que l'Académie des sciences lui a décerné, M. Giard a prélevé 300 francs pour notre association. Le père Baudrillart, à qui l'Académie française avait accordé une des plus belles récompenses dont elle dispose, le Grand prix Gobert, m'écrivit aussitôt « qu'il devait trop à l'École Normale pour ne pas lui faire une petite part dans le prix qu'il venait d'obtenir » et il m'adressa 300 francs. M. Brédif, recteur de l'Académie de Besançon, qui, après une longue et honorable carrière dans l'enseignement et l'administration, a demandé prématurément sa retraite, au moment de quitter la vie active, a voulu, comme il dit, payer à l'École sa dette d'affection et de reconnaissance, et nous a donné 2,400 francs ; enfin, au mois d'avril dernier, au milieu des fêtes triomphales de Lille, Mme Pasteur, souhaitant que notre association se réjouît avec elle des honneurs qu'on rendait à la mémoire de son mari, a ajouté 1,000 francs à ce qu'il nous avait déjà donné. Vous comprenez pourquoi cette libéralité nous a particulièrement touchés et ce qu'il y a d'honorable pour l'École à être associée de quelque manière à la gloire de Pasteur.

Je ne veux pas oublier deux petits faits qu'il ne me semble pas inutile de mentionner. L'abbé Thenon qui, vous le savez, a fondé l'École Bossuet, dans un esprit sincèrement universitaire, en même temps qu'avec une pensée chrétienne, a fait partie de notre association tant qu'il a vécu. Quelques-uns de ses élèves ont voulu qu'il lui appartînt encore après sa mort et ils ont réuni la somme de 240 francs pour qu'il fût mis au nombre de nos souscripteurs perpétuels. « L'abbé Thenon, nous disent-ils, a beaucoup aimé l'École; il nous a appris à l'aimer. Nous serions heureux de voir figurer son nom parmi ceux dont elle veut garder le souvenir. »

En 1895, quelques-uns de nos plus jeunes camarades eurent l'idée de réunir quelques croquis légers, d'une fantaisie un peu vive, qu'expliquait et qu'excusait la gaîté du centenaire, et les publièrent sous ce titre : *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, — il s'agissait, bien entendu, des Normaliens de vingt ans. — Quoique ce petit livre ne s'adressât qu'à quelques initiés, il fit ses frais, chose rare ; et même, tout compte fait, il resta un petit bénéfice que les auteurs nous ont abandonné. Puisse ce sacrifice de leurs premiers droits d'auteur porter bonheur dans la suite à nos jeunes écrivains qui débutent !

Encore un mot, mes chers camarades. Notre réunion annuelle est pour nous un jour de fête. Nous y retrouvons d'anciens amis que nous avons rarement l'occasion de rencontrer ailleurs. Mais, hélas ! nous ne les retrouvons pas tous, il en manque toujours quelques-uns et souvent de ceux que nous avions le plus de plaisir à revoir. Trente-six ont disparu cette année. C'est beaucoup ; et au dernier moment, quand nous pensions que la liste était close, il a fallu y ajouter notre cher camarade Lévêque, que nous avons perdu, il y a quelques jours. Presque en tête de la liste funèbre je trouve le nom de M. Bouillier, auquel je dois un souvenir particulier parce qu'il a appartenu pendant vingt-huit ans à notre Conseil d'administration. Il y apportait sa brusque franchise et cette apparence de rudesse qui cachait un si bon cœur. C'était un parfait honnête homme, qui ne se croyait pas obligé à changer d'opinion quand on changeait de régime, et qui disait la vérité à tout le monde, même à ceux qui n'étaient pas disposés à l'entendre. Je ne veux pas oublier non plus M. Tournier, qui a été si longtemps maître de conférences à l'École ; il l'aimait avec une passion jalouse, il n'a jamais voulu la quitter et y jouissait d'une popularité méritée. M. Tournier nous rappelait tout à fait les savants du XVIe siècle ; il avait conservé quelque chose de l'originalité de leurs manières et des bizarreries de leur humeur, mais il possédait aussi leur érudition ingénieuse et profonde. On va vous parler de Janet et de Sarcey, sur lesquels j'aurais aimé à m'étendre. Des autres le temps ne me permet de rien dire, sinon que ce furent des gens utiles, dévoués, qui ont fait leur œuvre, tous avec conscience, quelques-uns avec éclat. La mort, comme toujours, a frappé au hasard ; elle n'a pas épargné la jeunesse, mais elle a surtout atteint l'âge mûr : c'est dans l'ordre. Des générations primitives de l'École, il ne reste plus personne. Celles de 1830 à 1840 n'ont conservé que quelques rares survivants, parmi lesquels notre vénérable doyen, M. Wallon, qui suffit encore à toutes ses tâches et accomplit si vaillamment tous ses devoirs. Nous venons ensuite, nous autres, les promotions de 1840 à 1850, bien diminués aussi, bien réduits, ayant perdu sur le chemin beaucoup des nôtres, et les meilleurs. Nous voilà donc, à notre tour, devenus des ancêtres : c'est un honneur médiocrement enviable et qui suggère des réflexions mélancoliques. Nous savons bien que nous ne sommes pas destinés à le garder longtemps. J'ignore, quand d'autres auront pris notre place, le jugement qu'on portera sur nous. Ce que je souhaite de tout cœur c'est qu'on dise que nous avons tenu à conserver à notre association son véritable caractère, que nous avons tout fait pour qu'elle restât un lieu privilégié où la politique, qui gâte tout, ne pénètre pas. Par le temps qui court, c'est une bonne fortune rare que de pouvoir trouver quelque part une sorte d'asile, protégé contre les vents du dehors, où la charité rassemble ceux qu'ailleurs les opinions divisent, où l'on puisse oublier un moment les passions mesquines de l'âge mûr au souvenir des rêves généreux de la

jeunesse. Ne commettons pas la faute d'y renoncer; au milieu de toutes ces divisions, où se consume la France, gardons au moins, mes chers camarades la fraternité de l'École (1).

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS EN 1899.

MM. Ménétrel (1832), Inspecteur honoraire d'académie à Périgueux.

Bouillier (1834), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien directeur de l'Ecole Normale, **S. P.**

Mondot (1834), vice-recteur honoraire de la Corse, **S. P.**

Wiesener (1835), professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand, **S. P.** (2)

Loir (1837), doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lyon.

Poinsignon (1837), inspecteur honoraire d'académie.

Revillout (1839), professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Montpellier.

Chambon (1841), professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, **S. P.**

Janet (1841), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de Philosophie à la Sorbonne, **S. P.**

Dupré (1844), inspecteur honoraire d'académie à Paris, **S. P.**

Caron (1845), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bordeaux.

Sarcey (1848), agrégé des lettres, homme de lettres, **S. P.**

Viant (1848), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand.

Tournier (1850), maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes, **S. P.**

Stouff (1851), inspecteur honoraire d'académie.

Courbaud (1853), professeur honoraire de seconde du lycée Condorcet.

Hervé (1854), membre de l'Académie française, directeur politique du *Soleil*, **S. P.**

---

(1) La plupart de nos camarades apprendront avec peine que l'École a perdu sa vieille infirmière, Madame Callot. Mariée à un chef d'atelier de physique qui appartenait à l'École depuis 1827, elle y était entrée elle-même comme lingère en 1846 : elle était la première personne qui eût habité les bâtiments de la rue d'Ulm. Elle a été infirmière pendant trente-quatre ans et, âgée de quatre-vingt-trois, n'a cessé son service que peu de temps avant sa mort. Par son tact et son dévouement elle a rendu les plus grands services à la maison et laissé un souvenir reconnaissant à tous ceux qu'elle a soignés dans quelque maladie sérieuse. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que sa succession a été confiée à la veuve d'un de nos camarades.

(2) Décédé en 1898.

MM. TABATTE (1855), professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Évreux.

NEYRENEUF (1861), professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.

PELLERIN (1862), ancien professeur de physique à l'École de Médecine de Nantes, S. P. (1)

LUSSON (1864), professeur honoraire de physique du lycée de la Rochelle.

DUBOIS (Edmond) (1865), professeur de physique au lycée et à l'École de Médecine d'Amiens, S. P.

ROUARD (1867), professeur de quatrième au lycée de Toulouse.

ZELLER (1868), professeur adjoint d'histoire à la Sorbonne, répétiteur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique.

LEBARD (1876), professeur de physique au lycée d'Angoulême.

GARDILLON (1877) professeur de rhétorique au lycée d'Albi.

DAVID-SAUVAGEOT (1878) professeur de rhétorique au collège Stanislas.

FABRE (1879), maître de conférences suppléant à l'École Normale, bibliothécaire de l'Institut de France, S. P.

GRIESS (1880), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne.

SIBUET (1890), professeur de mathématiques au lycée de Montpellier.

DUPERRAY (1892), professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

CAMBRONNE (1893) agrégé des sciences naturelles, préparateur de géologie à la Sorbonne.

CHAVANNE (Paul) (1897), élève de la section des lettres.

DAVID (1898), élève de la section des sciences.

NOTICES SUR LES MEMBRES DÉCÉDÉS

Promotion de 1832. — MÉNÉTREL (Pierre-Auguste), né le 11 février 1812, à Poissons (Haute-Marne), décédé à Périgueux, le 6 mai 1899 (2).

J'aurais souhaité qu'une voix plus autorisée que la mienne, plus intime, plus familière au membre de l'Université que nous accompagnons a sa dernière demeure pût, en lui disant un suprême adieu, exposer ici ses idées et son enseignement philosophiques, et rappeler son administration dans la Dordogne.

Mais je croirais manquer à mon devoir si, proviseur du lycée où il a exercé avec honneur, je ne rendais à notre ancien professeur de philosophie un dernier hommage et, si je ne venais religieusement lui donner avec vous, un dernier et confraternel salut.

---

(1) Décédé en 1898.

(2) Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par M. Lanoue, proviseur du lycée de Périgueux.

Il est aussi un autre titre qui m'invite à parler sur sa tombe, c'est qu'il fut un Périgourdin d'adoption. Il s'éprit de ce ciel doux et clément du Périgord, qui devait réchauffer et prolonger sa vieillesse, il aima ce pays généreux et il le préféra à son foyer natal; il s'y intéressa, et il voulut y rester; il y vécut longtemps, très longtemps; il y a passé plus de cinquante ans; sa carrière s'y est accomplie presque en entier. Enfin, selon ses vœux, il reposera dans cette ville hospitalière de Périgueux qu'il affectionnait comme un vrai fils.

Pierre-Auguste Ménetrel, était né en février 1812, à Poissons, dans la Haute-Marne. En 1832, à 20 ans, il entrait à l'École Normale supérieure, où il passa deux ans. D'une constitution maladive, il vécut plus à l'infirmerie qu'aux cours comme il se plaisait à le dire lui-même lorsqu'il parlait, dans son extrême et vaillante vieillesse, des inquiétudes que lui avait autrefois données sa santé. Aussi, ne put-il préparer ni l'agrégation, ni la licence. En 1834, en sortant de l'École Normale, il fut nommé professeur de philosophie au collège de Bergerac, d'où il alla aux collèges de Tulle (1835), de Dôle (1836), de Pau (1842).

On l'avait envoyé à Pau pour refaire sa santé. Il put y travailler suffisamment pour passer avec succès, deux ans après, devant la Faculté de Paris, les examens de la licence ès lettres. En 1844, la licence était encore un grade rare qui recommandait à juste titre un fonctionnaire de l'Université.

En 1849, Ménetrel revint en Périgord, où il occupa la chaire de philosophie de notre lycée, qui venait d'être fondé depuis peu de temps. Il y fit de bons élèves qui se souviennent encore du sérieux et de l'élévation de ses cours. Son enseignement eut de brillants succès aux Concours académiques, et j'ai pu retrouver dans nos palmarès du lycée les noms de quelques-uns de ses élèves lauréats: Dauvergne, Mérimée, Gadaud, Moyrand, qu'il m'est agréable de rappeler ici, dans une pensée de pieuse reconnaissance pour leur ancien maître.

La délicatesse de sa santé et les fatigues de sa classe l'engagèrent à chercher un repos dans l'Administration académique.

Il fut nommé Inspecteur d'académie à Guéret d'où il retourna bientôt à Périgueux pour y remplir les mêmes fonctions.

Il fut Inspecteur d'académie de la Dordogne pendant une dizaine d'années. C'est lui qui organisa à Périgueux, sous l'Empire, les premiers cours secondaires de jeunes filles. Ce ne fut pas sans difficultés et sans résistances. Lorsque ses longs et honorables services lui eurent fait obtenir cette récompense qui couronne si rarement les meilleures carrières universitaires, les insignes de la Légion d'honneur, il voulut se reposer définitivement. L'inspection académique ne lui avait pas donné le repos et la santé qu'il croyait y trouver, et il prit sa retraite avant l'âge, à 57 ans, en 1869.

Malade pendant toute sa carrière universitaire, la santé lui revint avec la retraite, contrairement à l'ordinaire, dès lors, il fut alerte et vigoureux, et, pendant trente ans, ce moribond d'autrefois sembla défier la mort.

Il vécut sans préoccupation, mais non sans activité intellectuelle et physique. Il se fit remarquer par une charité inépuisable envers les serviteurs, les pauvres, les anciens élèves malheureux, les maisons de secours et de retraite. Il donna des soins à la Bibliothèque populaire dont il était le vice-président, et il explora le département, en curieux, en archéologue, en historien.

Il aimait beaucoup la vie de plein air. Chaque jour, par tous les temps, il faisait de longues promenades dans le voisinage de Périgueux. C'est dans une

de ces excursions au camp de César que je fis sa connaissance, dès mon arrivée à Périgueux. Je pus apprécier tout ce qu'il y avait en lui de finesse d'esprit, de délicatesse du cœur, d'érudition locale, d'affection pour le Périgord. Nous fûmes dans une communauté de sentiments périgourdins qui nous lia rapidement, et j'ai souvent regretté que mes occupations administratives ne m'aient pas permis d'avoir avec lui de plus longs entretiens, d'user de son expérience, de me laisser pénétrer par la haute et véritable philosophie qui l'animait.

Car il fut un philosophe au vrai sens du mot. Sa vie longue et tranquille nous laisse un exemple et un enseignement. Elle nous montre surtout que la sagesse consiste non dans un puissant esprit, mais dans un esprit prudent et avisé, que la santé la plus robuste et la plus bouillante, si elle est irréfléchie, s'effeuille facilement, disparaît vite, et vaut peu à côté d'une santé plus délicate, que la raison soutient et vivifie.

Son existence de près de 88 ans permet d'affirmer que l'esprit sain fait le corps sain, que la bonne santé morale fait la bonne santé physique et peut conduire à la sérénité de la vieillesse.

Cette prudence, cette sagesse, ce bon esprit philosophique aux principes moraux élevés qu'il avait longtemps enseignés, ces sentiments de charité, qui l'honoraient, et qu'il a témoignés jusqu'à ses derniers moments, lui ont donné une vie heureuse et une vieillesse tranquille, exempte de souffrances; ils l'ont préparé à la mort qu'il avait entrevue dans les premiers élans de sa jeunesse maladive et qu'il a acceptée, sans trouble, comme l'entrée dans un doux repos éternel, après une carrière et une existence bien remplies.

Au nom de l'Université, au nom de l'Inspection académique et du Lycée, au nom des maîtres et des élèves qui apportent, en pieux souvenir, une couronne sur sa tombe, qu'il reçoive ce suprême et sympathique hommage.

Promotion de 1834. — Bouillier (Francisque), né à Lyon en 1813, décédé à Simandres (Isère), le 26 septembre 1899.

F. Bouillier a écrit lui-même, deux ans environ avant qu'elle prît fin, le récit de sa vie, et cette sorte de mémoire autobiographique, qu'il appelle, avec sa simplicité ordinaire, son *curriculum vitæ*, fait si bien connaître l'homme, un tel accent de sincérité et de modestie vraie s'y fait sentir, que l'on voudrait pouvoir se borner ici à en reproduire le texte : du moins, en userons-nous amplement. « Pour achever ma biographie, dit F. Bouillier en terminant, une autre main n'aura plus qu'à y ajouter la date de ma dernière heure. » Qu'il nous soit permis d'ajouter autre chose : le témoignage que F. Bouillier ne pouvait se décerner à lui-même, et que tiennent à lui rendre ceux qui l'ont connu, ceux notamment, puisqu'une gratitude spéciale en fait ses obligés, dont il a été le maître, ceux qui, comme l'auteur de cette notice, ont eu l'honneur de compter parmi ses élèves, lorsqu'il dirigeait notre École Normale, qui, lorsqu'il exerçait ses fonctions d'Inspecteur général, ont éprouvé sa bienveillance, et qui d'ailleurs espèrent avoir tiré un assez grand profit de ses œuvres et de sa pensée philosophiques pour lui devoir un large tribut de reconnaissance. On voudra bien nous excuser par là d'avoir accepté une tâche qui, sans doute, revenait à de plus autorisés.

Quelle diversité de maîtres et d'enseignements dans l'éducation de F. Bouillier! Il ne devait pas avoir à se plaindre du résultat. — Ses parents apparte

naient à la bourgeoisie lyonnaise. Il y reçoit ces premières leçons de la famille, dont le suc caché est si vivace, et il entre à l'École primaire, où il reste deux ans. Il passe de là au pensionnat du Verbe incarné, l'un des meilleurs de Lyon ; puis, à l'instigation et avec l'appui d'une tante, Mme Philippon de la Madeleine, qui fit de lui comme un fils adoptif, il quitte Lyon pour Paris, et le voici au collège Stanislas. Le régime, en ce temps-là, y était dur, et la propreté plus que médiocre : c'est de quoi étonner sans doute les collégiens d'aujourd'hui, à Stanislas et ailleurs. F. Bouillier quitte Stanislas, où il était resté jusqu'en seconde, pour le collège Bourbon. Mais presque aussitôt survient la Révolution de juillet. Alors externe, l'élève Bouillier assiste à plusieurs épisodes dramatiques de la Révolution des trois jours ; il s'enflamme et s'exalte : sa tante juge à propos de le renvoyer à Lyon. Il fait sa rhétorique au lycée de Lyon, avec celui qui devait être le dernier recteur de Metz, M. Mézières, — le père de M. Mézières de l'Académie française, — et il fait sa philosophie avec le célèbre abbé Noirot, si habile à éveiller les jeunes esprits. Après deux ans de préparation, et grâce aux leçons désintéressées de M. Beljame, Inspecteur d'académie, il est reçu dans un bon rang à l'École Normale. Sa vie de collège est terminée. Il s'y est montré, selon son propre témoignage, non pas ce qu'on appelle un élève brillant, mais, peut-être est-ce plus sûr, un bon élève : « J'étais bien de ceux, dit-il, qu'on envoyait chaque année au grand concours, mais j'étais de ceux qui n'en rapportaient jamais rien. » Cette fois du moins, le candidat à l'École Normale rapporta la nomination méritée ; le « bon élève » eut sa récompense : il avait maintenant le droit de franchir, dans un vieux coin abandonné du Collège Louis-le-Grand, près d'une ruelle étroite menant au collège de France, sous un échafaudage de poutres d'aspect mal rassurant, le seuil au delà duquel il allait trouver ce que nous avons tous trouvé, nous aussi, qui avons passé par des portes à l'air moins menaçant et plus accueillantes, ces maîtres et ces camarades dont le commerce, toujours trop court, demeure, par son prolongement dans l'esprit et dans l'âme, le bienfait de toute la vie.

Parmi ses camarades d'École, F. Bouillier compta entre autres, dans des promotions successives, Chevriaux — le proviseur de Vanves, qui, enfermé comme otage, sous la Commune, à la Roquette, s'en échappa, par une sorte de miracle, à la veille d'être fusillé ; Macé de Lépinay, le futur doyen de la Faculté des lettres de Grenoble ; Baret, qui devait un jour être nommé ministre de l'Instruction publique, mais ministre de Maximilien, au Mexique, et qui n'eut même pas le temps, la catastrophe du malheureux empereur ayant devancé son départ, d'aller prendre possession de son poste ; Jules Simon, que les liens non seulement de la camaraderie, mais de l'amitié, unirent à F. Bouillier ; le vénéré Havet, ancien président de notre association ; Jacquinet, le directeur des études à l'École, dont ceux de ma génération se rappellent, en même temps que la finesse d'esprit, la trompeuse sévérité : car elle cachait un grand fonds de bienveillance et même d'indulgence pour nous ; Bersot enfin, l'un des meilleurs amis de F. Bouillier, et qui était destiné à lui succéder dans la direction de l'École, en 1870. — De bon nombre d'entre eux F. Bouillier devait avoir la pénible tâche de rédiger la notice funèbre pour notre réunion annuelle, et sans doute, quand il écrivit lui-même la sienne, lui sembla-t-il qu'il ne faisait qu'accomplir pour la dernière fois, et comme s'il disait un adieu suprême à un vieux camarade que ses compagnons un à un auraient précédé

dans la tombe, le rite pieux dont il s'était fait un devoir, dans sa conscience de bon Normalien.

A ses maîtres de conférences il devait aussi garder un souvenir fidèle, qu'il nous a transmis. Ses maîtres étaient Nisard, qui fit sa conquête et qui, plus tard, comme directeur de l'Ecole, j'en appelle encore aux souvenirs de mes contemporains, nous montra qu'il n'avait pas désappris l'art de charmer; c'était Garnier, le fin psychologue, auquel F. Bouillier voua toute sa vie une affectueuse reconnaissance; c'était Michelet que, à vrai dire, il admirait moins que la plupart de ses camarades, le trouvant « plus brillant que solide »; c'était le sage Damiron, comme l'appelait V. Cousin qui, à cette date, n'était pas encore sage; c'était non seulement comme professeur, mais comme directeur de l'École, Guignault, le savant traducteur de la *Symbolique de Creuzer*, directeur à l'aspect un peu froid et austère, mais en réalité bon et ferme sans rigueur. Combien contrastait avec lui son successeur, M. Viguier, homme excellent, mais dont la sensibilité était « parfois excessive »! Il trouvait trop dur pour les élèves (avait-il tout à fait tort?) le régime de l'économe de Louis-le-Grand, et plusieurs d'entre eux ayant été, pour cette cause ou une autre, atteints de gastrite, il se désola, tout en les soignant avec une sollicitude maternelle. F. Bouillier lui fut, en cette circonstance, une consolation singulière. Apercevant un jour sa bonne mine qui ressortait sur la pâleur des autres : « Vous me faites plaisir, lui dit M. Viguier; vous représentez la santé de l'Ecole. » N'est-il pas permis d'ajouter que, par sa solidité philosophique aussi, par ses doctrines, marquées au coin d'un robuste bon sens, F. Bouillier, dans sa longue carrière, a été l'un de ceux qui, à première vue, ont « représenté la santé de l'École » ?

M. Viguier n'était que directeur des études; le directeur de l'École était V. Cousin, conseiller royal. Les lignes que voici feront assez connaître les sentiments qu'éprouvait pour ce philosophe, si passionnément admiré et critiqué si passionnément, F. Bouillier, l'un de ses auditeurs à l'École et de ses disciples : « Quel feu dans le regard et quelle physionomie vivante! Quelle pantomime expressive ajoutait à la force et à l'originalité de sa conversation!.. Plus je songe à l'homme, plus je me représente l'œuvre qu'il a faite et l'action qu'il a exercée sur les esprits, — plus je m'étonne, et même parfois je m'indigne, de la réaction qui, de nos jours, s'est faite contre ce grand maître... » Une telle indignation, quoi que l'on pense de V. Cousin et de sa philosophie, n'est-elle pas à l'honneur du maître qui a su l'exciter, comme de l'élève qui sait la ressentir, et qui l'éprouve encore, dans toute sa verdeur, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans?

Au terme de ses trois années d'Ecole, F. Bouillier subit avec un succès extraordinaire les épreuves de l'agrégation de philosophie présidées par V. Cousin. Non seulement il fut reçu le premier, mais il obtint la mention inusitée : *hors ligne*. La juste bienveillance de V. Cousin l'envoya alors professer la philosophie au collège d'Orléans, poste fort envié à cause de sa proximité de Paris : il ne fallait que dix heures environ pour aller d'Orléans à Paris. — Le collège d'Orléans avait le privilège fort envié, paraît-il, des autres collèges du même ressort, de faire des bacheliers. F. Bouillier en fit donc, à peine sorti de l'École; il en fit comme je crois bien qu'on en fait d'ordinaire, sans enthousiasme, et le système de ces commissions d'examen lui ayant, à

l'épreuve, paru défectueux, il garda de sa première prérogative un assez mauvais souvenir.

En 1839, il soutint ses thèses en Sorbonne. Voici en quels termes il a raconté lui-même sa soutenance : « Le sujet de ma thèse latine, que j'avais trouvé dans les lettres de Mme de Sévigné, était la comparaison des jésuites, mis en scène par Pascal dans les *Provinciales*, avec les sophistes des dialogues de Platon. Ma latinité ne déplut pas et le sujet parut être du goût du doyen Leclerc, qui présidait, et qui se donna plus d'une fois le plaisir de qualifier les jésuites de sophistes modernes. — La *légitimité de la faculté de connaître* était le sujet de ma thèse française. Ce sujet m'avait été donné par Cousin. Il s'agissait de combattre le doute sceptique émis par Jouffroy sur cette légitimité sous prétexte qu'elle ne peut se démontrer elle-même, et que rien ne peut la démontrer..... Je tremblais d'avoir affaire à un adversaire tel que Jouffroy. Heureusement, Cousin intervint et prit ma défense. La lutte s'engagea entre les deux éminents philosophes et passa un peu par-dessus ma tête..... » Les efforts du doyen pour calmer les deux philosophes amusèrent l'auditoire. F. Bouillier fut reçu à l'unanimité : il était docteur un an et demi après sa sortie de l'École.

Deux mois plus tard, il était chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon. Il recevait peu après sa nomination de titulaire. Sans qu'il eût rien sollicité, on lui avait donné tout ce qu'il fallait pour combler ses vœux. Professeur titulaire de Faculté dans la seconde ville de France, dans sa ville natale, alors qu'il ne faisait, peu s'en faut, que quitter l'École, qu'avait-il de plus à désirer, et quelle destinée s'annonçait plus brillante ?

Aussi ne montra-t-il aucune hâte à sortir de la situation qui lui était faite et refusa-t-il une chaire qu'on lui offrit dans un collège de Paris. Il resta un quart de siècle au même poste, en sa bonne ville de Lyon ; ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir, sans trop attendre, de nouveaux honneurs aussi mérités que les précédents. A l'âge de trente ans, il avait la croix ; trois ans après, il recevait sa nomination de correspondant de l'Institut. L'Académie de Lyon, de son côté, une Académie vieille de deux cents ans, l'élut pour président. Enfin, pour que rien ne manquât à son bonheur, — presque au lendemain de la Révolution de 1848, il se maria avec Mlle Servan de Sugny, d'une ancienne famille du Dauphiné et fille d'un homme de lettres, Jules Servan de Sugny, auteur d'une traduction estimée des Idylles de Théocrite. « Puissions-nous, dit M. Bouillier dans son *curriculum vitæ* (en 1897), célébrer nos noces d'or dont nous ne sommes pas très éloignés ! » Ce souhait suprême devait être exaucé.

Combien cette période de vingt-cinq ans passée à Lyon fut féconde pour F. Bouillier en œuvres philosophiques ! — Il ne fut pas, au début, sans rencontrer des difficultés qui étaient propres à le troubler et peut-être à le jeter hors de sa voie. On était alors au plus fort de la lutte entre le clergé et l'Université ; les ultramontains étaient sur le pied de guerre avec les philosophes, et c'était de plus une sorte de nouveauté, à Lyon, nouveauté inquiétante pour plusieurs, qu'un simple laïque fût chargé de faire un cours public de philosophie. Si l'on ajoute que F. Bouillier était, et on le savait bien, un disciple fidèle de V. Cousin, qui n'était pas en bonne odeur, qu'il était imbu de la souveraineté de la Raison, qu'il tenait Spinoza pour un honnête homme, et qu'il ne craignait pas de le dire, on s'expliquera sans peine le scandale qu'il souleva. Son impiété fut dénoncée notamment par le chanoine Desgaret, l'auteur du

Monopole universitaire, et Montalembert demanda sa révocation à la Chambre des Pairs. F. Bouillier n'était pas, il n'a jamais été de ceux que l'on intimide aisément. Il riposta avec vigueur aux attaques dont il était l'objet. Puis, peu à peu, comme il arrive après ces grandes batailles, de part et d'autre l'effervescence tomba, et l'apaisement se fit, provisoirement.

L'une des causes qui avaient contribué aux attaques dont F. Bouillier avait été l'objet, était une traduction qu'il venait de faire de la *Théorie de Kant sur la religion dans les limites de la raison* : théorie assez peu orthodoxe. Vers la même époque, il traduisit encore la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse du ciel*, de Fichte. Schelling, également, l'attira et excita son enthousiasme. Bref il subit à son heure, lui aussi, le prestige de cette philosophie allemande qu'il devait imiter si peu; et ce fut toutefois mieux qu'un entraînement passager. Sur la doctrine du *progrès moral* qu'il exposa par la suite, et qui fut l'une des principales pièces de son œuvre, l'empreinte de Kant est visible.

Mais c'est notre Descartes que, entre tous, il préféra et adopta pour maître, et son cours à la Faculté de Lyon fut animé de l'esprit cartésien. Le mémoire qu'il envoya à l'Académie des sciences morales et politiques sur le cartésianisme, sujet mis au concours, lui valut de partager le prix avec Bordas-Demoulin. De ce travail, remanié et complété, sortit le livre magistral, intitulé : *Histoire de la philosophie cartésienne*. — Son enseignement d'ailleurs ne se bornait pas aux questions d'histoire, mais touchait aux points de doctrine les plus divers : au problème des rapports de l'âme et de la vie, au problème de la sensibilité, au problème de la conscience et du fondement de la morale. Ce fut l'origine de trois livres bien connus : *Le principe vital et l'âme pensante*, — *Le plaisir et la douleur*, — *La vraie conscience*. Sur le premier point, s'éloignant à la fois de Cousin, de Jouffroy et de l'école médicale de Montpellier, F. Bouillier soutenait l'unité de l'âme pensante et du principe vital; il faisait voir, sur le second point, la cause du plaisir dans l'activité de l'âme; quant au troisième point, il montrait que la conscience commence avec la vie, qu'elle ne résulte pas d'éléments inconscients, qu'elle est identique à la pensée; enfin, qu'à son plus haut degré, elle devient la loi morale, nous découvre en nous-même la dignité qui nous oblige, et affirme le prix excellent de la bonne volonté. Toute cette philosophie, hautement spiritualiste, mais d'un spiritualisme personnel, toujours soucieux de se définir et de se prouver, dédaigneux des moyens oratoires, érudit sans surcharge, très décidé dans ses conclusions, mais impartial dans ses enquêtes, devait réussir auprès de ces lecteurs, et il n'en manque pas, qui, tout curieux qu'ils sont des sommets, tiennent peu à les gravir par des chemins rocailleux, à travers la nuit, et qui préfèrent, en leur humeur paisible, des routes sûres et claires. Le succès de F. Bouillier fut considérable.

Jusque-là, ne semble-t-il pas que la vie que nous racontons, ait été d'un homme aussi heureux que sage? Mais voici que surgit un point noir, car voici la politique qui paraît. « J'eus le tort, a déclaré F. Bouillier lui-même avec sa franchise accoutumée, de me mêler à la politique. J'étais électeur... Je votai avec l'opposition, qui me porta en 1846 au conseil municipal et, ce qui était plus compromettant, à la vice-présidence du comité de la réforme électorale. Comme bien d'autres, je fus surpris par la catastrophe de 1848. J'aurais voulu, ce qui était raisonnable, une certaine extension du droit de

suffrage; j'eusse préféré M. Thiers à M. Guizot; Odilon Barrot m'eût fait peur, et voilà qu'en un jour tout était bouleversé, et la société menacée jusqu'en ses fondements. C'était une leçon que depuis je n'ai pas oubliée... Depuis lors, j'ai pris le parti révolutionnaire en haine et je me suis rallié au parti conservateur sous tous les régimes. »

F. Bouillier fut, en tout cas, il faut l'avouer, un conservateur d'espèce singulière : assez peu docile aux ministres, quels qu'ils fussent, lorsqu'il estimait que les ministres avaient tort, et ne reculant jamais devant une remontrance à faire au « pouvoir », quand il croyait que le pouvoir n'avait pas raison, il se montra en politique tel et aussi ferme que l'avait vu, dans les controverses religieuses, le chanoine Desgaret. Doyen, depuis 1849, de la Faculté des lettres de Lyon, où il avait pour collègue entre autres V. de Laprade, il protesta, — Laprade ayant été révoqué par décret de l'Empereur pour une pièce de vers sur les Muses d'État, et la nomination de son successeur n'ayant pas eu lieu selon les formes que la loi prescrivait, — F. Bouillier osa protester, devant tout le conseil réuni, contre cette illégalité. Il eut encore avec Fortoul d'assez vifs démêlés, au sujet d'un discours de rentrée où il ne faisait pas l'éloge de ces réformes fameuses que le ministre venait d'imaginer. Il en eut avec Rouland : les sociétés savantes en fournirent le motif. Le ministre voulait les retenir sous sa main, les rattacher à ses bureaux, et F. Bouillier soutenait, lui, — c'est un point où il est revenu plus tard avec insistance (1), — que le meilleur système était de relier autour de l'Institut toutes les Académies provinciales qui auraient fait leurs preuves scientifiques et littéraires : d'où un nouveau différend entre le doyen de la Faculté des lettres de Lyon et son ministre. Avec d'autres ministres encore, par la suite, il eut, nous le verrons, d'autres conflits, et plus graves : ce philosophe n'aimait point plier, cela est sûr. Si, du reste, ses griefs furent toujours légitimes, d'autres en décideront; ce qui est certain, c'est que, sans être aucunement de « ces humeurs brouillonnes et inquiètes » que son maître Descartes lui avait appris à désapprouver, il fut toujours prompt à prendre ombrage des atteintes que, à raison ou à tort, il croyait voir porter aux droits dont il avait la garde. Très jaloux sur ce point, très épris de justice, très pénétré de la dignité de l'homme, et par là demeuré, dans le fond, démocrate; mal content d'ailleurs du train officiel des choses, peu disposé aux fades complaisances des Philinte, enclin de plus en plus au pessimisme, à cette mauvaise humeur au moins de la raison, qui même chez les plus sages, se lasse parfois d'attendre, et qui se met à gronder, trouvant qu'elle est vraiment bien longue à avoir raison, tel fut à peu près le « conservateur » dont F. Bouillier présenta l'image. On voit assez que son rôle fut ingrat; mais d'abord il le fut pour lui. Ce que peut rapporter de profit une opposition savamment ménagée, F. Bouillier l'ignora toujours. Il eut à cet égard la maladresse irrémédiable de l'honnête homme.

Au moment même, cependant, où F. Bouillier, en défaveur auprès du ministère, pensait être pour longtemps encore fixé à Lyon, et il s'y serait résigné sans peine, l'avènement d'un ministre libéral, V. Duruy, lui ouvrit de nouvelles perspectives. La seconde partie de sa carrière commença. V. Duruy y

(1). *L'Institut et les Académies de province* (in-12, Hachette).

fut pour lui ce que V. Cousin avait été dans la première. Le caractère même de F. Bouillier, ce qu'il offrait de ferme et de droit, n'était pas pour déplaire à un homme tel que V. Duruy.

En 1864, F. Bouillier était appelé au rectorat de Clermont; il avait à peine eu le temps de s'installer qu'il était nommé Inspecteur général de l'enseignement secondaire. Comment exerça-t-il ces importantes fonctions? Ce qu'il en a dit lui-même suffit à le montrer, et combien de témoignages, au besoin, s'ajouteraient à celui qu'il s'est rendu en ces termes : « Sauf en de bien rares occasions où, pour l'honneur du corps, il fallait être sévère, je crois m'être montré bienveillant pour tous les membres de l'Université. J'ai été toujours attentif aux titres et aux services de chacun; j'ai appuyé chaudement ceux qui m'avaient paru le mériter. » Il n'épargnait en outre ni les conseils, ni les encouragements. Il excitait à sortir de l'ombre où d'eux-mêmes peut-être ils fussent demeurés, de jeunes professeurs dont quelques-uns ensuite, parvenus à des postes élevés, lui marquèrent la plus vive et la plus juste gratitude et quant aux élèves, ceux d'entre eux auxquels le nom de F. Bouillier n'est connu que par ses ouvrages philosophiques, n'apprendront pas sans surprise ni, on peut le penser, sans reconnaissance, que ce philosophe spiritualiste, plein de sollicitude pour leur santé, contribua à faire entrer le pardessus dans le trousseau des lycéens.

En 1867, F. Bouillier se trouvait tout à coup nommé directeur de l'École Normale dans des circonstances délicates qu'il n'est pas inutile de rappeler. Que l'on me permette de le faire brièvement, d'après mes souvenirs personnels.

Comme la plupart des esprits cultivés, à cette époque déjà un peu lointaine, les élèves de l'École étaient, en politique, du parti de la liberté; ils étaient spécialement épris des droits de l'intelligence. Sainte-Beuve, notre grand camarade, ayant défendu ces droits avec éloquence devant une assemblée politique où leurs défenseurs se pouvaient compter, nous adressâmes, pleins d'enthousiasme, une chaleureuse lettre de félicitations à l'illustre aîné dont nous étions fiers. Comment se fit-il qu'un journal de l'opposition républicaine publia bruyamment cette lettre destinée à rester confidentielle? Ce fut l'origine de tout le mal. Après des péripéties trop longues à raconter, ne voulant point abandonner deux de nos camarades qui, entre tous, avaient été désignés comme victimes expiatoires, quand tous les autres, à notre gré, étaient aussi coupables, ou aussi innocents, nous prîmes la résolution grave de quitter en masse l'École, et nous le fîmes. Nos directeurs, que cependant nous aimions, que nous respections, que nous admirions, des maîtres qui s'appelaient Nisard, Jacquinet, Pasteur, ne purent nous retenir. Nous franchîmes, sans résistance, le Rubicon qui nous séparait de la rue : nous étions en état de sédition. Etranges séditieux d'ailleurs, dont le premier acte était de s'expulser eux-mêmes : l'exemple n'en devait pas être contagieux. Il est vrai qu'une fois en dehors des murs de l'École, on nous pria, sans phrases, d'y rester. Nos vœux, il faut bien le dire, *étaient outrepassés*. On les passa si bien que l'on alla, paraît-il, jusqu'à mettre en question l'existence même de l'Ecole, de notre chère École, et que l'on pensa supprimer à jamais ce foyer, disait-on, de l'esprit révolutionnaire. Les dieux, heureusement, intervinrent, et nous fûmes sauvés.

Le ministre Duruy fut l'un de ces dieux secourables. C'est lui qui choisit F. Bouillier pour succéder, comme directeur de l'École, à Nisard, nommé sénateur. Il voulait, disait-il, un philosophe spiritualiste à la tête de l'École, et il

espérait que l'autorité morale de F. Bouillier et la fermeté de son caractère contribueraient à calmer les courages émus. La paix, en effet, se réinstalla, sans effort, sous ces toits qui lui sont familiers. Peu de chose fut changé dans la discipline. Nous sortîmes un peu moins peut-être qu'avant notre grand exode, et parce que nous étions, ce jour-là, un peu trop sortis. Si quelque demande de congé de faveur, opportune aux yeux des élèves, dont on sait en ce point l'optique spéciale, semblait intempestive au nouveau directeur, il n'hésitait pas à la repousser. *Amo vos foriter*, répondait-il avec Sénèque, et nous restions relégués *intra muros*. Qui de nous a gardé cependant mauvais souvenir à Sénèque, et qui ne conserve pour F. Bouillier l'affectueux respect qu'éprouvent à l'égard de leurs maîtres les enfants qu'on n'a point gâtés ?

Survint 1870, et cette triste guerre qui du moins « devait donner à l'École Normale, a écrit F. Bouillier, un nouveau relief, celui du courage et du patriotisme... A la nouvelle de nos premiers revers, pas un ne songea à se prévaloir de l'exemption à laquelle il avait droit par suite de son engagement décennal. Tous vinrent d'un commun accord m'annoncer, ce que d'ailleurs j'attendais d'eux, leur résolution de prendre les armes pour la défense de la patrie. Tous s'enrôlèrent dans divers corps, dans les chasseurs de Vincennes, dans la ligne, dans la garde mobile, dans les ambulances. Ils y ont vaillamment enduré les privations, les fatigues, les dangers; ils y ont donné le bon exemple. Un d'eux, le brave Lemoine, est tombé sur le champ de bataille de Champigny... » Tous ces souvenirs, douloureux et glorieux, F. Bouillier a tenu à les recueillir: ils ont paru dans une brochure publiée en 1894 et intitulée *L'École Normale pendant la guerre*. Il y raconte comment notre Ecole fut transformée en ambulance. Les dortoirs se remplirent de blessés et de malades, et quelques élèves s'y acquittèrent avec dévouement de l'office d'infirmiers, tandis que leurs camarades étaient sous les remparts. Ce fut l'une des ambulances les mieux tenues et les mieux installées, jusqu'au jour où l'une des premières bombes tombées sur Paris l'ayant traversée, il fallut la descendre au rez-de-chaussée et la transporter dans des salles d'études et de conférences, un peu bien étroites, et que rien ne destinait à ce triste emploi.

La guerre étrangère terminée, la guerre civile lui succède, et il faut reconquérir la paix. F. Bouillier, après toute sorte d'angoisses, non seulement publiques, mais privées, (son fils aîné, engagé volontaire aux hussards, était tombé gravement malade en Allemagne et son père et sa mère avaient dû le ramener en France, où il avait ensuite pris part à la campagne contre la Commune), F. Bouillier, disons-nous, remplacé dans ses fonctions de directeur de l'École, dont il s'était spontanément démis, dès la chute de l'Empire, reprend, grâce à l'appui de J. Simon, son ancien poste d'Inspecteur général.

Il reprend en même temps ses travaux philosophiques. A cette période appartient le livre : *Morale et progrès*, où il fait voir que s'il y a eu progrès jusqu'ici dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre matériel, le progrès moral, qui tient à la volonté, est douteux. De la même date environ est la *Vraie conscience en psychologie et en morale*, que nous avons déjà signalé plus haut, et qui était un ressouvenir et un complément de leçons autrefois professées à Lyon. A une date ultérieure se rapportent les *Études familières de psychologie et de morale*, — les *Nouvelles études de psychologie et de morale*, — enfin les *Questions de morale pratique* : la justice historique, — comment

va le monde, ou étude sur la lâcheté, — l'oubli, — l'amour de soi et l'amour des autres, — les altérations du sens moral, ou la fausse conscience, — la civilisation sans la morale et la morale sans la religion, — l'hypocrisie et le mensonge, — l'encouragement au bien et les prix de vertu, — telles sont les principales questions traitées dans ces volumes. La même hauteur morale s'y montrait que dans les livres précédents, le même souci de l'exactitude, la même érudition variée, et cette clarté, « bonne foi du philosophe », qui fait que le lecteur se sent en sûreté.

En 1872, F. Bouillier fut élu membre titulaire de l'Institut par l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de philosophie, en remplacement de M. de Rémusat : digne couronnement de sa carrière philosophique.

Après les honneurs, les disgrâces : F. Bouillier fit, à son heure, l'expérience de cette loi mélancolique. Il avait manifesté, avec plus d'éclat sans doute qu'il n'aurait fallu, le peu de bien qu'il pensait du nouveau régime et du ministère J. Ferry. Le gouvernement riposta : F. Bouillier fut mis à la retraite. Il s'engagea dès lors dans ces polémiques passionnées où les plus équitables ont grand'peine à ne rien laisser de leur équité. Nous ne l'y suivrons pas. Disons seulement que, si cette fumée des batailles à travers laquelle la figure de chaque parti et de chaque cause a si tôt fait de se changer en son contraire, put troubler la vue de F. Bouillier, il crut très sincèrement combattre pour la liberté et le droit : en cela du moins, il demeura fidèle à lui-même et à son passé. Et pourquoi ne dirions-nous pas encore, puisque nous avons entendu sur ce point un témoignage autorisé dont nous ne croyons pas qu'il y ait indiscrétion à se servir, pourquoi n'ajouterions-nous pas qu'à la fin de sa vie, apaisé et plus impartial, reconnaissant peut-être dans la forte volonté de J. Ferry quelque chose de sa propre image, F. Bouillier en était venu à rendre justice, par un effort d'équité supérieure, aux qualités de l'homme d'État, à ces qualités mêmes dont il avait jadis éprouvé la rude énergie?

Le reste de ses jours, où il y eut place encore pour plus d'un labeur, F. Bouillier le consacra en partie à Paris et à l'Institut, en partie, à Simandres, dans l'Isère, où il avait depuis longtemps sa résidence d'été.

A l'Institut, il eut à jouer un rôle particulièrement actif. Deux ans président de l'Académie, il dut prendre la parole dans des occasions diverses : à la séance publique annuelle, à la réception du duc d'Aumale, au banquet en l'honneur de J. Simon, en prenant et en quittant le fauteuil de la présidence, à la célébration du cinquantenaire de Barthélemy Saint-Hilaire, et sur la tombe d'Hippolyte Carnot, de Beaussire, de Rossew Saint-Hilaire, de Lucas, d'Havet, de Fustel de Coulanges (1). C'est lui encore qui, par sa brochure sur le *Centenaire de l'Institut*, en 1893, fut comme le promoteur de cette fête solennelle, où il eût cependant voulu plus d'éclat et un concours plus étendu de savants étrangers. Il rêvait pour l'avenir une sorte de concert établi entre les savants de tous les pays : fédération universelle, mais fédération pacifique et fédération des intelligences. Si c'est une utopie, il en est peut-être de plus dangereuses.

---

(1) Voir *Deux années de présidence à l'Académie des sciences morales et politiques*. (Librairie académique.)

Vers la même date à peu près, un autre centenaire eut lieu où F. Bouillier, malgré son âge et sa fatigue, voulut participer : le centenaire de l'École Normale. Il y vint, appuyé au bras de notre camarade Humbert ; il vint, plus qu'octogénaire, apporter aux cent ans glorieux de l'École le salut de sa propre et vénérable vieillesse. Que de souvenirs durent alors se presser dans sa tête, dans son cœur ! Souvenirs des années qui viennent et souvenirs des années qui s'en vont, souvenirs d'élève, souvenirs de directeur, souvenirs de travaux pacifiques et de douces études, et souvenirs de guerre, d'ambulances, d'obus ! Dans cette espèce d'adieu suprême, il put revivre une bonne part de sa vie : n'était-ce pas une bonne part aussi de la vie de notre Ecole ?

C'est parmi les siens, à Simandres, où une place l'attendait au cimetière dont il avait doté sa commune, que F. Bouillier s'éteignit, le mardi 26 septembre 1899, dans des sentiments de piété qu'il ne jugeait pas incompatibles avec sa doctrine philosophique, demeurée entière. Malebranche, l'illustre cartésien, ne lui avait-il pas donné l'exemple d'une foi tenace et impénitente à ce verbe intérieur : la Raison !

Il ne saurait être ici question d'exposer la contribution de F. Bouillier à l'œuvre philosophique de notre temps et de notre pays. Il suffira de rappeler que, comme Jouffroy, comme Garnier et d'autres, mais en creusant, avec une patience vigoureuse, son sillon distinct et bien personnel, il suivit fidèlement les traditions de cette philosophie écossaise qui demande le secret de l'âme, non au corps, mais à l'âme elle-même, et non aux déductions, en apparence serrées, d'une métaphysique hasardeuse, mais aux faits de conscience soigneusement observés et exactement reconnus. S'il est, en philosophie, à coup sûr, des entreprises plus hardies et plus grandes, croit-on qu'il y en ait de plus utiles ?

Combien d'ailleurs cette activité fut variée, et dans sa variété, constante et infatigable, la biographie qui précède a pu le faire entrevoir. Étant tout petit et envoyé au lit plus tôt qu'il n'eût voulu, une question tourmentait la curiosité enfantine de F. Bouillier : comment se fait-il qu'il y ait au monde quelqu'un qui ait envie de s'aller coucher ? Toute sa vie marqua le même étonnement et, jusqu'au dernier soupir, la même répugnance à « s'aller coucher ». Il fut l'ouvrier que rien ne lasse, la bonne volonté qui ne sait pas fléchir. Son existence, comme son œuvre, à ne regarder que l'essentiel, fut une ligne droite, et quand cette ligne droite s'est prolongée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, quand l'homme qui l'a suivie, a puisé dans une foi supérieure, non dans l'ignorance des obstacles, la force de ne point dévier, n'a-t-on pas le droit de dire qu'une rectitude aussi égale et aussi invincible, offre non seulement un signe de vigueur, mais un caractère de beauté, qui doit lui valoir quelque chose de plus que notre estime, et de mieux encore que notre respect ?

H. DEBEUX.

Promotion de 1834. — MONDOT (Marie-Casimir), né à La Roquette (Tarn), le 10 janvier 1812, décédé à Rusquerolles (Tarn), le 9 février 1899.

Mondot était le dernier enfant d'une très ancienne et très nombreuse famille de propriétaires campagnards, ruinée au moment de sa naissance, et qu'il sut, de concert avec ses frères, relever par un travail courageux et persévérant. Après avoir reçu les premiers éléments d'instruction chez un oncle prêtre,

qui lui apprit le latin, il continua ses études à Castres, dans une institution privée qui devint plus tard le noyau du collège communal. Il avait alors environ dix-sept ans. Son travail ne tarda pas à donner de lui l'opinion la plus avantageuse à ses maîtres ; ils eurent bientôt l'occasion de lui en fournir la preuve. Un jour, le professeur d'une des classes voisines de la sienne vint à manquer. Grand embarras : personne n'était disposé à le remplacer ni peut-être capable de le faire. Mais un des maîtres suggère l'avis de charger Mondot de ce soin. L'élève subitement transformé en professeur dut s'acquitter apparemment avec succès de sa tâche, car l'intérim ne se prolongea pas moins de quatre ans.

Cependant ce professorat d'occasion était médiocrement rétribué ; il fallait songer à l'avenir. C'est alors que, sur le conseil et avec l'aide d'un frère aîné, Mondot vint à Paris : il entra en 1833 à la pension Loriol, afin de se préparer à l'École Normale (section des sciences). Mais son courage allait être mis à rude épreuve. A la première classe, le professeur dont il suivait le cours au lycée Saint-Louis, le juge incapable de suivre et l'engage à descendre dans une classe mieux à sa portée. « Mais, réplique notre jeune provincial, je n'en ai pas le temps ; il faut absolument que j'arrive cette année.... Permettez-moi d'assister à vos classes sans être interrogé..... comme élève auditeur. — Eh bien ! lui répond ce professeur, qui était M. Delille, essayez. » — L'essai fut laborieux ; mais ce travailleur obstiné intéressa deux de ses camarades qui devinrent ses répétiteurs et ses amis. A Pâques l'élève-auditeur pouvait suivre la classe. A la fin de l'année scolaire, il était à la fois reçu au baccalauréat ès sciences et à l'École Normale.

L'École était alors sous la haute direction de Victor Cousin. Ce directeur aux allures impérieuses, investi d'une autorité que personne n'eût alors songé à contester, exerça sur l'esprit de Mondot une impression qui ne s'effaça jamais. Il aimait à raconter une circonstance de sa vie d'École, où le directeur et l'élève se peignent assez bien l'un et l'autre. On avait fait à la craie la charge d'un surveillant, avec une inscription des plus irrévérencieuses au-dessous : Mondot fut accusé d'en être l'auteur. Il écrivit à M. Cousin pour demander à se disculper. Le dimanche suivant, au matin, Cousin le fait appeler. La justification était facile ; la charge était très bien dessinée et Mondot dessinait très mal. « Mais alors, dit Cousin le regardant de ses yeux étincelants, vous savez qui l'a faite ?... Vous savez, dit-il avec insistance, qui l'a faite ? — Monsieur le directeur, lui répond brusquement l'inculpé, si on me demandait de déceler un de mes camarades, je prendrais cela pour une injure personnelle ! » — Un peu surpris, Cousin s'écrie : « Après tout, c'est bien, rentrez dans votre étude, mon cher Mondot, et ne vous préoccupez plus de cela. »

Le sous-directeur, M. Viguier, comprenait moins bien cette nature dans laquelle (on peut bien le dire d'un homme qui toute sa vie a, par-dessus tout, aimé la vérité) une certaine rudesse s'alliait à une franche énergie. Il ne lui épargnait guère les sévérités de la discipline. Cependant lorsque Mondot fut reçu avec le numéro deux à l'agrégation des sciences mathématiques, physiques et chimiques qui était l'agrégation d'alors, M. Viguier éprouva une réelle surprise, qui chez cet homme excellent, se traduisit par une sorte de retour de bienveillance. Il l'invita à déjeuner et lui donna les meilleurs conseils.

Mondot fut tour à tour professeur de mathématiques spéciales à Toulouse

Rennes, Marseille. Pendant seize années, il se consacra tout entier à l'enseignement et en obtint de très bons résultats ; mais il se dépensait avec trop d'ardeur. Des raisons de santé le décidèrent à demander à entrer dans l'administration. C'est ainsi qu'il devint successivement censeur au lycée de Lyon, principal du collège de Lorient, très important à cause de la préparation à l'École Navale. Bientôt après il fut nommé proviseur du lycée de Metz qui était alors et resta jusqu'à la date douloureuse une des pépinières de l'École Polytechnique et des carrières scientifiques de l'armée. Ainsi que le lui écrivait le ministre d'alors, on l'envoyait comme administrateur partout où il y avait une tâche difficile, exigeant à la fois beaucoup de bienveillance et de fermeté.

Sa santé l'obligea, cependant à rentrer dans le Midi. Il dut accepter, non sans regret, des fonctions que certaines circonstances rendaient alors assez délicates, celles d'Inspecteur d'académie à Montauban. De là, il fut nommé aux mêmes fonctions à Montpellier, puis à Aix. La croix de la Légion d'honneur vint, le 15 août 1861, récompenser ses longs et grands services. Enfin il fut nommé vice-recteur de la Corse. Dans ces fonctions si diverses, il avait acquis une expérience consommée de l'administration et il ne cessa jamais de montrer une activité qui ne reculait devant aucune fatigue. Personne ne se préoccupait avec de plus grands scrupules d'être équitable envers tous, particulièrement avec ses subordonnés, dont les intérêts trouvaient en lui un patron toujours dévoué, dans les limites de la justice. Nombreux sont ceux qu'il a encouragés au travail, auxquels, dans les moments critiques, il a tendu la main. Plus d'une fois, il eut la consolation de voir que cette assistance n'avait pas été inutile, et il put recueillir l'expression d'une gratitude durable et bien méritée.

Il demanda et obtint sa retraite en 1872. Redevenu à la fin de sa vie propriétaire-campagnard, comme l'avaient été ses pères, il vécut à quelques kilomètres de Castres, dans un pays pittoresque et retiré où des blocs de granit entrecoupant des bois, des champs et des prés, annoncent l'entrée de la région montagneuse qui touche à la Montagne-Noire et aux Cévennes. C'est là qu'il était né, qu'il avait passé son enfance, là s'écoula dans une solitude, qui ne lui pesait guère parce qu'elle était adoucie par des méditations et des lectures, la dernière période de sa vie. Dans ce milieu rural et montagnard il mettait son expérience, sa plume et, tant que ses forces le lui permirent, ses démarches, au service de ceux qui venaient lui demander un conseil ou une aide. Des deuils cruels furent supportés avec courage. Dans sa vieillesse, il revenait avec plaisir à ses études d'autrefois, aux anciennes lectures, au latin qu'il n'avait jamais oublié. Ces goûts classiques, unis à une inclination très réelle pour les questions religieuses et morales, ne l'empêchaient pas de s'intéresser profondément à l'avenir politique de notre pays. Plusieurs fois des tentatives furent faites auprès de lui par des compatriotes qui auraient aimé à lui confier le soin de les représenter dans les assemblées délibérantes.

Quand il sentit à la longue ses forces s'amoindrir, il ne se dissimula pas l'approche du terme fatal. Sa principale préoccupation était de dérober aux siens, par un sentiment d'exquise discrétion, les infirmités qui sont l'inexorable rançon de l'âge. Jusqu'à la fin son esprit resta ferme et lucide ; le jour de ses obsèques, aux parents et amis venus de tous côtés, se joignirent tous les habitants de ce pays dont il était l'une des figures les plus justement popu-

laires et respectées ; ce furent des funérailles très touchantes dans leur simplicité et dignes de cet homme de bien.

P. VIDAL DE LA BLACHE.

Promotion de 1835. — WIESENER (Jacques-Louis), né à Metz, le 4 janvier 1817, décédé à Paris, le 30 novembre 1898.

Wiesener fit ses études au collège de Metz, entra à l'École Normale supérieure le 1er octobre 1835; agrégé d'histoire le 25 septembre 1838; professeur d'histoire à Nancy, le 2 octobre 1838; à Caen, le 24 septembre 1839; à Versailles, le 9 septembre 1840; à Paris : Charlemagne, le 1er mars 1845; Bonaparte, le 17 septembre 1852; Charlemagne, le 31 août 1853; Louis-le-Grand, le 27 septembre 1854, jusqu'au 1er octobre 1871. Fut admis à la retraite le 1er octobre 1872.

Promotion de 1837. — LOIR (Joseph-Jean-Adrien), né à Paris le 18 juillet 1816, décédé à Paris, le 24 février 1899.

C'est avec quelque inquiétude que je prends la plume pour parler dans cet obituaire de mon ancien collègue et ami Loir. C'était un homme modeste, que rien n'arrêtait pour faire son devoir quand il se croyait à l'abri des regards de tous, et qu'une réserve timide embarrassait parfois lorsque, dans l'accomplissement de ce devoir, il se savait regardé et surtout surveillé. Il me dirait, sans doute, s'il était encore là, que rien de sa vie ne mérite d'être raconté, et qu'il faut laisser s'en aller obscurément ceux qui ont pris soin de cacher leur vie.

Je lui répondrais que l'exemple qu'il a donné compte parmi les services qu'il a pu rendre au pays, et mérite d'être rappelé au moins à l'égal de ses travaux scientifiques. Nous le trouvons à l'origine un peu indécis et cherchant sa voie. Ce sont ses aptitudes mathématiques qui semblent l'avoir dirigé vers l'École Normale, en 1837. Au sortir il avait aiguillé du côté de la physique, et fut envoyé au collège royal de Bourbon-Vendée. Là, il était éloigné de sa famille; il avait peu de ressources de travail. Pour se donner satisfaction à ces deux *points* de vue, il n'hésita pas à commencer un nouvel apprentissage, et revint à Paris en 1843, pour suivre les cours de l'École supérieure de Pharmacie. En 1844, il fut nommé pharmacien-interne des Hôpitaux, et en 1847, à la suite d'un concours brillant, il fut institué agrégé à l'École de Pharmacie de Paris, Le voilà entré dans le laboratoire : il ne le quittera plus que pour prendre sa retraite.

Les hasards d'une carrière universitaire l'envoient de 1849 à 1855, à Strasbourg où il avait succédé à Persoz dans la chaire de chimie de l'École supérieure de Pharmacie. C'est là qu'il fit sa thèse de doctorat ès sciences physiques. Muni de ce parchemin nouveau, il demanda à entrer dans l'enseignement des Facultés des sciences, et fut envoyé à Besançon, d'abord comme chargé de cours, puis six mois après comme titulaire. C'est de là qu'il passa à Lyon, le 23 février 1861. Il y est resté près de vingt-cinq ans.

Quand il y arriva, l'installation n'était pas brillante. Le laboratoire était une pièce aux murs moisis, en contrebas du quai de Retz, la salle de cours une petite chapelle désaffectée, le cabinet du professeur une sorte de petit réduit malsain dans lequel Bineau, le prédécesseur de Loir, avait trouvé le moyen

d'installer un lit : mais il fallait entrer dans ce lit en passant par une lucarne. La chaire ainsi pourvue ou dépourvue était pourtant celle qu'avaient occupée Regnault et Boussingault. Il est vrai que le laboratoire était légitimement accusé d'avoir coûté la vie à Bineau. Toute l'installation des Facultés criait de même famine. La ville le comprit, et se décida à les transférer au Palais Saint-Pierre.

Là elles trouvaient ce que les idées d'alors faisaient considérer comme indispensable : un grand vestibule, un superbe escalier, de larges couloirs, et une belle salle de cours. Il était convenu que les cours d'enseignement supérieur étaient surtout une récréation pour la société polie, qu'il fallait recevoir avec honneur. De là la préoccupation de l'escalier. Comme autre conséquence, c'était la Faculté des lettres qu'il fallait le mieux loger; quant aux sciences, avec leurs coûteux et encombrants laboratoires, on les mettait où on pouvait. La physique fut placée à un entresol où le soleil n'avait aucun accès dans les laboratoires. Loir, qui sortait d'une cave, fut transféré dans les combles, pour qu'il n'incommodât personne avec sa chimie. C'était cent-vingt marches à monter; mais il avait enfin de la lumière, de l'air, et un peu de liberté.

Il en usa tout de suite, et je me figure qu'il dut exciter un peu de surprise en proposant à l'administration d'appeler le peuple à jouir d'un Palais qui n'était pas fait pour lui, par la création de cours du soir destinés aux ouvriers. Pour cette œuvre, nouvelle à cette époque, Loir rencontra le concours empressé de Merget, son collègue de physique. L'œuvre commune prospéra. La grande salle de cours se remplissait, tous les soirs, d'un public sérieux et attentif. Cette population lyonnaise vaut qu'on s'occupe d'elle, à cause du sérieux qu'elle met à tout ce qu'elle entreprend. Elle savait gré à ses professeurs bénévoles de chercher à l'intéresser, plus encore de chercher à l'instruire, et si l'auditoire des cours du soir était tout différent de celui des cours du jour, il donnait peut-être davantage au professeur le sentiment d'accomplir une œuvre utile.

Dans son enseignement officiel, Loir apportait aussi d'autres préoccupations que celles qui dominaient alors. Il ne dédaignait pas la salle de cours, préparait avec le plus grand soin toutes ses leçons, les accompagnait d'expériences nombreuses. Mais ces expériences étaient surtout pour lui un moyen d'exercer ses préparateurs, et de continuer dans la salle de cours son enseignement de laboratoire. C'est là qu'il était vraiment lui : constamment en mouvement, travaillant et surveillant, donnant ici un bon conseil, là un coup de main, toujours préoccupé d'exciter les esprits et les activités sans froisser les amours-propres ni éveiller les rivalités, tempérant, par la bonhomie de l'accent, la rigueur des reproches quand il avait à en faire, il était à la fois chef et patron, et même un peu directeur de consciences, car ses élèves lui savaient le cœur chaud et l'esprit droit. Tout discret dans ce dernier rôle, il donnait rarement un conseil direct, mais quand on lui avait demandé son avis ou fait une confidence, on retrouvait deux ou trois jours après, discrètement glissée dans sa conversation, une phrase, une idée, une profession de foi, voire même une anecdote répondant à la préoccupation qu'on lui avait confiée : il n'y avait qu'à la saisir au passage pour en faire son profit.

A côté de son enseignement à la Faculté des sciences, Loir en avait un autre où il montrait les mêmes qualités : c'était dans cette curieuse École de la Martinière, création d'un esprit original et d'un homme de bien. Loir avait

très heureusement adapté au plan général de l'École l'enseignement de la chimie théorique et pratique, et vraiment je ne me souviens pas d'avoir rencontré dans ma vie de classes plus animées, plus vivantes que celles de ces bambins apprenant la chimie. Dix minutes d'exposé, qu'ils écoutaient, parce qu'ils allaient immédiatement avoir à répondre, et à répondre *tout*. Pour cela le professeur s'interrompait et posait une question. Immédiatement chaque élève prenait une petite planchette noircie et portée par un manche, y écrivait à la craie la réponse demandée, et, à un signal donné assez tôt pour qu'aucun ne pût copier sur son voisin, élevait sa planchette au-dessus de sa tête. Un coup d'œil suffisait au professeur pour voir qui s'était trompé, rectifier l'erreur, s'apercevoir lui-même s'il n'avait pas été assez clair, et on recommençait. A la fin de la classe, une récapitulation générale, faite par la même méthode, rassemblait les notions acquises, et au lieu de la lassitude des classes ordinaires, c'était le retentissement joyeux d'une heure d'émulation dans des exercices variés, d'une combinaison harmonieuse d'enseignement doctrinaire et du gymnase Amoros.

Loir excellait dans la mise en action de cette gymnastique intellectuelle et physique ; ses élèves étaient devenus, à force d'habitude et de confiance mutuelles, un clavier dont il disposait, et porté par eux, par le public de ses cours du soir, par les élèves de son laboratoire, son nom s'infiltrait peu à peu dans les couches les plus diverses de ce milieu spécial qui tient à se conserver le nom de milieu lyonnais. Ce milieu lyonnais ne confère à personne sans examen ses lettres de grande naturalisation, mais quand il adopte, c'est de grand cœur, et il avait adopté Loir. L'Académie des sciences, belles lettres, et arts, la Société d'agriculture, d'histoire naturelle et arts utiles, le Conseil départemental d'hygiène, avaient réclamé sa personnalité et son concours. L'accueil que lui faisaient les industriels de la région témoignait de la faveur dans laquelle il leur avait fait tenir la science inventive et désintéressée dont il était le représentant autorisé, et, bien qu'il n'ait pas apparu au premier plan, Loir a été pour beaucoup dans la création et le succès rapide de l'École de chimie industrielle, fondée pendant son décanat par son collègue Raulin.

Car Loir avait été nommé doyen de la Faculté des sciences en 1879, à la mort d'E. Faivre. Cet homme, amoureux du silence et de l'obscurité, avait été obligé d'accepter une place de premier rang. Il y porta toutes ses qualités. Il présida au transfert difficile de la Faculté des sciences, du Palais Saint-Pierre dans l'immense édifice construit sur le quai Claude-Bernard pour la Faculté de médecine. Il favorisa de toutes ses forces et de toute son influence la création de l'École de chimie industrielle, dans laquelle il voyait une fille émancipée, mais restée chère. Il administra les affaires de la Faculté avec attention et justice. Mais il avait raison de redouter les places de premier rang, parce que tout le monde se les dispute, et les dispute à celui qui les occupe, parmi ceux qui peuvent rêver de les occuper. Un malentendu dans lequel la conscience de Loir était d'un côté, et la politique de l'autre, amena une petite tourmente, un conflit minuscule, aujourd'hui oublié de tous, de vibrions dans une goutte d'eau. Loir se hâta de faire valoir cette raison, ou de saisir ce prétexte, pour redevenir maître de sa vie. Il demanda sa retraite, fut nommé professeur et doyen honoraires en 1884, et se fixa à Paris. Peu après, il était nommé officier de la Légion d'honneur, associé national de l'Académie de médecine, dont il était depuis longtemps déjà, correspondant.

A Paris, privé de tout laboratoire, réduit à l'inaction après une vie aussi active, il revint aux études mathématiques qui avaient intéressé sa première jeunesse, et s'occupa des problèmes relatifs à la divisibilité des nombres et aux nombres premiers. Je ne dirai rien de ces travaux, pas plus que je n'ai parlé dans les pages qui précèdent de ses travaux de chimie. Comme je l'ai dit en commençant, les travaux scientifiques parlent par eux-mêmes, et se donnent un écho indéfini, quand ils sont reçus dans des recueils comme les Annales de chimie et de physique et les Comptes rendus de l'Académie des sciences. C'est là que les intéressés peuvent et doivent aller les chercher, et non dans un recueil comme celui-ci. Mais ce que ce recueil doit conserver pieusement, parce qu'il n'y en a trace nulle part ailleurs, c'est le souvenir du fonctionnaire et de l'homme. Il suffit ici de faire revivre le camarade d'école devant ceux qui l'ont connu, et de dire ce qu'il eut d'exemplaire à ceux qui l'ont ignoré.

E. DUCLAUX.

Promotion de 1837. — POINSIGNON (Maurice). Né à Metz, le 6 mars 1814, décédé à Châlons-sur-Marne, le 22 novembre 1899.

C'est à M. Louis Wiesener, l'éminent historien, décédé à la fin de 1898, son ami d'enfance, que devait revenir le soin de retracer cette longue existence.

Il échoit à un ami de moins vieille date, témoin des trente-huit dernières années de la vie de M. Poinsignon. Mais telle en est l'unité morale que la seconde moitié répond absolument à la première.

Voici donc, ce que l'examen encore incomplet de ses papiers, ajoute aux souvenirs d'une intime fréquentation.

Il était l'aîné des quatre fils du directeur d'une imprimerie de Metz.

Il fit ses études, d'abord au Petit Séminaire, puis au collège royal. Se vouant à l'enseignement, il débuta dans un collège communal de la Lorraine.

A vingt et un ans il perdit en quinze jours, emportés par la fièvre typhoïde, deux de ses frères, le troisième, officier d'infanterie de marine, revint mourir près de lui et de sa mère, à Châlons en 1865.

En 1837 il entra à l'École Normale pour en sortir agrégé d'histoire en 1840, et fut professeur d'histoire à Rodez, à Angers, puis à Grenoble.

Vers 1847 il interrompit sa carrière universitaire, ayant été appelé par l'amiral de Mackau à faire à Paris l'éducation de son fils.

A cette éducation, terminée vers 1852, succéda en 1853 celle du fils de M. Werlé qui dirigeait à Reims, la célèbre maison Clicquot, devenue la sienne, et fut longtemps maire de Reims, puis sénateur sous l'Empire.

C'est ici qu'il faut parler de la valeur morale de M. Poinsignon.

Élevé par une mère admirable, vraie femme forte selon l'Ecriture sainte, dans des principes religieux dont il ne dévia jamais, il traversa, sans atteinte à leur intégrité, l'École Normale, en contact fraternel avec cinq promotions de camarades qui apportaient et conservaient chacun l'esprit de sa province, et de son éducation.

Les croyances, les caractères n'étaient pas les mêmes assurément, mais point de respect humain, égards mutuels entre les dissidents et liberté complète des convictions. Telle était en ce temps-là l'École Normale.

M. Poinsignon y trouva et connut des noms sympathiques, dont plusieurs

depuis sont devenus chers à l'Église : Olivaint, Pitard, Hernschein, Louis Lacroix, Verdière.

M. et Mme Werlé avaient donc rencontré en M. Poinsignon l'homme selon leur cœur pour l'instruction mais surtout pour la formation du caractère de leur fils, M. Alfred Werlé. Cette tâche s'acheva avec un plein succès vers 1855. Il venait de perdre son père et rentra alors dans l'Université comme fonctionnaire administratif. — Censeur au Mans et à Douai, Inspecteur d'académie à Montauban, puis à Châlons-sur-Marne à la fin de 1861.

Il y resta jusqu'en 1877, époque où il fut mis presque d'office à la retraite.

Comment il a rempli cette importante fonction?

La réponse en sera donnée par toutes les administrations avec lesquelles il eut à traiter, par ses rapports au Conseil général, par le *Bulletin de l'Instruction primaire*, qu'il fonda, mais surtout par les instituteurs de ce temps, bons appréciateurs de sa bienveillance et de son esprit de justice.

Les témoignages de leur reconnaissance lui arrivèrent nombreux, non seulement pendant son administration, mais encore après qu'on n'eut plus rien à craindre de sa fermeté ni rien à espérer de sa faveur. Plusieurs y sont restés fidèles jusqu'à la fin.

A la crainte, il avait fait succéder la confiance, l'émulation de mieux faire, pour tout dire en un mot, *il était aimé* de son personnel. Son chagrin fut de voir ce bon esprit décliner et, à la fin, disparaître à peu près.

Rendu à la vie privée, il revint à ses travaux d'histoire dont il reste à parler.

Il avait d'abord publié ses deux thèses de doctorat ès lettres en 1846.

En latin il prit pour sujet : *Quid fuerit Illyricum ad usque Diocletiam tempora ;* en français : *Du nombre et de l'origine des provinces romaines créées depuis Auguste jusqu'à Dioclétien.*

En 1856, ce furent deux volumes sous ce titre : *Origines de la société moderne ou Histoire des quatre premiers siècles du Moyen Age.*

Grandement loués par M. Guignaut, ils n'eurent pas d'abord tout le renom qu'ils méritaient, soit à cause du vague du premier titre, soit parce qu'ils ouvraient une voie neuve, où d'autres l'ont suivi, en redressant bien des erreurs sur le rôle de l'Eglise sous les Mérovingiens. Mais justice a été rendue avant que parût la deuxième édition qu'il prépara, et ces volumes sont devenus rares et recherchés.

Après avoir publié une *Géographie historique de la Marne*, puis un grand atlas cantonal du département, il entreprit une *Histoire de la Champagne et de la Brie* en 3 forts volumes in-8° (1886). — Lorsque la première édition en fut épuisée, il voulut améliorer cette œuvre monumentale, on peut le dire, et il eut la satisfaction d'en terminer le troisième volume de la deuxième édition quelques mois avant sa mort.

On ne refera pas cet ouvrage de tant de conscience et de labeur, on pourra l'abréger, mais ce sera aux dépens de l'agrément que lui donnent les citations des chroniqueurs contemporains.

Son grand mérite est aussi dans son impartialité, elle est telle que beaucoup de faux jugements y furent redressés, au scandale pourrait-on dire, des préjugés en cours, notamment sur les guerres religieuses du XVIe siècle et sur le rôle de la Ligue en Champagne contre les calvinistes.

A M. Wiesener, qui s'en étonnait, il disait : « Est-ce ma faute si on t'a faussé

l'histoire? Je n'ai fait pour la Ligue que ce que tu as fait pour Marie Stuart et le ministère du cardinal Dubois. »

Ce grand travail ne l'empêchait pas de satisfaire aux devoirs et aux relations de la vie civile et de charmer par sa correspondance l'intimité de quelques amis. L'estime publique dont il jouissait touchait à la vénération.

Toutefois la plus belle œuvre de sa vie reste cette éducation privée et le lien qu'elle créa entre le maître et l'élève, si loin l'un de l'autre par la position sociale, mais si rapprochés par le cœur.

Honneur égal à l'un d'avoir su inspirer, à l'autre d'avoir ressenti et conservé jusqu'à la fin une si vive affection. Leur correspondance en offre le vivant témoignage.

Pas une joie domestique, pas un deuil n'arrivait chez l'un que l'autre n'en éprouvât le contre-coup. A citer par exemple la lettre de condoléances que M. Poinsignon écrivit après la mort de M. Werlé père.

Une vie toute chrétienne ne pouvait qu'être couronnée par une sainte mort. Telle fut la sienne. Mais de ses obsèques il eut soin d'écarter tout discours et toute couronne, « n'appartenant qu'à Dieu, écrit-il dans son testament, de lui décerner celle qu'il espère de sa miséricorde ».

SOULLIÉ.

Promotion de 1839. — REVILLOUT (Charles-Jules), né à Issoudun, le 30 janvier 1821, décédé à Montpellier, le 18 novembre 1899.

Révillout entra à l'École Normale en 1839. A sa sortie en 1842, il fut chargé du cours d'histoire au collège de Saint-Étienne. Un an après il était reçu agrégé d'histoire avec le rang de second. Nommé professeur à Besançon, il y resta cinq ans, et fut appelé en 1848 à Grenoble. Pendant quatorze ans, il enseigna dans cette ville si intéressante, laborieuse, éclairée, où se fondent, dans une harmonie aimable les qualités de finesse et de patience des populations alpines et la chaleur communicative de la Provence.

On y apprécia très hautement le mérite et le caractère qui partout ont valu à Révillout, l'estime et la sympathie. Affable, bienveillant, d'une conversation spirituelle et délicate, serviable, maître aussi consciencieux qu'instruit, ayant au plus degré le sentiment du devoir professionnel, inspirant à ses élèves et à leurs parents une confiance qui ne tardait pas à se transformer en affection et en reconnaissance, il fut aimé et honoré comme il méritait de l'être ; et, insensiblement, cet homme excellent, modeste et discret jusqu'à l'excès, eut peine à suffire aux devoirs de société que lui imposaient les relations nombreuses qui d'elles-mêmes lui étaient venues.

Pendant son séjour à Besançon, il avait fort avancé ses thèses pour le Doctorat ès lettres : il les présenta à la Faculté des lettres de Paris en 1850, et elles obtinrent le plus brillant et le plus encourageant succès. Il s'y révélait historien. La these latine, *De romani exercitus delectu et supplemento ab Actiaca pugna ad aevum Theodosianum disquisitio historica*, étudie une de ces questions dont Montesquieu a marqué l'importance et que l'érudition contemporaine tient à honneur de résoudre. Revillout avait pris de bonne heure l'habitude de puiser aux sources mêmes, de n'accepter les opinions reçues qu'après les avoir soumises au sévère contrôle de la critique, de penser par lui-même. A lui seul cet essai serait la preuve de l'indépendance et de la

sûreté de ses jugements. Le sujet de la thèse française, *L'Arianisme des peuples germaniques qui ont envahi l'empire romain*, est d'un plus grand intérêt encore. Montesquieu, qui a jeté partout les clartés de son génie, après avoir remarqué qu'entre la conversion des barbares à l'arianisme et leur établissement dans l'empire, cette secte fut en quelque sorte détruite chez les Romains, ajoute : « Les barbares ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection. » Mais il fallait démontrer la vérité de cette assertion, en dégager les conséquences. L'opinion d'un homme de génie demeure à l'état de vif aperçu et ne s'impose point à la croyance, tant qu'elle n'est pas reprise, analysée, confrontée avec les faits, éclaircie en un mot et justifiée par une démonstration solide et complète.

On ne saurait contester que le christianisme n'ait eu et n'ait encore une influence sur la suite des événements historiques. Mais quand il s'agit de sortir de cette vue générale et de déterminer pour une époque donnée, surtout pour une époque obscure et confuse où il est difficile de se documenter, quelle action précise la lutte des opinions religieuses a exercée en Europe, la critique la plus sagace et le bon sens le plus sûr ont grand'peine à démêler la vérité. Il y a néanmoins une compensation possible dans l'étude d'un tel sujet : parfois il s'élargit, s'enrichit, forme matière à des constatations inattendues. Dans ce conflit de croyances entre les envahisseurs et les peuples envahis Révillout a découvert une des principales causes qui ont fortifié et fait accepter la suprématie des Papes, autour desquels se groupaient naturellement les peuples dont la foi et les intérêts se trouvaient également menacés par les barbares ariens. La destinée de l'Europe occidentale fut dès lors déterminée pour des siècles.

Ces deux travaux de Révillout, le second surtout, ont été souvent consultés, sont cités encore de nos jours. L'on y a la preuve non seulement de l'aptitude aux recherches historiques, mais de la puissance de les féconder par l'originalité des rapprochements et des déductions. Ils firent grand honneur au jeune historien, dont le talent fut dès lors hautement apprécié par les meilleurs juges tels qu'Augustin et Amédée Thierry. Ils avaient été composés durant les courts loisirs qu'un professeur de l'enseignement secondaire peut prélever sur le devoir quotidien. On est tenté aujourd'hui d'oublier combien il fallait d'énergie et de persévérance pour suffire à des obligations si diverses, pour faire alterner dans sa vie les heures dues à la fonction et les heures réservées au travail personnel, sans permettre ce que l'on pouvait considérer comme une préoccupation ambitieuse ou égoïste d'empiéter sur le temps qu'exigent la préparation des classes et la direction des études des élèves. Tous n'étaient point assez fortement trempés pour résister à ce double effort, et nombre de thèses commencées avec confiance, ont été abandonnées à l'état d'ébauches. Révillout tenait tête à tout. Jusqu'à la fin de sa vie, il a conservé une faculté de travail très rare. Régulier dans ses habitudes, classant méthodiquement ses devoirs, servi par une santé robuste, il était toujours prêt et dispos. Durant quinze ans nous avons siégé ensemble aux examens de bacca lauréat. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre de ce fastidieux exercice. Il traversait souriant, sans trace de lassitude ou d'impatience, la terrible session de juillet qui, dans le Midi, épuise les plus vigoureux et les plus jeunes.

Son succès au Doctorat désignait Révillout pour l'enseignement supérieur,

mais l'usage était alors de faire un long stage dans les lycées et d'acquitter envers l'enseignement secondaire la dette contractée à l'École Normale.

Cependant il demeura fidèle à ses études. Membre de l'Académie delphinale il publia dans le Bulletin de cette Société savante toute une série de monographies portant sur les antiquités locales, dont plusieurs ont une portée qui dépasse les frontières du Dauphiné. L'histoire de cette Académie et de la Bibliothèque de Grenoble n'est pas une des moins intéressantes. En 1855, il faisait paraître, dans la *Revue historique de droits français et étranger*, une étude importante sur le *Jus italicum*, et en 1857-1859, une *Histoire du Colonat chez les Romains* qui demeure un de ses titres scientifiques les plus incontestés. Plus tard, en 1861, je rencontre la *Note sur l'Inquilinat* (Imprimerie nationale qui est d'une valeur égale.

En 1862, Révillout fut nommé professeur d'histoire au lycée de Versailles, au moment où il venait d'achever et de donner à la Revue de droits français et étranger une étude sur *Les Familles politiques d'Athènes et les gentes de Rome.*

La vocation de Révillout pour l'histoire ancienne et plus particulièrement pour l'histoire romaine s'était affirmée avec netteté et suite. Il espérait sans doute que le jour où il entrerait dans l'enseignement supérieur, il pourrait y mettre à profit une érudition patiemment amassée, et qu'il continuerait à éclaircir, avec le talent dont il avait fait preuve, les points obscurs de l'histoire de Rome et de ses institutions. L'intérêt de l'Université et celui de la science s'accordaient pour que l'on donnât à cet esprit curieux et ingénieux, à cet infatigable travailleur, toute liberté de se consacrer définitivement à des études qui lui étaient chères où il avait une compétence reconnue, où il était un maître.

Révillout, en 1863, fut appelé à suppléer M. Saint-René Taillandier dans la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Montpellier. Il était âgé de quarante-deux ans, il accepta. Bien d'autres ont fait de même, et la spécialité de leurs études antérieures a été abandonnée avant qu'ils aient pu en retirer les fruits qu'ils étaient en droit de prévoir. Je ne souhaite à personne d'être obligé de passer par une épreuve de cette sorte, car, si parfois ce changement renouvelle et rajeunit, parfois il aboutit à un dilettantisme agréable mais superficiel et stérile.

Il était honnorable de suppléer M. Taillandier avec la certitude de lui succéder un jour. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'éloge de Taillandier. Il suffira de dire que séduit par son talent d'écrivain et de critique et sachant le succès qu'avait obtenu à Montpellier sa parole éloquente et distinguée, Saint-Marc Girardin l'avait demandé pour suppléant.

A si longue distance, il y a encore des Montpelliérains qui conservent un souvenir vivant des leçons de Taillandier. L'on se pressait dans l'amphithéâtre de la Faculté pour écouter cet homme de goût dont l'érudition réelle se voilait sous une forme exquise.

Ses études historiques ne préparaient point Révillout à recueillir un tel héritage. Mais de son passage à l'École Normale il avait gardé l'amour de notre littérature, de nos classiques surtout pour lesquels il professait un véritable culte. Ce qui pour un autre eût été une entreprise périlleuse, ne fut ni au-dessus de ses forces, ni de son talent. Sans réussir d'abord à faire oublier le succès de Taillandier, il sut plaire par des qualités différentes, surtout par l'alliance

naturelle chez lui de connaissances historiques très sûres et d'un sentiment littéraire très vif. L'auditoire de la Faculté demeura aussi nombreux, intéressé autrement mais toujours intéressé.

A l'époque dont je parle, l'enseignement public était considéré comme le devoir essentiel d'un professeur de Faculté. Il y a quelque vingt ans, il fut l'objet de critiques plus ou moins fondées, parfois acerbes. On lui reprochait d'imposer un travail considérable, sans profit ni pour l'instruction du maître, ni pour la science. On tournait en dérision les auditoires hétérogènes, composés de personnes très inégalement éclairées. On supposait que dans d'autres pays, dont on parle sans les connaître peut-être très exactement, l'enseignement supérieur s'interdisait toute vulgarisation et se vouait, sans réserve aucune, à la prédication de la science pure. Or, à la même époque, le goût de la conférence, c'est-à-dire de la leçon publique, se développait partout, et tel qui médisait des cours de la Faculté, ne se faisait point un scrupule de prendre la parole dans d'autres salles, devant des publics très semblables au nôtre. Il est probable que les Universités nouvelles tiendront de plus en plus à être en communication avec la population des villes où elles sont placées, dont elles ont tout intérêt à se ménager ou à conserver les sympathies. Ouvrir à certaines heures l'amphithéâtre au grand public n'est pas seulement obéir à une tradition ; c'est appeler les esprits à s'intéresser à des études dont le goût ne saurait être trop encouragé. Cela est vrai pour Paris, plus vrai encore pour les villes de province.

Mais, il faut l'avouer, la préparation des cours publics, s'ajoutant à d'autres devoirs qui sont devenus peu à peu très exigeants, est un lourd fardeau. Il ne suffit pas de savoir. Il faut faire un choix de ce que l'on sait. Il ne suffit pas d'être instructif. Il faut être intéressant, il faut plaire. Tout cela est surtout difficile dans l'enseignement de la littérature, où il est si aisé de demeurer au-dessous de son sujet, de disserter froidement, de tâtonner pour trouver ou ne pas trouver l'expression juste des mille nuances que doit marquer la critique. On s'en rend compte, on sent que l'on n'a pas le droit de décevoir l'attente de ses auditeurs, et l'on s'oblige dès lors à ne monter en chaire qu'après une préparation très minutieuse.

De 1863 à 1891, date de son admission à la retraite, Révillout, pendant vingt-huit ans, a préparé chacune de ses leçons publiques avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il en fut récompensé par la fidélité de ses auditeurs que charmaient l'étendue de ses connaissances, la variété de ses aperçus, l'art avec lequel il se mettait à leur portée. Il parlait avec facilité une langue correcte qu'il aimait à nuancer d'archaïsme, sans recherche d'effets oratoires, trouvant, sans effort, le mot juste, heureux de faire partager son admiration pour le grand siècle. Sans dédaigner ni Voltaire ni Rousseau ni les illustres romantiques, il ne dissimulait point sa préférence fervente pour l'âge classique de notre littérature. Homme de modération, de prudence, de foi religieuse, il était devenu, pour ainsi dire, par ses habitudes d'esprit le contemporain de ceux dont il racontait la vie et dont il commentait les œuvres. Il était comme un répertoire vivant du siècle de Louis XIV, et ressentait quelque plaisir à le voir reconnaître, mais il savait trop bien notre histoire pour approuver indistinctement, et l'on ne pouvait dénoncer avec plus de vérité, condamner avec plus de véhémence les vices qui déparent le plus glorieux des règnes.

De ce long enseignement il reste surtout des notes nombreuses, amoncelées patiemment. Ce qu'a écrit Révillout sur la littérature française donne une idée très insuffisante de l'étendue et de la précision de sa compétence.

Dans les conférences fermées reparaissait le professeur du lycée, très simple d'attitude et de langage, mais confiant dans son expérience. Nul ne corrigeait mieux une dissertation, ne redressait avec plus de sûreté un plan mal venu, ne rappelait avec plus d'autorité au respect des idées justes, du bon goût, de la bonne langue. Sa bienveillance pour les étudiants était toute paternelle et ses conseils y gagnaient en efficacité : on désirait le satisfaire.

Révillout ne s'était point détaché des études historiques sans quelque hésitation. Nous en avons la preuve dans plusieurs publications qui feront toujours regretter qu'il n'ait pas suivi sa vocation première qui était la vraie. *Les questeurs urbains* (Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise, 1865), *Notes sur l'église et les affranchis* (extrait d'un mémoire sur l'histoire des classes agricoles dans le premier royaume de Bourgogne : — Imprimerie nationale, 1865), *Mémoire sur le Quarantième des Gaules, à propos d'une inscription du département des Pyrénées-Orientales ayant trait à la perception de cet impôt* (Mémoire de la Société archéologique de Montpellier, 1866). Ce mémoire sur le *Quarantième des Gaules* eut l'honneur d'obtenir l'adhésion de M. Léon Renier à des conclusions très différentes de celles qu'il avait soutenues jusque-là : ce fut en quelque sorte l'adieu dernier de l'historien à la science qu'il avait cultivée avec passion.

A Montpellier, Révillout s'associa aux travaux des anciennes sociétés savantes de notre ville, Académie des sciences et lettres, Société d'archéologie. Avec Camboulin, Boucherie et quelques autres il fut un des fondateurs de la Société pour l'étude des langues romanes, qui, avant la Romania de Paris, publia une Revue ayant pour objet les dialectes et les usages des peuples romans au moyen âge. Il fut un des membres les plus assidus et les plus actifs de ces sociétés, et contribua autant que personne à enrichir leurs publications.

Plusieurs de ses mémoires ou articles sont très importants. Je citerai quelques titres : *De la date possible du roman de Flamenca* (1875, Revue des Langues romanes) ; *Etude sur l'ouvrage latin intitulé : Vie de Saint Guillaume* (1876, Société archéologique) ; *Antoine Gombaud, chevalier de Méré* (Académie des sciences et lettres, 1887) ; *Voltaire et le duc de Richelieu* (Revue des Langues romanes, 1889) ; *Saint Benoit d'Aniane et Saint Guilhem* (Montpellier, 1895) ; *La légende de Boileau* (Revue des Langues romanes, 1895), etc., etc.

La liste complète des publications de toute nature de Révillout dépasse certainement le chiffre de soixante.

Il venait d'achever pour la Société archéologique un mémoire sur la Renaissance à Montpellier, quand celle qui ne nous oublie jamais, vint lui ôter la plume des mains. Ce mémoire sera publié.

Révillout avait reçu toutes les distinctions qu'un professeur est en droit d'attendre. Promu titulaire en 1868, officier de l'Instruction publique (1886), chevalier de la Légion d'honneur (1875), correspondant du ministère de l'Instruction publique (1884), professeur de première classe, il fut atteint par la loi sur la limite d'âge en 1891, et quitta l'enseignement avec le titre de professeur honoraire. Mais il ne dédaigna point d'user jusqu'au bout de son droit d'assister aux réunions de l'Assemblée de la Faculté des lettres. Son expérience et un sens judicieux rendaient précieuse cette collaboration bénévole par laquelle il

nous témoignait combien il se sentait encore des nôtres, combien il tenait à nous et à la Faculté.

Un autre lien le rattachait à l'Université. La Société des Amis de l'Université de Montpellier l'avait choisi pour président, et il y continuait à soutenir les intérêts de ce haut enseignement en vue duquel il avait tant travaillé, auquel il avait consacré le meilleur de lui-même.

Les relations de Révillout avec ses collègues étaient affectueuses et simples. Il ne contrariait les visées de personne, se fût plutôt effacé par déférence ou pur désir d'obliger. Il aimait à causer des objets de son enseignement, de ses travaux, mais s'intéressait également à la pensée d'autrui, prompt à applaudir aux efforts et aux succès des jeunes, et, quand il croyait devoir présenter des réserves ou des objections, le faisant avec une bonne grâce qui désarmait la contradiction. De l'habitude d'écrire il gardait un penchant à exprimer ses opinions en formules précises que l'on n'oubliait pas. Sa bienveillance n'était point indifférente et banale : l'expérience de la vie, jointe à une finesse très pénétrante, lui permettait de juger les hommes et les choses avec une clairvoyance qui chez un autre serait aisément devenue de la sévérité. Son indulgence était inépuisable, et il ne se montrait intraitable que sur les points où sa conscience lui interdisait toute concession. Cet homme doux, conciliant, était d'une fermeté inébranlable quand un intérêt supérieur lui paraissait en cause. Il aimait notre pays, son histoire, sa littérature, d'une passion ardente jusqu'à l'intransigeance, espérait que l'avenir dédommagerait nous-mêmes ou nos fils des anxiétés de cette fin de siècle, n'attendant rien de bon de l'importation étrangère : « Tous les éléments contraires au génie national s'élimineront d'eux-mêmes, me disait-il souvent ; notre histoire en est le témoignage. » Il croyait que le français ne peut que gagner à demeurer français, et remarquait qu'ailleurs une telle question ne serait même pas posée, car, depuis les temps modernes, le progrès chez tous les peuples est lié au développement de la conscience de leur personnalité.

A Montpellier il fut ce qu'il avait été à Grenoble, l'objet de l'estime et de la sympathie de tous, de sorte que la considération qu'il n'avait jamais songé à rechercher, s'accroissait avec les années et prenait peu à peu la forme d'un respect allant jusqu'à la vénération. Plus on connaissait ce grand vieillard à l'accueil digne et modeste, plus on appréciait la solidité de son mérite et l'unité parfaite d'une vie qui demeurait fidèle à un idéal de droiture et d'aménité courtoise. L'avantage, parfois l'inconvénient, des villes de province, est que l'on se voit fréquemment, de très près : en quelques années les apparences sont percées. L'un y gagne, d'autres y perdent. L'on est du moins assuré d'attribuer justement son estime. Révillout était de ceux qui sortent à leur honneur d'une telle épreuve : sa réputation reflétait sa valeur vraie.

Il méritait d'être heureux. De son mariage avec une femme pleine de sens et de bonté, il avait eu des enfants qu'il adorait. Son intérieur était l'asile de la paix et du travail : une lueur de piété chrétienne, tolérante mais ferme, l'éclairait. Sans ennemis, conciliant, d'un libéralisme sincère et large, bon d'une bonté à la fois naturelle et réfléchie qui eût découragé l'ingratitude elle-même, n'ayant d'autre ambition que de remplir son devoir dans toute son étendue, entouré de l'amour des siens, rien ne lui manquait de ce qui peut faire espérer le bonheur. Mais ce juste fut frappé rigoureusement. D'abord ce fut la mort d'un fils en qui il plaçait l'espérance d'un nom honoré : il ne put jamais

s'en consoler. Puis il vit mourir d'abord la compagne de sa vie, celle qui était son appui, son conseil, sa joie, et peu après l'un de ses gendres. Soudain il se trouva privé de ces deux soutiens, obligé de contraindre sa douleur pour consoler la douleur de sa fille, et de se préparer à remplacer auprès de son petit-fils le père qui lui était ravi. Il s'inclina humblement sous la main puissante qui l'avait frappé, et retrouva dans la prière des forces pour reprendre cette tâche nouvelle. Ainsi entre deux êtres aimés, robuste, semblant défier les atteintes de l'âge, il vieillissait comme un chêne antique, les couvrant de son affection douce et attentive.

Mais il s'attachait trop à sa table de travail depuis qu'il avait pris sa retraite, il lisait, notait, résumait, composait, encouragé par ces longs loisirs dont il n'avait jamais fait l'épreuve. Ainsi se développait insidieusement le germe d'un mal qui mina une constitution de fer et nous l'enleva brusquement, quelques jours à peine après une réunion de l'Association des Amis de l'Université qu'il avait tenu à présider, bien qu'il se sentit fatigué.

Tous les siens étaient là pour le moment suprême. Son frère, l'éminent égyptologue, M. Eugène Révillout, son second gendre, l'honorable M. Bru, ses deux filles, son petit-fils. Ses souffrances furent longues et supportées avec une patience qui faisait l'admiration de tous. Il mourut en chrétien résigné et confiant, sans autre regret, en quittant la vie, que de se séparer d'une famille tendrement aimée et de ne plus continuer à veiller sur sa fille veuve et sur son petit-fils.

Le cortège de parents, d'amis, de collègues, qui l'accompagnait à la dernière demeure où il repose à côté de sa femme et de son fils, s'arrêta, suivant l'usage de Montpellier, au Palais de l'Université, où, dans la cour d'honneur, au seuil de la Faculté des lettres, M. Benoist, Recteur de l'Académie, M. Rigal, professeur de littérature française et M. Blavy, vice-président de l'Association des Amis de l'Université, rendirent hommage au talent, aux services, aux vertus de notre camarade, exprimant avec éloquence le sentiment commun. Puissent ces témoignages de sympathie et de respect alléger, dans quelque mesure, la peine de ceux qui perdent en lui le chef de famille dont ils étaient légitimement fiers ! L'École Normale s'associe à leur deuil, car la longue carrière de Révillout, en négligeant ses titres scientifiques, dont une bonne part ne périront point, — est le plus noble exemple de cette tradition de travail, de probité, d'intelligent libéralisme, de dignité professionnelle, qui, durant ce siècle, a été l'honneur de l'Université de France et de l'École.

Ferdinand CASTETS.

Promotion de 1841. — CHAMBON (Auguste) (1), né le 19 septembre 1823, à Sully (Loiret), décédé à Paris le 3 avril 1899.

Bachelier ès lettres, 20 août 1840; élève de l'École Normale, octobre 1841; licencié ès lettres, le 4 avril 1844; agrégé de grammaire, septembre 1844; professeur divisionnaire de sixième au collège de Rouen, le 27 septembre 1844;

(1) Pour nous conformer au désir exprimé par M. Chambon, nous nous bornons à mentionner ses états de service.

chargé de cours de troisième au collège de Bourges, le 11 octobre 1845; professeur à titres divers au lycée Louis-le-Grand depuis le 2 octobre 1850 jusqu'en 1891 (quarante et un ans); officier d'Académie, le 27 septembre 1861; officier de l'Instruction publique, le 30 décembre 1873; chevalier de la Légion d'honneur, le 20 août 1869; officier de la Légion d'honneur, le 12 juillet 1891.

Promotion de 1841. — JANET (Paul-Alexandre-René), né à Paris, le 30 avril 1823; décédé à Paris, le 5 octobre 1899.

M. Janet est un Parisien de Paris. Né rue Saint-Honoré, n° 125, il fut élevé à Paris et y passa soixante-cinq années de sa vie. La famille de son père, toute parisienne, était dans le commerce et les affaires; celle de sa mère habitait la province et appartenait, ou se rattachait à la magistrature. Son grand-père avait fondé une bonne librairie, rue Saint-Honoré, son père était libraire et marchand de musique. On aimait, dans la famille, les plaisirs de l'esprit, et on y cherchait une source d'instruction. Le grand-père, pour amuser ses nombreux garçons, avait imaginé de leur faire jouer la comédie. Il construisit un petit théâtre, où l'on joua tous les samedis, devant la famille et les amis, les pièces de Regnard, Augier, Casimir Delavigne. Et cette instruction, libre et naturelle, fut très efficace. Au contact de personnes ainsi élevées, Paul Janet prit pour les livres et le théâtre, et, d'une manière générale, pour l'étude libre et personnelle, un goût très vif, qui ne le quitta jamais.

Il était le plus jeune de quatre enfants. Il connut à peine son père, qu'il perdit à l'âge de neuf ans ; mais il conserva sa mère jusqu'à vingt-quatre. C'était une personne d'une grande distinction, douce et sérieuse, très affectueuse sous des dehors un peu austères et réservés, d'une piété sage et tolérante, d'un esprit judicieux et éclairé.

Il grandit dans un milieu d'opinions libérales, mais où était restée très vivante l'aversion pour les excès de 1793 et 1794.

De sa petite enfance, il avait gardé principalement deux souvenirs : l'un, très agréable, celui de sa première expérience du spectacle au théâtre des marionnettes de Séraphin ; l'autre, très désagréable, celui de son entrée à l'école, vers l'âge de six ans. Il jugea tout de suite qu'il n'était pas fait pour cette vie de contrainte, de travail mécanique, de camaraderie forcée ; et il ne se trompait pas. Repassant dans la fin de sa vie ses années d'école et de collège, il écrit : « La vie en commun m'a toujours été odieuse. » A la réflexion pourtant, il se félicite d'y avoir été soumis. « Avec mon caractère timide et un peu renfermé, dit-il, je serais devenu insociable et solitaire, si je n'avais pas été forcé à vivre de la vie de l'éducation publique. » En réalité, il ne voulait donner son affection que librement. Mais il la donnait sans réserve à ceux qu'il en jugeait dignes. C'est ainsi qu'il noua, dès cette époque, avec un enfant intelligent et aimable, mais infirme, une amitié qui devait, par la suite, résister à toutes les traverses. Victor Mabille, raconte M. Janet, « avait le malheur d'être boiteux ; et cette infirmité, dans un caractère très entreprenant et très ambitieux, fut pour lui la source de grands chagrins. Elle fut probablement la cause qui nous lia. Il avait besoin d'un aide, d'un soutien : je devins son bâton, il me donnait le bras. D'ailleurs, plein d'esprit, d'une figure distinguée et fine, même délicate, il avait probablement une séduction particulière. Bref, nous devînmes inséparables. » Leurs voies furent, par la suite, singulièrement divergentes,

puisque le jeune Victor se trouva amené à organiser et diriger le bal Mabille, qu'avait fondé son père. Mais c'était un honnête homme et un homme d'esprit : M. Janet lui demeura fidèle sans fausse honte. Et quand, après plus de trente ans, la maladie frappa l'intelligence de son ami, il entoura ses derniers instants de lucidité de cette même affection dont il avait réchauffé son enfance.

Son amitié avec Victor Mabille lui fut une compensation aux ennuis de l'école. Il continuait à s'y sentir dépaysé. Un jour, c'était un mardi, il eut une grande joie. Comme il allait entrer en récréation, on vint lui dire que sa bonne le demandait, et qu'il devait retourner à la maison. Or, ce jour était le 27 juillet 1830. Il changeait les destinées de la France. Il fut béni du jeune Paul Janet. Car, désormais, on ne lui parla plus d'école ni d'études. Pendant près de deux ans, il passa un temps bien heureux : un vaste appartement bien différent de l'ancien, de grands magasins où il pouvait courir, et rien à faire ! Sa sœur aînée, sortie de pension, essaya de lui donner quelques leçons. Vains efforts : ses dictées restaient épouvantables. En revanche, il avait l'amour de la lecture : il passait des journées, absorbé par une histoire ; Paul et Virginie et Gil Blas le passionnaient.

Ce fut un grand chagrin, lorsque, en avril 1832, il dut entrer en pension ; surtout lorsque, son père étant mort cette année même, il se vit enfermé comme interne dans ce qui lui faisait l'effet d'une caserne ou d'une prison. Il sentit très distinctement qu'il ne pouvait se passer de la liberté et de la vie de famille. Il ne respirait qu'aux petites récréations que l'on allait prendre chaque jour au Luxembourg, dont on était voisin. Il eut aussi une consolation bien précieuse : ce fut l'amitié qu'il noua avec un camarade d'un grand cœur et d'une fine intelligence : le futur physicien et patriote Charles d'Almeida. Cette amitié si tendre et si solide fut une des joies de sa vie.

Il ne tarda pas à prendre goût aux études. La pension de Reusse, située rue de Vaugirard, 48, envoyait ses élèves au lycée Saint-Louis. Paul Janet y fut tout de suite au premier rang. Il en conclut que d'avoir travaillé tout seul, ou même de n'avoir pas travaillé du tout ne lui avait pas été si défavorable.

L'un des exercices vers lesquels il se sentit le plus attiré fut le vers latin. Il l'aimait, parce que, pour y réussir, il faut autre chose que la docilité passive du fort en thème, à savoir de l'imagination, de l'esprit et du rythme. Il devint bientôt le plus fort de sa classe en vers latins. Il était stimulé par un répétiteur de sa pension, qui s'appelait Eugène Despois. Ce n'était pas un répétiteur ordinaire. Sous son influence, P. Janet et un de ses camarades nommé de Vanne, qu'avait également distingué Despois, se prirent d'enthousiasme pour les maîtres de la poésie latine. Ils se levaient la nuit pour aller dans la chambre de leur maître, et on y restait jusqu'à cinq heures du matin à lire Virgile et Horace. Après quoi, on dormait en classe et en étude, toute la journée.

La seconde passion de Paul Janet au lycée fut la philosophie. A la fin de sa vie il parlait encore avec émotion et reconnaissance des leçons de son excellent professeur de philosophie du lycée Saint-Louis. « S'il m'est permis, dit-il en 1897, d'évoquer d'illustres exemples, moi aussi, j'ai senti la vocation philosophique se manifester en moi en entendant les premières leçons de mon maître en philosophie, le vénéré M. Gibon. Il n'était pas éloquent, car il lisait ses leçons ; mais il était grave, convaincu, d'un esprit libre et indépendant : je lui dois un amour de la philosophie qui n'a jamais tari depuis tant d'années... »

Quelle fut, en réalité, la part de M. Gibon dans la vocation de M. Janet? Il est clair qu'à travers l'enseignement, quel qu'il fût, ce que celui-ci chercha d'instinct et démêla, ce fut la philosophie elle-même, dans son essence et dans sa vie propres, comme un esprit naturellement mathématicien aperçoit des figures idéales derrière les formes imparfaites de la réalité sensible. La secousse qu'éprouva Janet ne paraît pas s'être produite chez les autres élèves de M. Gibon.

Au terme de son année de philosophie, âgé de dix-huit ans, il se présenta à l'École Normale. Il fut admis le douzième, à la suite d'Antonin Rondelet, dans une promotion qui avait à sa tête Sommer, et, à la suite de Sommer, Hippolyte Rigault. Il eût été classé plus loin sans l'érudition remarquable dont il fit preuve en histoire. L'examinateur, notre vénéré maître M. Wallon, lui ayant demandé s'il pouvait indiquer la suite des empereurs romains, il en récita la liste sans broncher, d'Auguste à Septime Sévère, sans omettre une date, et il eut une bonne note. Il devait cette science à son professeur d'histoire du lycée, qui, ne sachant pas tenir sa classe, donnait force pensums, à tort et à travers, et pour qui il avait ainsi copié la liste des empereurs un si grand nombre de fois, qu'il avait fini par la savoir par cœur.

L'École Normale, alors, se trouvait encore rue Saint-Jacques, dans le vieux collège Du Plessis. Elle avait pour directeur Dubois, pour sous-directeur Vacherot. Janet a conservé un bon souvenir de Dubois. En effet, ce directeur libéral institua la sortie du jeudi, de quatre heures à huit : ce qui fut un grand soulagement. Il établit aussi la sortie du soir jusqu'à minuit, quatre fois par an. La première fois qu'eut lieu cette sortie extraordinaire, la joie de M. Janet fut de l'ivresse : il pourrait donc encore aller au théâtre ! Il consacra sa soirée à voir Rachel dans *Le Cid*.

Il était arrivé à l'École avec un vif désir d'avancer en philosophie. A cet égard l'enseignement glacé, timidement écossais du fougueux républicain Amédée Jacques ne le satisfit pas. En revanche, Ernest Havet lui révéla la littérature. Jusque-là, sous ce nom, il n'avait guère vu enseigner que les finesses de la grammaire. Ernest Havet s'attaquait à la pensée même de l'auteur, étudiait l'homme, le milieu historique, soumettait l'œuvre à une analyse de psychologue et de moraliste, et parlait avec son âme. La forte impression que cet enseignement exerça sur Janet ne fut dépassée que par celle qu'il reçut des étincelantes causeries de Désiré Nisard, au milieu des élèves rangés autour du poêle. Nisard, aimait-il à dire, avec Rachel, sauva en France, à cette époque, la tradition classique, l'admiration des grands maîtres.

En même temps que, sous cette double direction, s'éveillait en Paul Janet la vocation littéraire, son ardeur philosophique était enfin contentée par le maître de conférences de seconde année pour l'histoire de la philosophie, Émile Saisset. C'était un professeur très solide, instruit, pénétrant, spirituel. Quelques années plus tard, sur une leçon, il devinait M. Lachelier. Son enseignement était rationaliste, repoussant tout parti pris d'hostilité, mais usant d'une libre critique à l'égard de la religion. Collaborateur de V. Cousin, il n'en professait pas moins une philosophie fort différente de celle du maître. Tandis que Cousin, tout en appelant Maine de Biran le plus grand métaphysicien du siècle, donnait peu d'attention à sa doctrine, mais s'enfermait de plus en plus, par peur d'être accusé de panthéisme et par esprit de gouvernement, dans un spiritualisme discret et correct, Saisset, avec plusieurs autres, fit des idées

propres de Biran le fond de son enseignement philosophique. Avec Biran il chercha, dans la conscience même, dans la réalité que nous découvre la réflexion sur notre moi, les principes de métaphysique que Cousin demandait à la raison pure et à l'abstraction. Janet s'attacha étroitement à cet excellent maître et devint son ami. Il passa mainte journée avec lui. Il l'accompagna, pendant les vacances, dans un voyage en Suisse. En fait, c'est dans l'enseignement biranien de Saisset, non dans l'éclectisme de Cousin, que se trouve l'origine des idées que devait plus tard soutenir et développer M. Janet.

Dès l'École, il manifesta un tempérament philosophique. Il était très bon camarade, et jouissait fort de l'esprit de Corrard ou du charmant talent poétique de Campaux : mais il était surtout un méditatif. Souvent il se promenait seul, pendant les heures de récréation, et se tourmentait à chercher la solution de quelque problème. Sa modestie et sa timidité s'effaçaient volontiers devant la forte voix et la tranchante assurance du savant Denis, ainsi que devant la verbosité diffuse et caressante de Rondelet. Tous deux, d'ailleurs, étaient tenus pour supérieurs à Janet.

L'agrégation, dès la sortie de l'École (1844), le mit à son rang. Il parla avec une netteté, une fermeté, une autorité extraordinaires. Ceux qui l'ont entendu alors — tel son jeune camarade M. Manuel — croient l'entendre encore, tant ils furent frappés de la sincérité de cette parole éloquente, où rien ne visait à l'effet, où les mots, l'ordre des matières, le mouvement et la vie du discours naissaient spontanément des idées ou des choses ; où il semblait que la vérité s'exprimât elle-même. Le président du jury était Victor Cousin. Il justifia en ces termes, dans son rapport au ministre, le premier rang attribué à Janet : « M. Janet a été le premier hors ligne pour sa leçon. Il a de la science, du nerf, de la précision. Sa leçon sur la divine Providence est assurément une des plus fortes et des plus belles que j'aie entendues depuis quinze ans. La doctrine la plus pure, une méthode sévère, un rare savoir, une élocution nette et vigoureuse ont, pendant une heure entière, captivé un nombreux auditoire. Je n'hésite point, Monsieur le Ministre, à vous signaler ce jeune homme comme une des meilleures espérances de l'enseignement philosophique. » Et M. Cousin ajoutait : « Il est à souhaiter qu'il puisse rester un an de plus à Paris pour y cultiver son talent ; c'est du moins le vœu que le bureau m'a chargé de vous exprimer. »

En conséquence, M. Janet fut, l'année suivante, secrétaire de Victor Cousin aux appointements de 1,200 francs. Il vit de près le maître et son génie, et il éprouva une impression de froid. Il le regardait de bas en haut, avec un grand respect et même avec un peu de terreur. Il lui semblait qu'il avait affaire à un pédagogue plutôt qu'à un ami. Quoique émerveillé des élans brusques de son éloquence, il sentait plutôt le poids que le charme de sa supériorité. Ces impressions, à vrai dire, devaient disparaître un jour, alors que Janet, devenu lui-même un maître, rencontra auprès de Cousin une aimable familiarité : elles firent place alors à un sentiment de respectueuse affection. Mais à cette époque, M. Cousin ne se montrait au jeune agrégé que comme chef et personnage officiel, et il lui imprimait le sentiment d'une tutelle très noble et très sévère.

Il lui donnait d'ailleurs de particulières marques d'estime. Il le faisait collaborer à son ouvrage sur le Vrai, le Beau et le Bien. Il se promenait avec lui l'après-midi, dans son jardin de Bellevue, et lui développait éloquemment

ses idées. Janet passait sa soirée à les mettre en ordre et à les rédiger. Le lendemain matin, il lisait son travail au maître, qui arrêtait le texte définitif.

Après une année passée ainsi auprès de Victor Cousin, Janet fut nommé professeur au collège royal de Bourges. Il y resta trois ans, de 1845 à 1848, combinant avec son enseignement la préparation à l'agrégation des Facultés, la rédaction de ses thèses de doctorat, et des travaux sur les questions politiques à l'ordre du jour.

Lui qui n'avait jamais quitté Paris, il eut à Bourges une surprise, celle d'y rencontrer plusieurs personnes très remarquables. Il avait cru que toutes les illustrations de la France se trouvaient dans la capitale. Il se lia particulièrement avec un homme doué de facultés puissantes, mais qui n'a pu donner toute sa mesure, le républicain Michel (de Bourges). Il goûta vivement l'intimité que lui accorda tout de suite, à la différence de Cousin, cet esprit ardent et audacieux, engagé dans la vie pratique et dans une politique révolutionnaire ; qui s'exprimait dans un langage chaud et pittoresque, noble sans effort, parfois brutal et cynique. Il était ému en l'entendant parler familièrement de Lamennais, de George Sand, de Carrel, de Cavaignac. Il causait philosophie avec son grand ami. Il l'instruisait sur le système de Kant, qu'il étudiait en vue du concours de l'agrégation des Facultés. Mais il trouvait en son interlocuteur un homme pour qui toute la philosophie se concentrait dans le problème pratique de la destinée humaine. Et il méditait sur les droits de la pensée et de la science, en face des désirs du cœur et des aspirations de l'âme.

Il était loin d'ailleurs de se désintéresser de la pratique. Au contraire, il s'engageait avec une généreuse ardeur dans le mouvement d'idées qui précéda et suivit la Révolution de 1848. Il publia plusieurs articles fort étudiés dans la *Liberté de penser*, dont le directeur était Amédée Jacques, notamment un *Essai sur la Constitution en France depuis 1789*, un bel éloge de *Lamartine*, « qui eut, dit-il, la gloire, rare chez un homme de gouvernement, d'être au pouvoir ce qu'il était avant d'y monter, de ne pas trahir, ni même amoindrir un de ses principes », une solide étude sur les *Rapports de la morale et de la politique*, l'un des sujets qu'il devait plus tard développer avec prédilection.

Dans son commerce avec Michel (de Bourges), dans ses travaux sur la politique, Janet avait pu satisfaire l'une des deux principales exigences de sa nature morale : le besoin de la liberté dans l'action honnête et généreuse. La seconde était le besoin de la vie de famille. Loin de l'en déshabituer, l'internat de la pension et de l'École Normale la lui avait rendue plus désirable encore. Il ne tarda pas à la trouver, sous la forme la plus charmante et la plus parfaite. Son rêve, à cet égard, datait de loin. Il n'avait que neuf ans. Ses parents vinrent habiter, rue de l'Ancienne-Comédie, en face d'une de ses tantes, Madame Desoer, veuve d'un éditeur distingué. Un soir, en s'endormant, il se dit que sa petite cousine serait un jour sa femme. Si jeune qu'il fût, il était déjà lui-même un cœur pur et simple, qui ne se donnait qu'à ses pareils, mais qui se donnait définitivement. Il ne vit sa cousine que de loin en loin, mais jamais il n'oublia cette impression d'enfance. Or ce fut le 4 janvier 1848 que s'accomplit cette union, si ardemment souhaitée. Combien elle combla les vœux de ce noble esprit, en qui le besoin d'aimer et de répandre le bonheur autour de lui était aussi profond que le souci de connaître et de propager la vérité, à quel point elle doubla sa vie austère de poésie, de joie, de cette douceur infinie

qu'exhalent, comme un parfum, l'amour sans réserve et l'absolue confiance, comment elle contribua à l'épanouissement de ses rares facultés, par l'activité nouvelle que l'affection, le bonheur, de communs et chers devoirs, l'harmonie des cœurs et des volontés lui communiquèrent, c'est ce qu'a compris d'abord quiconque a entrevu cette admirable intimité.

Reçu agrégé des Facultés et docteur ès lettres en cette même année 1848, il se rendit à Strasbourg, où il était envoyé comme professeur à la Faculté des lettres, dans des sentiments bien différents de ceux qu'il avait éprouvés en allant à Bourges. Il ne redoutait plus l'ennui de la vie de province. La famille et le bonheur, désormais, l'accompagnaient partout.

Il fut, d'ailleurs, promptement apprécié et fêté. Il ouvrit son cours en décembre 1848. Il avait pris pour sujet, sous l'impulsion des événements et aussi à propos d'une question mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques, l'histoire des doctrines morales et politiques. Il eut tout de suite un succès marqué. Pendant deux ans se pressa pour l'entendre un nombreux et fidèle auditoire, comme de longtemps on n'en avait vu à la Faculté. Le beau livre qui résulta de cet enseignement fut couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (1853).

Quelques années après, en 1855, la Faculté, désireuse de se rapprocher du public, s'étant installée au cœur de la ville, à la Mairie, M. Janet donna, dans la grande salle, une série de leçons sur la famille. Cette fois, le succès fut un triomphe. A la suite de la première leçon, qu'avaient à plusieurs reprises interrompue les applaudissements enthousiastes d'un public ému autant que charmé, un auditeur recueillit cette appréciation : « Si de telles paroles n'améliorent pas, c'est à désespérer de l'humanité. » Le lendemain, les journaux de la ville racontaient la séance, donnaient l'analyse de la leçon, et ne tarissaient pas d'éloges, non seulement sur la solidité et la beauté du fond, mais sur les merveilleuses qualités de la parole, aussi vivante et généreuse qu'elle était claire, sobre et mesurée. Jamais succès ne fut plus de meilleur aloi. L'originalité de ces leçons consistait à partir du vrai, du simple, du naturel, et à rencontrer la beauté et la poésie par la seule analyse, délicate et profonde, de cette vérité même. Trop souvent on se plaît à mettre le devoir d'un côté, de l'autre la liberté et le plaisir. Janet montre, à l'exemple de Platon, que le devoir même est aimable, et qu'il est, en réalité, ce qu'il y a de plus aimable. Recueillies, ces leçons formèrent un livre exquis, que l'Académie française couronna, et qui, traduit bientôt en italien, en portugais, en suédois, eut de toutes parts, à l'étranger, le même succès qu'en France.

S'il savait ainsi mêler la philosophie à la vie, Janet n'omettait pas de la cultiver pour elle-même ; et, l'année suivante, il traita des principaux problèmes de la psychologie théorique, dans un petit cercle de personnes d'étude. Il avait d'ailleurs continué de réunir chez lui les candidats au professorat de philosophie, afin de leur donner un enseignement technique.

Quant à ses opinions et à ses doctrines, elles ne furent nullement modifiées par les événements politiques qui se produisirent à cette époque, et qui étaient comme le démenti opposé par les faits aux rêves du philosophe. Il travaillait à son histoire de la philosophie morale et politique, lorsqu'eut lieu le coup d'État de 1851. Or il écrivit alors à M. Cousin : « Je me suis remis à mon grand travail, un peu interrompu par les émotions politiques. Ce qui se passe ne changera pas, mais fortifiera, au contraire, ma pensée. Elle est tout entière.

comme vous le savez, au libéralisme, que je ne crois vaincu que pour un temps. » Puis, Cousin ayant été, en 1852, rangé par M. Fortoul dans la catégorie des professeurs honoraires, c'est-à-dire privé du traitement qu'il avait continué à toucher tout en se faisant suppléer depuis vingt-deux ans, M. Janet, incapable de modifier ses sentiments parce que celui qui en était l'objet subissait une disgrâce, écrit au philosophe : « Pour ma part, je suis plus disposé que jamais à me reconnaître votre disciple. »

Une telle valeur morale, jointe à la solidité et au charme de l'esprit, attira vite à M. Janet l'estime et l'amitié des hommes les plus distingués de la ville. Il se lia avec Pasteur ; avec Bertin, le modèle de la méthode, de la clarté et de l'élégance dans l'enseignement ; avec ce sage antique, d'une simplicité et d'une grâce souveraines, qui s'appelait Constant Martha ; avec notre admirable maître M. Jules Zeller, qui semble avoir vécu dans les temps qu'il raconte, et pour qui l'histoire n'est que la psychologie en action ; avec le savant M. Grucker, en qui se combine si aisément le meilleur des qualités allemandes et des qualités françaises ; avec Wilm, l'historien de la philosophie allemande, avec Christian Bartholmèss, l'historien de l'Académie de Prusse et des doctrines religieuses en Allemagne, sur la tombe duquel il prononça, en 1855, d'éloquentes et touchantes paroles.

Relations fécondes autant qu'agréables, car ce philosophe avide de réalités interrogeait chacun sur ses études spéciales. C'est ainsi qu'ayant fait la connaissance d'un aliéniste fort distingué, David Richard, qui introduisit des réformes humanitaires dans le traitement des maladies mentales, il alla étudier ces réformes sur le vif, à Stephansfeld, situé à quelques lieues de Strasbourg, et publia le résultat de ses observations dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Il était grand ami de la promenade philosophique. Il y conversait, comme les anciens, d'une manière très libre et familière, mais solide et instructive. Ou bien il lisait et méditait dans la solitude. Plus d'une leçon sur la famille a été élaborée sous les charmants ombrages des jardins de l'Hôtel de la Poste, déserts pendant la semaine.

Et il s'attachait à l'Alsace, à ce beau pays si riant et si sain, à ce précieux coin de France, où la générosité nationale se mélangeait d'une raison calme et d'une constance inébranlable, et où les savants, alors, pouvaient se vouer à la noble tâche de servir de trait d'union entre la France et l'Allemagne.

Mais nos Facultés de province, quelque vie qu'y infusât par intervalles la parole d'un Bautain, d'un Ferrari ou d'un Paul Janet, peu organisées, à cette époque, comme centres scientifiques, ne pouvaient donner qu'une satisfaction incomplète à un homme avide d'une action étendue sur la jeunesse du pays. C'est pourquoi Janet, en 1856, quitta, en dépit des liens étroits qui l'y attachaient, la Faculté de Strasbourg, pour la chaire de logique du Lycée Louis-le-Grand.

Avec sa maturité précoce et sa verve juvénile, il y fut un professeur incomparable. En un temps peu propice à la libre et haute spéculation, il sut intéresser tous ses élèves, les derniers comme les premiers, à un enseignement grave et solide. Il leur donnait un exemple de méthode, de conscience, de probité intellectuelle et morale, dont ils ont tous gardé le plus vif et le plus reconnaissant souvenir. Aujourd'hui encore, ceux qui ont eu le bonheur de recevoir cet enseignement, se plaisent à rappeler la profonde et bienfaisante influence du maître qui leur disait, dans son discours de distribution des prix, à propos des couronnes qu'ils allaient recueillir : « Ce qui a le plus de prix,

jeunes élèves, c'est une volonté honnête, appliquée, scrupuleuse, qui ne discute pas le devoir, qui, sans dédaigner la récompense, recherche surtout l'estime et l'approbation. »

Cependant la réputation du philosophe et de l'écrivain grandissait rapidement. Élargi, et publié sous le titre d'*Histoire de la Philosophie morale et politique* (1859), l'ouvrage jadis couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, l'était maintenant par l'Académie française. La même Académie couronnait, en 1863, un très beau livre, digne pendant de la *Famille*, sur la *Philosophie du Bonheur*.

En 1863 également paraissait une très lucide et substantielle étude sur le *Matérialisme contemporain*, qui n'allait pas tarder à être traduite en allemand, en anglais, en hollandais, en polonais. Une si féconde et utile activité désignait M. Janet pour la Sorbonne et pour l'Institut. Il fut nommé en 1864 professeur d'histoire de la philosophie en remplacement de Saisset; et, cette même année, il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait quarante et un ans. Sa destinée était désormais fixée. Les seuls changements que le temps devait apporter à sa situation furent la transformation de sa chaire en chaire d'histoire de la philosophie moderne (1879), et son transfert dans la chaire de philosophie, après la mort de son regretté collègue Caro en 1887.

Rarement homme fut à sa place autant que M. Janet dans sa chaire de la Sorbonne. A peine avait-il ouvert la bouche, qu'on se sentait captivé par l'air de sincérité, de naturel, de droiture en même temps que de vivacité intellectuelle, qui se dégageait de toute sa personne. C'était un mélange surprenant de pensée et de vie. Transporté par le professeur dans le monde des idées et du vrai en soi, tout entier aux choses qu'il exposait, on oubliait de remarquer la précision heureuse et la facilité savante de sa parole, une simplicité inviolable qui n'excluait ni l'imagination ni l'esprit, une verve naturelle qui ne faisait jamais tort au raisonnement, une dialectique serrée, pressante, qu'on eût dite habile, si elle avait été autre chose que le jeu des idées elles-mêmes, s'entre-choquant et se conciliant au sein d'une libre et large intelligence.

Il recherchait surtout la clarté, comme un héritage national que nous avons le devoir de conserver et de transmettre à nos descendants. Il la possédait en maître. Par sa bouche, un Kant et un Hegel même, sans renoncer à leur profondeur, parlaient un langage humain et accessible à tous.

Sa puissance d'argumentation se montrait notamment dans les soutenances de doctorat. Plus d'une fois, j'ai entendu dire aux candidats que, d'emblée, M. Janet avait mis le doigt sur le point faible de la thèse, et que, par ses définitions, ses distinctions et ses déductions si précises et si judicieuses, il avait subitement éclairci ce qui, après des années de réflexion, leur était demeuré obscur. Ce n'était pas en vain qu'il avait étudié la dialectique platonicienne. Il était impossible de mieux poser une question, de discuter plus méthodiquement le pour et le contre, d'enchaîner ses idées avec plus d'aisance et de logique, d'aboutir à des conclusions plus nettes et mieux amenées, que ne faisait M. Janet, en quelque circonstance qu'il eût à prendre la parole.

A l'exemple de Socrate et de Platon, il voyait dans l'exposition et la discussion orales, dans le commerce vivant des intelligences, une condition de l'invention et de la critique des idées.

Aussi a-t-il commencé par traiter oralement toutes les théories qui devaient faire l'objet de ses ouvrages. En lui le professeur et l'écrivain, jusqu'à la fin,

n'ont fait qu'un. Nous en trouvons un touchant témoignage dans la manière dont il nous présente son dernier grand ouvrage, véritable testament philosophique, ses *Principes de métaphysique et de psychologie* (1897) : « J'ai cru devoir, dit-il, conserver à ces leçons leur forme primitive, avec les imperfections qu'elle entraîne... J'ai voulu rester professeur devant le public qui écoute. » Qui pourrait s'en plaindre ? Ce livre nous rend, autant qu'il se peut faire, avec le penseur, que nous admirons, le maître que nous avons aimé.

Sa première préoccupation quand lui furent confiées les destinées de l'enseignement de l'histoire de la philosophie à la Sorbonne, fut de se rendre un compte exact de l'état de la philosophie. Il jugea que les idées spiritualistes, jadis maîtresses de l'opinon, étaient depuis dix ou quinze ans très sérieusement menacées.

D'une part, un esprit nouveau s'éveillait, l'esprit des sciences positives, pour qui les intérêts les plus chers du cœur humain ne comptent pas, et qui affectent de ne connaître que les faits et leurs rapports observables. Au nom de cet esprit on raillait la philosophie sur son éternel recommencement et son manque de principes assurés, sur son asservissement aux désirs et aux fantaisies de l'homme, voire aux intérêts des classes régnantes et des gouvernements.

D'autre part, le souffle métaphysique qui partait de l'Allemagne, arrêté quelque temps par l'interposition de la philosophie écossaise, brisait maintenant ce frêle obstacle, et entraînait vers des doctrines panthéistiques les âmes avides de haute spéculation.

Entre ces deux adversaires, la philosophie spiritualiste réussirait-elle à se maintenir ?

Telles furent les observations et les réflexions auxquelles se trouva conduit M. Janet. Il les consigna dans une série d'études sur Taine, Renan, Littré, Vacherot, qu'il publia en 1865 sous le titre de *La Crise philosophique*. Et comme, par la suite, l'esprit scientifique et l'esprit métaphysique continuèrent à se développer et à s'étendre, c'est en face de ces deux puissances que, pendant toute sa vie, M. Janet s'appliqua à maintenir le règne des idées spiritualistes.

Il appréciait fort la polémique élégante, habile, éloquente de M. Caro. Mais il y voyait une escrime très distinguée plutôt qu'un véritable affermissement du spiritualisme. Pénétré du principe de la dialectique platonicienne, il jugea que la vraie manière de désarmer les adversaires, c'était moins de triompher de leurs faiblesses ou de leurs erreurs, que de dégager et de s'assimiler la part de vérité qui devait se trouver dans leurs doctrines.

Et d'abord, il n'hésita pas à rompre avec ce principe, alors devenu courant, que la philosophie doit avant tout être une garantie de l'ordre établi, qu'elle s'honore de consolider les fondements des plus nobles croyances de l'humanité, qu'elle se juge à ses conséquences pratiques et sociales. Très nettement il déclara que le philosophe vraiment digne de ce nom cherche le vrai pour lui-même, abstraction faite de son utilité, ou plutôt considère la poursuite impartiale du vrai comme un devoir, partant comme une utilité première et fondamentale.

C'est de ce point de vue qu'il détermina l'orientation qu'il convenait de donner à la philosophie.

Pour lui permettre de faire front à la science, il demanda qu'elle-même

devint véritablement une science, c'est-à-dire que, d'une part, elle conservât fidèlement le fonds des connaissances acquises, et que, d'autre part, elle restât ouverte à toutes les nouveautés dont le progrès de la réflexion pouvait démontrer la légitimité. Et, selon lui, cette condition était certainement réalisable. En effet, depuis Descartes et Maine de Biran, la philosophie possédait, d'une manière définitive, dans cette réalité qu'on nomme la conscience, l'objet et l'instrument de ses recherches.

Et la conscience, interrogée avec méthode et pénétration, promettait également aux métaphysiciens, sur le terrain même de l'expérience, les vues relatives à l'être, qu'ils demandaient à la spéculation allemande. Car par delà le fait, comme l'a montré Biran, la réflexion découvre la cause. Et ainsi se rejoignent la conscience et la raison, le relatif et l'absolu, que Cousin séparait par un abîme. Notre moi, approfondi, apparaît comme la conscience de l'universel.

Telles furent les idées qui, surtout après 1869, inspirèrent les travaux de M. Janet. Elles donnèrent tout d'abord une impulsion nouvelle et une direction précise à ses études historiques. Puisque la dialectique est la condition du progrès en philosophie, c'est le devoir du philosophe, non seulement de bien connaître et de comprendre avec profondeur toutes les manifestations importantes de la pensée humaine, mais encore de discerner ce qu'il y a sans doute de légitime et de durable dans chacune de ces manifestations. La tolérance, pour qui se place à ce point de vue, n'est plus le gage d'une humeur bienveillante, d'un caractère sociable : c'est un devoir scientifique, c'est la condition indispensable du progrès. M. Janet, en fait, est plus que tolérant. Il appelle, il suscite la contradiction. Car il a besoin des idées d'autrui pour inventer, éprouver et développer les siennes, il a besoin de lutter pour être.

De là tant de fortes et lumineuses études sur la plupart des grands philosophes. De là, notamment, l'idée directrice de l'*Histoire de la Philosophie* qu'il composa en collaboration avec M. Séailles (1887-88), et où il se propose d'offrir au lecteur, sur chaque question, le tableau des principales solutions données par les philosophes.

Sur certains points l'application rigoureuse de sa méthode historique était une sorte de révolution. C'est ainsi qu'ouvrant, en 1867, un cours sur la philosophie de Kant, il commençait à peu près en ces termes : « Jusqu'en 1830 la philosophie allemande a été, en France, un objet de curiosité, d'étonnement, puis d'enthousiasme. Ensuite est venue une période de doute, de défiance, finalement d'hostilité. Plus tard nous avons assisté à un renouveau de la philosophie allemande. Or, à la période d'enthousiasme ou de combat, il est temps de substituer une période d'examen. On a fait de la philosophie allemande une arme, tantôt contre le sensualisme, tantôt contre le spiritualisme : il convient d'en faire un objet d'étude. » Et, en effet, de cette époque surtout date chez nous l'effort désintéressé pour comprendre véritablement, dans ses motifs et ses résultats, cette philosophie, à certains égards si différente de la nôtre.

L'un des sujets qu'a traités M. Janet se prêtait mal à cette parfaite impartialité, à savoir la vie et l'œuvre de Victor Cousin. Le respect et la reconnaissance dont ne pouvait se départir cette âme scrupuleuse et bonne, la résolution et comme le parti pris de ne céder en rien aux retours de l'opinion, n'allaient-ils pas troubler le regard de l'historien?

M. Janet a très nettement et très utilement démontré que le Victor Cousin

d'avant 1842 ne doit pas être confondu avec le Cousin des dernières années. Dans la première période de son activité, Cousin se montra libre et hardi métaphysicien, enclin au panthéisme, et conquit à l'enseignement de la philosophie en France l'indépendance vis-à-vis de l'autorité religieuse. Mais ce n'est là qu'une moitié de sa vie; et M. Janet, aussi exact à marquer l'ombre que la lumière, nous montre bientôt Cousin, gêné par son passé, falsifiant subrepticement ses propres ouvrages pour donner satisfaction à l'Eglise, plaçant la philosophie sous le patronage de ses ennemis, reniant la libre recherche et les droits de la raison, pour s'incliner devant un vague sens commun, prête-nom des idées dites conservatrices, en un mot rompant avec lui-même. Et il ajoute: « Restituer au spiritualisme sa part et sa place dans la libre-pensée, le faire rentrer dans le giron de la philosophie..., le délivrer de tout patronage artificiel et de toute complicité réactionnaire, lui ôter l'apparence d'un parti pris, le réconcilier avec le libre examen, la critique, l'esprit nouveau, telle est l'œuvre ingrate et pénible à laquelle notre illustre maître nous a condamnés, et sans laquelle notre philosophie aurait continué d'être considérée comme une *ancilla theologiæ*. »

En même temps qu'il poursuivait, dans cet esprit d'impartialité, ses études d'histoire de la philosophie, et en s'appuyant sur les résultats de ces études mêmes, M. Janet s'efforça de faire avancer le spiritualisme biranien, dans lequel il voyait le fondement de la philosophie définitive.

Dès 1868, il exposait, en de belles leçons faites à la Sorbonne et reproduites en partie dans les *Problèmes du XIXe siècle* (1872), comment dans la conscience elle-même, méthodiquement approfondie, on découvrait cette liaison du phénomène à l'être, du moi aux choses extérieures, du relatif à l'absolu, que, d'une manière générale, on avait cherché vainement, soit dans un raisonnement logique, soit dans une intuition mystique. Il établissait ainsi, sur de solides fondements, la réalité de l'âme, du monde et de Dieu.

Puis, non content de reprendre, dans *Le Cerveau et la pensée* (1867), sa réfutation du matérialisme fondée sur l'originalité irréductible de l'être qui existe pour soi, il traitait, suivant sa méthode, l'importante question des *Causes finales* (1876). On l'y voyait incorporer habilement à la doctrine classique la finalité immanente des métaphysiciens allemands. D'autre part, il maintenait nettement la nature consciente du premier être. Et ainsi, son spiritualisme s'élargissait, et s'assimilait certaines parties du panthéisme, sans que le principe en fût modifié.

Il en était de même dans l'ordre pratique. Son traité de *Morale* (1874) reste foncièrement rationaliste. Le bien, défini par le concept de la perfection humaine, est le principe auquel il s'arrête. Mais avec ce principe il sait concilier la doctrine kantienne de l'obligation proprement dite, étendue aux degrés même les plus élevés du bien, c'est-à-dire le dévouement envisagé comme devoir véritable, et non pas seulement comme luxe de la vie morale. Il sait aussi, d'un point de vue tout philosophique, relier intimement la morale et la religion, comme à cette conscience de l'éternel et de l'infini, qui est au fond de nous-même, et qui nous commande de franchir les bornes de notre personnalité égoïste.

Toujours plus nettement, M. Janet s'éleva de la conscience comme individualité existant pour soi, à la conscience comme participation à l'impersonnel et à l'absolu. Son dernier grand ouvrage, intitulé *Principes de métaphysique*

et de psychologie, résumé lumineux de ses principales doctrines, aboutit à des pensées telles que celles-ci : La personnalité doit-elle se confondre avec l'individualité ? Non : un animal est un individu, mais il n'est pas une personne. La personnalité commence avec la conception de l'impersonnel. L'homme est sacré pour l'homme : or, n'est-ce pas la participation à l'absolu, à l'infini, au divin, qui seule peut rendre un être sacré ?

Et sa philosophie, toujours plus libérale, accueillait avec faveur les efforts les plus variés des contemporains pour ouvrir des voies nouvelles.

Dans son livre sur la *Philosophie française contemporaine*, nous le voyons applaudir au rapprochement de la philosophie et des sciences, que lui-même appelait déjà dans la préface de son livre sur la famille en 1857 ; au développement de la psychologie expérimentale ; au réveil de la spéculation métaphysique ; aux études sociales et politiques, conçues dans un esprit de plus en plus scientifique. Il ne mettait à cet élargissement de la philosophie qu'une condition, c'était qu'elle conservât son originalité et son autonomie, et qu'elle s'enrichît sans cesser d'être elle-même. Elle ne devait être la servante de personne, pas plus de la science que de la théologie.

De cette riche moisson d'idées, M. Janet n'a cessé de faire profiter l'enseignement à tous ses degrés, par les nombreux livres scolaires qu'il a publiés. Il excellait à extraire des théories les plus savantes les éléments accessibles à la jeunesse et à les présenter d'une manière claire et vivante. A quel point il a rajeuni et fortifié la philosophie scolaire, c'est ce que soupçonnent à peine ceux-là même qui lui doivent le plus. Un grand nombre d'erreurs historiques redressées, des problèmes intéressants introduits dans les cours, mainte théorie moderne acquise au domaine public viennent, sans que toujours on s'en doute, des livres de M. Janet. Sans aucun appel à l'habileté ou à l'autorité, par la seule force de la science et du raisonnement, M. Janet exerce et continuera à exercer sur l'enseignement philosophique une influence au moins égale à celle dont se glorifie celui qu'on nommait le grand pontife.

A considérer l'ampleur de l'œuvre philosophique de M. Janet, on croirait volontiers qu'elle ne lui a laissé aucun loisir pour d'autres études. Mais, avec la philosophie, de bonne heure, il avait cultivé la science politique ; et ses travaux en cette matière sont si considérables qu'à leur tour, ils semblent l'emploi de toute une vie. Restreinte à l'*Histoire de la Science politique dans ses rapports avec la Morale* (1872-1887), son ancienne Histoire de la philosophie morale et politique forme deux gros volumes remplis de faits et d'idées. Le sujet y est traité jusqu'en 1789. Professeur d'histoire morale et sociale à l'École libre des sciences politiques depuis sa fondation en 1871, M. Janet y a traité des idées de la Révolution et des origines du socialisme ; et de cet enseignement sont sortis les ouvrages intitulés : *Saint-Simon et les Saint-Simoniens* (1872) ; la *Philosophie de la Révolution française* (1874) ; les études sur Tocqueville (dans les *Problèmes du XIXe Siècle*), sur Fourier, sur Pierre Leroux (*Revue des Deux-Mondes*, 1879-1899). Il a écrit, en outre, pour le centenaire de 1789, une courte et substantielle *Histoire de la Révolution française* (1889).

Tous ces ouvrages sont de consciencieuses et solides études d'histoire, mais en même temps des livres de doctrine, où le philosophe, considérant la réalité, telle que la science la dégage, ne craint pas d'induire et de juger, au nom de la raison.

La pensée dominante est la liaison de la politique avec la morale. Selon M. Janet, c'est essentiellement sur la nature morale de l'homme, sur la liberté soumise au devoir, sur la personnalité, au sens vrai du mot, que se fonde son droit inviolable, justement proclamé par les politiques. Et ce droit, que souvent on oppose à la tradition, est, en réalité, l'âme invisible de la tradition elle-même. La définition concrète et la réalisation du droit, qu'une raison plus généreuse qu'éclairée a pu considérer comme immédiatement possibles, sont, en réalité, des tâches infinies. C'est à cette œuvre qu'ont travaillé, plus ou moins consciemment, les grands théoriciens et les grands politiques de tous les temps. Et la Révolution française, qui a fait aboutir ces efforts, n'est pas elle-même un terme, mais un point de départ. Elle a formulé les principes, mais d'une manière encore très générale; et elle en a, dans une certaine mesure, compromis la réalisation par les moyens, souvent contraires à ces principes, auxquels elle a eu recours. Il s'agit pour nous d'assurer et de développer les conquêtes de la Révolution. Ne nous effrayons pas parce que nous rencontrons des difficultés. Il y aura toujours plus de difficultés. Elles croissent avec la hauteur du but que l'on vise. Elles naissent des progrès mêmes que l'on a réalisés. Le moyen d'en triompher successivement est de combiner son effort avec l'énergie accumulée que nous ont léguée nos devanciers.

Dans ses travaux politiques, M. Janet est, de son aveu même et intentionnellement, moraliste et philosophe en même temps qu'historien. Mais une autre veine s'était révélée chez lui dès sa première jeunesse, la veine littéraire proprement dite. Elle ne fut nullement tarie par la méditation philosophique. Toute sa vie M. Janet fut un grand liseur. Il aimait les livres de naissance. Sa promenade favorite étaient les quais, où il aimait à faire des trouvailles. Le soir, il lisait en famille. A la campagne, il passait chaque jour plusieurs heures à lire dans la solitude des bois. Il lisait tout d'abord par plaisir et sans but. Il relisait ses ouvrages favoris, ceux qui l'amusaient ou lui donnaient à réfléchir, sans tenir le moindre compte de la mode et de la vogue. Il était resté fidèle à Walter Scott, à Richardson, à Radcliffe. Il avait conservé sa passion pour le théâtre et la littérature dramatique. Il goûtait aussi particulièrement les romans anglais, et surtout il aimait les mémoires, les correspondances : Saint-Simon et Grimm étaient ses favoris. Tout lui était bon, en somme, sauf le contemporain, ennemi du calme qu'il venait chercher dans les bois.

Bien que, dans la lecture, il vît avant tout un délassement, il ne pouvait faire autrement que d'y apporter sa curiosité et sa finesse de psychologue; et elle lui fournissait facilement la matière d'excellents ouvrages et articles, où une érudition aimable se doublait d'une connaissance très pénétrante des mouvements et des ressorts du cœur humain. Telles *Les Lettres de Mme de Grignan* (1888), dont il retrouve le contenu et les traits essentiels, avec autant de mesure que d'adresse, à travers les lettres de Mme de Sévigné; les *Passions et les caractères dans la littérature du* XVIIe siècle (1888), analyse savante et ingénieuse des lois psychologiques que mettent en action, même sans y prendre garde, les écrivains contemporains de Descartes et de Malebranche; *Fénelon* (1892), qu'il a beaucoup lu et goûté, et en qui il défend une gloire nationale, vis-à-vis de la sévère critique des historiens actuels. Tels ces nombreux articles du *Journal des Savants*, qui traitent, non seulement de Descartes ou de Mill, mais de Mme de Maintenon, Pascal, La Rochefoucauld, Molière, Hardy, Retz, Castellion, Bossuet, Montesquieu, Prévost-Paradol,

Lamartine, Rousseau, Houdar de Lamothe, c'est-à-dire de sujets expressément littéraires, études où il se montre maintes fois écrivain consommé. Quoi de plus ramassé et de plus souple, de plus savant et de plus naturel que ce résumé, complet en quelques lignes, de la vie de Mme de Maintenon : « Ce qui frappe le plus dans cette personne, c'est le contraste de la vie la plus singulière, la plus pleine de grandes et étranges aventures, avec l'esprit le plus correct, le plus régulier et le plus classique, s'il est permis de parler ainsi. C'est en quelque sorte une héroïne à la Boileau, encadrée dans un drame à la Shakespeare. Petite-fille d'un des plus grands huguenots du XVIe siècle, fille d'un père indigne de ce nom, meurtrier et faux monnayeur, née dans une prison, baptisée catholique, élevée dans la religion protestante, redevenue catholique quelques années plus tard, emmenée dans les colonies où elle passe sa première enfance, ramenée en France par sa mère veuve, dans un tel état de misère qu'elles durent la subsistance à la charité d'un couvent, recueillie après la mort de sa mère par une tante qui l'employait à garder les dindons, sauvée de cette misère par le plus bizarre des mariages, épouse sans l'être d'un poète grotesque et cul-de-jatte, et cependant introduite précisément par ce mariage dans la société de la cour, et, une fois devenue veuve, s'y maintenant et s'y répandant par la haute distinction de sa personne et par une sorte de génie de dame de compagnie toujours empressée à se rendre utile dans la direction d'une maison ; choisie bientôt comme gouvernante des enfants d'un roi, mais adultérins ; en lutte avec la maîtresse et bientôt victorieuse dans cette lutte ; reine enfin *in partibus* et mariée au plus grand monarque de la chrétienté, et, après toutes ces grandeurs, allant mourir obscurément dans un pensionnat de demoiselles ; on peut dire d'elle ce que La Bruyère disait de Lauzun : « On ne rêve point comme elle a vécu. »

Philosophe, moraliste, littérateur, écrivain, aussi préoccupé d'application que de théorie, M. Janet était admirablement préparé à traiter les questions d'éducation. Les circonstances, aussi bien que ses goûts, l'y amenèrent ; et cette partie de son œuvre n'est pas la moins importante.

Dès 1871, Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, s'étant formé une sorte de conseil intime composé d'universitaires en qui il avait confiance, y appela M. Janet. Plus tard, lors de la réorganisation du Conseil supérieur par Jules Ferry en 1880, M. Janet y entra comme délégué des Facultés des lettres. Il y siégea jusqu'en 1896, et fut membre de la section permanente. Il rapporta plusieurs projets importants, notamment ceux qui concernaient l'enseignement de la philosophie dans les plans d'études de 1880 et de 1885. C'est sur sa proposition que, dans le programme de 1880, la morale fut replacée avant la théodicée, et qu'une note fut ajoutée, portant que l'ordre adopté dans le programme n'enchaînait pas la liberté du professeur. C'est d'un savant et vigoureux rapport rédigé par lui que sont extraites les considérations sur l'enseignement de la philosophie qui figurent dans les *Instructions ministérielles* de 1890.

Soit dans les délibérations du Conseil, soit dans de nombreux et importants articles de revues, il conforma très fidèlement sa pratique à sa théorie : constamment libéral et ami du progrès, mais se défiant des nouveautés qui ne se rattachaient pas à la tradition, demandant que l'on conservât en transformant, plaçant d'ailleurs le progrès dans une culture toujours plus haute, plus rationnelle, plus conforme à la dignité et au devoir de la personne humaine.

De ce point de vue, il maintenait nettement les droits de l'éducation intel-

lectuelle en face des besoins pratiques, des intérêts politiques, et même en face des droits de l'éducation morale proprement dite. L'intelligence, selon lui, devait être cultivée pour elle-même, parce qu'elle est une pièce de la dignité humaine. On ne peut songer à la façonner et à la contraindre, fût-ce en vue de la vie morale, puisque la morale même commande de la considérer comme une fin.

En particulier, M. Janet défendit énergiquement, en toutes circonstances, les droits de la philosophie, ou recherche impartiale du vrai par la raison, et il veilla à ce que l'enseignement de cette science demeurât libéral, élevé, sincère et autonome.

Dans le même sens, tout en acceptant les modifications matérielles que pouvaient réclamer l'esprit et la vie modernes, il restait attaché au principe des études classiques, comme à la source par excellence de l'éducation libérale ; et il ne dissimulait pas ses scrupules et son inquiétude, toutes les fois qu'elles lui paraissaient menacées de diminution ou d'altération.

Et encore, dans la question de l'éducation des femmes, il se déclarait d'emblée pour le principe libéral de l'égalité des sexes, mais en ajoutant, conformément à la tradition et à la raison, qu'il s'agit d'égalité, non dans l'identité, mais dans la différence.

Tels sont les principaux domaines dans lesquels s'est exercée sa féconde activité de penseur et d'écrivain. On ne peut songer à énumérer ses travaux d'une manière complète ; car ses innombrables et curieuses lectures, les événements, les livres et les questions du jour lui suggéraient à chaque instant quelque article, quelque notice, tantôt une lettre, tantôt un rapport académique, ou l'évocation de souvenirs personnels, ou le récit de faits oubliés, morceaux toujours riches de faits et d'idées, toujours marqués au coin de la réflexion, de l'esprit de progrès, de la modération et de l'impartialité. Telles ses belles notices sur Adolphe Garnier, sur Martha, sur Jules Simon, tels ses examens critiques des thèses de philosophie, ou ses études sur l'hypnotisme parus dans la *Revue scientifique*. Son abondance est vraiment extraordinaire ; et pourtant jamais il n'est pressé, toujours il parle comme un homme qui a fait de la question qu'il traite une étude particulière.

Il semblerait, à voir cette magnifique production intellectuelle, que Janet a oublié de vivre, qu'en lui le professeur et l'écrivain ont remplacé l'homme. Mais l'homme, au contraire, dominait ce vaste monde d'idées et de connaissances dans lequel se mouvait sa pensée ; et c'était sa propre vie, même la plus intime, dont il animait ses écrits. Une vie d'ailleurs, où les plus belles inspirations de la nature sont si intimement unies aux fruits de la réflexion et de la philosophie, qu'elle se traduit, comme d'elle-même, en fortes et hautes pensées, en raisonnements méthodiques et lumineux. On ne pouvait apercevoir M. Janet sans être frappé de la clarté avec laquelle son âme transparaissait à travers sa physionomie. On remarquait tout de suite ce visage mobile sans agitation où se reflétait une délicate sensibilité, ce sourire fin et bon, qui marquait la perspicacité de l'esprit et la simplicité du cœur, cette expression de bienveillance attentive qui se dégageait de tous ses traits dans la conversation, surtout ses yeux si perçants, si clairs, au regard si franc et si droit, où se lisaient la volonté, le goût de l'action, la puissance de résister et de lutter, en même temps que l'attachement aux choses idéales, et la certitude qu'elles ne nous trompent pas. C'est qu'en effet, toutes les vertus qu'il a si bien analysées et déduites, il les possédait, les plus humbles comme les plus hautes,

celles de l'homme public comme celles de l'homme privé. Avant tout, il avait la religion et la sincérité de la clarté et de la droiture. S'en écarter lui eût été chose impossible. Il pouvait être animé contre les doctrines, encore qu'il en cherchât toujours, de bonne foi, le côté plausible : mais il demeurait bienveillant envers les personnes. Il se mettait même en garde contre les préventions qui eussent pu lui venir de ses convictions personnelles ; et, après avoir dit avec franchise ce qu'il avait sur le cœur, il s'employait en toute simplicité en faveur de celui à qui il avait fait peur par ses objections. Plus d'une fois, dans ces derniers temps, il a eu quelque inquiétude au sujet des tendances des jeunes philosophes. Il craignait que la philosophie n'eût été arrachée à la tutelle de la théologie que pour s'effacer devant la science. Mais il n'eût pas songé à traiter défavorablement un candidat pour des raisons de doctrine : il le jugeait sur ses connaissances, sa capacité philosophique, son talent.

Ce que fut dans l'intimité cet homme si délicat et si juste dans la vie publique, c'est ce que laissent soupçonner les charmants ouvrages où il a parlé de la vie de famille. Il n'avait qu'à regarder en lui-même et autour de lui pour en trouver un modèle achevé. C'est là que se sont épanouies en pleine liberté les qualités exquises qu'une sorte de réserve instinctive ne lui permettait pas de déployer entièrement dans sa vie publique : un cœur tendre et confiant, une bonté foncière, une verve aimable, gaie, spirituelle, malicieuse parfois, innocente toujours, une simplicité absolue jointe à une distinction innée et inviolable, enfin l'art parfait et comme naturel de répandre le bonheur autour de lui, et de le trouver soi-même dans l'honnêteté et dans le dévouement. Un exemple touchant de son zèle pour sa famille est le soin qu'il prit d'instruire lui-même ses enfants. Il composa pour eux, avec sa science, son jugement et son goût, tout un cours de littérature classique. Il combina avec un tact exquis l'action du maître avec l'initiative de l'élève, dont sa propre expérience lui avait si bien appris l'efficacité. Et la moisson, on le sait, fut digne du semeur.

Cette admirable vie intime eut son couronnement le 4 janvier 1898, dans une fête charmante. C'étaient les noces d'or de M. et Mme Janet. Le grand-père et la grand'mère, en pleine santé l'un et l'autre, avaient conservé leurs cœurs de vingt ans. C'est avec des paroles tirées du livre de *La Famille* que les enfants tracèrent le tableau de la belle et heureuse vie de leurs parents; et c'est la poésie rayonnant de ces deux âmes pures et bonnes, qui leur fut renvoyée en discours touchants, en vers harmonieux. Fidèle symbole de la plus chère pensée de M. Janet : celle de l'union, au regard d'un esprit bien fait, du vrai et du beau, du devoir et du bonheur, de la règle et de la liberté!

A le voir encore si actif, si jeune de cœur et d'esprit, qui n'eût attendu avec confiance, selon le vœu qu'exprimaient ses enfants, les noces de diamant après les noces d'or? Mais la santé de M. Janet, demeurée bonne jusqu'alors malgré sa délicatesse native, ne tarda pas à s'altérer. Il lui fallut endurer un malaise continuel, se résigner à des soins qui gênaient son travail. Puis, l'hiver dernier, il fut gravement malade ; et enfin, à Pâques, un mal implacable commença d'exercer ses ravages. Le philosophe ne fut pas pris au dépourvu. Jamais le bonheur ne l'avait enivré : la souffrance ne put abattre son courage. Il continua, tandis que ses forces physiques l'abandonnaient, à tenir son esprit fixé sur les objets éternels, avec lesquels il s'était identifié. C'est au printemps dernier qu'il publia le commencement de son ouvrage sur Pierre

Leroux, et jusqu'à la fin de sa vie il travailla à une nouvelle édition des œuvres philosophiques de Leibnitz. Lorsqu'après plusieurs mois de torture il sentit que son organisme était vaincu, comme il était alors à Forges-les-Bains, où il avait accoutumé de passer les vacances, il voulut revenir à Paris, pour mourir dans sa ville natale, au milieu de cette grande famille d'esprits passés et présents dont il avait si bien concilié le culte avec celui de la famille naturelle. Il s'éteignit le 5 octobre 1899.

Comme en son foyer, dont il était l'âme, ainsi fut vivement ressenti dans le monde savant le vide que laisse sa disparition. C'est l'un des chaînons par où le présent se reliait le plus harmonieusement au passé, qui se trouve brisé. C'est l'un des apôtres et des artisans les plus dévoués de la tolérance, de la sympathie intellectuelle, de l'élargissement de la pensée individuelle par la juste appréciation de la pensée des autres, dont l'œuvre est brutalement interrompue. Puissent du moins son exemple, ses écrits, sa parole encore vibrante dans l'écho de ses cours, nous apprendre à chercher notre perfectionnement, non dans un culte de plus en plus subtil de notre moi, mais, au contraire, dans une communion toujours plus large avec les plus nobles représentants de notre patrie, de notre race, de l'humanité !

Émile BOUTROUX.

Promotion de 1844. — DUPRÉ (Pierre-François-Victor), né le 18 juin 1824 à Amiens, décédé le 15 mai 1899, à Neuilly-sur-Seine.

Un mot peut résumer toute la carrière de Dupré ; il a été l'homme du devoir, et il l'a accompli avec autant de modestie que de distinction. Si sa renommée n'a pas dépassé les limites du monde universitaire, c'est qu'il a pensé que toutes les forces de sa belle intelligence devaient être consacrées aux fonctions qui lui étaient confiées ; sa conscience n'était satisfaite que quand il s'était donné tout entier. Mais dans le cercle où il s'était volontairement renfermé, son caractère et son talent lui avaient conquis la plus haute estime. Cette estime l'a suivi dans les différents postes qu'il a successivement occupés, à la Rochelle, où il fit ses débuts, au sortir de l'École Normale, de 1847 à 1850, à Grenoble, à Lyon, où son enseignement se prolongea de 1854 à 1865, enfin à Paris, au Lycée Charlemagne, où il fut chargé du cours supérieur de physique et de chimie préparatoire aux grandes écoles. C'est sur cette scène plus élevée qu'il put surtout manifester les hautes qualités de son esprit. Ses meilleurs élèves, dont il a préparé les succès, lui ont conservé une gratitude qui en a fait de chaleureux amis ; et, pour qu'on puisse se rendre bien compte de ce que valait cet enseignement si clair, si fort, en même temps que si zélé, je cède la parole à M. Dybowski, qui, entré à l'École Normale, en 1872, est devenu lui-même un de nos maîtres les plus éminents. Nul n'est mieux autorisé à louer celui dont les leçons lui ont facilité l'accès d'une si belle carrière.

« M. Dupré, dit-il, savait intéresser son auditoire aux questions les plus » ardues de la physique et de la chimie. Ses leçons, qui auraient pu servir de » modèle de clarté et de logique, étaient préparées avec un soin minutieux. » Bien longtemps avant l'heure réglementaire, il se rendait au lycée pour vé- » rifier les expériences qu'il se proposait de nous présenter, ou dessiner au » tableau noir, avec une perfection que nous admirions, les appareils dont il » devait dans son cours nous donner la description. M. Dupré avait sur ses

» élèves une grande autorité; ses leçons étaient écoutées dans un religieux » silence, non que l'on redoutât sa sévérité, mais parce qu'à l'excellence de son » cours s'ajoutaient les marques sans cesse répétées de sa paternelle bienveil- » lance. Les résultats obtenus attestaient la supériorité de son enseignement: » l'année, où grâce à ses doctes leçons, je fus reçu à l'École Normale, sur une » promotion de quatorze candidats admis dans la section des sciences, cinq » étaient élèves de M. Dupré, et trois d'entre eux sont sortis de l'École agrégés » de physique. Et ce n'était pas là un fait exceptionnel: tous les ans ses » élèves se faisaient remarquer par leurs brillants succès dans les concours, » soit de la Sorbonne, soit des Écoles Normale et Polytechnique. A côté du pro- » fesseur éminent il y avait chez M. Dupré l'homme de conscience et de » cœur. Il n'était pas seulement préoccupé du succès de ses élèves au lycée » ou à l'entrée des grandes écoles; son intérêt, son affection les suivaient au » cours de leur carrière. On était toujours sûr de trouver auprès de lui un » accueil plein de cordialité et d'utiles conseils; il ne ménageait, pour nous » venir en aide, ni son temps ni ses démarches. Aussi lui garderons-nous à » jamais une affectueuse gratitude. »

De la chaire de physique au lycée Charlemagne, Dupré fut appelé en janvier 1884 à l'Inspection académique. Il s'y consacra pendant dix années, et, à plusieurs reprises, fut délégué dans les délicates fonctions d'Inspecteur général: tant était grande la confiance qu'inspiraient sa haute compétence dans toutes les matières de l'enseignement scientifique, son infatigable dévouement et sa rare droiture. A cet égard, j'invoquerai le plus haut témoignage et le plus éclairé qui ait pu être rendu à la mémoire de Dupré. M. le vice-recteur Gréard qui avait trouvé en lui l'aide le plus utile et le plus zélé, a voulu marquer l'estime toute particulière qu'il faisait de ses services, en insérant dans la Revue Universitaire du 15 octobre dernier une notice où il fait ressortir les hautes qualités que son jugement si sûr avait distinguées chez Dupré. Voici en quels termes il apprécie l'Inspecteur:

« Etudiant les affaires avec scrupule, les pénétrant avec sagacité, les jugeant » avec mesure, il devint en peu de temps un des collaborateurs de la Sorbonne » les plus expérimentés. C'est un des meilleurs esprits que j'aie connus... » M. Victor Dupré s'entendait notamment en matière de finances et d'ad- » ministration économique; les chefs d'établissements provoquaient ses » conseils et recherchaient ses directions. Il n'était pas moins apprécié dans » l'inspection des classes. Ses rapports avec le personnel, toujours empreints de » bienveillance, s'inspiraient avant tout des principes de la justice. Naturel- » lement modéré et conciliant, il était capable, pour peu que sa conscience se » trouvât engagée, d'une énergie qui allait jusqu'à l'obstination, — l'obstination » d'une conviction indépendante et ferme. Ce furent ces mérites, toujours rares, » d'application, de compétence et de clairvoyante sincérité qui lui valurent » d'être appelé à des missions d'Inspection générale. Il s'y distingua comme » partout. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de ses services, c'est qu'alors » même qu'il y avait mis fin lui-même, en demandant sa mise à la retraite, » l'Administration supérieure crut devoir, plus d'une fois encore, faire appel » à son dévouement toujours prêt. »

Dès janvier 1880 la croix de la Légion d'honneur avait attesté son mérite. Tous ceux qui connaissaient Dupré se sont étonnés et ont regretté qu'une distinction plus haute n'ait pas couronné sa carrière.

Tel a été l'universitaire. Il nous reste à parler de Dupré dans sa vie privée C'était le plus doux, le plus modeste, le plus aimable des hommes. Il ignorait ce que pouvait être la haine ou la jalousie. Il savait faire chez chacun la part des qualités et des défauts, toujours disposé à proclamer les unes et à excuser les autres. Son indulgence cependant était sans faiblesse; il était des points sur lesquels il ne savait pas transiger : c'étaient ceux qui touchent à la délicatesse, à l'honneur. Ami sûr et fidèle, il accueillait ceuxqu'il aimait avec une simplicité franche et cordiale, désireux d'avoir un service à leur rendre et s'y employant de toutes ses forces. Il a été le modèle des fils, des époux et des pères, irréprochable et si tendre que dans ces dernières années il ne pouvait parler de ses chers petits-enfants sans que l'émotion fît perler une larme à ses paupières. Dans le simple entretien sa parole était nette et facile, nourrie de faits et d'idées justes. S'il discutait, c'était avec une courtoisie qui n'excluait pas la force de la conviction; car il n'affirmait que ce qu'il savait être vrai, après de mûres réflexions; mais le ton restait toujours modéré; nul ne savait mieux respecter les opinions d'autrui, alors même qu'elles choquaient les siennes. J'eus le rare bonheur de partager ses idées, à peu près en tous points, et j'en étais fier, parce qu'il était à mes yeux *le sage*. Nos relations intimes avaient commencé à Grenoble, alors que j'y étais son collègue, et que, passionnés également pour la belle nature de cette pittoresque région, nous escaladions, côte à côte, les verdoyantes montagnes qui encadrent la riche vallée du Grésivaudan. Depuis lors plus de quarante années se sont écoulées, et, dans cette longue période, pas un nuage n'a un seul jour fait ombre à notre confiante amitié. Hélas ! pourquoi faut-il que le jour de la séparation soit si tôt venu? Quand a sonné l'heure suprême, Dupré est resté en face d'elle doux et calme, comme il n'avait jamais cessé de l'être; on peut dire qu'il a quitté ce monde, le sourire aux lèvres. Et nous qui le pleurons, nous avons au moins la consolation de penser qu'il a été un homme heureux, — heureux par la sérénité d'une conscience sûre d'elle-même, — heureux par sa famille; entre une compagne pareille à lui par la bonté, l'intelligence, le dévouement, et deux fils dont l'un occupe une position élevée dans l'administration, et l'autre est un de nos plus brillants officiers brevetés, — heureux enfin par les amitiés qu'il avait su conquérir, et qui resteront toujours fidèles à sa mémoire.

C. POYARD.

Promotion de 1845. — CARON (Charles-Henri-Ambroise), né à Ban-Saint-Martin-lès-Metz (Moselle), le 7 décembre 1823, décédé à Bordeaux, le 2 mai 1899, Officier d'Instruction publique.

Caron était tout enfant lorsque son père, officier d'artillerie distingué, qui portait sur la poitrine une croix vaillamment gagnée dut quitter la Lorraine pour venir aux environs de Bordeaux, à la poudrerie de Saint-Médard, dont il avait été nommé directeur.

Cette circonstance valut un brillant élève de plus au collège royal de Bordeaux.

En 1842, Caron obtenait en effet le prix d'honneur de rhétorique; en 1843, le prix d'honneur de philosophie lui était également décerné.

De 1843 à 1845, l'Administration lui confia les fonctions modestes de maître auxiliaire.

Il put se préparer ainsi à l'École Normale, section des sciences, où il entra au mois d'octobre 1845.

A sa sortie de l'École en 1848, il fut nommé professeur divisionnaire de mathématiques élémentaires à Poitiers. En 1849, il fut envoyé à Metz où il se retrempa, deux ans, dans l'air natal. De là, il passa, en 1851, à Rennes qu'il quitta au bout d'un an pour Nantes où il était nommé professeur titulaire.

Le 17 janvier 1856, il arrivait à Bordeaux où il devait, pendant trente et un ans, occuper la chaire de mathématiques élémentaires.

Ce fut là que nous nous rencontrâmes et je me souviens que parmi tant de figures sympathiques, disparues hélas ! pour la plupart aujourd'hui, celle de Caron me parut l'une des plus attachantes.

Il avait tout pour lui : la parfaite harmonie des traits et de la taille qui attire, l'intelligence qui séduit, la franchise qui conquiert à tout jamais.

Je ne lui ai pas connu d'ennemis ; tous, collègues et élèves, avaient pour lui la plus vive affection : il n'était pas bon, il était la bonté incarnée, mais une bonté doublée de finesse qui n'excluait pas l'enjouement et la douce raillerie.

L'un de ses disciples, le docteur Rousseau Saint-Philippe, président de l'Association des anciens élèves du lycée de Bordeaux, qui a partagé avec M. Verdier, proviseur du lycée de Bordeaux, l'honneur d'adresser un suprême adieu au maître vénéré, a rappelé en termes émus, combien Caron était paternel avec les grands garçons qui lui étaient confiés ; il s'appliquait à leur rendre agréable l'étude un peu aride des sciences, égayant d'un mot spirituel la sévérité de ses deux heures de classe.

Rien n'est plus vrai : et j'ajouterai que Caron avait une lumineuse intelligence, à la conception rapide, qui savait admirablement communiquer aux autres les trésors de savoir qu'elle avait emmagasinés.

Sa vie de labeur acharné l'empêcha toujours de produire des travaux personnels : « Mes livres, aurait-il pu dire, ce sont mes élèves. » Son œuvre fut en effet une œuvre vivante, puisqu'il a formé de nombreux disciples qui ont puisé auprès de lui, non seulement l'amour des mathématiques, le sens du juste et du vrai, mais encore ce souvenir rafraîchissant que vous laisse le contact d'une belle âme, d'un cœur loyal et généreux.

Ce grand travailleur, qui ne se reposa que durant ses années de retraite, était le plus modeste des hommes ; jamais il ne voulut se mettre en avant, occuper les autres de sa personne ; les honneurs ne vinrent pas le chercher ; il n'en témoigna aucun regret ayant mis plus haut que la terre ses espérances.

Jusqu'à son dernier jour, il resta le même, doux, enjoué et fidèle à ses vieilles amitiés.

Caron a légué à sa compagne bien-aimée, à ses fils et à ses filles, un nom entouré de respect, l'exemple d'une vie sans reproche.

N'est-ce pas le plus beau des patrimoines ?

S. DE LAGRANDVAL.

Promotion de 1848. — SARCEY DE SUTTIÈRES (François), qui fut connu dans le monde littéraire sous le nom de S. de Suttières pendant quelque temps, puis sous celui de Francisque Sarcey, préférant, je ne sais pourquoi, le diminutif Francisque à ce prénom de François qui convenait si bien à la carrure robuste

de son caractère et de son talent, naquit à Dourdan le 2 octobre 1827 et mourut à Paris, le 16 mai 1899.

Il était fils d'un chef de pension, originaire de Lyon et que les hasards de la vie avaient amené à Dourdan. Les Sarcey sont lyonnais. Il y en a encore à Lyon, je crois, à l'époque où nous sommes. Un Sarcey est nommé dans la correspondance d'André-Marie Ampère.

La mère de Sarcey était une de Serbonne, fille du marquis et de la marquise de Serbonne, de maison très noble et beaucoup plus noble que les Sarcey de Suttières, qui n'étaient, à ce que croyait Francisque Sarcey, que d'une famille bourgeoise ayant ajouté à son nom un nom de terre, selon l'usage très répandu à la fin du XVIIIe siècle.

Francisque Sarcey semble n'avoir pas connu son grand-père ni sa grand'mère paternels, ni son grand-père maternel. Mais il a très bien connu sa grand'mère maternelle, « la marquise », comme on disait dans la famille, vieille femme vive et spirituelle qui avait un grand bon sens, beaucoup de lecture, la conversation brillante et parfois le propos salé des femmes du monde nées au XVIIIe siècle.

Quant à son père, c'était un homme instruit, très attaché à ses devoirs de professeur, et très gai, très gaillard, connaissant tous les vaudevilles du temps et toutes les chansons du caveau et adorateur de Béranger, comme il est à peine besoin de l'ajouter. Il destinait son fils au professorat sans aucune hésitation à cet égard et lui donna une première éducation littéraire très soignée. Puis, comme c'était l'usage et presque la règle vers 1845, et encore vingt ans après, il l'envoya dans une de ces illustres pensions du Marais où le lycée Charlemagne, lycée d'externes, recrutait ses élèves et ses plus brillants élèves. Le lycée Charlemagne était alors la pépinière sans rivale de l'École Normale supérieure.

Sur ces bancs illustres du « lycée des travailleurs », Sarcey rencontra Edmond About. Je dis au lycée, non à la pension. Sarcey était « Massin », About était « Jauffret ». L'amitié se noua pourtant et fut tout d'abord très vive entre le brillant rhétoricien, d'une facilité prodigieuse et d'une verve étincelante et le rhétoricien solide, laborieux, rude aux besognes, très réfléchi, dialecticien vigoureux et fanatique déjà de composition bien ordonnée, comme il le fut plus tard de la pièce bien faite.

Ils eurent tous les deux des succès de lycée et de concours général nombreux et éclatants. Ils étaient désignés pour l'École Normale. Ils y entrèrent « *suo anno* » en 1848, membres très distingués de cette promotion qui resta longtemps connue sous le nom un peu ambitieux, mais assez mérité, de « la grande promotion ». Elle comptait Hippolyte Taine, Edmond About, Paul Albert, de Suckau, Heinrich, Merlet, Dyonis Ordinaire. En entrant à l'École, Sarcey y trouvait comme camarades plus âgés Marcou, Poyard, Boudhors, de la Coulonche, Lenient, Perraud, qui est maintenant le Cardinal Perraud, évêque d'Autun, Challemel-Lacour, Chassang, Aube, Debray, Yung. En avançant en âge et en dignité, il voyait entrer à l'École comme camarades plus jeunes Gaucher, Marot, Ponsot, Prévost-Paradol, Terquem, Vacquant, Gréard, Fustel de Coulanges, Carriot, Crouslé, Grenier.

Ce furent trois années passées dans un monde intellectuel extrêmement vif, passionné, ardent, avidement chercheur et tout frémissant d'idées, au milieu d'une véritable élite. Selon les mœurs de l'École d'alors, le travail, sans être

banni, ni même méprisé, ni même négligé, n'était pas, pour tout dire, la règle générale. Mais la discussion incessante sur tous les sujets, philosophiques, littéraires, historiques, artistiques, était bien la règle et l'usage universels. Le normalien discutait comme l'homme respire et jusqu'à en perdre la respiration. Et la discussion, notez-le, entraînant souvent de longues recherches passionnées, le travail, qui ne perd jamais ses droits sur des hommes intelligents, rentrait par cette porte-là, et au bout des trois années sacrées, si l'on n'avait pas violemment préparé ses examens, si l'on n'avait pas travaillé très méthodiquement, la somme du labeur était cependant considérable. Sans songer à en décider, je ne sais si ce n'est pas une excellente manière de travailler que cette façon de perdre son temps. Ce qu'il y a de certain c'est que l'impression laissée sur l'esprit de Sarcey par ces trois années d'école fut incroyable. Il s'était mêlé de tout son cœur à ces conversations ardentes et infatigables sur tous sujets. Il y avait apporté sa logique, son goût des distinctions nettes et des thèses et antithèses bien présentées dans tout leur jour. Il tenait compte des objections jusqu'à les faire lui-même et était admirable pour éclairer les deux côtés de la question d'une égale lumière. On l'en gouaillait, comme il sied, et l'on chantonnait :

Le Sarcey faisant sa lippe,
Est ferme sur le principe,
Puis fort en distinction :
Si Démosthène a du bon,
Il est du bon dans Philippe,
Et l'administration
A tort, bien qu'elle ait raison.

Comme élève proprement dit, Sarcey fut parfaitement distingué par ses professeurs de l'École comme devant faire lui-même un professeur très remarquable et comme devant jeter sur l'École Normale un rayon de gloire. Dès la première année, je lis dans les notes de ses maîtres de conférences des observations et des pronostics qu'il a pleinement justifiés. C'est M. Waddington qui dit de lui : « *Parle avec bon sens et facilité. Composition un peu lourde.* » Le mot bon sens est exactement le premier que je relève dans ses notes d'école. Il y reviendra souvent. Voilà ce que j'appelle un bon pronostic. C'est M. Gibon qui écrit : « *Esprit juste et sérieux.* » C'est M. Waddington qui trois mois plus tard, ajoute : « *Idées justes; tour d'esprit agréable; style fin et ingénieux; manque parfois d'élévation, jamais de bon sens.* » Ce qui était faible chez Sarcey en cette première année, j'ai regret à le dire, c'était le thème grec. M. Lebas le disait avec autant de douleur que moi : « *Classé 22e et dernier en thème grec. Pourrait occuper un des premiers rangs s'il avait plus de respect pour la grammaire. Il en tient trop peu de compte. Sa place dans la composition lui prouve où cette irrévérence peut conduire un homme de goût et d'imagination.* » — Hélas ! oui ! Mais jetons un voile sur ces défaillances sans prétendre les excuser et lisons ce que M. Jacquinet, maître de conférences en français, pense, au même temps, de notre jeune humaniste : « *Ce qu'il a donné se distingue, comme ses précédents devoirs, par la justesse pénétrante du bon sens et par une concision piquante acquise à force de travail et d'art. Il est toujours le premier élève de la conférence pour les qualités sérieuses*

et fines de son esprit et pour le soin consciencieux qu'il met à tout ce qu'il fait. » C'est encore M. Waddington qui, en répétant le mot bon sens qu'il a trouvé déjà, en rencontre un autre qui sera bien souvent répété par tous les lecteurs de Sarcey : « *Du bon sens, de l'esprit, de la finesse ; un peu terre à terre ; idées justes mais étroites. Ecrit agréablement et d'un style qu'on peut appeler bonhomme.* »

En seconde année, voici l'appréciation générale que donnait M. Vacherot sur le futur professeur : « *Élève très laborieux. Esprit éminemment littéraire. Du goût ; de la critique ; une solide et complète instruction ; fortes études classiques. Affectation...* [une affectation ! Sarcey ! Eh, oui !] *Affectation de bon sens et de sens commun. Répugnances à l'égard des spéculations élevées de la pensée. Esprit exclusif. Caractère très honnête et très solide. Conduite, tenue et moralité parfaites.* » De son côté, M. Géruzez a très bien saisi un des tours d'esprit et un des goûts intellectuels de Sarcey qui n'avait pas été démêlé jusqu'ici : « *A jugé Bourdaloue avec la gravité que commandait le sujet et a parlé des épîtres de Voltaire avec esprit... Dans la bouche et sous la plume de M. Sarcey le français relient quelque chose de son origine, le roman rustique. Il en a la franchise et les allures gauloises.* » On voit en cette seconde année que Sarcey inclinait à la philosophie et se préparait à tout hasard, à être maître de philosophie ; comme en effet il lui arriva de l'être plus tard. M. Saisset nous apprend qu'il avait choisi lui-même le terrible sujet des idées de Joseph de Maistre sur l'existence du mal sur la terre : « *M. Sarcey a remis des rédactions très bien faites et un travail sur les théories de Joseph de Maistre touchant la providence et l'origine du mal. Ce sujet, que M. Sarcey a choisi de préférence à celui que je lui avais proposé, a été traité avec mesure et avec un certain talent. M. Sarcey a dans l'esprit une indépendance dont il abuse quelquefois et dans le style un accent vrai, un nerf, un ton naturel et mordant, qui seront des qualités excellentes, quand il y joindra le sentiment des nuances et une plus grande sévérité de goût.* »

En troisième année, je trouve d'abord un mot bien sévère d'un surveillant. Le reproduirai-je ? Je ne veux rien dissimuler : « *MM. Albert, About, Sarcey... travaillent bien une fois en étude. Mais ils s'y mettent lentement. Il leur arrive de perdre dix minutes, même un quart d'heure au commencement de l'étude.* » Cela est grave, il faut en convenir franchement, et peut-être plus grave encore cette autre observation d'un surveillant qui est peut-être le même et qui, du reste, me semble ne pas manquer de coup d'œil : « *M. Sarcey ne donne pas à son extérieur tout le soin qui conviendrait. N'a pas, au fond, de mauvaises qualités ; je lui crois seulement le défaut de vouloir imiter M. About.* » Ce surveillant a un peu d'hostilité, au fond, mais je ne disconviendrai pas qu'il a, sans y insister, mis précisément le doigt sur l'apostume, et qu'il n'est point mauvais psychologue.

Je terminerai par cette note générale de M. Vacherot qui, tout simplement, contient deux très justes portraits des deux amis inséparables tant qu'ils vécurent tous les deux, inséparables dans nos souvenirs. C'est un diptyque. Il est excellent : « About, esprit vif, facile, sûr et pénétrant ; mais qui, faute de docilité et de mesure, laissera ses qualités dégénérer en défauts et deviendra aisément léger, superficiel, subtil et tranchant. Prompt à la critique en toute chose, il ne semble pas avoir la faculté d'admirer. Sa parole est vive, brillante et spirituelle. Promet de grands succès dans l'enseignement, surtout dans l'en-

seignement public. Caractère généreux; mais porté à l'ironie. — Sarcey n'a ni les qualités, ni les défauts d'About. Esprit droit, ferme, solide, sans être très élevé. Très laborieux. Le début de ses compositions et de ses leçons est toujours pénible et embarrassé; mais il se dégage bientôt et montre un esprit net et un goût pur avec un instruction forte. Caractère honnête et sérieux au fond, bien qu'il prétende à l'ironie, où il réussit peu. Fera un professeur solide et dévoué. »

De cette vie intellectuelle si forte, si variée et si joyeuse, Sarcey garda un souvenir ineffaçable. L'École Normale fut pour lui une patrie et une espèce de religion. Il n'admit jamais aucune objection contre elle ni aucune critique à son endroit. Il la considérait comme l'honneur du pays et comme le sel de la terre. Il suffisait auprès de lui du titre d'élève de l'École Normale pour avoir droit à toutes ses faveurs, à tous ses bons offices et entrer comme de plain-pied en son amitié. Il entra dans la littérature avec ce cri d'armes: « Plus de romantisme! Voltaire et l'École Normale! » Et par l'École Normale; il fallait entendre l'École Normale; mais par Voltaire il fallait entendre Voltaire d'abord et presque en même temps Edmond About, et c'était encore l'École Normale.

Mais il ne faut pas anticiper, et il faut suivre Sarcey dans sa carrière universitaire au sortir de l'École. Il n'avait, en en sortant, en 1851, aucune ambition littéraire, aucune velleité même d'entrer dans la carrière d'homme de lettres. Il l'a répété cent fois, aucun des Normaliens de 1848 ne songeait à autre chose qu'à être tout simplement professeur, et, tout au plus, le rêve secrètement caressé était de joindre aux fonctions de professeur quelques divertissements littéraires dans les journaux graves, à la façon de Saint-Marc-Girardin. Je crois bien qu'il faudrait faire exception, à cet égard, au moins pour Edmond About; mais tel était bien l'esprit de l'École en 1848. 1851, qui est précisément la date de sortie de Francisque Sarcey, changea toutes choses. Les temps devinrent très durs pour les professeurs qui n'aimaient pas le Césarisme et que l'ingérence de l'Eglise dans le domaine universitaire ne satisfaisait pas. Sarcey était tout à fait de ceux-là. Ses opinions politiques, je les sais très bien, étaient extrêmement modérées et passeraient aujourd'hui pour réactionnaires; mais elles étaient celles de la bourgeoisie libérale de Louis-Philippe et il aurait pu s'accommoder de l'Empire, mais non point de l'Empire s'appuyant sur le parti catholique. Or, c'était précisément le régime de 1851 et des années suivantes. Sarcey fut gêné et il fut inquiété dans ses premières années d'enseignement en province.

Il fut d'abord chargé de la classe de troisième au lycée de Chaumont, du 16 octobre 1852 au 17 mars 1853; puis de la rhétorique au collège de Lesneven du 17 mars 1853 au 17 septembre 1853, ce qui veut dire que son attitude à Chaumont lui avait valu une disgrâce épouvantable. Il se plut infiniment à Lesneven, collège perdu au fond de la Bretagne où la plupart des professeurs étaient des prêtres. L'anticlérical fieffé fit le meilleur ménage du monde avec ces ecclésiastiques peu mêlés à la politique, bons humanistes et très bonnes gens. Sarcey garda d'eux le meilleur souvenir, qu'il a plus d'une fois pris plaisir à exprimer.

Sa disgrâce, de si bonne grâce acceptée, prit fin assez vite et à la rentrée de 1853, il se trouva chargé de la classe de quatrième au lycée de Rodez. Il y resta un an. C'est là, nous a-t-il dit, dans ses « souvenirs » et dans ses conversations privées, qu'il commença, s'il vous plaît, à être un peu homme du

monde. Il dansait tout comme un autre aux bals de la préfecture et aux soirées de quelques maisons amies. Il s'amusait de tout son cœur. J'ai des souvenirs de ses amis de ce temps et de ce lieu-là : « Je n'ai jamais vu homme plus gai ni qui fît plus naturellement naître de la gaîté autour de lui. »

Il quitta ce lieu de délices qui s'appelle Rodez, pour raisons d'avancement, ayant été reçu agrégé au concours de 1854 Il fut nommé en seconde au lycée de Grenoble au commencement de l'année scolaire 1854-1855, puis brusquement, sans qu'il l'eût demandé, au commencement de l'année scolaire 1855-1856, professeur de « logique », c'est-à-dire de philosophie au même lycée. A cette époque on était agrégé pour toutes destinations et l'on donnait une classe de logique à un grammairien et une classe de huitième à Hippolyte Taine. Sarcey fut enchanté d'être promu philosophe. Il allait ratiociner, discuter et faire de la dialectique de tout son cœur. C'était selon lui, sa vocation. Je suis moins sûr de la vocation philosophique de Francisque Sarcey que Francisque Sarcey l'était lui-même ; mais le fait est certain, Sarcey fut enchanté d'être sacré maître de philosophie.

Ses amis l'étaient beaucoup moins. Le jeune professeur de Grenoble était très indépendant, et, plein de respect pour ses supérieurs, il tempérait cependant ce respect par quelques railleries qu'il était seul à juger innocentes et dont il était seul à ne pas souffrir. De plus il envoyait quelques articles, tout littéraires, d'ailleurs, au *Figaro* de cette époque, qui passait, sans que cette opinion fût très contestable, pour un journal satirique, et il faut bien avouer qu'il n'était pas homme à lire en égoïste ses articles et à jouir, sans en faire part à quelques autres, du plaisir de se voir imprimé. Aussi quand ses amis de Paris apprirent qu'il était nommé professeur de philosophie, lui écrivirent-ils unanimement : « Tu es très satisfait ; mais c'est un piège. On te nomme à cela pour avoir barre sur toi et pour te frapper au premier propos mal sonnant que tu auras laissé échapper, dans un enseignement où tous les propos, selon l'oreille qui les recueille, peuvent sonner mal. »

C'était l'avis de plusieurs, qui l'engageaient à la prudence, et d'Edmond About, en particulier, qui l'engageait à tout le contraire, espérant bien que la robe du maître en philosophie irait bientôt décorer un champ d'orties.

Etait-ce un piège? Je n'en sais rien et n'en veux rien croire; mais ce qui est certain c'est que Sarcey y tomba. Professeur de « logique » il fit en 1856, dans un lycée, un cours de philosophie... Les jeunes gens ne peuvent pas saisir ce que ces mots, qui paraissent simples, contiennent d'énormités. On le lui fit bien voir. Dès la fin de l'année scolaire, on lui imposa un nouveau déplacement auquel, cette fois, il se déroba. Il demanda un congé. Il vint à Paris. Edmond About, déjà en plein succès, l'accueillit à bras ouverts et fut pour lui un frère dans toute l'acception, non seulement qu'a ce mot, mais qu'il devrait toujours avoir. On sait assez que la reconnaissance de Sarcey fut éternelle et qu'About, vivant ou mort, fut toujours pour Sarcey un être à part, à qui il ne fallait pas toucher, dont tous les mérites devaient être exaltés avec piété, dont les erreurs devaient être oubliées et au nom de qui on pouvait demander à Sarcey tous les dévouements.

C'est à tous les deux, ne l'oublions pas, que cela fait le plus grand honneur. A travers leurs défauts, ils furent tous deux des hommes de grand cœur, de sensibilité profonde et constante, pour qui amitié, confraternité, camaraderie et dévouement étaient tout autre chose que formules de fin de lettre.

Sarcey faisait alors ses débuts ou plutôt son apprentissage de journaliste. About le guidait sévèrement. Habitant le plus souvent le même appartement, soit à Paris, soit à Saverne, soit dans quelque habitation d'été des environs de Paris, ils travaillaient tous deux énormément, raturant, remaniant, recommençant avec une fureur obstinée. « Jamais personne, me disait About, n'a tant déchiré de papier que nous à cette époque. Nous fournissions de papier pour usages domestiques toute la maison et les maisons d'alentour. J'ai reçu à cet égard des servantes du voisinage des remerciements qui m'ont flatté. »

C'est ainsi que Sarcey, sous l'œil vigilant d'About, à qui il montrait tous ses essais, apprit son métier d'écrivain. Il dut l'apprendre et c'est ce qui lui fit croire et soutenir qu'apprendre ce métier est absolument nécessaire à tous ceux qui veulent l'exercer. Ce n'est peut-être pas vrai pour tout le monde. Prévost-Paradol était, je crois, tout près de lui, un exemple du contraire. Mais l'exemple d'About, de quelque facilité que fût doué l'auteur de la *Question romaine*, et le sien propre établirent cette idée dans son esprit comme un dogme inattaquable.

Il glissait ainsi, assez péniblement, quelques articles au *Figaro*, à la *Revue Contemporaine*, très brillante publication qu'on avait fondée pour faire concurrence à la *Revue des Deux-Mondes*, mais qui était trop officieuse pour réussir à une époque où il fallait être de l'opposition pour avoir du succès. About frappait pour lui à toutes les portes, ou plutôt, il avait un procédé pour introduire et presque pour imposer son camarade. On lui demandait des articles de tous les côtés. Il répondait: « Je n'ai pas le temps. Prenez Sarcey — Mais... — Il n'est pas si bon écrivain que moi, mais il est bien meilleur journaliste. » Et c'était vrai. Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai à ce moment. Mais c'était vrai au fond, c'était vrai en puissance. Il y avait en Sarcey un tempérament de journaliste plus fort et plus résistant que celui d'About; et About, tout en malmenant Sarcey et le courbant sur l'établi, avait parfaitement démêlé ce tempérament-là.

Enfin le grand jour arriva. Ce fut la création de l'*Opinion nationale*. Guéroult et quelques amis, soutenus du Prince Napoléon, voulurent fonder l'Empire libéral. Ils fondèrent d'abord un journal; car on fait ce qu'on peut pour commencer; et ce journal fut très vivant, très bien conduit, très bien fait pour le temps et très littéraire.

Sauvestre, Labbé (un de nos camarades), Alexis Azevedo, critique musical très spirituel, y écrivirent de fort bonnes choses. About, familier déjà du Palais-Royal, y fit entrer Sarcey comme critique dramatique. Sarcey avait trouvé sa voie.

Du premier coup il attira l'attention qui ne devait plus s'éloigner de lui. Il apportait dans la critique dramatique une méthode toute nouvelle à force de simplicité. Les critiques du temps étaient très célèbres. C'étaient Fiorentino, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Jules Janin. Ils avaient les qualités les plus brillantes et les plus diverses. Mais ils avaient quelque chose de commun entre eux. Même quand ils assistaient aux pièces jouées, ils ne les racontaient jamais. Ce n'était pas la mode. Ç'aurait presque paru une dégradation de la critique. Sarcey accepta cette déchéance; et ce trait de modestie fit une petite révolution. « Je suis sûr, disait-il, que tout le monde veut que le critique raconte la pièce. Ceux qui l'ont vue sont très satisfaits qu'on la leur résume et qu'on précise leurs souvenirs. Ceux qui ne l'ont pas vue sont contents de

pouvoir en parler comme s'ils la connaissaient par eux-mêmes et de paraître y avoir assisté. »

Le fait est que le public fut enchanté. Sarcey racontait clairement, puis jugeait avec netteté et franchise. Surtout on sentait qu'il adorait le théâtre et il n'est rien pour avoir de l'action sur le public que d'avoir une émotion. Sarcey se rendait,au théâtre avec une palpitation de curiosité ; il écoutait la pièce avec anxiété ; elle s'enfonçait en lui tout entière ; et il sortait de la salle avec enthousiasme ou avec désespoir, selon que la pièce était passable ou était médiocre. Il en résultait que cette pièce qui était un événement pour lui en devenait un pour le lecteur, et, dès ce temps reculé de l'*Opinion Nationale*, le feuilleton de Sarcey était attendu du public presque avec autant du curiosité passionnée que la pièce de la semaine était attendue par Sarcey lui-même.

Et, peu à peu, ses idées sur la littérature dramatique se formaient dans son esprit et y devenaient un système. Elles étaient un peu étroites, mais elles étaient précises et d'une netteté absolue. Pour Sarcey le théâtre était tout dans l'action, c'est-à-dire dans un événement bien préparé et amené d'une façon logique, et les caractères et les peintures de mœurs ne valaient que comme subordonnés à l'action et comme moyens de la préparer, de l'expliquer, de la justifier et de la mettre en sa vraie lumière. De là ses théories obstinées sur la « pièce bien faite », sur la « préparation », sur « le revirement inattendu et logique » et sur « la symétrie des parties » et sur « le rythme des scènes » et sur toute la technique ou, comme il le disait, sur le « métier » du théâtre. Il continuait ainsi Voltaire, et se rencontrait souvent avec Lessing, qu'à cette époque, il me l'a dit, il n'avait pas lu.

Il se rencontrait surtout avec le public français qui est trop impatient pour goûter un théâtre où l'essentiel serait soit idées, soit peintures de caractères, soit peintures de mœurs, soit beauté lyrique, soit beauté de spectacle; qui ne veut de tout cela que comme accessoire subordonné et ornement; qu'il s'agit, comme disait Sarcey de « retenir trois heures sans qu'il ait envie de s'en aller » et qui ne peut être ainsi retenu que par un vif *intérêt de curiosité*.

Aussi Sarcey fut-il en communion intime avec le public, se trompant très rarement dans ses pronostics et signalant presque toujours comme destinée à réussir la pièce qui, en effet, devait avoir du succès. Ses erreurs à cet égard ont fait du bruit ; mais c'est parce qu'elles ont été très rares et ont comme scandalisé par l'étonnement qu'elles excitaient. Les nôtres passent inaperçues, comme perdues dans leur propre nombre.

Sûr de sa place dans la critique dramatique qui fut bientôt la première, surtout quand, en 1864, il passa de l'*Opinion Nationale* au *Temps*, il élargit son champ d'action. Il aimait à parler. Quand on a été professeur de rhétorique, c'est une maladie chronique ; quand on a été professeur de rhétorique et professeur de philosophie c'est une maladie incurable. Il voulut être conférencier et il fut longtemps le confesseur et l'apôtre de l'institution des Conférences. Il n'a pas dissimulé non plus qu'il en fut quelquefois le martyr; et plus d'une fois il resta court au milieu d'une conférence obstinément préparée. Il n'était pas méridional. Mais il était brave et merveilleusement entêté. Il fit la gageure de devenir le premier conférencier de Paris et il la gagna. Tout le monde se rappelle la construction vigoureuse de ses conférences, le talent de parole familière en même temps que très surveillée ; la bonhomie naturelle tournée en adresse très savante à prendre et à garder contact avec le public ;

l'accord parfait entre le tour, l'expression, le ton, le mouvement et la personne physique de l'orateur; et quand on rapproche toutes ces choses, on comprend bien que ce « parfait naturel » de Sarcey était un naturel en effet, qu'une habileté consommée avait converti en très grand art, et que, comme tout vrai orateur, Sarcey était l'homme qui avait appris à tirer parti de toutes ses qualités et surtout de tous ses défauts.

La situation littéraire de Sarcey était à son comble un peu avant 1870. Critique dramatique d'une immense influence, conférencier applaudi, il avait, comme il le disait « ouvert un troisième rayon » et il s'était révélé au *Gaulois*, à côté d'About, chroniqueur de premier ordre. Là ses facultés de bon sens, de clarté, de distinctions justes, de débrouillement facile, de mise en lumière du point précis de la question s'étaient donné pleine carrière sur une foule de sujets et lui avaient amené toute une clientèle nouvelle. Surtout le don propre de Sarcey, son plus grand talent, à mon sens, s'était révélé. Sarcey était un merveilleux découvreur de sujets d'articles. C'était là sa plus grande force, qui le faisait sans rival. Dans tout ce qu'il lisait, dans tout ce qu'il voyait, dans ce qu'il entendait autour de lui, il saisissait immédiatement « l'article à faire » et qui était toujours celui que le public attendait. Et l'article pouvait n'être pas très bon, il était toujours celui qui devait être fait, celui qui était opportun et celui que tout le monde lisait et celui que les confrères refaisaient le lendemain en s'étonnant de n'en avoir pas eu l'idée la veille. C'est là proprement le tempérament du journaliste, et c'est ce tempérament qu'Edmond About avait flairé dès 1856. Ce tempérament Sarcey l'a gardé jusqu'au dernier jour et je ne sais s'il ne fut pas plus fort et plus sûr et plus ferme au dernier jour qu'au premier.

1870 mit un peu de trouble dans les choses de la presse, et pendant quelque temps, sauf l'immuable feuilleton du *Temps*, Sarcey fut sans journal. Il en créa un, manière de pamphlet hebdomadaire, analogue à la *Lanterne* de Rochefort, du moins comme format et dispositions matérielles, qu'il intitula le *Drapeau tricolore* et qui parut environ six mois, en 1871. Il fut très goûté, se vendit beaucoup : « Vous avez gagné de l'argent avec cela? lui demandais-je. — Oui, je crois que mon éditeur en a gagné. »

Mais il lui fallait plutôt le journal quotidien. Il s'en offrit un. About et quelques amis en 1872, achetèrent très bon marché un journal sans abonnés qui faisait semblant de paraître depuis six mois et qui s'appelait *Le XIXe Siècle*. Ils gardèrent avec raison de l'ancienne rédaction Eugène Schnerb et Paul Lafargue. Ils appelèrent à eux Sarcey, Liébert, le Dr Felizet, Jules Simon et Charles Simon, son fils, très jeune alors, puis Emmanuel Arène, puis notre camarade Charles Bigot. En un an ils firent du *XIXe Siècle* un journal chéri du public, riche d'abonnements, riche de vente au numéro et où la bourgeoisie libérale et voltairienne d'alors se reconnut. J'en fus pendant un an, et c'est là que commença entre Sarcey et moi une amitié qui ne devait finir... qui ne devait pas finir à sa mort.

Il était délicieux pour les débutants, plein de bons conseils, d'encouragements, et on peut dire de prévenances. Il leur signalait les écueils, les passes difficiles, leurs faiblesses et leurs qualités; il leur révélait leur tempérament, d'un coup d'œil très sûr, et d'un soin vraiment paternel. Ecrire coude à coude avec Sarcey et recevoir de lui le mot de la fin est un des meilleurs souvenirs de ma vie. Je n'y puis penser sans m'arrêter un moment d'écrire...

Et quelle bonne maison ! About plein de verve, directeur qui ne dirigeait

rien du tout, mais qui enflammait tout le monde et faisait lever l'article comme un bon chasseur; Sarcey moins tumultueux, aussi inspirateur, et tempérant de beaucoup de prudence avisée la fougue de son camarade; Liébert attentif, soigneux et juste d'esprit; Schnerb aigre et mordant, de relations quelquefois difficiles, avec un très bon cœur, comme par dessous, qui se montrait à l'occasion pleinement, et mettant dans ses articles le mouvement et la « suite engagée » d'un orateur, Emmanuel Arène, spirituel et adroit, déjà maître de sa plume alerte et gracieuse. Et quelle liberté, quelle indépendance, quelle autonomie personnelle! Nous faisions tous tout ce que nous voulions: « Oh! pourvu qu'ils aient du talent » disait About. Il était très persuadé que c'était l'essentiel. Un jour que Sarcey voulait faire entrer Weiss dans le journal et qu'About, qui n'aimait pas Weiss, on n'a jamais su pourquoi, s'y refusait sous le prétexte que Weiss n'était pas dans la ligne du journal, Sarcey éclata d'un rire énorme et levant au ciel ses bras courts : « La ligne du journal! » s'écria-t-il; et entrant du cabinet directorial dans la salle commune, sans fermer la porte: « La ligne du journal! Mes enfants, About vient de me parler de la ligne du journal! » — Ah! la bonne République que le *XIXe Siècle* de 1873!

Sarcey resta au *XIXe Siècle*, tout en continuant son feuilleton du *Temps* et ses conférences, et tout en écrivant quelques livres, jusqu'à la mort d'Edmond About, c'est-à-dire jusqu'en 1885. La mort d'About désagrégea le journal. Sarcey, qu'on songea, mais qu'on ne songea pas assez à faire directeur, ce qui, j'en suis sûr, eût maintenu le *XIXe Siècle* à son rang, resta attaché à la feuille qu'il avait tant contribué à illustrer, mais y écrivit plus rarement et chercha ailleurs d'autres champs où déployer son activité. C'est à partir d'alors qu'il écrivit dans une dizaine de journaux : *Temps*, *France*, *XIXe Siècle*, *Rappel*, *Matin*, *Petit Journal*, *Gaulois*, sans compter plusieurs journaux de province, sans compter plusieurs revues : *Revue Bleue*, *Revue des Revues*, *Vie contemporaine*, *Annales politiques et littéraires*, *Cosmopolis*. Il ne se lassait jamais, et, bien au contraire : « Je ne me sens jamais plus à l'aise, me disait-il, que quand je ne sais où trouver le temps de faire tout ce dont je me suis chargé. C'est alors que je respire. »

Et tout ce qu'il écrivait était lisible, tout ce qu'il écrivait avait au moins un fait de juste raison et d'observation utile à laisser dans l'esprit du lecteur. On ne pouvait pas lire tout ce qu'écrivait Sarcey; mais quoi qu'on lût de lui, on ne se regrettait jamais de l'avoir lu.

Vers la fin, il eut deux bonnes fortunes. Le *Temps* le chargea, quoiqu'il y fît un feuilleton hebdomadaire, d'écrire encore quelques articles courts, boutades rapides, analogues « aux billets du matin » qu'avait mis à la mode Jules Lemaître. Il y fut excellent et très goûté; et presque en même temps le journal où il avait toujours secrètement désiré d'écrire, le seul journal, pouvait-on dire, où il n'écrivit pas, le *Figaro*, d'où l'avait tenu éloigné le dédain très inexplicable ou animosité aussi incompréhensible de Magnard, le *Figaro*, l'appelait à lui comme de force dont il sentait le besoin. Il y *rentrait*, après quarante ans, il y faisait sa rentrée, comme un acteur vieux, mais non vieilli, meilleur dans sa maturité que dans sa jeunesse; car c'était par le *Figaro* qu'il avait commencé en 1855 et c'est sur un dernier article pour le *Figaro* qu'il devait finir. Il y eut eu préparation, il y avait eu péripétie, il y avait eu revirement, le dénouement rappelait l'exposition : la vie de Sarcey était une pièce bien faite. Cela dû lui faire plaisir.

Plus que sa vie littéraire, sa vie privée était devenue très régulière et très bien ordonnée, après ne l'avoir pas toujours été absolument. Il avait épousé une femme pleine de l'intelligence pratique qui était la seule qu'il ne possédât pas pleinement, infiniment dévouée et attentive, veillant sur la santé, sur les imprudences et sur les excès de travail de notre ami, et sur ses prodigalités et sur toute l'économie de sa modeste fortune, comme une mère aurait pu faire et comme le meilleur des intendants n'aurait pas fait. « C'est plus qu'un trésor, c'est un trésorier », dit un personnage d'Émile Augier en parlant de la fille du trop confiant Desroncerets. Et ajoutez que la compagne de notre ami était en même temps très capable, non seulement de comprendre ses travaux, mais d'y aider, je le sais, par des lectures bien faites et des extraits bien choisis qui venaient s'accumuler sur le bureau du maître pour s'y transformer en bons et substantiels articles. Entre cette chère, utile et aimable compagne, et son vieil ami Quinot, devenu sur le tard son bibliothécaire et son secrétaire, entouré de trois fils qui lui donnaient de douces espérances et qui tiendront à ne pas les tromper, souvent visité par sa fille et son gendre, le sympathique et spirituel Adolphe Brisson, pratiquant tour à tour l'art d'être père et l'art d'être grand-père avec un égal plaisir, il n'en avait pas moins gardé l'habitude de recevoir à sa table, une ou deux fois par semaine, ses amis de la presse, *de la littérature* et du théâtre, et rien n'était plus gai et plus jovial et en même temps rien n'était plus instructif sur bien des choses que ces libres réunions, où l'on était spirituel sans prétentions, où la bonhomie malicieuse du maître se communiquait aux hôtes, où la familiarité restait de bon ton, où la raillerie n'aurait pas pu devenir méchanceté sans être arrêtée à l'instant par l'air attristé du président et d'où l'on sortait allégé en quelque sorte et plus alerte pour rentrer en souriant, comme lui, dans le combat de la vie.

C'est que son caractère, qu'on le sache bien, était au-dessus de son talent comme aussi bien son talent dut infiniment à son caractère. Il était très bon d'une bonté innée, que l'expérience ne lui avait pas donnée, comme elle fait à quelques-uns, ni ôtée, comme elle fait à beaucoup d'autres. Il était charitable jusqu'à la prodigalité et généreux jusqu'à l'imprudence. Ses bienfaits ne se comptaient pas et il était le premier à ne pas les compter. Il savait admirablement pardonner, jusqu'à une espèce de prodigalité encore, que j'ai jugée quelquefois excessive, mais qui, j'en conviens, était de grand air et sentait un bon gentilhomme. Il avait une méthode à cet égard : n'attaquant jamais, quand il était attaqué il avait une réplique si foudroyante que l'adversaire en était écrasé pour jamais. Mais le moment d'après c'était fini, comme si ce n'eût jamais existé. Le moyen de ne point garder de rancune, est peut-être de l'épuiser d'un seul coup. Tant il y a qu'il l'épuisait bien, à ne pas avoir à y revenir, puisqu'en effet il n'y revenait jamais.

Je ne lui ai connu qu'un défaut, vraiment qu'un. Il avait de la vanité et ne le testait ni qu'on la caressât, ni de la flatter très légèrement lui-même. Il fut peut-être un peu trop sensible aux adulateurs et parla un peu trop de lui-même. Il sa complaisance aux flatteurs n'était point sotte et dans le regard, moitié reconnaissant, moitié railleur dont il les accueillait, comme on lisait bien le célèbre : « Tu me flattes, mais continue. » Et pour ce qui est de ce qu'il lait trop de lui, il n'y a pas à dire qu'il évitait d'en parler, non, mais il en lait gentiment, bonnement, avec rondeur, sans fausse modestie, vraiment avec un peu de la vraie. Il se louait, il se raillait, il se gau

le lui, le tout en franche bonne humeur; il disait : « J'étais là, telle chose n'advint », mais aussi gaillardement quand c'était une mésaventure que quand c'était un succès. Et comme dans son office de conférencier il tournait ses imperfections en moyens de plaire, il lui fut donné, même dans la vie morale, de tourner en qualités jusqu'à ses défauts.

Son immense labeur de journaliste lui a laissé trop peu de loisir pour lui permettre de léguer beaucoup de livres à la postérité. Il faut citer cependant son joli roman satirique *Les Mésaventures d'un fonctionnaire Chinois*, son roman de mœurs provinciales *Etienne Moret* et surtout son admirable *Siège de Paris*, qui est une photographie étonnante de précision et de relief. Mais son plus bel ouvrage, et qui sera consulté et lu autant que la *Dramaturgie* de Lessing est contenu dans ses feuilletons et va en sortir grâce au zèle intelligent de son successeur M. Gustave Larroumet; et si quelque chose peut consoler Sarcey d'avoir abandonné son feuilleton avec la vie et d'y avoir un successeur qui au moins l'égale, c'est que dans ce successeur dangereux il trouve en même temps un exécuteur testamentaire soigneux des intérêts de sa gloire.

Telle fut la vie de Sarcey. Il n'eut guère que du bonheur et il ne faisait pas difficulté d'en convenir. Il eut une dernière bonne fortune qu'il avait souhaitée de toutes ses forces. Il ne vieillit pas. Il fut frappé en pleine force, en pleine activité, en pleine bataille, en plein succès, au champ d'honneur. Le 6 mai 1899 je le vis au Théâtre-Français, à la première représentation du *Torrent*. Il se portait comme à trente ans, et je le vois encore, en un entr'acte, gravissant le grand escalier avec moi d'un pied aussi leste que jamais. Le 7 mai, le lendemain, paraissait son dernier feuilleton. Le mercredi suivant, 10 mai, fut un jour très occupé pour lui. Il fit deux articles, il déjeuna avec M. Jules Claretie, il assista à la première communion d'un de ses fils au collège Stanislas. Le soir il était au théâtre, à l'*Ambigu*, où je le vis pour la dernière fois. La soirée était froide. Il ne trouva à la sortie qu'une voiture découverte. Je me rappelle que dans la même situation moi-même et m'enveloppant de mon mieux, je songeai à lui, avec une légère inquiétude, mais sans crainte. Il en avait vu bien d'autres ! J'étais trop rassuré. Il rentra chez lui avec une fluxion de poitrine. A l'émoi de tout Paris et d'une partie de l'Europe, le feuilleton de Sarcey ne parut pas le dimanche suivant. Il expira le 16 mai 1899, sans avoir repris connaissance depuis le dimanche. Ses obsèques, quoique privées, furent des funérailles nationales. La moitié de l'Académie française, tous les théâtres de Paris, les représentants de tous les journaux, un nombre immense d'hommes de lettres y assistaient.

Il n'avait jamais voulu être ni de la Légion d'honneur, ni de l'Académie française. En vérité de cette dernière il fut quand même, puisque en une séance solennelle, par une dérogation généreuse et charmante aux usages, M. Gréard le désigna nommément comme y manquant et fut applaudi unanimement par la compagnie et par le public. Il voulut qu'il n'y eût que trois mots sur sa tombe : « Sarcey, professeur et journaliste. » Cette inscription modeste et fière, peint fort bien l'unité de sa vie et l'obstination de son double labeur. Elle est incomplète, comme il a voulu qu'elle fût incomplète. La postérité dira : « Sarcey, grand professeur, grand journaliste, grand honnête homme, caractère loyal et généreux, assez rude aux forts, doux aux faibles et aux humbles. »

Émile FAGUET.

Promotion de 1848. — VIANT (Joseph-Justin), né le 7 octobre 1825, à Lure (Haute-Saône), élève à l'École Normale (1848-1851), chargé de cours au lycée de Rennes (1851-1853), professeur de mathématiques élémentaires, puis de mathématiques spéciales au Prytanée militaire de La Flèche (1853-1868), censeur à Toulon (1868-1872), Inspecteur d'académie (1872-1879), professeur de mathématiques élémentaires au lycée Louis-le-Grand (1879-1888), agrégé de mathématiques (1861), Officier d'Académie (1873), Officier de l'Instruction publique (1886), décédé à La Flèche, le 5 juillet 1899.

Lorsque Viant, qui venait à peine de sortir de l'École Normale, arriva au Prytanée de La Flèche, il succédait à un professeur qui faisait, sous le nom de cosmographie, un véritable cours d'astrologie; un de ses camarades réformait vers la même époque l'enseignement de la physique, enrichissait le laboratoire qui ne contenait guère qu'une machine d'Atwood. De cette révolution dans leur science d'écoliers, ses élèves, dont plusieurs sont maintenant de vieux officiers, ont gardé le plus vivace souvenir. Ils ont conservé un souvenir plus ému de ses accueils amicaux, de sa table toujours ouverte, de sa maison un peu débraillée de Normalien pauvre qui croit ne pas donner assez en ne donnant que sa science.

Il fut toujours un pédagogue dans le sens le plus beau. Quelques articles parus dans les *Nouvelles annales de Mathématiques*, faisaient pressentir en lui un chercheur; il aima mieux cependant être utile que célèbre. Ses ouvrages sont surtout des traités classiques d'algèbre ou de géométrie. Il s'est même occupé d'éducation générale; et, en 1878 il faisait paraître une brochure *Projet de création d'un lycée des langues vivantes et des sciences et d'une caisse d'assurance d'éducation*, où étaient exposées, avec une rare lucidité, plusieurs des réformes qui ont été dernièrement adoptées dans tous nos lycées.

En 1873, il fut chargé de l'Inspection générale de La Réunion; et il en rapporta un souvenir qui a éclairé toute sa vieillesse; en revoyant ses premiers élèves revenus de campagnes aux colonies, c'est de questions coloniales qu'il aimait surtout à causer; et plusieurs mesures récentes sur nos établissements d'Afrique ont peut-être été secrètement inspirées par l'expérience du vieux maître.

Mais il se consumait dans ses fonctions d'Inspecteur d'académie; il les trouvait trop oisives; et surtout elles l'éloignaient trop des élèves; il ne pouvait vivre que dans une classe. Aussi, en 1879, il revint dans l'enseignement actif, dans la classe de mathématiques élémentaires du lycée Louis-le-Grand. Et, après avoir pris sa retraite, il se retira à La Flèche, pour mourir dans l'atmosphère de ce Prytanée où il avait commencé, plus de quarante ans auparavant, sa vie de dévouement et de modestie.

Joseph WILBOIS.

Promotion de 1850. — TOURNIER (Edouard), né le 29 avril 1831 à Besançon, décédé à Paris le 24 mars 1899 (1).

---

(1) Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par M. Perrot, Directeur de l'École Normale.

C'est une année cruelle pour l'École que cette année 1899, il y a un mois, nous disions le dernier adieu à l'un des plus jeunes de nos maîtres, à M. Fabre, auquel la vie semblait promettre de longs jours de travail et de succès. Aujourd'hui nous conduisons le deuil d'un de nos anciens, de M. Edouard Tournier, qui enseignait à l'École depuis vingt-sept ans. C'était, après M. Boissier, le doyen de nos professeurs, et si toutes les générations d'élèves qu'il a concouru à former n'étaient pas dispersées par toute la France et pouvaient se trouver ici réunies, ce serait une véritable foule qui se presserait autour de ce cercueil, une foule que pénétrerait un même sentiment de respect affectueux et de regret sincère, sentiment auquel M. le Ministre a voulu s'associer en me chargeant de transmettre à la famille de M. Tournier et à l'École l'expression du chagrin que lui cause la perte que nous venons de faire.

Edouard Tournier était originaire de cette Franche-Comté qui nous a fourni tant d'excellents élèves, esprits et caractères fermes dans des corps d'apparence vigoureuse. C'est en 1850 qu'il fut admis à l'École en même temps que Fustel de Coulanges, qu'il admirait dès lors pour sa puissance de travail et duquel devait le rapprocher plus tard une alliance de famille. Cette École, où il avait été si heureux d'entrer, lui ménageait une pénible déception. Il y arrivait avide d'apprendre et tout fier d'avoir sa place marquée dans une élite à laquelle un bel avenir paraissait assuré par le renom de ses maîtres, par les hautes situations que beaucoup des anciens élèves de l'École avaient occupées sous la monarchie de Juillet, enfin par les brillants succès universitaires des jeunes hommes qui formaient alors la tête des promotions précédentes, mais il était venu frapper à cette porte trop tard — ou trop tôt. C'était le moment où la France libérale allait payer la rançon des fautes commises d'abord par les derniers ministres de Louis-Philippe, puis par les républicains de 1848, aussi inexpérimentés que généreux. L'heure de la réaction avait sonné, d'une réaction à laquelle s'associaient, en visant des buts très différents, des politiques qui, sans le savoir, travaillaient tous à préparer et à faire l'empire. L'École était connue pour son attachement à la République et pour la hardiesse de ses opinions philosophiques, elle avait été promptement dénoncée comme dangereuse, et ces défiances avaient commencé à produire leur effet. La promotion dont Tournier faisait partie ne trouvait déjà plus à l'École le directeur sous lequel celle-ci, installée depuis 1847 dans son nouveau domicile, avait élargi son rôle et développé ses légitimes ambitions. M. Dubois avait été remplacé, au mois de juillet 1850 par M. Michelle, le premier directeur qui n'appartint pas à l'École par ses origines, qui n'y eût été ni élève ni maître. Un an après, à la suite de dissentiments publics entre M. Gratry, l'aumônier de l'École et M. Vacherot, directeur des études, celui-ci, le fidèle collaborateur de M. Dubois, était destitué à son tour, et c'était alors vraiment que commençait pour l'École ce que Tournier, dans des notes qu'il a remises à notre historien Paul Dupuy, au moment de notre centenaire, appelait la captivité de Babylone. Ces pages fines et charmantes intitulées l'*École Normale de 1850 à 1852*, mériteraient d'être publiées. Il y a là des souvenirs d'une précision singulière, où revit toute une période de la vie de l'École. Ce qui est remarquable, c'est la réserve avec laquelle le narrateur s'exprime sur le compte du directeur et des agents qui lui prêtaient leur concours. On ne retrouve pas là le Tournier que nous avons tous connu, celui qui mettait parfois tant de

passion dans ses jugements, tant de sévérité dans ses boutades, quand il avait à parler de personnes ou d'actes qui lui paraissaient léser la justice ou compromettre les intérêts de l'École. La plume à la main, il est là aussi modéré que l'a été M. Gréard lui-même, lorsqu'il a bien voulu donner à notre volume du Centenaire sa belle notice sur l'École Normale et la crise de 1852. Comme M. Gréard, Tournier rend hommage au caractère et aux intentions du directeur dont les préjugés et l'étroitesse d'esprit ont gâté ses trois années d'École ; mais il n'en constate pas moins le fâcheux effet des mesures qui, après le départ de M. Vacherot, changèrent le régime, élèves expulsés sous le prétexte qu'ils n'avaient pas la vocation, professeurs chers aux élèves remplacés par des maîtres qui ne les valaient pas, discipline étroite et tracassière, travaux d'école, ramenés aux dimensions et au type des travaux de collège, entraves mises à l'usage de la bibliothèque, effort constant de l'administration pour rabattre ce que l'on appelait l'orgueil de l'École. On s'appliquait à éteindre chez les élèves toute curiosité, toute ambition d'esprit, à les détourner des recherches personnelles et à longue portée. La plupart d'entre eux, découragés et dégoûtés perdirent leur temps ; sur quelques-uns, plus énergiques et qui savaient déjà ce qu'ils voulaient, cette contrainte eut plutôt un *effet salutaire*. Tout en s'astreignant à remettre à jour fixe dissertations et vers latins, ils s'enfermèrent et s'isolèrent dans les études auxquelles ils s'étaient déjà consacrés. Tournier cite comme exemple Fustel qui, caché dans l'asile où le sauvegardait sa fonction d'élève-bibliothécaire, y concevait déjà la pensée première du livre qui a fait sa gloire. Je pourrais apporter ici les noms d'autres élèves de ces promotions sacrifiées qui agirent de même, c'est aussi sous cette pression que leur volonté s'est affermie, au cours de cette lutte obstinée et patiente qu'ils soutenaient contre cette autorité qui aurait dû leur être paternelle et encourageante.

Il n'eût pas été étonnant que Tournier soumis à ce régime irritant et déprimant eût conservé un mauvais souvenir de l'École ; mais, lorsqu'il était en première année, il avait encore connu l'École telle que l'avaient faite vingt ans de liberté. Il l'avait vue représentée, en troisième année, par ce que l'on a appelé la grande promotion, celle qui comptait dans ses rangs Taine, About, Sarcey, Paul-Albert, Dionys Ordinaire, Merlet, etc. ; il s'était fait une juste idée de ce que la vie y avait été pour les jeunes gens qui y avaient eu accès dans des temps meilleurs et il avait aimé cette École pour tout ce qu'il avait espéré d'elle, pour tout ce qu'elle aurait pu et dû lui donner si elle n'avait pas été atteinte et diminuée par le contre-coup des révolutions qui venaient d'ébranler la société française ; il l'avait aimée pour ce qu'elle devait redevenir dès que, l'orage apaisé, elle reprendrait le cours normal de ses destinées. L'École a été une de ses passions, peut-être sa passion la plus vive. Le jour où il y a été appelé comme professeur a certainement été un des plus heureux de sa vie et l'affection qu'il éprouvait pour elle n'a pas cessé d'être pour lui une cause tout à la fois de joie et de tourment. Il applaudissait à tous les succès de ses élèves, il s'associa de tout cœur à la célébration de son centenaire ; mais, dans la tendresse jalouse qu'il lui portait, il avait peine à admettre qu'elle dût se modifier par degrés, quand tout changeait autour d'elle ; il ne put jamais prendre sur lui de s'intéresser aux réformes qui, depuis 1870, ont renouvelé et développé tout le système de notre enseignement supérieur. Il redoutait, à tort, selon moi, que, dans son plan nouveau, l'École n'eût point sa place

gardée, qu'elle ne fût oubliée ou sacrifiée, et il faut avouer que le langage tenu à notre endroit par certains promoteurs des réformes n'était point fait pour calmer ses craintes.

Tournier fut donc indifférent, pour dire toute la vérité, plutôt hostile à toute la suite d'efforts qui devait aboutir à la constitution de nos Universités régionales et, n'étaient les appréhensions que nous avons rappelées, cette attitude aurait d'autant plus lieu de surprendre qu'il était, au contraire, sincèrement attaché à cette École des Hautes-Études dont la fondation, en 1868, a été comme le signal de tout ce mouvement. Au sortir de l'École Normale, Tournier avait enseigné dans des lycées de province, puis à Paris, au lycée Charlemagne. A la suite de quelques difficultés qu'il avait éprouvées dans sa classe de troisième, il avait pris un congé et s'était attaché au collège de Juilly. C'est là dans cette retraite paisible, que, comme il me l'a jadis raconté, il avait entrepris de lire, la plume à la main, les principaux auteurs grecs et qu'il était devenu l'helléniste consommé que l'on sait, là aussi qu'il avait composé les deux thèses de doctorat qu'il soutint, en 1862, devant la Faculté de Paris, la latine, sur Aristéas de Proconèse, la française, intitulée *Némésis et la jalousie des Dieux*. Cette dernière était l'analyse d'une conception qui domine toute la vie morale du monde grec. Par la sûreté avec laquelle cette analyse était conduite, comme par l'élégante précision de son style, Tournier semblait s'annoncer comme l'un des plus pénétrants historiens de la pensée grecque désigné pour prendre place à côté de MM. Louis Ménard et Jules Girard; mais, comme s'il avait découvert, au cours de son travail, qu'en pareille matière, on ne peut jamais arriver à saisir qu'une partie de cette pensée des hommes d'autrefois, qu'on est toujours exposé à la fausser dans une certaine mesure lorsqu'on s'essaye à la traduire; il renonça, dès lors, à toute recherche et à toute entreprise de ce genre, et il se cantonna dans l'interprétation et la critique des textes. Dès 1867, il publiait chez Hachette, ses *Tragédies de Sophocle*, avec un commentaire critique et explicatif. Ce volume, un des premiers publiés de cette collection d'éditions savantes, en est resté l'un des plus estimés : il a fallu le réimprimer par deux fois, en 1877 et en 1886.

Il était vraiment à déplorer qu'une telle compétence et une telle science fussent perdues pour l'enseignement public. Lorsqu'en 1868 M. Duruy eut la pensée d'organiser ce séminaire d'études et de recherches désintéressées qu'il appela la Section d'histoire et de philologie de l'École des Hautes-Études, il chercha des hommes qui, par leurs goûts et par leur autorité scientifique déjà établie ou leur réputation naissante, parussent disposés à entrer dans l'esprit du nouvel enseignement. J'avais, depuis l'École, conservé quelques relations avec Tournier ; j'avais lu avec un vif intérêt sa thèse sur Némésis et pratiqué son Sophocle; je parlai de lui à M. Boissier, qui était associé aux projets du ministre. En décembre 1868, Tournier se voyait attaché à l'École des Hautes-Études, pour la philologie grecque, avec le titre de répétiteur. Il y recevait, un peu plus tard, le titre de directeur-adjoint et, en 1894, après la mort de M. Waddington, celui de directeur d'études. Là, dans la petite salle de l'ancienne bibliothèque dont le souvenir est toujours resté cher à ceux qui la fréquentèrent dans ces temps déjà reculés, sa connaissance profonde de la langue grecque et son sens critique avaient été bien vite appréciés par les quelques apprentis hellénistes qui venaient s'asseoir autour de lui devant la vieille table vermoulue. En 1872, quand devint vacante, à l'École Normale, la

conférence de grec en première année, il parut donc tout naturel d'y appeler Tournier.

Depuis ce moment, sa vie, que l'on me passe cette expression familière, n'a pas bougé. Elle s'est partagée tout entière entre l'École Normale et l'École des Hautes-Études et, dans ces deux Écoles, son enseignement a eu le même caractère. Avec un parti pris que ne pouvaient laisser de regretter ceux qui connaissaient sa Némésis, il s'interdisait tout développement historique, philosophique ou littéraire. Ce qu'il se proposait uniquement, ce qu'il considérait comme un devoir et sa tâche propre, c'était d'enseigner à ses élèves comment ont été établis les textes imprimés des auteurs classiques et comment on peut se mettre en état d'en donner la meilleure interprétation possible. A l'École des Hautes-Études, il insistait davantage sur les leçons des manuscrits et il entrait dans plus de détails; mais, à l'École même, où les nécessités d'un examen à préparer par toute une promotion imposaient une marche plus rapide, c'était la même méthode qu'il appliquait; il excellait à faire voir les difficultés, à montrer l'insuffisance des explications proposées pour tel ou tel passage corrompu, à provoquer l'esprit des élèves à chercher dans une conjecture heureuse le remède aux altérations évidentes ou probables. Sa conférence se passait tout entière en explications de textes, et pourtant, au dire de ceux même de ses anciens élèves qui se sont tournés vers d'autres études, on ne s'y ennuyait jamais, tant l'esprit y était tenu en éveil par cet appel sans cesse répété qu'il adressait à la sagacité de ses auditeurs.

Des historiens et des philosophes m'ont affirmé que c'était là surtout qu'ils avaient appris ce qu'ils savaient encore de grec, ce qui leur en était nécessaire pour pouvoir consulter à l'occasion les textes originaux.

C'est ainsi qu'il a vieilli. Il n'a jamais voulu être que professeur, malgré le tour incisif de son esprit qui aurait fait de lui un polémiste redouté de ses adversaires. Sa double tâche, avec la musique qu'il adorait et à laquelle il consacrait de longues heures, suffisait à remplir sa vie. Il était indifférent aux honneurs, parce qu'il aurait fallu, croyait-il, pour les obtenir, abdiquer quelque chose de l'indépendance un peu farouche où il se complaisait. Sa place eût été marquée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'il avait pris la peine de lui rappeler ses anciens titres et de les rajeunir en réunissant en un volume tout ce qu'il avait semé dans ses conférences et dans divers recueils périodiques de corrections judicieuses et d'ingénieuses conjectures ; mais jamais les instances les plus flatteuses de ses amis ne purent le décider à se prêter aux démarches nécessaires. Il lui eût été facile, après la mort de M. Rossignol, d'échanger la chaire de l'École contre celle du Collège de France qui aurait eu l'avantage de lui épargner la fatigue des examens; mais il se considérait comme lié à l'École par une sorte d'engagement tacite d'y défendre la tradition, d'y lutter contre les nouveautés que l'on cherchait à introduire et auxquelles, selon lui, le directeur et ses collègues n'opposaient pas une assez ferme résistance. Ce scrupule de conscience l'immobilisa pendant de longues semaines et il ne se décida qu'à la veille même de l'élection, quand les positions étaient prises et que ceux qui lui avaient fait tout d'abord les avances les plus franches avaient contracté d'autres engagements; il dut renoncer à se porter candidat. S'il éprouva alors quelque désappointement, il ne le laissa pas paraître et, malgré l'âge qui commençait à courber sa grande taille et à ralentir son pas, il fonda, il y a cinq ans, cette Société des humanistes français dont

il a été le secrétaire général, dont les séances et le bulletin ont occupé les loisirs de ses dernières années. Un de ceux qui lui ont prêté dans cette entreprise le concours le plus dévoué vous dira à quelle pensée il a obéi en provoquant ces réunions et ce qui restera de la collaboration des esprits curieux et subtils qu'il avait groupés là autour de lui ; mais ceux même que les exigences de leurs propres travaux privaient du plaisir de se mêler à ces entretiens étaient heureux de voir leur collègue y prendre un intérêt qui semblait alléger pour lui le poids de l'âge. Un autre bonheur lui avait été accordé, il y a peu de temps. Le jour où il nous avait réunis, à l'occasion du mariage de sa fille, nous avions tous été frappés de le voir détendu et souriant, d'accueil plus libre et plus familier qu'il ne lui était ordinaire, et, je m'en souviens, nous étions partis en augurant pour lui, dans l'avenir, des joies qui achèveraient de fermer la blessure qu'avait laissée saignante dans son cœur après les années écoulées, la perte d'un fils chéri.

Ces espérances n'ont pas été réalisées. Quelques semaines après le jour où nous lui avions serré la main, il nous a quittés, avant que la plupart d'entre nous eussent même soupçonné le danger qui le menaçait. Nous savons quel vide il laissera derrière lui, et la seule consolation que nous puissions offrir à la veuve et à la fille qui le pleurent, c'est de leur dire, avec une pleine assurance au nom des centaines de jeunes gens auxquels il a donné ses soins, au nom de tous ceux qui, hier encore, étaient ses collègues, que jamais maître n'inspira à ses élèves une confiance plus absolue, que jamais homme ne fut plus estimé, par tous ceux qui étaient associés avec lui à une œuvre commune pour sa rare érudition, pour l'originalité de son esprit, pour la bonté de son cœur, pour sa sincérité profonde et sa parfaite droiture.

Promotion de 1851. — STOUFF (Pierre-François-Xavier), né à Porrentruy (Suisse), le 5 mars 1830, décédé à Arbois (Jura), le 27 janvier 1899.

Stouff était originaire d'une vieille famille alsacienne, devenue française en 1648 à la suite du traité de Munster. C'était une famille de moyens propriétaires, qui remplirent, de père en fils, jusqu'à la Révolution, des charges seigneuriales ou municipales.

Elle résidait à Florimont, canton de Delle, arrondissement de Belfort, et avait des relations d'amitié et même de parenté avec des habitants de Porrentruy, qui n'est distant de Florimont que d'environ 2 lieues.

Dans les premières années de ce siècle, le père de notre camarade alla s'établir à Porrentruy, tout en conservant sa nationalité française.

Stouff commença par suivre les classes du collège de Porrentruy, où il fit de très bonnes études classiques. En raison des aptitudes particulières qu'il montrait pour les sciences, il fut envoyé comme interne au lycée de Strasbourg, où il passa un an et quelques jours dans la classe de mathématiques spéciales, après quoi il suivit pendant un an les cours de la Faculté des sciences de la même ville.

En 1851, Stouff était admis dans la section des sciences à l'École Normale supérieure, et il en sortait en 1854 dans la section de mathématiques.

A cette époque il fallait subir un stage de plusieurs années avant d'être admis à se présenter aux examens de l'agrégation. Stouff fut d'abord envoyé comme professeur-adjoint de sciences physiques, au lycée de Poitiers. Au bout d'une

année, il revenait à l'enseignement des mathématiques comme professeur-adjoint, et bientôt comme chargé de cours, au lycée de Chaumont.

Reçu le second en 1860 au concours d'agrégation des sciences mathématiques, Stouff était nommé professeur titulaire de mathématiques au lycée de Grenoble, où il resta cinq ans (1860-1865). Un brillant succès au concours général lui valut une lettre particulière de félicitations de M. Duruy, alors ministre de l'Instruction publique.

En 1865, Stouff était nommé professeur de mathématiques au lycée de Metz, où il resta six ans (1865-1871). Il y fit recevoir un grand nombre d'élèves aux Écoles navale, militaire et forestière ; une année même il vit réussir aux examens, sans aucune exception, tous les candidats qu'il avait préparés.

En 1871, à la suite de nos désastres, non encore réparés, le lycée de Metz devenait un gymnase allemand. Stouff fut envoyé comme professeur de mathématiques au lycée de Poitiers, celui-là même où il avait fait ses débuts dix-sept ans auparavant.

Il n'y resta cette fois que quelques mois, et bientôt il quittait l'enseignement pour entrer dans l'Administration, où il était appelé à rendre de nouveaux et non moins importants services.

Indépendamment des succès obtenus par notre camarade dans son enseignement, notamment aux lycées de Grenoble et de Metz, j'ai pu savoir, par le témoignage de plusieurs de ses élèves, ce qu'était Stouff comme professeur. Son enseignement était méthodique, clair et solide. Sous des dehors graves et une physionomie toujours sérieuse, sa fermeté commandait le respect, tandis que sa justice et sa loyauté inspiraient la confiance, et que sa douceur et son inaltérable égalité d'humeur attiraient l'affection. Ses élèves reconnaissaient et appréciaient son dévouement, dont ils conservaient le souvenir après avoir quitté sa classe, et leur ancien professeur demeurait pour eux un ami.

Stouff débuta dans l'Administration, en mars 1872, comme censeur des études au lycée de Grenoble, où il fut accueilli avec joie par tous ceux qui l'avaient précédemment connu et apprécié. Dans ces laborieuses et pénibles fonctions, il se fit tout aussitôt remarquer tant par son activité que par son haut esprit de justice.

Au bout de quelques mois, il était proposé par le recteur de Grenoble pour l'Inspection académique.

Nommé inspecteur d'académie à Mende en septembre 1873, Stouff était, quatre mois après, en janvier 1874, transféré à Saint-Étienne. Il y resta cinq ans et quelques mois, pendant lesquels il organisa les examens du certificat d'études primaires, les conférences pédagogiques, des concours cantonaux, il améliora le recrutement de l'École normale des instituteurs de la Loire, prépara la fondation d'une École normale d'institutrices, et développa les bibliothèques scolaires, en même temps que de nombreuses maisons d'école s'élevaient par son impulsion et sous sa surveillance.

En mai 1879, Stouff revenait pour la troisième fois à Grenoble, cette fois en qualité d'Inspecteur d'académie de l'Isère. C'était la dernière et la plus longue étape de sa carrière universitaire. Il y resta treize ans (1879-1892). Continuant l'œuvre de son prédécesseur, avec les changements indiqués par le temps, il organisa l'enseignement primaire conformément aux lois nouvelles, et provoqua la construction de maisons d'écoles qui a mis le département de l'Isère à l'un des premiers rangs, si bien que, dans ce pays montagneux, la plus pe-

tite commune, à quelque altitude qu'elle fût située, a été pourvue d'une installation scolaire convenable.

Comme administrateur, Stouff fut ce qu'il avait été comme professeur, toujours tout à son devoir. Nous avons dit quelle vive impulsion, dans la Loire comme dans l'Isère, il donna à l'enseignement primaire.

Dans les rapports, parfois si délicats, que lui imposaient ses fonctions avec des personnes de différents partis, il savait se faire respecter de tous par sa réserve pleine de dignité, et aussi par la fermeté de ses convictions et la sincérité de ses sentiments religieux. Pour ses subordonnés, il était, ainsi que l'ont attesté de nombreux témoignages, un chef bienveillant, plein de sollicitude et de paternelle indulgence ; sans rien relâcher de la fermeté nécessaire, il était attentif à éviter de froisser ou de décourager ceux qu'il devait avertir ; sa discrétion et son tact faisaient accepter avec reconnaissance les conseils et les avis qu'il pouvait avoir à donner. Les enfants mêmes le voyaient arriver avec joie, tant il se montrait pour eux plein de douceur et d'une bonne grâce toute paternelle. Pendant tout le temps qu'il fut Inspecteur d'académie, il fut président de la Société de secours mutuels des instituteurs du département où il résidait, et, même après sa retraite, il continua à faire partie comme membre honoraire de la Société de secours mutuels des instituteurs de l'Isère.

Stouff fut admis à la retraite en juin 1892, après plus de quarante ans de services universitaires, sans aucune interruption.

Il avait été nommé officier d'Académie en 1863, et officier de l'Instruction publique en 1872. Malgré les excellents services qu'il rendit encore pendant vingt ans à l'Instruction publique, il n'eut point d'autre distinction. Il était ennemi du bruit, tout à son devoir, dépourvu d'ambition, étranger à toute intrigue politique ; ainsi qu'il arrive trop souvent en pareil cas, il fut oublié.

Après sa retraite, malgré tous les liens qui pouvaient le retenir à Grenoble, où il avait passé la moitié de son existence universitaire, Stouff fixa sa résidence à Arbois. Il était allié par sa femme à la famille du général baron Delort qui fit de 1792 à 1815 la plupart des campagnes de la République et de l'Empire, et qui se distingua notamment dans la campagne de France de 1814 et aux batailles de Ligny et de Waterloo. Notre camarade possédait à Arbois quelques propriétés provenant en partie de la famille Delort. C'est là qu'il passa ses dernières années, dans la paix d'un repos bien légitimement gagné. Il y menait une existence modeste, conforme à ses goûts et à ceux de la digne compagne qui, depuis de longues années, lui était unie par les liens d'une constante affection. Il avait eu la joie de voir ses deux fils parvenir, jeunes encore, à de hautes situations universitaires, l'un à la Faculté des lettres de Dijon, l'autre à la Faculté des sciences de Besançon. Assez souvent il pouvait jouir de leur présence et faire avec eux quelques promenades dans les chemins de vignes autour d'Arbois. Aux vacances, pendant quelques semaines, toute la famille se trouvait réunie, les petits-enfants, qu'il voyait avec bonheur croître et se développer sous l'œil vigilant de leurs parents, animaient la vieille demeure patriarcale, et tous entouraient d'une pieuse et tendre affection le vénéré chef de la famille.

C'est à Metz, où je fus son collègue pendant six ans, que je pus commencer à connaître et à apprécier plus particulièrement les qualités de cœur et d'esprit de notre camarade : ami sûr et loyal, il ne se livrait pas tout d'abord, mais, quand on avait pu pénétrer dans l'intérieur de son âme, on y découvrait des

trésors d'intelligence et de bonté. C'était un homme d'intérieur; de concert avec la compagne qu'il s'était choisie, il se répandait peu au dehors; leur principal souci à tous deux était l'éducation de la petite famille, alors dans sa première jeunesse, qui devait si bien répondre à leurs soins et à leur affection. Depuis ce temps, déjà si lointain, les événements nous ont séparés, et nous n'avons pu que trop rarement nous trouver réunis; mais, toutes les fois que je me suis rencontré avec notre camarade, j'ai toujours retrouvé chez lui et dans sa famille la même amitié, généreuse et loyale.

La mort de notre camarade fut digne de sa vie chrétienne et édifiante. Il expira au milieu de sa famille réunie autour de lui, dans le calme d'esprit et la sérénité d'âme que lui inspirait le sentiment d'une conscience pure, d'une vie tout entière consacrée à l'accomplissement du devoir. C'était la mort du juste, consolé par une foi vive et une entière confiance en Dieu. Il laisse aux siens un vide immense, impossible à combler, mais aussi une mémoire bénie. Ses fils garderont pieusement, comme un patrimoine sacré, les traditions de loyauté et de vertu léguées par leur père.

RIBOUT.

Promotion de 1853. — COURBAUD (Claude), né le 27 juin 1833 à Vitreux (Jura), décédé à Versailles le 15 janvier 1899.

Courbaud était né dans le petit village de Vitreux, dans le Jura, sur les confins de ce département et du département du Doubs. Il appartenait à cette race vigoureuse des Francs-Comtois, à moitié montagnards, à moitié habitants des plaines, qui a donné à la France tant de solides soldats, et à l'Université, sans compter Pasteur, tant de laborieux et éminents professeurs. Il en avait la haute taille, la forte carrure, la voix sonore, la bonne humeur et la ténacité au travail. Ses débuts furent difficiles. Il suivit, comme les autres enfants de son village, les cours de l'école primaire, et s'y fit remarquer par son zèle et son intelligence. Le curé de Vitreux s'intéressa bientôt à cet enfant dont les dispositions naturelles l'avaient frappé, et lui proposa de lui enseigner les éléments de la langue latine. L'enfant accepta l'offre avec joie; deux fois par semaine il allait prendre chez son curé des leçons de latin, et émerveillait son maître par son ardeur au travail et par la rapidité de ses progrès. Enfin le jour vint où le curé reconnut que son élève était devenu aussi savant que lui, et qu'il avait besoin d'un enseignement plus complet. Il obtint que Courbaud fût admis au petit séminaire d'un chef-lieu de canton voisin, à Marnay (Haute-Saône), et l'écolier y conquit et y garda le premier rang jusqu'à la fin de ses études. Ses supérieurs désiraient le faire entrer dans les ordres; ses parents ne demandaient pas mieux, mais le jeune homme ne se sentait pas de vocation pour l'état ecclésiastique. Au lieu d'aller au grand séminaire, il retourna dans sa famille, fort embarrassé, incertain de ce qu'il pourrait faire.

Il lui fallait cependant gagner sa vie, et il ne voulait pas rester plus longtemps à la charge de ses parents. C'est alors qu'il songea à l'enseignement. Il se décida à partir pour Besançon où il y avait un lycée et une Faculté des lettres, afin d'y terminer ses études et d'y passer ses examens. Mais les ressources paternelles étaient limitées. Pour les ménager, Courbaud fit comme faisaient les écoliers de l'ancienne Université, comme avait fait Marmontel au XVIIIe siècle. On se rappelle comment celui-ci raconte ses débuts au petit collège de Mauriac.

« Je fus logé, dit-il, selon l'usage du collège, avec cinq autres écoliers, chez un honnête artisan de la ville. Mon père m'y laissa avec mon paquet et des vivres pour la semaine; ces vivres consistaient en un gros pain de seigle, un petit fromage, un morceau de lard et deux ou trois livres de bœuf; ma mère y avait ajouté une douzaine de pommes. Voilà, pour le dire une fois, quelle était toutes les semaines la provision des écoliers les mieux nourris du collège. Notre bourgeoise nous faisait la cuisine, et pour sa peine, son feu, sa lampe, ses lits, son logement et même les légumes de son jardin qu'elle mettait au pot, nous lui donnions par tête 25 sous par mois (1). » C'était assurément une pension économique. Celle de Courbaud était d'un prix plus élevé sans doute, mais bien modeste encore. Il alla habiter chez une veuve, la mère d'un de ses camarades du petit séminaire, qui, moyennant une somme modique, lui louait une petite chambre, lui fournissait le feu, la lumière, et se chargeait de faire la cuisine. On mangeait ensemble les provisions qu'envoyait la famille, volailles, pommes de terre, fruits, et lorsqu'on immolait le porc annuel, du jambon et de fines saucisses. Il y avait des jours d'abondance quand toutes ces bonnes choses arrivaient; il y avait aussi des jours de disette quand la neige couvrait la terre et que la voiture du messager interrompait son service. On faisait alors pénitence en se promettant de se rattraper... au dégel. La veuve avait, du reste, des talents culinaires que Courbaud, un gourmet, savait apprécier; il parlait même avec transport d'un certain potage aux herbes où elle excellait, et tel qu'il n'en avait jamais mangé depuis. Il est vrai qu'il était jeune et qu'il avait bon appétit.

Reçu bachelier à la fin de sa philosophie, Courbaud se mit à suivre assidûment les cours de la Faculté des lettres; son ambition n'était, à ce moment, que d'obtenir un poste de maître-répétiteur dans un lycée quelconque. M. Henri Weil, le savant helléniste, alors professeur de littérature ancienne à la Faculté de Besançon, le distingue comme son auditeur le plus attentif, s'intéresse à lui, le prend à la fin de l'une de ses leçons, et lui demande quels sont ses projets d'avenir. Le jeune homme lui fait ses confidences. « Non, lui dit le professeur, si vous voulez rentrer dans l'Université, il faut passer par la grande porte; vous êtes jeune, laborieux, préparez-vous à l'Ecole Normale; venez me voir de temps en temps, je vous corrigerai des devoirs et je vous donnerai des conseils. » L'Ecole Normale! c'était pour l'étudiant une révélation. Jamais, jusqu'alors, il n'en avait même entendu prononcer le nom.

Les conseils de M. Weil et un labeur acharné portèrent leurs fruits. D'emblée, à 20 ans, Courbaud fut reçu à l'Ecole Normale en 1853. Fort à propos, d'ailleurs, car sa famille n'aurait peut-être pas pu s'imposer encore une année de sacrifices. Il aimait à raconter la façon dont il avait connu son succès. Après avoir subi les examens oraux, il attendait le résultat, impatient d'être fixé définitivement sur son sort. Il ne savait pas qu'à l'École même, on avait communication de la liste aussitôt qu'elle était arrêtée. Le lendemain, ou le surlendemain du jour où les résultats avaient déjà paru, il errait anxieux, à la tombée de la nuit, dans la rue Soufflot, en compagnie d'un autre Franc-Comtois dont il avait fait connaissance, et admissible comme lui. L'idée lui vint d'acheter

(1) Ces sortes d'arrangements existent encore en Bretagne, et dans certaines régions de l'est de la France.

un journal; peut-être y trouverait-il la nouvelle qu'il cherchait. A la lueur d'une allumette, il parcourt le journal, tombe justement sur la liste et aperçoit son nom : il était le 13e; son camarade, malheureusement, n'y figurait pas. C'est à M. Weil qu'il devait d'avoir été reçu; il lui en garda toute sa vie la plus profonde et la plus affectueuse reconnaissance, et ce fut une grande joie pour lui, quand son ancien maître de Besançon devint, trente-cinq ans plus tard, dans cette même École Normale, le maître de son second fils.

L'entrée à l'École, c'était l'avenir assuré. Les années qui suivirent furent laborieuses encore; mais Courbaud avait pris confiance en lui-même et acceptait avec joie les sévérités d'un travail dont dépendait sa carrière. Les leçons de M. Gibon lui inspirèrent un goût très vif pour la langue latine, et il parvint à l'écrire de manière à satisfaire, chose rare, le savant professeur si exigeant sur la valeur et le sens précis de chaque mot. Ne connaissant personne à Paris, les jours de congé, après une promenade solitaire qu'il faisait généralement sur les bords de la Seine, il regagnait sa salle d'études et dépouillait la correspondance de Cicéron; il lisait Horace, Virgile et Tacite. Aux grandes vacances, seulement, il retournait dans son Jura; il se retrempait au milieu de l'air natal, et se livrait avec passion aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Le bâton à la main, le sac sur l'épaule, il faisait de lointaines excursions, visitait les curiosités de son pays et en escaladait les montagnes. Il aimait à revoir Besançon où il avait passé de si rudes années, et c'était un jeu pour lui de franchir à pied les 30 kilomètres qui l'en séparaient et d'en revenir.

Après les trois années d'École, il dut faire, comme tous ses camarades d'alors, un stage en province avant d'aborder l'agrégation. Il fut envoyé d'abord à Mâcon en 1856, puis à Lyon où il resta deux ans, de 1857 à 1859. Il y suivit les cours de la Faculté des lettres, les jours où il n'avait pas classe au lycée, et s'y prépara à affronter avec succès le concours de l'agrégation. En 1860, il fut reçu le premier à l'agrégation de grammaire, et l'année suivante il conquit la troisième place à l'agrégation des lettres. Il fut nommé alors au lycée d'Angoulême, et il s'y trouvait encore lorsque la mort subite de sa mère le rappela dans son pays natal. Le chagrin qu'il en ressentit, et les fatigues causées par la préparation de ces deux examens successifs et les nécessités de l'enseignement altérèrent momentanément sa belle santé. Aussi, il accepta volontiers les fonctions de maître-surveillant à l'École Normale. Il y resta deux ans, de 1862 à 1864, et s'y fit aimer de toutes les promotions d'élèves, anciens et nouveaux, qu'il y connut. Entre temps, il suppléait dans la chaire de rhétorique du collège Rollin M. Corrard tombé malade. De l'Ecole, il alla au lycée de Versailles où il ne resta qu'un an, et d'où il fut envoyé à Paris au lycée Bonaparte. Il y occupa successivement les chaires de troisième et de seconde. Il ne devait plus quitter ce lycée (1865-1894.) C'est pendant son séjour à Versailles qu'il connut la femme distinguée qui devait être la compagne de sa vie. Il entra dans une famille chère à l'Université en épousant Mlle Didier, la fille du proviseur du lycée Louis-le-Grand; il devint ainsi plus tard le beau-frère de M. A. Croiset.

La biographie de Courbaud pendant ses trente années d'enseignement au lycée Bonaparte-Condorcet peut se résumer en un seul mot. Il fit son devoir, tout son devoir. Passionné pour la littérature classique, il en communiquait le goût à ses élèves. Il savait les intéresser par ses commentaires judicieux, par des rapprochements que lui rendaient faciles ses nombreuses

lectures, et sa profonde connaissance des langues latine et grecque. Une année qu'il expliquait en classe l'Iphigénie d'Euripide, il inspira à ses auditeurs un tel enthousiasme pour l'auteur grec, que l'un d'eux, de lui-même, apprit par cœur le rôle de la fille d Agamemnon, et proposa à son maître stupéfait et ravi de le lui réciter tout entier devant ses camarades. Aussi des succès nombreux et persistants au concours général attestaient la solidité et la variété de son enseignement. Ses chefs le proposèrent de bonne heure pour la décoration de la Légion d'honneur; il l'obtint en décembre 1886.

Courbaud ne s'absorbait pas uniquement dans les soins de sa profession. Il recherchait la société de ses collègues; il aimait à prendre part à leurs banquets, à se joindre, le matin, aux groupes qui devisaient dans la cour en attendant l'heure de la classe. Il apportait à ces entretiens sa bonne humeur, sa gaîté solide rehaussée par son accent franc-comtois. Tout en lui respirait la loyauté, la franchise et commandait la sympathie : jamais d'aigreur ni de mécontentement. On disait : « l'heureux Courbaud »! Heureux, il l'était en effet. Il aimait sa profession, il avait conquis l'aisance, il avait des enfants dont les heureuses dispositions et les succès précoces faisaient son orgueil. Quand on lui demandait s'il n'utiliserait pas son vaste savoir pour écrire, lui aussi, quelque ouvrage d'érudition : « Oui, répondait-il, en reproduisant la pensée, sinon les paroles de Cornélie, la mère des Gracques, je travaille à un grand ouvrage : il a deux volumes, ce sont mes deux fils dont je veux faire des hommes instruits, et s'il plaît à Dieu, deux bons serviteurs de l'Université : ce sera ma meilleure œuvre! » En effet, si la journée appartenait à sa classe, la matinée et la soirée étaient consacrées à ses enfants. En hiver, il allumait lui-même le feu de leur chambre à six heures du matin pour qu'ils ne perdissent pas de temps; il corrigeait leurs devoirs et leur faisait réciter leurs leçons. Le soir, il leur lisait quelque beau passage d'auteurs français ou anciens ayant rapport à leur travail du moment. Pour eux, il avait renoncé aux plaisirs du théâtre et des réunions mondaines, afin de leur réserver tout son temps et toutes ses forces. Dans la belle saison, les jours de congé, il les emmenait avec lui à la campagne faire de grandes promenades. Au retour, on s'asseyait sur l'herbe dans l'île du bois de Boulogne, on goûtait, puis il tirait de sa poche un Homère ou un Cicéron; on lisait, on expliquait ensemble l'épisode de Nausicaa ou le songe de Scipion, et l'on revenait en échangeant les réflexions que la lecture avait suggérées. Il en fit ainsi de bonne heure des latinistes et des hellénistes dont le savoir étonnait leurs professeurs.

En revanche, aux grandes vacances, dès le soir de la distribution des prix, tous partaient pour le Jura et montaient en wagon, ayant déjà le fusil en bandoulière et la carnassière sur l'épaule. On menait la vie au grand air pendant deux mois, et la chasse, la pêche, le canotage alternaient avec les longues marches à travers la montagne. Le travail était renvoyé aux jours de pluie, mais il devait toujours faire beau temps *au pays*. La ferme paternelle occupée par son beau-frère étant devenue trop étroite pour les Parisiens qui grandissaient, Courbaud réalisa son *hoc erat in votis* et fit construire, tout à côté, une maison de campagne spacieuse et commode au milieu d'un grand jardin. Il se plaisait à l'embellir et à désigner d'avance les pièces qui serviraient à ses enfants quand ils seraient mariés. Il invitait ses collègues à se détourner de leur route quand ils voyageraient dans l'Est et à venir le voir. Leur arrivée le remplissait de joie. Il était heureux de leur montrer les beautés de son pays,

de leur faire admirer le vaste panorama qu'il avait de son logis « bâti sur le penchant d'un long rang de collines », et dominant les vertes prairies traversées par l'Ognon qui, avant de se jeter dans la Saône, affecte des airs de grande rivière. Il décrivait avec un enthousiasme communicatif les plaisirs et le repos dont il jouissait à Vitreux; il ne regrettait qu'une chose, c'est que ses hôtes ne pussent pas rester plus longtemps chez lui, et goûter aux poires de son jardin qui, certainement, seraient bientôt mûres.

Hélas! ces belles années de bonheur devaient être suivies d'un lendemain cruel. Jules, l'aîné des fils de Courbaud, après avoir obtenu dans les classes de lettres les plus brillants succès au lycée et au concours général, s'était adonné à l'étude des sciences. Reçu après une seule année de spéciales, et dans un rang inférieur à l'École Polytechnique, il était, à force de labeur, sorti dans les premiers rangs et était entré à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Mais ce travail acharné qui durait depuis des années, ces efforts déployés pour conquérir les premières places et s'y maintenir, avaient fini par épuiser ses forces. Sa santé était déjà gravement compromise quand un accident, un refroidissement, vint tout à coup ouvrir les yeux à ceux qui ne pouvaient pas croire que ce jeune homme, jadis si vigoureux, fût en danger. Il achevait sa deuxième année à l'École des Ponts et Chaussées, quand les médecins l'envoyèrent dans le Midi; il ne devait pas tarder à y mourir. Ce fut un coup terrible pour le père : il en resta atterré et ne put jamais se remettre. Courbaud ne parlait jamais de son fils aîné, mais il y pensait toujours. A la moindre parole qui pouvait de près ou de loin rappeler cette fin prématurée, il devenait pâle, détournait la conversation ou s'éloignait. Il promenait sa tristesse dans les sentiers écartés du bois de Boulogne et passait à côté de ses amis, les yeux fixés à terre, sans les voir. Loin de chercher la société de ses collègues comme auparavant, il les évitait ou se bornait à répondre brièvement à leurs paroles affectueuses. C'était seulement dans sa classe, en présence de ses élèves, qu'il retrouvait son élan et sa verve d'autrefois.

En vain la fortune lui offrait-elle des compensations par le mariage de sa fille avec un jeune professeur plein d'avenir, un ami d'enfance de son fils. En vain Edmond, son second fils, entré le premier à l'École Normale, reçu le premier à l'agrégation, élève de l'Ecole française de Rome, et plus tard marié à Mlle Boissier, lui donnait-il toutes les satisfactions qu'un père peut éprouver; Rien n'effaçait de l'esprit de Courbaud le souvenir du fils qu'il avait perdu. Ni la tendresse inquiète de sa femme si dévouée, ni les caresses de ses petits-enfants, ni l'affection de ses amis, ne dissipaient son chagrin. Il conservait encore une apparence robuste, mais il était frappé au cœur. Il était comme les chênes de ses montagnes qu'un ver ronge à l'intérieur. L'arbre se soutient longtemps encore par son écorce, puis il tombe tout d'un coup.

Ses collègues, ses amis s'y trompaient encore, et leur étonnement fut grand quand ils apprirent au mois d'octobre 1894 que Courbaud avait demandé à être mis à la retraite pour cause de santé. Bientôt le mal éclata à tous les yeux. L'albuminurie fit son œuvre; l'estomac ne digérait plus les aliments solides, et les jambes, ce qui lui causait le plus de chagrin, refusaient leur office à l'infatigable marcheur du Jura. Il continuait à réunir à Vitreux ses enfants et ses petits-enfants, il souriait à leurs jeux mais avec effort et en quelque sorte par complaisance. Sa maison de campagne même lui devenait indifférente, et il trouvait que l'air de la montagne était plus rigoureux qu'autrefois. Il en revenait

plus tôt pour être plus près des siens, et quand son gendre fut nommé professeur à Versailles, il alla s'établir auprès de sa fille. C'est là qu'il s'éteignit peu à peu le 15 janvier 1899, au milieu de sa famille, ayant conservé jusqu'au bout la netteté de son intelligence et sans s'être jamais fait d'illusion sur la gravité de son état. Malgré l'éloignement, malgré la rigueur de la saison, à ses obsèques accoururent ses amis, ses collègues, tous ceux de ses anciens élèves qui avaient pu être prévenus. Le proviseur du lycée Condorcet, M. Désiré Blanchet et M. Mossot, collègue de Courbaud, se firent les interprètes émus de la douleur de tous, et dans d'éloquentes allocutions, rendirent un légitime hommage aux qualités de l'homme privé et aux services distingués de l'excellent professeur.

Victor CUCHEVAL.

Promotion de 1854. — BOHN (Edouard), né à Bar-le-Duc le 21 décembre 1834, décédé à Fontenay-aux-Roses, le 30 juin 1898 (1).

Bohn (Édouard) est né à Bar-le-Duc, le 21 décembre 1834. Il aimait à dire en riant qu'il avait voulu voir le jour au moment précis de l'année où le soleil remonte à l'horizon, où la lumière renaît, et que le cri de toute sa vie, comme celui de sa naissance, devait être le mot de Gœthe mourant : « Plus de lumière ! »

Il était l'aîné de trois garçons dans une de ces familles de condition modeste où l'honnêteté fait le fonds de la vie, où le travail, qui est l'unique ressource, devient la loi de tous, acceptée par chacun avec courage et fierté, tandis que le dévouement des uns pour les autres resserre étroitement les cœurs. Il vit son père, qui était un homme d'autrefois, un homme faisant corps avec le devoir, il le vit peiner le jour et la nuit sans jamais murmurer. Il vit sa mère partager avec une admirable énergie son activité entre son ménage, son commerce et ses enfants. Intelligente et dévouée, c'est elle qui devait, au prix des plus cruels sacrifices, aider ses fils à passer de la noble condition du travail manuel à celle du travail intellectuel qui n'en diffère que par d'autres titres de noblesse. A ce foyer des rudes labeurs régnait une chaude atmosphère de tendresse qui favorisa chez le jeune Édouard l'éclosion d'une âme sensible et aimante, et, avec le lait de sa mère, il fut nourri de la foi.

Sa première enfance fut un rêve : il était docile, doux et affectueux. Tout petit il faisait la conquête des personnes qui le voyaient. Il alla, ce semble, jusqu'à faire, à l'école des sœurs de la Doctrine chrétienne, celle de cette impitoyable sœur Euloge qu'A. Theuriet, le premier camarade d'E. Bohn, nous représente dans la *Princesse verte* avec sa règle plate toujours prête à châtier un coupable. Comme Édouard n'avait pas commis d'autre crime que de se prendre d'une affection très vive pour sœur Euloge et de la séduire par la grâce de sa mémoire dans la récitation des dialogues, il faut croire que jamais la terrible règle ne tomba à ses pieds.

E. Bohn entra à l'âge de huit ans au collège de Bar où il fit toutes ses études. Il y fut du commencement à la fin un élève brillant. En huitième, il remporta d'emblée tous les premiers prix; de là il marcha chargé de couronnes

(1) Notice en retard d'une année.

jusqu'à la philosophie d'où il sortit avec toutes les premières nominations, après avoir été se faire recevoir bachelier à Paris. Il ne se contentait pas de ce que ses professeurs lui apprenaient; en quelques années il dévora la bibliothèque de la ville, sans épargner un volume. Mais s'il avait toujours un livre à la main, à table comme à la promenade, il n'y tenait pas les yeux obstinément fixés; il les en levait pour regarder par delà la page imprimée; ainsi il s'ouvrit peu à peu à l'amour de la nature et voulut vivre avec les arbres autant qu'avec les livres. Par une supplique en vers il décida son père à acheter un jardin où il prit l'habitude d'aller passer tout le temps qui lui restait en dehors des classes; c'est là qu'il lut Lamartine d'une seule haleine.

Un vieux prêtre, qui l'a connu enfant, s'écria en apprenant sa mort: « Édouard! C'était l'ange de notre paroisse! » On avait rarement vu à cet âge prier aussi bien. Parmi les enfants de chœur, dont il était le modèle, il remplissait le rôle de cérémoniaire. Chez ses parents il avait installé dans le coin d'une chambre une chapelle où il réunissait ses camarades ignorants pour leur faire le catéchisme. Sa première communion amena chez lui un redoublement de piété qui éveilla sa première vocation, la vocation religieuse. Pendant cinq ans, il n'eut plus qu'un vœu, celui de devenir prêtre un jour.

Cette vocation s'effaça pour faire place à celle de l'enseignement, puis reparut plus tard et faillit l'emporter. Mais en réalité les deux ne se combattaient pas, elles se prêtaient plutôt un mutuel concours dans une sorte d'émulation fraternelle qui devait faire triompher la plus forte, car ce n'étaient que les deux formes d'une même vocation. En effet, lorsqu'E. Bohn songea pour la première fois à l'enseignement en rhétorique, il nous dit qu'il y vit tout de suite « un sacerdoce laïque ».

Au sortir des classes, appelé à choisir, il s'y prépara religieusement. Un journal de jeunesse, qui nous fait assister à ses délibérations émues avec lui-même et qui nous révèle tant de sérieux uni à tant d'élévation morale, nous attache profondément à cette nature. Il ne voit qu'une chose: tout homme a un devoir à remplir envers la société, et ce devoir le moment approche où la société va être en droit de le réclamer de lui. En présence de cet intérêt supérieur, celui de son propre avenir disparaît entièrement. Ce qu'il cherche, c'est comment il pourra se rendre le plus utile à ses semblables. Pour cela, il s'interroge lui-même sur ses dispositions; il consulte non seulement ses aptitudes, mais encore ses goûts et son caractère, et comme il est chrétien, il passe la veillée des armes devant l'autel du Dieu qui réjouit la jeunesse. Après y avoir juré de ne jamais faire du devoir sacré un vil métier, il se relève en disant: *Sursum Corda!*

Ayant reconnu que ce qui l'attirait en même temps à l'état ecclésiastique et au professorat, c'était des deux côtés la perspective d'une vie divisée en deux parts, dont l'une est employée à chercher la vérité et l'autre à l'enseigner, mais s'effrayant pour son cœur trop porté à se répandre en affection au dehors du fardeau de l'austérité cléricale, il s'était décidé pour l'enseignement où il nous dit qu'il trouvait d'abord la vie d'étude, puis l'enseignement lui-même, c'est-à-dire une prédication, moins noble, moins sublime que l'autre, mais une prédication, un sacerdoce amoindri, il est vrai, mais un sacerdoce.

Il avait compté sans les objections et les obstacles que ses parents devaient lui opposer, et qu'il lui fut impossible de surmonter au premier moment. Il dut se résigner à entrer à titre d'essai dans l'enregistrement. Cette vie de bureau

qui endort l'esprit lui parut insipide et l'atmosphère de fiscalité qu'on y respire lui fit craindre qu'à la longue le cœur ne s'y desséchât. Aussi mesurait-il strictement le temps au surnumérariat, gardant la meilleure part de sa vie pour ses études et ses rêves.

Il méritait qu'on eût pitié de lui. Au bout d'un an il enleva le consentement paternel et partit pour Paris. Il entra à Sainte-Barbe et redoubla sa rhétorique à Louis-le-Grand. En moins de deux mois ce pauvre petit élève d'un collège de province sut rejoindre les lauréats du concours général : il fut second en grec, et bientôt après premier en discours français. A la fin de l'année il était reçu à l'École Normale.

Quand il y entra, en 1854, il eut une heure d'enivrement, et cela se conçoit : c'était la réalisation de tous ses rêves. Malheureusement il y arrivait à un mauvais moment : l'esprit y était étroit et la discipline tracassière ; or la contrainte était la chose dont devait le moins s'accommoder la nature d'E. Bohn : il ne tarda pas à en sentir l'action paralysante sur ses facultés ; la tristesse le prit, puis le découragement qui alla à certaines heures jusqu'à l'angoisse. « Je souffre d'autant plus, dit-il, que je me fais une plus haute idée de mes devoirs ; tout est sérieux pour moi, je ne donne rien au hasard ; aussi suis-je accablé quand mes efforts n'aboutissent pas. » La deuxième année une détente se produisit dans son existence de Normalien. En le nommant sous-bibliothécaire, on lui avait presque rendu la liberté. Au milieu de tous ces volumes auxquels il s'attacha bien vite, il goûta une véritable félicité qui ne fut troublée qu'une fois, le jour où on vint saisir dans son tiroir un Béranger et un A. de Musset, qui se trouvaient pourtant à côté d'une *Imitation* de J.-C. ; il fut consigné, mais ne s'en montra qu'à moitié fâché, car la réputation de soumission et de régularité dont il jouissait parmi ses camarades menaçait de devenir gênante, et cet éclat produisit bon effet. Avant de quitter l'École il eut une grande joie : M. Ravaisson, devant qui il avait fait une leçon, avait reconnu en lui des qualités de professeur : « Voilà ce que j'ai toujours ambitionné qu'on pût dire de moi, écrit-il alors, car je tiens à être professeur avant tout. »

Il voulait l'être, et il y pensait sans cesse, car il ne croyait pas que pour le devenir, ce fût assez de suivre les cours d'une École, il s'appliquait à former en lui le professeur par une culture continue de tout son être intellectuel et moral. Il avait trouvé son modèle tout en entrant à l'École, et c'était Ozanam. Dès lors son unique ambition avait été, non pas de le copier, mais de l'imiter de loin ; « Ozanam, nous dit-il, m'a montré l'application vivante de l'amour à la profession que j'ai embrassée et m'a fait voir comment le souci des âmes transfigure l'enseignement. »

Le modèle en face de lui, il lui fallait un guide qui l'aidât à s'en rapprocher. Le premier qui se présenta fut le P. Gratry avec les *Sources* de la logique et la *Connaissance de l'âme ;* il se laissa conduire par lui.

Enfin il rencontra Maine de Biran, et le livre des *Pensées* lui causa une agréable surprise : à travers l'âme de ce philosophe il aperçut l'image de la sienne propre. « Il m'a semblé que je me lisais moi-même : c'était un étonnement à chaque page d'y trouver un nouveau trait de mon caractère et de mon esprit. » A partir de ce jour il fit des *Pensées* son livre de chevet. Ce ne sont là que quelques indications très rapides sur le travail intime qui se fit chez lui pendant son séjour à l'École.

Nous ne pouvons le laisser quitter cette maison sans dire comment son

penchant à aimer et à se dévouer trouva à s'y satisfaire. Il y forma des amitiés qui furent pour lui la source de joies qui remplissent sa correspondance de leur écho vibrant. Il ne s'était encore lié qu'avec deux camarades, quand il écrit : « L'École, triste jusque-là pour moi, change d'aspect. » Plus tard, quand le cercle se fut élargi, il dit : « Nous formons une petite société où la confiance que nous avons les uns dans les autres nous permet de nous épancher sans crainte, où les mêmes goûts, les mêmes croyances établissent l'intimité la plus parfaite : c'est un grand bonheur. » Il nous apprend ainsi que ce qui rendit si étroite et si forte l'union de ce groupe d'amis, ce fut la communauté de la foi. Ils étaient quatre ou cinq, pieux, ardents, zélés. D'un tel accord de sentiments et d'un pareil concours de bonnes volontés devait naître une belle œuvre de charité. Membres d'une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, ils allaient déjà le dimanche visiter les pauvres. Bientôt ils résolurent d'établir une Conférence qui se recruterait parmi les élèves des lycées et des écoles et qu'ils baptisèrent en conséquence du nom de *Notre-Dame des Ecoles*. Leur but était double : propager la charité et en même temps par elle apporter un remède à la plaie contagieuse de l'immoralité dans l'internat dont le spectacle les navrait. Quoique leur aumônier, qu'ils avaient oublié de consulter, eût traité leur entreprise d'insensée, il ne lui fallut pas même un mois pour réussir. « Je suis heureux en ce moment au delà de toute expression, écrit E. Bohn, il me semble enfin que je prends possession de la vie. » Ils organisèrent un sermon de charité qui fut prêché par l'abbé Freppel, attira une foule nombreuse dans la vieille église de la Sorbonne, dont Paris avait oublié le chemin et valut à la jeune conférence d'être installée, par le doyen de la Faculté de théologie dans une des salles de la Sorbonne, au cœur même de l'Université.

E. Bohn sortit de l'École Normale avec l'idée arrêtée de se présenter à l'École d'Athènes ; il y était encouragé par plusieurs de ses professeurs et par M. Beulé. Depuis deux ans qu'il portait ce projet dans son esprit, il avait choisi et médité un sujet d'étude dont son imagination s'enchantait ; il le prenait dans la littérature chrétienne des premiers temps en Grèce, afin de pouvoir observer dans une première rencontre la lutte si intéressante au point de vue philosophique de l'esprit païen et de l'esprit chrétien.

Pour se préparer au voyage d'Athènes E. Bohn avait besoin plus que jamais de Paris. Il obtint d'y rester deux années sans place. C'est alors qu'il pénétra dans le monde de l'art, en vivant beaucoup dans les musées. En même temps le développement philosophique de sa pensée faisait des progrès considérables.

S'étant ouvert à la théologie dans des conférences privées que l'abbé Hugonin, le directeur de l'École des Carmes, avait organisées pour lui et ses camarades, il éprouva un bonheur extraordinaire à lire la *Première lettre du P. Lacordaire à un jeune homme sur la vie chrétienne*, qui acheva de déchirer le rideau qui lui cachait les rapports de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel dans le domaine de l'intelligence.

Presqu'à la même date il vit s'entr'ouvrir un autre voile, celui qui enveloppait encore pour lui la philosophie. Cette nouvelle joie lui fut donnée par le cours de M. Lorquet qu'il suivait à la Sorbonne, et auquel il dut de nouer des relations précieuses avec un homme d'une valeur exceptionnelle. A ce contact, il se renouvela complètement. Il s'aperçut que jusque-là il n'avait rien compris à la vie intellectuelle, et que celle-ci était à recommencer de tout point pour lui. Quoique les difficultés qui l'attendaient fussent grandes, il n'hésita pas,

disant « qu'il faut tout souffrir pour son avancement dans la vérité, que rien ne saurait vous arrêter quand il s'agit de l'ordonnance de toute une vie d'homme et de l'accroissement de sa fécondité dans le milieu où elle doit se développer ».

Le retour d'une maladie d'estomac, qu'il avait eue quelques années auparavant, et qui cette fois fut aggravée par des épreuves de toutes sortes vint interrompre son travail et le forcer à renoncer à l'École d'Athènes. Le médecin en désespoir de cause l'envoya à la mer; il s'y installa dans une petite chambre, une vraie cellule de dominicain, nous dit-il; cette comparaison s'offrait tout naturellement à lui qui venait chercher là, avec les moyens de refaire sa santé, la solitude qui lui était nécessaire pour examiner la vocation religieuse qui l'avait ressaisi, d'autant plus fortement, qu'aux sollicitations intérieures, qu'avait fait naître sa coopération très active depuis deux ans à l'œuvre des catéchismes populaires, s'ajoutaient les appels du dehors : deux chefs de congrégations établies lui avaient fait presque simultanément des ouvertures en ce sens. La retraite qu'il fit dans une grotte de la falaise, et à laquelle nous devons plusieurs méditations philosophiques d'une rare beauté sur l'Evangile de saint Jean, le confirma dans l'idée qu'il était appelé, mais lui permit, en attendant que l'heure soit venue, d'acquitter sa dette envers l'Université.

Sa santé rétablie, il demanda une chaire de logique et l'obtint à la rentrée de 1859. On le nomma au lycée de Châteauroux. Arrivant au professorat, il avait choisi l'enseignement de la philosophie, d'abord parce que c'était celui qui pouvait le mieux satisfaire ses goûts, et ensuite parce qu'il le regardait comme celui de tous qui offre la plus haute utilité, non seulement à cause des questions importantes qu'il traite, mais encore à cause de l'âge des élèves auxquels il s'adresse et qu'il a pour mission de préparer à leur entrée dans la vie. Il commença par aimer beaucoup ses élèves : « Où est-ce, dit-il, qu'on a besoin d'amour, si ce n'est lorsqu'il s'agit d'attirer les âmes au vrai, au beau et au bien? » En même temps il s'appliquait à réhabiliter la philosophie par tous les moyens dont il disposait, à la relever de tous les mépris sous lesquels il souffrait de la voir humiliée. Chargé du discours de la distribution des prix, il le fit servir à rendre éclatante la nécessité du cours de philosophie. A la rentrée suivante il réussit à force d'énergie à faire rétablir dans son intégrité le programme de sa classe que le proviseur avait mutilé de son autorité propre. Mais ce n'était pas assez pour lui d'être professeur de philosophie, il voulait avoir une vie de philosophe, vivre de la philosophie, se développer et grandir en elle, afin de développer en lui tout ce qui fait l'homme. « Je ne me suis pas donné à la philosophie pour deux heures par jour, dit-il, je me suis donné à elle pour tous les moments de ma vie, je l'ai établie maîtresse de mon existence. » Il étudiait, il réfléchissait et son esprit avançait toujours.

Le zèle de sa religion n'avait éprouvé aucun ralentissement du fait du changement de milieu. En prenant possession de sa classe, E. Bohn s'était promis, à côté de l'enseignement qu'il donnerait à la jeunesse privilégée que l'Université est chargée d'instruire, de réserver partout où il irait une part de son dévouement à la jeunesse déshéritée, aux enfants pauvres et aux jeunes gens des ateliers. Au printemps il offrit au lycée, qui accepta, de lui fournir un précicateur pour la retraite de la première Communion et il fit venir son ami, le prieur du Couvent des Frères-Prêcheurs à Paris. Ce fut un enthousiasme

indescriptible; en trois jours la maison tout entière, directeurs, maîtres et élèves, fut soulevée par cette parole forte et suave à une hauteur incomparable. E. Bohn, invité à rendre compte de cette prédication, en fit son premier article de journal.

L'hiver d'après personne ne le vit plus, il cachait dans la retraite les sérieuses douleurs de la plus grande crise morale de son existence, celle qui amena la chute de ses croyances religieuses. Nous touchons ici à des souffrances trop intimes pour y appuyer. Mais plus les choses sont délicates, plus il faut mettre de précision dans le peu qu'on en dit. Voici donc sur ce point l'exacte vérité. Il se sépara du dogme catholique, mais il resta croyant et chrétien ; on peut même trouver qu'il devint plus chrétien que par le passé, car, dans un christianisme individuel d'une singulière puissance, il s'attacha de toute la force de son âme à la personne du Christ et à l'Évangile.

A cause de sa santé de nouveau ébranlée, il dut demander un congé d'un an, après lequel il fut chargé en 1862 de la classe de logique au lycée de Mâcon. Pendant que la ville de Mâcon était sous l'impression d'un discours qu'il avait prononcé sur la *Solitude*, entendons la solitude morale, le recueillement de l'âme et qui avait eu un succès prodigieux, on rétablissait l'agrégation de philosophie. Il alla courir les risques de ce concours où il fallait se mesurer à un Lachelier et revint à Mâcon, avec son titre d'agrégé, dans sa classe, à laquelle on venait de restituer son nom de classe de philosophie.

Quelques mois après, en janvier 1864, on le nomma à Amiens, où il resta sept ans. Ce fut la période la plus brillante de sa carrière universitaire.

Il trouva au lycée d'Amiens la classe qu'il souhaitait depuis longtemps : un auditoire nombreux dont il nous dit que le seul aspect l'enchantait, et quelques élèves de première qualité. A son arrivée sa position fut assez délicate vis-à-vis de ses élèves auprès desquels il avait le grand tort de prendre la place de l'excellent professeur, plein de talent et de zèle qu'ils venaient de perdre. Mais, sans leur faire oublier celui qu'ils regrettaient à si juste titre, il parvint, en s'y donnant tout entier, à gagner à son tour leur confiance. Alors ils l'écoutèrent suspendus à ses lèvres ; on sentait des disciples qui s'attachent à un maître. Pendant ce temps les élèves de Mâcon le pleuraient et ne voulaient pas être consolés ; une lettre de l'un d'eux, qui était tombé sur un fragment d'une conférence de son ancien professeur, nous montre ce chagrin avec une effusion touchante : « Je vois un journal ; j'y lis votre nom : mon cœur bat bien fort oh ! oui bien fort ; je dévore. Quelle joie pour moi de retrouver les idées de mon maître chéri ! Mais, hélas ! ce n'était qu'un résumé de cette parole que j'aimerais tant entendre encore ! Et puis, et puis, cela je ne l'entendrai pas de votre bouche. Oh ! pourquoi n'êtes-vous plus à Mâcon ? Comme j'irais vous entendre développer les grandes idées qui font tant de bien et nous élèvent si haut ! » Quelques-uns des jeunes gens qui reçurent sa parole à cette date-là la gardèrent toujours et lui en apportèrent le témoignage jusqu'à sa mort. C'est que ce n'était pas un maître ordinaire. Un jour il avait écrit : « Le professeur n'est-il pas apôtre presque autant que le prêtre lui-même ? » On entendait dans sa parole, qui sortait d'une conviction si profonde, l'accent particulier auquel se reconnaît l'apôtre. Il croyait à la vérité, et convaincu qu'elle est dans tous les esprits, il commençait par la cultiver au plus intime de lui-même, puis il allait la chercher dans les jeunes intelligences où elle se cache, pour l'y faire éclore. La philosophie qui naissait de « ce travail vivant, de ce vrai travail de labou-

reur occupé à féconder un sol riche en semences de vérité » était elle-même toute palpitante de vie. C'était la philosophie vivante de la conscience, celle que Descartes a inaugurée et que Maine de Biran a pratiquée, celle qui s'enfonce dans les profondeurs de la conscience pour en ramener au grand jour le moi vivant et le Dieu vivant, celle qui pose en face de toutes les fatalités du monde la seule chose qui puisse tenir tête aux fatalités, la personne. Cette philosophie, E. Bohn, l'animant partout du souffle de l'Évangile, l'élevait à la région de l'amour où elle se dilatait.

Un tel enseignement était à l'étroit dans une classe de lycée. Un champ plus vaste ne tarda pas à lui être ouvert. Amiens, rivalisant avec Paris, organisa des *Lectures publiques*. E. Bohn fut un des premiers mis en avant. Ce fut lui qui, à la fin de 1864, présenta les Lectures au public par deux articles qui parurent dans le *Journal d'Amiens*, où, après avoir esquissé d'un trait rapide leur histoire, il en montrait le caractère et le rôle dans le temps présent. Chargé d'une des premières lectures, il avait choisi un grand sujet, celui de l'*Ame humaine dans l'histoire ;* cette leçon eut un succès éclatant : salué à l'entrée par la foule qui emplissait la salle de l'Hôtel de Ville, religieusement écouté et couvert d'applaudissements par l'élite de la société d'Amiens, à la sortie accablé de félicitations, le lendemain le jeune conférencier jouissait d'une soudaine renommée ; et A. Theuriet, son camarade de Lorraine, qui se félicitait de l'avoir rejoint en Picardie pour assister à ce triomphe, en rendait compte dans un article plein de poésie. La seule chose dont E. Bohn fut content, c'est qu'il lui sembla qu'il y avait eu des cœurs touchés. Mais il est rare que le bien se produise sans que la guerre éclate. La ville d'Amiens était livrée à une influence ennemie de l'Université ; la jalousie fit rage et on mena partout une campagne contre les philosophes. Le lecteur attaqué, négligeant de se défendre lui-même contre de fausses imputations, se contenta, avec une rare présence d'esprit, de charger les Pères de l'Église de prendre la défense de Platon rabaissé, de la philosophie grecque méprisée et de l'antiquité païenne méconnue. Les Pères gagnèrent la cause avec éclat. Une deuxième lecture, sur le sujet de *Descartes*, accueillie avec autant d'enthousiasme que la première, eut comme elle l'honneur de provoquer une polémique où E. Bohn jeta un bel article intitulé la *Confusion de la religion et de la philosophie*. Toutes les colères finirent par tomber devant la calme raison qui leur était opposée et la paix fut signée.

L'Académie d'Amiens ouvrit ses portes au brillant professeur, qui y fit entrer avec lui l'*Alma parens*, en prononçant l'éloge de l'*Esprit de l'éducation universitaire*. Le discours du directeur qui le recevait était tout retentissant des succès de son talent ; il nous montre de quelle forme splendide se revêtaien dans leur saisissante originalité les larges et puissantes idées du jeune philosophe, il nous fait sentir le souffle de l'inspiration poétique qui enlevait sa pensée jusqu'aux plus hautes régions où elle planait étincelante, il nous livre toutes les grâces de ce style séduisant, au charme de cette plume toujours élégante et à l'entraînement de cette parole ardente, nous laissant tout pénétrés de l'émotion qu'elle communique.

On s'expliquera le mécontentement que manifesta le public, quand il apprit l'hiver suivant qu'E. Bohn ne se ferait pas entendre dans les séances de l'Hôtel de Ville qui recommençaient. Huit jours après que le ministre en personne, M. Duruy, l'avait encouragé à continuer dans la voie où il s'était distingué, il

avait reçu du ministère un ordre formel qui lui retirait l'autorisation de parler. Le silence fut rompu au bout d'un an, à la distribution des prix, par un important discours sur la *Volonté*, et l'interdiction fut levée. Puis comme si l'on voulait se dédommager d'avoir été privé de son éloquente parole, on l'appela à la porter devant deux auditoires nouveaux.

Quoiqu'il eut tout fait pour s'en défendre, on lui avait confié le cours de littérature dans l'enseignement des jeunes filles qui s'organisait à Amiens et contre lequel s'était levée une cabale qui tentait de le faire échouer. L'*Univers* s'était mis de la partie, mais la plume de Veuillot en rencontra une au *Journal d'Amiens* qui sut plusieurs fois de suite lui donner la riposte. Les jeunes filles et les jeunes femmes, sans se troubler des batailles qui se livraient au dehors à propos d'elles, venaient chaque fois plus nombreuses goûter le charme de la littérature, en écoutant ces leçons, fécondes en larges aperçus, en analyses délicates et profondes, en rapprochements hardis et puissants, où le professeur projetait sur les choses littéraires toutes les lumières réunies, celles de l'histoire, celles de l'art, et celles de la philosophie. Le succès croissant de ce cours fit redoubler la persécution souterraine dirigée contre lui. E. Bohn alla droit son chemin. La seconde année, quand il voulut se retirer, ayant besoin de loisir pour un travail personnel, les sollicitations les plus honorables vinrent le contraindre à continuer.

Depuis quelque temps déjà il revenait à ses oreilles que les Facultés le réclamaient. En attendant, le recteur de Paris, sur le choix du ministre, l'appelait trois années de suite à la Sorbonne pour y donner des Conférences dans les Soirées littéraires. La première fut faite sur *Michel-Ange*. E. Bohn offrait au public parisien la primeur de ses poésies qu'il avait retrouvées un mois auparavant restituées par un texte italien récent dans leur authenticité et leur intégrité. De cette découverte il avait tiré un parti qui permit à sa conférence de soutenir à Paris le succès de celles d'Amiens. La seconde annoncée sur *Socrate artiste* fut empêchée au dernier moment par des raisons de santé. La troisième, qui eut lieu le 17 janvier 1870, eut à triompher, pour se faire écouter, de la surexcitation d'une salle à laquelle se communiquait la fièvre de la rue. Elle y réussit, et, avec le sujet de *Gœthe*, elle sut, aux rumeurs de la guerre, faire applaudir la paix. Dans l'intervalle de ces deux échappées à la Sorbonne, E. Bohn avait été élu à l'unanimité directeur de l'Académie d'Amiens.

Si nous avons indiqué les sujets principaux traités par E. Bohn devant le public, c'est parce qu'ils indiquent le grand mouvement de pensée dont ce déploiement de parole n'était que la manifestation extérieure. E. Bohn ne choisit pas ses sujets; ils lui sont imposés par le développement de son esprit qui suit une marche continue. L'objet de toutes ses études et de toutes ses réflexions à Amiens, c'est l'âme humaine; après avoir étudié cette âme dans l'exercice de ses puissances, ce qui était l'affaire de son cours du lycée, il l'étudie dans ses transformations successives, qu'il suit à travers l'histoire de l'humanité ou qu'il cherche à saisir dans le raccourci énergique que présente la vie de quelques individus supérieurs, de manière à mettre en lumière la loi du progrès de l'âme. La leçon sur l'*Ame humaine dans l'histoire*, qui commence par nous faire apercevoir l'âme comme une lueur dans le lointain de son enfance, nous en montre la facile et riante jeunesse à Athènes où elle devient lumière, intelligence et parole, puis la laborieuse virilité à Rome où elle est force et volonté, et enfin le plein épanouissement avec Jésus qui, par son

sacrifice, lui donne l'amour. A partir de lui l'âme est sollicitée entre deux vies qui se la disputent, la vie païenne et la vie chrétienne. La Renaissance cherche à mêler ces deux sèves et à les faire fleurir. C'est cette grande lutte du naturalisme et du mysticisme, et cette tentative hardie de conciliation qu'E. Bohn étudie avec les conférences sur Descartes, sur Michel-Ange et sur Gœthe, et il trouve dans l'existence de Gœthe la réalisation de l'idéal humain, la vie pleine, totale et harmonieuse.

La guerre vint tout interrompre. Le patriotisme de ce cœur vaillant s'enflamma dès la première heure dans un article qui portait fièrement en titre : *Les Lorrains de 1870*, et quand la garde nationale fut appelée à défendre la ville d'Amiens, E. Bohn dit adieu à sa jeune femme et à ses deux enfants, et partit pour la bataille.

A la rentrée de 1871, E. Bohn demanda et obtint un congé, afin de préparer ses thèses. Ayant besoin de s'appartenir entièrement, il vint s'installer à la campagne et dans la solitude. Il n'y fut dérangé que par la maladie qui pendant plus d'une année l'empêcha de travailler. Débarrassé d'elle, il se mit à l'œuvre. C'est de ce jour que date ce qu'il appelle le développement réfléchi de son esprit, succédant au développement spontané qui s'était produit à Amiens. Il se fit par une série d'expériences d'idées dans tous les domaines. E. Bohn travailla d'abord sur le sujet de la *Conscience*, étudiant celle-ci dans la série des êtres où elle se développe. Il embrassa ensuite le vaste sujet de la *Synthèse* qui devait le conduire à déterminer la méthode générale en philosophie, la méthode intégrale, et qu'il commençait par envisager sous ses aspects multiples, partant des phénomènes physico-chimiques et considérant la synthèse dans toutes les manifestations de la vie physique, morale et sociale. Les idées qu'il s'appliquait à dégager étaient celles de l'unité, de la continuité, de l'harmonie.

Mais, pendant que sa pensée s'exerçait sur cette riche matière philosophique, élaborant lentement les idées, il arriva qu'au moment même où sa thèse allait sortir de ce laborieux enfantement, elle s'écroula, et du même coup démolit l'esprit qui l'avait portée en lui, le faisant tomber en ruines. Que s'était-il passé? Il s'était produit chez le philosophe un travail lent de dégénération qui l'avait éloigné peu à peu de la métaphysique pour le mener à la science ; c'était une conversion complète du subjectif à l'objectif. Son attitude en face de ce désastre apparent fut simple et courageuse : il regarda les débris de son esprit qui gisaient à terre, trouva que ce n'était pas trop de cinq années pour en être arrivé à un résultat de cette importance, et dit : « Maintenant, il s'agit de travailler à la régénération, de tout instaurer, pensée et vie, par une nouvelle méthode et sur une nouvelle base. » Prenant pour programme cette formule : *Instaurare omnia in natura*, il poussait, comme dans *Faust*, ce cri : Nature ! Nature !

Il ferma le livre que, la veille encore, il lisait, assis au fond de la gorge qui se creuse dans le côteau de Fontenay ; il ouvrit ses deux yeux, ses deux oreilles et ses deux mains pour tout regarder, tout écouter et tout toucher autour de lui. On le rencontra alors qui fouillait le sol avec le marteau du géologue, qui analysait la plante sur place, qui retournait dans les bois voisins la vase des étangs pour y surprendre le grouillement de la vie. Transportant des animaux dans une mare artificielle qu'il avait faite dans son jardin, il instituait sur eux une série d'observations ; dans une mansarde de sa

UC BERKELEY LIBRARY

petite maison, il essayait des expériences de chimie. Mais, tout philosophe âgé de quarante ans qu'il était, il s'apercevait qu'en face des choses de la nature, il n'était qu'un enfant. Sans fausse honte il se remit à l'étude, et alla demander aux maîtres de la science de l'introduire dans ce monde nouveau ; pour cela, il ne s'adressa ni aux livres de seconde main, ni même à ceux de première main ; il approcha du savant lui-même et ne se contenta pas de recevoir son enseignement dans le cours où il le donne, il pénétra dans le laboratoire ; c'est ainsi qu'étant devenu d'abord l'élève, le disciple de C. Bernard, il aidait P. Bert à tenir l'animal sur lequel le physiologiste opérait; c'est ainsi que, scrutant le tissu vivant dans ses cellules les plus profondes avec la même ardeur qu'il avait mise jadis à scruter la conscience dans ses replis les plus cachés, il exerça son œil sur les préparations histologiques de M. Ranvier, de manière à devenir bientôt très habile dans l'art du microscope; c'est ainsi que, s'étant voué particulièrement à l'étude de l'embryogénie où, avec un rare instinct des destinées de la science, il avait reconnu tout de suite qu'est son avenir; la plupart du temps seul élève de M. Dareste, il vit sortir une légion de monstres plus réussis les uns que les autres d'un nombre incalculable d'œufs qu'il cassait avec lui. En même temps il fréquentait les amphithéâtres de l'École de médecine, les cliniques de la Salpêtrière et de Sainte-Anne; il n'oublia qu'une chose, de prendre ses inscriptions ; un beau matin, il se fût trouvé médecin... sans s'en douter ; plus tard, il regretta bien des fois cette négligence.

Mais s'il ne rapportait de là aucun titre nouveau, il sentait que son esprit y avait pris un développement viril. Il en revenait absolument convaincu qu'il n'y a qu'une psychologie possible, la psychologie scientifique, objective, expérimentale. Et le problème qui venait de se résoudre pour lui sur le terrain de la psychologie, il le voyait se poser le même partout, et partout destiné à recevoir la même solution par le rétablissement des choses sur leur véritable base, la science. Mais s'il voulait que la science fût ramenée à sa place et à son rôle, il ne songea jamais à l'interroger sur les vérités qu'elle n'a pas les moyens d'atteindre et que chacun reste libre d'embrasser dans la foi à toutes les possibilités; jamais non plus il ne comprit qu'on eût l'idée de faire prendre à la science sur le monde une domination qui serait une tyrannie tout aussi bien qu'une autre. Le vrai point de vue universel restait toujours à ses yeux le point de vue esthétique, le seul où tous les éléments naturels de la vie puissent espérer s'unir librement et se fondre dans une harmonie supérieure. Pour conclure sur cette dernière transformation de la pensée d'E. Bohn, disons, que, détaché des dogmes de la métaphysique, il garda l'esprit philosophique.

Il tenta alors la synthèse de toutes les connaissances qu'il avait acquises et de toutes les idées qu'il s'était formées pendant que son esprit avait accompli les trois phases de son évolution. Cette œuvre d'une puissante envergure philosophique se retrouve dans ses papiers.

Malheureusement la vie est plus difficile encore que la pensée à établir sur une nouvelle base. E. Bohn ne put franchir l'obstacle qui avait arrêté sa carrière. Il avait réédifié un homme nouveau sur l'ancien, mais il n'avait pas refait ses thèses; l'enseignement supérieur du reste n'était pas encore disposé à cette date-là à faire bon accueil à la psychologie purement scientifique qu'il lui eût apportée. D'autre part, sa situation d'esprit lui avait suggéré des scrupules de conscience qui lui faisaient une loi de ne pas reprendre l'enseigne-

ment de la philosophie dans les lycées. Écrivant à un ami, il s'en explique de la façon suivante : « Il n'y a pas ici de sectaire refusant, en vertu de croyances opposées, d'enseigner tels ou tels dogmes; il y a simplement un homme de science lié, par cette conscience intellectuelle que crée l'évidence et qu'on ne peut violer plus que l'autre, à une méthode qui n'a rien en soi de subversif mais que les programmes formels de l'enseignement secondaire, tel qu'il est constitué aujourd'hui, repoussent. » Quelques réflexions de lui retrouvées ailleurs donnent à penser que, les programmes eussent-ils été hors de cause, il eût hésité encore, retenu par ces convenances toutes morales qui tiennent à l'état des consciences, à prendre charge d'âmes, entendons d'âmes de jeunes gens. On lui indiquait bien un biais : présenter tous ces dogmes comme l'expression de la croyance universelle, en se désintéressant lui-même d'une adhésion explicite. Mais il répondait : « Ce biais ne saurait me convenir; je n'ai jamais pu, je ne pourrai jamais prononcer une parole qui n'ait la pleine approbation de ma conscience. » Désirant vivement sortir de l'inactivité officielle, et tenant à l'enseignement, parce que c'était la seule chose à laquelle il se fût jamais reconnu propre, il essaya à plusieurs reprises d'y revenir par une autre voie que celle de la philosophie, mais, au lieu de l'y aider, on laissa son zèle s'immobiliser dans un congé illimité, ce qui lui créa une existence très dure. Personne ne peut se douter de toutes les souffrances qui la déchirèrent : désespéré de ne pouvoir se rendre utile par aucun service public, privé du bonheur d'enseigner, condamné à vivre solitaire et séparé de ses amis, après avoir consenti sans hésiter à tous les sacrifices que la sincérité de sa conscience avait exigés de lui, il eut encore le chagrin de sentir qu'il n'avait pas été compris. M. Littré fut peut-être le seul qui lui donna raison.

Il se regarda toujours comme appartenant à l'Université et ne cessa jamais de compter sur un retour généreux de la vie qui lui permettrait de rentrer dans le rang d'où il lui avait été si pénible de sortir. En tout cas, il avait la ferme volonté d'apporter un jour d'une façon ou d'une autre quelque chose à la communauté; c'est dans cet espoir que, prenant la tâche qui s'offrait à lui, l'éducation de ses enfants, il avait fait de cette œuvre privée une expérience dont il attendait des résultats qui pussent tôt ou tard lui donner quelque autorité pour intervenir dans les questions de l'éducation publique qu'il avait toujours devant les yeux. Un recueil d'observations très précieuses pour la psychologie de l'enfant et de nombreux ouvrages pédagogiques en préparation forment la plus grande partie de ce qu'il a laissé d'inédit.

Si la recherche de la vérité et l'amour de l'éducation furent les deux passions de cette vie, elle fut ouverte à tout le reste des choses. Partout où il avait été, E. Bohn avait voulu habiter à la campagne, afin de vivre dans une perpétuelle communion avec la nature qu'il aimait infiniment. Il en comprenait le langage et jouissait de tous ses spectacles. Marcheur intrépide, il voyageait à pied, le sac au dos; il avait suivi le littoral de la Manche, parcouru en tous sens le Berry et le Mâconnais, heureux de se rencontrer ici avec Lamartine, là avec G. Sand, et il avait recommencé, en prenant Gœthe pour compagnon de route la campagne de 1792 en Argonne. De Fontenay-aux-Roses, il se portait d'un versant à l'autre de la vallée de la Bièvre, et allait jusqu'à Port-Royal-des-Champs constater que ce qui a manqué précisément aux solitaires, c'est la beauté et la grâce que donne la nature. Pour entretenir en lui la souplesse, il s'était exercé un peu dans tous les métiers, y montrant autant d'ingéniosité

que d'adresse ; quand il quittait son cabinet, c'était pour aller revêtir une blouse d'ouvrier, monter à son établi ou descendre à ses outils de jardinage. Il se mettait tout entier dans la plus petite des choses qu'il faisait et l'on était surpris quelquefois des hautes leçons qu'il savait tirer du travail le plus vulgaire en apparence. Il cherchait à embellir la vie par l'art ; il aurait voulu être entouré de chefs-d'œuvre et, dans la mesure où il le pouvait, il ornait sa modeste habitation qu'il souhaitait le soir emplie de musique, car il était musicien dans l'âme. Si ce n'était trahir un secret, il faudrait ajouter que dans l'intimité son cœur s'épanchait en de délicieuses poésies.

Il devait à cette variété qu'il y introduisait de rendre sa vie agréable pour ceux qui avaient le bonheur de la partager. Tout chez lui, le sérieux, les principes, savait prendre une aimable aisance. Doué d'un généreux besoin d'expansion, il faisait profiter tout le monde autour de lui de ce qu'il savait et de ce qu'il sentait ; sa conversation si nourrie respirait un grand charme ; elle était une des joies de la vie en commun qu'il s'appliquait à développer, cherchant à rapprocher la famille de l'idéal qu'il nous fait connaître lui-même par ce qui suit : « Je ne vois rien de plus beau qu'un groupe d'âmes se soutenant mutuellement, se soulevant les unes par les autres et montant *ensemble* autant que faire se peut à la perfection morale. »

Mais ses belles et généreuses idées tendaient à se propager au delà de la famille. Par la familiarité amicale de ses rapports avec l'homme du peuple, il s'efforçait, dans le rayon où pouvait s'exercer son influence, d'améliorer l'esprit et les sentiments ; par des articles publiés dans les journaux de la localité, il éclairait d'un trait de lumière la discussion et l'élevait à la hauteur des principes désintéressés de la droite justice. Républicain depuis 1848 et libéral en tout ordre de choses, il n'avait jamais varié dans ses opinions qu'il déclarait hautement.

La maladie vint bouleverser les treize dernières années de son existence sans qu'il se laissât jamais accabler ni assombrir par elle. Des crises où la douleur était angoissante le prenaient sans qu'il pût s'y attendre, le laissant ensuite quelquefois pour des mois dans l'état de santé le plus pénible ; il finit par ne plus pouvoir sortir. Son courage ne cessa d'être à la hauteur de l'épreuve et il arriva à dominer le mal à un point incroyable. Pendant que l'artério-sclérose accomplissait prématurément son œuvre de vieillesse, il restait jeune. Jeune de figure, il étonnait un médecin qui le soignait en lui disant son âge. Jeune d'intelligence, il étudiait toujours, curieux de toutes les opinions nouvelles, et sans cesse préoccupé de renouveler chez lui celles qui en avaient besoin ; contrarié dans son travail, il se consolait de ne pas pouvoir faire la chose qu'il aurait voulu en en faisant une autre ; il gardait ses livres et son crayon sur son lit, afin de profiter de la première accalmie. Enfin il restait jeune de cœur, offrant aux siens une exquise fraîcheur d'affection. Quand l'ouragan d'une crise était calmé, quelle sérénité d'âme ! et quelle suave douceur dans les entretiens avec ceux qui l'entouraient ! Il avait écrit ceci de Pascal qu'on ne peut s'empêcher de lui appliquer : « La maladie, qui chez d'autres développe des sentiments aigus, durs et repoussants, chez lui développait des sentiments doux, tendres, attirants. »

Il trouvait une consolation à toutes ses souffrances dans les joies que lui offrait l'œuvre de l'éducation de sa plus jeune fille, qui réunissait en elle les plus rares qualités de l'intelligence et du cœur. Une maladie, que rien n'avait

fait prévoir, vint arracher à sa tendresse cet être charmant. Le coup fut affreux pour lui, il y succomba. Si nous soulevons ici le voile dont cette grande douleur demande à rester enveloppée, c'est que nous n'aurions pas fait connaître tout entier celui dont nous retraçons la vie, si nous n'avions laissé apercevoir de loin cette belle âme de jeune fille, cette âme de femme, épanouie aux vivifiantes clartés de l'éducation que ce père qui les aimait si parfaitement donnait à ses enfants. Respectant le sentiment qui le faisait se révolter quand on osait lui attribuer plus de mérite qu'il ne s'en reconnaissait lui-même, et ne voulant oublier aucune des influences qui se réunirent pour faire croître et fleurir cette plante rare, nous nous bornerons à dire que celui qui avait poursuivi par l'effort et le rêve de toute sa vie l'idéale harmonie de la nature humaine, tint sous ses regards de père, de philosophe et d'éducateur cette harmonie réalisée en un pur chef-d'œuvre, et qu'ayant vu cette merveille vivante lui échapper, il ne put faire autrement que de mourir. Auparavant il en avait fixé l'image en un *Souvenir mortuaire* qui fut sa dernière page écrite, page toute pénétrée de sa profonde croyance à l'immortalité, à l'immortalité que crée l'amour.

Son agonie fut épouvantable par la violence des douleurs physiques qu'il eut à endurer, mais magnifique par le calme avec lequel, pendant plusieurs jours, il envisagea la mort et par la beauté des sentiments que son approche lui inspira. Sa conscience s'humiliait devant les siens dans le regret ému des choses qu'elle lui reprochait. Son âme se répandait en paroles tendres par lesquelles il adoucissait la déchirante douleur de quitter la compagne courageuse et dévouée de sa vie d'abnégation et de sacrifice et les enfants qui lui restaient. Il pensait à ses amis, recommandant qu'on leur fît connaître à quel point il les avait aimés. Toutes les tristesses de sa carrière brisée se firent sentir dans le désir qu'il exprima que sa robe de professeur recouvrît son cercueil. Il priait, et disait : « Je veux qu'on sache que je meurs dans la foi. » Ferme jusqu'à la fin dans ses convictions, il fut heureux de voir, en ami seulement, le prêtre dévoué qui l'avait aidé à faire le bonheur de sa chère enfant disparue, et il lui confia avec une religieuse émotion ses dernières pensées ; s'il ne put rendre à certaines choses l'adhésion qu'il leur avait retirée, il fut en mourant ce qu'il avait été toute sa vie, un chrétien ; il demanda le crucifix et dit : « Je l'embrasse comme un dernier acte de foi : l'amour dans la souffrance. » Sur le fronton du monument de famille, dont il venait de terminer le projet, il faisait graver cette inscription prise dans les catacombes : ἐν ἀγάπῃ.

E. B.

Promotion de 1854. — HERVÉ (Aimé-Marie-Édouard), né à Saint-Denis (île de la Réunion), le 29 mai 1835, décédé à Paris, le 4 janvier 1899.

La vie, très belle et très pleine, que j'ai à remettre sous des yeux amis, est celle d'un homme qui n'a guère appartenu à l'École Normale ni à l'Université, puisqu'il y était à peine entré qu'il les abandonna l'une et l'autre sans retour, pour faire dans le journalisme et la politique la glorieuse école buissonnière qui a illustré son nom. J'expliquerai dans un instant cette infidélité, plus apparente que réelle, qui lui laissa toujours le regret d'une union à la fois désirée et manquée, mais je dois d'abord rappeler en quelques mots les origines d'Édouard Hervé. C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il était né d'un sang lorrain et breton.

Son père était professeur de mathématiques à Nancy sous la Restauration. Voltairien et libéral, comme beaucoup d'hommes de sa génération, cet universitaire crut sentir qu'il était mal vu en haut lieu et qu'il n'y avait plus pour lui aucune chance d'avancement dans la métropole ; aussi alla-t-il de lui-même au-devant d'une demi-expatriation en demandant une chaire dans la dernière qui nous restât de nos colonies d'Afrique. Il y professa plusieurs années avec succès et y laissa, quand il mourut, la réputation d'un homme droit, simple, d'une honnêteté rigide et scrupuleuse jusqu'à l'inquiétude ; un peu sec et froid dans les relations ordinaires de la vie. C'était en réalité un philosophe du XVIIIe siècle et de l'Encyclopédie, un fils de la Révolution et du premier Empire qu'il regardait comme issus l'un de l'autre et qu'il ne séparait pas dans sa pensée. Un peu plus d'élasticité dans l'Université de M. de Fontanes, une surveillance un peu moins étroite sur l'esprit public eussent donné une complète satisfaction à ses désirs. Les facultés réfléchies semblent avoir été chez lui plus développées, plus exercées au moins que les facultés imaginatives. Il aimait, il estimait surtout la science, la science positive et appliquée, il n'attachait de prix qu'aux certitudes, et cela était nécessaire à dire pour faire comprendre certains penchants de nature, très accusés et très persistants chez son fils.

Il avait épousé une personne qui, comme il arrive souvent en pareil cas, s'il est vrai qu'on se rapproche autant par les oppositions que par les affinités, présentait avec lui un assez vif contraste. Artiste distinguée et musicienne émérite, Mme Hervé, qui a vécu assez longtemps pour voir l'avenir justifier ses plus hautes ambitions maternelles, ajouta à l'instruction de ses trois enfants une part toute personnelle d'agrément, d'ornement et de goût.

Quand elle revint en France, avec eux, après la mort de son mari, Édouard, qui était l'aîné, avait déjà fait presque toutes ses classes à Saint-Denis. Il fut mis en troisième au lycée Henri IV à la rentrée d'octobre 1849, et, dès sa première rentrée, il s'y distingua, en tête de sa division, par cette supériorité de nouveau venu qui attire la curiosité et excite quelquefois la jalousie des anciens vainqueurs. Ils sentirent bientôt qu'ils avaient en lui un concurrent redoutable, et six mois ne s'étaient pas écoulés que leur premier dépit se changeait en sympathique et fraternelle admiration. Il avait obtenu au Concours général un de ces brillants succès, qui deviennent, dans un lycée, une gloire commune et qui transforment le rival victorieux en champion applaudi.

On l'attendait ainsi à chaque fin d'année et jamais il ne trompa les espérances qui reposaient sur sa tête. Il figure certainement avec Libert, avec Raoul Frary, avec Théodore Reinach, et quelques autres favoris de la fortune scolaire, parmi les lauréats qui ont plié, on peut le dire, sous le poids de leurs couronnes. Ce qu'il importe d'en retenir, c'est que, dès ses débuts, il se distingua des plus forts par une rare et originale universalité. Jamais on ne put craindre que son intelligence, également ouverte à toutes les études, se repliât, se confinât dans quelque spécialité préférée, qui en eût certainement rétréci l'envergure et ralenti l'essor. Le thème grec et les vers latins lui étaient aussi familiers — je dirais volontiers aussi agréables — que la composition française ou l'histoire. Il n'en devait pas toujours être ainsi, et l'histoire, institutrice des nations, institutrice peu écoutée, allait bientôt l'accaparer pour toujours. Mais à ses débuts, aucun exercice de classe ne lui était étranger ou indifférent. Son esprit s'attachait avec une égale facilité et un égal entrain aux diverses

branches de cette instruction préparatoire que l'on reçoit au collège. Il les cultivait toutes à la fois sans négligence comme sans fatigue, et il y avait acquis une telle supériorité que son nom était déjà cité par ses maîtres avec des éloges où il entrait je ne sais quelle conscience d'une prochaine égalité. Le fait est qu'ils ne le jugeaient ni ne le traitaient plus seulement comme leur élève, mais comme l'auxiliaire indispensable de leur enseignement. Ils lui faisaient répéter certaines leçons devant toute la classe et je ne crains pas de dire qu'on n'arrivait quelquefois à les bien saisir — tant la lucidité de son intelligence et la clarté de sa parole les rendaient sensibles — qu'après qu'il les avait expliquées. S'il est permis de s'attarder à des souvenirs, un peu familiers peut-être pour un obituaire, je rappellerai à ceux qui l'ont connu, qu'à la Saint-Charlemagne le proviseur, qui était alors Alfred de Wailly, le chargeait de composer les vers sérieux — et aussi les vers macaroniques — qui, avec le champagne traditionnel, constituaient la principale gaîté de la fête.

Ce fut surtout en 1854, dans son année de philosophie, sous l'excellent M. Gibon, que se révéla cette diversité d'aptitudes. On allait alors au Concours général dans quatre facultés : dissertation française (prix d'honneur), dissertation latine, mathématiques et physique. Hervé eut le prix d'honneur, le premier prix de physique, le deuxième prix de mathématiques, et, si je ne me trompe, le troisième accessit de dissertation latine. Il avait fait la sienne en vers, sorte de gageure qui nous remit en mémoire le tour de force d'un certain Greslou, célèbre dans l'Université il y a environ soixante-dix ans, et qui avait résumé en hexamètres, dignes de Lucrèce, toute la doctrine d'Empédocle.

La même année, Édouard Hervé était reçu le premier à l'École Normale, et il commença, dans une certaine mesure, à s'y spécialiser. La philosophie et l'histoire l'attiraient plus que la grammaire et les langues. La préférence qu'il manifesta dès lors pour elles lui valut, très marquée, l'affectueuse sollicitude de MM. Saisset et Chéruel. Malheureusement le séjour de l'École Normale et — il faut bien le dire — la façon un peu étroite dont les études y étaient conduites au commencement du second Empire — j'en attesterais au besoin le directeur actuel de l'École, M. Georges Perrot — ne pouvaient offrir que des satisfactions très relatives, même à un *cacique*, surtout à un *cacique* libéral qui dissimulait, sous une docilité apparente, la plus ferme indépendance d'esprit. On imposait aux élèves beaucoup de petites règles et de petites gênes qu'ils trouvaient fâcheuses et offensantes. Ils se révoltaient surtout contre un enseignement systématiquement rabaissé et timide, où l'étude de l'accentuation grecque leur semblait tenir une trop large place. Ils avaient pour maître de conférences latines un homme éminent, d'une érudition universellement proclamée, mais qui consacrait presque exclusivement son cours — sur Térence ! — à établir que *demum* était le superlatif de *de*. Trois élèves partirent, trois sur quatorze, plus du cinquième de la promotion. Hervé donna sa démission au mois de mai, avant la fin de sa première année. Je dois ajouter que les choses ne tardèrent pas à changer sous l'impulsion de deux maîtres, pourtant bien différents, Nisard et Sainte-Beuve, et que l'École put reprendre le cours de ses glorieuses destinées.

Il fallait vivre ! Chef de famille, protecteur naturel, non seulement de sa mère veuve, mais d'une sœur et d'un frère plus jeunes que lui, Hervé se rendit bravement compte des responsabilités que lui imposait sa rupture avec

l'École. Il passa brillamment sa licence et chercha ce qu'on appelle des leçons. Il était armé pour en trouver. Jamais jeune audacieux ne se lança, plus complètement muni et paré, dans les hasards de la vie. En même temps que ses études classiques l'avaient initié aux beautés et aux règles sévères de la grande littérature, son penchant personnel surveillé et dirigé dans la maison maternelle par celle qui voyait en lui l'espoir de toute une famille, l'avait conduit à donner aux arts d'agrément le peu de loisirs que lui laissait le travail. Il jouait bien du piano, il pouvait se risquer, dans l'intimité, sur le violon; même la danse et le cheval ne lui étaient pas inconnus; enfin, dans les années qui suivirent sa licence, il n'oublia rien de ce qui pouvait faciliter sa participation à la grande bataille humaine. Ainsi se révèlent, dès la vingtième année, deux tendances parallèles, et presque ennemies dans la conduite de cet ex-Normalien que la politique devait bientôt accaparer. Il finit par sacrifier celle des deux qui passe habituellement pour la moins sérieuse ; mais l'artiste et l'amateur éclairé des choses de l'art ne se résignèrent jamais, chez lui, à une complète et définitive abdication. Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'il apportât dans l'étude accessoire qu'il en fit la même réflexion, la même méthode, je dirais volontiers le même esprit philosophique et doctrinaire qui, de son adolescence à sa mort, caractérisèrent à la fois ses distractions et ses travaux.

Oserai-je rappeler, à cette occasion, une petite et inoffensive aventure dont il fut le héros ? Dans une promenade aux gorges de Franchart, son cheval ayant butté sur une souche, prit peur et fit un écart. Surpris dans un de ces moments où on laisse aller sa bête la bride sur le cou, Hervé sauta de sa selle et tomba sur l'herbe, très lentement, très doucement, par principes. Nous pensions qu'il allait remonter, avec le même calme et le même plaisir. « Mais non ! dit-il, un cheval qui a désarçonné son cavalier connaît sa puissance et il ne faut pas provoquer plus fort que soi ; je regagnerai Fontainebleau à pied ! » Cela peint l'homme. Il n'était déjà plus capable d'une étourderie, à plus forte raison d'une imprudence.

C'est à cette époque de sa vie qu'il enseigna le latin et l'histoire à M. Casimir Périer, aujourd'hui président de la République démissionnaire. Mais, en même temps, il donnait des articles à plusieurs journaux, notamment à la *Revue de l'Instruction publique*, où l'on retrouvait des traces de son active collaboration, et il se lançait résolument dans la politique qui fut chez lui, on l'a dit souvent, une vocation printanière. Il possédait, à vingt ans, toutes les qualités qu'elle réclame et chacun lui prédisait, de ce côté, le plus brillant avenir, *si quæ fata aspera.....*

Sa personne même y semblait appropriée, autant que son caractère. Rien de frivole, rien de heurté, chez ce jeune homme, rien de désordonné dans son attitude ou ses mouvements. Il se contentait d'aller son pas et d'exécuter avec modestie un dessein dès longtemps arrêté. Il l'aimait d'instinct, cette politique, qui devait plus tard lui apporter tant de déceptions et, après avoir mesuré les chances qu'elle lui offrait, il avait froidement décidé d'y faire son chemin.

Ce n'était pas chose facile, à l'aurore d'un régime qui était loin de répondre à son idéal et qu'une évidente prospérité matérielle défendait alors contre l'attaque encore timide de ses ennemis. Cependant Hervé n'hésita point ; les résolutions hardies n'avaient rien pour l'effrayer. Sentant sa force, il n'avait pas pris la politique comme une ressource, mais comme un art pour lequel on lui reconnaissait une aptitude marquée. Il était, dès le collège, un éphèbe

politique, un peu trop sérieux peut-être pour son âge, étonnant ses maîtres par sa solidité, les stupéfiant de temps à autre par ces éclairs précurseurs qui font dire d'un écolier : « Il ira loin ! »

Tandis que ses camarades ne songeaient encore qu'à s'amuser, il avait pris parti sur toutes les questions ; il avait son opinion faite et il n'en a pas changé. Peu de temps avant sa mort, il l'exprimait sous cette forme à la fois vieille et simple : « L'ordre et la liberté ! » La moitié de ce programme que ce fût la première ou la seconde, ne lui suffisait pas et il l'a déclaré dans tous les journaux où il a écrit. Il était pour la monarchie parlementaire et pour la constitution anglaise, avec retouches. Lorsqu'on nous parlait des grandes discussions de l'Assemblée Constituante et qu'on nous rappelait que le régime anglais avait alors chez nous trois partisans illustres, Mounier, Lally-Tollendal et Malouet, nous répondions en chœur : « Et Hervé ! »

Personne, même parmi les professeurs de politique, ne comprenait aussi bien que lui le mécanisme de ce gouvernement bizarre où se combinent sans explosion — chez nos voisins — les explosifs qui font sauter les continents. Il fallait, dans un couloir de l'École Normale, l'entendre parler de Guillaume III, des deux Pitt, de Burke, de Fox, de Sheridan, de Castlereagh, de Canning, de Robert Peel, de Palmerston et de Gladstone.

Des idées si nettes et si fixes, quand elles ne sont point une pose, révèlent une maturité précoce. Je n'en ai jamais vu d'aussi hâtive que celle d'Hervé. Et jusqu'à la dernière heure il est resté lui-même, en face de ses illusions perdues et de ses espérances détruites. Il a gardé sa foi. Ma dernière conversation avec lui me l'a montré tel que je le voyais à ses débuts, l'Hervé des anciens jours, dont la voie semblait toute tracée et dont l'avenir était devenu une sorte de prédiction banale dans la bouche de ses amis. Même fatigué, même courbé par la maladie, c'était toujours celui à qui nous prophétisions une grande destinée toute prochaine ; celui dont nous proclamions qu'il serait, au sortir du collège, ministre ou ambassadeur, plutôt ambassadeur, et qu'il ne pouvait être autre chose, ni moins.

Quarante ans ont passé sur cette camaraderie qui se croyait clairvoyante, et Hervé n'a été ni ambassadeur, ni ministre, ni conseiller d'Etat, ni même député ; c'est à peine s'il a été un instant conseiller municipal, bientôt dégoûté et remplacé. D'autres diront, ils ont déjà dit, quelle fut la cause principale de cette disgrâce qui le poursuivit dans tout le cours de sa carrière : ce n'est point mon sujet et je reviens en arrière par delà ces quarante années, aux heures de jeunesse et d'espoir.

Il s'essaya d'abord dans les parlottes, dites Conférences, qui florissaient à cette époque et qui offraient une manière de débouché à l'éloquence parlementaire comprimée au dehors. Mais ici les dates ont leur importance. Des hommes de trente ans s'escrimaient à la Conférence Molé, leurs cadets s'en tenaient à la Conférence La Bruyère, plus modeste en apparence bien qu'on y abordât les plus graves problèmes. Hervé s'y fit très vite remarquer et en fut le président, à son tour, après les Desjardins et les Larnac. En même temps, il faisait dans cette pauvre et hospitalière *Revue de l'Instruction publique* la connaissance de tous ces jeunes gens qui s'étaient réunis là pour mettre en commun l'effort presque gratuit de leur intelligence et de leur plume : Rigault, J. Weiss, Prévost-Paradol, Assollant, tous mal disposés contre

le second Empire, tous prêts à le combattre, comme on combattait alors, avec les plus fines armes de l'esprit. La plupart avaient déjà commencé.

Plus circonspect, sinon plus scrupuleux, et peu porté, de sa nature, à l'opposition systématique, Hervé hésitait, il déclina certaines propositions avantageuses qui lui vinrent du *Journal des Débats*, et consentit même à faire, pendant un certain temps, la chronique bi-mensuelle de la *Revue contemporaine*, qui ne pouvait point passer pour une ennemie du gouvernement. Celui-ci manifestait alors — ses décrets de 1870 en témoignent — certaines velléités de libéralisme. Hervé pensa qu'il ne fallait point les décourager et s'appliqua, pour son compte, à en tirer parti en les amenant à leur développement nécessaire. On peut dire, sans exagération ni témérité qu'il fut ainsi un des premiers promoteurs de la transformation politique qui se personnifia dix ans plus tard en M. Émile Ollivier.

Mais, dans l'intervalle, il s'était brouillé avec l'Empire, sans bruit, sans éclat, comme il faisait toutes choses et il était devenu un des collaborateurs dirigeants de ce mémorable *Courrier du dimanche*, qui eut une existence aussi éphémère que glorieuse. C'est de là que partirent les traits les plus envenimés contre un régime dont on ne voulait plus espérer aucun progrès et que les incohérences de la politique extérieure livraient sans défense aux attaques de toutes les oppositions coalisées. Au *Courrier du dimanche* supprimé succéda le *Journal de Paris* dont Hervé et J. J. Weiss se partagèrent la direction. Il eut, grâce à leur courte collaboration, un succès de vogue, et survécut à l'Empire mais sous la direction unique d'Hervé, ses deux fondateurs s'étant séparés au moment où le programme libéral du cabinet Émile Ollivier obtint de J. J. Weiss une adhésion et un ralliement auquel Hervé, plus incrédule, ne crut pas devoir s'associer. Cependant, le *Journal de Paris*, malgré son éclatante réussite, était condamné à périr.

La troisième République, née de circonstances tragiques, venait de s'imposer à notre pays. Hervé lui reprochait surtout d'être sortie d'une catastrophe nationale et d'une révolution devant l'ennemi. Il rappelait sans cesse l'exemple du peuple autrichien qui, au lendemain de Sadowa, s'était pressé, plus loyal et plus dévoué que jamais, autour de son Empereur. Certains épisodes du siège de Paris donnèrent corps aux inquiétudes que cette République lui inspirait, et à travers cette fièvre obsidionale à laquelle s'associait son patriotisme, il entrevit, avec son habituelle lucidité, le prochain avènement de la Commune. Aggravée pour lui par l'obligation de veiller sur de chères existences — sa femme venait de lui donner une fille — cette crise sanglante lui apporta des heures tourmentées et périlleuses pendant lesquelles son courage flegmatique ne se démentit pas un seul instant. Il continua à diriger et à publier son journal, malgré des menaces de mort suivies bientôt d'exécution, contre tous les journalistes que l'émeute victorieuse n'avait pas intimidés, et ne quitta Paris qu'à la dernière extrémité, lorsque la certitude et l'exaspération de la défaite prochaine transformèrent les insurgés en incendiaires et en assassins.

L'ordre une fois rétabli, il put croire qu'à la faveur du « pacte de Bordeaux » le vainqueur installerait en France un régime de transition qui irait progressivement de la république provisoire à la monarchie constitutionnelle. Mais son illusion ne fut pas de longue durée ; il comprit vite, à certains mots et à certains signes, la vraie pensée de M. Thiers ; il devina en même temps celle des ultra-royalistes, se rendit compte qu'il y avait entre l'une et l'autre une

irréductible antinomie, et s'appliqua dès lors à mettre ses amis en garde contre des espérances qu'il ne partageait plus. Ce fut l'origine d'un léger refroidissement entre Édouard Hervé et quelques monarchistes de marque ; la clairvoyance irrite ceux qui ne veulent pas voir.

L'événement justifia bientôt ses prévisions. M. Thiers inclina ostensiblement vers la république définitive et ce ne furent pas seulement les ultras qui se séparèrent de lui. Légitimistes et orléanistes, unis et fusionnés pour la première fois, l'attaquèrent en masse compacte et le 24 mai vit sa chute.

Ici se produisit un assez curieux phénomène. Bien que les amis et la politique d'Édouard Hervé fussent décidément au pouvoir, leur triomphe momentané lui créa une foule de soucis et d'embarras. Il entendit rester le maître dans son journal : on lui en voulut de cette prétention, on lui suscita des concurrences, qui jouirent de toutes les faveurs et le *Journal de Paris* se supprima de lui-même devant cette étrange hostilité. Sa disparition, plus heureuse pour Édouard Hervé que son succès, le libéra de certaines ingérences et, après avoir donné au *Journal de Genève* quelques correspondances qui firent sensation, il put enfin réaliser son vœu le plus ancien et le plus cher : fonder et avoir un journal à lui. *Le Soleil*, à un sou, vint au monde et s'empara progressivement d'une très grosse clientèle.

On sait ce qu'il fut, un journal royaliste, mais indépendant des royalistes eux-mêmes, surtout un journal modéré, libéral, toujours courtois dans la contradiction et la polémique, un journal dont je ne dirai rien de trop en affirmant qu'il donna à toute la presse le bon exemple, aujourd'hui oublié. La réputation d'Hervé s'en accrut, l'estime et la considération universelles lui furent acquises. *Le Soleil* prospéra au delà de tout ce qu'on avait espéré. Son fondateur devint un des avocats-consultants de la monarchie, un conseiller ferme et fier sous son inaltérable politesse, quelquefois un conseiller incommode à force de franchise, toujours dévoué de cœur et d'âme, jamais complaisant ni flatteur.

Il ne marquait pas plus que de raison ses dissentiments, encore moins ses ressentiments. Discret et contenu par tempérament autant que par volonté, il savait dissimuler ses doutes quand il jugeait superflu de les exprimer. Seulement, on les devinait et il n'en fallait pas davantage pour lui aliéner, dans son propre parti, les politiciens extravagants qui croient tout facile et possible.

Averti, par certaines affectations de froideur ou de raideur, des résistances que provoquait la sagesse de ses pronostics, il se tint un peu à l'écart, se bornant à donner dans *Le Soleil*, ces consultations en quarante lignes qui faisaient autant d'honneur à sa prévoyance d'observateur qu'à son talent d'écrivain. Il fut, à cette époque de sa vie, le maître inconstesté de l'article court, du résumé définitif qui caractérise une situation ou ferme une crise. Sa devise était : brièveté et clarté. Elle lui assura, dans toute la presse, une autorité reconnue par ses adversaires eux-mêmes et qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Si doué qu'il fût, comme artiste de langage et de plume, il ne voulait pas qu'on mît dans un article politique trop de littérature, ni même trop de chaleur. Il se défiait, en pareille matière, autant de l'éloquence que de la poésie. Il soutenait que toute image déformait et dénaturait la pensée, l'altérait en tout cas, la livrait au lecteur nécessairement excessive ou diminuée, lui ôtait de sa justesse ou de sa force. Ce culte de l'idée toute seule et toute nue, mais avec

ses contours et ses nuances, fut vite apprécié à sa valeur, et l'Académie française le dédommagea des déceptions politiques d'un parti dont il partagea les disgrâces, sans en avoir partagé les fautes.

Une très brillante élection lui assura le fauteuil du duc de Noailles. Son discours de réception est une des pages les plus délicates qu'on ait écrites sur Mme de Maintenon et sur son panégyriste. M. Maxime Ducamp, qui lui répondit, mit très haut son bagage de journaliste et ses études d'historien réunies en un volume sous ce titre modeste : *Une page de l'histoire d'Angleterre*, suivi bientôt de la *Crise irlandaise* qu'il publia étant déjà académicien.

Il eut l'occasion de faire, quelques années plus tard, le rapport annuel sur les prix de vertu, et rarement la vertu a trouvé un interprète mieux qualifié pour en signaler les avantages et en célébrer les mérites.

Mais déjà la maladie l'avait touché. On remarquait en lui, sous son calme apparent, des indices d'une nervosité surexcitée sans doute par la violence qu'il se faisait pour la dominer ou la contenir. La nature lui avait donné un caractère concentré, dont il dut souffrir dans cette dernière période de sa vie. Il s'était fait une loi de ne jamais se livrer qu'à demi, même dans le plus sûr commerce de l'amitié, laissant à l'affection clairvoyante le soin de deviner ce qu'il aimait mieux ne pas dire, et lui sachant gré d'ailleurs quand elle avait deviné juste.

Il fut entouré des soins les plus assidus et les plus tendres. Sa femme et ses deux enfants se multiplièrent autour de lui, avec un dévouement attentif dont l'ingéniosité lui fit longtemps illusion à lui-même. Ils l'accompagnèrent dans tous les pèlerinages de santé que prescrivirent les médecins. Mais ni le doux climat de la Vendée, ni un essai de cure en Allemagne ne purent avoir raison des crises arthritiques qui menaçaient périodiquement sa vie. Après une légère amélioration qui leur avait presque rendu l'espérance, le mal remonta, le cœur se prit — ce cœur qui avait toujours été si vraiment généreux — et il expira à Paris, entre leurs bras, le 4 janvier de l'année dernière. Il montra, jusqu'à ses derniers moments, le courage du philosophe qui s'est senti condamné depuis longtemps et pour qui la mort n'a jamais été une inquiétude.

Le jour de ses obsèques, quelques journaux amis se posèrent une question : cet homme, auquel ni la fortune ni les honneurs ne manquèrent et qui avait si grandement honoré sa profession, avait-il bien rempli sa destinée ? On crut pouvoir dire qu'il s'était arrêté à moitié chemin dans sa marche et qu'il n'avait pas servi son pays comme il l'eût voulu et comme il le méritait. C'est évidemment dans les grandes charges de la politique qu'il s'y fût employé ; mais les événements le trahirent.

Lorsqu'il sortit de l'École, l'Empire autoritaire ne pouvait l'attirer, il se tint à l'écart, défiant sans provocation. Lorsque ce même Empire se proclama libéral, la plupart de ses amis y entrèrent. C'était le temps où M. Thiers montrant du doigt les ministres, dans l'hémicycle du Corps législatif s'écriait avec conviction : « Mes opinions sont assises sur ces bancs ! » On offrit à Édouard Hervé la préfecture de Bordeaux ; il la refusa, croyant peu au lendemain. Puis vint la République, la République de son parti et de ses amis ; mais là encore, il se heurta, je l'ai dit, à des préventions, à des hostilités même, qui le découragèrent de la politique active, pour laquelle il semblait né. A cette République en succéda une autre dont tout son passé lui interdisait l'entrée, et c'est ainsi que se perdirent, sans donner tout leur fruit, des facultés exceptionnelles dont

l'intimité connaissait l'étendue et dont le grand public commençait à soupçonner la valeur.

En réalité, la lutte des intérêts et des passions n'avait pas laissé beaucoup d'illusions à ce spectateur sans parti-pris qui avait pour premier principe de ne jamais s'en faire accroire à lui-même. Il ne voulait pas être dupe de ses préférences personnelles, et quoiqu'il tînt fermement pour la monarchie libérale, peut-être, dans le secret de son âme, avait-il fini par mettre la liberté au-dessus de la monarchie. Je me persuade qu'il les considérait comme inséparables ; mais je ne puis oublier qu'à une époque lointaine, lorsqu'il cherchait encore sa voie, ou plutôt, lorsque l'ayant déjà trouvée, il rêvait aux moyens de la suivre, sans déviation ni erreur, il n'avait admis, pour tout ornement, dans son cabinet de travail, qu'une lithographie *exemplaire* : c'était le portrait de Washington.

A. CLAVEAU.

Promotion de 1855. — TARATTE, né à Metz le 23 septembre 1833, décédé à Evreux le 5 décembre 1899.

Issu d'une famille universitaire et d'origine lorraine, dont le souvenir est encore vivant et honoré dans la malheureuse ville, Taratte fut dirigé par son père vers la carrière de l'enseignement. Il fit ses débuts en 1854, à l'âge de vingt et un ans comme professeur adjoint de mathématiques au lycée de Bourges. Mais élevant plus haut son ambition, il entra à l'École Normale en 1855. Après de courts séjours aux lycées de Laval et de Bar-le-Duc, reçu agrégé de mathématiques en 1861, il fut alors nommé professeur au lycée d'Evreux. C'est dans cette ville qu'il devait parcourir tout le reste de sa carrière, goûter les joies de la famille, et boire aussi aux coupes amères.

En 1873, il perdit la compagne à laquelle il s'était uni neuf ans auparavant, et sur lui retomba la tâche d'élever ses quatre jeunes enfants. Il s'y consacra de toute son âme, en même temps qu'aux devoirs de sa chaire, et cette famille devint l'honneur et la parure du déclin de sa vie.

Mais une autre grande douleur lui était réservée. Un de ses fils, sorti de l'École Polytechnique, lieutenant d'artillerie, se fit un devoir de prendre part à l'expédition de Madagascar. Nous le vîmes partir plein de joie et d'espérance ; mais toute cette flamme généreuse devait s'éteindre dans les marais de Majunga. Frappé à mort par la maladie, sans même avoir vu le feu de l'ennemi, le brillant officier n'eut pas la triste joie de finir au milieu des siens. Il succomba sur le bateau qui le ramenait en France, et il dort aujourd'hui son dernier sommeil au fond des mers.

Profondément atteint par cette catastrophe, séparé successivement de tous ses enfants qui se dispersèrent suivant la commune et inexorable loi, Émile Taratte connut une vie austère et retirée. D'une bonté, d'une douceur, d'une indulgence pour tous qui ne s'est jamais démentie, son humeur avait pris la teinte mélancolique que les événements lui avaient apportée. Il a trouvé sa consolation dans l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs de professeur, dans l'amour des siens, dans l'espérance, aujourd'hui réalisée, de voir un de ses fils continuer sa mission universitaire et les vieilles traditions de sa famille, et aussi dans la haute estime où l'ont tenu ses collègues et ses concitoyens. Appelé par le suffrage des uns et des autres au Conseil académique de Caen et au Conseil municipal d'Évreux, il a justifié l'attente de tous dans l'accomplissement de ces

mandats. S'il a joui pendant peu d'années de sa retraite universitaire, il eut du moins ce bonheur de disparaître brusquement, sans souffrance, sans passer par les maux et les déchéances de la vieillesse.

PORCHON.

Promotion de 1861. — NEYRENEUF (Vincent), né à Brioude le 2 avril 1841, décédé à Caen le 21 juin 1899.

Neyreneuf appartenait à une famille universitaire. Son père, qui était principal de collège, le fit entrer, aussitôt bachelier, comme maître-répétiteur au collège de Tournon. Élèves et surveillant différaient à peine d'âge : c'était une difficulté de plus dans une situation difficile par elle-même, où les meilleurs esprits courent risque de se décourager et de s'aigrir. Les hautes qualités de Neyreneuf le préservèrent du double danger; il était dès lors armé de cette belle humeur inaltérable, l'un des dons les plus heureux de son caractère, et la plus sûre défense contre les petites misères de la vie.

Il vint ensuite à Paris achever ses études dans une des grandes institutions du Marais qui faisaient la force du lycée Charlemagne. Il y rencontra Jenot qui se préparait, comme lui, à l'École Normale; les relations de bonne camaraderie, nouées entre eux, se resserrèrent encore à l'École et formèrent une amitié solide et durable que les hasards de l'existence ne purent affaiblir.

Depuis le temps lointain déjà où nous longions gaiement ensemble la rue d'Ulm, pourquoi me fut-il donné si rarement de revoir ce joyeux visage au rire communicatif, de serrer cette main loyale, toujours amicalement tendue? Tant d'exubérance de santé physique et morale pour aboutir à une fin si brusque ! La nouvelle de sa mort frappa d'un douloureux étonnement tous ceux qui l'aimaient, autant dire tous ceux qui l'avaient connu.

Nous surtout, ses camarades d'École, qui lui tenions par des liens si chers, nous déplorions la disparition de l'ami dont la constante gaieté avait charmé nos années de vie commune. Nous savions, mieux que personne, quel cœur délicat battait sous cette robuste enveloppe, et de quelle bonté intérieure ce sourire accueillant était le reflet.

A sa sortie de l'École, Neyreneuf enseigna la physique successivement aux lycées de Vendôme (1864), de Besançon (1865), de Nevers (1867) et enfin au lycée de Caen (1869). Peu de temps après il épousait la fille du savant doyen de la Faculté des sciences, Isidore Pierre, qui a laissé un nom illustre dans la science. Caen devint ainsi sa patrie d'élection ; et, s'il la quitta quelques mois pour aller à la Faculté de Grenoble (1879), il y revint bientôt avec bonheur pour s'y fixer jusqu'à la fin de ses jours.

C'est à Caen que Neyreneuf avait composé « sur le rôle, dans les phénomènes électriques des substances isolantes en contact avec des corps conducteurs », sa thèse de doctorat soutenue avec succès devant la Faculté des sciences de Paris en juin 1875. On y remarquait déjà les qualités d'observation ingénieuse et de prudente expérimentation qui devaient distinguer ses travaux.

Professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen pendant vingt ans (1879-1899), Neyreneuf y remplit à la perfection tous les devoirs de son noble métier : l'enseignement public, l'éducation consciencieuse de ses élèves et les recherches personnelles se partageaient son labeur.

L'esprit à la fois très solide et très fin de Neyreneuf faisait de lui un excellent maître : ses leçons vives, nettes, substantielles unissaient à la sûreté de la doctrine l'agrément de la forme. Ses auditeurs l'appréciaient fort et lui savaient gré du soin qu'il prenait pour les tenir au courant des acquisitions nouvelles d'une science en perpétuelle et rapide évolution.

Plein de sollicitude pour ses élèves, Neyreneuf dirigeait leurs efforts, surveillait leurs progrès et s'attachait surtout à leur apprendre ce qui importe le plus, la manière de travailler. Que de témoignages touchants sont venus après sa mort se joindre à l'hommage de la foule qui suivait pieusement son cercueil, et ont apporté à sa famille les preuves émues du bien si largement fait par celui qu'elle pleure !

Les recherches personnelles de Neyreneuf s'étendirent à plusieurs questions d'un grand intérêt. Plus de soixante notes ou mémoires, publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, dans les *Annales de Chimie et de Physique*, dans le *Journal de Physique*, dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, dans le *Bulletin de Société linnéenne de Normandie*, attestent son activité scientifique. Elle s'est particulièrement appliquée à l'électricité qui lui inspira le sujet de sa thèse (*Ann. de Chim. et de Phys.*, 5e série, tome V; 1875), aux flammes dont il étudia en détail certaines propriétés curieuses et à l'acoustique pour laquelle il gardait une véritable prédilection : il y trouva la matière de ses plus importants mémoires.

Au cours de ses études sur les flammes (*Ann. de Chim. et de Phys.*, 5e série, tome XXV; 1882), il fut conduit à réaliser une flamme sensible remarquablement simple. Tyndall avait mis en évidence la sensibilité des flammes à certaines vibrations sonores et il avait montré le parti que l'on en pouvait tirer dans mainte investigation. La flamme que Neyreneuf réussit à obtenir avec un vulgaire bec Bunsen présente une sensibilité et une constance qui en font un réactif acoustique précieux.

Il mesura les distances auxquelles la flamme cessait d'être rabattue par les vibrations émanant d'une source donnée et différemment transmises. Il étudia ainsi (*Ann. de Chim. et de Phys.*, 6e série, XXII; 1891) la propagation du son dans des tuyaux cylindriques étroits, ou mieux, comme il le dit, l'écoulement du son par ces tuyaux, le phénomène obéissant à la loi qu'a établie Poiseuille pour l'écoulement des fluides par les tuyaux capillaires.

Dans de nouvelles recherches sur les flammes (*Ann. de Chim. et de Phys.*, 6e série, XVIII ; 1889), Neyreneuf prouva que le tuyau de caoutchouc amenant le gaz à la petite flamme d'un harmonica chimique est le siège de vibrations tout comme un tuyau ouvert, et que, selon le point où on le pince, on obtient le son fondamental de l'harmonica ou le silence. Si le gaz arrive par un piston creux à l'intérieur d'un cylindre en verre, muni d'un ajutage au bout duquel brûle la flamme, l'expérience devient plus facile et plus instructive, l'harmonica pouvant rendre alors l'octave grave et même la double octave grave du son fondamental et la flamme présentant des stratifications caractéristiques.

En utilisant les vibrations produites dans le tuyau porte-vent d'une anche libre, Neyreneuf effectua une série d'expériences (*Ann. de Chim. et de Phys*,, 6e série, IX ; 1886) sur l'importante question de la vitesse du son dans les vapeurs, expériences qui avec les vapeurs inflammables d'éther ou d'alcool offraient de réelles difficultés.

Neyreneuf étudia encore les vibrations des membranes (*Ann. de Chim. et*

de Phys., 6e série, XIII ; 1888), ainsi que les vibrations circulaires des cordes (*Mémoires de l'Acad. de Caen* ; 1896). Il effectua enfin une longue série de recherches expérimentales sur les tuyaux sonores (*Ann. de Chim. et de Phys.*, 7e série, V ; 1895 ; XII ; 1897 ; et XVI ; avril 1899).

Ce fut son dernier travail. La maladie, qui le terrassa tout à coup, l'enleva peu après. Fin brutale, mais heureuse. Il est mort assez tôt pour n'être frappé d'aucune de ces pertes cruelles qui sont comme la rançon de la vieillesse. Ses jours s'écoulèrent paisibles dans la douce intimité du foyer domestique : il avait une femme charmante, dévouée, aussi distinguée de cœur que d'esprit ; ses nombreux enfants faisaient sa joie et son orgueil ; il était entouré de vieux amis tels que Gasté et Zévort, ses anciens camarades d'École. Il goûta jusqu'au bout le bonheur que l'on peut connaître en ce monde, celui que donnent l'étude et la famille, les seules sources de félicité humaine où ce sage ait voulu puiser.

Jules VIOLLE.

Promotion de 1862. — PELLERIN (Arthur-Théophile-Pierre), né le 19 avril 1843, à Basse-Goulaine (Loire-Inférieure), décédé en 1898.

Il fit ses études au lycée de Nantes, et fut successivement élève à l'École Normale 1862-65, chargé de cours de physique au lycée Napoléon III, à Bastia, 1865-66, chargé de cours de physique au lycée de Nîmes, 1866-67, chargé de cours de physique au lycée de Rennes, sept. 1867-mai 1868, professeur de physique au lycée de Rennes, mai 1868-déc. 1868, professeur de physique au lycée de Bourges, déc. 1868-sept. 1871, professeur de physique au lycée d'Avignon, sept. 1871-avril 1873.

En 1873, ayant hérité de ses parents une certaine fortune, il donna sa démission et vint habiter à Nantes, où il comptait de nombreux amis. En avril 1876, il fut chargé du cours de physique à l'École de plein exercice de médecine et de pharmacie, qui venait d'être organisée, et conserva cette fonction jusqu'en 1883. Très intelligent, mais d'un tour d'esprit quelque peu paradoxal, doué d'un esprit d'analyse qu'il poussait à un degré peut-être excessif, Pellerin, grâce à son extrême bonté et à sa parfaite aménité, était bien vu de tous ; toujours prêt à obliger, il ne craignit pas d'exposer sa fortune pour rendre service à des amis et vit ainsi ses dernières années attristées par des embarras financiers. Il avait été adjoint au Maire de Nantes de 1881 à 1885, et venait d'être nommé Directeur du Jardin des Plantes (1898) lorsque la mort l'emporta.

Promotion de 1864. — LUSSON (John-Frederic), né le 29 novembre 1839 à Niort, décédé à La Rochelle, le 30 juillet 1899.

Son père, professeur au lycée de Niort, avait épousé fort jeune une jeune fille anglaise, Cécile Collier, dont la famille était venue chercher en France un climat plus doux. De là ce prénom de forme anglaise, de là aussi quelques traits de physionomie et d'extérieur, quelques traits aussi de caractère, très connus de ceux qui l'ont fréquenté et qui, du reste, n'étaient qu'à son honneur.

Il fit toutes ses études au « Collège Royal » et au « Lycée » de Niort avec cette application tranquille et peu hâtive qui fut la sienne pendant toute sa vie.

Jamais Lusson n'a perdu son temps; jamais il n'a eu la prétention de le dévorer. Il fut, à vingt ans, pourvu des fonctions de maître d'études au collège de Cosnes-sur-Loire. Moins d'une année après, il fut appelé au même titre au lycée de Poitiers et il y resta trois ans, très attaché à ses devoirs et se préparant, avec le soin minutieux qu'il apportait à tout, aux examens de l'École Normale.

Mes premiers souvenirs de lui remontent à cette époque. C'était un grand jeune homme, très aimable déjà, très agréable causeur, d'une élégance sobre mais surveillée et irréprochable, méthodique, consciencieux, mais sans raideur et d'une grande aisance au contraire en quelque société qu'il se trouvât et de quelque soin qu'il fût chargé. Son proviseur d'alors mettait dans les notes relatives au jeune répétiteur les lignes suivantes : « M. Lusson est doué d'excellentes qualités. Il a de la douceur et de la fermeté dans le caractère. Il dirige fort bien ses élèves, dont il se fait aimer et respecter. Il est animé des meilleures intentions et je crois qu'il pourra faire plus tard un *excellent* professeur... » L'événement n'a nullement démenti ce pronostic, que mon père, professeur alors à Poitiers, portait de son côté sans hésitation. Il aimait fort le jeune maître d'études, qui n'était pas de ceux qui évitent les professeurs, soit par timidité, soit par un sentiment moins humble. Il causait souvent avec Lusson soit sous les ombrages de la promenade de Blossac, soit dans les environs de Poitiers, qui sont charmants. Je les entends encore devisant des avantages et des charmes du professorat. C'était très sérieux : « ... Et puis il y a les vacances », ajoutait le jeune maître d'études, très gravement, pour jeter la note gaie; et ce fut toujours sa manière, un peu britannique, de la jeter.

En 1863, Lusson obtint de se faire nommer au lycée Saint-Louis pour pousser plus vivement qu'il n'avait fait jusque-là la préparation à l'École Normale. Son proviseur du lycée Saint-Louis rendait de lui le même témoignage que celui du lycée de Poitiers : « Je certifie que M. Lusson s'acquitte parfaitement de ses fonctions de maître-répétiteur; qu'il est studieux, *très bien élevé*, respecté des élèves et qu'il a toute l'aptitude morale aux fonctions de l'enseignement. »

Lusson fut nommé élève de l'École Normale supérieure, le 11 août 1864. Il était temps. Lusson ne s'est jamais pressé; mais il ne s'est jamais laissé mettre en retard d'une façon fâcheuse. Il était l'homme qui arrive à temps; mais qui use toujours de tout le temps auquel il a droit.

Les trois années d'École accomplies, sans qu'il crût nécessaire de se faire recevoir agrégé juste au sortir de l'école, car la vie est longue, il fut nommé chargé de cours au lycée de La Rochelle. Il était très satisfait de cette nomination. Passant à Poitiers pour se rendre à son poste, il me disait qu'il ne souhaitait rien que d'y rester. Je n'en crus pas un mot. Je ne savais pas encore à quel vrai sage j'avais affaire. Il devait y rester jusqu'à sa retraite et jusqu'à sa mort. Lusson était l'homme d'un seul poste, et jamais le désir de voir et l'humeur inquiète ne le tourmentèrent.

Il réussit du premier coup à souhait. Il aimait son métier, il aimait sa science, jusqu'à trouver un plaisir physique, me disait-il, aux manipulations de physique et de chimie qu'il faisait avec une précise lenteur et une adresse élégante, de ses mains longues et soignées. Je le retrouvai trois ans après, ayant été nommé chargé de cours, moi-même, au lycée de La Rochelle. Professeur très apprécié, il était un camarade charmant. Littéralement, il était

l'âme douce, conciliante et agréablement malicieuse de nos réunions. Déjà il était très recherché des salons rochellois et en était l'agrément, et n'était pas sans contribuer à leur bon ton comme à leur élégance.

Avec son application tranquille, mais réelle sous son apparente nonchalance, il s'était fait recevoir agrégé en 1871. « Il suffit de l'être à trente ans, nous disait-il avec douceur. Il n'est pas ridicule de l'être avant; mais c'est peut-être un peu indiscret. » Il ne se portait pas de lui-même aux excès de travail; mais on le fit travailler. On lui demanda des conférences. Il en fit, qui, je m'en souviens, étaient charmantes. Il alternait, à l'Hôtel de Ville, avec Fringnet, avec Laugeron, professeur d'histoire, maintenant à la retraite, et il fallait reconnaître que la parole du physicien était tout aussi littéraire que celle du brillant professeur de rhétorique et du grave et chaleureux professeur d'histoire. C'était le bon temps. Moi, j'écoutais; ce fut un rôle que j'aimais toujours. Je n'ai pas pu le garder indéfiniment. Je regrette assez souvent mon métier d'auditeur de Lusson à l'Hôtel de Ville de La Rochelle. D'aucun métier je ne me suis acquitté aussi consciencieusement et aussi agréablement que de celui-là.

Aux conférences s'ajouta une autre œuvre qu'également on imposa à sa modestie et à son détachement. Il créa le laboratoire municipal d'analyses de la ville de La Rochelle, institution trop nécessaire en cette ville de commerce et qui lui manquait. Il fut, de plus, chargé de la direction du Jardin botanique, sans compter la présidence de la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, et les fonctions de membre du bureau d'administration du lycée et les fonctions de membre du bureau d'administration des Écoles normales primaires, etc. Le travail ne lui manquait pas et c'est à cela qu'il faut attribuer qu'il n'ait donné aucune publication. Il se dépensait en choses d'utilité pratique et actuelle. Personne ne saurait lui en faire un reproche.

Il vivait ainsi, infiniment aimé de ses élèves, de ses collègues, de ses compatriotes et très populaire dans une ville où tout ce qui n'est pas né très exactement dans le pays même est assez difficilement adopté et, à l'ordinaire, passe indéfiniment pour étranger. Il aurait pu être conseiller municipal et même général, peut-être plus s'il l'avait, même modérément, désiré. Mais il était passionné de modération et fanatique en fait de détachement. Il se trouvait plus que suffisamment occupé par ses multiples fonctions scientifiques. Il me disait : « On m'a mis déjà de trop de choses. Je suis l'homme le moins bruyant du monde, et l'on m'a fait homme-orchestre. » Il ne demandait rien et refusait toujours quelque chose. Revenant de La Rochelle, M. le recteur Chaignet disait à la sœur du peu ambitieux professeur : « J'ai marqué d'une pierre blanche le jour où j'ai fait la connaissance de M. Lusson et où j'ai rencontré un fonctionnaire content de son sort et qui ne m'a rien demandé. » M. Margottet, un des successeurs de M. Chaignet du rectorat de Poitiers et bon connaisseur en choses de sciences aurait désiré qu'une récompense éclatante eût suivi la création du laboratoire municipal et surtout le résultat difficile que Lusson avait obtenu en vulgarisant les notions scientifiques et en les faisant pénétrer dans le cerveau des paysans de l'Aunis. Mais Lusson désirait-il lui-même être décoré de la Légion d'honneur? En tous cas je gagerais bien qu'il n'a jamais fait pour l'être le commencement même d'une démarche. L'estime profonde de ses chefs et de tous ceux qui l'entouraient lui suffisait.

Il lui suffisait de savoir que son nom était connu du monde scientifique et

cité dans l'Académie de Poitiers avec éloge et j'ajouterai avec reconnaissance. Il jouissait de cette considération toute particulière où se confondent l'estime pour le caractère et l'estime pour le talent et qui constitue ce que les Anglais appellent une *respectability*. Je trouve dans une lettre du proviseur de La Rochelle à la sœur de Lusson un mot qui n'a rien de banal et qui caractérise au plus juste ce que fut Lusson en sa tranquille et douce maturité : « Lusson et moi nous nous sommes connus jeunes encore et j'ai été son collègue avant d'être son chef, et je puis dire que dans nos conversations nous n'avons jamais touché à des sujets frivoles; nos entretiens n'ont jamais fait qu'élever nos pensées; nous ne nous sommes jamais quittés qu'en nous estimant davantage. »

Quel délicieux vieillard il aurait fait! Il était de ceux qui ont été créés pour réhabiliter la vieillesse. Je ne sais quel sort, plus cruel pour nous que pour lui, ne l'a pas voulu. Je le vis à Poitiers aux vacances de Pâques de 1898 exactement à la même place où, trente et un ans auparavant, il m'annonçait joyeusement sa nomination à La Rochelle. Cette fois il m'annonçait qu'il venait de prendre son premier congé et qu'il allait à Paris consulter les médecins. Il ne me semblait pas malade. Ces grands maigres toujours pâles font illusion. Ils ne sont pas très différents d'eux-mêmes jusqu'au moment où ils succombent. Nous fîmes, je m'en souviens, le voyage de Paris ensemble. Il n'était pas triste. Il me parlait de ses voyages en Suisse, en Italie, au Tyrol. Il ajoutait : « Je n'en ferai plus »; mais sans amertume et semblait ne faire allusion qu'à l'âge du repos qui commençait à venir.

Mais il était frappé très profondément. L'été de 1898 fut terrible. On crut plusieurs fois sa dernière heure venue. Il se releva. Aux vacances de 1898 je fus pour le voir en son pavillon du jardin public de La Rochelle. Il était sorti. Jamais je ne fus si heureux de ne pas trouver chez lui quelqu'un que j'allais voir. Je promis de revenir. Il me fit une bonne surprise et une grande joie; ce fut lui qui vint, à Chatelaillon, à 10 kilomètres de son laboratoire et qui fit avec moi une promenade d'une grosse demi-heure, comme un grand garçon.

Et il était toujours élégant, gracieux, d'une propreté étincelante et soignée minutieusement dans tout le détail de son extérieur, sans la moindre note de faste criard. Toujours le gentleman irréprochable. Et il était gai. Il racontait son agonie, car il avait été jusque-là, avec bonne humeur et avec *humour* et comme quoi il s'était confessé, avait fait pénitence et avait reçu l'extrême onction « le tout sans s'en apercevoir ». A quoi je répondais par le mot du courtisan à Mme de Maintenon : « Ce n'est pas pour rien qu'on revient de si loin. »

Je le croyais et lui promettais sans complaisance vingt ans de retraite bien gagnés. Il retomba. Il traîna tout l'hiver de 1898, se ranima un peu au printemps de 1899, fit une nouvelle rechute qui devait être la dernière. Il se savait condamné et gardait un calme souriant, correct envers la mort, comme il l'avait été en toutes choses pendant toute sa vie et l'ayant vue de trop près pour ne pas la voir revenir avec tranquillité et une sorte de résignation hospitalière.

Il s'éteignit le 30 juillet 1899, à l'époque si souvent joyeuse où le labeur achevé, il s'était si souvent préparé à partir pour les voyages d'où l'on revient. Il avait soixante ans moins trois mois. Il n'avait pas l'air de les avoir. Le temps avait respecté sa tête grave, spirituelle et fine. Il est parti tout entier,

sans aucune de ces dégradations physiques et intellectuelles auxquelles il eût été très sensible. Peut-être trouva-t-il la destinée correcte et courtoise à son égard. Elle a été dure pour nous qui l'aimions tendrement et qui l'eussions caressé et choyé dans les années de retraite et de repos où il eût encore fait si douce et aimable figure. Son souvenir reste parmi ceux qui l'ont connu comme celui d'un des plus gracieux modèles du professeur instruit et du vulgarisateur patient, qui est en même temps un homme du meilleur monde.

Émile FAGUET.

Promotion de 1865. — DUBOIS (Edmond-Victor-François), né à Douai, le 16 décembre 1843, décédé à Amiens, le 12 décembre 1899.

Après de très brillantes études au Lycée de Douai (1852-1863) et au Lycée Charlemagne (1863-1865) Edmond Dubois, entrait à l'Ecole Normale supérieure dans la section des sciences. Il débuta dans l'enseignement à Philippeville puis fut appelé à Agen. Quelques années plus tard, il devenait agrégé des sciences physiques et naturelles au concours de 1873.

J'ai connu Dubois à l'agrégation. Il fit une leçon de physique absolument remarquable. Il avait à parler de « l'Induction ». Au lieu de faire comme tant d'autres une leçon savante, Dubois se borna à répéter la leçon qu'il avait faite quelque temps auparavant à ses élèves du lycée d'Agen; presque avec les mêmes appareils ou plutôt avec des appareils qu'il arrangeait et modifiait lui-même, et l'expérience élégamment faite arrivait toujours juste à point. Si l'on ajoute à cette grande habileté d'expérimentateur, une diction nette et précise, on se fera une idée de ce qu'était Dubois comme professeur. Ce qu'il fut au concours d'agrégation, il le fut toute sa vie, et cela explique le succès de son enseignement.

C'est de cette époque que date entre nous une amitié qui ne s'est jamais altérée. Tout nous rapprochait d'ailleurs. Nous étions presque du même pays, nous avions fait nos études au même lycée, et tous deux, nous aimions à parler de nos brouillards et de notre vieux lycée de Douai. Nous devions nous revoir souvent. Le 6 décembre 1874, Dubois était nommé professeur au lycee d'Amiens quelques années plus tard, je revenais moi-même dans le Nord, et tous les ans, au moment des examens, nous avions l'occasion de passer quelques bonnes journées ensemble.

Tous ceux qui, comme moi, ont vécu avec Dubois, ont pu apprécier sa bonté et la délicatesse de ses sentiments, c'était un caractère droit, absolument honnête, d'un dévouement sans bornes pour ses amis. Il aimait l'École Normale, il aimait l'Université, il aimait son lycée d'Amiens où il devait passer toute sa vie, bornant son ambition à être un bon professeur, tout dévoué à ses élèves, heureux de leurs succès et aimant à les suivre, à les encourager et à les conseiller.

Cette touchante unité de vie, qui n'est pas rare dans l'Université, n'était point chez Dubois, l'effet d'une sorte d'habitude; il était attaché à Amiens, pour tout le bien qu'il y faisait.

Il est peu de familles dans Amiens, qui n'aient, à un titre quelconque, profité de son savoir, soit au lycée, où il enseigna pendant vingt-cinq ans, soit à l'École normale de jeunes filles, soit aux cours de l'Hôtel de Ville qui devaient aboutir

au Lycée de Jeunes Filles, soit aux cours municipaux où il professa pendant dix-sept ans, soit enfin à l'École de Médecine et de Pharmacie.

Partout, il fut au-dessus de sa tâche; partout il se dépensait sans compter ne ménageant ni sa peine, ni son temps, ni même sa santé.

En dehors de l'Université, Dubois participait aux travaux de l'Académie d'Amiens qui avait tenu à honneur de l'admettre dans son sein. Il était de plus administrateur de la Caisse d'Épargne, où il remplissait ses fonctions avec un zèle assidu et une compétence remarquable.

On conçoit qu'avec une vie aussi remplie, Dubois ait peu écrit. Il nous laisse cependant, un *Traité de Physique*, où l'on retrouve les qualités du professeur et quelques opuscules d'acoustique et d'optique, se rapportant à des points difficiles du cours. Quelques discours et quelques conférences nous montrent ce qu'aurait pu être Dubois s'il avait tourné son activité vers les recherches originales. Son discours de réception à l'Académie sur *La Vie* est un modèle d'élégance littéraire, car Dubois était un lettré, ayant le goût des choses de l'esprit, et ayant puisé ce goût dans de fortes et solides études littéraires.

Dubois était depuis longtemps officier de l'Instruction publique; il avait obtenu récemment une promotion dans la classe supérieure. Nous désirions tous pour lui une récompense plus élevée et notre pauvre ami nous quitte juste au moment où une loi plus libérale va permettre à l'Administration de récompenser plus dignement des services comme les siens.

Il y a six semaines, j'étais à Amiens, où nous faisions à l'École de Médecine, les examens du P.-C.-N. Le soir, nous nous réunissions chez Dubois. Quelle joie, quelle gaieté, que de tendresses réciproques! C'était le bonheur rêvé. Pourquoi faut-il qu'un coup de foudre ait détruit un pareil bonheur et brisé le cœur d'une femme et de trois jeunes filles qui avaient mis en Dubois toute leur vie

Le mardi, 12 décembre, Dubois, avait fait sa classe comme à l'ordinaire, de deux à quatre heures et fait des interrogations de quatre à cinq. Il rentre chez lui tout heureux de préparer pour les siens une petite réunion intime; quelques minutes après, il n'était plus. Brutalement frappé, il n'avait pu donner à celles qu'il aimait tant, ni un dernier regard, ni une dernière bénédiction.

On dit que sous la menace d'une catastrophe soudaine ou d'un grand danger on peut, en quelques instants, revoir son existence toute entière. S'il en est ainsi, Dubois, a pu mourir avec la conscience du devoir accompli, et le calme que donne une vie d'honneur et de travail. Que ce soit là la consolation suprême de celles qui pleurent l'ami que nous avons perdu. Qu'elles sachent aussi que dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, son souvenir ne s'effacera jamais.

B.-C. DAMIEN.

Promotion de 1867. — ROUARD (Gabriel), né aux Sables-d'Olonne (Vendée), le 9 novembre 1846, décédé à Toulouse, le 12 décembre 1899.

La vie de notre camarade Rouard ne fut point de celles qui, par l'éclat ou la variété des événements qui les remplissent, provoquent l'attention ou fixent la curiosité. Bien peu au contraire furent plus simples, plus modestes et plus cachées. Et cependant, pour ceux qui purent la connaître, il en est peu où se montre mieux la supériorité morale d'une âme en lutte avec les misères

physiques ou les tristesses de la vie. Ce fut cette vaillance tranquille, prête à tous les devoirs ou à tous les sacrifices, qui fit la beauté et l'unité de cette vie ; mais, si les rares événements qui la traversèrent tiennent en quelques lignes, il semble que l'histoire intime de ce modeste et de ce silencieux, pleine cependant de nobles enseignements, perdrait quelque chose de son prix à être livrée au grand jour de la publicité.

Rouard appartenait à une famille des plus modestes. Son père, ouvrier à l'arsenal de Toulouse, fut tué en préparant un feu d'artifice pour la fête du 15 août : il laissait une veuve, un fils et deux filles. Des personnes charitables s'intéressèrent au jeune Gabriel, dont la vie commençait sous de tristes auspices. Placé au lycée de Toulouse, il s'y distingua aussitôt par son application, par sa force de volonté et par le sérieux de son caractère. Lorsqu'il fut sur le point de terminer ses études, ses maîtres songèrent pour lui à l'École Normale. Mais un séjour à Paris leur sembla indispensable, et Mme Rouard, qui luttait courageusement pour faire vivre sa famille, était dans l'impossibilité de subvenir aux frais nécessaires. Un hasard heureux lui vint en aide. Le Directeur du Collège Sainte-Barbe, ayant entendu parler des succès et des aptitudes du jeune Toulousain, lui offrit une bourse d'études, qui fut acceptée avec reconnaissance. Le succès toutefois ne fut pas immédiat. Rouard échoua tout d'abord aux examens d'entrée de l'École. Il revint donc auprès de sa mère, sollicita et obtint, le 1er octobre 1866, une place « d'aspirant répétiteur auxiliaire » au lycée de Toulouse ; mais, à la fin de cette même année scolaire, et à quelques jours d'intervalle, il était reçu licencié ès lettres et élève de l'École Normale.

Il montra à l'École les mêmes qualités dont il avait fait preuve jusque-là, et que l'on devait retrouver chez lui, fortifiées par l'habitude, jusqu'à sa mort. Parmi ses camarades de promotion, que tant d'événements tragiques vinrent distraire et arracher à la tranquillité ordinaire des études, il fut des plus laborieux, des plus constamment appliqués à la tâche quotidienne, à la préparation de la carrière future. Les études grammaticales convenaient à son esprit réfléchi, méthodique et patient : il devint bientôt et resta l'un des disciples les plus fidèles de l'incomparable maître que fut M. Thurot. Mais son labeur obstiné ne pouvait le rendre insensible à ce qui se passait au dehors. Les événements, qui se précipitaient, l'arrachèrent à ses études. La guerre éclata au moment même où le concours d'agrégation allait s'ouvrir. Paris était menacé d'un siège : Rouard n'hésita pas, et, sourd à l'appel de sa famille, il contracta, le 10 août 1870, un engagement pour la durée de la guerre. Il retrouva au bataillon de chasseurs à pied où il fut envoyé, plusieurs de ses camarades de promotion. Pendant cet hiver, rendu plus terrible et plus dur encore par le froid exceptionnel qui se maintint si longtemps, Rouard fit tout son devoir, surmontant avec sa patience ordinaire le mal dont il avait ressenti les premières atteintes à l'École, et que les intempéries, les nuits passées aux tranchées et les privations de toute sorte devaient aggraver. Lorsque, sept mois plus tard (10 mars 1871), il fut libéré, il voulut aussitôt reprendre la préparation interrompue de l'agrégation. Mais la Commune et le second siège de Paris en disposèrent autrement. Il fut envoyé au lycée de Cahors, comme chargé du cours de philosophie. Il n'y resta que quelques mois ; car cette même année, il était reçu agrégé de grammaire, et chargé du cours de seconde au lycée de Rodez (30 septembre 1871). Le 8 novembre, il revint à Toulouse, en

qualité de chargé de cours de lettres aux élèves de la section des sciences.

Ses vœux (qui d'ailleurs n'eurent jamais rien d'ambitieux) étaient comblés. A Toulouse, Rouard retrouvait sa mère, ses sœurs, ses amis de collège. Il ne devait plus les quitter que pour passer une année à Montpellier, d'octobre 1872 au 15 septembre 1873. Définitivement fixé auprès des siens, il se consacra tout entier à sa famille et à ses élèves, leur donnant sans compter, tout ce que lui laissait de temps et de force une maladie dont les progrès devinrent bientôt inquiétants. Sa vie ne fut plus qu'une longue lutte contre ce mal mystérieux, sorte d'anémie à forme insidieuse et opiniâtre, contre laquelle la science finit par se déclarer impuissante. Pendant ces longues années, qu'il passa dans une retraite rarement troublée, Rouard déploya une énergie, une sérénité d'âme qui faisaient l'admiration des rares amis qu'il honorait de ses confidences, et qui nous rappelaient la patience héroïque d'un autre de nos camarades, également disparu, Ernest Lebrun. Le mal ne put forcer Rouard à interrompre ses classes que pendant quelques mois, (du 11 avril 1883 au mois d'octobre 1884). Mais il les reprit dès qu'il put le faire, se privant de toute distraction, de tout plaisir, de toute sortie, pour être plus sûr de ne pas manquer un seul jour à ses élèves.

A ses souffrances presque ininterrompues vinrent s'ajouter encore de graves préoccupations de famille, dont il ne m'appartient pas de parler ici, mais dont il faut bien dire cependant qu'elles révélèrent mieux encore la noblesse d'âme et l'absolu désintéressement de notre ami. Pendant cette longue période, sans autres événements que les péripéties de sa lutte contre le mal, il n'eut qu'une joie. En 1895, lors de la célébration du Centenaire de l'Ecole, Rouard reçut la croix de la Légion d'honneur. Cette distinction surprit sa modestie, mais les témoignages de sympathie qui lui vinrent alors de toutes parts, l'accord unanime qui confirma le choix dont il était l'objet, lui furent une grande consolation et un grand encouragement au milieu de ses épreuves. Je ne dois ni ne veux oublier que ces rares vertus, Rouard les puisait dans le sentiment du devoir sans doute, mais aussi dans de profondes convictions religieuses qui ne l'abandonnèrent jamais. Il fut un homme de foi, et d'une charité si large, d'un cœur si droit, d'une âme si simple et si candide, que quelques-uns de ceux qui étaient peut-être le plus éloignés de ses croyances eurent la première place dans son affection, et lui vouèrent à leur tour une amitié fidèle. C'est là sans doute qu'il faut chercher le secret de cette vie, et ce fut là aussi qu'il puisa la tranquille intrépidité avec laquelle, au moment où ses jours se doraient enfin d'un tardif rayon de bonheur, il vit venir la mort.

Car elle vint, comme d'ordinaire, au moment où on l'attendait le moins. A force de patience et de sagesse, il paraissait avoir triomphé enfin de la maladie. Jamais du moins il n'avait semblé plus dispos et plus actif. Il voulut réaliser un projet auquel il songeait depuis quelque temps. Ses deux sœurs s'étaient mariées, et vivaient loin de Toulouse. Sa vieille mère avait de plus en plus besoin de soins qu'il ne pouvait toujours lui rendre. Il pensa qu'il était temps de se créer un foyer, et bientôt il épousait celle qui trois mois plus tard, devait rester veuve et qu'il avait su choisir digne de lui. A la rentrée d'octobre de 1899, nous fûmes frappés de la transformation qui s'était produite en lui : il paraissait plus fort, plus gai. Son visage, d'ordinaire sérieux et triste, s'éclairait d'un sourire : il semblait heureux. Il l'était en effet, mais son bonheur devait être court. Les premiers froids lui furent funestes; il revint un soir du

lycée transi et grelottant. Quelques jours après, une pneumonie se déclarait qui ne tardait pas à l'emporter.

Par une glaciale matinée de décembre ses collègues et ses amis l'accompagnaient à sa dernière demeure. L'un de ses collègues du lycée vint, sur la tombe entr'ouverte, exprimer les sentiments de respectueuse estime de ceux qui chaque jour l'avaient vu à l'œuvre. A son tour le Proviseur caractérisait en termes heureux cette vie uniquement consacrée au devoir. Il faisait remarquer combien l'union fut intime entre Rouard et le lycée de Toulouse : « Sa vie tout entière, disait-il, s'est écoulée dans cette antique maison d'éducation, et il ne semble pas qu'à aucun moment il ait formé le désir de la quitter. La plupart d'entre nous n'y sont que comme des hôtes de passage et cependant, si bref qu'y soit notre séjour, nous y laissons quelque chose de nous-mêmes. La maison dans laquelle nous avons enseigné ne peut plus être ni devenir une chose indifférente. Par quels liens puissants, M. Rouard ne devait-il pas se sentir attaché à cette vieille demeure dont l'image accompagnait tous ses souvenirs, se trouvait mêlée à toutes ses pensées, depuis les rêves de son enfance jusqu'aux graves résolutions de son âge mûr?... M. Rouard semble n'avoir point connu ces besoins de changement, ce mécontentement de la situation présente, ces inguérissables malaises que ressentent les âmes ambitieuses et nomades ; il s'établit solidement sur le sol où ses pieds s'étaient posés ; il songea à donner à sa vie, non l'éclat des aventures, mais l'unité et la fixité d'une conduite qui se dirige suivant une règle toujours également rigide, sur les principes immuables de la plus scrupuleuse honnêteté... »

Sur la tombe qui allait se refermer celui qui écrit ces notes rapides voulut aussi dire quelques mots d'adieu à G. Rouard au nom des Normaliens et particulièrement de la promotion de 1867. Mais toutes nos paroles, que valent-elles auprès de l'exemple et de l'enseignement de cette vie, cependant si simple, si unie, si peu bruyante? A la bien considérer toutefois, elle honore l'Université au même titre que les plus illustres et les plus retentissantes, s'il est vrai qu'il n'est point de spectacle plus réconfortant ni de leçon plus haute que la pratique, toujours infatigablement poursuivie, et parfois héroïque, de tous les devoirs.

E. MÉRIMÉE.

Promotion de 1868. — ZELLER (Paul-Louis-Berthold) né le 25 septembre 1848 à Rennes, décédé à Paris le 31 mars 1899.

Lorsqu'il entra à l'École en 1868, après de fortes études au lycée Henri IV, il était en quelque sorte prédestiné à faire de l'histoire. C'était le vœu de son père et ce vœu était conforme à ses goûts. C'est parfois une situation délicate que d'être le fils d'un maître de conférences. Zeller n'en connut point les difficultés. Tous ceux qui ont passé par l'École à cette époque se rappellent l'influence que savait exercer son père sur les élèves de deuxième année. Les littéraires sont parfois rebelles aux conférences d'histoire ou de philosophie, tout au moins consentent-ils trop facilement à croire que les spécialistes seuls peuvent pleinement les goûter. Il n'en allait point ainsi avec M. Zeller et, bien qu'il ne cherchât pas les effets oratoires, ses leçons, par la belle ordonnance du plan, par la netteté avec laquelle il groupait et dominait les faits, par la vie et la couleur qu'il savait y introduire, étaient écoutées de tous. Mais en outre

sa bonhomie fine et spirituelle, l'affection simple et gaie, mais très sûre, qu'il témoignait à ses élèves lui avaient concilié toutes les sympathies. Les historiens formaient pour lui comme une petite famille morale et quand nous disions « le père Zeller », ce n'était pas une expression banale et il y entrait tout à la fois beaucoup d'affection et beaucoup de respect. Tout naturellement Berthold y prenait rang de frère, et, comme il était bon camarade, gai, fort incapable de jouer « les fils de famille », il était doublement aimé, pour son père et pour lui. Je ne lui ai jamais entendu regretter son temps d'École.

Nous avions passé notre seconde année, travaillant beaucoup, riant beaucoup, discutant plus encore, mais, malgré notre jeunesse, fort préoccupés des graves événements qui s'accomplissaient autour de nous, lorsqu'éclata la guerre de 1870. Les vacances arrivaient, on se sépara, vivement émus, inquiets sans doute, mais loin de prévoir les tragiques revers qui allaient accabler la France. Quelques mois après, à Amiens, où m'avaient conduit les hasards de la mobilisation, je retrouvais Zeller qui cumulait les fonctions de professeur suppléant au lycée avec celles de garde national. Il ne s'agissait point d'ailleurs d'assurer pacifiquement la tranquillité des rues. Amiens fut investi, et, avant que la ville ne tombât au pouvoir de l'ennemi, la garde nationale figura au combat de Dury, le 27 novembre. Les journées passées ensemble à Amiens dans ces temps d'épreuves avaient resserré notre amitié et, lorsque nous nous retrouvâmes à l'École et qu'il fallut préparer l'agrégation, nous nous associâmes et fîmes chambre commune. Les ménages de « cubes » ont leurs jours difficiles et leurs orages; je dois avouer que, s'il y en eut chez nous, ce ne fut point la faute de Zeller; on n'aurait pu rêver un compagnon d'humeur plus égale. Aussi notre chambre était-elle devenue comme le foyer de la section d'histoire; ensemble on y expliquait les auteurs, ensemble on y prenait le thé et on y fumait les calumets de concorde qui paraissaient d'autant plus doux qu'ils étaient encore prohibés. Comme dans ce temps l'agrégation d'histoire était surchargée d'auteurs volumineux et de thèses variées qu'il était matériellement impossible de préparer à fond, force nous était de mêler quelque philosophie à notre histoire et de considérer l'examen comme une loterie, où on n'est jamais sûr de tirer un bon numéro. Nous faillîmes, Zeller et moi, l'apprendre à nos dépens. Nous étions, à la veille de l'examen, si fatigués l'un et l'autre de cette préparation hasardeuse, qu'il fallut nous affranchir du régime de l'École et que, pendant les dernières semaines, son père nous recueillit à la campagne pour nous mettre en état d'affronter le combat.

Reçu agrégé, Zeller fut envoyé à Bourges d'abord, puis à Amiens. Mais il songeait à l'enseignement supérieur dont on pouvait prévoir la réorganisation, il voulait s'acquérir des titres, préparer ses thèses. En 1874, il fut chargé d'une mission scientifique en Italie. Je le vis arriver à Rome et nous pûmes y passer quelques mois ensemble avant mon départ pour la Grèce. Zeller avait dès lors choisi le champ d'études qu'il a depuis exploité fidèlement et avec succès. Dans les archives de Rome, de Florence, de Venise, il recherchait les documents qui pouvaient éclairer l'histoire de France pendant les dernières années du XVIe siècle et les premières années du XVIIe siècle et s'attachait à la lecture des relations des nonces et des ambassadeurs florentins et vénitiens à la cour d'Henri IV et de Marie de Médicis. Quand, après un an de mission, il retourna comme professeur à Amiens il emportait déjà une riche moisson de rensei-

gnements. Il en tira en 1877 un premier livre, *Henri IV et Marie de Médicis*, plein de curieuses révélations, et qui lui valut, pour ses débuts, un prix de l'Académie française. L'année suivante, il publiait dans le *Journal des Savants* une série d'articles sur la dernière année du connétable de Luynes qui annonçaient un nouvel ouvrage, *Le Connétable de Luynes, Montauban et la Valteline* (1879). Ces travaux ne le détournaient pas cependant de son enseignement. Il était apprécié et aimé à Amiens. Les rapports d'inspection générale signalaient la précision et l'agrément de sa parole. « On sent, ajoutait-on, que M. Zeller enseigne pour ainsi dire de naissance. » Aussi, dès 1876, était-il appelé au collège Rollin, l'année suivante au lycée Charlemagne.

En 1880, il soutint ses thèses. Les travaux qu'il avait déjà publiés lui servaient en quelque sorte de caution. Dans la thèse latine (*De dissolutione contracti apud Lugdunum foederis inter Henricum IV et Carolum Emmanuelem I Sabaudiae ducem*), il élucidait un point peu connu de l'histoire du règne d'Henri IV. La thèse française, limitée à une période de trois années, était intitulée : *Richelieu et les ministres de Louis XIII de 1621 à 1624, la cour, le gouvernement, la diplomatie d'après les archives d'Italie*. Zeller aimait à suivre le détail des négociations diplomatiques et des intrigues de cour et à en démêler l'écheveau souvent compliqué. Il y apportait une curiosité ingénieuse et défiante à la fois, un esprit critique fort avisé et un style aisé et simple qui donnait beaucoup de charme à l'exposition.

Reçu docteur à l'unanimité il entrait cette année même à la Sorbonne comme maître de conférences. Il y était chargé de quatre conférences par semaine, préparant à la fois à la licence et à l'agrégation. Il se préoccupait surtout d'initier ses étudiants à la connaissance des documents, de leur apprendre à chercher l'histoire aux sources mêmes, d'où elle se dégage sincère et comme toute vivante. Ce fut avec cette pensée et pour venir en aide aux futurs professeurs qui se formaient sous sa direction qu'il entreprit à cette époque une collection bientôt populaire, l'*Histoire de France racontée par les contemporains*. Dans ces petits volumes de format et de prix modestes, il voulait pour chaque époque mettre à la portée de tous les lecteurs ceux des témoignages contemporains qui pouvaient le mieux donner la physionomie des hommes, des événements et des institutions. C'est une tâche ingrate et où il peut paraître à des esprits superficiels que l'effort personnel a peu de place ; mais je sais, pour avoir travaillé à un de ces petits livres, combien il est délicat de procéder à cette sélection lorsqu'on veut le faire avec méthode et ne point se contenter de donner à tort et à travers des coups de ciseau dans les chroniques. Zeller, en recueillant ainsi de siècle en siècle les documents les plus intéressants, en les reliant par de brefs résumés, a rendu à l'enseignement de l'histoire un très grand service.

Les premières années de son enseignement à la Sorbonne furent les plus heureuses de sa vie. Il formait des élèves qui, depuis, entrés dans l'Université, conservent avec reconnaissance son souvenir. Il s'était marié, il avait un fils qui, par son intelligence et sa douceur, était le charme et la joie de sa demeure. Il semblait que pour lui la vie dût se développer calme, clémente et souriante.

Brusquement le malheur s'abattit sur lui. Il était répétiteur à l'École Polytechnique, il semblait désigné pour y devenir professeur. Ce légitime espoir fut trompé, et cette déception survenant à une époque où il était déjà fatigué,

détermina une longue et pénible maladie nerveuse. Pendant des années il fallut renoncer à l'enseignement, au travail. Par une fatalité vraiment tragique, son fils mourut subitement frappé, et la malheureuse mère dut, pendant des mois, s'ingénier à trouver des prétextes pour lui cacher la vérité et se condamner à cette torture de lui donner en souriant des nouvelles de l'enfant qu'elle pleurait.

Au sortir de ces temps d'épreuves, il avait vieilli de vingt ans. Il essaya cependant de se remettre à vivre, souriant à la gaieté des autres, s'intéressant aux enfants de ses amis, à leurs succès, avec une affection touchante, mais où se sentait le souvenir silencieux, mais toujours présent de son fils. Il reprit ses cours, il reprit ses travaux. Quatre volumes vinrent compléter l'œuvre longtemps interrompue : *Marie de Médicis et Sully* (1892), *Marie de Médicis et Villeroy* (1897), *Marie de Médicis chef du Conseil* (1898), enfin un dernier volume *Louis XIII, Marie de Médicis, Richelieu ministre* (1899), dont il ne put que corriger les épreuves. Il avait le droit d'espérer que l'Académie française accorderait la plus haute de ses récompenses à ce remarquable ensemble de travaux sur une des périodes de notre histoire. Lors du concours pour le prix Gobert, le second prix seulement lui fut décerné. Ce fut une souffrance nouvelle.

Déjà depuis deux ou trois ans l'état de sa santé s'était de nouveau aggravé. La vie avait été trop dure envers lui, et son âme affectueuse et bonne, faite pour une existence calme et douce, était brisée.

Nous avions pu croire à sa guérison, mais l'organisme était usé, les sources mêmes de la vie étaient atteintes. Bientôt il ne put plus sortir, puis il fut obligé de s'aliter, il s'affaiblit lentement et les derniers mois de son existence ne furent qu'une longue agonie. Que celle qui fut sa compagne fidèle dans ses longues épreuves, qui le soigna avec une si constante affection et qui reste seule, frappée tour à tour comme mère et comme épouse, reçoive l'expression émue de la reconnaissance de tous les amis de Zeller.

BAYET.

Promotion de 1876. — LEBARD (Paul), né à Saint-Jean-des-Ollières (Puy-de-Dôme), le 2 juin 1855, décédé à Angoulême, le 31 mars 1899.

Paul Lebard était issu d'une famille auvergnate. Ses parents étaient venus s'installer à Rennes où ils tenaient un petit commerce de chapellerie. Lebard passa cependant sa plus jeune enfance en Auvergne, chez ses grands-parents, à Saint-Jean-des-Ollières, élevé comme un petit paysan, sans jouets, sans gâteries, pauvrement, presque durement, faisant, matin et soir, plusieurs kilomètres pour aller à l'école communale, l'été, au pic du soleil, l'hiver, par la neige, heureux quand sa bonne vieille grand'mère, pour le dorloter, lui mettait, au départ, de la paille dans ses sabots.

Ne croyons pas qu'il ait souffert le moins du monde de cette dure existence. Il était déjà, et bien plus encore, sans doute, qu'à l'époque où nous l'avons connu, l'être exubérant, dru et vigoureux qu'il fut toute sa vie. Sans jamais faire l'école buissonnière, car il aimait ardemment l'étude, il grimpe aux arbres, déniche les oiseaux, dégringole dans les ravins, devient, par ses mille tours d'enfant terrible, comme un petit roi parmi ses camarades, qui

reconnaissent la supériorité de sa force, de sa hardiesse et de son intelligence.

Vers douze ou treize ans, on l'envoie à Rennes, rejoindre ses parents. On le met au lycée ; il était en retard, il met les bouchées doubles en faisant deux classes par année, et en 1873, il était bachelier ès lettres et ès sciences, après avoir fait tout seul sa philosophie en deux ou trois mois.

Son père rêvait pour lui Polytechnique. Lebard s'y prépara sans grand enthousiasme, avec peu de goût pour la vie militaire. Vingt ans arrivèrent, et ce fut pour lui une époque critique. Son père lui avait toujours promis de ne rien négliger et de faire tous les sacrifices pour son instruction. « Mais, ajoutait-il, passé vingt ans, débrouille-toi, plus un sou ! » Il tint parole et fut inflexible. Lebard, qui ne voulait pas entrer dans le commerce avec son père, allait s'engager ; il s'en fut au lycée, bien triste cette fois, chercher son acte de naissance qui était resté au secrétariat de l'établissement. Mais le proviseur du lycée, M. Sornein, l'aimait pour son ardeur au travail, son intelligence, sa franchise, qui faisaient oublier ses incroyables fredaines d'écolier indiscipliné ; l'excellent homme apprit avec peine la résolution de Lebard ; il s'émut, refusa de rendre l'acte de naissance, s'entremit, et comme le père Lebard ne voulait rien entendre, il garda son élève pour rien. Lebard reconnut cette faveur en se faisant recevoir brillamment à la fin de cette année-là et à l'École Polytechnique et à l'École Normale, après avoir obtenu le prix d'honneur au lycée et au concours académique.

Pressé vivement d'opter pour Polytechnique, il vint à Paris et entra tout joyeux à Normale, à la grande colère de son père.

A l'École, il passa trois bonnes années, dont il avait gardé le souvenir le plus agréable. Il y souffrit un peu du manque d'argent. Son père, grand honnête homme, dont le commerce était peu étendu, et qui trouvait que l'argent était difficile à gagner, lui en envoyait fort peu. Même, quand son fils venait en vacances à Rennes, il le priait de payer de sa bourse les menues dépenses qu'il faisait à la maison paternelle, et Lebard, dont rien n'altérait la bonne humeur, s'amusait à rattraper son argent en jouant aux cartes avec sa mère, qu'il gagnait. Ainsi prenait-il toujours les petites misères de la vie du bon côté et en riant.

Il se consolait d'ailleurs en visitant Paris qu'il parcourait en tous sens, appliquant à toutes choses son esprit d'observation pénétrant, et cela ne l'empêchait pas de faire résonner les couloirs de l'Ecole de sa belle et forte voix de ténor, orgueil des concerts Chevé.

Avec cela, il travaillait beaucoup, s'appliquant surtout à la chimie qui le passionnait et qu'il avait approfondie bien plus qu'il n'était nécessaire pour l'agrégation. Après avoir été classé le premier à la licence de physique, il passa l'agrégation facilement, s'en alla en Corse, assister au mariage de son camarade Antomari et revint par l'Italie.

Il eût bien voulu rester à l'École, comme préparateur, auprès d'un de ses maîtres, M. Sainte-Claire-Deville, auquel il avait voué une sorte de culte affectueux ; il se serait consacré à la chimie et il eût certainement contribué à l'avancement de cette science, alors en plein développement ; mais là encore la fâcheuse question d'argent vint entraver sa carrière, et il dut demander aussitôt un poste dans l'enseignement.

Il débuta au lycée d'Angers en octobre 1879, et c'est alors qu'on vit combien

il avait eu raison de préférer Normale à Polytechnique : il était né professeur, et il fut tout de suite brillant et apprécié. L'excellente qualité de son enseignement clair et vivant fut toujours reconnue, et là-dessus, les témoignages de ses anciens élèves abondent : notre camarade Abelin, qui fut plus tard son élève à Angoulême, écrit par exemple :

« Je n'ai jamais retrouvé un de mes anciens camarades de lycée, sans que » le nom de notre professeur de physique revint aussitôt à notre mémoire » pour y évoquer ces classes ou ces manipulations qu'égayaient sa bonne » humeur et son étonnante vivacité....

» Il avait une brusquerie apparente et peut-être voulue, mais nous sentions » qu'il nous aimait bien et aucun de ceux qu'il avait malmenés par ses boutades » ne lui en avait gardé rancune. »

« Son caractère libre, loyal, enjoué, écrit d'autre part M. Chevillard, ancien » proviseur du lycée d'Angoulême, était de ceux qui plaisent à la jeunesse.... » Son élocution était facile, juste, précise : et de temps en temps, à l'occasion, » quelques saillies d'une verve familière y ajoutaient je ne sais quel piquant » qui contribuait à son succès. Il était de ces maîtres qui enseignent avec » un visage riant. »

Ces leçons si goûtées, Lebard ne les réservait pas jalousement à ses élèves immédiats. Très actif, très dévoué, en dehors de son service au lycée et à l'Ecole préparatoire à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres, il allait avec ses camarades Bourgeois et Souriau faire des conférences aux paysans dans les villages du département et retrouvait partout le même succès.

En même temps, sa gaieté de boute-en-train se dépensait inépuisablement. Ces mêmes amis, depuis dispersés, ont conservé le souvenir d'un certain phonographe de sa façon qu'il leur exhiba triomphalement dans une de leurs réunions, (c'était la découverte du jour, dans toute sa nouveauté), et dont la voix nasillarde racontait d'inimaginables drôleries. On s'en amusa longtemps.

En avril 1882, il fut nommé à Angoulême. — C'est là qu'il se fixa, se maria, c'est là qu'il est mort, c'est là aussi que je l'ai connu.

J'arrivais, après l'agrégation. La nostalgie de Paris m'avait saisi dès la gare ; l'appréhension irraisonnée de la province me tenait à la gorge. Je rencontrai Lebard ; il s'esclaffa sur ma mine en fixant sur moi ses yeux clairs, et me tendit la main. Ce fut un ami tout trouvé, et un bon. Ah ! le brave et cher compagnon ! Rond, court, trapu, débordant de vie communicative, il respirait la vigueur et la force.

De suite il m'inspira confiance et sympathie. C'était l'effet qu'il produisait. Il aimait la vie provinciale et il en comprenait profondément le sens. Il me fit connaître de façon nette et sûre l'existence qu'on menait et qui m'attendait à Angoulême. Pour lui il vivait là sa vie joyeuse, sans intention de départ ; et certes il n'eût pas encouru les critiques de ceux qui nous reprochent de nous déplacer sans cesse par souci d'avancement. Il eût pu comme tant d'autres s'en aller dans de plus grandes villes où l'appelait la valeur toujours appréciée de son enseignement. En 1885, on lui avait expressément offert de le nommer à Paris ; il avait refusé, et maintenant il n'y songeait plus, dénué d'ambition.

Et de fait, trop de liens le retenaient sur ce rocher d'Angoulême dominant la Charente. Il s'était trop mêlé à la vie du pays. Le cours public qu'il faisait

autrefois avait laissé trop de souvenirs. Les cours secondaires de jeunes filles florissants aujourd'hui, il les avait créés et inaugurés, lui, deuxième ou troisième malgré mille difficultés. — Le phylloxéra, fléau du pays, destructeur des vignobles, il avait été un des premiers à le combattre dans les Comités d'Études dont il faisait partie. — Le lycée, il en était presque l'âme, l'âme joviale et accueillante. C'était le bon professeur, le bon maître, le bon collègue, l'ami dévoué. — La Commission météorologique du département, le Conseil académique, il était ou avait été de tout cela, et il n'eût tenu qu'à lui d'être Conseiller municipal. Il ne le voulut jamais. — Il avait créé un laboratoire d'expertises, et par sa qualité d'excellent chimiste, autant que par la confiance la plus absolue qu'il inspirait, il avait pu rendre à une foule de gens des services infinis.

Enfin et surtout il aimait Angoulême parce qu'il avait distingué là dès 1884 parmi les jeunes filles qui suivaient ses cours, celle qui devait être l'aimable et douce compagne de sa vie. Son mariage qui devait avoir lieu aux vacances de 1885 avait été retardé jusqu'en 1887 par le mauvais vouloir des tuteurs de sa future femme qui multiplièrent les obstacles et firent tout au monde pour l'empêcher. Pendant ces deux années Lebard, qui ne s'était jamais trouvé malheureux, souffrit cruellement, changea d'existence, s'enferma dans son laboratoire, ne vit plus personne et ne put patienter qu'en s'imposant un travail acharné.

Une fois marié, il redevint joyeux et fort, et se fit rapidement, par les solides qualités de son enseignement et de son commerce une situation considérable à Angoulême. En relations étroites et suivies avec l'administration municipale, l'administration départementale, les sociétés agricoles ou industrielles, il faisait apprécier par tous la sûreté et surtout l'indépendance de son jugement. Car jamais, et sans ce trait ceux qui l'ont connu ne reconnaîtraient pas ici son image, — jamais honnête homme n'alla plus droit son chemin, sans hésitations ni compromissions d'aucune sorte. Il ne savait pas louvoyer. Son esprit clair et curieux s'intéressait à toute chose, et particulièrement à ce qui vivait autour de lui, aux affaires du lycée, à la vie municipale, à la vie politique et sociale du pays ; mais sa conscience précise démêlait aussitôt le vrai, le juste, le bon ; et tant pis pour vous, si vous pensiez autrement. Il en riait, et bientôt vous avec lui, tant sa rectitude, au lieu d'être tranchante ou blessante, était enveloppée de bonne humeur pétulante.

Il y avait cependant une espèce de personnes qu'il détestait, oh ! de tout son cœur. C'étaient les hommes à double face, les faux bons hommes, les flagorneurs. Dans son horreur pour tout mensonge et toute fausseté, il se gaussait d'eux impitoyablement et ne leur ménageait pas ses terribles boutades qui les démasquaient. Ces pauvres gens avaient de lui une peur comique et ne l'aimaient guère, mais ils n'osaient se manifester, chose contraire à leur nature ; quand il était là, ils se tenaient cois, ou quand il passait, rasaient les murs.

Sur ces questions de droiture et de franchise, il ne transigeait jamais. Il ne comprenait pas qu'on déguisât sa pensée dans un intérêt quelconque. Il fallait dire la vérité, on la devait à tout le monde, on la devait surtout à ses amis, et mieux valait cent fois, disait-il, un ennemi bien franc qu'un ami sans conscience.

Il avait cru s'apercevoir que certains prêtres affectaient une conviction qui n'était pas au fond de leur pensée, et cela avait suffi pour lui rendre le prêtre

antipathique. C'est ici que les malentendus sont à craindre. Je dois les prévenir en expliquant bien ce qu'était Lebard à l'égard des prêtres. Il était un grand admirateur de la morale et de la religion du Christ, il en comprenait à merveille et il en sentait la beauté ; avec cela, le moins sectaire, le plus libéral et le plus tolérant des hommes et le plus respectueux des opinions sincères, car elles pouvaient être vraies. En dehors de la science, il pensait que bien des opinions étaient plausibles, d'ailleurs, était-on jamais assez sûr de tenir la vérité pour vouloir imposer à autrui ses propres opinions, pour vouloir empêcher de penser librement autour de soi ? Or, si Lebard soupçonnait certains prêtres d'hypocrisie, et j'ai dit combien cela lui était odieux, il reprochait aux meilleurs d'être intolérants et de vouloir, par prosélytisme, obliger les autres à penser comme eux, c'est-à-dire à croire des choses qu'eux-mêmes ne pouvaient expliquer. Il leur reprochait d'outre-passer sans cesse leur mission de paix, de consolation et de charité, de sortir de leur rôle de moralisateurs pour s'immiscer dans les consciences, dans le gouvernement des familles et de l'État.

Ainsi ce qu'il affirmait contre le prêtre, c'était le droit des esprits à l'indépendance et à la tolérance universelles.

Souvent, quand nous nous promenions le soir, sous les grands ormes de la terrasse de Beaulieu, dont la vue s'étend si loin sur la campagne charentaise, sa gaieté se haussait jusqu'à la sagesse, tandis qu'il discourait avec sa verve habituelle et son grand sens de réalité pratique. Il aimait la conversation, l'échange et le choc des idées, et s'y montrait toujours amusant. « Moi, disait-il, le fond de ma nature est la gaieté, qui se traduit par le rire. » Et quel rire ! Un rire sonore, communicatif, un rire qui faisait plaisir à voir et à entendre, irrésistible, inextinguible. Et c'est ce qui frappait en lui tout d'abord : cette simplicité joviale, ce naturel, cette absence totale de tout pédantisme ou snobisme. Les paysans, qu'il aimait à faire parler, disaient d'un air entendu quand il les quittait : « Peut-être bien qu'il n'est pas si savant qu'on le dit ! » Tant il savait dissimuler sa supériorité de savoir et d'intelligence pour se mettre à leur niveau.

Mais il y avait autre chose en lui, et si vous le connaissiez un peu, vous étiez surpris de trouver derrière cette apparence rieuse, sous les boutades joyeuses parfois, des délicatesses infinies, parfois des pensées de moraliste avisé.

« L'amour, écrivait-il, est fort rare au milieu de notre société égoïste et » intéressée, où se meuvent des gens qui regardent le cœur comme une su- » perfétation, une chose inutile et gênante, dont ils apprennent de bonne heure » à se passer ; ils s'en dépouillent, parce qu'ils ont peur qu'il ne nuise à » leurs intérêts, et ils sont ainsi plus à l'aise pour duper et tromper. Ils sont » bien à plaindre ; ils ne savent pas ce qu'il y a de meilleur ici-bas : c'est le » cœur qui s'ouvre à l'amour, et que rien n'égale le bonheur de celui qui aime » et qui est aimé.

» J'ai eu d'heureux moments dans ma vie ; j'ai ardemment désiré la réus- » site dans tout ce que j'ai entrepris et je suis arrivé souvent à ce que je » désirais. Mais ces joies durent peu ; je ne me rappelle pas que le plaisir » éprouvé lors d'un succès à quelque examen ait duré plus de quelques jours » Qu'est-ce que cela à côté de la joie infinie que procure l'amour réciproque ? » Voilà le vrai bonheur ; voilà trouvée la voie des joies pures, vraies et éter- » nelles. Malheureux, ceux qui n'ont pas aimé ou ne veulent pas aimer. »

Ainsi se révélait souvent un autre Lebard, plus rare, plus sérieux, plus intime, toujours naturel et vrai.

Cette vie, cette verve, ces riches contrastes de sa nature faisaient que nous nous plaisions à entendre ses propos. Nous sentions qu'il vivait heureux, parfaitement heureux ; notre pensée se reportait sur le groupe charmant de sa femme et de ses enfants vifs et gais comme lui, et nous nous souhaitions pour l'avenir quelque chose comme l'existence irréprochable de ce sage modeste.

Il ne vivait que pour les siens, cela est à la lettre. Quand il s'en éloignait, il manquait quelque chose à sa joie et il lui fallait envoyer à distance l'expression de sa tendresse. Il aimait tous les enfants, il adorait les siens. Son dévouement était si entier qu'il s'était comme dépris de lui-même, avait tout abandonné, rêves d'avenir, travaux personnels, pour se vouer à cette chère famille dont le bonheur reposait sur lui. Il prenait sa grande part de bonheur, et j'espère qu'on ne le prendra pas pour un esprit mélancolique, mais quelquefois, quand il pensait aux destinées de ces jeunes têtes, qu'il avait groupées autour de lui, des inquiétudes l'assaillaient, et il avait besoin de toute sa gaieté pour les chasser. Ses amis, d'ailleurs, s'en apercevaient rarement.

Hélas ! ce grand bonheur de toute une famille, dont il avait été *l'artisan*, allait s'effondrer bientôt, implacablement.

Tous les ans, depuis longtemps, à la même époque, au printemps, il souffrait de l'influenza : et le retour, étrangement périodique de cette même maladie qui affectait chaque fois pendant quelques jours sa robuste santé, avait fini par le frapper. « J'en mourrai un jour ou l'autre, disait-il. Elle viendra, sous une forme infectieuse et m'emportera. »

Son pressentiment fut réalisé.

Le 4 mars, il fut pris d'une fièvre modérée, qui le mina lentement. Au bout de quelques jours, il eut une conscience très nette de la gravité de son état et sentit que la maladie l'empoisonnait peu à peu.

Cela ne l'empêchait pas de conserver tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit, au point de faire illusion à ses amis et aux siens, qui ne le voyaient pas s'en aller. Quinze jours avant de mourir, il se levait encore plusieurs fois pour faire travailler ses enfants. Puis des accidents survinrent au cerveau, le mal fit tout à coup des progrès effrayants et l'emporta le 31 mars.

Le délire l'avait pris la dernière nuit et ainsi la douleur des derniers adieux lui fut épargnée.

Il laissait à ses enfants le modèle inoubliable d'une existence une et droite, toute de franchise et de bonté. Ce fruit de sa vie ne sera pas perdu, j'en suis sûr ; ils garderont bien pieusement le souvenir de leur père, qui était un des hommes les plus droits, les plus intelligents, les plus dignes de sympathie et d'estime que j'aie jamais eu le bonheur de rencontrer sur mon chemin.

A. CASSAGNE.

Promotion de 1877. — GARDILLION (Victor), né au Nouvion en Thiérache le 21 septembre 1857, décédé à Albi, le 19 juillet 1899.

Une destinée qui n'a pas tenu ses promesses : telle fut la vie de Gardillion. Il appartenait à ce petit village du Nouvion en Thiérache qui avait donné déjà à l'Université Lavisse, et le doyen actuel de la Faculté des sciences de Poitiers,

Garbe. Ses premiers succès d'écolier furent brillants. Il fut envoyé à l'Institution Massin, la dernière de ces maisons, autrefois prospères, qui gravitaient autour de Charlemagne.

Le lycée, le concours général lui réservent de nouveaux succès. Nous avons sous les yeux — relique pieusement conservée aujourd'hui par les siens — un papier par lequel le maire du Nouvion invite ses concitoyens à assister à une réunion qui aura lieu à l'Hôtel de Ville, le 29 décembre 1873, sous la présidence de M. Henri Martin, pour la remise d'un prix spécial à Victor Gardillion, lauréat du grand concours des lycées de Paris. Quel orgueil, peut-être exagéré, quelles espérances, peut-être excessives, de pareilles cérémonies n'inspirent-elles pas aux parents des lauréats, sinon aux lauréats eux-mêmes ?

En 1877, Gardillion entre à l'École Normale. Il s'y fait remarquer par les délicatesses et les élégances de son esprit. Beaucoup, et des plus difficiles d'entre nous, recherchaient comme un régal sa conversation primesautière, enjouée, souvent mordante. On nous eût fort étonnés alors si l'on nous eût dit que la vie nous séparerait, avant que la mort elle-même, une mort si prématurée, nous séparât.

Mais la vie de Gardillion, après l'École, fut des plus nomades et des plus troublées par les interruptions de service. Après quelques mois passés à Sens, il part pour le lycée de Saint-Pierre, à la Martinique, où il contracte les germes d'une maladie qui ne pardonne pas, et qui devait tout entraver : relations et carrière. A partir de ce moment, il est presque aussi souvent en congé qu'en activité. Il espère trouver du repos dans l'Administration et traverse successivement comme censeur les lycées de Bastia, de Pau, du Havre, de Rouen, comme proviseur, ceux d'Oran et d'Annecy. Puis de nouveau un long congé, conséquence de l'aggravation du mal. Il demande à rentrer dans l'enseignement, se figurant, comme tous les malades, que ce qui le fatigue le moins, c'est ce qu'il ne fait pas. Il est nommé au lycée d'Albi. Il reprend goût à ses fonctions de professeur de rhétorique. Mais bientôt il cesse son service, écrivant à son proviseur ces paroles navrées : « J'ai voulu lutter, je suis battu par le mal ! » Il meurt le 19 juillet 1899 en prononçant, détail touchant que ses chefs ont rappelé sur sa tombe, les noms de quelques-uns de ses élèves et en s'informant d'eux et de leurs succès.

R. THAMIN.

Promotion de 1878. — DAVID-SAUVAGEOT (Albert), né le 4 mai 1856, à Saint-Claude (Jura), décédé à Paris, le 28 octobre 1899.

Enlevé en pleine force, en plein labeur, Albert David-Sauvageot était de ceux qui laissent derrière eux un grand vide parce que beaucoup de gens se sont habitués à compter sur eux. Ce n'est rien de dire que le deuil causé par sa mort si inopinée a été profondément ressenti par nous tous : à nos regrets affectueux, à notre chagrin, il s'ajoute un sentiment auquel je donne son vrai nom en l'appelant le respect. Ce que nous savions de la vie de David, de la dignité et du courage avec lequel il a porté de lourdes tâches, nous le faisait considérer comme une nature d'une trempe exceptionnelle, comme une âme d'une rare valeur morale. Faire saillir ce caractère et le montrer tel qu'il nous apparaissait, indiquer comment il s'était formé, dégager la leçon de cet exemple, c'est

ce que doit aux amis de David le camarade chargé de lui rendre ce dernier hommage. Pour ma part, collègue de David, je l'ai pendant quinze ans vu tous les jours; notre intimité était grande; il m'entretenait de tous les sujets avec une entière liberté. J'ose croire qu'aucun autre de ses amis n'était plus avant dans sa confiance. C'est ce qui me vaut l'honneur de parler de lui.

Ce qui était frappant chez David, mais que ne pouvaient pas même soupçonner ceux qui connaissaient seulement en lui le professeur ou l'homme de société, au ton si affable, aux manières si courtoises, au bon sens si mesuré, c'était quelque chose de rude, une sorte de fougue mal réprimée, une ardeur et j'allais dire une violence éclatant par brusques échappées. Il fallait le voir par certains beaux jours aspirer l'air à pleins poumons, de tout l'effort de sa large poitrine. On avait l'impression qu'il se sentait mal à l'aise dans la redingote professorale, à l'étroit dans notre ville, et qu'il aurait voulu fouler du pied un autre sol que celui de nos rues. C'est qu'il était fortement marqué de l'empreinte du pays natal. Il était resté en lui quelque chose de l'âpre nature du Jura, de ces montagnes qu'il aimait tant et dont parmi nous la nostalgie ne le quittait pas. Par la carrure, par la démarche, par l'accent, comme par la fierté, par l'indépendance ombrageuse de l'esprit, par de brusques et courtes poussées de révolte, il était toujours le montagnard franc-comtois.

Né à Saint-Claude en 1856, Albert David appartenait, en effet, à une race de montagnards, forte et laborieuse. L'industrie de Saint-Claude consiste dans le travail du bois, de l'ivoire, de l'os. Ce travail s'exécute soit dans l'humble demeure de l'ouvrier, soit dans des usines, dont l'immense roue de bois, jetée sur les rivières ou sur les torrents canalisés dans la vallée profonde, ajoute encore au pittoresque de la nature. Quelques négociants centralisent et expédient dans le monde entier les produits ainsi fabriqués : le père de David était l'un d'eux. C'était l'homme le moins fait pour réussir dans le commerce : esprit fantaisiste, caractère généreux mais peu pratique, mal servi d'ailleurs par les circonstances extérieures au début de ces crises commerciales qui durent encore dans ces régions, il devait mourir très jeune, victime de son dévouement dans un incendie. A ce père si tôt parti, dont il conservait pieusement l'image séduisante et mélancolique, notre ami devait un côté de son esprit : le côté artiste, l'élément de rêverie, d'imagination, d'utopie. — En contraste avec cette figure de grâce et de faiblesse, celle du grand-père maternel, le grand-père Sauvageot, type de vigneron indiscipliné, railleur, philanthrope, idéaliste, enfin républicain à la mode qui fut celle de 1848. Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans il s'était consacré en conscience à l'établissement de ses quatorze frères et sœurs. Sur ces entrefaites, il fit, — comme il arrive — un tour en exil. En revenant il trouva que ses héritiers avaient pillé ses caves. Il se vengea, en se mariant. De cette hérédité venaient à notre ami les saillies de son humeur frondeuse.

Tel est le milieu où s'est écoulée la première jeunesse de David ; milieu de bourgeoisie industrielle très en contact avec l'ouvrier dans le haut pays, et de bourgeoisie adonnée à la vie rustique dans les vignobles du Bas-Jura; jeunesse en liberté, poussée au grand air et tout près de la nature. Des courses aventureuses : le collège de Saint-Claude ouvre sur la montagne; allez donc y rattraper un garçon à qui il a pris fantaisie de gambader à l'heure de la classe ! Des séjours chez le grand-père, cet original, ce philosophe qui lui fait faire des promenades à la Jean-Jacques. Des stations prolongées dans la forge

d'un parent où il exécute des constructions à mouvements avec une habileté manuelle et un goût de la mécanique où plus tard il continuait de voir les signes d'une vocation d'ingénieur. Nous sommes en 1869. La guerre éclate. Ses émotions ébranlent fortement cette nature ardente et vibrante. Trop jeune pour s'engager, il fonde avec quelques amis et un prêtre patriote une petite société militaire, porte le sac des mobiles, brave les balles prussiennes et obtient de sa mère la promesse, que, sitôt ses quinze ans sonnés, il pourra, devançant l'heure, s'offrir pour la défense du sol national, pour l'indépendance de la patrie menacée... On retrouverait la plupart de ces souvenirs dans un savoureux roman : *Ennemis d'enfance* où David a mis beaucoup de lui-même, beaucoup de ces premières impressions restées en lui si vivaces.

Cependant le père était mort. Sa veuve, malgré d'énergiques efforts et de généreux sacrifices, ne put soutenir longtemps une charge trop lourde et dut abandonner les affaires. Avec trois filles et deux fils à élever, Mme David se trouva réduite aux maigres ressources d'un travail personnel. Albert était l'aîné des enfants. Il annonçait de brillantes qualités d'esprit. Fallait-il, sacrifiant la carrière qui semblait devoir s'ouvrir devant lui, garder le jeune homme à Saint-Claude, le mettre au travail industriel, recueillir un fruit immédiat de sa présence et de son labeur ? Soucieuse avant tout de ne pas gâter l'avenir de son fils, Mme David — et ses filles devaient plus tard s'associer généreusement à ses vues, — accepta de voir s'éloigner le grand fils, son ami, son appui.

Il partit. Celui qui l'emmenait devait avoir sur sa destinée une influence décisive. C'était cet abbé Follioley, cet universitaire prêtre que tous les universitaires connaissent et estiment, remarquable éducateur, homme d'action et diplomate, et de qui l'administration s'empressait de se souvenir dès qu'il y avait quelque part un lycée déclinant, au secours duquel il fallait se porter d'urgence. Étant principal du collège de Saint-Claude, l'abbé Follioley avait remarqué David. Il l'emmena avec lui là-bas, aussi loin qu'on peut aller en France, au fond de la Bretagne, au collège de Lesneven. Terrible déchirement pour le petit Franc-Comtois si attaché à son pays, à sa famille ! Après le collège de Lesneven, celui de Laval. Puis le collège Stanislas où il est accueilli par un autre maître dans la science de l'éducation : c'est cet admirable abbé de Lagarde auquel David doit tant !

Ballotté de Saint-Claude à Lesneven, de Lesneven à Laval, de Laval à Paris, changeant de contrée, de milieu, d'habitudes, de méthodes de travail, David se prenait à envier ceux de ses camarades dont la destinée était plus fixe et de qui l'esprit avait été de bonne heure jeté dans le moule commun. En fait, une partie de son originalité lui vient de ces dépaysements, des changements et des contrastes de ces années d'apprentissage. Ce qui acheva de le façonner ce fut l'expérience qu'il fit si tôt de la vie et de l'adversité. Cette dure maîtresse en lui imposant des devoirs au-dessus de son âge, le rendit capable de les remplir. Des dettes à payer, une mère à soutenir, des sœurs, un frère, à nourrir, à élever. Voilà quelques-unes des responsabilités qui pesaient sur cet écolier chef de famille. David suffit à tout. Les ressources qu'il se procure dès le collège, en donnant des leçons, surveillant des enfants plus jeunes, prennent toutes le même chemin. Arrive la période des grands examens. Ces examens d'École, de licence, d'agrégation, si difficiles, si chanceux, il n'est guère aucun d'entre nous qui les ait passés sans émotion. Mais David est un modeste. Il se

méfie de lui-même. Et il songe que de l'issue de ces examens dépend le sort de sa famille. Aussi quelles angoisses ! C'est alors que ce brave a connu la peur, une peur folle qui l'étreignait, le serrait à la gorge, l'étouffait, le paralysait. Plus tard ce souvenir le hantait à la manière d'un cauchemar. Lui pourtant ne laissait rien paraître de ce trouble. Ses camarades lui trouvaient la même énergie calme. Ils le sentaient plus mûr, plus maître de lui, plus complètement formé qu'eux tous. Nous autres, qu'une éducation indulgente, des études suivies, une préparation méthodique ont conduits par des voies régulièrement tracées à l'École Normale, quand nous y arrivons nous sommes des enfants ; David était un homme.

Entré à l'École en 1878, chef de la section de grammaire en troisième année, il fut reçu en 1881 agrégé de grammaire, l'année suivante agrégé des lettres. Il fut nommé à Laval où il passa trois années. La destinée semblait se relâcher pour lui de sa sévérité. Ces années de Laval, ce fut la période d'épanouissement et de jeunesse souriante pour notre ami. C'est l'époque du grand bonheur de sa vie. Il épousait la sœur de notre camarade Alfred Baudrillart. Il aurait désormais le réconfort et la douceur de sentir près de lui au foyer la présence d'une compagne d'élite, digne de lui, comme il était digne d'elle. *Il arrivait* à Paris en 1884, était chargé d'une classe de seconde, puis d'une rhétorique au collège Stanislas. Il s'y faisait peu à peu une place dont l'autorité allait sans cesse en grandissant.

Dans les premières années de son professorat David put se réserver un peu de loisir. Il en profita pour s'essayer à des travaux personnels. La critique l'attirait, surtout une certaine forme de critique. Les études de détail ne le satisfaisaient pas. Certes les habitudes de travail qu'il avait prises à l'École et en préparant ses examens de grammaire, les scrupules mêmes de son esprit si consciencieux, attestent qu'il n'était pas homme à construire sur une base trop peu solide. Mais ce qui lui plaisait, c'étaient ces belles constructions où les idées générales s'ordonnent en un agencement systématique. Il trouvait dans la suite du raisonnement, dans l'enchaînement des conséquences, un plaisir de logicien. Un Mémoire qu'il présenta à l'Académie des sciences morales et politiques fut couronné. Ce Mémoire repris, développé, mis au point, est devenu le livre intitulé *Le réalisme et le naturalisme*. Ce livre, savant, ingénieux, riche d'aperçus, est de ceux qui font désormais partie de la littérature d'un sujet. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de tout étudiant en lettres. C'est à ce genre de critique que David revenait encore, lorsque, dans la dernière année de sa vie, il écrivait pour l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* de M. Petit de Julleville, un chapitre substantiel et vigoureux sur les *Théories du romantisme*. S'il eût été libre de suivre son penchant, s'il lui eût été permis de songer à lui-même, c'est à des travaux de ce genre que David eût aimé à se consacrer. Il y aurait apporté la délicatesse un peu compliquée de son esprit, la sûreté de son goût, la fermeté et la franchise de ses jugements. Mais les nécessités de la vie le pressaient. Mais David ne savait même pas comment on fait pour songer à soi. Il ne savait que se dévouer. Il s'est dévoué à son enseignement. Au surplus, c'est la seule manière de bien enseigner.

Ce dévouement dont David a toujours fait preuve pour ses élèves, il a eu surtout occasion de le prodiguer lorsque lui fut confiée en 1894 la rhétorique supérieure. C'était une classe nouvelle. C'était un enseignement à inaugurer,

un esprit à créer. David avait alors, à lui seul, la charge écrasante de cette classe nombreuse, dont les élèves candidats à la licence ou à l'École Normale exigeaient pour la correction des copies, pour le choix des devoirs, pour la préparation des textes, une énorme dépense de travail et de temps. David s'est donné tout entier à cette classe. Il s'y est donné avec tout son savoir, avec toute son âme. Ç'a été une de ces classes, animées, vivantes, où l'atmosphère est faite d'affection et de confiance. Pour ses élèves David était un guide moral, un conseiller, un ami, en même temps qu'un professeur.

Cela l'intéressait passionnément de voir le mouvement de cette jeunesse, le travail qui se faisait dans ces cerveaux en fermentation. Sa classe était une sorte de collaboration du maître et des élèves ; c'était un entretien de tous sous la direction du professeur ; d'ailleurs David ne laissa jamais dévier cet entretien vers des questions que le professeur a le devoir de ne pas aborder en chaire. Ces jeunes gens, toujours disposés à s'échapper, il les ramenait vers le travail fixé par les programmes. Il a travaillé pour eux jusqu'à son dernier jour, je pourrais dire jusqu'à sa dernière heure. Malade, dans sa fièvre, c'était d'eux encore qu'il se préoccupait. Dans la nuit où il nous a été enlevé, il avait dicté des notes à leur intention..... Les jeunes gens comprennent souvent ce qu'on fait pour eux. Les élèves de David l'adoraient. Je sais des lettres, je sais des démarches, j'ai vu des yeux rougis, témoignages que j'aurais honte d'affaiblir par des mots.

Le 28 octobre 1899 s'est achevée cette vie trop courte. Nous tous qui avons connu David, nous conserverons son image, nous l'aimerons pour son charme viril. L'originalité en était faite du mélange de ces deux qualités : la bonté et l'énergie. Tendresse, sensibilité, simplicité, candeur, c'était le fond chez David. Cette vive sensibilité se traduisait notamment par l'émotion que lui produisaient toutes les formes de l'art. Il aimait les poètes, en poète de la vie, qui savait en éclairer toutes les tâches d'un rayon d'idéal. La musique, surtout la musique religieuse, le ravissait, celle des grandes fêtes de l'Église, et celle des fêtes plus intimes de ce mois de Marie qu'il aimait tant. Mais cette sensibilité, la raison intervenait pour la maîtriser, la volonté pour lui imposer ses lois. Jamais il ne s'est permis les tristesses lassées et inefficaces. Mélancolique à la façon de tous ceux qui ont jeté sur le monde un regard d'intelligence et de sympathie, il ne s'est jamais laissé aller au découragement. Lui pour qui la destinée avait été si rude, il était sans amertume. Il acceptait ce qui est. Il ne se révoltait pas contre la nécessité. Au milieu de toutes les épreuves, et de toutes les crises, il conservait une foi inébranlable dans la Providence. Cette foi dans la Providence, c'est le trait où se résumait sa pensée religieuse. Quelle qu'ait pu être pour lui, à telles époques de sa vie, la difficulté à accepter certains dogmes qui heurtaient ses conceptions philosophiques, il n'a jamais cessé d'adresser à Dieu des prières ferventes. Aussi bien son christianisme était aussi éloigné qu'il est possible de toute mièvrerie sentimentale : David avait une espèce d'horreur pour le pseudo mysticisme, la religiosité vague, le christianisme déliquescent. Sa franche nature répugnait à tout ce qui sonne faux. Sa bonté agissante dédaignait les effusions inutiles et la vaine phraséologie. Très indépendant d'esprit, il s'attachait avec force à ce qui lui paraissait être la vérité ; et, plus sincèrement il était attaché à son opinion, plus il mettait de courtoisie dans la discussion et s'appliquait à ne jamais blesser les personnes. Il était loyal et vaillant. Pendant sa vie il n'a fait que du bien ; il

en a fait à tous ceux qui l'approchaient, il en fait encore après sa mort puisqu'il nous laisse son exemple.

René Doumic.

Promotion de 1879. — Fabre (Paul-Jean-Pierre-Guillaume), né à Saint-Etienne le 3 décembre 1859, décédé à Versailles, le 20 février 1899.

Tous ceux qui ont connu Paul Fabre, et ceux mêmes qui ne l'ont vu qu'en passant, ont reçu de lui une impression très vive et une impression identique : sa nature, toute de sincérité et de bonté, se révélait involontairement dans la conversation la plus brève, et déjà seulement par le ton. Les mêmes paroles sont venues tout naturellement aux lèvres de ceux qui ont si bien parlé de lui sur sa tombe, qu'ils fussent ses maîtres, ses amis ou ses élèves. On ne pourrait en trouver d'autres. Mais si les traits essentiels de sa personne morale se dévoilaient ainsi du premier coup, comment dire tout ce qu'elle recélait d'intime richesse? ce que cette loyauté dégageait de charme indéfinissable? ce que cette bonté conciliait d'énergie active et de tendresse délicate? ce que cette foi religieuse avait également de profond et de *large*, ce qu'elle unissait d'ardeur et de tolérance? Comment exprimer *toute cette* âme, si originale et si simple? Comment rappeler tout ce qu'ils ont perdu à ceux qui ont vécu près de lui? Comment faire entrevoir à ceux qui ne l'ont connu que par ses livres pourquoi tant d'affection s'attachait à lui?

Paul Fabre était né en 1859 à Saint-Étienne, où son père était économe du lycée. Il y avait passé ses premières années, dont il gardait un souvenir à la fois très doux, et attristé par la pensée de sa mère, qu'il avait perdue de bonne heure; il y avait fait ses classes, jusqu'à la quatrième, lorsqu'en 1873 son père prit sa retraite, et, se ressouvenant de ses origines vint s'établir à Montpellier. Il était déjà tel que l'avenir l'a montré, quand il entra dans ce nouveau lycée, où ses succès furent dès le début très brillants. Avec son esprit à la fois alerte et solide, sa vive imagination, son jugement ferme et sûr, il s'intéressait à tout, il se faisait remarquer en tout. Mais, comme toutes les vocations fortes, la sienne était manifeste déjà; ses préférences allaient droit à l'histoire qu'il étudiait avec passion. En même temps il se faisait également aimer de ses camarades et de ses maîtres. Par un privilège peu commun, partout où il a passé, nul n'a eu plus d'amis et n'en a eu de plus sincères. Les uns allaient à lui spontanément, attirés par cette ouverture de cœur, ce rayonnement de bonté qui séduisaient tout de suite. C'était lui-même qui allait à d'autres, soit qu'il eût remarqué ou pressenti en eux quelqu'une des qualités qu'il prisait le plus; soit qu'il les vît isolés ou les devinât attristés; car il a toujours eu des trésors d'affection pour les oubliés et les humbles. Il ne connaissait guère d'indifférents, et un tact très fin lui faisait presque infailliblement découvrir chez tous ce qui peut rapprocher et lier. Lier pour jamais : la nouvelle de sa mort prématurée a bouleversé, — nous en avons eu bien des témoignages, — ceux mêmes d'entre ses camarades qui depuis le lycée ne l'avaient pas ou presque pas revu. Ses maîtres aussi ne l'aimaient pas moins qu'ils ne l'estimaient, — et à bon droit; car il savait mieux que personne garder une reconnaissance affectueuse à tous ceux qui avaient contribué en quelque mesure à sa formation intellectuelle et morale; ce fut toujours un de ses sentiments les plus profonds.

Pendant son année de philosophie, il perdit son père, qui avait surveillé son éducation avec le dévouement le plus attentif. Ce fut pour lui une terrible douleur, qui venait s'ajouter à une autre plus ancienne, elle était aussi vive qu'au premier jour, quand il écrivait trois ans plus tard: « Il est dans mon âme une profonde blessure que rien ne saurait refermer, un vide que rien ne pourra jamais combler, et qui me fait sentir le néant au dedans de toutes les joies qui me peuvent arriver; la perte de mes parents ne se peut réparer par aucune autre affection en ce monde. » Mais ses tristesses étaient viriles, et ne lui faisaient pas oublier ses devoirs. Il était à l'heure où il devait choisir sa voie; il n'eut aucune peine à la découvrir. A son goût passionné pour les études historiques s'en joignait un autre non moins ancien ni moins prononcé pour l'enseignement. Il était comme prédestiné à l'École Normale. En octobre 1877, il venait s'y préparer à Louis-le-Grand. Il pouvait quitter Montpellier sans déchirement, puisque sa sœur, avec laquelle il a toujours vécu en une si rare communion d'idées et de sentiments, l'accompagnait à Paris, où l'affection d'un oncle et d'une tante, lui ouvrait une nouvelle famille. Lui-même faisait pour la première fois connaissance avec l'internat; mais si différent que fût ce nouveau milieu de celui où il avait vécu jusqu'alors, il n'en était pas surpris ou du moins il s'y acclimatait assez vite; il y avait bientôt gagné toutes les sympathies et faisait, comme à Montpellier, de vives et durables amitiés. Il recevait l'enseignement de maîtres comme Merlet, Gaillardin, M. Gaspard, et ne tardait pas à leur faire honneur. En 1879, son rêve se réalisait, il entrait à l'École.

L'École était bien le milieu qui lui convenait, et il s'y trouvait tout de suite très heureux. Comme beaucoup d'autres, il y arrivait un peu las de la discipline des rhétoriques; avide d'études nouvelles et plus substantielles. Le sentiment littéraire était chez lui très fin et très personnel, et la philologie ne le laissait pas indifférent; il suivait avec beaucoup de curiosité les conférences de M. Tournier. Il retrouvait trop bien certaines de ses aspirations dans le cours de M. Ollé-Laprune pour n'y prendre pas intérêt. Mais ni la philosophie, ni les lettres ne devaient se l'attacher, plus que jamais c'était l'histoire qui l'attirait et qui le gardait. Il s'y est voué dès lors pour des raisons diverses et même comme opposées. Il l'a aimée à la fois parce qu'elle passionne et parce qu'elle calme; parce qu'elle éloigne de la vie, et parce qu'elle y ramène; parce qu'elle offre la satisfaction la plus intense à la recherche désintéressée, et parce qu'elle éveille en nous le besoin de l'action dont elle nous montre la nécessité et les conditions. Et sans doute il faut être un véritable historien, dans le sens le plus complet et le plus élevé du mot, pour comprendre et sentir ainsi l'histoire. Mais d'un véritable historien Fabre avait bien l'esprit, et il en avait aussi l'âme. Nul plus que lui n'aimait pour elles-mêmes la vérité et la recherche qui nous y mène; chez nul moins que chez lui ces qualités premières d'une bonne méthode historique, — besoin de rigueur, de précision, d'exactitude, — n'étaient surajoutées et acquises; elles étaient au fond de la nature et de l'être même. Mais cette nature était très riche. Le travail solitaire et minutieux de l'érudition satisfaisait quelques-uns de ses instincts essentiels; il ne les apaisait pas tous. Fabre a toujours cru qu'avant tout la vie est action; il a toujours eu le sens le plus profond du réel, et il suffisait de le voir pour lire sur sa belle figure pensive et pour deviner dans ce je ne sais quoi d'un peu fébrile qu'avait son geste ou son allure la sérénité de son esprit et la flamme ardente de son cœur. Et voilà pourquoi et comment il a tant aimé l'histoire; pourquoi il fut

si heureux dès que l'enseignement de l'École lui découvrit en elle tout ce qu'il y avait jusqu'alors pressenti ; pourquoi il sut si bien comprendre et admirer ceux qui l'initièrent à ces joies, ceux qui furent ses vrais maîtres, Fustel de Coulanges, Vidal de la Blache, Monod.

M. Monod et M. Vidal éveillèrent sa curiosité historique, et lui donnèrent l'habitude des recherches exigeantes et fécondes. Quant à celui dont il devait épouser la fille, voici ce qu'il en écrivait, — avant ce mariage, — au moment où il venait d'apprendre la nouvelle de sa mort: « Chaque fois que je venais à Paris, ma plus grande joie peut-être était d'aller le voir; je sortais toujours de chez lui, la tête pleine d'idées et de réflexions ; il communiquait si bien l'enthousiasme et la méthode ! — Il était bien pour moi le maître et l'inspirateur; son jugement avait pour moi tant d'importance... Je garderai sa chère mémoire et ses leçons profondément gravées en moi; c'est lui qui m'a initié, et si je puis faire quelque chose, c'est à lui que je le devrai. »

Parmi ses travaux de seconde année qui contiennent déjà plus que des promesses, deux au moins sont tout à fait remarquables; son travail d'historien sur le *Pape Nicolas Ier*, où M. Monod, en contestant certaines vues, louait le dépouillement minutieux des textes, l'exposé intéressant, animé, chaleureux, et l'effort pour dégager la pensée dominante du pontificat de Nicolas ; et l'étude sur le *De Gubernatione Dei* de *Salvien*, composée pour M. Boissier, où il s'appliquait, avec une mesure, une justesse parfaites, en même temps à marquer les exagérations de Salvien et à déterminer la part de vérité qu'une interprétation prudente y peut découvrir. Il s'engageait ainsi décidément, on le voit, dans les études mêmes où il devait plus tard marquer si brillamment sa trace: l'histoire du moyen âge et en particulier l'histoire pontificale.

Au lendemain de l'agrégation, appuyé énergiquement par tous ses maîtres, et tout d'abord par M. Fustel, il devenait membre de l'École de Rome. A la fin d'octobre 1882, il partait pour l'Italie, et, comme il l'avait fait quand il avait quitté Montpellier pour Paris, il emmenait avec lui sa sœur. Les quatre années qu'il y passa, — car son séjour fut prolongé à deux reprises, en raison de l'importance des travaux qu'il avait commencés, — furent vraiment les années lumineuses de sa vie, années heureuses et fécondes où toutes ses qualités d'esprit et de cœur s'épanouirent, où tous les instincts de son âme trouvèrent, dans ce milieu romain avec lequel il était en accord préétabli, d'intenses et douces satisfactions.

Ce n'est pourtant pas que Rome l'ait du premier coup pleinement conquis. Comme à tous, à lui aussi elle ne révéla que peu à peu tout son charme : elle s'insinua lentement dans son cœur pour en prendre possession plus sûrement. Ses premières lettres d'alors, remarquables par une rare fraîcheur d'impressions, trahissent un vif enthousiasme et certaines désillusions ; il n'en eût pas contresigné plus tard tous les jugements. C'est ainsi qu'au premier moment, en esprit sincère qui ne se paie pas de formules, qui ne juge pas d'après autrui et veut toujours voir clair au fond de lui-même, il constatait à regret que l'antiquité, à Rome, ne se découvre pas instantanément et qu'il faut beaucoup d'imagination pour la reconstruire : « Elle est tellement mutilée qu'on ne peut la comprendre qu'à la longue, grâce à un véritable travail de la pensée. On ne se sent pas transporté dans un autre monde, comme dans les villes toscanes du Moyen Age, qui sont demeurées telles que le Moyen Age les a faites. —

L'antiquité ici est trop morte et trop froide; il faut y mettre beaucoup du sien pour la ranimer. » Mais un mois ne s'était pas écoulé qu'il changeait déjà de ton : « Au bout de quelque temps, il s'établit entre Rome et celui qui la visite un commerce plein de charme; à chaque promenade, c'est une délicieuse causerie, où l'on s'oublierait de longues heures. Rome parle, mais il faut savoir la faire parler. »

Cette vie romaine si paisible, et si active cependant, prenait pour lui un vif intérêt par les liaisons qu'il formait avec ses camarades d'école, dont plusieurs sont devenus ses intimes amis; par les visites des savants français; par le commerce avec les savants nationaux ou étrangers. Ses lettres abondent en souvenirs exquis de cet ordre. C'étaient, par exemple, à des intervalles réguliers, les séjours de M. Boissier; puis la venue de Mgr. Perraud, ou celle de l'abbé Duchesne. C'étaient les relations chaque jour plus étroites qu'il entretenait avec son directeur, M. Le Blant. C'était la fréquentation assidue de De Rossi, dont l'érudition si vivante et l'admirable connaissance du milieu romain devaient exercer sur tous ceux qui l'approchaient une séduction irrésistible. Si l'on ajoute qu'il suivait en même temps de très près ce qui se passait en France, on verra combien étaient variées les préoccupations dont sa correspondance témoigne à cette date. Quand on parcourt les pages de son édition du *Liber Censuum*, si pleines, où chaque note est à elle seule une dissertation érudite, quelquefois presque un petit traité, on est tenté de croire que l'auteur a vécu renfermé dans la Vaticane, éloigné de tous les bruits du monde. Mais il a au contraire vu de près tous les mouvements d'idées de son temps et il s'est si activement mêlé au milieu romain qu'il lui est arrivé de craindre de se disperser, et, en exprimant ces craintes, de rendre grâces au *Liber* qu'il appelait alors « la sauvegarde de son existence ».

Cependant déjà s'élaboraient et commençaient même à paraître les premières de ces savantes études qui devaient lui faire si vite un nom. Avec quelle conscience il travaillait, ses amis de Rome l'ont vu et ses lettres le laissent comprendre : « Je suis atteié à mon article que je travaille trop pour qu'il soit bon. »... « J'ai un peu d'inquiétudes pour mon article; il est très personnel et je me suis montré peut-être bien téméraire. » Puis, à propos d'une nouvelle publication : « Quant à mon article je le ferai avec le plus grand soin; car je dois y combattre Waltz et Mommsen. » Sa modestie était soumise à une épreuve plus pénible encore après le succès. Combien ceci est touchant : « M. Le Blant est parti hier me promettant tout son concours pour ma troisième année; si bien que je commence à en entrevoir la possibilité..... L'opinion flatteuse qu'on a de moi est certainement un énergique stimulant; mais c'est aussi une menace bien redoutable pour l'avenir. J'ai de trop bonnes raisons de me défier de moi. » Il obtenait sans grand peine la troisième, puis la quatrième année qu'il désirait et pouvait préparer à loisir le premier fascicule d'une publication qui devait lui coûter tant de peine, et qu'il ne lui a pas été permis d'achever.

A la fin de 1886, son séjour à Rome prenait fin : il avait cessé dès lors d'être un élève, il était devenu un maître que les juges compétents de ses études estimaient de plus en plus. La vocation de l'enseignement, qui avait été chez lui précoce, ne s'était pas amoindrie pendant quatre années consacrées aux recherches d'érudition. Il ne pouvait sans doute voir se clore sans d'intimes regrets une période de sa vie qui avait été si heureuse. Mais il ne voulait pas s'abandonner à ces regrets, qu'il se reprochait presque, et si l'on veut savoir

dans quel sentiment élevé il se préparait à rentrer en France, le fragment de lettre que voici le montrera : « Je suis très perplexe et plein de craintes, c'est que j'ai été trop gâté, vois-tu, par ces quatre ans de Rome. Ce que j'ai considéré d'abord comme une faveur, comme la réalisation d'un rêve, m'apparaît maintenant comme l'ordinaire de la vie.... Je vais rentrer dans la réalité de notre monde moderne, et ce n'est pas sans effroi que j'envisage la transition. Au fond, je sens que l'existence qui m'attend est plus haute que celle que je mène ; la vie austère et difficile vaut mieux moralement que la vie facile et sans effort. » Nommé à la Faculté des Lettres de Douai, il obtenait de M. Liard de terminer encore l'année à Rome. En janvier 1887, il allait prendre possession de son poste, qu'il devait occuper soit à Douai, soit à Lille où il devint titulaire pendant six ans, jusqu'au malheur affreux qui a brisé sa vie. A Douai comme à Lille, il s'était bientôt acquis de précieuses amitiés parmi ses collègues de la Faculté des Lettres, de la Faculté des Sciences et de la Faculté de Droit. Il en avait grand besoin, car il enseignait à peine depuis quelques mois quand un événement qui lui apportait une grande joie apporta aussi un changement profond à son existence. Sa sœur dont jusqu'alors il ne s'était jamais séparé que pour quelques semaines au plus, épousait un de ses jeunes camarades d'École, l'ami le plus cher qu'il eût fait à Louis-le-Grand, le confident de son cœur et de son esprit. C'était pour lui un grand bonheur, au lendemain duquel il se sentait comme désemparé : « C'est une vie qui finit pour moi ; une étape de la vie, si tu veux... C'est seulement dans le travail que je me retrouve. » Il lui était si nécessaire de se sentir, dans la vie de chaque jour, environné de sympathies et de ne pas laisser s'endormir en lui-même ses propres forces affectives, qu'à la rentrée de 1889, il s'installait au environs de Lille, en compagnie d'un de ses collègues préférés, M. Chevrillon, et tous ceux qui les ont vus ainsi dans leur ermitage de Canteleu, en ont rapporté un inoubliable souvenir.

L'enseignement dont il était chargé n'était qu'imparfaitement d'accord avec ses études de prédilection. De 1887 à 1892 il ne traita guère que diverses questions relatives aux institutions grecques et à l'histoire romaine. Il fit cependant aussi quelques leçons très intéressantes sur l'art chrétien et sur l'histoire de l'Église. A partir de 1892, il rentra plus directement en contact avec l'époque qu'il connaissait le mieux et avec les recherches de son maître Fustel par une série d'études d'histoire mérovingienne et carolingienne. Quel que fût le sujet qu'il traitât, il se sentait tout heureux d'avoir enfin des élèves, de penser que son action sur eux pouvait être bienfaisante : « Mes élèves me donnent une grande satisfaction ;... c'est un plaisir d'agir sur ces intelligences neuves et fortes. Je tâche de leur faire comprendre tout de suite comment on fait de l'histoire. J'ai mis longtemps à le savoir : ils sont plus fortunés que moi. » L'un d'eux nous le montre, tel que nous aimons à nous le représenter « s'animant, se grisant presque de sa parole, et réussissant par son entrain à donner de l'intérêt aux questions les plus abstruses. »

C'est durant son séjour à Rome que Fabre s'était ainsi formé à devenir un savant d'élite et un maître excellent. Il avait, dès son arrivée, pris conseil de M. Fustel de Coulanges. Il lui expliquait avec un mélange d'enthousiasme et d'inquiétude, son désir de tirer le meilleur parti possible des ressources qu'il avait sous la main, et de poser à ces archaïques manuscrits, témoins et ves-

tiges du passé, les questions auxquelles ils fussent le plus susceptibles de donner des réponses détaillées et véritablement nouvelles. Et il y avait quelque chose d'émouvant dans ces scrupules, dans cette soif de découvertes, qui poussaient Fabre à chercher docilement, dans cette histoire du moyen âge, jalousement gardée par le silence des siècles et la discrétion des archivistes, les endroits où son experte curiosité pouvait le plus efficacemen ouvrir une brèche.

Précisément, à cette date, l'ouverture récente des Archives Vaticanes faisait espérer le renouvellement complet de certains sujets d'histoire, jusque-là très imparfaitement traités : telle entre autres, l'administration des États pontificaux au XIIIe siècle. Pressenti à cet égard par Paul Fabre, Fustel lui répondait : « C'est là un fort beau sujet. Mais ne serez-vous pas arrêté sans cesse parce qu'il vous faudra connaître les faits administratifs des siècles antérieurs ? Peut-être y a-t-il une raison de méthode historique qui me pousserait à vous dire : commencez par le commencement ; partez au moins des lettres de Grégoire-le-Grand ; étudiez ensuite la petite révolution qui s'opère au VIIIe et au IXe siècles. Je serais bien tenté de vous dire : laissez à d'autres les études faciles, et prenez pour vous la recherche ardue et âpre. »

Fort de ces encouragements, Paul Fabre eut, dès lors, la pensée d'étudier ce qu'était avant Charlemagne le patrimoine de Saint-Pierre et de rechercher quels étaient exactement les droits du Pape sur les terres qui composaient ce patrimoine et sur les colons qui le cultivaient. L'existence matérielle de l'Église romaine dans le haut moyen âge, son action économique et la nature de sa souveraineté politique, les fondements juridiques de la puissance temporelle et de la richesse pontificale : voilà le sujet, très vaste et d'une plus lointaine portée qu'au premier abord on ne le croirait, dont était préoccupée, dès son arrivée à Rome, la curiosité de notre ami. Mais, sur l'administration du patrimoine de Saint-Pierre dans le haut moyen âge, tous les textes qui pouvaient jeter quelque lueur étaient déjà publiés. Il était possible, sans nul doute, par une sagace étude de ces écrits, d'atteindre à des conclusions nouvelles ; et la thèse latine que composa plus tard Paul Fabre sur les patrimoines de l'Église romaine, et qui sera bientôt traduite en français, montra tout ensemble l'intérêt du sujet et l'originalité d'esprit du chercheur. Il voulait pourtant faire à Rome une besogne qui justifiât strictement son séjour au palais Farnèse et qu'on ne pût tenter nulle part ailleurs, et tout en se consacrant à l'étude dont il s'était laissé captiver, il se mit en quête d'un projet plus opportun qui lui permît d'arracher aux archives romaines leurs secrets inédits.

Un manuscrit du *Livre des Cens de l'Église Romaine*, conservé à la Bibliothèque Vaticane, mit un terme à ses indécisions : il s'installa, de longues semaines, en face de ce document, dont les précédents chercheurs avaient trop méconnu l'importance, il l'analysa, il le disséqua, et dès 1883, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, il publiait le résultat de ce minutieux dépouillement. Non sans trembler, il envoyait à Fustel de Coulanges ce premier essai ; et Fustel lui répondait : « Votre méthode est exacte et sûre. C'est bien ainsi qu'il faut faire. » Fabre, toute sa vie, continua de faire ainsi.

Ce manuscrit, en apparence, était aride et désordonné : suivant d'une façon parfois servile le cadre et l'ordonnance de polyptiques antérieurs, le chanoine Cencius, camérier de l'Église romaine à la fin du XIIe siècle, et devenu pape au XIIIe, y faisait le relevé de tous les cens dus à l'Église romaine dans les diverses parties du monde chrétien.

L'énumération remplissait vingt-sept cahiers. Muratori, les *Monumenta Germaniæ*, avaient déjà publié quelques fragments d'autres manuscrits du même ouvrage ou de relevés analogues dus aux devanciers de Cencius, mais leurs publications étaient incomplètes; et puis le manuscrit de Rome — Fabre en avait acquis l'assurance — était le plus ancien en date, plus ancien que ce manuscrit de la Riccardienne de Florence, qu'on avait jugé, jusque-là, digne de préséance; enfin, dans chacun de ces cahiers additionnés, Fabre, procédant en analyste, notait des écritures successives et diverses, discernait le texte original du vieux Cencius, le rapprochait d'autre part des précédents polyptyques, dont l'un des plus importants, celui du chanoine Benoît tomba sous sa main, un jour, à la Bibliothèque municipale de Cambrai ; et ce manuscrit de Censius, au lieu d'être le bilan, fixé et figé une fois pour toutes, de la richesse de l'Eglise romaine à une certaine date, apparaissait au pénétrant exégète comme un tableau de l'accroissement progressif des revenus du Saint-Siège au XIIIe siècle. Les scribes successifs qui avaient noirci ces archaïques cahiers n'avaient cru faire qu'un livre de créances, et sept siècles après eux, Paul Fabre, dans ce livre, se préparait à lire et à reconstituer une histoire.

Il la lut ligne par ligne, la reconstitua détail par détail, et pendant plusieurs années, les articles de Fabre se succédèrent, éclaircissant d'une façon *décisive* les questions les plus variées, connexes à l'étude du *Liber Censuum*. Fabre préparait, d'une part, une publication de ce document, d'autre part, une thèse sur l'institution des cens; il menait de front la besogne du paléographe, qui est l'esclave d'un texte, et la besogne de l'historien qui en devient le maître. Éditeur du *Liber Censuum*, il voulait apporter un commentaire exact et savant, de toutes les difficultés et de toutes les curiosités subsidiaires qui s'attachaient à ce manuscrit, détails de l'organisation ecclésiastique, difficultés géographiques ou topographiques, curiosités numismatiques, détails d'organisation fiscale ou minuties de droit canon. Historien des cens, il était conduit, par l'ascendant même de la méthode de Fustel à discerner, derrière les réalités sociales et les rapports économiques, certaines conceptions religieuses et politiques, à retrouver les idées derrière les faits, à interpréter les faits par les idées. Et dans cette double tâche l'imagination généralisatrice de l'historien soutenait le courage plus ingrat de l'érudit, et l'inflexible précision de l'érudit surveillait les entreprenantes hypothèses de l'historien.

Le premier fascicule du *Liber Censuum* fut publié en 1889; les autres devaient suivre; la disparition de Fabre n'empêchera pas que l'œuvre soit achevée, sous son nom et grâce à ses innombrables notes, par les soins éclairés de M. l'abbé Duchesne. « Ce sera un des livres d'érudition les plus universellement consultés », écrivait dans la *Revue historique*, en rendant compte de ce premier fascicule, M. Élie Berger. Le minuscule en histoire ne paraissait à Fabre qu'apparemment minuscule : il ne lui semblait pas que les infiniment petits de la vérité historique méritassent d'être dédaignés. Certaines notes étaient de véritables articles de numismatique; d'autres indiquaient les textes originaux d'où Cencius avait tiré la mention des cens, ou bien donnaient, sur la perception de ces cens, des détails précis et parfois piquants. Mais ce qu'il y avait de précieux, surtout, dans ce commentaire admirablement fouillé, c'était l'étude du tableau des diocèses ou « Provincial », qui avait servi de cadre à Cencius pour l'insertion et le classement des divers cens. Même les diocèses où aucun cens n'était perçu sont mentionnés par Cencius, qui

sans doute espérait que dans l'avenir ils seraient à leur tour tributaires; ainsi, ce que nous donne le *Liber Censuum*, si nous savons y lire, c'est un tableau complet de la hiérarchie ecclésiastique; c'est l'indication des circonscriptions diocésaines; ce sont des aperçus sur les changements de ces circonscriptions, sur leurs rapports avec les circonscriptions de l'administration civile: on pressent quelle est l'importance, pour l'histoire de l'Église et pour l'histoire générale, d'un texte semblable et d'un commentaire signé de Paul Fabre. Les horizons, au détour de certaines de ces notes, sont d'une ampleur et d'une netteté frappantes; l'histoire de l'Italie méridionale au moyen âge reçoit, du *Liber Censuum* analysé et expliqué par Fabre, une lumière nouvelle, — comme c'est encore le *Liber Censuum* qui lui permit, dans un article des *Mélanges Monod*, de jeter sur l'histoire de la vieille Pologne des lueurs insoupçonnées. Fabre saisit un détail insignifiant pour le banal lecteur; il le pénètre, il l'ausculte, si nous osons ainsi dire (d'un mot qui définit bien la méthode de Fustel); et puis, secondé par la vigueur de son sens historique, par la justesse de son coup d'œil, par l'étendue de sa culture générale, il constate un résultat positif. Entre la portée de ce résultat et l'apparente insignifiance du texte dont Fabre est parti, entre le caractère général de la conclusion et le caractère très particulier du document initial, il y a une distance qui étonne. Fustel aimait que, d'un pas sûr, on franchît ces distances; et l'on comprend qu'il ait salué dans Fabre, dès 1889, un disciple d'élite. Il le félicitait de ses notes, « excellentes de science et de justesse », et il ajoutait: « Si je pouvais me dire le maître de quatre ou cinq hommes comme vous, ma vie aurait été bien employée. »

La thèse sur le *Liber Censuum*, publiée en 1891, confirma le jugement de Fustel. Fabre employait, dans cette thèse, la méthode analytique — « celle qui consiste, écrivait-il un jour en un compte-rendu, à prendre successivement chaque texte et à en faire la critique en compagnie avec le lecteur ». — « Les mots changent rapidement de sens, ajoutait-il, et on n'est jamais sûr qu'à cent ans d'intervalle le même terme désigne la même chose. » Retenons bien ces instructives confidences de son expérience; elles nous renseignent éminemment sur la méthode dont sa thèse sur le *Liber Censuum* fut le fruit.

On appelait cens, dans le haut moyen âge, le revenu que prélevaient les papes sur les grands domaines qu'ils possédaient dans l'Italie centrale, domaines loués sous forme d'emphytéose: le cens stipulé par ces baux emphytéotiques, n'était qu'un droit de location, prévu pour d'interminables échéances, et annuellement perçu. C'était là la signification commune du mot *census*, telle qu'elle semblait ressortir des textes, telle qu'elle était dégagée par les historiens. La thèse de Fabre révéla qu'à côté de cette forme de propriété s'en était lentement établie une autre, « différente de la première en ce qu'elle ne comportait que le domaine éminent et en ce qu'elle excluait pour le pape, nu-propriétaire, la libre disposition du domaine utile ». Le cens, ainsi compris, au lieu d'être l'indice de l'ancien droit de propriété du Saint-Siège, devenait le symbole, le signe efficace, d'un droit récent conféré au Saint-Siège sur une terre, sur un monastère ou sur un royaume par le propriétaire de cette terre, l'abbé de ce monastère, le souverain de ce royaume. A côté de l'ancien cens, récognitif de droits dont le Saint-Siège avait aliéné la jouissance, cette nouvelle catégorie de cens marquait, au contraire, certaines aliénations consenties par le seigneur, par l'abbé, par le roi, propriétaires antérieurs et incontestés, au profit du Saint-Siège. Aliénations plus fictives que réelles: car le

LIBRARY

seigneur demeurait maître dans sa terre, l'abbé dans son couvent, le roi dans son royaume. Mais ces aliénations à demi fictives avaient précisément pour but d'assurer la protection du Saint-Siège, source efficace de défense, garantie efficace d'autonomie, à ce seigneur, à cet abbé, à ce souverain. « La religion, et peut-être aussi le besoin de sécurité et le désir de protection, écrivait Fustel de Coulanges dans son volume sur les *Origines du système féodal*, publié en 1890 par M. Jullian, ont dû souvent porter les petits propriétaires à donner à l'Église des terres, qu'ils recevaient ensuite d'elle sous condition de cens. Beaucoup de censives ont pu venir de là. » Par une sorte de parallélisme qui dénotait la communion d'idées de ces deux maîtres en histoire, Paul Fabre, moins d'un an plus tard, montrait qu'il en était de beaucoup de cens, dus au Saint-Siège, comme de beaucoup de censives féodales : c'est pour avoir une protection qu'on promettait à l'Apôtre Pierre un cens, symbole de la propriété théorique dont on l'investissait. Avant que, moyennant un cens payé au Pape, les monastères ne se dégageassent des liens de suprématie que l'épiscopat prétendait leur imposer, on avait vu seigneurs ou suzerains se reconnaître débiteurs d'un cens envers le Saint-Siège ; et, par là même qu'ils subordonnaient, en principe, à l'assentiment du Pape l'exercice de leurs droits politiques, ils obtenaient d'être intégralement respectés par toute autre puissance humaine dans la jouissance de ces droits. Le cens, ainsi envisagé, était comme l'aspect unique sous lequel s'exprimaient et se traduisaient, dans l'ordre matériel, les diverses prérogatives des Papes du moyen âge : prérogatives de propriétaires fonciers, prérogatives de suzerains féodaux, prérogatives de souverains temporels, prérogatives, même, de chefs spirituels de la chrétienté ; et ces redevances, perçues à titre purement récognitif, apparaissaient comme la forme extérieure d'une infinie variété de rapports juridiques, rattachant au Pape les divers membres de la chrétienté. On ne soupçonnait point, avant Paul Fabre, la nature et l'étendue de ce domaine éminent du Saint-Siège, constitué peu à peu, à travers l'Europe, sur tant de monastères et sur tant d'États, Angleterre, Pologne, Danemark, — même jusque sur le Groenland. M. Maurice Prou, appréciant cette thèse, put écrire qu'elle classait son auteur parmi les historiens les plus pénétrants de notre époque.

Ce n'était rien moins, en effet, que la question même de la souveraineté pontificale et de l'action pontificale au moyen âge, qui, grâce au travail de Paul Fabre, était rajeunie et renouvelée. A côté de cet austère bilan des créances du Saint-Siège, que le jeune historien savait si bien interpréter, le vieux manuscrit de Cencius contenait quelques Vies de Papes et l'antique écrit des *Mirabilia Urbis*. Et ces Vies de Papes, ces *Mirabilia Urbis*, ainsi juxtaposés au livre de comptes, semblaient promulguer les titres moraux du Siège apostolique à ces prérogatives dont le *Liber Censuum* lui-même indiquait les titres matériels. Sous les regards de Paul Fabre, sous la prise de son imagination non moins vive que sûre, tous les éléments de la puissance pontificale se dégageaient de ces poudreux cahiers ; on y retrouvait, d'une part, la plus humble trace du plus modeste droit, exercé sur la moindre bourgade du patrimoine de saint Pierre ; et d'autre part, à quelques pages de distance, on y ressaisissait les augustes rêves traduits par la fameuse donation de Constantin, et l'impérieux idéal tracé par les diplômes impériaux qui, de Charlemagne à Lothaire II, fondèrent le pouvoir temporel. Entre les lignes de ce *Liber Censuum*, Paul Fabre savait ressusciter en quelque mesure l'altière et grandiose imagination

des pontifes souverains qui se servaient de ces cahiers comme d'un aide-mémoire pour la perception de leurs revenus. Lorsque, en 1885, déjà maître des principaux points de son travail, il en avait soumis à Fustel de Coulanges la contexture générale, Fustel lui avait écrit : « Ce livre touchera aux plus graves questions du moyen âge et les éclaircira. » L'accueil fait par la Sorbonne, en 1891, à la thèse de Paul Fabre, justifia le jugement anticipé de Fustel. De même que le premier fascicule du *Liber Censuum* avait rendu d'insignes services à l'érudition, de même cette thèse, d'autant plus sérieuse et profonde qu'elle se présentait avec moins de fracas, projetait une lueur nouvelle sur l'histoire générale du moyen âge : elle expliquait des étrangetés éclaircissait des obscurités, dissipait des contre-sens; elle dévoilait, avec un invincible éclat, l'aspect juridique et contractuel dont s'était revêtue, plusieurs siècles durant, la haute puissance morale de la Papauté. En lisant le travail de Paul Fabre, on se sentait en présence d'une architecture robuste, originale et vraiment définitive.

Ainsi charpentée, la thèse sur le *Liber Censuum*, qui s'intitulait modestement comme une simple monographie d'un texte peu connu, eût mérité de s'appeler : « Les assises financières de la souveraineté pontificale au moyen âge : la doctrine, les faits. »

Une telle œuvre ouvrait une voie, que Paul Fabre eût suivie s'il en eût eu le temps. Chercher dans l'histoire économique ou financière les symboles ou les racines de l'histoire politique et religieuse, c'était là une méthode éminemment propice à l'étude de l'époque féodale; elle eût, sur des terrains contigus à celui où il en avait fait l'épreuve, sûrement acheminé Paul Fabre vers des découvertes nouvelles. C'est ainsi qu'à la fin de 1898, retraçant devant ses jeunes auditeurs de l'École Normale la querelle des investitures, il ébauchait, au sujet du caractère féodal de ce droit de régale qui subsista jusqu'à la fin de la monarchie française, une théorie fort originale, que l'un de ceux qui l'ont entend aura peut-être, quelque jour, l'heureuse idée d'élucider et de confirmer.

L'admiration affectueuse qu'il avait vouée à Fustel de Coulanges était allée croissant. Il avait été touché, intimement touché, des encouragements assidus de son ancien directeur; il l'avait consulté avec confiance, écouté avec docilité, souhaitant sans cesse, dans ses rêves, d'être un élève digne du maître. L'avenir devait dépasser ses rêves... Il ne pouvait, en 1887, se défendre de quelque jalousie à l'endroit des jeunes étudiants de Bordeaux qui, profitant du séjour de Fustel à Arcachon, prenaient contact avec l'illustre historien. Il se consolait de son éloignement en espérant le prompt achèvement du monument qu'édifiait Fustel : « Si vous saviez comme nous » attendons vos livres; ce sont là, pour nous et pour bien d'autres, de grands » événements ! » Ambitieux des conversations du maître, épris de ses livres, il lui écrivait un jour, avec une familiarité charmante : « Si on pouvait être un » tout petit peu malade pour vous décharger d'autant, comme on le ferait avec » plaisir ! » Fustel, hélas ! ne put être déchargé de son mal; il y succomba. Et Fabre regretta amèrement, en lui, le père de sa vocation d'historien, l'instigateur de sa méthode, le guide de ses travaux, le modèle dont ne se pouvaient détacher ni ses ambitions ni son souvenir. Et Fabre, en ces heures mêmes de tristesse, était plus proche que jamais de Fustel disparu.

Car le jeu mystérieux des âmes allait tresser un lien nouveau entre Fabre, à

qui tous, nous augurions une longue vie, et Fustel, qui venait de terminer la sienne. Fustel avait reconnu chez Fabre un esprit de même famille que le sien ; Mlle Antoinette Fustel de Coulanges ratifia et couronna ce jugement ; un mariage en résulta.

C'est à cette heure de l'existence de Paul Fabre qu'aiment à se reporter ceux qui l'ont connu, pour le retrouver en son plein épanouissement. La vie lui souriait ; un rêve qu'il n'avait pas eu conscience de caresser était venu comme au-devant de lui, et tout heureux, il s'y reposait. En suivant sa voie, en faisant avec probité et talent sa besogne d'historien, il avait, du même coup, trouvé le complément de son existence. Et tout ce qu'il y avait de tendresse dans son âme, tout ce qu'il y avait de loyauté dans son esprit, tout ce qu'il y avait d'énergie dans sa volonté, était, du même coup satisfait et récompensé. Il n'avait fait nulles concessions au bonheur ; c'est en restant tout lui-même qu'il l'avait rencontré ; c'est en restant tout lui-même qu'il allait en jouir. Après son mariage comme avant, on continua de goûter, en son intimité, cette nature aimante, accessible à tous et banale pour personne, ce don de tendresse où chacun de ceux qui l'approchaient pouvait escompter à coup sûr un gage éventuel de dévouement, cette sérieuse et loyale conception de la vie, qui n'excluait ni le sourire, ni la cordialité d'humeur, cette sincérité tout à la fois impitoyable pour lui-même et charitable pour les autres, ce parti pris de mortifier ses belles facultés d'imagination jusqu'à ce que l'érudition eût assuré le terrain sur lequel elles se pourraient donner libre cours, et cette verdoyante fraîcheur d'impressions, cette bonhomie des souvenirs, cette spontanéité somptueuse des réminiscences qui étaient chez lui comme la revanche de l'imagination maîtrisée. Après comme avant son mariage, on retrouvait en lui tous ces traits et, par surcroît, ce je ne sais quoi de vibrant et d'entraînant que donne l'apprentissage du bonheur.

La maladie de Mme Fabre ombragea bientôt l'avenir. Et puis un fils naquit, le petit Pierre, sur lequel se sont reportées, aujourd'hui, toutes les affections qui entouraient le père, et Fabre sentit, d'une façon touchante, le poids de la responsabilité paternelle. Dans la paternité, il saluait un honneur, et sa constante modestie en voulait devenir digne. Et les anxiétés terribles que soulevait la santé de sa femme, et les interrogations ardemment inquiètes que suscite toujours, pour le lointain avenir, un berceau d'enfant, laissèrent sur la physionomie de Fabre une empreinte de gravité triste. Ces anxiétés ne furent que trop justifiées par la mort de Mme Fabre, et quant à ces interrogations, c'est la sœur de Fabre, c'est son beau-frère, c'est Mme Fustel de Coulanges, ce sont les amis qui aideront Pierre Fabre à les résoudre en s'essayant à l'aimer et à le guider comme le père l'aimait et l'eût guidé.

Avec quelle résignation celui qui survivait supporta sa grande douleur, ceux-là le savent qui l'ont vu dans les semaines qui suivirent son deuil, et auxquels il a permis de regarder dans son cœur. Résignation admirable et effrayante, car on se demandait avec angoisse au prix de quel effort il l'avait atteinte. Sa sœur, son beau-frère sentirent que le séjour à Lille ne lui était plus possible. Le Directeur de l'Enseignement supérieur et M. Geffroy mirent une égale bienveillance à faciliter son retour en Italie. Il revit Rome... C'était le même ciel qui avait souri à ses premières émotions scientifiques, le même ciel qui avait souri à sa femme lorsque, plusieurs semaines durant, il l'avait introduite en

familiarité avec la Ville Eternelle; Fabre affronta, sans amertume, cette sérénité du paysage romain, qui semblait faire contraste avec le deuil de son cœur. « Assurément, écrivait-il, j'ai bien fait de venir ici, non pas seulement à cause du terrible hiver que vous avez eu en France, mais surtout peut-être à cause de l'atmosphère morale de cette Rome, où nous avons vécu *tous deux*. Hier, à Saint-Laurent, je revoyais notre visite; je me rappelais nos impressions. Il me semble que je vis toujours avec ma femme; mon éloignement aide sans doute à l'illusion; parfois je me persuade qu'elle est seulement absente, que je l'ai laissée en France, — et les lettres qui me parlent de son petit Pierre me semblent être comme des lettres d'elle... »

Ses amis de Rome — il en comptait beaucoup — travaillèrent à lui alléger le poids de son chagrin. Au Palais Farnèse, l'affectueuse délicatesse de M. et de Mme Geffroy lui fit comprendre qu'il était chez lui, qu'il était comme un grand aîné parmi les membres de l'École, — un de ces aînés qu'on écoute déjà comme un maître, — ou pour mieux dire un auxiliaire pour le Directeur.

Puis arriva un nouveau Directeur, l'ami ancien et le maître de Fabre, qui l'avait assisté, comme prêtre, à son mariage et dans son deuil, dont la tendre affection et l'ardeur contagieuse de travail furent un aiguillon bienfaisant pour cette âme si foncièrement active. Et ses lettres, bientôt, montraient comment il se reprenait à vivre, sans rien sacrifier de son rêve intérieur. « Je me suis remis vraiment à mon *Liber Censuum*... C'est à l'abbé Duchesne que je dois d'avoir eu la force de reprendre ce gros travail... Cette vie commune avec l'abbé Duchesne est excellente pour moi. C'est une société dans laquelle il est impossible de ne pas profiter, alors surtout qu'il y a entre nous cette affection déjà vieille et ces souvenirs encore tout récents. — Oh! ma vraie vie est comprise entre deux dates bien proches. Le plus souvent il me semble que ma vie d'aujourd'hui n'est pas une vie véritable, que c'est une pure apparence, — et l'absence de Pierre accroît par moments cette impression..... D'ailleurs le spectacle de Rome m'intéresse. Tout ce qui se passe ailleurs a ici sa répercussion, et notre situation même nous permet de regarder et de voir les mouvements divers qui s'entre-croisent ici ou se transforment. » Et les occasions de travailler ou d'admirer, qui sont incessantes à Rome, semblaient rappeler Paul Fabre à l'amour de vivre. Tantôt il s'égarait volontairement parmi ces merveilles de la nature ou de l'art qui sont toujours prodigues de surprises inédites dès qu'elles sont contemplées par un œil curieux et goûtées par une âme ardente; tantôt il s'acheminait vers *sa* bibliothèque Vaticane, pour lui dérober quelques secrets nouveaux.

Soit que, pour se reposer de son contact avec le moyen âge, il se complût, de temps à autre, en quelque sieste savante à travers les vestiges de l'humanisme, soit qu'il sentît en lui-même une sorte de reconnaissance envers ces opulents dépôts du Vatican, si largement accessibles au chercheur, il avait toujours éprouvé, tant à Rome que hors de Rome, je ne sais quel attrait pour l'histoire de la bibliothèque Vaticane. C'était l'attrait du connaisseur, qui, assis devant ces manuscrits antiques, aimait à se remémorer l'élite de bibliothécaires qui aux XVe et XVIe siècles, les avaient recueillis et classés, et l'élite de lecteurs qui les avaient tenus entre leurs mains. Pour Fabre, la bibliothèque Vaticane avait une âme; et cette âme se confondait avec la sienne. Il faisait acte de piété, dès son premier séjour à Rome, en publiant l'inventaire des trois cent quarante volumes qui, dès 1443, formaient la collection du pape

Eugène IV, en prenant copie du registre de prêts, tenu, sous le pape Sixte IV, par le bibliothécaire Platina. Lorsqu'en 1894 on lui demanda d'écrire, dans la publication collective *Le Vatican, les papes et la civilisation*, la partie consacrée à la bibliothèque Vaticane, il accepta cette tâche comme l'occasion de rendre un hommage qui lui tenait à cœur.... Et dans cet hommage, il ne mit pas seulement toute la sûreté précise de son érudition, il y mit aussi l'ineffaçable fraîcheur de ses émotions de savant, et parla de la bibliothèque Vaticane avec le langage dont on commémore les endroits amis. On savoure, dans cette monographie, comme un parfum de pieuse et douce souvenance.

Il y a des âmes où l'accoutumance routinière du travail érudit semble graver les rides : telle n'était point l'âme de Paul Fabre. Bien loin que sa spontanéité succombât sous le poids de ses austères devoirs de savant, il avait l'art de vivifier l'érudition, et ce second séjour à Rome, pendant lequel, définitivement maître de sa méthode historique, il ne redoutait point de témoigner quelque complaisance de vulgarisateur et d'ajouter à la science, qui exhume, les prestiges de l'imagination, qui ressuscite, semblait annoncer pour la carrière historique de Paul Fabre, le début d'une étape nouvelle. Fabre avait de l'imagination, et très spontanée, et très vive, et très éveillée, et non seulement cette imagination dont parle Claude Bernard, qui met sur la piste de la trouvaille, mais cette autre imagination dont Michelet demeure un exubérant et périlleux modèle. Et Fabre, au fur et à mesure qu'il eût vécu et qu'il eût solidement posé les assises de son œuvre historique, se fût laissé aller, comme son talent l'y conviait et comme son besoin de vie l'y poussait, à faire, en quelque mesure, besogne d'artiste en histoire. Mais il voulait posséder un par un, et d'une prise incontestable, tous les détails du cadre et tous les détails du tableau, avant d'entreprendre le tableau lui-même. Il songeait, par exemple, à faire pour le grand public, une étude sur les destinées historiques du vieux Château Saint-Ange, de ce mausolée d'Adrien, devenu dans la suite, avec les papes, une citadelle, puis un mausolée de documents, et maintenant une caserne ; l'article, à coup sûr, eût été vivant comme une de ses causeries,

Après deux ans de ce nouveau séjour, il rentrait en France, et ce retour n'était pas sans donner de vives préoccupations à ses amis qui souhaitaient qu'il pût encore ne pas retourner à Lille, et s'établir à Versailles, dans le voisinage de sa sœur, en retrouvant enfin son fils auprès de lui. Ce que nous souhaitions devint possible, grâce à l'affectueuse bienveillance de MM. Perrot et Monod. « Je crus lui rendre service et rendre service à l'École, à dit le premier, quand » à l'automne de 1897, je lui offris d'y suppléer M. Monod, qu'éloignait de nous, » pour tout un hiver, le désir qu'il éprouvait d'achever à loisir des travaux depuis » longtemps commencés. » C'est en reprenant son enseignement, et dans les conditions les plus favorables, que Fabre finit par se rattacher vraiment à la vie. A Lille, il avait dû faire trop d'histoire romaine ou d'institutions grecques ; maintenant, il pouvait, dans une mesure beaucoup plus large, enseigner ce qu'il savait si bien et ce qu'il préférait à tout. Il faut faire appel au témoignage de ceux qui l'ont vu à l'œuvre. « Dès l'abord, a dit M. Perrot, il se donna tout entier » à ses élèves ; il se donna dans ses leçons où il apportait tantôt le fruit » de ses recherches antérieures et tantôt le résultat du travail acharné qu'il » s'imposait pour étudier avec ces jeunes gens les questions sur lesquelles leur » attention était appelée par les exigences d'un programme qui varie chaque » année. Il se livrait et se prodiguait davantage encore dans ces conversations

» où chez nous il s'établit entre le maître et l'élève un commerce et un échange » d'idées qui sont peut-être plus utiles que l'enseignement même. » « Il n'a » pas fait, a dit un de ses élèves, deux parts dans sa vie, désireux de réserver » la plus grosse à ses travaux personnels ; s'il laisse une œuvre inachevée, ce » n'est pas seulement parce qu'il a trop vite disparu, c'est aussi parce qu'il s'est » consacré tout entier à son enseignement. » Un autre nous écrit : « Loin de » garder pour lui quelque chose de son travail et de son expérience, avec ses » élèves il mettait tout en commun, et leur ouvrait largement tous les trésors de » son esprit et de son cœur... Parfois, au début d'une leçon, des scrupules pre- » naient sa conscience délicate, il revenait avec un zèle touchant sur les » points qu'il craignait de n'avoir point assez expliqués la fois précédente... C'est » ainsi qu'il nous initiait à la méthode scientifique, nous apportant mieux que » le fruit de ses recherches, le travail même de son esprit toujours en éveil » auquel il nous faisait assister. »

Il avait fait la première année un cours sur la monarchie franque et l'empire carlovingien. L'année suivante, il se proposait d'étudier l'histoire de l'Église au moyen âge ; quand la maladie le surprit, il avait eu le temps déjà de faire sur les débuts de la Lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, une série de leçons pleines de vie et de nouveauté. Ses cours sur Grégoire VII, en particulier, furent pour ses élèves une révélation. La grave érudition du *Liber Censuum* ne leur avait point fait entrevoir cet attrayant talent de faire revivre le passé, de *poser* un portrait et de le nuancer, de reconstituer un milieu. C'était largement dessiné, et les scrupules scientifiques, toujours présents et toujours visibles, n'excluaient pas la vie. Il advint parfois que durant le premier quart d'heure de son cours Paul Fabre, avec une touchante sincérité, indiquait quelques rectifications, au moins quelques réserves, au sujet de ce cours précédent dont on conservait encore la captivante mémoire ; et puis, ayant ainsi, avec sa haute délicatesse à l'égard de la vérité, exploré d'un coup de sonde la solidité de son terrain et raffermi certains endroits qu'il redoutait comme branlants, il reprenait sa synthèse vivante d'historien.

Avec ces leçons sur l'Église au moyen âge, Fabre revenait à un sujet qui lui était cher entre tous, et en le traitant, il ne cherchait, selon sa coutume, ni à montrer ses croyances ni à en dissimuler quoi que ce fût ; il les laissait simplement paraître, avec cette loyauté discrète et ferme qui se faisait non seulement respecter, mais aimer de tous. Cet enseignement si sincère était déjà fécond, et quelles traces n'eût-il pas laissées s'il n'avait pas été interrompu si tôt ? Fabre avait l'autorité que donne une réputation scientifique solidement assise, et ses élèves savaient qu'aucun maître ne leur serait plus dévoué. Autour de lui ses amis voyaient diminuer les craintes que sa santé leur avait souvent inspirées ; il retrouvait quelque chose de sa sérénité ancienne depuis que son fils était auprès de lui ; sans que ses chers souvenirs eussent perdu rien de leur force, le travail redevenait pour lui presque une joie. Nous nous reprenions à la confiance, et, demain, nous allions le perdre.

Quand sa suppléance s'était trouvée réduite à une seule conférence, il avait dû chercher à y joindre une situation qui lui permît de ne pas quitter Versailles. A ce moment, un poste était vacant à la bibliothèque de l'Institut. Ce n'est pas sans certaines hésitations bien naturelles qu'il se décida à poser sa candidature ; dès qu'il l'eut posée, elle fut accueillie avec joie par le bibliothécaire en chef, Rébelliau, et avec lui par tous ceux qui, surtout à

LIBRARY

l'Académie des Inscriptions, connaissaient personnellement Fabre, ou seulement avaient retenu son nom comme celui d'un des jeunes savants qu'ils ne devaient point perdre de vue. Il n'a occupé que quelques mois ces fonctions nouvelles pour lui; mais il s'y est dévoué comme il se dévouait toujours, et il s'y est fait aimer comme partout. Comment, surtout en un pareil milieu, n'eût-on pas tout de suite senti le prix d'un bibliothécaire qui à l'érudition la plus rare joignait une aménité séduisante et une complaisance infatigable?

Il était une de ces natures qui, de prime abord, commandent l'attachement : il le commandait par ce don de sympathie qui, tout naturellement, se dégage de la simplicité cordiale; il le commandait par ce besoin de rendre service, naturellement accessible aux indiscrétions et aux importunités; il le commandait enfin par cette loyale sûreté de rapports, où se traduisait, comme en un miroir impeccable, l'estime qu'il faisait des autres. On le sentait bon, et d'une bonté active. Et puis, au fur et à mesure que reculait l'heure de son deuil, il semblait que son âme, mûrie par l'épreuve, travaillant à se pacifier en même temps qu'à se souvenir, acquît des perfections et des délicatesses nouvelles; on devinait une âme riche, non une âme compliquée, et l'on entrevoyait qu'il y avait en lui de mystérieux et de délicats arrière-plans, où sommeillaient les douleurs, où veillaient les espérances, où travaillaient les croyances; et parfois, d'un sourire, d'un geste, d'un mot dit à propos, il laissait deviner ces arrière-plans, lorsqu'il augurait qu'en pénétrant jusque-là, jusqu'au tuf même de son âme, l'ami qu'il entretenait pouvait trouver quelque réconfort.

Durant les quatre années qui séparèrent son deuil et sa mort, il recélait ses souffrances dans l'intimité de son âme, à l'abri de sa foi, mais lorsqu'il voyait quelqu'un souffrir, alors, spontanément, ses chagrins à lui s'épanouissaient, non pour supplanter ceux qu'on lui confiait, mais pour les soulager. Il est telle famille, découronnée par la mort, où les condoléances apportées par Paul Fabre laissèrent une ineffaçable impression : sa douleur toujours présente, et les douleurs dont il était témoin, devenaient, après quelques instants d'entretien, comme un commun fardeau; il semblait tirer parti de son mal pour le bien des autres; il ne paraissait défaillir sous le poids de ses cuisants souvenirs que pour mieux relever les défaillances imminentes des affligés voisins, et il y parvenait sans presque le vouloir, sans presque le savoir ; la souffrance l'avait assez vigoureusement marqué pour qu'il fût de lui-même, sans effort, à l'unisson de toutes les souffrances, mais elle avait été assez fortement maîtrisée pour n'être jamais importune ou farouche aux âmes provisoirement heureuses. Mais celles-ci savaient par ouï-dire, et devinaient, avec l'infaillible instinct de l'amitié, quelles ressources elles trouveraient, au fond du cœur de Paul Fabre, pour les assister à l'heure inévitable de l'infortune.

Son entretien, son contact étaient une leçon précieuse de courage actif et résigné. On sentait en lui, tout à la fois, l'acceptation virile du fardeau que sa femme absente ne partageait plus avec lui, et de constantes envolées de pensées et de souvenirs vers celle qui n'était plus. Et c'est à elle encore, à elle toujours qu'il songeait, lorsque, regardant avec une affection voilée de tristesse le fils qu'elle lui avait donné, il se rattachait à la terre. Quatre ans durant, il trouva dans cet état d'âme la force nécessaire pour lutter avec succès contre l'abattement du veuvage, et quand vint la maladie, brusque, impitoyable, il n'eut encore qu'à rester lui-même, tout lui-même, armé de cette foi chrétienne qui était l'assise de sa nature, pour endurer avec une doulou-

reuse sérénité la crainte, que parfois il ressentait, de laisser son fils orphelin. Cette crainte se réalisa. Pleinement incertain de l'avenir, il avait voulu, à deux reprises sur son lit de souffrances, recevoir les sacrements, afin d'y puiser, soit pour la vie soit pour la mort, une vigueur supérieure à toute défaillance ; cette vigueur lui fut accordée, et ce fut pour mourir.

Aimé PUECH et Georges GOYAU.

Promotion de 1880. — GRIESS (Jean), né le 5 juillet 1857 à Landau (Bavière Rhénane), décédé à Paris, le 17 mai 1899.

Elle est pieuse et sacrée la tradition qui veut que la main amie d'un camarade trace dans les Annales biographiques de notre École ce suprême portrait auquel il nous sera désormais impossible de rien changer et qui présentera immuablement nos traits aux regards des promotions futures. Tâche bien inégale ! Douce et consolante quand elle est la peinture d'une vie complète, faite d'abord de luttes et de travail, mais du moins couronnée de succès et de gloire par l'âge mûr et la vieillesse. Combien triste, au contraire, quand il faut raconter une vie brisée, pleine de promesses et d'élans généreux brusquement anéantis ! Nos regrets sont alors doubles !

Nous ne pleurons pas seulement l'ami qui nous fut ravi, nous pleurons la carrière brillante qu'il eût fournie, le bien qu'il eût pu faire, les exemples nouveaux qu'il nous eût donnés, le concours enfin qu'il eût apporté dans la pénible escalade de la société vers la liberté, le bien, la justice, la vérité. Dans Griess mort nous pleurons tout cela. Nous pleurons un soldat vaillant, non pas seulement de l'enseignement mathématique, mais, ce qui est mieux, de l'éducation sociale. Il avait en effet de qui tenir.

Né le 5 juillet 1857 à Landau, dans la Bavière Rhénane, de parents français, Griess fut de bonne heure privé de son père et confié à son oncle et à sa tante, M. et Mme Griess-Traut. Ce nom n'est pas inconnu de ceux qui se sont intéressés au mouvement social de la seconde moitié du XIXe siècle. Il évoque le souvenir des rêves sociaux les plus généreux et des ambitions philanthropiques les plus hautes. En adoptant leur neveu, M. et Mme Griess-Traut ne firent qu'étendre à un membre de leur famille une générosité dont ils étaient coutumiers à l'égard d'autres orphelins. Ces admirables gens étaient trop convaincus, trop pénétrés de la valeur de leurs principes pour en prôner l'excellence, ils faisaient mieux, ils les pratiquaient. Privés d'enfants, ils se consolaient de cette disgrâce de la nature en faisant leurs ceux que la nature avait faits orphelins. En même temps que leur neveu, ils élevèrent neuf autres enfants.

C'est au milieu de ces nobles exemples que se développa la jeunesse de Jean Griess. Il entendit de bonne heure formuler autour de lui et discuter ces grands problèmes sociaux qui serviront de liens entre le XIXe et le XXe siècle. Qu'il s'agît de la paix et de l'arbitrage entre les nations, qu'il s'agît de l'éducation sociale des masses, ou bien encore de ces questions si nombreuses et si complexes groupées aujourd'hui sous le nom de féminisme, le zèle de Mme Griess-Traut ne se fatiguait jamais. Morte le 9 décembre 1898, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, quelques mois à peine avant son enfant adoptif, elle aura eu du moins la consolation de voir naître à la réalité quelques-uns de ses rêves.

Jean Griess se montra toujours le digne élève de l'école de droiture et de générosité que fut pour lui la maison de son oncle. Son instruction élémen-

taire se fit à Alger. A l'âge de dix-sept ans, il songea au choix d'une carrière et, sur le conseil d'amis de son oncle, en 1874, après un brillant concours, il entra comme élève à l'École fédérale de Zurich. Il suivit avec assiduité et avec cette conscience qu'il apportait en toute chose, les cours de la division du génie civil du Polytechnicum. Un de ses bons camarades d'alors et, je puis ajouter, un de ses amis de toujours, M. Droz, sachant que j'avais assumé la tâche de cette notice, m'a fait parvenir de la Suisse une lettre d'où j'extrais le passage suivant : « Griess était considéré par tous les professeurs comme un des sujets les plus distingués de sa promotion. »

Mais son esprit précocement philosophique avait besoin d'un aliment plus substantiel que les préceptes et les procédés empiriques qui sont à la base de l'art de l'ingénieur. Après dix-huit mois de séjour dans la division du génie civil, Griess passa à l'École normale qui constitue une autre section du Polytechnicum. Il y resta seulement six mois et rentra finalement au lycée d'Alger pour y reprendre les méthodes françaises et suivre définitivement sa vraie route en se préparant à notre École.

Il trouva au lycée d'Alger un de ces maîtres de premier ordre qui remplissent de leurs élèves les services publics et qui savent véritablement faire de leur classe de mathématiques spéciales un premier échelon d'une carrière scientifique.

Les regrets qui ont accompagné M. Brunet, lorsqu'il a quitté sa chaire d'Alger pour accepter le poste difficile d'Inspecteur d'académie à Constantine, disent assez en quelle haute estime il était tenu par tous ceux qui avaient été mis à même d'apprécier sa science et son talent.

Certaines nécessités d'ordre secondaire forcèrent Griess à passer du rang d'élève à celui de maître-répétiteur, mais il n'en poursuivit pas moins le cours de ses études, qui furent brillamment couronnées en 1880 par son entrée à l'École Normale.

C'est là que je le connus pour la première fois. Un penchant commun vers les choses de la géométrie nous attira tout d'abord l'un vers l'autre. L'enseignement géométrique qu'il avait reçu à Zurich avait laissé dans son esprit une trace profonde ; il se plaisait à ces spéculations ingénieuses auxquelles l'analyse ne prend aucune part et à travers lesquelles notre Chasles, entre autres, a trouvé des routes si pittoresques et si imprévues. L'admiration se porte ailleurs aujourd'hui, elle n'est pas plus sincère que ne l'était la nôtre.

Son caractère ferme et tenace, son intelligence ouverte et réfléchie trouvèrent à l'École une occasion perpétuelle de s'exercer. A ces qualités si sérieuses il joignait un cœur plein de loyauté, de franchise et d'une exquise sensibilité. Même lorsqu'il plaisantait, ses paroles s'accompagnaient toujours d'un sourire particulier, comme pour prévenir ce qu'elles auraient pu contenir de trop piquant à l'égard de son interlocuteur. Je ne crois pas qu'il ait jamais blessé personne. Dans la conversation, il n'eût jamais cherché l'occasion de briller aux dépens d'une personne présente, encore moins aux dépens d'un absent. Aussi, s'il conquit rapidement l'estime de ses maîtres par son travail, son caractère ouvert lui fit dès les premiers jours un ami de chacun de ses camarades. Plusieurs de ces amitiés devaient se montrer un jour fidèles et dévouées.

Il aimait à parler de l'Algérie où il avait vu grandir sa jeunesse, où son esprit et son cœur s'étaient ouverts au souffle des plus pures inspirations

morales, de cette Algérie qu'il avait désertée deux ans pour Zurich, mais où il était revenu bien vite, de cette Algérie enfin qu'il venait de quitter, de quitter à regret, et où il brûlait de retourner, après ses trois années d'École, pour y réaliser le rêve le plus cher et le plus doux.

Griess fut heureux ; il le méritait. Reçu agrégé dès sa sortie de l'École, il obtint, grâce à l'excellence de son concours, d'être nommé d'emblée à ce lycée recherché d'Alger où, après avoir été le modèle des élèves, il allait se montrer le modèle des maîtres. Il contracta en même temps cette union si désirée qui avait été comme son pôle et son étoile à travers ses trois années de labeur et dont la promesse eût été pour lui une source de forces et d'énergie, si son courage naturel ne lui eût suffi.

On représente quelquefois les hommes de science et notamment les mathématiciens comme des natures desséchées par le contact des notions positives. Il semble que la poussière de la craie, après avoir pénétré les vêtements, se fraye un chemin jusqu'aux replis du cœur. C'est bien possible. Mais l'effet n'est pas toujours tel qu'on veut bien le croire. Il se peut qu'un homme habitué aux notions précises et à la réflexion méthodique, qui bride en quelque sorte l'élan de son imagination, devienne sceptique sur la valeur de certaines images et sur certains artifices du langage, qu'il reste fermé aux manifestations bruyantes de la pensée et au choc des mots ; mais, en général, il sent le mot qui porte juste, il sait le voir venir et n'est même pas toujours incapable de le trouver. Tel était Griess. Très poète, malgré sa philosophie et sa mathématique, mais dédaigneux des mièvreries ; très épris des formes littéraires qui s'harmonisaient avec son jugement net et droit, il savait faire son choix dans notre littérature moderne et c'était grand plaisir de l'entendre s'en expliquer. Il possédait sur beaucoup de Français cette supériorité très réelle de connaître parfaitement l'anglais et l'allemand et d'être ainsi à même d'établir des comparaisons instructives qui ne sont pas à la portée de tous. L'étendue de ses connaissances, la souplesse de son esprit, la solidité de l'instruction qu'il avait reçue à l'École lui eussent permis d'acquérir aisément le grade de docteur. Je ne crois pas qu'il y ait pensé. Sa connaissance des langues lui offrait l'occasion d'être utile aux savants français en traduisant diverses publications anglaises ou allemandes ; c'est à ce travail qu'il se dévoua. Il publia la traduction de diverses notes importantes de M. Klein, le traité des fonctions elliptiques de Greenhil et, l'année avant sa mort, l'algèbre supérieure de Weber. Ce dernier travail n'aura pas peu contribué à accélérer la marche du mal qui devait l'emporter. Pourtant, en faisant ces traductions, en s'imposant cette tâche énorme, grossie encore par les scrupules qu'il y apportait, Griess ne poursuivait aucun avantage personnel, puisqu'il lisait couramment ces ouvrages dans le texte original ; il était uniquement guidé par le souci d'un intérêt général, qu'il regardait comme bien supérieur au sien.

Cette ardeur au dévouement qui le faisait courir au-devant des tâches les plus lourdes, est-il nécessaire de dire qu'il la dépensait sans compter dans l'exercice de ses fonctions de professeur ! Des belles et émouvantes paroles que son proviseur, M. Dhombres, a prononcées sur sa tombe, nous détachons les suivantes : « A ses élèves il se donnait tout entier. Un professeur, disait-il, enseigne par sa vie et par son exemple autant que par ses leçons orales. » Et il leur donnait l'exemple du travail, de la règle, de la force morale.

Lors de son séjour à Alger, son éminent maître, M. Brunet, devenu son col-

lègue, vint à tomber malade. Griess n'hésita pas un instant et, sans abandonner en rien sa classe de Saint-Cyr, il prit en main la charge lourde et délicate de la classe de mathématiques spéciales. Il eut ainsi pendant un temps assez long l'honneur de mener de front et avec succès la préparation à l'École de Saint-Cyr et aux Ecoles Normale et Polytechnique.

L'estime universelle dont il jouissait à Alger, l'affection de ses collègues qui l'appelèrent à présider leurs réunions, auraient suffi à ses yeux pour le rémunérer de ses vaillants efforts si efficacement dévoués. Le moment vint toutefois où l'autorité supérieure ne voulut plus les laisser sans récompense. Il fut une première fois appelé au lycée de Versailles. Mais l'Algérie tient bien ceux qu'elle a séduits et Griess déclina cet appel. Il céda cependant à une seconde sollicitation et, en 1896, accepta la chaire de Centrale du lycée Charlemagne. Ce devait être son dernier poste, et encore ne devait-il pas l'occuper longtemps. Lorsqu'il arriva à Paris, il était plein d'ardeur pour la tâche si honorable qu'on lui confiait. La préparation de ses nouvelles leçons, la direction nouvelle qu'il fallait donner à son enseignement l'absorbèrent tout entier, pas tellement cependant qu'il ne conçût la pensée d'entreprendre la traduction de l'algèbre supérieure de Weber dont la lecture l'avait frappé. Étant à Alger, il avait déjà traduit des notes de Klein et le traité de Greenhil, il aurait eu le droit de consacrer ses rares loisirs à se reposer. Sa nature entreprenante et active ne le lui permit pas. Il se mit à l'ouvrage et, en moins d'un an, sa traduction était prête à paraître ; entre temps il avait fondé l'*Éducation mathématique*, un journal principalement destiné aux élèves, digne champ d'exercice pour ses rares qualités pédagogiques. Mais tant d'efforts l'avaient brisé.

Quand je le revis à la rentrée d'octobre 1898, je fus frappé de l'émaciation de ses traits par lesquels se trahissait le mal secret et implacable qui le minait. Au bout de quelques semaines des crises terribles survinrent. Il allait encore au lycée en se traînant ; il fut quelquefois obligé de revenir chez lui sans avoir pu achever sa classe. Il se décida alors à demander un congé de quelques semaines, concession bien dure, plus dure encore que le mal. Et alors commença la période lugubre. Les congés prolongés de semaine en semaine, avec l'espoir fuyant de recommencer sa classe dans quinze jours. Espoir toujours déçu ; attente terrible où les illusions sont seules à lutter contre la fatale réalité. Les illusions seules ! Non pas ! Il y avait aussi son ferme courage et j'ai encore mieux connu Griess dans ces derniers jours où son inflexible volonté semblait par moments prendre le dessus sur le mal. Mais il devait tomber ! Tardivement éclairé sur la véritable nature de son infortune, il accepta stoïquement la grave opération chirurgicale qui était désormais pour lui la seule chance de salut. Mais il était trop affaibli par des mois de lutte pour la supporter et il expira le 17 mai 1899.

Perte cruelle ! Pour sa jeune famille d'abord ! Pour ses amis ensuite, auxquels il se montrait si affectueux, si dévoué, si prévenant, qu'il visitait dans leurs maladies et leurs tristesses, et qui n'auront pas eu la consolation d'atténuer les siennes. Perte cruelle pour l'Université et pour la Science, en deuil d'un fils qui s'est sacrifié pour elles.

G. Kœnigs.

Promotion de 1890. — Sibuet (Marcel) né à Lyon le 8 janvier 1870, décédé à Lyon le 1er octobre 1899.

Marcel Sibuet fit toutes ses études au lycée de sa ville natale, où il se fit remarquer comme un brillant élève. Après une année de mathématiques spéciales, il fut reçu simultanément 7e à l'Ecole Polytechnique et 2e à l'École Normale, où il entra. A l'Ecole il se fit immédiatement apprécier pour les hautes qualités de son intelligence ; il avait une faculté d'assimilation vraiment extraordinaire, tirant de la simple audition des cours les plus ardus des profits que d'autres n'acquéraient qu'au prix d'un long travail. Il avait en outre les qualités d'esprit qui font le bon professeur, une clarté et une netteté remarquables dans les idées et dans l'exposition, qui avaient déjà étonné ses examinateurs au lycée et qui, au témoignage de l'un de ses maîtres de l'Ecole, se rencontraient rarement à un tel degré. Mais il n'était pas moins aimé comme camarade qu'estimé comme élève; il était de ceux qui se font immédiatement des amis de tous ceux qui les approchent; dès l'abord on lisait la bienvenue sur son visage; le charme de sa conversation, l'aménité de ses relations, la sûreté de son amitié sur laquelle on savait pouvoir compter, tout en lui attirait et séduisait.

Reçu dans un bon rang à l'agrégation des sciences mathématiques, il se rapprocha de sa ville natale et de sa famille pour accomplir une année de service militaire au 75e régiment d'infanterie à Vienne. A la fin de cette année, il fut nommé professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Montpellier.

C'est dans cette ville que je le retrouvai et c'est là qu'il me fut donné de vivre pendant deux ans dans son intimité. La classe dont il était chargé est très recherchée, et elle lui plaisait; l'absence d'examens à la fin de l'année laisse au professeur une certaine latitude pour proportionner l'enseignement à la force des élèves et aussi pour éveiller l'activité de leurs esprits. Sibuet gagna immédiatement l'affection de ses élèves charmés de la clarté et de l'élégance avec laquelle leur jeune professeur les initiait aux éléments des mathématiques spéciales. Ses collègues ne l'aimaient et ne l'estimaient pas moins et tous garderont le souvenir du rayonnement de jeunesse que sa présence apportait entre les murs un peu sombres du lycée.

En pensant à cette universelle sympathie qui l'entourait, je me reporte avec une vive émotion à l'amitié si étroite qui l'unissait plus intimement à un petit groupe de camarades dont j'avais le privilège de faire partie. Quels souvenirs touchants nous gardons tous au fond du cœur de son bon sourire, de ses yeux grands ouverts, de ces causeries où la finesse de son esprit ne s'exerçait jamais aux dépens de la bienveillance. Quelquefois la conversation roulait sur la musique qu'il aimait beaucoup : dans ce milieu méridional où l'intelligence du beau est versée à l'âme avec les rayons du soleil, il appréciait les œuvres d'art avec un goût délicat, et sans affectation d'aucune sorte. Bien rarement il nous parlait de ce qui le touchait personnellement ; mais nous savions bien que son ambition était de retourner à Lyon, où il avait fait ses études, mais surtout où il aurait été réuni à sa famille; il n'aurait compté pour rien l'ennui de quitter ce beau ciel sans nuages qu'il aimait cependant beaucoup et qui contrastait si singulièrement avec le ciel sous lequel il était né.

Le climat du midi semblait d'ailleurs convenir à sa santé qui pendant un an fut bonne, ou du moins que nous croyions telle. Brusquement vers le milieu de mai 1896, il tomba malade et fut obligé de s'aliter; il avait une fièvre assez forte qui ne laissait pas de nous inquiéter et le médecin qui le soignait, un de ses amis, ne nous rassurait qu'à moitié. Ce n'est cependant qu'une dizaine de

jours plus tard, au retour d'une excursion faite durant les vacances de la Pentecôte, que nous apprîmes la gravité de son état. On le transporta à l'hôpital suburbain, en pleine campagne aux environs de Montpellier et on lui donna une chambre dans un petit pavillon isolé au milieu de la verdure et des fleurs. C'est là que nous allions le voir chaque jour, nous le trouvions en général dehors, jouissant de l'air pur, toujours gai et semblant prendre à tâche, dans un affectueux sourire, de nous rassurer sur son état de santé. De fait après avoir subi avec beaucoup de courage une petite opération assez douloureuse, son état était allé graduellement en s'améliorant et, à la fin de juin, il nous quittait pour achever de se remettre à Gilon. Il y restait jusque vers le milieu d'août et allait ensuite passer un mois dans l'air fortifiant des montagnes de l'Auvergne, au milieu de la famille d'un de nos camarades. Il vint me voir à la campagne à la fin des vacances et bien que sa santé ne fût pas encore très brillante, il était en état de reprendre sa classe.

Nous ne devions plus revivre les heures d'affection douce et puissante qui avaient précédé la maladie de notre camarade; à la rentrée notre petit groupe était dispersé dans toutes les directions et Sibuet restait seul à Montpellier. Au chagrin de la séparation s'ajoutaient pour nous l'inquiétude que nous causait sa santé et le regret de ne pouvoir désormais lui faire prendre nous-*mêmes* les précautions qui lui étaient nécessaires. Heureusement il se rétablissait peu à peu comme j'avais l'occasion de le constater aux moments où il venait passer ses vacances à Lyon. Mais il se plaisait de moins en moins à Montpellier; il lui tardait de venir enfin retrouver sa famille à Lyon et occuper au lycée, dont il avait été l'élève, un poste auquel il avait tous les droits de prétendre. Pendant ces dernières grandes vacances, il était allé à Paris pour obtenir d'être rapproché des siens : on ne put que lui promettre le premier poste vacant à Lyon.

Hélas! rien à ce moment ne faisait présager la fatale nouvelle qui allait si brutalement faire le deuil dans le cœur de ses amis. Vers la fin de septembre, il devint très faible et fut obligé de s'aliter; le médecin consulté ne savait quel diagnostic donner. Enfin le jeudi 29 septembre on se décida à combattre sa fièvre par des bains froids. Le lendemain matin, le premier qu'il prit l'affaiblit beaucoup ; le soir du même jour on le mit néanmoins dans un second bain, mais au bout de quelques instants il perdit connaissance. On fit tout pour le faire revenir à lui, ce fut en vain; dans son délire il pensait à ses élèves et se préoccupait de son remplacement provisoire. Il rendit le dernier soupir au bout de huit heures sans avoir repris connaissance. Sa mère éplorée, qui m'a donné ces tristes détails, eut du moins la consolation d'avoir auprès d'elle jusqu'à son dernier souffle ce fils qui l'aimait tant et qui était tout son espoir. Si quelque chose a pu adoucir son immense affliction, ce sont sans doute les témoignages de respectueuse sympathie qui lui sont venus de tous les amis de son fils.

A présent Marcel Sibuet nous a quittés, mais nous conservons au fond de nos cœurs le souvenir impérissable de sa haute intelligence et de son âme exquise.

E. CARTAN.

Promotion de 1892. — DUPERRAY (Charles-Auguste), né à Paris le 16 novembre 1872 ; décédé à Nantes le 30 décembre 1899.

Au moment où les vacances du jour de l'an commençaient et où chacun de nous se disposait à profiter des quelques jours heureux où l'on oublie un ins-

tant en famille les ennuis de l'existence, une bien triste nouvelle venait durement nous rappeler à la réalité : notre cher camarade Duperray s'éteignait, âgé seulement de vingt-sept ans. C'était, hélas, un malheur prévu depuis quelque temps ; mais on ne veut jamais croire au malheur, avant d'y être contraint.

Duperray avait fait toutes ses études au lycée Condorcet, où bientôt il attira l'attention de ses maîtres. Successivement, en mathématiques élémentaires et en mathématiques spéciales, il obtint au concours général le premier prix de physique, attiré déjà par cette science, vers laquelle le poussaient d'ailleurs les idées de sa famille, car son père, qu'il connut peu, était lui-même un physicien de valeur.

Pour nos camarades d'Ecole qui savent l'intimité des liens qui nous unissaient dès cette époque, je n'ai pas à parler de sa bonté, de la douceur de son caractère, de son dévouement : tous ceux d'entre nous qu'il l'ont connu ont pu l'apprécier comme moi ; point n'était besoin pour cela de longues fréquentations, et l'on peut dire qu'il avait autant d'amis que de camarades.

Les qualités de son esprit répondaient à celles de son cœur. Il entra à l'Ecole en 1892. La rectitude de son esprit, la solidité de son jugement et l'opiniâtreté de ses efforts l'élevèrent rapidement, dans la section de physique, au premier rang, qu'il conserva, même au concours d'agrégation, où brillèrent l'étendue et la sûreté de ses connaissances en même temps qu'une dextérité d'expérimentateur peu commune. Ces qualités faisaient déjà paraître en lui le savant sous le professeur.

En sortant de l'École, il passa une année au laboratoire de M. Pellat et mit en évidence les points défectueux d'un travail de Villari sur les propriétés optiques d'un cylindre de verre tournant dans un champ magnétique.

Au début de l'année scolaire suivante, il fut nommé à Nantes, où on lui confia la chaire de physique en mathématiques spéciales. Il professait en même temps la chimie minérale à l'École supérieure des sciences, où la clarté de ses démonstrations et l'ingéniosité de ses expériences lui attiraient bientôt un auditoire attentif. Il sut rapidement gagner la confiance et l'affection de ses élèves et l'amitié de ses collègues, comme il avait déjà celles de ses camarades.

Malheureusement, tout cela ne devait pas durer. Déjà, en 1896, pendant un voyage que nous fîmes en Suisse avec un ami commun, je remarquai qu'il se fatiguait vite et ne pouvait supporter les excursions ni les courses. Il dut même nous quitter et rentrer seul à Paris. A partir de ce moment, sa santé commença à décliner ; les souffrances vinrent bientôt, rares d'abord, puis plus fréquentes ; enfin, il s'alita définitivement, il y a quatorze mois déjà ! Alors, commença une période navrante. Ni les traitements, ni les séjours à la mer, ni les soins affectueux dont sa mère l'entourait avec un dévouement infatigable, ne purent arrêter les progrès du mal. Il fit preuve alors d'une force de caractère admirable. Quoique voyant le danger de sa situation et ne conservant guère d'espoir, quoique souffrant parfois le martyre, il continuait à s'intéresser à ses élèves, à ses amis, cachant même à ses intimes la gravité de son état, affectant d'être gai pour ne pas les attrister davantage.

Sa mort est pour la science une grande perte. Mais cela n'est rien auprès du vide que laisse dans son entourage celui dont le cœur était si pur, l'affection si vive et les sentiments si délicats.

H. GALLOTTI.

Promotion de 1893. — CAMBRONNE (Paul), né à Ailly-sur-Noye (Somme) le 1er avril 1873, décédé à Atienza (Espagne), le 24 septembre 1899.

Quand j'arrivai du fond de ma province au lycée St-Louis, pour suivre les cours de mathématiques élémentaires, le premier jour nous nous trouvions soixante-dix élèves, tous étrangers les uns aux autres : et à la première lecture des noms, nous eûmes tous un mouvement de surprise au nom de Cambronne. Ce nom historique évoquait en nos esprits un de ces héros du premier Empire, solides, gaillards, aux allures martiales, et nous vîmes apparaître un jeune garçon d'aspect timide, à la barbe naissante, les cheveux coupés aux enfants d'Édouard. Nous étions en face d'un arrière-petit-neveu du fameux général.

Il inspira bien vite de la sympathie à tous ses camarades. C'est de ce moment que je me liai avec lui. Nous ne devions plus nous séparer. Le sort nous mit ensemble dans la même division de spéciales. Ensemble nous passions les examens de l'École Normale, ensemble nous y étions reçus.

Nous nous retrouvions donc en novembre 1893 à l'École Normale et nous y passions quatre heureuses années, côte à côte, constituant à nous deux la section d'histoire naturelle de la promotion.

En sortant de l'École en 1896, après avoir passé brillamment l'agrégation, Cambronne entrait comme préparateur au laboratoire de géologie de la Sorbonne, fonction qui lui avait été réservée dès le mois d'avril précédent ; là encore, il savait s'attirer tout de suite la profonde sympathie de ses maîtres et collègues.

Peu après l'examen d'agrégation, sans même prendre un repos bien gagné, Cambronne partait en Espagne entreprendre des excursions géologiques et recueillait les premiers matériaux de sa thèse. L'année suivante, il y retournait, mais les pluies abrégèrent sont séjour ; et cet été, à la fin de juin, il repartait plein d'entrain, pensant faire un long séjour et une abondante moisson scientifique. Hélas ! nous ne devions plus le revoir. Au retour des vacances, ce fut pour nous une nouvelle bien inattendue, bien triste que celle de la mort de notre pauvre camarade, loin de sa famille, loin de ses amis, de sa patrie, en plein cœur de l'Espagne. Les fortes chaleurs avaient déjà ébranlé sa santé ; mais il voulait que ce voyage fût son dernier en Espagne ; il allait avec l'ardeur et l'imprévoyance des savants, dédaignant les premiers malaises et continuant ses travaux et ses courses dans des conditions où le confort de nourriture et de logement laissait à désirer. Un jour il dut se déclarer vaincu. Il était à Condemios de Arriba, petit village perdu au nord de la province de Guadalajara. Il dut faire plusieurs heures de route à dos de mulet, par une chaleur torride, pour gagner Atienza, la ville la plus proche, et y trouver les soins nécessaires à son état. Quelques jours après, le médecin lui laissant ignorer la gravité de son mal, ordonnait son entrée à l'hôpital. Il avait une fièvre typhoïde déclarée. Au septième jour seulement et après une hémorrhagie intestinale intense, la famille, qui avait cru jusqu'alors à un simple malaise, fut prévenue. Son père, parti en toute hâte, arriva là-bas, après deux jours et deux nuits d'un voyage plein d'angoisses, mais assez tôt encore pour entourer de soins et d'affection son fils qui expira doucement entre ses bras le dix-huitième jour de sa maladie. Le sentiment net de la fin, la nostalgie de la France si vive chez les malades, la solitude, vingt-six ans, l'enterrement hâté, un soir, il y eut, ramassées dans la mort, toutes les cruautés que ce cama-

rade, si chrétien, était prêt à recevoir de la vie. Et cette mort pour la science a presque la grandeur d'un martyre.

On ne permit pas de rapporter son corps à cause des épidémies d'Espagne. C'est donc dans le petit cimetière d'Atienza, en terre étrangère, que Cambronne repose de son dernier sommeil en attendant l'expiration des délais imposés par l'autorité espagnole. Ses parents n'ont pour lieu de pèlerinage que sa chambre où sont rangés ses papiers, depuis des notes scientifiques jusqu'aux lettres de ses camarades d'école. C'est une dernière amertume; mais c'est aussi, dans cette chambre pleine de ce qu'il y a de plus vivant en lui, un espoir plus pur que celui qu'on trouve à prier sur une tombe qui ne contiendrait que sa poussière.

Aucun de nous n'a pu suivre son cortège et rendre les derniers devoirs à l'excellent camarade qu'était Cambronne. Mais au service que sa famille fit célébrer dans sa paroisse, malgré les vacances qui tenaient éloignés de Paris beaucoup de ses camarades et de ses collègues, on a pu juger la sympathie et l'estime que Cambronne s'était acquises.

Ce qui était la dominante du caractère de Cambronne, c'était la droiture et la fermeté. Des dehors timides cachaient une âme fortement trempée. S'il n'avait pas le physique qu'évoquait son nom, il en avait l'âme, et c'était par cela qu'il gagnait l'estime profonde de tous ceux qui le connaissaient. Il était d'un tempérament combattif et aimait à discuter. La fermeté de ses convictions l'entraînait et lui donnait parfois des allures agressives. Mais on sentait tellement en lui la franchise et la sincérité qu'on respectait ses sentiments et ses idées. A cette fermeté, il joignait une grande bonté d'âme: il était de nos camarades parisiens celui dont l'intérieur familial nous était le plus largement ouvert. Il sentait l'isolement dans lequel vivaient ses camarades de province; aussi, souvent les emmenait-il dans son intérieur pour leur procurer la douce sensation d'intimité que donnent des cœurs aimants et simples, pour leur procurer l'illusion de la famille. Nous sommes un certain nombre de ses amis, qui nous souviendrons toujours avec plaisir des agréables soirées passées à son foyer.

Élevé dans une famille très religieuse, Cambronne était resté lui-même profondément croyant; sans ostentation, sans faiblesse, il apportait à l'accomplissement de ses devoirs religieux le même soin qu'à celui de ses autres devoirs. Il aimait sa religion; il éclairait sa foi. La soumission aux dogmes, les strictes pratiques, les ascétismes plus profonds qui ne sont pour les enfants et les vieilles que des habitudes enveloppantes, il commençait à leur trouver un fondement vivant et un sens infini dans la critique des sciences qu'il étudiait. C'est une des raisons qui l'avaient secrètement poussé à la géologie, qui avait été le prétexte de tant de disputes fameuses. Parfois la critique des sciences ne le satisfaisait pas tout à fait, et alors il méditait les travaux des exégètes contemporains ou des historiens du dogme : le faisceau des œuvres des derniers apologistes enrichissait sans fin sa croyance; il songea à être apologiste à son tour, apologiste avec toute l'autorité d'un savant, et ces projets le soutenaient aux heures monotones où il brossait ses fossiles. Il n'a eu le temps d'apprendre de sa religion que juste assez pour en vivre la vérité lui-même, mais il a laissé par sa mort, à ceux qui réaliseront son rêve, un exemple plus fécond que les livres qu'il n'a pas écrits; Cambronne a vécu

en chrétien, il est mort en chrétien. Je tiens à rendre à sa foi cet hommage public, car c'est celui auquel il eût été le plus sensible de son vivant.

Ainsi, de cette promotion de 1893 où nous n'étions que seize, deux déjà sont disparus, Remoissenet et Petit. Cambronne est le troisième qui meurt à la fleur de l'âge, quand les difficultés du début étaient aplanies, quand l'avenir s'annonçait plein d'espérances, quand la carrière scientifique, que son intelligence vive et claire eût certainement rendue brillante, s'ouvrait largement devant lui!

Il ne laisse que des regrets. Puissent ces regrets adoucir un peu la douleur dans laquelle sa mort a plongé sa famille dont il était l'espoir.

A. BRIOT.

Je me suis inspiré pour cette notice de mes propres pensées et de celles de notre camarade et ami commun Joseph Wilbois, qui, résidant à Paris comme Cambronne, était, depuis notre sortie de l'École, resté en communication plus suivie avec lui.

A. B.

Promotion de 1897. — CHAVANNE (Philippe, Marie-Paul) né le 20 octobre 1875, à Lignières (Cher) décédé à Nantes le 25 octobre 1899.

Quelques jours avant la rentrée, une bien triste nouvelle arrivait à l'Ecole: un de nos camarades, Paul Chavanne, venait d'être enlevé par une fièvre typhoïde; nous apprenions sa mort avant même d'avoir eu le temps de connaître sa maladie. Il était revenu depuis un mois d'un long voyage en Allemagne et en Russie; il semblait plus que jamais plein d'ardeur et de vie, et la mort le prenait à vingt-quatre ans, en moins de dix jours.

Entré à l'Ecole au mois de novembre 1897, P. Chavanne fut un laborieux. Il s'était tourné vers les études philologiques, et, entre toutes, les questions de grammaire et de littérature anciennes l'avaient attiré. Doué d'une intelligence pénétrante et d'un jugement sûr, capable d'une attention longtemps soutenue et d'une grande force de travail, il était admirablement fait pour réussir. Malgré la faiblesse de sa vue qui l'obligeait à des efforts plus pénibles, infatigable à la tâche et passionné pour la science, il se livra à l'étude avec une grande ardeur. Dans les travaux qu'il a faits à l'École, il avait montré des qualités solides, des connaissances étendues et tout permettait de croire qu'il avait devant lui le plus brillant avenir.

La récompense de ce labeur acharné, notre pauvre ami ne l'a pas reçue: le succès à l'agrégation qui lui aurait permis, suivant son désir, d'aller à Athènes continuer ses études personnelles, Chavanne n'en a pas joui et il s'est en allé sans avoir vu réalisées ses plus chères espérances.

Mais, pour tous ceux qui, pendant deux années entières, ont vécu avec lui, il restera comme une des figures les plus sympathiques, comme un des meilleurs amis qu'ils aient rencontrés à l'Ecole ; et tous garderont pieusement son souvenir, car il était de ceux qu'on aime et qu'on estime davantage à mesure qu'on les connaît mieux.

Sa bonté et sa complaisance étaient inépuisables. Il mettait avec bonne grâce et simplicité son savoir à la disposition de tous et se faisait un plaisir

de rendre service. Chez lui, rien d'affecté ; il se montrait toujours tel qu'il était : plein d'aimable humeur, avec une certaine bonhomie de caractère et d'allure franche et sincère. Mais ce qui plaisait le plus en lui, c'était l'élévation de sa nature morale, la noblesse de ses sentiments. Fermement attaché à ce qu'il avait une fois reconnu être son devoir, il n'hésitait jamais à l'accomplir. Ses convictions vives et éclairées imposaient le respect à ceux mêmes qui ne les partageaient point, et il savait toujours les affirmer délicatement sans blesser personne.

De toutes ces qualités intellectuelles et morales, et des promesses si brillantes qu'elles contenaient, il ne reste aujourd'hui que le souvenir. C'est à peine si un article sur le *Patriotisme de Prudence*, paru à la veille de sa mort dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, laissera parmi nous quelque chose de lui et si par là un peu de sa pensée continuera à vivre au milieu de nous. L'œuvre scientifique qu'il avait commencée, d'autres pourront la reprendre et la poursuivre ; mais qui pourra nous le rendre, lui si obligeant, si affectueux ; qui nous rendra cet ami si cher, dont le travail était pour nous un encouragement et la vie un modèle ?

A. MERLIN.

Promotion de 1898. — DAVID (Albert), né le 28 septembre 1878, à Sainte-Marie-de-Ré, décédé le 15 novembre 1899, à Sainte-Marie-de-Ré (Charente-Inférieure.)

A peine revenus de vacances, nous apprenions la triste nouvelle de la mort de David, enlevé aux siens et à ses camarades après trois mois d'une douloureuse maladie. Même après une année de vie en commun, son caractère, le fond de sa nature nous étaient peu connus. Il ne parlait presque pas et dévoilait rarement ses idées sur les questions qui nous intéressaient : l'océan lui avait donné, comme à ceux qui vivent sur ses bords, la faculté de s'abstraire des choses extérieures et de vivre en eux-mêmes ce que d'autres manifestent au dehors. Rien cependant ne le laissait indifférent et bien des mots qu'il a prononcés dans son délire indiquaient un souvenir très vivace des faits qui s'étaient passés devant lui.

Il était le fils de cultivateurs aisés de Sainte-Marie ; il était destiné à continuer la tradition des meilleures familles rhétaises, à travailler lui-même les champs malgré l'aisance qui lui aurait permis de diriger une exploitation sans y prendre part. Un de ses oncles, le docteur Blanchet, avait déjà brisé avec cette tradition et s'était fait une position ailleurs. Il rêvait de faire suivre la même voie à son neveu et de pousser le plus avant possible son développement intellectuel. Il le prend avec lui en 1890 et le met en pension à Poitiers. David prépare ainsi son baccalauréat qu'il passe en 1894. Encouragé par ses dispositions et son goût pour les mathématiques, il entre au lycée de Poitiers en mathématiques spéciales et s'y fait la réputation d'un élève intelligent et d'un grand travailleur. Enfin, il est reçu à l'École en 1893. Ce succès est une grande joie et une consolation à ses parents qui ont trouvé bien pénible la séparation d'avec leur fils ; cette consolation doit être hélas ! de courte durée, et notre camarade va nous quitter avant de pouvoir jouir du brillant résultat auquel il est arrivé. Il passe l'année complète au milieu de nous sans que rien ne révèle à nos yeux le mal qui l'abattra. Ce n'est qu'au mois de juillet, après

le certificat d'analyse auquel il est reçu, que la maladie s'empare de lui : bientôt les médecins n'ont plus aucun espoir et le laissent aller dans sa famille vivre ses derniers jours. Il reste quelques semaines chez son beau-frère, en Vendée, où la santé paraît lui revenir. Puis la nostalgie de son île le prend et il revient à Sainte-Marie. Ses jours sont désormais comptés et rien ne le sauvera, ni les soins dévoués de sa mère et de sa sœur, ni la brise fortifiante de l'océan. Le mal accomplit lentement son œuvre, œuvre douloureuse à laquelle David oppose un grand courage : il veut épargner aux personnes qui l'entourent la souffrance qui dévore son corps. Il gémit quelquefois de douleur, mais quand il est seul; dès que sa mère ou sa sœur approchent il sourit, parle de projets d'avenir, devient expansif. Ces moments de gaîté factice lui coûtent de grands efforts et le délire souvent vient les interrompre.

L'été se passe ainsi; en octobre David demande un congé à l'École, dans l'espoir peut-être d'y rentrer quelque jour : il semble même se mieux porter, il fait quelques pas dans la maison, mais cet éclair de vie est le dernier et le 15 novembre il s'éteint doucement, laissant sa famille affligée et ses camarades tristes du départ si prompt de l'un d'eux.

J. Blein.

COMPTE RENDU

DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA CAISSE

PENDANT L'ANNÉE 1899

RECETTES.

1° Cotisations annuelles :		
A ce titre, nous avons reçu la somme totale de....	11,538 fr.	» c.
Somme qui se décompose ainsi :		
Pour cotisations de 1897 et 1898.....	396 fr.	» c.
— de 1899 (922 cotisations).....	11,070	»
— de 1900, en avance	72	»
Total égal.....	11,538 fr.	» c.
2° Arrérages de rentes.....	13,398	»
Total des cotisations annuelles et arrérages de rentes	24,936 fr.	» c.

DÉPENSES.

1° Secours :				
Nous avons distribué en secours la somme totale de..			17,150 fr.	» c.
2° Frais divers. — Nous avons payé :				
1° Pour l'impression de la circulaire électorale et de l'Annuaire et frais de distribution.....	1,563 fr.	20 c.		
2° Pour frais de bureau et de correspondance.....	203	65		
3° Pour timbres de quittance et frais de recouvrement.....	221	35		
4° Pour allocation au comptable....	300	»		
	2,288 fr.	20 c.		
A déduire :				
Pour vente d'annuaires.....	27	»		
			2,261	20
Total des dépenses.....			19,411 fr.	20 c.

Le montant des recettes étant de.....	24,936 fr. » c.
Celui des dépenses de.....	19,411 20
L'excédent des recettes sur les dépenses est de....	5,524 fr. 80 c.

Capital (AUGMENTATION).

Capital disponible.

Treize nouvelles souscriptions perpétuelles ont produit la somme de.....	2,980 fr. » c.	
Compléments de souscriptions et versements à valoir sur souscriptions perpétuelles.....	1,478 »	20,552 fr. 75 c.
Et vingt-deux dons divers, celle de.....	16,094 75	
D'où un capital disponible de.....		26,077 fr. 55 c.
A cette somme s'ajoute l'encaisse au 1er janvier 1899		15,084 30
D'où résulte, au 1er janvier 1900, un avoir disponible de.....		41,161 fr. 85 c.
Emploi de l'excédent :		
Sur cette somme nous avons payé :		
Le 6 janvier, un achat de 400 francs de rente 3 0/0.....	13,568 fr. 05 c.	33,599 fr. 25 c.
Le 7 novembre, un achat de 600 fr. de rente 3 0/0.....	20,031 20	
Reliquat de caisse au 1er janvier 1900.....		7,562 fr. 60 c.

Observations sur les cotisations et donations.

1° Cotisations annuelles :

Le nombre des cotisations annuelles s'est élevé à 961.

Sur les 961 cotisations, nous en comptons : 959 à 12 fr., 1 à 20 fr., 1 à 10 fr.

2° Cotisations perpétuelles :

Liste des Souscripteurs perpétuels en 1899.

Ont versé 300 francs :

1. MM. Amingue (1863), à Toulon.
2. L'abbé Baudrillart (1878) à Paris.

A versé 250 francs :

M. Eugène Moncourt, en mémoire de son frère, M. Edme Moncourt (1842).

Ont versé 240 francs :

M. Brédif (1854), à Bourg-la-Reine.

Un groupe d'anciens élèves de l'abbé Thenon (1851), directeur de l'École Bossuet.

Ont versé 200 francs :

1. MM. Laloy (1893), à Paris.
2. Luchaire (Julien) (1894), à Paris.
3. Marcou (1846), à Paris.
4. Huriez (1885), à Beauvais.
5. Thiry (1892), à Paris.
6. Yvon (1894), à Angoulême.

A versé 140 francs :

M. Simon (L.-J.) (1887), à Paris (complément de souscription perpétuelle).

A versé 108 francs :

M. Fabre (1879), Paris (complément de souscription perpétuelle 300 francs).

Ont versé 100 francs :

1. MM. Villard (1881), à Paris (complément de souscription perpétuelle).
2. Buisson (1893), à Paris (complément de souscription perpétuelle).

Ont versé 60 francs :

1. Guntz (1879), à Nancy, (3e versement sur la souscription perpétuelle).
2. Petit (1883), à Nancy. id.

Ont versé 50 francs :

1. MM. Marijon (1892), à Nîmes (2e versement sur la souscription perpétuelle).
2. Terrier (1893), à Laval (1er versement sur la souscription perpétuelle).
3. Gauthier (1895), à Tulle (1er versement sur la souscription perpétuelle).

4. Bertrand (Léon) (1886), à Toulon (complément de souscription perpétuelle).
5. Cartan (1888), à Lyon (2e versement sur la souscription perpétuelle).
6. Besnier (1893), à Paris. 3e id.
7. Raveau (1886), à Paris. 3e id.
8. Crouset (1892), à Toulon. 3e id.
9. Fossey (1891), à Paris. 3e id.
10. Graillot (1889), à Toulouse (complément de souscription perpétuelle).
11. Gay (Jules) (1886). id.

A versé 40 francs :

M. Alekan (1887), à Paris (1er versement sur la souscription perpétuelle).

Liste des Donateurs non *anciens élèves, en 1899.*

Reçu 10,000 francs :

Encaissement du legs de Mlle Belœuil.

A versé 1,000 francs :

Madame Veuve L. Pasteur.

A versé 300 francs :

M. J. Bertrand (don annuel).

Ont versé 200 francs :

1. M. Dutilleul (André).
2. M. Dutilleul (Lucien).
3. Mme Ch. Viollette, en mémoire de son mari, M. Ch. Viollette (1846).

Ont versé 100 francs :

1. Mme J. Juglar.
2. M. Lamy (Ernest).
3. M. G. Roux, à Paris.
4. MM. Gauthier-Villars, à Paris.
5. M. H. Weil, à Paris.
6. M. Paul Hautefeuille, à Paris.
7. Somme réservée à l'Association par le legs Prévost-Paradol.

A versé 15 francs :

1. Mme veuve Bos, à Paris (don annuel).

A versé 12 francs : M. Guillaume, à Limoges (don annuel).

A versé 1 franc :

M. André Maure, à Carcassonne.

Liste des Donateurs (1899) anciens élèves déjà souscripteurs perpétuels.

A versé 2,162 fr. 70 :

M. Brédif (1854), à Bourg-la-Reine.

A versé 500 francs :

M. Jules Girard (1844), à Paris.

Reçu 331 fr. 50 :

Produit de la vente de « Les Normaliens peints par eux-mêmes », de Mai 1895 au 31 Janvier 1899.

A versé 263 fr. 90 :

M. Troost (1848) (don annuel).

A versé 300 francs :

M. Giard (1867), à Paris.

A versé 200 francs :

Anonyme Normalien (par l'intermédiaire de M. Boissier).

A versé 100 francs :

Conseil d'administration des Annales Scientifiques de l'École Normale.

A versé 20 francs :

M. Boucher (1842), à Bordeaux.

Reçu 8 fr. 65 :

Reliquat d'une souscription des élèves de la promotion de 1880 (sciences).

État financier de l'Association au 1er janvier 1900.

Notre capital était, au 1er janvier 1899, de.....	381,580 fr.	85 c.
Il est aujourd'hui de.....	407,658	40
Il y a un an, notre Caisse possédait en rentes sur l'État.....	13,098 fr.	» c.
Elle en possède aujourd'hui.....	14,098	»
Les 14,098 fr. de rente ont coûté.....	400,095 fr.	80 c.
En y ajoutant le reliquat de caisse au 1er janvier 1900.....	7,562	60
On obtient la somme totale de.....	407,658 fr.	40 c.

SITUATION DE LA CAISSE

AU 1er JANVIER 1900

Situation au 1er janvier 1899.....			381,580 fr. 85 c.
Recettes de 1899 :			
Cotisations pour 1897 et 1898...	396 fr.	» c.	
Id. pour 1899.....	11,070	»	
Id. pour 1900, en avance.....	72	»	
Souscriptions perpétuelles.....	4,458	»	
Donations.....	16,094	75	
Arrérages de rentes.....	13,398	»	
Total.....	45,488 fr.	75 c.	
Dépenses de 1899 :			
Secours..... 17,150 fr. » c.	19,411	20	
Frais divers.. 2,261 20			
Excédent des recettes...	26,077 fr.	55 c.	26,077 55
Situation au 1er janvier 1900.....			407,658 fr. 40 c.

Emploi des fonds.

Placements antérieurs au 1er janvier 1899 :...	
13,098 fr. de rente 3 0/0 et 3 1/2 0/0 ayant coûté..	366,496 fr. 55 c.
Achat en 1899 de 1,000 francs de rente 3 0/0.....	33,590 35
Espèces en caisse au 1er janvier 1900.....	7,562 60
Total égal.....	407,658 fr. 40 c.

Les valeurs de l'Association représentent au cours de la Bourse du 30 décembre 1899 :

13,888 francs de rente 3 0/0 au cours de	99.10..	435,643 fr. 55 c.
210 francs de rente 3,5 0/0 au cours de	101.80..	6,108 » c.
Capital supposé réalisé.....		441,751 fr. 55 c.

M. le Président annonce qu'il va être procédé au vote pour le renouvellement partiel du Conseil.

Les membres présents ayant déposé leurs suffrages, les lettres contenant des bulletins de vote, envoyées, conformément à la circulaire du 20 décembre dernier, par les associés qui n'ont pu se rendre à la séance, sont décachetées, et les bulletins mis cachetés dans l'urne. Le nombre total des votants, présents et absents, est de 865, savoir : 76 membres qui ont voté en séance et 789 membres qui ont voté par correspondance.

Sont nommés :

Pour trois ans :	MM.	Dupuy Ernest, par.....	621 suffrages.
		Vidal de la Blache.....	588 —
		Bourlet.....	458 —
		Dupuy (Paul).....	452 —
		Duclaux (Emile).....	437 —

Les dix membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont :

MM.	Giard (1867).....	380	MM.	Delbos (1882)....	62
	Boutroux (1873)...	374		Janet (1883).....	31
	Andler (1884).....	318		Bertinet (1879)...	16
	Lehugeur (1874)...	113		Blutel (1874).....	13
	Herr (1883).....	83		Painlevé (1883)...	13

M. le Président annonce que le service annuel institué par Son Ém. le Cardinal Perraud, évêque d'Autun (promotion de 1847), « à l'intention de tous les élèves de l'École morts depuis la création de l'École », sera célébré en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le jeudi 12 janvier à dix heures très précises du matin.

SITUATION DE LA CAISSE DE LIQUIDATION

DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Solde en caisse le 1er janvier 1899.....	31 fr. 60 c.
Intérêts d'une année de deux titres de rente 3 0/0.....	54 75
Espèces en caisse à ce jour.....	86 fr. 35 c.

Les titres de rente 3 0/0, au cours de la bourse du 31 décembre 1899, représentent une valeur de 1,783 fr. 80.

Paris, le 1er janvier 1900.

E. LEVASSEUR.

U.C. BERKELEY LIBRARY

LISTE DES DONATEURS DE L'ASSOCIATION

Au 1er janvier 1900.

Mlle Prévost-Paradol, en mémoire de son père (promotion de 1849), en une rente 5 0/0 de 1890 francs, une somme de..... 40,000 fr. (1)

Mme J. Juglar, rue des Mathurins, 58, à Paris... 1,850 fr.

M. Ernest Lamy, boul. Haussmann, 113, à Paris. 1,800 fr.

M. Chenou (promotion de 1818) (2)..... 100 fr. Décédé.

Anonyme (1883)..... 500 fr.

Anonyme (1884)..... 300 fr.

M. Bertrand (Joseph), de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, maître de conférences honoraire de l'École Normale, rue de Tournon, 4..... 4,290 fr.

M. Caillletet (Louis), membre de l'Académie des sciences, boulev. Saint-Michel, 75..... 2,000 fr.

M. Mayrargues (Alfred), boulevard Malesherbes, 103..... 500 fr.

M. Hautefeuille (Paul-Gabriel), membre de l'Académie des sciences, professeur de minéralogie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, rue du Luxembourg, 28..... 1,500 fr.

---

(1) Cette belle donation s'adresse, en réalité, sous le nom de l'Association, à l'École normale elle-même. Aux termes de l'acte de donation, l'Association transmet ce revenu au directeur de l'École, qui en fait emploi pour distribuer à tous les élèves portants : 1° les œuvres de Prévost-Paradol ; 2° un certain nombre de livres qui forment à chacun une petite bibliothèque littéraire ou scientifique. Mais l'acte de donation réserve à l'Association une rente perpétuelle de 100 francs.
Voir, pour l'histoire de cette donation, l'allocution du président de 1881.
La conversion du 5 0/0 en 4,5, en 1886, a réduit cette somme de 1890 francs à 1701 francs, la conversion du 4,5 en 3,5 du 20 janvier 1894 a réduit cette somme à 1323 francs.

(2) Les Normaliens dont les noms figurent sur cette liste sont exclusivement ceux pour lesquels les dons ou legs personnels n'atteignent pas 200 francs.

M. DE FERRARI (Philippe), rue de Varennes, 57.	300 fr.	
Mme LEGAL en mémoire de son mari (promotion 1831)	150 fr.	
Anonyme (1885)	50 fr.	
M. SAUVETON, à Paris	20 fr.	
M. LEGOUPILS, à Chambéry	5 fr.	
Les héritiers de Mme DAGNAN	3,000 fr.	
Les héritiers de M. BACH (promotion de 1832)	500 fr.	
Anonyme (1887)	500 fr.	
M. NOIRET, à Réthel, en mémoire de son fils (promotion de 1883)	500 fr.	
Anonyme (1887)	20 fr.	
Comité de bienfaisance des Élèves de l'École Normale (partie du produit des bals de 1888 (5,000 fr.), 1890 (10,000 fr.), 1891 (4,750 fr.), 1892 (8,000 fr.), 1894 (2,250 fr.) et 1898 (1,000 fr.)	31,000 fr.	
Anonyme (1888)	500 fr.	
Mme LEMOINE, en mémoire de son mari (promotion de 1844)	200 fr.	
Mme RÉAUME, en mémoire de son mari (promotion de 1846)	100 fr.	
Mme BOS, 9, avenue Victoria, en mémoire de son mari (promotion de 1848)	165 fr.	
Mme PÉCLET, née DE CORIOLIS, en mémoire de son mari (promotion de 1812)	3,000 fr.	Décédée.
MM. Louis et Julien HAVET, en mémoire de leur père (promotion de 1832)	1,000 fr.	
Anonyme (1889)	500 fr.	
Mme BEAUJEAN, 38, rue du Luxembourg, en mémoire de son mari (promotion de 1841)	500 fr.	
M. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Augustins	250 fr.	
Reliquat de la souscription pour le banquet offert à M. Boissier	411 fr.	
Reliquat de la souscription pour le monument élevé à l'École en mémoire de L. Thuillier	50 fr. 35 c.	
Mme PAUILHAC, à Toulouse	2,000 fr.	
Anonyme (1890)	500 fr.	

. Serbat, avenue des Champs-Élysées, 138, à Paris	80 fr.	
me Pontarlier, à La Roche-sur-Yon, en mémoire de son mari (promotion de 1831)	12 fr.	
. Guillaume, ingénieur des ponts et chaussées, avenue Baudin, à Limoges, en mémoire de son fils (promotion de 1877)	120 fr.	
me veuve Lange (Henri)	100 fr.	
M. Gauthier-Villars	800 fr.	
. Desnoyers, à Bayeux	20 fr.	
. Goldschmidt (Léopold), rue Rembrandt, 19	1,000 fr.	
. Roux (Gustave), rue de Rome, 72	700 fr.	
nonyme (Ve d'un universitaire) (1892)	100 fr.	
me anonyme (1892)	100 fr.	
me anonyme (1892)	100 fr.	
nonyme (1892)	200 fr.	
gs de 15,000 francs fait par M. Alfred Née, avocat, réduit par les droits de mutation et les frais à	13,375 fr.	
nonyme (1893)	500 fr.	
nonyme (1893)	100 fr.	
nonyme de Montpellier (1893)	10 fr.	
. l'abbé Bernard, ancien aumônier de l'École Normale, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas	250 fr.	Décédé.
. Weil, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences honoraire de littérature grecque de l'École Normale, rue de la Tour 156	700 fr.	
me Pellissier, en mémoire de son mari (promotion de 1839)	100 fr.	
Plessis, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, rue de Sail, 22, Paris	200 fr.	
onyme (1894)	24 fr.	35 c.
Guibal, à Aix	12 fr.	
me anonyme (1894)	12 fr.	
me anonyme (1895)	500 fr.	

Centenaire de l'École (1895) :

Produit du bal.....	9,927 fr. 35 c.	
Vente des programmes de la Revue du Centenaire.....	660 fr.	
Produit d'une collecte faite à la suite du service célébré à la synagogue de la rue de la Victoire, à l'occasion du Centenaire, par M. le Grand-Rabbin Zadoc Kahn, rue Saint-Georges, 17.	3,775 fr.	
Excédent de recettes sur les dépenses des fêtes du Centenaire.....	651 fr. 90 c.	
		15,014 fr. 25 c.

Mme Geffroy, rue du Bac, 32, en mémoire de son mari (promotion de 1840)..... 1,000 fr.

Mme Mauduit, rue Bonaparte, 20, en mémoire de son mari (promotion de 1848)..... 100 fr.

Reliquat du banquet offert à M. Georges Perrot (1895)..... 49 fr.

M. Revoil, à Chambéry..... 2 fr.

M. et Mme Roger, à Paris, en mémoire de leur fils, Maurice Antonin (promotion de 1890), un titre de 300 fr. de rente 3 0/0..... 10,245 fr.

Anonyme, femme d'un Normalien, en vue de fêter un anniversaire (1896)..... 500 fr.

Anonyme Normalien (1896)..... 200 fr.

Mme Berthaud, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, en mémoire de son mari (promotion de 1840).. 100 fr.

Un groupe d'Athéniens (Reliquat d'une souscription pour offrir une œuvre d'art à M. Heuzey). 70 fr.

M. Godard (Reliquat d'une souscription au collège Sainte-Barbe)..... 7 fr.

Mme la baronne Hirsch de Gereuth..... 2,000 fr. Décédée.

Anonyme Normalien (1897)..... 200 fr.

M. Labrousse au nom de feu Escot (1895)..... 60 fr.

M. Péreire (Henry), administrateur de la Cie des chemins de fer du Midi, boulevard de Courcelles, 33..... 250 fr.

M. Bricogne, inspecteur de la traction au chemin de fer du Nord, rue de Maubeuge, 62..... 200 fr.

Anonyme Normalien (1898)	200 fr.
Conseil d'Administration des Annales scientifiques de l'École Normale	200 fr.
M. Benoit, avocat à Nancy, en mémoire de son père Ch. Benoit (1835), doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy	100 fr.
Les héritiers de M. Chon (1832)	100 fr.
Anonyme (1898)	15 fr.
Reliquat d'une souscription (1898) des élèves de la promotion de 1880 (Sciences)	8 fr. 50
Mlle Belœuil	10,000 fr.
Mme Vve Louis Pasteur	1,000 fr.
M. Dutilleul (André), élève ingénieur au corps des Mines, avenue de l'Observatoire, 31	200 fr.
M. Dutilleul (Lucien), capitaine d'artillerie en mission au Soudan	200 fr.
M. André Maure à Carcassonne	1 fr.
Anonyme Normalien (1899)	200 fr.
MM. Beaunier, Bornecque, Bouglé, Crouzet, Drouin, Herriot, Jubin, Laloy, Landry, Lange, Morel, Rageot, Rosenthal, Simian, Téry, Wahl, auteurs des « Normaliens peints par eux-mêmes » don de leurs droits d'auteur de Mai 1895 au 31 Janvier 1899	331 fr. 50
Reliquat d'une souscription (1899) des élèves de la promotion de 1886 (Sciences)	8 fr. 35

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS PERPÉTUELS

PAR ORDRE DE PROMOTION (1).

1810.	Cousin (Victor).....	1,000 fr. Décédé.
—	Gaillard (Théodore).....	200 fr. Décédé.
—	Guillaume (Alexandre-Marie-Philippe)...	400 fr. Décédé.
1811.	Dubus-Champville (François-Jacques)...	200 fr. Décédé.
—	Guigniaut (Joseph-Daniel).....	200 fr. Décédé.
—	Patin (Henri-Joseph-Guillaume).....	300 fr. Décédé.
—	Pouillet (Claude-Servais-Mathias).....	200 fr. Décédé.
1812.	Martin (Pierre-Alphonse).....	300 fr. Décédé.
—	Péclet (Jean-Claude-Eugène).....	500 fr. Décédé.
—	Dubois (Paul-François).....	200 fr. Décédé.
—	Poirson (Auguste-Simon-Jean-Chrysost.).	200 fr. Décédé.
—	Renouard (Augustin-Charles).....	200 fr. Décédé.
1813.	De Corneille (Pierre).....	200 fr. Décédé.
—	Cotelle (Toussaint-Ange).....	200 fr. Décédé.
—	Grangeneuve (Maurice).....	300 fr. Décédé.
—	Lévy (Servedieu-Abailard).....	200 fr. Décédé.
—	Maas (Myrtil).....	200 fr. Décédé.
—	Vernadé (Armand-Balthazar).....	500 fr. Décédé.
1815.	Defrenne (Jacques-Anatole-Fortuné)....	2,000 fr. Décédé.
1819.	Hachette (Louis-François-Christophe)...	500 fr. Décédé.
—	Quicherat (Louis-Marie).....	200 fr. Décédé.
1820.	André-Pontier (Guillaume-Eugène).....	200 fr. Décédé.
—	Barbet (Jean-François).....	200 fr. Décédé.

(1) Par décision du Conseil d'Administration (séance du 8 avril 1865), les membres qui verseront à la Caisse de secours une somme dont le minimum est fixé à 200 francs seront libérés de la cotisation annuelle et inscrits à perpétuité sur la liste des membres donateurs.

1826.	ANQUETIL (François-Prosper)	200 fr.	Décédé.
—	VERDOT (Jean-Maurice)	200 fr.	Décédé.
1827.	HERBETTE (Charles-Émile-Victor)	200 fr.	Décédé.
—	MORELLE (Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	MOURIER (Adolphe-Auguste-Corneille)	10,200 fr.	Décédé.
1828.	AMIOT (Benjamin-Michel)	300 fr.	Décédé.
—	CHÉRUEL (Pierre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	GUÉRARD (Michel)	200 fr.	Décédé.
—	MERMET (Alexandre-Christophe)	300 fr.	Décédé.
—	PETITBON (Edwin-Joseph-Léon-François)	240 fr.	Décédé.
1830.	DURUY (Louis-Victor)	200 fr.	Décédé.
—	GERMAIN (Alexandre-Charles)	200 fr.	Décédé.
—	QUET (Jean-Antoine)	200 fr.	Décédé.
1831.	ABRIA (Jérémie-Joseph-Benoît)	200 fr.	Décédé.
—	BERTEREAU (Alexandre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	LEBÈGUE (Pierre-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	LEGAL (Fulgence-Marie)	200 fr.	Décédé.
—	WALLON * (1) (Henri-Alexandre)	1,000 fr.	
1832.	BACH (Xavier-Dagobert)	200 fr.	Décédé.
—	BONTOUX (Marcelin)	300 fr.	Décédé.
—	DANTON (Joseph-Arsène)	200 fr.	Décédé.
—	HAVET (Auguste-Eugène-Ernest)	200 fr.	Décédé.
1833.	HAUSER (Simon)	240 fr.	Décédé.
—	HÉBERT (Edmond)	240 fr.	Décédé.
—	JOGUET (Vincent)	200 fr.	Décédé.
—	LORQUET (Alfred-Hyacinthe-Nicolas)	240 fr.	Décédé.
—	SIMON (Jules-François)	240 fr.	Décédé.
—	VIEILLE (Jules-Marie-Louis)	200 fr.	Décédé.
1834.	BARET (Pierre)	200 fr.	Décédé.
—	BOUILLIER (François-Cyrille)	250 fr.	Décédé.
—	MACÉ DE LÉPINAY (Antonin-Pierre-Laurent)	200 fr.	Décédé.
—	MONDOT (Marie-Casimir)	200 fr.	Décédé.
—	ROLLIER (Constant)	700 fr.	Décédé.
—	TAULIER (Jean-Louis-François)	200 fr.	Décédé.
1835.	DAGUIN (Pierre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.

(1) L'astérisque (*) indique la résidence dans les départements de la Seine ou de Seine-et-Oise, et par suite l'aptitude à faire partie du Conseil d'administration.

1835.	Denis * (Ange-Marie)	1,300 fr.	
—	Desains (Quentin-Paul)	200 fr.	Décédé.
—	Wiesener (Jacques-Louis)	250 fr.	Décédé.
1836.	Bersot (Pierre-Ernest)	200 fr.	Décédé.
—	Haillecourt (Pierre-Paul-Alfred)	200 fr.	
—	Hugueny (Frédéric-Léopold)	240 fr.	Décédé.
—	Lacroix (Pierre-Louis)	200 fr.	Décédé.
—	Olivaint (Pierre-Antoine-Just)	258 fr.	Décédé.
1837.	Barni (Jules-Romain)	200 fr.	Décédé.
—	Girault (Charles-François)	250 fr.	Décédé.
—	Briot (Charles-Auguste-Albert)	240 fr.	Décédé.
—	Jamin (Jules-Célestin)	200 fr.	Décédé.
—	Lévêque * (Jean-Charles)	200 fr.	
1838.	Hignard (Louis-Henri-Vincent)	300 fr.	Décédé.
—	Maucourt (Jean-Baptiste-Maximilien)	240 fr.	Décédé.
—	Talbert (Michel-Émile)	200 fr.	Décédé.
—	Tanesse * (Claude)	200 fr.	
—	Vapereau * (Louis-Gustave)	200 fr.	
—	Waddington * (Charles)	240 fr.	
1839.	Bouquet (Jean-Claude)	300 fr.	Décédé.
—	Desboves (Honoré-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Druon (Henry-Valéry-Marc)	240 fr.	
—	Leroy (Pierre-Albert)	200 fr.	Décédé.
—	Waille (Isaac)	200 fr.	Décédé.
1840.	Bertrand* (Alexandre)	200 fr.	
—	Cucheval-Clarigny * (Athanase)	200 fr.	Décédé.
—	Dreyss* (Charles-Louis)	200 fr.	
—	Frenet (Frédéric)	200 fr.	
—	Geffroy (Mathieu-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Girard (Julien)	250 fr.	Décédé.
—	Martha (Benjamin-Constant)	1,200 fr.	Décédé.
1841.	Chambon (Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Janet (Paul-Alexandre-René)	200 fr.	Décédé.
—	Thurot (François-Charles-Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Verdet (Manuel-Émile)	200 fr.	Décédé.
1842.	Boucher (Auguste)	400 fr.	
—	Chotard * (Martin-Henri)	200 fr.	
—	Lamy (Claude-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Moncourt (Edme)	250 fr.	Décédé.

1843.	Boissier* (Gaston-Marie-Louis-Antoine)	240 fr.	
—	Lanzi (Joseph-Antoine)	200 fr.	Décédé.
—	Magy (Jean-Baptiste-François)	200 fr.	Décédé.
—	Manuel* (Eugène)	240 fr.	
—	Pasteur (Louis)	600 fr.	Décédé.
—	Perrens * (François-Tommy)	240 fr.	
—	Tivier (Antoine-Henri)	200 fr.	
1844.	Anselme (Jean-Alexis)	200 fr.	Décédé.
—	Aubin (Louis)	200 fr.	Décédé.
—	Beaussire (Émile-Jacques-Armand)	200 fr.	Décédé.
—	Dupré (Pierre-François-Victor)	250 fr.	Décédé.
—	Gandar (Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Girard * (Jules)	1,700 fr.	
—	Gomond (Louis-Ernest)	200 fr.	
—	Ladrey (Claude)	200 fr.	Décédé.
—	Lespiault (Frédéric-Gaston)	200 fr.	
1845.	Beulé (Ernest-Claude)	200 fr.	Décédé.
—	Caro (Elme-Marie)	200 fr.	Décédé.
—	Glachant (Charles-Floride)	1,200 fr.	Décédé.
—	Joubert* (Charles-Jacques-Eugène)	200 fr.	
—	Mézières * (Alfred-Jean-François)	200 fr.	
—	Molliard* (Léon-Auguste)	200 fr.	
—	Wœstyn (Cornil)	200 fr.	Décédé.
1846.	Boutan (Jean-Marie-Ernest)	200 fr.	Décédé.
—	Challemel-Lacour (Paul-Amand)	3,740 fr.	Décédé.
—	Chassang (Marie-Antoine-Alexis)	200 fr.	Décédé.
—	Dansin (Jean-Hippolyte)	200 fr.	Décédé.
—	Harant (Eugène-Alexandre)	240 fr.	Décédé.
—	Lechat (Julien-Charles-Marie-Claudius)	200 fr.	Décédé.
—	Marcou* (François)	200 fr.	
—	Véron (Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Viollette (Charles)	200 fr.	Décédé.
1847.	Beaussire (Charles-Zozime)	300 fr.	Décédé.
—	Debray (Jules-Henri)	250 fr.	Décédé.
—	Lenient * (Charles-Félix)	200 fr.	
—	Perraud (Adolphe-Louis-Albert)	1,000 fr.	
—	Roger (Jean-Michel)	200 fr.	Décédé.
—	Valson (Léon-Stanislas)	300 fr.	

1848.	About (Edmond)	200 fr.	Décédé.
—	Albert (Paul)	200 fr.	Décédé.
—	Bary (Arthur-Louis-Charles)	700 fr.	Décédé.
—	Bos (Henri-Edmond-Étienne), 15 fr. de rente 3 0/0 ayant coûté	400 fr.	Décédé.
—	Cambier (Désiré-Edouard)	250 fr.	Décédé.
—	Charaux (Claude-Charles)	250 fr.	
—	Ducoudré (Henry)	240 fr.	Décédé.
—	Heinrich (Guillaume-Alfred)	240 fr.	Décédé.
—	Mathet (Jacques-Gabriel)	200 fr.	
—	Moncourt (Eugène)	200 fr.	
—	Sarcey (Francisque)	200 fr.	Décédé.
—	Stoffel (Émile)	240 fr.	
—	Taine (Hippolyte-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Troost * (Louis-Joseph)	1,740 fr.	
—	Wolf * (Charles-Joseph-Étienne)	240 fr.	
—	Fouqué * (Ferdinand-André)	200 fr.	
1849.	Fournet (Antoine) (legs)	1,000 fr.	Décédé.
—	Gréard * (Valéry-Clément-Antoine)	200 fr.	
—	Lalande (Charles)	200 fr.	
—	Lignier * (Claude)	200 fr.	
—	Prévost-Paradol (Lucien-Anatole)	200 fr.	Décédé.
—	Serret * (Paul-Joseph)	200 fr.	
—	Terquem (Alfred)	200 fr.	Décédé.
—	Vacquant (Jean-Baptiste-Charles)	200 fr.	Décédé.
—	Villetard de Prunières (Charles-Edm.)	200 fr.	Décédé.
1850.	Cucheval * (Victor-Louis-Philippe)	200 fr.	
—	Fernet * (Émile-Jacques)	240 fr.	
—	Fustel de Coulanges (Numa-Denis)	300 fr.	Décédé.
—	Tournier (Édouard)	200 fr.	Décédé.
1851.	Heuzey * (Léon-Alexandre)	240 fr.	
—	Hubert * (Gabriel-Alfred)	240 fr.	
—	Thenon (Jules-Léon)	240 fr.	Décédé.
1852.	Bréal * (Michel-Jules-Alfred)	240 fr.	
—	Goumy (Jean-Édouard)	1,000 fr.	Décédé.
—	Lefebvre * (Eugène)	200 fr.	
—	Perrot * (Georges)	240 fr.	
—	Wescher * (Marie-Antoine-Charles)	240 fr.	

1853.	APPERT * (Germain-Gustave).....	200 fr.	
—	BERTAULD (Pierre-Auguste)	240 fr.	Décédé.
—	GOSSIN (Henri).....	200 fr.	
—	MAROTTE * (Alfred-Auguste).....	200 fr.	
—	PRUVOST * (Jules-Paulin-Émile).....	250 fr.	
—	RIBOUT * (Jean-Baptiste-Auguste-Charles).	240 fr.	
1854.	BRÉDIF* (Léon).....	2,602 fr. 70	
—	DEVILLE (Gustave).....	200 fr.	Décédé.
—	GASPARD * (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	HERVÉ * (Aimé-Marie-Édouard).....	240 fr.	Décédé.
—	MÉRAY (Hugues-Charles-Robert).....	200 fr.	
—	LE RENARD (Félix-Henry-Louis-Gabriel)..	200 fr.	
1855.	DE TRÉVERRET (Armand-Germain-Léon).	300 fr.	
—	FOUCART * (Paul-François).....	200 fr.	
—	GERNEZ * (Désiré-Jean-Baptiste).....	400 fr.	
—	LAURENT * (Émile-Michel).....	200 fr.	
—	LEMAS (François).....	200 fr.	
1856.	LANDRIN (Eugène-Charles).....	400 fr.	
—	MONGINOT (Louis-Émile-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
1857.	BRISSET (Louis-Daniel-Adrien).....	200 fr.	
1858.	GAY * (Jules-Claude).....	250 fr.	
—	HUVELIN * (Marie-Joseph-Philippe).....	240 fr.	
—	MASCART * (Eleuthère-Elie-Nicolas).....	200 fr.	
—	NOLEN* (Pierre-Aimé-Désiré).....	200 fr.	
—	OLLÉ-LAPRUNE * (Louis-Léon).....	9,498 fr. 65	Déc.
—	ROBIN * (Louis-Charles-Jean-Paul).....	200 fr.	
—	SARRADIN * (Henry-Amédée).....	500 fr.	
—	TALON (François).....	200 fr.	
—	VAN TIEGHEM * (Philippe-Édouard-Léon).	250 fr.	
1859.	COLLET (Louis-Félix).....	200 fr.	Décédé.
—	DUCLAUX * (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	GRUEY (Louis-Jules).....	200 fr.	
—	LEGOUIS * (Stéphane).....	200 fr.	
—	MAZE (Hippolyte).....	250 fr.	Décédé.
1860.	BIGOT (Charles-Jules).....	240 fr.	Décédé.
—	FROMENT (Charles-Théodore).....	240 fr.	
—	LECAPLAIN (Marie-Arthur).....	200 fr.	
—	MOREL * (Maximilien-Georges).....	500 fr.	
—	WALTZ (Adolphe).....	200 fr.	

1861.	CRETIN* (Marie-Justin-Théodore-Émile)..	290 fr.	
—	DARBOUX * (Jean-Gaston).....	250 fr.	
—	DUMONT (Charles-Albert-Eugène-Auguste).	240 fr.	Décédé.
—	JENOT * (Charles-Emmanuel).....	200 fr.	
—	RAMBAUD * (Nicolas-Alfred).....	200 fr.	
—	VIOLLE * (Louis-Jules-Gabriel).....	200 fr.	
—	ZÉVORT (Charles-François-Edgar).....	300 fr.	
1862.	ALCAN * (Mardochée-Félix).....	240 fr.	
—	GUILLOT * (Joseph-Louis-Auguste).....	200 fr.	
—	LAVIÉVILLE* (Augustin-Philistall).....	240 fr.	
—	LAVISSE * (Ernest).....	200 fr.	
—	MONOD * (Gabriel).....	200 fr.	
—	PELLERIN (Arthur-Théophile-Pierre).....	200 fr.	Décédé.
—	PINGAUD (Léonce-Jean-Philibert-Pierre)...	200 fr.	
—	RIBOT * (Théodule-Armand-Ferdinand-Constant).....	200 fr.	
—	ROCHEROLLES (Gabriel-Jacques-Edouard).	200 fr.	
—	WALECKI* (Félix-Charles-Louis).....	300 fr.	
—	WALLON (Paul-Henri).....	300 fr.	
1863.	AMIGUES (Pierre-Marie-Édouard).....	300 fr.	
—	DARBOUX (Jean-Louis).....	200 fr.	
—	DURUY (Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	GORCEIX (Claude-Henri).....	500 fr.	
—	GUSSE (Louis-Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	LE MONNIER (Alexandre-Alexis-Georges).	240 fr.	
—	MONNIOT (Gustave-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	PATENÔTRE (Jules).....	240 fr.	
—	TISSERAND (François-Félix).....	250 fr.	Décédé.
—	VIDAL DE LA BLACHE* (Paul-Marie-Joseph)	500 fr.	
1864.	BENOIST (Antoine).....	200 fr.	
—	CERF * (Léopold).....	200 fr.	
—	COMBE (Henri-Jacques).....	240 fr.	
—	CROISET * (Marie-Joseph-Alfred).....	200 fr.	
—	LEBÈGUE (Albert-Jacques).....	200 fr.	Décédé.
—	MAILLARD (Nicolas).....	300 fr.	
—	PERRIER * (Edmond).....	250 fr.	
1865.	AMMANN * (Auguste).....	200 fr.	
—	BOUTROUX* (Étienne-Émile-Marie).....	200 fr.	
—	CROISET * (Maurice).....	240 fr.	

1865.	Dereux * (Georges-Hector-René).....	200 fr.	
—	Dubois (Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	Maspero * (Gaston-Camille-Charles).....	200 fr.	
1866.	Barrère * (Alexandre-Antoine-Jacques)..	200 fr.	
—	Bichat (Ernest-Adolphe).....	240 fr.	
—	Bonnard (Adrien-Paul-Émile).....	300 fr.	
—	Bouty * (Edmond-Marie-Léopold).....	540 fr.	
—	Régismanset (Joseph-Eugène).....	200 fr.	
1867.	Aulard * (François-Victor-Alphonse).....	300 fr.	
—	Dessenon * (Ernest).....	200 fr.	
—	Egger * (Victor-Émile).....	200 fr.	
—	Gayon (Ulysse).....	300 fr.	
—	Giard * (Alfred-Mathieu).....	500 fr.	
—	Humbert * (Jean-Baptiste-Louis).....	250 fr.	
—	Ruel (Édouard-Louis).....	240 fr.	Décédé.
—	Vast * (Henri-Charles-Edmond).....	300 fr.	
1868.	Angot * (Charles-Alfred).....	200 fr.	
—	De Crozals (Jacques-Marie-Ferdinand-Joseph).....	200 fr.	
—	Macé de Lépinay * (Aug.-Pierre-Antonin).	200 fr.	
—	Pellet (Auguste-Claude-Éliacin).....	200 fr.	
1869.	Chantavoine * (Louis-Henri).....	240 fr.	
—	Dupuy * (Ernest).....	240 fr.	
—	Maneuvrier * (François-Georges).....	240 fr.	
1870.	Garquet (Louis-Amédée-Ulysse).....	240 fr.	
—	Grec (Paul-Vincent).....	240 fr.	
—	Margottet (Julien-Céleste).....	240 fr.	
—	Sentis (Charles-Henri).....	200 fr.	
1872.	Berson * (Félix-Gustave-Adolphe).....	200 fr.	
—	Brunel * (Lucien).....	240 fr.	
—	Ducatel * (Alphonse-Auguste).....	200 fr.	
—	Duruy * (Auguste-Gabriel-Georges).....	1,000 fr.	
—	Dybowski * (Alexandre-Antoine).....	250 fr.	
—	Gérard (Auguste).....	200 fr.	
—	Girard * (Paul).....	240 fr.	
—	Gouré de Villemontée * (Louis-Aimé-Gustave-Albert).....	200 fr.	
—	Macé de Lépinay (Jules-Charles-Antonin)	240 fr.	
—	Mangeot (François-Constant-Stéphane)..	200 fr.	

1872.	MARTHA * (Joseph-Jules).....	200 fr.	
1873.	POIRIER (Nicolas).....	200 fr.	
—	BONNIER * (Gaston-Eugène-Marie).....	200 fr.	
—	CAGNAT * (René-Louis-Victor).....	200 fr.	
—	GANDERAX * (Charles-Étienne-Louis).....	200 fr.	
—	D'HUART (Martin-Charles-Gustave).....	200 fr.	
—	JAMET (Émile-Victor).....	200 fr.	
—	RABALLET (François-Ferdinand).....	240 fr.	
—	RIQUIER (Charles-Edmond-Alfred).....	200 fr.	
1874.	ALBERT * (Marie-Antonin-Maurice).....	200 fr.	
—	ALLAIS (Paul-Gustave-Pierre).....	200 fr.	
—	BRILLOUIN * (Louis-Marcel).....	200 fr.	
—	BUDZINSKI * (Alfred-Casimir).....	240 fr.	
—	DU COUDRAY LA BLANCHÈRE (René-Marie).	240 fr.	Décédé.
—	LAFAYE * (Louis-Georges).....	200 fr.	
—	PICARD * (Charles-Émile).....	200 fr.	
—	POTTIER * (François-Paul-Edmond).....	400 fr.	
—	SABATIER (Paul).....	200 fr.	
1875.	AUBERT (Jules-Jean).....	250 fr.	
—	LEGRAND * (Adrien).....	200 fr.	
—	LEFRANÇOIS (Marie-Charles-Albert).....	200 fr.	
—	MICHEL * (Auguste-Charles-Joseph-Léon).	240 fr.	
—	PUISEUX * (Pierre-Henri).....	200 fr.	
—	RABAUD (Gaston).....	240 fr.	
—	RIVIÈRE * (Charles).....	240 fr.	
—	WALLON * (Étienne).....	300 fr.	
1876.	BERNARDIN * (Napoléon-Maurice).....	240 fr.	
—	BROCARD (Georges).....	240 fr.	
—	CHABOT (Charles).....	200 fr.	
—	GOURSAT * (Édouard-Jean-Baptiste).....	200 fr.	
—	LACOUR-GAYET * (Georges).....	200 fr.	
—	LEGRAND * (Jules).....	200 fr.	
—	LÉVY-BRUHL * (Lucien).....	250 fr.	
—	REINACH * (Salomon-Hermann).....	2,740 fr.	
1877.	BRÉTON * (Guillaume).....	760 fr.	
—	DE LENS (Paul-Alexandre-Pierre).....	200 fr.	
—	JOANNIS * (Jean-Alexandre).....	250 fr.	
—	MICHEL * (Henry).....	200 fr.	
—	RÉBELLIAU * (Louis-Joseph-Alfred).....	240 fr.	
—	THAMIN * (Raymond).....	240 fr.	

1878. Baudrillart* (Alfred)..... 300 fr.
— Boitel* (Albert)..... 240 fr.
— Jeanroy (Alfred)..... 200 fr.
— Moreau-Nélaton * (Étienne)..... 500 fr.
— Sautreaux (Léon-Angelin-Claude)..... 200 fr.
1879. Biélecki (François-Joseph)..... 200 fr.
— Bioche * (Charles-Marie-Paul)..... 240 fr.
— Durkheim (David-Émile)..... 200 fr.
— Fabre (Paul-Jean-Pierre-Guillaume).... 300 fr. Décédé.
— Gilles (Athanase-Édouard)..... 250 fr.
— Hommay (Victor-Pierre-Marie)..... 200 fr. Décédé.
— Houssay* (Frédéric)..... 240 fr.
— Grousset (René)..... 200 fr. Décédé.
— Lesgourgues (Jean-Paul)..... 200 fr.
— Raffy * (Louis)..... 240 fr.
1880. Bernès * (Henri-Pierre)..... 200 fr.
— Cousin (Georges-Frédéric)..... 240 fr.
— Durbach (Félix)..... 200 fr.
— Gauthiez * (Pierre-Michel-Alexis)..... 200 fr.
— Imbart de la Tour (Pierre-Gilbert-Jean-Marie)..... 200 fr.
— Nicol * (Jacques)..... 200 fr.
— Thouvenel * (Nicolas)..... 200 fr.
— Valot (Pierre-Auguste-Prudent)..... 200 fr.
1881. Audiat * (Gabriel-Louis-Paul)..... 200 fr.
— Blondel (Arthur-Armand-Maurice)..... 800 fr.
— Daguillon * (Auguste-Prosper)..... 200 fr.
— Fallex* (Albert-Maurice)..... 200 fr.
— Liégeois (Alfred-Louis-Joseph)..... 250 fr. Décédé.
— Pératé * (Joseph-André)..... 250 fr.
— Perdrix (Léon-Louis)..... 200 fr.
— Pigeon (Pierre-Léon)..... 200 fr.
— Radet (Georges-Albert)..... 200 fr.
— Sautreaux (Célestin-Benjamin)..... 200 fr.
— Villard* (Paul-Ulrich)..... 200 fr.
— Vogt (Henri-Gustave)..... 240 fr.
— Welsch (Jules-Hippolyte)..... 240 fr.
1882. Audic * (Charles-Louis-Eugène)..... 200 fr.
— Delbos* (Etienne-Marie-Justin-Victor).. 500 fr.

1882.	HUARD * (Auguste-Gabriel-Georges).....	200 fr.	
—	MESLIN (René-Armand-Georges).....	240 fr.	
—	PECHARD * (Louis-Victor-Edouard).....	200 fr.	
—	PÉLISSIER (Léon-Gabriel-Jean-Baptiste-Marie).....	250 fr.	
—	SIMONIN (Louis-Martial-Érasme).....	200 fr.	
—	SINOIR (Émile-Maxime).....	200 fr.	
—	STOUFF (Marie-Antoine-Xavier).....	230 fr.	
1883.	BOUVIER (Bernard-Henri).....	200 fr.	
—	CHAUVELON * (Émile-Amédée-Marie).....	200 fr.	
—	CLARETIE* (Léo-Eugène-Hector).....	200 fr.	
—	COSSERAT (Eugène-Maurice-Pierre).....	200 fr.	
—	DOUBLET (Georges).....	240 fr.	
—	GIRBAL (Paul-Émile).....	200 fr.	
—	GLACHANT * (Charles-Victor).....	240 fr.	
—	JANET * (Paul-André-Marie).....	240 fr.	
—	LANGE (Michel-Emmanuel).....	300 fr.	Décédé.
—	LEBÈGUE (Jules-Ernest).....	200 fr.	
—	LECHAT (Henri).....	200 fr.	
—	MALE * (Mathieu-Émile).....	200 fr.	
—	NOIRET (Hippolyte-Louis-Alfred).....	200 fr.	Décédé.
—	RÉGIS (Louis-Guillaume-Marie).....	1,000 fr.	Décédé
—	TEXTE* (Henri-Joseph).....	200 fr.	
—	VANVINCQ (Maurice-Auguste).....	200 fr.	
—	WEILL * (Jacques-Georges).....	200 fr.	
1884.	BAILLET (Jules-Auguste-Constant).....	205 fr.	
—	BÉRARD * (Victor).....	200 fr.	
—	GRÉVY * (Auguste-Clément).....	200 fr.	
—	HADAMARD (Jacques-Salomon).....	200 fr.	
—	JAMOT * (Paul).....	240 fr.	
—	MACÉ (Alcide-Aurèle-Pierre).....	200 fr.	
—	MICHON * (Étienne-Alexandre-Louis-Charles).....	200 fr.	
1885.	BOURLET * (Charles-Émile-Ernest).....	200 fr.	
—	CHAVANNES * (Emmanuel-Édouard).....	270 fr.	95
—	FISCHER * (Pierre-Marie-Henri).....	200 fr.	
—	GALLOUÉDEC (René-Louis-Marie).....	200 fr.	
—	HAUSER (Henri).....	200 fr.	
—	HURIEZ (Léon-Stéphane).....	200 fr.	
—	LALANDE * (Pierre-André).....	200 fr.	

1885. LAMAIRE* (Napoléon-Pierre)..... 200 fr.
— LAVENIR* (Jean-Alexandre-Joseph)..... 200 fr.
— LEFEBVRE (Pierre)..... 200 fr.
— MATRUCHOT * (Alphonse-Louis-Paul)..... 200 fr.
— ONDE (François-Xavier-Paul)..... 200 fr.
— RAVENEAU * (Louis-Auguste-Michel)..... 200 fr.
— VÈZES (Pierre-Maurice)..... 200 fr.
1886. ABRAHAM* (Henri-Azariah)..... 440 fr.
— BERTRAND (Léon-Louis-Théophile)..... 200 fr.
— BRUNHES (Antoine-Joseph-Bernard)..... 300 fr.
— CHAIR (Paul-Lucien)..... 200 fr.
— DE RIDDER (André-Marie-Pierre)..... 200 fr.
— GAUCKLER (Paul-Frédéric)..... 200 fr.
1887. BÉZARD * (Alexandre-Louis-Julien)..... 300 fr.
— CAULLERY (Maurice-Jules-Gaston-Corneille)..... 200 fr.
— CHAMARD (Henri-Jean)..... 200 fr.
— COUTURAT (Louis-Alexandre)..... 1,000 fr.
— COUVE (Jean-Baptiste-Wilhelm-Louis)..... 200 fr.
— MALUSKI (Alexandre-Arthur-Henri)..... 200 fr.
— MESNIL* (Félix-Etienne-Pierre)..... 200 fr.
— SIMON * (Louis-Jacques)..... 240 fr.
— WORMS * (René)..... 250 fr.
1888. BINET (Ernest-Henri)..... 200 fr.
— CHABERT (Samuel)..... 200 fr.
— CRESSON (Jean-Georges-André)..... 200 fr.
— DUFOUR (Marcel-Jean-Baptiste)..... 240 fr.
— GOYAU * (Pierre-Louis-Théophile-Georges) 240 fr.
— HAVARD (Henri-Jules)..... 200 fr.
— HÉLIER (Henri-Remy)..... 200 fr.
— MOLLIARD (Marin)..... 200 fr.
— LEAU (Léopold)..... 200 fr.
— PETITDIDIER (Marie-Charles-Léon)..... 200 fr.
— PERREAU (François)..... 200 fr.
— TRESSE * (Arthur-Marie-Léopold)..... 200 fr.
1889. BRUNHES (Jean-Baptiste-Léon-Victor).... 700 fr.
— DOUDINOT DE LA BOISSIÈRE..... 200 fr.
— EISENMANN (Joachim-Louis)..... 240 fr.
— GRAILLOT (Antoine-Henri)..... 200 fr.

1889.	Halévy * (Élie).....	1,000 fr.	
—	Le Blanc (Émile-Alphonse).....	300 fr.	
—	Malherbe (Gaston-Édouard-Tharsile)...	200 fr.	
—	Ruyssen (Théodore-Eugène-César).....	200 fr.	
—	Sagnac (Marie).....	200 fr.	
1890.	Busson (Henri-Émile-Lucien).....	200 fr.	
—	Cotton (Aimé-Auguste).....	200 fr.	
—	Michaut (Gustave-Marie-Abel).....	200 fr.	
—	Versini (Barthélemy-Raoul).....	200 fr.	
1891.	Darboux (Jean-Baptiste).....	250 fr.	
—	De Bilhère Saint-Martin (David-Édouard).....	200 fr.	
—	Hermann (Joseph-Auguste).....	300 fr.	Décédé.
—	Lévy (Ernest-Henri).....	300 fr.	
1892.	Bornecque (Henri-Émile-Hubert).....	250 fr.	
—	Demangeon (Jean-Marie-Eugène-Albert).	200 fr.	
—	Cotton (Émile-Clément).....	250 fr.	
—	Coulet (Georges-Camille-Jules).....	200 fr.	
—	Perrin (Gabriel-Louis-Abel).....	200 fr.	
—	Sagnac (Philippe-Marie).....	200 fr.	
—	Thiry (Jean-Marie-René).....	200 fr.	
1893.	Buisson (Henri-Auguste).....	200 fr.	
—	Laloy (Louis-Ernest-Alfred).....	200 fr.	
—	Landry (Adolphe-Michel-Auguste).....	200 fr.	
—	Petit (Pierre-Marie-Joseph).....	300 fr.	Décédé.
—	Vignal (Camille-Charles).....	300 fr.	
1894.	Luchaire (Julien-Jean).....	200 fr.	
—	Seure (Georges-Marie).....	200 fr.	
—	Yvon (Henri-Joseph).....	200 fr.	

U.C. BERKELEY LIBRARY

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

PAR ORDRE DE PROMOTIONS (1)

1831

Hanriot.
Wallon.*

1835

Bouchot.*.
Denis.*
Jacquinet.*
Morey.

1836

Alluard.
Haillecourt.

1837

Cartault.

1838

Favié.
Lévêque.*
Tanesse.*
Vapereau.*
Waddington.*

1839

Chauvet.
Druon.
Legentil.

1840

Bertrand (Alex.).*
Boutan.*
Dreyss.*
Fremet.
Pessonneaux.*
Philibert.

1841

Campaux.
Charrier.
Lescœur.

1842

Boucher.
Chotard.*
Deltour.*
Lartail.
Passerat.*

1843

Boissier.*
Clavel.
Guillon.*
Hatzfeld.*
Humbert (Ernest).
Lévy.*
Manuel.*
Perrens.*
Ribert.*
Seguin.*
Tivier.

1844

Brétignière.*
Duvernoy.
Fallex.*
Gautier.
Girard (Jules).*
Gomond.
Gripon.
Lespiault.

1845

Aubertin.
Bonnotte.
Cuvillier.*
Delibes.
Leune.*
Mézières.*
Molliard.*

1846

Boudhors.*
Cahen.*
Chevillard.
D'Hugues.
Donoux.
Marcou.*
Marguet.*
Poyard.*
Thouvenin.

1847

De la Coulonche.*
De Parnajon.*
Lenient.*
Masure.
Perraud (Ad.).
Postelle.*
Répelin.
Serré-Guino.*
Sœhnée.*
Valson.

1848

Charaux.
Marion.
Mathet.
Moncourt.
Quinot.*
Stoffel.
Troost.*
Vessiot.
Vignon.
Wolf.*

1849

Bonnel.
Bronville.
De Lagrandval.
Duvaux.
Fouqué.*
Gréard.*
Lalande.
Levasseur.*
Lignier.*
Sirodot.

1850

Bertrand (Ed.).
Carriot.*
Crouslé.*
Cucheval.*
Fernet.*
Girardet.*
Grenier.*
Nouel.
Voigt.

1851

Bailliard.
Charles.*
Cornet.
Durrande.
Guillemot.*
Henry.*
Heuzey.*

(1) A partir de 1889, le millésime indique non pas l'année de la nomination comme élève, mais l'année de l'entrée effective à l'École qui est, pour un certain nombre d'élèves, retardée d'un an par le service militaire.

Hubert.*
Jarry.
Lachelier.*
Lefaivre.*

1852

Bernès.*
Boulangier.
Bréal.*
Coville.*
Lefebvre.*
Méalin.
Montigny.*
Perrot (Georges).*
Saint-Loup.
Wescher.*

Appert.*
Bailly.
Dellac.
Gossin.
Harant.*
Hébert.
Jacob.*
Jacquet.*
Marotte.*
Pruvost.*
Ribout.*
Rouxel.
Royet.

1854

Bertin.*
Brédif.*
Claveau.*
Devaux.
Dugit.
Dupaigne.*
Gaspard.
Méray.
Poiré.*
Royer.

1855

De Treverret.
Foucart.*
Gernez.*
Herbault.
Laigle.
Laurent (Em.).*
Lemas.
Léotard.
Luguet.
Rémy.
Stouff.
Vitasse.

1856

Amoureux.
Edon.*
Espitallier.
Fiévet.*
Fron.*
Landrin.
Launay.*
Maitrot.*
Mellier.
Mossot.
Prolongeau.
Segond.
Subé.*
Tessier.
Vintéjoux.*

1857

Bernage.*
Brisset.
Castets.
Chauvot.
Gaudier.
Guibal.
Joubert.*
Lacour.
Lechartier.
Mathé.
Pérot.
Perroud.
Raingeard.
Rittier.*
Rousselin.*
Terrier.*

1858

De Chantepie.*
Des Essarts.
Ducoudray.*
Fauré.
Gay (J.).*
Grumbach.*
Hallberg.
Huvelin.*
Jarrige.*
Larocque.
Loosen.
Mascart.*
Nolen.*
Robin.*
Sarradin.*
Séligmann.*
Tallon.
Thévenet.
Van Tieghem.*

1859

Bellanger.
Decharme.*
Drapeyron.*
Duclaux.*
Dupré.
Fourteau.*
Fouyé.*
Gruey.
Hermann.*
Legouis.*
Ligneau.
Martel.*
Rayet.
Stéphan.

1860

André (Désiré).*
Charpentier.*
Deleau.*
Desmons.
Foncin.*
Froment.
Joly (H.).*
Lecaplain.
Morel.*
Petit de Julleville.*
Porchon.*
Pujet.
Sirvent.*
Waltz.
Yon.

1861

André (Charles).
Aublé.*
Bony.*
Boucher.*
Combette.*
Cretin.*
Dalimier.*
Darboux (G.).*
Delaunay.
Evellin.*
Filon.
Gasté.
Jénot.*
Laurent.*
Lesage.*
Letrait.*
Moireau.*
Pluzanski.
Poujade.
Rambaud.*
Rebière.*
Sabatier.
Teissier.
Violle.*
Zévort.

1862

Alcan.*
Collignon.
Compayré.
Durand.*
Gaffarel.
Guillemin.
Guillot.*
Izarn.
Laviéville.*
Lavisse.*
Molinier.
Manod.*
Olivier.
Pingaud.
Ribot.*
Rocherolles.*
Voisin.*
Walecki.*
Wallon.

1863

Amigues.
Bertagne.*
Blanchet.*
Campou (de).*
Chastaing-La Filolie.*
Darboux (L.).
Deiss.
Dietz.*
Fiot.*
Gohierre de Longchamps.*
Gorceix.
Grégori.*
Jeanmaire.
Launoy.
Legoux.
Le Monnier.
Lignières.*
Merlin.*
Penjon.
Vidal de la Blache.*

1864

Barbelenet.
Benoist.
Berthault.*
Bourdeau.
Cerf.*
Combe.*
Croiset (A.).*
Dastre.*
Ditte.*
Espinas.*
Fontaine.
Fringnet.*

U.C. BERKELEY LIBRARY

Halbwachs.*
Jodin.*
Laféteur.*
Lecomte.*
Maillard.
Millot.
Parpaite.*
Perrier.*
Pichon.*
Raby.*
Staub.*

1865

Ammann.*
Bourlier.
Boutroux.*
Buisson.
Cornu.*
Croiset (M.)*.
Dereux.*
D'hombres.*
Febvre.
Gazier.*
Lantoine.*
Manœuvrier.*
Martine.*
Maspero.*
Masquelier.*
Niewenglowski.*
Noguès.*
Patenôtre.
Pein.*
Thomas.
Voisin.*

1866

Baillaud.
Barrère.*
Bichat.
Bonnard.
Bouty.*
Cartault.*
Clairin.*
Couturier.*
Daguenet.*
Dauphiné.*
Debidour.*
Gillette-Arimondy
Jalliffier.*
Kliszowski.*
Liard.*
Luchaire.*
Piéron.*
Rabier.*
Régismanset.
Renan.*
Richard.*
Tannery.*

1867

Aulard.*
Bourgine.*
Climesco.
Coutant.*
Dauriac.*
Dejob.*
Delaitre.*
Denis.*
Dessenon.
Drincourt.*
Durand-Morimbau.*
Egger.*
Faguet.*
Gay.*
Gayon.
Giard.*
Hervieux.
Humbert (Louis).*
Jenn.*
Lefebvre.
Mérimée.
Niebylowski.
Revoil.
Roques.*
Rousset.*
Simon.*
Szymanski.
Texier.
Vast.*

1868

Angot.*
Astor.
Bayet.*
Bizos.
Bloch.*
Bouant.*
Brochard.*
Caron.*
Collignon (M.).*
Colsenet.
De Crozals.
Deleveau.
Dufet.*
Griveaux.
Hostein.
Lame.
Lehanneur.
Lévy.
Lippmann.*
Macé de Lépinay (A.).*
Pellet.
Pierre.
Souquet.

1869

Bédorez.*
Bouvier.*
Chantavoine.*
Charve.
Claverie.*
Damien.
Darsy.*
Dupuy.*
Ferras.
Floquet.
Foussereau.*
Hémon.*
Homolle.
Jacob.*
Joyau.
Maneuvrier.*
Mazeran.
Philibert.
Tournois.*
Verdier.
Zahn.

1870-71

Bompard.*
Brunet.
Chamberland.*
Chatelain.
Chuquet.*
Debon.
Dupont.
Gasquet (A.).
Gazeau.*
Grec.
Guillon.*
Guiraud.*
Hurion.
Lafont.*
Margottet.
Mathieu.*
Peine.*
Pellat.*
Pellisson.
Petot.
Pressoir.*
Rinn.*
Sentis.
Strehly.*

1872

Bauzon.*
Berson.*
Blanchet.
Boudart.
Bougier.*
Brossier.*
Brunel.*
Coutret.
Dautheville.
Ducatel.*
Duruy.*
Dybowski.*
Garbe.
Gérard.
Girard.*
Gouré de Villemontée.*
Grégoire.
Lemaître.*
Macé de Lépinay (J.).
Mangeot.
Mantrand.*
Marchal.
Marchand.
Martha.*
Monin.*
Pacaut.*
Pessonneaux.*
Poirier.
Séailles-.*
Suérus.*
Verdin.

1873

Appell.*
Beaudouin.
Berger.
Bonnier.*
Bourciez.
Boutroux.
Cagnat.*
D'Huart.
Edet.*
Ganderax.*
Gourraigne.*
Haussoullier.*
Henry.
Jamet.
Krantz.
Laignoux.*
Lefèvre.
Lion.*
Mabilleau.*
Marchal.*
Piquet.*
Raballet.
Rémond.
Riquier.
Sauvage.
Souriau (P.).
Thimont.*
Vivot.
Wahl.*
Waille.

1874

Albert.*
Allais.
Beldame.*
Bétout.*

Blutel.*
Brichet.*
Brillouin.*
Budzynski.*
Buguet.
Chairy.*
Chappuis.*
Constantin.
Corréard.*
Droz.
Durand.*
Gœlzer.*
Guigon.
Guillot.*
Izoulet.*
Janaud.
Lacour.
Lafaye.*
Lebugeur.*
Lyon.*
Mesplé.
Montargis.
Montet.*
Picard.*
Pottier.*
Sabatier.
Seignobos.*
Weimann.*

1875

Alliaud.
Aubert.*
Baize.*
Barbarin.
Bernard.
Blanchet.*
Bonnières.*
Cardon.*
Chauveau.*
Dognon.
Dubuc.
Gachon.
Gautier.*
Hamel.*
Hauvette.*
Lachelier.*
Lacour.*
Lefrançois.
Legrand (A.)*
Martinet.
Michel.*
Parmentier.
Puiseux.*
Rabaud.*
Rebuffel.
Rémond.
Rivière.*
Rousseaux.
Souriau (M.).
Wallon.*

1876

Antomari.*
Auerbach.
Balézo.*
Bernardin.*
Bonafous.
Brocard.
Cahen.*
Cator.*
Chabot.
De Mages.*
Dubois.*
Dumesnil.
Dupuy.*
Gal.
Goulin.*
Goursat.*
Groussard.*
Jouffret.
Keiffer.
Lacour-Gayet.*
Lanson.*
Leduc.*
Legrand.*
Lelorieux.*
Lemaire.
Lévy-Bruhl.*
Marcou.*
Nebout.
Offret.
Périer.*
Reinach.*
Robert.*
Vernier.

1877

Adam.
Baudot.*
Bloch.*
Boncenne.*
Bourgeois.*
Brelet.*
Bréton.*
Brunel.
Clerc.
Costantin.*
De la Ville de Mirmon.
De Lens.
Duport.
Eisenmenger.*
Faure.*
Gaches.
Istria.
Joannis.*
Jullian.
Leblond.
Marion.
Mauxion.
Michel.*
Rébelliau.*
Roy.
Thamin.*
Thiaucourt.
Thirion (Ernest)
Thirion (Paul).*

1878

Baudrillart.*
Belot.*
Benoist.*
Bergson.*
Bloume.*
Boitel.*
Cointe.
Colomb.*
Cuvillier.*
Desjardins.*
Dez.*
Didier.*
Diehl.
Dorison.
Godard.*
Gomien.
Humbert (Ch.).*
Jaurès.*
Jeanroy.
Lefebvre.
Lemercier.
Leune.
Martin.
Mellerio.*
Milhaud.
Monceaux.*
Moreau-Nélaton.*
Morillot.
Pfister.
Pomonti.
Priem.*
Puech.*
Robert.
Salomon.*
Sautreaux.
Weill.

1879

Bertinet.*
Biélecki.
Bioche.*
Brunot.*
Casanova.*
Charruit.
Charvet.*
Clément.*
Delpeuch.*
Doby.*
Doumic.*
Durkheim.
Dussy.
Gilles.*
Goblot.
Guesdon.
Guntz.
Holleaux.
Houssay.*
Jacquinet.*
Janet (P.).*
Kœnigs.*
Le Breton.
Leclerc du Sablon.
Lesgourgues.
Malavialle.
Marcourt.*
Monod.*
Pâris.
Picard (A.).
Picard (L.).*
Pionchon.
Raffy.*
Rodier.
Thévenot.

1880

Barau.*
Bernès.*
Boisard.*
Castaigne.
Cousin.
Déjean.*
Dufour.*
Durrbach.
Ehrhard.
Ferrand.
Gauthiez.*
Gesnot.
Guichard.
Imbart de la Tour.
Lécrivain.
Le Goupils.*
Léna.*
Liber.
Massebieau.
Mayer.*
Michel.
Nepveu.
Nicol.*
Nougaret.
Papelier.
Reynier.*
Richard.
Rossignol.
Salomon.*
Thomas.
Thouvenel.*
Tissier.*
Valot.
Wallerant.*

1881

Aignan.
Andoyer.*
Audiat.*
Berr.*
Blondel.
Blutel.*
Boudhors.*
Bourdel.
Calvet.
Carlez.
Claveau.
Comte.*
Daguillon.*
Desrousseaux.*
Dimbarre.
Dorlet.
Fallex.*
Fournier.
Gallois.*
Girod.*
Goulard.
Haure.
Hentgen.*
Laffont.
Lorquet.*
Morand.*
Paraf.
Parigot.*
Pératé.*
Perdrix.
Pérès.
Petit.*
Petitjean.*
Pigeon.
Radet.
Rauh.
Recoura.
Sautreaux.
Villard.*
Vogt.
Welsch.

1882

Allier.*
Audic.*
Cahen.*
Dautremer.
Delarue.
Delbos.*
Deschamps.*
Dufayard.*
Duhem.
Fougères.*
Hotz.*
Iodin.
Joullevigue.
Inard.*
oubin.
esternich.*
Lary.
Léonard.
Lesgourgues.
Mercier.
Meslin.
Péchard.*
Pélissier.
Perrier.*
Plésent.*
Rigout.
Rondeau.
Salles.*
Schlesser.*
Simonin.
Sinoir.
Spinnler.
Stouff.
Thouverez.
Valès.
Viret.
Wogue.*

1883

Bédier.*
Bouvier (B.).
Bordes.
Caména d'Almeida.
Chauvelon.*
Chrétien.
Claretie.*
Colléatte.
Cor.*
Cosserat.
Doublet.
Duboin.
Ducasse.
Durand.*
Girbal.
Glachant.*
Gsell.
Haudié.*
Herr.*
Janet.*
Lebègue.
Lechat.
Lelieuvre.
Le Vavasseur.
Mâle.*
Mercier.
Padé.
Painlevé.*
Petit.
Poincaré.*
Puzin.
Quiquet.*
Riemann.*
Roos.
Texte.
Vanvinoq.
Weill.*
Zyromski.

1884

Andler.*
Baillet.
Bérard.*
Bernès.*
Berthet.*
Bessières.
Bonnaric.
Bonnel.
Bouvet.
Carré.
Chassagny.*
Chaumont.
Chudeau.
Constantin.*
Daux.
Dereims.*
De Tannenberg.
Flandrin.*
Gautier (Ém.).
Gidel.*
Glachant.*
Grévy.*
Grosjean.*
Hadamard.*
Houpin.
Huguet.
Jamot.*
Jordan.
Lefèvre.
Lemoine.*
Liéby.
Macé.
Magrou.
Michon.*
Nollet.*
Oudot.
Renaux.
Richard.
Rivals.*
Simon.
Vessiot.
Wehrlé.*

1885

Bazaillas.*
Bertrand.
Bondieu.
Bouasse.
Bourlet.*
Chabrier.
Chavannes.*
Ferval.*
Fischer.*
Foucher.*
Gallouédec.
Gautier.
Guiraud.
Guitton.
Hauser.*
Henry.
Huriez.
Lahillone.
Lalande.*
Lamaire.*
Lavenir.*
Le Dantec.*
Lefebvre.
Legrand (G.).*
Legrand (E.).
Lesans.
Matruchot.*
Mirman.*
Molbert.
Onde.
Padovani.
Parturier.
Picart.
Raveneau.*
Rolland (Et.).
Rouger.
Sirven.*
Strowski.*
Toutain.*
Vèzes.

1886

Abraham.*
Bertrand.*
Boley.
Bouchard.
Brunhes.
Cels.*
Chair.
Chanzy.
Clément.
Colardeau.*
Cousin.
Cury.*
Dalmeyda.*
De Bévotte.*
Delassus.
De Ridder.*
Dongier.*
Dumas.*
Féraud.
Gauckler.
Gay.
Gignoux.
Jacquet.
Joubin.
Legras.
Lespieau.*
Levrault.
Lorin.
Marmier.
Matignon.
Mélinand.
Millot.
Pagès.*
Raveau.*

Renel.
Rolland (R.).*
Soudée.
Suarès.*
Surer.

1887

Alekan.*
Ardaillon.
Aubry.
Bardin.
Bénaerts.
Bernheim.
Bézard.
Caullery.
Chamard.
Chamonard.
Chouet.
Courbaud.*
Courteault.
Couturat.*
Couve.
D'Aladern.
Dufour.
Fournez.
Frémiot.
Lévy.
Maluski.
Marsan.
Mérieux.
Mesnil.*
Moog.
Moreau.
Paoli.*
Perchot.*
Petiteau.
Robert.
Rolland.
Roussot.*
Sacerdote.*
Saussine.
Selves.
Simon.*
Tcheng-Siou-Sien.
Weill.
Worms.*

1888

Abelin.
Barthélemy.
Bertaux.*
Binet.
Bouniol.
Brunschvicg.
Capelle.
Cartan.
Cavalier.
Chabert.
Cresson.
Decourt.
De Martonne.
Dufour.
Ferrand.
Forné.*
Gazin.
Goyau.*
Havard.
Hélier.
Lagabrielle.
Leau.*
Lhébrard.
Martinenche.
Molliard.*
Nouvel.
Perreau.
Petitdidier.
Pichon.*
Pottevin.*
Roche.
Schneider.
Teste.
Tourrès.
Tresse.
Vacherot.
Vacon.
Vintéjoux.
Weiss.

1889

Borel.*
Bourguet.
Brunhes.
Camichel.
Chartier.
Derroja.
Doudinot de la Boissière.*
Douxami.
Drach.
Dufour.
Eisenmann.
Giraud.
Graillot.
Halévy.*
Jaulmes.
Le Blanc.
Lévy.
Malherbe.
Ruyssen.
Taratte.
Thybaut.
Vautier.
Versaveaud.

1890

Arnould.
Beaulavon.
Beaunier.*
Béquignon.
Berthelot.
Beudon.
Blanchet.
Bocquet.
Bodin.*
Bouglé.
Busson.
Brizard.*
Cotton.
Desjacques.*
Gastinel.
Jouguet.
Lœwenstein-Jordan.
Mathieu (H.).
Maurain.
Mouton (H.).
Michaut.
Pâquet.
Parodi.
Perdrizet.
Pétrovitch.
Philipot.
Pingaud.*
Ray.
Rosenthal.
Rougier.
Sagnac.*
Thiébaut.*
Verdier.
Versini.
Vial.
Volluet.

1891

Brochet.
Cassagne.
Cligny.*
Commissaire.
Cramaussel.
Darboux (J.).
De Bilhère Saint-Martin.
Durand (A.).
Fédel.
Fossey.
Fournier (P.).
Gosselin.
Goutereau.
Greffe.
Herriot.
Jarry (R.).
Job.
Lamirand.
Lapointe.
Lemoult.*
Lespès.
Lévy (E.).
Marotte (Fr.).
Mascart (J.).*
Mathieu (J.).
Perrin (J.-B.).*
Régan.
Richard (E.).
Rousselle.
Sagnac (Ph.).
Strowski (St.).
Vallaux.
Van Tieghem (P.).
Vidal.
Yver.
Zimmermann.

1892

Baire.
Bargy.
Berthet.
Borneeque.
Brucker.
Cahen.
Cholet.
Cirot.
Cotton.
Coulet.
Crouzet.
De Martonne.
Demangeon.
Despois.
Drouin.
Dubouis.
Dufourcq.*
Eliade.
Feyel.
Gallotti.
Goisot.*
Hubert.*
Jubin.*
Lattès.
Le Roy.*
Leroy.
Maige.*
Marijon.
Mineur.
Mouthon.
Pény.
Perrin (G.).
Rouyer.
Rudler.
Segond.
Téry.*
Thiry.
Vieillefond.
Vincent.*
Wahl.*

1893

Besnier.
Beuzart.
Bourrilly.*

U.C. BERKELEY LIBRARY

Briot.
Buisson.*
Canat.
Clerc.
Deroide.
Dresch.
Dupouy.
Dureng.
François.
George.
Gutton.
Haguenin.
Husson.
Laloy.*
Landry.*
Lange.
Lequintrec.
Mondain.
Morel.
Ozil.
Pradines.
Rageot.
Rozet.*
Sarthou.
Simiand.*
Sourdille.
Terrier.
Touren.*
Treffel.*
Vaucheret.
Vignal.*
Vignes.
Wilbois.*

1894

Allard.
Angelloz.*
Arbelet.
Beghin.
Bénard.*
Bernard.*
Beslais.
Bloch.*
Burnet.*
Cambefort.
Challaye.
Dubreuil.*
Elbel.
Foulon.
Gaillet-Billotteau.
Homo.
Langevin.*
Lebesgue.
Léon.*
Lévy.
Litalien.
Luchaire.*
Mantoux.*
Massoulier.
Mathiez.
Mendel.
Meynier.
Montel.
Nadaud.
Patte.
Perèz (F.).
Poirot.
Renaud.
Roques.
Roustan.
Sarrien.
Seure.*
Valette.
Villeneuve.
Weulersse.
Yvon.

1895

Abt.*
Albo.
Alméras.
Aroles.
Arren.
Aynard.
Bérard.
Bourgin.
Bouzat.*
Brunet.
Buchenaud.*
Bury.*
Cettier.
Chaumeix.*
Chemineau.
Debidour.
Duclaux.*
Dufor.
Duguast.
Dumas.
Esclangon.
Flegenheimer.*
Foulet.*
Fourniols.*
Gallaud.*
Garnier.
Gauthier.
Granger.*
Hansen.
Houssais.*
Labrousse.
Lebeau.
Leconte.
Leger.*
Lubac.
Maitre.
Maroger.
Michel.
Muret.
Navarre.
Péguy.*
Pérez.*
Renault.
Rey.
Sueur.
Vacher.*
Waltz.*

1896

Aillet.
Audran.
Ascoli.*
Babut.
Beck.
Bernheim.
Berthier.
Boudin.
Cahen.
Cans.
Cazamian.
Chavanne.*
Chollet.
Clairin.*
Dacosta.
Dauzats.*
Decis.
Dubesset.
Dufour.*
Enjabran.
Genty.
Gillet.*
Girardin.
Guerrey.
Laureaux.
Laurente.
Merland.
Monod.
Obriot.
Pernod.
Reynaud.
Rocquemont.
Roussel.
Talagrand.
Tharaud.
Weil.

1897

Élèves de troisième année (1)

SECTION DE PHILOSOPHIE.

Blondel.
Luquet.
Robet.*

SECTION DE LITTÉRATURE.

Bardin.
Braunschweig.
Delafarge.
Dubois.
Dulong.
Lavaud.
Legentil.
Pichon.*
Troufleau.

SECTION D'HISTOIRE.

Blanchard.
Conard.
Guyot.
Jardé.
Merlin.*

SECTION DE GRAMMAIRE.

Bloume.
Peyré.*

SECTION DES LANGUES VIVANTES

Douady.

SECTION DE MATHÉMATIQUES.

Bruneau.
Camman.
Dreyfus.
Fort.
Mesuret.
Muxart.
Sauner.*

SECTION DE PHYSIQUE.

Bloch.*
Chapeau.
Zivy.

SECTION DES SCIENCES NATURELLES

Beau.
Dubuisson.
Noël.
Watel.*

(1) Par décision du Conseil d'administration en date du 30 mars 1874, les élèves de troisième année sont inscrits sur la liste des membres de l'Association, et les chefs de section (*) ont droit de vote à l'Assemblée générale annuelle.

U.C. BERKELEY LIBRARY

LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION AU 1er JANVIER 1900 (1)

Promotions.

1838 — **Abelin**, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers.

1886 — **Abraham**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, maître de conférences à l'École Normale, S. P.

1895 — **Abt**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier, en congé, rue d'Assas, 24.

1877 — **Adam**, corespondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur de l'Académie de Dijon.

1881 — **Aigman**, inspecteur d'académie à Vannes.

1896 — **Aillet**, professeur de philosophie, chez Frau Pastor Ludwig, 39-40, Mark grafen Strasse, à Berlin.

1874 — **Albert**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 234, S. P.

1895 — **Albo**, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux, rue Montbazon, 17.

1862 — **Alcan**, libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 108, S. P.

1887 — **Alekan**, professeur de lettres et d'allemand au lycée Voltaire, boulevard Voltaire, 93.

1874 — **Allais**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes, S. P.

1894 — **Allard**, professeur de rhétorique au lycée de Beauvais.

1875 — **Alliaud**, inspecteur d'académie à Amiens.

1882 — **Allier**, agrégé, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Faculté de théologie protestante à Paris, boulevard Raspail, 282.

1836 — **Allmard**, doyen hon. de la Faculté des sciences, direct. hon. de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, 22 *bis*, place de Jaude, à Clermont.

1895 — **Almeras**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice.

1863 — **Amigues**, proviseur du lycée de Toulon, S. P.

1865 — **Ammann**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, S. P.

1856 — **Amoureux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, ruelle Campion, 5, à Douai.

1884 — **Andler**, maître de conférences d'allemand à l'École Normale, avenue des Gobelins, 8.

(1) Dans cette liste, S. P. désigne les souscripteurs perpétuels.

Promotions.

1881 — **Andoyer**, chargé d'un cours complémentaire de mécanique céleste et maître de conférences de mathém. à la Sorbonne, avenue d'Orléans, 5.

1860 — **André** (D.), professeur de mathématiques spéciales au collège Stanislas, rue Bonaparte, 70 *bis*.

1861 — **André** (Ch.), directeur de l'Observatoire, à Saint-Genis-Laval et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lyon.

1894 — **Angellos-Pessey**, professeur de mathématiques au collège de Loudun, en congé, à Paris, boulevard Saint-Michel, 195.

1868 — **Angot**, météorologiste titulaire au Bureau central, professeur à l'Institut agronomique, avenue de l'Alma, 12, S. P.

1876 — **Antomari**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Carnot.

1873 — **Appell**, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, et d'analyse mathématique à l'École Centrale, *vice-président de l'Association*, rue de Noailles, 23, à St-Germain-en-Laye.

1853 — **Appert**, professeur honoraire de physique du lycée, rue de Montreuil, 65, à Versailles, S. P.

1894 — **Arbelet**, professeur de rhétorique au lycée d'Évreux.

1887 — **Ardaillon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue de Lens, 53, à Lille.

1890 — **Arnould**, professeur de mathématiques au lycée Lakanal.

1895 — **Aroles**, professeur de physique au collège de Valence.

1895 — **Arren**, agrégé d'allemand, soldat au 140e de ligne, à Grenoble.

1896 — **Ascoli**, boursier d'études à l'École Normale.

1868 — **Astor**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences, place Victor-Hugo, 11, à Grenoble.

1875 — **Aubert**, profess. de physique au lycée Condorcet, rue de Rome, 139, S. P.

1845 — **Aubertin**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres, rue Vaillant, 5, à Dijon.

1861 — **Aublé**, prof. honoraire de rhétorique du lycée Carnot, rue de la Pompe, 136.

1887 — **Aubry**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Alger.

1881 — **Audiat**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard Arago, 97, S. P.

1882 — **Audic**, professeur de troisième au lycée Charlemagne, rue du Petit-Musc, 25, S. P.

1896 — **Audran**, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.

1876 — **Auerbach**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy.

1867 — **Aulard**, professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, place de l'École, 1, S. P.

1895 — **Aynard**, ancien élève de langues vivantes, place Charité, 11, Lyon.

1896 — **Babut**, agrégé d'histoire, membre de l'École francaise de Rome, Palazzo Farnèse.

1893 — **Bahon**, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1866 — **Baillaud**, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie de la Faculté des sciences de Toulouse.

1884 — **Baillet**, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême, S. P.

Promotions.

1851 — **Baillliart**, inspect. honor. d'académie, rue Leverrier, 11.
1853 — **Bailly**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur hon. de quatrième du lycée, rue Bannier, 91, à Orléans.
1892 — **Baire**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bar-le-Duc.
1875 — **Baize**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue du Luxembourg, 28.
1876 — **Baïzo**, prof. de mathématiques élémentaires au lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 66.
1880 — **Barau**, professeur de philosophie au lycée Carnot.
1875 — **Barbarin**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Bordeaux.
1864 — **Barbelenet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Tronson-Ducoudray, à Reims.
1887 — **Bardin**, professeur d'histoire au lycée de Clermont.
1897 — **Bardin**, élève de la section de littérature.
1892 — **Bargy**, professeur de troisième au lycée de Nîmes, en congé, professeur de français à Columbia University (New-York).
1866 — **Barrère**, professeur de mathématiques au lycée Buffon, **S. P.**
1888 — **Barthélemy**, professeur de troisième au lycée d'Alger.
1877 — **Baudot**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue de l'Odéon, 12.
1878 — **Baudrillart**, prêtre de l'Oratoire, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, à la maison d'études de l'Oratoire, quai des Célestins, 8. **S. P.**
1872 — **Bauzon**, docteur ès lettres, principal du collège de St-Germain-en-Laye.
1868 — **Bayet**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'Enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, rue Gay-Lussac, 24.
1885 — **Bazaillas**, profes. de philosophie au collège Stanislas, rue de Rennes, 161.
1897 — **Beau**, élève de la section des sciences naturelles.
1873 — **Beaudouin**, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Toulouse.
1890 — **Beaulavon**, professeur de philosophie au lycée de Sens.
1890 — **Beaunier**, agrégé des lettres, rue d'Édimbourg, 20.
1896 — **Beck**, professeur de seconde au lycée de Troyes.
1883 — **Bédier**, maître de conférences de langue et littérature françaises à l'École Normale, avenue Bosquet, 52.
1869 — **Bédorez**, inspecteur honoraire d'académie, directeur de l'enseignement primaire du département de la Seine, quai de Montebello, 21.
1894 — **Beghin**, professeur de mathématiques au lycée de Brest.
1874 — **Beldame**, professeur de quatrième au collège Rollin.
1859 — **Bellanger**, inspecteur d'académie à La Rochelle.
1897 — **Bellegarde**, à Port-au-Prince (Haïti).
1878 — **Belot**, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue de la Pompe, 107.
1887 — **Bénaerts**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, rue Clovis, 1.
1894 — **Bénard** (H.), agrégé, préparateur de physique au Collège de France, boulevard Port-Royal, 47.
1864 — **Benoist** (A.), recteur de l'académie de Montpellier, **S. P.**
1878 — **Benoist** (L.), professeur de physique au lycée Henri IV.
1890 — **Béquignon**, professeur de quatrième au lycée de Lille.

Promotions.

1884 — **Bérard** (V.), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, examinateur d'admission à l'École navale, professeur de géographie à l'École des Hautes-Études maritimes, rue de la Planche, 15, S. P.

1895 — **Bérard** (R.), professeur de mathématiques au lycée de Montluçon.

1873 — **Berger**, prof. de rhétorique au lycée, avenue Saint-Éloi, 2, à Limoges.

1878 — **Bergson**, maître de conférences de philosophie à l'École Normale, boulevard Saint-Michel, 76.

1857 — **Bernage**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet.

1875 — **Bernard** (L.), inspecteur d'académie à Saint-Étienne.

1894 — **Bernard** (Noël), agrégé-préparateur de botanique à l'École Normale.

1876 — **Bernardin**, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, avenue d'Orléans, 48, S. P.

1852 — **Bermès** (Évariste), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue de Madame, 34.

1880 — **Bermès** (Henri), professeur de rhétorique au lycée Lakanal, boulevard Saint-Michel, 127, S. P.

1884 — **Bermès** (Marcel), prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue des Binelles, 37, à Sèvres.

1887 — **Bernheim**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.

1896 — **Bernheimg**, élève de 4e année de la section des langues vivantes.

1881 — **Berr**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue Saint-Honoré, 350.

1872 — **Berson**, professeur de physique au lycée Condorcet, rue Guy de la Brosse, 15, S. P.

1863 — **Bertagne**, proviseur du lycée Henri IV.

1888 — **Bertaux**, agrégé des lettres, ancien membre de l'École française de Rome, maître surveillant à l'École Normale.

1864 — **Berthault**, ancien professeur de troisième au lycée Charlemagne, rue de la Trémoïlle, 28.

1890 — **Berthelot**, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

1884 — **Berthet** (E.), professeur de troisième au lycée Condorcet.

1892 — **Berthet** (G.), professeur de lettres au collège d'Autun.

1896 — **Berthier**, professeur de mathématiques au collège de Dreux.

1854 — **Bertin**, professeur libre à la Sorbonne, rue Boislevent, 13.

1879 — **Bertinet**, profes. de physique au lycée Buffon.

1840 — **Bertrand** (Alex.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain, professeur d'archéologie nationale à l'École du Louvre, S. P.

1850 — **Bertrand** (Édouard), professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Grenoble.

1885 — **Bertrand** (Louis), professeur de rhétorique au lycée d'Alger, en congé.

1886 — **Bertrand** (Léon), chargé du cours de géologie à la Faculté des sciences, rue Saint-Antoine-du-T, 12, à Toulouse, en congé, S. P.

1894 — **Beslais**, professeur d'allemand au lycée de Constantine.

1893 — **Besnier**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Caen.

1884 — **Bessières**, professeur de cinquième au lycée d'Alger.

1874 — **Bétout**, professeur de seconde au lycée Janson.

1890 — **Beudon**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

Promotions.

1883 — **Bouzart**, professeur de rhétorique au lycée de Gap.
1887 — **Bézard**, professeur de seconde au lycée de Versailles, S. P.
1886 — **Bichat**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Nancy, S. P.
1879 — **Biélecki**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, S. P.
1888 — **Binet**, professeur de mathématiques au lycée de Bayonne, S. P.
1879 — **Bioche**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, S. P.
1868 — **Bixes**, recteur de l'académie de Bordeaux.
1897 — **Blanchard**, élève de la section d'histoire.
1863 — **Blanchet** (D.), proviseur du lycée Condorcet.
1872 — **Blanchet** (Ch.), proviseur du lycée de Pau.
1875 — **Blanchet** (A.), censeur des études du lycée de Versailles.
1890 — **Blanchet** (J.), professeur d'histoire au lycée, rue Rohaut-de-Fleury, 26, à Constantine, en congé.
1868 — **Bloch** (Gustave), profes. à la Faculté des lettres de Lyon, en congé; maître de conférences suppléant d'histoire à l'École Normale, rue d'Alésia, 72.
1877 — **Bloch** (S.), professeur de mathématiques au lycée Janson, rue Duban, 1, à Passy.
1894 — **Bloch** (Léon), agrégé de philosophie, rue de l'Odéon, 18.
1897 — **Bloch** (Eugène), élève de la section de physique.
1881 — **Blondel** (A.), professeur adjoint de philosophie à la Faculté des lettres, rue Roux-Alphéran, 15, à Aix, S. P.
1897 — **Blondel** (Charles), élève de la section de philosophie.
1878 — **Bloume** (E), professeur de mathématiques au lycée Janson.
1897 — **Bloume** (P.), élève de la section de grammaire.
1874 — **Bintel** (A.), professeur de mathématiques au lycée Carnot, boulevard de Courcelles, 165.
1881 — **Bintel** (E.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, chargé d'un cours complémentaire à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 65.
1890 — **Boequet**, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
1890 — **Bodin**, prof. de seconde au collège Stanislas, rue d'Assas, 7.
1880 — **Boisard**, professeur de physique au lycée Carnot.
1843 — **Boissier**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, *Président de l'Association*, quai Conti, 23, S. P.
1878 — **Boitel**, professeur de physique au lycée Lakanal, S. P.
1886 — **Boley**, professeur de physique au lycée de Quimper.
1870 — **Bompard**, professeur de rhétorique supérieure au lycée Louis-le-Grand, professeur à l'École Normale de Fontenay.
1876 — **Bonafous**, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Faculté des lettres, avenue Victor-Hugo, 20, à Aix.
1877 — **Boncenne**, professeur de mathématiques au lycée Voltaire.
1885 — **Bondieu**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.
1866 — **Bonnard**, ancien professeur de philosophie au lycée de Nîmes, avocat à la Cour d'Appel, rue de la Planche, 11 *bis* et 15, à Paris, S. P.
1884 — **Bonnarie**, inspecteur d'académie, directeur départemental de l'enseignement primaire du Nord, rue d'Antin, 35, à Lille.

Promotions.

1849 — **Bonnel** (J.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, montée Saint-Laurent, 14, à Lyon.

1883 — **Bonnel** (F.-J.), professeur suppléant et chef des travaux pratiques d'histoire naturelle à l'École de médecine de Nantes.

1873 — **Bonnier**, membre de l'Académie des sciences, professeur de botanique à la Sorbonne, directeur du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), **S. P**

1875 — **Bonnières**, professeur de quatrième au collège Rollin.

1845 — **Bonnotte**, professeur honoraire de mathématiques du collège d'Auxerre.

1861 — **Bony**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

1883 — **Bordes**, professeur de seconde au lycée d'Agen.

1889 — **Borel**, maître de confér. à l'École Normale, rue Toullier, 7.

1892 — **Bornecque**, docteur ès lettres, maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres de Rennes, **S. P.**

1868 — **Bouant**, professeur de physique au lycée Charlemagne.

1885 — **Bouasse**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1886 — **Bouchard**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse.

1842 — **Boucher** (Auguste), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée et directeur honoraire de l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur d'Angers, boulevard de Talence, 295, à Bordeaux, **S. P.**

1861 — **Boucher** (A.), rédacteur en chef du *Correspondant*, rue du-Bœuf-Saint-Paterne, à Orléans.

1835 — **Bouchot**, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue de l'Université, 6.

1872 — **Boudart**, profes. de mathématiques au lycée, rue Audry, 31, à Rochefort.

1846 — **Boudhors** (C.), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Val-de-Grâce, 9.

1881 — **Boudhors** (Ch.-H.), professeur de seconde au lycée Henri IV, rue du Sommerard, 12.

1896 — **Boudin**, assistant au laboratoire de physique de l'Université, 80-82, Mare, Leyde.

1872 — **Bougier**, professeur d'histoire au collège Rollin, avenue Trudaine, 45.

1890 — **Bouglé**, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1852 — **Boulangier**, inspecteur honoraire d'académie, rue Neuve, 50, à Lons-le-Saunier.

1888 — **Boumiol**, professeur d'histoire au lycée de Montpellier.

1873 — **Bourciez**, professeur de langue et littérature du S.-O. de la France à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1864 — **Bourdeau**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy, en congé.

1881 — **Bourdel**, professeur de philosophie au lycée de Reims.

1877 — **Bourgeois** (Ém.), maître de conférences d'histoire contemporaine à l'École Normale, rue Maurepas, 19, à Versailles.

1895 — **Bourgin**, professeur de seconde au lycée de Beauvais.

1867 — **Bourgine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Blanche, 27.

1889 — **Bourguet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Montpellier.

Promotions.

1885 — **Bourlet**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22, S. P.

1865 — **Bourlier**, proviseur du lycée de Dijon.

1893 — **Bourrilly**, professeur d'histoire au lycée de Nevers, en congé rue Gay-Lussac, 51, à Paris.

1840 — **Boutan**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, directeur honoraire de l'enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, boulevard Voltaire, 172.

1865 — **Boutroux** (E.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260, S. P.

1873 — **Boutroux** (L.), doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences de Besançon.

1866 — **Bouty**, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

1884 — **Bouvet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Mirangron, 2, à Nevers.

1869 — **Bouvier** (Paul), professeur de sixième au lycée Janson.

1883 — **Bouvier** (Bernard) professeur à l'Université, Bourg-de-Four, 10, à Genève, S. P.

1895 — **Bouzat**, préparateur de minéralogie à l'École Normale.

1897 — **Braunschweig**, élève de la section de littérature.

1852 — **Bréal**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de grammaire comparée au Collège de France, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, rue d'Assas, 70, S. P.

1854 — **Brédif**, recteur d'académie honoraire, rue Ravon, 7, Bourg-la-Reine, S. P.

1877 — **Brelet**, prof. de quatrième au lycée Janson, rue Desbordes-Valmore, 12.

1844 — **Brétignière**, inspecteur honoraire d'académie, ancien chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, adjoint au maire du Ve arrondissement, rue Lacépède, 15.

1877 — **Bréton**, docteur ès lettres, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *Trésorier de l'Association*, S. P.

1874 — **Brichet**, prof. de mathématiques au lycée Condorcet, rue des Écoles, 4 *bis*.

1874 — **Brillouin**, sous-directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, profes. suppléant au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, S. P.

1893 — **Briot**, agrégé des sciences naturelles, à l'Institut Pasteur de Lille.

1857 — **Brisset** (D.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à la Gruterie par Lamastre (Ardèche), S. P.

1890 — **Brizard**, professeur suppléant de physique au Collège Sainte-Barbe.

1876 — **Brocard**, professeur de mathématiques au lycée du Havre, S. P.

1868 — **Brochard**, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, rue de Poissy, 13.

1891 — **Brochet**, professeur de troisième au lycée de Saint-Quentin.

1849 — **Bronville**, proviseur hon. du lycée, faub. Saint-Jaumes, à Montpellier.

1872 — **Brossier**, professeur de seconde au lycée de Lyon.

1892 — **Brucker**, professeur de sciences naturelles au lycée de Coutances.

1872 — **Brunel** (L.), professeur de rhétorique au lycée Henri IV, avenue de l'Observatoire, 28, S. P.

Promotions.

1877 — **Brunel** (G.), doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Bordeaux.

1870 — **Brunet** (J.), inspecteur d'académie à Constantine.

1893 — **Brunet** (M.), ancien élève de la section de physique, à Vinet-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

1897 — **Bruneau**, élève de la section de mathématiques.

1886 — **Brunhes** (Bernard), professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Dijon, **S. P.**

1889 — **Brunhes** (Jean), agrégé d'histoire, professeur de géographie à l'Université de Fribourg (Suisse) et au Collège libre des sciences sociales de Paris, **S. P.**

1879 — **Brunot**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Sorbonne et de grammaire de la langue française historique à l'École des Hautes-Études, boulevard Saint-Michel, 105.

1888 — **Brunschvieg**, professeur de philosophie au lycée de Rouen.

1895 — **Buchenaud**, ancien professeur de seconde au lycée de Saint-Brieuc.

1874 — **Budzinsky**, prof. de mathématiques au collège Stanislas, rue Sainte-Placide, 31, **S. P.**

1874 — **Buguet**, profes. de physique au lycée et à l'École de médecine de Rouen.

1865 — **Buisson** (B.), directeur du collège Alaoui, à Tunis.

1893 — **Buisson** (H.), agrégé-préparateur-adjoint de physique à l'École Normale, rue des Feuillantines, 9, **S. P.**

1894 — **Burnet**, agrégé de philosophie, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1895 — **Bury**, professeur de lettres au Collège de Toul, en congé à Paris, rue Flatters, 4.

1890 — **Busson**, professeur d'histoire au lycée de Clermont, **S. P.**

1873 — **Cagnat**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, rue Stanislas, 10, **S. P.**

1846 — **Cahen** (I.), homme de lettres, rue de Berlin, 9.

1876 — **Cahen** (Albert), prof. de rhétor. au lycée Louis-le-Grand, rue Condorcet, 53.

1882 — **Cahen** (Eugène), professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin, rue de la Pompe, 32.

1892 — **Cahen** (Émile), maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix.

1896 — **Cahen** (Raymond), agrégé des lettres, rue d'Hauteville, 84.

1881 — **Calvet**, ancien professeur d'histoire au lycée, industriel, boulevard de Strasbourg, 72, à Toulouse.

1894 — **Cambefort**, professeur de mathématiques au lycée de Pontivy.

1883 — **Caména d'Almeida**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1889 — **Camichel**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Lille.

1897 — **Camman**, élève de la section de mathématiques.

1841 — **Campeaux**, professeur honoraire de langue et littérature latines de la Faculté des lettres de Nancy.

Promotions.

1893 — **Canat**, professeur de rhétorique au lycée d'Alger.
1896 — **Cans**, agrégé d'histoire, boursier d'études à la Sorbonne.
1888 — **Capelle**, professeur de lettres (enseignement moderne) au lycée de Reims.
1875 — **Cardon**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Viollet-Leduc, 5.
1881 — **Carlez**, professeur de troisième au lycée de Rennes.
1845 — **Caron** (Ch.), profess. honoraire de mathématiques du lycée, rue Saubat, 17, à Bordeaux.
1868 — **Caron** (J.), professeur de dessin graphique à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 71.
1884 — **Carré**, professeur de physique au lycée de Caen.
1850 — **Carriot**, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, rue Mirabeau, 2, à Auteuil.
1868 — **Cartan**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences, rue Suchet, 38, à Lyon.
1837 — **Cartault** (S.), professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, à Draveil (Seine-et-Oise).
1866 — **Cartault** (A.), prof. de poésie latine à la Sorbonne, rue de Rennes, 96.
1879 — **Casanova** (P.), directeur-adjoint de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire.
1891 — **Cassagne**, professeur de rhétorique au lycée du Havre.
1880 — **Castaigne**, proviseur du lycée de Moulins.
1857 — **Castets**, doyen et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Montpellier.
1876 — **Cator**, profes. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Janson, boulevard Raspail, 14.
1887 — **Caullery**, maître de conférences de zoologie à la Faculté des sciences, quai Claude-Bernard, 35, à Lyon, **S. P.**
1888 — **Cavalier**, chargé de cours de chimie à la Faculté des sciences de Marseille, boulevard de la Magdeleine, 50.
1896 — **Cazamian**, élève de la section des langues vivantes.
1886 — **Cels**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Condorcet.
864 — **Cerf**, imprimeur-éditeur, ancien président du Tribunal de commerce, rue Duplessis, 59, à Versailles et rue Sainte-Anne, 12, à Paris, **S. P.**
1895 — **Cettier**, professeur de lettres au collège de Castelnaudary.
1888 — **Chabert**, chargé de cours de littérature et institutions romaines, à la Faculté des lettres, square des Postes, 3, Grenoble, **S. P.**
1876 — **Chabot**, professeur adjoint de science de l'Éducation à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**
1885 — **Chabrier**, professeur de philosophie au lycée de Tours.
1886 — **Chair**, professeur de physique au lycée, faubourg Montbéliard, 62, à Belfort, **S. P.**
1874 — **Chairy**, professeur de physique au lycée Janson.
1894 — **Challaye**, agrégé de philosophie, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).
1887 — **Chamard**, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres, rue d'Artois, 197, à Lille, **S. P.**

Promotions.

1871 — **Chamberland**, agrégé de physique, docteur ès sciences, chef de service à l'Institut Pasteur, rue de Rennes, 145.

1887 — **Chamonard**, professeur de lettres au lycée de Marseille.

1869 — **Chantavoine**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV et de littérature française à l'École normale de Sèvres, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

1886 — **Chanzy**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1897 — **Chapeau**, élève de la section de physique.

1874 — **Chappuis** (J.), agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique générale à l'École Centrale, rue des Beaux-Arts, 5.

1848 — **Charaux**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Grenoble, S. P.

1851 — **Charles**, proviseur honoraire du lycée de Douai, boul. Saint-Germain, 93.

1860 — **Charpentier** (T.), professeur honoraire de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue Bellechasse, 55.

1841 — **Charrier**, professeur honoraire de troisième du lycée, à Tours.

1879 — **Charruit**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1889 — **Chartier**, professeur de philosophie au lycée de Lorient.

1869 — **Charve**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Marseille.

1879 — **Charvet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1884 — **Chassagny**, professeur de physique au lycée Janson.

1863 — **Chastaing de la Filolie**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand.

1870 — **Chatelain**, professeur de philosophie au lycée de Nancy.

1895 — **Chaumeix**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome, boulevard Saint-Michel, 84.

1884 — **Chaumont**, professeur de sixième au lycée de Lille.

1875 — **Chauveau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de Lille, 51.

1883 — **Chauvelon**, professeur de lettres au lycée Saint-Louis, suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne, S. P.†

1839 — **Chauvet**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres, rue Malfilâtre, 14, à Caen.

1857 — **Chauvot**, professeur honoraire du petit lycée de Marseille, place du Palais, 4, à Carcassonne.

1885 — **Chavannes**, professeur de langues et littératures chinoises et tartares mandchoux au Collège de France, rue des Écoles, 1, à Fontenay-aux-Roses (Seine), S. P.

1896 — **Chavanne**, boursier d'études à l'École Normale.

1895 — **Chemineau**, ancien élève de la section des lettres à Muret (Haute-Garonne).

1846 — **Chevillard** (Félix), proviseur honoraire du lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.

1892 — **Cholet**, professeur de sixième au lycée de Nantes, en congé.

1896 — **Chollet**, professeur de mathématiques au lycée d'Orléans.

1842 — **Chotard**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont, rue de Vaugirard, 61, Paris, S. P.

1887 — **Chouet**, professeur de cinquième au lycée de Bordeaux.

1883 — **Chrétien**, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.

1884 — **Chudeau**, professeur de physique au lycée de Bayonne.

Promotions.

1870 — **Chuquet**, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, à Villemonble.

1892 — **Cirot**, maître de conférences d'études hispaniques à la Faculté des lettres de Bordeaux et secrétaire du *Bulletin hispanique*.

1866 — **Clairin** (P.), professeur de cinquième au lycée Montaigne, avenue des Gobelins, 30.

1896 — **Clairin** (J.), agrégé de mathématiques, boursier d'études à la Sorbonne, avenue des Gobelins, 30.

1883 — **Claretie**, professeur de troisième au lycée de Versailles, en congé, boulevard Malesherbes, 23, S. P.

1854 — **Claveau**, homme de lettres, rue Clauzel, 6.

1881 — **Claveau**, professeur de physique au lycée de Brest.

1843 — **Clavel**, professeur honoraire de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, adjoint au maire de Lyon.

1869 — **Cluverie**, censeur des études du lycée Condorcet.

1879 — **Clément** (Louis), professeur de sixième au lycée Janson.

1886 — **Clément** (T.), professeur de mathématiques au lycée de Bayonne.

1877 — **Clerc** (M.), prof. d'histoire de Provence à la Faculté des lettres d'Aix, directeur du musée Borély à Marseille.

1893 — **Clerc**, professeur d'histoire au collège de Coulommiers.

1891 — **Cligny**, agrégé et docteur ès sciences naturelles, en mission au Sénégal.

1867 — **Climesco**, professeur à l'Université de Iassy (Roumanie).

1878 — **Cointe**, professeur de troisième au lycée de Poitiers.

1886 — **Colardeau**, professeur de rhétorique au lycée Lakanal, place Jussieu, 3, en congé.

1883 — **Colléatte**, professeur de physique au lycée et à l'École de médecine de Besançon.

1862 — **Collignon** (A.), professeur d'histoire de la littérature latine à la Faculté des lettres, rue Jeanne d'Arc, 4, à Nancy.

1868 — **Collignon** (Max), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur adjoint, suppléant d'archéologie à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 88.

1878 — **Colomb**, sous-directeur du laboratoire de botanique de la Sorbonne, avenue de l'Observatoire, 22.

1868 — **Colsenet**, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Besançon.

1864 — **Combe**, agrégé, professeur de mathématiques à l'École Alsacienne, rue de la Pompe, 4, S. P.

1861 — **Combette**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'économat des lycées et collèges, rue Claude-Bernard, 63.

1891 — **Commissaire**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Lyon.

1862 — **Compayré**, recteur de l'académie de Lyon.

1881 — **Comte**, professeur de seconde au lycée Carnot, rue de l'Arcade, 8.

1897 — **Conard**, élève de la section d'histoire.

1874 — **Constantin** (L.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Clermont, en congé.

Promotions.

1884 — **Constantin** (P.), professeur d'histoire naturelle au lycée de Vanves, rue des Arènes, 7, à Paris.

1883 — **Cor**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, boulevard Arago, 112,

1851 — **Cornet**, inspecteur honoraire d'académie à Châlons-sur-Marne.

1865 — **Cornu**, professeur administrateur de culture du Muséum, rue Cuvier, 27.

1874 — **Corréard**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

1883 — **Cosserat**, professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Toulouse, S. P.

1877 — **Costantin**, maître de conférences de botanique à l'École Normale.

1890 — **Cotton** (A.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Toulouse, S. P.

1892 — **Cotton** (E.), professeur de mathémat. élémentaires supérieures au lycée de Toulouse, S. P.

1892 — **Coulet**, maître de conférences de philologie romane à la Faculté des lettres de Rennes, S. P.

1887 — **Courbaud** (E.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue de Bellechasse, 35.

1887 — **Courteault**, professeur de seconde au lycée de Bordeaux.

1880 — **Cousin**, maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Nancy, S. P.

1886 — **Cousin** (P.), professeur adjoint de mathématiques à la Faculté des sciences de Grenoble.

1867 — **Coutant**, inspecteur général de l'Instruction publique, directeur honoraire du collège Chaptal, chaussée de la Muette, 13.

1872 — **Coutret**, professeur d'histoire au lycée de Nice.

1887 — **Couturat**, chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Caen, en congé, rue Nicole, 7, à Paris, S. P.

1866 — **Couturier**, inspecteur général de l'enseignement primaire, directeur du Musée pédagogique de Paris, rue Montbauron, 18, à Versailles.

1887 — **Couve**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy, S. P.

1852 — **Coville**, prof. honoraire de troisième du lycée Henri IV, aux Andelys.

1891 — **Cramaussel**, professeur de philosophie au lycée d'Albi.

1888 — **Cresson**, professeur de philosophie, au lycée et à l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur de Nantes, S. P.

1861 — **Cretin** (E.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint Cyr, rue de Rennes, 134, S. P.

1864 — **Croiset** (A.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen et professeur d'éloquence grecque à la Sorbonne, rue de Madame, n° 54, S. P.

1865 — **Croiset** (M.), professeur de langue et littérature grecques au Collège de France, rue Saint-Louis, 27, à Versailles, S. P.

1850 — **Crouslé**, professeur d'éloquence française à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 58.

1892 — **Crouzet**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Toulouse.

Promotions.

1850 — **Cucheval** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue de Clichy, 46, **S. P.**

1836 — **Cury**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège Sainte-Barbe, rue de l'Odéon, 22.

1845 — **Cuvillier** (C.), prof. honoraire de quatrième du lycée de Vanves, rue de Saint-Quentin, 23.

1878 — **Cuvillier** (A.), censeur des études au lycée Louis-le-Grand.

1896 — **Dacosta**, agrégé de philosophie, boursier d'études, 73, Kochstrasse, à Berlin.

1866 — **Daguenet**, professeur de physique au lycée de Versailles.

1881 — **Daguillon**, maître de conférences de botanique à la Sorbonne, rue Singer, 15, Passy, **S. P.**

1887 — **D'Aladern**, professeur de physique au lycée de Chartres.

1861 — **Dalimier**, proviseur du lycée Buffon.

1886 — **Dalmeyda**, professeur de rhétorique au lycée de Vanves, rue de la Tour, 123, à Passy.

1869 — **Damien** (B.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille.

1861 — **Darboux** (Gaston), membre de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géométrie supérieure à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36, **S. P.**

1863 — **Darboux** (Louis), proviseur au lycée de Nîmes, **S. P.**

1891 — **Darboux** (Jean), agrégé, préparateur de zoologie à la Faculté des sciences, rue Saint-Guilhem, 15, à Montpellier, **S. P.**

1869 — **Darsy**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue Nicole, 7.

1864 — **Dastre**, prof. de physiologie générale à la Sorbonne, avenue d'Antin, 78.

1866 — **Dauphiné**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue Faraday, 19.

1867 — **Daurlac**, professeur de philosophie, de la Faculté des lettres de Montpellier.

1872 — **Dautheville**, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, cours Gambetta, 27 *bis*, à Montpellier.

1882 — **Dautremer**, maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres de Lille.

1884 — **Daux**, proviseur du lycée de Bastia.

1896 — **Dauzats**, agrégé de mathématiques, bibliothécaire à l'École Normale.

1886 — **De Bévotte**, professeur de troisième au lycée de Versailles, rue Duplessis, 51.

1866 — **Debidour** (E.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, inspecteur général de l'enseignement second., rue Nicole, 7.

1895 — **Debidour** (L.), professeur d'histoire au lycée, rue du Puits-Carré, 21, à Évreux.

1891 — **De Bilhère Saint-Martin**, prof. de seconde au lycée de Nantes, **S. P.**

1870 — **Debon**, professeur de philosophie au lycée de Lille.

1863 — **De Campou**, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin, rue Mansart, 11.

1858 — **De Chantepie du Dézert**, inspecteur général des bibliothèques, rue de la Sorbonne, 15.

1859 — **Decharme**, professeur de poésie grecque à la Sorbonne, boulev. Saint Michel, 95.

Promotions.

1886 — **Decourt**, professeur de seconde au Prytanée militaire de la Flèche.
1896 — **Decis**, professeur de 3e au lycée de Toulnon.
1868 — **De Crozals**, doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Grenoble, S. P.
1863 — **Dels**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
1880 — **Dejean**, professeur d'histoire au lycée de Janson, chef du cabinet du Ministre de l'instruction publique, rue de la Pompe, 105.
1867 — **Dejob**, maître de conférences à la Sorbonne, rue Ménilmontant, 80.
1847 — **De la Coulonche**, maître de conférences honoraire de langue et littérature françaises de l'École Normale, quai des Grands-Augustins, 53.
1897 — **Delaforge**, élève de la section de littérature.
1849 — **De Lagrandval**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, rue d'Audenge, 22, à Bordeaux.
1867 — **Delaître**, professeur de seconde au lycée Janson, rue Jean-Bologne, 1. (Villa Fodor.)
1882 — **Delarue**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 14.
1886 — **Delassus**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques à la Faculté des sciences de Toulouse.
1861 — **Delaunay**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes.
1877 — **De la Ville de Mirmont**, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux.
1882 — **Delbos**, professeur de philosophie au lycée Henri IV, boulevard Saint-Michel, 82, S. P.
1860 — **Deleau**, profes. de quatrième au lycée Condorcet, rue de Tocqueville, 44.
1877 — **De Lens**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.
1868 — **Deleveau**, professeur de physique au lycée de Marseille.
1845 — **Delibes**, ancien conseiller général, professeur honoraire d'histoire du lycée, boulevard Longchamp, 105, à Marseille.
1853 — **Dellac**, professeur honoraire de mathématiques du lycée rue Fénelon, 7, à Marseille.
1879 — **Delpeuch**, ancien professeur de troisième du lycée Condorcet, ancien député, receveur des finances, avenue de Wagram, 75.
1842 — **Deltour**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue des Écuries-d'Artois, 9.
1876 — **De Mages**, prof. de seconde au collège Rollin, rue Say, 11.
1892 — **Demangeon**, professeur d'histoire au lycée d'Amiens, S. P.
1868 — **De Martonne** (R.), professeur de quatrième au lycée de Caen.
1892 — **De Martonne** (L.), maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Rennes.
1835 — **Denis** (A.), professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 24, S. P.
1867 — **Denis** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, suppléant d'histoire contemporaine à la Sorbonne, rue de Fontenay, 24, à Sceaux.
1847 — **De Parnajon**, professeur honoraire de quatrième du lycée Henri IV, rue Vital, 21.
1884 — **Dereims**, agrégé, chef des travaux pratiques de géologie à la Sorbonne.

Promotions.

1865 — **Dereux**, professeur de philosophie au lycée Henri IV et de psychologie et morale à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 80. S. P.

1886 — **De Ridder**, professeur adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix, en congé, avenue du Coq, 7, à Paris, S. P.

1883 — **Deroide**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Amiens.

1889 — **Derroja**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Clermont.

1882 — **Deschamps**, critique littéraire du *Temps*, rue Cassette, 15.

1858 — **Des Essarts**, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Clermont.

1890 — **Desjacques**, ancien élève de la section de mathémat., rue Vineuse, 22 *bis*.

1878 — **Desjardins**, prof. de rhétorique au lycée de Vanves, rue Cassette, 24.

1860 — **Desmons**, professeur de mathématiques au lycée Janson.

1892 — **Despois**, professeur de seconde au lycée de Dijon.

1881 — **Desrousseaux**, directeur adjoint à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, boulevard Port-Royal, 47.

1867 — **Dessenon**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, S. P.

1884 — **De Tannenberg**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

1855 — **De Tréverret**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1854 — **Devaux**, professeur honoraire de physique du lycée, rue Banc-Léger, 30, à Limoges.

1878 — **Dez**, professeur d'histoire au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 18.

1865 — **Dhombres**, proviseur du lycée Charlemagne.

1873 — **D'Huart**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, S. P.

1846 — **D'Hugues**, professeur honoraire de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Dijon, rue Montaudran, 56, à Toulouse.

1878 — **Didier**, directeur adjoint au laboratoire de chimie de l'École Normale, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de la Santé, 5.

1878 — **Diehl**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, chargé du cours complémentaire d'histoire byzantine à la Sorbonne, rue de Seine, 67.

1863 — **Dietz**, professeur de rhétorique au lycée Buffon, boulev. Saint-Michel, 95.

1881 — **Dimbarre**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.

1864 — **Ditte**, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.

1879 — **Doby**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

1875 — **Degnon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse.

1886 — **Dongier**, sous-directeur du laboratoire de physique (enseignement) à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 82.

1846 — **Donoux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Montpellier, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

1878 — **Dorison**, prof. de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon.

1881 — **Dorlet**, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux.

1897 — **Doundy**, élève de la section des langues vivantes, Stockwell Park Road, 137, SW, Londres.

Promotions.

1883 — **Doublet**, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, à Nice, S. P.

1889 — **Doudinot de la Boissière**, professeur de seconde au collège Stanislas, rue Bara, 3, S. P.

1879 — **Doumic**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, en congé, rue Jacob, 48.

1889 — **Douxami**, professeur de sciences naturelles au lycée et préparateur de zoologie à la Faculté des sciences de Lyon.

1889 — **Drach**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences à Clermont.

1859 — **Drapeyron**, professeur honoraire d'histoire du lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de géographie*, rue Claude-Bernard, 55.

1893 — **Dresch**, professeur d'allemand au lycée de Poitiers.

1897 — **Dreyfus**, élève de la section de mathématiques.

1840 — **Dreyss**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Vaneau, 30, S. P.

1897 — **Drice**, à Port-au-Prince (Haïti).

1867 — **Drincourt**, professeur de physique au collège Rollin, rue des Martyrs, 76.

1892 — **Drouin**, professeur de philosophie au lycée de Rennes.

1874 — **Droz**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon.

1839 — **Druon**, proviseur honoraire du lycée de Poitiers, rue Girardet, 2 *bis*, à Nancy, S. P.

1896 — **Dubesset**, ancien élève de la section de mathématiques, soldat au 105e de ligne, rue Saint-Eloy, 51, à Clermont.

1883 — **Duhoin**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences de Clermont.

1876 — **Dubois** (M.), professeur de géographie coloniale à la Sorbonne et de géographie à l'École de Sèvres, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.

1897 — **Dubois** (Ch.), élève de la section de littérature.

1892 — **Dubouis**, professeur de sciences au lycée de Vannes.

1894 — **Dubreuil**, agrégé, préparateur de chimie à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 56.

1875 — **Dubuc**, inspecteur d'académie à Caen.

1897 — **Dubuisson**, élève de la section des sciences naturelles.

1883 — **Ducasse**, professeur de philosophie au lycée d'Évreux.

1872 — **Ducatel**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, S. P.

1859 — **Duclaux** (E.), membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne et de physique à l'Institut agronomique, rue de Fleurus, 35 *bis*, S. P.

1895 — **Duclaux** (J.), agrégé, préparateur de chimie à l'École Normale.

1858 — **Ducoudray**, agrégé d'histoire, professeur honoraire de l'École Normale de Saint-Cloud, quai de Béthune, 24.

1882 — **Dufayard**, professeur d'histoire au lycée Henri IV.

1868 — **Dufet**, maître de conférences de minéralogie à l'École Normale, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue de l'Arbalète, 35.

1895 — **Dufor**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Étienne.

1880 — **Dufour** (Léon), agrégé, directeur adjoint du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), S. P.

Promotions.

1887 — **Dufour** (Médéric), professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres rue Jeanne-d'Arc, 3, à Lille.

1888 — **Dufour** (Marcel), agrégé de physique, chef des travaux à la Faculté des sciences, en congé, rue de Toul, 20, à Nancy, S. P.

1889 — **Dufour** (Georges), professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.

1896 — **Dufour** (Alexandre), agrégé de physique, boursier d'études, à l'École Normale.

1892 — **Dufourcq**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, à Paris.

1854 — **Dugit**, doyen honoraire et professeur de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres, rue Béranger, 4, à Grenoble.

1895 — **Duguet**, agrégé de grammaire, rue de Rennes, 150.

1882 — **Duhem**, professeur de physique mathématique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

1897 — **Dulong**, élève de la section de littérature.

1886 — **Dumas** (G.), agrégé, docteur en médecine, professeur de philosophie au collège Chaptal, chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales de la Faculté de médecine de Paris, boulevard de Port-Royal, 91.

1895 — **Dumas** (H.), professeur de physique au lycée de Vendôme.

1876 — **Dumesnil**, prof. de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble.

1854 — **Dupaigne**, agrégé de physique, inspecteur honoraire de l'enseignement primaire à Paris, rue Linné, 9.

1870 — **Dupont**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Lille.

1877 — **Dupont**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon.

1893 — **Dupouy**, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.

1859 — **Dupré** (Édouard), professeur de rhétorique au lycée, route des Pieux, 4 *bis*, à Cherbourg.

1869 — **Dupuy** (Ernest), inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de Montsouris, 2, S. P.

1876 — **Dupuy** (Paul), agrégé d'histoire, surveillant général à l'École Normale.

1862 — **Durand** (L.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, avenue de l'Observatoire, 49.

1874 — **Durand** (H.), professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard des Invalides, 42.

1883 — **Durand** (R.), maître de conférences suppléant de langue et littérature latines à l'École Normale, avenue Galois, 28 *bis*, à Bourg-la-Reine.

1891 — **Durand** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Charles-Nodier, n° 5, à Besançon.

1867 — **Durand-Morimbau**, agrégé des lettres, publiciste, rue Richelieu, 104.

1893 — **Dureng**, professeur d'histoire au lycée de Pau.

1879 — **Dürkheim**, professeur de science sociale à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1851 — **Durrande**, doyen honoraire et professeur de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Poitiers.

Promotions.

1880 — **Dürrbach**, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres, rue du Japon, 40, à Toulouse, S. P.

1872 — **Duruy** (G.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres, professeur à l'École Polytechnique et à l'École des Hautes-Études de la marine, avenue des Champs-Élysées, 31.

1879 — **Dussy**, professeur de physique au lycée de Dijon.

1849 — **Duvaux**, professeur honoraire de seconde du lycée de Nancy, ancien Ministre de l'Instruction publique, à Nancy.

1844 — **Duvernoy**, prof. honoraire d'histoire au lycée, rue Bailly, 8 *bis*, à Nancy.

1872 — **Dybowski**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Rottembourg, 16, S. P.

1873 — **Edet**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, chargé de conférences de latin à la Sorbonne, rue de la Tombe-Issoire, 37.

1856 — **Édon**, prof. honor. de quatrième du lycée Henri IV, rue de Vaugirard, 21, à Paris, et rue Grande, 220 à Fontainebleau.

1867 — **Egger**, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Sorbonne, rue du Cherche-Midi, 23, S. P.

1880 — **Ehrhard**, prof. de littérature étrang. à la Faculté des lettres de Clermont.

1889 — **Eisenmann**, agrégé d'histoire, boulevard de Sévigné, 13, à Dijon, S. P.

1877 — **Eisenmenger**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1894 — **Eibel**, professeur de cinquième au lycée de Bourg.

1892 — **Eliade** (Pompiliu), sous-directeur de l'École Normale de Bucharest.

1896 — **Enjalran**, élève de 4e année de la section de philosophie.

1895 — **Esclangon**, agrégé de mathématiques, aide astronome à l'observatoire de Bordeaux.

1864 — **Espinas**, doyen honoraire de Faculté, professeur adjoint du cours d'histoire de l'Économie Sociale à la Sorbonne, rue du Ranelagh, 84.

1856 — **Espitallier**, inspecteur honoraire d'académie, à Angoulême.

1861 — **Evellin**, inspecteur d'académie à Paris, rue de Coulmiers, 13.

1867 — **Faguet**, professeur de poésie française à la Sorbonne, rue Monge, 59.

1844 — **Fallex** (E.), proviseur honor. du lycée Charlemagne, quai de Béthune, 18.

1881 — **Fallex** (M.), professeur d'histoire au lycée Carnot, boul. Saint-Michel, 7, S. P.

1877 — **Faure**, professeur de rhétorique au lycée Janson, rue Vital, 27.

1858 — **Fauré**, inspecteur d'académie à Pau.

1838 — **Favé**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Caen, Grande-Rue, 87 *bis*, à Boulogne-sur-Seine.

1865 — **Febvre**, professeur de troisième au lycée de Nancy.

1891 — **Fédel**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

1886 — **Féraud**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques, à la Faculté des sciences, astronome adjoint à l'Observatoire de Bordeaux, à Floirac (Gironde).

Promotions.

1850 — **Fernet**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de l'Observatoire, 23, S. P.

1880 — **Ferrand** (L.), inspecteur d'académie à Orléans.

1886 — **Ferrand** (E.), professeur de seconde au lycée de Poitiers.

1869 — **Ferras**, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.

1885 — **Ferval**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.

1884 — **Fesquet**, professeur de physique au collège de Dunkerque.

1892 — **Feyel**, agrégé d'histoire, avenue du Chemin de fer, 22, Avon (Seine-et-Marne.)

1856 — **Fiévet**, prof. honoraire de physique, boulevard de la Chapelle, 39.

1861 — **Filon**, agrégé des lettres, Ridgmont gardens Gower Street, London, w.c.

1863 — **Flot**, professeur de mathématiques au collège Stanislas.

1885 — **Fischer**, agrégé docteur ès sciences, chef des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, Boulevard St-Michel, 51, S. P.

1884 — **Flandrin**, professeur de troisième au lycée Buffon, rue Vavin, 7.

1895 — **Flegenheimer**, ancien élève de la section des langues vivantes, rue du Sommerard, 35.

1869 — **Floquet**, professeur d'analyse à la Faculté des sciences de Nancy.

1860 — **Foncin** (P.), directeur honoraire et inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Michelet, 1.

1864 — **Fontaine**, doyen et professeur de langue et littérature françaises de la Faculté des lettres de Lyon.

1888 — **Formé**, répétiteur au lycée de Versailles, rue Richaud, 8.

1897 — **Fort**, élève de la section de mathématiques.

1891 — **Fossey**, agrégé des lettres, membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, rue des Chartreux, 6, à Paris.

1855 — **Foucart**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités grecques au Collège de France, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, rue Jacob, 19, S. P.

1885 — **Foucher**, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses), rue de Staël, 16.

1882 — **Fougères**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Sorbonne.

1895 — **Foulet**, professeur délégué d'anglais au lycée Condorcet.

1894 — **Foulon**, professeur de mathématiques au collège de La Fère.

1849 — **Fouqué**, membre de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France, S. P.

1895 — **Fourmiols**, ancien élève de la section de grammaire, rue Corneille, 3.

1887 — **Fournex**, professeur de lettres au lycée de Toulouse.

1881 — **Fournier** (Albert), professeur de langue et littérature anciennes à l'École des lettres d'Alger.

1891 — **Fournier** (Paul), maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1859 — **Fourteau**, proviseur du lycée Janson.

1869 — **Fousserean**, agrégé, docteur ès sciences physiques, secrétaire de la Faculté des sciences de la Sorbonne, place Jussieu, 5.

Promotions.

1859 — **Fouyé**, professeur de seconde au lycée Henri IV.
1893 — **François**, professeur de troisième au lycée de Chartres.
1887 — **Frémiot**, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.
1840 — **Frenet**, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Lyon, à Périgueux, S. P.
1864 — **Fringnet**, inspecteur d'académie à Paris, rue Claude-Bernard, 62.
1860 — **Froment**, ancien directeur du collège Sainte-Barbe, ancien professeur à la Faculté des lettres, rue du Tondu, 24, à Bordeaux, S. P.
1856 — **Fron**, agrégé, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au Bureau central, rue de Sèvres, 19.

1877 — **Gaches**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Condorcet.
1875 — **Gachon**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier.
1862 — **Gaffarel**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Dijon.
1894 — **Gaillet-Billotteau**, rue d'Ulm, 34.
1876 — **Gal**, professeur de physique au lycée de Nîmes.
1895 — **Gallaud**, boursier du Muséum, rue d'Ulm, 45.
1881 — **Gallois**, maître de conférences de géographie à l'École Normale.
1892 — **Galliotti**, professeur de physique au lycée de Châteauroux.
1885 — **Gallouédec**, professeur d'histoire au lycée d'Orléans, S. P.
1873 — **Ganderax**, agrégé des lettres, directeur de la *Revue de Paris*, rue Galilée, 25, à Paris, S. P.
1872 — **Garbe**, doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Poitiers.
1895 — **Garnier**, professeur de rhétorique au lycée de Valenciennes, à Paris, rue Lafontaine, 96.
1854 — **Gaspard**, professeur honor. de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue du Vertpré, 18, à Nevers, S. P.
1870 — **Gasquet** (A.), recteur de l'académie de Nancy, S. P.
1861 — **Gasté**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.
1890 — **Gastinel**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.
1886 — **Gauckler**, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur du service beylical des antiquités et des arts, rue des Selliers, 66, à Tunis, S. P.
1857 — **Gaudier**, inspecteur d'académie, rue Bourignon, 21, à Lille.
1895 — **Gauthier**, professeur de physique au lycée de Tulle.
1880 — **Gauthiez**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue Murillo, 11, à Paris et la Madrague-Giens (Var), S. P.
1844 — **Gautier** (Alexandre), inspecteur général honoraire de l'économat des lycées et collèges, à Gerbaut, par Saint-Ouen (Indre-et-Loire).
1875 — **Gautier** (Jules), inspecteur d'académie à Paris, quai des Célestins, 10.
1884 — **Gautier** (Émile), agrégé des langues vivantes, directeur de l'enseignement à Madagascar, à Tananarive.
1885 — **Gautier** (Paul), professeur de troisième au lycée Henri IV.
1858 — **Gay** (Jules-Claude), prof. honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue Cassette, 16, S. P.

Promotions.

1867 — **Gay** (Henri), ancien professeur de physique au lycée de Lille, rue de l'Avenir, 52, aux Lilas (Seine).

1886 — **Gay** (Jules), prof. d'hist. au lycée du Mans, en congé, rue Cassette, 16, à Paris.

1867 — **Gayon**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences, directeur du laboratoire des douanes et de la station agronomique de Bordeaux, S. P.

1870 — **Gazeau**, proviseur du lycée Louis-le-Grand.

1865 — **Gazier**, professeur adjoint, maître de conférences de littérature française à la Sorbonne, rue Denfert-Rochereau, 22.

1888 — **Gazin**, inspecteur d'académie à Foix.

1896 — **Geaty**, agrégé de mathématiques, soldat au 5e de ligne, à Caen.

1893 — **George**, professeur de seconde au lycée d'Oran.

1872 — **Gérard** (Auguste), ministre plénipotentiaire à Bruxelles, boulevard Saint-Germain, 21, à Paris, S. P.

1855 — **Gernez**, maître de conférences de chimie à l'École Normale, *secrétaire de l'Association*, rue Saint-Sulpice, 18, S. P.

1880 — **Gesnot**, professeur de mathématiques au lycée de Rennes.

1867 — **Giard**, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue Stanislas, 14, S. P.

1884 — **Gidel**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

1886 — **Giguoux**, professeur de philosophie au lycée d'Agen.

1879 — **Gilles**, agrégé de physique, inspecteur général de l'enseignement primaire, rue Michelet, 11, S. P.

1896 — **Gillet**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Henri IV, 32.

1866 — **Gillette-Arimondy**, négociant, quai Saint-Pierre, 19, à Cannes.

1844 — **Girard** (Jules), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de poésie grecque de la Sorbonne, directeur de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, S. P.

1872 — **Girard** (Paul), maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, rue du Cherche-Midi, 55, S. P.

1850 — **Girardet**, professeur honoraire de physique du lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 90.

1896 — **Girardin**, agrégé d'histoire, soldat au 27e de ligne, à Dijon.

1889 — **Giraud** (Victor), agrégé des lettres, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, à Miséricorde près Fribourg (Suisse).

1883 — **Girbal**, professeur d'histoire au lycée de Marseille, chargé d'un cours complémentaire de géographie à la Faculté des lettres d'Aix, S. P.

1881 — **Giret**, professeur de mathématiques au lycée de Charlemagne.

1883 — **Glachant** (V.), professeur de seconde au lycée Buffon, boulevard des Invalides, 44, S. P.

1884 — **Glachant** (P.), professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Notre-Dame-de-Lorette, 34.

1882 — **Glotz**, prof. d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.

1879 — **Goblet**, chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres, rue Guerrière, 3, à Caen.

1878 — **Godard**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, rue Saint-Jacques, 223.

1874 — **Goelzer**, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, rue Guillaume-Tell, 32.

Promotions)

1863 — **Gohierre de Longchamps**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée Condorcet.
1892 — **Goisot**, ingénieur électricien, rue Belidor, 10.
1878 — **Gomien**, professeur de physique au lycée de Toulouse.
1844 — **Gomond**, prof. hon. de seconde du lycée, rue de Candie, 22, à Alençon, **S. P.**
1863 — **Gorceix**, agrégé de physique, ancien directeur de l'École des mines d'Ouro-Préto (Brésil), à Mont-sur-Vienne par Bujaleuf (Haute-Vienne), **S. P.**
1891 — **Gosselin**, professeur de lettres au lycée de Brest.
1853 — **Gossin**, proviseur honoraire du lycée de Lyon, à la Flèche, **S. P.**
1881 — **Goulard**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.
1876 — **Goulin**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne, boulevard Saint-Michel, 49.
1872 — **Gouré de Villemontée**, ancien professeur de physique au lycée Buffon, rue de Poissy, 31, **S. P.**
1873 — **Gourraigne**, professeur d'histoire au lycée Janson et à l'École normale supérieure de l'enseignement primaire, rue Greuze, 3 bis.
1876 — **Goursat**, professeur de calcul différent. et intégral à la Sorbonne, boulevard Arago, 112, **S. P.**
1891 — **Goutereau**, météorologiste adjoint au Bureau Central, rue de l'Université, 176.
1888 — **Goyau**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, rue Las Cases, 16, **S. P.**
1889 — **Grailliet**, professeur de rhétorique au lycée et chargé d'une conférence d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Toulouse, **S.P.**
1895 — **Granger**, agrégé d'histoire, élève de 4e année.
1849 — **Gréard**, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'académie de Paris, rue du Luxembourg, 30, **S. P.**
1870 — **Grec** (Paul), inspecteur d'académie à Mâcon, **S. P.**
1891 — **Greffe**, professeur de physique au lycée de Montpellier.
1872 — **Grégoire** (André), professeur d'histoire au lycée de Pau.
1863 — **Grégori**, homme de lettres, boulevard des Capucines, 6.
1850 — **Grenier**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue de Poitiers, 5.
1884 — **Grévy**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Germain, 13, **S. P.**
1844 — **Gripon**, prof. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Rennes.
1868 — **Griveaux**, agrégé, professeur de physique au lycée de Lyon.
1884 — **Grosjean**, professeur à l'École Turgot, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 10.
1876 — **Groussard**, professeur de troisième au lycée Janson, boul. Exelmans, 38.
1859 — **Gruey**, doyen honoraire, directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Besançon, **S. P.**
1858 — **Grumbach**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand.
1883 — **Gsell**, professeur de Faculté, professeur d'antiquités de l'Afrique à l'École des lettres d'Alger.
1896 — **Guerrey**, ancien élève de la section de littérature, soldat au 4e régiment de ligne à Auxerre.

Promotions.

1879 — **Guesdon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Rennes.

1857 — **Guibal**, doyen honoraire et prof. d'histoire de la Faculté des lettres d'Aix.

1880 — **Guichard**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Clermont.

1874 — **Guigon**, proviseur du lycée de Marseille, en congé.

1862 — **Guillemin**, agrégé, prof. de physique à l'École de médecine, ancien maire d'Alger.

1851 — **Guillemot**, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet, rue Nouvelle, 6.

1843 — **Guillon** (M.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, quai de la Mégisserie, à Lons-le-Saunier.

1870 — **Guillon** (C.), professeur d'histoire au lycée de Limoges.

1862 — **Guillot** (J.), professeur honoraire de mathématiques spéciales au collège Rollin, avenue Trudaine, S. P.

1874 — **Guillot** (P.), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

1870 — **Guiraud** (P.), maître de conférences d'histoire à l'École Normale, en congé; professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

1885 — **Guiraud** (J.-B.), chargé du cours d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Besançon.

1865 — **Guitton**, professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.

1879 — **Guntz**, professeur de chimie minérale à la Faculté des sciences, rue de l'Hospice, 9, à Nancy.

1893 — **Gutton**, agrégé, docteur, chef des travaux de physique à la Faculté des sciences, rue Gambetta, 40 *bis*, à Nancy.

1897 — **Guyot**, élève de la section d'histoire.

1884 — **Hadamard**, maître de conférences de mathématiques à la Sorbonne, professeur suppléant de mécanique analytique et de mécanique céleste au Collège de France, rue Humboldt, 25, S. P.

1893 — **Haguenin**, professeur de rhétorique au lycée de Moulins, en congé, à Château de Saint-Julien (Caen).

1836 — **Hallecourt**, agrégé et inspecteur honoraire de l'Université de France, Luisenring D. 7. 16 Mannheim, (Allemagne), S. P.

1864 — **Halbwachs**, professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.

1880 — **Halévy**, agrégé de philosophie, professeur de morale aux Écoles J.-B. Say rue de Douai, 22, en congé, S. P.

1858 — **Haliberg**, prof. de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse.

1875 — **Hamel**, professeur de seconde au lycée Carnot.

1861 — **Hanriot** (Th.), profes. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Lille, rue Plichon, 6, à Nancy.

1895 — **Hansen**, professeur à Dickirck, Grand-Duché du Luxembourg.

1853 — **Harant** (H.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, rue Viète, 23.

1843 — **Hatzfeld**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue de l'Odéon, 7.

1868 — **Haudié**, professeur de lettres au collège Chaptal, rue de Rome, 123.

Promotions.

1881 — **Haure**, professeur de mathématiques spéciales au collège Chaptal.

1885 — **Hauser**, professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Clermont, en congé, boulevard Montparnasse, 166, Paris, S. P.

1873 — **Haussoullier**, directeur à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, rue Sainte-Cécile, 8.

1875 — **Hauvette**, professeur adjoint, maître de conférences de langue et littérature grecques, directeur d'études pour les lettres et la philologie à la Sorbonne, rue Racine, 28.

1868 — **Havard**, professeur de philosophie au lycée de Rennes, S. P.

1853 — **Hébert**, professeur honoraire de physique du lycée, impasse Belair, à Rennes.

1868 — **Hélier**, maître de conférences de chimie générale à la Faculté des sciences, avenue de Saxe, 320, à Lyon, S. P.

1869 — **Hémon**, inspecteur d'académie à Paris, professeur à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, rue Vauquelin, 26.

1851 — **Henry** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Janson, rue Demours, 9 *bis*, aux Ternes.

1873 — **Henry** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Saint-Quentin.

1885 — **Henry** (Aimé), professeur de physique au lycée, rue Marlot, 23, à Reims.

1881 — **Hentgen**, professeur d'histoire au lycée Montaigne, villa d'Anville, avenue Carnot, à Sceaux.

1855 — **Herbault** (L.), inspecteur honoraire d'académie à Clermont.

1859 — **Hermann** (A.), libraire-éditeur, rue de la Sorbonne, 8.

1883 — **Herr**, agrégé de philosophie, bibliothécaire de l'École Normale.

1891 — **Herriot**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.

1867 — **Hervieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy, en congé.

1851 — **Heuzey**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts ; prof. à l'École des Beaux-Arts ; conservateur au Musée et prof. à l'École du Louvre, av. Bosquet, 16 *ter*, S. P.

1882 — **Hodin**, Inspecteur d'académie à Vesoul.

1879 — **Hollieaux**, profes. suppléant d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres et professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, rue du Juge-de-Paix, 20, à Lyon.

1894 — **Homo**, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française de Rome.

1869 — **Homolle**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École française d'Athènes, à Paris, rue Mondovi, 6.

1868 — **Hostein**, proviseur du lycée de Nancy.

1882 — **Houllevigue**, chargé de cours de physique à la Faculté des sciences de Caen.

1884 — **Houpin**, professeur de sciences au lycée de Poitiers.

1895 — **Houssais**, boursier du Muséum.

1879 — **Houssay**, maître de conférences de zoologie à l'École Normale, S. P.

1882 — **Huard**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV, S. P.

1851 — **Hubert** (G.), ancien professeur, rue Moncey, 20, S. P.

Promotions.

892 — **Hubert** (H.), agrégé d'histoire, attaché au Musée de Saint-Germain, rue Claude-Bernard, 74.

884 — **Huguet**, professeur adjoint de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Caen.

843 — **Humbert** (Ern.), professeur honoraire de philosophie du lycée d'Orléans, quai Sipierre, 10.

867 — **Humbert** (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207, S. P.

878 — **Humbert** (Eug.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 56.

885 — **Huriez**, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais, place Ernest-Gérard, S. P.

870 — **Hurlon**, directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, doyen honoraire et professeur de physique de la Faculté des sciences de Clermont,

893 — **Husson**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.

858 — **Huvelin** (l'abbé), agrégé d'histoire, vicaire à Saint-Augustin, rue Delaborde, 6, à Paris, S. P.

880 — **Imbart de la Tour**, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

877 — **Istria**, inspecteur d'académie à Toulouse.

862 — **Izarn**, professeur de physique au lycée de Clermont.

874 — **Izoulet**, professeur de philosophie sociale au Collège de France, boulevard Saint-Germain, 2.

853 — **Jacob** (Emile), professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue Sainte-Beuve, 3.

869 — **Jacob** (Henri), professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Constantinople, 23.

853 — **Jacquet** (P.-A.), professeur honoraire de seconde du lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 88.

886 — **Jacquet** (P.-E.), prof. de mathématiques au Prytanée militaire, rue Couchot, 8, La Flèche.

835 — **Jacquinet** (P.), recteur honoraire, ancien directeur des études littéraires à l'École Normale, place de Rennes, 6.

879 — **Jacquinet** (G.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue Casimir-Périer, 3.

866 — **Jalliffier**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue Say, 11.

873 — **Jamet**, professeur de mathématiques au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.

884 — **Jamot**, agrégé des lettres, attaché au Musée du Louvre, rue de Monsieur, 13, S. P.

874 — **Janaud**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Rodez, à Vergisson (Saône-et-Loire).

879 — **Janet** (Pierre), chargé d'un cours complémentaire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, rue Barbet-de-Jouy, 22.

Promotions.

1883 — **Janet** (Paul), chargé de cours de physique à la Sorbonne, directeur du laboratoire central et de l'École supérieure d'électricité, rue du Four, 6, S. P.

1897 — **Jardé**, élève de la section d'histoire.

1858 — **Jarrige**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

1851 — **Jarry** (J.), recteur de l'académie de Rennes.

1891 — **Jarry** (R.), agrégé, docteur ès-sciences, chef du laboratoire des établissements Lazare-Weiller, au Havre,

1889 — **Jaulmes**, professeur de lettres au lycée de Tunis.

1878 — **Jaurès**, ancien chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, ancien député du Tarn, avenue du Chalet, 7, Passy.

1863 — **Jeanmaire**, recteur de l'académie d'Alger.

1878 — **Jeanroy**, professeur de langue et littérature méridionales à la Faculté des lettres, rue Neuve Monplaisir, 4, à Toulouse, S. P.

1867 — **Jean**, agrégé de grammaire, rue de Hambourg, 12.

1861 — **Jénot**, professeur honoraire de physique du collège Rollin, rue Caulaincourt, 17, S. P.

1877 — **Joannis**, chargé d'un cours de chimie à la Sorbonne, rue des Imbergères, 7 à Sceaux, S. P.

1891 — **Job**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Rennes

1864 — **Jodin**, professeur de cinquième au lycée Montaigne.

1860 — **Joly** (H.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, professeur libre à la Faculté de droit de Paris, rue d'Assas, 138.

1884 — **Jordan**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Rennes.

1845 — **Joubert** (le R. P.), agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, S. P.

1857 — **Joubert**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Violet, 67 (Grenelle).

1882 — **Joubin** (P.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon.

1886 — **Joubin** (A.), chargé de cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Jouffret**, prof. de philosophie au lycée, anc. adjoint au maire de Marseille

1890 — **Jouguet**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Faculté des lettres de Lille.

1869 — **Joyau**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont.

1892 — **Jubin**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Montmartre, 1

1877 — **Julian**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, cours de Tournon, 1, à Bordeaux.

1876 — **Keiffer**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg.

1882 — **Kestermich**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

1866 — **Kliazowski**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1879 — **Koenigs**, professeur de mécanique physique et expérimentale à la Sorbonne.

1873 — **Krantz**, doyen et prof. de littér. franç. de la Faculté des lettres, rue des Dominicains, 21, à Nancy.

UC BERKELEY LIBRARY

Promotions.

1897 — **Labrousse**, professeur de mathématiques au lycée de Tours.

1851 — **Lachelier** (J.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Stanislas, 16.

1875 — **Lachelier** (H.), prof. de philosophie au lycée Condorcet, boulevard Saint-Michel, 143.

1857 — **Lacour** (F.) professeur honoraire de physique.

1874 — **Lacour** (E.), professeur adjoint de mathématiques à la Faculté des sciences de Nancy.

1875 — **Lacour** (L.), homme de lettres, rue Montenotte, 9.

1876 — **Lacour-Gayet**, prof. d'histoire au lycée Saint-Louis, au lycée Fénelon et à l'École supérieure de Marine, rue Jacob, 46, **S. P.**

1874 — **Lafaye**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Sorbonne, Directeur des études pour les lettres et la philologie, rue d'Assas, 68, **S. P.**

1864 — **Lafeteur**, censeur des études du lycée Janson.

1881 — **Laffont**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

1870 — **Lafont**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.

1888 — **Lagabrielle**, professeur de mathématiques au lycée de Nantes.

1885 — **Lahillone**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse en congé.

1855 — **Laigle**, proviseur honoraire à Villers-Saint-Christophe (Aisne).

1873 — **Laignoux**, professeur de troisième au collège Stanislas, r. de Fleurus, 35 *bis*.

1849 — **Lalande** (Ch.), inspecteur honoraire d'académie, à Plessis-Saint-Jean, par Sergines (Yonne), **S. P.**

1885 — **Lalande** (André), professeur de philos. au lycée de Vanves, boulevard Saint-Michel, 95, **S. P.**

1893 — **Laloy**, professeur de seconde au lycée de Brest, en congé, avenue des Gobelins, 33, à Paris, **S. P.**

1885 — **Lamaire**, agrégé, professeur de mathématiques au collège Chaptal, rue Truffaut, 25, **S. P.**

1868 — **Lame**, prof. de rhétorique au lycée et chargé d'un cours complémentaire de littérature française et latine à la Faculté des lettres, rue de la Liberté, 10, à Dijon.

1891 — **Lamirand**, professeur de physique au lycée de Toulouse.

1856 — **Landrin**, inspecteur honoraire d'académie, rue de France, 50, à Nice, **S. P.**

1893 — **Landry**, agrégé de philosophie, professeur de littérature au collège Chaptal, rue de Chantilly, 7, **S. P.**

1893 — **Lange**, professeur de troisième au lycée de Caen.

1894 — **Langevin**, agrégé de physique, boursier d'études à la Sorbonne, boulevard de Port-Royal, 50.

1876 — **Lanson**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé; maître de conférences suppléant à l'École Normale, rue du Val-de-Grâce, 9.

1865 — **Lantoine**, ancien professeur de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, rue de Constantinople, 31.

1891 — **Lapointe**, chargé de cours de mathématiques au lycée de Nancy à Narroy (Meurthe-et-Moselle).

1858 — **Laroeque**, inspecteur d'académie, directeur de l'Observatoire du Petit-Port, à Nantes.

1842 — **Lartail**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille.

Promotions.

1882 — **Lary**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.
1892 — **Lattès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice en congé.
1856 — **Launay**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, place de la Vieille-Estrapade, 1.
1863 — **Launoy**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.
1896 — **Laureaux**, professeur de mathématiques au lycée de St Étienne.
1855 — **Laurent** (E.), professeur honoraire de lettres du lycée Charlemagne, rue de Rivoli, 214, **S. P.**
1861 — **Laurent** (F.), professeur de quatrième au collège Stanislas, rue du Montparnasse, 9.
1896 — **Laurentie**, ancien élève de la section de littérature, rue du Regard, 9.
1897 — **Lavaud**, élève de la section de littérature.
1885 — **Lavenir**, docteur ès sciences, avenue d'Eylau, 39, **S. P.**
1862 — **Laviéville**, inspecteur d'académie, à Paris, rue Soufflot, 14, **S. P.**
1862 — **Lavisse**, membre de l'Académie française, prof. et directeur d'études d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de Médicis, 5, **S. P.**
1888 — **Leau**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, **S. P.**
1876 — **Lebard**, professeur de physique au lycée, rue Basse de l'Hémicycle, 75, à Angoulême.
1895 — **Lebeau**, professeur de quatrième au lycée de Quimper.
1883 — **Lebègue** (E.), professeur d'histoire au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**
1894 — **Lebesgue**, professeur de mathématiques au lycée, rue Sigisbert-Adam, à Nancy.
1889 — **Le Blanc**, professeur de rhétorique au lycée de Périgueux, **S. P.**
1877 — **Leblond**, agrégé, professeur de physique à l'École des officiers-torpilleurs, avenue Vauban, 17, à Toulon.
1879 — **Le Breton**, professeur adjoint de littérature française à la Faculté des lettres, rue de la Prévôté, 16, à Bordeaux.
1860 — **Lecaplain**, professeur de physique au lycée et directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**
1857 — **Lechartier**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Rennes.
1883 — **Lechat** (H.), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**
1879 — **Leclerc du Sablon**, doyen et professeur de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse.
1864 — **Lecomte** (A.), professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue du Val-de-Grâce, 15.
1895 — **Lecomte**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Douai.
1880 — **Lécrivain**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse.
1885 — **Le Dantec**, agrégé, docteur ès sciences naturelles, préparateur des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, rue Victor-Considérant, 4.
1876 — **Leduc**, maître de conférences de physique à la Sorbonne et à l'École Normale de Saint-Cloud, rue Michelet, 1.
1851 — **Lefaivre**, ancien ministre plénipotentiaire, à Versailles.

Promotions.

1852 — **Lefebvre** (E.), professeur honoraire de physique du lycée, rue des Réservoirs, 2, à Versailles, **S. P.**

1867 — **Lefebvre** (Jules), professeur de mathématiques au lycée, rue de la Barre, 31 *bis*, à Lille.

1885 — **Lefebvre** (P.), professeur de physique au lycée de Douai, **S. P.**

1873 — **Lefèvre** (J.), professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

1878 — **Lefèvre** (Léon), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Lille.

1884 — **Lefèvre** (Jules), professeur de sciences naturelles au lycée du Havre.

1875 — **Lefrançois**, profess. de mathématiques au lycée de Grenoble, **S. P.**

1839 — **Legentil** (Victor), professeur honoraire de seconde du lycée de Caen, rue Saint-Julien.

1897 — **Legentil** (J.), élève de la section de littérature.

1895 — **Leger**, élève de la section de langues vivantes.

1859 — **Legouis** (le R.-P.), ancien agrégé préparateur d'histoire naturelle à l'École Normale, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, **S. P.**

1880 — **Le Gouplls**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé, planteur à Nassirah, par Bouloupari (Nouvelle-Calédonie).

1863 — **Legoux**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1875 — **Legrand** (A.), agrégé de grammaire, rue du Château, 1, à Neuilly-sur-Seine, **S. P.**

1876 — **Legrand** (Jules), agrégé de philosophie, député des Basses-Pyrénées, sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur, boul. Pasteur, 52, **S.P.**

1885 — **Legrand** (G.), avoué, docteur en droit, rue de la Chappe, à Bourges.

1885 — **Legrand** (Ph.-E.), professeur adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Lyon.

1886 — **Legras**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, chemin de Fontaine, 27, à Dijon.

1868 — **Lehanneur**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Caen.

1874 — **Lehugeur**, professeur d'histoire au lycée Henri IV et à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 73.

1883 — **Lelieuvre**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Caen.

1876 — **Lelorieux**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, boulevard Montparnasse, 35 *bis*.

1876 — **Lemaire**, professeur de philosophie au lycée d'Amiens.

1872 — **Lemaître** (Jules), membre de l'Académie française, professeur de Faculté hors rang, rue des Écuries-d'Artois, 39.

1855 — **Lemas**, inspecteur honoraire d'académie, avenue du Midi, 27, à Limoges, **S. P.**

1878 — **Lemercier**, doyen et professeur de langue et littérature grecques de la Faculté des lettres, rue Pasteur, 3, à Caen.

1884 — **Lemoine**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 43.

1863 — **Le Monnier**, professeur de botanique à la Faculté des sciences et directeur du jardin botanique de Nancy, **S. P.**

1891 — **Lemoult**, agrégé de physique, docteur ès sciences, rue de l'Odéon, 13.

Promotions.

1880 — **Léna**, professeur de seconde au lycée Condorcet.
1847 — **Lenient**, professeur honoraire de poésie française de la Sorbonne, rue du Cardinal-Lemoine, 14, S. P.
1894 — **Léon**, agrégé d'histoire, boursier d'études, boulevard Haussmann, 127.
1882 — **Léonard-Chalagnac**, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.
1855 — **Léotard**, doyen de la Faculté libre des lettres, cours Morand, 5, à Lyon.
1893 — **Lequintrec**, professeur de mathématiques au lycée de Rochefort.
1892 — **Le Roy**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.
1892 — **Leroy**, agrégé, préparateur au laboratoire de chimie organique à l'École des Hautes-Études (Collège de France).
1861 — **Lesage**, docteur en droit, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, rue de Monceau, 89.
1885 — **Lesans**, professeur de seconde au lycée de Nancy.
1841 — **Lescœur**, docteur ès lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Pierreclos, par Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).
1879 — **Lesgourgues** (P.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Henri IV, S. P.
1882 — **Lesgourgues** (F.), professeur de mathématiques au lycée de Brest.
1891 — **Lespès**, professeur d'histoire au lycée d'Alger.
1844 — **Lespiault**, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, à Nérac (Lot-et-Garonne), S. P.
1886 — **Lespieau**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de chimie au collège Chaptal, rue Denfert-Rochereau, 110.
1861 — **Letrait**, provis. honoraire du lycée de Périgueux, Léguillac de l'Auche, par Razac-sur-l'Isle (Dordogne).
1845 — **Leune** (P.), professeur honoraire de philosophie du collège Rollin, quai de la Tournelle, 21.
1878 — **Leune** (A.), inspecteur d'académie à Arras.
1849 — **Levasseur**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26.
1883 — **Le Vavasseur**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, place de la Trinité, 7, à Toulouse.
1838 — **Lévêque**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie grecque et latine au Collège de France, sentier des Tibilles, 4, à Bellevue (Seine-et-Oise), S. P.
1886 — **Levrault**, professeur de rhétorique au lycée d'Angers.
1843 — **Lévy** (E.), agrégé de mathématiques, ancien professeur au collège Sainte-Barbe, rue des Feuillantines, 1.
1868 — **Lévy** (Armand), professeur de physique au lycée d'Alençon.
1887 — **Lévy** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de Brest.
1889 — **Lévy-Ullmann** (Gaston), maître de conférences de langue et littérature françaises à l'Université d'Upsala (Suède) et à Paris, r. de la Trémoïlle, 6.
1891 — **Lévy** (Ernest), professeur d'allemand au lycée d'Orléans, S. P.
1894 — **Lévy** (Albert), professeur d'allemand au lycée de Toulouse.

Promotions.

1876 — **Lévy-Bruhl**, maître de conférences et directeur d'études de philosophie à la Sorbonne, rue de Montalivet, 8, **S. P.**

1868 — **Lhébrard**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Reims.

1866 — **Liard**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

1880 — **Libor**, professeur de sixième au lycée de Douai.

1884 — **Liéby**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Foix, en congé.

1859 — **Ligneau**, professeur de quatrième au lycée de Rouen.

1849 — **Lignier**, ancien examinateur des Écoles d'hydrographie de la marine, rue d'Erlanger, 25, à Paris, **S. P.**

1863 — **Lignières**, professeur honor. de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, boulevard Barbès, à Carcassonne.

1873 — **Lion** (J.), professeur de rhétorique au lycée Michelet, rue Notre-Dame-des-Champs, 119.

1868 — **Lippmann**, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des Longitudes, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue de l'Éperon, 10.

1894 — **Litalien**, professeur de cinquième au lycée de Brest.

1890 — **Lœwenstein-Jordan**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Lille.

1858 — **Loosen**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1886 — **Lorin** (Henri), professeur de géographie coloniale à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1861 — **Lorquet**, professeur d'histoire au lycée Janson.

1895 — **Lubac**, professeur de philosophie, au lycée de Constantine.

1866 — **Luchaire** (Achille), membre de l'Académie des sciences morales et polit., profes. d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

1894 — **Luchaire** (Julien), agrégé de grammaire, boursier d'études, rue du Luxembourg, 30. **S. P.**

1855 — **Luguet**, profes. honor. de philosophie de la Faculté des lettres de Poitiers, rue de Grenelle, 59, à Paris.

1897 — **Luquet**, élève de la section de philosophie.

1874 — **Lyon** (G.), maître de conférences de philosophie à l'École Normale, prof. de psychologie à l'École de Fontenay-aux-Roses, boulevard Saint-Germain, 239.

1873 — **Mabilleau**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, chargé de conférences à la Faculté de droit, directeur du Musée social, rue Las Cases, 5.

1884 — **Macé** (Alcide), ancien membre de l'École de Rome, maître de conférences en congé, rue Saint-Hélier, 80, à Rennes, **S. P.**

1868 — **Macé de Lépinay** (Auguste), professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV et prof. au lycée Racine, rue Claude-Bernard, 63, **S. P.**

1872 — **Macé de Lépinay** (Jules), prof. de physique à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**

1884 — **Magron**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

Promotions.

1892 — **Maige**, agrégé des sciences naturelles, préparateur de botanique à la Sorbonne.

1864 — **Maillard**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Poitiers, S. P.

1895 — **Maître**, agrégé de philosophie, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).

1856 — **Maitrot**, prof. hon. de mathém. du lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 20.

1897 — **Malavialle**, maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1883 — **Mâle**, professeur de rhétorique au lycée Lakanal, S. P.

1889 — **Malherbe**, avocat à la Cour d'appel, adjoint au maire, boulevard de Sévigné, 7, à Rennes, S. P.

1887 — **Maluski**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue Vendôme, 74, à Lyon, S. P.

1865 — **Manœuvrier** (Édouard), agrégé de philosophie, secrétaire général de la Société de la Vieille-Montagne (Belgique), rue Richer, 19, à Paris.

1869 — **Manœuvrier** (Georges), direct. adjoint à l'école de Hautes-Études laborat. de recherches physiques à la Sorbonne, Boulevard Arago, 97, S. P.

1872 — **Mangeot**, ancien prof. de mathém. spéc. au lycée de Troyes, en congé, S. P.

1894 — **Mantoux**, agrégé d'histoire et de géographie, Passmore Edwards Settlement Tavistock Place, London W. C.

1872 — **Mantrand**, professeur honoraire de mathématiques au lycée Condorcet, à Bouray (Seine-et-Oise).

1843 — **Manuel**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Mignard, 11, à Paris-Passy, S. P.

1872 — **Marchal** (Pol), professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.

1873 — **Marchal** (Jean-Baptiste), profes. de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1872 — **Marchand**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles.

1846 — **Marcou** (Léopold), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Four, 6, S. P.

1876 — **Marcou** (Georges), professeur de cinquième au lycée Condorcet, rue du Rocher, 84.

1879 — **Marcourt**, professeur de rhétorique au collège Rollin.

1870 — **Margottet**, recteur de l'académie de Lille, S. P.

1846 — **Marguet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue Monge, 13.

1892 — **Marijon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nîmes.

1848 — **Marion** (J.-A.), inspect. honor. d'académie, à Saint-Jean-du-Gard (Gard).

1877 — **Marion** (Marcel), professeur adjoint d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1886 — **Marmier**, docteur ès sciences naturelles et en médecine, délégué à l'Institut Pasteur de Lille, rue Jules de Vicq, 22, à Fives-Lille.

1895 — **Maroger**, ancien élève de la section de mathématiques, à Causargues (Hérault).

1853 — **Marotte** (A.), professeur honoraire de quatrième du lycée Condorcet, rue Saint-Florentin 8, S. P.

1891 — **Marotte** (F.), professeur de mathématiques, au lycée de Clermont.

UC BERKELEY LIBRARY

Promotions.

1887 — **Harsan**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Toulouse.
1859 — **Hartel**, professeur de quatrième au lycée Carnot, rue Bausset, 22.
1872 — **Martha** (Jules), professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, rue de Bagneux, 16, S. P.
1878 — **Martin** (Fr.), profes. de philosophie au lycée, rue des Wetz, 3, à Douai.
1865 — **Martine**, professeur d'histoire au lycée Condorcet.
1888 — **Martinenche**, professeur de rhétorique au lycée de Nîmes.
1875 — **Martinet**, prof. de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
1858 — **Mascart** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique au Collège de France, directeur du Bureau central météorologique, rue de l'Université, 176, S. P.
1891 — **Mascart** (J.), docteur ès sciences mathématiques, boulevard Raspail, 212.
1865 — **Maspero**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur des Antiquités et des fouilles en Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, S. P.
1865 — **Masquelier**, directeur des études à l'École Lacordaire, rue de Passy, 14.
1880 — **Massebieau**, professeur d'histoire au lycée de Rennes, et à l'École préparatoire supérieure de Nantes.
1894 — **Massoulier**, professeur de physique, au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1847 — **Masure**, inspecteur honoraire d'académie, rue de la Paix, 5, à Orléans.
1857 — **Mathé**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Mont-de-Marsan.
1848 — **Mathet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Lyon, à Neuvic-sur-Isle (Dordogne), S. P.
1870 — **Mathieu** (P.), prof. de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand.
1890 — **Mathieu** (H.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Grenoble.
1891 — **Mathieu** (J.), professeur de mathématiques au lycée de Cherbourg.
1894 — **Mathiez**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point de Bugeaud, 5.
1886 — **Matignon**, maître de conférences de chimie minérale à la Sorbonne, professeur suppléant au Collège de France, rue le Verrier, 18.
1885 — **Matruchot**, maître de conférences de botanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 18, S. P.
1899 — **Maurain**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, Rennes.
1877 — **Mauxion**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Poitiers.
1880 — **Mayer**, professeur de rhétorique au lycée Janson, rue Miromesnil, 18.
1869 — **Mazeran**, professeur de cinquième au collège Rollin.
1852 — **Méalin**, proviseur honoraire du lycée de Nancy, rue de la Chappe, 12, à Bourges.
1886 — **Mélinand**, professeur de philosophie au lycée de Poitiers.
1878 — **Mellerio**, professeur de cinquième au lycée Janson, rue de la Tour, 79.
1856 — **Mellier**, inspecteur honoraire d'académie, rue des Tiercelins, 5, à Nancy.
1894 — **Mendel**, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes.
1832 — **Ménétrel**, inspecteur honoraire d'académie, à Périgueux.
1854 — **Méray**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Dijon, S. P.

Promotions.

1882 — **Mercier** (Louis-Auguste), professeur de mathématiques au lycée de Laval.
1883 — **Mercier** (C.-P.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1887 — **Mérieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Besançon.
1867 — **Mérimée**, doyen et professeur de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres, rue des Châlets, 54, à Toulouse.
1896 — **Merlant**, agrégé des lettres, soldat au 19e régiment de ligne à Brest.
1863 — **Merlin** (E.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue Dalayrac, 18, à Fontenay-sous-Bois.
1897 — **Merlin** (J.), élève de la section d'histoire.
1882 — **Meslin**, prof. de physique à la Faculté des sciences de Montpellier, S. P.
1887 — **Mesnil**, agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, rue de Vaugirard, 227, S. P.
1874 — **Mesplé**, prof. de langues et littératures étrang. à l'École des lettres d'Alger.
1897 — **Mesuret**, élève de la section de mathématiques.
1894 — **Meynier**, professeur de physique au collège de Nogent-le-Rotrou.
1845 — **Mézières** (A.), membre de l'Académie française, professeur honoraire, de littérature étrangère de la Sorbonne, député de Meurthe-et-Moselle, boulevard Saint-Michel, 57, S. P.
1890 — **Michaut**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Moulins en congé, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), S. P.
1875 — **Michel** (Auguste), professeur d'histoire naturelle au collège Stanislas, S. P.
1877 — **Michel** (Henry), agrégé de philosophie chargé d'un cours d'histoire des doctrines politiques à la Sorbonne, rue Jouffroy, 79, S. P.
1880 — **Michel** (R.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.
1895 — **Michel** (Ch.), agrégé de mathématiques, boursier d'études, rue Charlet, 11.
1884 — **Michon**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, rue Barbet-de-Jouy, 26, S. P.
1878 — **Milhaud**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, en congé ; docteur ès lettres, chargé d'un cours de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.
1864 — **Millot** (L.-A.), professeur de mathématiques au lycée de Bourges.
1886 — **Millot** (L.-L.-E.), professeur de mathématiques au lycée de Toulon.
1892 — **Mineur**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.
1885 — **Mirman**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Reims, député de la Marne, avenue de Wagram, 26.
1861 — **Moireau**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue de Vaugirard, 35.
1885 — **Molbert**, professeur de cinquième au lycée de Dijon.
1862 — **Molinier**, professeur d'histoire de la France méridionale à la Faculté des lettres de Toulouse.
1845 — **Molliard** (L.), agrégé de grammaire, ancien préfet des études au collège Sainte-Barbe, rue de l'Odéon, 10, S. P.
1888 — **Molliard** (M.), agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef des travaux pratiques au laboratoire physiologique de la Sorbonne, S. P.
1878 — **Monceaux**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.
1848 — **Moncourt**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue des Fraises, 5, à Nantes, S. P.

Promotions.

1893 — **Mondain**, ancien élève de la section de physique, directeur de l'École du Palais à Tananarive, S. P.

1872 — **Monin**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Alfred-Stevens, 2.

1862 — **Monod** (G.), membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École des Hautes-Études, maître de conférences d'histoire du moyen âge et moderne, à l'École Normale, rue du Parc-de-Clagny, 18 *bis*, à Versailles, S. P.

1879 — **Monod** (A.), prof. de sixième au lycée Montaigne, boul. Saint-Michel, 57.

1896 — **Monod** (Albert), agrégé des lettres, soldat au 15e régiment de ligne à Carcassonne.

1874 — **Montargis**, professeur de philosophie au lycée de Troyes, en congé.

1894 — **Montel**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue des Grandes Écoles, 17, à Poitiers.

1852 — **Montigny** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Simon, 4, à Ablon (Seine-et-Oise).

1887 — **Moog**, professeur de rhétorique au lycée de Reims.

1881 — **Morand**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.

1887 — **Moreau**, professeur de physique à la Faculté des sciences, avenue de la Gare, 49, à Rennes.

1878 — **Moreau-Nélaton**, rue du Faubourg Saint-Honoré, 73 *bis*, S. P.

1860 — **Morel** (G.), inspecteur général de l'enseignement secondaire, boulevard Saint-Germain, 26, S. P.

1893 — **Morel** (Maurice), professeur de seconde au lycée de Saint-Étienne.

1835 — **Morey**, à Tournan (Seine-et-Marne).

1878 — **Morillot**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble.

1856 — **Mossot**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet.

1892 — **Mouthon**, professeur de mathématiques au lycée de Moulins.

1890 — **Houton** (H.), agrégé, boursier à l'Institut Pasteur.

1895 — **Muret**, professeur d'histoire, au lycée de Bourges.

1897 — **Muxart**, élève de la section de mathématiques.

1894 — **Nadaud**, professeur de troisième au lycée d'Orléans.

1895 — **Navarre**, professeur de rhétorique au lycée de Lorient.

1876 — **Nebout**, professeur de seconde au lycée de Rouen.

1880 — **Nepveu**, professeur de mathématiques au lycée de Limoges.

1880 — **Nicol**, prof. de mathématiques au lycée Janson, rue de la Tour, 11, S. P.

1867 — **Niebylowski**, professeur de mathématiques au lycée de La Rochelle.

1865 — **Niewenglowski**, inspecteur d'académie à Paris, rue de l'Arbalète, 35.

1897 — **Noël**, élève de la section des sciences naturelles.

1865 — **Noguès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson.

1858 — **Nolen**, recteur honoraire, rue du Débarcadère, 7 *bis*, à Paris, S. P.

1884 — **Nollet**, professeur de rhétorique au lycée Versailles, r. de Lille, 57, à Paris.

1850 — **Nouël**, professeur honoraire de physique du lycée de Vendôme.

1880 — **Nougaret**, proviseur du lycée de Grenoble.

1888 — **Nouvel**, professeur d'histoire au lycée de Chartres.

Promotions.

1896 — **Obriot**, élève de la section de mathématiques.
1876 — **Offret** (A.), professeur de minéralogie théorique et appliquée à la Faculté des sciences, chemin des Pins, 53, villa Sans-Souci, à Lyon.
1862 — **Olivier**, proviseur du lycée de Nice.
1885 — **Onde**, professeur de mathématiques au lycée de Clermont, S. P.
1884 — **Oudot**, professeur de mathématiques au lycée, rue du Trech, 43, à Tulle.
1893 — **Ozil**, professeur de mathématiques au collège de Bône.

1872 — **Pacaut**, professeur de philosophie au lycée Charlemegne, rue Guy-de-la-Brosse, 5.
1883 — **Padé**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences, place Richebé à Lille.
1885 — **Padovani**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Nice, démissionnaire, rue Maccarani, 11 à Nice.
1886 — **Pagès**, professeur d'histoire au lycée Carnot, boulevard Malesherbes, 20.
1883 — **Painlevé**, maître de conférences d'analyses à l'École Normale, rue de Rennes, 99.
1887 — **Paoli**, agrégé de mathématiques, ancien professeur de l'Université, rue de Grenelle, 165.
1880 — **Papelier**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans.
1890 — **Pâquet**, professeur d'histoire au lycée, avenue Vauban, 5, à Toulon.
1881 — **Paraf**, profes. adjoint de mathém. à la Faculté des sciences de Toulouse.
1881 — **Parigot**, prof. de rhétorique au lycée Condorcet, en congé, avenue de Villiers, 88.
1879 — **Paris** (Pierre), professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à la Faculté des lettres et directeur de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux.
1875 — **Parmentier**, professeur de chimie à la Faculté des sciences et directeur de la station agronomique de Clermont.
1890 — **Parodi**, agrégé de philosophie, maître surveillant à l'École Normale.
1864 — **Parpaite**, professeur de mathématiques au lycée de Vanves.
1885 — **Parturier**, professeur de cinquième au lycée du Havre.
1842 — **Passerat**, professeur honoraire de seconde du lycée de Tours, rue Gustave-Courbet, 32, à Paris.
1865 — **Patenôtre**, ambassadeur de France à Madrid, S. P.
1894 — **Patte**, professeur de physique au collège de Châteaudun.
1882 — **Péchard**, directeur adjoint du laboratoire de l'École Normale, chargé de cours de chimie à la Sorbonne, professeur de chimie à l'École de Fontenay-aux-Roses, S. P.
1895 — **Péguy**, ancien élève de la section de philosophie, rue Cujas, 17.
1865 — **Pein**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV.
1870 — **Peine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet.
1882 — **Pélissier**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, villa Leyres, à Montpellier, S. P.
1870 — **Pellat**, professeur adjoint de physique générale à la Sorbonne, professeur à la maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, avenue de l'Observatoire, 3.
1868 — **Pellet**, doyen honoraire et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences, rue Pascal, 30, à Clermont, S. P.

UC BERKELEY LIBRARY

Promotions.

1870 — **Pellisson**, ancien inspecteur d'académie à Périgueux, rue Censier, 41, à Paris.

1863 — **Penjon**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lille, rue du Bloc, 10, à Douai.

1892 — **Pény**, professeur de physique au collège de Saint-Mihiel.

1881 — **Pératé**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint du Musée national de Versailles, S. P.

1887 — **Perchot**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'observatoire de Paris, avenue d'Orléans, 12.

1881 — **Perdrix**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.

1890 — **Perdrizet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy.

1881 — **Pérès**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.

1894 — **Pérez** (F.), agrégé des lettres, viâ Cavour, 101, à Rome.

1895 — **Pérez** (Charles), agrégé préparateur de zoologie à l'École Normale.

1876 — **Périer**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet.

1896 — **Pernot**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome.

1857 — **Pérot** (P.), inspecteur d'académie à Évreux.

1847 — **Perraud** (S. É. le Cardinal), agrégé d'histoire, membre de l'Académie française, évêque d'Autun, S. P.

1888 — **Perreau** (F.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Nancy, S. P.

1843 — **Perrens**, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspect. général honor. de l'enseig. secondaire, profess. honor. d'histoire et de littérature de l'École Polytechnique, rue Vineuse, 21, Paris-Passy, S. P.

1864 — **Perrier** (E.), membre de l'académie des sciences, profes.-administrateur de zoologie du Muséum, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, rue Gay-Lussac, 28, S. P.

1882 — **Perrier** (R.), maître de conférences de zoologie à la Sorbonne, boulevard Montparnasse, 84.

1891 — **Perrin** (J.-B.), chargé d'un cours de chimie physique à la Sorbonne, rue Tournefort, 6.

1892 — **Perrin** (G.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, S. P.

1852 — **Perrot** (G.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prof. d'archéologie à la Sorbonne, en congé; directeur de l'École Normale, S. P.

1857 — **Perroud**, recteur de l'académie de Toulouse.

1840 — **Pessonneaux** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Bonaparte, 80.

1872 — **Pessonneaux** (R.), professeur de quatrième au lycée Henri IV.

1881 — **Petit** (A.), professeur d'histoire au lycée Janson, rue Guichard, 3.

1883 — **Petit** (P.), professeur de chimie agricole et directeur du laboratoire de brasserie à la Faculté des sciences de Nancy.

1860 — **Petit de Julleville**, professeur de littérature française du moyen âge, à la Sorbonne, rue Éblé, 6.

Promotions.

1 888 — **Petitdidier**, professeur de seconde au lycée de Roanne, S. P.

1887 — **Petiteau**, professeur de physique au lycée et de chimie à l'École de médecine de Nantes.

1881 — **Petitjean**, professeur de quatrième au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 32.

1870 — **Petot**, profes. de mécanique rationnelle et appliquée à la Faculté des sciences de Lille.

1890 — **Pétrovitch**, professeur à la Faculté des sciences, 36, Kossautch-Venac, à Belgrade (Serbie).

1897 — **Peyre**, élève de la section de grammaire.

1878 — **Pfister**, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des lettres de Nancy.

1840 — **Philibert** (H.), professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres d'Aix.

1869 — **Philibert** (A.), professeur de philosophie au lycée de Clermont, en congé, à Valréas (Vaucluse).

1890 — **Philipot**, agrégé de grammaire, professeur de littérature romane à l'Université de Lund (Suède).

1874 — **Picard** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'analyse supérieure et d'algèbre supérieure à la Sorbonne, professeur de mécanique rationnelle à l'École Centrale, rue Soufflot, 13, S. P.

1879 — **Picard** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Victor-Hugo, 140, à Tours.

1879 — **Picard** (L.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Saint-Pétersbourg, 22.

1885 — **Picart** (Luc), professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille.

1864 — **Pichon** (Ad.), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, rue Notre-Dame-des-Champs, 44.

1888 — **Pichon** (R.), professeur de rhétorique au lycée Concordet.

1897 — **Pichon**, élève de la section de littérature.

1866 — **Piéron**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue d'Assas, 50.

1868 — **Pierre**, inspecteur d'académie, directeur de l'École Normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

1881 — **Pigeon**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences et professeur à l'École de médecine, rue Millotel, 3, à Dijon, S. P.

1862 — **Pingaud** (L.), correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, profes. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon, S. P.

1890 — **Pingaud** (A.), agrégé d'histoire, attaché au cabinet du Ministère des Affaires étrangères, rue Gay-Lussac, 49.

1879 — **Pionchon**, professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble.

1873 — **Piquet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1882 — **Plésent**, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand.

1861 — **Pluzanski**, proviseur du lycée de Besançon.

1883 — **Poincaré**, chargé d'un cours de physique à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Normale de Sèvres, boulevard Raspail, 105 *bis*.

1854 — **Poiré**, professeur honoraire de physique du lycée Condorcet, boulevard des Batignolles, 84.

Promotions.

1872 — **Poirier**, doyen et professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Clermont, S. P.
1894 — **Poirot**, Universetets lektor, Brunnsparken, 10, Helsingfors (Finlandô).
1860 — **Porchon**, professeur honoraire de mathématiques au lycée de Versailles.
1847 — **Postelle**, proviseur honoraire, boulevard du Lycée, 36, à Vanves.
1888 — **Pottevin**, directeur du Bureau d'hygiène du Havre.
1874 — **Pottier**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée et professeur suppléant à l'École du Louvre, professeur suppléant à l'École des Beaux-Arts, rue de La Tour-Maubourg, 72, S. P.
1861 — **Poujade**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.
1846 — **Poyard**, prof. hon. de rhétorique du lycée Henri IV, rue de Tournon, 14.
1803 — **Pradines**, professeur suppléant de philosophie au lycée de Belfort.
1870 — **Pressoir**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, rue Denfert-Rochereau, 21.
1878 — **Priem**, professeur de sciences naturelles au lycée Henri IV, boulevard Saint-Germain, 135.
1856 — **Prolongeau**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée d'Angoulême, rue Turenne, 194, à Bordeaux.
1853 — **Pruvost**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue de la Tour, 11, à Passy, S. P.
1878 — **Puech**, maître de confér. de langue et littérature grecques à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.
1875 — **Puiseux** (P.), astronome adjoint à l'Observatoire, professeur adjoint de mécanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 2, S. P.
1860 — **Pujet**, prof. de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Rennes.
1883 — **Puzin**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1848 — **Quimot**, profes. honoraire de seconde du lycée Condorcet, rue Mantega, 1, à Nice.
1883 — **Quiquet**, actuaire de la compagnie d'assurances sur la vie *la Nationale*, boulevard Saint-Germain, 92.

1873 — **Raballet**, agrégé de grammaire, chef d'institution à Angoulême, S. P.
1875 — **Rabaud**, professeur de seconde au lycée Charlemagne, rue des Feuillantines, 10, S. P.
1866 — **Rabier**, directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.
1864 — **Raby**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, rue du Vertgalant, 11, à Moulins.
1881 — **Radet**, doyen et professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres, rue de Cheverus, 9 *bis*, à Bordeaux, S. P.
1879 — **Raffy**, professeur adjoint à la Sorbonne, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue Nicole, 7, S. P.
1893 — **Rageot**, professeur de philosophie au lycée de Carcassonne.
1857 — **Raingeard**, professeur honoraire de physique du lycée de Niort, rue de Paimbeuf, 17, à Pornic (Loire-Inférieure).

Promotions.

1861 — **Rambaud**, sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rue d'Assas, 76, S. P.

1881 — **Rauh**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

1886 — **Raveau**, préparateur de physique à la Sorbonne, rue des Écoles, 5.

1885 — **Raveneau**, agrégé d'histoire, secrétaire de la rédaction des *Annales de Géographie*, rue d'Assas, 76, S. P.

1890 — **Ray**, (Julien), maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences quai Claude-Bernard, 32, à Lyon.

1896 — **Raynaud**, élève de la section des langues vivantes.

1859 — **Rayet** (G.), correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, à Floirac, près Bordeaux.

1877 — **Rébelliau**, agrégé, docteur ès lettres, bibliothécaire adjoint de l'Institut, chargé de cours de littérature française à l'École de Saint-Cloud, quai Conti, 23, S. P.

1861 — **Rebière**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Arago, 112.

1875 — **Rebuffel**, professeur de mathématiques au lycée de Nice.

1881 — **Recoura**, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Dijon.

1891 — **Régan**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Quentin.

1866 — **Régismanset**, inspecteur d'académie à Aix, S. P.

1876 — **Reinach** (S.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, rue de Lisbonne, 38, à Paris, S. P.

1873 — **Rémond** (Th.), inspecteur d'académie à Troyes.

1875 — **Rémond** (H.), inspecteur d'académie à Périgueux.

1855 — **Rémy**, professeur honoraire de seconde du lycée du Havre, à Honfleur.

1866 — **Renan**, astronome adjoint à l'Observatoire, rue Soufflot, 19, à Paris.

1894 — **Renaud**, professeur de mathématiques au collège de Longwy.

1895 — **Renault**, professeur de philosophie, au lycée de Coutances.

1884 — **Renaux**, agrégé de mathématiques, astronome adjoint à l'Observatoire de Bouzaréah, près d'Alger.

1886 — **Renel**, maître de conférences de philologie classique à la Faculté des lettres Place d'Helvétie, 7 à Lyon.

1847 — **Répelin**, professeur honoraire de philosophie du lycée, 1, rue du Jardin-des-Plantes, 1, à Lyon.

1867 — **Revoil**, professeur de mathématiques au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.

1895 — **Rey** (Joseph), professeur de physique au lycée de Pontivy.

1896 — **Reynaud**, élève de la section de langues vivantes, Adalbertstrasse, 48 Familien-Pension à Munich.

1880 — **Reynier**, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 27.

Promotions.

1843 — **Ribert**, ancien préfet, avenue de la Défense, 17, à Puteaux (Seine).
1862 — **Ribot**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, S. P.
1853 — **Ribout**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Louis-le-Grand, avenue de Picardie, 30, à Versailles, S. P.
1866 — **Richard** (A.-L.), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12.
1880 — **Richard** (Gaston), professeur de philosophie au lycée du Havre.
1884 — **Richard** (J.-A.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Tours.
1891 — **Richard** (E.), profes. de mathématiques au lycée de Caen.
1883 — **Riemann**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Louis-le-Grand, rue Boulard, 35.
1882 — **Rigout**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.
1870 — **Rinn**, professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Rodier, 59.
1873 — **Riquier**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Caen, S. P.
1857 — **Rittier**, professeur honoraire de langues anciennes du collège Rollin, avenue de la République, 23 *bis*, à Villemonble (Seine).
1864 — **Rivals**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de chimie au collège Chaptal, boulevard Malesherbes, 201.
1875 — **Rivière**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, S. P.
876 — **Robert** (P.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Turin, 11.
878 — **Robert** (Édouard), censeur des études au lycée de Nîmes.
867 — **Robert** (Abel), professeur de rhétorique au lycée de Troyes.
897 — **Robet** élève de la section de philosophie.
858 — **Robin**, direc. de l'*Éducation intégrale*, Rempart de la Biloque, à Gand, S. P.
868 — **Roche**, professeur de rhétorique au lycée de Rouen.
862 — **Rocherolles**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue de Fleurus, 2, S. P.
906 — **Rocquemont**, agrégé de mathématiques, rue Danton, 42, à Levallois-Perret.
879 — **Rodier**, professeur de sciences naturelles au lycée en congé, directeur du jardin botanique de Bordeaux.
885 — **Rolland** (Étienne), professeur de physique au lycée de Pau.
886 — **Rolland** (Romain), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à l'École Normale, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.
887 — **Rolland** (Paul), professeur de rhétorique au lycée de Brest.
882 — **Rondeau**, professeur de mathématiques au lycée de Châteauroux.
883 — **Roos**, professeur de sciences naturelles au lycée de Digne.
887 — **Roques** (Maurice), prof. de troisième au lycée Condorcet, rue Clapeyron, 9.
894 — **Roques** (Mario), agrégé de grammaire, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5 et boulevard Saint-Germain, 4.
890 — **Rosenthal**, professeur d'histoire au lycée de Dijon.
880 — **Rossignol**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.
885 — **Rouger**, professeur d'histoire en congé, à La Chartre (Sarthe).
890 — **Rougier** (A.), professeur d'histoire au lycée d'Aix.
875 — **Rousseaux**, professeur de physique au lycée du Havre.

Promotions.

1896 — **Roussel**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier.
1857 — **Rousselin**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, boulevard Hoche, 10, à Villeneuve-sur-Yonne.
1891 — **Rousselle**, professeur de troisième au lycée de Nevers.
1867 — **Rousset**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 20.
1887 — **Roussot**, professeur de troisième au lycée Condorcet.
1894 — **Roustan**, agrégé de philosophie, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).
1853 — **Rouxel**, professeur honoraire de physique du lycée de Pau.
1892 — **Rouyer**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée d'Alger.
1877 — **Roy**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon.
1854 — **Royer**, doyen et professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Dijon.
1853 — **Royet** (Ch.), professeur honoraire du lycée de Montpellier, rue Saint-Joseph, 22, à Grenoble.
1893 — **Rozet**, agrégé de grammaire, rue Milton, 8.
1892 — **Rudler**, professeur de rhétorique au lycée de Caen.
1889 — **Ruyssen**, professeur de philosophie au lycée de Limoges, **S. P.**

1861 — **Sabatier** (Th.), professeur de physique au lycée de Carcassonne.
1874 — **Sabatier** (P.), professeur de chimie à la Faculté des sciences de Toulouse, **S. P.**
1887 — **Sacerdote**, agrégé, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, boulevard Saint-Michel, 97, en congé.
1890 — **Sagnac** (G.), agrégé, préparateur de physique au laboratoire d'enseignement de la Sorbonne, rue Paillet, 4, **S. P.**
1891 — **Sagnac** (P.), chargé d'un cours d'histoire moderne à la Faculté des lettres, place Simon-Vollant, 13, à Lille, **S. P.**
1852 — **Saint-Loup**, doyen honoraire, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences de Besançon.
1882 — **Salles**, profes. de cinquième au lycée Janson, rue Bugeaud, 9.
1878 — **Salomon** (Ch.), prof. de rhétorique au lycée Condorcet, rue Soufflot, 9.
1880 — **Salomon** (H.), prof. d'histoire au lycée Henri IV, boulevard Raspail, 254 (place Denfert-Rochereau).
1858 — **Sarradin**, professeur honoraire de seconde du lycée, rue Montbauron, 18, à Versailles, **S. P.**
1894 — **Sarrieu**, professeur délégué de philosophie au lycée de Quimper, rue Kéréon, 36.
1893 — **Sarthou**, professeur de troisième au lycée, rue de Rémusat, 12, à Toulouse.
1897 — **Sauner**, élève de la section de mathématiques.
1887 — **Saussine**, professeur de physique au lycée de Saint-Pierre (Martinique).
1878 — **Sautreaux** (L.), professeur de philosophie au lycée de Grenoble, **S. P.**
1881 — **Sautreaux** (C.), professeur de mathématiques au lycée de Grenoble, **S.P.**
1873 — **Sauvage**, prof. de mathém. pures à la Faculté des sciences de Marseille.

Promotions.

1882 — **Schlesser**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, boulevard de la République, 4.
1888 — **Schneider**, professeur de seconde au lycée de Toulouse.
1872 — **Séailles**, professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.
1856 — **Segond** (E.), professeur honoraire de philosophie du collège Stanislas, rue Meyerbeer, 15, à Nice.
1892 — **Segond**, (J.), professeur de philosophie au lycée de Toulon.
1843 — **Séguin**, recteur honoraire, rue Ballu, 1, à Paris.
1874 — **Seignobos**, professeur suppléant d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de l'Odéon, 15.
1858 — **Séligmann**, agrégé des lettres, directeur honoraire au ministère des finances, rue Franklin, 8.
1887 — **Selves**, professeur de rhétorique au lycée d'Agen.
1870 — **Semis**, professeur de physique au lycée de Grenoble, **S. P.**
1847 — **Serré-Guino**, anc. examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, prof. hon. de physique de l'École Normale de Sèvres, rue du Bac, 114.
1894 — **Seure**, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes, rue Saint-Charles, 135, à Paris, **S. P.**
1893 — **Simiand**, agrégé de philosophie, boulevard Saint-Michel, 79.
1867 — **Simon** (Paul), professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 10.
1884 — **Simon** (Julien), professeur de quatrième au lycée de Chartres.
1887 — **Simon** (Louis), docteur ès sciences, professeur à l'École Normale de Saint-Cloud, préparateur chef de chimie à la Sorbonne, rue Vauquelin, 15, **S. P.**
1882 — **Simonin**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Vendôme, astronome à l'Observatoire de Nice, **S. P.**
1882 — **Simoir**, professeur de rhétorique au lycée de Laval, **S. P.**
1849 — **Sirodot**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur honoraire de zoologie de la Faculté des sciences de Rennes.
1885 — **Sirven**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique, en congé, villa Asso, via Foscolo, 14, à Florence.
1860 — **Sirvent**, professeur de physique au lycée Saint-Louis.
1847 — **Sohnée**, prof. hon. de lettres du lycée Henri IV, rue de la Michodière, 7.
1886 — **Soudée**, professeur de mathématiques au lycée de Valenciennes.
1868 — **Souquet**, proviseur du lycée de Gap.
1893 — **Sourdille**, prof. de seconde au lycée, rue des Fonderies, 109, à Rochefort.
1873 — **Sourlau** (P.), chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy.
1875 — **Sourlau** (M.), professeur d'histoire de la littérature et de l'art normands à la Faculté des lettres de Caen.
1882 — **Spinnler**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1864 — **Staub**, proviseur du lycée Lakanal.
1859 — **Stéphan**, correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire et prof. d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille.
1848 — **Stoffel**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Strasbourg, rue des Clefs, 10, à Schlestadt (Alsace), **S. P.**

Promotions.

1855 — **Stouff** (P.-A.), prof. honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul, rue de Flottes, 8.

1882 — **Stouff** (A.-X.), professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences, rue Saint-Pierre, 26, à Besançon, **S. P.**

1870 — **Strehly**, profess. de cinquième au lycée Montaigne, rue de Vaugirard, 16.

1885 — **Strowski** (F.), professeur de cinquième au lycée Lakanal.

1891 — **Strowski** (S.), professeur de philosophie au lycée de Pontivy.

1886 — **Suarès**, ancien élève de la section d'histoire, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 10.

1856 — **Subé**, proviseur honoraire du lycée de Limoges, rue de Longchamps, 123, à Paris.

1872 — **Suérus**, censeur sous-directeur des études littéraires au lycée Saint-Louis.

1895 — **Sueur**, professeur de physique au collège de La Fère.

1886 — **Surer**, professeur de rhétorique au Prytanée militaire de La Flèche.

1867 — **Szymanski**, inspecteur d'académie à Alger.

1896 — **Talagrand**, ancien élève de la section de grammaire, chemin de Grézan, enclos Bonifaci, à Nîmes.

1858 — **Tallon**, professeur honoraire de troisième du lycée de Nice, à Verteuil-sur-Charente (Charente), **S. P.**

1838 — **Tanesse**, professeur honoraire de seconde du lycée d'Évreux, quai Valmy, 53, à Paris, **S. P.**

1866 — **Tannery**, sous-directeur et maître de conférences de mathématiques à l'École Normale.

1889 — **Taratte** (F.), professeur de mathématiques au lycée du Mans.

1887 — **Tcheng-Siou-Sien**, licencié ès sciences mathématiques, professeur à l'arsenal de Fou-Tcheou.

1861 — **Teissier**, professeur honoraire de physique du lycée de Nice.

1857 — **Terrier** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, professeur de littérature française à l'École Normale de Sèvres, rue d'Aumale, 10.

1893 — **Terrier** (L.), professeur de physique au lycée de Laval.

1892 — **Téry**, professeur de philosophie, avenue de Saxe, 39, à Paris.

1856 — **Tessier**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lttres de Caen.

1888 — **Teste**, professeur d'histoire au lycée de Poitiers.

1867 — **Texcier**, professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen.

1883 — **Texte**, professeur de littératures modernes comparées à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

1877 — **Thamin**, profess. de philosophie au lycée Condorcet, suppléant d'histoire de la philosophie moderne au Collège de France, r. Gay-Lussac, 16, **S. P.**

1896 — **Tharaud**, professeur de langue et littérature françaises au collège Eötvös (École Normale de Buda-Pesth).

1858 — **Thévenet**, professeur de Faculté, directeur et professeur de mathématiques de l'École des sciences d'Alger.

1892 — **Thévenot**, censeur des études au lycée de Cherbourg.

1877 — **Thiaucourt**, prof. de littérature latine à la Faculté des lettres de Nancy.

1890 — **Thiébaut**, répétiteur au lycée de Versailles.

UC BERKELEY LIBRARY

Promotions.

1873 — **Thiment**, professeur de physique au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 144.

1877 — **Thirion** (Ernest), professeur de rhétorique au lycée de Rennes.

1877 — **Thirion** (Paul), profesesseur d'histoire au lycée Charlemagne, place Jussieu, 7.

1892 — **Thiry**, élève breveté de l'École des langues orientales vivantes, rue Cassini, 18, **S. P.**

1865 — **Thomas** (J.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Lille.

1880 — **Thomas** (L.), prof. de physique générale et météorologie à l'École des sciences d'Alger.

1880 — **Thouvenel**, professeur de physique au lycée Charlemagne, rue des Arènes, 9, **S. P.**

1846 — **Thouvenin** (J.), inspecteur honoraire d'académie, à Nancy.

1882 — **Thouverez**, professeur adjoint de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

1889 — **Thybaut**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, pl. d'Anvers, 10.

1880 — **Tissier**, professeur de physique au lycée Voltaire.

1843 — **Tivier**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, rue d'Havernas, 9, à Amiens, **S. P.**

1893 — **Touren**, agrégé préparateur adjoint de chimie à l'École Normale, rue Gay-Lussac, 56.

1869 — **Tournois**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue du Val-de-Grâce, 9.

1888 — **Tourrès**, professeur de mathématiques au lycée de Nîmes.

1885 — **Toutain**, professeur suppléant à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, chargé de conférences à l'École des Hautes-Études, r. du Havre, 8.

1893 — **Treffel**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1888 — **Trease**, prof de mathématiques au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 164, **S. P.**

1848 — **Troost**, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie et directeur d'études à la Sorbonne, rue Bonaparte, 84, **S. P.**

1897 — **Troufleau**, élève de la section de littérature.

1896 — **Tzitzeica**, élève de la section de mathématiques.

1895 — **Vacher**, professeur suppléant d'histoire à l'École Lavoisier, pl. Monge, 6.

1888 — **Vacherot** (Charles), professeur de quatrième au lycée de Tunis.

1888 — **Vacon**, prof. de mathématiques au collège de Vitry-le-François (Marne).

1882 — **Valès**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.

1891 — **Vallaux**, professeur d'histoire au lycée, rue de Siam, 48, à Brest.

1894 — **Vallette**, agrégé des lettres, professeur à l'Université de Lausanne, aux Colonies.

1880 — **Valot**, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux, **S. P.**

1847 — **Valson**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, doyen de la Faculté libre des sciences, rue Vaubecour, 14, à Lyon, **S. P.**

1858 — **Van Tieghem** (Ph.), membre de l'Académie des sciences, prof.-administ. de botanique du Museum, rue Vauquelin, 22, **S. P.**

Promotions.

1891 — **Van Tieghem** (P.), professeur de seconde au lycée de Chartres.
1883 — **Vanvineq**, professeur de rhétorique au lycée, villa Henri, Pau, **S. P.**
1838 — **Vapereau**, agrégé de philosophie, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, boulevard Saint-Michel, 10, **S. P.**
1867 — **Vast**, ancien professeur d'histoire au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de Rome, 69, **S. P.**
1893 — **Vaucheret**, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing.
1889 — **Vauthier**, professeur de physique au collège d'Armentières.
1869 — **Verdier** (Henri), proviseur du lycée de Bordeaux.
1890 — **Verdier** (Eug.), professeur de mathématiques au lycée de Saint-Étienne.
1872 — **Verdin**, professeur de physique au lycée d'Alger.
1876 — **Vernier**, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon.
1889 — **Versaveaud**, professeur de troisième au lycée de Nice.
1890 — **Versini**, inspecteur d'académie, adjoint au Directeur général de l'enseignement en Tunsie, **S. P.**
1848 — **Vessiot** (J.-B.), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Géménos (Bouches-du-Rhône).
1884 — **Vessiot** (E.), professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Lyon.
1885 — **Vèzes**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences, rue Saubat, 15, à Bordeaux, **S. P.**
1890 — **Vial**, prof. suppléant de rhétorique au lycée Lakanal, avenue du Maine, 191.
— **Vidal** (Gaston), professeur de physique au collège d'Auxerre.
1863 — **Vidal de la Blache**, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6, **S. P.**
1892 — **Vieillefond**, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais.
1893 — **Vignal**, rue Le Goff, 5, **S. P.**
1893 — **Vignes**, professeur de mathématiques au lycée de Constantine.
1848 — **Vignon**, prof. hon. de rhétorique du lycée, quai des Célestins, 6, à Lyon.
1881 — **Villard**, profes. de physique au lycée Condorcet, rue d'Ulm, 45, en congé, **S. P.**
1894 — **Villeneuve**, professeur de rhétorique au lycée de Mont-de-Marsan, en congé, rue Delmas, à Montpellier.
1892 — **Vincent**, docteur ès sciences, agrégé préparateur de physique à l'École Normale, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.
1856 — **Vintéjoux** (F.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Saint-Germain, 139.
1888 — **Vintéjoux** (J.), profess. de mathématiques spéciales au lycée de Dijon.
1861 — **Violle**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique au Conservatoire des arts et métiers, boulevard Saint-Michel, 89, **S. P.**
1882 — **Viret**, professeur de seconde au lycée de Lyon.
1855 — **Vitasse**, prof. de mathématiques au lycée, rue du Château, 41, à Brest.
1873 — **Vivot**, professeur de sciences physiques et naturelles au lycée de Troyes.

U.C. BERKELEY LIBRARY

Promotions.

1881 — **Vogt**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**

1850 — **Voigt**, professeur honoraire de physique du lycée de Lyon, à Géanges, par Saint-Loup-de-la-Salle (Saône-et-Loire).

1862 — **Volsin** (A.), censeur des études au lycée Buffon.

1865 — **Volsin** (J.-B.), professeur de rhétorique au lycée de Versailles.

1890 — **Vollnet**, professeur de mathématiques au lycée de Chartres.

1838 — **Waddington**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, prof. honor. d'histoire de la philosophie ancienne de la Sorbonne, avenue de Villars, 7, **S. P.**

1873 — **Wahl** (M.), Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique aux colonies, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Rome, 83.

1892 — **Wahl** (R.), professeur, en congé, rue Baudin, 2, à Paris.

1873 — **Wallie** (V.), professeur de Faculté, professeur de langue et littérature françaises à l'École des lettres d'Alger.

1862 — **Walecki**, ancien inspecteur général de l'Instruction publique aux colonies (sciences), rue Trezel, 4, **S. P.**

1880 — **Wallerant**, maître de conférences de géologie à l'École Normale.

1831 — **Wallon** (H.), sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique, quai Conti, 25, **S. P.**

1862 — **Wallon** (P.-H.), agrégé de grammaire, manufacturier, route d'Étauplet, à Rouen, **S. P.**

1875 — **Wallon** (Ét.), prof. de physique au lycée Janson, rue de Prony, 65, **S. P.**

1860 — **Waltz** (A.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

1895 — **Waltz** (R.), agrégé de lettres, boursier d'études, rue d'Assas, 87.

1897 — **Watel**, élève de la section des sciences naturelles.

1884 — **Wehrlé** (l'abbé), vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, rue Saint-Jacques, 252.

1887 — **Weil** (René), professeur de philosophie au lycée de Chartres, en congé.

1896 — **Weil** (A.), élève de la section de grammaire.

1878 — **Weill** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Belfort.

1883 — **Weill** (Georges), professeur d'histoire au lycée Carnot, **S. P.**

1874 — **Weimann**, professeur de sixième au lycée Condorcet.

1888 — **Weiss**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de cours d'Herbouville, 35, à Lyon.

1881 — **Welsch**, professeur de minéralogie et géologie à la Faculté des sciences de Poitiers, **S. P.**

1894 — **Weulersse**, professeur d'histoire au lycée de Toulon, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).

1852 — **Wescher**, agrégé des lettres, ancien conservateur adjoint et ancien professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, rue Notre-Dame-des-Champs, 27, **S. P.**

Promotions.

1893 — **Wilbois**, ancien élève de la section de physique, rue de Vaugirard, 185.

1882 — **Wogue**, professeur de seconde au collège Rollin.

1848 — **Wolf** (Ch.), membre de l'Académie des sciences, astronome honoraire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie physique à la Sorbonne, rue des Feuillantines, 1, **S. P.**

1887 — **Worms**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, agrégé et chargé de cours à la Faculté de droit de Caen, auditeur au Conseil d'État, directeur de la *Revue internationale de sociologie*, rue Quincampoix, 35, à Paris, **S. P.**

1860 — **Yon**, inspecteur d'académie à Montpellier.

1891 — **Yver**, professeur d'histoire au lycée de Tunis.

1894 — **Yvon**, professeur de seconde au lycée d'Angoulême, **S. P.**

1869 — **Zahn**, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.

1861 — **Zevort** (E.), recteur de l'académie de Caen, **S. P.**

1891 — **Zimmermann**, chargé d'un cours de géographie commerciale à la Faculté des lettres de Lyon.

1897 — **Zivy**, élève de la section de physique.

1883 — **Zyromski**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse.

Nombre des membres au 1er janvier 1899.....			1394
Membres nouveaux.....		41	
Décédés.....	32	33	
Démissionnaire.....	1		
Différence.....		8...	8
Nombre des membres au 1er janvier 1900.....			1402

TABLEAU COMPARATIF DES COTISATIONS ANNUELLES

Au 1er janvier 1899 et au 1er janvier 1900.

	1er janvier 1899.	1er janvier 1900.
1846	457	457
1847	492	492
1848	406	406
1849	467	467
1850	474	474
1851	520	520
1852	562	562
1853	574	574
1854	579	579
1855	601	601
1856	609	609
1857	614	614
1858	636	636
1859	640	640
1860	647	647
1861	646	646
1862	651	651
1863	674	674
1864	679	679
1865	712	712
1866	723	723
1867	735	735
1868	747	747
1869	709	709
1870	705	705
1871	641	641
1872	628	628
1873	634	634
1874	642	642
1875	688	688
1876	685	685
1877	689	689
1878	632	632
1879	647	647
1880	708	708
1881	720	720
1882	594	594
1883	483	483
1884	739	739
1885	816	816
1886	866	866
1887	854	854
1888	925	925
1889	962	962
1890	955	955
1891	947	947
1892	955	955
1893	956	956
1894	958	958
1895	939	964
1896	959	960
1897	957	959
1898	923	954
1899	4	926
1900		6
Nombre des cotisations perpétuelles au 1er janvier 1900..		484

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS

AVANT LE 1er JANVIER 1900

BUREAU DE LA FONDATION.

Promotions.

1810. Cousin (Victor). président (1846-1849), décédé le 13 janvier 1867.
1812. Dubois (Paul-François), vice-président (1846-1849), puis président (1850-1866), décédé le 16 juillet 1874.
1819. Lesieur (Augustin-Henri), secrétaire (1846-1849), décédé le 8 mars 1875.
1833. Hébert (Edmond), vice-secrétaire (1846-1849), secrétaire (1850-1876), vice-président (1876-1881), puis administrateur honoraire (1882), décédé le 4 avril 1890.
1813. Maas (Myrtil), trésorier (1846-1865), décédé le 27 février 1865.

Promotions.		Décès.
1810.	Aubert-Hix, ancien censeur des études au lycée Louis-le-Grand	1855
—	Beudant, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie de la Sorbonne, inspecteur général des études	1850
—	Boucley, recteur honoraire	1877
—	Cousin, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie de la Sorbonne, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien Pair de France, ancien directeur de l'École Normale, *président-fondateur de l'Association*, S. P.	1867
—	Daulne, ancien prof. de rhétorique au lycée d'Alençon	1874
—	Delignac, anc. prof. de philosophie au Prytanée militaire de La Flèche	1868
—	Faucon, inspecteur d'académie à Douai	1850
—	Gaillard, inspecteur général honoraire des études. S. P.	1860

1810. GUILLAUME, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1871
— MAGNIER, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1875
— MAIGNIEN, ancien recteur départemental..... 1871
— PAULIN, médecin de l'École Normale..... 1857
— SOULACROIX, recteur honoraire, chef de division au Ministère de l'Instruction publique..... 1848
1811. CARRÈRE, imprimeur-libraire, ancien maire de Rodez... 1864
— CHAMPANHET, vice-président honoraire du tribunal civil de Privas..... 1863
— DECAIX, anc. membre du Conseil de la Banque de France. 1882
— DEVÈS, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux. 1871
— DUBUS-CHAMPVILLE, ancien professeur de mathématiques au collège et d'hydrographie à l'École de St-Brieuc, S. P. 1868
— DUTREY, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur..... 1870
— FARGEAUD, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Strasbourg..... 1877
— GUIGNAULT, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de géographie de la Sorbonne, ancien maître de conférences, directeur honoraire de l'École Normale, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1876
— LAQUERBE, maire de Séverac-le-Château (Aveyron)..... 1854
— MEUSY, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon..... 1848
— MÉZIÈRES, recteur honoraire de l'Académie de Metz..... 1872
— PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale *président de l'Association*, S. P..... 1876
— POUILLET, membre de l'Académie des sciences, ancien professeur de physique à la Sorbonne et à l'École Polytechnique, ancien directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien député, S. P..... 1868
— RATTIER, inspecteur honoraire d'académie..... 1871
— ROUGERON, juge honoraire du tribunal de 1re instance de la Seine..... 1867

1811. THIERRY (Augustin), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 1856
— VIGUIER, inspecteur général honoraire des études, directeur honoraire des études de l'École Normale..... 1867
— VILLEVALEIX, docteur ès lettres, chargé d'affaires d'Haïti. 1858
1812. ALBRAND aîné, adjoint au maire de Marseille..... 1855
— BALLARD-LUZY, ancien préfet des études du collège Rollin. 1870
— CAYX, vice-recteur de l'académie de Paris..... 1858
— DE CALONNE, prof. honor. de seconde du lycée Henri IV. 1876
— DESMICHELS, recteur honoraire..... 1866
— DUBOIS, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien député de la Loire-Inférieure, ancien professeur de littérature française à l'École polytechnique, directeur honoraire de l'École Normale, *ancien président de l'Association*..... 1874
— LARGÉ, inspecteur honoraire d'académie..... 1870
— LEREBOURS, avocat à Rouen..... 1879
— MARTIN, recteur honoraire..... 1864
— OZANEAUX, inspecteur général des études..... 1852
— PÉCLET, professeur-fondateur de l'Ecole Centrale, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale, inspecteur général honoraire des études, S. P..... 1857
— POIRSON, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, membre honoraire *du Conseil de l'Association*, S. P.... 1871
— RENOUARD, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien Conseiller d'État, ancien Pair de France, ancien procureur général à la Cour de cassation, sénateur inamovible, ancien maître de Conférences de philosophie à l'École Normale S. P.. 1878
— SALANSON, ancien professeur..... 1860
— THOURON, avocat à Toulon..... 1872
1813. ANSART, inspecteur honoraire d'académie..... 1849
— BOUCHITTÉ, ancien recteur départemental..... 1861
— CAZALIS, inspecteur général hon. de l'enseignement secondaire, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1878
— CHRISTIAN, ancien professeur de mathématiques spéciales au collège royal d'Orléans 1864

1813. CORNEILLE, ancien inspecteur d'académie, député au Corps législatif, S. P. 1868
— COTELLE, ancien avocat à la Cour de cassation, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1878
— DEHÈQUE, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1871
— DELAFOSSE, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie du Muséum et de la Sorbonne, ancien maître de conférences de minéralogie à l'École Normale 1878
— DUBOIS, ancien recteur départemental 1862
— FORGET, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Falaise..... 1857
— GRANGENEUVE, docteur en droit, notaire à Bordeaux, S. P. 1868
— GUILLARD, prof. hon. de mathém. du lycée Louis-le-Grand. 1870
— LÉVY, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P..... 1841
— MAAS, directeur de la Compagnie d'assurances *l'Union*, *trésorier de l'Association*, S. P..... 1865
— MARESCHAL, agrégé de grammaire, ancien chef d'institution à Vendôme 1876
— MOREAU DE CHAMPLIEUX, administrateur des douanes à Paris, ancien membre du Conseil de l'*Association*..... 1851
— PARISET, ancien gouverneur de la Guyane, membre du Conseil d'Amirauté 1872
— RAGON, inspecteur général honoraire des études..... 1872
— VERNADÉ, prof. hon. de seconde du lycée Saint-Louis.... 1888
1814. ALEXANDRE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inspecteur général honoraire des études. 1870
— DAMIRON, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne..... 1862
— DIJON, ancien professeur à Huy (Belgique)..... 1850
— FONTANIER, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, consul à Civita-Vecchia 1857
— GUICHEMERRÉ, ancien recteur départemental..... 1870
— JANNET, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1861
— LEMARCHAND, ancien professeur..... 1858
— MICHEL, professeur de rhétorique au lycée de Nancy..... 1854

1814. Revel, caissier au lycée Louis-le-Grand..... 1856
— Sabattier, professeur honoraire de cinquième du lycée de Rouen..... 1866
1815. Bouchez, inspecteur d'académie à Nancy..... 1850
— Chanlaire, chargé de cours de rhétorique au lycée d'Avignon..... 1860
— Defrenne, professeur honoraire de cinquième du lycée Saint-Louis, S. P..... 1863
— Delcasso, recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. 1887
— Lecomte, recteur honoraire de l'académie du Loiret..... 1864
— Plagniol de Mascony, inspecteur honoraire d'académie.. 1872
1816. Besse, professeur au Prytanée militaire de la Flèche.... 1856
— Bouillet, inspecteur général des études..... 1864
— Braive, recteur honoraire de l'académie de Montpellier... 1868
— Commeau, agrégé de grammaire, professeur au collège Sainte-Barbe..... 1863
— Dorveau, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nantes..... 1850
— Dunoyer, recteur honoraire..... 1884
— Flamanville, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— Gibon, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale..... 1859
— Jouen, ancien recteur de l'académie de l'Orne..... 1857
— Lodin de Lalaire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Dijon..... 1896
— Rinn, recteur de l'académie de Strasbourg..... 1855
— Soulez, professeur hon. de seconde du lycée de Besançon. 1873
— Théry, recteur honoraire de l'académie de Caen..... 1878
— Vincent, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1868
1817. Avignon, recteur honoraire..... 1867
— Delaître, ancien prof. de rhétorique au lycée de Poitiers. 1857
— Gillette, médecin du lycée Louis-le-Grand..... 1859
— Perdrix, professeur de seconde au lycée de Clermont.... 1851
— Pottier, professeur de seconde au lycée Napoléon..... 1855
— Ravaud, ancien censeur des études au lycée de Bordeaux. 1876
— Véron-Vernier, docteur ès sciences, inspecteur honoraire d'académie à Paris..... 1875

1818. ANOT, prof. honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1879
— CHENOU, doyen hon. de la Faculté des sciences de Poitiers. 1888
— CORBIN, agrégé des lettres, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans..... 1855
— DUBOIS, professeur honoraire du collège Rollin..... 1884
— FORNERON, proviseur honoraire du lycée Bonaparte..... 1886
— LADEVI-ROCHE, professeur honoraire de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1871
— RIBOUT, agrégé des lettres et de grammaire, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand..... 1854
— STIÉVENART, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
1819. BOYER, inspecteur honoraire d'académie..... 1865
— DELHOMME, prof. honor. de rhétorique du lycée d'Évreux. 1866
— DELORME, anc. censeur des études du lycée Louis-le-Grand. 1866
— GÉRUZEZ, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien professeur suppléant d'éloquence française à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, *membre du Conseil de l'Association*.... 1865
— HACHETTE, libraire-éditeur, S. P..... 1864
— LAISNÉ, ancien principal du collège d'Avranches..... 1875
— LESIEUR, anc. chef de division au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, *secrétaire honoraire de l'Association*..... 1875
— PÉRENNÈS, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon..... 1873
— QUICHERAT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P..... 1884
— SONNET, inspecteur honoraire d'académie à Paris, professeur de calcul différentiel et intégral à l'École Centrale. 1879
1820. ANDRÉ-PONTIER, chef d'instit. à Nogent-sur-Marne, S. P. 1875
— BARBET, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1884
— CARESME, recteur honoraire de l'académie de Besançon.. 1873
— CHARMA, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Caen..... 1869
— DE NEUFFORGE, prof. de troisième au lycée Saint-Louis.. 1849
— PONS, doyen de la Faculté des lettres d'Aix..... 1853

1820. ROUSTAN, recteur de l'académie de Toulouse 1871
1821. COURNOT, recteur honoraire, inspecteur général honoraire des études 1877
— MARCHAND, professeur honoraire du lycée de Versailles. 1888
1826. ANQUETIL, inspecteur honoraire d'académie, à Versailles, S. P. 1895
— BRUNET, professeur de troisième au lycée Henri IV 1842
— CHARPENTIER, chargé de cours de mathématiques du lycée d'Alençon 1869
— DELOCHE, inspecteur d'académie à Nîmes 1870
— JOURDAIN, inspecteur honoraire d'académie à Montpellier. 1872
— LEFÈVRE, professeur de physique au collège Rollin..... 1864
— MALLET, ancien recteur départemental..... 1875
— ROUX, doyen honor. de la Faculté des lettres de Bordeaux 1887
— VERDOT, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1871
1827. BERGER, professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, membre du Conseil de l'*Association*..... 1869
— BRAIVE, censeur des études au lycée de Douai 1856
— CAGNART, chargé de cours au collège royal d'Amiens..... 1847
— DUMAIGE, insp. général délégué de l'enseignem. secondaire 1864
— HERBETTE, professeur honoraire de seconde du lycée Fontanes, S. P..... 1879
— MORELLE, professeur honoraire de philosophie du lycée de Douai, S. P..... 1887
— MORREN, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Marseille..... 1870
— MOURIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, vice-recteur hon. de l'académie de Paris, S. P. 1890
— POMPON, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Sens..... 1867
— TIERCELIN, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1849
— VACHEROT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien directeur des études à l'École Normale, *membre hon. du Conseil de l'Association*..... 1897
1828. AMIOT, B., professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis S. P..... 1878
— BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Cahors..... 1854
— BÉNARD (CH.), professeur honoraire de philosophie du lycée Charlemagne 1898

1828. Borgnet, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Tours 1890
— Chéruel, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, ancien maître de Conférences d'histoire à l'École Normale, S. P..... 1891
— Deguin, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Besançon..... 1860
— De Lens, inspecteur honoraire d'académie à Angers..... 1882
— Foncin, proviseur honoraire du lycée de Montpellier..... 1894
— Gaillardin, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand..... 1880
— Guérard, agrégé de grammaire, directeur honoraire du collège Sainte-Barbe-des-Champs, S. P..... 1888
— Mermet, prof. hon. de phys. du lycée de Marseille, S. P.. 1876
— Mouillard, proviseur honoraire du lycée de Lyon..... 1871
— Nicolas (A.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
— Petit, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Limoges..... 1881
— Petitbon, proviseur honoraire du lycée de Lille, S. P.... 1887
— Pinaud, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 1848
— Ricart, inspecteur honoraire d'académie..... 1886
1829. Barry, professeur honoraire d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1879
— Cappelle, prof. hon. de quatrième du lycée Louis-le-Grand. 1879
— Choffel, prof. de mathématiques au collège et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Mulhouse... 1862
— Collet, inspecteur honoraire d'académie..... 1872
— Dabas, recteur honoraire..... 1878
— Delassasseigne, ancien recteur départemental..... 1878
— Hamel, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1889
— Huguenin, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy..... 1863
— Laurent, inspecteur honoraire d'académie..... 1872
— Monin, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon. 1866
— Roux, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Mulhouse..... 1856

1829. VENDRYÈS, agrégé des lettres et d'histoire, inspecteur hon. d'académie 1893

1830. BILLET, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon..... 1882

— BONNET-MAZIMBERT, professeur honor. de cinquième du lycée Fontanes..... 1879

— BOURZAC, proviseur honoraire du lycée d'Angoulême..... 1885

— DAVID, prof. de mathém. à la Faculté des sciences de Lille. 1864

— DURUY, membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien Ministre de l'Instruction publique, ancien professeur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences suppléant à l'École Normale, S. P. 1894

— GERMAIN, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, S. P..... 1887

— GROUT, régent de philosophie au collège d'Avranches.... 1860

— MARTIN, prof. honor. de physique du lycée de Montpellier 1892

— PICHARD, inspecteur honoraire d'académie 1884

— QUET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1884

— WARTEL, inspecteur honoraire d'académie à Troyes..... 1887

1831. ABRIA, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, S. P..... 1892

— AIMÉ, docteur ès sciences physiques, attaché à l'Observatoire de Paris..... 1848

— BERTEREAU, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Poitiers, S. P..... 1879

— BOULIAN, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1847

— CLERMONT, ancien chef d'institution à Lyon..... 1850

— DESAINS (Edouard), docteur ès sciences physiques, prof. de physique au lycée Henri IV..... 1865

— FLEURY, recteur honoraire de l'Académie de Douai 1887

— GERMER-DURAND, ancien professeur de seconde au lycée et bibliothécaire de la ville de Nîmes..... 1880

1831. LAROQUE, docteur ès sciences physiques, prof. honor. de physique du lycée de Toulouse..... 1887
— LEBÈGUE, inspecteur honoraire d'académie, à Nevers, S. P. 1876
— LEGAL, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1885
— MARTIN (Louis), prof. honoraire de la Faculté de droit d'Aix. 1871
— MARTIN (Théodore-Henri), membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
— MUNIER, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy..... 1882
— PONTARLIER, ancien chargé du cours de mathématiques au lycée de la Roche-sur-Yon..... 1889
1832. BACH, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Nancy, S. P..... 1885
— BLONDEAU, ancien chargé de cours de physique du lycée de Laval..... 1878
— BONTOUX, prof. de philosophie au lycée de Versailles, S. P. 1864
— CARTELIER, professeur de troisième au lycée Henri IV... 1855
— CHON, professeur honoraire d'histoire du lycée de Lille. 1898
— CROISET, professeur honoraire de seconde du lycée Saint-Louis..... 1897
— DANTON, anc. directeur du personnel au ministère de l'Instruction publique, inspecteur général de l'enseignement secondaire, membre du Conseil de l'*Association*, S. P... 1869
— DUCLOS, chargé de cours de seconde au lycée d'Agen..... 1871
— FAURIE, inspecteur général honor. de l'enseig. secondaire, ancien examinateur d'admission à l'École Navale..... 1880
— HAVET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine au Collège de France et de littérature française à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences à l'École Normale, *ancien président de l'Association*, S. P..... 1889
— JACQUES, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale, directeur du collège de Buenos-Ayres. 1865
— LECHEVALIER, prof. hon. de physique du lycée de Marseille 1882
— MATERNE, inspecteur honoraire d'académie à Paris..... 1893
— MÉNÉTREL, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— ROSEY, professeur d'histoire au lycée de Poitiers..... 1848

1832. TROUESSART, professeur de physique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1870
1833. ARNAULT, professeur de rhétorique au lycée de Cahors.... 1857
— BOURGEOIS (A.), ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nantes..... 1893
— CHARNOZ, ancien professeur de physique au lycée de Metz, directeur de la manufacture de faïence à Dresde..... 1887
— HAUSER, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée Charlemagne, S. P..... 1884
— HÉBERT, membre de l'Académie des sciences, doyen honor. et professeur de géologie de la Sorbonne, ancien directeur des études scientifiques et maître de conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1890
— JOGUET, proviseur du lycée Saint-Louis, S. P..... 1874
— LEBOUCHER, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Caen..... 1896
— LORQUET, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, secrétaire honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien *trésorier de l'Association*, S. P..... 1883
— MOREL, professeur honor. de seconde du lycée d'Angers... 1885
— MORIN, professeur hon. d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1876
— SAISSET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 1863
— SCHMIT, inspecteur d'académie à Paris..... 1868
— SUISSE (François-Jules), dit Jules Simon, sénateur inamovible, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien prof. suppléant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien membre du gouvernement de la Défense Nationale, ancien Président du Conseil des ministres et Ministre de l'Instruction publique, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1896
— VIEILLE, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, recteur honoraire, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1896

1833. YANOSKI, professeur d'histoire au lycée Henri IV 1851
1834. BARET, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, S. P..... 1887
— BOUILLIER, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien directeur de l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1899
— BLIN, inspecteur de l'académie de Caen..... 1849
— COURTOIS, professeur de mathémat. au collège Stanislas... 1850
— CHEVRIAUX, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur de l'École libre de la rue de Madrid, à Paris.. 1883
— DEBS, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 1849
— FOUGÈRE, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne..... 1884
— GISCLARD, inspecteur d'académie à Agen..... 1864
— GUILLEMIN, recteur honoraire de l'académie de Nancy.... 1870
— HENNE, ancien professeur de philosophie au lycée de Montpellier, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris.. 1896
— HOUDEMONT, professeur de physique au lycée de Poitiers.. 1867
— MACÉ DE LÉPINAY (Antonin), doyen et professeur d'histoire honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1891
— MONDOT, vice-recteur honoraire de la Corse, S. P..... 1899
— PICQUET, inspecteur honoraire d'académie..... 1874
— PIERRON, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, *membre du Conseil de l'Association* 1878
— PUISEUX, agrégé d'histoire, inspecteur général honoraire de l'enseig. primaire..... 1889
— QUILLET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Puy. 1856
— RÉVOL, professeur de quatrième au lycée de Nimes..... 1847
— ROLLIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1876
— TAULIER, professeur honoraire de quatrième du lycée de Lyon..... 1896
— VASNIER, prof. de mathém. spéciales au lycée de Toulouse. 1853
1835. ARREITER, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— BENOIT (Ch.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy..... 1898
— DAGUIN, professeur honoraire de physique de la Faculté

des sciences, ancien directeur de l'Observatoire de Toulouse, S. P..... 1884

1835. DESAINS (Paul), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Sorbonne, S. P..... 1885

— FEUILLATRE, proviseur honoraire du lycée d'Amiens..... 1878

— GARCET, professeur de mathématiques au lycée Henri IV. 1874

— HAMARD, ancien chargé de cours de mathématiques spéciales au lycée de Moulins..... 1881

— LALANDE (J.), proviseur honoraire du lycée de Reims.... 1891

— LETAILLANDIER, prof. de troisième au lycée d'Angoulême. 1850

— MARICHAL, ancien chargé de cours de physique au lycée, bibliothécaire de la ville de La Roche-sur-Yon 1886

— WIESENER, professeur honoraire du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1898

1836. ADERT, ancien professeur de littérature française à l'Université de Genève, rédact. en chef du *Journal de Genève*. 1886

— BERSOT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'École Normale, *membre du conseil de l'Association*, S. P..... 1880

— DELATOUR, proviseur du lycée de Bordeaux..... 1871

— DELZONS, professeur de seconde au lycée Saint-Louis.... 1872

— EUDES, inspecteur honoraire d'académie..... 1879

— GARSONNET, inspecteur général de l'enseig. secondaire... 1876

— GUISELIN, ancien censeur des études du lycée Fontanes. 1880

— HUGUENY, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Marseille, S. P..... 1896

— JANNIN, ancien chargé de cours de physique au lycée d'Albi. 1896

— LACROIX, professeur sup. d'histoire à la Sorbonne, S. P. 1881

— LALLEMAND, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1886

— MACARI, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers 1856

— OLIVAINT (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur d'histoire au Lycée Condorcet, supérieur de la maison de Vaugirard, fusillé rue Haxo, à Paris, le 26 mai, S. P..... 1871

— PEYROT, ancien vice-recteur de la Corse..... 1889

— PITARD (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand..... 1859

— ROUVRAY, professeur de troisième au collège Rollin..... 1872

1836. ZEVORT (Ch.), inspecteur général de l'enseignem. supérieur, directeur honoraire de l'enseignement secondaire..... 1887
1837. BARNI, docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à l'Université de Genève, député, S. P..... 1878
— BAYAN, inspecteur honoraire d'académie..... ... 1893
— CLAVEL, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux..... 1851
— DAMIEN, prof. hon. de littérature de la Faculté des lettres de Clermont..... 1891
— DANGUY, secrétaire de l'académie départementale de Tarn-et-Garonne..... 1854
— FÈVRE (Victor), professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
— GIRAULT, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Caen, S. P..... 1897
— HANRIOT, inspecteur honoraire d'académie, professeur honoraire de littérature grecque de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1895
— LABRESSON, professeur honoraire de physique du lycée de Nantes..... 1883
— LAFUGE, professeur de mathématiques à l'École du commerce annexée au lycée de Lyon..... 1861
— LOIR, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lyon..... 1899
— LORENTI, professeur de mathématiques au lycée de Lyon . 1874
— NICOLAS, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. 1871
— NOËL, prof. honor. de rhétorique du lycée de Versailles... 1892
— PETITJEAN, prof. de mathématiques au lycée de Douai.... 1874
— POINSIGNON, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— PUISEUX (V.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale..... 1883
— QUÉQUET, professeur de physique au collège de Cambrai.. 1857
— TOUSSAINT, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Caen, ancien examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1892
1838. BOUCHOT (Auguste), prof. d'histoire au lycée Henri IV.. 1855
— BRIOT, profes. de calcul des probabil. et de phys. mathém. à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S.P. 1887

1838. CARRÉ, ancien professeur de seconde au lycée de Nîmes, professeur libre à Paris..... 1872
— COURNOT, proviseur honoraire du lycée de Dijon..... 1881
— DAVID, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1869
— DE PONTAVICE, inspecteur honoraire d'académie..... 1897
— DESPOIS, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, bibliothécaire de l'Université, *membre du Conseil de l'Association*..... 1876
— GRÉGOIRE, professeur honoraire d'histoire du lycée Condorcet..... 1897
— HIGNARD, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Lyon, S. P. 1893
— JAMIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique à la Sorbonne, professeur à l'École Polytechnique, S. P 1886
— LALLEMANT, professeur de physique au lycée Fontanes... 1874
— MAUCOURT, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1891
— MÉRY, inspecteur honoraire d'académie..... 1884
— ROUX (E.), professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1879
— SIRGUEY (Cl.), professeur de mathématiques au lycée de Chaumont..... 1878
— TALBERT, anc. direct. du collège Rollin, provis. hon., S. P. 1882
— VANNIER, professeur de mathématiques au lycée d'Auch.. 1856
1839. BÉNARD, professeur de physique au lycée d'Évreux 1884
— BERTRAND, agrégé, professeur au collège Stanislas, préparateur de physique à l'École Normale 1858
— BOILEAU, ancien professeur au collège d'Épernay..... 1880
— BOUQUET, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1885
— DELOUCHE, inspecteur d'académie à Châteauroux..... 1872
— DESBOVES, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet..... 1880
— DIDIER, professeur de rhétorique au lycée Henri IV..... 1870
— DUBOIS, prof. honoraire de troisième du lycée de Rouen... 1890
— LECLERC, professeur de rhétorique au lycée de Metz..... 1853
— LECROCQ, proviseur honoraire du lycée de Moulins..... 1886
— LEROY, agrégé de grammaire et des lettres, professeur libre à Paris, S. P..... 1881

1839. MARTINAND, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nevers 1892
— MOURGUES, professeur honoraire de mathématiques du collège Rollin 1893
— PELLISSIER, agrégé de philosophie, professeur au collège Sainte-Barbe 1894
— RÉVILLOUT, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Montpellier 1899
— SAUCIÉ, professeur de rhétorique au lycée de Tours 1845
— SUCHET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin 1889
— TEXTE, professeur d'histoire au collège Rollin 1878
— TRANCHAU, inspecteur honoraire d'académie 1896
— THÉBUCHET, professeur de rhétorique au lycée d'Angers ... 1853
— WAILLE, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Besançon, S. P. 1878
— AUBERT-HIX, inspecteur d'académie à Paris 1880
— BACHELET, prof. honor. d'histoire du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen 1879
— BERTHAUD, professeur honoraire de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Lyon 1896
— BOURGEOIS, inspecteur honoraire d'académie 1895
— COLINCAMP, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Douai 1879
— CROSSON, inspecteur honoraire d'académie à Rouen, S. P. 1891
1840. CUCHEVAL-CLARIGNY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, agrégé d'histoire, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P... 1895
— DAVAU, proviseur honoraire du lycée de Nancy 1884
— DE TASTES, prof. honoraire de physique du lycée de Tours. 1886
— DUSSOUY, inspecteur honoraire d'académie 1880
— GEFFROY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire ancienne de la Sorbonne, directeur de l'École française de Rome, S. P. 1895
— GIRARD (Julien), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P. 1898
— GUÉRIN, docteur ès lettres, professeur honoraire de rhétorique du lycée d'Angers 1893

1840. GUICHEMERRE, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Amiens..... 1851
— LEMONNIER, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Caen..... 1882
— LORY, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Grenoble, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 1889
— MARIÉ-DAVY, agrégé de physique, docteur ès sciences, directeur honoraire de l'Observatoire de Montsouris.. 1893
— MARTHA, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine de la Sorbonne, S. P..... 1895
— MARTIN, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 1860
— MERGET, agrégé, docteur ès sciences, correspondant de l'Académie de médecine, professeur honoraire de physique de la Faculté de médecine de Bordeaux..... 1893
— MONNIER, doyen honoraire et prof. de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1882
MORAND, proviseur du lycée du Mans..... 1866
— PERRINOT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.. 1876
— PONTET, professeur de troisième au lycée de Lyon..... 1884
— ROBIOU, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres de Rennes. 1894
— SOULAS, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Angoulême..... 1888
1841. BEAUJEAN, inspecteur d'académie à Paris 1888
— BERTIN-MOUROT, sous-directeur et maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1884
— BOUTET DE MONVEL, professeur honoraire de physique du lycée Charlemagne 1898
— CHAMBON, professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1899
— COURNUÉJOULS, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1898
— CORRARD, maître de conférences de littérature française à l'École Normale..... 1866
— DE KERHOR, chargé de cours de mathématiques au lycée de Lorient..... 1871

1841. DENIS, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen..... 1897
— GARNIER, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.. 1851
— GOUABIN DE LEFAVRIL, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux..... 1857
— JANET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de philosophie à la Sorbonne S. P..... 1899
— LISSAJOUS, correspondant de l'Académie des sciences, recteur honoraire..... 1880
— PERNELLE, ancien censeur des études du lycée de Douai... 1866
— PRIVAT-DESCHANEL, inspecteur honoraire d'académie à Paris, proviseur du lycée de Vanves..... 1883
— RIGAULT, profes. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur suppléant d'éloquence latine au Collège de France..... 1858
— RIQUIER, proviseur honoraire du lycée de Limoges..... 1887
— SAULNIER, professeur d'histoire au lycée de Tournon..... 1870
— SORNIN, ancien préfet des études au collège Rollin..... 1890
— THIONVILLE, censeur des études au lycée de Poitiers..... 1858
— THUROT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, S. P..... 1882
— TOUSSAINT (Ferdinand), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Rouen..... 1888
— VINCENT, ancien professeur de rhétorique au lycée de Metz, membre de l'École française d'Athènes..... 1850
1842. BERNARD, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Grenoble..... 1887
— BOURGET, recteur de l'académie de Clermont..... 1887
— BRISSAUD, ancien professeur d'histoire au lycée Charlemagne, prof. de géographie à l'École Normale de Sèvres, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. 1889
— CHALAMET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon, vice-président du Sénat..... 1895
— CHAPPUIS, ancien recteur, inspecteur général honoraire de l'Enseignement secondaire..... 1897
— DELBÈS, professeur de troisième au collège Rollin..... 1877
— DUPOND, professeur de philosophie au lycée de Clermont.. 1857

1842. HÉMARDINQUER, prof. de rhétorique au lycée de Nancy... 1875
— HUMBERT, prof. honoraire de physique du lycée de Lille. 1894
— LAMY, ancien professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, prof. de chimie industrielle à l'École Centrale, S. P..... 1870
— LEYRITZ, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Versailles..... 1898
— MARPON, profes. honor. de quatrième du lycée Condorcet. 1888
— MOROT, agrégé de physique, docteur ès sciences naturelles, professeur de sciences physiques et naturelles au collège de Sainte-Barbe..... 1889
— MONCOURT, professeur de seconde au lycée Henri IV, S. P. 1861
— OUVRÉ, recteur de l'académie de Bordeaux..... 1890
— VENTÉJOL, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Condorcet..... 1893
— VERDET, professeur suppléant à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Polytechnique, maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1866
— VIARD, professeur de physique à la Faculté des sciences de Montpellier..... 1858
— VINCENT, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1890
1843. BERGER, proviseur du lycée de Montpellier..... 1869
— BRESSANT, prof. de quatrième au lycée Louis-le-Grand... 1880
— BRION, professeur honor. de physique du lycée Saint-Louis. 1885
— CHEVILLET, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Besançon..... 1876
— DUCHESNE, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes..... 1892
— DUMÉRIL, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1897
— DUPONNOIS, inspecteur d'académie à Chaumont..... 1887
— FONTÈS, prof. honor. de mathématiques du lycée de Lyon. 18..
— FORTHOMME, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Nancy..... 1884
— GRENIER, professeur de rhétorique au lycée de Clermont.. 1854
— HELLEU, professeur de quatrième au lycée Fontanes..... 1874
— HOUËL, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1886

1843. LANZI, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1883
— LECHAT, professeur honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand..... 1898
— MAGY, prof. honor. de philosophie du lycée de Rouen, S. P. 1887
— MOET, inspecteur d'académie à Nice 1861
— PASTEUR, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des sciences, fondateur-directeur de l'Institut Pasteur, administrateur honoraire de l'École Normale, professeur honoraire de chimie à la Sorbonne, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1895
— TREMBLAY, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans... 1860
— VALADIER, chargé de cours d'histoire au lycée d'Angers... 1848
1844. ANSELME, prof. honor. d'histoire du lycée Henri IV, S. P. 1886
— AUBIN, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BEAUSSIRE (Émile), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, S. P..... 1889
— CAUBLOT, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.. 1870
— DUPRÉ, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 1899
— GANDAR, prof. d'éloquence française à la Sorbonne, S. P. 1868
— GIRARD (Maurice), docteur ès sciences, professeur honoraire de sciences physiques et naturelles du collège Rollin... 1886
— GUIGNAULT, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 1852
— LADREY, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Dijon, S. P..... 1885
— LEMOINE, inspecteur d'académie à Paris, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale..... 1874
— RINN (W.), professeur de quatrième au collège Rollin 1875
— RUELLO, chargé de cours de physique au lycée de Laval.. 1858
— WISSEMANS, prof. hon. de philosophie du lycée de Troyes. 1894
1845. BEULÉ, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, ancien Ministre de l'Intérieur, S. P..... 1874
— BLANCHET, prof. de rhétorique au lycée de Strasbourg.... 1861
— BONNEFONT, professeur hon. d'histoire du lycée Fontanes. 1881
— CARO, membre de l'Académie franç. et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie

à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P. 1887
1845. CARON, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bordeaux 1899
— CHARPENTIER (E.), inspecteur honoraire d'Académie, au Mans 1898
— DAUTEL, professeur de sciences au collège Sainte-Barbe .. 1881
— DELÉPINE, inspecteur honoraire d'académie 1892
— DELONDRE, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai 1863
— DIGUET, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis 1897
— GLACHANT, inspect. gén. de l'enseignem. secondaire, S. P. 1889
— LOMON, censeur des études au lycée Henri IV 1871
— MARÉCHAL, censeur des études au lycée Charlemagne 1877
— NIMIER, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc. 1887
— OHMER, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Épinal 1898
— SALOMON, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand. 1892
— SIMON (Ch.), prof. de mathém. au lycée Louis-le-Grand. 1880
— SOLIER, chargé de cours de physique au lycée de Carcassonne 1870
— THIRION (H.), professeur de cinquième au lycée Condorcet. 1884
— WŒSTYN, ingénieur-directeur de raffineries de sucre à Paris, S. P 1880
1846. BOUTAN, profes. de rhétorique au lycée de Toulouse, S. P. 1881
— CHALLEMEL-LACOUR, membre de l'Académie française, ancien président du Sénat, ancien ministre des affaires étrangères, S. P. 1896
— CHASSANG, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P... 1888
— DANSIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, S. P. 1872
— DESLAIS, professeur de physique au collège de Chalon-sur-Saône 1860
— FARGUES DE TASCHEREAU, professeur honor. de physique du lycée Condorcet 1888
— FUHRER, chargé de cours de physique au lycée de Dijon.. 1850
— GARLIN-SOULANDRE, professeur hon. de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Clermont..... 1887

1846. HARANT, professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, S. P..... 1880
— LECHAT, négociant, ancien professeur de sixième au lycée et ancien maire de Nantes, S. P..... 1894
— MARCHAND, prof. honoraire de seconde du lycée de Reims. 1890
— MARIDORT, professeur honoraire de physique du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen. 1894
— PÉCOUT, inspecteur d'académie à Agen..... 1885
— PLANES, inspecteur honoraire d'académie..... 1892
— RÉAUME, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.... 1887
— RICART, professeur de mathématiques au collège Rollin... 1878
— ROMILLY, prof. honor. de troisième du lycée de Versailles. 1889
— SIRGUEY (P.), inspecteur honoraire d'académie..... 1878
— VÉRON, agrégé des lettres, directeur du journal *l'Art*, S. P. 1889
— VIOLLETTE, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lille, S. P..... 1897

1847. AUBÉ, profess. honor. de philosophie du lycée Condorcet.. 1887
— BEAUSSIRE (Charles), ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nantes, S. P..... 1888
— BERTHET, professeur de seconde au lycée d'Alger..... 1865
— COURCIÈRE, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— DEBRAY, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, maître de conférences à l'École Normale, *vice-président de l'Association*, S. P. 1888
— DELACROIX, profess. de seconde au lycée Louis-le-Grand.. 1881
— DRION, professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon..... 1862
— DROT (Alfred), ch. de cours de physique au lyc. de Marseille. 1858
— DUCOS, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand... 1862
— FERRI, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de l'Université de Rome..... 1895
— FEUVRIER, professeur de physique au lycée de Nimes..... 1859
— FILLIAS, ancien chargé de cours d'hist. au lycée de Limoges. 1859
— GRENIER (Antoine), inspecteur d'académie à Pau..... 1864
— GUIBILLON, prof. hon. de rhétorique du lycée de Vendôme. 1895
— GUIRAUDET, recteur de l'académie de Toulouse 1874
— HUMBLOT, prof. honor. de mathém. du lycée de Bordeaux. 1892
— LUCAS, ancien professeur de sciences au collège de Figeac. 1893

1847. RENARD, doyen et professeur de mathématiques de la Faculté des sciences de Nancy..... 1880
— ROGER, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 1895
— YUNG, docteur ès lettres, directeur de la *Revue politique et littéraire*..... 1887
1848. ABOUT, membre de l'Académie française, S. P..... 1885
— ALBERT (Paul), professeur de littérature française au Collège de France, S. P..... 1880
— BARNAVE (l'abbé), ancien professeur de seconde au Lycée, directeur de l'École Salvien, à Marseille..... 1897
— BARY, professeur honoraire de rhétorique du collège Rollin, S. P..... 1887
— BOS, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BROYE, prof. de mathémat. élément. au lycée Condorcet.. 1886
— CAMBIER, prêtre de l'Oratoire, décédé en Chine, S. P..... 1866
— DESPREZ, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— DE SUCKAU, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix..... 1867
— DUCOUDRÉ, inspecteur d'académie à Angers..... 1885
— DUPAIN, profes. de mathématiques au lycée d'Angoulême. 1877
— HEINRICH, doyen honoraire et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Lyon, S. P..... 1887
— LAMM, ancien chargé de cours de rhétor. au lycée de Brest. 1853
— LECŒUR, ancien censeur des études au lycée Charlemagne, proviseur honoraire..... 1893
— LIBERT, anc. chargé de cours d'histoire au lycée de Tours. 1857
— MAUDUIT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis. 1876
— MAURAT, prof. hon. de physique du lycée Saint-Louis.... 1898
— MERLET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*..... 1891
— ORDINAIRE, ancien professeur de rhétorique au Lycée de Versailles, député du Jura..... 1896
— RABASTÉ, professeur de seconde au lycée de Rennes..... 1868
— RIEDER, agrégé des lettres, directeur honoraire de l'École alsacienne..... 1896
— SARCEY, agrégé des lettres, homme de lettres, S. P..... 1899
— TAINE, membre de l'Académie française, prof. d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts, S. P. 1893
— TOMBECK, professeur de mathématiques au lycée Fontanes. 1879
— VALADE, inspecteur d'académie à Châteauroux..... 1883

1848. VIANT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand 1899

1849. BELOT, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon 1886

— BRACH, professeur de seconde au lycée de Metz 1866

— DUMAS (R.), inspecteur d'académie à Dijon 1888

— DUPRÉ (Ernest), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet 1896

— FOURNET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Bordeaux 1892

— GAUCHER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet... 1888

— GAUTHIEZ (F.-Léon), professeur de troisième au lycée de Colmar 1859

— GAUTIER (Paul), prof. de mathématiques au collège Rollin. 1873

— LÉGER, censeur des études au lycée de Nantes 1862

— MAROT, inspecteur d'académie à Paris 1895

— PONSOT, professeur de philosophie au lycée Charlemagne.. 1868

— PRÉVOST-PARADOL, membre de l'Académie française, ministre plénipotentiaire de France à Washington, ancien membre du *Conseil de l'Association*, S. P 1870

— REYNALD, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres d'Aix 1883

— SERRET, docteur ès sciences mathémat., professeur libre.. 1898

— TERQUEM, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, S. P 1887

— TRÉHAND, prof. de mathématiques au lycée de Besançon.. 1860

— VACQUANT, inspecteur général de l'enseignement secondaire, professeur d'analyse mathématique à l'École Centrale, S. P 1895

— VILLETARD DE PRUNIÈRES, homme de lettres 1889

1850. BEAUVALLET, professeur de rhétorique au lycée de Reims.. 1861

— BELLIN, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier. 1868

— BERTRAND (Diogène), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire 1898

— BLANCHET, professeur de troisième au lycée d'Avignon... 1858

— BOITEAU, maître des requêtes au Conseil d'État 1886

— BRUN, professeur de physique au lycée de Grenoble 1860

1850. BURAT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 1894
— FUSTEL DE COULANGES, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, direct. honor. de l'École Normale, professeur d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, membre du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1889
— GAUTHIEZ (Joseph), médecin du collège Sainte-Barbe..... 1862
— GUIBOUT, professeur d'histoire au lycée Charlemagne..... 1873
— HORION, chargé de cours de lettres au lycée de Lyon... 1882
— LECOMTE, profes. de mathématiques au lycée de Nancy... 1881
— MONIN (Alexandre), professeur au lycée de Laval..... 1856
— OFFRET, professeur honor. de physique du lycée de Douai. 1894
— PÉRIGOT, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis..... 1885
— PICART, prof. hon. de mathématiques de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1884
— TOURNIER, maître de conférences de la langue et littérature grecques à l'École Normale, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études. S. P..... 1899
— WEILL (Alexandre), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bourges..... 1893
1851. ADERER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet..... 1886
— ANTHOINE, agrégé des lettres, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1889
— BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.... 1868
— DE BÉNAZÉ, chargé de cours de quatrième au lycée de Troyes..... 1860
— KLIPPFEL, docteur ès lettres, inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les langues vivantes..... 1873
— LEFLOCQ, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans..... 1868
— MUNIER, proviseur du lycée de Toulouse..... 1887
— RAYNAL, maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1889
— SOUILLART, correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille. 1898
— STOUFF (Xavier), inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— THENON (l'abbé), ancien membre de l'École française d'Athènes, fondateur de l'École Bossuet S. P..... 1882
1852. BENOIST, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de poésie latine à la Sorbonne..... 1887

1852. Bernauer, chargé de cours de quatrième au lycée de Saint-Étienne 1858
— Bézodis, professeur honoraire de mathématiques du lycée Henri IV 1896
— Desléonet, ancien maître surveillant à l'École Normale, docteur en médecine 1874
— Dutert, professeur de seconde au lycée de Toulouse 1876
— Girardin, professeur de quatrième au lycée de Versailles. 1888
— Goumy, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, S. P. 1891
— Humbert, prof. hon. de mathématiques du lycée d'Orléans. 1893
— Maréchal, professeur de physique au lycée Condorcet 1885
— Marguerin, professeur de troisième au lycée de Reims ... 1863
— Nicolas, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Clermont 1890
— Nomy, proviseur honoraire du lycée de Poitiers 1883
— Perraud (Ph.), professeur de rhétorique au lycée de *Lons-le-Saunier* 1881
1853. Allégret, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Lyon 1896
— Bertauld, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, S. P. 1897
— Cave, prof. de physique au lycée de Dijon, tué à l'ennemi. 1870
— Colomb, professeur de troisième au lycée de Versailles ... 1890
— Courbaud, professeur honoraire de seconde du lycée Condorcet 1899
— Couvreur, proviseur du lycée de Charleville 1891
— Defauconpret, professeur de physique au collège Rollin .. 1869
— Derniame, chargé de cours de sixième au lycée de Nimes. 1857
— Gindre de Mancy, prof. de philosophie au lycée de Rouen. 1880
— Hinstin, ancien professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon 1894
— Labbé, professeur de troisième au collège Rollin 1893
— Perret, inspecteur d'académie à Chambéry 1883
— Pigeonneau, professeur adjoint d'histoire économique et coloniale à la Sorbonne, professeur à l'École libre des sciences politiques 1892
— Vagnair, professeur hon. de troisième du lycée Janson .. 1891
1854. Bohn, ancien professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1898

1854. COURCELLES, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1896
— DAMERON, proviseur du lycée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)..... 1888
— DEBAISE, inspecteur d'académie à Orléans..... 1893
— DEVILLE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes..... 1867
— HERVÉ, membre de l'Académie française, directeur politique du *Soleil*. S.P..... 1899
— JAMET, ancien professeur de physique au lycée, chef d'institution à Marseille..... 1873
— LEFÈVRE, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1873
— LE RENARD, proviseur honor. du lycée de Rennes, S. P... 1895
— VALATOUR, professeur de physique au lycée de Rennes.... 1865
— VALSON, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse... 1883
— ZIEGEL, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne, président du jury d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1898

1855. BOSSEUX, professeur de rhétorique au lycée de Besançon.. 1872
— BOULANT, chargé de cours de mathématiques au lycée de Montluçon..... 1893
— DALIMIER, maître de conférences de botanique à l'École Normale..... 1863
— DESDOUITS, professeur honoraire de philosophie du lycée de Versailles..... 1898
— DUPUY (A.), doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1891
— FEUGÈRE, prof. de rhétorique au lycée Saint-Louis..... 1890
— TARATTE, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Évreux..... 1899

1856. BLONDEL, professeur de cinquième au lycée de Versailles. 1873
— BOISSIÈRE, professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres d'Aix..... 1895
— BOULANGER, professeur d'histoire au lycée d'Angers..... 1871
— BRUNHES, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon..... 1895
— ISAMBERT, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1890
— LAFON, prof. de mathématiques spéc. au lycée Fontanes.. 1880

1856. LÉVISTAL, agrégé de physique, docteur ès sciences, ancien directeur du collège de Galata-Seraï (Constantinople).. 1874
— MARCHAL, professeur de philosophie au lycée d'Alger..... 1861
— MONGINOT, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet 1891
— MORISOT, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1896
— PINARD, professeur d'histoire au lycée Fontanes..... 1876
1857. BARBIER, agrégé de mathématiques, ancien astronome adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1889
— DUHAUT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.... 1878
— FRAISSINHES, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1896
— GUERBY, chargé de cours de mathém. au lycée de Chambéry. 1868
— LEROUX, professeur de cinquième au lycée de Lyon..... 1895
— MAILLET, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1897
— MOY, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Lille..... 1897
— RAULIN, doyen et professeur de chimie industrielle et agricole de la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
1858. DELESTRÉE, inspecteur d'académie à Niort..... 1882
— GÉRARD, recteur de l'académie de Montpellier..... 1898
— GIBOL, professeur de mathématiques au collège Rollin.... 1868
— GOTTSCHALK, inspecteur d'académie à Amiens..... 1875
— GUERRIER, inspecteur d'académie à Laval..... 1896
— JEANNEL, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier..... 1867
— MARQUET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Mans. 1876
— OLLÉ-LAPRUNE, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, maître de conférences à l'École Normale *vice-secrétaire du Conseil de l'Association*..... 1898
1859. ARMINGAUD, professeur d'histoire au lycée Henri IV..... 1889
— CAILLY, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Agen. 1876
— COLLET, professeur de seconde au lycée Condorcet, S. P.. 1896
— DUMAS, chargé de cours de troisième au lycée de Niort.... 1868
— FRANÇOISE, inspecteur d'académie à Foix..... 1880
— MAZE, anc. prof. d'hist. au lycée Condorcet, sénateur, S. P. 1891
— PATRY (G.), agrégé de mathématiques, chef d'institution à Rouen..... 1895

1859. Sonrel, agrégé de physique, docteur ès sciences, physicien adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1879
— Vivier, chargé de cours de mathématiq. au lycée du Puy. 1860
1860. Bigot, agrégé des lettres, professeur de littérature française aux Écoles Normales de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud et à l'École militaire de Saint-Cyr, S. P... 1893
— Dubus, chargé de cours de physique au lycée d'Alençon... 1864
— Dupont, professeur de seconde au lycée de Montpellier ... 1881
— Maillot, agrégé de physique, directeur de la station sérigicole de Montpellier..... 1889
— Prudhon, professeur de physique au lycée de Marseille... 1869
— Reymond, prof. de mathém. spéciales au lycée de Vanves. 1895
— Sayous, professeur honoraire d'histoire et de géographie de la Faculté des lettres de Besançon..... 1898
— Shérer, chargé de cours de seconde au lycée de Brest... 1878
1861. Béchet, chargé de cours de mathémat. au lycée de Mâcon. 1886
— Bougot, doyen et professeur de littérature grecque de la Faculté des lettres de Dijon 1892
— Carrau, professeur adjoint de philosophie à la Sorbonne. 1889
— Dumont (Albert), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement supérieur, ancien Directeur de l'École française d'Athènes, S. P... 1884
— Lucas, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne..... 1891
— Neyreneuf, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen..... 1899
— Risser, professeur de troisième au lycée Condorcet..... 1893
1862. Aron-Dupéré, agrégé des lettres, homme de lettres..... 1889
— Carrau (Albert), prof. de rhétorique au lycée de Caen.... 1867
— Loiret, inspecteur d'académie à Melun 1883
— Maggiolo, homme de lettres..... 1894
— Pellerin, agrégé de physique, ancien professeur à l'école de médecine de Nantes, S.P..... 1899
— Richard, prof. de mathématiques au collège de Langres.. 1867
— Seigneret, chargé de cours de seconde au lycée de Toulon. 1893
1863. Beurier, inspecteur honoraire d'académie, directeur du Musée pédagogique à Paris..... 1889
— De Batz de Trenquelléon, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux 1895
— Duruy (Albert), publiciste, S. P..... 1887

1863. DUTASTA, ancien chargé de cours de philosophie au lycée, maire de Toulon..... 1889
— FEUGÈRE, professeur suppléant de littérature française au Collège de France 1877
— GUSSE, agrégé de grammaire, censeur des études, directeur du petit lycée Condorcet, S. P 1896
— MONNIOT, professeur de mathématiques au lycée de Vanves, S. P..... 1884
— PERSON, professeur de quatrième au lycée Condorcet..... 1887
— TISSERAND, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, directeur de l'Observatoire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1896
1864. BASTARD, professeur de rhétorique au lycée de Pontivy... 1883
— BOUREL, chargé de cours de mathémat. au lycée de Toulon. 1871
— DENIS, censeur adjoint des études au lycée de Marseille. 1878
— DIDON, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Besançon..... 1872
— GELEY, maître de conf. à la Faculté des lettres de Douai.. 1883
— LAGIER, professeur d'histoire au lycée d'Avignon..... 1876
— LEBÈGUE, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P..... 1894
— LUSSON, professeur honoraire de physique du lycée de la Rochelle 1899
— MAMET, professeur d'histoire au lycée de Saint-Omer 1891
— ROBERT, inspecteur général de l'enseignement secondaire.. 1895
— VAN DEN BERG, professeur libre d'histoire et de géographie à Paris..... 1884
1865. DUBOIS (E.), professeur de physique au lycée et à l'école de médecine d'Amiens, S.P..... 1899
— ESPAROEL, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne..... 1898
— GERBE, professeur de quatrième au lycée de Marseille 1884
— LALLIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, maître de conférences à la Sorbonne..... 1884
— MARION, profes. de science de l'éducation à la Sorbonne.. 1896
— MICHEL, chargé de cours de mathémat. au lycée de Dijon. 1888
1866. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux..... 1898
— ELLIOT, doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Besançon..... 1894

1866. RAYET (O.), agrégé d'histoire, professeur d'archéologie à la Bibliothèque Nationale..... 1887
1867. JEANNIN, professeur de philosophie au lycée de Toulon... 1876
— JOLY, professeur-adjoint de chimie à la Sorbonne, directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences à l'École Normale..... 1897
— LE BRUN, professeur de quatrième au lycée Janson..... 1896
— RIVALZ, professeur d'histoire au lycée de Lyon..... 1879
— ROUARD, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 1899
— RUEL, agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur de littérature à l'École des Beaux-Arts, S. P..... 1896
— VARGOLICI, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). 1897
1868. CLERC, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 1892
— FOCHIER (Félix), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 1875
— GÉBELIN, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1898
— GINOVEZ, professeur de quatrième au lycée Janson..... 1887
— LECÈNE, professeur d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École Normale de Sèvres..... 1895
— TARTINVILLE, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis..... 1896
— ZELLER, professeur adjoint d'histoire à la Sorbonne, répétiteur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique. 1899
1869. BRÉSARD, professeur de mathématiques au lycée Condorcet 1892
— CASANOVA, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.. 1897
— CAPIN, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse. 1893
— GÉRAULX, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1883
— JAILLET, chargé de cours de mathématiques au lycée de Reims..... 1892
— MOUTON, ancien maître de conférences de physique à la Sorbonne..... 1895
— PROVOTELLE, proviseur du lycée de Mont-de-Marsan..... 1890
— ROUX, professeur de physique au lycée de Bourg..... 1897
1870. BURDEAU, agrégé de philosophie, ancien Ministre de la Marine, ancien Ministre des Finances, Président de la Chambre des Députés..... 1894
— FOCHIER, prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand... 1884
— KALB, professeur de mathématiques au lycée Lakanal.... 1890

1870. RIEMANN, maître de conférences de grammaire à l'École Normale et à l'École des Hautes-Études..... 1891
1872. DUPERRET, prof. de rhétorique au lycée de Bourges en congé 1893
— GONNARD, chargé de cours de mathématiques au lycée du Puy..... 1884
— LAGNEAU, professeur de philosophie au lycée de Vanves... 1894
1873. CHERVET, professeur de physique au lycée Saint-Louis... 1894
— FERNIQUE, professeur d'histoire au collège Stanislas..... 1885
— LEMAIRE, chargé de cours de mathématiques au lycée de Lorient..... 1878
1874. BIBART, professeur de physique au lycée de Marseille..... 1882
— DU COUDRAY LA BLANCHÈRE, agrégé d'histoire, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives de l'Afrique du Nord, S. P..... 1895
— VINCENT, professeur de quatrième au lycée d'Angers..... 1876
1875. KUNTZMANN, professeur de physique au lycée de Nancy.. 1896
— VALLIER, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. 1883
1876. CRETIN, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Agen..... 1898
— GOURIER, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 1893
— LEBARD, professeur de physique au lycée d'Angoulême... 1899
1877. BILCO, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 1882
— BOURNIQUE, prof. de mathématiques au lycée de Nancy... 1885
— CHARBONNIER, prof. de troisième au lycée de Grenoble... 1881
— DESHORS, professeur de troisième au lycée de Clermont... 1882
— DUNAN, prof. de mathémat. spéciales au lycée de Tours.. 1890
— GARDILLION, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.... 1899
— GUILLAUME, prof. de physique au lycée de Troyes..... 1890
— THUILLIER, agrégé-préparateur de chimie physiologique à l'École Normale, décédé en mission scientifique à Alexandrie (Égypte)..... 1883
1878. BORDEUX, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson..... 1897
— DAVID-SAUVAGEOT, prof. de rhétorique au collège Stanislas 1899
— MINGASSON, professeur de physique au lycée de Toulon... 1896
— VEYRIES, membre de l'École française d'Athènes 1882
1879. BUSSOD, professeur de mathématiques au lycée de Lyon. 1888

1879. Douliot, aide-naturaliste au Museum, décédé en mission scientifique à Nossi-Bé..... 1892
— Fabre, maître de conférences, suppléant à l'École Normale, bibliothécaire de l'Institut de France, S.P..... 1899
— Grousset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble, S. P..... 1885
— Hommay, professeur de philosophie au lycée d'Angers, S.P. 1886
— Martin, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1883
1880. Bédier, proviseur du lycée de Saint-Denis (Réunion)..... 1892
— Boidart, professeur de mathématiques au lycée de Versailles..... 1898
— Chauvin, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Toulouse..... 1891
— Cucuel, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1891
— Gotteland, professeur de seconde au lycée de Bordeaux. 1888
— Griess, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne 1899
— Létondot, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1891
1881. Besson, professeur de sciences naturelles au lycée Lakanal..... 1893
— Liégeois, prof. de mathématiques au lycée de Clermont.. 1898
— Manchon, professeur de cinquième au lycée d'Orléans.... 1886
— Savary, professeur d'histoire au lycée de Laval..... 1886
1882. Bénard, élève de la section des lettres..... 1884
— Bernard, docteur ès sciences, assistant de zoologie au Museum..... 1898
— Constantin, chargé de cours d'histoire au lycée de Cherbourg..... 1892
— Courtehoux, chargé de cours de mathématiques au lycée de Laon..... 1893
— Fournier (Théodore), inspecteur d'académie à Privas.... 1896
— Wasserzug, préparateur au laboratoire de chimie physiologique de l'École Normale..... 1888
1883. Lange, ancien élève de la section de philosophie, S. P.... 1887
— Noiret, agrégé de grammaire, membre de l'École française de Rome, S. P..... 1888
— Régis, prof. de mathématiques au lycée de Toulouse, S. P. 1895
— Rouen, professeur de physique au collège de Melun..... 1893
1884. Bieules, chargé de cours de physique au lycée de Vesoul. 1891
1885. Blerzy, élève de la section de littérature..... 1888

1885. Chevallier, prof. de mathémat. au lycée de Rochefort... 1890
— Sollier, chargé de cours de troisième au lycée de Laon.. 1889
1886. Baucher, élève de la section de grammaire..... 1889
— Mille, élève de la section des lettres..... 1888
— Wartel, chargé de cours d'histoire au lycée de Bar-le-Duc 1889
— Wilhelm, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Alger 1890
1887. Marseille, professeur d'histoire au lycée d'Alger 1895
— Troille, ancien élève de la section de mathématiques.... 1892
— Valette, élève de la section des lettres..... 1889
1888. Bourdillat, élève de la section des lettres..... 1890
1889. Chambert, prof. de rhétorique au lycée de Montauban.... 1893
— Chédorge, élève de la section des lettres..... 1891
— Germain, élève de la section des sciences..... 1891
1890. Couvreur, maître de conférences de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Lille..... 1898
— Roger, ancien élève de la section d'histoire..... 1895
— Sibuet, professeur de mathématiques au lycée de Montpellier..... 1899
1891. Bisson, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes. 1898
— Hermann, prof. de rhétorique au lycée d'Évreux, S. P. .. 1898
— Paris, ancien élève de la section d'histoire naturelle..... 1896
1892. Duperray, professeur de physique au lycée et à l'école préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes..... 1899
— Gutzwiller, professeur de lettres à la Medersa d'Alger.. 1896
— Lardé, ancien élève de la section de physique..... 1897
— Petit, agrégé de physique, pensionnaire de la Fondation Thiers, S. P..... 1898
1893. Cambronne, agrégé, préparateur de géologie à la Sorbonne 1899
1895. Escot, chef de section de seconde année (sciences)..... 1897
1896. Clauzel, élève de la section de physique 1898
1897. Gauchard, élève de seconde année (sciences)..... 1898
— Chavanne (Paul), élève de la section des lettres..... 1899
1898. David, élève de la section des sciences..... 1899

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DÉCÉDÉS

About, 1848.
Abria, 1831.
Aderer, 1851.
Adert, 1836.
Aimé, 1832.
Albert, 1848.
Albrand, 1812.
Alexandre, 1814.
Allégret, 1853.
Amiot, 1820.
André-Pontier, 1820.
Anot, 1818.
Anquetil, 1826.
Ansart, 1813.
Anselme, 1814.
Anthoine, 1851.
Armengaud, 1859.
Arnaud, 1833.
Aron-Dupéré, 1862.
Arreiter, 1835.
Aubé, 1847.
Aubert-Hix, 1810.
Aubert-Hix, 1840.
Aubin, 1844.
Avignon, 1817.

Bach, 1832.
Bachelet, 1840.
Ballard-Luzy, 1812.
Barbet, 1820.
Barbier, 1857.
Baret, 1834.
Barnave, 1848.
Barni, 1837.
Barry, 1829.
Bary, 1848.
Bastard, 1864.
Baucher, 1886.
Bayau, 1837.
Bazin, 1828.
Bazin, 1851.
Beaujan, 1841.
Beaussire, 1844.
Beaussire, 1846.
Beauvalet, 1850.
Bechet, 1861.
Bédier, 1880.
Bellin, 1850.
Belot, 1849.
Bénard, 1828.
Bénard, 1839.
Bénard, 1852.
Benoist, 1852.
Benoit, 1835.
Berger, 1827.
Berger, 1843.
Bernard, 1842.
Bernard, 1882.
Bernauer, 1852.
Bersot, 1836.
Bertereau, 1831.
Bertauld, 1853.
Berthaud, 1840.
Berthet, 1847.
Bertin-Mourot, 1841.
Bertrand, 1839.
Bertrand, 1850,
Besse, 1816.
Besson, 1881.
Beudant, 1810.
Beulé, 1845.
Beurier, 1863.
Bezodis, 1852.
Bibart, 1874.
Bieules, 1884.
Bigot, 1860.
Bilco, 1877.
Billet, 1830.
Bisson, 1891.
Blanchet, 1845.
Blanchet, 1850.
Blerzy, 1885.
Blin, 1834.
Blondeau, 1832.
Blondel, 1856.
Bohn, 1855.
Boidart, 1880.
Boileau, 1839.
Boiteau, 1850.
Boissière, 1856.
Bonnefond, 1845.
Bonnet-Mazimbert, 1890.
Bontoux, 1832.
Bordeux, 1878.
Borgnet, 1828.
Bos, 1848.
Bosseux, 1855.
Boucher, 1815.
Bouchette, 1813.
Bouchot, 1838.
Boucley, 1810.
Bougot, 1861.
Bouillet, 1816.
Bouillier, 1834.
Boulanger, 1856.
Boulant, 1855.
Boulian, 1831.
Bouquet, 1839.
Bourdillat, 1888.
Bourel, 1864.
Bourgeois, 1833.
Bourgeois, 1840.
Bourget, 1841.

Bournique, 1877.
Bourzac, 1830.
Boutan, 1846.
Botuet de Monvel, 1841.
Boyer, 1819,
Brach, 1849.
Braive, 1816.
Braive, 1827.
Brissant, 1843.
Brézard, 1869.
Brion, 1843.
Briot, 1838.
Brissaud, 1842.
Broye, 1848.
Brun, 1850.
Brunet, 1826.
Brunhes, 1856.
Burat, 1850.
Burdeau, 1870.
Bussod, 1879.

Cagnart, 1827.
Cailly, 1859.
Cambier, 1848.
Cambronne, 1893
Capin, 1869.
Cappelle, 1829.
Caresme, 1820.
Caro, 1845.
Caron, 1845.
Carreau, 1861.
Carrau, 1862.
Carré, 1838.
Cartelier, 1832.
Casanova, 1869.
Caublot, 1844.
Cave, 1853.
Cayx, 1812.
Cazalis, 1813.
Chalamet, 1842.
Challemel-Lacour, 1846.
Chambert, 1889.
Chambon, 1841.
Champanhet, 1811.
Chappuis, 1842.
Charbonnier, 1879.
Charma, 1820.
Charnoz, 1833.
Charpentier, 1828.
Charpentier, 1845.
Chassang, 1846.
Chanlaire, 1815.
Chavanne (P), 1897.
Chédorge, 1889.
Chenon, 1818.
Chéruel, 1828.
Chervet, 1853.
Chevalier, 1885.
Chevillet, 1843.
Chevriaux, 1834.
Choffel, 1829.
Chon, 1832.
Christian, 1813.
Clavel, 1837.
Clauzel, 1896.
Clerc, 1868.
Clermont, 1831.
Colincamp, 1840.
Collet, 1829.
Collet, 1859.
Colomb, 1853.
Commeau, 1816.
Constantin, 1882.
Corbin, 1818.
Corneille, 1813.
Corrard, 1841.
Cotelle, 1813.
Couat, 1866.
Courbaud, 1853.
Cournuéjouls, 1841.
Courcelles, 1854.
Courcière, 1847.
Cournot, 1821.
Cournot, 1838.
Courtehoux, 1882.
Courtois, 1834.
Cousin, 1810.
Couvreur, 1853.
Couvreur, 1890.
Cretin, 1876.
Croiset, 1832.
Crosson, 1840.
Cucheval-Clarigny, 1840.
Cucuel, 1880.

Daguin, 1835.
Dalimier, 1855.
Dameron, 1814.
Dameron, 1854.
Damien, 1837.
Dansin, 1846.
Danton, 1832.
Danguy, 1837.
Daulne, 1810.
Dautel, 1845.
Davau, 1840.
David, 1830.
David, 1838.
David, 1898.
David-Sauvageot, 1878.
Debaize, 1854.
De Batz, 1863.
De Bénazé, 1851.
Debray, 1847.
Debs, 1834.
Decroix, 1811.
De Calonne, 1812.
De Faucompret, 1853.
Defrenne, 1815.
Deguin, 1828.
Delassasseigne, 1829.
Dehèque, 1813.
De Kerhor, 1841.
Delacroix, 1847.
Delafosse, 1813.
Delaître, 1817.
Delatour, 1836.
Delcasso, 1815.
Delbos, 1842.
De Lens, 1828.
Delépine, 1845.
Delestrée, 1858.
Delhomme, 1819.
Delignac, 1810.
Deloche, 1826.
Delondre, 1845.
Delorme, 1819.
Delouche, 1839.
Delzons, 1836.
De Pontavice, 1838.
De Neufforge, 1820.
Denis, 1835.
Denis, 1864.
Desdouits, 1855.
Desmichels, 1812.
Dermiane, 1853.
Derveau, 1816.
Desains, 1831.
Desains, 1835.
Desboves, 1839.
Deshors, 1877.
Deslais, 1846.
Desléonet, 1852.
Despois, 1838.
Desprez, 1848.
De Suckau, 1848.
De Tastes, 1840.
Devès, 1811.
Deville, 1854.
Didier, 1839.
Didon, 1864.
Diguet, 1845.
Douliot, 1879.

Drion, 1847.
Dubois, 1812.
Dubois, 1813.
Dubois, 1818.
Dubois, 1839.
Dubois (E), 1865
Dubus-Champville, 1811.
Dubus, 1829.
Dubus, 1860.
Duchesne, 1843.
Duclos, 1832.
Ducros, 1847.
Du Coudray La Blanchère, 1874.
Du Coudré, 1848.
Duhaut, 1857.
Dumaige, 1827.
Dumas, 1849.
Dumas, 1859.
Duméril, 1843.
Dumont, 1861.
Dunan, 1877.
Dunoyer, 1816.
Dupain, 1848.
Duperray, 1892.
Dupond, 1842.
Duponnois, 1843.
Dupont, 1860.
Dupont, 1872.
Dupré, 1844.
Dupré, 1849.
Dupuy, 1855.
Durand, 1831.
Duruy, 1830.
Duruy, 1863.
Dussouy, 1840.
Dutasta, 1863.
Dutert, 1852.
Dutrey, 1811.

Elliot, 1866.
Escot, 1896.
Esparcel, 1865.
Eudes, 1836.

Fabre, 1879.
Fargeaud, 1811.
Fargues de Taschereau 1846.
Faucon, 1810.
Faurie, 1832.
Fernique, 1873.
Ferri, 1847.
Feugère, 1855.
Feugère, 1863.
Feuillatre, 1835.
Feuvrier, 1847.
Fèvre, 1837.
Fillias, 1847.
Flamanville, 1816.
Fleury, 1831.
Fochier, 1868.
Fochier, 1870.
Foncin, 1828.
Fontanier, 1815.
Fontès, 1843.
Forget, 1813.
Forneron, 1818.
Forthomme, 1843.
Fougère, 1834.
Fournet, 1849.
Fournier, 1882.
Fraissinhes, 1857.
Françoise, 1859.
Fuihrer, 1850.
Fustel de Coulanges, 1850.

Gaillard, 1810.
Gaillardin, 1828.
Gandar, 1844.
Garcet, 1834.
Gardillion, 1877.
Garlin-Soulandre, 1846.
Garnier, 1841.
Garsonnet, 1836.
Gauchard, 1897.
Gaucher, 1849.
Gauthiez, 1849.
Gautier, 1849.
Gébelin, 1868.
Geffroy, 1840.
Geley, 1864.
Gérard, 1858.
Geraulx, 1869.
Gerbe, 1865.
Germain, 1830.
Germain, 1889.
Gerusez, 1819.
Gibol, 1858.
Gibon, 1816.
Gillette, 1817.
Gindre de Mancy, 1852.
Ginovez, 1868.
Girard, 1840.
Girard, 1844.
Girardin, 1852.
Girault, 1837.
Gisclard, 1834.
Glachant, 1845.
Gotteland, 1880.
Gottschalk, 1858.
Gouabin de Lefuvril, 1841.
Goumy, 1852.
Gourier, 1876.
Goussard, 1872.
Grangeneux, 1813.
Grégoire, 1838.
Griess, 1880.
Grout, 1830.
Grousset, 1879.
Guérard, 1828.
Guerby, 1857.
Guérin, 1840.
Guerrier, 1858.
Guibillon, 1847.
Guibout, 1850..
Guichemerre, 1814.
Guichemerre, 1840.
Guignault, 1811.
Guillard, 1813.
Guillaume, 1810.
Guillaume, 1877.
Guillemin, 1834.
Guiraudet, 1847.
Guiselin, 1836.
Gusse, 1863.
Gutzwiller, 1892.

Hachette, 1819.
Hamard, 1834.
Hamel, 1829.
Hanriot, 1837.
Harant, 1846.
Hauser, 1833.
Havet, 1832.
Hébert, 1833.
Heinrich, 1848.
Helleu, 1843.
Hémardinquer, 1842.
Henne, 1834.
Herbette, 1827.
Hermann, 1891.
Hervé, 1854.
Hignard, 1838.
Hinstin, 1853.
Hommay, 1879.
Horion, 1850.
Houdemont, 1834.
Houël, 1843.
Huguenin, 1829.
Hugueny, 1836.
Humbert, 1842.
Humbert, 1852.
Humblot, 1847.

Isambert, 1856.

Jacques, 1832.
Jaillet, 1869.
Jamet, 1854.
Jamin, 1838.
Janet, 1841.
Jannet, 1814.
Jannin, 1836.
Jeannel, 1858.
Jeannin, 1867.
Joguet, 1833.
Joly, 1867.
Jouen, 1816.
Jourdain, 1826.

Kalb, 1870.
Klippfel, 1851.
Kuntzmann, 1875.

Labbé, 1853.
Labresson, 1837.
Lacroix, 1836.
Ladevi-Roche, 1818.
Ladrey, 1844.
Lafuge, 1837.
Laisné, 1819.
Lagier, 1864.
Lagneau, 1872.
Lalande, 1835.
Lallemand, 1836.
Lallemant, 1838.
Lallier, 1865.
Lamy, 1842.
Lamm, 1848.
Lange, 1883.
Lanzi, 1843.
Laquerbe, 1811.
Lardé, 1892.
Largé, 1812.
Laroque, 1831.
Laurent, 1829.
Lebard, 1876.
Lebègue, 1831.
Lebègue, 1864.
Leboucher, 1833.
Le Brun, 1867.
Lecène, 1868.
Lechat, 1843.
Lechat, 1846.
Lechevalier, 1832.
Leclerc, 1839.
Lecœur, 1848.
Lecomte, 1815.
Lecomte, 1850.
Lecrocq, 1839.
Lefèvre, 1826.
Lefèvre, 1854.
Leflocq, 1851.
Legal, 1831.
Léger, 1849.
Lemaire, 1873.
Lemarchand, 1814.
Lemoine, 1844.
Lemonnier, 1840.
Lerebours, 1811.
Le Renard, 1854.
Leroux, 1857.
Leroy, 1839.
Letaillandier, 1835.
Létondot, 1880.
Lévistal, 1856.
Lévy, 1813.
Leyritz, 1842.
Libert, 1848.
Liégeois, 1881.
Lissajous, 1841.
Lodin de Lalaire, 1816.
Loir, 1837.
Loiret, 1862.
Lomon, 1845.
Lorenti, 1837.
Lorquet, 1833.
Lory, 1840.
Lucas, 1847.
Lucas, 1861.
Lusson, 1864.

Maas, 1812.
Macari, 1836.
Macé de Lépinay, 1834.
Maggiolo, 1862.
Magnier, 1810.
Magy, 1843.
Maignien, 1810.
Maillet, 1857.
Maillot, 1860.
Mallet, 1826.
Mamet, 1864.
Manchon, 1881.
Marchal, 1856.
Marchand, 1821.
Marchand, 1846.
Marcou, 1865.
Maréchal, 1835.
Maréchal, 1845.
Maréchal, 1852.
Mareschal, 1813.
Maridort, 1846.
Marié Davy, 1840.
Marot, 1849.
Marpon, 1842.
Marquet, 1858.
Marseille, 1887.
Martha, 1840.
Martin, 1812.
Martin, 1830.
Martin (L.), 1831.
Martin (T.-H.), 1831.
Martin, 1840.
Martin, 1879.
Martinand, 1839.
Materne, 1832.
Maucourt, 1838.
Mauduit, 1848.
Maurat, 1848.
Maze, 1859.
Ménétrel, 1832.
Merget, 1840.
Merlet, 1848.
Mermet, 1828.
Mery, 1838.
Meusy, 1811.
Mézières, 1811.
Michel, 1814.
Michel, 1865.
Mille, 1886.
Mingasson, 1878.
Moncourt, 1842.
Mondot, 1834.
Monginot, 1856.
Monin, 1829.
Monin, 1850.
Monnier, 1840.
Monniot, 1863.
Morand, 1840.
Moreau de Champlieu, 1813.
Morel, 1833.
Morel, 1827.
Morin, 1833.
Morizot, 1856.
Morot, 1842.
Morren, 1827.
Mouillard, 1828.
Mourgues, 1839.
Mourier, 1827.
Mouton, 1869.
Moy, 1857.
Munier, 1831.
Munier, 1851.

Neyreneuf, 1861.
Nicolas, 1828.

Nicolas, 1837.
Nicolas, 1852.
Nimier, 1845.
Noël, 1837.
Noiret, 1883.
Nomy, 1852.

Offret, 1850.
Ohmer, 1845.
Olivaint, 1836.
Ollé-Laprune, 1858.
Ordinaire, 1848.
Ouvré, 1842.
Ozanneaux, 1812.

Paris, 1891.
Pariset, 1813.
Pasteur, 1843.
Patin, 1811.
Patry, 1859.
Paulin, 1810.
Péclet, 1812.
Pécout, 1846.
Pellerin, 1862.
Pellissier, 1839.
Perdrix, 1817.
Pérennès, 1819.
Périgot, 1850.
Pernelle, 1840.
Perraud, 1852.
Perret, 1853.
Perrinot, 1840.
Person, 1863.
Petit, 1828.
Petit, 1893.
Petitbon, 1828.
Petitjean, 1837.
Peyrot, 1836.
Picart, 1850.
Pichard, 1830.
Picquet, 1834.
Pierron, 1834.
Pigeonneau, 1853.
Pinard, 1856.
Pinaud, 1828.
Pitard, 1836.
Plagniol de Mascony, 1815.
Planes, 1846.
Poinsignon, 1837.
Poirson, 1812.
Pompon, 1827.
Pons, 1820.
Ponsot, 1849.
Pontarlier, 1831.
Pontet, 1840.
Pottier, 1817.
Pouillet, 1811.
Prévost-Paradol, 1849.
Privat-Deschanel, 1841.
Provotelle, 1869.
Prudhon, 1861.
Puiseux, 1834.
Puiseux, 1837.

Quéquet, 1837.
Quet, 1830.
Quillet, 1834.
Quicherat, 1819.

Rabasté, 1848.
Ragon, 1813.
Rattier, 1811.
Raulin, 1857.
Ravaud, 1817.
Rayet, 1866.
Raynal, 1851.
Réaume, 1846.
Régis, 1883.
Renard, 1847.
Renouard, 1812.
Revel, 1814.
Révillout, 1839,
Révol, 1834.
Reymond, 1860.
Reynald, 1849.
Ribout, 1818.
Ricard, 1846.
Ricart, 1828.
Richard, 1862.
Rieder, 1848.
Riemann, 1870.
Rigault, 1841.
Risler, 1861.
Rinn, 1816.
Rinn, 1844.
Riquier, 1841.
Rivalz, 1867.
Robert, 1864.
Robiou, 1840.
Roger, 1847.
Roger, 1890.
Rollier, 1834.
Romilly, 1846.
Rosey, 1832.
Rouard, 1867,
Rouen, 1883.
Rougeron, 1811.
Roustan, 1820.
Rouvray, 1836.
Roux, 1826.
Roux, 1829.
Roux, 1838.
Roux, 1869.
Ruel, 1867.
Ruelle, 1844.

Sabattier, 1814.
Salanson, 1812.
Salomon, 1845.
Saisset, 1833.
Sarcey, 1848.
Saucié, 1839.
Saulnier, 1841.
Savary, 1881.
Sayous, 1860.
Schmit, 1833.
Seigneret, 1862.
Serret, 1849.
Sherer, 1860.
Sibuet, 1890.
Simon, 1845.
Sirguey, 1831.
Sirguey, 1846.
Solier, 1845.
Sollier, 1885.
Sonnet, 1819.
Sonrel, 1859.
Sornin, 1841.
Souillart, 1851.
Soulacroix, 1810.
Soulas, 1840.
Soulez, 1816.
Stievenard, 1818.
Stouff, 1851.
Suisse (Jules-Simon), 1833.
Suchet, 1839.

Taine, 1848.
Talbert, 1838.
Taratte, 1855.
Tartinville, 1868.
Taulier, 1834.
Texte, 1839.
Terquem, 1849.
Thenon, 1851.
Théry, 1816.
Thierry, 1811.
Thionville, 1841.
Thirion, 1845.
Thouron, 1812.
Thuillier, 1877.
Thurot, 1841.
Thiercelin, 1827.

Tisserand, 1863.
Tombeck, 1848.
Toussaint, 1837.
Toussaint, 1841.
Tranchau, 1839.
Trebuchet, 1839.
Tréhand, 1849.
Tremblay, 1843.
Troille, 1887.
Tronsens, 1861.
Trouessart, 1832.

Vacherot, 1827.
Vacquant, 1849.
Vagnair, 1853.
Valade, 1848.
Valadier, 1843.
Valatour, 1854.
Valette, 1887.
Vallier, 1875.
Valson, 1854.
Van den Berg, 1864.
Vannier, 1838.
Vârgolici, 1867.
Vasnier, 1834.
Vendryès, 1829.
Ventéjol, 1842.
Verdet, 1842.
Verdot, 1826.
Vernadé, 1813.
Veron, 1846.
Veron-Vernier, 1817.
Veyries, 1878.
Viant, 1848.
Viard, 1842.
Vieille, 1833.
Viguier, 1811.
Villetard, 1849.
Villevaleix, 1811.
Vincent, 1816.
Vincent, 1841.
Vincent, 1842.
Vincent, 1874.
Viollette, 1846.
Vivier, 1859.

Waille, 1839.
Wartel, 1830.
Wartel, 1886.
Wasserzug, 1882.
Weill, 1850.
Wiesener, 1835.
Wilhelm, 1886.
Wissemans, 1844.
Wœstyn, 1845.

Yanoski, 1833.
Yung, 1847.

Zeller, 1868.
Zevort, 1836.
Ziegel, 1856.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'Administration se trouve composé de la manière suivante, pour l'année 1900 :

Administrateurs honoraires.

Promotions.

1831. MM. H. WALLON, C. ✻, quai Conti, 25.
1844. GIRARD (Jules), O. ✻, rond-point Bugeaud, 5.
1858. PH. VAN TIEGHEM, O. ✻, rue Vauquelin, n° 21.
1861. DARBOUX, O. ✻, rue Gay-Lussac, 36.
1865. LANTOINE, ✻, rue de Constantinople, 31.

MM.

1843. BOISSIER, G. O. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École Normale, *président*, quai Conti, 23 ; élu en 1898.

1873. APPELL, O. ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, *vice-président*, rue de Noailles, 23, à Saint-Germain-en-Laye ; élu en 1898.

1855. GERNEZ, ✻, maître de conférences à l'École Normale, *secrétaire*, rue Saint-Sulpice, 18 ; élu en 1899.

1869. DUPUY (Ernest), ✻ inspecteur général de l'enseignement secondaire, *vice-secrétaire*, avenue de Montsouris, 2 ; élu en 1900.

1877. BRÉTON, ✻, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier ;* élu en 1899.

1852. PERROT, C. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École Normale, professeur à la Sorbonne, élu en 1899.

1859. E. DUCLAUX, C. ✻, membre de l'Académie des Sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, rue de Fleurus, 35 *bis* ; élu en 1900.

MM.

1863. VIDAL DE LA BLACHE, ✻, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6; élu en 1900.

1866. TANNERY, ✻, sous-directeur et maître de conférences à l'École Normale ; élu en 1898.

1867. HUMBERT (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207 ; élu en 1899.

1869. CHANTAVOINE, ✻, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue du Val-de-Grâce, 9, élu en 1898.

1874. PICARD (Emile), ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, rue Soufflot, 13, élu en 1899.

1876. DUPUY (Paul), ✻, surveillant général à l'École Normale, élu en 1900.

1878. JAURÈS, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, en congé, ancien député, avenue du Chalet, 7, Passy; élu en 1899 (pour deux ans).

1885. BOURLET, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22; élu en 1900.

LISTE DES CORRESPONDANTS

Le Conseil d'administration a réglé ainsi qu'il suit la liste des correspondants et les circonscriptions qui leur sont affectées :

Départements.	Correspondants.
AIN	M. N..., au lycée de Bourg.
AISNE	M. N..., au lycée de Laon.
ALLIER	M. *Castaigne*, proviseur du lycée de Moulins.
ALPES-MARITIMES	M. *Ollivier* proviseur du lycée de Nice.
ARDÈCHE	M. N..., au lycée de Tournon.
ARDENNES	M. N..., au lycée de Charleville.
AUBE	M. *Rémond*, inspect. d'académie à Troyes.
AUDE	M. *Sabatier*, professeur de physique au lycée de Carcassonne.
AVEYRON, LOZÈRE	M. à Rodez.
BASSES-ALPES, BOUCHES-DU-RHÔNE	M. *Delibes*, professeur honoraire d'histoire du lycée de Marseille. M. *Blondel*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix.
BASSES-PYRÉNÉES	M. *Vanvineq*, professeur de rhétorique au lycée de Pau.
CALVADOS	M. *Houllevigue*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.
CANTAL	M. *Bessières*, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.
CHARENTE	M. N...,au lycée d'Angoulême.

Départements.	Correspondants.
CHARENTE-INFÉRIEURE..	M. N..., au lycée de la Rochelle.
CHER, CREUSE.....	M. N..., à Bourges.
CORRÈZE.....	M. *Oudot*, professeur de mathématiques au lycée de Tulle.
CORSE.....	M. N...
CÔTE-D'OR.....	M. *Recoura*, doyen de la Faculté des sciences de Dijon, rue Pelletier de Chambure, 12.
CÔTES-DU-NORD.....	M. *Chrétien*, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.
DEUX-SÈVRES.....	M. *Raingeard*, professeur honoraire de physique du lycée de Niort.
DORDOGNE.....	M. *Valot*, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux.
DOUBS.....	M. *Colsenet*, doyen de la Faculté des lettres de Besançon.
EURE.....	M. N...,
EURE-ET-LOIR.....	M. *D'Aladern*, professeur de physique au lycée de Chartres.
FINISTÈRE.....	M. *Lesgourgues*, professeur de mathématiques au lycée de Brest. M. *Dupouy*, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.
GARD.....	M. *Darboux*, proviseur du lycée de Nîmes.
GERS.....	M. N...
GIRONDE.....	M. *Brunel*, doyen et prof. de mathémat. à la Faculté des sciences de Bordeaux. M. *Verdier*, proviseur du lycée de Bordeaux.
HAUTE-GARONNE, ARIÈGE	M. *Baillaud*, doyen hon. de la Faculté des sciences, directeur de l'Observatoire de Toulouse.
HAUTE-LOIRE.....	M. N..., au Puy.
HAUTE-MARNE.....	M. N..., à Chaumont.
HAUTES-PYRÉNÉES.....	M. N..., du lycée de Tarbes.

Départements.	Correspondants.
HAUTE-SAÔNE.....	M. *Stouff*, professeur honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul.
HAUTE-SAVOIE ET SAVOIE	M. *Revoil*, prof. au lycée de Chambéry.
HAUTE-VIENNE.....	M. *Berger*, professeur de rhétorique au lycée de Limoges, av. Saint-Eloi.
HÉRAULT, PYRÉNÉES-ORIENTALES.....	M. *Bronville*, proviseur honor. du lycée, à Montpellier.
ILLE-ET-VILAINE.....	M. *Lechartier*, doyen et prof. de chimie à la Faculté des sciences de Rennes. M. *Hébert*, professeur honoraire de physique du lycée à Rennes.
INDRE.....	M. lycée de Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE.....	M. *Picard*, professeur de mathématiques au lycée de Tours.
ISÈRE, HAUTES-ALPES, DRÔME.....	M. *Sentis*, professeur de physique au lycée de Grenoble.
JURA.....	M. *Guillon*, professeur honoraire à Lons-le-Saunier.
LANDES.....	M. *Mathé*, professeur de mathématiques au lycée de Mont-de-Marsan.
LOIRE.....	M. *Bernard*, inspecteur d'Académie à Saint-Etienne.
LOIRET.....	M. *Gallouedec*, professeur d'histoire au lycée d'Orléans.
LOIR-ET-CHER.....	M. *Nouël*, professeur honoraire de physique du lycée, à Vendôme.
LOIRE-INFÉRIEURE.....	M. *Lefèvre*, professeur de physique au lycée de Nantes.
LOT.....	M. N..., au lycée de Cahors.
LOT-ET-GARONNE.....	M. *Bordes*, professeur de seconde au lycée d'Agen.
MAINE-ET-LOIRE.....	M. au lycée d'Angers.
MANCHE.....	M. *Frémiot*, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.

Départements.	Correspondants.
MARNE	M. *Cornet*, inspecteur d'académie à Châlons. M. *Barbelenet*, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
MAYENNE	M. *Sinoir*, professeur de rhétorique au lycée de Laval.
MEURTHE-ET-MOSELLE, VOSGES	M. *Le Monnier*, professeur de botanique à la Faculté des sciences de Nancy.
MEUSE	M. *Marchal*, professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.
NIÈVRE	M. *Bouvet*, professeur de mathématiques au lycée de Nevers.
NORD	M. *Damien*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. M. *Dupont*, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille. M. *Lefebvre* (Jules), professeur de mathématiques au lycée de Lille. M. *Martin*, professeur de philosophie au lycée de Douai.
OISE	M. *Huriez*, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais.
ORNE	M. *Gomond*, professeur honoraire de seconde du lycée, à Alençon.
PUY-DE-DÔME, CANTAL	M. chargé de cours à la Faculté des lettres de Clermont.
RHÔNE	M. *Fontaine*, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. M. *Offret*, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences. M. *Deis*, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
SARTHE	M. professeur au lycée du Mans. M. *Martinet*, professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
SEINE-INFÉRIEURE	M. *Lecaplain*, professeur de physique au lycée de Rouen. M. *Rousseau*, professeur de physique au lycée du Havre.

Départements.	Correspondants.
SEINE-ET-OISE.....	M. *Sarradin*, professeur honoraire de seconde au lycée de Versailles.
SEINE, SEINE-ET-MARNE.	MM. les membres du Conseil d'administration, et en outre : M. *Perrot*, directeur de l'École Normale. M. *Humbert*, professeur de quatrième au lycée Condorcet. M. *Suerus*, censeur des études du lycée Saint-Louis. M. *Gazeau*, proviseur du lycée Louis-le-Grand. M. *Jodin*, professeur de cinquième au lycée Montaigne. M. *Lehugeur*, professeur d'histoire au lycée Henri IV. M. *Dhombres*, proviseur du lycée Charlemagne. M. *Brelet*, professeur de quatrième au lycée Janson. M. *Dietz*, prof. de rhétorique au lycée Buffon. M. *Boncenne*, professeur de mathématiques au lycée Voltaire. M. *Desjardins*, professeur de rhétorique au lycée Michelet. M. *Staub*, proviseur du lycée Lakanal. M. *Barau*, professeur de philosophie au lycée Carnot. M. *De Campou*, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin. M. *Godard*, agrégé, docteur, professeur de physique au collège de Sainte-Barbe. M. *Laurent*, professeur de quatrième au collège Stanislas. M. *Haudié*, professeur de littérature au collège Chaptal. M. *Wolf*, astronome honoraire de l'Observatoire. M. *Mascart*, professeur de physique au Collège de France. M. *Sirven*, professeur de rhétorique à l'École Alsacienne.

Départements.	Correspondants.
Somme	M. N..., professeur de physique au lycée d'Amiens.
Tarn	M. N..., au lycée d'Albi.
Tarn-et-Garonne	M. N..., au lycée de Montauban.
Var	M. *Amigues*, proviseur du lycée de Toulon.
Vaucluse	M. N..., à Avignon.
Vendée	M. N..., à la Roche-sur-Yon.
Vienne	M. *Durrande*, doyen de la Faculté des sciences de Poitiers.
Yonne	M. *Beaulavon*, professeur de philosophie au lycée de Sens.
Algérie	M. *Jeanmaire*, recteur de l'Académie d'Alger. M. *Daux*, proviseur du lycée d'Oran.
Luxembourg	M. *Zahn*, directeur à l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.
Rome	M. , à l'École française.
Athènes	M. *Homolle*, directeur de l'École française d'Athènes.
Tunis	M. *Versini*, inspecteur d'Académie.

La correspondance doit être adressée à M. D. Gernez, secrétaire de l'Association, rue Saint-Sulpice, 18.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des Correspondants, à M. Guillaume Bréton, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 3 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

STATUTS [1]

ART. 1er. L'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale* a pour objet de venir en aide, au moyen d'une Caisse de secours, à ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin d'assistance.

ART. 2. Sont admis à participer aux secours les Sociétaires, leurs veuves et leurs enfants.

Par exception, et sur la demande d'un Sociétaire, des secours pourront être accordés à d'autres membres de la famille, ou même à des personnes étrangères qui seraient considérées comme ayant tenu lieu de parents à un Sociétaire.

ART. 3. Les Sociétaires versent une cotisation annuelle dont le minimum est fixé à *dix francs*. Cette cotisation sera exigible dans les six premiers mois de l'année courante (2).

Les Sociétaires qui auront négligé de payer leur cotisation annuelle seront considérés comme démissionnaires, après deux ans de retard s'ils habitent le territoire continental de la France, après trois ans s'ils résident hors de France. Ils perdront leurs droits aux secours de l'Association.

ART. 4. La Caisse sera administrée par un Conseil composé de quinze anciens élèves, élus à la pluralité des suffrages dans la Réunion générale qui aura lieu chaque année, le second dimanche de janvier ; les membres non présents à Paris à l'époque de la Réunion générale pourront voter par correspondance.

Les administrateurs choisiront parmi eux un président, un vice-président, un secrétaire, un vice-secrétaire et un trésorier.

Ils pourront s'adjoindre des administrateurs honoraires, dont le

(1) Statuts approuvés par le Conseil d'État et annexés au décret du 27 décembre 1877 qui reconnaît l'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale supérieure* comme établissement d'utilité publique.

(2) Sur une proposition du Président faite en Assemblée d'après l'avis du Conseil d'Administration, le minimum de la cotisation a été porté à *12 francs*, d'un consentement général à partir de 1879. Voir les allocutions du Président de 1879 et de 1880.

nombre ne devra pas dépasser cinq, et qui seront choisis parmi les membres de l'Association appelés trois fois par l'élection dans le sein du Conseil. Les administrateurs honoraires auront voix délibérative.

ART. 5. Le Conseil d'administration sera renouvelé annuellement par tiers : le sort décidera des deux premiers tiers sortants.

Les membres sortants pourront être réélus.

ART. 6. La présence de sept membres électifs sera nécessaire pour que les délibérations du Conseil soient valables.

ART. 7. Le président représentera l'Association en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 8. Toute demande de secours devra être faite et motivée par écrit et adressée au secrétaire qui en saisira le Conseil dans le plus bref délai.

ART. 9. Le trésorier sera chargé des fonds, dont il ne pourra disposer qu'en vertu d'une délibération du Conseil et sur un mandat signé du président et du secrétaire.

Les excédents de recettes disponibles seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de Chemins de fer français émises par des Compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 10. Chaque année, le trésorier rédigera un compte détaillé des recettes et dépenses qui sera soumis à l'approbation du Conseil. Il sera fait un rapport à l'Assemblée générale, sans que toutefois les noms des personnes secourues soient mentionnés.

ART. 11. Les ressources de la Société se composent : du produit des cotisations, des revenus de biens de toute nature, du produit des dons et legs régulièrement autorisés.

Les délibérations relatives à des acquisitions, aliénations, ou échanges d'immeubles, ou à l'acceptation des dons et legs seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 12. L'Association arrêtera un règlement intérieur qui sera soumis à l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

ART. 13. Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale, prise à la majorité des trois quarts des votes exprimés, et approuvée par le Gouvernement.

Les membres absents pourront voter par correspondance.

ART. 14 ET DERNIER. La dissolution de l'Association, si elle est demandée par un ou plusieurs de ses membres, ne pourra être prononcée que suivant les formes prescrites par l'article précédent.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son actif feront l'objet d'une délibération de l'Assemblée générale qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ARRÊTÉ CONFORMÉMENT A L'ARTICLE 12 DES STATUTS ET APPROUVÉ PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ART. 1er. Le Conseil d'administration, dans l'application de l'art. 8 des statuts, ne vote de secours que pour une année. Il ne renouvellera un secours que sur une demande présentée dans la même forme que la première.

ART. 2. Le Conseil déterminera, chaque année, d'après l'état de la caisse, le chiffre maximum des secours qui pourront être accordés.

ART. 3. Le Conseil établira, à la fin de chaque année, la liste des membres que l'Association aura perdus. Il fera imprimer les notices nécrologiques écrites en mémoire de ces morts par les membres de l'Association.

ART. 4. Le Conseil se tiendra en communication avec les membres de l'Association par des Correspondants qu'il désignera. Il sera nommé un correspondant au moins par Académie.

ART. 5. Le Secrétaire (art. 4 des Statuts) sera chargé de la correspondance, du dépôt des papiers et registres, de la rédaction des délibérations ; il surveillera l'impression des pièces qui seront publiées et particulièrement d'un compte rendu annuel où sera inséré le Rapport du Trésorier prévu par l'art. 10 des statuts.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Allocution du Président	1
Liste des membres décédés	4
Notices par ordre de promotion	5
Compte rendu des recettes et des dépenses	147
Situation de la caisse	152
Résultat des élections	153
Liste des donateurs de l'Association	155
Liste des membres souscripteurs perpétuels	160
Liste des membres de l'Association par ordre de promotion	173
Liste des membres par ordre alphabétique	181
Liste par ordre de promotion des membres décédés	231
Liste par ordre alphabétique des membres décédés	265
Composition du Conseil d'administration	271
Liste des correspondants	273
Statuts	279

VERSAILLES, CERF, IMPRIMEUR, RUE DUPLESSIS, 59.

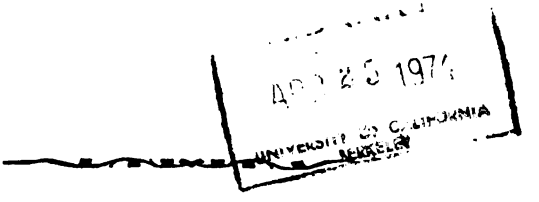
1901 (13 JANVIER)

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE


APR 25 1974
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
BERKELEY

PARIS.

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—

1901

AVIS

Messieurs les correspondants sont instamment priés de fournir les renseignements suffisants pour que l'on puisse suivre les souscripteurs dans leurs changements de résidence. Beaucoup portent le même nom, et il en résulte de regrettables méprises. Ces méprises ne pourraient avoir lieu : 1° si, à côté du nom de chaque souscripteur, était inscrite la date de sa promotion; 2° si, lorsqu'un souscripteur ne figure pas sur la liste précédente, on indiquait qu'il est nouveau, ou bien si l'on indiquait le lieu de son ancienne résidence; 3° enfin, si l'on désignait la nouvelle résidence des souscripteurs portés sur la liste précédente et non compris dans la nouvelle.

La correspondance doit être adressée à M. D. GERNEZ, secrétaire de l'Association, rue Saint-Sulpice, 18.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des correspondants, à M. Guillaume BRÉTON, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 5 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

Nous croyons utile de prévenir nos camarades Normaliens qu'il reste encore un certain nombre d'exemplaires du volume *Le Centenaire de l'École Normale*, in-4° de 700 pages, orné de 25 portraits, gravures et planches.

Ils peuvent toujours se procurer ce volume au prix net de 15 francs, prix spécial pour les anciens élèves de l'École, à la librairie Hachette et Cie.

Le prix pour le public est de 25 francs, prix fort.

Cet ouvrage convient aux distributions de prix et aux bibliothèques des lycées.

ASSOCIATION

DES

ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

FONDÉE LE 1er JANVIER 1846

Reconnue comme établissement d'utilité publique le 27 décembre 1877.

54e RÉUNION GÉNÉRALE ANNUELLE

(13 *janvier* 1904)

Cette réunion a lieu à l'École Normale, dans la salle des Actes, sous la présidence de M. Boissier, président du Conseil d'administration.

Quatre-vingt-dix membres sont présents.

A une heure un quart, la séance est ouverte. M. le Président prononce l'allocution suivante :

MES CHERS CAMARADES,

Si notre Association n'était qu'une société de secours mutuels comme tant d'autres, il me suffirait de dire, pour résumer son histoire pendant cette année, que nous avons secouru 61 personnes, isolées ou chargées de famille, et distribué 19,500 fr. c'est-à-dire 2,350 fr. de plus que l'an dernier. J'y devrais ajouter la mention de ceux dont la générosité nous aide à supporter une tâche un peu lourde à des bourses un peu légères. Pour la plupart d'entr'eux, je pourrais presque me dispenser de rappeler leurs noms : vous les savez par cœur. Ce sont les mêmes qui, tous les ans, nous apportent régulièrement leur offrande ; amis fidèles, que je ne sais plus en quels termes remercier : Mme Juglar, MM. Lamy, Roux, Gauthier-Villars, Troost, Hautefeuille, Henri Weil, Jules Girard, et ce normalien obstiné, qui nous écoute peut-être, et ne veut pas nous dire son nom. Joignons-y quelques amis du dehors, comme M. P. Sarchi ; et nos jeunes camarades, qui, sur les profits du bal qu'ils ont donné cette année, nous attribuent 3,500 fr. ; et le comité des *Annales Scientifiques* de l'École Normale, qui renouvelle le don que, depuis quelque temps, il a pris la bonne habitude de nous faire. Le 13 septembre dernier, j'ai reçu du Cardinal Perraud une lettre où il me disait : « Il y a cinquante ans aujourd'hui se terminait le concours d'où je sortis agrégé d'histoire. J'ai pensé qu'une bonne manière de célébrer ce souvenir d'un demi-siècle serait d'ajouter quelque

chose à ce que j'ai déjà versé à la caisse des secours de notre Association normalienne », et il m'a adressé 200 fr. Vous savez que c'est chez nous un pieux usage que ceux qui viennent d'éprouver quelque perte cruelle songent aussitôt à nos pauvres et se font une consolation de nous aider à les secourir. Mmes Suchet et Couve, MM. Lucien Lévy et Cambronne n'y ont pas manqué : ils nous ont envoyé leurs libéralités en mémoire des êtres chéris qu'ils regrettent et que nous regrettons avec eux. M. Hatzfeld, qui vient de nous être enlevé, après avoir eu cette fortune qu'ayant commencé tard l'œuvre qui conservera son nom, il est mort juste au moment où elle venait d'être achevée, ne nous a pas oubliés dans ses dernières dispositions. Par son testament, il nous lègue 2,000 francs. C'est ainsi que de la reconnaissance des uns, de la sympathie des autres, de nos joies et de nos douleurs, lentement, et comme pierre à pierre, s'accroît notre petite fortune, et voilà comment nous parvenons, malgré des charges toujours plus nombreuses, à soulager nos plus pressantes misères ; — ce qui est notre premier devoir.

Mais nous en avons un autre. Ceux qui ont fondé, il y a cinquante-cinq ans, notre Association n'ont pas entendu faire seulement une société de bienfaisance; ils voulaient qu'elle fût un centre autour duquel pût se grouper toute la famille normalienne, qu'elle permît à tous ceux qu'après trois ans d'études communes et d'intimités charmantes la vie disperse sur tous les chemins de se retrouver et de se reconnaître. C'est ce qui fait une obligation à votre président de vous rappeler ici tout ce qui nous est arrivé d'heureux ou de triste dans l'année.

Et d'abord, il doit donner un regret à ceux qui nous ont quittés. La liste, que vous allez entendre, en est, hélas! bien longue : elle contient 35 de nos camarades; et il faut encore que j'y ajoute un nom, qui ne pouvait pas s'y trouver, et qui doit pourtant y être, celui de M. Joseph Bertrand. Sans doute, il n'était pas sorti de de notre École, mais il lui appartient par l'enseignement qu'il y a donné, et encore plus par sa générosité inépuisable qui l'a fait si souvent le bienfaiteur de ceux dont il avait été le maître. Il nous a libéralement abandonné la pension à laquelle il avait droit comme membre de la Société de secours mutuels fondée par le baron Taylor, et pendant quatorze ans de suite cette pension a profité à d'anciens agrégés de mathématiques tombés dans la misère, ou à leur famille. M. Bertrand n'était pas de ces professeurs qui croient que leur tâche est achevée quand la classe est finie. Il se faisait l'ami de ses élèves, il les suivait dans leur carrière, les aidant lorsqu'il en était besoin, et prenant part à leurs succès, comme s'il les avait remportés lui-même. Il me parlait un jour, peu de semaines avant sa mort, d'Évariste Galois, ce savant de génie, qui fut tué en duel quand il sortait à peine de l'École Normale, et dont il a dit : « Le traité des sections coniques, composé par Pascal à l'âge de seize ans, n'égale pas les merveilleuses découvertes écloses avant dix-sept ans dans la jeune tête de Galois. » A ce propos, il me disait combien il avait été heureux de voir naître et grandir, dans notre École, toute une génération de mathématiciens qui promettent de l'illustrer. Je me souviens que ses yeux rayonnaient de joie quand il me citait les noms de Darboux, de Tisserand, d'Appell, de Picard, de Painlevé, et d'autres encore. En échange de cette affection qu'il nous a toujours témoignée, il ne comptait chez nous que des admirateurs et des amis; et, s'il ne nous est pas permis de mettre son nom sur nos listes, nous garderons pieusement son souvenir dans nos cœurs.

Comme à l'ordinaire, nos camarades ont été fort honorablement traités dans

ÉCOLE NORMALE

Mémorial de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Normale supérieure (1846-1876).

Ce volume contient une notice sur les origines de l'Association, les discours, rapports et notices lus dans les réunions générales annuelles ainsi que les notices consacrées aux membres décédés par leurs camarades.

Il contient le rapport de M. Jusse sur la conduite des élèves pendant l'année 1870-71 et se termine par la liste des promotions de l'École depuis sa fondation jusqu'en 1876.

Volume in-8° de 522 pages.

Il reste encore un petit nombre d'exemplaires que la librairie Léopold Cerf, 12, rue Sainte-Anne, Paris, livre aux membres de l'Association au prix spécial de . . . . . 4 fr.

L'ÉCOLE NORMALE

(1810-1883)

Notice historique par Paul Dupuy. — Liste des élèves par promotions. — Liste des principaux travaux publiés par les élèves : Philosophie. — Sciences historiques, — Critique et histoire littéraire. — Philologie. — Pédagogie. — Variétés. — Poésie, Théâtre, Roman. — Sciences mathématiques. — Sciences physiques et chimiques. — Sciences naturelles.

Un beau volume grand in-8° de 410 + VI pages.

Il reste un certain nombre d'exemplaires que la Librairie Léopold Cerf, 12, rue Sainte-Anne, Paris, livre aux membres de l'Association au prix spécial de . . . . . 6 fr.

Imp. Cerf.

les concours académiques. L'Académie Française a couronné MM. Ferdinand Brunot, Louis Clément, Waltz, Victor et Paul Glachant, Albert Dufourcq, et MM. Gabriel Aubray et Henri Desclais, dont les pseudonymes cachent des noms de normaliens. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les prix Fould et Delalande-Guérineau ont été attribués à MM. Émile Mâle et Edmond Courbaud ; la même Académie a accordé à M. Homo une subvention pour continuer ses travaux sur l'enceinte de Rome, et décerné le prix Jean Reynaud, de 10,000 fr., au *Dictionnaire général de la langue française*, dont le principal auteur est M. Hatzfeld ; enfin M. Wallerant et M. Joyau ont obtenu des récompenses à l'Académie des Sciencés et à celle des Sciences morales et politiques.

Nous avons gagné cinq sièges à l'Institut, ce qui, je le crois bien, ne nous était jamais arrivé. M. Faguet a été élu par l'Académie Française; MM. Brochard et Chuquet par l'Académie des Sciences morales. MM. Giard et Painlevé sont devenus membres de l'Académie des Sciences, et M. Duhem, correspondant. A la même Académie, M. Darboux a remplacé M. Bertrand comme secrétaire perpétuel. L'Académie des Inscriptions a fêté le cinquantenaire de M. Wallon, qui occupe chez elle le fauteuil de Quatremère de Quincy, fauteuil merveilleux, qui, depuis 1804, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, n'a eu que deux titulaires. Par sa noble vie, pleine d'œuvres utiles et de bons exemples, M. Wallon est l'honneur de tous les corps dont il fait partie. L'École Normale, à laquelle il appartient depuis 71 ans, est fière des hommages qu'il reçoit partout; elle s'associe aux paroles qu'a prononcées M. de Lasteyrie en lui remettant la médaille que ses confrères lui avaient décernée, et souhaite avec lui à son vénéré doyen « que de nombreux printemps s'ajoutent encore aux hivers dont il semble ignorer les rigueurs ».

Permettez-moi d'ajouter encore un mot. Je voudrais ne pas terminer ces quelques paroles sans répondre à des préoccupations dont, à ce moment, il est difficile de nous défendre. Le siècle dont nous sortons ne s'achève pas comme il a commencé. Il s'est ouvert dans la joie et dans l'espérance; il nous laisse, en finissant, assez tristes du présent et fort incertains de l'avenir. Dans cette inquiétude générale, à laquelle je crois bien que presque personne n'échappe, l'Université a des raisons particulières d'être inquiète. Elle a cette chance fâcheuse d'avoir à redouter à la fois la haine de ses adversaires et la bonne volonté de ses amis. Les uns voudraient bien la détruire pour la remplacer; les autres, à force de vouloir la guérir, risquent bien de la rendre tout à fait malade. Depuis quelque trente ans, on l'a tant réparée, sous prétexte de la rendre plus solide, qu'il n'y reste presque plus rien d'intact. Et voici qu'on y porte de nouveau la main ! Je comprends les alarmes que cette instabilité cause aux esprits sages. Cependant je me rassure, quand je songe au lieu où nous sommes et que je vois ceux qui m'entourent. Je me souviens qu'à propos du Collège de France, à qui François Ier avait choisi une élite de professeurs illustres, sans le pourvoir d'un édifice où ils pourraient enseigner, on disait : « Qu'importe ? il est bâti en hommes. » Pour l'enseignement, c'est l'essentiel, l'homme corrige les défauts des programmes. Un maître, quand il est bon, sait tirer parti des plans d'études les plus défectueux ; il trouve moyen, dans quelque milieu qu'on le parque, de communiquer sa flamme aux élèves. Il ne faut donc pas nous décourager. Tant qu'il sortira de cette maison, où je parle, des bons gens nourris des bonnes méthodes, animés de la passion d'apprendre et d'enseigner, amis de la science et de la vérité, j'espère bien, mes chers

camarades, que l'Université trouvera toujours assez de force pour résister aux attaques ouvertes ou cachées de ses rivaux et aux bouleversements périodiques que lui infligent d'imprudents amis.

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS EN 1900

MM. Bouchot (1835), professeur honoraire de seconde au lycée Louis-le-Grand.

Morey (1835), ancien élève de la section des lettres.

Lévêque (1838), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie grecque et latine au Collège de France, **S. P.**

Legentil (1839), professeur honoraire de seconde du lycée de Caen.

Boutan (1840), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, directeur honoraire de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique.

Frenet (1840), professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Lyon, **S. P.**

Lartail (1842), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille.

Hatzfeld (1843), professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, **S. P.**

Lévy (1843), agrégé de mathématiques, ancien professeur au collège Sainte-Barbe.

Brétignière (1844), inspecteur honoraire d'académie, ancien chef de bureau au ministère de l'instruction publique.

Molliard (1845), agrégé de grammaire, ancien préfet des études au collège Sainte-Barbe, **S. P.**

Donoux (1846), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Montpellier.

Vignon (1848), professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon.

Nouel (1850), professeur honoraire de physique du lycée de Vendôme.

Jarry (1851), recteur de l'académie de Rennes.

Dugit (1854), doyen honoraire et professeur de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres de Grenoble.

Poiré (1854), professeur honoraire de physique du lycée Condorcet.

Charpentier (1860), professeur honoraire de philosophie du lycée Louis-le-Grand.

Petit de Julleville (1860), professeur de littérature française du moyen âge à la Sorbonne.

Rebière (1861), professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr.

Amigues (1863), proviseur du lycée de Toulon, **S. P.**

De Campou (1863), professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin.

MM. LIGNIÈRES (1863), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand.

BERTHAULT (1864), ancien professeur de troisième au lycée Charlemagne, décédé en 1896.

BOURDEAU (1864), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.

WAHL (1873), inspecteur général honoraire de l'Instruction publique aux Colonies, professeur d'histoire au lycée Condorcet.

BAIZE (1875), professeur de quatrième au lycée Condorcet.

BRUNEL (1877), doyen et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux.

LEFEBVRE (1878), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille.

AIGNAN (1881), inspecteur d'académie à La Rochelle.

TEXTE (1883), professeur de littérature moderne comparée à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

COUVE (1887), maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy, **S. P.**

BEUDON (1890), professeur de mathématiques au lycée de Douai.

BLANCHET (1890), professeur d'histoire au lycée de Constantine.

VAUCHERET (1893), professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing.

NOTICES SUR LES MEMBRES DÉCÉDÉS

Promotion de 1835. — BOUCHOT, Félix, né à Paris le 16 juin 1815, décédé à Paris le 19 avril 1900.

M. Bouchot avait déjà pris sa retraite, quand je l'ai connu. De sa carrière active, à peine ai-je vu les dernières années lorsque, entré à Louis-le-Grand, j'y préparai en rhétorique et en philosophie le concours de l'École. Il m'était apparu alors — c'est tout ce que connaissaient de lui ceux qui n'étaient pas, ou n'avaient pas été directement ses élèves — comme le représentant respecté d'une génération de professeurs dont les survivants commençaient à se faire rares : lorsqu'il traversait les cours, nous remarquions cette robe que presque seul entre ses collègues il persistait à porter par un religieux attachement aux usages du passé. Il ne peut donc s'agir pour moi de rendre témoignage de son enseignement, professé pendant si longtemps avec un dévouement qui a laissé de profonds souvenirs. Mais depuis dix ans bientôt que par son mariage sa petite-fille est devenue pour moi une sœur et que, dans cette famille si étroitement unie, je me suis ainsi trouvé admis à l'intimité du grand-père, j'ai pu apprécier et aimer en M. Bouchot l'homme de cœur vraiment excellent auquel je voudrais, en quelques lignes de cet annuaire, adresser un dernier hommage.

Félix Bouchot entra à l'École Normale dans les premiers de la promotion de 1835. Reçu à sa sortie agrégé des lettres, il fut envoyé professeur au lycée de Moulins. Il était déjà chef de famille. Fiancé dès son séjour à l'École, il

venait de se marier. L'année suivante, il quittait Moulins pour Amiens. Il ne devait faire, là encore, qu'un assez court séjour. Trois ans après, il recevait sa nomination au lycée de Versailles. Il y passa quelques années agréables, goûtant déjà le charme de ces relations de société que la grâce et le talent de musicienne de sa femme faisaient naître, que la sûreté de son commerce transforma dans la suite en de si nombreuses et si solides amitiés et qu'il apprécia tant jusqu'à la fin. De Versailles il revint à Paris comme professeur de rhétorique à Stanislas. Il quitta bientôt le collège pour une chaire de seconde à Louis-le-Grand, où dès 1862 la croix de la Légion d'honneur venait attester en quelle haute estime étaient tenus ses services : c'est dans cette antique maison, dont le corps s'est rajeuni, mais dont l'âme est restée toujours la même, aimée de tous ceux qui en ont été les hôtes, et qui se recommande aussi pour moi par le souvenir d'un grand-père, dans son cher Lycée que nulle offre si séduisante qu'elle fût ne put le décider à quitter, que s'écoula jusqu'à sa retraite en 1885 toute sa vie de professeur.

L'histoire en est courte à écrire ou plutôt elle tient en quelques mots. Il consacrait à ses devoirs professionnels le meilleur de son activité; pendant près d'un demi-siècle il se dépensa à sa classe et pour ses élèves, sans autre ambition que celle du devoir accompli, s'estimant récompensé s'il avait pu faire naître dans les intelligences qui lui étaient confiées, au delà des connaissances inscrites dans les programmes, le sens et l'amour des beautés littéraires dont il était épris, s'il leur avait communiqué quelque chose de son goût si pur et fortement classique. Les autres travaux ne venaient pour lui qu'en seconde ligne, et durant sa longue carrière, si l'on excepte une traduction complète de Polybe en 1847, il n'a voulu publier que des ouvrages scolaires, une traduction de récits d'Hérodote, des chants de l'Iliade annotés, un Virgile qui obtint de nombreuses éditions, un Précis de littérature ancienne.

Le reste de sa vie appartenait à la vie de famille. Sans doute il avait eu, comme les ont ceux mêmes qui sont le mieux partagés du sort, ses deuils. Il avait perdu en pleine maturité un frère plus jeune, brillant élève lui aussi de l'École et professeur d'histoire au lycée Henri IV. Mais, à tout prendre, ceux qui le connaissaient pouvaient, jusqu'à ces dernières années, le considérer comme heureux. Marié au sortir de l'École, il avait célébré ses noces d'or avec la compagne de toute son existence. Il gardait à ses côtés un autre frère. Son fils et sa belle-fille lui prodiguaient leur affection. Sa petite-fille, sur qui se concentrait, comme sur une unique enfant, la tendresse de ses parents et de ses grands-parents, avait grandi et s'était à son tour mariée sous les yeux, et maintenant trois arrière-petits-fils l'égayaient et déjà commençaient à profiter de ses leçons. Ses amis admiraient et entouraient sa verte vieillesse. Le malheur, hélas, longtemps reculé, devait à la fin frapper à coups redoublés. Après sa femme la mort lui enleva, en moins de deux années, la femme de son fils. Il connut la douleur de survivre à ceux qu'on voudrait précéder; et c'est avec l'espérance de les rejoindre qu'il s'est paisiblement endormi le 19 avril 1900.

Étienne MICHON.

Promotion de 1835. — MOREY (Hippolyte-Étienne), né à Besançon (Doubs), le 2 mars 1816, décédé à Tournan (Seine-et-Marne), le 29 janvier 1900.

Après de très brillantes études au collège de Besançon où il remporta tous

les prix, il entra à l'École Normale supérieure dans la section des lettres, en 1835.

Lors de sa sortie de l'École, des considérations de famille le firent renoncer à la carrière de l'enseignement pour adopter celle de l'industrie.

De 1849 à 1862, il fut associé aux travaux de son oncle, M. Gandillot, fabricant de fers creux à Saint-Denis.

De 1863 à 1873, il dirigea à Paris, rue Rodier, une fonderie d'art, qu'il quitta en 1871, à la suite de fatigues excessives éprouvées pendant la guerre et il se retira à Tournan, près de la famille de sa femme, dont le chef avait fait, comme lui ses études au lycée de Besançon.

Il avait épousé, en 1850, Mlle Emma Boué, fille du docteur Boué et sœur du docteur Forgemol de Bostquénard. Il était ainsi l'oncle du général Forgemol de Bostquénard, l'ancien commandant en chef en Tunisie, et de M. Edmond Forgemol de Bostquénard, sénateur de Seine-et-Marne. Il est mort à Tournan *le lendemain de l'élection de ce dernier*, avec la grande satisfaction du succès remporté et le regret de n'avoir pu, avant de mourir, embrasser le neveu qu'il aimait comme un fils.

M. Morey cachait, sous une froideur apparente, un cœur tendre ; c'était une intelligence d'élite et un esprit aussi cultivé que distingué. Aux personnes qu'il connaissait, sa main s'offrait avec l'empressement d'un cordial accueil. Son langage simple se mettait à la portée de tous. L'allure de sa conversation avait une tenue correcte et digne dont le bon sens et la bonhomie faisaient tous les frais. Toutefois cette simplicité savait s'élever facilement lorsqu'il envisageait les plus hautes questions philosophiques, religieuses et patriotiques.

La poésie elle-même fut une de ses distractions pendant les longues années de la retraite, et de 1873 jusqu'à la veille de sa mort, il a écrit des milliers de vers qui témoignent des plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit. Il n'en a livré au public, sous le titre *Opus incertum*, qu'un petit nombre de pièces d'un tour facile où le bonheur de l'expression rivalise avec la délicatesse de la pensée.

Promotion de 1838. — Lévêque (Jean-Charles), né le 7 août 1818, à Bordeaux, décédé à Bellevue (Seine), le 5 janvier 1900.

Issu d'une vieille famille bourgeoise, il fit de brillantes études au Collège royal de cette ville et, en 1838, fut reçu à l'École Normale. Chargé du cours de philosophie à Angoulême en 1841, agrégé et professeur de philosophie au collège de Besançon, en 1842, il était choisi, en 1846, par M. de Salvandy, en qualité d'élève de l'École française d'Athènes, dont la première promotion s'embarquait sous la conduite de son Directeur, le spirituel Daveluy. Athènes révéla certainement à Lévêque sa vocation véritable. Jusqu'à son dernier jour, il devait être un attique un platonicien, épris, d'ordre d'harmonie et de beauté, persuadé que la métaphysique a la mission de persuader l'esprit, comme toutes les autres sciences, par la clarté même de sa dialectique. Mais le fruit le plus précieux de ce séjour en Grèce fut le goût raisonné que le jeune maître prit pour les choses de l'art, pour les œuvres et la philosophie de tous les arts. Il fut, par excellence, un esthéticien. Le livre par lequel il fonda sa renommée, « La Science du Beau, ses principes, ses applications et son histoire » fut couronné, en 1859, par

l'Académie des Sciences morales, qui avait proposé, en 1857, pour l'un de ses principaux concours, l'étude du grand problème entrevu par Socrate, défini par Platon. Charles Lévêque, que la révolution de 1848 avait rappelé en France ainsi que la plupart de ses camarades athéniens, après avoir traversé le lycée de Toulouse, la Faculté des Lettres de Besançon et celle de Nancy, et occupé pendant trois ans, à la Sorbonne, la suppléance du cours d'histoire de la philosophie, se trouvait, au moment de son succès académique, chargé du cours de philosophie grecque et latine, — la chaire de Ramus — au Collège de France. Il y professa pendant quarante ans. J'ai suivi assidûment ses leçons de 1857 à 1860. Ce professeur, disciple respectueux de M. Cousin, entreprit alors une tentative intéressante; il essaya de commenter la sagesse antique, les Ioniens et les Éléates, Platon et Aristote, par les données précises de cette science moderne que M. Cousin et son École immédiate, trop étroitement renfermés dans les conceptions pures de l'esprit, ne considéraient point comme l'auxiliaire, pour ne pas dire la maîtresse éducatrice, de la philosophie. M. Lévêque nous entretenait des travaux de Claude Bernard à propos du *Traité de l'Ame*. Cette nouveauté séduisit quelques jeunes gens désenchantés de l'Éclectisme devenu caduc. Parmi eux, Fernand Papillon donnait à son maître les plus belles espérances. La mort prématurée de ce jeune savant lui causa un profond chagrin.

Cette longue carrière de professeur et de savant fut des plus fécondes. Je ne veux indiquer ici que les plus importantes publications de M. Lévêque. *La Physique d'Aristote et la Science contemporaine*, qui parut à peu près dans le même temps que la *Science du Beau*, la *Science de l'Invisible*, les *Harmonies providentielles*, un grand nombre de rapports et de communications insérés aux *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences morales, enfin la grande entreprise qui occupa et charma ses années de vieillesse et qui ne s'est communiquée que par quelques fragments, à savoir, une *Philosophie* ou, tout au moins, une *Psychologie de l'art musical*. Aux derniers jours de sa vie, il revenait encore à l'Esthétique par un Essai de symbolisme, le *Centaure*, où il évoqua sans doute les plus chers souvenirs de sa jeunesse. Il semble qu'il ait voulu, se sentant mourir, se réchauffer par l'imagination au soleil d'Athènes. Nous souhaitons que cette œuvre, peut-être inachevée, qui fut le testament artistique de cet esprit distingué, soit un jour publiée.

Il n'eut pas en ce monde tout le bonheur qu'il eût mérité. De grandes douleurs visitèrent son foyer. Il perdit, en 1858, un jeune fils; en 1873, sa fille Lia; de 1894 à 1896, il assista aux cruelles souffrances, au déclin irrémédiable, à la longue agonie de Mme Lévêque. Puis il se trouva seul dans sa petite maison de Bellevue, dont quelques rares amis connaissaient encore le chemin. Il ne pouvait plus remonter dans sa chaire du Collège de France qu'au printemps, quand le ciel plus clément lui permettait d'entreprendre le voyage de Paris; mais ses forces étaient vite épuisées, et le cours se refermait au bout de quatre ou cinq leçons. A l'Académie des Sciences morales, où il avait succédé en 1863, à Émile Saisset, il ne paraissait plus qu'à de longs intervalles. La dernière fois qu'il y prit la parole ce fut pour appuyer la candidature de son cher élève Ollé-Laprune. Ollé, élu, assista à quelques séances aux côtés de son maître et fut soudainement emporté. Ce fut le dernier deuil de Charles Lévêque.

Dans ce corps si frêle, miné par de profondes infirmités, l'âme demeurait

toute vibrante, une âme exquise, mélancolique et très tendre. « Je verrai bientôt Dieu de plus près », m'écrivait-il quelques semaines avant sa fin. La mort lui fut douce. Il expira sans souffrance, dans la paix de son sommeil, le matin du 5 janvier 1900.

Emile GEBHART.

Promotion de 1839. — LEGENTIL (Victor-Ferdinand), né à Caen le 29 décembre 1820, décédé à Caen le 8 mai 1900.

Nous publions le discours prononcé sur sa tombe par M. Pouthas, proviseur du lycée de Caen :

Je viens, au nom du lycée de Caen, adresser un dernier adieu à l'un de ceux qui l'ont le plus longtemps et le plus utilement servi : depuis plus de soixante ans qu'il nous appartenait, M. Legentil n'a jamais cessé de travailler à la grandeur et à la prospérité du glorieux établissement auquel il avait voué sa vie : il l'a honoré comme élève par les plus brillants succès, comme professeur par la haute valeur de son enseignement, comme membre de l'Association des anciens élèves, enfin, par des témoignages parfois touchants de son fidèle attachement.

Victor-Ferdinand Legentil, fils d'un vieux soldat de l'Empire, naquit à Caen le 29 décembre 1820; dix ans plus tard, il entrait au Collège Royal comme boursier de la ville et préludait à cette série de brillants succès que devaient couronner, en 1838, sa nomination au concours général des départements, où il obtenait le 2e prix de discours latin et, en 1839, son admission à l'École Normale supérieure. Il y entrait en même temps que le plus brillant de ses émules, devenu depuis l'un de nos maîtres les plus respectés et les plus aimés, M. Emmanuel Chauvet.

Agrégé de grammaire à sa sortie de l'École et bientôt après agrégé des classes supérieures, il avait débuté comme professeur dans les Collèges royaux d'Angers et de Nancy; mais, dès 1846, il revenait dans sa ville natale, qu'il ne devait plus quitter désormais; longtemps chargé de la classe de 3e, il fut appelé à celle de seconde en 1862 et l'occupa jusqu'à sa retraite, en 1878.

M. Legentil apportait dans son enseignement les rares qualités de son esprit : l'amour de l'ordre et de la régularité, la justesse du goût, la finesse et la précision.

Assez indépendant de caractère, il ne se préoccupait pas toujours de plaire soit à ses chefs, soit à ses élèves, mais tous reconnaissaient sa droiture, lui savaient gré de sa conscience professionnelle, appréciaient la solidité de son érudition, la sûreté de sa méthode. Nous entendions récemment l'un de ses anciens élèves, devenu un chirurgien illustre, M. le docteur Tillaux, rendre au dévouement de son vieux maître un hommage reconnaissant.

En dehors du lycée, l'activité de M. Legentil se répandait encore dans les nombreuses sociétés savantes dont il était membre. Sous le patronage de son maître, M. Egger, il publia des éditions des Vies d'Alexandre et de Marius, de Plutarque.

A l'Académie des sciences, lettres et arts de Caen, il lisait parfois ou plutôt récitait de petits poèmes d'une grâce délicate, comme cette traduction de l'Ode à Lydie d'Horace, que nous applaudissions à une de nos dernières séances.

Passionné pour la musique, et doué d'un talent qui le faisait rechercher

dans les réunions mondaines, il avait été l'un des fondateurs de la Société des beaux-arts; il en resta pendant 30 ans le bibliothécaire; il en a enrichi les recueils de nombreuses études d'histoire musicale.

Son vieux Lycée, qu'il avait lui-même proposé d'appeler Lycée Malherbe n'avait pas cessé après sa retraite de tenir une grande place dans ses affections. Il y revenait volontiers, heureux de l'accueil plein de déférence que lui ménageaient ses anciens collègues et leurs successeurs; il aimait à se retrouver dans cette bibliothèque qu'il fouillait depuis un demi-siècle.

Il était de toutes nos fêtes, applaudissait à nos succès, se plaisait à retrouver dans nos palmarès les noms des fils ou des petits-fils de ses anciens élèves. Vice-président de l'Association des anciens élèves, il formait comme un trait d'union d'affectueuse sympathie entre la vieille Université si libérale au fond dans son respect de la tradition, et l'Université nouvelle, si prudente quoi qu'on dise, dans sa recherche des réformes utiles, toutes deux passionnées pour la grandeur de la France, vouées aux hautes cultures de l'esprit, mais soucieuses des légitimes aspirations de la société moderne.

Au nom du Lycée que vous avez si honorablement servi, nous vous adressons, cher M. Legentil, l'expression émue de notre reconnaissance et de nos regrets.

Promotion de 1840. — BOUTAN (Augustin), né à Lectoure (Gers), le 4 juin 1819, décédé à Lectoure le 24 mai 1900.

La plupart des contemporains de Boutan ont disparu. Je ne l'ai connu qu'à l'époque où il arrivait à Paris pour prendre la première chaire de physique au lycée Saint-Louis, après onze années de professorat dans les départements. L'amitié dont il m'honora dès ce moment, et qu'il ne cessa jamais de me témoigner depuis, m'ont fait accepter la mission de retracer de mon mieux cette belle existence. Pour ce qui se rapporte à son enfance et aux premières années de sa vie, j'ai pu emprunter quelques détails, soit à ses conversations qui avaient un charme si particulier, soit aux souvenirs qui m'ont été transmis par ses enfants.

Il était né à Lectoure, le 4 juin 1819, dans une petite maison de la rue La Fougère : le nom même de cette rue rappelle celui de son grand-père maternel, qui avait dirigé, sans doute avec un certain éclat, une école établie dans cette partie de la ville. Cette maison, où j'ai pu le voir vers la fin de sa vie, est des plus modestes ; mais le petit jardin, établi sur les anciens remparts, domine toute la vallée du Gers. La vue est une des plus remarquables de cette belle région du Midi ; quand le temps est exceptionnellement clair, on distingue, à l'horizon, les hauts sommets des Pyrénées, avec les glaciers et les pentes de neige. Arrivé au terme de sa carrière, et en retraite depuis quelques années, il me disait que cette maison lui racontait toutes ses joies et toutes ses douleurs. C'est là qu'il avait vécu enfant. C'est là qu'il avait vu mourir son père, sa mère et l'un de ses fils. Il n'avait jamais cessé d'y revenir, chaque fois que sa vie laborieuse lui avait laissé quelques mois ou quelques semaines de liberté. C'est là enfin qu'il a voulu mourir.

Son père était médecin. Il avait à Lectoure l'existence, toute de fatigues et de dévouement, d'un médecin de campagne obligé de répondre aux appels d'une clientèle répartie dans tous les environs. Pour se rendre auprès des malades un peu éloignés, il était réduit à parcourir à cheval, par tous les temps,

des routes impraticables à cette époque. Son ambition pour Augustin, son fils unique, était de lui faire suivre la même carrière, avec l'espoir que la vie lui serait moins dure. En attendant, le jeune médecin en herbe faisait ses classes au petit collège de Lectoure, puis au collège de Gimont, où l'on pouvait aller jusqu'à la préparation au baccalauréat. Entre temps, il apprenait l'anglais avec un bourgeois de Lectoure, M. de Saint-Julien, qui avait voyagé à l'étranger. Boutan racontait plus tard que les professeurs chargés de lui enseigner les sciences semblaient bien un peu les apprendre eux-mêmes, au jour le jour : ils se contentaient d'astreindre leurs élèves à réciter par cœur les manuels mis entre leurs mains, en y ajoutant parfois quelques commentaires, mais en leur interdisant les questions indiscrètes. Il avait tiré cependant, à ce qu'il semble, un profit merveilleux de cet enseignement, car, lorsqu'il se présenta au baccalauréat, à Toulouse, l'examinateur qui l'interrogeait sur les sciences, frappé de la netteté et de la précision de ses réponses, laissa entrevoir qu'il pouvait aspirer à de hautes destinées : il lui conseilla formellement de se préparer à l'École Normale supérieure.

A cette époque, on connaissait à Lectoure les écoles normales primaires, d'où sortaient les instituteurs ; mais c'est à peine si le nom de l'École Normale supérieure y était parvenu. On ignorait surtout quelles étaient les conditions à remplir pour y être admis, et de quelles connaissances les candidats devaient faire preuve. Renseignements pris, et après mûres réflexions, son père se décida à l'envoyer à Paris. Deux ans après, il était reçu à l'École Normale, après avoir terminé ses études au collège Rollin.

Durant toute sa vie, il éprouva toujours un charme particulier à se reporter aux souvenirs que lui avait laissés son temps d'École. Il se plaisait à parler de ses maîtres, de ses camarades, de cette vie en commun où l'on apprend si bien à se connaître, et où prennent naissance les amitiés de jeunesse, les plus précieuses et les plus durables. Il aimait à raconter ses journées de dimanches, consacrées pendant la belle saison à herboriser dans les environs. Il avait pour compagnon son ami Lory, devenu plus tard professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, et resté célèbre par ses travaux de géologie sur les montagnes de cette région. Tous deux étaient bons marcheurs, et les longues courses en plein air profitaient au travail du lendemain. Cependant, au milieu de la seconde année, une maladie grave, une pleurésie dont les symptômes ne furent reconnus qu'un peu tard, faillit l'arrêter brusquement dans sa carrière. Une médication énergique, venant en aide à sa constitution vigoureuse, parvint assez rapidement à triompher du mal. Il put reprendre ses études ; il avait le travail facile, et surtout une grande force de volonté ; il eut vite fait de regagner le temps perdu.

A la sortie de l'École, il fut nommé professeur de physique à Avignon, où il fit preuve de qualités telles, qu'il fut aisé de prévoir pour lui un avancement rapide Il fut bientôt appelé à Grenoble, où son talent de professeur put être apprécié mieux encore, et où il acheva de se faire une réputation qui devait se confirmer de jour en jour.

Au mois d'octobre 1847, il entra par son mariage dans une ancienne famille du Gers, dont les préjugés contre l'enseignement universitaire ne purent faire méconnaître l'avenir réservé au jeune professeur. Son beau-père avait employé sa vie à améliorer dans ses propriétés la culture de la vigne, trop négligée alors dans cette région : en lui donnant l'une de ses trois filles, il lui constituait en

dot la propriété de Miremonde, située à quelques kilomètres de Lectoure, cette propriété dans laquelle Boutan allait bientôt créer lui-même un vignoble digne de servir de modèle aux propriétaires voisins.

Après le mariage, le jeune ménage dut partir pour Rouen, où Boutan venait d'être nommé. Le séjour à Rouen fut beaucoup plus long. C'est là que naquirent ses trois premiers enfants, dont il eut la douleur de perdre presque immédiatement le premier. Presque dès son arrivée, il parvenait à se faire dans la ville une situation exceptionnelle. Indépendamment de ses cours au lycée, dont quelques-uns de ses anciens élèves conservent encore le souvenir, il collaborait à diverses publications scientifiques, et publiait quelques mémoires sur des questions de photométrie ou d'électricité. Enfin, malgré sa jeunesse, on n'hésitait pas à lui confier des expertises industrielles ; son savoir et sa droiture incontestée pouvaient servir de garants à ses conclusions.

En 1853, une place étant devenue vacante au lycée de Versailles, Boutan fut choisi comme le plus digne ; c'était presque la venue à Paris. Enfin au mois d'octobre 1854, il fut nommé à la première chaire de physique du lycée Saint-Louis, où s'organisaient d'une manière plus particulière les cours scientifiques préparant aux grandes Écoles du gouvernement. J'y arrivais moi-même à cette époque, comme professeur adjoint, sorti de l'École Normale depuis un an. Je me souviens toujours, avec une profonde reconnaissance, de son accueil ouvert et cordial, de la bienveillance affectueuse qu'il me témoigna dès le premier jour, de la bonne grâce simple avec laquelle il me prodigua les conseils que je réclamais de son expérience de dix années. Je pus sentir qu'il n'y avait pas seulement en lui un professeur remarquable : c'était encore un homme excellent, dont l'amitié me devint chaque jour plus chère.

En arrivant au lycée Saint-Louis, il était venu s'installer rue Monsieur-le-Prince, au voisinage du lycée. Il s'était lié intimement avec M. Puiseux, l'un de nos maîtres les plus aimés, resté si longtemps maître de conférences à l'École Normale ou professeur à la Sorbonne. L'aménité de M. Puiseux, l'élévation de son esprit, la noblesse de son caractère, devaient avoir un attrait puissant pour Boutan, qui n'en parlait qu'avec admiration. Les deux familles aimaient à se réunir fréquemment ; il saisit avec empressement l'occasion de rendre ces réunions plus faciles, en venant habiter la rue Vavin, près de la rue de l'Ouest où demeurait la famille Puiseux. La mort de Mme Puiseux, qui laissait des enfants encore jeunes, vint donner plus de prix encore à ce rapprochement des deux familles ; en même temps que M. Puiseux confiait à sa belle-mère, sœur du vénéré M. Wallon, le soin de l'aider à élever ses enfants, il pouvait compter sur l'affection qu'avait pour eux Mme Boutan, si admirable mère de famille elle-même. M. Puiseux n'est mort que longtemps après. Boutan parlait toujours, avec une émotion touchante, de l'amitié que lui avait témoignée ce grand savant, cet homme de bien. Il la considérait comme ayant été l'un des plus grands honneurs de sa vie.

La réputation de Boutan avait précédé sa venue à Paris : son succès fut ce qu'on pouvait attendre. Sa parole colorée, sa voix chaude et vibrante, la clarté et la précision de ses démonstrations, la passion qu'il mettait à faire partager son enthousiasme pour les grandes découvertes ou pour les belles théories, tout devait rendre son enseignement aussi entraînant que fructueux. Ce fut, comme il le disait lui-même, la période la plus heureuse de sa vie, mais ce fut aussi l'une des plus actives. Quelque lourde que pût paraître sa tâche, en rai-

son de la multiplicité des cours qu'il devait faire à de nombreux élèves de diverses catégories, il trouvait le temps d'y joindre un cours au collège Chaptal et des interrogations dans d'autres lycées. Au bout de quelque temps, il entreprenait même, en collaboration avec d'Almeida, la publication d'un traité de physique, où l'on put retrouver ses qualités éminentes d'exposition, et dont le succès lui apporta une de ses plus vives jouissances.

Sa carrière de professeur devait se terminer par un succès d'une autre nature. Dans les dernières années du second Empire, l'Association pour l'avancement des sciences organisait dans le vieil amphithéâtre de la Sorbonne, à l'instigation du Ministre Victor Duruy, ces soirées scientifiques ou littéraires dont quelques-unes ont laissé des traces profondes dans les souvenirs des hommes de notre génération. Le but du Ministre était de fournir au grand public quelques lumières sur les questions qui occupent le monde des lettres ou des sciences. Au commencement de chaque saison d'hiver, on publiait la liste des conférenciers, pris le plus souvent dans le personnel des Facultés et aussi parfois dans celui des lycées. Chacun d'eux devait traiter, en une séance, un sujet choisi par lui et se rapportant plus spécialement à ses travaux ou à ses études. Pour les conférences scientifiques, il avait à sa disposition un crédit presque illimité ; il pouvait appuyer ses démonstrations par quelques expériences brillantes, de nature à frapper les auditeurs et à leur laisser des souvenirs. On considérait comme un honneur d'avoir été choisi, mais l'épreuve était redoutable. Dans cette vaste salle, le conférencier n'avait pas seulement devant lui un auditoire mondain, venu pour s'instruire en écoutant un homme qu'il connaissait plus ou moins de réputation ; il y apercevait aussi des collègues, et parfois des savants d'une autorité incontestée. Il devait parler à la fois pour les uns et pour les autres. — Les qualités personnelles de Boutan devaient le désigner particulièrement pour cette tâche difficile. Son succès fut l'un des plus grands dont on ait gardé le souvenir. Duruy, qui venait souvent assister à ces soirées, se montra l'un de ses plus chauds admirateurs, et l'impression produite sur lui ne fut peut-être pas sans influence sur un événement qui allait donner à la carrière de Boutan une direction toute nouvelle.

Le lycée Saint-Louis subissait alors une sorte de crise. Dans ce grand établissement, qui devait surtout son renom à ses succès dans la préparation aux grandes écoles, la discipline avait fléchi ; certaines parties des études semblaient péricliter : il devenait urgent d'y introduire de sérieuses réformes, confiées à une direction ferme et clairvoyante. Victor Duruy, qui se connaissait en hommes, offrit à Boutan le provisorat, en lui laissant la plus grande latitude pour les mesures à prendre. Malgré ce qu'avait de flatteur une offre ainsi faite, Boutan commença par refuser : il ne pouvait se résoudre à abandonner sa vie de professeur, qu'il aimait par-dessus tout, et à l'échanger contre la vie de préoccupations incessantes qu'il entrevoyait. Le Ministre insista : il parla de devoir à remplir, et l'insistance devint un ordre, donné encore d'un ton affectueux, mais devant lequel on ne pouvait que s'incliner. Duruy s'engageait d'ailleurs à lui adjoindre comme collaborateur, celui qu'il appelait le roi des censeurs, Ohmer, qui avait fait ses preuves aux lycées d'Angoulême et de Lyon.

Nommé proviseur en 1865, Boutan se donna tout entier, comme il savait le faire, à sa nouvelle mission. La sympathie de ses anciens collègues, le concours incessant du censeur que le Ministre avait si bien jugé, lui prêtèrent une aide

qu'il sut utiliser au profit de l'œuvre commune, et l'on put sentir partout la main directrice, qui parvenait à imposer sans effort apparent les réformes les plus sages. Au bout de peu de temps et à peu près sans secousses, le lycée avait repris, avec une discipline sage et exempte de tracasseries inutiles, ses habitudes de travail et ses succès d'autrefois.

Cependant il n'avait accepté le provisorat que comme une mission temporaire, pour accomplir l'œuvre confiée à son dévouement. Au bout de trois ans, quand la situation du lycée Saint-Louis lui parut désormais rétablie, il demanda et obtint un poste d'inspecteur de l'académie de Paris. Pendant le temps qu'il l'occupa, de 1868 à 1873, il remplit à diverses reprises, comme délégué, les fonctions d'inspecteur général pour les tournées dans les lycées ou les collèges des départements.

Mais il semblait écrit qu'il ne devait jamais jouir longtemps d'une situation calme ni d'un repos relatif. Au mois de mai 1873, M. Batbie, qui était son compatriote et qui connaissait sa valeur, lui demanda, en arrivant au ministère, d'accepter le poste de Directeur de l'enseignement primaire. C'était une des plus hautes marques de confiance qui pussent lui être données ; mais c'était en même temps une des charges les plus lourdes, en raison de la responsabilité qu'elle allait imposer à sa conscience et du travail énorme qui l'attendait. — A partir de ce moment, ses amis, même les plus intimes, ne purent le voir que trop rarement à leur gré. Il se rendait à son cabinet de bonne heure et y passait tout le jour à dépouiller une correspondance volumineuse, à étudier les dossiers qui se renouvelaient sur son bureau. Il était sans cesse interrompu dans son travail par des audiences qu'il ne savait pas refuser, par la nécessité d'assister aux réunions de nombreuses Commissions, auxquelles il apportait le concours de son jugement presque infaillible et de sa parole pénétrante. A la fin de la journée, il ne trouvait souvent que fort tard l'occasion de mettre le Ministre au courant des questions les plus urgentes. Il se faisait longtemps attendre aux réunions de famille, qui lui étaient restées si chères. Il souffrait de ne plus s'appartenir, mais il se fût reproché de dérober une heure à ce qu'il considérait comme un devoir. — M. Henri Roujon, aujourd'hui Directeur des Beaux-Arts, occupait alors au Ministère, tout près de lui, un poste très intime: quand il a appris sa mort, il a cru devoir rendre hommage à sa mémoire en quelques pages émues, insérées dans l'un des derniers numéros de la Revue pédagogique. Il me permettra de lui emprunter les lignes suivantes : « Dans ce poste écrasant, M. Boutan se révéla administrateur hors de pair. Il suffisait de le regarder faire pour apprendre à bien servir l'État. Il était laborieux, équitable, très digne avec les puissants, très bienveillant pour les petits. Il donnait de la grâce et de la chaleur aux circulaires les plus ardues ; il faisait preuve, dans les Commissions et dans les Conseils, de l'éloquence la plus entraînante... » On ne saurait mieux dire, ni apprécier avec plus de justesse l'administrateur et l'homme.

Il conserva cette situation pendant près de six ans, sous divers ministres. Il commençait cependant à ressentir quelque fatigue. Au mois de février 1879, il profita d'un changement de ministère pour exprimer le désir d'être rendu à l'inspection de l'enseignement secondaire, qu'il avait quittée avec regret. C'est dans l'inspection générale que s'écoulèrent les quinze dernières années de sa vie universitaire, jusqu'à l'époque de sa retraite. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre peuvent dire avec quelle sûreté de jugement, avec quelle passion du

bien il s'acquittait de sa mission. Dans les Comités où se discutaient tant de questions diverses, nul n'apportait plus d'ardeur à plaider la cause de ceux qu'il avait jugés dignes d'appui ; nul ne savait mieux embrasser d'un coup d'œil les questions générales, en faire apparaître les points essentiels, et entraîner la conviction par la chaleur et la sincérité de sa parole. On ne pouvait se lasser d'admirer cette nature profondément honnête, en même temps que cette hauteur d'esprit, qui lui valaient la confiance de tous.

Pourtant, dans une de ses dernières tournées d'inspection en province, il avait senti la première atteinte d'une affection organique qui l'avait arrêté quelques jours. Elle ne semblait pas de nature à inspirer une crainte immédiate, mais elle exigeait des précautions incessantes, difficilement compatibles avec la vie de voyage. A la fin de l'année 1892, il se détermina à demander sa retraite. — En lui faisant part du décret par lequel sa demande était acceptée et de celui qui le nommait inspecteur général honoraire, le Ministre M. Charles Dupuy lui écrivait, le 2 janvier 1893 : « Vous » voudrez bien considérer le nouveau titre qui vous est conféré comme un » témoignage des regrets et de la reconnaissance du Ministre de l'instruction » publique et de l'Université tout entière. Après lui avoir consacré pendant » cinquante-deux ans de votre existence, votre science et votre dévouement, » comme professeur, comme proviseur, comme directeur et comme inspec- » teur général, vous la servirez encore dans votre retraite par le souvenir et » l'exemple, précieux à tous ses maîtres, d'une carrière toute de devoir et » d'honneur. »

Sa tâche était accomplie. Les années qu'il lui restait à vivre, il allait pouvoir les consacrer à ceux qui lui étaient chers. Il avait perdu sa femme depuis bien des années, et cette séparation avait été une des plus profondes douleurs de sa vie. Mais, sur sept enfants, il lui restait deux filles et deux fils. Ses deux filles étaient mariées, et mariées selon ses plus chers désirs : l'aînée ne l'avait jamais quitté ; la seconde habitait Asnières, tout près de Paris. De ses deux fils, l'un était déjà depuis un an attaché à la Sorbonne, comme maître de conférences de zoologie à la Faculté des sciences ; l'autre, sorti de l'École centrale, était sous-régisseur de la Compagnie parisienne du gaz à l'usine de Vaugirard ; il devait devenir, au bout de peu d'années, directeur de la Compagnie du gaz de Lyon. Enfin, il voyait naître toute une génération de petits-enfants, et saluait avec joie l'arrivée de chacun d'eux. Il arrangea sa vie de manière à se ménager à la fois un repos devenu nécessaire et les jouissances de la famille.

Il conserva un petit appartement à Paris, dans la maison même qu'habitait sa fille aînée. Il y passait chaque année les mois d'hiver, entouré de ses enfants. Il y recevait ses anciens amis, ses anciens collègues, et était heureux de participer encore par instants à la vie universitaire, dans des Commissions auxquelles il apportait les lumières de sa longue expérience. Dès les premiers beaux jours, il partait pour Lectoure, où il retrouvait cette maison paternelle qu'il avait pieusement conservée. Enfin, pendant toute la belle saison, il s'installait surtout à Miremonde, où il avait fait agrandir son habitation, et où il pouvait donner tous ses soins à la culture de son jardin et de ses vignes. Il appliquait sa sagacité à étudier d'une manière rationnelle les procédés indiqués contre les ravages du phylloxéra : il était fier de pouvoir faire admirer son vignoble, resté longtemps comme une île de verdure au milieu des propriétés envahies sans retour. A Miremonde même, il ne demeurait jamais

longtemps seul. Ses enfants venaient régulièrement chaque année y passer plusieurs semaines, à tour de rôle. Ses anciens amis étaient certains d'y trouver cet accueil ouvert, cette hospitalité franche et affectueuse, qui ne le faisaient quitter qu'à regret. Il ne revenait à Paris qu'à la fin de l'automne, après les vendanges.

Arriva cependant un moment où le long voyage devint plus difficilement réalisable. La rigueur de l'hiver à Paris, succédant à de longs mois de séjour dans le Midi, semblait aussi l'éprouver, au point d'inspirer à son entourage des craintes pour sa santé. Il passa les derniers hivers à Lectoure, où il retrouvait encore des parents et quelques amis. Il semblait encore dans toute sa verdeur, quand survint une aggravation subite de l'affection organique qu'il avait contractée depuis tant d'années. Le mal augmenta rapidement, une opération devint nécessaire, après laquelle on ne put conserver autour de lui aucune illusion. — Dès qu'il eut conscience que sa fin approchait, il l'attendit avec les sentiments d'un chrétien et la sérénité d'un sage. Il avait gardé toute sa lucidité d'esprit. Quelques jours avant sa mort, et déjà depuis longtemps sur son lit de douleur, il demandait à entendre lire l'un des chapitres d'un ouvrage dont son fils aîné corrigeait les épreuves; il relevait, d'une voix calme et encore pénétrante, les passages qui se rattachaient à quelques questions de physique, et indiquait les modifications qui lui semblaient nécessaires. Il conserva cette lucidité et ce calme presque jusqu'à sa dernière heure, et s'éteignit enfin le 24 mai 1900, dans les bras de ses enfants accourus pour recevoir son dernier soupir. — Il allait avoir quatre-vingt-un ans.

Ce que je n'ai pas pu dire comme je l'avais désiré, ce qu'il faut avoir vu de près pour en comprendre toute l'étendue, c'est l'ardente sollicitude dont il avait entouré ses enfants depuis leur âge le plus tendre, sa constance dans l'amitié, la noblesse des sentiments qui avaient guidé toute sa vie. C'est par ces qualités intimes et rares, plus encore peut-être que par sa belle intelligence, qu'il laisse un souvenir ineffaçable à ceux qui l'ont connu tout entier.

É. FERNET.

Promotion de 1840. — FRENET (Frédéric), né à Périgueux, le 7 février 1816, décédé à Périgueux en juin 1900.

Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par M. Sicard, ancien professeur de mathématiques au lycée de Périgueux, Directeur honoraire de l'École normale de Périgueux.

L'homme excellent dont nous déplorons la perte a passé sa vie, loin des bruits de la place publique, au milieu de ses livres, dans la société de ses élèves, dans la familiarité de ses amis. Élèves et amis lui sont invariablement restés fidèles et sa douce philosophie n'a connu aucune déception.

Après de brillants succès au lycée de Périgueux, M. Frenet débuta dans l'Université par l'enseignement des lettres ; maître d'études aux collèges de Saint-Jean-d'Angély, puis de Mantes, il était régent de troisième au collège de Nogent-le-Rotrou, et tout fait présumer qu'il eût été brillant professeur de lettres; mais une circonstance fortuite, la lecture des beaux vers mis par Halley en tête du « *Livre des Principes* », le poussa vers d'autres horizons. Il voulut connaître l'œuvre ainsi glorifiée de Newton, fit des X, et entra à l'École Normale en 1840; reçu le premier dans les deux sections des lettres et des

sciences, il opta pour les sciences et en sortit le premier agrégé des sciences mathématiques. Non seulement, alors, il fut à même de comprendre le livre des Principes ; mais on peut dire que dans toute sa carrière de professeur il ne cessa de remonter aux sources.

Il y était aidé par une vaste érudition, rappelant celle des savants de la Renaissance. Il parlait couramment l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien, avait étudié le russe, l'arabe et le sanscrit, et je sais plus d'un lettré disposé à attester qu'en ces derniers temps encore, l'explication des passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins n'était qu'un jeu pour lui.

Par une de ces bonnes fortunes qui n'échoient qu'à ceux qui en sont dignes, en préparant sa thèse de doctorat, il fut conduit à la découverte de formules très élégantes et très utiles, qui ont conquis une place définitive dans le haut enseignement, ménageant de la sorte à leur trop modeste auteur la survivance de son nom. Plus tard, il composa un recueil d'exercices sur le calcul différentiel, arrivé maintenant à la cinquième édition, et qui restera classique par l'ingéniosité des méthodes, une forme littéraire impeccable et des renseignements historiques pleins d'intérêt.

Vers 1868, M. Frenet, professeur à la Faculté de Lyon, dut renoncer, bien avant l'heure, pour des raisons de santé, à une carrière inaugurée avec tant de distinction. Il vint se reposer à Bayot, dans une propriété de famille, non loin de ce cimetière de Coulounieix qui va garder sa dépouille mortelle.

C'est à Bayot qu'il passa les plus chères années de sa vie, entourant des attentions les plus délicates une sœur adorée, à laquelle devait succéder l'aimable et distinguée femme, la veuve de son frère, le commandant Frenet, qu'il regardait comme sa fille, et dont l'affection dévouée embellissait et charmait ses vieux jours.

Mon cher Frenet, il y a peu de temps, M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, vous adressa plusieurs articles nécrologiques et des détails touchants sur son frère cadet, Joseph Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

A ce passage : « La vie est le songe d'une ombre », vous avez interrompu votre lecture pour réciter le pur texte grec de Platon. Vous avez dit ensuite quel tendre et respectueux attachement vous aviez voué depuis votre professorat de Rennes à cette famille Bertrand, où la gloire mathématique réside encore dans la personne d'un juste appréciateur de vos mérites, l'illustre M. Hermite. Enfin, en matière de conclusion à la lettre de votre ami, vous avez ajouté qu'en ce qui touche au problème de l'au delà, le néant doit être tenu pour une solution absurde, et, comme telle, rejetée par tout fervent « analyste ». Pieusement fidèle à votre intime pensée et à votre grand souvenir, mon cher Frenet, vénéré maître, je vous dis : Au revoir.

Promotion de 1842. — LARTAIL (Pierre-François), né à Pamiers le 3 octobre 1821, décédé à Marseille le 28 janvier 1900.

Lartail, après deux ans de répétitorat au lycée de Bordeaux, entrait à l'École Normale supérieure en 1842 et en sortait avec les deux licences ès sciences pour enseigner, pendant trois ans, au collège d'Aurillac. En 1848 il obtenait le titre d'agrégé des sciences mathématiques et sa nomination immédiate d'officier d'académie prouve que, déjà, on appréciait la valeur de son enseignement. Successivement professeur aux lycées de la Rochelle, Limoges et Metz, il ar-

rivait, en 1853, au lycée de Marseille qu'il quittait deux ans plus tard et, après un court passage au lycée de Grenoble, nous le retrouvons la même année au lycée de Cahors où il eut Gambetta pour élève.

En 1856 il demanda un congé de trois ans et partit pour l'Amérique. Ceux d'entre nous qui ont connu Lartail conserveront le souvenir de ses récits humoristiques où il racontait ses longues excursions pédestres, ses observations sur la vie au Nouveau-Monde ; marchant toujours à l'aventure il franchissait les plaines, les ravins, les cols, les hauts sommets et, avant qu'on essayât de le percer, traversait à pied l'isthme de Panama, comme il aimait souvent à le rappeler.

Rentré en France il est nommé censeur au lycée de Lille ; mais il ne devait pas rester longtemps dans ces fonctions. Professeur avant tout, aimant la science et voulant la faire aimer, il reprend sa chaire de mathématiques et passe successivement par les lycées d'Alençon et Avignon; enfin il revient, en octobre 1871, au lycée de Marseille qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa retraite.

Il était déjà professeur de première classe et n'avait plus rien à demander lorsque, en mai 1874, on attacha sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur bien due à celui qui, par son enseignement, avait fourni à notre belle armée un grand nombre d'officiers très distingués.

Après avoir retracé la carrière de notre collègue jusqu'au mois d'octobre 1885, où il prend sa retraite, laissez-moi vous parler du professeur et de l'homme. Professeur, il savait apprécier les élèves intelligents, s'en occupait spécialement et assurait leur succès.

Son cours était très restreint, mais, laissant de côté le superflu, les détails, Lartail apprenait aux élèves à voir l'ensemble, à dominer, pour ainsi dire, les questions et à aborder les solutions hardies et élégantes.

La classe était vivante et des interrogations fréquentes provoquaient le travail personnel et l'initiative de l'élève. Jusqu'à ces dernières années il continuait à étudier les cours de mathématiques et les interrogations hebdomadaires étaient suivies avec fruit par nos élèves qui appréciaient le savoir, le talent, la méthode de ce vieillard robuste qui, jusqu'à la fin de sa vie, se consacrait au professorat.

Ceux qui ont connu notre collègue se souviendront de cette nature un peu abrupte qui ne sacrifiait pas aux conventions de la mode et aux exigences mondaines, auxquelles son caractère indépendant ne pouvait pas se plier. Appartenant à cette forte race de montagnards pyrénéens, solide comme un roc, Lartail revenait aux massifs montagneux, Alpes ou Pyrénées, dès qu'il était en vacances, emmenant avec lui ses fils qu'il avait entraînés à la marche. Il accomplissait ainsi de très longues excursions dans un costume agreste et avec un bagage très réduit.

Il revenait au lycée après avoir fait provision de forces et de santé et jamais la maladie n'avait eu prise sur lui. Sous la rude écorce qui recouvrait ce chêne animé, Lartail cachait un cœur excellent. Très dévoué pour les siens, je l'ai vu, il y a quelques années, pleurer à chaudes larmes en me donnant des nouvelles de son fils aîné.

C'est avec une douloureuse surprise que nous avons appris sa fin avant de le savoir malade; tandis que de frêles roseaux plient sous la tempête ce robuste chêne devait être abattu subitement.

P. DELEVEAU.

Promotion de 1842. — HATZFELD (Adolphe), né à Paris le 17 décembre 1824, décédé à Paris, le 5 octobre 1900.

Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par M. Gazeau, proviseur du lycée Louis-le-Grand.

Messieurs,

Je puis bien dire que le deuil qui nous rassemble autour de cette tombe si brusquement ouverte est un des plus cruellement imprévus qui puissent nous frapper; et en apportant à M. Hatzfeld le suprême adieu d'une maison qu'il a beaucoup aimée, qu'il a servie pendant trente-quatre ans de toutes ses forces et de tout son cœur, avec quel éclat, vous le savez, le sentiment dont je lis l'expression sur vos visages est avant tout celui de la surprise la plus douloureuse et la plus émue. Hier encore, notre cher ancien collègue était debout dans la plénitude de sa force et de son intelligence, avec cet air d'extraordinaire jeunesse qu'il a gardé jusqu'à la fin, et voici qu'aujourd'hui il nous est enlevé brutalement en quelques heures, alors que nous étions presque habitués à l'idée qu'il était au-dessus des atteintes de l'âge et que les années, même accumulées, ne pouvaient rien contre lui. La mort a pris sa revanche, et n'a pas voulu l'oublier plus longtemps.

Adolphe Hatzfeld était né à Paris le 17 décembre 1824. Après de brillantes et solides études au lycée Charlemagne, dont il suivit les cours en qualité d'élève de l'institution Massin, il entra fort jeune, — il n'avait que dix-huit ans — à l'École Normale, dans la section de philosophie. Son temps d'École fut partagé entre les exercices normaliens et une manière de collaboration qu'il apportait aux travaux de Victor Cousin dont il était en quelque sorte le secrétaire.

Mais on n'ignore point que Cousin n'était pas tendre tous les jours, et souvent n'avait pas dans ses rapports avec les jeunes gens qu'il admettait à l'honneur de sa familiarité, l'aménité et les tempéraments nécessaires pour ne pas froisser de jeunes indépendances naturellement un peu ombrageuses à cet âge, et dont la fierté a quelque chose d'héroïque quand, comme ce fut presque ici le cas, l'avenir peut en être compromis. A la suite d'un incident sans grande importance, mais que Cousin ne pardonna pas, il se brouilla avec son élève qui dut, dès lors, sinon renoncer à ses études préférées (sa thèse de doctorat, passée brillamment le 14 février 1850, à vingt-cinq ans, est consacrée à Platon), du moins orienter sa carrière vers une autre voie. En effet, celle où il s'était engagé tout d'abord lui demeurait fermée tant que Cousin serait le grand maître de l'enseignement philosophique, souverain dispensateur des places et même des grades, et Hatzfeld n'avait ni le loisir ni les moyens d'attendre si longtemps. Il demanda donc et obtint le poste de suppléant des classes supérieures à Charlemagne, en 1846.

Mais s'il lui fallait abandonner la philosophie, il n'en garda pas moins toute sa vie l'empreinte très profonde que laissent toujours sur une intelligence vive et ouverte les études des premières années de travail vraiment personnel, celles dont on ne s'éloigne que malgré soi; et c'est peut-être à ces premières inclinations philosophiques qu'Hatzfeld dut cette rectitude de jugement, cette rigueur de déduction, cet impérieux besoin de remonter aux principes, qui apparaissent si nettement dans son plus considérable ouvrage, le *Dictionnaire de la langue française* entrepris avec Darmesteter et M. Thomas, et qui ont fait

de lui un merveilleux excitateur d'esprits, et un maître incomparable de la jeunesse.

A Charlemagne, Hatzfeld eut pour élèves Edmond About et Francisque Sarcey. Il connut également Taine, à qui il s'attacha très vite, et qui, reconnaissant la supériorité de ce jeune professeur, se laissa conduire par lui à peu près exclusivement. Taine se plaisait à proclamer plus tard qu'il était redevable à Hatzfeld de son prix d'honneur de philosophie au concours général ; et j'ai eu sous les yeux une lettre datée du 13 août 1847 où il lui exprimait sa reconnaissance en termes qui durent singulièrement toucher notre ami, et qui honorent à la fois l'élève qui les a écrits et le maître qui les a inspirés.

Après avoir passé sa thèse, Hatzfeld fut chargé, en mai 1853, du cours de littérature étrangère à la Faculté de Poitiers. C'est là que le hasard lui fit découvrir, parmi de vieux livres vendus au rabais, le manuscrit d'une traduction inédite de l'*Imitation* qui est aujourd'hui à Chantilly. Séduit par l'habileté du traducteur, par l'élégance et la pureté du style, et plus encore, comme il le dit lui-même, par l'inspiration du chrétien, Hatzfeld publia plus tard, avec l'approbation et les éloges des plus hautes autorités du monde catholique, une édition nouvelle de ce livre de l'*Imitation* qui eut jusqu'à la fin, sur son âme de croyant sincère, la plus profonde et la plus durable influence.

De la Faculté de Poitiers, Hatzfeld passa à celle de Grenoble en 1854. Puis il revint à Paris où d'abord il professa la seconde à Charlemagne, ensuite à Louis-le-Grand, où, après avoir été reçu le premier à l'agrégation des lettres avec des épreuves tout à fait supérieures, il fut nommé professeur de rhétorique, le 31 août 1860. Il y est resté jusqu'à sa retraite, en septembre 1894, c'est-à-dire pendant trente-quatre ans.

Ce qu'a été son enseignement, je ne puis le savoir par une expérience personnelle, puisqu'il avait quitté la maison quand j'y suis arrivé moi-même en 1895 ; mais j'en ai retrouvé l'écho encore vibrant tout autour de moi. Au reste, les générations d'élèves qu'il a formés, dont plusieurs furent célèbres et quelques-uns illustres, en témoignent beaucoup mieux que tout ce que je pourrais dire. Cet enseignement était fait de précision, de sobriété et de limpidité. La parole était toujours élégante et pondérée, comme mise en valeur par une rare finesse d'expressions et de remarques, et, à un autre point de vue, par un sourire discret, très doux et parfois légèrement ironique. Nul ne savait comme lui construire un développement, commenter ou analyser une œuvre littéraire, saisir et jeter en pleine lumière l'idée maîtresse d'une composition. Encore une fois le philosophe se retrouvait dans le professeur de rhétorique. Suivant ce mot d'un de ses anciens élèves : « Il était, comme Socrate, un accoucheur d'âmes. » On sortait de sa classe ébloui, avec le sentiment qu'on avait compris et qu'on était préparé et armé pour comprendre encore et toujours. Sarcey, qui, je l'ai dit, avait été son élève, écrit dans les *Souvenirs d'un journaliste* : « Hatzfeld était un esprit très réfléchi, creusant les sujets et les examinant en philosophe. Il était fertile en vues personnelles qu'il exposait avec un bon goût discret, comme s'il avait eu peur d'effaroucher l'auditoire. La nouveauté de ses aperçus ne frappait peut-être pas son public autant qu'il l'eût souhaité ; mais j'ai assisté à quelques-unes de ses leçons (il s'agit de celles de Grenoble) qui étaient plus substantielles encore qu'élégantes, et j'en ai tiré des observations que j'ai plus tard transportées dans mes feuilletons... J'ai également trouvé dans le *La Fontaine* de Taine nombre d'idées qu'Hatzfeld nous avait

développées et qui m'avaient déjà frappé par leur justesse et leur originalité. » Mais c'est à Taine lui-même qu'il faut demander le secret de l'extraordinaire influence que notre collègue exerça pendant ses longues années d'enseignement. Dans la lettre dont j'ai parlé plus haut, le jeune lauréat de 1847 énumère les succès qu'il vient de remporter. Puis il ajoute : « Tous ces heureux succès, » c'est à vous que je les dois. Je vous en remercie. Sans vous, je n'aurais » jamais eu ni ordre, ni clarté, ni méthode. On me disait au collège : soyez » clair, régulier, méthodique. Vous seul ne vous êtes point tenu aux paroles, » vous m'avez donné les moyens. — Si je réussis plus tard, ce sera grâce à » vos leçons, car vous m'avez appris à travailler et à conduire mon esprit ; et » vous me serez utile dans l'avenir ainsi que dans le présent. » Oui, c'est bien cela, Hatzfeld apprenait « à travailler et à conduire son esprit ». C'était là la méthode d'enseignement qu'il employait dès 1847 et qu'il a développée avec l'âge et l'expérience jusqu'au point de la rendre absolument parfaite. C'est elle, ce sont les si remarquables résultats qu'elle a produits que le gouvernement a récompensés en conférant à Hatzfeld, aux applaudissements de ses élèves et de ses collègues, la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1867, et, distinction infiniment rare dans l'Université, la rosette d'officier en 1890.

Après avoir pris sa retraite, Hatzfeld put se livrer à peu près exclusivement aux travaux littéraires qui l'avaient toujours passionné. Il partagea sa vie entre ces travaux, sa famille qu'il adorait et ses amis. Il avait toujours aimé le monde, non pas certes à la façon des gens frivoles qui ne vont y chercher que de vaines satisfactions d'orgueil ou d'amour-propre, mais en homme de bonne compagnie que l'on goûtait pour la courtoisie et l'élégance de ses manières, comme pour le profit que l'on retirait de sa conversation si fine, si ingénieuse et si variée. Cet esprit si ouvert et si compréhensif avait des clartés de tout : il parlait de sciences, de théologie, de théâtre, d'art ou de musique avec autant de compétence et d'intérêt que s'il eût été question de littérature proprement dite. Dans le commerce ordinaire de la vie, dans les salons surtout où il se plaisait à paraître, il attirait par la grâce la plus enjouée et la plus exquise. Ce causeur délicieux avait de l'esprit dans le meilleur sens du mot, c'est-à-dire ce bon sens aiguisé, qui, sans rien concéder aux caprices et aux vanités de la mode, séduit et enchante par ce je ne sais quel tour vif et libre, aisé et original, que les natures d'élite savent donner à l'expression de leurs idées ou de leurs sentiments. C'est qu'Hatzfeld n'a pas été seulement un professeur hors de pair : il a été un charmeur dans toute la force du terme.

Messieurs, aujourd'hui le charme est rompu.

Subitement cette voix si prenante s'est tue, ce visage si accueillant, cette main toujours affectueusement tendue, se sont glacés. Hatzfeld n'exercera plus sa prestigieuse influence que par le souvenir; il ne fera plus le bien autour de lui que par l'exemple qu'il nous lègue et que nous nous efforcerons de suivre pieusement. La dernière lettre que j'ai reçue de lui, il y a un mois, était pour me demander de venir en aide à un jeune homme à qui il s'intéressait. C'est comme le testament de cet homme de bien qui a été un des maîtres les plus écoutés de la jeunesse française. Il est tombé d'un seul coup, intact dans sa foi si active, dans ses convictions si élevées, dans son intelligence si haute. Au surplus, cela vaut mieux ainsi. Il lui aurait été trop cruel de se voir vieillir, et de sentir, en prolongeant sa vie, le poids de l'âge. Il s'en va, laissant aux siens,

à sa fille et à son gendre, à qui nous offrons l'hommage de notre plus profonde sympathie, la mémoire d'un nom unanimement aimé et respecté. La vieille maison de Louis-le-Grand, qui lui doit tant, l'Université, qui était fière de lui, n'oublieront pas l'admirable éducateur qui s'est consacré tout entier à leur service et qui a jeté sur elles un incomparable éclat.

Promotion de 1843. — Lévy (Édouard), né à Paris le 13 février 1822, décédé à Paris le 17 mars 1900.

C'est avec l'émotion d'un douloureux devoir, pieusement rempli, devoir de camaraderie fidèle et de solide affection, que je prends la plume, — survivant de cette promotion de 1843 qui, chaque année, s'égrène, — pour résumer ici la très simple et très honorable carrière de mon vieil ami, Edouard Lévy. Nous nous connaissions depuis plus de soixante ans ; nous avions été ensemble à l'école primaire, ensemble au Collège, ensemble à l'École Normale ; nous ne nous étions perdus de vue quelquefois que pour nous retrouver plus sûrement aux jours heureux ou tristes de la vie ; nous avions eu des amitiés communes, des préoccupations partagées ; et bien que nos vocations n'aient pas été les mêmes, et que nos destinées aient été très différentes, pourtant, dans la littérature qui m'a retenu, comme dans les sciences mathématiques qui ont eu ses préférences, nos idées et nos sentiments n'ont pas connu de désaccords. J'aimais à me retrouver avec lui, comme on aime à remonter le cours des années, à réveiller les souvenirs de la jeunesse, à rajeunir par eux un instant. Sa mort, qui m'a surpris, car je l'avais toujours trouvé plus vigoureux et plus vert que je n'étais moi-même, me laisse de sincères regrets, doublés d'un mélancolique avertissement. Il était né à Paris, au Marais, comme moi, et plus âgé d'un an. Il allait, comme je fis quelque temps moi-même, dans une école primaire de notre culte, pauvrement installée dans une étroite rue de ces vieux quartiers. Elle avait pour directeur, alors jeune encore, Samuel Cahen, le célèbre traducteur de la Bible. Il fut frappé de l'intelligence de l'écolier, s'intéressa à lui, le recommanda au chef de l'institution Massin, M. Barbet, qui se chargea de l'instruction classique d'Édouard Lévy et l'envoya au collège Charlemagne. Il y fit quatre classes en deux ans, témoigna du goût pour les mathématiques et pour l'enseignement, et répondit si bien aux espérances qu'on avait conçues de lui qu'il eut un prix, au Concours général, en mathématiques spéciales, et entra à l'École Normale en 1843. Il n'y resta que deux ans, par suite d'un échec imprévu à la licence, et se résigna vite à être prématurément en activité, pour satisfaire aux plus respectables nécessités de famille ; ces mêmes devoirs, dont la conscience seule est juge, l'éloignèrent, une fois licencié, de l'agrégation pendant plusieurs années. Il avait été nommé professeur à Auxerre en 1845 ; deux ans après, il était à Compiègne, où il enseignait à la fois les mathématiques, qu'il savait bien, et l'allemand qu'il ne savait guère que par la persuasion de ses chefs : et cela suffisait à cette époque. Il s'en tira à son honneur. Nommé en 1850, au collège de Colmar, il eut la joie, l'année suivante, d'épouser la fille de son ancien instituteur S. Cahen, la sœur de notre camarade Isidore Cahen. Nommé à Strasbourg en 1852, Lévy s'était décidé (le mariage a de ces impulsions) à préparer enfin l'agrégation de mathématiques. Il fut reçu le second en 1854 ; on pourrait dire le premier, comme mathématicien, puisque le premier rang avait été conquis par le physicien Maurat. Nommé titulaire à Saint-Étienne, il venait d'être désigné pour Reims l'année suivante, quand un

vif désir de rentrer à Paris, pour y vivre en famille ainsi que sa femme, le détermina à quitter l'enseignement public. C'était payer un grand bonheur au prix de pénibles épreuves, et accepter courageusement la lutte pour la vie. Il obtint de faire un cours de mathématiques à l'École préparatoire de Ste-Barbe. Peu de temps après, l'École ottomane, qui venait d'être créée, lui offrit une chaire de sciences qu'il occupa tant que dura cette École, jusqu'en 1859. Il donna, de plus, des leçons, ouvrit même sa maison à quelques élèves turcs ou tunisiens ; il connut toutes les fatigues de l'enseignement libre, à une époque mauvaise, et pour suffire à ses devoirs de fils, de mari, de père. On connaît cette terrible existence ! Il sortait le matin avant six heures, pour des répétitions, rentrait à huit heures du soir, prenant à peine le temps de faire ses repas, pour apporter à son foyer l'espoir d'un peu d'aisance et pour assurer l'avenir ! Son zèle n'était jamais en défaut ; il prenait sur ses soirées, sur son sommeil, pour corriger les devoirs de ses élèves ou préparer ses leçons. Il était laborieux et vaillant, et s'était consolé d'acheter chèrement ce séjour à Paris et cette indépendance de travail. Il était, d'ailleurs, peu sensible aux succès qui flattent l'amour-propre, et telle était sa modestie, que lorsque son camarade d'école Bourget arriva à la direction de l'École préparatoire de Sainte-Barbe, et lui proposa une chaire plus élevée et plus en vue, qu'il était très capable d'occuper, il la refusa, craignant de n'être pas assez au courant des nouvelles méthodes d'enseignement mathématique, et préféra garder le poste que lui avait confié, en 1855, M. Labrouste : il le conserva jusqu'à sa retraite. Tout entier à ses travaux et à ses affections, il n'avait jamais rien souhaité d'apparent pour lui-même ; il avait reporté sur son fils unique toutes ses ambitions et toutes ses espérances, et elles n'ont pas été déçues. Le père a eu de son fils toutes les joies qu'il en attendait. On sait, en effet, que M. Lucien Lévy, élève de l'École polytechnique, agrégé distingué, après avoir passé par l'Université, devint directeur de cette même École préparatoire où son père avait professé, puis examinateur à l'École polytechnique. Je trouve dans une lettre de M. Lucien Lévy ces mots dont la simplicité familière a son émotion propre : « Il a trimé dur, mon cher papa, pour acquérir une modeste aisance et me donner la possibilité de choisir ma carrière ! » Il n'a pas seulement *trimé dur;* il a eu, avec le courage, la bonté et le dévouement pour ses élèves : non content de les instruire, il s'intéressait à leur destinée, les conseillait avec une véritable tendresse de cœur, et ne se croyait pas quitte envers eux quand il les avait conduits jusqu'au seuil d'une école et d'un examen. Rien de plus uni que cette vie, qui a connu si peu d'événements et tant d'affections. Que puis-je y noter encore ? Lévy aimait la botanique, qui fut une de ses distractions les plus chères. Il a peu publié. Je ne citerai de lui que la traduction d'un mémoire allemand du Dr Stern, et une autre traduction d'un mémoire d'Euler. L'âge était venu pour lui ; sa vue baissait ; il voyait disparaître ses meilleurs amis d'École Normale, avec qui il avait conservé des relations : Bourget, Pasteur, Houel, Bertin, Puiseux. La retraite et le repos, entre une parfaite compagne, un fils dévoué et de petits-enfants, s'annonçaient agréables et souriants, quand une maladie grave vint tout assombrir. On dut l'opérer tardivement de la pierre, alors qu'il était déjà difficile d'espérer la guérison. Il s'éteignit sans souffrances, le 17 mars 1900. Une demi-heure avant sa mort, il s'entretenait encore avec les siens. Ce fut une existence égale et douce, exempte de bruit et d'agitation, estimable et respectée, féconde pour le bien, volontairement effa-

cée, mais qui, dans l'ombre et le silence, n'était restée étrangère à aucun des sentiments généreux, à aucune des espérances ardentes, des visions de progrès par la justice et la raison, qui furent, on le sait, la marque particulière de ceux de sa génération, sans distinction d'origine, de fortune, ni de culte. Il a pu, comme d'autres, perdre bien des illusions avant de mourir.

Eugène MANUEL.

Promotion de 1844. — BRÉTIGNÈRE (Louis-François), né à Bois-le-Roy (Eure), le 27 mai 1824, décédé à Paris, le 18 mars 1900.

Son père était un modeste et honnête industriel de la rue Grenéta. Un cousin de sa mère, un oncle à la mode de Bretagne, vicaire général de l'archevêque de Paris, M. de Quélen, fut frappé de sa vive intelligence et s'intéressa à sa première instruction. Ses parents avaient décidé de lui faire suivre, comme externe, les classes du lycée Saint-Louis; la distance, de la rue Grenéta, était grande: dans l'intervalle des classes, il faisait ses repas et travaillait chez le vicaire général, qui avait une propriété non loin de la rue de la Harpe, dans l'impasse des Vignes, actuellement rue Racine; maison et jardins occupés aujourd'hui par un couvent qui en hérita à la mort du propriétaire. Brétignère dut, avant la fin de ses études, se séparer de son protecteur, dont il trompa l'attente en se refusant à entrer dans les ordres. L'écolier n'avait pas la vocation, et ses parents même ne l'y poussaient point. Il n'en garda pas moins un souvenir attendri du temps qu'il avait passé dans l'impasse des Vignes et des soins affectueux qu'il y avait reçus. Il y avait trouvé même d'agréables distractions, et racontait que M. de Quélen, l'archevêque, grand ami et visiteur fidèle de son vicaire général, avait donné au jeune collégien ses premières leçons de billard. Pour continuer ses études, Brétignère entra dans l'institution de Reusse, qui envoyait ses élèves au lycée Saint-Louis. Il se trouvait livré à lui-même à l'heure tristement critique où il perdait, d'une mort prématurée, son père et sa mère. Il était devenu chef de famille en même temps que candidat à l'École Normale, vers laquelle le poussaient ses goûts, ses brillants succès au lycée et au Concours général, où il eut un prix d'honneur, et les encouragements de son maître de pension. Ils se font rares ceux qui se souviennent aujourd'hui de cette institution de Reusse, située rue de Vaugirard, en face des grilles du Luxembourg, et qui donna, rien qu'à l'École Normale, Dreyss, Janet, Despois, Brissaud, Chappuis, Chotard. Brétignère entrait à l'École, en 1844, où je l'avais précédé d'un an.

Il avait une sœur de seize ans et un frère au berceau, qui avait coûté la vie à sa mère. Il maria sa sœur à un ami d'enfance, en abandonnant au jeune ménage et à l'enfant dont on se chargeait le peu qui lui revenait de l'héritage paternel. Il fit un autre sacrifice qui assurément lui coûtait davantage : pour partager les soins que réclamait son jeune frère, il renonça à l'École d'Athènes où l'administration lui offrait de l'envoyer à sa sortie de l'École. C'était pourtant un des rêves de sa jeunesse de voir l'Italie, la Grèce et le ciel d'Orient. Nommé professeur de rhétorique à La Rochelle, il emmena avec lui son jeune frère, dont il voulait rester le professeur et l'éducateur. C'était à la fin de 1847. La Révolution n'était pas loin. Les événements politiques eurent dès lors sur l'intelligence et l'imagination généreuses de Brétignère une influence que l'on retrouve dans toute la suite de sa vie. Quand la république fut proclamée

en 1848, il n'eut pas de peine à être républicain, — et il le resta. Bien que le coup d'État de décembre l'eût profondément troublé et irrité, il ne se jugea pas en mesure, avec la charge qu'il avait acceptée et une tâche qui était loin d'être achevée, de quitter l'enseignement et d'affronter les hasards de l'indépendance et de l'exil. Ce fut, il l'a toujours dit, un nouveau sacrifice aux devoirs de la famille. Pour se consoler, il se voua tout entier à ses fonctions, et, en 1854, il se maria à La Rochelle même : union de tous points heureuse, qui apporta à son foyer quarante-cinq ans de joie, ou de consolation aux heures mauvaises qu'il a connues comme d'autres. Ce mariage semblait devoir le fixer à La Rochelle, du moins pour quelques années. Il n'en fut rien. Le lycée de La Rochelle avait dans son personnel de professeurs des éléments suspects au pouvoir d'alors. J.-J. Weiss, Brétignère et plusieurs autres furent dénoncés. La raison ou le prétexte de leur disgrâce fut de s'être abstenus de suivre une procession où l'inspecteur d'Académie figurait avec quelques fonctionnaires, et, délit plus grave, de l'avoir regardée d'un balcon. Tous les coupables furent déplacés et disséminés sur divers points de la France. Brétignère n'eut pourtant pas trop à se plaindre, à part le regret de s'éloigner de la famille de sa femme, devenue la sienne. Il était envoyé à Pau, où il resta deux ans. Il y réussit fort bien, et, en 1856, il était nommé à la rhétorique de Nîmes, comme successeur de Boissier, qui, reçu docteur, venait d'être appelé à la suppléance de la rhétorique de Charlemagne, à Paris. L'héritage était lourd. Néanmoins, ce fut peut-être la période la plus agréable de la carrière de Brétignère, tant par les précieuses relations qu'il noua dans cette ville, que par les succès très remarqués de ses élèves qui remportèrent deux fois le prix d'honneur aux concours généraux des départements. Membre de l'Académie du Gard, une des plus renommées du Midi et alors en plein développement littéraire, il y lut des travaux qui furent remarqués, particulièrement sur le théâtre d'Aristophane et sur la correspondance de Cicéron avec Atticus. Il ne quitta Nîmes, après huit ans, que pour la rhétorique de Bordeaux, en 1864, où le prix d'honneur continua de lui être fidèle et lui mérita la croix de la Légion d'honneur : il avait 40 ans. L'âge et les devoirs de famille, joints à l'intérêt toujours vif qu'il portait à son enseignement, avaient rendu depuis longtemps sa parole plus prudente ; et ses sentiments personnels, plus discrètement entretenus, ne lui avaient suscité aucun ennui. Un passage d'un discours de distribution des prix qu'il prononça en 1867, interprété dans un sens hostile au régime impérial, lui attira un déplacement nouveau : il fut nommé à Rouen. Le voisinage de Paris n'était pas une compensation suffisante au séjour de Bordeaux, qu'il espérait ne pas quitter. C'est à Rouen qu'il connut son collègue d'histoire, Bachelet, qui dirigeait plusieurs publications de la librairie Desobry. C'était le moment où, sous la vaillante et décisive impulsion de Duruy, l'enseignement des jeunes filles prenait son premier essor. Brétignère collabora à un cours d'études pour cet enseignement, et écrivit pour la collection une *Histoire littéraire* et un *Manuel de littérature*, qui eurent leur heure de succès et méritaient d'y survivre.

Le peu d'espoir qu'il semblait avoir de venir à Paris le décida (il l'a souvent regretté) à entrer dans l'inspection académique, où, avec un tempérament et un tour d'esprit comme les siens, il devait rencontrer bien des difficultés et éprouver plus d'un mécompte. Le climat de la Normandie l'inquiétait pour sa

jeune famille ; il demanda et obtint l'inspection d'Alger. C'était en 1869. L'Algérie alors, au point de vue de l'enseignement, était encore dans un état très défectueux et très précaire. Il y avait pour toute la colonie deux inspecteurs, l'un des lettres, l'autre des sciences. Le titulaire de ce dernier poste, malade à l'arrivée de Brétignère, mourut peu après et ne fut pas remplacé. Brétignère eut à lui seul la pénible et parfois périlleuse mission de parcourir toute l'Algérie, encore dépourvue, — ou à peu près, — de chemins de fer, et réorganisa lui-même presque tous les services de l'enseignement. A Alger, il opéra la fusion du collège arabe avec le lycée, mesure féconde en heureux résultats. La guerre avait éclaté; il se sentait bien loin de la France; il souhaita d'y rentrer. Il fut nommé d'abord dans le Var, et les beautés pittoresques de ce département firent de lui un passionné alpiniste, en même temps qu'il publiait une géographie de cette région, qu'il apprenait si bien à connaître. Pourtant, la pensée de faire revoir à sa famille et de revoir lui-même la ville où il avait commencé sa carrière, le ramena, comme inspecteur d'Académie à La Rochelle, d'où le 24 mai, après huit mois de séjour, le renvoya à Laon, puis à Auxerre, d'où le 16 mai l'exila à Foix. La crise passée, il fut appelé, avec un notable avantage, à Amiens, où il s'occupa spécialement de l'installation des cours secondaires de jeunes filles. Lors des décrets relatifs à la fermeture des établissements congréganistes non autorisés, les mesures qu'il dut prendre à l'égard du puissant établissement des jésuites de cette ville lui suscitèrent des inimitiés violentes auxquelles il tint tête avec son énergie habituelle et ses convictions propres. On dut le déplacer encore, et il était inspecteur dans les Ardennes quand M. Paul Bert, qui avait apprécié dans l'Yonne son activité et son dévouement l'appela dans son administration, d'abord en l'attachant au secrétariat de son cabinet, puis comme chef de bureau de l'enseignement secondaire. C'est là qu'à 60 ans il prit sa retraite, en 1884. Mais Brétignère n'était pas homme à rester au repos. Nommé membre des commissions d'examen de la Ville, administrateur de la Caisse d'épargne, examinateur d'admission à Saint-Cyr, enfin adjoint au maire du Ve arrondissement, et surtout chargé de l'administration de la Caisse des écoles et du fonctionnement des commissions scolaires, il donna pendant quatorze ans encore des preuves remarquables de sa fermeté, de son zèle, de la lucidité de son esprit et de ses capacités dans des occupations si nombreuses et si diverses. Il était devenu, en outre, le membre le plus actif du bureau de bienfaisance où ses sentiments démocratiques et sa chaleur d'âme toujours jeune trouvaient à s'exercer dans un quartier populeux. La veille de sa mort, tandis que les garçons de bureau de la mairie relevaient sous sa tête les oreillers pour lui permettre d'écrire, il leur donnait encore des signatures pour des répartitions de secours. Tous les indigents de son arrondissement le connaissaient. Tous ses collègues le tenaient en grande estime pour son ardeur si persistante. Il avait eu six enfants. La mort d'un fils de 33 ans et de deux gendres atteignit profondément cette âme jusque-là si forte, même aux jours des épreuves qui ne lui avaient pas été épargnées. C'était trop de deuil à la fois. Malgré la tendresse et les consolations dont il était entouré, il se sentit frappé. Lui qui ne connaissait pas la maladie, il s'alita pour la première fois de sa vie. Une affection des intestins, qu'il crut d'abord sans gravité, ne laissa bientôt plus d'espoir, et le dimanche 18 mars 1900, il s'éteignit au milieu des siens, ayant gardé jusqu'au dernier moment son intelligence, ses fermes convictions politiques et morales, le souci des pro-

blèmes que se pose notre temps, et l'espoir de les voir résolus par la libre raison, les inspirations de la conscience et la justice suprême.

Eugène MANUEL.

Promotion de 1845. — MOLLIARD (Léon-Auguste), né à Douai, le 1er août 1825; décédé à Paris, le 12 juin 1900.

Léon Molliard est né à Douai, en 1825, le dernier de trois enfants, dont une fille. Ses études se firent en bien des endroits, à Dormans, à Meaux, à Reims au gré des Contributions indirectes dont son père était employé. A Dormans et à Meaux, il se trouva par hasard sur les mêmes bancs qu'un de ses futurs camarades d'école, M. Peÿ, resté l'ami de toute sa vie. M. Molliard père avait fait entrer son fils aîné dans la même administration que lui, et y destinait le second, quand le professeur de rhétorique de Reims, M. Fabre, s'avisa qu'il avait découvert un très bon sujet pour l'École Normale et obtint l'assentiment du père et du fils à faire les démarches nécessaires ; car il fallait une bourse à Paris. M. Fabre s'adressa à Sainte-Barbe qui sortait à peine, en 1843, d'une situation extrêmement critique, mais qui déjà s'ouvrait généreusement aux jeunes gens dignes d'être aidés. Interne à Sainte-Barbe, Molliard suivit pendant deux ans les cours de Louis-le-Grand. M. Rinn y enseignait la rhétorique, et ce maître hors ligne lui laissa, comme à tous ses élèves, une ineffaçable impression. Il fut reçu à l'École en 1845, fit de la grammaire et obtint à sa sortie, en 1848, la place de premier agrégé.

Envoyé à Moulins comme professeur de quatrième, il y fut chargé de la rhétorique en 1851 et y passa huit ans. Il y était depuis quelques mois seulement quand il eut la douleur de perdre son père. Il appela sa mère auprès de lui. Ce lui fut une raison de plus pour s'attacher à une résidence qui d'ailleurs lui plaisait. Il s'y trouvait avec de très chers camarades d'École: Beulé, Cuvillier, et cet excellent Gelle qui devait, plus tard, lui devenir comme un frère. Il aimait alors, paraît-il, et recherchait les plaisirs du monde, la danse: croyons-le, puisqu'il nous l'a dit. Combien de temps aurait-il passé dans ce lieu de délices, s'il n'avait senti le besoin d'améliorer sa position? Il n'eut pas tort en se reconnaissant des aptitudes administratives ; et ce premier agrégé, pour commencer, se fit nommer surveillant général à Louis-le-Grand.

Ce fut, à la vérité, dans des conditions assez particulières. M. Jullien venait de quitter le provisorat d'Henri IV pour celui de Louis-le-Grand. Il avait mission expresse de rétablir la discipline dans le lycée, ou du moins dans la division supérieure. Il était en quête d'un surveillant général qui eût du nerf, mais aussi du tact, qui sût faire ses fonctions et leur donner du relief. M. Cuvillier, depuis peu gendre de M. Jullien, s'entremit entre lui et son ami Molliard, dans l'intérêt de l'un comme de l'autre. Les proviseurs de ce vieux temps, quand ils avaient fait leurs preuves, pouvaient choisir leurs auxiliaires indispensables et les pousser. Beulé, déjà fort expert en l'art d'arriver, pressa son camarade de prendre ce chemin de traverse. On permit à Molliard de loger avec lui sa mère au lycée ; cette faveur le décida. C'était à la rentrée de 1856. Les élèves sentirent aussitôt le frein et firent mine de se cabrer. Mais Molliard se dit que l'émeute n'éclate guère que parmi les peuples qui s'ennuient, et se mit en devoir d'amuser le sien en lui faisant jouer la comédie. C'est d'ailleurs un divertissement qu'il a souvent favorisé, sans aucun machiavélisme, et qu'il met-

tait en œuvre avec beaucoup de goût et de compétence. Il lui est même arrivé (ce qu'il ne cherchait pas) d'éveiller des vocations dramatiques. Le directeur actuel d'un théâtre parisien, — tout ce qu'il y a de plus parisien —, en a fait un jour, pour ce qui le concerne, la déclaration dans un journal ; et ce directeur ne manquait pas de convier à ses répétitions générales un maître que d'ancienne date il estimait très fin connaisseur. Molliard avait fini par composer tout un petit répertoire adroitement, discrètement adapté *ad usum scolarum*. Je ne sais quelle pièce il monta, comédie ou vaudeville, dans l'automne de 1856, pour apaiser les grands garçons qui s'apprêtaient à huer en sa personne la discipline restaurée. Toujours est-il qu'il les apaisa, et du coup fit leur conquête. Il l'acheva en remplaçant au pied levé des professeurs absents et en se montrant l'égal des meilleurs. Bref, ce rare surveillant général, pour prix d'un si beau succès, allait être incessamment promu aux honneurs d'un censorat.

Il apprit sur ces entrefaites la mort d'un très digne homme, M. Cugny, qui avait dirigé depuis sa fondation la nouvelle succursale de Sainte-Barbe, à Fontenay-aux-Roses. Il tourna ses vues de ce côté. De Louis-le-Grand à Sainte-Barbe il n'y avait pas loin. L'ancien barbiste avait renoué avec son directeur M. Labrouste, et son préfet des études, M. Guérard. Tous deux étaient si bien disposés pour lui, que le premier lui confia sa chère maison de Fontenay, et que l'autre lui donna sa fille ; Molliard quitta Louis-le-Grand et l'Université le 1er juillet 1857.

Il était depuis quatre ans à la tête de Sainte-Barbe-des-Champs, quand j'y fus admis comme élève. C'était encore presque un jeune homme, bien de sa personne, d'aspect assez imposant dans l'exercice de ses fonctions. Je ne sus pas tout de suite qu'il était la gaîté même. Il nous inspirait pleine confiance, mais aussi beaucoup de respect. De la primaire à la sixième, nous étions quatre cents et plus, soumis à un régime paternel autant qu'il peut l'être dans une famille aussi nombreuse, où nécessairement le pouvoir s'exerce par une série de délégués. Secondé par un personnel de valeur fort inégale, mais qu'il connaissait à fond, surveillait de près et dirigeait d'une main ferme, Molliard tenait toute la maison en haleine, chacun dans son vrai rôle et à sa vraie place. Tous les soirs, notes et devoirs passaient sous ses yeux. Le moment venu, il faisait entendre à qui de droit un mot d'avis, d'éloge ou de reproche, — un mot très bref, mais exact, et qui portait. Sa visite hebdomadaire dans les classes prenait ainsi toute sa signification; c'était la récapitulation de la semaine, avec la moralité qui s'en dégageait pour chaque élève et pour le groupe tout entier.

Ce qui faisait l'autorité de Molliard, c'était surtout d'être resté professeur dans l'âme. Il se plaisait visiblement à reprendre son premier métier, et plusieurs de nos maîtres avaient appris de lui ce qu'ils étaient chargés de nous enseigner. Devenu préfet des études dans la maison de Paris, au temps où le baccalauréat n'était pas encore scindé, il s'était chargé d'une conférence de version latine à l'usage de nos camarades les plus faibles qui, tout en suivant la philosophie, avaient grand besoin, pour l'examen, de s'entretenir dans la pratique des devoirs littéraires. Molliard leur révélait dans la version des charmes inattendus. La conférence du jeudi les réconciliait avec des travaux qu'ils n'avaient encore envisagés que du côté le plus maussade, et j'entends un de ces néophytes s'écriant au sortir de là : « Oh ! ce Molliard, avec quel *chic* il vous disséque un texte ! » Il va sans dire que le mot *disséquer*, comme

la méthode de dissection, venait de Molliard. Les deux avaient obtenu un succès d'enthousiasme auprès d'un public plutôt récalcitrant. — A Fontenay, nous le voyions de temps à autre entrer dans la classe une chaise à la main, s'asseoir au pied de la chaire, et tout en appuyant sur le savoir-faire du professeur, se substituer à lui insensiblement et nous donner une leçon vive, lumineuse, amusante, que nous buvions, mais qui, je le crois maintenant, n'était pas exclusivement à notre adresse. Il avait entrepris de nous inculquer lui-même la science, paraît-il, la plus dure à de petits Français. C'est l'orthographe d'usage : où il faut un ou deux *p*, un ou deux *t*, et les syllabes finales, et les mots composés, tout ce qu'on essaie aujourd'hui d'unifier pour le soulagement des enfants et de beaucoup d'adultes. Il avait eu la patience de cataloguer ces difficultés, de classer ces monstres orthographiques, et les faisait absorber, digérer par notre complaisante mémoire, à l'aide d'une mnémotechnie qui devait être fort ingénieuse, puisqu'au sortir de Fontenay nous aurions pour la plupart rendu des points à un correcteur d'imprimerie. Il a publié son *Manuel d'orthographe* avec la collaboration d'un officier en retraite. Mais le *Manuel* est aride, tandis que les démonstrations orales de Molliard, même sur de pareilles choses, étaient pleines d'entrain, par conséquent très efficaces.

Un livre excellent qui porte son nom et celui de Guérard, c'est leur *Petit Dictionnaire latin-français*. Il n'a paru qu'en 1875, quand Molliard n'était déjà plus depuis longtemps à Fontenay ; mais les deux auteurs y ont appliqué l'un et l'autre toute l'expérience acquise à diriger tant de débutants dans l'étude du latin. C'est mieux, beaucoup mieux qu'un lexique. Un choix d'exemples très restreint, mais très bien fait, donne la clef des idiotismes qui se rencontrent dans la prose courante, Cornelius Nepos, Tite-Live et les ouvrages les plus classiques de Cicéron. Je suis étonné que dans les débats sur la question *lexique ou dictionnaire au baccalauréat* les deux partis ne soient pas tombés d'accord pour reconnaître dans l'ouvrage de Guérard et Molliard le type idéal, intermédiaire entre le lexique, sèche nomenclature qui n'explique rien, et le dictionnaire proprement dit, trop touffu pour servir à un travail rapide. C'est bien là ce qu'il fallait pour fournir aux candidats les moyens d'interpréter une version facile, et pour interdire aux examinateurs d'en proposer qui ne le fussent pas.

Toujours à notre intention, pour pouvoir surveiller l'enseignement des langues vivantes qui venait d'être rendu obligatoire, Molliard apprit les éléments de l'anglais et l'allemand assez à fond. Cela lui donna plus de plaisir que de peine, et à plusieurs reprises il en fit le principal emploi de ses vacances. Dans ses dernières années ne se mit-il pas à prendre des leçons de russe pour se distraire? Aussitôt débrouillé, il discernait le point où viendraient buter des esprits d'enfants et imaginait l'expédient propre à leur faire franchir ou tourner l'obstacle. Il avait une véritable intuition pour poser et résoudre les petits problèmes de pédagogie pratique. Nous lui devions ainsi beaucoup dans toutes les parties de notre instruction, sans bien nous en rendre compte et avec une parfaite ingratitude.

Combien n'admirions-nous pas, en revanche, son talent à montrer la lanterne magique et à tirer la tombola! Tous les quinze jours, le dimanche qui n'était pas de sortie, la même table réunissait l'état-major de Sainte-Barbe, dames et messieurs, quelques professeurs ou maîtres d'études et les élèves qui avaient obtenu la place de premier. Après le « dîner des premiers » une trentaine

d'autres élèves arrivaient pour la petite fête, dont Molliard animait tour à tour et modérait le mouvement. La soirée finissait par des chansons et des danses en rond, où la femme de notre « sous-préfet » s'efforçait à maintenir un peu de ton et de rythme. Au moment où la gaîté, comme de juste, tournait au vacarme, un claquement de mains souverain commandait le silence et la mise en rangs. Molliard venait de lire à sa montre l'heure où doivent dormir les enfants bien gardés. Et l'on allait dormir, muni d'une friandise qu'il était convenable de ne manger que le lendemain avec un camarade non compris dans la fournée d'invités. Toute la matinée du lundi il n'était bruit que des trouvailles faites par Molliard pour mettre de l'inédit dans l'exécution d'un programme immuable. C'est ainsi que de quinzaine en quinzaine se renouvelait son prestige sur nos jeunes âmes.

Ses neuf années de Fontenay ont été, suivant toute apparence, les meilleures de sa vie. Il avait son petit domaine bien à lui, un charmant domaine, tranquille et riant ; pour chefs, son beau-père, qui se rendait compte directement de tout et en assumait la responsabilité, mais qui ne faisait avec lui qu'un seul cœur et une seule pensée, et le directeur de Sainte-Barbe, Alexandre Labrouste, qui ne paraissait alors user de sa grande situation que pour relever celle de ses lieutenants. En voyant prospérer au delà de toute espérance l'établissement dont il était l'administrateur effectif, Molliard pouvait, sans fausse honte, s'en laisser attribuer le mérite, que nul ne lui disputait, et son bataillon de quatre cents bambins, dont la veste à grands revers et à boutons d'or, dont le col blanc largement rabattu, étaient en faveur si marquée dans le public, lui causait un certain chatouillement d'amour-propre. Une satisfaction plus profonde lui venait des marques affectueuses prodiguées par tant de familles à lui-même et à celle qui l'assistait avec un zèle discret dans la partie la plus délicate de sa tâche, la consolation des chagrins d'enfants, si violents quelquefois, et la visite des petits malades. Il y en avait de pleines chambrées à l'infirmerie, en temps de contagion, rougeole, scarlatine ou autre, — car il n'était pas encore facile, même à si petite distance de Paris, d'évacuer les malades rapidement et sans graves dangers, outre que les médecins, il y a trente ans, ne se pressaient pas de l'ordonner. Dans ces circonstances-là, M. et Mme Molliard se multipliaient avec un dévouement que n'oubliaient pas les parents dont ils avaient si bien tenu la place au chevet de l'enfant.

C'est aussi l'une des raisons qui, dans cette même maison de Fontenay, ont rendu si chère la mémoire de M. et de Mme Guérard. En effet la mort de M. Labrouste et la nomination de son successeur avaient eu pour conséquence le passage à Fontenay de M. Guérard, dont Molliard devint le successeur à Paris comme préfet des études. C'était, dans tous les sens, un avancement ; ce fut même, si je ne me trompe, une tâche plus circonscrite et, par suite, moins lourde. Les difficultés vinrent d'ailleurs et prirent à la longue un caractère presque douloureux. Sous la direction précédente, Molliard était soutenu de haut par une confiance qui l'affranchissait de tout autre souci que celui de bien faire. Il connut sur le tard, et comme à l'improviste, les désagréments trop communs des fonctions administratives : conflits personnels à peine déguisés sous des dissentiments de métier, initiative réduite ou gênée, l'alternative enfin de taire ce qu'il avait d'utile à dire ou de le dire inutilement. Sa philosophie, ironique et dédaigneuse au besoin, aurait pris le dessus, s'il avait été seul en jeu ; mais il sentait atteints en même temps que lui, et plus vive-

ment, ceux qui tenaient dans son cœur la première place; et de plus il s'inquiétait pour l'avenir du collège auquel il avait voué sa vie. Les jours sombres semblaient cependant encore bien éloignés. Jamais Sainte-Barbe n'avait fait plus belle figure dans tous les concours. Seule parmi les établissements d'instruction libres et laïques, elle avait traversé victorieusement le lendemain de la guerre. En 1876, notre camarade recevait la décoration de la Légion d'honneur. Il fut heureux de la devoir à l'estime de son maître, M. Wallon, alors ministre, et touché de la joie que manifestèrent ses collaborateurs et ses élèves anciens ou présents. Mais bientôt la crise qu'il avait pressentie se déclarait, et Sainte-Barbe entrait dans cette lutte pour la vie, d'un intérêt si poignant pour ses fidèles. Une autre menace fondait sur Molliard, celle du mal qui devait le mettre tant de fois à la torture et dont il est mort. Toujours vaillant dans les intervalles encore longs de ses souffrances, il demeurait ferme à son poste et continuait, doyen de la maison, à en tenir le drapeau. Il servit de second à un nouveau directeur, barbiste et normalien, qui se retira au bout d'un an et quelques mois. Il aurait, je n'en doute guère, prêté quelque temps encore le même concours au directeur qui suivit, — barbiste également et normalien, — si ceux qui le désignèrent avaient su comprendre qu'à son âge et avec ses titres acquis Molliard pourrait par dévouement se ranger sous la direction d'un de ses anciens élèves, digne en tout point de son amitié, mais non pas se la laisser imposer sans consultation préalable et comme un fait accompli. Il fit aussitôt valoir ses droits à la retraite (décembre 1888).

Tant d'années passées à morigéner la jeunesse lui laissaient des souvenirs qu'il remuait volontiers entre amis. Il en emportait, sur la discipline scolaire, des opinions très réfléchies, toutes soumises au contrôle de la pratique, et notablement différentes, il faut en convenir, de celles qui passent aujourd'hui pour approuvées. Il connaissait trop bien les enfants pour croire, les aimait trop pour vouloir, qu'ils fussent raisonnables. Il ne leur demandait pas de consentir à la règle, ce qui supposerait le droit de la discuter. Il la voulait très claire, très large, non tracassière, mais absolue et inviolable; et c'est d'abord contre la faiblesse de certaines familles qu'il trouvait nécessaire, moral et même habile de la défendre. — « Vous avez réclamé mon concours, vous me devez le vôtre. » — Au fond ces parents faibles ne demandaient que cela et pour la plupart, finissaient par en faire l'aveu. Il avait un coup d'œil infaillible. Je ne crois pas qu'aucune supercherie d'élève l'ait jamais pris au dépourvu. Avec une sorte d'élégance, qui rendait toute dénégation superflue et préservait des rechutes, il saisissait des délinquants sur le fait : méthode essentiellement éducative, toute en leçons de choses. Combien lui en ont reparlé plus tard joyeusement et avec une nuance d'admiration! Aux tentatives de mutinerie (il s'en produisait encore) Molliard opposait un sang-froid imperturbable. Il n'avait qu'à paraître, à faire sentir qu'il était prêt. Son calme avait quelque chose de contagieux, d'irrésistible. Avec de pareils moyens d'action, il pouvait tenir en ordre un nombreux internat sans s'armer du code pénal. Il estimait qu'en fait d'éducation les autoritaires seuls peuvent être vraiment libéraux et aller très loin, toujours plus loin dans cette voie, sans retour en arrière. Pour sa part il se vantait d'avoir introduit de longue date dans le système répressif de Sainte-Barbe des tempéraments et des sursis analogues à ceux que nous a donnés, depuis, la loi Bérenger.

Gendre d'un homme qui, dans la famille barbiste, était l'objet d'un véritable

culte, Molliard à côté de lui, puis après lui, eut le rare bonheur d'être recherché, honoré par une foule d'amis qui se proclamaient ses obligés. On ne pouvait le voir de près sans s'attacher à lui davantage et lui vouloir du bien. De toutes les preuves qu'il en a reçues, et qu'il était si bien fait pour comprendre, voici sans doute l'une des plus touchantes : dans sa dernière maladie, deux jeunes élèves des hôpitaux se concertèrent pour le veiller à tour de rôle et lui procurer, avec les soins très délicats qui lui étaient nécessaires, ce genre de soulagement et cette sécurité que le médecinne peut lui-même donner qu'à la condition d'être l'ami.

Oui vraiment, il était digne d'affection ; mais on l'aimait simplement « parce que c'était lui », et qu'on n'aurait pu s'en défendre. Son accueil, sa franchise d'accent, son clair regard, quelque chose de large et d'ouvert dans toute sa physionomie et dans son geste, tout en lui signifiait et provoquait la cordialité. Il avait à la fois, comme beaucoup d'hommes, ce me semble, de cette génération-là, l'humeur joviale et la sensibilité facile à émouvoir. Cette complexion a fait de lui un chansonnier ravissant pour fêtes de famille et réunions amicales. Cela débutait et se prolongeait *crescendo* sur le mode guilleret. Mais aux couplets de la fin, il avait beau faire, sa voix et ses yeux se mouillaient, — oh ! très légèrement, et quelques rieurs ne s'arrêtaient pas de rire pour si peu; mais on voyait aussi çà et là briller des larmes. C'est qu'il avait, comme on dit, la « petite note », celle qui ne vient pas de l'esprit tout seul. On applaudissait, on aimait la chanson; combien plus le chansonnier !

Il dut enfin se ménager beaucoup et se restreindre ; la société de quelques intimes devint la seule où il ne craignit pas trop, s'il venait à souffrir, de gêner en le laissant paraître. C'est là que dans les bons jours il retrouvait toute sa verve. Sa figure s'illuminait, la plaisanterie lui venait aux lèvres, jaillissante et savoureuse. C'était à qui lui renverrait la balle, fournirait matière à ses innocentes railleries. On le voyait rajeunir ; pour quelques heures on voulait le croire guéri ; on se disait en le quittant : « Comme il était bien aujourd'hui ! »

Aujourd'hui, c'était d'ordinaire le dimanche, le jour de son whist et de son dîner de famille. — Ah ! cette partie de whist, elle a toute une histoire, où les normaliens sont en belle place ; mais il faudrait pouvoir nommer les vivants. Il y a près d'un demi-siècle, aux premiers temps de Sainte-Barbe-des-Champs, Guérard avait tous les dimanches pour partenaire l'historien ému de Marie Stuart, Louis Wiesener. Il recruta un peu plus tard son vieil ami Vacherot, et tous trois restèrent fidèles au noble jeu jusqu'à la mort. Guérard y était de première force. Il accomplit ce prodige d'y jouer et d'y gagner, étant presque aveugle et se faisant nommer les cartes qui passaient. Vacherot, profond en ses calculs, péchait par distraction. Il lui arrivait même, à lui si vénéré, d'essuyer les réprimandes courroucées de ses anciens élèves, dans ces moments où les vrais joueurs ne connaissent plus rien. Molliard, à son tour, avait prêté son cabinet pour lieu de rendez-vous, surtout par désir de perpétuer une tradition domestique. Il y fut pris. L'habitude lui devint une chère tyrannie. Comme tant de normaliens, il avait appris le whist à l'École, très consciencieusement; puis, tout en continuant de l'aimer beaucoup, d'y être fort habile, il ne lui avait plus donné qu'une petite partie de ses loisirs. Il y revint avec fer-

veur; et une fois de plus se vérifia que tôt ou tard on recueille le fruit des études bien faites quand on était jeune.

Molliard n'a pas eu d'enfants. Il n'en a pas moins vécu de continuels dévouements dans le cercle de la famille. De bonne heure sa mère veuve trouve en lui l'appui de sa vieillesse. Envers son beau-père on l'a vu, pendant plus de trente ans, plein d'une déférence exquise, que les étrangers admiraient, qui pour lui n'était qu'un devoir très doux, ou mieux un besoin du cœur. Plusieurs de ses neveux, prématurément privés de leur père, ont été par lui aimés, protégés, élevés comme de vrais fils. Deux d'entre eux sont nos camarades. Une des dernières et des grandes joies de sa vie a été de voir l'un de ceux-ci entrer par le mariage dans une famille unie tout entière à la sienne par une amitié à l'épreuve du temps. Des petits-neveux sont venus, qui portent son nom, et auprès de qui le rôle d'aïeul était, hélas! vacant. Il lui revenait de plein droit. Et ainsi ne lui a manqué, pour ainsi dire, aucune des récompenses terrestres auxquelles peut aspirer un homme de bien.

L. Brunel.

Promotion de 1846. — Donoux (Joseph-Nicolas-Eugène), né à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), le 2 novembre 1823, décédé dans sa propriété *la Forhus*, près Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le 2 août 1900.

Après de brillantes études à Pont-à-Mousson et à Metz sous la haute direction de sa mère, qui était une femme remarquable par son mérite et son esprit. Donoux entrait au lycée Louis-le-Grand, pour se préparer à l'École Normale supérieure où il fut reçu au concours de 1846. Sorti en 1849, il fut chargé de la classe de mathématiques élémentaires au lycée de Mâcon le 30 septembre de cette même année. Ennemi du bruit, homme de devoir avant tout, Donoux se consacra tout entier à son enseignement; aussi, à la suite des succès obtenus dans la classe qui lui avait été confiée, obtint-il d'être nommé au lycée de Montpellier en 1853 où il vint occuper la chaire de mathématiques élémentaires, et plus tard celle de Saint-Cyr. Dans ce milieu profondément universitaire, ses brillantes qualités devaient le placer au premier rang. Nommé officier de l'Instruction publique en 1872, chevalier de la Légion d'honneur le 10 janvier 1883, il fut, dès la fondation des conseils académiques, choisi par les professeurs de sciences comme leur représentant, et il vit son mandat renouvelé jusqu'au moment de sa retraite.

Très aimé des élèves sur lesquels il avait une grande autorité, non seulement par ses succès aux Écoles, mais aussi par son enseignement méthodique, clair et solide, à la portée de tous, Donoux était très estimé de ses collègues qui l'honoraient à cause de ses grandes qualités de cœur et qui le recherchaient pour la gaieté de son caractère. Il ne comptait que des amis parmi ses anciens élèves; tous se rappellent avec émotion les heureuses années qu'ils ont passées sous sa direction.

Esprit droit et sûr, il était un excellent conseil pour ses jeunes collègues. C'est avec plaisir qu'ils l'entouraient émerveillés de le voir resté toujours jeune, malgré les fatigues d'un long professorat et les soins dévoués donnés à une famille nombreuse, pour laquelle il avait borné son ambition à la chaire de Montpellier, malgré les offres les plus séduisantes.

L'âge inexorable de la retraite ayant sonné, Donoux s'était retiré, en no-

vembre 1889, après 43 ans de services, dans une propriété de famille, près de Saint-Paul-Trois-Châteaux. C'est là qu'il s'est éteint au milieu des siens après une courte maladie dont l'issue funeste fut précipitée par les fatigues d'une longue vie consacrée tout entière au rude labeur de l'enseignement.

Louis DARBOUX.

Promotion de 1848. — VIGNON (Joseph-Eugène), né le 18 avril 1829 à Lyon, décédé à Lyon le 11 février 1900.

Son père avait, très jeune encore, quitté le Midi pour s'établir dans cette ville, avec son unique frère destiné, comme lui, au commerce. Sa mère, née Hélène Accarias, appartenait à une ancienne famille grenobloise qui s'honore d'avoir donné à la magistrature plusieurs de ses membres et qui, à l'heure actuelle, est encore représentée, avec une science juridique et une droiture reconnues de tous, à la Cour de Cassation. Favorisées au point de vue de l'intelligence et pourvues d'une instruction solide, Mlle Hélène Accarias et ses deux sœurs ont fait l'éducation d'un grand nombre de jeunes filles appartenant aux meilleures familles lyonnaises. La mère fut la première maîtresse de son fils, mais les soins multiples dont elle était chargée l'obligèrent, au bout de peu de temps, à le placer dans un petit externat dirigé par les abbés Duprat et Rivollier. Il y demeura jusqu'à son entrée au lycée, et il y noua, avec d'autres enfants ses camarades, des relations qui durèrent, sa correspondance en fait foi, autant que sa vie. Les qualités dont il fit preuve dès le début de ses études classiques, son intelligence, son application au travail, son affection pour ses maîtres semblaient le destiner à la carrière de l'enseignement. En réalité, il n'eut jamais d'autre vocation, ni lui, ni quelques-uns de ses jeunes camarades, MM. Repelin, Rondelet, Heinrich, ce dernier son cousin et son fidèle ami. Des maîtres, comme le lycée de Lyon en comptait dès cette époque, et parmi lesquels il suffira de citer MM. Texte, Taulier, Hignard, enfin le rénovateur de la méthode socratique dans l'enseignement de la philosophie, le savant et vénérable abbé Noirot, ne pouvaient que développer les heureuses dispositions de ces élèves de choix. Aucun d'eux n'a trompé les espérances qu'on avait conçues de lui.

Toutefois il n'était ni ordinaire, ni facile d'entrer directement à l'École Normale au sortir du lycée de province, même le meilleur et le mieux pourvu des professeurs les plus distingués. Heureusement une étroite amitié plus encore qu'une parenté lointaine unissait depuis longtemps les familles Ozanam et Accarias : les démarches de Frédéric Ozanam près du Directeur de Stanislas, M. l'abbé Goscheler, eurent un plein succès. « Mon frère et moi, » écrivait-il à son jeune protégé, nous lui avons répondu de l'application et de » l'ardeur avec lesquelles vous vous efforcerez de justifier ses bontés, ce qui, » joint à la connaissance de vos succès au lycée de Lyon et au témoignage de » notre bon professeur de philosophie, donne l'espoir que vous ferez honneur » au lycée Stanislas. » Les choses se passèrent à Stanislas et, à partir de 1848, à l'École Normale, comme l'intelligence et la bienveillance d'Ozanam les avaient annoncées. Non seulement il continua de prodiguer à Eugène Vignon ses encouragements et ses conseils, mais il lui procura dans le monde religieux et dans celui des Lettres des relations aussi utiles qu'agréables. Déjà

gravement malade en 1852, et bien que tout travail lui fût interdit, il écrivait, en cachette de sa famille, pour le conseiller sur le choix de ses thèses.

La révolution de 1848 n'avait pas interrompu les études des candidats à l'École Normale : on dirait même que, chez quelques-uns d'entre eux, elle produisit une sorte d'excitation de l'esprit, contenue, d'ailleurs, dans de sages limites qui fut pour sa part dans leur succès. Notre camarade assiste, lui, sans trop s'émouvoir, aux grandes fêtes et aux manifestations qui remplissent les mois de mars, d'avril et de mai. Les journées de juin le remuent plus profondément, mais ne l'empêchent pas ; la bataille à peine finie, d'accomplir, rue du Bac, un pieux pèlerinage au lit de mort de Châteaubriand. « Le même jour, » écrit-il à sa mère, j'allai contempler les restes vénérables de l'homme que » je regarde comme le premier génie de notre siècle, du poète dont les ou- » vrages m'ont fait souvent verser des larmes, parce qu'il exprime bien les » sentiments d'un jeune homme, de l'immortel Châteaubriand. Cette visite m'a » profondément frappé. Le grand homme était couché sur un simple lit de fer » garni de rideaux blancs, dans une chambre qui n'offrait point le luxe désor- » donné qu'on trouve partout à Paris dans les riches habitations. Il était » revêtu d'une robe blanche, ceint d'une ceinture violette, les mains croisées, » et un petit crucifix sur la poitrine. Il semblait endormi. Un prêtre veillait : » je m'agenouillai près de la petite table sur laquelle brûlaient des cierges, et » je versai des larmes, en pensant à la vanité des choses humaines. »

A l'École Normale où il fut reçu le sixième de la promotion, — François Sarcey le précédant et Paul Albert le suivant immédiatement, suivi lui-même de Gustave Merlet, — Vignon fut comme élève ce qu'il avait été au lycée de Lyon et au collège Stanislas : ajoutons qu'il prit place, étant données ses profondes convictions religieuses, dans le petit groupe qui s'était formé autour de notre aumônier, l'abbé, plus tard R. P. Gratry. Je ne reviendrai point sur ce que l'on a dit déjà de la promotion dont H. Taine était le chef et où Libert placé au second rang, mais dont la carrière devait être si courte, n'était pas loin d'égaler notre Cacique en puissance de travail et en talent. Je ne résiste pas toutefois au désir de reproduire les lignes suivantes écrites dans la *Revue illustrée* (numéro du 1er février 1899) par Sarcey trois mois avant sa mort. Parlant du livre récemment publié par un de ses anciens camarades, il ajoutait : « ... Il était profondément religieux et comptait parmi ceux que nous » appelions à l'École le parti catholique. Parti... parti... c'était une façon de » parler. Il n'y avait point de parti parmi nous. Chacun pensait et agissait » comme il voulait. Nous discutions, nous blaguions, mais au fond chacun de » nous professait pour la liberté des opinions un respect sincère, et nous » avions la plus vive sympathie pour ceux qui conformaient strictement leur » conduite à leurs principes. Nous en aurions voulu à celui d'entre nous qui, » affichant des idées ultramontaines, ne fût pas allé à la messe le dimanche. » Nous étions fanatiques de tolérance. Ce goût m'est resté; aussi maintenant » je me prends quelquefois, en voyant ce qui se passe, à répéter mélancoli- » quement le vers d'Ovide exilé chez les Sarmates :

» Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis. »

La meilleure preuve qu'Eugène Vignon n'avait pas perdu son temps à l'École Normale et qu'il avait largement usé des ressources de toute sorte dont on y dispose, c'est qu'il obtint le deuxième rang au concours d'agrégation pour les classes supérieures, un des plus nombreux et des plus forts

dont on ait gardé le souvenir. Nommé professeur divisionnaire de troisième au lycée de Lyon, il n'y passa qu'une année au cours de laquelle il eut le malheur de perdre son père miné depuis longtemps par de cruelles souffrances, mais aussi la consolation d'adoucir l'amertume des derniers instants par ses soins affectueux et par la certitude que la famille, décimée par des morts successives et réduite à la mère et à deux autres enfants, trouverait dans Eugène un protecteur aussi dévoué qu'intelligent. Par malheur, la division de troisième, créée pour répondre à une nécessité passagère, ne subsista qu'un an, et le divisionnaire de Lyon dut accepter, à son grand regret, une suppléance à Marseille. L'année suivante, il y était chargé de la classe de seconde; mais c'est seulement en octobre 1835 qu'il obtint de rentrer à Lyon. Il y occupa la chaire de troisième jusqu'en 1876, et celle de rhétorique de 1876 à 1891, époque de sa retraite.

Ce qu'il fut comme professeur, surtout dans l'enseignement de la rhétorique, ses maîtres à Lyon et à l'Ecole Normale, MM. Hignard, Noirot, Berger, Jacquinet, Gérusez, Wallon, Havet, Deschanel l'avaient unanimement pressenti; ses collègues, ses proviseurs, les inspecteurs généraux, mais surtout les brillants succès de ses élèves aux concours généraux l'ont, à maintes reprises, confirmé. C'est peu de dire qu'il était l'homme du devoir, il l'était avec une sorte de passion. Nourri dès l'enfance, tout pénétré de littérature classique, très au courant de la littérature moderne et contemporaine, son commerce avec celle-ci n'avait ni diminué la sûreté de son jugement, ni altéré la finesse et la délicatesse de son goût. S'il poussait jusqu'aux dernières limites, à l'égard de ses élèves et de leurs travaux, le souci de la correction grammaticale, hier encore on n'eût osé que timidement lui en faire un reproche, on serait, sur ce point, plus libre, plus à l'aise aujourd'hui. Mêlait-il parfois à ses critiques toujours très justes et, au fond, très bienveillantes, je ne sais quelle pointe imperceptible d'ironie, on l'a dit, comme on a parlé de sa grande sévérité. Je ne crois pas, pour ma part, au bien-fondé de ces deux reproches. Contre celui de l'excessive sévérité on pourrait opposer le témoignage décisif de ses meilleurs élèves dont plusieurs occupent des positions très élevées et n'ont cessé de lui prouver leur reconnaissance. Quant à l'ironie, si on a cru la découvrir, à de rares moments, dans quelques signes tout extérieurs, j'affirme qu'elle ne fut jamais dans l'âme.

On s'est parfois demandé, dans le monde universitaire, et même ailleurs, pourquoi, après ses brillants débuts à l'École Normale et au Concours d'agrégation, Eugène Vignon semble n'avoir songé ni à mettre la dernière main à des thèses qu'à deux époques assez éloignées l'une de l'autre et sur des sujets très différents, il avait composées, et presque terminées, ni à produire une œuvre littéraire de quelque étendue. Les circonstances ont été, sous ce rapport, plus fortes que son vif désir, et nous sommes si rarement maîtres des circonstances, à peine capables d'en atténuer, quand elles nous sont défavorables, les suites les plus fâcheuses. Peut-être aussi l'explication dernière serait-elle dans un fait qui relève de la physiologie autant que de la psychologie et qui nous remet en mémoire la théorie de Taine sur la *faculté maîtresse*: c'est qu'à y regarder de près il n'y a pas seulement en chacun de nous une faculté maîtresse d'ordre intellectuel; il ne serait pas difficile de découvrir et d'y joindre une *affection maîtresse*, ou plutôt je ne sais quel état d'âme habituel où les dispositions physiques ont leur large part. Du premier au dernier

jour elle exerce sur notre vie une influence contre laquelle nous pouvons et nous devons souvent réagir, mais que nous ne saurions supprimer. Chez notre ami cet état d'âme était une *tristesse* habituelle, et on peut dire qu'il a ressenti avec une intensité peu ordinaire *l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine*. La sienne a eu beau, dès le début, être très laborieuse et absorbée par le fidèle accomplissement du devoir sous ses formes les plus variées, à ses heures les plus heureuses, au sein de ses joies les plus pures, même durant ce séjour de Marseille que ses amis appelaient, en riant, sa période mondaine, et où il semblait, en effet, rechercher et goûter vivement toutes les distractions, tous les plaisirs légitimes, la tristesse reparaît. Elle monte, elle s'empare de l'âme, elle la remplit, elle déborde dans sa correspondance, dans cette lettre à sa mère par exemple, datée de Marseille, le 15 mai 1855 :

« Est-ce le printemps, est-ce la solitude, est-ce un effet de mon caractère » un peu triste et d'une sorte de demi-paresse qui paralyse en moi l'activité » de l'esprit et souvent celle du corps? Je ne sais, mais j'ai parfois des bouffées » de tristesse si noire que je suis tout alors couleur d'encre. Je sais bien » qu'avec plus de piété je tournerais mes regards du seul côté d'où nous peut » venir la lumière avec la consolation : j'essaie de le faire, mais je ne réussis » que faiblement. Ah! que ne sommes-nous ensemble! Vous m'aideriez à tuer » mes dragons, et je pourrais plus facilement vous venir en aide. Il y a des » moments où je voudrais me voir enfoui, inconnu et ignoré dans le coin le » plus obscur de la terre. Le bruit m'importune, la lumière m'aveugle, l'obli- » gation d'agir me met au supplice, et je me fais un bonheur idéal, à la façon » des Hindous, d'une sorte d'inertie suprême où mon corps et mon âme s'en- » dormiraient ensemble dans un engourdissement délicieux... Mais ces accès » me passeront, je l'espère, et la raison chassera ces vapeurs qui m'enivrent » et m'absorbent tout à la fois. »

La raison vint, ou plutôt elle était venue depuis longtemps, mais pas toujours assez forte pour triompher de cette disposition native, et, pour une bonne part, maladive. Les alternatives vinrent aussi, comme dans toute vie humaine, d'événements heureux et malheureux, de joies et d'épreuves, ces dernières plus nombreuses peut-être, quelques-unes vraiment cruelles et capables d'ébranler une santé plus solide, d'abattre un caractère plus résolu. Au premier rang de ses joies nous placerons cette seconde nomination à Lyon (octobre 1855) qui le fixait pour toujours dans sa ville natale, et trois ans et demi plus tard (10 mars 1859), son mariage avec Mlle Mathilde Wies, d'une très honorable famille lyonnaise. Cette union, contractée à l'âge que le P. Lacordaire lui avait indiqué, à plusieurs reprises, dans sa correspondance comme celui où le célibat doit prendre fin pour un jeune homme, ne lui donna pas seulement une compagne aimable, intelligente, comme il la désirait, dévouée à tous les siens jusqu'à l'oubli d'elle-même et de sa santé, elle y ajouta le don précieux d'une nouvelle famille. La sienne, autrefois si nombreuse, — il n'avait pas eu moins de six frères et sœurs, — s'était, à l'exception de sa mère, éteinte par des morts prématurées. Deux filles et un fils vinrent, avec les succès de son enseignement, combler la mesure des joies où le *nescio quid amari* ne réussit pas à se faire même la plus petite place.

Nous nous garderons de porter au compte des épreuves la menue monnaie des misères communes à tous les hommes et à tous les professeurs. Nous ne rappellerons non plus que, pour ne rien omettre, sa mise à la retraite au len-

demain du succès le plus brillant de ses élèves au Concours général, et alors qu'il s'attendait à une prolongation de son service actif, ni cette croix d'honneur qu'il désira, que ses longs et utiles services semblaient lui mériter, mais qu'on oublia de lui remettre. On peut, sans être un Stoïcien comme Epictète, ou un vrai chrétien comme l'était Vignon, ne pas ranger au nombre des vrais biens ceux qui ne dépendent point de nous et de notre mérite, mais des circonstances ou de la volonté d'autrui, et ne point souffrir de leur privation. Si notre ami n'eut pas, dans leur plus haut degré, cette insensibilité ou cette vertu, du moins la souffrance fut-elle légère et largement compensée par les affectueux témoignages de ses amis, de ses élèves, de ses collègues. Mais où il eut besoin de toutes les ressources de son courage et de sa foi, c'est quand aux trépas déjà si nombreux dans sa famille vint s'ajouter, lors de son retour à Lyon, celui de sa plus jeune sœur qu'il avait tendrement aimée et dont l'âme, comme il le lui écrivait, ne faisait qu'une âme avec la sienne. C'est surtout quand, au mois de septembre 1880, un accident de chasse lui ravit, à l'âge de seize ans, son unique fils, son cher Xavier, dont l'intelligence, les fortes études, les goûts littéraires promettaient une carrière brillante. Dès lors, pour les malheureux parents, plus de joie pleine et pure. Les petits-fils issus du mariage de leurs filles ne remplacent pas, malgré l'affection qu'ils leur portent, et ils ne sauraient faire oublier le fils si malheureusement ravi à leur tendresse. Quand le Dr Francou, un de ses deux gendres, succombe à son tour à une longue et douloureuse maladie, Eugène Vignon, miné par le chagrin, épuisé par les retours plus aigus et plus fréquents d'un mal déjà ancien, s'éteint, quelques mois plus tard, entre les bras des siens, dans une soudaine et dernière crise, le 11 février 1900. Il avait, sans se douter que sa fin fût si prochaine, communié l'avant-veille, comme il le faisait fréquemment, à la cathédrale de Saint-Jean, sa paroisse.

Si ces dures épreuves avaient aggravé le mal de tristesse dont son âme était, dès l'origine, sérieusement atteinte, elles en firent, du moins, jaillir de temps à autre les accents d'une poésie aussi touchante qu'elle était douloureusement sincère. Toutefois, avant d'écrire pour quelques amis les sonnets assez nombreux qu'il n'a jamais publiés, ces *Tristes*, comme on pourrait les nommer, et qu'il signait de ce mot : *Tristis*, où, avec ses propres tristesses, il exprime toutes celles de son temps, ses regrets, ses pressentiments, ses espérances, il avait abordé, dans des poèmes beaucoup plus étendus, des sujets d'une nature différente. *Le Correspondant* a donné de lui l'*Appel aux catholiques*, facilement écrit, largement développé, mais dont le souffle est moins puissant que le titre ne semblait le promettre, et, à différentes époques, de petits poèmes remarquables par la facture aisée du vers, et, suivant les sujets, par la force ou la délicatesse de la pensée. Mais, à notre avis, celui qui, par le naturel, la grâce, le charme de l'expression, dépasse tous les autres, et où ces qualités portées au plus haut point font oublier la ténuité du sujet, a paru, en 1893, dans la *Revue lyonnaise*, sous ce titre : *Les Aventures d'une merlette.*

Espérons que, de ces petits poèmes et des *Tristes* auxquels on pourrait joindre quelques lettres choisies de sa correspondance avec le P. Lacordaire, avec Ozanam, et ses amis, Heinrich, Cambier mort missionnaire en Chine, abbé Barnave..., un de ses petits-fils composera plus tard un volume où ceux qui nous suivent dans la vie et ne nous connaissent déjà plus apprendront ce que nous avons été, ce que nous avons pensé, espéré, aimé. Il dira aussi ce

qui nous a fortifié dans les épreuves dont la loi est absolue ici-bas, bien que leur forme varie pour chacun de nous. Eugène Vignon ne l'a que trop bien su dans une carrière éprouvée sans doute, mais consolée, comme le fait voir ce sonnet, un des derniers qu'il ait écrits, et qu'il m'adressa peu de temps avant sa mort :

OUBLIONS

Souvenirs ! Souvenirs ! Vains échos du passé,
Pâles reflets des jours où j'ai connu la joie ;
Et vous, pensers amers, où tout espoir se noie
Pourquoi troubler toujours mon pauvre cœur blessé ?

Quoi donc ! Un nom déjà sur la terre effacé,
Une image, un refrain que le zéphyr m'envoie
Un oiseau qui s'envole, en chantant, sur ma voie,
Un rien m'arrache encore un soupir insensé.

Non, fantômes aimés, ne hantez plus mon âme :
Sous les cendres, en paix laissez dormir la flamme.
Eloignez-vous : assez de tristesse et de pleurs.

Le temps fuit : du repos vient l'heure solennelle.
Dieu vaut bien qu'on oublie et plaisirs et douleurs :
Je ne veux plus songer qu'à sa voix qui m'appelle.

Claude-Charles CHARAUX.

Promotion de 1850. — NOUEL (Ernest-Marie), né à Eppe-Sauvage (Nord), le 31 janvier 1831, décédé à Vendôme, le 28 novembre 1900.

Ernest Nouel, était né à Eppe-Sauvage, dans le département du Nord. Son père, sorti de l'École Polytechnique en 1823 et marié peu de temps après, était venu s'y fixer pour seconder son beau-frère dans la direction d'une exploitation agricole, tout en se livrant à ses études favorites, la botanique, la géologie, les observations météorologiques.— Ernest n'avait pas trois ans, quand un double événement vint modifier à la fois la situation des deux beaux-frères : l'agriculteur devenait directeur de la ferme-école de la Charmoise, près de Pontlevoy ; en même temps, le Collège de Pontlevoy, alors en pleine prospérité, s'adjoignait l'ancien polytechnicien, comme professeur de mathématiques et de physique.

C'est donc à Pontlevoy que s'écoulèrent les années d'enfance et de première jeunesse de notre camarade. Ceux qui l'ont connu intimement peuvent se souvenir du charme qu'il éprouva toujours à se reporter aux souvenirs que lui avait laissés cette période de sa vie. La famille était nombreuse ; les heures réservées à l'étude étaient scrupuleusement respectées ; les heures de loisir n'en avaient que plus d'attrait. Dans les jours de liberté complète, on entreprenait quelque excursion lointaine, préparée à l'avance, et destinée à accroître les richesses de l'herbier en voie de formation, ou à constituer une collection d'insectes à laquelle tous arrivaient à s'intéresser d'une manière particulière. — Parfois enfin les aînés étaient admis à accompagner leur père dans ses excursions géologiques. Quand on croyait avoir découvert, au milieu d'un gisement, l'indice de quelque fossile, respectable par ses dimensions ou par sa rareté, les plus adroits étaient mis à contribution pour l'isoler ou pour

en recueillir les fragments. Nouel se plaisait à raconter qu'on eut ainsi, à diverses reprises, la bonne fortune d'entrer en possession de quelques-unes de ces pièces exceptionnelles qui manquent même aux grandes collections, et qui furent plus tard jugées dignes de figurer, soit au Musée d'Orléans, soit au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où elles occupent des places d'honneur. — Il n'est pas douteux que ces souvenirs, et le culte qu'il avait pour son père, aient eu sur le choix de sa carrière une influence déterminante.

En 1847, les qualités rares dont son père avait fait preuve dans son enseignement à Pontlevoy déterminaient l'administration universitaire à l'appeler, comme professeur de mathématiques élémentaires, au Collège royal d'Orléans. Ernest allait avoir dix-sept ans : il fut envoyé à Paris, au Collège Rollin, pour y recevoir une instruction scientifique lui permettant d'aspirer à l'École Normale. C'était une période d'exil, durant laquelle il ne participait à la vie de famille que par des lettres impatiemment attendues. Cependant, chaque année, à l'époque des vacances, il retrouvait pendant quelques semaines, à Orléans comme à Pontlevoy, ces excursions botaniques ou géologiques, auxquelles il prenait un intérêt de plus en plus vif, et qui étaient à la fois un repos d'esprit et une source de jouissances.

En 1850, il fut reçu à l'École Normale et, dès les premiers jours, son caractère ouvert et droit, ses manières simples et ennemies de toute affectation, ses saillies originales et inattendues, lui concilièrent la sympathie de ses nouveaux camarades. Cette impression ne fit que se fortifier par la vie en commun. Pendant nos heures de récréation, il arpentait d'abord, de son grand pas, les larges corridors qui entourent la cour intérieure : c'est là que se formaient les groupes dans lesquels se discutaient les questions du jour. Il se joignait parfois à l'un d'eux, le temps de donner son opinion avec cette verve et ce bon sens qui rendent aux questions leur valeur réelle; mais il s'en détachait aussitôt pour retrouver, dans la cour extérieure, des camarades avec lesquels il organisait une grande partie de barres, ou pour s'entraîner à l'exercice du trapèze, où il était passé maître.

Avec son caractère, et avec l'éducation qu'il avait reçue, il n'était d'ailleurs pas de ceux auxquels le régime de l'École, si sévère qu'il fût alors, pût sembler difficile à accepter. Quelles que fussent les tracasseries d'un règlement mal approprié à notre âge, et tellement complexe qu'on pouvait difficilement se flatter d'en connaître tous les détails, j'ai pu souvent constater, après bien des années écoulées, qu'il n'en avait pas conservé d'amertume. Il en parlait avec un fin sourire, et la conversation se terminait par un de ces mots incisifs sans méchanceté, dont il avait le secret.

A la fin de la seconde année d'École, les élèves qui avaient acquis les grades de licencié ès sciences mathématiques et de licencié ès sciences physiques, et qui étaient admis dès lors à passer en troisième année, devaient opter pour une spécialité. Et cependant, à cette époque, cette troisième année ne devait pas être employée pour une préparation immédiate aux examens de l'agrégation : les deux agrégations scientifiques, primitivement distinctes, venaient d'être remplacées par une agrégation unique, à laquelle on ne pouvait pas se présenter à la sortie de l'École, mais seulement après trois années d'un stage préalable, comme professeur adjoint. Enfin, pour mieux marquer sans doute que, dans les intentions des auteurs de ce nouveau régime, la troisième année d'École devait être consacrée à un travail personnel, au gré de chacun, on

venait de créer à l'École une troisième section scientifique, la section des sciences naturelles. — Le choix de Nouel ne pouvait pas être douteux : en optant pour cette nouvelle section, il avait la perspective d'acquérir une troisième licence; il entrevoyait surtout le charme qu'il trouverait dans une étude plus approfondie des sciences naturelles, qui n'avaient occupé qu'une bien petite place dans nos travaux des années précédentes.

C'est pendant cette troisième année que nos relations devinrent plus intimes. Dans cette petite salle, située tout en haut de l'Ecole, où étaient réunis les quatre naturalistes improvisés qui composaient la section, nos tables étaient voisines. Les résultats de nos lectures, ceux de nos observations à la loupe ou au microscope, tout était mis en commun. Aucun de nous ne se dissimulait ce qu'il nous resterait encore à acquérir de connaissances; mais ce mode de travail arrivait à multiplier les fruits de nos efforts. Il avait en même temps cet autre effet, plus précieux encore peut-être, de faire naître une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. — Dans les instants de repos, nous nous entretenions parfois de nos projets d'avenir. Nous admirions combien ceux de Nouel étaient modestes : il en parlait avec cette bonhomie spirituelle, avec cette sérénité et cet enjouement qui donnaient à son caractère un charme si particulier. Il avait déjà les vertus d'un sage.

Sorti de l'École Normale avec les trois licences, Nouel dut accomplir d'abord, comme professeur adjoint, les trois années de stage qui nous étaient imposées avant les examens de l'agrégation. Il fut deux ans professeur de sciences physiques et naturelles au Lycée du Mans, et un an au Lycée d'Orléans, où il eut la joie de retrouver son père.

Enfin, immédiatement après l'agrégation, en 1856, il fut nommé professeur au Lycée de Vendôme, qu'il ne voulut plus quitter. Dès le mois d'avril 1857, son mariage dans une des plus anciennes familles vendômoises où il était accueilli comme un fils, son peu de goût pour la vie errante, tout devait contribuer à l'y fixer d'une manière définitive. Il trouvait une femme capable de le comprendre, d'accepter non seulement avec résignation, mais avec une sorte d'admiration profonde, la vie laborieuse à laquelle il devait se consacrer. — Il vint occuper, avec les membres restants de sa nouvelle famille, cette maison située sur la place de la Madeleine, qui avait été construite un demi-siècle auparavant par le grand-père de sa femme, et qui semblait si bien adaptée à l'existence qu'il avait rêvée. C'est là que sont nés tous ses enfants, pour lesquels il eut toujours la sollicitude la plus vive et la plus éclairée. C'est là qu'il a vécu jusqu'à son dernier jour.

Vers le mois d'août 1898, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Pendant un voyage qu'il fit à Paris et qui devait durer quelques jours, des troubles encore mal définis le déterminèrent à abréger brusquement son absence. A son retour, la force de volonté qu'il mettait à ne pas s'abandonner, les soins dont il était entouré, semblèrent produire une amélioration temporaire. Il put même reprendre doucement, avec sa belle humeur, quelques-uns des travaux qui lui étaient chers. Cependant sa santé déclinait, la faiblesse allait en augmentant, la marche devenait impossible : l'immobilité à laquelle il était condamné lui causa une profonde tristesse. Enfin, après quelques mois de cruelles souffrances, il s'éteignit le 29 novembre 1900, dans les bras de celle qui avait été la compagne de ses jours de bonheur et de ses jours d'épreuve, et qui n'avait cessé de lui prodiguer jusqu'à la dernière heure les soins les

plus tendres, avec cette sérénité constante qui est le privilège des belles âmes.

Ce que Nouel avait été à Vendôme, où il avait vécu quarante-quatre ans, on put le sentir profondément par les témoignages qui lui furent rendus à ses obsèques, où se pressaient toutes les notabilités de la ville, ses anciens collègues, ses anciens élèves, ses amis de tous les âges et de toutes les conditions, venus des environs pour rendre un dernier hommage à l'homme de bien dont la mort était un deuil pour tous et qui laissait après lui tant de précieux souvenirs.

Avec une instruction solide, plus étendue que celle de beaucoup de ses collègues, Nouel était vraiment le type du professeur modeste, consciencieux, prenant sur ses élèves dès les premiers jours une action incontestée, par le charme qu'il savait donner à son enseignement. Sa parole pénétrante, la finesse malicieuse qui était dans son caractère, la forme familière qu'il donnait à ses leçons pour les rendre plus accessibles à son auditoire, la verve et l'entrain qu'il mettait à solliciter les efforts de ceux qu'il voulait entraîner, toutes ces qualités rares, on put les voir se manifester dès le début; il les conserva jusqu'à la fin.

Mais, tout en donnant le meilleur de son temps à son enseignement et à la préparation de ses leçons, il était de ceux qui éprouvent le besoin d'assigner un emploi déterminé à toutes leurs heures, même à celles qu'ils pourraient consacrer au repos. Je l'ai souvent entendu dire qu'on ne pouvait bien s'acquitter d'une tâche quotidienne, exigeant un travail et une tension d'esprit, qu'à la condition de se créer en même temps, pour se détendre, une autre occupation conforme à ses goûts et pouvant conduire à des résultats utiles. — Ce qui l'occupa pendant toute sa vie, ce fut surtout la météorologie, qui convenait si bien à son esprit observateur.

Il avait disposé dans son jardin un observatoire météorologique des plus modestes, un simple abri, sous lequel étaient installés des instruments précis, scrupuleusement vérifiés par lui-même. Chaque jour, à des heures déterminées, il en relevait les indications; il notait en outre, avec une attention toujours en éveil, et quelquefois heure par heure, toutes les particularités qu'il lui paraissait intéressant de signaler, et qui contribuaient à former le bilan de la journée. Pendant ses absences, toujours assez courtes, la mission était confiée à un observateur qu'il avait mis au courant, et qu'il honorait de sa confiance. C'est ainsi que fut constitué ce dossier considérable, tenu à jour depuis son arrivée à Vendôme jusqu'à la fin de sa vie, l'une des œuvres les plus remarquables de patience et de sagacité que l'on puisse donner en exemple [1].

Ce sont ses recherches météorologiques qui lui ont fourni les éléments du plus grand nombre de ses publications, Depuis 1863, il était membre de la So-

1. Durant sa longue maladie, le dévouement incessant de deux de ses anciens collègues, M. Prévot et M. Boulioure, avait permis de continuer les observations, qui furent poursuivies jusqu'au dernier jour de novembre. Il avait tenu à faire lui-même, sur son lit de douleur et avec l'aide de M. Prévot, le travail de résumé du mois d'octobre.

ciété météorologique de France, et il était, à deux reprises différentes, élu membre du conseil de cette Société. Dès la fin de l'année 1861, il avait été l'un des fondateurs de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, dont le premier président fut M. Renou, l'un de ses plus vieux amis : c'est M. Renou qui lui avait appris à introduire dans les observations météorologiques la précision qu'il y apportait lui-même. Pendant trente-huit ans, on peut dire que Nouel fut l'âme de cette Société. Soit comme président, soit comme secrétaire, il stimulait toutes les bonnes volontés, et se montrait toujours prêt à donner l'exemple. Sur les trente-sept Bulletins publiés actuellement, il n'en est presque aucun qui ne contienne quelques notices écrites par lui, le plus souvent sur des questions de météorologie, comme la « Notice sur la théorie du givre et du verglas » qui fut la première en date, et parfois aussi sur des questions de botanique, de paléontologie, ou même d'archéologie. C'est dans ce même Bulletin qu'il fit paraître, de 1894 à 1898, un travail d'ensemble sur « le climat de Vendôme » en sept chapitres, où il a résumé les résultats de 30 années d'observations, dont 35 faites par lui-même.

Entre temps, il revenait toujours à ses études de botanique, et à la continuation de l'herbier qui lui avait été laissé par son père et dont il avait contribué lui-même, dans sa jeunesse, à rassembler les éléments. C'est à enrichir cet herbier qu'il employait ses jours de liberté complète. Devenu botaniste passionné, et resté longtemps marcheur infatigable, il emmenait avec lui ceux de ses fils qui pouvaient le suivre, et l'on partait à pied ou avec la bicyclette pour aller explorer les points les plus éloignés de la région, avec l'espoir d'en rapporter quelques plantes rares, manquant encore à la collection. Au retour, les soirées étaient consacrées aux soins multiples qui devaient assurer la conservation de ces nouvelles richesses, qu'il classait ensuite lui-même. A ceux de ses amis qu'il savait capables de le comprendre, il laissait voir combien il était fier d'être enfin parvenu à former ainsi un herbier complet du Vendômois, destiné par lui au Musée dont il était devenu conservateur : herbier unique encore, et auquel devront désormais recourir les botanistes qui voudront avoir les documents précis sur la flore de cette belle région de la France.

Arriva enfin l'époque de la retraite. L'administration universitaire en avait journé pour lui l'échéance pendant trois années successives, ne pouvant se résoudre à se séparer d'un si bon serviteur. Mais l'ajournement ne pouvait indéfiniment se poursuivre : la décision fut prise au mois d'octobre 1894. Nouel l'accepta sans murmure ; mais il se demanda s'il ne pourrait pas faire encore œuvre utile, pendant les longues journées de loisir qui lui étaient imposées. — Il était bibliothécaire de la ville depuis 1888. Malgré ses efforts pour mettre un peu d'ordre dans le rangement de ces vingt mille volumes, de nature et de provenances diverses, il avait constaté souvent combien on éprouvait de difficultés pour s'assurer si tel ou tel ouvrage faisait partie de la bibliothèque, et même pour mettre la main sur un ouvrage dont on y savait l'existence. Il se demanda s'il ne pourrait pas dresser un catalogue, qui dispenserait ses successeurs de ces longues recherches, et qui pouvait seul rendre la bibliothèque réellement utilisable. M. Léopold Delisle, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, dont il avait pris conseil, ne lui dissimulait pas la longueur de la tâche ; mais, comme il lui en montrait en même temps tout l'intérêt, Nouel n'hésita plus. Il se mit immédiatement à l'œuvre, et mit cinq ans à l'accomplir. A la fin de l'année 1899, il avait écrit de sa main neuf mille fiches, clas-

sées par noms d'auteurs, et se rapportant à tous les ouvrages, imprimés ou manuscrits. Chacune de ces fiches porte, avec le titre et la date de l'ouvrage, une indication sommaire sur sa nature; de plus, le nom de l'éditeur, le format, le genre de reliure; enfin, au dos de la fiche, la provenance de l'ouvrage. On peut se représenter ce qu'il avait fallu de persévérance pour achever une pareille œuvre, si étrangère à ce qui l'avait occupé jusque-là.

A diverses époques, il avait reçu des témoignages de la profonde estime qu'on avait pour ses services et pour ses travaux. — En 1872, notre ministre d'alors, M. Jules Simon, en venant inaugurer la statue de Ronsard, érigée devant le Musée, lui remettait lui-même, avec quelques paroles flatteuses, la rosette d'officier de l'Instruction publique. — Au mois de janvier 1886, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur, distinction bien rare dans la situation modeste qu'il occupait dans l'Université, mais bien justifiée par les travaux qu'il avait su, depuis trente ans déjà, concilier avec un enseignement dont la valeur était reconnue de tous. — Ses dernières joies furent sa nomination de Correspondant de la Société Nationale d'Agriculture, et bien peu après, en 1898, sa nomination de Correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques et scientifiques. Il accueillit avec quelque fierté ces hautes distinctions, qui venaient le trouver à Vendôme, et dont il sentait tout le prix. Il les considérait surtout comme lui imposant une sorte de dette, et l'engageant à de nouveaux travaux. Il oubliait qu'il arrivait à la limite de ses forces: il ressentit, peu de mois après, les atteintes du mal qui devait l'empêcher de mettre à exécution ses projets, et laisser dans le deuil tous ceux qui l'avaient aimé.

Telle fut la vie de ce savant modeste, de cet homme qui eut la passion du bien. Il fut soutenu, dans les plus cruelles épreuves, par ses sentiments de chrétien profondément convaincu, sentiments dont il ne chercha jamais à faire montre, pas plus qu'il ne pouvait songer à les dissimuler. Il les avait reçus de son père, il les conserva jusqu'à son dernier jour. A ceux qui ont pu vraiment le connaître, il laisse le souvenir d'un des plus nobles cœurs qui aient honoré notre Université.

É. Fernet.

Promotion de 1851. — Jarry (Jules-Sébastien), né à Saint-Sauveur en Puisaye le 7 novembre 1832, décédé à Rennes le 5 juin 1900.

C'est dans un chef-lieu de canton du département de l'Yonne que naquit l'excellent camarade si précipitamment enlevé à l'estime et à l'affection universelles.

Jarry appartenait à une famille de notaires qui, pendant près de cent ans, s'étaient succédé dans la même étude.

Il reçut la première instruction dans l'école primaire de son bourg natal. Là s'éveilla cette vive intelligence qui, de degré en degré, le conduisit au poste élevé où il termina une carrière universitaire de quarante-neuf années.

Il a rappelé lui-même, à l'École de notariat de Rennes une des grandes émotions de sa première enfance. C'était au temps où florissait cette matière, alors fondamentale, aujourd'hui trop démodée, de l'enseignement primaire, la calligraphie. Son maître l'avait peu à peu initié « aux secrets de la ronde, voire de la gothique ». L'élève ambitionnait de faire, à l'étude de son père, une

expédition. « Le jour, — disait-il à son jeune auditoire, — où je calligraphiai » en tête de ma grande feuille timbrée un triomphal *Par devant*, et, quelques » lignes au-dessous, un magnifique *ont comparu*, je ressentis une des joies » profondes de ma vie, et j'en tressaille encore... après plus de cinquante » ans ! »

Le studieux écolier, le « petit clerc » de Saint-Sauveur devint un brillant élève du collège d'Auxerre. Dès son arrivée, il prit rang à la tête de sa classe, et obtint, grâce à son amour de l'étude, grâce à la facilité et à l'élégance de son esprit, des succès qui traçaient d'avance sa future carrière.

Reçu bachelier ès lettres en 1850 il entra à l'institution Sainte-Barbe, qui, on le sait, conduisait alors ses élèves au Lycée Louis-le-Grand. Il redoubla sa rhétorique sous la direction de maîtres habiles, excité par l'exemple des Bellin, des Gautier, des Lachelier, des Aderer, qu'il devait retrouver dans notre chère École.

Il en força les portes dès l'année suivante, plein d'une ardeur, et animé d'espérances que le sort des événements ne devait pas tarder, hélas ! à trahir.

Dès ses débuts, une imperturbable rectitude de sens, une abondance dont ne pouvaient avoir raison les sujets les moins favorables au développement, telles furent les qualités qui frappèrent ses maîtres. « L'Université, c'est quatre pages », voilà un mot pittoresque de l'un d'entre ceux que Jarry aimait à répéter, et qui devint presque sa devise. Les quatre pages, il les remplissait avec une aisance tranquille, ne se piquant point de profondeur, mais toujours prêt, toujours égal à lui-même, toujours souriant.

A peine un mois s'était-il écoulé que l'École fut soumise à une rude épreuve. Nos jeunes camarades nous répondent par un sourire d'incrédulité lorsque nous évoquons devant eux le souvenir de ce régime disciplinaire qui suivit, dans l'établissement, le coup d'État du 2 décembre, Le moyen, à notre époque de large indulgence scolaire, d'imaginer que de légers écarts de conduite, pardonnables chez un lycéen, que d'innocentes échappées de gaîté, fussent alors l'objet d'une répression sévère? Mais cette rigueur, jusque-là inusitée, ne nous affectait guère : nous en prenions facilement notre parti. Jarry souriait toujours, haussant les épaules avec un geste original des bras que ses contemporains n'ont pas oublié. Ce qui nous désolait, c'était la perspective de la fermeture de l'École, c'était, lorsque les premières inquiétudes furent dissipées, la suppression des spécialités, le renvoi de l'examen d'agrégation à trois années après la sortie. En attendant, la transformation des programmes ramena les études de la maison, auparavant si élevées et si libres, à des proportions qui ne dépassaient guère le niveau de cette classe qu'on appelle aujourd'hui la rhétorique supérieure. Notre camarade remplissait consciencieusement sa tâche obligatoire, mais il visait plus haut, travaillant en silence au développement de son instruction, fréquentant le plus possible la bibliothèque, ce qui, au temps du ministère Fortoul, était loin d'être une bonne note.

Il fut reçu licencié à la session de juillet 1853. Déjà éprouvé dans sa santé, il dut, l'année suivante, prendre un congé avant l'expiration des trois années réglementaires.

C'est au Lycée d'Alger qu'il débuta comme chargé de cours de seconde. La simplicité, les manières aimables, la délicate modestie du jeune maître lui valurent bien vite la sympathie publique. Dans sa chaire, il s'imposa dès la

première heure à son auditoire par l'étendue de ses connaissances, par la sûreté de son goût et l'agrément de sa parole.

Il se désignait déjà pour l'enseignement de la classe supérieure. Reçu agrégé des lettres en 1859, dans un bon rang, il fut nommé, à la rentrée d'octobre, professeur de rhétorique au Lycée de Bourg. L'année suivante, il passa, en la même qualité, au Lycée de Douai, où une maturité précoce de caractère, jointe à sa valeur intellectuelle, appela sur lui l'attention de ses supérieurs hiérarchiques. Déjà l'on pouvait deviner en lui des aptitudes administratives. Aussi l'autorité supérieure fut-elle heureusement inspirée lorsqu'elle vint le chercher dans sa chaire pour l'élever aux fonctions d'Inspecteur d'académie.

Il débuta, en 1862, dans une ville voisine, à Arras, et, trois ans plus tard, fut chargé de l'Inspection de Lille.

La tâche était lourde ; mais le jeune inspecteur réunissait toutes les qualités qu'exigeait cet emploi important. Si court qu'eût été son apprentissage, il avait vu que le premier devoir de quiconque touche aux affaires est d'étudier à fond les questions, d'en démêler le vrai sens et d'en bien mesurer la portée. C'est-à-dire que, non seulement il mit en œuvre toutes les ressources de son intelligence, mais qu'il appela au secours de sa facilité naturelle une constante application. C'était un titre, le meilleur de tous peut-être, à la confiance des municipalités. Il portait dans ses rapports avec le personnel une équité, une mesure qui ne laissaient aucune place à la passion. Plein de tact et de souplesse, il savait tourner les difficultés ; art peu commun, qui chez lui provenait moins de la conscience professionnelle que de la bonté de la nature. La bonté, il la faisait sortir jusque dans les sévérités nécessaires. Aussi inspirait-il à ses subordonnés autant d'affection que de respect. Qu'on me permette d'extraire de sa correspondance privée un mot qui peint au vif les sentiments réciproques du chef et des fonctionnaires soumis à son autorité. Je lui avais recommandé une maîtresse d'école normale très digne d'intérêt. « Je ne l'ai pas revue depuis son départ, — m'écrivit-il » quelques années après ; mais je ne puis oublier qu'elle a pleuré dans mon » cabinet en me faisant ses adieux. »

Le souvenir que Jarry a laissé dans le Nord est encore très vivant. C'est à la Faculté de Douai qu'il présenta, en 1868, ses thèses pour le doctorat. Son *Essai sur les œuvres dramatiques*, de Jean Rotrou, fit quelque sensation dans le monde des lettres. S'inspirant de cette idée de J.-V. Leclerc qu'une thèse doit faire faire un pas à la science, il choisit pour sujet le *Théâtre d'un Contemporain de Corneille*, trop peu connu. Il lui sembla qu'un auteur que le grand poète qualifiait de « père », méritait mieux que le souvenir laissé par la meilleure de ses pièces et qu'une simple mention de Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*. Aussi fouilla-t-il avec une scrupuleuse conscience tous les ouvrages, tragédies et comédies, de celui qui, à son tour, proclamait Corneille « son maître ». Le critique de Rotrou ne s'éprit pas de son sujet au point de viser à une manière de réhabilitation. Il lui suffisait de mettre le poète dramatique à sa place, bien au-dessous de l'auteur du *Cid*, mais à un rang bien supérieur aussi à celui des Jodelle et des Mairet. Fécondité d'invention, exécution facile, hardiesses dramatiques, voilà les mérites qu'il relève, mais déparés par une rudesse et par des négligences, voire par une trivialité qui gâtent même ses plus heureuses inspirations. En dépit d'inégalités choquantes, Rotrou, par le mélange du tragique et du comique, et jusque par la richesse

des rimes, apparaît à juste titre, aux yeux de l'auteur de l'*Essai*, comme un précurseur lointain de l'École romantique. La thèse est écrite avec cette élégante facilité, qui était (je l'ai dit), la qualité dominante du style de Jarry.

Pourvu de tous ses titres, notre camarade fut nommé recteur en 1873. Il n'avait alors que quarante et un ans ; mais ses mérites le rendaient digne d'être placé à la tête d'une grande académie. Un autre eût pu échouer dans ce poste de Rennes, que les circonstances politiques, que l'état des esprits dans la vieille Armorique, rendaient particulièrement difficile. Grâce à une réserve, à une prudence, à un sang-froid qui étaient, d'ailleurs, dans le fond de son tempérament, il sut prendre pied sur un terrain glissant et conquérir, dès son entrée en fonctions, une estime favorable à son action universitaire. Il resta là pendant plus d'un quart de siècle, portant sur toutes les parties du service une attention infatigable, jaloux de réaliser toutes les améliorations compatibles avec les ressources dont il disposait.

Le souvenir en a été rappelé sur sa tombe par des voix autorisées. Pour l'enseignement supérieur, il eut à s'occuper de la construction du Palais des Sciences, de l'aménagement du vieux Palais universitaire en vue du fonctionnement des divers services, et de la constitution de la jeune Université bretonne. Il travailla à faire de l'École de médecine une école de plein exercice, en attendant que l'heure vînt de la transformer en Faculté. Heureux, s'il eût pu mener à son terme une œuvre qu'il avait grandement à cœur !

Lui-même, dans un charmant discours prononcé, en 1899, au Lycée de Rennes, a conté au prix de quels efforts ce vieil établissement a pu, sous sa direction, devenir un établissement de premier ordre comparable aux plus beaux lycées de Paris. Ce fut l'œuvre de « plus de quinze ans, de plus de trois campagnes ». Mais sa vigilance et son zèle n'avaient, pour l'enseignement secondaire, d'autres bornes que celles mêmes de son académie.

L'enseignement primaire fut, de sa part, l'objet d'une sollicitude non moindre. Il s'associa de toutes ses forces à ce grand mouvement inauguré dès les premières années de la troisième République, mais qu'il fallait, en Bretagne, régler selon le tempérament, approprier aux besoins de la région. Grâce à l'élévation de ses vues, à l'autorité de son caractère, il sut inspirer à ses subordonnés cette confiance qui est le meilleur gage du succès, et cet amour du progrès qui est le stimulant le plus efficace de l'activité. Ses conseils, ses encouragements ne manquaient à personne. Aussi, un pays qu'on pouvait croire réfractaire aux idées nouvelles sur l'instruction populaire a-t-il répondu à l'appel d'un administrateur assez sage pour éviter toute brusque secousse, assez avisé pour prévenir des inquiétudes mal fondées.

Pour être à la hauteur d'une tâche complexe, il fallait joindre à une activité sans cesse en éveil, l'habileté du négociateur. C'est une force déjà que de n'être pas un de ces fonctionnaires de passage qui peuvent inspirer aux populations des sentiments de confiance et d'estime, mais dont la personne n'a pas le prestige moral dû à un long séjour dans une même résidence. L'action administrative de Jarry était facilitée par ce fait que les municipalités sentirent de bonne heure, et reconnurent de plus en plus que le Recteur de Rennes avait fait de la Bretagne une sorte de seconde patrie dont l'amour s'unissait dans son cœur à celui de sa chère Puisaye. Mais elles applaudissaient aussi à cet esprit fertile en ressources, à ce calme doublé de ténacité qui, avec le temps, permet de lever tant d'obstacles, de vaincre tant de préjugés. Elles voyaient enfin

que, attaché à la réussite de ses entreprises, Jarry n'hésitait pas à multiplier ses démarches, à substituer aux lenteurs administratives l'influence directe qu'il pouvait exercer au ministère même. Elles aidaient, au prix même de lourds sacrifices, celui qui les aidait si bien.

Le sentiment public était fortifié par l'estime si justifiée qu'on faisait de son talent littéraire. Il avait, à Lille, si je ne me trompe, utilisé les tristes loisirs que lui faisait la guerre franco-allemande pour composer ses *Historiettes pour Pierre et pour Paul* (son neveu, son fils), formant trois séries : Alger, la Puisaye, le Nord. Œuvre charmante, pleine d'intérêt pour les enfants, où se mêlent à l'attrait du récit de vives descriptions et une remarquable finesse d'observation. Des souvenirs personnels ne sont pas le moindre agrément de ces petits livres, ou respirent, d'autre part, les sentiments de famille les plus édifiants.

La muse était loin de lui être rebelle. Il tournait le vers français avec une dextérité qui n'excluait, selon les cas, ni la finesse, ni la couleur, ni l'émotion. Il donna carrière à son imagination pratique dans des pièces qui méritent un souvenir. Mais il faut préalablement savoir que notre camarade se délassait de ses travaux professionnels par le culte de la musique. Il aimait passionnément cet art, et n'était pas un exécutant sans mérite.

Frappé de l'insignifiance ou de la vulgarité de certains recueils de chants scolaires, il eut la pensée de chercher dans les œuvres des grands maîtres des motifs assez simples, des phrases assez expressives pour qu'il pût y appliquer des paroles. De là plusieurs séries de courtes compositions dont les sujets, toujours en rapport avec l'idée musicale, ont de quoi charmer et moraliser la première enfance.

Ce petit tour de force, où il fut comme un précurseur de notre aimable poète et musicien Maurice Bouchor, il songeait à le renouveler sur des airs bretons recueillis par M. Bourgault-Ducoudray. Nul doute qu'il n'eût approprié, là encore, ses conceptions à la nature des chants empreints de la saveur et de l'originalité armoricaines. Sa disparition, hélas ! nous a privés de ce dernier fruit de son talent.

Où il excella, ce fut dans ces allocutions que, en raison de ses fonctions mêmes, il était appelé à prononcer dans des milieux divers. Pendant vingt-sept ans il ne manqua jamais de présider la séance de rentrée des Facultés, et toujours il sut, en variant son langage avec une extraordinaire souplesse, forcer l'attention publique. Une grande simplicité, relevée à l'occasion par une bonhomie de bon goût, donnait à sa parole un charme que goûtaient même les auditeurs les moins cultivés. Partout ailleurs que dans le Palais universitaire, il réussissait à trouver la note juste, en rapport avec l'objet de la réunion, pleine de convenance à l'égard des personnes. Il compta autant de succès que de discours.

C'était donc pour des raisons de toute sorte que les collègues de Jarry célébrèrent en 1899 ses « noces d'argent rectorales dans un sentiment unanime » d'estime et de sympathie ». — « Je cite textuellement non sans fierté, — » m'écrivait-il à ce sujet. — Ces Messieurs m'ont offert un bronze doré, la » Pensée, qui orne maintenant mon petit salon. Voilà un témoignage qui n'est » pas banal, il me semble; et j'avoue que je ne m'y attendais pas, malgré » l'affection dont je me sens entouré, dans nos réunions, par tous mes » collègues. »

L'homme, le chef de famille, l'ami ne valaient pas moins que l'administrateur, quelle que fût sa distinction professionnelle. Comment parler de ses sentiments pour un père trop tôt enlevé à sa piété filiale ? Perte vivement sentie, dont il n'était pas consolé de longues années après, malgré les affections qui lui restaient, malgré les satisfactions qu'il trouvait dans son intérieur. Si jamais, en effet, union fut conclue sous d'heureux auspices, ce fut celle qu'il contracta l'année même où il franchit le pas difficile de l'agrégation. C'est à Alger qu'il rencontra la personne qui devait être pendant plus de quarante ans sa dévouée compagne. Les deux jeunes gens se sentaient entraînés l'un vers l'autre par un de ces amours qui font songer aux « âmes sœurs » dont parle le Philosophe ancien : c'est de sa première confidence même que je tire l'expression. L'avenir prouva la solidité de liens qui furent resserrés encore par la naissance de trois enfants plus dignes l'un que l'autre de la sollicitude de leur père. De bonne heure il s'occupa de leur avenir et il eut au moins, avant de mourir, la satisfaction de les voir heureusement établis.

Celui qui écrit ces lignes sait mieux que personne, après un demi-siècle écoulé, quelle fidélité Jarry portait dans l'amitié ! Ni la distance, ni la différence de situation n'étaient capables d'altérer une affection qui se montrait surtout dans les mauvais jours, et devenait au besoin agissante. Il était ponctuel dans sa correspondance : c'était chez lui une manière d'observer ce qu'il appelait le « pacte sacré ».

Il gardait précieusement aussi le souvenir de ses vieux camarades, heureux de rappeler leurs noms, de suivre les étapes de leur carrière, plus heureux encore de les retrouver dans son académie. Plus d'un fut étonné de la fidélité de sa mémoire, la mémoire du cœur, avivée encore par l'amour de notre École.

Tel fut Jarry, caractère d'une rectitude absolue, intelligence alerte et lucide, cœur aimant et ouvert sous les apparences d'une réserve tranquille bien différente de la froideur. Tous les dons d'une riche nature se fondaient chez lui en un harmonieux équilibre.

Le suprême hommage que je lui rends ne serait pas complet si je ne signalais chez notre camarade une dernière vertu qui a pu échapper à certaines personnes de son entourage le plus immédiat. Qu'on en soit bien sûr : il lui a fallu un vrai courage pour suffire à toutes les nécessités de sa tâche. Obligé de bonne heure de compter avec un estomac débile, il eut à subir en 1854 et en 1866 deux secousses violentes : il ne s'en remit pas entièrement, et ne recouvra jamais, malgré des soins assidus, une absolue tranquillité d'esprit. Mais il subordonnait le souci de la santé au sentiment du devoir.

On comprend qu'un nouvel accès ait eu si promptement raison d'une constitution depuis longtemps ébranlée. Onze jours ont suffi pour le terrasser.

Puissent les souvenirs qu'il a laissés à tous ceux qui l'ont connu, puissent les lignes qu'un vieil ami consacre à sa mémoire apporter quelque adoucissement à la douleur d'une veuve atteinte au plus profond de son être et d'enfants qui ont perdu, avec leur père, le plus éclairé des guides, le plus affectueux des soutiens !

A. CORNET.

Promotion de 1854. — DUGIT (Ernest), né à Saint-Martin-du-Bu (Calvados), le 22 octobre 1834, décédé à Grenoble, le 17 avril 1900.

Il fit ses études au Lycée Charlemagne, comme élève de l'institution Massin, dans ces temps lointains où Charlemagne, avec sa couronne de pensions, était la pépinière de l'École Normale supérieure ; il n'y avait qu'un pas du Marais à la colline Sainte-Geneviève.

Cette ruche laborieuse de Massin avait ses mérites ; dans ce rapprochement de concurrents triés, avides de succès, attirés vers les couronnes à la fois par le besoin de se distinguer pour parvenir et par cette passion de la gloire que nourrissait en eux l'étude de l'antiquité, les esprits se travaillaient et se fécondaient ; l'effort y était intense et constant, et les heures passaient vite, pleines, parfois illuminées dans ces salles sombres par un rayon de poésie s'échappant des vieux livres ou par une vision de l'avenir.

Dugit connut les succès du Concours général, prémices et gages des autres, et, au mois d'octobre 1854, l'École Normale supérieure lui ouvrait ses portes ; il y entra le troisième d'une promotion qui comptait Hervé, Brédif, Royer, Gaspard, Bertin, etc. Il en sortit agrégé des classes supérieures, avec un rang assez bas dans le concours ; mais il se maintenait en tête de ses camarades de promotion, et suivant l'usage, il se mettait, par ce succès même, en ligne pour l'École d'Athènes. On l'envoya professer la rhétorique au Lycée de Périgueux ; il y resta deux ans.

Périgueux est une ville de lettrés, de gourmets, d'érudits aimables ; elle a produit des soldats et des financiers, tous hommes de sens pratique et d'esprit fin.

Ces qualités n'étaient point pour déplaire à Dugit ; il était même préparé mieux que tout autre à les estimer à leur prix ; car c'étaient celles mêmes qui le distinguaient, le bon sens et la finesse. Aussi trouva-t-il aisément que, même au sortir de Paris, la province est habitable quand elle s'offre sous les espèces de l'hospitalité périgourdine. Il en garda toute sa vie le souvenir, et, de longues années plus tard, il en parlait non sans une pointe d'émotion. Il avait aimé Périgueux comme on aime le commencement des choses ; en outre, ce début de carrière avait été pour lui plein de sourires. C'est dans cette paix joyeuse que vint le prendre le Ministère pour l'envoyer à Athènes.

Ce fut la satisfaction la plus vive de toute sa carrière et le point lumineux de sa vie.

C'est en Grèce que Dugit se découvrit en quelque sorte lui-même ; un Hellène sommeillait en lui. En présence de la nature de la Grèce, il éprouva une surprise profonde dont le retentissement a vibré dans sa vie entière ; dès le premier contact, il fut sous le charme. Ce qui chez d'autres ne vient que lentement et comme prix d'un effort pour tout comprendre et tout aimer fut chez lui spontané et rapide ; ce ciel léger (1), lumineux, transparent, cette atmosphère dans laquelle les contours des choses se précisent avec une netteté métallique, ces aromes dont l'air est pénétré, la terre et la mer conspirant à composer ce paysage d'une grâce ineffable, ce coloris divers et changeant qui prête même à la roche nue des tons veloutés et chauds, tout cela lui parut être une vision déjà entrevue dans ses rêves et par avance amoureusement caressée. Il aima vite, ce qui n'était pas dans sa nature, et profondément ce qui chez lui était

(1) « Athenis tenue cœlum. » Cicéron, *de Fato*, IV, 7.

rare. Il aima la Grèce d'instinct et il eut la joie de trouver dans son esprit de quoi justifier cet amour. Les traits secs, arrêtés et fins du paysage grec que la lumière inonde et transfigure n'eurent pas d'admirateur plus conscient ; il savait ce qu'il aimait en eux, un reflet de ce génie hellénique, fait de mesure et d'ordre, si tempéré, si lumineux, il en subit passionnément la séduction. L'art grec lui parut être dans sa simplicité savante l'expression même de la beauté ; il ouvrit devant lui le monde des formes parfaites, des lignes divines. A ses yeux, rien ne supportait la comparaison avec ces merveilles ; leur étude inspirait à jamais le dégoût du médiocre et rendait même injuste pour ce qui n'était pas parfait. « Dès que nous eûmes, à Pestum, goûté l'art grec, la pensée de Rome et de son monde s'éclipsa devant la pensée de la Grèce, Virgile devant Homère et la civilisation des descendants de Romulus devant celle des Hellènes (1). » Dugit pouvait prendre à son compte le mot de Cicéron : « Valde me Athenæ delectarunt, urbs duntaxat et urbis ornamentum (2). » Deux mots revenaient sans cesse sur ses lèvres quand il parlait du génie, des monuments grecs : simplicité, clarté. « Ce qui fait, à première vue, avant tout, le charme des monuments grecs et des temples en particulier, c'est leur netteté de ligne et leur parfaite harmonie avec la nature où ils sont encadrés. Quand on les étudie de plus près, ils ont encore un autre mérite ; ils satisfont l'esprit par la clarté du plan et la simplicité de la construction. Il n'y a en eux rien qui soit inutile, rien qui soit de pur ornement (3). » Dans cet état de satisfaction joyeuse, l'étude était légère. Dugit étudia avec une intelligence éclairée les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque ; il les comprit et les goûta mieux : « Aliud est litteras Græcas Athenis, aliud Lilybœi didicisse (4) » ; il en fit la substance même de sa pensée.

La Grèce rendit à Dugit un autre service ; elle fut pour lui le vestibule de l'Orient ; il fit un séjour à Constantinople ; il vit l'ancienne Ionie ; il visita la Palestine ; Jérusalem le reçut comme un pèlerin que l'esprit de doute n'a point encore effleuré ; l'Égypte elle-même et les bords du Nil lui montrèrent les ruines de leur civilisation prodigieuse, de leurs mœurs immuables. Tous ces spectacles laissèrent dans son esprit une trace profonde ; c'étaient les seuls souvenirs qui, jusque dans les dernières années de sa vie, eussent le privilège de l'émouvoir et de lui donner un dernier frisson de plaisir. Avec quelle volupté n'avait-il pas dû s'abandonner, pendant cette période de sa vie, à cet « état de rêverie » qu'il a heureusement décrit dans une de ses meilleurs pages ?

« J'avais éprouvé déjà cette impression (de rêverie), et plus forte encore, dans mon voyage en Égypte. Pendant cinquante-deux jours que je passai sur le Nil, pour aller du Caire à la première cataracte et revenir d'Assouan au Caire installé dans une dahabieh, sans préoccupation matérielle (car mon drogman s'était chargé de tout), n'ayant d'autre distraction que de voir le mouvant tableau des rives qui défilaient devant moi, je n'éprouvai pas un instant d'ennui

(1) *Une excursion sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile*, par M. Dugit, *Bulletin de l'Académie Delphinale*, série III, tome XVI, p. 18.
(2) *Ad Atticum*, V, 10.
(3) *Une excursion sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile*, par M. Dugit, *Bulletin de l'Académie Delphinale*, tome XVI, page 26.
(4) Cicéron, *De divinatione*, XII, 39.

ou d'impatience. Il me semblait avoir perdu le sentiment de la durée. Je compris alors le charme profond que la vie contemplative a pour les Orientaux, charme qui a entraîné dans le désert tant d'illustres mystiques, et qui a fait considérer par quelques-uns d'entre eux et par des fondateurs de religion le repos absolu, l'absorption dans l'infini, l'anéantissement de la personnalité humaine, comme le bonheur suprême et comme la fin dernière de la vertu.

» Chez nous, la vie est une lutte, un effort perpétuel ; il nous faut déployer une activité énorme, je ne dis pas pour arriver au plaisir, pour goûter dans la vie quelque jouissance, mais seulement pour ne pas souffrir, pour ne pas périr. La nature ne nous donne rien ; il faut tout conquérir sur elle, et ce que nous avons ainsi conquis, il faut le défendre contre nos semblables qui nous le disputent. Aussi, la personnalité s'accentue chez nous, se développe, devient dominante : le moi est tout..... En Orient, l'homme a peu de besoins ; il n'a point à craindre le froid et il mange à peine en une semaine ce qu'il faut à un Anglais pour un seul jour. Son esprit n'est pas plus exigeant que son corps. Sa personnalité ne se trempe donc point par l'effort ; elle reste à l'état vague, et il n'y tient pas parce qu'il n'y a fait aucun sacrifice. C'est pour cela qu'il ne connaît ni ne désire la liberté ; au contraire, la faible personnalité qu'il a lui pèse, et son rêve est de la perdre, d'être dispensé de l'activité qu'elle lui impose, si petite qu'elle soit. Il veut s'anéantir, se dissoudre dans le grand tout. Ajoutons à cela l'impression du paysage, ou plutôt du pays où l'on vit ; car, en Orient, il y a peu de paysages au sens pittoresque du mot. Ce sont de grandes vues, de vastes horizons où l'homme disparaît dans l'immensité. Il se sent petit, insignifiant, perdu comme un point imperceptible dans cette lumière éblouissante qui l'enveloppe et l'inonde, sous ce ciel d'azur d'une incommensurable profondeur (1). »

Il resta toujours chez Dugit, de ce commerce avec l'Orient, je ne sais quelle indifférence pour l'action, le dédain de l'effort et une pointe de fatalisme. Les virils enseignements de la Grèce, éprise d'action et de liberté, agirent beaucoup moins sur lui que les exemples de la résignation musulmane. Il parlait de l'Orient avec une prédilection visible ; Athènes elle-même ne venait qu'au second rang.

Rentrer en France était une première amertume : mais d'Athènes tomber à Douai, quelle ironie ! Dugit passait sans transition de l'Attique au pays des Cimmériens. C'était peu encore ; après une brève station dans la chaire de rhétorique, on le chargea d'enseigner la philosophie.

Lorsqu'en 1864 Dugit fut appelé au Lycée Charlemagne, comme suppléant de la classe de seconde, il put croire que sa destinée universitaire était fixée et que son développement régulier se ferait avec honneur à Paris. Un accident troubla ces heureux débuts, et quelques mois plus tard il était nommé à Nice. Il devait y rester six années.

La thèse française (2) de Dugit est, en même temps, son œuvre la plus importante. Il en fut de même pour plus d'un de sa génération. Ce qui passe

---

(1) *Une excursion sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile*, par M. Dugit, *Bulletin de l'Académie Delphinale*, pp. 14-16.

(2) *Étude sur l'Aréopage athénien*, Paris, Ernest Thorin, 1867, in-8°, 224 p.

aujourd'hui pour un premier essai était tenu alors pour l'œuvre maîtresse et définitive.

Cette œuvre, qui devait l'affranchir, Dugit la fit avec un soin achevé et il la réussit à merveille. Le sujet avait de la grandeur et de la noblesse : l'Aréopage athénien. Cette illustre institution touche, par son origine, au monde de la légende, et, par son extrême développement, elle se prolonge jusqu'au temps de Théodose II. C'est pour venger une injure de Mars que, suivant la tradition, les dieux tinrent, pour la première fois, leurs assises sur la colline désormais célèbre; et c'est un père de l'Église, Théodoret, qui enregistre l'acte de décès de l'auguste assemblée, trois siècles après que Plutarque avait annoncé au monde antique que « le Grand Pan était mort ». Il fallait, pour mener à bien une étude de cette importance, des qualités d'esprit très variées : la sagacité de l'historien pour discuter les traditions, dissiper les légendes, fixer les dates, choisir et interpréter les textes, un jugement assez avisé pour retrouver dans l'histoire du monde antique les formes de révolution familières au nôtre, et noter leurs analogies sans méconnaître leurs profondes différences, apporter à l'étude des institutions grecques autre chose que de la littérature et de la mémoire, faire appel au goût le plus délicat pour mettre en œuvre les matériaux de l'érudition. Aucun de ces mérites ne fit défaut à Dugit et il en fit l'application la plus heureuse. Il avouait, au début de son œuvre, l'ambition de faire revivre une société morte, de lui rendre « non pas cette vie factice que lui prêtait notre imagination, sur la foi des rhéteurs et des poètes mal compris, mais sa vie réelle ». Il a réalisé son rêve ; par la netteté de l'exposition, la judicieuse discussion des textes, la simplicité voulue d'un style qui dédaigne les effets, les lumières d'un esprit avisé qui n'est pas dupe des mensonges de la politique de jadis ou d'aujourd'hui, il a réussi à faire une étude précise, courte et complète ; car tout superflu a été écarté et rien n'a été gardé dans ces deux cents pages qui ne donne un effet utile. Il fait le procès des historiens qui ont cru nous faire connaître l'Aréopage en jetant un long cri d'admiration sur sa justice et sa sagesse. « Que l'Aréopage ait admirablement rempli ses fonctions, je l'en loue ; mais je voudrais savoir quelles étaient ces fonctions ; par quelle combinaison, dont le secret s'est perdu, il exerçait, sans trouble et sans abus, tant d'attributions diverses. Étant à la fois cour de justice et conseil d'État, comment esquivait-il les dangers que nous voyons aujourd'hui dans la confusion du pouvoir judiciaire et du pouvoir législatif ? Comment cette confusion s'était-elle faite ? Était-elle l'œuvre du temps, le résultat d'empiètements successifs, ou était-elle sortie des principes mêmes de la législation athénienne?.... Voilà les questions qui nous intéressent, et elles ne se sont même pas présentées à l'esprit de nos savants d'autrefois ? » Dugit, qui sait tout le prix d'une bonne étude de détail, s'est appliqué à faire dans ce coin de l'histoire d'Athènes une besogne exacte qui ne fût pas à recommencer. « Une question résolue aide à en résoudre d'autres, jusqu'au moment où, tous les points obscurs étant l'un après l'autre éclaircis, l'objet tout entier se présentera à nos yeux en pleine lumière. »

La méthode excellente qu'il appliqua à cette étude produisit d'heureux effets. Dans sa brièveté, l'essai sur l'Aréopage est une œuvre complète et solide ; il n'y a rien d'inutile, et on y trouve tout l'essentiel. La lumière circule égale dans toutes les parties, et le lecteur, au terme de l'ouvrage, éprouve la satisfaction d'avoir tout compris et tout vu sans effort. On regrette sans doute de n'y pas trouver çà et là un accent plus personnel et ce je ne sais quoi de vibrant

qu'inspire l'amour du sujet choisi. Fénelon eût loué peut-être cette sécheresse impartiale, lui qui a écrit : « La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. »

Si l'on songe toutefois que Dugit avait vu et passionnément aimé les lieux témoins de l'action qu'il raconte, on se demande par quel prodige de dédoublement il a si bien isolé l'homme et l'auteur que jamais un courant d'émotion ne circule de l'un à l'autre et ne trahisse leur étroite parenté. Il était dans sa nature de voiler son âme et de contenir tout élan de sensibilité, à un degré tel qu'on se demandait parfois si chez lui la faculté de sentir et d'être ému n'était pas inégale à celle de comprendre et de goûter. Même discrétion systématique dans la description et dans le dessin du paysage ; à peine dit-il ce qui est nécessaire pour identifier les lieux, sans songer à les présenter avec les couleurs de la vie. Il y a donc dans l'ensemble de l'œuvre de la maigreur, de la sécheresse, et peut-être déjà l'habitude de n'aller point au bout de l'effort ; mais on ne saurait méconnaître tout ce qu'il y a d'élégance dans cette sobriété et de distinction dans cette réserve. S'il avait eu à se justifier, qui sait si Dugit ne nous eût pas malicieusement rappelé que le caractère religieux de l'Aréopage imposait jadis à quiconque parlait devant lui le devoir de s'interdire le pathétique et de tirer ses preuves du fonds seul de la justice et de la raison ?

Dugit avait pris comme sujet de sa thèse latine l'étude archéologique de l'île de Naxos. C'est le destin de ce genre de travaux d'être peu lus. L'auteur, qui paraît avoir tenu à son œuvre, s'est appliqué plus tard à lui faire un sort ; il l'a rhabillée en français, augmentée et refondue ; la thèse est devenue un long article que le *Bulletin de l'Académie Delphinale* a publié en 1875 et qui reste le travail le plus étendu de Dugit. Il ne contient pas moins de deux cent cinquante-six pages (1).

On sent qu'en reprenant, après huit années, un sujet qu'il aimait, le charme des souvenirs a opéré en lui ; il a cédé à l'attrait de rendre par un dessin rapide les paysages où revient sa pensée. « Rien n'est beau comme l'aspect qu'offrent les Cyclades quand on les contemple du cap Colonnes (Sunium). Au-dessus des flots d'un bleu sombre s'élèvent les silhouettes variées de Zéa, de Tino, d'Andro, de Thermia, de Syra ; leur teinte d'un bleu cendré, fin, transparent, se détache sur l'azur éclatant du ciel. La lumière s'y joue en mille effets harmonieux. Une brise légère soufflant du Sud rafraîchit le front du voyageur et lui apporte les douces senteurs de la mer ; il semble qu'elle se soit parfumée en passant sur ces gracieuses montagnes. Quel contraste avec la rude région du Laurium qu'on vient de traverser ! Là, ni arbre, ni verdure, ni végétation ; des rochers arides, du sable, un soleil de plomb et pas une goutte d'eau pure pour se désaltérer ! Ces Cyclades, dont la vue est si riante, que baigne de tous côtés cet air pur et vivifiant que l'on respire avec tant de plaisir, doivent être des lieux de délices ! Le désir vous y transporte, l'imagination vous les représente. C'est là qu'est le séjour bienheureux que l'homme rêve par contraste avec celui qu'il habite. De là ces tableaux flatteurs que les anciens nous ont faits des îles de l'archipel, de là cet accord de tous les poètes grecs et latins à

(1) *Naxos et les établissements latins de l'archipel*, par M. E. Dugit, *Bulletin de l'Académie Delphinale*, IIIe série, tome X, pp. 81 à 337.

placer dans ces îles la demeure des héros, des divinités dont ils veulent faire envier le bonheur. »

Il s'en faut que la réalité réponde à ces espérances ; la main de l'homme a fait son œuvre et en dépouillant partout les hauteurs de leurs forêts natives, elle a étendu la désolation sèche sur ce sol jadis arrosé, riant et fertile. Les montagnes couvrent la plus grande partie de la surface de l'île : elles portent à plus de mille mètres leur pic le plus haut. Dans l'intérieur de ce massif se développent les riantes vallées qui ont mérité à l'île sa réputation de fertilité et de beauté : la Drymalie, couverte de chênes et d'oliviers, la Potamie, arrosée par le fleuve de l'île, la Mélanes, la Livadie, à l'extrémité de laquelle est sise la capitale, Naxos. Comme l'île elle-même dont elle est le port unique, la ville de Naxos séduit et déçoit. « Quand on y aborde venant de la haute mer, on découvre de loin une pyramide de blanches maisons étagées les unes au-dessus des autres. Derrière s'étend un amphithéâtre de montagnes aux formes variées qui semble envelopper la ville de toutes parts. On débarque, et à peine a-t-on mis le pied sur l'espèce de plage couverte de débris de plantes marines qui sert de quai, toute illusion s'évanouit. La belle apparence du dehors ne fait que mieux ressortir la laideur du dedans. Des rues où l'on se heurte le coude des deux côtés, inégales, raboteuses, coupées d'escaliers en mauvais état, serpentant en zigzags où l'indigène même peut s'égarer ; à peine une ligne de ciel sur la tête ; de temps en temps des voûtes d'où dégoutte de l'eau quand les ménagères lavent leurs planchers ; des porcs, des chiens, errant parmi les ordures, qui se jettent dans les jambes des passants ; des tas de pierres et de décombres qui barrent le chemin ; une odeur d'humidité et de moisi répandue partout voilà ce qu'offre à l'intérieur cette capitale d'un abord si attrayant (1). »

Malgré tout, Dugit aimait cette île que tant de souvenirs illustraient, autour de laquelle la légende jouait avec tant de charme. N'était-elle pas la patrie de Bacchus ? Et comme le dieu y était né à huit mois, n'avait-il pas accordé aux femmes de l'île le privilège de voir hâter le terme de leur délivrance ? C'est là que, de retour de son égarement triomphal dans les Indes, Bacchus trouva Ariane éplorée de la fuite de Thésée ; il la consola, l'aima et lui donna l'immortalité. N'est-ce pas dans les grottes du Drios que Jupiter enfant, poursuivi par la colère de son père, avait été élevé loin de tous les yeux ; sur ses sommets qu'il ravit à un aigle gigantesque armé de la foudre le sceptre des cieux ? Sans doute, depuis longtemps les dieux étaient partis ; mais ils avaient laissé une trace durable de leurs bienfaits. Nulle part les vins n'avaient plus de bouquet, ni les raisins de finesse et de saveur ; ceux des bords du Biblos faisaient le régal des gourmets athéniens ; les figues de Naxos rivalisaient avec celles de l'Attique ; son miel venait immédiatement après celui de Thasos et de l'Hymette ou recherchait ses amandes sur tous les marchés.

Du jour où, de l'histoire des dieux, Naxos descendit à ne plus compter que dans l'histoire des hommes, elle suivit la fortune des îles ses sœurs ; elle garda l'hégémonie maritime de l'Égée jusqu'au jour où les Éginètes s'en saisirent ; et dès lors, simple unité dans ce chœur de républiques insulaires tour à tour dominées par Athènes ou Sparte, elle se perdit à son tour dans la grande famille romaine, et pendant plusieurs siècles jouit d'une paix obscure.

---

(1) *Naxos. Les établissements latins de l'archipel*, p. 103

Dugit suit les destinées de l'île sous la domination vénitienne qui dura plus de trois cents ans, jusqu'au milieu du XVIe siècle, et qui lui fut cruelle; puis sous la domination turque. Au centre du domaine maritime que désolaient les corsaires, elle fournit à l'auteur l'occasion de présenter un tableau vivant et curieux de ces mœurs de forbans dont notre siècle souffrit encore. Une étude exacte et complète des divisions administratives de l'île en 1861, de ses institutions religieuses et financières, de ses établissements d'instruction, de ses querelles confessionnelles, clôt cette monographie excellente, où les matériaux fournis par l'érudition la plus exacte sont mis en œuvre par un esprit judicieux et droit. Ce goût inné de la tolérance qui était en lui inspire à Dugit, en manière de conclusion, une page excellente sur la nécessité d'en finir, en Orient, avec la manie dangereuse des conversions qui entretient la défiance et empêche tout rapprochement.

Ces deux travaux sont le meilleur de l'œuvre de Dugit. Le second avait eu les honneurs de la lecture à l'Académie Delphinale; on le connut ici mieux que le premier; et comme il était dans la destinée de Dugit de rester l'homme d'un livre, le partage se fit de lui-même : pour ses juges en Sorbonne et ses camarades d'Athènes, il resta « Dugit l'Aréopagite »; à Grenoble, il fut surtout « Dugit de l'île de Naxos ».

Le doctorat ouvrait à Dugit l'enseignement supérieur; il y entra le 1er décembre 1871, comme chargé de cours à la Faculté des Lettres de Grenoble; il devait y rester vingt-huit ans. Le hasard d'une vacance avait remis au nouveau professeur l'enseignement de la Littérature française; libre de choisir, il eût pris une autre chaire et son ambition tendit dès lors à faire un échange. La retraite de Fialon permit à Dugit de réaliser une moitié de son programme; le 1er novembre 1881, il était transféré dans la chaire de Littérature ancienne; enfin, lorsque l'enseignement de la Littérature ancienne fut dédoublé, il fut appelé à occuper la nouvelle chaire de Littérature grecque et institutions grecques (1er janvier 1883). C'est alors qu'il put dire, dans un élan d'allégresse : « Le grec seul m'est resté! »

Dugit avait occupé honorablement la chaire de littérature française; on peut juger de ce que fut son enseignement par le seul fragment qu'il en ait publié : « Racine et la tragédie classique (1) »; une grande netteté d'esprit, de la finesse dans l'analyse, un goût sûr, mais aussi de la sécheresse; un je ne sais quoi d'étriqué et d'incomplètement venu. On y sentait en outre le travail du style, car toutes ces leçons étaient rédigées et lues; elles plaisaient, mais ne portaient pas; elles coûtaient un grand effort et rendaient peu; le public était choisi, mais clairsemé. C'est alors sans doute que naquit et se développa dans l'esprit de Dugit le projet d'aménagement d'une petite chapelle privée où il distribuerait à un groupe restreint d'étudiants une science exacte, simple, sans phrases; il réussit à réaliser son vœu et, depuis de longues années, il avait renoncé à tout enseignement public. Cette intimité d'une conférence où ne fréquentaient que les amis du grec (ils ne sont légion nulle part) plaisait à Dugit. Il n'entendait diminuer par là en aucune façon l'importance de l'enseignement qui lui était confié; car, pour lui donner plus d'ampleur, il avait réussi à se faire assister d'un chargé de conférences.

(1) *Annales de l'Enseignement supérieur de Grenoble*, III p. 9.

Un an à peine après son arrivée à Grenoble, l'Académie Delphinale recevait Dugit pami ses membres ; presque aussitôt elle lui confiait les fonctions de Secrétaire perpétuel qu'il conserva jusqu'en 1880. Le discours qu'il prononça en prenant séance, le 27 décembre 1872, avait pour titre : « Projet d'une réforme dans les études classiques. » Il fut écouté avec un vif intérêt et provoqua quelque surprise ; on entendait un professeur, un lettré, demander que l'on réduisît de six à trois le nombre des années consacrées, dans l'enseignement secondaire, à l'étude du latin et du grec avant la rhétorique. Dugit était-il un de ces révolutionnaires qui s'arment contre le passé d'une haine irréfléchie ? Il s'en faut ; il dit très nettement : « Le fond de l'enseignement doit être, dans l'avenir comme aujourd'hui, l'étude des langues anciennes. Il n'y a pas, sans elles, de culture intellectuelle complète. L'esprit le plus distingué, auquel manquerait absolument la connaissance du grec et du latin, serait faible par quelque côté ; il y aurait en lui comme une lacune. ... Je n'ai pas toujours été aussi fermement attaché à cette opinion ; les réflexions et l'expérience m'y ont ramené, après que des considérations d'un autre genre m'en avaient, au premier abord, écarté. Mais je n'y suis revenu complètement qu'à une condition, c'est qu'il se fera un profond changement dans les méthodes employées aujourd'hui et que l'on trouvera moyen d'enseigner le latin et le grec mieux et en moins de temps (1). »

Dugit démontre ensuite avec une grande netteté que l'enseignement classique n'a pas pour but de « transmettre aux jeunes gens un certain nombre de notions sur des sujets déterminés ;..... non ; il est surtout une éducation ; son but, c'est d'armer les intelligences d'une méthode sûre, c'est de leur donner des cadres bien nets et bien définis pour les connaissances que la vie, que le travail leur apporteront ensuite..... L'étude des langues anciennes est pour l'esprit la meilleure des gymnastiques. »

Le 1er mai 1883, Dugit succédait à Macé de Lépinay dans les fonctions de doyen de la Faculté des Lettres ; il a dirigé la Faculté pendant plus de seize années jusqu'au 13 novembre 1899. Il a eu la bonne fortune de présider aux destinées de cette Faculté pendant la période de sa plus grande activité. L'heureux effet des réformes préparées par Duruy et continuées par Albert Dumont s'est fait sentir au moment précis où Dugit arrivait pour en recueillir le fruit. Son action personnelle s'est surtout exercée dans le soin apporté aux collections de la Faculté. C'est en 1887 que, pour la première fois, des crédits furent alloués à cet effet. Dugit les employa presque exclusivement, et suivant un plan raisonné, à constituer les éléments d'un enseignement de l'archéologie ; et il dirigea très heureusement ses choix. Des moulages de l'École des Beaux-Arts et du Louvre ont servi de décoration au grand amphithéâtre ; deux statues antiques ont été placées sur le palier du premier étage ; des photographies encadrées dans la salle des conférences donnent un commentaire vivant à l'enseignement de la littérature ancienne. L'acquisition de collections de photographies d'une haute valeur artistique et d'ouvrages tels que les *Meisterwerke der Griechischen Plastik* de Furtwangler restent comme un témoignage de son goût éclairé et du tour de sa pensée qui le ramenait toujours au monde grec.

(1) *Bulletin de l'Académie Delphinale*, IIIe série, tome VIII, p. III.

Dugit a beaucoup aimé le Dauphiné. Très résistant sous des dehors frêles, il avait fait longtemps de l'alpinisme au vrai sens du mot ; il avait parcouru toutes les montagnes des deux provinces, et, au temps lointain où la Grenette, avec ses multiples voitures à haute bâche en forme de visière, était vraiment le centre de Grenoble, on voyait souvent Dugit descendre le lundi soir de ces véhicules ; il revenait d'une excursion, le sac au dos, le piolet à la main, et en sautoir une gerbe de rhododendrons ; il était alors une physionomie grenobloise.

A dix-huit ans, il avait ressenti les premières atteintes de la goutte ; le sceau de la souffrance fut sur lui dès la jeunesse. Il entra de bonne heure dans cet enfer dont il a descendu tous les cercles. Dans ce commerce avec la douleur, il a exercé une vraie vertu de résignation et révélé à ceux qui l'ont vu de près de hautes qualités morales. Cet homme, qui était parfois d'humeur nerveuse et mobile, se montrait dans la souffrance stoïcien accompli ; il raisonnait son mal et il en plaisantait. Je l'ai beaucoup pratiqué aux heures douloureuses ; jamais je ne l'ai trouvé plus égal, plus résigné, plus soumis à toutes les rigueurs de la destinée humaine qu'il savait sombre et cruelle ; il en a éprouvé toute l'amertume. Depuis plusieurs mois, il avait le sentiment de son état ; pendant longtemps, il avait accepté en souriant l'adage qui fait de la goutte un brevet de longévité ; mais le traitement dont il avait pris l'habitude pour atténuer le mal était plus redoutable que le mal lui-même ; il s'en aperçut trop tard.

Dès le mois de juillet 1899, il se vit irrémédiablement atteint. Il écrivait alors : « La première chose à vous souhaiter, c'est la santé ; j'en sens le prix à présent que la mienne est compromise, pour ne pas dire perdue. » Et il ajoutait : « J'hésite à prendre ma retraite ; car je redoute le désœuvrement où je tomberais, et il me semble que, dès que je n'aurais plus rien à faire, je m'éteindrais comme une lampe qu'on souffle quand on n'en a plus besoin. » Au mois de novembre, il fit une unique et dernière apparition à la Faculté ; il faillit y perdre connaissance. MM. Morillot, Chabert et moi l'assistâmes ; et il nous dit en souriant, avec plus d'effusion qu'il n'en mettait d'ordinaire dans ses propos : « Ah ! la santé, la santé ! on joue avec elle quand on est jeune... Vous l'avez, gardez-la, gardez-la bien. » Ce furent ses derniers mots à la Faculté. Dès lors, il déclina très vite ; mais son ferme bon sens ne l'abandonna jamais. Il me dit un jour : « On dépend toujours de ceux qui vous servent. » Il a cruellement et longuement souffert ; il a acheté à haut prix la grande paix éternelle.

J. DE CROZALS.

Promotion de 1854. — POIRÉ (Paul-Alexandre), né à Amiens, le 1er décembre 1832, décédé à Paris, le 17 mai 1900.

Nous reproduisons le discours prononcé aux obsèques de M. Poiré, par M. Blanchet, proviseur du Lycée Condorcet.

Messieurs,

M. Poiré a été professeur au Lycée Condorcet pendant vingt-deux ans. C'est là qu'il a rendu à l'Université les services les plus distingués ; c'est là qu'il a terminé sa longue et très honorable carrière. Le proviseur du Lycée accomplit un pieux devoir en offrant à sa mémoire, au nom des maîtres et des élèves, l'hommage de leur reconnaissance et de leurs regrets.

Après de brillantes études au Lycée d'Amiens, M. Poiré fut admis à l'École

Normale, et s'y distingua parmi les nombreux élèves de la section des sciences. Au concours de l'agrégation, il conquit le second rang. Il eut le bonheur, en sortant de l'École, d'être nommé au Lycée d'Amiens, où il retrouva ses maîtres et ses amis, et où son arrivée, précédée par le souvenir de ses anciens succès, fut accueillie avec tant de joie et d'espérance par ses compatriotes.

Ces espérances ne furent pas déçues. L'enseignement, à la fois solide et élégant, du jeune professeur, les nombreux succès obtenus par ses élèves dans les examens et dans les concours, confirmèrent et accrurent encore sa réputation. Bientôt, M. Poiré se vit entouré de tant d'estime, il reçut de tels témoignages de cordiale confiance, et lui-même éprouvait une si grande affection pour une ville qui avait été son berceau, qu'il songea à terminer, à Amiens, une carrière si brillamment commencée et si heureusement parcourue. Il fallut une douce violence pour l'arracher de cette terre aimée, et ses regrets furent aussi vifs que ceux éprouvés à son départ par tous ses compatriotes. Ils ne voulurent pas, du moins, le perdre tout entier, et, par un sentiment de délicate reconnaissance, ils le nommèrent président de l'Association des Anciens élèves du Lycée.

M. Poiré continua au Lycée Condorcet, où il avait été appelé, après un court passage au Lycée de Versailles, les succès que préparait la valeur de son enseignement, car il avait, à un haut degré, les qualités essentielles du professeur. Il savait donner aux démonstrations les plus ardues un tour d'élégance ; il composait ses leçons avec art, il les disait avec une sorte d'éloquence. Ce professeur de sciences était, en même temps, un homme de lettres.

L'enseignement où il excellait le prit tout entier, et ne lui laissa que peu de temps pour les recherches personnelles et les travaux du laboratoire. Toutefois, il voulut propager, en dehors de son enseignement, les applications des sciences physiques au monde de l'industrie. Ses deux principaux ouvrages : *La France Industrielle* et *A travers l'Industrie*, sont, par la précision scientifique des faits et par l'exposition claire et méthodique, des modèles de vulgarisation. Les leçons qu'il avait professées à la Société Industrielle d'Amiens l'avaient préparé à ces travaux d'une utilité pratique. Il s'y distingua au point qu'il fut chargé, par un de nos plus grands éditeurs, de la rédaction du *Dictionnaire des Sciences et de leurs applications*. Cette œuvre importante, entreprise en collaboration avec Edmond Perrier, l'éminent directeur du Muséum, a occupé M. Poiré jusqu'à ses derniers jours.

Les leçons du professeur qui ont formé tant de remarquables élèves, aujourd'hui à leur tour professeurs, ou ingénieurs, ou officiers, laisseront dans l'enseignement une trace durable. Recueillies dans des ouvrages classiques qui font autorité, elles seront longtemps encore, pour les maîtres et les élèves, le guide le plus sûr et le plus utile.

Elles le seront aussi pour les enfants de nos écoles. Un des premiers, M. Poiré avait compris combien il est nécessaire, dans notre démocratie, de fortifier et d'élever l'enseignement primaire, et c'est une des œuvres les plus belles de sa vie que celle qu'il a consacrée à former, par ses leçons et par ses livres, les maîtres de notre grande École de Saint-Cloud.

Le Ministre de l'Instruction publique reconnut la haute valeur de ces services en donnant à M. Poiré, déjà Officier de l'Instruction publique, la croix de la Légion d'honneur.

L'homme valait le professeur. D'une courtoisie parfaite, d'une aménité sou-

riante, il a toujours eu avec ceux qui l'ont approché les relations les plus cordiales, et c'est sans doute ce sentiment de sympathie qui naissait autour de lui, ajouté à l'estime qu'on avait de son talent et de son caractère, qui le désigna au libre choix de ses collègues pour le Conseil supérieur de l'instruction publique. L'Université n'a pas oublié les services qu'il y a rendus par son expérience et par l'intégrité de son caractère.

Cette vie si heureusement remplie aurait suffi à rendre un homme heureux. M. Poiré connut encore d'autres joies plus intimes et plus douces. Son foyer qu'il aimait, qu'une compagne au cœur excellent avait fait si attirant, qu'égayait la présence de ses enfants et petits-enfants, était pour lui, aux heures du travail et aussi aux heures peut-être plus pénibles de la retraite, un de ces asiles heureux et béni où se concentrent les joies les plus profondes de l'homme.

Ces joies, il les portait pour ainsi dire avec lui au dehors, il avait dans toute sa personne un air de santé et de jeunesse. La mort, en frappant celle qui avait été l'âme de cette vie commune, a du même coup tout détruit, et cette tombe s'est ouverte à quelques mois de distance pour réunir à jamais ceux qui ne voulaient pas être séparés !

Promotion de 1860. — CHARPENTIER (Thomas-Victor), né à Alençon le 19 mars 1841, mort à Paris le 21 janvier 1900.

Thomas-Victor Charpentier appartenait à une famille universitaire et normalienne. Il a, dans le *Mémorial* de notre Association (1875), fait revivre la curieuse physionomie et raconté l'existence admirablement laborieuse et simple de son grand-père, Charles-Étienne Daulne, élève de la promotion de 1810. Nommé à Alençon, peu de temps après sa sortie de l'École, Daulne s'y mariait, s'y fixait pour toujours, prenait la résolution de se consacrer tout entier à l'enseignement et à l'étude. Il contribua pour une très grande part à la prospérité de son collège, administra avec zèle la bibliothèque communale et « devint un des plus savants hommes de France, tout en restant profondément inconnu ». Le père de M. Charpentier, élève de la promotion de 1826, professeur de mathématiques, envoyé, lui aussi, à Alençon, y épousait la fille de son collègue, et, à l'exemple de son beau-père, refusait toutes les offres d'avancement. De nombreuses générations d'élèves avaient gardé le souvenir de son enseignement clair et méthodique, de son dévouement sans bornes. Quand il prit sa retraite, il fut sollicité d'entrer au Conseil municipal, et bientôt après nommé adjoint. Dans ces fonctions nouvelles, il se distingua par une droiture de caractère, une justesse de vues et un esprit de conciliation qui ajoutèrent encore à son autorité sur ses concitoyens. Ainsi M. Charpentier eut sous les yeux, pour l'inspirer et le conduire, des modèles de netteté intellectuelle, de probité morale, de générosité.

Il fit ses études au lycée d'Alençon et il eut dans toutes ses classes les plus grands succès. Se destinerait-il aux sciences ou aux lettres ? Il a montré plus tard, mieux que par une souplesse d'intelligence purement scolaire qu'il eût pu suivre l'une des deux voies aussi bien que l'autre ; son père eût souhaité qu'il entrât à l'École Polytechnique. Lui aima mieux se diriger vers la section littéraire de l'École Normale, réussit à faire ratifier ses préférences, et vint redoubler sa rhétorique au collège Stanislas. A la fin de l'année, il obtenait, en Discours français, le premier prix des Nouveaux au Concours géné-

ral ; il achevait l'année suivante sa préparation à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand, et il entrait à l'École en 1860.

Il y fut un camarade excellent, aimable envers tous et aimé de tous. Il se lia toutefois plus particulièrement avec quelques-uns. Il formait avec Sayous et Bigot ce trio dont a parlé M. Gabriel Monod dans sa notice sur Sayous, et qui « symbolisait l'alliance de l'histoire, des lettres et de la philosophie». Il ne considérait pas dès lors et il n'a jamais considéré depuis l'identité de goûts, d'études et de croyances comme indispensable à l'amitié. Il avait le caractère ouvert comme l'intelligence. Doué de facultés d'assimilation extrêmement vives, il eut l'occasion de montrer toutes ses ressources d'esprit et de savoir, lorsque peu de temps avant sa sortie de l'École, l'agrégation de philosophie fut rétablie. Il n'hésita pas devant le danger d'épreuves difficiles à affronter sans préparation spéciale, ou plutôt en quelques semaines il fut prêt ; et il fut très honorablement admis dans cette première promotion d'agrégés dont M. Lachelier tenait la tête.

Nommé en septembre 1863 au lycée d'Alençon, il n'y resta que quelques mois ; en avril 1864, il était envoyé au lycée de Clermont. En même temps qu'il satisfaisait avec éclat aux exigences d'une classe déjà importante, il travaillait avec ardeur à compléter en divers sens sa culture intellectuelle. Curieux des questions juridiques, qui sollicitaient à la fois ses goûts de déduction méthodique et la finesse de son bon sens très avisé, il fit ses études de droit et il passa la licence ; d'un autre côté, il s'appliquait à fortifier et à étendre ses connaissances mathématiques, et suivait les leçons de Bourget, professeur à la Faculté des Sciences. A l'encontre des tendances et des habitudes de l'École éclectique, il était convaincu que la philosophie n'est pas simplement affaire de réflexion pure et de pur raisonnement, qu'elle doit prendre pour matière les disciplines déjà organisées de l'esprit humain, et en toute conscience il s'instruisait, pour bien remplir son métier de philosophe tel qu'il l'entendait.

Le temps de son séjour à Clermont, qui fut décisif pour la direction de son intelligence, le fut aussi pour la direction de sa vie. Le 8 septembre 1864, il se mariait avec une de ses proches cousines, Mlle Hautefeuille, dont la famille habitait Paris ; il l'avait connue, alors qu'élève à Stanislas, il était entré en relation avec des parents qu'il retrouvait, et dès l'École il avait rêvé de s'unir à elle. Union heureuse entre toutes par l'admirable intimité des âmes qu'elle a liées à la fois dans la plus profonde affection commune et dans le plus pur sentiment des devoirs communs. Quiconque est entré dans cette vivante maison, où la plus belle harmonie morale régnait visiblement, a deviné sans peine à quel point Mme Charpentier fut pour son mari la femme pleine de sens et de bonté, qui entretient parmi les soucis de la tâche quotidienne la joie, le courage, la confiance ; participant de toutes les pensées de celui qu'elle a perdu, elle reste pour ses enfants le conseil droit et certain qu'elle avait été pour lui.

Au mois d'octobre 1866, M. Charpentier quittait le lycée de Clermont pour celui de Montpellier, deux ans plus tard il était rappelé à Paris : professeur d'abord au collège Rollin, puis au lycée Bonaparte, il resta pendant les événements de 1870-71 à la disposition du ministre ; en avril 1871 il reprenait du service au lycée de Versailles. Le 26 juillet de cette année, il soutenait brillamment ses thèses de doctorat, dont l'une, la thèse française, *Essai sur la mé-*

thode de Descartes, était déjà terminée et acceptée en 1869, dont l'autre, la thèse latine, *Dissertatio de methodo mathematica in iis scientiis adhibenda quae ad varias philosophiæ moralis partes spectant* avait reçu le visa en 1870. La thèse française dénonçait avec beaucoup de discrétion dans la forme, de vigueur dans le fond, l'illusion alors commune qui consistait à séparer en Descartes le philosophe du savant et à regarder les règles de la méthode comme des formules justiciables du simple sens commun. « Ai-je eu tort, disait la Préface, de choisir, pour le traiter dans une thèse, un sujet que tout le monde connaît ou du moins croit connaître ? Le lecteur en jugera. Si je suis dupe d'une illusion, si je prends pour des idées nouvelles des opinions anciennes et bien connues, il faut me plaindre d'avoir inutilement dépensé beaucoup de temps et beaucoup de peine : si j'ai réussi à interpréter d'une façon quelque peu nouvelle des textes que chacun a médités, il faut convenir que mes efforts n'ont pas été perdus. » L'interprétation que tentait M. Charpentier s'éclairait de la connaissance des œuvres scientifiques de Descartes, particulièrement de la Géométrie, et elle n'aboutissait à sa formule propre qu'après un exposé très ingénieux des principales opinions du XVIIe siècle sur la logique cartésienne. La thèse latine critiquait le séduisant abus que l'on peut faire de la méthode mathématique en essayant de traiter par elle les questions morales et de déterminer par elle les concepts métaphysiques. Dès l'origine de ses recherches personnelles, M. Charpentier s'était senti attiré par les problèmes et les doctrines qui mettent en rapport la philosophie avec les sciences, et c'était à lui que s'était adressé M. Th. Ribot, quand il avait fallu rendre compte dans la *Revue philosophique* d'ouvrages tels que celui de Papillon sur la *philosophie moderne dans ses rapports avec les sciences de la nature*, celui de Mouchot sur *la réforme cartésienne*, ou le livre de Dühring, *Kritische Geschichte der allgemeinen Principien der Mechanik*, etc... Il avait été un des premiers à signaler, dans un article de la même Revue (mai 1881), l'importance des idées philosophiques de Cournot, et il avait communiqué à l'Académie des sciences morales un *Mémoire sur la nécessité d'instituer la logique du probable* (1875), dont l'esprit apparaît bien dans cette conclusion : « On s'est proposé de faire sentir par des considérations générales et par des exemples variés que l'étude des sciences positives est nécessaire, si l'on veut fonder une métaphysique. » Dans son travail sur Cournot, il avait insisté sur le rapport qu'a la notion de loi naturelle avec l'idée mathématique de fonction : c'était là un sujet qu'il eût voulu aborder à son tour : il espérait, disait-il souvent, mettre à profit les loisirs de sa retraite pour ordonner les pensées que lui avaient suggérées la lecture des savants modernes sur la conception de la loi et le déterminisme de la nature. Si ces espérances de travail furent ajournées au point même de ne s'accomplir jamais, c'est à sa louange qu'il faut le constater ; il ne put se décider à opérer un partage entre ses travaux personnels et ses fonctions ; il fut tout entier à ses fonctions, et ses fonctions étaient particulièrement absorbantes, depuis qu'il avait été appelé au lycée Louis-le-Grand.

C'est dans ce lycée que s'est écoulée la plus grande et aussi la plus belle part de sa vie universitaire. Il y est resté du mois d'octobre 1872 jusqu'au mois d'octobre 1898 ; pendant cette période de 26 ans, il ne s'en est éloigné que deux fois, une première fois, en 1875-76, pour faire une suppléance dont il avait été chargé à l'École, une seconde fois, en décembre 1897, sous l'influence de la maladie qui l'obligeait quelques mois après à prendre sa retraite avant

l'âge. Pendant longtemps il fut seul à occuper la chaire sur laquelle l'enseignement de maîtres aussi réputés que Paul Janet et Charles avait jeté un vif éclat; plus tard, quand de nouvelles divisions furent successivement créées, il eut encore à diriger une classe restée très considérable, en raison du nombre des candidats à l'École qui s'y pressaient. Cette fusion de vétérans et de nouveaux constituait à ses yeux la classe idéale, et, sans méconnaître entièrement les causes qui la rendaient dans ces dernières années plus difficilement praticable, il regrettait vivement qu'elle n'eût pas été maintenue. Au fait, elle répondait bien aux caractères de l'enseignement tel qu'il le comprenait : un cours élémentaire, destiné à faire connaître aux nouveaux et à rappeler aux vétérans l'essentiel des questions, après ce cours, des leçons faites sur des textes limités de philosophes par les vétérans et quelques nouveaux, des lectures de dissertations choisies parmi les meilleures occasions toutes naturelles de libres discussions et d'éclaircissements approfondis. Mais pour inspirer aux élèves le désir de renoncer devant leurs camarades à ce silence et à cet isolement qui conviennent trop à leur indifférence ou à leur timidité, il fallait, avec une vigilance énergique autant que discrète, beaucoup de bonhomie et de laisser-aller, et c'étaient bien là quelques-unes des qualités de M. Charpentier. Il apportait dans sa classe une bonne humeur expansive qui achevait d'assurer son autorité en la faisant aimer. Dans la forme familière qu'il donnait assez souvent à sa pensée, se traduisait ce goût extrême de simplicité et de clarté qu'il opposait avec entrain aux conceptions trop subtiles et aux formules trop techniques. Convaincu qu'un bon sens très fin nous met plus près de la vérité que les plus ingénieux paradoxes, il voulait avant tout éveiller et raffermir cette intelligence naturelle qui, dans notre pays, ne s'est jamais dessaisie de son droit de contrôle sur les théoriciens et les philosophes professionnels. Dans un discours de distribution de prix, prononcé à Louis-le-Grand en 1874, il commentait avec complaisance ce mot de Nicole : « On se sert de sa raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et l'on devrait se servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison. » C'était bien là la maxime de son enseignement, et elle le portait à supprimer entre sa pensée et celle de ses élèves tout appareil de considérations trop didactiques. Aussi rien de moins dogmatique que son attitude à leur égard, rien de plus étranger à son caractère que le désir de faire violence, même indirectement, à leur raison naissante et à leurs jeunes convictions. Ce n'était pas seulement de l'indulgence, c'était même de la sympathie qu'il avait pour cet esprit d'opposition qui anime assez naturellement des philosophes de dix-huit ans, qui leur suggère de recueillir au dehors, pour les apporter fièrement à l'intérieur de la classe, les idées consacrées par l'opinion publique comme le lot privilégié des âmes indépendantes. Il souriait à cette effervescence, qu'il sentait souvent généreuse dans ses mouvements désordonnés et précipités, et je crois bien qu'il la préférait à l'allure obséquieuse de cette sagesse précoce qui semble vouloir rendre inutile l'expérience de la vie. Peu de temps avant sa retraite, il me montrait une copie, où l'un de ces jeunes gens avait rédigé son manifeste, qui ne tendait pas précisément à la sauvegarde des grandes vérités, ni de l'ordre social ; et secrètement enchanté des promesses de talent qu'il avait découvertes, il me faisait constater cette explosion d'idées d'un air qui semblait dire : Tout de même, comme cela me ressemble peu ! — Sans doute ; et c'est vraiment comprendre la loi supérieure de notre fonction, que

de nous disposer à avoir des élèves qui ne nous ressemblent point. Autant il convient peu que nous allions épier anxieusement ces âmes de jeunes gens pour condescendre à faire les gestes et à tenir les propos conformes à leurs goûts, autant il serait faux et vain de vouloir lier à nous-mêmes et à notre enseignement des générations qui doivent rester maîtresses à leur tour dans leur façon de concevoir et d'accomplir leur œuvre. C'est ce que M. Charpentier sentait à merveille; il croyait bien s'acquitter de sa tâche en invitant ses élèves à penser d'après eux, non d'après lui, en leur faisant éprouver, par un appel direct à leur initiative, les bienfaits de la liberté intellectuelle, en n'opprimant pas leur curiosité sous le poids d'une influence trop lourde. Mais les plus avisés d'entre eux s'apercevaient bien que derrière cette souple compréhension de leurs esprits et de leurs aptitudes, il y avait certains principes irréductibles du jugement. De ceux-là fut en particulier Paul Bourget, qui après s'être senti éloigné de son ancien maître par le tour et les tendances de ses toutes premières œuvres, revint lui dire, au premier signe de sympathie, son attachement et sa reconnaissance. Voici, entre autres choses, ce qu'il lui écrivait, le 25 décembre 1888 : « Mon cher maître, rien ne pouvait m'être plus doux que de recevoir le billet que vous avez bien voulu m'écrire au sujet de ce petit conte. Sachez que si je ne vous témoigne guère le souvenir que je garde de votre bonté pour moi à Clermont et à Versailles, ce souvenir demeure très vivant... Je n'ai pas oublié l'influence que j'ai reçue de votre esprit à deux reprises, quand vous m'avez, vers ma quatorzième année, initié à une vue large et directe des grands auteurs anciens, et quand, vers la vingtième, vous m'avez fait reprendre toute ma philosophie et apercevoir la méthode. Ce sont là deux bienfaits qui continuent d'agir sur moi bien puissamment. Si je suis arrivé, à travers cette existence de Paris, mortelle à la vie morale, à un état intérieur de certitude et de paix relative, je le dois en partie à ce qui s'est dégagé pour moi de ce double enseignement, à savoir que dans l'art et la science il y a un fond sérieux de réalité qui est nécessaire et qui ne s'atteint que par une extrême et scrupuleuse conscience. Si j'ai vu aussi, avec une grande absence d'enivrement, la misère des succès de vogue, et toujours songé à contribuer pour ma faible part au redressement de l'âme française, je vous le dois. Quand l'ensemble de mes travaux sera fini et que les livres s'éclaireront les uns par les autres, tout cela apparaîtra dans son vrai jour. En attendant, je voulais vous avoir dit une fois, moi aussi, que je suis votre toujours reconnaissant, et ce m'est une joie que vous m'en ayez fourni l'occasion par un si spontané témoignage que quelques pages de moi vous sont allées au cœur. »

Tandis qu'il savait diriger de haut ses élèves, M. Charpentier savait aussi les conduire au succès. Cette classe de philosophie de Louis-le-Grand fut pendant un temps glorieuse dans l'Université ; tous les ans, le prix d'honneur du concours général lui revenait; tous les ans, quantité de ses élèves entraient à l'École. Ainsi M. Charpentier se trouvait tout naturellement désigné pour les honneurs qui reconnaissent le dévouement et pour les missions de confiance qui consacrent l'autorité d'un professeur. Le 13 juillet 1881, il était décoré ; la même année, il était appelé au jury d'agrégation dont il faisait partie sans interruption pendant neuf ans. Mais parmi les titres qui lui vinrent par surcroît, celui auquel il attacha le plus de prix fut certainement celui de membre du Conseil supérieur. Sa candidature, mise en avant par plusieurs de ses an-

ciens élèves, adoptée par ses collègues de Paris, rallia sans peine l'unanimité des suffrages. Il accepta avec joie ce mandat, non pas seulement à cause des sympathies dont il était le témoignage, mais aussi à cause des devoirs qu'il imposait; et il fut perpétuellement attentif à le bien remplir. Ce serait faire injure gratuitement à d'autres que de souligner l'esprit d'indépendance et de désintéressement qu'il apporta à sa tâche; mais l'on peut bien dire qu'il satisfit avec un rare bonheur à cette double exigence : maintenir la liberté de son jugement propre, et rester le représentant fidèle de ses électeurs. Pour cela, il s'appliquait à prévoir les questions qui pouvaient surgir, et par l'examen approfondi qu'il en faisait, par le soin qu'il prenait à en entretenir ses collègues, il savait s'empêcher d'en improviser la solution. Pendant la durée de son mandat, à maintes reprises, le moment parut grave pour les intérêts intellectuels et pédagogiques qu'il avait à défendre. D'une part, il redoutait ce malencontreux esprit d'envahissement et de rivalité qui poussait l'enseignement moderne à se modeler sur l'enseignement classique, au mépris de ses fins propres et des grands services qu'il eût pu rendre, et là-dessus l'expérience, conseillère des réformes que l'on tente aujourd'hui, paraît bien lui donner raison. D'autre part, il voyait avec inquiétude la campagne menée par des publicistes assez mal informés contre les classes de philosophie de nos lycées, et même des mesures sur le point d'être prises qui semblaient en compromettre irrémédiablement l'avenir. Soutenu par le concours spontané de ses collègues de Paris, il sut faire valoir les raisons de diverses sortes qui devaient protéger l'enseignement philosophique contre toute atteinte, rappeler avec autant d'à-propos que de justesse les caractères du régime politique qui en avait voulu autrefois la diminution, montrer l'heureuse influence éducatrice que devait en attendre au contraire un gouvernement d'opinion et de liberté. Le ministre d'alors, M. Léon Bourgeois, se laissa persuader; et ainsi fut confié encore en toute latitude à la sagesse des professeurs de philosophie, à leur esprit de mesure et à leur conscience, un enseignement qui, de l'avis des meilleurs juges, n'avait été jamais plus prospère. Mais, tout heureux de la crise conjurée, M. Charpentier savait bien qu'avec les entraînements faciles de l'opinion, il n'est pas en ces matières de succès définitif; il savait aussi que notre système d'enseignement secondaire, pour des causes diversement expliquées, fléchissait de différents côtés et ne pouvait manquer d'être à bref délai remis tout entier en discussion ; aussi voulait-il que l'on fût vigilant, non pour conserver à tout prix ce qui était caduc ou ce qui avait mal fait ses preuves, mais pour réformer utilement et intelligemment; de là l'intérêt passionné avec lequel il suivait les articles, les discussions, les projets qui touchaient à l'organisation des programmes universitaires. Quand la *Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, après une période de langueur, reprit, avec une nouvelle vie, ses séances et ses bulletins, il en fut un des membres les plus actifs et en devint le Président; il en aimait l'indépendance, qu'il eut l'occasion de défendre, l'ardeur continue et méthodique à définir la fonction et à défendre les intérêts de l'Université. Lui-même eût souhaité d'écrire un livre où il eût réuni là-dessus ses réflexions et ses expériences. Ce livre, s'il eût été écrit, aurait pu exprimer des critiques ou des inquiétudes; mais ce n'est pas pour cela avant tout qu'il eût été écrit; il eût témoigné d'un inaltérable dévouement à l'Université, et d'une claire intelligence du rôle qu'elle doit jouer dans notre société française; il eût témoigné aussi de cette

liberté de jugement telle qu'il l'entendait et la pratiquait en toute rencontre, souvent mal qualifiée, parce qu'elle ne veut pas plus être opposition aveugle qu'abdication passive, qu'elle ne veut ni se livrer, ni s'isoler. Cette liberté-là, éprouvée de près, avait su se faire hautement apprécier : c'est d'elle que l'Administration réclama le concours quand M. Charpentier fut nommé membre de la section permanente du Conseil supérieur. Il fut là le collaborateur vaillant, sans parti pris, qui désire par-dessus tout que l'œuvre à laquelle il travaille soit bonne. Lorsque la croix d'officier de la Légion d'honneur, si rarement conférée aux professeurs de l'enseignement secondaire, lui fut attribuée le 31 décembre 1897, il n'y eut qu'une voix pour approuver cette reconnaissance officielle des grands services qu'il avait rendus. Ses collègues de Paris, qui avaient pour lui la plus affectueuse sympathie, voulurent à cette occasion lui faire entendre leurs sentiments ; et dans un banquet un peu plus solennel que ces dîners réguliers des philosophes qu'il présidait avec une si joyeuse amabilité, ils vinrent, au grand complet, fêter sa promotion. Lui reçut leurs compliments et toutes leurs expressions d'amitié avec sa bonté ordinaire, mais avec une émotion dont l'accent triste les pénétra. C'est qu'il sentait trop bien le déclin de ses forces et la sourde menace d'une fin prochaine.

Une maladie du cœur, dont il souffrait depuis déjà quelque temps, s'était en effet très aggravée. Il lui avait fallu, après des efforts héroïques suivis des crises les plus douloureuses, accepter l'idée d'un congé, rester loin de ses élèves, de ses collègues, de sa tâche ordinaire. L'année scolaire 1897-98, péniblement commencée, interrompue au bout de quelques semaines, fut remplie de cruelles alternatives d'abattement et d'espérance. Avant la reprise de l'année nouvelle, l'affectueuse conspiration des siens à lui vanter les bienfaits et les agréments du repos lui dissimula aussi habilement que possible les rigoureuses prescriptions du médecin. Il se décida à demander sa retraite. Combien cette décision lui avait été dure à prendre, on le sentait à la joie qu'il avait de revoir des collègues, des anciens élèves, qui pouvaient l'entretenir de tout ce qui avait occupé si largement son activité. Sa parole devenue haletante, oppressée, s'animait peu à peu, et s'efforçait à se soutenir, comme pour solliciter le prolongement de la visite que l'on voulait raccourcir, par crainte de le fatiguer. La plus grosse part des loisirs que lui laissa alors sa santé fut employée à préparer, avec quelques-uns de ses collègues, la Société d'assistance des membres de l'enseignement secondaire.

A ce trait on peut bien le reconnaître tel qu'il était : toujours prêt à se dévouer, d'une bonté de cœur ingénieuse à inventer ces services à rendre, se dépensant également dans les œuvres de solidarité organisées qui font appel à l'esprit de corps, et dans ces œuvres de bienfaisance matérielle et morale qui réclament une initiative plus personnelle et un concours plus régulier. On ne faisait jamais appel en vain à son obligeance. Telle famille distinguée entre toutes, mais privée de son chef, a trouvé en lui le conseil le plus précieux et l'appui le plus solide pour l'éducation de trois jeunes gens, dont deux, aujourd'hui membres du Parlement, ont conquis par leur talent et leur extrême courtoisie l'estime de tous les partis. Et l'on a trouvé également dans ses papiers des lettres d'une orthographe douteuse, mais d'un sentiment très sûr, où des paysans de l'Orne lui témoignent avec une effusion touchante toute la reconnaissance qu'ils lui doivent. Beaucoup de ses anciens élèves ont éprouvé tout ce qu'il y avait en lui d'affectueuse sollicitude à leur endroit, en le voyant

s'intéresser, de la façon la plus prévenante et la plus active, à leurs travaux, à leurs projets et à leur avenir; et s'il arrivait que l'un d'eux devînt son collègue, quelle fête il lui faisait et quel gracieux accueil dans cette maison de Louis-le-Grand qui était bien un peu la sienne, et où il pouvait bien recevoir les nouveaux venus comme chez lui !

Ces vertus de constante bienveillance et d'attentif dévouement ne se manifestaient si heureusement au dehors, que parce qu'elles s'épanouissaient pleinement à son foyer; elles y étaient devenues une pratique habituelle, rendue douce par la tendresse des êtres chers sur qui elles se reportaient. Au milieu de sa nombreuse et belle famille, M. Charpentier trouvait les motifs permanents de cette joie qui rayonnait sur les autres en amabilité et en obligeance. Là se découvrait sans réserve tout ce qu'il y avait d'exquis dans sa bonne humeur, dans cette gaieté large et abondante qui n'avait besoin de s'exciter par aucune malice, qui se répandait tout naturellement à propos des moindres surprises et des moindres contrastes survenant dans l'existence de tous les jours. De lui on apprenait tout ce que vaut cette expression : rire de bon cœur. Il ne se ménageait pas pour les siens; il voulut toujours se donner le temps de prendre une part directe à l'éducation de ses enfants; de ce surcroît de tâche il retira le plus grand contentement moral qui puisse être : la conscience d'avoir formé des âmes toutes proches de la sienne par l'esprit de dévouement, la droiture, la sûreté des convictions.

Chrétien et catholique, il pratiqua sa foi avec la plus grande simplicité, aimant surtout à en retrouver le principe dans le secret de sa conscience, comme source profonde de lumière et de force. Avec cela, il fut libéral sans arrière-pensée, de ce libéralisme fier et noble qui est spontanément respectueux des convictions d'autrui, qui s'interdit scrupuleusement toute tentation de les travestir ou de les intimider.

Il eut des rapports d'amitié suivie avec des gens qui n'étaient ni de sa confession, ni d'aucune. C'est un pasteur qui lui écrivait ceci : « J'ai toujours considéré comme un grand bonheur pour moi, et pourquoi ne l'ajouterai-je pas, comme une grande bénédiction de Dieu, d'avoir eu, à une époque décisive de ma vie, un maître qui avait su m'inspirer autant de respectueuse estime que d'affection; et si j'ai embrassé une carrière que je n'ai pas un moment regretté d'avoir choisie, je n'ai pas douté un moment de la part que, sans le savoir peut-être, vous avez eue dans ma vocation. Je n'ai pas été moins reconnaissant des relations que vous avez bien voulu conserver avec moi. Le bien que vous m'avez fait me permet de comprendre le bien que vous avez fait à beaucoup d'autres. »

Au commencement de l'année 1900, il fut trop visible que le mal dont il était atteint allait le terrasser. Ce fut, en raison de sa constitution robuste, une lutte violente dont sa famille suivait avec angoisse les affreuses péripéties. Pour lui, il profitait de ses moments de calme et de lucidité pour dire aux siens son immense affection et pour se raffermir dans ses sentiments de résignation religieuse; il s'éteignit le 21 janvier. Aucune parole ne fut prononcée sur sa tombe, selon un vœu de sa famille qui répondait à sa modestie. Le souci et le respect de sa mémoire étaient mieux à leur place ici. Puissé-je, en m'acquittant d'un devoir personnel de reconnaissance, lui avoir rendu l'hommage que lui devaient ses camarades, ses collègues, ses amis, ses élèves, l'École et l'Université !

Victor Delbos.

Promotion de 1860. — PETIT DE JULLEVILLE, né à Paris, le 18 juillet 1841, décédé à Paris, le 25 août 1900.

Peu de temps après avoir vu mourir Ollé-Laprune, l'Université, l'enseignement supérieur, la littérature, plus d'une noble cause enfin viennent de perdre un des hommes qui les honoraient le plus et les servaient le mieux, Louis Petit de Julleville, professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Sorbonne. Nous nous étions réciproquement promis, lui et moi, que le dernier survivant des deux écrirait sur l'autre la notice destinée à la séance annuelle des anciens élèves de l'École Normale. On voudra bien me pardonner quelques détails familiers dont il m'eût été dur de faire le sacrifice. J'espère, d'ailleurs, qu'ils ne seront ni sans intérêt ni sans profit.

Louis Petit de Julleville naquit à Paris le 18 juillet 1841. Sa mère — née de Serbois — était d'une honorable famille du Sénonais. Son père, mort jeune, était médecin à Paris : autant que j'ai pu en juger par un portrait et diverses confidences, c'était un homme intelligent et nerveux, ayant des goûts d'artiste et d'amateur. Il put léguer à son fils non seulement le souvenir, mais le bienfait réel de plusieurs amitiés précieuses, comme celles de Didron, l'archéologue, de Lacroix, qui fut professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Nancy, et suppléant de M. Wallon à la Sorbonne ; enfin, et surtout, de Francis Wey. Les amis aimaient à se réunir ; et j'ai entendu plus d'une fois Louis Petit de Julleville regretter ces temps de simplicité cordiale où l'on pouvait se recevoir à moins de frais et plus souvent qu'aujourd'hui. Il rappelait volontiers les menus modestes, mais soignés, où « maman faisait un bon plat » et où l'on dégustait attentivement, ce qui devient si rare, une bouteille venue d'un propriétaire consciencieux et connu. Sa mère, restée veuve avec deux enfants, un fils et une fille admirablement doués l'un et l'autre, était une femme pieuse et bonne, très sensée, très soucieuse surtout de donner à ses enfants une éducation sûre. Elle mit son fils au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. Quand approcha la fin des études, les goûts littéraires du jeune écolier s'étant prononcés, il obtint d'aller à Stanislas. Il fit là sa rhétorique (couronnée de plusieurs succès au Concours général) et sa philosophie.

En 1860, il entrait le troisième à l'École Normale. C'est dans les examens oraux que nous nous connûmes pour la première fois, échangeant nos impressions sur les examinateurs et sur leurs questions, sur nos futurs camarades et sur leurs réponses. Nous entrâmes ensemble, amis de la veille ; mais ce fut une amitié qui, pendant quarante années, ne se démentit point.

La promotion dont il faisait partie venait accentuer, pour sa bonne part, un mouvement que la nouvelle direction de Nisard favorisait. L'École devenait, a-t-on dit, un peu moins forte en thème, quoique toujours très amie des littératures classiques, et plus prompte à se dégager, sans révolte toutefois et sans rupture, de la partie sèchement professionnelle. Nous étions seize, formant un groupe très uni, même en dehors des murs de la rue d'Ulm. Nous eûmes alors quelque célébrité pour nos parties de campagne collectives, égayées le plus souvent par les chansons d'un futur inspecteur général. Louis Petit de Julleville fut assurément l'un des plus ouverts et des plus vifs d'entre nous. Il ne cédait sa place à personne dans l'organisation des plaisanteries légendaires et des distractions demi-littéraires, demi-burlesques qui apportaient ainsi quelque détente dans la rigueur de la vie « claustrale ». Bon humaniste, doué d'une mémoire merveilleuse, apte à tout comprendre avec

promptitude, à se tirer de tout exercice avec élégance, il pouvait réussir en plus d'une voie : mais c'était surtout la littérature française qui l'attirait. Il y apportait, d'ailleurs, un certain nombre de clartés propres à en renouveler déjà l'étude. Il n'aimait certes pas la métaphysique; et les conférences de philosophie lui servaient surtout à faire provision de jolies épigrammes en écoutant les leçons de ceux qui la prenaient, à son avis, trop au sérieux. Pourtant, il en aimait certains voisinages, car il était observateur et moraliste très réfléchi. De plus, il nous communiquait, en petit comité, bien des vues, auxquelles nous n'étions pas très habitués, sur la vieille France, sur les arts et, d'un autre côté, sur les œuvres catholiques, sur ce qu'on appelait alors d'un nom qui a vieilli : l'Économie charitable. Enfin il était, je crois bien, le seul d'entre nous à posséder et à aimer autant Louis Veuillot, devançant ainsi de près de trente années les jugements si connus aujourd'hui de Jules Lemaître. A peine une des satires en vers du célèbre polémiste avait-elle paru, qu'il nous la récitait, dans la cour de récréation.

Un jour ou l'autre, chacun de nous trouvait son succès le plus marqué dans un travail que les camarades, à leurs bons moments, nous rappelaient avec une emphase joyeuse, comme nous ouvrant les portes de la gloire. Le « chef-d'œuvre » de notre ami fut un travail de seconde année, loué par Nisard, souvent cité par M. Jacquinet, sur Mme de Maintenon. L'étude était largement faite, et par quelqu'un qui entendait mesurer ses personnages sur toutes les coutures. Il y avait mis cependant, sur quelques points, une sévérité un peu juvénile. Si je m'en souviens bien, il terminait son étude à peu près ainsi : « C'était une excellente pédagogue, une parfaite directrice, un très bon écrivain, elle n'eût pas fait une bonne mère. » Sur quoi notre maître de conférences, M. Garsonnet, avait dit avec bonhomie et avec une finesse très digne de celui qu'il « corrigeait » : « Eh! eh! il ne faut pas trop préjuger, mon ami, tant qu'il n'y a pas eu occasion de faire ses preuves : il y a des grâces d'État! » Malgré cette réserve, « le travail sur Mme de Maintenon » commençait, dès l'École, auprès des camarades comme auprès des maîtres, la réputation de celui qui l'avait écrit.

En 1863, il sortait facilement agrégé. On l'envoya professeur de rhétorique au lycée de Saint-Étienne, tandis que j'allais prendre à Nice la chaire de philosophie qu'Ollé-Laprune, notre ancien, abandonnait pour aller au lycée de Doual. Nous avions souvent fait le projet, Petit de Julleville et moi, d'aller ensemble à l'École d'Athènes. Ce n'était pas par enthousiasme pour l'archéologie, mais nous aimions beaucoup les voyages. A la fin de notre première et de notre seconde année, nous avions consacré un tiers de nos vacances à parcourir, à pied ou en bateau, les côtes du Morbihan alors dénué de chemins de fer, puis à visiter l'Italie du nord, depuis le Simplon jusqu'à Venise. Il y a quelques années encore, nous ne pouvions nous rappeler sans sourire l'ardeur studieuse et *jeune* avec laquelle nous courions après les moindres toiles et les moindres bouts de fresques, méditant, bien entendu, d'écrire une histoire des écoles avec force vue générales, etc. A « Saint-Etienne-en-Forez, ville de 100,000 âmes, triste comme une gare de chemin de fer, noire comme un tuyau de cheminée », le contraste était trop fort pour lui : la réaction devait être vive. Une place — d'abord inespérée — s'étant trouvée libre à l'École d'Athènes, son camarade, qui humait le soleil de Nice, le laissa volontiers concourir seul et se contenta de le fêter à son passage.

Pendant ce séjour à l'École d'Athènes et les voyages qui l'entrecoupèrent, j'ai eu bien des lettres de lui. Jamais il ne m'a rien écrit de plus franc, de plus vif, de plus cordial, rien qui révélât mieux cette verve piquante que le devoir professionnel et des obligations scrupuleusement respectées ont un peu amortie dans la suite de sa carrière. Fidèle à ses premières idées, son plus grand souci était d'user aussi pleinement que possible de la liberté que laissait à l'École un directeur passant huit mois de l'année à Paris. Cet usage rêvé de la liberté n'était point, tant s'en faut, la paresse; ce n'était pas non plus le changement capricieux et la variété indéfinie; c'était la recherche absolument personnelle d'une voie droite et sûre. Seulement, pour la trouver, il ne lui déplaisait pas d'essayer successivement plus d'un sentier. Sous prétexte d'éducation archéologique et d'obéissance aux règlements, il multiplia des excursions dont il rendit compte, plus tard, en des conférences très pittoresques: *Voyage au Parnasse — Voyage à Delphes — Voyage à Pathmos.* Je ne sais trop quels mémoires il fournit pour se conformer au programme. Le projet dont ses lettres m'entretinrent le plus souvent et qui, je crois, fut en effet remis, était une étude sur l'*Établissement du christianisme en Attique*, avec une partie historique, une partie archéologique, une partie mythologique et religieuse. Il avait à rechercher ce qui devait subsister du paganisme dans les fêtes, les traditions, les croyances. Un sujet semblable était évidemment fait pour l'intéresser. Il lui reprochait seulement d'être trop vaste (c'était lui surtout qui le faisait vaste par tout ce qu'il eût voulu y introduire) et « rebelle à l'unité ».

Dans les mois de séjour à Athènes — ceci donne une juste idée des loisirs que l'administration lui laissait — il entreprit d'apprendre cinq ou six langues, sans compter deux ou trois dialectes, en vue de réfuter les théories d'une certaine école sur les origines de la civilisation, des arts, des religions. Il y renonça bientôt, reconnaissant sagement et gaiement qu'il n'était point fait pour devenir un polyglotte. Je tiens cependant pour certain que, quand il se mit plus tard avec tant de succès à l'étude de la langue française du moyen âge, il ne fut pas sans tirer profit de cette course vertigineuse à travers tant d'idiomes, de la gymnastique qu'elle lui avait fait faire, des termes de comparaison qu'elle lui avait laissés.

En 1865, c'était autre chose, mais cette autre chose était encore dans la logique de ses tendances et ne devait pas être perdue. La révélation qu'il m'en faisait était encadrée dans un joli tableau :

« ... Si tout cela ne t'intéresse pas, ne te venge pas et parle-moi de Poitiers. C'est une ville que je me suis toujours figurée, non gaie, mais curieuse, originale, avec des façons d'être et de penser à elle. Est-ce cela ? Je ne t'envie pas la société (1); elle doit être un peu trop légitimiste, si ce qu'on m'en dit est vrai. Faut de l'Henri V, pas trop n'en faut. Je m'imagine des salons fossiles à mettre en joie un Balzac. (As-tu lu *le Cabinet des Antiques*?) Mais par-dessus l'armée apostolique des marquis et de leur clientèle, il y a sans doute quelque chose de plus jeune à fréquenter dans la magistrature et le professorat, qui, là, n'est pas réduit au lycée. Parle-moi même de tes élèves; il faut que je me

(1) Il avait tort.

refasse une âme de professeur. J'y aurai quelque peine; la vie que nous menons ici est trop charmante (personne n'y comprend rien) pour que nous la quittions sans regret. On croit trop généralement que nous nous arrachons les cheveux toute la journée sur des stèles incompréhensibles ; erreur, mon cher ; depuis trois jours je lis les *Mémoires* de Mme Roland, les pieds sur une terrasse en vue d'une mer et d'un ciel splendides ; j'ai l'Acropole en haut, la ville en bas, mon chibouck à gauche, pas de proviseur à droite, et je suis heureux. Sauf mon *Mémoire*, auquel je travaille en moyenne trois ou quatre heures par semaine, j'ai abdiqué pour cette année tout travail prévu, je vogue à la dérive pour voir où j'aborderai. C'est un essai sur la foi de l'instinct, j'irai peut-être au rivage qu'il faut. Je te dirai où j'en suis dans six mois. Pour le moment, je suis plongé jusqu'au cou dans la Révolution française et les économistes, deux études qui se donnent la main. Tu me diras que ce n'est pas la peine de venir à Athènes. Réponse : sur quarante mois, j'en aurai voyagé vingt ; les vingt autres, à quoi qu'on les applique, profiteront *des grands biens que nous goûtons ici*, la liberté, le loisir et la distance. » N'est-ce point charmant, et à vingt-quatre ans n'a-t-on pas presque le devoir de tenir un pareil langage ?

Il n'était pas le seul à abandonner ainsi à la fantaisie la direction de son travail. Il me paraît même d'après ses lettres, qu'il était un des plus méthodiques et des plus prévoyants de son avenir intellectuel. Le climat de la Grèce et le voisinage de l'Orient souvent visité ne laissaient pas que d'amollir et de dissoudre, disait-il, bien des âmes dont il recevait les libres confidences. « C'est une pente, ajoutait-il, où ces grands voyages, ces trois années d'absence jettent plusieurs d'entre nous : l'indifférence aux choses qui nous furent les plus chères, famille, patrie, religion, liberté. Je me raidis contre cette tendance. Je veux que l'expérience me rende en tout plus tolérant et plus pratique. Mais nous ne brûlerons jamais ce que nous avons adoré, n'est-ce pas, mon vieil ami ? »

Je passe ici bien des lignes où il décrivait avec une légèreté de touche vraiment exquise les caractères de ceux qui l'entouraient, marquant avec la perspicacité la plus spirituelle les changements déjà produits par la vie libre, depuis la sortie de l'École Normale.

Lui aussi devait changer... en apparence ; car les dignités précoces et les grands devoirs allaient lui demander de plus en plus ce qu'il était d'ailleurs si disposé et si apte à donner : l'impartialité d'abord et l'exactitude (il y avait toujours beaucoup tenu), puis la bienveillance, puis le dévouement, puis enfin ce mélange de prudence et de sérénité presque sacerdotale de l'homme qui sacrifie tout à sa fonction. Mais ces vertus perdent-elles quoi que ce soit de leur prix quand on les a vues lentement conquises sur un penchant très vif à vouloir n'être dupe de personne et à se démontrer à soi-même qu'on ne l'est à aucun degré ? Il y a deux sortes d'ingénuité comme il y a deux sortes de gravité : celle dont se couvre une clairvoyance à qui n'échappe aucune prétention, aucune injustice et aucune sottise n'est certes pas la moins intéressante. J'étonnerai peut-être plus d'un de ceux qui n'ont connu Petit de Julleville que sur le tard : à l'École Normale, nous lui trouvions quelque chose d'un About catholique (ce mot a été dit et discuté à cette époque même). Il en revenait encore quelque chose à qui recevait de temps en temps, dans une intimité de plus en plus restreinte, un écho de ces inoubliables souvenirs de la vingtième année.

Après trois années de ce séjour attrayant et cette dilatation pleine à la fois d'indépendance et de sagesse, il revint en France, fut nommé professeur de rhétorique au lycée de Caen, et ne tarda pas à le quitter pour venir en la même qualité en son collège Stanislas. Là, deux choses l'occupèrent, et il les régla promptement l'une et l'autre, son doctorat et son mariage.

Ses thèses, il les avait rapportées d'Athènes. La thèse française était une étude sur l'*École d'Athènes au IVe siècle :* il s'agissait de l'école littéraire qui, suivant lui, n'avait absolument rien dû à l'école philosophique ; la thèse latine était intitulée : *Quomodo Græciam tragici poetæ græci descripserint.*

Son mariage ne l'avait pas moins occupé. Les jeunes gens, qui visent aujourd'hui de si bonne heure à la réforme de la société et à la gloire, pensent-ils à cet acte capital de la vie comme y avait pensé le maître dont beaucoup d'entre eux ont tant goûté la parole ? Il y a plus qu'une effusion intime, plus qu'une marque de grand cœur, il y a une leçon dans des lignes telles que les suivantes (c'est ce qui m'excusera de les reproduire) écrites à l'occasion d'un mariage...

« Je t'embrasse de tout mon cœur pour la bonne nouvelle que tu m'apprends... Il va sans dire que je te félicite du fond de l'âme et quelque chose de plus ; je ne t'envie pas parce qu'on n'envie jamais leur bonheur à ses amis : mais je t'imiterai prochainement, et je ne me souhaite qu'une aussi heureuse rencontre... Voilà un grand événement, et après tout, le plus grand de la vie. Comme cela laisse loin derrière soi les petites préoccupations d'avenir, d'examens et toutes ces bêtises où nous consumons tant d'années. Si bien que je me suis dit plus d'une fois : pourvu que nous n'usions pas notre cœur, à force de faire faire le trapèze à notre intelligence. Enfin, tu m'es une preuve qu'on peut exercer longtemps et fortement l'esprit, et conserver une âme jeune, fraîche, aimante : et cela m'est très doux à penser pour moi-même. C'est un honneur intime et une joie profonde pour toi ; c'est un encouragement et un exemple pour moi qui ne touche pas encore au but ; je voudrais que ce fût une leçon pour tous les pantins qui nous entourent. Amen. Je ne demande pas qu'on nous trouve plus parfaits ; mais je veux qu'on nous trouve plus heureux... Adieu, mon bon ami, Dieu te protège, et il fait bien. Moi, je t'embrasse. »

Enfin, pas bien longtemps après, m'arriva la lettre attendue : « ...J'épouse — le plus tôt possible — une jeune fille que j'aime de tout mon cœur, Marie Marty Laveaux... » Pourquoi faut-il que je me voie contraint d'abréger ?

Sans le siège de Paris et sans la Commune, il fût peut-être resté un peu plus longtemps à Paris et dans l'enseignement secondaire. Mais il avait pour l'enseignement supérieur un goût prononcé que les événements devaient nécessairement mûrir. Le 30 juin 1871, il m'écrivait : « ...Rassure-moi sur ton compte et sur celui de ta famille. Pour nous, voici notre histoire en deux mots. Nous étions chez mon beau-père à Villers-sur-Mer, depuis le 6 août dernier. Sedan est arrivé. J'y suis resté, puis je l'ai regretté ; puis, ma foi, ils ont fait à Paris de telles inepties, pour aboutir à de tels désastres, que j'ai cessé de m'affliger pour n'avoir pu manger le rat patriotique. Je suis rentré aussitôt après l'armistice. On a repris des classes telles quelles, avec deux élèves au lieu de cinquante. Puis la Commune est advenue. Babick père et Avoine fils ont régné ; il a fallu s'enfuir, fin avril, pour n'être pas fusillé par Raoul Rigaut. Quelles canailles ! Enfin nous rentrons ; ma maison a été brûlée, mais seulement le rez-de-chaussée et le premier étage ; en qualité de professeur, je demeure au

quatrième. J'en suis quitte pour mes carreaux cassés et mes portes enfoncées par l'explosion de la poudrière du Luxembourg. Paris se rétablit peu à peu, très vite même, c'est surprenant ; mais moi, je ne m'y refais pas. Je l'ai pris en horreur. J'ai des aspirations vers la province, une petite maison, un jardin. J'ai un bébé qui marche ; j'en attends un autre ; je voudrais mettre tout cela aux champs. Je ne rêve plus que de trouver une Faculté qui m'éloigne un peu d'ici, et où l'on puisse se recueillir, travailler et *penser*, dirait l'homme *flave* (1). Si tu as des renseignements à me donner, envoie-les moi. Je serais bien heureux si nous nous retrouvions dans quelque bonne ville, toi en philosophie, moi en littérature. Surtout ne demande pas à revenir ici. Je t'assure que c'est odieux surtout parce que rien n'y est changé, tandis que les circonstances le sont. L'aimable Parisien continue à fréquenter la Chatte blanche où Thérésa fait merveille ; il dit que Raoul Rigaut était un gaillard, et il s'apprête à voter pour... Hélas ! hélas ! Je t'embrasse fort ; présente mes respects à ta femme, embrasse pour moi tes petits enfants et réponds-moi vite. »

Après bien des recherches rapides — car il n'a jamais rien laissé traîner en longueur — il se fit nommer à Nancy, comme suppléant du professeur d'histoire, M. Lacroix, nommé lui-même suppléant à la Sorbonne. Malgré ses goûts littéraires, il prit très au sérieux sa tâche nouvelle et ne parut point du tout vouloir en faire, ce qu'elle fut cependant, un simple épisode. Tout plein de ses divers souvenirs de l'École d'Athènes, il fit son premier cours sur la *Grèce pendant la domination romaine*, et il en tira un livre que l'Académie française couronna, comme elle couronna plus tard la plupart de ses ouvrages. Il m'écrivait à la fin de l'année scolaire : « Il faut le temps de s'habituer à cet enseignement nouveau, de prendre son pli. Je crois qu'ensuite cela marchera tout seul. J'ai beaucoup travaillé jusqu'ici, et déjà maintenant je respire. Je suis encore dans la période d'enthousiasme ; je trouve le métier charmant, et l'on m'offrirait Paris avec tous les chaires de rhétorique les plus enviées (2), que je n'en voudrais à aucun prix. Je suis ravi d'être sorti de l'enseignement secondaire, et si on me laisse en histoire, j'en serai bien aise. Il n'y a plus de Lettres : il n'y a de sérieux maintenant que la philologie : c'est un sens bouché chez moi. Le reste est dit. Adieu, écris-moi vite. »

Le nouvel historien s'affermissait ainsi dans sa vocation tard venue. Il méditait un cours qui, je n'en doute pas, eût donné de sérieux résultats, sur l'histoire et le rôle politique de la noblesse française, quand le désir d'être titulaire, la petite émotion causée par un manque de parole qui venait de l'empêcher de le devenir sur place, la crainte de rester trop longtemps dans une situation provisoire et douteuse, un retour bien naturel d'affection pour les études littéraires, peut-être aussi (qu'on me pardonne ce que je vais dire) le plaisir de retrouver l'ami d'école qui l'attendait lui-même avec impatience, tout cela lui fit accepter, même désirer, de venir à la Faculté des Lettres de Dijon. Un instant il avait pu y entrevoir trois ou quatre vacances possibles. Mais partout il y avait des dif-

(1) Un de nos brillants camarades, mort dans le journalisme.

(2) Beaucoup de professeurs étaient encore à cette époque-là (quoique un peu moins qu'à la fin de l'Empire) enclins à quitter les chaires de Faculté pour une rhétorique ou une philosophie dans un lycée de Paris.

ficultés que compliquait à son insu la politique, et à aucun prix il n'eût voulu faire aucune démarche pouvant aboutir même au déplacement d'un collègue (surtout quand c'était un camarade et des meilleurs). Malgré le beau zèle de tout un hiver athénien pour l'étude des langues, il refusait nettement la littérature étrangère, et cela par loyauté. « Malgré de nombreux exemples, m'écrivait-il, je n'admets pas, ni toi non plus sans doute, qu'on occupe cette chaire, si l'on se respecte, à moins de posséder admirablement une langue vivante, *une* au moins. Ce n'est pas mon cas. » Il eût accepté la littérature ancienne. Ce qui le tentait véritablement, c'était ou l'histoire ou la littérature française, si cette dernière chaire se trouvait libre ; or c'était bien celle-ci qui lui était réservée, elle lui fut offerte, elle fut même acceptée pour lui sans son intervention personnelle. Pour le coup, sa carrière était bien définitivement fixée.

Avait-elle été jusque-là si incertaine et incohérente ? Absolument non ! Autre chose est de superposer des études sans lien, autre chose d'avoir su cultiver deux sciences voisines, en somme, d'y avoir expérimenté des méthodes analogues et de faire profiter chacune des deux des résultats recueillis dans l'autre.

Petit de Julleville venait de débuter à Dijon, avec le même succès qu'à Nancy. Un vieil universitaire, qui n'était pas un littérateur — c'était un physicien — M. le doyen Billet, me dit : « Ah ! votre ami, on voit qu'il a enseigné *l'histoire* cela se retrouve dans ses leçons. » Cela se retrouva surtout dans un cours très écouté qu'il fit sur Montesquieu — on voit qu'il savait ménager les transitions. — Mais bientôt il s'attela résolument à un travail qui mit plus d'une fois à l'épreuve sa robuste santé : il entreprit, pour la pousser, on le sait, bien avant, l'étude du moyen âge, de sa langue, de sa littérature, et particulièrement de son théâtre.

Là, il lui fallait bien venir à la philologie : elle lui était indispensable. Loin de faire à l'érudition la part congrue, nous l'entendîmes donner aux nouvelles méthodes une adhésion presque sans réserve. Dans une leçon d'ouverture, il esquissait fort joliment les procédés de ceux de nos maîtres qui se préoccupaient avant tout de rivaliser de talent, d'esprit et d'éloquence avec ceux dont ils commentaient fort librement les œuvres. Il rendait hommage à cette forme du genre oratoire, mais il observait avec modestie qu'il ne fallait pas y prétendre si on n'était sûr d'en posséder toutes les ressources dans leur plénitude ; il jugeait plus prudent et plus utile de travailler à une œuvre collective et continue où rien ne devait être perdu. Je me souviens de cette phrase, qui fut très goûtée : « Le quart d'un érudit vaut encore quelque chose ; la moitié d'un homme d'esprit ne vaut rien du tout. »

En dépit cependant de cette espèce d'abnégation, l'homme d'esprit — très complet — qui était en lui ne devait pas tarder à s'expliquer. Il a montré plus d'une fois qu'à ses yeux l'érudition souhaitable n'était pas celle qui emmagasine indéfiniment des faits et empile des documents quelconques, mais celle qui sait, par la critique, discerner le prix plus ou moins grand des uns et des autres. Il s'est expliqué là-dessus près des lecteurs de la *Quinzaine* dans un bel article du 15 février 1897 sur M. Gaston Pâris, et je ne puis qu'y renvoyer le lettré et l'érudit s'y faisaient sentir en une heureuse harmonie de pensée et de style. Qu'on relise par exemple, les lignes suivantes ; les défauts même qu'il y signale sont l'antithèse des qualités qui le distinguent. « Autrefois, dit

il, les élégances de la rhétorique et l'abus de la métaphore ont allongé inutilement bien des livres qui, plus courts de mots, auraient peut-être paru plus forts de choses. Aujourd'hui, la rhétorique est démodée, la métaphore n'ose plus se montrer ; tout écrivain scientifique affecte un style sévère ; mais la prolixité ne perd pas ses droits ; le vrai savoir y gagne peu, car un fait inutile est aussi vide de valeur qu'un mot superflu. »

Il pouvait donc désormais donner ses soins à l'étude de nos vieilles traditions et de notre vieille langue, recueillir soigneusement, comme il l'a fait, plus de trois cents représentations authentiques de Mystères ; il était prémuni contre le péril d'exagérer l'importance ou littéraire ou historique des petites parties de son grand sujet. Il devait jusqu'au bout s'inspirer de l'idée qu'il exprime si bien dans une des études de son *Histoire de la littérature française :* « On publie à grands frais d'énormes cartulaires, fort précieux assurément, mais que les cinq ou six érudits qui les consulteront dans toute l'Europe auraient aussi bien consultés dans les manuscrits. Nous ne nous en plaignons pas ; mais il faudrait avant tout rendre à la lumière des œuvres d'intérêt général qui appartiennent à l'histoire de la pensée en France et à la tradition nationale. »

Le développement de sa carrière, les passages successifs qu'il dut opérer d'une chaire à l'autre, ne purent que lui donner les moyens et comme lui imposer la nécessité de se maintenir dans cette tendance moyenne, toujours penché vers la science des origines où la critique du document précis fait loi, mais aussi toujours rappelé vers les belles œuvres où l'appréciation de l'homme de goût a nécessairement le dernier mot. En réalité, quelle que fût l'étude qu'il abordât, aucun de ces deux esprits tutélaires ne l'abandonna plus jamais.

En 1878, à Dijon, il avait publié une édition de la *Chanson de Roland* traduite par lui en vers assonancés. En même temps il préparait les deux premiers volumes de ses *Mystères*, destinés à paraître en 1880. Dans l'intervalle, en 1879, il était nommé maître de conférences à l'École Normale. Il y restait de 1879 à 1882, allait ensuite suppléer M. Lenient dans la chaire d'éloquence française à la Sorbonne, de 1882 à 1887. Dans ces dernières fonctions, c'était aux grands classiques qu'il devait donner le meilleur de son temps ; et toutefois le souci de les rattacher à leurs sources lointaines ne le quittait pas. Car, à ses yeux, ainsi qu'il l'a écrit, « la littérature française, à regarder d'un peu haut les choses, est un tout inséparable ; cette coupure qu'on nomme la Renaissance n'est pas un fossé qui ait arrêté au passage l'irrésistible poussée des traditions héréditaires ; Racine lui-même est plein de choses qui, à son insu, lui viennent de Chrétien de Troyes ; et telle poésie épique de Ronsard est un écho de la *Chanson de Roland*, qu'il ignore, en même temps qu'elle semble un prélude à la *Légende des Siècles* ». C'est bien dans cet esprit qu'il publiait, en 1885, un intéressant volume sur les *Comédiens en France au moyen âge*, et puis, en 1889, une étude complète sur le *Théâtre en France depuis ses débuts jusqu'à nos jours*.

Tout cela formait et formera longtemps toute une suite ayant le caractère d'une œuvre fondamentale. Les circonstances et les variations du goût public les offres diverses des éditeurs, l'ont amené à modifier d'un volume à l'autre le format dans lequel il l'a présentée. Peu importe ! Il a donné, dans son ensemble, harmonieusement, solidement, élégamment construite, l'histoire du Théâtre en France. Ce qui restera comme son titre capital, c'est l'histoire de tout ce qui précède la Renaissance, c'est l'insertion justifiée de ce vieux

théâtre dans la chaîne de nos traditions classiques, tant au point de vue national qu'au point de vue purement littéraire. Il était précieux, il fut excellent pour l'avenir de ces études que l'un de ceux qui les représentèrent les premiers dans notre grand enseignement public fût un lettré comme lui et, comme lui, un homme sachant dépasser, tout en en usant, les ressources de l'érudition proprement dite. Que pour continuer l'œuvre on fasse bien de prendre alternativement ou des chartistes ou des normaliens, que plus d'une petite serrure, comme je l'ai entendu dire, demande pour être ouverte, l'une de ces clefs qu'on appelle la paléographie, la diplomatique ou la sigillographie, personne ne le niera ; mais personne non plus ne niera jamais qu'à l'École Normale nourrie dans les traditions classiques fut réservé l'honneur d'ouvrir et d'aménager ici avec Petit de Julleville tout un neuf et large domaine.

En cette même année 1889, Arsène Darmesteter, le premier titulaire de la chaire de langue et littérature françaises du moyen âge, mourait prématurément. Petit de Julleville était tout désigné pour lui succéder. Dès lors il semblait voué définitivement à la seule étude des chansons de geste, des fabliaux et des mystères. C'est cependant au cours de ces dix années qu'il trouva le temps de suffire à un enseignement de la littérature française à l'École Normale supérieure de jeunes filles, de Sèvres, sans compter, chaque année, les concours d'agrégation. Il entreprit enfin et put achever la grande *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, des origines à 1900*, dont le premier fascicule parut en 1896 (1).

C'est là, on le sait, une œuvre collective, mais faite sous sa direction. Il en conçut le plan, il en arrêta les dimensions, il choisit les collaborateurs, leur distribua les tâches, revit leurs travaux pour assurer l'unité de plan et de méthode. Un tel travail suppose déjà une connaissance profonde de toutes les parties du sujet, beaucoup d'expérience et beaucoup de tact. Mais non content de ce travail de direction, il écrivit lui-même un certain nombre d'importants chapitres dont il est bon de donner ici la liste complète ; elle achèvera de montrer combien le souci de l'érudition critique et le sens esthétique s'accordèrent en lui jusqu'au bout : La poésie narrative religieuse au moyen âge, — les derniers poètes du moyen âge, — le théâtre en France au moyen âge, — la Renaissance, — Calvin, — les poètes de 1600 à 1660, — la fondation de l'Académie française, — les premiers académiciens, — Montesquieu, — André Chénier, — Lamartine. Enfin, ce fut lui qui, après avoir laissé l'honneur de la préface à M. Gaston Pâris, écrivit la conclusion : elle est datée du 1er janvier 1900.

A ce même moment, il achevait un autre livre qui fut son dernier écrit, c'était sa *Jeanne d'Arc*, qu'il avait bien voulu me donner pour la collection des Saints. Il s'appliquait à y donner, non pas un récit complet de tous les événements du grand drame, mais un portrait sincère, simple, et, par cela même vivant, de la rustique et pieuse héroïne. Les saints — il en était plus convaincu que qui que ce soit — n'ont pas besoin qu'on les idéalise; le moment paraît au contraire venu de restituer ce qu'on a trop oublié de leur nature réelle et de les faire parler et agir, en y mettant le moins possible du nôtre.

(1) L'œuvre est achevée, 8 vol, grand in-8°, Paris, Armand Colin.

cela suffit pour que notre émotion nous fasse sentir le charme vainqueur qu'ils sont précisément destinés à produire sur nous. Petit de Julleville sut trouver ainsi sans effort apparent le moyen d'être neuf en un sujet qui pouvait passer pour rebattu. Quant à la partie surnaturelle de la mission, loin de perdre à cette description du côté humain de la Pucelle, elle y gagne par l'art avec lequel il a successivement mis en lumière et le contraste des deux éléments et leur harmonie finale. Nul, en effet, n'a mieux fait ressortir comment ce n'est pas une exaltation solitaire et personnelle qui a sollicité, provoqué, presque contraint l'intervention mystérieuse, mais comment c'est au contraire cette intervention qui, malgré plus d'une angoisse, a lentement façonné l'âme et la volonté de Jeanne d'Arc. Érudition sobre et sûre, allant vite et droit aux faits décisifs, sentiment vif de la vérité psychologique comme de la réalité extérieure et du détail des faits essentiels, modération pleine de bon sens et d'un exact sentiment des faiblesses humaines dans les jugements portés sur les personnages même les plus odieux, toutes ces qualités, perfectionnées par le travail, se retrouvent ici heureusement fondues dans une harmonie définitive. Dieu me garde d'oublier les deux dernières pages, composées sous les avertissements vagues encore de la maladie qui devait l'emporter. Elles contiennent une admirable explication de la sainteté par la recherche et par l'amour de la volonté divine, par la résolution bien arrêtée de s'y conformer jusqu'au dernier sacrifice.

Cet esprit de sacrifice, il n'allait point tarder à en entendre lui-même la voix sévère et y répondre avec un courage qui ne se démentit pas une seconde. Successivement il renonça dans le fond de son âme à la vie active du professeur, c'est-à-dire, en somme, à cette brillante situation si vaillamment conquise, puis à l'existence ordinaire dont sa santé si ébranlée lui paraissait devoir le séparer pour toujours, puis enfin à la vie même, à la vie que les joies de la famille plus encore que les succès de la carrière lui avaient faite si douce. « Nous avons été heureux jusqu'ici, dit-il à la compagne de sa vie, voici l'épreuve qui arrive », et il la remerciait de tant faire pour lui en adoucir l'amertume. Il n'eut plus désormais que deux soucis : reconnaître par une patience inaltérée les soins touchants qu'on avait pour lui et se préparer saintement à la mort. Il eut vite fait de se tracer ce programme de ses derniers jours avec autant de fermeté et de lucidité qu'il avait fait les programmes de tant de beaux travaux, de tant de recherches utiles; et il le remplit scrupuleusement, ponctuellement, sans ombre d'ostentation, mais sans ombre aussi de défaillance. Il laissait à peine voir, si ce n'est dans l'intimité la plus restreinte, tout ce qu'il y mettait de foi, d'amour et de sublime espérance. « Il a, me dit son fils, passé les derniers mois de sa vie comme perdu en Dieu et absorbé déjà par les visions divines. Il est mort comme un saint, nous disant sa joie d'être brisé entre les mains de Dieu, la joie de l'abandon total. »

A coup sûr on ne me reprochera point de raconter ainsi comment celui qui avait appris à tant de jeunes gens à travailler, à réfléchir, à écrire et à réussir dans la vie, put leur apprendre mieux encore, chose suprême, à bien mourir. Au commencement de juillet, il n'avait plus d'illusion. « Aie bon courage, c'est long », lui disais-je. « Oh! long, me répondit-il avec un sourire très fin et où il n'y avait même pas une nuance de tristesse, c'est là le mot de l'espérance; mais je sais ce qu'il en est, et nous en parlons ici bien librement! » Il ne

voyait pas encore à très bref délai l'issue de son mal, mais il ignorait ce que la souffrance pouvait lui réserver d'abattement intellectuel. Aussi voulut-il recevoir le sacrement des malades en parfaite connaissance et après s'y être préparé sérieusement pendant plusieurs jours. Il y avait cependant mis auprès des siens cette condition, que sa maison ne prendrait pas l'aspect d'une maison mortuaire et que le lendemain chacun reprendrait avec lui ou devant lui son attitude et ses conversations accoutumées. Je devais quitter Paris plusieurs jours après; nous nous dîmes adieu comme nous le faisions chaque année à pareille époque. Nous connaissions assez nos pensées respectives pour n'avoir besoin de rien nous dire; mais aucun des deux n'ignorait que cet embrassement fraternel était le dernier. Vers le 20 août, il sentit que sa fin approchait à grands pas; il demandait la date de chaque jour, prévoyant et disant que saint Louis, son patron, l'emmènerait probablement le jour de sa fête. Il avait pourtant dit dans sa souffrance : « Mon Dieu, puisque vous avez voulu que je connusse l'agonie, faites, je vous en prie, que j'aie la force de la supporter! » Le samedi 25, à midi, il annonça que le terme était là : il fit venir tous les siens, il les bénit, et perdit à peine connaissance une demi-heure pour expirer à deux heures et demie. Qui croira que nous n'ayons pas toujours besoin de pareils exemples et qu'il soit superflu ou indiscret de les raconter?.

Universitaire convaincu et catholique fervent, Petit de Julleville n'eut aucune des petitesses ou des passions de l'esprit de corps; mais il en eut toutes les vertus. Je n'ai pu assister à ces réceptions familières où, directeur d'études, il accueillait les étudiants désireux de causer avec lui de leurs travaux et de leur avenir, mais je sais qu'il avait pour les retrouver, les reconnaître, les suivre, débrouiller leurs efforts, les orienter dans la bonne voie, un art où la mémoire du cœur avait plus de place encore que celle de l'intelligence. Aussi avait-il une idée fort élevée de ce que sa mission laïque et scientifique avait de sérieux. Il était, il entendait rester professeur, savant, écrivain, directeur d'esprits; et, dans les circonstances où il se trouvait, il se jugeait le même de tenir utilement tous ces rôles, là où il était; il pensait même servir des intérêts plus graves encore s'il remplissait ces tâches correctement, si s'y donnait tout entier, sans en rien sacrifier, comme beaucoup d'autres, ou à la littérature brillante et passagère de la critique ou à la polémique soit politique soit religieuse.

Vers la fin de sa vie cependant, il avait discrètement rappelé dans un article de la *Quinzaine* comment « plusieurs des éléments qui ont fait l'unité française, ou bien n'existent plus, ou se sont beaucoup affaiblis ». Ce danger le préoccupait à plus d'un titre. Pour parer au mal et pour reconstituer des forces indispensables à notre existence nationale, il sentait bien qu'il fallait enfin payer de sa personne. Comment le fit-il? Je n'ai qu'à citer ici la dépêche envoyée à sa veuve par l'un de nos plus illustres camarades auprès duquel il avait accepté un poste de combat : « Son adhésion nous semblait une garantie de l'excellence de notre cause. Sa collaboration et ses conseils nous étaient infiniment précieux. Nous aimions sa franchise, sa bonté, son courage, sa ferme sagesse, sa haute et sereine intelligence. Nous garderons pieusement la mémoire de ce maître et de cet ami. »

Ai-je dit, quant à moi, tout ce que je pensais de son âme et de son talent? Non, hélas! car je le répète, j'ai le sentiment que, malgré tant de travaux

tant de succès, il n'a point encore donné toute sa mesure. Qui n'en est là, du reste, parmi les meilleurs et les plus forts? « Mes vrais vers ne seront pas lus », dit un poète contemporain. De Petit de Julleville aussi je pourrais dire qu'on ne lira jamais bien des pages étincelantes de gaîté fine et de bon sens malin, que nous faisaient présager jadis ses débuts à l'École Normale. Il a fait ce sacrifice et quelques autres encore peut-être à des devoirs qu'il considérait comme sacrés. Mais il a laissé assez de remarquables travaux, assez de leçons et assez d'exemples, assez d'amitiés mille fois méritées, pour que les siens n'aient à envier à personne un meilleur et plus beau souvenir.

HENRI JOLY.

Promotion de 1861. — REBIÈRE (Alphonse), né à Tulle, le 18 mars 1842, décédé à Paris, le 21 février 1900.

Avec sa spirituelle bonhomie, sa pointe charmante d'originalité, sa naïve bonté, son esprit conciliant, sa bienveillante discrétion qui ne se permit jamais un mot malicieux, l'absolue loyauté de son caractère, personne ne fut plus sympathique qu'Alphonse Ribière. Nous étions de la même petite ville, Tulle, qui s'intitule volontiers la capitale du Bas-Limousin. Contemporains à deux ou trois ans près, nous avions fait l'un et l'autre, lui devant, la plus grande partie de nos études dans notre vaillant collège local ; nos familles se connaissaient de longue date et avaient même quelques points de contact. Elles avaient l'une pour l'autre une profonde estime réciproque. Mon père avait pour le savoir du père d'Alphonse quelque chose comme de l'admiration ; ma mère avait été élevée avec sa mère et ses tantes dont la maison, plantée sur l'une des collines de Tulle, dominait la nôtre, au pied de laquelle coulait la Corrèze ; et nous avions pour amis communs tous nos compatriotes. Loin de nous éloigner au sortir du collège, la vie nous avait au contraire rapprochés. M. Rebière contait volontiers à mon père les projets qu'il formait pour l'avenir d'Alphonse, lui confiait ses succès ; on me donnait en exemple mon aîné, et peut-être les conversations de nos parents ne furent-elles point étrangères à la tournure qui fut imprimée à nos propres études. Lorsqu'en 1861, Alphonse fut admis simultanément à l'École polytechnique et à l'École Normale, ce fut un événement corrézien ; plus tard, quand m'échut la même aubaine, nos familles se regardèrent comme plus étroitement unies par les succès communs de leurs enfants. L'École Normale fut un lien de plus entre nous et lorsqu'Alphonse revint à Paris, ce lien fut encore resserré par nos fréquentations dans les mêmes maisons et dans les mêmes sociétés, par nos amitiés tant normaliennes que corréziennes qui nous offraient mille occasions de nous retrouver. Ayant la même origine, la même éducation, les mêmes affections au cœur, pouvions-nous faire autrement que nous considérer comme des amis de destination en quelque sorte, portant pour ainsi dire, dans leur chair, d'inaltérables sentiments de mutuelle confiance et de profonde affection? Aussi me semble-t-il écrire, en écrivant ces pages, un fragment de ma propre vie.

Par son père, François Rebiere, notre camarade Alphonse Rebière tenait à la Creuse ; sa grand'mère maternelle était d'une vieille famille de la Corrèze ; la famille de son grand-père maternel, Michel Drappeau, était originaire du Poitou; elle était, au XVIIIe siècle, venue s'établir à Aurillac, d'où Michel Drappeau avait émigré à Tulle. Il y avait fondé une imprimerie qui éditait chaque année

un intéressant annuaire de la Corrèze, et où se confectionnait en outre un petit journal local, l'*Union Corrézienne*. François Rebière, venu à Tulle en sortant de l'École Centrale, y épousa Félicie Drappeau, fille de Michel, et ne quitta plus Tulle, où il était devenu agent voyer en chef du département ; il professait en outre l'allemand au collège. C'était une maison sévère que la maison Rebière, et un peu mystérieuse. Sept enfants y étaient nés ; cinq, dont Alphonse était l'aîné, y ont grandi jusqu'à l'âge d'homme ; ils étaient menés avec une rigidité que nos imaginations d'enfants exagéraient, d'autant plus que nos jeunes camarades étaient sauvages au point de se cacher partout où ils pouvaient dès qu'une visite arrivait chez eux.

On disait que leur père parlait, comprenait ou étudiait une foule de langues, toutes peut-être, sans excepter le sanscrit lui-même ; qu'il ne mangeait « rien qui ait eu vie », ce qu'il fallait entendre seulement des animaux sans doute ; il fréquentait volontiers les étrangers qui traversaient notre ville, avait un faible spécial pour les Polonais, avec qui il pouvait tenir conversation dans leur langage, et parmi lesquels se trouvait le grand-père de notre camarade Dybowski ; il avait fait un recueil de chansons où les noms de toutes les communes de la Corrèze étaient représentés par des calembours : *d'un* COR AISE *d'être chez moi : pédicure dont la main est sûre, vite délivre-moi ;* parmi ses enfants, il y avait deux jumeaux, Léonce et Marc, prêtres aujourd'hui tous les deux et que nous ne savions pas distinguer l'un de l'autre, tant ils se ressemblaient ; toutes ces particularités enveloppaient la famille Rebière d'un respect dans lequel il entrait bien une légère nuance d'étonnement, mais qui était d'autant plus sincère que François Rebière était la droiture, la loyauté et la bienveillance en personne. Alphonse grandit dans ce milieu peu banal et suffisamment austère pour faire naître chez lui plutôt l'envie de réagir que celle d'imiter, mais dont il garda cependant assez fortement l'empreinte. Ainsi s'expliquent ses qualités un peu contradictoires, mais formant par cela même un ensemble d'autant plus charmant. Dans une sorte de *livre de raison* qu'il a rédigé à l'usage des siens, il écrit : « Nous devons notre première instruction à notre père, mais » ses leçons étaient trop longues, trop complètes et portaient trop souvent sur » les langues vivantes. » Comme professeur, Alphonse Rebière fut précisément le contraire, et il dut à sa manière plus d'un brillant succès. C'était le professeur élémentaire par excellence ; un témoignage irrécusable en est fourni par le nombre des éditions qu'ont obtenues ses livres classiques : *Éléments de calcul* (1880) ; *Premières notions de géométrie* (1881) ; *Éléments d'arithmétique* (1882) ; *Cours élémentaire d'algèbre* ; *Éléments de géométrie* (1881), en collaboration avec H. Bos ; *Éléments d'algèbre et de trigonométrie appliquée* (1884) ; *Cours de trigonométrie élémentaire* (1882), etc. Il redoutait avant tout de fatiguer ses élèves, soit par la durée, soit par la vision trop haute de ses leçons ; il voulait que les principes fussent absolument saisis, ne cessant de les tenir en évidence si loin qu'il eût conduit son enseignement et s'il trouvait sur son chemin quelque piquante anecdote propre à délasser l'esprit et à soulager la mémoire, il ne manquait jamais d'en tirer parti. C'est peut-être cette tendance de son enseignement qui l'a conduit à rechercher ce qu'il appelait dans son langage bon enfant : les *curiosités* scientifiques et qui nous ont valu ces volumes charmants qu'il composa dans les loisirs de sa demi-retraite : *Mathématiques et Mathématiciens* (1889) ; *les Femmes dans la Science* (1894), et enfin son dernier livre, *les Savants modernes*, d'après les documents acadé-

miques choisis et abrégés (1898). Cette tournure d'esprit devait le conduire fatalement à fureter sur les quais et dans les bibliothèques ; il allait en particulier régulièrement le vendredi à la Bibliothèque nationale et, pour ne pas abréger la séance, déjeunait même dehors ce jour-là.

Organisateur et méthodique, comme il le dit lui-même, quoique naturellement vif et nerveux, il portait dans tous les actes de sa vie la même ponctualité que dans ses séances de bibliothèque, et en cela, sans doute, se marque l'empreinte de la rude éducation paternelle qui ne permettait guère aux fantaisies de l'imagination de troubler l'ordre et la régularité de la vie.

L'imagination, le goût des lettres et des livres, Alphonse les tenait de la famille Drappeau, surtout de l'imprimeur son grand-père qui avait publié dans ses *Annuaires* ce joyau de naïveté confiante qu'est l'*Histoire de Tulle* du professeur de sixième de notre collège natal, François Bonnélye. François Bonnélye fut, en quelque sorte, dans notre ville natale où une rue porte son nom, l'apôtre précurseur de ce patriotisme local qui a poussé depuis de si profondes racines et qui a abouti au mouvement du *félibrige*, enfanté les *Cigaliers* et les *Cadets de Gascogne*. Alphonse Rebière devait être un des premiers néophytes de ce culte du clocher natal qui eut chez nous pour grands-prêtres le félibre majoral Joseph Roux, chanoine de la Cathédrale, et l'aimable académicien qui a laissé à l'Institut de si vifs souvenirs, Maximin Deloche; il était de toutes nos Sociétés corréziennes de bienfaisance ou de littérature; il en était un des membres actifs; il était assidu aux soirées artistiques et dramatiques de la Ruche corrézienne, y faisait volontiers des conférences, en demandait à ses amis, et y était entouré d'une universelle sympathie. Comme la plupart d'entre nous, il avait, d'ailleurs, deux patries : son pays natal et l'École Normale qu'il aimait passionnément. Il ne manquait aucune occasion de retrouver des camarades : dès le début, il fut du cercle Saint-Simon; le samedi, il ne manquait jamais d'aller retrouver au Grand-Café ses contemporains à l'École : Guillot, Cretin, Combette, Desmons, Dumas, Letrait, Violle, Alcan, Reymond, et il était aussi assidu aux dîners normaliens de Marguery qu'aux agapes corréziennes de *La Châtaigne*. Il y apportait une gaîté douce et contenue, mais sans aucune pruderie, qui ne s'effarouchait ni des hardiesses de langage, ni des éclats du large rire rabelaisien qu'il s'interdisait d'ailleurs, préférant s'épandre en fines poésies et en chansonnettes pleines d'inattendu, rassemblées dans un cahier réservé à la famille et à quelques intimes.

Né le 18 mars 1842, élevé par son père jusqu'en 1854, Alphonse Rebière n'entra au Collège de Tulle qu'en troisième; il y fut le condisciple du futur généralissime Joseph Brugère, demeuré son ami, et y demeura jusqu'à ce qu'il eut obtenu, chose rare dans notre pays et à cette époque, le baccalauréat ès lettres et le baccalauréat ès sciences. Il vint alors, à Paris, à l'Institution Barbet, alors célèbre, et qui, située en plein quartier latin, rue des Feuillantines, préparait, sans le secours des lycées, aux grandes Écoles du Gouvernement. Il y eut pour camarades Monniot, Guillot, Charles André, actuellement directeur de l'Observatoire de Lyon, Duclaux, le directeur éminent de l'Institut Pasteur, qui entraient, comme lui, à l'École Normale en 1861 ou un an plus tard. Il désirait, en sortant de l'École, revenir au voisinage de la Corrèze; mais ses camarades lui répétaient sans cesse : « *Toi, Rebière, tu demandes le Plateau central; tu iras expatrié à Coutances* » ; la prédiction se réalisa ; c'est là qu'il fit ses dé-

buts. Il ne parut pas en avoir été autrement flatté, et malgré la belle vue qu'on avait du Lycée, le bon accueil qu'il reçut chez le conservateur des hypothèques et le sous-préfet, il demanda et obtint Cahors. Il y demeura jusqu'en 1871. C'est durant son séjour à Cahors qu'il épousa la fille d'un juge au tribunal de Tulle, Mlle Thévenot. Une vieille parente connue de la famille Thévenot et de la famille Rebière avait fait ce mariage; elle légua plus tard à Rebière ce joyau de notre ville natale, une maison du plus pur gothique, admirablement conservée, dont tous nos compatriotes possèdent soit une photographie, soit une eau-forte. Il entrait ainsi dans notre histoire locale et se trouvait doublement rattaché à la Corrèze par sa vieille propriété de Laboire où son père s'était construit « la maison d'Horace » et par la classique maison de Loyon à Tulle.

De Cahors, Rebière fut appelé, en 1871, au Lycée de Sens, il ne fit qu'y passer pour aller à Dijon et enfin à Paris, au lycée Charlemagne d'où il passa enfin à Saint-Louis comme professeur chargé de la préparation à Saint-Cyr. Peu de temps après il était appelé à professer, en même temps, à l'École Normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud. En 1894, il prenait sa retraite de professeur; il avait été nommé quelque temps auparavant examinateur d'entrée à l'École de Saint-Cyr, et il continua à Saint-Cloud un enseignement des plus appréciés. Il mourut dans l'exercice de ces deux fonctions le 21 février 1900.

Alphonse Rebière laisse une fille unique dont le mariage avec notre camarade Édouard Goursat, professeur à la Sorbonne, fut la grande joie de sa vie. Il était justement fier de cette union avec un mathématicien éminent : « Mon père, disait-il de lui, l'aurait aimé et admiré. » Aussi se mit-il à pratiquer avec passion « l'art d'être grand-père ». Il avait une petite-fille, Marguerite, et un petit-fils, Jean, dont il annonçait la naissance avec sa gaîté coutumière et son habituel amour des aïeux en s'écriant :

« Voici, braves gens, mon petit-fils Jean! »

Les élever lui-même était son rêve : « C'est pour moi, écrit-il dans son *Livre de Raison*, une grande douceur de vivre avec mes enfants et de suivre les études de ma fille Marguerite. Jean est un bel enfant qui apprendra bien aussi! » Et quelques lignes plus loin, on lit : « Je voudrais mourir sans trop souffrir, avec ma connaissance, entouré de mes enfants. » Ce vœu a été réalisé. Comme il le désirait, son corps a été transporté dans le caveau de famille préparé par ses parents dans le pittoresque cimetière de Tulle, à Puy-Saint-Clair que l'on voyait de la maison où il fut élevé. A la gare d'Orléans, Félix Vintéjoux, Corrézien comme nous, élève du Collège de Tulle, Normalien comme nous, son ancien collègue à Saint-Louis, son collègue à la Commission d'examens de Saint-Cyr, retraça avec l'autorité que lui donnaient ces titres si divers et les accents que lui inspiraient la profonde estime, l'affection pieuse qu'il avait pour notre ami tout ce qu'avait été sa carrière de professeur et d'examinateur :

« Comme professeur, écrit-il, Rebière s'est distingué par les qualités les plus sérieuses. Il avait surtout la première de toutes : il aimait son métier, il aimait ses élèves et s'intéressait passionnément à leurs progrès. Son amour de l'ordre, de la méthode, de l'exactitude frappait immédiatement tous ceux qui suivaient ses leçons et leur imposait son autorité. Érudit, chercheur, ingénieux, il mettait tout en œuvre pour aplanir les difficultés, et il réussissait à faire pénétrer dans certaines intelligences une lumière qui, sans son habi-

leté pédagogique, n'y aurait eu peut-être aucun accès. D'ailleurs, plein de zèle et de dévouement, il communiquait à ses élèves l'ardeur dont il était lui-même animé et les entraînait au succès.

» Dans ses fonctions d'examinateur, Rebière apporta, en même temps que la même compétence, le même esprit d'exactitude et la même conscience. Sa longue pratique de l'enseignement, sa connaissance approfondie des bonnes et des mauvaises habitudes d'esprit des jeunes gens lui permettaient de juger les candidats avec promptitude et avec sûreté. Il supportait d'ailleurs cette fatigue excessive très vaillamment et avec une bonne humeur juvénile. »

Après avoir indiqué, avec une admirable sérénité, dans le *Livre* que nous avons plus d'une fois cité, les dernières dispositions qu'il voulait voir prendre après sa mort par ceux qu'il aimait, Rebière, se reportant vers la grande et chère maison de la rue d'Ulm, écrivait : *Ma notice dans le bulletin de l'École Normale.*

Puissé-je avoir dit de manière à satisfaire cette âme d'élite tout ce qu'elle désirait laisser d'elle-même dans le souvenir de ses bien-aimés camarades.

Edmond PERRIER.

Promotion de 1863. — AMIGUES (Pierre-Marie-Édouard), né à Couiza (Aude), le 5 février 1842, décédé à Toulon, le 1er décembre 1900.

Amigues sortit de l'École agrégé des sciences mathématiques en 1866, et fut successivement chargé de cours, puis professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Cahors. Dans cette ville, il retrouva Dutasta, son camarade d'École et son ami. A la suite d'une conférence publique qui suscita des polémiques dans la presse locale, Dutasta fut envoyé comme professeur de philosophie au lycée de Toulon. Amigues l'y suivit en qualité de professeur d'élémentaires. Une parfaite communauté de sentiments réunit toute leur vie ces deux amis, et, même après la mort de Dutasta, Amigues conserva avec la famille de son ami les rapports les plus intimes. Nul, plus qu'Amigues, n'était autorisé à écrire la notice nécrologique qui parut sur Dutasta, dans le bulletin annuel de notre Association, en 1890.

De Toulon, Amigues alla fonder à Nice la classe de mathématiques spéciales. La valeur professionnelle du jeune professeur fut reconnue de bonne heure, et, après un court séjour à Nîmes, l'administration confia à Amigues l'importante chaire de mathématiques spéciales du lycée de Marseille.

Pendant dix-huit ans, Amigues occupa cette chaire avec éclat. Les nombreux et brillants succès qu'il obtint dans la préparation de ses élèves à l'École Normale et à l'École Polytechnique lui valurent très rapidement les récompenses honorifiques les plus recherchées. Cinq ans après avoir été nommé officier d'académie, il fut nommé, dans une même année, en 1880, officier de l'instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur. On sait combien était rare à cette époque une pareille récompense accordée à un professeur de Lycée.

C'est pendant le même temps qu'Amigues fut chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des Sciences de Marseille. Il fut un des premiers professeurs appelés à participer à titre auxiliaire à l'importante préparation à la licence ou à l'agrégation dans la Faculté. On se rappelle qu'en 1884, quand Amigues fut chargé de faire deux conférences par semaine à la Faculté, un vent de trans-

formation commençait à souffler sur l'enseignement supérieur. Le Ministre Waddington avait commencé le mouvement en créant des Maîtres de conférences à l'imitation des Privat Docenten des Universités étrangères.

Il est difficile d'estimer exactement la fatigue d'un double enseignement au Lycée et à la Faculté. Faire tous les jours au Lycée un cours important, où chaque idée est concise, où aucune digression ne permet à l'orateur de reposer un instant son esprit, et ensuite développer à la Faculté un programme d'une difficulté toujours croissante, c'était une tâche que seuls des hommes comme Amigues pouvaient entreprendre. Il y réussit pendant douze années consécutives, et il réussit si bien, que lorsque, se sentant enfin fatigué, il annonça qu'il voulait cesser de faire ses conférences à la Faculté, tous les professeurs de mathématiques le supplièrent de rester auprès d'eux. Il y consentit pendant deux mois encore à la rentrée de novembre 1896. Mais enfin, sa décision fut irrévocable. Au conseil de la Faculté, le doyen en formula officiellement, et au nom de tous ses collègues, les plus sincères regrets.

C'est dans ces années de la vie d'Amigues que je fis sa connaissance et que je me liai intimement avec lui. Les relations, commencées à Marseille, se continuèrent, malgré la distance, quand Amigues, se sentant fatigué par plus de trente années d'enseignement sans discontinuité, crut trouver dans les fonctions de proviseur du Lycée de Toulon, un travail moins pénible. Il se trompait. Il n'avait plus, il est vrai, la fatigue de la parole, mais, comme il avait à cœur de faire en conscience tout ce qu'il entreprenait, sa sensibilité fut mise à l'épreuve, et il s'épuisa d'une autre manière.

Il comprit, enfin, qu'il devait prendre un repos bien gagné, et qu'il avait le droit d'en jouir avec sa compagne qui lui était si dévouée. Il était malheureusement trop tard, et c'est dans l'exercice de ses fonctions de proviseur qu'il succomba, le 1er décembre 1900, au lycée de Toulon. J'ajoute que les cinq dernières années de sa vie avaient été attristées par la disparition de tous les membres de sa famille, et qu'il en avait été très affecté, ce qui a pu contribuer à hâter sa fin.

La réputation d'Amigues avait été grande dans l'enseignement. Je crois savoir qu'il avait refusé les Lycées de Paris, préférant ceux du Midi de la France. Il accepta cependant de représenter les agrégés de mathématiques au Conseil supérieur de l'Instruction publique, où il fut envoyé par la très grande majorité de ses collègues. Il dut, à son grand regret, et pour cause de fatigue dans son enseignement, renoncer à cet honneur auquel il tenait beaucoup. Il devint alors proviseur du Lycée de Toulon en 1897.

C'est à Toulon qu'il mourut, à la fin de son second séjour dans cette ville. Il y était connu depuis longtemps. Comme administrateur, il s'y fit aimer. Les funérailles d'Amigues ont été solennelles. La population toulonnaise s'y est associée avec un sentiment profond. Tous les élèves du Lycée et des établissements de la ville ont précédé le cortège. Le préfet maritime, le maire de Toulon, toutes les autorités de la ville, l'inspecteur d'académie du Var, nos camarades Charve, doyen de la Faculté des Sciences, et Guigon, proviseur du Lycée de Marseille, tous ceux des anciens élèves qui ont pu le faire, ont accompagné Amigues à sa dernière demeure, au milieu d'une double haie de peuple recueilli sur le passage du cortège.

Des discours ont été prononcés au cimetière par M. Thermes, inspecteur d'académie, au nom de l'Administration, par M. André, au nom des professeurs

du Lycée de Toulon et au nom des anciens collègues du défunt, par M. Michollet, maire de Toulon, au nom de la population de la ville, et enfin par notre camarade Charve au nom de l'École et au nom de l'Université de Marseille.

Puissent les témoignages innombrables de sympathie et d'amitié qui affluèrent au Lycée de Toulon, consoler la veuve et les neveux d'Amigues de la perte cruelle qu'ils viennent de faire !

L. SAUVAGE.

Promotion de 1863. — DE CAMPOU (Pierre-Auguste-Ferdinand), né à Marseille le 14 novembre 1842, décédé à Paris le 16 octobre 1900.

Nous publions le discours prononcé sur sa tombe par M. Rousselot, directeur du Collège Rollin :

Mes chers collègues, jeunes amis,

Je remplis un douloureux devoir en adressant en votre nom à notre regretté collègue, M. de Campou, le suprême adieu. Beaucoup d'entre vous ont appris sa mort en même temps que sa maladie. Notre excellent professeur quittait, en effet, sa chaire, il y a huit jours à peine, atteint par la maladie qui devait le conduire si rapidement au tombeau. Il a rendu le dernier soupir dans toute la force de l'âge et dans la plénitude de son intelligence.

Quelque brisés que nous soyons par un coup aussi imprévu, ce sera pour nous une consolation de retracer la belle vie qui s'est écoulée en majeure partie dans notre Collège et d'y trouver un exemple à proposer à tous ceux qui suivent la noble mais pénible carrière de l'enseignement.

Issu d'une des grandes familles de la Provence, M. de Campou, dès son jeune âge, fit preuve d'aptitudes précoces : il obtenait, à quinze ans, le diplôme de bachelier ès lettres et, à seize ans, celui du baccalauréat ès sciences. Envoyé à Paris pour y poursuivre ses études, le brillant élève entreprit d'abord, à l'Institution Sainte-Barbe, une préparation pour l'École Polytechnique : attiré bientôt par les études juridiques, il devint élève de la Faculté de Droit. Mais sa vocation n'était pas encore bien arrêtée. L'amour du professorat devait triompher des hésitations qui arrêtaient encore, pour le choix de la voie à suivre, un jeune esprit également bien doué pour les lettres que pour les sciences.

M. de Campou se présenta et fut reçu à l'École Normale supérieure en 1863; il en sortait, trois ans après, avec le titre d'agrégé des sciences mathématiques, ayant obtenu le troisième rang de sa promotion. Après avoir professé au Lycée d'Avignon, de 1866 à 1868, M. de Campou fit partie de cette phalange de jeunes universitaires que le Ministre de l'Instruction publique avait choisis pour fonder à Constantinople le Lycée Galata-Séraï et préparer ainsi le développement de l'influence française en Orient. Ses services y furent appréciés, et, au retour de cette mission, il était récompensé par les deux Gouvernements de France et de Turquie. Le Sultan lui conférait la croix d'officier du Medjidjé, et l'ancien professeur du Lycée d'Avignon était chargé de la direction du cours de Centrale au Collège Rollin.

Durant vingt-sept ans, M. de Campou a donné à notre Maison son cœur et son âme! Vous tous, qui l'avez vu à l'œuvre, pouvez dire quelle somme d'efforts et de dévouement il consacrait chaque année à ses élèves. Pendant cette préparation d'un quart de siècle à l'École Centrale, notre cher professeur avait acquis une rare expérience; son esprit méthodique et son jugement sûr

lui avaient permis de classer d'une façon merveilleuse les connaissances utiles aux candidats, et c'est ainsi qu'il les conduisait presque toujours au succès. Son mérite, bien reconnu d'ailleurs, de même que son incontestable équité, lui assuraient une influence fort légitime auprès du Jury d'examen. Aussi, lorsque nous partions en vacances, voyions-nous M. de Campou ajourner pour lui l'heure du repos : il restait auprès de ses chers élèves pour leur donner confiance, les assister, les défendre au besoin, et il ne s'éloignait que lorsque tout était fini, ne négligeant même jamais de me faire parvenir leurs notes complètes avant de partir en villégiature.

Nombreux sont les anciens élèves de l'École Centrale qui doivent à notre regretté collègue l'éclat de leur carrière. Dans l'impossibilité où nous nous sommes trouvés de les réunir en ce jour, je viens pour eux et pour vous, mes jeunes amis, qui perdez en M. de Campou le plus zélé et le plus dévoué de vos maîtres, acquitter une dette sacrée, offrir à sa mémoire le pieux tribut de votre reconnaissance. Je lui apporte aussi l'hommage des regrets de l'Administration supérieure qui avait hautement apprécié les services du professeur en lui conférant successivement les palmes académiques, le titre d'officier de l'Instruction publique et la croix de la Légion d'honneur. J'exprime enfin le chagrin immense que cause parmi nous, fonctionnaires et élèves du Collège Rollin, la cruelle séparation à laquelle nous étions si peu préparés. C'est que nous perdons en la personne de M. de Campou, non seulement un professeur zélé, un collègue des plus aimés, mais encore l'un des plus fermes soutiens de l'établissement; il était un de ces hommes qui honorent l'Université, qui la font aimer, en la rendant plus familière et plus souriante, en unissant au plus absolu dévouement la plus inépuisable bonté; il était bon, gracieux, sympathique. Au devant de tous il allait, ouvrant largement les mains et le cœur. Ses élèves témoigneraient encore des sentiments de charité généreuse qu'il savait leur inspirer!

Resté célibataire, M. de Campou n'en conserva pas moins le culte de la famille. En dehors de ses occupations professionnelles, il vivait d'elle et pour lle. Aussi en était-il adoré, et je me reprocherais de ne point mentionner ici la grande douleur dont j'ai été ces jours derniers le témoin, douleur qui, je l'espère, recevra quelque adoucissement de l'unanimité de nos regrets, de ce deuil public, suprême récompense sur la terre de l'homme qui a bien vécu!

Promotion de 1863. — LIGNIÈRES (Clément-Raymond), né le 5 février 1840, à Trausse (Aude), décédé à Carcassonne, le 3 juillet 1898.

Clément Lignières appartenait à une famille de propriétaires aisés. Élevé à la campagne, il fut destiné d'abord à l'agriculture, puis au commerce. Mais des habitudes studieuses et un goût très vif pour les mathématiques l'attirèrent de bonne heure vers l'enseignement. Un chef d'institution de Carcassonne, M. Montès, ami de ses parents, frappé de ses heureuses dispositions, se chargea de perfectionner son instruction et le dirigea vers les grandes Écoles. A dix-huit ans, il était reçu bachelier ès sciences. Sous la direction de M. Montès, il étudia les mathématiques spéciales, fut admissible à l'École Polytechnique, puis, en 1863, entra à l'École Normale, à l'âge de vingt-trois ans. Déjà, pendant deux années, dans des chaires de collèges, à Bédarieux et à Libourne, il avait pris conscience de sa vocation. On peut dire qu'il s'était formé lui-même : il

dut son succès à une volonté énergique et à un travail acharné, n'ayant pas eu, comme ses concurrents, l'avantage de faire des études régulières. A l'École Normale, il souffrit un peu de ce que sa préparation avait eu d'incomplet. Si, en mathématiques, où son travail personnel l'avait élevé à la hauteur de ses condisciples, il réussit avec honneur à la fin de sa première année d'École, il eut quelque peine à atteindre la licence ès sciences physiques, qu'il n'obtint qu'après sa deuxième année. Son mérite en mathématiques, les qualités pédagogiques dont il faisait preuve et l'estime de ses professeurs lui valurent la faveur, alors assez rare, d'être autorisé à redoubler sa première année. Ses maîtres avaient déjà jugé qu'il ferait un excellent professeur de mathématiques, et en effet, dans les différentes chaires qu'il occupa, il justifia, par la précision, la clarté, la rigueur, la sobriété et la sûreté de son enseignement, leur confiance et leurs espérances.

Il n'arriva qu'assez tard à l'agrégation, en 1881. Mais pendant quatorze ans il avait été un chargé de cours modèle, enseignant avec conviction et ardeur, formant des élèves, leur communiquant son amour pour les mathématiques, les conduisant au succès, exerçant sur eux une action continue, non seulement par l'intérêt de ses leçons, mais plus encore par une bonté affectueuse, par le soin qu'il apportait à la correction des devoirs, par les encouragements qu'il savait distribuer à propos: tous ses élèves devenaient vite ses amis, et il n'avait pas de plus grande joie que de voir ses conseils mis à profit. Ce fut essentiellement un professeur ; sa classe fut sa famille, son unique souci, sa vie; il se donna tout entier à ses élèves.

En 1867, nous avons débuté ensemble à Toulon, où le Collège venait d'être érigé en Lycée. Le Ministre avait eu l'amabilité d'envoyer dans ce nouveau Lycée une colonie de Normaliens qui continuèrent, sous le ciel de la Provence, l'intimité de l'École. Nous étions réunis matin et soir à la même table. Nos conversations avaient surtout pour objet nos élèves. Nous réalisions ainsi spontanément, dans nos entretiens journaliers, ce que l'on s'efforce aujourd'hui d'établir partout, une entente entre les professeurs d'une même classe pour mettre de l'unité et une juste proportion dans les divers enseignements, et pour éclairer les uns et les autres sur la valeur morale et intellectuelle des élèves.

Lignières ne resta qu'un an à Toulon et fut envoyé par avancement, en 1868, au Lycée de Poitiers, où il dirigea pendant sept ans une classe de mathématiques. La guerre franco-allemande l'y surprit. Il estima de son devoir de revendiquer, à l'exemple de tant d'autres Normaliens, sa part des dangers de la patrie et fit campagne dans l'armée de la Loire comme commandant de batterie au 7e régiment d'artillerie. La guerre finie, il revint à ses fonctions modestes de professeur. Mais, quels que fussent les avantages du séjour de Poitiers, ville de Facultés, il y regretta toujours le soleil du Midi sous lequel il était né, et, en 1875, il obtint de rentrer au Lycée de Toulon, où il reçut de ses anciens collègues le plus gracieux accueil et où il retrouva la douceur enchanteresse des hivers ensoleillés dont il avait eu la nostalgie. Je revins moi-même à Toulon comme censeur en 1876. J'eus de nouveau l'occasion d'apprécier l'agrément de son amitié chaude et délicate et de constater combien ses élèves l'aimaient, avec quelle docilité ils suivaient sa direction sûre, ferme et paternelle. Etait-il possible qu'il ne fût pas aimé ? C'était un homme loyal et bon, modeste et simple, aux idées généreuses, d'un grand désintéressement, toujours empressé à rendre service, un homme de devoir. Il fut pour ses collègues

un collaborateur charmant, exempt de toute jalousie, se tenant à sa place, qu'il occupait avec dignité; pour ses élèves, un maître bienveillant, un protecteur de tous les jours, plein de prévenances, dont la sollicitude les suivait hors du Lycée; pour ses camarades d'École, un ami sûr et fidèle, du commerce le plus agréable, avec la sincérité et la franchise de sentiments délicats. Il ne manquait ni de finesse ni de grâce : une voix insinuante, au timbre féminin, donnait je ne sais quel charme à sa conversation facile et enjouée.

La vie lui était douce avec l'estime de ses chefs et de ses collègues, avec l'affection de ses élèves, avec l'amitié de ses camarades. Les distinctions honorifiques qu'il ne recherchait pas (O. A. en 1880, O. I. en 1889) et des avancements successifs, qui l'envoyèrent à Nice en 1878, à Carcassonne en 1882, puis à Paris, au Lycée Louis-le-Grand, en 1885, lui prouvèrent que ses services étaient appréciés; il avait ainsi toutes les satisfactions que sa modestie pouvait ambitionner. Mais est-il quelqu'un qui puisse se promettre d'être toujours heureux ? Les dernières années de Lignières furent sombres. Pendant qu'il était professeur au Lycée de Nice, en allant visiter un de ses élèves gravement malade, il se prit d'affection pour la mère de ce jeune homme qui était veuve, et pensant qu'il achèverait paisiblement sa vie en s'associant une compagne de son âge, il lui demanda d'unir leurs deux existences. Ce mariage fut une amère déception. Au bout de quelques années, après avoir subi bien des soucis, Lignières fut réduit à la solitude. Une maladie terrible survint inopinément et lui ôta l'usage de ses jambes. Il ne perdit pas courage cependant et se raidit contre l'injustice du sort et de la nature. Pendant deux ans, luttant avec une énergie extraordinaire, conservant l'espérance malgré tout, il se fit conduire tous les jours dans une petite voiture au Lycée Louis-le-Grand, et fit sa classe avec la régularité et le dévouement de sa jeunesse. Un moment il crut qu'il aurait raison de son mal. Un matin de printemps, en traversant le jardin du Luxembourg, je le trouvai assis sur un banc, goûtant la tiédeur des premiers beaux jours. Dès qu'il m'aperçut, il se leva vivement et vint au-devant de moi, d'un pas chancelant, mais la mine souriante. Il semblait renaître avec le renouveau de la nature. Il voulait se prouver à lui-même et me montrer qu'il allait mieux et qu'il pouvait guérir. Il était du reste venu sans sa petite voiture, au bras de son domestique. Son mal, me dit-il, n'était qu'une affection nerveuse, dont il se remettrait certainement. Ce n'était, hélas! qu'une illusion. En mai 1893, il était obligé de quitter ses élèves et de prendre, à cinquante-trois ans, une retraite prématurée. Il retourna dans son pays natal et s'installa à Carcassonne, où habitaient sa sœur et son beau-frère, économe du Lycée, et où il devait retrouver, avec l'affection de la famille, d'anciens collègues restés ses amis. Le ciel du Midi trompa son espoir et ne put le guérir. Son corps s'affaiblit et se détruisit un peu chaque jour. Mais son esprit se conserva lucide et son caractère énergique le défendit contre les défaillances. L'éducation de ses nièces et de son neveu lui fut une chère distraction. Sa passion pour les mathématiques lui resta et il passait de longues heures à relire les ouvrages des grands mathématiciens. Ses amis venaient le voir souvent. Malgré les crises qui se faisaient fréquentes, il était toujours aimable et souriant et réussissait à rasséréner son front pour tenir conversation avec ses visiteurs, pour se tromper lui-même sur son état réel : son mal ne lui ôta jamais la volonté de plaire ni l'espoir de vivre. Comme l'a dit sur sa tombe un de ses anciens collègues, lorsque son âme, toujours intrépide et sereine,

s'échappa de son corps, on s'étonna qu'elle eût pu rester si longtemps attachée à un si chétif et si lamentable débris. Il mourut à l'âge de 58 ans.

A. FRINGNET.

Promotion de 1864. — BOURDEAU (Stanislas-Hyacinthe) : né à Niort, le 12 octobre 1841, décédé à Chantenay-sur-Loire (Nantes), le 17 janvier 1900.

Le camarade que nous regrettons fut avant tout l'homme du devoir, un modeste, un silencieux. Il ne fut et ne voulut être que professeur, un professeur excellent et distingué, à Besançon, comme au Prytanée, comme à Nancy enfin, les trois étapes de sa vie universitaire. Il était mon ancien à l'École où je l'avais peu connu, mais quand, avec sa jeune femme il débarqua à Nancy en septembre 1882, nos relations devinrent de suite très étroites, et cette intimité se resserra de plus en plus, jusqu'au moment où il dut se résigner à prendre une retraite dont il ne devait pas jouir longtemps. Peu d'incidents marquent cette vie simple, paisible, cachée, selon le précepte du sage.

Bourdeau fit avec succès ses études au Lycée de sa ville natale, où son père avait un atelier de serrurerie, repris et occupé maintenant encore par le frère aîné de notre camarade, très connu dans toute la région. Bourdeau était resté fort attaché aux siens, à ses parents qu'il conserva longtemps après leur retraite des affaires ; il ne manquait jamais de consacrer une bonne partie de ses vacances à un séjour à Niort, où il se retrempait dans ses souvenirs d'enfance et ses affections de famille, et je me souviens avec quelle joie il tomba ici un jour sur un recueil de gravures reproduisant l'œuvre célèbre de Jean Lamour, qu'il s'empressa d'envoyer à son frère.

Bachelier ès sciences en 1860, le jeune Bourdeau, attiré par l'enseignement, entra comme répétiteur au Lycée de Tours et, l'année suivante, au Lycée de Niort. Comme il lui était très difficile de travailler en cette situation, il obtint une bourse à Tours où il revint en 1862 comme élève de mathématiques spéciales. Il y remporta de nombreux succès qui lui valurent une bourse nouvelle à l'Institution Jauffret, en 1863. Il suivit avec éclat les cours du Lycée Charlemagne et fut reçu dans un bon rang à l'École, le 20 août 1864.

Bourdeau arrivait à l'École à 23 ans, déjà mûr, sûr de lui, sans inquiétudes pour ses examens à venir. Aussi ces trois années ont-elles été pour lui trois années heureuses dont il gardait et rappelait volontiers le souvenir. Sous le triumvirat de Nisard, Pasteur et Jacquinet, on vivait alors à l'École dans une charmante intimité, soumis à une discipline qui n'avait rien de trop rigoureux. Les sorties étaient cependant plus rares qu'elles ne sont devenues depuis, et, sollicitées parfois en dehors des heures régulières et des jours consacrés, elles étaient souvent refusées. Bourdeau aimait à raconter telle de ces entrevues entre ses camarades et Pasteur, leur directeur scientifique, dont il imitait la grosse voix et le ton bourru : « Les élèves de l'École sont toujours sortis ! » Exagération manifeste, pour le temps du moins où nous vivions rue d'Ulm.

Si l'on sortait assez peu on discutait beaucoup à l'intérieur : Bourdeau laissait dire, bon camarade, avec son aimable sourire, mais se livrait rarement aux conversations bruyantes. Sérieux et posé, il retournait vite à ses études, aux cours de Briot et de Chasles, qu'il suivait assidûment à la Sorbonne. « Le cours de Chasles surtout était intéressant, m'écrit un des camarades de promotion de Bourdeau : le grand géomètre exposait sa théorie des caractéristiques :

Bouquet prenait des notes, le père Joubert était un auditeur assidu. Chasles souffrant, s'impatientait contre sa mémoire, laissait beaucoup de choses à élucider et même à démontrer. A la fin de l'année, aucun point n'était obscur pour Bourdeau..... mais, je ne suis pas certain qu'il ait noté toutes les améliorations découvertes dans cette fameuse salle appelée la *salle ousqu'on fume.* » Consciencieux et régulier, Bourdeau s'assimilait profondément ce qu'il avait appris, et fut le second à l'agrégation de mathématiques, en 1867. Le premier était mon compatriote Didon, dont l'avenir si plein de promesses fut brusquement interrompu en 1872, par une mort prématurée, et que Bourdeau devait retrouver à Besançon, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des Sciences.

Bourdeau arrivait à Besançon, en octobre 1867, à sa sortie de l'École. Il se plut beaucoup dans la vieille cité comtoise, un peu noire et sévère entre ses vieux remparts, mais aimable par l'esprit de ses habitants, et dont les environs pittoresques offrent de jolies promenades. Notre ami, malgré la maladie de cœur dont il devait déjà souffrir, et qui explique son air calme et sa démarche d'ordinaire un peu lente, était un intrépide marcheur. Il fit de longues courses à pied, par petites journées, avec Bosseux, son collègue de rhétorique, allant visiter les sources célèbres de la Loue, du Lison, du Dessoubre, et poussant jusqu'en Suisse, par la magnifique descente du col de Saint-Cergues. En 1870, il fut incorporé dans la garde nationale, dont le rôle n'était pas toujours inactif dans une place, sinon assiégée, du moins menacée à plusieurs reprises par les Prussiens. Bourdeau avait conservé un vif souvenir de ces tristes jours, de ces passages de soldats ou de prisonniers, hâves et maladifs, et de ces classes faites dans le vieux Lycée par des professeurs en képis. Il voulait cependant se rapprocher de sa ville natale. Nommé à Clermont en 1872, il était encore en vacances, à Niort, quand on lui proposa la chaire de mathématiques spéciales au Prytanée de la Flèche, il accepta. Il devait y passer dix années, dix années calmes et paisibles, et y rencontrer dans la famille d'un des anciens professeurs du Prytanée, M. Durand, celle qui devait être sa compagne intelligente et dévouée, et qu'il épousa en mai 1874. De bonnes relations avec ses collègues, dont quelques-uns sont restés des amis, une petite maison entourée d'un jardin, des promenades en barque sur les douves du Loir, cette vie simple plaisait à Bourdeau, naturellement peu mondain. Le séjour dans la petite ville tranquille était d'ailleurs coupé par des visites à Niort, à Paris, où résidait la famille de sa femme, et par de plus longs voyages qui le conduisaient à la mer, ou en Suisse ou aux Pyrénées. Seulement, si le Prytanée d'alors comptait en mathématiques spéciales quelques bons élèves dont Bourdeau avait conservé les noms et le souvenir, ces élèves étaient souvent bien peu nombreux. Aussi leur professeur, jeune et actif, sentit peu à peu naître et croître en lui le désir d'un enseignement plus large et d'un auditoire moins clairsemé. Il demanda son changement et fut nommé à Nancy (septembre 1882) dont la classe de spéciales très florissante avait dû être divisée, deux ans auparavant.

Il vint me voir dès son arrivée, et, de ce jour, comme je l'ai dit, nos relations devinrent très amicales et de plus en plus intimes. Bourdeau ne laisse pas d'enfants, mais, pendant les dix-huit années qu'il passa à Nancy, outre les visites des siens, il eut toujours avec lui un de ses neveux, deux même par-

fois, dont il suivait l'éducation, et qui animaient la maison par les éclats de leur jeunesse et de leur gaieté. Tous les dimanches et les jeudis dans l'après-midi et parfois dès le matin, on partait en troupe joyeuse, et l'on allait chercher l'air plus vif des hauteurs voisines, parcourir les sentiers ombreux de la forêt de Haye, des bois de Faulx et de l'Avant-Garde, ou les rives riantes de la Moselle. Dans ces courses, Bourdeau se montrait gai et dispos au début : marchant lentement, mais d'un pas égal et ne s'arrêtant pas, il était toujours en tête, toujours prêt à s'intéresser à la vue découverte, au paysage, et à donner des explications sur la plante qu'on lui présentait. Peu causeur d'ordinaire, il se laissait aller pourtant à plus d'abandon dans nos réunions familières, où il s'épanouissait, taquinant même son entourage, faisant quelque remarque brève et fine, avec un sourire bienveillant qui illuminait sa figure expressive, ou, de sa forte voix, se livrant à quelque long développement qu'un geste parfois achevait. Mais, à mesure que les années s'écoulaient, les crises de son mal devinrent plus fréquentes. Malgré sa courageuse fermeté et son intention délicate de cacher son état à nous tous, et surtout à sa femme, dont la sollicitude était toujours en éveil, souvent une ombre qui passait sur son front, un geste las de la main portée au cœur, démentait ses assurances et révélait son angoisse et sa souffrance. La maladie s'aggrava : Bourdeau maigri, affaibli, dut renoncer aux longues courses qu'il aimait tant, incapable de monter, vite essoufflé, confiné en ville et obligé de se servir assidûment du tramway où l'on prit l'habitude de voir, à l'arrière, se détacher sa haute silhouette. Il ne se rendait pourtant pas et sa forte charpente restait debout. Tout dévoué à ses élèves, malgré nos instances discrètes, il ne voulait pas prendre un repos bien gagné, renoncer à sa classe où il s'était toujours dépensé sans mesure, où il se dépensait avec des efforts de plus en plus visibles. Vint le moment, à la fin de l'année 1899, où il dut s'avouer vaincu et solliciter une retraite due à ses trente-huit années de bons et loyaux services. Il se décida à la prendre à Nantes, où il avait d'excellents amis, où il se trouverait entre Niort et Paris, les deux villes où il avait des attaches de famille, et dont le climat tempéré et la basse altitude semblaient favorables à son état de santé. Quand il nous quitta au mois d'août, à Nancy, nous le vîmes partir avec un serrement de cœur, mais sans nous douter que l'issue fût si proche : cinq mois après, à Chantenay-sur-Loire, faubourg de Nantes, où il avait loué une petite maison, il mourait, subitement enlevé, sans secousse, par une embolie. On peut vraiment dire de lui qu'il est mort en activité de service, emporté sur la brèche.

Il nous reste à dire quelques mots du professeur, dont il avait toutes les qualités, le dévouement, la droiture, la fermeté, qu'évoquaient au physique son abord aimable, son sérieux et sa large carrure.

Bourdeau n'a rien publié, se consacrant tout entier à sa classe, bornant son ambition à être un bon professeur, tout dévoué à ses élèves, et bientôt distrait encore par les préoccupations que lui donnait sa maladie. Partout où il a passé, sa fine bonhomie, sa délicatesse de sentiments, son caractère droit, absolument honnête, lui ont attiré l'estime de ses collègues et la reconnaissance de ses élèves. C'est ce dont témoigne cette note d'un de ces derniers : « Bourdeau était un excellent professeur. Il avait la tâche ingrate de faire parcourir pour la première fois aux élèves le cours si chargé de la classe de mathématiques spéciales. Jamais il ne se rebutait ; d'une invariable bonne humeur, il ne se lassait pas de répéter les idées fondamentales jusqu'à ce qu'elles aient frappé les

élèves : un éclair de joie l'illuminait quand il voyait qu'il avait été compris. Tous ses élèves l'estimaient, l'écoutaient religieusement, et avaient à cœur de faire de rapides progrès afin de contenter leur maître vénéré. Tous ont conservé un ineffaçable souvenir de son enseignement. Pour eux, il dépensait son temps, sans compter, toujours prêt à répondre, heureux quand on lui demandait des éclaircissements, ou des compléments. Aucune question ne l'embarrassait jamais ; il avait le talent de traiter par des méthodes simples et lumineuses, les problèmes les plus ardus.

Au moment des examens, il se faisait un devoir d'aller attendre ses élèves à la sortie. Comme il était heureux de féliciter ceux qui avaient réussi et comme il savait réconforter les autres par de bonnes paroles ! Si modeste d'ailleurs que jamais il n'aurait tenté la moindre démarche pour se faire valoir. L'estime de ses élèves lui suffisait et le dédommageait amplement de ses peines. Il a dirigé ainsi pendant dix-huit ans la classe de mathématiques spéciales (1re année), sans se plaindre jamais, sachant bien pourtant qu'il avait peu de chances d'avoir des élèves reçus, mais n'étant pas jaloux de leurs succès ultérieurs auxquels il avait tant contribué. Il a voulu accomplir jusqu'au bout cette rude tâche : peut-être, s'il avait écouté les conseils des siens, ses amis et ses anciens élèves n'auraient pas à déplorer la mort prématurée de cet homme de bien qui tient une grande place dans leur vie. »

Officier d'académie en 1881, Bourdeau reçut les palmes de l'Instruction publique en 1889, et tous ceux qui l'ont connu ont regretté qu'une distinction plus haute n'ait pas couronné sa carrière. Sa mort a suscité d'universels regrets. Ses collègues, ses élèves, ses amis, dont la foule émue aurait suivi pieusement son cercueil, retenus par l'éloignement, envoyèrent du moins des couronnes et s'unirent de cœur à sa vaillante veuve et à sa famille si éprouvée. Bourdeau, décédé à Nantes, le 17 janvier 1900, a été transporté à Paris, et repose, dans un caveau de famille, au Père-Lachaise.

FEBVRE.

Promotion de 1873. — WAHL (Maurice), né à Paris le 29 septembre 1853, décédé à Paris le 5 novembre 1900.

Après de brillantes études au Lycée Bonaparte, il entra à l'École Normale en 1873. Les qualités de son esprit, le charme et la sûreté de ses relations lui valurent, parmi ses camarades, des amitiés qui ont duré jusqu'à sa mort. Agrégé d'histoire en 1876, il fut nommé professeur au Lycée d'Alger. Il devait y rester jusqu'en 1882. C'est pendant ce séjour dans notre colonie africaine, qu'il rassembla les éléments du livre remarquable qui lui a valu, depuis, une légitime réputation. Les questions d'économie politique et d'administration attiraient cet esprit clair et précis. Plein d'activité, il désira bientôt participer d'une façon plus directe à l'organisation de la belle cité algérienne, alors en voie de transformations, faire œuvre de citoyen, en même temps que d'économiste et d'historien. Il arriva sans difficulté au poste de conseiller municipal. Avec plus d'ambition, il aurait pu obtenir de ses concitoyens un mandat plus élevé. Modeste et désintéressé, il se borna à rendre, silencieusement, les plus grands services à la ville d'Alger, et à donner, dans ses fonctions municipales, l'exemple du dévouement le plus vif et le plus éclairé à la chose publique.

En 1882, Wahl fut nommé professeur d'histoire au Lycée de Lyon. Il profita

de son séjour dans cette ville pour étudier une période de l'histoire lyonnaise qui fit plus tard l'objet de sa thèse française de doctorat. L'année suivante, Wahl était nommé à Versailles. Depuis, il professa l'histoire tour à tour à Lakanal, à Henri IV et à Condorcet. C'est dans ce dernier poste que le choix du ministre des colonies vint le désigner pour les fonctions d'Inspecteur général de l'Instruction publique aux colonies. Wahl accepta avec plaisir cette mission délicate qui convenait fort bien à son activité et à son dévouement. A peine avait-il eu le temps de visiter quelques-unes de nos possessions, que la Chambre des députés supprimait ces fonctions par voie budgétaire. Par dédommagement, notre camarade recevait le titre d'Inspecteur général honoraire des colonies, et était nommé membre permanent du Conseil supérieur de l'Instruction publique aux colonies.

Sans amertume apparente, Wahl rentra dans l'enseignement des lycées. Il professa successivement à Charlemage, au Lycée Carnot, et, en dernier lieu à Condorcet, le Lycée où s'était écoulée sa jeunesse, où se sont passées les dernières années de sa vie de professeur.

En 1892, Wahl avait présenté avec le plus grand succès ses thèses de doctorat. Sa thèse latine était consacrée à la *Reine Bérénice*. La thèse française concernait *Les premières années de la Révolution à Lyon*. — Il faut ajouter à ces travaux le beau livre sur l'*Algérie*, qui a eu plusieurs éditions, et qui sera toujours consulté avec profit dans l'étude des questions algériennes; diverses études sur les colonies françaises; des chapitres détachés dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud; des articles spéciaux insérés dans les *Annales de géographie*; quelques ouvrages de vulgarisation, un *Dictionnaire d'histoire et de géographie*.

Malgré ce labeur considérable, Wahl trouvait encore le temps de se consacrer à des œuvres patriotiques et philanthropiques. Membre du Conseil d'administration de l'*Alliance française*, il écrivait des articles, faisait partout des conférences pour populariser la cause de notre langue nationale, pour en faciliter l'expansion à l'étranger. Entre temps, il organisait des conférences populaires, répandant de toutes parts les paroles qui réconfortent, l'enseignement qui relève et ennoblit. Le repos si mérité que d'autres demandent à quelques heures oisives, il le trouvait dans ces occupations multiples où se complaisaient son énergie de bon Français, son zèle de bon citoyen.

Conférencier très applaudi, écrivain fort compétent en certaines matières de politique et d'administration, Wahl eût pu, comme tant d'autres, « se faire valoir » et monter plus haut. Il ne le voulut pas, étant sincèrement modeste et désintéressé. Il remplissait admirablement ses fonctions universitaires simplement parce qu'il aimait l'Université et qu'il avait foi dans l'excellence de son enseignement libéral. Il pratiquait sans ostentation les plus rares vertus civiques, parce qu'il aimait sa patrie et qu'il se faisait une haute idée des devoirs qui incombent à un bon citoyen.

Adoré des siens, au milieu desquels s'épanchait son âme honnête et aimante, profondément estimé de tous ceux qui l'approchaient, Maurice Wahl a été enlevé trop tôt à l'Université et à la Patrie. Affaibli par un labeur excessif, il est mort le 5 novembre 1900. Il laisse un souvenir impérissable dans le cœur de ses camarades et de tous ceux qui l'ont connu.

L. G. GOURRAIGNE.

Promotion de 1875. — BAIZE (Louis), né à Paris le 30 mars 1854, décédé à Paris le 5 novembre 1900.

Si je suis appelé à retracer la vie de Louis Baize, je le dois à une très ancienne amitié, qui a duré plus de trente ans. Mais nous ne sommes pas entrés ensemble à l'École Normale, et j'ai dû recourir, pour parler des années passées par lui dans cette maison, aux souvenirs d'un de ses camarades de promotion, Adrien Legrand, qui a été aussi un compagnon de collège pour nous deux. Je tiens de lui par surcroît beaucoup de détails précieux sur la vie et le caractère de notre regretté ami. Qu'il reçoive ici, pour son obligeante collaboration, l'expression de mon affectueuse reconnaissance.

Dans le cercle de ses amis, de ses camarades, de ses élèves, la mémoire de Baize est restée comme celle d'une des figures les plus originales et les plus attachantes que l'École Normale ait produites.

Il naquit à Paris, dans une modeste famille, d'origine normande. Ses premières années s'écoulèrent dans un milieu assez triste, qui marqua d'une empreinte définitive son caractère mélancolique. Plus que tout autre enfant, peut-être, il aurait eu besoin, pour s'épanouir, de la douce tiédeur du foyer domestique. Orphelin à huit ans, élevé par une tante maternelle qui, très dévouée aux autres, avait, sans s'en douter, un tempérament de stoïcienne, il connut, dès les premières années, toutes les rigueurs du devoir avec toutes les difficultés de la vie. S'il a été plus tard lui-même un esclave de la règle, qui ne transigeait jamais, c'est qu'il reçut ce pli ineffaçable de son éducation première. On l'avait placé dans une de ces petites institutions qui, nombreuses alors, conduisaient au Lycée Bonaparte leurs élèves. Là son intelligence, sa précocité lui créèrent tout de suite une situation exceptionnelle. Il devint la gloire de la pension, le « sujet à concours », et très vite sa petite âme d'enfant scrupuleux prit conscience des responsabilités déjà lourdes qui pesaient sur elle. Il garda toute sa vie une reconnaissance émue au brave homme qui avait insisté pour qu'on l'élevât au-dessus des études primaires. Il écrivait, en 1888, à un de ses amis :

« Je puis le dire, sans lui manquer de respect : ce n'était pas un esprit » supérieur ; mais il m'aimait bien, et je lui étais redevable d'un grand bien- » fait. C'est grâce à lui et par lui que j'ai commencé mes études. Que » serais-je devenu, s'il n'avait pas conseillé énergiquement à ma tante de me » faire entrer au Lycée ? »

Il avait douze ans quand il y parut pour la première fois, en sixième. Sa réputation l'avait déjà précédé et nous attendions avec curiosité ce concurrent inconnu, dont les compositions classées avec les nôtres depuis plusieurs mois étaient presque constamment nommées les premières. Il nous parut moins redoutable au physique, et ce petit garçon frêle, assez timide et peu loquace, ne répondit pas tout d'abord à ce que nos imaginations d'enfants avaient rêvé. Mais en peu de temps nous apprîmes à le comprendre. La variété de ses connaissances et de ses aptitudes faisait notre admiration. Nous le considérions avec un certain respect, comme un être exceptionnel, car il était aussi fort en sciences qu'en lettres. Il aurait pu en concevoir quelque orgueil, mais nul n'était moins vaniteux que lui. C'est pourquoi nous l'aimions.

Ce fut, pendant trois ou quatre ans, une série de succès, brusquement interrompus, comme pour tous les autres, par la guerre de 1870. Baize venait

d'avoir seize ans, l'âge où l'on se sent un homme et où l'on ne peut agir qu'en enfant, avec le sentiment amer d'être impuissant. Il ne resta pas à Paris; des parents de son père, pour le soustraire aux fatigues d'un siège, le réclamaient. Il alla les rejoindre à Cerisy-la-Forêt, un petit bourg normand, où il passa tout l'hiver. Ce qu'il souffrit pendant ces mois terribles, tous ceux de notre âge le savent. Il y puisa cet amour profond de la patrie, cette ardeur toute désintéressée, mais passionnée, pour les questions politiques qui parfois s'épanchaient chez lui en abondantes et fiévreuses paroles, au grand étonnement de ceux qui le connaissaient mal. Il y puisa aussi — par un contraste dont la vie est coutumière — l'amour de la campagne, l'enchantement des yeux et de l'âme devant les beautés éternelles que, sous les yeux de ce pauvre enfant des villes, la nature impassible déroulait, comme pour le consoler de l'œuvre des hommes. Le renouveau vint cette année-là, comme toutes les autres ; il vint plus doux peut-être et plus consolant, après l'hiver cruel qui l'avait précédé. Baize n'oublia jamais ce qu'il avait éprouvé à se trouver, pour la première fois, dans ces tragiques circonstances, en contact avec la nature renaissante. Ce lui fut comme une révélation de la vie et de lui-même, de son âme tendre, poétique, un peu exaltée, éprise du beau et du bien, dans les choses comme dans les hommes. Ce printemps de Cerisy, il en garda toujours la saveur sauvage et douce, et plus tard il aimait à en parler comme d'une date chère, pour tout ce qu'elle lui avait donné d'espoir après cette année de douleur. C'est alors aussi qu'il s'éprit d'un grand amour pour les poètes, en particulier pour Lamartine, qu'il adorait et dont il aimait à citer les *Méditations* et les *Harmonies*. Sa nature un peu mystique, sa haine des vulgarités, sa mélancolie, le prédisposaient à une sympathie naturelle pour l'auteur du *Lac*. Il n'avait aucun goût pour Musset. Le lyrisme de Victor Hugo l'enthousiasmait, bien qu'il eût moins d'affinités avec un génie aussi exubérant, mais la puissance de son verbe créateur touchait l'âme du futur grammairien.

Après la guerre, la vie reprit son cours. Baize revint au Lycée. En feuilletant les palmarès de 1872 à 1875, on trouve son nom cité dans toutes les Facultés, les prix de mathématiques alternant avec les prix de version grecque ou de discours latin. Ses professeurs se le disputaient, les uns pour le préparer à l'École Polytechnique, les autres pour le diriger vers l'École Normale. Ces derniers finirent par l'emporter. Quand Baize, plusieurs fois lauréat du Concours général, chargé des couronnes et des prix de son Lycée, entra, en 1875, à l'École Normale, son choix était fait : il avait opté définitivement pour les lettres et pour la carrière du professorat.

Ses trois années d'École furent laborieuses et paisibles. Là comme partout, il se fit aimer sans effort. Sans effort aussi, il prit place parmi les premiers de sa section, car son intelligence s'y épanouit à l'aise. Notre camarade Legrand m'écrivait : « Il était fait pour l'École et l'École pour lui. Je n'en connais pas » d'autres à qui elle fût plus nécessaire. C'était la vraie patrie de son esprit. Je » ne lui ai vu de joie rayonnante et débordante que dans les jours qui sui- » virent son admission. » Pourtant le rang qu'il avait eu à l'entrée ne répondait pas à son mérite et déjà il avait eu à souffrir de cette timidité nerveuse qui, plus d'une fois, paralysa ses admirables ressources. Mais à la licence il fut classé quatrième et l'année suivante il était chef de la section de grammaire.

Aux yeux de quelques-uns la grammaire passait pour une science d'allures assez rébarbatives, dédaignée par les futurs littérateurs et les futurs philosophes. Mais notre ami était loin de partager ce préjugé. D'instinct, Baize sentait ce qu'il trouverait dans l'étude des mots : rigueur scientifique, précision de raisonnement, connaissance approfondie des textes, et même jusqu'à ce grain de poésie qu'il avait dans l'âme et qui l'avertissait du charme obscur que l'on ressent à remonter aux origines de toutes choses, que ce soit l'œuvre d'art à peine ebauchée, ou que ce soit le mot qui nait, dont on suit les progrès à travers les âges, comme ceux d'un être vivant et pensant.

Ajoutons que la chaire de grammaire était alors occupée par un linguiste et un humaniste de premier ordre, Thurot. Ce fut un maitre incomparable pour les générations qui se succédèrent à l'École de 1870 à 1879. Dès que Baize eut goûté à son enseignement, il fut conquis. Thurot lui avait révélé sa vocation. Cette année-là, en 1877, le vieux maître venait d'être terrassé par une attaque d'hémiplégie, qui avait laissé intacte sa force intellectuelle, mais non ses jambes. Il réunissait ses élèves chez lui, dans son cabinet de travail, et là, étendu sur sa chaise longue, il commentait les auteurs et procédait aux interrogations. Dans cette intimité les rapports de maître à élèves se détendaient; il y avait plus de déférence respectueuse et reconnaissante d'une part, plus d'intérêt affectueux de l'autre. Baize, par sa nature confiante et tendre, en même temps que par la gravité précoce de son jugement, gagna le cœur un peu farouche du malade qui déclara un jour qu'au milieu des misères dont il était assailli il avait trouvé la plus grande des consolations: c'était d'avoir formé des élèves tels que lui. Pour Baize lui-même, ce fut, comme il le dit plus tard, une année de joie sans mélange. Il avait connu la volupté intime des jouissances intellectuelles; il avait senti sur ses lèvres le goût de la science pure, et jusqu'à la mort il devait lui être fidèle. J'emprunte encore à la lettre d'un de ceux qui l'ont le mieux connu cette description du philologue qu'il y avait en lui. « Le plaisir de se rendre compte et de rendre compte aux autres d'un » groupe de faits un peu complexe, voilà ce qui passionnait son intelligence » lucide. Je m'explique ainsi son goût persistant pour les questions de lan- » gage. Les lois phonétiques rigoureusement constatées, comme celles en » vertu desquelles les mots passent du latin aux langues romanes, les déri- » vations inattendues, mais régulières, des sens d'un mot, le plongeaient dans le » ravissement. Il donnait alors à l'exposé de ces lois abstraites une vie et un » accent pittoresque qui coloraient même son élocution. Pour ma part, je » n'ai jamais entendu personne qui traitât une question de linguistique avec » une passion aussi chaleureuse, sans que rien fût ajouté ni rien retranché à » l'exactitude des faits. » Son ardeur d'initié était telle que, l'année d'après, professeur à Angers et chargé du discours de distribution des prix, il eut l'audace de traiter comme sujet devant les parents et les élèves assemblés, de la rigueur des lois phonétiques, et en particulier de la loi de Grimm. L'auditoire, paraît-il, se montra assez récalcitrant à cette prédication et Baize dut reconnaître, avec son bon sens ordinaire, qu'il avait péché contre la règle d'opportunité. Mais le trait est typique et il méritait d'être rappelé.

De sa forte éducation scientifique Baize avait gardé un goût invincible pour les raisonnements exacts. Plus d'une fois, quand il fut professeur de Lycée, on le surprit chez lui faisant de la géométrie ou de l'algèbre. Il s'en cachait, disant que c'était là du temps perdu. Mais il y avait en lui un « scientifique »

impénitent. Il le prouva encore à l'École Normale se passionnant pour une autre science qui ne rentrait pas dans le cadre ordinaire des études de ses condisciples. Cet helléniste et ce linguiste professait un amour inusité pour la géographie. Les harmonies secrètes que l'on peut saisir dans les linéaments orographiques d'une région l'attiraient et le charmaient. Il passait des heures à rêver devant des cartes. Un de ses camarades de promotion fut témoin d'une scène qui l'impressionna vivement et qu'il m'a racontée. Chacun à son tour s'exerçait à faire une leçon en conférences et jusqu'alors les essais de Baize avaient révélé chez lui une parole plutôt pénible, malgré la lucidité du raisonnement et de la pensée. Mais un jour il prit pour sujet à traiter devant M. Fustel de Coulanges la géographie physique de la Grèce, et là, debout devant le tableau où il avait fait suspendre la carte de Kiepert, sans notes et sans livres, avec une aisance et une abondance merveilleuses, il parla sur l'histoire grecque dans ses rapports avec la configuration du sol. Tous les auditeurs, y compris le professeur, restaient sous le charme, tellement l'improvisation coulait de source, tellement la démonstration avait de relief et il fallut remettre à une conférence suivante la suite de cette exposition que tout le monde avait trouvée saisissante. — Sur l'Attique, le conférencier n'avait dit que quelques mots, et comme on lui en faisait la remarque, il répondit avec un sourcil froncé et d'un ton presque irrité : « Je ne comprends pas l'Attique ! » Dans sa vision personnelle et synthétique de la géographie grecque, tout lui était apparu rigoureusement lié, et il sentait là une lacune, une énigme, dont il n'avait pas la clef. Il en souffrait comme d'un malheur personnel. C'était devenu pour quelques camarades une plaisanterie dont il était le premier à sourire. Quand on le voyait sombre et silencieux, l'air tourmenté, on disait : « Regardez Baize, il continue à ne pas comprendre l'Attique ! »

On aurait tort de croire que, mélancolique et rêveur par tempérament, il ait été porté à s'isoler et à fuir ses camarades. Il les recherchait, au contraire, et s'égayait facilement, comme toutes les natures aimantes et candides. Tous ceux de son temps se souviennent encore de ses manières affectueuses et de ses câlineries presque enfantines; il s'accrochait à votre bras, il se serrait contre vous avec des paroles de tendresse et d'amitié, comme s'il eût voulu retrouver, dans cette famille de son adolescence, les joies naïves dont son enfance avait été un peu sevrée.

Un de ses grands plaisirs, à l'École, fut d'apprendre à faire un peu de musique et à chanter. Au cours de M. Chevé, la science de l'harmonie le séduisait par les théories mathématiques qu'il y apercevait; en outre, son élan intérieur vers un vague mysticisme l'emportait plein d'ivresse dans le monde inconnu et enchanteur de la mélodie. Il se trouva très bien doué, sans en avoir jamais eu conscience jusqu'à l'âge de vingt ans. Il avait une remarquable mémoire d'oreille et retrouvait sans effort, pour les noter, des morceaux qu'il avait entendus une seule fois. Il chantait d'une voix peu exercée, mais très juste et avec un sentiment profond, qui prenait parfois un accent de force singulier. Par contre, il était resté insensible aux arts plastiques. Ni la peinture, ni la sculpture, ne réussissaient à l'intéresser. Il le reconnaissait en toute franchise, sans s'en attrister, mais avec un peu d'étonnement de trouver dans son cerveau un manque de curiosité quelconque : il n'y était pas habitué.

A la fin de l'année 1878, Baize sortait de l'École premier agrégé de grammaire. Ce n'était plus seulement un brillant élève; il était armé pour les études

les plus sévères de la science philologique. Il était désormais capable de se faire des idées personnelles sur toutes les questions qu'il étudierait. Il allait travailler non plus en écolier, mais en maître.

Après un séjour de quelques mois à Caen comme suppléant du cours de troisième, il est nommé au Lycée d'Angers. Il y retrouve un camarade d'École, avec lequel il se lia d'une étroite et intime amitié, que la mort seule devait dénouer.

En 1880 il est déjà revenu à Paris, et, par un hasard heureux qui doit le combler de joie, la chaire qu'il occupe est dans cette même classe de sixième et à ce même Lycée Condorcet qui avaient vu ses brillants débuts, quatorze ans plus tôt.

Sa sœur était mariée depuis un an, et il pouvait penser davantage à son propre avenir. Il se maria au mois d'août 1882 ; il avait alors vingt-huit ans. Une vie de bonheur intime commençait pour lui, vie de travailleur partagée entre sa famille, ses élèves et ses travaux personnels, où les distractions mondaines trouvaient fort peu de place, mais qui groupa bientôt, autour de son foyer, un cercle très restreint d'amis fidèles et sûrs. On peut dire que ceux-là n'ont pas attendu la mort de Baize, pour professer un véritable culte d'amitié envers lui. Nous étions si convaincus de sa hauteur intellectuelle et morale que tout avis, donné par lui, était accueilli avec une déférence particulière.

Revenu à Paris et armé, comme nous l'avons vu, par ses études antérieures, Baize sentait bien qu'il n'était pas fait uniquement pour professer devant des enfants de douze à quinze ans. Voici ce que dit sur lui un témoin de sa vie : « Avec cette probité d'esprit, cet art d'élucider les » questions les plus complexes, la vie qu'il savait mettre dans l'exposé » des choses grammaticales, il est très malheureux qu'il ait été con- » finé dans l'enseignement des enfants, où ses qualités n'eurent pas toutes » leur place. Il eût été un remarquable éducateur de futurs professeurs. » C'est dire, en termes précis, que sa vraie place eût été à l'École Normale même, dans l'enseignement de la grammaire. C'est pour moi aussi un profond regret que les circonstances de sa vie ne lui aient pas permis d'atteindre ce but, car je crois que, dans ce poste, il eût été excellent et qu'il aurait rappelé, avec plus d'entrain et de cordialité, la forte discipline de son maître Thurot. Mais il était prompt à se décourager, très défiant de lui-même, et nous savons déjà que dans la préparation à l'École Normale la faiblesse de ses nerfs tendus à l'excès avait plus d'une fois compromis le succès attendu. Quoique sa santé fût bonne, sa nature physique était certainement délicate et il se plaignait de ne pouvoir supporter un travail trop prolongé. Très méticuleux, voulant faire trop et trop bien, il atteignait vite la limite qui sépare le labeur acharné du désir de renoncer à tout, et ce consciencieux mettait sur le compte d'une prétendue « nonchalance », ce qui était souvent un besoin impérieux de repos après beaucoup de fatigue. La préparation à l'agrégation des lettres projetée et tentée dès son séjour à Angers, fut assez vite abandonnée ; elle comprenait trop d'exercices qui ramenaient Baize à son temps d'écolier et il avait hâte d'entrer de plain-pied dans la science.

Il trouva mieux à satisfaire ses goûts en suivant les cours de M. Bréal et de M. Bergaigne au Collège de France et à la Sorbonne, pensant bien qu'avec de tels maîtres, il rencontrerait aisément un sujet de thèse. En attendant, il voulut connaître à fond la doctrine de Bopp, Curtius, Meier.

Saussure et autres, et tout ce qu'on pouvait savoir sur la grammaire comparée des langues indo-européennes, sur la formation des conjugaisons et des déclinaisons. Après Thurot, M. Bréal fut celui qui contribua le plus à la vocation linguistique de Baize et à sa formation intellectuelle. A l'un il devait la méthode; à l'autre, les aperçus philosophiques et historiques. Mais, pour saisir dans ses linéaments principaux l'histoire des formes, il faut, après le grec, remonter jusqu'au sanscrit, où l'on retrouve au complet les cadres primitifs auxquels les langues classiques ont fait des emprunts. Baize se mit courageusement à l'œuvre sous la conduite de Bergaigne, et certes jamais professeur et élève n'ont été plus dignes de se comprendre et de s'apprécier que ces deux-là. La noblesse morale de Bergaigne, la pure flamme de son amour pour la science, transportaient Baize d'admiration. Le petit nombre d'heures qu'il pouvait arracher à l'enseignement, toujours très absorbant dans les classes de Lycée, il les consacrait à travailler ou à causer avec son maître. La fatale nouvelle de la mort de Bergaigne, en 1888, le frappa comme d'un coup de foudre. Elle eut même le résultat pernicieux de le décourager et de l'éloigner définitivement des études sanscrites.

D'ailleurs il avait déjà mis à exécution un projet d'ouvrage, approprié à ses travaux de prédilection. C'était le temps où une circulaire ministérielle, aujourd'hui rapportée, supprimait l'usage des dictionnaires dans les compositions et les remplaçait par des lexiques. La libraire Ch. Delagrave, bien conseillée, offrit à Baize la rédaction d'un *Lexique latin-français*. L'essai était intéressant à faire. Tout se réunissait pour tenter un jeune savant, désireux de passer de la théorie à la pratique dans une publication personnelle. Baize accepta. Pendant trois ou quatre ans il mit tout ce qu'il avait de force et de savoir dans cette besogne délicate qui consistait à réduire dans un assez petit livre et sous une forme accessible à des enfants le contenu de gros dictionnaires comme ceux de Georg et de Forcellini. Je citerai ici l'appréciation d'un de ceux qui ont suivi de près ce grand travail. « Les articles, au moins ceux des mots importants, » sont des chefs-d'œuvre de groupement méthodique. Il a mis en tête, non le » sens le plus usité, mais celui qui, en réalité, chronologiquement, s'est présenté » le premier. Il en a déduit les autres sens, par des séries établies avec une » si fine logique que ces courtes nomenclatures, pour qui sait les lire, sont de » petites histoires des mots. Seul, l'exemple tiré des textes manque à cette » histoire; mais c'est que le règlement officiel l'interdisait. »

Après tant de peines prises, une forte déception et de graves ennuis attendaient l'auteur et l'éditeur. La Commission chargée d'examiner les lexiques et de leur donner l'estampille officielle, voulut écarter celui de Baize. On le trouvait trop complet, trop explicatif. On avait peur que les élèves ne fussent trop bien renseignés. Il fallut la haute intervention de M. Bréal, qui avait vite jugé de la valeur particulière de l'œuvre, pour la faire admettre après quelques corrections. En 1886, le mauvais pas était franchi et le livre se répandit partout. Mais Baize y avait usé beaucoup de sa patience et de son endurance.

Il fut pourtant redevable à ce « maudit » *Lexique*, comme il l'appelait dans ses jours de mauvaise humeur, d'une très flatteuse mission. Au mois de janvier 1889, M. Lockroy, alors Ministre de l'instruction publique, voulut tenter au Lycée Charlemagne une expérience pédagogique. Il s'agissait de réunir les plus forts élèves des Écoles Supérieures de la Ville et de leur donner, en trois

années, une éducation classique assez forte pour les mener jusqu'au baccalauréat. Baize, alors professeur de cinquième au Lycée Henri IV, ayant attiré l'attention par ses qualités d'éducateur et par son *Lexique*, fut désigné avec un autre Normalien, M. Strehly, pour prendre en main cette classe spéciale. Maîtres et élèves travaillèrent si bien que la préparation put se faire, non pas en trois ans, mais en dix-huit mois; plus de la moitié de ces latinistes improvisés subirent avec succès l'épreuve finale. Mais le ministre qui avait eu l'initiative de cet essai n'était plus là pour en tirer des conclusions pratiques, et son successeur ne parut pas s'en soucier. Baize revint, comme délégué, à la classe de troisième du Lycée Saint-Louis (1890), puis à Charlemagne (1891). Mais la chaire ayant été attribuée à un titulaire, il reprit, en 1892, la cinquième au Lycée Montaigne. Enfin, en 1893, il revenait, en quatrième, à son Lycée d'origine, à Condorcet, qu'il ne devait plus quitter. En 1891 et 1892, il avait fait partie du jury d'agrégation de grammaire.

Ce serait faire tort à la mémoire de notre ami, en retraçant cette carrière assez agitée et ballottée en tous sens, que de le représenter comme supportant avec peine le joug de l'enseignement secondaire. Si ses camarades ont regretté souvent cette dispersion constante de ses forces vers des objets qui n'étaient pas de haute spéculation scientifique, jamais un mot de Baize n'a pu faire penser qu'il en jugeât ainsi pour lui-même. Il aimait son rôle d'éducateur et il eût voulu le combiner avec des travaux personnels. C'est cet accord difficile qu'il n'a jamais pu réaliser. Mais pour juger son rôle dans sa classe et son *action* sur les jeunes esprits qui lui étaient confiés, je ne puis mieux faire que de citer les paroles pleines d'éloquence et de cœur, prononcées par son proviseur, M. Blanchet, le jour de ses obsèques :

« Baize était remarquable, non seulement par l'étendue, la variété et la » sûreté de son savoir, par la clarté de sa méthode et par la précision de sa » parole, mais par un sens pédagogique si parfait qu'il avait le secret de » mettre à la portée d'élèves de douze ans, ce qui peut paraître ardu dans la » science des langues anciennes... par l'ardente sollicitude avec laquelle il » dirigeait le travail de ses élèves, soutenant et stimulant les plus faibles, les » suivant longtemps encore après qu'ils étaient sortis de ses mains... Il s'était » fait de l'enseignement une conception morale de l'idéal le plus élevé. Il » était un éducateur. Apprendre aux enfants l'amour du vrai et l'horreur du » mensonge, leur inspirer le sentiment de la justice et de la bonté; leur faire » comprendre ce qu'est l'esprit de tolérance et de solidarité ; leur faire sentir » que le mérite de nos actes est dans l'effort plus que dans le résultat et leur » faire goûter le plaisir du travail en lui-même; les habituer à se gouverner » et à respecter une règle nécessaire; leur montrer enfin, au delà d'une » famille qu'on aime, l'image d'une patrie qu'il faudra servir avec passion, » n'est-ce pas la vraie éducation ? Et ces sentiments que le professeur faisait » entrer peu à peu dans l'âme des enfants ne sont-ils pas ceux qui font les » hommes ? »

Cependant le jeune professeur ne perdait pas de vue le but supérieur de sa vie scientifique. Dans ce chemin qui s'encombrait sans cesse d'obstacles sous ses pas, il allait d'un pas inégal, mais toujours courageux. A la *Société de Linguistique*, aux *Hautes-Études*, à la *Société des Humanistes*, il retrouvait toute une pléiade de philologues qui le connaissaient ou qui apprenaient à distinguer son talent. C'est là qu'il entra en relations plus intimes avec M. Louis

Havet dont le père, comme ami de la famille de sa femme, avait eu à s'occuper de son mariage. Tout les rapprochait : le souvenir d'amitié émue que tous deux conservaient à Bergaigne, l'amour des méthodes sévères en philologie, les recherches sur l'orthographe. De là date un projet de thèse sur la *Latinité d'Apulée*. Il préparait aussi des articles et peut-être un livre sur l'actualité du jour, les réformes de l'orthographe française. Déjà il avait entendu son maître Thurot gémir sur les anomalies, contraires à la phonétique et à l'étymologie de notre orthographe. Il avait commencé à étudier la question par le côté historique, en y cherchant la justification des solutions les plus hardies. Il était plein d'ardeur et parlait volontiers de ce nouveau projet. Il lui semblait qu'il arrivait à un tournant de sa vie et, comme il avait quarante-cinq ans, il avait le droit de voir devant lui de lointains horizons. Mais il semble qu'un mauvais génie se soit donné la tâche d'entraver sa marche, au moment où il s'était mis en route. C'est alors qu'il tomba malade ou plutôt que ses forces s'affaiblirent, sans qu'il y prît garde ; son teint pâlit, sa mine se creusa et quelques intimes commencèrent à le regarder avec des yeux inquiets, quand lui-même ne se doutait pas qu'il fût atteint.

Il avait beaucoup souffert moralement dans les dernières années et l'on a pu dire à ses obsèques, sans rien exagérer, que sa santé fut d'abord ébranlée par la secousse qu'il avait reçue. Il vit son pays divisé par une question de conscience, il vit des amis très chers penser autrement que lui sur des principes qu'il considérait comme essentiels, et son cœur se déchira. Il se refusait à comprendre que la première loi du patriotisme ne fût pas le respect de la vérité et de la justice. Ame tendre et confiante, habituée à se sentir très aimée par ceux qui l'entouraient, il ne put supporter une telle divergence de vues qui lui apparaissait comme une sorte de trahison. Pour la première fois, je l'entendis exhaler sa douleur dans des plaintes violentes et amères. Quand on parle de Baize et que l'on évoque sa physionomie sur laquelle était répandu un air de bonté mélancolique qui lui donnait tant de charme, le mot de douceur revient souvent sur les lèvres. Pourtant cette douceur n'était qu'apparente ; il était au fond beaucoup plus passionné et ardent que doux. Ceux qui l'ont bien connu se rappellent avec quelle énergie il martelait et scandait les mots, lorsqu'il voulait affirmer une conviction ou flétrir un mauvais procédé : il y mettait une force farouche et concentrée. Mais il avait conquis sur ses nerfs toujours en révolte une placidité que l'on prenait trop souvent pour un don naturel : il se maîtrisait, plus qu'il n'était calme. Son caractère ne le portait évidemment pas à des violences physiques. Son esprit sensé répugnait aux brutalités. Parce qu'il était sage, il savait que dans la vie il est mieux de ne pas se mettre en colère, mais il était dans le fond un passionné et un enthousiaste. Le moindre déni de justice, l'indifférence ou l'ingratitude de quelques élèves, les allées et venues causées dans sa carrière par certaines incohérences administratives, les sottises de la politique, le jetaient dans d'inexprimables désespoirs.

C'est encore une conséquence de sa nature vibrante en dedans et un trait de caractère ignoré de la plupart, que sa constante préoccupation des affaires publiques. Depuis sa jeunesse, dès le collège, il les suivait avec un ardent intérêt. Par ses origines, par son milieu, par ses goûts personnels, il était profondément républicain. Sa prodigieuse mémoire et son amour de la méthode lui permettaient de classer dans sa tête tout ce qui concernait les élections, les

députés, leurs pays d'origine, leurs opinions. Nous nous amusions entre jeunes gens à lui faire subir des interrogatoires invraisemblables, dont il sortait toujours avec honneur : c'était une encyclopédie politique vivante. Il pronostiquait à merveille les scrutins du lendemain, la répartition des groupements. Il n'aurait pas fait un homme politique ; il n'avait ni la santé, ni la confiance en soi-même, ni la facilité de parole que nécessite ce métier. Mais il eût été un merveilleux secrétaire ou Chef de cabinet pour un homme d'État et il l'aurait admirablement renseigné et guidé dans toutes les questions qui comportent des solutions pratiques. Bersot, qui l'appréciait et qui l'aimait, avait dit de lui à l'École : « C'est un très bon esprit. » En ajoutant que c'était aussi un très beau caractère, il se trouvera défini tout entier.

On a pu se demander comment, ainsi armé pour les luttes de l'existence, Baize ne prit pas plus tôt la place qui lui revenait. La raison la meilleure, en dehors des obstacles matériels qu'il rencontra et des hasards malheureux de sa carrière, c'est peut-être qu'au fond il n'était pas très ambitieux. Il avait cette force d'âme rare qui consiste, quand on est fort, à laisser passer les autres devant soi. Il regardait couler le flot, sans dédain, mais sans envie. Sa philosophie n'était pas faite, comme celle de tant d'autres, de renoncements aigris et d'abdications forcées, mais dans cette sorte d'abstention volontaire il y eut, je crois, surtout deux motifs : une excessive défiance de soi-même, une peur nerveuse de se mettre en avant ; il y eut aussi le sentiment très clair et très profond chez ce cœur tendre, que le bonheur de l'homme n'est pas au dehors, mais au dedans.

Sa vie en fut plus concentrée et plus morale ; ne l'en plaignons pas. Cette âme charmante et comme repliée sur elle-même s'est donnée tout entière aux douceurs de la vie intime, entre sa femme et ses deux fils. Nous ne sommes pas inquiets sur le sort de ceux-ci. Il leur suffit d'avoir en eux une parcelle de cette nature généreuse pour être toujours et avant tout des honnêtes gens, et ils perpétueront à leur tour dans leurs enfants ces marques sacrées du bien qu'ils ont reçues de leur père.

Ceux qui ont vu Baize dans la dernière année de sa vie, qui ont assisté à son agonie de huit mois, qui ont tour à tour espéré, et désespéré, au gré des caprices de sa lente et mystérieuse maladie, conserveront le souvenir ineffaçable de sa candeur et de son innocence d'enfant en face de la mort. Cet homme qui n'avait jamais menti, qui a été l'être le plus véridique et le plus probe, n'a jamais admis qu'on pût le tromper sur son état. Comme il ne souffrait pas profondément, il acceptait les yeux fermés tout ce qu'on lui disait et comme on lui parlait toujours d'espérance, il a fini dans une sorte de rêve de bien-être et de guérison. Grâce à cette pieuse complicité de sa propre vertu avec la tendresse des siens, grâce à l'héroïsme toujours souriant de celle qui veillait, le désespoir dans le cœur, à ses côtés, on réussit à lui cacher cette figure odieuse du mal qu'il ne voulait pas voir et qui, heure par heure, emportait un peu de lui-même, mais rien de sa foi et de sa confiance en des jours meilleurs. C'est ainsi qu'il entra dans la mort, et cette fin fut d'accord avec sa vie, tout entière guidée par l'horreur du laid, par la passion de la vérité et du bien.

Edmond POTTIER.

Promotion de 1877.— BRUNEL (Georges), né à Abbeville, le 17 septembre 1858, décédé le 24 juillet 1900, à Bordeaux.

J'étais depuis quelques jours, élève de l'École Normale, lorsqu'on me présenta à l'« arabicuba » Brunel. De cette brève entrevue, une image très nette m'était restée : Sous le feutre aux larges bords, une tête semblable à celle que les peintres de la Renaissance donnaient volontiers au Christ; derrière l'inséparable binocle, un regard clair et droit; les lèvres entr'ouvertes par un sourire qui disait la bonté; une main vigoureuse et loyalement tendue.

Douze ans plus tard, à peine arrivé à la Faculté des Sciences de Bordeaux, je revis ce regard, ce sourire; je retrouvai cette cordiale poignée de main qu'accompagnaient ces mots : « Me reconnaissez-vous? »

Certes, je le reconnaissais, comme l'eussent reconnu tous ses camarades d'École, tous ses compagnons de jeunesse; sur cette belle tête, les cheveux pouvaient se clairsemer, la barbe se mêler de fils d'argent; mais les ans, en apportant à Brunel des charges et des honneurs, étaient impuissants à modifier sa droiture et sa simplicité; essentiellement il était l'homme que les cours de la vie ne font pas dévier, et dans ce que nous content aujourd'hui ceux qui ont été témoins de son enfance, dans les souvenirs qu'ils ont gardés du petit collégien d'Abbeville, nous retrouvons avec émotion le germe de toutes les qualités dont nous avons admiré les fruits chez le doyen de la Faculté des Sciences de Bordeaux (1).

I.

Georges-Édouard-Auguste Brunel est né à Abbeville, le 17 septembre 1856. Il était fils et petit-fils de maîtres menuisiers. Son grand-père, qui s'était chargé de son éducation, le destinait à l'état où lui-même excellait; aussi, tout en l'envoyant à une école primaire libre, sise Chaussée Marcadé et tenue par M. Grognet, lui avait-il acheté un petit établi et des outils pour son apprentissage. Cet établi ne fut pas sans influence sur l'éducation de Brunel; il y acquit une habileté manuelle qui étonnait souvent chez le mathématicien; il y acquit surtout l'habitude de voir les choses dans l'espace, sous une forme concrète, et cette habitude resta l'une des marques essentielles de son intelligence.

L'établi, cependant, n'était pas sa vocation. Le grand-père était menuisier, mais son esprit ne trouvait pas pleine et entière satisfaction dans l'habile manœuvre de la gouge ou du rabot; il avait formé une collection d'outils curieux qu'il montrait avec fierté; il possédait des livres, des ouvrages sur la charpente, les Mémoires de l'Académie des Sciences depuis le siècle dernier; il recevait les *Comptes Rendus*. La bibliothèque du grand-père devint l'asile préféré du jeune apprenti; aux heures que ses camarades consacraient à jouer, on le trouvait au milieu d'un tas de livres. Sa raison était d'ailleurs si

(1) Mme Ternisien-Brunel, sœur de notre ami, M. Appell, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, M. Barckhausen professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux, M. Chaudron, secrétaire de l'Université de Bordeaux, M. Elie, professeur au Collège d'Abbeville, M. Joannis, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, M. Leblond, professeur à l'École des Officiers torpilleurs, M. Molk, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy et M. Pionchon, professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble m'ont secondé de leurs souvenirs. Qu'ils reçoivent ici le témoignage de ma vive gratitude.

parfaitement organisée que ces lectures disparates, remplies d'obscurités impénétrables à l'esprit d'un enfant, capables de jeter le trouble et l'incohérence dans une tête moins bien équilibrée, déposaient en la sienne des assises scientifiques nettes, régulières et solides. Aussi, M. Grognet vint-il un jour dire aux parents de l'apprenti — celui-ci avait alors onze ans, — « Il est inutile que votre enfant revienne à l'école; je n'ai plus rien à lui apprendre. »

On se décida à mettre le jeune menuisier au Collège d'Abbeville. Il entra en huitième, bien âgé pour une telle classe; au bout de l'année, il était hors concours; l'année suivante, il enleva les deux classes de septième et de sixième; il poursuivit sa route à cette allure redoublée, en sorte qu'il arriva en philosophie à l'âge où y parvenaient ceux de ses camarades qui, dès l'enfance, avaient fait des études classiques. Le baccalauréat ès lettres conquis à la fin de l'année, il prépara le baccalauréat ès sciences, pendant les vacances, presque sans aide; au bout de trois mois il était prêt. « En quinze jours, me dit un de ses maîtres, il avait appris à manier la trigonométrie. Malheureusement, le principal ne voulut pas le présenter; il ressentit le coup, mais, avec son endurance habituelle des choses, il ne regimba pas. Il y gagna d'être reçu au bout de l'année avec *toutes boules blanches*, comme on disait alors, et, je crois, exonération des frais. »

Ses camarades ne mettaient pas en doute sa supériorité, aussi bien dans les études que dans les jeux, mais vivaient avec lui sur le pied de l'égalité *la plus* parfaite. D'ailleurs, il ne venait pas à l'esprit de Brunel de tirer vanité de cette supériorité reconnue; mais il se faisait un plaisir d'aider les plus faibles en leur donnant des conseils et en les instruisant.

On comprend les sentiments d'affection que gardaient à Brunel ceux qui s'étaient assis avec lui sur les bancs de ce Collège, fier aujourd'hui de porter le nom de Courbet; on comprend les regrets qu'ils ont manifestés lorsqu'ils ont appris la mort de leur ancien condisciple.

Brunel, lui aussi, aimait son Collège et tous ceux, maîtres ou élèves, qu'il y avait connus; mais, parmi eux, il en est un qui tenait dans son cœur une place de choix; c'est le professeur qui, depuis plus de vingt-cinq ans, y enseigne les sciences physiques et naturelles.

J'aimerais à dire ici quelle dialectique aiguisée dans la critique des théories physiques, quel clair bon sens dans les choses de la vie, enfin quelle droiture et quelle sûreté dans les relations amicales caractérisent M. Elie; mais, lorsqu'il lira ces lignes consacrées au plus cher de ses élèves, sa modestie se troublerait; il me reprocherait d'avoir détourné vers le maître une part de l'éloge destiné au disciple; aussi est-ce à celui-ci que je laisserai la parole et me bornerai-je à transcrire ces mots qu'il adressait un jour au « père Elie », au nom de ses anciens élèves.

« Je ne saurais rappeler ce que vous doit chacun de nous. Chacun de nous le sait; vous seul l'avez certainement oublié. L'honneur de l'Université est de posséder des maîtres tels que vous, dévoués à leur tâche et ignorants de leurs mérites, savants utiles et désintéressés, qui se font une joie de se dépenser pour les autres. »

M. Elie avait assurément beaucoup donné à Brunel. Dès qu'il l'eut connu en quatrième, il fut frappé de l'érudition déjà très grande que le jeune collégien avait acquise en feuilletant les livres de son grand-père; comme aucun préparateur n'était attaché à la chaire de sciences physiques et naturelles, il le

chargea des expériences utiles à cet enseignement; une continuelle communion d'idées s'établit entre le maître et l'élève et, certainement, celui-ci ressentit à un très haut degré l'influence de celui-là; on ne peut parcourir les écrits du physicien d'Abbeville et ceux du géomètre de Bordeaux sans discerner entre eux une indéfinissable, mais incontestable parenté.

Si Brunel dut beaucoup à M. Élie, il n'oublia jamais sa dette et ne perdit aucune occasion de s'acquitter. Chaque année, pendant les vacances, il passait un mois à Abbeville auprès des siens; pendant ce temps, il ne manquait pas un seul jour de rendre visite à son ancien maître.

Devenu professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux, il obligea M. Élie à surmonter l'excessive défiance de soi qui, trop souvent, l'empêchait de publier ses travaux, il le décida à se servir de l'un d'eux pour conquérir le doctorat; et en juin 1892, notre Faculté vit une émouvante soutenance; le candidat, qui avait dédié sa thèse à son ancien élève, devenu son juge, put s'imaginer un instant que le temps avait rétrogradé, prendre la table où siégeait la commission d'examen, pour un banc de la classe d'Abbeville, et répondre à une objection : « Attendez Brunel, je vous expliquerai cela tout à l'heure. »

Lorsque le 3 octobre 1897, on fêta à Abbeville le jubilé de M. Élie, ses anciens élèves chargèrent Brunel de porter la parole au nom de tous. Ils n'eussent pu, assurément, choisir un disciple plus cher au maître, ni auquel le maître fût plus cher.

En octobre 1875, Brunel obtint une bourse qui lui permit de suivre, au Lycée de Lille, une classe de mathématiques spéciales. Parmi ses nouveaux camarades, se trouvaient M. Leblond, qu'il devait retrouver à l'École Normale, et M. Carpentier, aujourd'hui capitaine d'artillerie; il se lia particulièrement avec celui-ci, dont le père était professeur au Lycée de Lille; il le conseilla et le guida dans ses études avec le bon sens et l'autorité précoces qui, déjà, le caractérisaient; la divergence des carrières sépara bientôt les deux amis; mais ils se retrouvaient pendant les vacances que Brunel venait passer dans les Ardennes, à Montcy-Notre-Dame, chez les parents de M. Carpentier; quelques années plus tard, Mademoiselle Marie Carpentier devenait la compagne aimée et dévouée de celui qu'une maladie foudroyante devait arracher le 24 juillet 1900, à son affection, à la tendresse de ses deux filles.

A la fin de sa première année de mathématiques spéciales, Brunel fut reçu à l'École polytechnique; mais ce succès ne satisfit point sa légitime ambition. Il démissionna. Demandé par le proviseur du Lycée Saint-Louis, il vint à Paris étudier une seconde fois les mathématiques spéciales. Malgré une fièvre typhoïde intense qui, heureusement, ne laissa pas de trace, il se trouva, à la fin de l'année scolaire, debout pour la lutte, et l'un des champions les plus redoutés des Lycées de Paris. A l'École polytechnique, il fut reçu troisième; à l'École Normale, il obtint le second rang; le premier avait été enlevé par M. Georges Humbert, aujourd'hui professeur d'analyse à l'École polytechnique; n'avoir été vaincu que par un tel émule passa à bon droit pour une victoire. M. Humbert ayant opté pour l'École polytechnique, Brunel entra, en 1877, à l'École Normale, comme chef de la section scientifique.

II

A l'École Normale, pendant trois ans, Brunel fut, pour ses camarades, mais plus pleinement, ce qu'il avait été à Abbeville, à Lille, au Lycée Saint-Louis: une sorte de frère aîné, très sensé, très dévoué, très bon, et un peu bourru. « L'affection que j'avais pour lui, m'écrit un de ceux qui l'ont le mieux connu, il la retrouvait chez tous ses camarades de section. Quand je me reporte à ces années heureuses, ce qui me frappe le plus, c'est l'ascendant extraordinaire qu'il avait pris sur nous tous. Je le vois encore, dépensant son temps sans compter, pour aider l'un de nous à résoudre quelque difficulté et fournir l'explication claire et décisive, mais aussi gourmandant sévèrement les défaillances et les découragements. Brunel fut notre chef de section, au sens propre du mot. Et nul ne songeait à se soustraire à son influence si marquée ; tous la subissaient avec bonheur, sûrs de trouver au moment utile le bon conseil, l'encouragement affectueux ; tous acceptaient ses reproches, malgré leur forme parfois un peu rude, car on sentait qu'ils venaient du cœur. »

D'ailleurs il était toujours prêt à prendre la défense de ses camarades auprès de l'autorité, à détourner sur lui les foudres, heureusement bénignes, dont ils étaient menacés. « Dès qu'une bêtise quelconque avait été faite, me dit l'un d'eux, il se mettait en avant, même, — je devrais dire surtout — lorsqu'il n'y avait pas pris part ; comme s'il voulait s'excuser de ne s'être pas trouvé au milieu de nous en un pareil moment. »

L'agrégation franchie, il reçut une mission pour étudier auprès d'une Université allemande. Cette mission était alors chose nouvelle. Depuis ce temps, nombre de nos camarades sont allés compléter au pied des chaires de F. Klein, de Schwartz ou de Sophus Lie les études mathématiques qu'ils avaient ébauchées aux conférences de la rue d'Ulm ; ils suivaient l'exemple de Brunel. Celui-ci se rendit à Leipzig où l'attirait l'enseignement de Félix Klein.

Parmi les étudiants qui entouraient le brillant analyste, sa franchise et sa bonne humeur lui attirèrent bientôt toutes les sympathies, dont quelques-unes se transformèrent en solides et durables amitiés, et dont le souvenir n'est point encore effacé en la grande Université saxonne.

Un fait montrera quel ascendant, là comme partout, il exerçait sur ses condisciples.

Le président d'un « Verein » d'étudiants vint un jour le prier de prendre part à un « Commers ». On connaît ces longues beuveries dont la bière, la pipe et les chœurs font tous les frais ; parmi les chants qui exaltent le « Vaterland », il en est, hélas! qu'un Français ne peut entendre sans un brisement de cœur ; Brunel le fit observer ; mais tout avait été prévu ; connaissant les devoirs de l'hospitalité, le bureau du « Verein » avait sévèrement proscrit ce qui pouvait blesser les sentiments de l'invité.

La consigne avait été rigoureusement tenue lorsqu'un étudiant qui avait laissé au fond d'une dernière chope l'esprit de discipline dont se piquent les « Verein », entonna un des hymnes interdits. Sans mot dire, Brunel se leva et sortit.

Il n'était pas loin que deux étudiants, délégués par le président, le rejoignirent ; ils lui apportaient des excuses et le priaient de rentrer au « Commers », lui annonçant que le délinquant avait été expulsé et rayé du « Verein ». Si

cette mesure générale fut rapportée par la suite, ce fut sur les instances de Brunel.

Malgré les égards que lui témoignaient ses condisciples, la pensée de la patrie venait parfois étreindre douloureusement son cœur, le seul cœur français qui battît à l'Université de Leipzig. Alors, pour en trouver un qui résonnât à l'unisson du sien, il se rendait à Berlin, où M. Molk, aujourd'hui professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, suivait les enseignements de Weierstrass et de Kronecker. « Un soir, me conte M. Molk, il avait été pris d'un ardent désir de parler français avec un Français, de ne plus voir les visages étrangers dont il était entouré depuis plusieurs mois ; aussitôt, il prend l'express et tombe chez moi après minuit ; il fait un vacarme assourdissant ; je lui ouvre, et nous voilà passant une bonne partie de la nuit à parler de la France en buvant force tasses de thé. »

Ces causeries avec M. Molk roulaient souvent sur les différences entre l'École de Berlin, où Weierstrass et surtout Kronecker poussaient jusqu'à la minutie les rigoureuses précautions de la méthode déductive, et l'École de Leipzig, où Félix Klein prônait l'intuition, fille de l'imagination et mère des découvertes fécondes. Ainsi germait en Brunel l'idée que pour être vraiment vivante dans un pays, la science n'y doit pas être uniforme, qu'elle grandit et se fortifie par les disputes entre Écoles adverses ; ainsi se préparait l'apôtre convaincu de la décentralisation intellectuelle que nous avons vu à l'œuvre.

A son retour en France, Brunel est, pendant un an (1881-1882), agrégé préparateur de mathématiques à l'École Normale, puis (1882-1884), chargé de cours de mécanique à l'École des Sciences d'Alger ; le 4 juillet 1883, il soutient sa thèse de doctorat intitulée : *Étude sur les relations algébriques entre les fonctions hyperelliptiques de genre 3* ; enfin, le 27 octobre 1884, il vient, comme chargé de cours de mathématiques pures, occuper à Bordeaux la chaire de Houël.

Âgé et malade, Houël venait de quitter la Faculté des Sciences de Bordeaux sur laquelle son enseignement et ses travaux avaient, pendant de longues années, jeté un vif éclat. Bien loin de chercher à rompre, comme il arrive trop souvent, avec les traditions de son prédécesseur, le nouveau chargé de cours s'efforça de les prolonger ; il rendait à Houël de fréquentes visites en cette ancienne tour du télégraphe, où le géomètre retraité avait établi sa bibliothèque ; là, en de longs entretiens, le jeune professeur faisait profiter son érudition, déjà très vaste, des connaissances inépuisables du vieux mathématicien ; il explorait avec lui cette bibliothèque, riche d'ouvrages rarissimes sur les mathématiques, et qui devait un jour, grâce à ses efforts, accroître le fonds de l'Université bordelaise ; il se pénétrait des pensées de celui qui avait fait connaître Lobatchewsky et Bolyai, qui avait apporté à la construction des tables de logarithmes des perfectionnements précieux. De ce commerce intellectuel, on retrouve la vive impression en lisant l'admirable *Notice sur l'influence scientifique de Guillaume-Jules Houël*, que Brunel publia dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Bordeaux* ; pieux hommage rendu au souvenir de celui dont il recueillait l'héritage universitaire.

Le 30 décembre 1886, la chaire de mathématiques pures de la Faculté des Sciences de Bordeaux avait été transformée en chaire de calcul infinitésimal et Brunel avait été nommé titulaire de cette chaire. Le 10 novembre 1887, le Doyen proposait au ministre de promouvoir son jeune collègue de la 4e à

la 3e classe, bien qu'il fût titulaire depuis un an à peine. « Les professeurs de 4e classe, disait M. Lespiault, sont actuellement en très petit nombre et ils ne restent que peu de temps. » — Que les temps sont changés ! — Et M. Lespiault ajoutait : « M. Brunel a des titres tout à fait exceptionnels. C'est un très éminent et très savant professeur, ayant une grande autorité sur ses élèves, toujours prêt à faire les leçons complémentaires qui peuvent leur être utiles... » La promotion demandée ne fut cependant accordée que le 29 décembre 1890.

En novembre 1893, les collègues de Brunel l'envoyèrent siéger au Conseil général des Facultés ; le 9 décembre de la même année, le ministre de l'Instruction publique le nomma assesseur du doyen ; le 24 novembre 1896, le suffrage de ses pairs l'éleva au Décanat ; vice-président du Conseil de l'Université pour l'année 1898, il se trouva chargé pendant trois mois, par suite du décès de M. Couat, des fonctions de Recteur ; enfin, peu de mois avant sa mort, la Faculté des Sciences dut procéder au renouvellement des fonctions décanales ; dans l'urne, on ne trouva qu'un bulletin qui ne portait pas le nom de Brunel ; il va sans dire que c'était le sien.

III

C'est à la Faculté des Sciences de Bordeaux, dans ses fonctions de professeur et de doyen, que Brunel put faire apprécier toutes ses qualités intellectuelles et morales. Je voudrais essayer de rendre ici, aussi exactement que possible, la figure très particulière, très personnelle de ces qualités.

La plupart des Français, surtout des Français cultivés, ne possèdent pas à un haut degré cette force imaginative qui permet de voir, d'une vue immédiate et simultanée, clairement et distinctement, les nombreux détails d'un ensemble très compliqué ; pour saisir et comprendre, il leur faut simplifier, élaguer, abstraire, déduire, classer ; de là, une certaine impuissance à figurer les choses telles qu'elles sont, car ce qui est concret est toujours infiniment complexe ; de là le goût de l'ordre, même artificiel, de la simplicité même aux dépens de la vérité ; de là, un fâcheux penchant à remplacer la réalité vivante et touffue par la formule sèche et vide.

En l'esprit de Brunel, il n'y a pas trace de cette faiblesse ; il possède une extraordinaire aptitude à se rendre présents tous les détails de l'organisme le plus compliqué. « Vous pensez à la manière d'un Anglais », lui disais-je parfois, et il souscrivait volontiers à ce jugement. M. Élie qui a pu, de bonne heure, constater cette aptitude chez le jeune collégien d'Abbeville, l'attribue en partie à l'éducation première, à l'apprentissage de menuisier. « Il a pu acquérir dans l'atelier, me dit-il, l'habitude et le goût pour les mécanismes que vous avez sans doute reconnus chez lui. Il voyait toujours les x à travers les formes réelles. »

Cette puissance imaginative a pour corollaire nécessaire une merveilleuse mémoire. Dès l'enfance, cette faculté frappe ses maîtres. « Sa mémoire était extraordinaire, écrit M. Élie. Bien que je négligeasse à dessein les énumérations de mots bizarres, je me rappelle des compositions d'histoire naturelle qu'on eût pu croire copiées, tant les classifications, avec leurs noms baroques, y étaient exactement reproduites. »

Ce qui se grave si aisément dans son souvenir, ce ne sont pas des mots, les formules, des fantômes vides de tout contenu réel, ce sont les choses mêmes, concrètes et vivantes. Au cours d'une promenade, il reconnaît et nomme plantes et insectes. Lorsqu'un de ses collègues recourt à son inépuisable érudition, que prodigue une inlassable obligeance, il ne se contente pas de lui indiquer l'existence d'un écrit intéressant; il dit dans quel volume se trouve cet écrit, quelle est la couleur de la reliure et, de son cabinet, il indique avec précision la travée de la bibliothèque où le livre se trouve déposé.

Avec de telles facultés, il eût évidemment excellé dans les sciences de mécanismes, comme la physique expérimentale, soit dans les sciences de faits, comme l'histoire naturelle. Il a choisi les mathématiques; mais ses recherches mathématiques ont une figure très personnelle que modèle la forme particulière de son esprit.

Le mathématicien français, dont le pouvoir d'imagination est moins développé que l'aptitude à déduire, aime les formules algébriques qui condensent à l'extrême une longue suite de propositions; leur généralité, l'aisance avec laquelle elles s'enchaînent les unes aux autres par des règles très sûres, satisfont son amour de l'ordre et de la simplicité; ces formules, il les veut courtes; il a en horreur les longs calculs; il méprise la qualité de calculateur, car on méprise toujours les qualités que l'on n'a pas.

Naturellement, il s'attache aux parties des mathématiques qui se développent par des méthodes propres à satisfaire ses goûts; les doctrines en vogue, les théories préférées de l'École de géomètres qui jette sur l'enseignement français un si vif éclat, sont toutes marquées au coin de cette élégante simplicité.

Naturellement aussi, il délaisse volontiers les branches qui exigent de pénibles analyses ou de longs calculs, celles où le raisonnement ne se peut réduire dans le langage de l'algèbre, celles où les résultats ne se laissent pas exprimer par des formules, parce que chaque nombre entier y garde les caractères qui le distinguent de tous les autres et qui lui font une sorte de personnalité, telles sont certaines parties de la théorie des nombres ou de l'analyse combinatoire; seuls, quelques esprits d'une rare puissance osent s'y consacrer, au mépris de la mode, et, par des chefs-d'œuvre comme le *Traité des substitutions*, prouver que les mathématiques ne doivent pas être toujours simples ni toujours élégantes.

Parmi ces chapitres des mathématiques dont la forme déplaît à l'algébriste, il en est, cependant, dont l'utilité, dont la nécessité sont inconstestables; telle est *analysis situs*, dont Leibnitz déplorait déjà l'état d'abandon. Les problèmes que relèvent de cette discipline surgissent des points les plus divers de la science; le juriste les rencontre lorsqu'il veut apprécier les relations de parenté; le logicien, lorsqu'il cherche à analyser la méthode déductive, le chimiste lorsqu'il veut énumérer tous les isomères possibles d'un corps dont il connaît la composition; le mécanicien les retrouve dans la théorie des tourbillons hydrodynamiques; le physicien y est conduit par l'étude des courants électriques et l'algébriste, qui les voudrait fuir, s'y heurte à chaque tournant de ses recherches.

Ces questions, qui exigent des calculs longs et compliqués, ces problèmes dont la solution ne s'obtient pas par l'enchaînement d'une suite de proposi-

tions toutes simples, mais par l'intuition directe d'un nombre immense d'éléments, sollicitaient naturellement la puissance imaginative de Brunel, comme l'effort tente les muscles de l'athlète. C'est aux problèmes de cet ordre, particulièrement à ceux qui relèvent de l'*Analysis situs*, qu'il a consacré son activité scientifique incessante.

Il excellait surtout dans les questions où un grand nombre de cas possibles devaient être dénombrés et classés; l'*énumération*, procédé si scabreux, si sujet à erreur pour la plupart des mathématiciens, était sa méthode de prédilection. « La méthode de Brunel, me disait un jour un de ses collègues, dont au suprême degré de l'esprit algébrique, c'est l'art de compter sur les doigts élevé à la plus haute puissance. »

L'habitude de voir les choses telles qu'elles sont, et non pas au travers de formules et de symboles, lui rendait parfois des services signalés; je n'en veux citer qu'un exemple. Un algébriste illustre avait énoncé cette proposition d'*Analysis situs* : toutes les surfaces fermées sont des surfaces à deux côtés. Quelques jours après la publication du mémoire qui la renfermait, Brunel prouva à la Société des Sciences de Bordeaux que cette proposition était fausse; il ne se contenta pas de le démontrer, il construisit des modèles de surfaces fermées à un seul côté. L'algébriste, au lieu de fixer son intuition sur les surfaces mêmes, avait raisonné sur les équations qui les représentent; entre la réalité et le symbole existait un hiatus par où le paralogisme s'était glissé.

La forme intellectuelle qui différenciait si profondément Brunel de la plupart des mathématiciens français ne se manifestait pas seulement par la nature des problèmes qu'il traitait et des méthodes qu'il employait à les résoudre; elle se traduisait encore par un autre caractère; il possédait, sur la plupart des branches de mathématiques, une érudition admirable d'étendue et de précision. A l'imitation de Houël son prédécesseur, il ne dédaignait point de produire des écrits nourris de cette érudition. Telles sont la *Monographie de la fonction gamma* et la *Notice sur l'influence de G.-J. Houël*, qu'il publia dans les premières années de son séjour à Bordeaux; tel est encore le fascicule sur les intégrales définies qu'il donna à l'*Encyklopædie der mathematischen Wissenschaften*.

Il devait produire, dans le même recueil, une bibliographie raisonnée de l'*Analysis situs* et, aussitôt après, composer un traité complet de cette science dont il avait médité et étendu toutes les parties. Le plan commun de ces deux écrits était arrêté, les matériaux en étaient réunis et classés; mais, hélas! la mort est venue au moment même où il allait en tracer les premières lignes. La perte est grande pour les mathématiciens qui eussent enfin trouvé, réunis en un traité didactique, les fragments de cette science dont la dispersion défie aujourd'hui toute étude.

La perte est grande aussi pour la gloire de notre ami. Les questions qui sollicitaient ses méditations n'étaient point à la mode; bien qu'il fût à la fois si utile et très difficile de les résoudre, elles n'étaient point propres à faire honneur à celui qui les résolvait; Brunel le savait et il ne s'efforçait point de réagir contre; au contraire, son extrême désintéressement semblait heureux que ses écrits passassent presque inaperçus; il ne faisait rien pour attirer sur eux l'attention; il les publiait — je devrais dire les dissimulait — presque tous dans les mémoires de notre modeste Société des Sciences de Bordeaux. Aussi suis-

certain que son traité d'*Analysis situs* eût été, pour beaucoup de géomètres, une surprise, la révélation d'un talent vigoureux et inconnu. C'est avec un dur serrement de cœur qu'après avoir fouilleté ses papiers, examiné les dernières reliques de son travail, j'ai dû renoncer à l'espoir d'en trouver le manuscrit.

On n'aurait pas une idée complète de l'activité scientifique de Brunel si l'on tenait compte de ses seuls travaux et si l'on omettait l'aide qu'il apportait sans cesse aux travaux d'autrui. « Il était l'obligeance même, m'écrit un de ses collègues; cette obligeance n'attendait même pas d'être sollicitée pour se manifester, mais s'offrait spontanément avec une simplicité, une bonne grâce, un empressement dont on était ravi. Que de recherches bibliographiques, par exemple, n'a-t-il pas rendues faciles et fécondes par son active collaboration et sa grande érudition? »

C'est aux mathématiciens surtout qu'il pouvait fournir d'utiles renseignements, grâce à ses immenses lectures et aussi grâce à son intelligence des théories de l'*Analysis situs*, si nécessaires et si souvent ignorées. C'est ainsi qu'au bas d'un des plus beaux mémoires de M. Hadamard, je relève cette note : « Je tiens à exprimer toute ma gratitude à M. Brunel que sa connaissance profonde de cette partie de la science a mis à même de me fournir une aide précieuse. »

Mais Brunel ne s'intéressait pas seulement aux mathématiques; au Collège d'Abbeville, au Lycée Saint-Louis, à l'École Normale, il avait étudié avec une égale ardeur la physique, la chimie, l'histoire naturelle. « Sa largeur d'esprit était telle, m'écrit mon prédécesseur à Bordeaux, M. Pionchon, que toutes les formes de l'activité scientifique éveillaient sa curiosité et retenaient sa sympathique attention. Il se plaisait à passer de longues heures dans les divers laboratoires de la Faculté, à assister aux diverses phases des recherches qu'il y voyait entreprendre. Il se réjouissait des succès de l'expérimentateur comme s'ils lui eussent été personnels, et son inaltérable bonne humeur était un précieux réconfort aux heures des difficultés et du découragement. » Et M. Joannis, qui fut son camarade au Lycée Saint-Louis et à l'École Normale avant d'être son collègue à Bordeaux, me dit : « Il passait la plupart de ses après-midi dans nos laboratoires, allant de l'histoire naturelle à la physique, sans oublier, à ma grande joie, ce malheureux sous-sol, pourtant bien peu attrayant, où son amitié venait me tenir compagnie et où, tout en fumant des cigarettes, il m'aidait souvent dans mes expériences. »

IV

Son extraordinaire puissance à voir à la fois l'ensemble et les moindres détails de l'objet le plus complexe le disposait singulièrement aux besognes administratives; et, de fait, il y excellait. Ceux qui l'entouraient n'avaient pas tardé à s'en apercevoir; ils profitèrent de toutes les occasions pour mettre à contribution son aptitude aux affaires.

La Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux l'avait pris pour archiviste et, pendant de longues années, il mena tout de front : classement de la bibliothèque, service des échanges, impression des procès-verbaux et des mémoires. Il y a un an, la Société connut des temps difficiles; elle le

nomma Secrétaire général, et aussitôt, grâce à ses démarches, des libéralités, taries depuis longtemps, se reprirent à couler.

En 1896, M. Rayet, alors doyen de la Faculté des Sciences de Bordeaux demandait la croix de chevalier de la Légion d'honneur pour M. Brunel; en cette demande, qui n'aboutit jamais, je lis : « Dans les jours qui ont précédé l'ouverture de la dernière Exposition universelle de Bordeaux, organisée par la Société philomathique, alors que les commissions avaient peine à arrêter leurs résolutions et qu'il était nécessaire de brusquer les décisions, M. Brunel a fait preuve d'une activité et d'une énergie rares. La Faculté des Sciences doit à son dévouement une très grande partie du succès qu'elle a obtenu à l'Exposition.

« S'il y a une justice, M. Brunel devrait recevoir une des croix de chevalier qui sont accordées en faveur de l'Exposition. »

Il était passé maître en l'art de débrouiller les complications juridiques et financières qui régissent l'enseignement supérieur; secondée par l'expérience du dévoué Secrétaire de l'Université de Bordeaux, M. Chaudron, son habileté en ces questions épineuses rendait les plus grands services.

A peine entré au Conseil général des Facultés, il avait été nommé rapporteur de la Commission des finances; il garda cette fonction jusqu'à sa mort. Des soins qu'il apportait à s'en acquitter, un souvenir m'est resté, bien propre à montrer comment il prévoyait toutes les conséquences possibles du moindre détail.

A l'examen du budget d'une Faculté, il relevait une erreur : une recette de 0 fr. 35 avait été portée à un chapitre où elle ne devait pas figurer. Comme on le félicitait, avec quelque ironie, de sa minutieuse exactitude, il expliqua au Conseil que la transposition commise pouvait créer un précédent, être érigée en principe, être appliquée au budget entier de l'Université; que la rétribution de l'agent comptable serait, par là, modifiée et le revenu annuel de l'Université de Bordeaux diminué de 7500 francs. Les compliments reprirent, mais ils n'étaient plus ironiques.

Brunel disait un jour à M. Élie : « Les idées sont peut-être plus faciles à manier que les hommes. » Pour être administrateur, il ne suffit pas de manier des idées, de manier des règlements et des chiffres; il faut encore manier des hommes. Brunel s'y entendait.

Bien des causes concouraient à cette aptitude; il en est une sur laquelle il faut insister, sous peine de ne point tracer de lui un portrait fidèle : je veux parler de l'indifférence absolue qu'il professait à l'égard des conventions sociales.

Elle sautait aux yeux, cette indifférence, dans les détails de sa mise. Peut-être quelques-uns s'étonneront-ils de me voir rappeler ce qu'ils regardent comme un travers; je suis sûr, cependant, que la plupart de ses amis m'en voudraient d'omettre ce trait de sa physionomie, faute duquel ils ne le reconnaîtraient plus. Aussi bien, les lettres où ils ont enfermé leurs souvenirs étaient pour me les transmettre font plus d'une allusion à ces insouciances de costume; l'une me parle du chapeau légendaire qu'il portait en Allemagne, « un vieux chapeau qu'aucun de ses camarades ne lui eût fait changer pour un empire »; l'autre, venue d'Abbeville, me dit : « On se le rappelle, dans notre quartier, pêchant tous les matins à la ligne, en redingote et chapeau à haute forme. » Ils sont légion ceux qui, pour juger un homme, comptent les rares

de son couvre-chef; Brunel attachait plus de prix à ce que renferme le chef.

« Lorsque vous toisez un homme, disait Montaigne, vous lui comptez la hauteur de ses patins. » Au conseil de revision, pour avoir sa taille exacte, on le déchausse. Ainsi faisait Brunel. Celui qu'il voulait juger, il le dépouillait de tout ce que les habitudes, les formules, les conventions lui ont donné de « grandeurs d'établissement » ou lui ont, au contraire, infligé d'abaissement; il mettait toute nue la « grandeur de nature »; son jugement, toujours incliné à la bienveillance, ignorait l'admiration pour les grands comme le mépris pour les petits.

On comprend ce qu'une semblable habitude mettait de justice en sa psychologie, d'ailleurs si clairvoyante et si détaillée; on comprend à quel point elle le préparait à trancher les différends entre les hommes. « En un clin d'œil, il débrouillait les questions d'ordre administratif les plus délicates et les plus épineuses, dit M. Pionchon. Il saisissait d'une vue nette et prompte les diverses solutions possibles pouvant terminer un débat d'affaires et proposait toujours, dans un esprit de bienveillance et de conciliation, la solution la plus sage et la plus raisonnable. Il était par là, dans la Faculté, un puissant instrument de concorde. Vous en aviez fait un doyen; et il me semble qu'il était éminemment qualifié pour cela. »

V

C'est, en effet, dans l'exercice du décanat que l'esprit et le cœur de Brunel purent se manifester tout au large.

Le 10 juillet 1896 avait été promulguée une loi dont le premier article était ainsi conçu : « Les corps de Facultés institués par la loi du 28 avril 1893 prennent le nom d'Universités. »

Pour faire de ce texte autre chose qu'un vain changement d'étiquette, qu'un leurre à l'usage de ceux qui se laissent prendre à la piperie des mots, pour donner une vie réelle aux Universités régionales, dont on vient de décréter l'existence, trois buts essentiels doivent être atteints.

Il faut en premier lieu, abattre les cloisons étanches qui séparaient, jusqu'à ce jour, les quatre Facultés l'une de l'autre; établir entre elles, une commune circulation d'idées, une pénétration mutuelle des grades et des enseignements: donner au corps des Facultés l'unité de vie et d'aspirations, à l'image de cet organisme, dont toutes les parties se tiennent par des liens indissolubles et que l'on nomme le savoir humain.

En second lieu, sans briser les liens qui rattachent les Universités régionales au pouvoir central, qui retiennent en un seul faisceau toutes les parties de l'enseignement supérieur français, il faut relâcher ces liens, de telle sorte que chaque corps universitaire puisse acquérir une véritable personnalité, se développer librement suivant son type propre, entamer au besoin avec les autres Universités la lutte féconde des idées.

Enfin, il faut acquérir une connaissance exacte des besoins intellectuels, économiques, industriels du milieu où vit chaque Université; par des mesures préparées avec prudence, décidées au moment propice, modifiées au fur et à mesure que l'expérience apporte ses enseignements, soutenues cependant

avec ténacité contre l'indifférence et les préjugés, il faut s'efforcer de donner satisfaction à ces besoins légitimes.

A cette œuvre triple doivent être adaptés les professeurs que les Facultés désignent pour les représenter au Conseil de l'Université et par-dessus tout les plus autorisés parmi ces représentants, les doyens.

Lorsqu'en novembre 1896, la Faculté des Sciences eut à choisir dans son sein celui qu'elle investirait d'une telle mission, il lui sembla qu'aucun de ses membres ne remplissait aussi bien que Brunel les conditions requises pour n'y point faillir.

Toute tentative qui a pour objet de transformer peu à peu l'ensemble des quatre Facultés en un corps dont les membres soient réellement unis se heurte à un redoutable obstacle. L'étendue toujours plus grande de la science, la rigueur de plus en plus minutieuse de chacune de ses disciplines, obligent chaque travailleur à resserrer son attention en un champ de jour en jour plus étroit; en même temps les méthodes de recherche, obligées de s'adapter à une besogne de plus en plus méticuleuse, se multiplient et se différencient à l'infini. Ignorant des sciences même les plus voisines de celle qu'il étudie, chaque chercheur est porté à penser que ces sciences sont de nulle importance; inhabile au maniement des méthodes d'invention et de démonstration qu'emploient ses collègues, chaque professeur est tenté de croire que les autres ne découvrent que des chimères et qu'ils raisonnent faux. Ainsi naît et grandit le mépris intellectuel, mutuel ver rongeur de la vie universitaire.

Vainement, en Brunel, on chercherait trace de ce mépris. Il est mathématicien, mais il sait que, même en mathématiques, il y a place pour différentes méthodes; dans sa jeunesse, il a vu à Leipzig, avec F. Klein, à Berlin, avec Kronecker, les disciplines les plus opposées servir également au développement de la science; cette opposition, il la retrouve lorsqu'il compare ses recherches de prédilection à celles qui sont en vogue auprès de la plupart des géomètres français. D'ailleurs, il ne s'est point confiné au domaine, pourtant bien vaste, des mathématiques; il fréquente les laboratoires du physicien, du chimiste, du zoologiste, le jardin du botaniste; avec sa puissance d'observation, il discerne les caractères propres de la méthode que chacun d'eux suit avec succès; il ne dédaigne point la conversation du juriste ou de l'archéologue, et son impeccable mémoire conserve fidèlement leurs enseignements. Ainsi se forme en lui-même un tableau clair et précis, où chaque enseignement de l'Université occupe la place qui lui sied, où chaque professeur est jugé selon les règles de la méthode dont il se réclame. Il sait donc, lorsqu'il le faut, réclamer des aliments pour la vie intellectuelle de la Faculté qu'il représente; mais il sait aussi que les autres Facultés ont des besoins légitimes et il sait discerner les cas où ces besoins sont plus pressants que ceux de la Faculté des Sciences. De là, dans ses avis sur l'emploi des ressources universitaires, une équité qui s'impose; rarement, à ses demandes en faveur de la Faculté des Sciences, ses collègues ont opposé un refus; dès là que Brunel soutenait une requête, on savait que cette requête était juste.

L'autonomie des Universités à l'égard du pouvoir central n'est encore qu'en enfance; son développement normal rencontre deux sortes d'ennemis : ceux qui, par servilité, veulent tenir cet enfant en lisières, au risque de le paralyser; ceux qui, par esprit frondeur, veulent le lancer prématurément en des luttes qu'il n'est point en état de soutenir. Brunel ne connaît ni la servilité, ni l'esprit

frondeur; l'autorité ne lui en impose pas, mais elle ne l'irrite pas; lorsqu'une requête en faveur d'un garçon de laboratoire rencontre des obstacles au ministère de l'Instruction publique, sans nul souci des conventions sociales, il pèse à la même balance l'avis du garçon et celui du Ministre et, des deux avis, il soutient celui qui lui semble juste. Aussi, quelle autorité pour faire accueillir par le pouvoir les remontrances qu'il lui soumet au nom des subordonnés, pour faire accepter par les subordonnés les décisions qu'il leur transmet au nom du pouvoir ! Comme il dosait justement, en un conflit, les concessions que chaque parti devait raisonnablement accorder ! J'en appelle au témoignage de ceux qui ont suivi les longues négociations relatives au doctorat de l'Université de Bordeaux.

Pendant longtemps, les Universités ont vécu dans une dédaigneuse ignorance du milieu où elles sont plongées ; aussi est-il également difficile aujourd'hui de faire connaître aux Universités les véritables besoins des hommes qui vivent autour d'elles et de faire comprendre à ces hommes la nature des services que les Universités leur peuvent rendre. A cette double mission, Brunel était prédisposé par la forme si particulière de son esprit.

Il n'avait pas du milieu bordelais, dans lequel vit notre Université, une de ces vues d'ensemble, fausses à force d'être simplifiées, rendues optimistes par le désir de louer quand même ou pessimistes par le besoin systématique de dénigrer. Il voyait ce milieu tel qu'il est, composé de groupes divers dont chacun a ses besoins, ses tendances, sa manière de comprendre et d'agir ; en chacun de ces groupes, il distinguait les hommes qui le dirigent ou l'inspirent, avec leur physionomie particulière, leurs habitudes, leurs sympathies et leurs antipathies ; il lui était alors facile de supputer les chances de succès d'une tentative, les appuis sur lesquels elle pouvait compter, les obstacles qui lui seraient opposés.

D'autre part, pour déterminer le rôle que l'Université est appelée à jouer dans ce milieu, il ne cherchait pas une formule abstraite qui définisse ce rôle d'une manière générale, qui soit applicable en tout temps et à toutes les circonstances. Certains cherchent dans le passé, que leurs souvenirs trompeurs leur représentent comme un âge d'or, le type idéal de la Faculté ; ils se refusent à toute innovation qui altérerait ce type. Les autres placent dans l'avenir une Université non moins irréelle; ils marchent, les yeux fixés sur leur chimère, au risque d'achopper à tous les cailloux du chemin. Brunel se souciait aussi peu de la routine des uns que de l'utopie des autres. Il jugeait chaque projet en lui-même, aux services visibles et tangibles qu'en pouvaient attendre l'Université et le public.

On ne comprendrait pas comment Brunel jouait avec une telle perfection ce rôle de doyen, si difficile à tenir, si, à côté des qualités que nous avons vues à l'œuvre, on omettait la plus profonde et la plus essentielle de toutes : la bonté ; celle-là formait comme la base même de son caractère.

C'était au matin du 24 juillet 1900. On venait de m'apprendre la mort de l'ami, laissé la veille en pleine activité. Le garçon de laboratoire qui m'avait apporté cette lugubre nouvelle me disait : « On ne saura jamais combien Monsieur le Doyen était bon pour nous ; quand il obtenait une augmentation pour l'un de nous, il tenait à le lui annoncer lui-même ; et il semblait plus heureux que celui qui était augmenté. »

Il était bon pour tous ; il était bon surtout pour les petits, pour les garçons de laboratoire, dont il s'efforçait, en toutes circonstances, d'améliorer le sort ;

pour les préparateurs qu'il traitait en jeunes collègues, dont il encourageait les travaux, dont il tentait, malgré les difficultés de l'heure présente, d'assurer l'avenir.

Il était bon même pour les grands, ce qui est plus difficile, car on redoute les grands, mais on ne les aime pas. Un jour, il tint entre ses mains anxieuses le sort d'un homme placé plus haut que lui. La justice, la stricte justice, demandait peut-être qu'il brisât cet homme. Mais il songea que la chute est bien dure lorsqu'on tombe de très haut, et il eut pitié.

Il était trop bon ; c'est le seul reproche que j'aie entendu formuler à son égard ; heureux celui qui n'en mérite point d'autre ! En présence d'un acte qui semblait blâmable, sa large et clairvoyante psychologie devinait les mobiles cachés, les explications probables, les excuses possibles, et son jugement penchait vers l'indulgence, alors même que plusieurs autour de lui eussent souhaité qu'il condamnât.

Il ne devenait sévère que lorsqu'il se trouvait face à face avec la bassesse, lorsqu'il avait acquis la preuve indéniable, accablante, d'un mensonge ou d'une lâcheté ; alors seulement son jugement se faisait dur et s'énonçait en paroles de colère. Au cours de la dernière conversation que j'eus avec lui — quelques heures avant sa mort — il fit allusion à un fait de dénonciation ; je n'oublierai jamais avec quel mépris, avec quel dégoût, il traitait le sycophante et surtout celui qui l'avait accueilli.

Encore son ressentiment tombait-il lorsque la victime de la félonie, c'était *lui*-même. Un jour, il fut bassement outragé par un homme qu'il n'avait cessé d'obliger pendant de longues années. « Cela nous apprendra, lui dit quelqu'un, à rendre service à ceux qui ne le méritent pas. » — « Non, répondit-il, cela ne m'empêchera pas de recommencer. »

Je veux finir sur ce mot ; il apportera la consolation des espoirs éternels à ceux qui ont aimé Georges Brunel ; comment notre ami n'aurait-il point trouvé miséricorde auprès du Père, qui nous remettra notre dette dans la mesure où nous aurons fait remise à nos débiteurs ?

P. DUHEM.

Promotion de 1878. — LEFÈVRE (Léon), né le 16 février 1858, décédé le 3 mai 1900, à Lille.

Aux dernières vacances de Pâques, j'avais revu Lefèvre, venu pour quelques jours à Paris avec sa famille ; il toussait, mais il était encore plein d'entrain. A la rentrée il reprit vaillamment sa classe ; mais saisi, au Lycée même, d'un violent frisson, il fut obligé de rentrer chez lui en voiture et de s'aliter ; au bout de huit jours il succomba, laissant sa veuve avec cinq enfants, dans l'attente d'un dernier, qui est né deux mois après la mort de son père. Cette mort, survenue dans des circonstances si poignantes, a ému tout particulièrement ceux qui avaient pu apprécier les grandes qualités de Lefèvre et surtout la fermeté et la loyauté auxquelles il devait l'estime et l'affection de ceux mêmes qui se trouvaient le plus en désaccord avec lui sur les questions qui divisent le monde. Je voudrais tâcher de dire ce qu'il fut, de telle façon que ceux qui ne l'ont pas connu puissent comprendre à quel point Lefèvre fit honneur à l'Université en général et à notre École en particulier.

Lefèvre suivit les cours de Louis-le-Grand comme élève de l'École Bossuet;

pendant longtemps on a gardé à Bossuet le souvenir de la bonne humeur avec laquelle, travailleur sérieux pendant les études, il animait les récréations. Le futur professeur manifestait déjà ses qualités pédagogiques en aidant complaisamment les camarades plus jeunes qu'arrêtait un théorème ou un problème. Renonçant à l'École polytechnique, il entra en 1878 à l'École Normale, après avoir remporté au Concours général le prix d'honneur de mathématiques spéciales.

A l'École, tout en préparant ses licences et son agrégation avec une ardeur justement couronnée par le succès, Lefèvre avait pu se livrer avec passion à l'étude désintéressée des mathématiques et spécialement de la géométrie, pour laquelle il avait un goût très prononcé. Reçu agrégé à sa sortie de l'École, Lefèvre fut nommé au Lycée de Bar-le-Duc, et tout en faisant une classe qui comprenait à la fois des candidats au baccalauréat et des candidats à Saint-Cyr, il continuait ses études de mathématiques pures, en étudiant les fonctions elliptiques dans les œuvres d'Abel. Mais, en 1882, au moment où il venait d'être nommé en spéciales à Tours, il se sentit surmené et dut prendre un congé d'un an.

A la rentrée de 1883, il reprit sa classe de Bar-le-Duc pour quelques semaines, puis passa trois mois à Nancy, comme professeur d'élémentaires, et fut nommé, au début de 1884, professeur à l'École normale de Cluny. Son séjour à Cluny, presque à la campagne, dans une région d'un agréable pittoresque, fut très favorable à sa santé ; mais Cluny n'avait pas de communications faciles avec Paris, où demeurait la famille de Lefèvre ; aussi Lefèvre fut-il heureux de venir, en 1885, professer les spéciales à Amiens, où il resta jusqu'en 1893, époque à laquelle il fut nommé en spéciales à Lille.

Marié dès le début de son séjour à Amiens, Lefèvre se vit bientôt à la tête d'une nombreuse famille ; les soucis causés par les maladies des siens et la perte cruelle d'une fillette s'ajoutèrent aux fatigues professionnelles. Néanmoins Lefèvre conservait une grande activité intellectuelle. Il avait renoncé aux recherches originales ; mais son esprit était largement ouvert à tout. La littérature, la philosophie, la musique occupaient ses loisirs et, s'il n'écrivait pas de mémoires de mathématiques, il se tenait au courant de tout ce qui se publiait, et en faisait profiter son enseignement ; ainsi un article très étudié des Nouvelles Annales de mathématiques sur la construction des courbes données en coordonnées polaires était inspiré par un mémoire de notre camarade Goursat, couronné par l'Académie des Sciences ; je dois citer aussi une construction élégante des points doubles apparents de l'intersection de deux surfaces du second ordre qui est devenue tout de suite classique.

Extrêmement consciencieux Lefèvre faisait un cours très étudié, très complet et tellement clair que, suivant l'expression d'un de nos jeunes camarades, « il n'y avait pas moyen de ne pas le comprendre ». Deux prix d'honneur et de nombreuses nominations au Concours général, l'admission à l'École polytechnique et à l'École Normale d'élèves dont l'un fut le *cacique* de sa promotion, témoignent de l'excellence de l'enseignement donné par Lefèvre. D'ailleurs, pour mieux caractériser cet enseignement et l'impression qu'il produisait, je vais donner ici une note qu'a bien voulu rédiger notre camarade Georges Dufour, ancien élève de Lefèvre, prix d'honneur du Concours général, et à qui j'adresse mes plus vifs remerciements au nom des camarades immédiats de son ancien professeur.

« Lorsqu'il y a quelques mois, j'appris la mort de mon ancien professeur de mathématiques spéciales, Léon Lefèvre, je fus douloureusement ému ; je suis bien certain, me rappelant les sentiments affectueux de mes camarades de classe à son égard, que mon émotion a été partagée par tous ceux d'entre eux qui ont su sa fin. Aussi la famille de mon regretté maître m'ayant fait l'honneur de me demander d'ajouter à la notice que M. Bioche a consacrée à l'ami excellent quelques mots sur le professeur, ai-je accepté volontiers l'occasion de rendre hommage à son caractère et à son talent.

» J'ai conservé du professeur que nous pleurons un souvenir très net et très vivant, et cela tient, je crois, bien moins au temps relativement court — onze ans pourtant — écoulé depuis notre séparation, qu'à l'influence profonde qu'il exerçait sur ses élèves. Cette influence qui lui attirait notre respect et notre affection, il la devait à son expérience, à son savoir et aussi à son dévouement, à sa bonté. Il nous donnait, par ses leçons si claires et si bien dites, l'exemple des qualités de netteté, de simplicité et de précision qu'il voulait développer en nous. Il nous reprenait infatigablement pour une phrase incorrecte ou trop vague, pour un mot mal placé ; tous ces détails pour lui avaient de l'importance, tant il craignait que ces incorrections de langage n'eussent pour cause une idée fausse ou insuffisamment précise. Il exigeait de nous du travail et, toujours d'un ton très doux, mais très ferme, et qui faisait impression ; il savait, lorsqu'il constatait chez l'un de nous quelque ralentissement d'ardeur, le réprimander, en même temps relever son courage et le remettre dans la bonne voie. Il nous donnait aussi l'exemple de l'effort, de la continuelle tendance au mieux. Ceux d'entre nous qui l'ont eu pour maître plusieurs années de suite ont pu le constater en voyant combien son cours différait d'une année à l'autre, et les différences ne portaient pas seulement sur des détails de démonstration ; c'étaient des théories entières qu'il modifiait pour nous les rendre plus accessibles, plus souvent encore pour satisfaire son esprit avide de perfection. C'était surtout en géométrie qu'il perfectionnait et innovait, son esprit aimait à se mouvoir dans les hautes régions de la géométrie moderne, c'était là manifestement son domaine de prédilection, domaine qu'il connaissait admirablement. Il en a rapporté des vues profondes et originales qu'il ne dédaignait pas d'appliquer à des problèmes simples. C'est ainsi qu'il nous a laissé des solutions remarquables de quelques problèmes graphiques. Il nous démontrait ainsi la vérité de cette parole qu'il répétait souvent pour encourager ceux d'entre nous qui hésitaient parfois à le suivre : qui peut le plus, peut le moins. C'est qu'il ne se contentait pas de traiter avec une merveilleuse lucidité les questions d'un programme déterminé, il cherchait à éveiller notre curiosité, à développer en nous, en même temps que l'intelligence, l'esprit d'invention et de recherche, il savait nous montrer qu'au delà des régions que nous explorions ensemble, il y en a d'autres illimitées. Les grands noms des Poncelet, des Chasles, des Clebsch, des Darboux... nous étaient familiers ; il élargissait notre horizon, il nous habituait à regarder au loin et, en nous faisant pressentir les merveilles qui s'y trouvaient, nous donnait l'envie de marcher toujours plus avant.

» Son rôle comme professeur et éducateur fut considérable, trop court, hélas ; pour ma part, je n'oublierai jamais que si j'ai eu l'honneur de devenir son camarade par la grande solidarité de l'École Normale, c'est à lui que je le dois. Aussi, est-ce avec la plus grande reconnaissance que je m'incline res-

pe etueusement sur sa tombe et, qu'au nom de ceux qu'il a guidés, pour les in appréciables services qu'il leur a rendus, je lui dis, du plus profond de mon cœur — merci. »

Le devoir du professeur, tel que le comprenait Lefèvre, ne consistait pas seulement à faire un excellent cours, mais aussi à exercer une action éducatrice sur ses élèves. En particulier, il profitait de l'occasion qui lui était offerte par les élèves venant lui apporter leurs vœux de nouvel an, pour leur faire une causerie morale ; ce n'était pas un discours, mais sous une forme très familière, cette causerie était méditée à l'avance et on a retrouvé dans ses papiers des notes permettant de reconnaître l'esprit qui les inspirait. Voici, pour préciser, une citation extraite des notes relatives à l'allocution de fin décembre 1899, la dernière qu'il ait prononcée : « Si le devoir immédiat de votre professeur, celui qui tient la plus grande place dans vos préoccupations journalières, est de vous préparer à affronter un examen difficile, il ne lui est pas défendu, pendant ces années passées en commun, de poursuivre un but plus élevé ; celui de faire de vous, quoi qu'il arrive, des hommes de devoir, des hommes d'action ayant conscience de leur responsabilité. »

Les qualités intellectuelles et morales de Lefèvre lui avaient acquis une grande autorité auprès de ses collègues ; j'ai reçu, signée de plusieurs de ses collègues, une lettre dont je crois devoir citer quelques lignes : « Sa mort a été pour nous un deuil de famille, car M. Léon Lefèvre n'avait parmi nous que des amis. Du reste, la présentation de sa candidature au Conseil académique de Lille, candidature ratifiée par le vote des professeurs des autres Lycées de l'Académie, vous montre de quelle considération il jouissait, non seulement à Lille, mais aussi à Amiens et dans tous les autres Lycées du ressort. C'est encore lui, alors que sa modestie voulait récuser cet honneur, qui avait été acclamé président de notre Société d'études ; et lorsque, la classe terminée, on le rencontrait dans la cour, on s'attardait volontiers en sa compagnie. »

Lefèvre ne considéra ces manifestations, très honorables pour lui, que comme l'obligeant à s'occuper activement des intérêts généraux de l'Université. Il étudia soigneusement les questions pédagogiques et les questions relatives aux intérêts matériels des professeurs ; il fit une ardente propagande en faveur de la Société de secours organisée par nos congrès ; et à la veille de sa mort il travaillait à grouper en Association régionale les professeurs des Lycées et Collèges de l'Académie de Lille. Il a donc été jusqu'au bout l'universitaire modèle, remplissant avec zèle ses devoirs professionnels, mais ne bornant pas là son activité.

Cette notice serait absolument incomplète si je n'ajoutais que Lefèvre a toujours été un catholique convaincu et pratiquant. Il ne se contentait pas d'avoir une foi de tradition et des pratiques d'habitude ; il avait étudié la religion dont il faisait la directrice de sa conscience et de sa vie, l'inspiratrice de ses actes, avec son ardent amour de la vérité et un esprit scientifique ; il était, comme il le disait lui-même, un chrétien doublé d'un mathématicien. Très modeste et très tolérant, il ne se croyait ni meilleur ni plus méritant que ceux qui n'avaient pas sa foi ; il comptait parmi ses plus intimes amis des camarades ou des collègues qui avaient les convictions les plus opposées et qui lui ont toujours gardé intacte leur profonde affection, quels que fussent leurs dissentiments ; et pourtant Lefèvre n'a jamais caché sa façon de penser sur quoi que ce soit, même au risque de troubler des relations amicales

anciennes et intimes. Il aimait, d'ailleurs, à répéter qu'il avait toujours trouvé dans l'Université un grand respect des convictions sincères comme l'étaient les siennes: je crois devoir le redire ici, car ce témoignage autorisé prouve combien est injuste ce reproche d'hostilité systématique contre ceux qui ont des convictions religieuses, reproche trop souvent adressé à l'Université par ceux qui la connaissent mal ; et d'autre part, Lefèvre a bien montré par son exemple, qu'un des meilleurs professeurs et des plus dévoués à l'Université, pouvait être en même temps, très naturellement, un excellent catholique.

Puissent les témoignages de bien sincère et profonde sympathie venus de toutes parts, apporter à la veuve et à toute la famille de notre camarade quelque consolation, en leur montrant combien leur douleur est comprise et partagée !

Ch. BIOCHE.

Promotion de 1881. — AIGNAN (Alban), né à Castera-Verduzan (Gers) le 26 mars 1861, décédé à La Rochelle le 4 juillet 1900.

A. Aignan avait fait au Lycée d'Auch de brillantes études et, à dix-sept ans, son nom figurait sur la liste d'admissibilité à l'École Saint-Cyr. Bien qu'il possédât toutes les qualités nécessaires pour faire un excellent officier, il préféra se diriger vers les sciences et vint au Lycée Henri IV pour se préparer à l'École Normale où il fut admis en 1881. A la fin de sa seconde année d'École il opta pour la section de physique et ses heureuses dispositions pour les recherches originales ne tardèrent pas à se manifester. Il passait une notable partie de son temps à la bibliothèque de l'École et dans les laboratoires. Chaque leçon qu'il devait préparer était pour lui l'occasion d'une revue complète du chapitre de la physique qui s'y rapportait et un prétexte pour imaginer des expériences nouvelles. C'est ainsi qu'il arriva à résoudre, par des moyens d'une extrême simplicité, un problème expérimental considéré à cette époque comme fort difficile, la photographie de certaines franges visibles seulement en lumière monochromatique

A sa sortie de l'École il fut nommé professeur à Mont-de-Marsan, où il se maria en 1885.

Malgré le peu de ressources dont il pouvait disposer, il entreprit une série de recherches, soit d'intérêt pratique (étude de diverses falsifications, recherches photométriques), soit d'ordre purement scientifique. En 1893, il soutenait brillamment à la Sorbonne une intéressante thèse de physico-chimie, sur le pouvoir rotatoire spécifique des corps actifs dissous.

Entre temps il s'occupait de l'application des procédés scientifiques à l'agriculture et fondait, en collaboration avec le directeur de l'École normale de Dax, un périodique intitulé : *La culture intensive.*

Les fonctions de professeur au Lycée de Mont-de-Marsan ne suffisaient pas à cette infatigable activité, à cet incessant besoin de progrès en lesquels se résume toute sa vie. Pourvu du grade de docteur, il demanda et obtint, en 1894, le poste d'inspecteur d'académie à Vannes. A partir de ce moment il se dépensa sans compter pour développer l'instruction dans le Morbihan et étendre l'influence de l'Université. Constamment préoccupé des progrès de l'enseignement, il contribue à l'institution, au Lycée de Lorient, de cours préparatoires à l'École navale, multiplie les cours et conférences d'adultes, publie

sur la pêche et la navigation deux opuscules destinés à faciliter la diffusion d'un enseignement nouvellement introduit dans les départements du littoral.

Cette tâche énorme ne lui suffisait pas : aux heures de loisir il écrit la *Ferme de Bernine*, sorte de géorgiques scientifiques, puis, revenant à sa science favorite, il publie, de 1895 à 1899, un certain nombre de mémoires très approfondis (sur le pouvoir rotatoire moléculaire, sur le coefficient de solubilité des liquides, sur la production du son dans les tuyaux à anche, etc.).

En 1898, ses travaux lui valurent la rosette d'Officier de l'Instruction publique.

Cette prodigieuse dépense d'activité, jointe à l'influence d'un climat si différent de celui de son pays natal, devait lui être fatale. Quand il obtint d'être nommé inspecteur d'académie à la Rochelle, il était déjà trop tard. Un mal redoutable avait miné cette santé robuste et le mettait à la merci du moindre accident. Un refroidissement, qu'il contracta en allant, le 16 mai 1900, présider à Marennes le banquet annuel de la Société de secours mutuels des Instituteurs, prit rapidement un caractère de gravité exceptionnelle. Bientôt tout espoir fut perdu et le dénouement fatal, que rien ne put conjurer, arriva le mercredi 4 juillet 1900. Aignan avait 39 ans.

La science perd en lui un physicien de valeur et l'Université un maître qui a toujours fait beaucoup plus que son devoir.

P. VILLARD.

Promotion de 1883. — TEXTE (Joseph), né à Paris le 25 février 1865, décédé à Lyon le 11 juillet 1900.

Le père de Joseph Texte, qui fut aussi un élève de notre École, était professeur d'histoire au Collège Rollin quand, au lendemain du coup d'État, suspect d'entretenir des relations avec les proscrits, il fut révoqué. L'oncle de Joseph Texte, Eugène Despois, les meilleurs amis de son père, J. Parni, E. Sommer, pour avoir refusé le serment, subirent soit l'exil, soit une sorte d'exil intérieur, non moins cruel. Après de longues années, l'Empire libéral ou la République devaient leur rendre leurs chaires. En attendant, sans regret de leur sacrifice, ils vécurent de leçons et de travaux de librairie et se réfugièrent dans le culte des idées démocratiques et des lettres. C'est de ce groupe fraternel que sont sorties les traductions de Kant et de Fichte, et cette édition des œuvres de Molière, entreprise par Despois, achevée cette année même par un autre oncle de Joseph Texte, M. Desfeuilles, le dernier survivant de ces hommes si simples et si nobles. Ils furent les premiers éducateurs de notre ami ; les livres où il fit l'apprentissage de la pensée, c'est l'*Histoire des Idées morales au XVIIIe siècle* de Barni, *Les Lettres et la Liberté* de Despois, c'est cette *Histoire moderne*, œuvre unique de son père, tout imprégnée de la philosophie généreuse de l'*Essai sur les mœurs*. Il devait perdre tour à tour ces chers guides entre sa douzième et sa quatorzième année ; peut-être vécurent-ils assez pour se reconnaître en leur enfant. Il avait reçu d'eux, par le sang ou par l'exemple, sa vocation de professeur, l'amour des lettres françaises, une foi démocratique très ferme, une conception grave de la vie morale, et, comme eux aussi, il sut faire bravement, l'heure venue, son devoir civique.

Son père mort, et morte une sœur chérie, sa mère et lui restèrent seuls au foyer. Et, revenant chaque année vers sa petite maison de Berikon en Argovie,

au-dessus de la vallée de la Reuss, il dut à sa mère et à la terre maternelle ses impressions de vie rustique et forte, et quelque chose peut-être de cette intuition de l'esprit germanique qui devait orienter sa carrière.

Il fit ses études au Lycée Louis-le-Grand. Prix d'honneur de rhétorique au Concours général, il se présenta pour la première fois à l'École Normale en 1883 et y fut admis d'emblée, le second de notre promotion.

Il eut vite fait de nous gagner tous, maîtres et élèves, par le charme de son talent précoce et de sa bonté. Il était alors enjoué, joyeux, comme il seyait à ses vingt ans, et nos camarades d'École souriront au souvenir de son pseudonyme *Gilé* et de son glorieux sonnet *Vesper*. La gravité trop tôt venue de la vie devait altérer un peu ce trait de gaîté ; mais, pour tout le reste, sa figure morale, déjà fortement modelée, ne devait plus guère varier. Quand nous tâchons à l'évoquer en ces années d'adolescence, aux heures premières de notre amitié, le tout jeune homme que nous revoyons est déjà l'homme qu'il devait être. Parmi ceux vers qui s'on iront ces pages, plusieurs ne l'ont pas revu depuis l'École, d'autres ne le connurent qu'en ses dernières années. A lire pourtant les quelques lignes où nous voulons rassembler les traits de son caractère, les uns diront : « Tel il était bien aux jours de la jeunesse » ; les autres : « Tel il était bien aux approches de sa fin » ; et tous, les amis d'autrefois comme ceux d'hier, diront : « Ce portrait ne doit rien à l'embellissement que la mort confère aux visages aimés ; ce sont ici les mêmes choses que nous pensions, que nous répétions de lui de son vivant. » Il était si bon *qu'il* a passé sur cette terre sans offenser personne et nul ne l'a connu sans souhaiter d'être aimé de lui. Cette bonté était sans faiblesse, et son cœur savait s'indigner ; mais il était si doux, d'une telle égalité d'âme qu'on ne lui a jamais vu un mouvement de violence. Il était si brave, il acceptait avec une telle sérénité la tâche quotidienne, toujours achevée à l'heure voulue, qu'il semblait s'en acquitter sans effort ; en nulle épreuve il ne s'est plaint. Il était si simple qu'on voyait à plein dans son cœur. Il était si loyal, d'une telle clarté de conscience, qu'il n'a jamais eu à chercher son devoir ; d'un regard direct, il le reconnaissait d'emblée, et simplement l'accomplissait ; un conseil de lui, c'était pour ses amis, la loi de vérité.

Et pourtant, si simple d'apparence, si pondéré, si ferme à suivre la loi de sa haute et lucide raison, il portait en lui le frémissement d'une vie intérieure incessante. Il aimait à redire ce mot : « L'âme doit se créer sans relâche. » Enclin à la pensée spéculative, d'une culture philosophique singulièrement variée, il s'était formé une sorte d'idéalisme subtil, issu des profondeurs de son âme méditative. Il n'y paraît guère dans son œuvre, toute critique, tout impersonnelle, pliée aux sévérités des disciplines scientifiques. Une fois pourtant, dans une étude sur Élisabeth Browning, il s'est, malgré lui, livré tout entier. Dans le beau poème d'*Aurora Leigh*, il a cru trouver, à tort peut-être, mais par une duperie heureuse, le livre du siècle, le plus actuel des livres, « l'Évangile des chercheurs d'avenir ». Jamais il ne fut moins critique ; mais aujourd'hui que ses causeries se sont tues, c'est dans ces pages que ses amis aiment à écouter encore le son de son âme. Il y disait : « Seule, l'idée existe, et vit d'une vraie vie ; toute la création n'est qu'un hommage mystique à l'idée.... Il faut de l'idéal pour enlever gros comme un cheveu de la poussière du réel... On n'arrive à l'homme que par l'âme, par la conscience, et non par la science... » Il y disait encore : « La vérité, non plus que le bien, ne se cueille comme un fruit mûr ; il

faut la mériter, comme il faut mériter l'amour et l'art par un effort tout personnel, sans compter sur autrui. C'est une erreur, et même une faute de dire que nous ne pouvons pas. Nous avons en nous des forces énormes, plus grandes mille fois que nous ne soupçonnons ; mais, au lieu de les concentrer, nous les gaspillons follement et les jetons au vent. C'est pourquoi nous ne croyons pas à un avenir de bonheur et de justice, bien que cet avenir dépende de nous. Il faudrait pour y croire avoir commencé par le réaliser dans nos cœurs... La civilisation est affaire d'âme. « Ou concentre-toi, ou meurs », dit Michelet. Concentre-toi et ressaisis-toi. Alors tu pourras dire peut-être avec tous ceux qui rêvent un rajeunissement spirituel de la race humaine : *It is the hour for souls*, voici l'heure des âmes. » Cette heure des âmes, il l'entendit souvent sonner ; ces aspirations idéalistes sont bien siennes, jamais arrêtées en un système rigide, mais recréées sans cesse et sans cesse teintes des nuances complexes de sa sensibilité ; et ses amis reconnaissent en ces quelques pages le rythme même et comme la musique délicate de sa pensée.

En 1886, à la fin de ses trois laborieuses années d'École, il échoua, par une infélicité singulière, à l'agrégation des lettres et fut envoyé comme chargé de cours au petit Lycée de Rochefort-sur-Mer.

En cette année de détresse, deux maîtres surtout lui furent secourables : M. Perrot et M. Brunetière. Dans ces vieilles lettres datées de Rochefort, nous retrouvons les traces de leur sollicitude. C'est M. Perrot qui l'encourage, lui promet pour l'année suivante une mission en Angleterre ; c'est M. Brunetière qui lui adresse une bibliographie des « auteurs d'agrégation » ou lui retourne des dissertations corrigées. Tous deux devaient étendre leur patronage sur sa vie entière. Texte devait écrire de M. Brunetière, dans la préface de sa thèse, que « son enseignement avait été l'un des plus grands bonheurs de sa vie », et ce maître devait rester, en maintes occasions, son conseiller intellectuel. Mais c'est à cette date où tous deux devinent en l'humble candidat refusé le travailleur qui devait honorer la science française et le réconfortent par ces menus services, c'est à cette date qu'il plaît surtout aux amis de Texte de placer une brève et reconnaissante mention de tous leurs bienfaits.

A la fin de cette année, il fut reçu le premier au concours de l'agrégation des lettres, et libéré des examens, pourvu d'une bourse de voyage, partit pour Oxford.

Déjà il avait choisi sa voie scientifique, et c'était l'étude comparative des littératures modernes. Il passa à la Bodléienne l'année 1888, fort occupé d'un grand sujet : *Les Puritains*. Le conflit de l'esprit puritain et des influences française et italienne, les variations de l'idée protestante en son attitude envers l'art, tel devait être le fond du livre. Déjà nous le voyons préoccupé de problèmes qui ne relèvent pas de la seule critique littéraire, mais aussi de l'histoire sociale. Il poussa loin cette étude, puis l'abandonna ; c'est, nous disait-il, qu'elle le confinait trop dans la littérature anglaise et qu'il ne pouvait se déprendre des choses de France.

A son retour, il fut chargé, à titre de suppléant, de cours d'anglais à l'École Normale et à l'École du Génie maritime, et cette année de demi-loisir (1888-89) compléta son noviciat. Pendant deux ans (1889-91) il enseigna la rhétorique à Poitiers. Une série d'articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* l'avait mis en lumière ; il fut chargé d'un cours de littérature française, à l'Université de Lyon. C'est alors, au début de 1892, qu'il épousa à Poitiers une femme bonne

et noble comme lui, et ce fut, comme il convenait à tous deux, le don réciproque et définitif de la vie.

Dans la maison heureuse, embellie par la venue de quatre enfants, il mûrit longuement de fortes œuvres. Le germe en avait été conçu de très bonne heure. Déjà nous lisons dans ses lettres de 1890 et de 1891 : « Je travaille beaucoup en ce moment dans les bibliothèques. Je dépouille des journaux du XVIIIe siècle. Je fouille sans sérénité des documents du second et du troisième ordre. Ah ! que l'histoire se paie cher ! Qu'il serait charmant de s'en tenir aux grands horizons ! Et pourtant, il faut... Je crois à l'avenir de la littérature comparée et de la *littérature européenne*. Nous sommes las des autobiographies et des monographies. Brandes, Max Koch, Eric Schmid en Allemagne, Macaulay, Posnett en Angleterre ont ouvert la voie. Nous y marcherons. » N'est-il pas remarquable de rencontrer, sous ces dates lointaines de 1890 et de 1891, outre cette ferveur scientifique, ce mot de « littérature européenne » qui renfermait tout un programme et qu'il devait finir par imposer à tous ?

Une idée maîtresse le dominait déjà, et c'est le ferme support de tous ses travaux.

Cette pensée directrice, il l'exprime ainsi : « Le cosmopolitisme est devenu l'un des traits de tout esprit pensant à la fin du XIXe siècle. » Ce qu'il entend par cosmopolitisme, c'est l'affranchissement du culte trois ou quatre fois séculaire de l'esprit français pour l'antiquité, c'est la protestation, au nom des littératures modernes, contre les influences classiques. Cet entraînement vers les littératures modernes, il est certain que Texte l'a jugé chose heureuse et bonne. L'unité des lettres et la fraternité des peuples, tel a été son rêve, sa foi et, si l'on veut, sa chimère. Mais que ce mouvement d'idées nous apparaisse comme un bien ou comme un mal, nous devons, selon lui, y reconnaître une loi, et donc nous y soumettre. Vainement le débat renaît parmi nous de dix en dix ans ; on a beau protester, au nom de l'humanisme, au nom des anciens considérés comme nos « vrais guides », rien n'y a fait, rien n'y fera, s'il est vrai que « notre littérature ne doit pas échapper à cette loi de solidarité qui, pour les œuvres de la pensée comme pour les autres, est la loi même de la vie ». Rester soi-même et pourtant s'unir aux autres, tel est pour chaque homme le problème à résoudre ; c'est aussi le problème pour chaque nation. Au fond, toute littérature passe par des périodes de concentration et par des périodes d'expansion. Tour à tour elle se rapproche du monde pensant (telle l'Allemagne du XVIIe siècle) ou se replie sur elle-même (telle l'Allemagne du *Sturm und Drang*), et quand on s'en est rendu compte, les insurrections d'une certaine critique seraient puériles, s'il ne fallait reconnaître dans ces résistances et dans ces efforts pour s'isoler, des manifestations de la loi même qu'elle prétend contester.

C'est sur ce principe unique que se fondent tous les travaux de Joseph Texte.

On peut considérer le cosmopolitisme littéraire sous un double aspect. D'une part, c'est un fait historique, dont on peut se faire l'historien. Rechercher la naissance et les modes de développement de ce mouvement d'idées, c'est l'objet de son premier livre : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIIIe siècle* (1895). D'autre part, c'est une force, actuelle, vivante. C'est elle qui, par-dessus les frontières politiques, tend entre les littératures des liens chaque jour plus vivaces, les multiplie, les enchevêtre, et

par là elle impose aux critiques littéraires une méthode nouvelle. Définir cette méthode, l'appliquer, c'est l'objet de son second livre : *Études de littérature européenne* (1898).

Dans son premier ouvrage, il étudie donc en historien la théorie du cosmopolitisme. Qui a ébranlé au profit de l'Europe germanique la vieille hégémonie littéraire de l'Europe latine? Il répond : C'est J.-J. Rousseau. Rousseau est l'homme qui a le plus fait pour nous inspirer le goût et le besoin des littératures du Nord; c'est du jour où il a écrit, c'est parce qu'il a écrit que ces littératures se sont ouvertes et imposées à nous. « Le cosmopolitisme est né de l'union féconde du génie anglais avec le génie de Jean-Jacques. » Montrer quelle lointaine accoutumance aux choses anglaises a préparé le succès de Rousseau, quelles affinités profondes unissaient son génie à l'Angleterre religieuse, sentimentale et romanesque, comment l'âme de Clarisse Harlowe a transmigré en celle de Julie, comment, enrichie par Rousseau, la sensibilité française a pu goûter Sterne, Young, Ossian, Gessner et plus tard le *Werther* de Gœthe, c'est la tâche de ce livre mémorable, excellent par l'originalité de la construction, la richesse de l'information, la gravité des idées, la lucidité du style, la prudence des conclusions. L'ouvrage montre quelle puissance d'évocation et de groupement recèle une idée générale, quand l'historien a su la faire jaillir des faits et la contrôler incessamment par eux. Après qu'on a gravi sans lassitude l'amoncellement de ces faits, il est beau de se trouver finalement transporté, par l'effort aisé et puissant de tout le livre, jusqu'à ce point élevé d'où l'on voit les plus hauts résultats se dégager comme spontanément des analyses les plus menues et les plus patientes.

Tous les travaux réunis dans son second livre (*Études de littérature européenne*) tendent à définir et à appliquer la méthode qu'impose désormais le fait du cosmopolitisme littéraire.

Puisqu'il se forme peu à peu une littérature européenne, puisque le romantisme par exemple est « un fait international », puisque « dans notre moderne Europe, qui dit antériorité dit influence », il n'est plus permis à l'historien de négliger le point de vue synthétique, même s'il parle d'une seule littérature. Puisque l'Allemagne vit de la pensée française, l'Angleterre de la pensée allemande, l'Espagne de la pensée italienne, et chacune de ces nations successivement de la pensée de toutes les autres, puisqu'il existe une matière fluide qui, se coulant successivement dans des moules divers, court de cerveaux en cerveaux et qui, passant de l'un à l'autre, emporte chaque fois avec elle un principe de vie et de renouvellement, il est temps enfin de se dégager des *idola tribus* et de subordonner l'histoire particulière des littératures à l'histoire générale de la littérature de l'Europe. La méthode comparative s'impose et Texte a cherché à la fonder en raison et à la préciser par l'exemple. De là ses *Études de littérature européenne*, consacrées à l'influence italienne dans la renaissance française, à la descendance anglaise de Montaigne, à Keats et au néo-hellénisme, à Wordsworth et à la poésie lakiste en France, à l'influence allemande dans le romantisme français, etc. Il avait senti toutes les difficultés de la méthode et peut-être ne les a-t-il pas toutes pareillement dominées. Elle suppose sur les idées de race, de patrie, sur les principes généraux de la création des œuvres littéraires, des vues vérifiées, et il n'était parvenu à en proposer encore que des définitions empiriques et provisoires. Elle impose les larges hypothèses, et la modestie de notre ami, comme la prudence de

l'attitude scientifique, le mettaient en garde contre les constructions téméraires. Pourtant, par l'effort graduel de l'intelligence et du travail, il en venait peu à peu à des vues plus compréhensives et plus assurées, et des travaux généraux qu'il méditait, il a pu du moins nous donner de sobres esquisses : et ce sont, dans *l'Histoire de la littérature française*, publiée par Petit de Julleville, deux chapitres consacrés à l'influence de l'Allemagne sur la France au XIXe siècle.

On pourrait craindre que, dupe de son apostolat, il ne se soit lui-même trop dégagé des *idola tribus* et qu'il n'ait fait dans son œuvre une part trop belle à l'« esprit germanique ». La lecture de ses livres dément cette crainte. Il écrivait à l'un de nous : « Au fond, vois-tu, je ne m'intéresse qu'à la France, j'y reviens de toutes les forces de mon âme, à notre Gaule. Tout ce que j'ai de sang latin me remonte au cœur, et je veux que le meilleur de ma vie soit pour elle. Jamais je ne verrai la vie comme ces philosophes d'Outre-Manche. Oh ! mes maîtres, Michelet, Hugo, ou Jean-Jacques ! Comme ils sont plus vivants, plus artistes, plus généreux ! J'aurai beau faire : voilà mes dieux ! Français je naquis, Français je mourrai. Les choses germaniques m'effleurent ; il n'y a que vingt vers de Musset ou une page de Pascal pour me donner le frisson divin. Je donne tout Shelley pour *Jocelyn*, etc. Je te fais grâce des autres parallèles. » Il se connaissait bien. Un critique anglais, Leslie Stephen, dans un article consacré à l'œuvre de Texte, a pu lui décerner cet éloge que « son étude de Richardson est assurément supérieure à tout ce qui se peut lire en anglais sur Richardson (1) » ; mais nous, à notre tour, ne pouvons-nous pas dire qu'il a écrit sur Prévost, sur Diderot et encore sur « la délicieuse France du patriarche de Ferney, de Watteau, de Rameau le neveu », les pages les plus lumineusement françaises ? Et si l'on relit son étude, prophétique peut-être, intitulée : *L'hégémonie littéraire de la France*, quoi de plus français que la philosophie qui l'inspire et lui dicte ces paroles : « Par notre idéal intellectuel, nous avons mené l'Europe, bien plus que nous n'avons été menés par elle. Par là, il nous appartient de rester à l'avant-garde. Le problème dans la littérature comme dans la politique du XXe siècle sera la conciliation de la patrie et de l'humanité. Cette conciliation est possible ; elle est nécessaire. Craindrait-on de voir la patrie s'absorber et se fondre dans l'humanité ? Cette crainte est chimérique ; ceux qui doutent de l'avenir du principe d'humanité désespèrent de l'humanité elle-même, mais ceux qui craignent pour la patrie n'ont pas la moindre idée de la puissance des liens qui relient l'homme à la terre « en nous, malgré nous, incarnée ». De pareils liens, s'ils se brisent jamais, ne se briseront que dans des siècles. Encore ne conçoit-on pas un art sans attaches locales, une peinture sans horizons définis, une littérature sans berceau. Qui dit science dit humanité, mais qui dit art, dit patrie. Ainsi la littérature du prochain siècle, on ne s'aventure guère à le prédire, sera à la fois nationale et humaine et le premier rang sera au peuple qui saura, dans une littérature profondément nationale, mettre le plus d'humanité. »

Ainsi son activité scientifique, accrue par sa collaboration à des revues

(1) *The national Review*, 1899, p. 378-91.

nombreuses (1), fut très belle, mais non moins belle son activité professionnelle. L'Université de Lyon, où il a professé les huit dernières années de sa vie, où ses collègues et ses élèves l'ont si chèrement aimé, sait quel bon ouvrier elle a perdu. Et l'École Normale aussi, où il occupa, pendant l'année 1897-98, l'une des chaires de littérature française, garde le souvenir de son enseignement. Pour redire quel professeur il était, pour mesurer le bien qu'il fit à tant d'étudiants, nous transcrirons, entre tant de témoignages similaires, ce fragment d'une lettre que nous écrivait, au lendemain de sa mort, l'un de nos jeunes camarades : « Il ne sacrifiait rien à la popularité. Sa parole était ferme et nette, mais sans rien d'oratoire et sans aucun apprêt de forme. Si nous étions gagnés dès le début, c'est par l'accent de sincérité qui faisait vivre ses cours. M. Texte nous apportait moins des résultats que des recherches, nous familiarisant avec les instruments de travail, essayant de nous donner le goût du document significatif et des enquêtes poussées jusqu'au bout. Il aurait voulu nous faire participer à son œuvre, nous convaincre de l'utilité de sa méthode, de l'utilité de sortir de nous-mêmes pour juger les autres. Il tenait avant tout à nous montrer les étapes qu'il faut traverser pour arriver à une conclusion juste. Il se plaisait à faire apparaître l'échafaudage de ses leçons, et nous étions frappés de cette franchise, pour avoir connu ailleurs tant de professeurs qui enseignaient dogmatiquement, sans se soucier de nous mettre dans le secret de leur préparation. A travailler sous nos yeux, M. Texte n'avait pas à craindre de se voir diminué. Un autre aurait pu nous rebuter en

---

(1) Voici, outre les travaux mentionnés au cours de cette notice, une bibliographie à peu près complète de son œuvre : 1889. *La question du latin en Angleterre* (*Rev. intern. de l'enseignement*). — 1890. *Christophe Marlowe* (*Revue des Deux-Mondes*), *Coleridge* (*Revue des Deux-Mondes*). — 1891. *De l'enseignement des littératures modernes* (*Bulletin de l'Ens. secondaire*). — 1893. *Les études de littérature comparée en France et à l'étranger* (*Rev. intern. ens.*). — 1894. *Béalt Louis de Muralt* (*Revue d'hist. litt. de la France*), Claude de Taillemont (*Bull. historique et philologique*). — 1895. Clair Tisseur (*Revue du Siècle*). *De Antonio Saxano* (*Antoine du Saix*) thèse latine. — 1896. Plusieurs leçons publiées dans la *Revue des Cours*. — *A propos de Rousseau* (*Rev. d'hist. litt.*), *Diderot, Extraits p. avec une introduction et des notes* (Hachette). — 1897. *The teaching of french language and literature in France* (*Educational Review*), *l'Histoire comparée des littératures* (*Revue de philol. française*), *la Jeunesse d'Edgar Quinet* (*Bulletin de l'Un. de Lyon*). — 1898. *Les origines de l'influence allemande en France au XIXe Siècle* (*Rev. d'hist. litt.*). — *La jeunesse de Sénancour* (*The modern quarterly of language and literature*). — 1898. Introduction à la *Bibliographie de la litt. comparée* de L. P. Betz. — Comptes rendus critiques des ouvrages dont voici la liste : 1893. Tisseur, *l'Art de versifier* (*Rev. phil. fr.*) Pellissier, *Littér. contemp.*, Gauthiez, *Etudes sur le XVIe S.*, Hémon, *Cours de litt.*, Morillot *Le roman franç.*, Renouvier, *Victor Hugo*, Symonds *Dante*, tous parus dans le *Bull, Univ. Lyon*. — 1894 Ballantyne, *Voltaire in England* (*Rev. hist. litt.*), Dennie, *de Scribe à Ibsen* (*Bull. Univ. Lyon*), Parigot, *Théâtre d'hier* (*ibid.*) Bonnet *La philologie classique* (*ibid.*). — Ducros, *Diderot* (*Rev. lang. romanes*) Souriau *Evol, du vers franç.* (*Rev. phil.*). — 1895. Mellerio, *Lexique de Ronsard* (*Rev. phil*) ; Pellisson, *Chamfort* (*Rev. hist. litt.*). — 1896. Lanson, *Hommes et livres* (*Bull. Univ. Lyon*) E. Ritter, *Rousseau* (*Rev. hist. litt.*) Le Breton *Rivarol* (*ibid*). — 1897. V. Rossel *Relat. litt. entre la France et l'Allem.*, (*Rev. hist. litt.*), L.-P. Betz, *Bayle* (*ibid.*), Ritter, *Muralt* (*ibid.*). — 1898. Souriau, *Préface de Cromwell* (*Rev. hist. litt.*), Bertrand *La fin du classicisme* (*ibid.*). — 1899. Jusserand, *Shakespeare en France* (*ibid.*) Bouvy, *Voltaire et l'Italie* (*ibid.*) Aubertin, *La versification française* (*Rev. philol. fr.*)

révélant un sentiment si vif des difficultés de la critique, ou nous décourager en exigeant une connaissance si intime des abords d'une question. Son exemple portait à la confiance : à voir ce qu'un esprit ferme savait tirer d'une méthode sûre, on avait la présomption de croire que cette méthode valait même pour des intelligences moins lucides, on se persuadait que l'histoire littéraire est une œuvre collective où toutes les aptitudes peuvent être utilisées. Il aimait, en effet, à nous signaler au passage les études de détail que nous pouvions pousser de façon efficace, ralliait les efforts sans but, entraînait les bonnes volontés en nous faisant croire à la possibilité d'une collaboration. Avec lui toute distinction disparaissait entre la besogne de préparation des examens et les travaux désintéressés ; il savait triompher de notre répugnance à accomplir une tâche commandée ; un programme devenait une occasion de recherches, un champ ouvert à la curiosité scientifique. De ses conseils, de ses critiques sur nos travaux se dégageait, semble-t-il, une tendance unique : il nous demandait de prendre nettement conscience de notre condition de débutants, de choisir des études mesurées à nos forces, sans prétendre renouveler les grands sujets traditionnels par la seule vertu de notre imagination. Savoir nous borner pour travailler avec efficacité, telle était l'indication générale. Ce n'était pas le moyen de rassurer tous les amours-propres. Mais l'influence de M. Texte se trahissait par les concessions involontaires de ceux même qui ne se rangeaient pas à sa doctrine. Tous nos travaux se groupaient autour de son cours, nous cherchions dans les voies par lui indiquées. Si tous nous sommes attirés vers les problèmes moins connus d'histoire littéraire, si tous nous croyons à la possibilité de renouveler un sujet en l'étudiant avec conscience, c'est d'abord à M. Texte que nous le devons. Personne ne pouvait mieux nous mettre en garde contre l'incuriosité qui nous guette dans l'enseignement secondaire. La morale de tout son enseignement était celle-ci : s'intéresser au sujet plus qu'au parti qu'on en peut tirer. Lui-même nous donnait l'exemple de ce désintéressement : il n'a jamais cherché à se ménager des succès faciles ou une réputation bruyante. Il préférait se renfermer dans sa tâche sans rien chercher que notre utilité ; nous respections sa réserve, nous sentions sa grande bienveillance, son dévouement ; sa parole calme et grave nous paraissait exprimer assez bien ce que nous devinions de son caractère, cette maîtrise constante de soi, cette noble probité intellectuelle, ce sentiment toujours présent des devoirs de sa tâche, ses scrupules de savant. »

Tant de travaux, tant de vertus portaient en eux-mêmes leur récompense ; mais Texte connut aussi la récompense du succès. Dès 1896, l'Université de Lyon avait fondé pour lui une chaire de littérature comparée ; plus tard, la Sorbonne émettait le vœu d'être pourvue d'un cours du même titre, et sans doute songeait à l'y appeler. Sa thèse avait été traduite en anglais, ses livres accueillis avec faveur à l'étranger comme en France, son renom scientifique s'étendait. C'est alors que le mal le frappa.

Contre ses premières atteintes, notre ami lutta. Il maîtrisa d'abord sa lassitude. Par une énergie constamment tendue vers les devoirs de son enseignement, vers la pensée d'œuvres nouvelles, vers le bien-être et la sécurité des siens, il surmonta des crises douloureuses et passagères, qui étaient des avertissements. En juin 1899, les médecins reconnurent qu'une intervention chirurgicale était nécessaire. Notre ami portait alors, achevé dans son esprit, ce livre sur Voltaire qui l'avait longtemps attiré et inquiété. « Comment faire sur

lui le livre de bonne foi et surtout le livre d'histoire que je rêve ? » nous écrivait-il quelques mois auparavant. Et maintenant, il avait médité et construit son œuvre, les documents étaient réunis, les citations choisies et classées, il se réjouissait de l'écrire enfin. Il demanda un mois de répit aux chirurgiens, vainement. Il dut quitter son cabinet de travail pour la clinique.

Avec juillet 1899 commence la dernière année de la vie de Texte, l'année héroïque. Quatre opérations en douze mois ! A quatre reprises, avec une fermeté d'âme que les chances décroissantes de guérison n'ébranlèrent pas, quittant son toit et ses enfants, il se fit transporter dans une triste maison de santé. Il y fut soigné par des collègues de la Faculté de médecine de Lyon avec une sollicitude et une science admirables qui ont certainement prolongé sa vie, mais qui ne pouvaient le sauver.

Il souffrit douze mois, presque sans répit, assujetti à des soins pénibles, à une contrainte de tous les moments. En septembre, il eut la joie de revoir la maison familiale de Berikon, de se promener dans les vergers avec des amis qui vinrent l'y visiter. Il espérait guérir. Mais, après son retour à Lyon, le mal s'annonça plus grave. Rassurer les siens, soulager l'inquiétude de sa femme et de sa mère, tandis que leur tendresse essayait d'atténuer ses douleurs, telle fut la pensée constante de notre ami.

Dans les périodes d'accalmie, il lisait, de préférence, des récits de voyage qui distrayaient son esprit des misères présentes. Il recevait ses collègues, qui ont soutenu son courage par leur amitié ; la présence quotidienne de l'un d'eux à son chevet fut son plus doux réconfort. Il demeurait ouvert à toutes les préoccupations de ses visiteurs : les choses du pays, les intérêts de l'Université, les travaux de ses amis, de ses étudiants nourrissaient sa conversation. Il parlait peu de lui-même, donnait de ses nouvelles en quelques mots. Il évitait de s'attendrir en parlant de ses deux infatigables gardes-malade ou de ses enfants. Tous ceux qui l'entouraient doutèrent si ce calme était courage ou ignorance de la vérité. Mais quelques lignes écrites par lui dès le printemps de 1900 et trouvées après sa mort ont révélé ce qu'aucune plainte n'avait jamais trahi : il savait que tant de souffrances n'étaient que le chemin du sacrifice suprême, et par une lente et claire décision de sa volonté, il faisait chaque jour ce sacrifice. Peu à peu il se détachait de ses livres, demeurant volontiers silencieux, étendu sur sa chaise longue. Il ne marchait plus. Il ne voyait plus que de sa fenêtre les arbres et le ciel. Son front, sous la souffrance, s'était élargi. Son sourire, autrefois vif et lumineux, se faisait plus rare et s'effaçait aussitôt. Et pourtant, on le retrouvait toujours le même, ferme et doux, simple, vrai, grave et bon.

Nous ne saurions mesurer ce qu'il a dépensé de réflexion et de courage pour rester jusqu'au bout, sans effort apparent, fidèle à lui-même. L'agonie même ne lui arracha que des soupirs. Après avoir caressé la tête de chacun de ses enfants, il entra dans l'ombre du mystérieux passage et, au bout de quelques heures, le soir du 11 juillet 1900, il expira.

Il y a des deuils que rien ne console. Le temps creuse plus profond leur sillon, mais aussi leur action bienfaisante peut se renouveler toujours. Quand les chers enfants de Texte auront grandi, ils le pleureront avec nous, ils verront son nom marqué dans l'histoire de la critique française. Ils sauront qu'il fut un fils, un époux, un ami incomparables. Tous ceux qu'il a aimés, liés plus étroi-

tement entre eux par son souvenir, ne pourront lui rendre quelque chose de ce qu'ils lui doivent, qu'en s'efforçant de vivre et de mourir comme lui.

Joseph BÉDIER et Bernard BOUVIER.

Promotion de 1887. — COUVE (Jean-Baptiste-Wilhelm-Louis), né à Bordeaux, le 27 novembre 1866, décédé à Nancy le 31 octobre 1900.

La mort de notre camarade Couve, après une longue maladie, a douloureusement attristé tous ceux qui l'ont connu : pour ceux qui ont vécu dans son intimité, c'est une perte cruelle et la disparition d'un ami qui ne saurait être remplacé. Son existence fut simple : ce fut celle d'un honnête homme, droit et énergique, modeste et bon, qui, dès sa jeunesse, avait eu la nette vision de ce que devait être sa vie, et qui s'est appliqué à ne pas dévier un instant du chemin qu'il s'était tracé. Il était né à Bordeaux en 1866 et avait fait toutes ses études au Lycée de cette ville. Sa précoce maturité d'esprit, son goût pour le travail sérieux, l'inclinèrent de bonne heure à entrer dans l'enseignement. Aucune tradition de famille ne l'attirait de ce côté : le choix qu'il fit de sa carrière fut le résultat de sa libre et mûre réflexion. Ses maîtres, qui suivaient avec sympathie la formation de cet esprit solide et les progrès de cette pénétrante intelligence, l'encouragèrent dans ses projets. Il avait conservé une lettre de M. Faguet, qui fut son professeur de rhétorique et qui, en réponse, je pense, à quelque confidence, lui traçait par avance les étapes de cette carrière : l'École Normale, l'École d'Athènes, puis une Faculté. Véritable prédiction, qui se réalisa de point en point. Couve, dix ans plus tard, en admirait la justesse ; il s'étonnait que son professeur eût lu si clairement dans l'avenir ; c'est qu'il ne faisait pas assez la part de l'énergie tranquille avec laquelle il avait lui-même poursuivi la réalisation du but qu'il s'était marqué.

Il vint à Paris, suivit au Lycée Louis-le-Grand les cours préparatoires à l'École Normale. Il se présenta une première fois au concours de 1886 : malgré ses efforts, il échoua. Il annonça la nouvelle à ses parents par ce télégramme : « Je recommencerai. » Il est déjà tout entier dans ce mot si simple : vite maître de toute velléité de découragement, qu'il eût considérée comme une faiblesse, et prêt à se remettre au travail sans vaine récrimination. En 1887, il fut reçu. Il n'est aucun de nous qui, pendant les trois ans passés auprès de lui, n'ait subi l'attrait de cette nature droite et franche. Il inspirait à tous la confiance la plus affectueuse. L'égalité d'humeur, la sérénité joyeuse, la complaisante bonté, qui étaient des traits distinctifs de son caractère, faisaient de lui l'un des camarades les plus universellement aimés. Pour ses amis plus intimes, il réservait encore les trésors d'une affection vraiment fraternelle, attentive et pleine de délicatesse. Sa fermeté était leur appui, et ils étaient assurés, aux heures de lassitude, de le trouver toujours prêt à de longues et réconfortantes causeries dont je ne saurais dire le charme. Cet ascendant venait, pour une bonne part, je dirais presque, si le mot n'excluait trop l'abandon, d'une sorte de respect qu'il inspirait. Il avait placé son idéal moral très haut ; l'un de ses oncles, M. le pasteur Couve, qui fut pour lui, pendant ces années passées à Paris, un guide sûr, disait de lui qu'il avait eu une jeunesse limpide : et je ne vois pas de mot plus juste. Mais jamais chez lui nulle affectation d'austérité, nulle apparence de blâme pour qui que ce fût : il se contentait de l'exemple discrètement donné d'une vie pure. Il nous laissait

même ignorer tout le bien qu'il essayait de faire hors de l'École : les visites aux pauvres que lui confiait notre bureau de bienfaisance ne suffisant pas à son active charité, il consacrait volontiers le dimanche ses heures de liberté aux œuvres dont s'occupait son oncle.

Il s'était mis sans tarder au travail, avec la méthode, la régularité, l'esprit de suite qui servaient si bien son intelligence singulièrement étendue. Les examens le trouvaient toujours prêt, et il s'y présentait sans trouble, avec l'assurance que donne une préparation approfondie, faite sans nulle hâte, et ne laissant au hasard aucune prise. Nous admirions en lui cette belle sécurité que plus d'un lui enviait : elle ne l'abandonnait que s'il y avait lieu de craindre pour un ami un échec qu'il aurait aussi vivement senti que s'il se fût agi de lui-même. Il trouvait cependant le temps de concilier ses études personnelles avec les exigences des programmes. Son désir d'aller à l'École d'Athènes s'était de plus en plus affirmé, et avec son habituelle conscience, il voulait, par avance, commencer son éducation en des matières nouvelles pour lui. Il consacrait donc une part de ses loisirs à se familiariser avec l'archéologie. Il s'était mis en relations, à Bordeaux, avec quelques-uns de nos anciens camarades, récemment revenus d'Orient. Volontiers, pendant les vacances, il allait causer avec eux de cette Grèce qui l'attirait, interroger leurs souvenirs, leur demander des conseils. A Paris, il suivait des cours d'archéologie et d'épigraphie.

Sa première publication date même de cette époque : un collectionneur de Rouen ayant envoyé à l'Exposition de 1889 une série de vases grecs, Couve fut chargé par M. Perrot, en manière d'exercice, d'en dresser le catalogue, qui parut dans la Revue archéologique : c'étaient ses débuts dans la céramographie, et je me souviens, lui ayant été adjoint en cette occasion, du discernement et de l'érudition dont il faisait déjà preuve dans le classement de ces vases et l'indication des rapprochements et des références.

Le concours de l'agrégation des lettres passé, Couve, heureux de se sentir assuré d'un avenir en vue duquel il avait, depuis plusieurs années, orienté tout son travail, avait hâte de partir pour Athènes. Il m'écrivait souvent pour m'entretenir de nos projets de voyage. Je devais être, en effet, son compagnon de route. Le séjour de trois mois en Italie, par lequel nous débuterions, le préoccupait : ce serait une première initiative à laquelle il voulait se trouver prêt. Il se réjouissait de s'arrêter longuement à Venise, à Florence, à Rome, et de se trouver enfin en contact journalier avec des œuvres qu'il avait appris à aimer. Aussi fut-il vivement déçu lorsque, à la suite d'une légère indisposition, il se vit obligé de retarder son départ de plusieurs semaines. C'est à Rome seulement qu'il nous rejoignit ; et je ne puis me rappeler sans tristesse les longues visites, qu'une fois réunis, nous faisions chaque jour dans les galeries et les musées. Son goût, très sûr, s'y formait de plus en plus, et cette éducation par les yeux développait chez lui l'habitude qu'il a toujours gardée et qui était si conforme à son caractère, de juger les choses par lui-même, sans idées préconçues, mais aussi sans vaine prétention à l'originalité, en toute honnêteté et en toute sincérité.

Dès son arrivée à Athènes, impatient de se mettre à l'œuvre, Couve chercha, de concert avec le directeur de l'École, M. Homolle, un champ de fouilles. Une occasion se présentait de faire quelques recherches en Eubée, dans les propriétés d'un de nos compatriotes, sur l'emplacement de l'antique Histiée.

Couve partit et rapporta de cette première campagne une longue et importante inscription qui lui fournit la matière de son premier article dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1). D'Eubée, il passe en Thessalie, puis revient à Athènes, d'où il repartit en juin pour une longue et méthodique exploration en Thrace et en Macédoine.

Pour la première fois, je trouve dans ses lettres, à cette date, un peu de découragement. Il avait entrepris ce voyage dans des conditions difficiles : seul, sans drogman, sans autorisation spéciale de fouilles, peu familiarisé encore avec les habitudes et la langue du pays, souvent obligé de séjourner dans des régions fiévreuses et à peu près désertes, il aurait fait encore bon marché de tant de difficultés, s'il avait pu se résigner à de nombreuses déconvenues. Il avait bien la consolation, m'écrivait-il, de retire dans Thucydide, sur les lieux mêmes, le récit de la bataille d'Amphipolis, et d'en constater la précision; mais, venu pour chercher quelques monuments intéressants et inédits, il ne pouvait accepter sans chagrin l'idée de revenir les mains presque vides : non par amour-propre, mais parce qu'il aurait souhaité que son voyage eût un résultat, si mince fût-il, pour la science. Il était d'ailleurs trop modeste : une série d'inscriptions, dont il abandonna depuis la publication à l'un de nos camarades, le travail, inédit encore, qu'il écrivit un an plus tard sur des bas-reliefs thessaliens archaïques, dont il fit alors une première étude, prouvent qu'il n'avait perdu ni son temps, ni sa peine.

Il estima, cependant, lorsque, l'hiver venu, il dut se mettre au mémoire qu'il devait envoyer à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur ses recherches, que cette exploration ne lui fournissait pas la matière d'un travail assez étendu. Il se tourna donc d'un autre côté. Les études céramographiques lui plaisaient, et il songeait à s'y consacrer. La possibilité des examens minutieux, faits sur des œuvres originales et des rapprochements permettant les interprétations sûres et les conclusions solides, satisfaisait le besoin de certitude qui était en lui : il n'aimait pas trop accorder à l'hypothèse; d'autre part, l'attrait des belles formes et des belles lignes, auquel il était si sensible, donnait à ces études un charme dont il ne se lassait pas. Esprit méthodique et réfléchi, désireux que ses futurs travaux dans cet ordre de recherches eussent une rigueur toute scientifique, il pensait que nulle préparation ne lui permettrait mieux que la rédaction d'un catalogue, d'acquérir l'érudition nécessaire. Le catalogue de vases peints du musée d'Athènes, enrichi rapidement depuis quelques années par de nombreuses trouvailles, appelait une refonte : Couve l'entreprit. Et de ce remaniement sortit une œuvre toute nouvelle, assez importante pour nécessiter plusieurs saisons de travail. Il modifia, en quelques parties, le plan du premier catalogue, et sut, dans l'introduction et dans le cours même de son mémoire, développer des idées personnelles dont la justice frappa M. Jules Girard, chargé de l'examiner. Il y employa une partie de l'automne et de l'hiver.

---

(1) Je ne puis donner dans cette notice les nombreuses indications bibliographiques que nécessiteraient les travaux publiés par Couve dans différentes revues, notamment dans le *B. C. H.* (1891-98). Notre camarade Perdrizet, qui l'a remplacé à l'Université de Nancy, s'est chargé de ce soin dans une très complète étude sur l'activité scientifique de son prédécesseur, étude qui paraîtra dans le numéro de janvier des *Annales de l'Est*.

Je reporte souvent ma pensée à ces mois de travail paisible, où, réunis au retour des voyages ou des fouilles de la belle saison, nous goûtions le charme si vif d'une vie toute faite d'affectueuse intimité. Couve avait gardé ses habitudes de travail régulier. Il passait ces matinées au musée ; l'après-midi était en partie occupée par la rédaction de ses notes. Puis, nous profitions des dernières heures du jour pour quelque promenade, souvent poussée jusqu'à la mer. Et pendant les longues semaines passées ainsi à ses côtés, dans un confiant abandon de tous les instants, je sentais de jour en jour grandir mon attachement pour cette nature si délicate et si noble, inaccessible à toutes les défaillances. Nous reparlons souvent entre nous de ces semaines heureuses de nos hivers d'Athènes, auxquelles la présence de notre ami donnait tant de charme.

Le travail de Couve fut interrompu au printemps par un brusque rappel en France. La santé de son père inspirait de vives inquiétudes à sa famille; en débarquant à Marseille, il apprit qu'il arrivait trop tard. Les devoirs que lui imposaient ces douloureuses circonstances l'obligèrent, à l'automne suivant, à un second voyage. Entre les deux, il trouva l'occasion de secouer l'abattement où l'avait plongé ce coup terrible, en accompagnant notre camarade Ardaillon dans une exploration des îles de Léros et Patmos, et des côtes de Lydie et de Carie. Quand il revint pour la seconde fois de France, il eut la profonde satisfaction d'apprendre qu'il allait être attaché aux fouilles de Delphes. Il avait pris parmi nous une véritable autorité; peu à peu, il était devenu tout naturellement le second du Directeur de l'Ecole, qui, lorsqu'il devait quitter Athènes, s'en reposait volontiers sur lui du soin de le suppléer en mille circonstances ; il y avait en effet chez Couve un tel sérieux, un tel sens si net et un si profond respect du devoir, un jugement si droit et si sûr, qu'il inspirait à tous la confiance la plus entière. Les fouilles de Delphes, pour lesquelles le Parlement venait de voter d'importants crédits, devaient être longues et délicates. Elles exigeaient, aux côtés du Directeur de l'entreprise, des concours actifs et dévoués. L'expérience déjà acquise par Couve, la variété de ses connaissances, sa conscience, sa prudence et sa fermeté, le désignaient au choix de notre Directeur pour l'aider et, au besoin, le remplacer dans la conduite des travaux. Nous fûmes tous réjouis de cette décision ; nous savions qu'il serait à la hauteur de la tâche. Lui-même se voyait avec joie attaché à cette œuvre dans laquelle il espérait trouver, comme il le disait, l'occasion de faire quelque chose de bon. Et en effet, les services qu'il rendit dès la première campagne furent tels que M. Homolle voulant assurer aux fouilles le plus longtemps possible le concours d'un collaborateur aussi précieux, demanda pour lui à l'Institut une quatrième année de pension. Délaissant ses travaux personnels, Couve se consacra tout entier, avec un zèle et un dévouement absolus à sa nouvelle mission. Il passa l'automne à Delphes, où eut lieu une courte campagne d'inauguration des fouilles. Dans le courant de l'hiver, il s'accorda quelques semaines pour rédiger le mémoire qu'il devait soumettre à l'Académie ; le sujet lui en fut fourni par des bas-reliefs thessaliens archaïques, vus dans un précédent voyage, et qu'il allait de nouveau étudier sur place. Puis, ses obligations remplies, il ne songea plus qu'à se trouver prêt le jour où les fouilles seraient enfin reprises pour une longue et importante campagne. Et le printemps venu, il alla s'installer à Delphes pour y passer près de huit mois.

Il vit de près toutes les difficultés de mise en train d'une grande entreprise,

préparant pour sa part la besogne par d'ingrates mais indispensables recherches et l'établissement de répertoires complets des choses delphiques, aidant à l'organisation des chantiers, luttant contre le mauvais vouloir des habitants et les prétentions des ouvriers. Il trouva là l'emploi de toutes ses solides qualités de tact, de sang-froid et de décision ; elles furent plus d'une fois mises à l'épreuve, en l'absence de M. Homolle, fréquemment rappelé à Athènes, et son intervention dans de regrettables conflits fut toujours heureuse. Une fois le travail organisé, commença pour lui une vie de studieuse activité : inspection constante des chantiers, inventaire minutieux des trouvailles, copie des innombrables inscriptions que chaque jour amenait à la lumière, rédaction du journal des fouilles, il s'occupait de tout. Il donnait à nos jeunes camarades l'exemple d'une vigilance toujours en éveil. Bien plus, il se fit leur véritable initiateur à ce métier d'archéologue dont ils n'avaient pu faire encore nulle part l'apprentissage ; il fallait les mettre promptement à même de devenir des collaborateurs actifs et utiles ; Couve mit à leur disposition son expérience, ses conseils, son aide, les guidant avec une sollicitude de frère aîné dont ils ont gardé un souvenir profondément reconnaissant et attendri. Il eut la joie d'assister à quelques-unes des plus importantes découvertes ; on releva sous ses yeux les fragments de la frise du trésor des Athéniens, qu'il aida à réunir ; il songea même, frappé de l'importance de la sculpture, à en faire le sujet de sa thèse de doctorat, projet auquel il renonça dans la crainte de voir son travail trop retardé. Le premier il copia les fragments notés de l'hymne à *Apollon*, le plus complet morceau de musique grecque que nous possédions, et il devina, à la présence des signes inusités placés au-dessus des syllabes, la valeur exceptionnelle de ce document.

Le labeur ininterrompu n'avait aucune prise sur sa santé, alors robuste. Il désirait cependant aller passer quelques semaines auprès de sa mère, encore accablée par son deuil récent. Profitant du ralentissement des travaux pendant les lourdes chaleurs de l'été, il partit pour la France. A peine de retour, en octobre, il reprenait son poste sur les chantiers de Delphes, jusqu'au jour où la mauvaise saison interrompit les recherches. Le travail d'ailleurs n'était pas arrêté pendant l'hiver ; il changeait simplement de nature. Il fallait mettre les résultats le plus rapidement possible à la disposition du public. Couve fut chargé d'étudier quelques-unes des inscriptions découvertes qu'il publia, les unes seul, les autres en collaboration avec notre camarade Bourguet. Bien qu'il n'ait pas fait de l'épigraphie son étude spéciale, la remarquable netteté de son esprit, ses habitudes de rigoureuse méthode l'y rendaient parfaitement propre : et de fait, ses articles furent fort appréciés.

Les longs mois passés sur les chantiers, les premières publications qui lui avaient été confiées, et que suivraient sans doute d'autres, l'avaient attaché de plus en plus à l'œuvre de Delphes. Aussi sa gratitude était-elle vive pour l'Académie qui, en lui accordant une quatrième année de pension, lui permettait de s'y consacrer pendant encore une campagne. Nul mieux que lui ne connaissait maintenant le champ de fouilles qu'il avait à peine quitté pendant quelques semaines depuis l'ouverture des premières tranchées. De jour en jour, il en avait vu, avec un intérêt passionné, s'éclairer, à la lueur des découvertes nouvelles, l'incertaine topographie ; pas une pierre qui ne lui fût familière ; pas de morceau de sculpture ou d'inscription qu'il n'ait vu sortir du sol et, le plus souvent, catalogué. M. Homolle estima cependant qu'il ne pou-

vait accepter plus longtemps une collaboration aussi assidue et aussi désintéressée. Il représenta à Couve que les fouilles seraient longues encore ; qu'en partant à la fin de sa quatrième année de pension, il risquerait de ne pas retirer un bénéfice personnel suffisant de tant de labeur destiné à rester presque anonyme. Ne valait-il pas mieux chercher à son activité un champ de fouilles où il serait le seul maître et des chances de découvertes dont à son tour il recueillerait seul tout le profit ? Couve ne pouvait que s'incliner devant cette sollicitude qui lui alléguait des raisons tirées de son seul intérêt, et M. Homolle négocia pour lui la reprise des fouilles de Tégée, que les découvertes faites quelques années auparavant par nos anciens camarades permettaient d'espérer fructueuses. Négociations difficiles, qui ne pouvaient aboutir rapidement, en raison des expropriations nécessaires.

Couve, retenu à Athènes par de multiples démarches, profita de ce loisir forcé pour reprendre le travail délaissé de son catalogue, qu'un remaniement du Musée vint encore retarder. Cette longue inactivité lui pesait. Heureux encore s'il avait vu réussir l'affaire engagée. Mais vers la fin de juin, alors qu'il croyait toucher au but, les prétentions des habitants, croissantes à chaque expertise, rendirent toute entente avec eux définitivement impossible. Que faire ? Il était trop tard pour engager d'un autre côté de nouveaux pourparlers. Delphes était proche, et Couve y aurait avec joie repris auprès des camarades qui l'avaient remplacé un poste abandonné à regret. Mais M. Homolle, préférant qu'il fît encore une tentative de fouilles pour son propre compte, lui proposa de partir pour Délos.

On sait que notre École d'Athènes a fait, en quelque sorte, son bien de ce merveilleux champ de fouilles dont plusieurs années d'exploration n'ont pas encore épuisé toutes les richesses.

Notre camarade Ardaillon se disposait à y aller étudier les restes du port antique : Couve l'accompagna, se réservant de choisir sur les lieux un emplacement favorable à ses recherches.

Comme tous ceux qui ont séjourné à Délos, il fut vite conquis par le charme singulièrement pénétrant de la vie solitaire sur ce rocher désert et nu ; l'incomparable beauté de la lumière, les blanches silhouettes des Cyclades émergeant à l'horizon d'une mer admirablement bleue, y sont pour l'œil un enchantement de toutes les heures. Couve y trouvait l'oubli de ses récentes déceptions et comme un perpétuel encouragement dans le travail entrepris. Tous les édifices publics importants ayant fait l'objet de fouilles antérieures, il avait résolu de déblayer quelques maisons, persuadé que nulle part mieux qu'à Délos on ne pourrait trouver d'intéressants documents sur la disposition intérieure et la décoration d'une maison grecque du IIe ou du Ier siècle avant J.-C. Cinq maisons explorées en différents points de l'île lui fournirent en effet tous les éléments d'une restitution presque complète : plans, mosaïques, stucs peints, sculptures. Il eut même la satisfaction de découvrir dans une cour trois statues, exposées aujourd'hui au Musée d'Athènes, et dont l'une est la plus belle réplique connue du Diadomène de Polyclète. Ces résultats le payaient de ses peines et lui rendaient moins amer le souvenir de ses mécomptes.

Il pouvait quitter l'École d'Athènes avec la conscience de la tâche remplie.

Si personnellement il n'emportait pas les éléments du travail important sur lequel il avait un instant cru pouvoir compter, du moins avait-il la satisfaction de n'avoir ménagé ni son temps ni ses forces à ce qu'il considérait comme

l'œuvre commune. Pour discrète qu'ait été sa part dans les fouilles de Delphes, elle fut grande pendant les trois campagnes auxquelles il assista, et il ne tint pas à lui que son dévoûment désintéressé restât plus longtemps encore au service de l'entreprise. Le Bulletin de correspondance hellénique avait trouvé en lui un collaborateur régulier — depuis 1891 il n'est pas d'année où je ne retrouve des articles signés de son nom — et toujours prêt par surcroît pour l'ingrate besogne préparatoire de la publication. Enfin aux séances de quinzaine tenues à l'École, il prenait souvent la parole et il avait fini par être particulièrement estimé, pour son autorité naissante, des savants grecs ou étrangers qui fréquentaient ces réunions. De toutes manières, il s'était donc employé de son mieux dans l'intérêt général. Aussi son départ fut-il vivement regretté de tous.

Son retour en France fut attristé par un nouveau deuil : à peine arrivé, il perdait une jeune sœur, emportée par le même mal dont il devait mourir. Il dut faire trêve à sa douleur pour se préoccuper d'une situation. Les services rendus par lui, la tournure toute scientifique de son esprit le désignaient pour l'enseignement supérieur : il fut nommé maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy. Il prit possession de son poste au mois de janvier 1895. Ses lettres, à cette date, respirent la satisfaction. Il était heureux de l'accueil cordial qu'il avait reçu de tous côtés, heureux de l'avenir de travail tranquille et régulier qui se déroulait devant lui :

« Je suis engagé maintenant, m'écrivait-il — et je ne puis relire cette » phrase sans un serrement de cœur — dans le train de vie qui sera le mien » pendant trente ans — si je vis trente ans. Il me semble que je n'ai jamais » fait autre chose que d'enseigner le grec à des étudiants, tant je me sens à » mon aise dans ma chaire. Mais, ajoutait-il modestement, je sens aussi toute » la profondeur de mon ignorance. » Il était chargé de conférences préparatoires à la licence et à l'agrégation de grammaire. Il les fit avec une science et un dévoûment qui inspirèrent aussitôt à ses étudiants une confiance et une affection respectueuses. Je le revis plein d'entrain aux fêtes du centenaire de l'École Normale. Son travail personnel était organisé : il avait définitivement arrêté le sujet de sa thèse de doctorat, qui traiterait de la Céramique corinthienne, le ramenant ainsi à ses études favorites. Enfin il avait pour l'automne la perspective d'un séjour de quelques mois à Athènes, où il irait terminer l'utile travail de son catalogue, si souvent interrompu depuis qu'il l'avait entrepris. Un congé lui fut, en effet, accordé, qu'il passa en Grèce ; et dans ce pays, quitté avec regret, il reprit pour quelques semaines ses anciennes habitudes, revivant un passé qui lui semblait déjà lointain, bien qu'un an à peine se fût écoulé depuis son départ.

Il avait toujours désiré se marier dès que sa situation serait assurée. Mais les qualités qu'il recherchait dans la compagne de sa vie étaient précisément celles qu'il possédait lui-même à un si haut degré, et elles sont rares. Il rencontra enfin la femme la mieux faite pour le comprendre et l'aimer. Je me rappelle encore son émotion lorsqu'il vint m'annoncer ses fiançailles : c'était la joie grave et profonde de l'homme qui se sent désormais sûr du bonheur ; il ne se trompait pas. Les trois années qu'il passa à Nancy après son mariage furent des plus remplies pour lui. Pleinement heureux, il s'était remis au travail avec plus d'ardeur. Sa thèse avançait, lentement, mais sûrement, m'écrivait-il ; chemin faisant, il trouvait la matière de quelques articles, qui parurent

dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, sous le titre de « Notes céramographiques ». Il avait accepté, de plus, la mission d'écrire pour le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio et Pottier une série de notices concernant les fêtes religieuses de la Grèce, et il s'en acquitta avec une conscience et une compétence remarquables. Enfin un nouvel enseignement lui était échu : un cours d'archéologie grecque lui fut confié, et il débuta en 1896-97 par un cours sur la sculpture grecque archaïque, accompagné de projections, qui attira un nombreux public.

Ses collègues se souviennent encore du succès de sa leçon d'ouverture qui les charma. Il avait été heureux, malgré le surcroît de travail, de revenir par ce détour à l'archéologie. Il put même croire un instant qu'il pourrait le faire définitivement : Une maîtrise de conférences d'archéologie et d'histoire de l'art venait d'être fondée en 1897 à l'Université de Lyon, et sa candidature était assurée d'un sympathique accueil ; mais il la retira spontanément en apprenant celle d'un de nos camarades qui avait pour lui l'ancienneté des services et la supériorité des titres. Si je rappelle ce souvenir, c'est, qu'en cette circonstance, malgré la vive déception qu'il éprouva, Couve n'hésita pas un instant, comme toujours, à faire en toute simplicité ce qu'il considérait comme un strict devoir. Cette ombre légère fut d'ailleurs vite dissipée : un fils venait de lui naître, dont il suivait les premiers progrès avec une tendresse et un ravissement qui lui faisaient oublier ses regrets.

Tant de bonheur était, hélas ! sans qu'il s'en doutât, menacé. Dans le courant de 1899, il commença à éprouver une très grande lassitude. Souvent il sortait de ses leçons brisé ; c'était, pensait-il, la suite d'une crise d'influenza dont il était mal remis, et il ne voulut pas interrompre son service. Mais une fois les examens du baccalauréat finis, épuisé, il partit pour la Suisse, où il devait passer en famille ses vacances. Son médecin lui avait, à Nancy, instamment recommandé le repos le plus absolu. Il souffrait surtout de la gorge. Aussitôt arrivé à Céligny, sur les bords du lac de Genève, il alla se confier aux soins d'un spécialiste, qui reconnut une grave inflammation des cordes vocales. J'allai le voir : il était obligé de ménager sa voix et de suivre un traitement énergique. La naissance d'une fille vint le distraire de ses souffrances, dont les conséquences l'inquiétaient pour son travail. Mais bientôt une préoccupation plus grave surgit : il s'était cru jusque-là atteint d'une simple laryngite ; le mal était plus grave, et le médecin exigeait qu'il renonçât pour un an à son enseignement, à son travail même, pour aller se remettre dans le Midi.

Le coup était inattendu pour lui : « Il est dur, m'écrivait-il, d'être obligé de » s'arrêter dans sa carrière à mon âge, ne fût-ce que pour quelques mois. Mais » comment hésiter devant un verdict aussi formel, surtout quand on est marié » et père de famille ? » Il songea aussitôt à aller passer l'hiver à Athènes : il pourrait, tout en se soignant, y travailler un peu, et il se réjouissait de conduire sa femme dans ce pays qu'il aimait tant. Mais les hivers sont trop incertains en Grèce, et les difficultés d'une installation qui pût lui convenir étaient trop grandes : il dut renoncer à son premier projet, et il se décida à partir pour Naples.

Les mois qu'il y passa furent des mois d'un bonheur intime profond. Entre sa femme et ses enfants, dans le grand jardin de la villa où il s'était installé sur les flancs du Vomero, il connut des journées exquises. Du séjour que nous avions fait dix ans auparavant dans cette même ville, il avait gardé de

radieux souvenirs auxquels il aimait maintenant à associer sa femme. Et puisque tout travail lui était interdit, les affections qui l'entouraient remplissaient seules sa pensée et sa vie. Mais la guérison ne venait pas assez vite à son gré. Il avait la ferme volonté de guérir et se soumettait à toutes les prescriptions des médecins. Malgré cette docilité, son état ne s'améliorait que lentement. Une promenade à Pompéi, une visite au Musée, lui étaient une vraie fatigue. Un printemps humide et pluvieux compromit la légère amélioration de l'hiver ; et lorsque à la fin de mai je revis Couve à son passage à Marseille, ce fut avec tristesse que je le trouvai plus atteint encore qu'il ne m'avait paru quelques mois auparavant. J'étais cependant loin de supposer que je ne le reverrais plus.

Son médecin jugea qu'il fallait essayer une nouvelle cure et demanda à l'air pur et froid de la haute montagne ce que n'avait pu faire le chaud soleil du Midi. Couve devait partir pour Leysin. On devine sans peine combien lui fut pénible l'idée de se séparer de ses enfants, de renoncer à la vie de famille, de retarder pour un temps encore indéfini la reprise de sa vie normale et de ses travaux. C'était, disait-il tristement, lui demander le sacrifice de tout ce qu'il aimait.

Et cependant, dans la lettre qu'il m'écrivait de la clinique même de son médecin pour m'annoncer ces mauvaises nouvelles, il ajoutait, toujours courageux : « Au reste, je ne me plains pas d'être ici ; il est bienfaisant de voir » de près les misères d'autrui. J'apprends à comprendre qu'il y a de plus ma- » lades que moi, que je suis un privilégié, et que je serais un ingrat de » murmurer. » Il trouvait dans ses fortes et sincères convictions religieuses et dans sa haute noblesse morale des raisons de se résigner et d'espérer. Il partit, et pendant plus de quatre mois il lutta de toute son énergie contre un mal implacable.

Sa femme l'avait accompagné, dont l'admirable et inlassable dévouement l'aurait sauvé s'il avait pu l'être. Comme partout où il avait passé, il fut bien vite aimé de tous ; l'attrait qu'il exerça toujours sur son entourage lui conquit l'affectueuse déférence de ses compagnons. Les jeunes gens aimaient à venir s'entretenir avec lui. Condamné au repos, mais évitant d'attrister les autres du récit de ses souffrances, il trouvait par le moyen de son seul exemple de faire encore du bien. De plus en plus, cependant, toute application suivie le fatiguait. Les lettres mêmes, si courtes fussent-elles, lui coûtaient un effort ; il dut réserver les siennes pour sa famille, et ceux qui savent quel fidèle correspondant il fut toujours, comprendront que ce ne fut pas sans chagrin. Il sentait que la guérison serait lente à venir, l'immobiliserait là pour de longs mois : mais il acceptait avec docilité cette perspective, heureux de constater quelques symptômes rassurants. J'ai confiance, répétait-il. Et sa sérénité était à peine voilée d'un peu de tristesse quand il songeait à ses enfants, à son travail. La lecture le distrayait. Il aimait à feuilleter des volumes lui rappelant ses études : le répertoire des vases peints grecs et étrusques, de M. Reinach, lui procura une de ses dernières joies intellectuelles. Mais bientôt, cet effort même lui devint une fatigue. Un récent livre sur Pascal lui avait donné l'envie de relire *Les Provinciales :* le volume resta fermé sur sa table. Les progrès du mal se poursuivaient en effet, lentement, et, chaque jour, lui enlevaient un peu de ses forces. Les a-t-il sentis et s'est-il vu mourir ? Nul ne peut le dire, car, jusqu'au bout, il garda sa sérénité et son calme. A aucun moment,

ne crut devoir, dans ses entretiens avec sa femme, aborder la question de l'avenir et de l'éducation de ses enfants, au cas où il disparaîtrait ; s'il y songea, il se tut, dans la crainte, sans doute, d'inquiéter celle qu'il savait d'ailleurs par avance, en intime communion d'idées sur tous les points avec lui. Les derniers jours furent marqués par de fréquents accès de fièvre qui, le soir venu, l'épuisaient. Il résistait cependant encore courageusement malgré les souffrances qu'il éprouvait à s'alimenter. Le 31 octobre survint la crise qui devait l'emporter : il semble que le mal fût plus profond qu'on ne l'avait soupçonné. Dans l'après-midi, une oppression subite lui causa une souffrance très vive : « Si cela continue, dit-il, je vais mourir, — et je ne veux pas mourir » et ce n'était pas là une parole d'effroi ou de détresse, mais le dernier effort de sa volonté. Puis il perdit à peu près sa connaissance. Toutes les affres de cette longue agonie de cinq heures furent pour sa femme, seule auprès de lui, en ce moment, et qui, d'instant en instant, voyait, avec l'indicible angoisse de l'impuissance, la vie se retirer de ce corps déjà inerte.

Je ne sais s'il faut se féliciter qu'il ait échappé lui-même à la vision poignante de la séparation prochaine. Ses amis savent quelle était sa fermeté d'âme, je suis sûr qu'il aurait volontiers payé de cet horrible déchirement la suprême satisfaction de soutenir lui-même en de pareils instants le courage de celle qui lui avait donné quatre années de pur bonheur. Sa mère, appelée en toute hâte, arriva trop tard pour retrouver vivant ce fils dont la disparition ajoutait un nouveau deuil à ceux qui, depuis quelques années, l'avaient si cruellement accablée.

On a dit à Bordeaux sur sa tombe, on redira ailleurs, tout ce que la science pouvait espérer de ce travailleur déjà mûri. Je n'ai voulu fixer ici que le souvenir d'un ami, en racontant cette existence pleine d'enseignements dans sa simplicité. Ceux qui l'ont connu et aimé ne l'oublieront pas, car il eut les qualités les mieux faites pour inspirer l'affection et le respect. Les mots de droiture et d'honnêteté, de conscience et de désintéressement, de bonté et de délicatesse reviennent d'eux-mêmes quand on parle de lui. J'ai pu les répéter souvent : c'est qu'ils sont l'homme tout entier. Il n'est pas une de ses pensées, pas un de ses actes, qui n'aient été dictés par la plus haute et ferme conception du devoir. Son souvenir reste du moins un exemple et un réconfort pour ceux qui ont perdu l'appui de son affection et de ses conseils.

CHAMONARD.

Promotion de 1890. — BEUDON (Jules), né à Alger le 28 mars 1869, décédé à Lille, le 2 décembre 1900.

Jules Beudon fit ses études au collège communal de Blidah, puis au Lycée d'Alger. Il vint pour la première fois en France, en octobre 1888 ; une bourse lui avait été offerte au lycée Janson de Sailly à la suite de ses succès au Lycée d'Alger et au Concours général ; il entra dans la classe de mathématiques spéciales que dirigeait alors avec tant de succès M. E. Lacour, aujourd'hui professeur à la Faculté des Sciences de Nancy. Il fut admis en août 1889 à l'École Normale et y entra en 1890, après un an de service militaire. Beudon, comme notre pauvre camarade Sibuet, si vite enlevé lui aussi, se révélait déjà comme un mathématicien distingué. Reçu brillamment à l'agrégation à sa sortie de l'École en 1893, il alla, avec une bourse de voyage, passer un an à Leipzig, où

il suivit les cours du célèbre professeur Sophus Lie qui l'initia à la « Théorie des groupes de transformations ». En 1895, il revint à l'École Normale, comme bibliothécaire des sciences.

En 1896, il était déjà docteur ès sciences mathématiques et envoyé, comme professeur de mathématiques (cours de Saint-Cyr), au lycée d'Alger. Là, il retrouva sa mère qu'il aimait profondément. Souvent, il parlait d'elle à ses intimes. Vivre à Alger auprès de sa mère était alors son unique désir. D'ambition, il n'en avait guère, et il manifestait à cet égard une sorte d'insouciance un peu fataliste. Cette disposition d'esprit faisait penser aux mœurs arabes, dont il était fort curieux, et qu'il connaissait bien. Mais elle n'excluait en rien chez lui le plaisir du travail. Il l'avait bien montré par l'ardeur, la rapidité avec laquelle il avait fait une bonne thèse de mathématiques. Il le montra encore dans la suite en publiant, dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences et dans les Annales de l'École Normale, des travaux se rattachant à la théorie des équations différentielles dont sa thèse traitait déjà.

Souvent il disait qu'il ne se souciait ni d'élever un monument scientifique, ni d'occuper une situation de premier ordre. Il fut toujours modeste en son for intérieur; ceux-là seuls qui ne l'ont pu examiner d'assez près ou l'ont jugé sans réflexion, d'après son extérieur d'une exubérance et d'une fantaisie parfois inaccoutumée, ont pu le supposer vraiment préoccupé de se mettre en relief. Ses amis furent souvent obligés de le tirer de cette sorte d'indifférence qu'il manifestait envers son propre avenir. On eût dit vraiment qu'il sentait sa fin prochaine, à le voir si peu préoccupé de se fixer un but plus ou moins lointain, à le voir contracter (en 1897) une petite assurance en faveur de sa mère. Des pertes cruelles, la mort de son père en 1895, suivant de près celle de son frère aîné, étaient bien faites pour le rendre soucieux de l'avenir de sa mère dont il devint, à partir de cette époque, le ferme et unique soutien. Il aidait aussi le reste de sa famille chargée d'enfants. C'est par là qu'il mérite qu'on l'apprécie; c'est ce qu'il est bon de dire, car Beudon, loin de montrer ostensiblement ses qualités morales, avait cette tournure d'esprit qui consiste à plaisanter de tout jusqu'à se noircir soi-même par principe.

Les succès de ses élèves en 1900 à l'examen d'entrée de Saint-Cyr (sur 19 élèves qui composaient sa classe, il y eut 13 admissibles et 11 admis) l'autorisaient à demander de l'avancement. Après quatre ans de séjour à Alger, il demanda à revenir à Paris et obtint la promesse d'être nommé au Collège Stanislas. Sa mère le suivit à Paris. Il s'installait déjà dans une modeste maison de campagne, à Clamart, et allait commencer ses cours lorsque brusquement il apprit que tout était changé : On avait absolument besoin d'un bon professeur de mathématiques spéciales à Douai. Ce fut un gros ennui pour lui de se voir privé au dernier moment de la situation à Paris sur laquelle il était autorisé à compter.

A Lille, tout près de Douai, Beudon avait quelques amis; il alla y habiter, y trouva une relation aussi solide que rapidement nouée dans la famille de M. Demartres, professeur d'analyse à la Faculté des Sciences; le cordial accueil qu'il rencontra là, il le devait non seulement à la bonté de M. et Mme Demartres, mais aussi à son caractère ouvert et expansif. Grâce à la famille Demartres, le séjour de Lille fut rendu supportable à Mme Beudon qui, l'âge de soixante et onze ans, arrivait en mauvaise santé dans un pays

lifférent d'Alger où elle ne retrouvait ni relations, ni intérieur même, ayant dû ouer un appartement garni en attendant l'arrivée de ses meubles. Dans ces pénibles conditions, préoccupé à la fois de ses nouveaux cours, de mille détails le la vie, contrarié par toutes sortes de circonstances fâcheuses, Beudon se entit malheureusement atteint d'une grippe; dans son organisme affaibli et nervé la maladie devint rapidement infectieuse ; en quelques jours il fut au lus mal, heureux du moins de sentir près de lui sa chère et digne mère qui e veillait toutes les nuits, en compagnie de l'un ou de l'autre de ses amis. Il 'éteignit doucement le dimanche 2 décembre.

La nouvelle de cette fin si soudaine remplit de stupéfaction en même temps ue d'une grande tristesse tous ceux qui le connaissaient et l'avaient vu uelques semaines auparavant à Paris, plein de gaîté et d'entrain, heureux de ivre, faisant des projets d'avenir, de travail et de bonheur. Ce sera du moins ne consolation pour ceux de ses amis qui n'ont pu assister à ses derniers oments, de savoir que sa vieille mère a été entourée des sympathies les lus chaleureuses. M. et Mme Demartres l'ont gardée chez eux depuis la mort e son fils, jusqu'à son départ pour Alger et l'ont vraiment traitée comme leur ropre parente. Divers collègues de son fils, M. Crevaux, proviseur, et M. Barelenet, professeur au Lycée de Douai, M. Cury, professeur au Lycée de Lille, nt mis en ordre ses affaires avec beaucoup de zèle et ont rivalisé à cet égard vec ses meilleurs amis ; parmi ceux-ci, il convient de nommer M. Gentil, hargé de conférences de géologie à la Sorbonne, qui a été le camarade de eudon au Lycée d'Alger et lui offrait l'hospitalité à Paris.

Notre cœur va droit à sa mère, dont la vie toute d'affection et de dévouement été attristée de pertes si rapides et si cruelles. Puisse sa douleur s'adoucir la pensée que les amis de Beudon tourneront souvent leur pensée émue rs elle comme vers le cher disparu.

G. et Ph. Sagnac.

Promotion de 1890. — Blanchet (Paul), né à Paris le 3 août 1870, décédé à kar le 6 octobre 1900.

La vie de Paul Blanchet a été courte : il est mort à trente ans, dans la plénde de ses forces physiques et intellectuelles, au moment même où il allait fin pouvoir entreprendre ce qui aurait été sans doute la grande œuvre de sa ». Mais de cette vie si brève, nul instant n'a été perdu ; il semble qu'il ait eu ituition de sa fin prématurée et qu'il ait voulu avoir le droit de se dire à lit de mort : « Mon existence n'a pas été vaine ; j'ai gagné le repos dans uel je vais entrer. »

a jeunesse de Paul Blanchet s'est passée à Paris, dans la maison paternelle à l'École Monge. La grande liberté qui était laissée aux élèves de cette le lui fut favorable et lui permit de se développer sans contrainte. Il dévora, hasard de ses lectures, toute la littérature classique et romantique; les nantiques surtout devaient plaire à sa vive imagination, et Alexandre Dumas neura longtemps son auteur préféré. Sans doute trouvait-il chez les brilis héros du romantisme un peu de l'idéal qui convenait à sa nature ardente ventureuse. Son père, qui avait commencé la vie comme « pionnier » dans solitudes du Kansas et qui ne voulait point que l'horizon de son fils restât né, comme il arrive quelquefois, par la ligne des fortifications de Paris, lui

donna le goût des voyages. Sous la direction des professeurs de l'École Monge, sous celle de son cousin Paul Fabre ou en compagnie de son père, il parcourut presque toute l'Europe occidentale, explorant les musées, visitant les cathédrales, étudiant sur place l'histoire de chaque cité, meublant son esprit d'impressions artistiques et de souvenirs du passé. A dix-huit ans, il avait traversé plusieurs fois l'Italie ; il avait parcouru l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique et la Hollande ; il avait fait un séjour prolongé en Angleterre et visité toutes les grandes villes de France. Au moment où il allait entrer en rhétorique et se préparer à la première partie du baccalauréat, le directeur de l'École Monge prévint son père que cette année de préparation lui paraissait inutile, et il fut décidé que le jeune candidat, au lieu de rester au Lycée, à pâlir sur les auteurs du programme, partirait avec son père pour le Japon. Ce voyage fit sur Blanchet une impression profonde. Il fut saisi par la magie de l'Orient ; il revint les yeux pleins de la vision éblouissante et colorée qu'il venait d'entrevoir, et peut-être, de ce moment, sa destinée fut-elle fixée pour toujours.

Trois ans plus tard, en 1890, après deux années passées à Louis-le-Grand, il entrait à l'École Normale où deux de ses cousins, Paul Fabre et André Pératé, l'avaient déjà précédé. Il y entra comme dans un sanctuaire, car il était de ceux qui ont la religion de l'École. Il était la vie de notre promotion. Sa bonne humeur, son entrain, son exubérance même, l'imprévu de ses fantaisies déridaient les plus moroses ; la richesse et l'abandon de ses conversations captivaient les plus rebelles ; ceux qui l'ont connu d'une manière plus intime ont pu apprécier la droiture de son caractère et la délicatesse de ses sentiments.

Parmi les travaux qu'il remit en seconde année, celui qu'il écrivit pour M. Boissier fut particulièrement remarqué ; c'était une brillante étude sur les « Pères du Désert », dans laquelle il avait pu mettre en lumière ses qualités d'artiste et de conteur. De bonne heure, il s'était voué tout spécialement à l'étude de l'histoire, et, si plus tard, sous l'influence des cours de M. Vidal de la Blache, il pencha vers la géographie, il ne se décida jamais à choisir entre ces deux sciences qu'il regardait comme voisines et qui le prenaient chacune par un côté faible. Déjà l'Afrique l'attirait : il songeait à déblayer les ruines de Cyrène ; il choisissait comme sujet de thèse pour l'agrégation « les Oasis sahariennes » ; il étudiait passionnément toutes les questions africaines. M. Busson a raconté ailleurs (Bulletin de la Société de Géographie d'Alger), comment ils allèrent tous les deux rendre visite à Harry Alis, qui venait de fonder le Comité de l'Afrique française et prendre conseil auprès de lui.

Après avoir brillamment passé l'agrégation, Blanchet fit dans l'artillerie son année de service militaire. Il aurait pu — il aurait dû même — être réformé. Mais loin de se prévaloir d'un cas de réforme, il aurait considéré comme une défaillance de se soustraire à des obligations qu'il se savait très capable de remplir. Il paya joyeusement sa dette, oubliant les petites misères de la caserne dans l'étude consciencieuse de son métier de soldat ; quelques années plus tard, il parvint au grade de sous-lieutenant de réserve. Il acquit ainsi des connaissances techniques qui ne devaient pas être inutiles à un futur explorateur.

De retour à Paris, il se mit avec ardeur à l'étude de la langue arabe et de l'histoire de l'Afrique. Sa vocation était fixée ; il suivait les cours de l'École de médecine et du Muséum, qui sont destinés spécialement aux explorateurs.

Il projetait de partir pour Djibouti, de traverser l'Abyssinie et le pays Galla et de gagner le Nil à la hauteur de Lado ; une expédition de ce genre arrêterait, pensait-il, la marche victorieuse des Anglais qui se préparaient alors à remonter la vallée du Nil pour faire, au nom de l'Egypte, la conquête des provinces soudaniennes. C'est le projet qui a été repris, sans succès d'ailleurs, par le prince Henri d'Orléans du côté abyssin, et qui a été réalisé par le commandant Marchand du côté congolais ; les résultats politiques de cette entreprise n'ont malheureusement point répondu à la grandeur de l'effort.

Paul Blanchet dut, bien à regret, renoncer à ce projet qui lui tenait fort à cœur et s'engager sur une autre voie. Il obtint alors (1895) du ministère de l'Instruction publique une mission dans le sud de la Tunisie, pour y relever les traces d'établissements anciens et, plus particulièrement, les restes des travaux hydrauliques de l'époque romaine. Il partit au plus fort de l'été, et par une chaleur torride qui mit à l'épreuve ses qualités d'endurance ; il dépassa le poste extrême de Foum-Tatahouine et ne s'arrêta qu'à une faible distance de l'endroit où devait périr plus tard le marquis de Morès. Il rapporta de son voyage des notes très abondantes qui portaient non seulement sur l'archéologie du sud tunisien, mais encore sur l'état actuel de la colonisation dans le pays. Son rapport au Ministre de l'Instruction publique a paru l'an dernier dans les *Archives des Missions*, et il a tiré de ses notes différents articles géographiques ou historiques qui ont été publiés dans les *Annales de Géographie* et dans le *Bulletin de la Société archéologique de Constantine*.

Paul Blanchet se maria en 1896 et demanda un poste dans l'enseignement secondaire ; il fut nommé professeur d'histoire au Lycée de Tours. Six mois plus tard, il était, sur sa demande, transféré au Lycée de Constantine et s'établissait définitivement en Algérie. Il fut un professeur modèle, passionné pour son métier, adoré de ses élèves qui, au moment de sa mort, ont montré d'une façon touchante le souvenir qu'ils avaient gardé de ses leçons. Il paraissait s'être donné tout entier au professorat, mais le professorat ne lui suffisait pas. Il était né pour l'action, et il avait gardé de son premier voyage la nostalgie du désert et des horizons illimités. Dès le mois de mars 1897, il s'échappait de Constantine pendant les vacances de Pâques et mettait au jour les ruines d'une ville arabe du XIe siècle, la Kalaa des Beni-Hammad. A la fin de l'année scolaire, il demandait un congé et se jetait avec enthousiasme dans l'exploration des antiquités musulmanes. Excellent cavalier, rompu à tous les exercices du corps par l'entraînement qu'il avait subi au Racing-Club, il semblait fait pour la vie nomade, pour les longues courses à travers les espaces sans bornes. Il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir emmener avec lui sous la tente sa femme et sa petite fille, afin de leur faire goûter à la vie des pasteurs du désert. Profitant de la liberté qui venait de lui être accordée, il entreprit pendant l'hiver 1897-1898 les fouilles de Seddrata et réunit les matériaux d'un article très pittoresque sur l'oasis d'Ouargla qui a paru depuis dans les *Annales de Géographie*. Il saisissait avec empressement toutes les occasions qui s'offraient à lui d'étudier la langue arabe, la religion musulmane, les idées et les coutumes des indigènes. Il observait leurs mœurs non seulement avec une curiosité toujours en éveil, mais encore — ce qui est plus rare — avec une profonde sympathie ; c'est ainsi qu'il acquit cette connaissance intime du monde de l'Islam qui devait faire plus tard l'étonnement et l'admiration des Maures.

Les recherches archéologiques qu'il avait commencées le conduisaient à des hypothèses toutes nouvelles sur les origines de l'art musulman dans l'Afrique de l'Ouest et sur les rapports de cet art avec celui de l'Europe occidentale. Mais il dut bientôt reconnaître qu'avec les ressources dont disposaient tous ceux qui se livraient à ces études, l'exploration systématique des antiquités africaines risquait fort de se prolonger indéfiniment. Il résolut alors de créer une Société dont les membres, en versant une cotisation minime, rendraient possible la continuation de ces travaux. Il fonda donc, en 1898, l'*Association historique pour l'étude de l'Afrique du Nord ;* M. Boissier accepta la présidence de l'Association, qui comptait parmi ses membres les plus grands noms du monde scientifique et du monde politique ; Paul Blanchet en fut le secrétaire général.

Cependant, ses longues excursions à travers le Sahara, les études très sérieuses qu'il avait faites sur cette région l'avaient amené à penser que le désert n'est pas aussi déshérité de la nature qu'on le suppose ordinairement. A son avis, le Sahara pouvait fournir à une ligne de chemin de fer des éléments de trafic assez importants ; d'autre part, des nécessités stratégiques rendues plus évidentes que jamais par l'affaire de Fachoda lui paraissaient réclamer impérieusement la construction d'un Transsaharien. Aussi fut-il au comble de la joie lorsque le journal le *Matin* lui proposa d'organiser une expédition dont il serait le chef, pour reprendre et mener à bien l'œuvre de Flatters, si tragiquement interrompue. Avec quel enthousiasme il nous parlait de ce projet grandiose ! Il voyait déjà le dernier rail du Transsaharien mis en place, la locomotive gagnant les bords du lac Tchad, franchissant la forêt tropicale, empruntant la ligne transafricaine anglaise et arrivant au cap de Bonne-Espérance. Le chemin le plus court de Londres au Cap ne passerait-il pas par Marseille et Philippeville ?

En attendant l'expédition principale, qui ne devait partir que vers le mois de septembre 1900, une expédition préliminaire fut décidée. Il s'agissait d'explorer une des parties les plus mal connues et les plus dangereuses du continent africain, le pays qui s'étend au nord du bas Sénégal, et spécialement l'Adrar occidental. Aucun Européen n'avait pénétré dans cette région depuis 1860, et les habitants avaient la plus mauvaise réputation. On ne manqua point de représenter à Blanchet, de divers côtés, les dangers de son entreprise, mais il avait confiance en son étoile, et il professait d'ailleurs cette maxime que la vie d'un homme importe peu. Il partit pour Dakar et Saint-Louis ; l'expédition s'organisa, non sans difficultés, et plus lentement qu'il ne l'aurait voulu. Enfin, le 1er avril tout était prêt, et Blanchet quittait N'Diago en compagnie de M. Decreims et du lieutenant Jouinot-Gambetta, sous la protection d'une escorte de trente-trois tirailleurs indigènes. Il a raconté lui-même dans le *Matin* les péripéties de la première partie du voyage ; une épidémie fit périr le plus grand nombre des chameaux, et la mission eut quelques démêlés assez vifs avec les Aleb qui étaient sensés l'escorter et lui fournir des chameliers. Elle arriva cependant sans encombre à Touizikt, résidence du cheik Saad-Bou, et partit de là pour Atar, qui est un des principaux centres de l'Adrar. Le roi d'Atar, Moktar Ould Aïda, passait pour être favorable et envoya effectivement son fils à la rencontre de la mission ; par malheur, ce roi n'avait aucune autorité dans sa capitale ; une insurrection éclata à l'arrivée des chrétiens ; la maison qu'on leur avait donnée fut cernée par la foule ; Blanchet fut légèrement

blessé pendant l'attaque et le lieutenant Jouinot-Gambetta gravement atteint. Il fallut entamer des négociations avec le fils du roi qui, en l'absence de son père, essayait de se porter comme médiateur entre ses sujets et les étrangers. On connaît les événements qui suivirent : la fuite de l'escorte qui croyait ses chefs massacrés par les Maures ; une longue captivité de soixante-dix-sept jours, pendant laquelle les trois Européens, logés dans un corridor et parcimonieusement nourris de quelques dattes, se demandaient chaque jour s'ils n'allaient pas être mis à mort ou livrés au sultan du Maroc ; enfin la délivrance, due à l'énergique intervention du gouverneur du Sénégal et aux bons offices du cheik Saad-Bou. Le retour fut souvent pénible, mais tous étaient remplis de joie à la pensée de rentrer en France et de revoir ceux qui si longtemps les avaient crus perdus. Il n'en devait pas être ainsi pour Paul Blanchet : il ne devait pas revoir la terre natale et recevoir la croix qui l'attendait à son retour. A Saint-Louis, où il était venu achever le règlement des affaires de la mission, il contracta le germe de la terrible maladie qui devait l'emporter ; il ressentit les premières atteintes de la fièvre jaune dans le train qui le conduisait à Dakar. Arrivé au port d'embarquement, il dut s'aliter, et le lendemain il lui fut impossible de prendre passage sur le *Stamboul* avec ses camarades. Il leur demanda d'envoyer un télégramme qui devait adoucir le chagrin des siens et leur laisser l'espoir de le serrer bientôt dans leurs bras. Trois jours plus tard, il expirait.

Il repose sur cette terre d'Afrique qu'il a tant aimée et sur laquelle il avait souvent exprimé le désir d'avoir son tombeau. Ses compagnons de voyage feront revivre sa mémoire, mais il me sera permis de rendre ici un dernier hommage à celui qui fut mon camarade le plus cher. Il avait reçu tous les dons qui font l'homme heureux. L'optimisme de son caractère lui cachait les côtés sombres de la vie ; il ne croyait ni à la méchanceté des hommes, ni à l'injustice des événements. Il avait la foi d'un apôtre, l'imagination d'un artiste, le courage d'un soldat et la simplicité de cœur d'un enfant. Sa confiance dans l'avenir était inébranlable : il vivait dans l'avenir plus que dans le présent. Chaque fois que le malheur le frappait, — au moment de la mort de sa mère, ou lors de la perte de son jeune fils — il puisait dans la religion, à laquelle il était resté profondément attaché, des consolations qui rendaient sa douleur moins amère. Et, soyons-en persuadés, si le mal qui l'a terrassé lui a permis de se voir mourir, il a su trouver la force de se séparer de ceux qui lui étaient chers dans l'obéissance à la volonté d'en haut et dans la satisfaction stoïque du devoir accompli.

D. PASQUET.

Promotion de 1893. — VAUCHERET (Jean), né à Lorient, le 7 juillet 1872 ; décédé à Paris, le 11 septembre 1900.

Notre petite promotion de 1893 est singulièrement éprouvée ; et au doux souvenir des bonnes années passées à l'École se mêle la tristesse que nous cause la perte de tant d'amis déjà disparus. Au début de 1894, Remaissenet nous était enlevé plein de légitimes ambitions, puis nous avons perdu Petit, Cambronne. Et la mort de Vaucheret vient encore accroître nos deuils.

Jean Vaucheret fit de brillantes études au Collège Stanislas ; puis il entra au Lycée Saint-Louis dans la classe de mathématiques spéciales. Il fut un des

meilleurs élèves de la classe, obtint le prix d'honneur, et subit avec succès, la même année, les concours pour l'École Normale et l'École Polytechnique. Mais, désireux de se consacrer uniquement à l'étude des sciences mathématiques, pour lesquelles il avait toujours montré beaucoup de prédilection, il entra à l'École Normale avec le n° 3.

Joignant à ses solides qualités intellectuelles une puissance de travail peu commune, Vaucheret était au bout de deux ans en possession de la licence ès sciences mathématiques et de la licence ès sciences physiques dont les épreuves ne furent pour lui qu'un jeu.

Puis commença la pénible préparation de l'agrégation. Tout nous permettait de présager son succès. Un fonds considérable de connaissances et des qualités professionnelles indiscutables lui permettaient d'aspirer à l'un des premiers rangs. Nul ne pouvait prévoir le malheur qui devait l'atteindre. Le premier jour de l'examen écrit, contrairement à ses habitudes, il ne réussit point sa composition de géométrie. Très impressionnable, il en fut fort affecté, et dès lors, sa démoralisation évidente rendit son échec certain.

Cet échec attrista le reste de sa vie. Pendant deux ans, Vaucheret continua à travailler en vivant au milieu de sa famille ; puis il accepta un poste de professeur de mathématiques au Collège de Condé-sur-Noireau. Là, malgré les exigences de ses fonctions il ne cessa point de préparer l'agrégation et fut admissible à la fin de l'année.

Nommé au Lycée de Tourcoing, et de nouveau plein d'espoir à la suite de ce succès, il s'était remis courageusement au travail. Mais au cours des dernières vacances, il fut brusquement enlevé par la fièvre typhoïde à l'affection de sa famille et de ses amis au moment où la vie lui souriait.

Je ne songe jamais sans émotion aux trois années passées à l'École, et que Beaucoup d'entre nous voudraient pouvoir recommencer. Je me retrouve alors au milieu de cette laborieuse section pleine d'entrain qui savait faire de sa vie deux parts : l'une réservée au travail, l'autre à la joie et aux saines distractions. Et, en pensant à ces longues soirées, où, délaissant l'étude, nous nous perdions en de longues causeries, je revois la bonne figure de notre pauvre ami, de notre grand blond, comme nous l'appelions familièrement, qui, de sa grosse voix, nous apportait le secours de son esprit cultivé et de son implacable logique.

Il m'étonnait toujours un peu par sa gravité, et je n'appris que plus tard la cause de sa tristesse. L'année même de son entrée à l'École il avait été frappé dans ses plus chères affections par la mort de son père, le colonel Vaucheret, et, demeurant l'aîné d'une nombreuse famille, il y consacra désormais tous ses loisirs et en devint véritablement le chef.

Son unique préoccupation, pendant sa trop courte vie, fut son dévouement aux siens, qu'il aimait d'une tendresse exclusive, et au milieu desquels il passait toutes ses journées de repos. Il ne cessa jamais d'être pour sa mère le fils le plus respectueusement aimant et pour ses frères le véritable soutien et le meilleur conseiller.

Et brutalement, la mort nous l'a pris, enlevant à sa famille un guide précieux et plein d'affection, à l'Université un professeur plein de mérite et de dévouement, et à ses amis un camarade très apprécié, dont on considérait l'estime comme un titre.

H. DEROIDE.

COMPTE RENDU

DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA CAISSE

PENDANT L'ANNÉE 1900

RECETTES.

1° Cotisations annuelles :			
A ce titre, nous avons reçu la somme totale de....			11,672 fr. » c.
Somme qui se décompose ainsi :			
Pour cotisations de 1899.....			348 fr. » c.
— de 1900 (937 cotisations).....			11,252 »
— de 1901, en avance			72 »
Total égal.....			11,672 fr. » c.
2° Arrérages de rentes.....			14,223 »
Total des cotisations annuelles et arrérages de rentes			25,895 fr. » c.

DÉPENSES.

1° Secours :			
Nous avons distribué en secours la somme totale de..			19,500 fr. » c.
2° Frais divers. — Nous avons payé :			
1° Pour l'impression de la circulaire électorale et de l'Annuaire et frais de distribution.....	1,472 fr.	75 c.	
2° Pour frais de bureau et de correspondance.....	189	95	
3° Pour timbres de quittance et frais de recouvrement	237	45	
4° Pour allocation au comptable....	300	»	
	2,200 fr.	15 c.	
A déduire :			
Pour vente d'annuaires.....	16	»	
			2,184 15
Total des dépenses.....			21,684 fr. 15 c.

Le montant des recettes étant de.....	25,895 fr. » c.
Celui des dépenses de.....	21,684 15
L'excédent des recettes sur les dépenses est de....	4,210 fr. 85 c.

Capital (AUGMENTATION).

Capital disponible.

Onze nouvelles souscriptions perpétuelles ont produit la somme de.....	2,490 fr.	» c.	
Compléments de souscriptions et versements à valoir sur souscriptions perpétuelles.....	920	»	12,913 fr. 75 c.
Et vingt-deux dons divers, celle de.....	9,503	75	
D'où un capital disponible de.....			17,124 fr. 60 c.
A cette somme s'ajoute l'encaisse au 1er janvier 1900			7,562 60
D'où résulte, au 1er janvier 1901, un avoir disponible de.....			24,687 fr. 20 c.
Emploi de l'excédent :			
Sur cette somme nous avons payé :			
Le 10 septembre, un achat de 500 francs de rente 3 0/0.....			16,847 fr. 30 c.
Reliquat de caisse au 1er janvier 1901.....			7,839 fr. 90 c.

Observations sur les cotisations et donations.

1° Cotisations annuelles :

Le nombre des cotisations annuelles s'est élevé à 972.

Sur les 972 cotisations, nous en comptons : 970 à 12 fr., 1 à 20 fr., 1 à 10 fr.

2° Cotisations perpétuelles :

Liste des Souscripteurs perpétuels en 1900.

A versé 400 francs :

1. M. Appell (1873), à Paris.

A versé 250 francs :

M. Brunschwig (1888), à Rouen.

A versé 240 francs :

M. Lachelier (1851), à Paris.

Ont versé 200 francs :

1. MM. Arren (1895), à Grenoble.
2. Blondel (Ch.) (1897), à Paris.
3. Cahen (Raymond) (1896).
4. Camena d'Almeida (1883), à Bordeaux.
5. Decharme (1859), à Paris.
6. Fournier (1881), à Alger.
7. Hubert (1892), à Paris.
8. Launay (1856), à Paris.

Ont versé 100 francs :

1. MM. Mouton (1896), à Paris (1er versement sur la souscription perpétuelle).
2. Saussine (1887), Saint-Pierre (Martinique) (1er versement sur la souscription perpétuelle).

Ont versé 60 francs :

1. Guntz (1879), à Nancy (dernier versement sur la souscription perpétuelle).
2. Petit (1883), à Nancy. id.

Ont versé 50 francs :

1. MM. Marijon (1892), à Nîmes (3e versement sur la souscription perpétuelle).
2. Terrier (1893), à Laval (2e versement sur la souscription perpétuelle).
3. Gauthier (1895), à Valenciennes (2e versement sur la souscription perpétuelle).
4. Alekan (1887), à Paris (2e versement sur la souscription perpétuelle).
5. Cramaussel (1890), à Albi (3e versement sur la souscription perpétuelle).
6. Cartan (1888), à Lyon, id.
7. Besnier (1893), à Caen, dernier id.
8. Raveau (1886), à Paris, id. id.
9. Crouzet (1892), à Toulon, id. id.
10. Fossey (1891), à Paris, id. id.
11. Ascoli (1896), à Paris, (1er) id.
12. Douxami (1889), à Lyon, id.

Liste des Donateurs non *anciens élèves, en 1900.*

A versé 600 francs :

Madame Veuve Suchet, en mémoire de son mari (1839).

Ont versé 500 francs :

1. M. Paul Sarchi, à Paris.
2. Madame Veuve Couve, à Valafran-sous-Bellevue, en mémoire de son fils (1887).

A versé 150 francs :

M. J. Bertrand (don annuel).

Ont versé 100 francs :

1. Mme J. Juglar.
2. M. Lamy (Ernest).
3. M. G. Roux, à Paris.
4. MM. Gauthier-Villars, à Paris.
5. M. H. Weil, à Paris.
6. M. Paul Hautefeuille, à Paris.
7. Somme réservée à l'Association par le legs Prévost-Paradol.
8. M. Lévy (Lucien), en mémoire de son père E. Lévy (1843).
9. M. Cambronne, en mémoire de son fils (1893).

A versé 15 francs :

1. Mme veuve Bos, à Paris (don annuel), en mémoire de son mari (1848).

A versé 12 francs : Mme veuve Guillaume, à Limoges (don annuel), en mémoire de son fils (1877).

Liste des Donateurs (1900) anciens élèves déjà souscripteurs perpétuels.

Reçu 3,500 fr. du Comité du Bal de l'École Normale.

Reçu 2,000 francs légués par M. Hatzfeld (1843).

A versé 500 francs :

M. Jules Girard (1844), à Paris.

A versé 288 fr. :

M. Troost (1848) (don annuel).

Ont versé 200 francs :

Anonyme Normalien (par l'intermédiaire de M. Boissier).

Son Eminence le Cardinal Mgr Perraud (1847).

A versé 100 francs :

Conseil d'administration des Annales Scientifiques de l'École Normale.

Reçu 38 fr. 75 :

Reliquat d'une souscription faite pour honorer la mémoire de Louis Couve, en novembre 1900.

État financier de l'Association au 1er janvier 1901.

Notre capital était, au 1er janvier 1900, de.....	407,658 fr.	40 c.
Il est aujourd'hui de.....	424,783	»
Il y a un an, notre Caisse possédait en rentes sur l'État.....	14,098 fr.	» c
Elle en possède aujourd'hui.....	14,598	»
Les 14,598 fr. de rente ont coûté.....	410,043 fr.	10 c.
En y ajoutant le reliquat de caisse au 1er janvier 1901.....	7,839	90
On obtient la somme totale de.....	424,783 fr.	» c.

SITUATION DE LA CAISSE

AU 1er JANVIER 1901

Situation au 1er janvier 1900.....			407,658 fr. 40c.
Recettes de 1900 :			
Cotisations pour 1899.....	348 fr.	» c.	
Id. pour 1900.....	11,252	»	
Id. pour 1901, en avance.....	72	»	
Souscriptions perpétuelles.....	3,410	»	
Donations.....	9,503	75	
Arrérages de rentes.....	14,223	»	
Total.....	38,808 fr.	75 c.	
Dépenses de 1900 :			
Secours..... 19,500 fr. » c.	21,684	15	
Frais divers.. 2,184 15			
Excédent des recettes...	17,124 fr.	60 c.	17,124 60
Situation au 1er janvier 1901.....			424,783 fr. » c.

Emploi des fonds.

Placements antérieurs au 1er janvier 1900 :	
14,098 fr. de rente 3 0/0 et 3 1/2 0/0 ayant coûté..	400,095 fr. 80 c.
Achat en 1900 de 500 francs de rente 3 0/0.....	16,847 30
Espèces en caisse au 1er janvier 1901.....	7,839 90
Total égal.....	424,783 fr. » c.

Les valeurs de l'Association représentent au cours de la Bourse du 31 décembre 1900 :

14,388 francs de rente 3 0/0 au cours de 101.30..	485,834 fr. 80 c.
210 francs de rente 3,5 0/0 au cours de 103.....	6,160 » c.
Capital supposé réalisé.....	492,014 fr. 80 c.

M. le Président annonce qu'il va être procédé au vote pour le renouvellement partiel du Conseil.

Les membres présents ayant déposé leurs suffrages, les lettres contenant des bulletins de vote, envoyées, conformément à la circulaire du 20 décembre dernier, par les associés qui n'ont pu se rendre à la séance, sont décachetées, et les bulletins mis cachetés dans l'urne. Le nombre total des votants, présents et absents, est de 630, savoir : 71 membres qui ont voté en séance et 559 membres qui ont voté par correspondance.

Sont nommés :

Pour trois ans :	MM. Tannery, par.....	527	suffrages.
	Appell.....	466	—
	Boissier.....	437	—
	Chantavoine.....	364	—
	Jaurès.....	325	—

Les dix membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont :

MM.	Boutroux (1873)...	246	MM.	Painlevé (1883)...	57
	Giard (1867).....	198		Delbos (1882)....	52
	Andler (1884).....	164		Bertinet (1879)...	20
	Herr (1883).....	80		Janet (1883).....	20
	Lehugeur (1874)...	67		Blutel (1874).....	19

Au scrutin de l'année dernière, M. Monod (1862) avait obtenu 124 suffrages, mais son nom n'a pas figuré parmi ceux des dix membres qui avaient obtenu le plus de voix après ceux qui ont été élus. Cette erreur d'impression a été reproduite dans la circulaire envoyée par le Secrétaire, le 20 Décembre dernier pour les élections, et n'a pu être rectifiée plus tôt car elle n'a été signalée qu'après la réception de cette circulaire par tous les membres.

M. le Président annonce que le service annuel institué par Son Ém. le Cardinal Perraud, évêque d'Autun (promotion de 1847), « à l'intention de tous les élèves de l'École morts depuis la création de l'École », sera célébré en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le jeudi, 17 janvier, à dix heures très précises du matin.

SITUATION DE LA CAISSE DE LIQUIDATION

DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Solde en caisse le 1er janvier 1900.....	86 fr. 35 c.
Intérêts d'une année de deux titres de rente 3 0/0.....	54 »
Espèces en caisse à ce jour.....	140 fr. 35 c.

Les titres de rente 3 0/0, au cours de la bourse du 31 décembre 1900, représentent une valeur de 1,823 fr. 40.

Paris, le 1er janvier 1901.

E. LEVASSEUR.

LISTE DES DONATEURS DE L'ASSOCIATION

Au 1er janvier 1904.

Mlle Prévost-Paradol, en mémoire de son père (promotion de 1849), en une rente 5 0/0 de 1890 francs, une somme de.....	40,000 fr. (1)	
Mme J. Juglar, rue des Mathurins, 58, à Paris...	1,950 fr.	
M. Ernest Lamy, boul. Haussmann, 113, à Paris.	1,900 fr.	
M. Chenou (promotion de 1818) (2).....	100 fr.	Décédé.
Anonyme (1883).....	500 fr.	
Anonyme (1884)..... ..	300 fr.	
M. Bertrand (Joseph), de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, maître de conférences honoraire de l'École Normale, rue de Tournon, 4.....	4,440 fr.	Décédé.
M. Cailletet (Louis), membre de l'Académie des sciences, boulev. Saint-Michel, 75.....	2,000 fr.	
M. Mayrargues (Alfred), boulevard Malesherbes, 103.....	500 fr.	
M. Hautefeuille (Paul-Gabriel), membre de l'Académie des sciences, professeur de minéralogie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, rue du Luxembourg, 28.....	1,600 fr.	

(1) Cette belle donation s'adresse, en réalité, sous le nom de l'Association, à l'École Normale elle-même. Aux termes de l'acte de donation, l'Association transmet ce revenu au directeur de l'École, qui en fait emploi pour distribuer à tous les élèves sortants : 1° les œuvres de Prévost-Paradol ; 2° un certain nombre de livres qui forment à chacun une petite bibliothèque littéraire ou scientifique. Mais l'acte de donation réserve à l'Association une rente perpétuelle de 100 francs.

Voir, pour l'histoire de cette donation, l'allocution du président de 1881.

La conversion du 5 0/0 en 4,5, en 1886, a réduit cette somme de 1890 francs à 1701 francs, la conversion du 4,5 en 3,5 du 20 janvier 1894 a réduit cette somme à 1323 francs.

(2) Les Normaliens dont les noms figurent sur cette liste sont exclusivement ceux pour lesquels les dons ou legs personnels n'atteignent pas 200 francs.

M. DE FERRARI (Philippe), rue de Varennes, 57. 300 fr.
Mme LEGAL en mémoire de son mari (promotion 1831)..... 150 fr.
Anonyme (1885)..... 50 fr.
M. SAUVETON, à Paris..... 20 fr.
M. LEGOUPILS, à Chambéry..... 5 fr.
Les héritiers de Mme DAGNAN..... 3,000 fr.
Les héritiers de M. BACH (promotion de 1832)... 500 fr.
Anonyme (1887)..... 500 fr.
M. NOIRET, à Réthel, en mémoire de son fils (promotion de 1883)..... 500 fr.
Anonyme(1887)..... 20 fr.
Comité de bienfaisance des Élèves de l'École Normale (partie du produit des bals de 1888 (5,000 fr.), 1890 (10,000 fr.), 1891 (4,750 fr.), 1892 (8,000 fr.), 1894 (2,250 fr.), 1898 (1,000 fr.) et 1900 (3,500)..... 34,500 fr.
Anonyme (1888)..... 500 fr.
Mme LEMOINE, en mémoire de son mari (promotion de 1844)..... 200 fr.
Mme RÉAUME, en mémoire de son mari (promotion de 1846)..... 100 fr.
Mme BOS, 9, avenue Victoria, en mémoire de son mari (promotion de 1848)..... 180 fr.
Mme PÉCLET, née DE CORIOLIS, en mémoire de son mari (promotion de 1812)..... 3,000 fr. Décédée
MM. Louis et Julien HAVET, en mémoire de leur père (promotion de 1832)..... 1,000 fr.
Anonyme (1889)..... 500 fr.
Mme BEAUJEAN, 38, rue du Luxembourg, en mémoire de son mari (promotion de 1841)..... 500 fr.
M. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Augustins... 250 fr.
Reliquat de la souscription pour le banquet offert à M. Boissier en 1889..... 411 fr.
Reliquat de la souscription pour le monument élevé à l'École en mémoire de L. Thuillier en 1889..... 50 fr. 35 c.
Mme PAUILHAC, à Toulouse..... 2,000 fr.
Anonyme (1890)..... 500 fr.

M. SERBAT, avenue des Champs-Élysées, 138, à Paris ..... 80 fr.

Mme PONTARLIER, à La Roche-sur-Yon, en mémoire de son mari (promotion de 1831) ..... 12 fr.

M. GUILLAUME, ingénieur des ponts et chaussées et Mme GUILLAUME, avenue Baudin, à Limoges, en mémoire de leur fils (promotion de 1877). 132 fr.

Mme veuve LANGE (Henri) ..... 100 fr.

M. GAUTHIER-VILLARS et ses fils ..... 900 fr.

M. DESNOYERS, à Bayeux ..... 20 fr.

M. GOLDSCHMIDT (Léopold), rue Rembrandt, 19.. 1,000 fr.

M. ROUX (Gustave), rue de Rome, 72 ..... 800 fr.

Anonyme (Ve d'un universitaire) (1892) ..... 100 fr.

Dame anonyme (1892) ..... 100 fr.

Dame anonyme (1892) ..... 100 fr.

Anonyme (1892) ..... 200 fr.

Legs de 15,000 francs fait par M. Alfred NÉE, avocat, réduit par les droits de mutation et les frais à ..... 13,375 fr.

Anonyme (1893) ..... 500 fr.

Anonyme (1893) ..... 100 fr.

Anonyme de Montpellier (1893) ..... 10 fr.

M. l'abbé BERNARD, ancien aumônier de l'École Normale, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas ..... 250 fr. Décédé.

M. WEIL, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences honoraire de littérature grecque de l'École Normale, rue de la Tour 156 ..... 800 fr.

Mme PELLISSIER, en mémoire de son mari (promotion de 1839) ..... 100 fr.

M. PLESSIS, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, rue de Staël, 22, Paris ..... 200 fr.

Anonyme (1894) ..... 24 fr. 35 c.

M. GUIBAL, à Aix ..... 12 fr.

Dame anonyme (1894) ..... 12 fr.

Dame anonyme (1895) ..... 500 fr.

Centenaire de l'École (1895) :		
Produit du bal.....	9,927 fr. 35 c.	
Vente des programmes de la Revue du Centenaire.....	660 fr.	
Produit d'une collecte faite à la suite du service célébré à la synagogue de la rue de la Victoire, à l'occasion du Centenaire, par M. le Grand-Rabbin Zadoc Kahn, rue Saint-Georges, 17.	3,775 fr.	
Excédent de recettes sur les dépenses des fêtes du Centenaire.....	651 fr. 90 c.	15,014 fr. 25 c.
Mme Geffroy, rue du Bac, 32, en mémoire de son mari (promotion de 1840).....		1,000 fr.
Mme Mauduit, rue Bonaparte, 20, en mémoire de son mari (promotion de 1848).....		100 fr.
Reliquat du banquet offert à M. Georges Perrot (1895).....		49 fr.
M. Revoil, à Chambéry.....		2 fr.
M. et Mme Roger, à Paris, en mémoire de leur fils, Maurice Antonin (promotion de 1890), un titre de 300 fr. de rente 3 0/0 (1).....		10,245 fr.
Anonyme, femme d'un Normalien, en vue de fêter un anniversaire (1896).....		500 fr.
Anonyme Normalien (1896).....		200 fr.
Mme Berthaud, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, en mémoire de son mari (promotion de 1840)..		100 fr.
Un groupe d'Athéniens (Reliquat d'une souscription pour offrir une œuvre d'art à M. Heuzey).		70 fr.
M. Godard (Reliquat d'une souscription au collège Sainte-Barbe).....		7 fr.
Mme la baronne Hirsch de Gereuth.....		2,000 fr. Décédée
Anonyme Normalien (1897) (2e versement).....		200 fr.
M. Labrousse au nom de feu Escot (1895)....		60 fr.

(1) Une autre rente annuelle de 300 francs a été instituée par M. et Mme R... en faveur des deux élèves entrés les premiers à l'École, en vue de leur achet... livres. — (Voir l'allocution présidentielle de 1897.)

M. PÉREIRE (Henry), administrateur de la Cie des chemins de fer du Midi, boulevard de Courcelles, 33..... 250 fr.

M. BRICOGNE, inspecteur de la traction au chemin de fer du Nord, rue de Maubeuge, 62..... 200 fr.

Anonyme Normalien (1898) (3e versement)..... 200 fr.

Conseil d'Administration des Annales scientifiques de l'École Normale ..... 300 fr.

M. BENOIT, avocat à Nancy, en mémoire de son père Ch. Benoit (1835), doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy..... 100 fr.

Les héritiers de M. CHON (1832)..... 100 fr.

Anonyme (1898)..... 15 fr.

Reliquat d'une souscription (1898) des élèves de la promotion de 1880 (Sciences)..... 8 fr. 50

Mlle BELŒUIL..... 10,000 fr.

Mme Vve Louis PASTEUR..... 1,000 fr.

M. DUTILLEUL (André), élève ingénieur au corps des Mines, avenue de l'Observatoire, 31.... 200 fr.

M. DUTILLEUL (Lucien), capitaine d'artillerie en mission au Soudan..... 200 fr.

M. André MAURE à Carcassonne ..... 1 fr.

Anonyme Normalien (1899) (4e versement)..... 200 fr.

MM. BEAUNIER, BORNECQUE, BOUGLÉ, CROUZET, DROUIN, HERRIOT, JUBIN, LALOY, LANDRY, LANGE, MOREL, RAGEOT, ROSENTHAL, SIMIAN, TÉRY, WAHL, auteurs des « Normaliens peints par eux-mêmes » : don de leurs droits d'auteurs de Mai 1895 au 31 Janvier 1899..... 331 fr. 50

Reliquat d'une souscription (1899) des élèves de la promotion de 1886 (Sciences)..... 8 fr. 35

M. LÉVY (Lucien), examinateur d'admission à l'École polytechnique, en mémoire de son père (promotion de 1843), rue du Regard, 12.... 100 fr.

M. SARCHI (Paul), boulevard Haussmann, 49.... 500 fr.

M. CAMBRONNE, rue Léon Cogniet, 10, en mémoire de son fils (promotion de 1893)..... 100 fr.

Anonyme Normalien (1900) (5e versement)..... 200 fr.

Reliquat d'une souscription faite pour honorer la mémoire de Louis COUVE (novembre 1900).. 36 fr. 40

Mme SUCHET, en mémoire de son mari (promotion de 1839..... 600 fr.

Mme COUVE, à Valafran-sur-Villeneuve, en mémoire de son fils (promotion de 1887)..... 500 fr.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS PERPÉTUELS

PAR ORDRE DE PROMOTION (1).

1810.	Cousin (Victor)	1,000 fr.	Décédé.
—	Gaillard (Théodore)	200 fr.	Décédé.
—	Guillaume (Alexandre-Marie-Philippe)	400 fr.	Décédé.
1811.	Dubus-Champville (François-Jacques)	200 fr.	Décédé.
—	Guigniaut (Joseph-Daniel)	200 fr.	Décédé.
—	Patin (Henri-Joseph-Guillaume)	300 fr.	Décédé.
—	Pouillet (Claude-Servais-Mathias)	200 fr.	Décédé.
1812.	Dubois (Paul-François)	200 fr.	Décédé.
—	Martin (Pierre-Alphonse)	300 fr.	Décédé.
—	Péclet (Jean-Claude-Eugène)	500 fr.	Décédé.
—	Poirson (Auguste-Simon-Jean-Chrysost.)	200 fr.	Décédé.
—	Renouard (Augustin-Charles)	200 fr.	Décédé.
1813.	De Corneille (Pierre)	200 fr.	Décédé.
—	Cotelle (Toussaint-Ange)	200 fr.	Décédé.
—	Grangeneuve (Maurice)	300 fr.	Décédé.
—	Lévy (Servedieu-Abailard)	200 fr.	Décédé.
—	Maas (Myrtil)	200 fr.	Décédé.
—	Vernadé (Armand-Balthazar)	500 fr.	Décédé.
1815.	Defrenne (Jacques-Anatole-Fortuné)	2,000 fr.	Décédé.
1819.	Hachette (Louis-François-Christophe)	500 fr.	Décédé.
—	Quicherat (Louis-Marie)	200 fr.	Décédé.
1820.	André-Pontier (Guillaume-Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Barbet (Jean-François)	200 fr.	Décédé.
1826.	Anquetil (François-Prosper)	200 fr.	Décédé.
—	Verdot (Jean-Maurice)	200 fr.	Décédé.

(1) Par décision du Conseil d'Administration (séance du 8 avril 1865), les membres qui verseront à la Caisse de secours une somme dont le minimum est fixé à 200 francs seront libérés de la cotisation annuelle et inscrits à perpétuité sur la liste des membres donateurs.

L'astérisque (*) indique la résidence dans les départements de la Seine ou de Seine-et-Oise, et par suite l'aptitude à faire partie du Conseil d'administration.

1827.	HERBETTE (Charles-Émile-Victor).....	200 fr.	Décédé.
—	MORELLE (Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	MOURIER (Adolphe-Auguste-Corneille)....	10,200 fr.	Décédé.
1828.	AMIOT (Benjamin-Michel).....	300 fr.	Décédé.
—	CHÉRUEL (Pierre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	GUÉRARD (Michel).....	200 fr.	Décédé.
—	MERMET (Alexandre-Christophe).....	300 fr.	Décédé.
—	PETITBON (Edwin-Joseph-Léon-François).	240 fr.	Décédé.
1830.	DURUY (Louis-Victor).....	200 fr.	Décédé.
—	GERMAIN (Alexandre-Charles).....	200 fr.	Décédé.
—	QUET (Jean-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
1831.	ABRIA (Jérémie-Joseph-Benoît).....	200 fr.	Décédé.
—	BERTEREAU (Alexandre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	LEBÈGUE (Pierre-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	LEGAL (Fulgence-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	WALLON * (Henri-Alexandre).....	1,000 fr.	
1832.	BACH (Xavier-Dagobert).....	200 fr.	Décédé.
—	BONTOUX (Marcelin).....	300 fr.	Décédé.
—	DANTON (Joseph-Arsène).....	200 fr.	Décédé.
—	HAVET (Auguste-Eugène-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
1833.	HAUSER (Simon).....	240 fr.	Décédé.
—	HÉBERT (Edmond).....	240 fr.	Décédé.
—	JOGUET (Vincent).....	200 fr.	Décédé.
—	LORQUET (Alfred-Hyacinthe-Nicolas).....	240 fr.	Décédé.
—	SIMON (Jules-François).....	240 fr.	Décédé.
—	VIEILLE (Jules-Marie-Louis).....	200 fr.	Décédé.
1834.	BARET (Pierre).....	200 fr.	Décédé.
—	BOUILLIER (François-Cyrille).....	250 fr.	Décédé.
—	MACÉ DE LÉPINAY (Antonin-Pierre-Laurent).....	200 fr.	Décédé.
—	MONDOT (Marie-Casimir).....	200 fr.	Décédé.
—	ROLLIER (Constant).....	700 fr.	Décédé.
—	TAULIER (Jean-Louis-François).....	200 fr.	Décédé.
1835.	DAGUIN (Pierre-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	DENIS * (Ange-Marie).....	1,300 fr.	
—	DESAINS (Quentin-Paul).....	200 fr.	Décédé.
—	WIESENER (Jacques-Louis).....	250 fr.	Décédé.
1836.	BERSOT (Pierre-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
—	HAILLECOURT (Pierre-Paul-Alfred).....	200 fr.	
—	HUGUENY (Frédéric-Léopold).....	240 fr.	Décédé.

1836.	LACROIX (Pierre-Louis).....	200 fr.	Décédé.
—	OLIVAINT (Pierre-Antoine-Just).....	258 fr.	Décédé.
1837.	BARNI (Jules-Romain).....	200 fr.	Décédé.
—	GIRAULT (Charles-François).....	250 fr.	Décédé.
—	BRIOT (Charles-Auguste-Albert).....	240 fr.	Décédé.
—	JAMIN (Jules-Célestin).....	200 fr.	Décédé.
—	LÉVÊQUE (Jean-Charles).....	200 fr.	Décédé.
1838.	HIGNARD (Louis-Henri-Vincent).....	300 fr.	Décédé.
—	MAUCOURT (Jean-Baptiste-Maximilien)...	240 fr.	Décédé.
—	TALBERT (Michel-Émile).....	200 fr.	Décédé.
—	TANESSE * (Claude).....	200 fr.	
—	VAPEREAU * (Louis-Gustave).....	200 fr.	
—	WADDINGTON * (Charles).....	240 fr.	
1839.	BOUQUET (Jean-Claude).....	300 fr.	Décédé.
—	DESBOVES (Honoré-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	DRUON (Henry-Valéry-Marc).....	240 fr.	
—	LEROY (Pierre-Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	WAILLE (Isaac).....	200 fr.	Décédé.
1840.	BERTRAND* (Alexandre).....	200 fr.	
—	CUCHEVAL-CLARIGNY (Athanase).....	200 fr.	Décédé.
—	DREYSS* (Charles-Louis).....	200 fr.	
—	FRENET Frédéric).....	200 fr.	Décédé.
—	GEFFROY (Mathieu-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	GIRARD (Julien).....	250 fr.	Décédé.
—	MARTHA (Benjamin-Constant).....	1,200 fr.	Décédé.
1841.	CHAMBON (Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	JANET (Paul-Alexandre-René).....	200 fr.	Décédé.
—	THUROT (François-Charles-Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	VERDET (Manuel-Émile).....	200 fr.	Décédé.
1842.	BOUCHER (Auguste).....	400 fr.	
—	CHOTARD * (Martin-Henri).....	200 fr.	
—	LAMY (Claude-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	MONCOURT (Edme).....	250 fr.	Décédé.
1843.	BOISSIER* (Gaston-Marie-Louis-Antoine)	240 fr.	
—	HATZFELD (Adolphe).....	2,000 fr.	Décédé.
—	LANZI (Joseph-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	MAGY (Jean-Baptiste-François).....	200 fr.	Décédé.
—	MANUEL* (Eugène).....	240 fr.	
—	PASTEUR (Louis).....	600 fr.	Décédé.
—	PERRENS * (François-Tommy).....	240 fr.	

1843.	Tivier (Antoine-Henri).....	200 fr.	
1844.	Anselme (Jean-Alexis).....	200 fr.	Décédé.
—	Aubin (Louis).....	200 fr.	Décédé.
—	Beaussire (Émile-Jacques-Armand).....	200 fr.	Décédé.
—	Dupré (Pierre-François-Victor).....	250 fr.	Décédé.
—	Gandar (Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	Girard * (Jules).....	2,200 fr.	
—	Gomond (Louis-Ernest).....	200 fr.	
—	Ladrey (Claude).....	200 fr.	Décédé.
—	Lespiault (Frédéric-Gaston).....	200 fr.	
1845.	Beulé (Ernest-Claude).....	200 fr.	Décédé.
—	Caro (Elme-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	Glachant (Charles-Floride).....	1,200 fr.	Décédé.
—	Joubert* (Charles-Jacques-Eugène).....	200 fr.	
—	Mézières * (Alfred-Jean-François).....	200 fr.	
—	Molliard (Léon-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	Wœstyn (Cornil).....	200 fr.	Décédé.
1846.	Boutan (Jean-Marie-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
—	Challemel-Lacour (Paul-Amand).....	3,740 fr.	Décédé.
—	Chassang (Marie-Antoine-Alexis).....	200 fr.	Décédé.
—	Dansin (Jean-Hippolyte).....	200 fr.	Décédé.
—	Harant (Eugène-Alexandre).....	240 fr.	Décédé.
—	Lechat (Julien-Charles-Marie-Claudius)..	200 fr.	Décédé.
—	Marcou * (François).....	200 fr.	
—	Véron (Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	Viollette (Charles).....	200 fr.	Décédé.
1847.	Beaussire (Charles-Zozime).....	300 fr.	Décédé.
—	Debray (Jules-Henri).....	250 fr.	Décédé.
—	Lenient * (Charles-Félix).....	200 fr.	
—	Perraud (Adolphe-Louis-Albert).....	1,200 fr.	
—	Roger (Jean-Michel).....	200 fr.	Décédé.
—	Valson (Léon-Stanislas).....	300 fr.	
1848.	About (Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	Albert (Paul).....	200 fr.	Décédé.
—	Bary (Arthur-Louis-Charles).....	700 fr.	Décédé.
—	Bos (Henri-Edmond-Étienne), 15 fr. de rente 3 0/0 ayant coûté.....	400 fr.	Décédé.
—	Cambier (Désiré-Edouard).....	250 fr.	Décédé.
—	Charaux (Claude-Charles).....	250 fr.	
—	Ducoudré (Henry).....	240 fr.	Décédé.

1848.	HEINRICH (Guillaume-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
—	MATHET (Jacques-Gabriel).....	200 fr.	
—	MONCOURT (Eugène).....	200 fr.	
—	SARCEY (Francisque).....	200 fr.	Décédé.
—	STOFFEL (Émile).....	240 fr.	
—	TAINE (Hippolyte-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	TROOST * (Louis-Joseph).....	2,028 fr.	
—	WOLF * (Charles-Joseph-Étienne).....	240 fr.	
1849.	FOUQUÉ * (Ferdinand-André).....	200 fr.	
—	FOURNET (Antoine) (legs).....	1,000 fr.	Décédé.
—	GRÉARD * (Valéry-Clément-Antoine).....	200 fr.	
—	LALANDE (Charles).....	200 fr.	
—	LIGNIER * (Claude).....	200 fr.	
—	PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole).....	200 fr.	Décédé.
—	SERRET (Paul-Joseph).....	200 fr.	Décédé.
—	TERQUEM (Alfred).....	200 fr.	Décédé.
—	VACQUANT (Jean-Baptiste-Charles).....	200 fr.	Décédé.
—	VILLETARD DE PRUNIÈRES (Charles-Edm.).	200 fr.	Décédé.
1850.	CUCHEVAL * (Victor-Louis-Philippe).....	200 fr.	
—	FERNET * (Émile-Jacques).....	240 fr.	
—	FUSTEL DE COULANGES (Numa-Denis).....	300 fr.	Décédé.
—	TOURNIER (Édouard).....	200 fr.	Décédé.
1851.	HEUZEY * (Léon-Alexandre).....	240 fr.	
—	HUBERT * (Gabriel-Alfred).....	240 fr.	
—	LACHELIER * (Jules-Ernest-Nicolas).....	240 fr.	
—	THENON (Jules-Léon).....	240 fr.	Décédé.
1852.	BRÉAL * (Michel-Jules-Alfred).....	240 fr.	
—	GOUMY (Jean-Édouard).....	1,000 fr.	Décédé.
—	LEFEBVRE * (Eugène).....	200 fr.	
—	PERROT * (Georges).....	240 fr.	
—	WESCHER * (Marie-Antoine-Charles).....	240 fr.	
1853.	APPERT * (Germain-Gustave).....	200 fr.	
—	BERTAULD (Pierre-Auguste).....	240 fr.	Décédé.
—	GOSSIN (Henri).....	200 fr.	
—	MAROTTE * (Alfred-Auguste).....	200 fr.	
—	PRUVOST * (Jules-Paulin-Émile).....	250 fr.	
—	RIBOUT * (Jean-Baptiste-Auguste-Charles).	240 fr.	
1854.	BRÉDIF * (Léon).....	2,602 fr. 70	
—	DEVILLE (Gustave).....	200 fr.	Décédé.
—	GASPARD * (Pierre-Émile).....	200 fr.	

1854.	HERVÉ * (Aimé-Marie-Édouard).....	240 fr.	Décédé.
—	MÉRAY (Hugues-Charles-Robert).....	200 fr.	
—	LE RENARD (Félix-Henry-Louis-Gabriel)..	200 fr.	
1855.	DE TRÉVERRET (Armand-Germain-Léon).	300 fr.	
—	FOUCART * (Paul-François).....	200 fr.	
—	GERNEZ * (Désiré-Jean-Baptiste).....	400 fr.	
—	LAURENT * (Émile-Michel).....	200 fr.	
—	LEMAS (François).....	200 fr.	
1856.	LANDRIN (Eugène-Charles).....	400 fr.	
—	LAUNAY * (Louis).....	200 fr.	
—	MONGINOT (Louis-Émile-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
1857.	BRISSET (Louis-Daniel-Adrien).....	200 fr.	
1858.	GAY * (Jules-Claude).....	250 fr.	
—	HUVELIN * (Marie-Joseph-Philippe).....	240 fr.	
—	MASCART * (Éleuthère-Élie-Nicolas).....	200 fr.	
—	NOLEN* (Pierre-Aimé-Désiré).....	200 fr.	
—	OLLÉ-LAPRUNE (Louis-Léon).....	9,498 fr.	65 Déc.
—	ROBIN * (Louis-Charles-Jean-Paul).....	200 fr.	
—	SARRADIN * (Henry-Amédée).....	500 fr.	
—	TALON (François).....	200 fr.	
—	VAN TIEGHEM * (Philippe-Édouard-Léon).	250 fr.	
1859.	COLLET (Louis-Félix).....	200 fr.	Décédé.
—	DECHARME (Jean-Baptiste-François-Paul)	200 fr.	
—	DUCLAUX * (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	GRUEY (Louis-Jules).....	200 fr.	
—	LEGOUIS * (Stéphane).....	200 fr.	
—	MAZE (Hippolyte).....	250 fr.	Décédé.
1860.	BIGOT (Charles-Jules).....	240 fr.	Décédé.
—	FROMENT (Charles-Théodore).....	240 fr.	
—	LECAPLAIN (Marie-Arthur).....	200 fr.	
—	MOREL * (Maximilien-Georges).....	500 fr.	
—	WALTZ (Adolphe).....	200 fr.	
1861.	CRETIN* (Marie-Justin-Théodore-Émile)..	290 fr.	
—	DARBOUX * (Jean-Gaston).....	250 fr.	
—	DUMONT (Charles-Albert-Eugène-Auguste).	240 fr.	Décédé.
—	JÉNOT * (Charles-Emmanuel).....	200 fr.	
—	RAMBAUD * (Nicolas-Alfred).....	200 fr.	
—	VIOLLE * (Louis-Jules-Gabriel).....	200 fr.	
—	ZÉVORT (Charles-François-Edgar).....	300 fr.	
1862.	ALCAN * (Mardochée-Félix).....	240 fr.	

1862.	GUILLOT * (Joseph-Louis-Auguste).....	200 fr.	
—	LAVIÉVILLE* (Augustin-Philistall).....	240 fr.	
—	LAVISSE * (Ernest).....	200 fr.	
—	MONOD * (Gabriel).....	200 fr.	
—	PELLERIN (Arthur-Théophile-Pierre).....	200 fr.	Décédé.
—	PINGAUD (Léonce-Jean-Philibert-Pierre)...	200 fr.	
—	RIBOT * (Théodule - Armand - Ferdinand-Constant)	200 fr.	
—	ROCHEROLLES (Gabriel-Jacques-Edouard).	200 fr.	
—	WALECKI* (Félix-Charles-Louis).....	300 fr.	
—	WALLON (Paul-Henri).....	300 fr.	
1863.	AMIGUES (Pierre-Marie-Édouard).....	300 fr.	Décédé.
—	DARBOUX (Jean-Louis).....	200 fr.	
—	DURUY (Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	GORCEIX (Claude-Henri).....	500 fr.	
—	GUSSE (Louis-Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	LE MONNIER (Alexandre-Alexis-Georges).	240 fr.	
—	MONNIOT (Gustave-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	PATENÔTRE (Jules).....	240 fr.	
—	TISSERAND (François-Félix).....	250 fr.	Décédé.
—	VIDAL DE LA BLACHE* (Paul-Marie-Joseph)	500 fr.	
1864.	BENOIST (Antoine).....	200 fr.	
—	CERF * (Léopold).....	200 fr.	
—	COMBE (Henri-Jacques).....	240 fr.	
—	CROISET * (Marie-Joseph-Alfred).....	200 fr.	
—	LEBÈGUE (Albert-Jacques).....	200 fr.	Décédé.
—	MAILLARD (Nicolas).....	300 fr.	
—	PERRIER * (Edmond).....	250 fr.	
1865.	AMMANN * (Auguste).....	200 fr.	
—	BOUTROUX* (Étienne-Émile-Marie).....	200 fr.	
—	CROISET * (Maurice).....	240 fr.	
—	DERBUX * (Georges-Hector-René).....	200 fr.	
—	DUBOIS (Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	MASPERO * (Gaston-Camille-Charles).....	200 fr.	
1866.	BARRÈRE * (Alexandre-Antoine-Jacques)..	200 fr.	
—	BICHAT (Ernest-Adolphe).....	240 fr.	
—	BONNARD (Adrien-Paul-Émile).....	300 fr.	
—	BOUTY* (Edmond-Marie-Léopold).....	540 fr.	
—	RÉGISMANSET (Joseph-Eugène).....	200 fr.	
1867.	AULARD* (François-Victor-Alphonse).....	300 fr.	

1867.	DESSENON * (Ernest).....	200 fr.	
—	EGGER * (Victor-Émile).....	200 fr.	
—	GAYON (Ulysse).....	300 fr	
—	GIARD * (Alfred-Mathieu).....	500 fr.	
—	HUMBERT * (Jean-Baptiste-Louis).....	250 fr.	
—	RUEL (Édouard-Louis).....	240 fr.	Décédé.
—	VAST * (Henri-Charles-Edmond).....	300 fr.	
1868.	ANGOT * (Charles-Alfred).....	200 fr.	
—	DE CROZALS (Jacques-Marie-Ferdinand-Joseph).....	200 fr.	
—	MACÉ DE LÉPINAY * (Aug.-Pierre-Antonin).	200 fr.	
—	PELLET (Auguste-Claude-Éliacin).....	200 fr.	
1869.	CHANTAVOINE * (Louis-Henri).....	240 fr.	
—	DUPUY * (Ernest).....	240 fr.	
—	MANEUVRIER * (François-Georges).....	240 fr.	
1870.	GASQUET (Louis-Amédée-Ulysse).....	240 fr.	
—	GREC (Paul-Vincent).....	240 fr.	
—	MARGOTTET (Julien-Céleste).....	240 fr.	
—	SENTIS (Charles-Henri).....	200 fr.	
1872.	BERSON * (Félix-Gustave-Adolphe).....	200 fr.	
—	BRUNEL * (Lucien).....	240 fr.	
—	DUCATEL * (Alphonse-Auguste).....	200 fr.	
—	DURUY * (Auguste-Gabriel-Georges).....	1,000 fr.	
—	DYBOWSKI * (Alexandre-Antoine).....	250 fr.	
—	GÉRARD (Auguste).....	200 fr.	
—	GIRARD * (Paul).....	240 fr.	
—	GOURÉ DE VILLEMONTÉE * (Louis-Aimé-Gustave-Albert).....	200 fr.	
—	MACÉ DE LÉPINAY (Jules-Charles-Antonin)	240 fr.	
—	MANGEOT (François-Constant-Stéphane)..	200 fr.	
—	MARTHA * (Joseph-Jules).....	200 fr.	
—	POIRIER (Nicolas).....	200 fr.	
1873.	APPELL * (Paul-Émile).....	400 fr.	
—	BONNIER * (Gaston-Eugène-Marie).....	200 fr.	
—	CAGNAT * (René-Louis-Victor).....	200 fr.	
—	GANDERAX * (Charles-Étienne-Louis).....	200 fr.	
—	D'HUART (Martin-Charles-Gustave).....	200 fr.	
—	JAMET (Émile-Victor).....	200 fr.	
—	RABALLET (François-Ferdinand).....	240 fr.	
—	RIQUIER (Charles-Edmond-Alfred).....	200 fr.	

1874.	ALBERT * (Marie-Antonin-Maurice).....	200 fr.	
—	ALLAIS (Paul-Gustave-Pierre).....	200 fr.	
—	BRILLOUIN * (Louis-Marcel).....	200 fr.	
—	BUDZINSKI * (Alfred-Casimir).....	240 fr.	
—	DU COUDRAY LA BLANCHÈRE (René-Marie).	240 fr.	Décédé.
—	LAFAYE * (Louis-Georges).....	200 fr.	
—	PICARD * (Charles-Émile).....	200 fr.	
—	POTTIER * (François-Paul-Edmond).....	400 fr.	
—	SABATIER (Paul).....	200 fr.	
1875.	AUBERT (Jules-Jean).....	250 fr.	
—	LEGRAND * (Adrien).....	200 fr.	
—	LEFRANÇOIS (Marie-Charles-Albert).....	200 fr.	
—	MICHEL * (Auguste-Charles-Joseph-Léon).	240 fr.	
—	PUISEUX * (Pierre-Henri).....	200 fr.	
—	RABAUD (Gaston).....	240 fr.	
—	RIVIÈRE * (Charles).....	240 fr.	
—	WALLON * (Étienne).....	300 fr.	
1876.	BERNARDIN * (Napoléon-Maurice).....	240 fr.	
—	BROCARD (Georges).....	240 fr.	
—	CHABOT (Charles).....	200 fr.	
—	GOURSAT * (Édouard-Jean-Baptiste).....	200 fr.	
—	LACOUR-GAYET * (Georges).....	200 fr.	
—	LEGRAND * (Jules).....	200 fr.	
—	LÉVY-BRUHL * (Lucien).....	250 fr.	
—	REINACH * (Salomon-Hermann).....	2,740 fr.	
1877.	BRÉTON * (Guillaume).....	760 fr.	
—	DE LENS (Paul-Alexandre-Pierre).....	200 fr.	
—	JOANNIS * (Jean-Alexandre).....	250 fr.	
—	MICHEL * (Henry).....	200 fr.	
—	RÉBELLIAU * (Louis-Joseph-Alfred).....	240 fr.	
—	THAMIN * (Raymond).....	240 fr.	
1878.	BAUDRILLART* (Alfred).....	300 fr.	
—	BOITEL * (Albert).....	240 fr.	
—	JEANROY (Alfred).....	200 fr.	
—	MOREAU-NÉLATON * (Étienne).....	500 fr.	
—	SAUTREAUX (Léon-Angelin-Claude).....	200 fr.	
1879.	BIÉLECKI (François-Joseph).....	200 fr.	
—	BIOCHE * (Charles-Marie-Paul).....	240 fr.	
—	DÜRKHEIM (David-Émile).....	200 fr.	
—	FABRE (Paul-Jean-Pierre-Guillaume)....	300 fr.	Décédé.

1879.	GILLES (Athanase-Édouard)	250 fr.	
—	GUNTZ (Nicolas-Antoine)	540 fr.	
—	HOMMAY (Victor-Pierre-Marie)	200 fr.	Décédé.
—	HOUSSAY * (Frédéric)	240 fr.	
—	GROUSSET (René)	200 fr.	Décédé.
—	LESGOURGUES (Jean-Paul)	200 fr.	
—	RAFFY * (Louis)	240 fr.	
1880.	BERNÈS * (Henri-Pierre)	200 fr.	
—	COUSIN (Georges-Frédéric)	240 fr.	
—	DÜRBACH (Félix)	200 fr.	
—	GAUTHIEZ * (Pierre-Michel-Alexis)	200 fr.	
—	IMBART DE LA TOUR (Pierre-Gilbert-Jean-Marie)	200 fr.	
—	NICOL * (Jacques)	200 fr.	
—	THOUVENEL * (Nicolas)	200 fr.	
—	VALOT (Pierre-Auguste-Prudent)	200 fr.	
1881.	AUDIAT * (Gabriel-Louis-Paul)	200 fr.	
—	BLONDEL (Arthur-Armand-Maurice)	800 fr.	
—	DAGUILLON * (Auguste-Prosper)	200 fr.	
—	FALLEX * (Albert-Maurice)	200 fr.	
—	FOURNIER (Albert-Paul-François)	200 fr.	
—	LIÉGEOIS (Alfred-Louis-Joseph)	250 fr.	Décédé.
—	PÉRATÉ * (Joseph-André)	250 fr.	
—	PERDRIX (Léon-Louis)	200 fr.	
—	PIGEON (Pierre-Léon)	200 fr.	
—	RADET (Georges-Albert)	200 fr.	
—	SAUTREAUX (Célestin-Benjamin)	200 fr.	
—	VILLARD* (Paul-Ulrich)	200 fr.	
—	VOGT (Henri-Gustave)	240 fr.	
—	WELSCH (Jules-Hippolyte)	240 fr.	
1882.	AUDIC * (Charles-Louis-Eugène)	200 fr.	
—	DELBOS * (Étienne-Marie-Justin-Victor)	500 fr.	
—	HUARD * (Auguste-Gabriel-Georges)	200 fr.	
—	MESLIN (René-Armand-Georges)	240 fr.	
—	PÉCHARD * (Louis-Victor-Édouard)	200 fr.	
—	PÉLISSIER (Léon-Gabriel-Jean-Baptiste-Marie)	250 fr.	
—	SIMONIN (Louis-Martial-Érasme)	200 fr.	
—	SINOIR (Émile-Maxime)	200 fr.	
—	STOUFF (Marie-Antoine-Xavier)	230 fr.	

1883.	Bouvier (Bernard-Henri)	200 fr.	
—	Camena d'Almeida (Pierre-Joseph)	200 fr.	
—	Chauvelon * (Émile-Amédée-Marie)	200 fr.	
—	Claretie* (Léo-Eugène-Hector)	200 fr.	
—	Cosserat (Eugène-Maurice-Pierre)	200 fr.	
—	Doublet (Georges)	240 fr.	
—	Girbal (Paul-Émile)	200 fr.	
—	Glachant * (Charles-Victor)	240 fr.	
—	Janet * (Paul-André-Marie)	240 fr.	
—	Lange (Michel-Emmanuel)	300 fr.	Décédé.
—	Lebègue (Jules-Ernest)	200 fr.	
—	Lechat (Henri)	200 fr.	
—	Mâle * (Mathieu-Émile)	200 fr.	
—	Noiret (Hippolyte-Louis-Alfred)	200 fr.	Décédé.
—	Petit (Paul-Émile)	240 fr.	
—	Régis (Louis-Guillaume-Marie)	1,000 fr.	Décédé
—	Texte (Henri-Joseph)	200 fr.	Décédé.
—	Vanvincq (Maurice-Auguste)	200 fr.	
—	Weill* (Jacques-Georges)	200 fr.	
1884.	Baillet (Jules-Auguste-Constant)	205 fr.	
—	Bérard * (Victor)	200 fr.	
—	Grévy * (Auguste-Clément)	200 fr.	
—	Hadamard (Jacques-Salomon)	200 fr.	
—	Jamot * (Paul)	240 fr.	
—	Macé (Alcide-Aurèle-Pierre)	200 fr.	
—	Michon * (Étienne - Alexandre - Louis - Charles)	200 fr.	
1885.	Bourlet * (Charles-Émile-Ernest)	200 fr.	
—	Chavannes * (Emmanuel-Édouard)	270 fr.	95
—	Fischer * (Pierre-Marie-Henri)	200 fr.	
—	Gallouédec (René-Louis-Marie)	200 fr.	
—	Hauser (Henri)	200 fr.	
—	Huriez (Léon-Stéphane)	200 fr.	
—	Lalande * (Pierre-André)	200 fr.	
—	Lamaire* (Napoléon-Pierre)	200 fr.	
—	Lavenir* (Jean-Alexandre-Joseph)	200 fr.	
—	Lefebvre (Pierre)	200 fr.	
—	Matruchot * (Alphonse-Louis-Paul)	200 fr.	
—	Onde (François-Xavier-Paul)	200 fr.	
—	Ravenbau * (Louis-Auguste-Michel)	200 fr.	

1885.	Vèzes (Pierre-Maurice).....	200 fr.	
1886.	Abraham * (Henri-Azariah).....	440 fr.	
—	Bertrand (Léon-Louis-Théophile).....	200 fr.	
—	Brunhes (Antoine-Joseph-Bernard).....	300 fr.	
—	Chair (Paul-Lucien).....	200 fr.	
—	De Ridder (André-Marie-Pierre).....	200 fr.	
—	Gaückler (Paul-Frédéric).....	200 fr.	
1887.	Bézard * (Alexandre-Louis-Julien).....	300 fr.	
—	Caullery (Maurice-Jules-Gaston-Corneille).....	200 fr.	
—	Chamard (Henri-Jean).....	200 fr.	
—	Couturat (Louis-Alexandre).....	1,000 fr.	
—	Couve (Jean-Baptiste-Wilhelm-Louis)....	200 fr.	Décédé.
—	Maluski (Alexandre-Arthur-Henri).....	200 fr.	
—	Mesnil * (Félix-Étienne-Pierre).....	200 fr.	
—	Simon * (Louis-Jacques).....	240 fr.	
—	Worms * (René).....	250 fr.	
1888.	Binet (Ernest-Henri).....	200 fr.	
—	Brunschwicg (Léon).....	250 fr.	
—	Chabert (Samuel).....	200 fr.	
—	Cresson (Jean-Georges-André).....	200 fr.	
—	Dufour (Marcel-Jean-Baptiste).....	240 fr.	
—	Goyau * (Pierre-Louis-Théophile-Georges)	240 fr.	
—	Havard (Henri-Jules).....	200 fr.	
—	Hélier (Henri-Remy).....	200 fr.	
—	Molliard (Marin).....	200 fr.	
—	Leau (Léopold).....	200 fr.	
—	Petitdidier (Marie-Charles-Léon).....	200 fr.	
—	Perreau (François).....	200 fr.	
—	Tresse * (Arthur-Marie-Léopold).....	200 fr.	
1889.	Brunhes (Jean-Baptiste-Léon-Victor)....	700 fr.	
—	Doudinot de la Boissière.....	200 fr.	
—	Eisenmann (Joachim-Louis).....	240 fr.	
—	Graillot (Antoine-Henri).....	200 fr.	
—	Halévy * (Élie).....	1,000 fr.	
—	Le Blanc (Émile-Alphonse).....	300 fr.	
—	Malherbe (Gaston-Édouard-Tharsile)...	200 fr.	
—	Ruyssen (Théodore-Eugène-César).....	200 fr.	
—	Sagnac (Marie).....	200 fr.	
1890.	Busson (Henri-Émile-Lucien).....	200 fr.	

1890.	COTTON (Aimé-Auguste)	200 fr.	
—	MICHAUT (Gustave-Marie-Abel)	200 fr.	
—	ROGER (Maxime-Antonin)	200 fr.	Décédé.
—	VERSINI (Barthélemy-Raoul)	200 fr.	
1891.	DARBOUX (Jean-Baptiste)	250 fr.	
—	DE BILHÈRE SAINT-MARTIN (David-Édouard)	200 fr.	
—	HERMANN (Joseph-Auguste)	300 fr.	Décédé.
—	LÉVY (Ernest-Henri)	300 fr.	
1892.	BORNECQUE (Henri-Émile-Hubert)	250 fr.	
—	DEMANGEON (Jean-Marie-Eugène-Albert)	200 fr.	
—	COTTON (Émile-Clément)	250 fr.	
—	COULET (Georges-Camille-Jules)	200 fr.	
—	HUBERT (Henri-Pierre-Eugène)	200 fr.	
—	PERRIN (Gabriel-Louis-Abel)	200 fr.	
—	SAGNAC (Philippe-Marie)	200 fr.	
—	THIRY (Jean-Marie-René)	200 fr.	
1893.	BESNIER (Maurice-Ange-Emile)	200 fr.	
—	BUISSON (Henri-Auguste)	200 fr.	
—	LALOY (Louis-Ernest-Alfred)	200 fr.	
—	LANDRY (Adolphe-Michel-Auguste)	200 fr.	
—	MONDAIN (Gustave-Stéphane)	200 fr.	
—	PETIT (Pierre-Marie-Joseph)	300 fr.	Décédé.
—	VIGNAL (Camille-Charles)	300 fr.	
894.	LUCHAIRE (Julien-Jean)	200 fr.	
—	SEURE (Georges-Marie)	200 fr.	
—	YVON (Henri-Joseph)	200 fr.	
895.	ARREN (Paul-Alfred-Jules)	200 fr.	
896.	CAHEN (Raymond)	200 fr.	
897.	BLONDEL (Charles-Aimé-Alfred)	200 fr.	

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

PAR ORDRE DE PROMOTIONS (1)

1831

Hanriot.
Wallon.*

1835

Denis.*
Jacquinet.*

1836

Alluard.
Haillecourt.

1837

Cartault.

1838

Favié.
Tanesse.*
Vapereau.*
Waddington.*

1839

Chauvet.
Druon.

1840

Bertrand (Alex.).*
Dreyss.*
Pessonneaux.*
Philibert.

1841

Campaux.
Charrier.
Lescœur.

1842

Boucher.
Chotard.*
Deltour.*
Passerat.*

1843

Boissier.*
Clavel.
Guillon.*
Humbert (Ernest).
Manuel.*
Perrens.*
Ribert.*
Seguin.*
Tivier.

1844

Duvernoy.
Fallex.*
Gautier.
Girard (Jules).*
Gomond.
Gripon.
Lespiault.

1845

Aubertin.
Bonnotte.
Cuvillier.*
Delibes.
Leune.*
Mézières.*

1846

Boudhors.*
Cahen.*
Chevillard.
D'Hugues.
Marcou.*
Marguet.*
Poyard.*
Thouvenin.

1847

De la Coulonche.*
De Parnajon.*
Lenient.*
Masure.
Perraud (Ad.).
Postelle.*
Répelin.
Serré-Guino.*
Sœhnée.*
Valson.

1848

Charaux.
Marion.
Mathet.
Moncourt.
Quinot.*
Stoffel.
Troost.*
Vessiot.
Wolf.*

1849

Bonnel.
Bronville.
De Lagrandval.
Duvaux.
Fouqué.*
Gréard.*
Lalande.
Levasseur.*
Lignier.*
Sirodot.

1850

Bertrand (Ed.).
Carriot.*
Crouslé.*
Cucheval.*
Fernet.*
Girardet.*
Grenier.*
Voigt.

1851

Bailliard.
Charles.*
Cornet.
Doussot.
Durrande.
Guillemot.*
Henry.*
Heuzey.*
Hubert.*
Lachelier.*
Lefaivre.*

1852

Bernès.*
Boulangier.
Bréal.*
Coville.
Lefebvre.*
Méalin.
Montigny.*
Perrot (Georges).*
Saint-Loup.
Wescher.*

1853

Appert.*
Bailly.

(1) A partir de 1889, le millésime indique non pas l'année de la nomination comme élève, mais l'année de l'entrée effective à l'École qui est, pour un certain nombre d'élèves, retardée d'un an par le service militaire.

Dellac.
Gossin.
Harant.*
Hébert.
Jacob.*
Jacquet.*
Marotte.*
Pruvost.*
Ribout.*
Rouxel.
Royet.

1854

Bertin.*
Brédif.*
Claveau.*
Devaux.
Dupaigne.*
Gaspard.
Méray.
Royer.

1855

De Tréverret.
Foucart.*
Gernez.*
Herbault.
Laigle.
Laurent (Em.).*
Lemas.
Léotard.
Luguet.
Rémy.
Stouff.
Vitasse.

1856

Amoureux.
Edon.*
Espitallier.
Fiévet.*
Fron.*
Landrin.
Launay.*
Maitrot.*
Mellier.
Mossot.*
Prolongeau.
Segond.
Subé.*
Tessier.
Vintéjoux.*

1857

Bernage.*
Brisset.
Castets.
Chauvot.
Gaudier.
Guibal.
Joubert.*
Lacour.
Lechartier.
Mathé.
Pérot.
Perroud.
Raingeard.
Rittier.*
Rousselin.*
Terrier.*

1858

De Chantepie.*
Des Essarts.
Ducoudray.*
Fauré.
Gay (J.).*
Grumbach.*
Hallberg.
Huvelin.*
Jarrige.*
Larocque.
Loosen.
Mascart.*
Nolen.*
Robin.
Sarradin.*
Séligmann.*
Tallon.
Thévenet.
Van Tieghem.*

1859

Bellanger.
Decharme.*
Drapeyron.*
Duclaux.*
Dupré.
Fourteau.*
Fouyé.*
Gruey.
Hermann.*
Legouis.*
Ligneau.
Martel.*
Rayet.
Stéphan.

1860

André (Désiré).*
Deleau.*
Desmons.
Foncin.*
Froment.
Joly (H.).*
Lecaplain.
Morel.*
Porchon.*
Pujet.
Sirvent.*
Waltz.
Yon.

1861

André (Charles).
Aublé.*
Bony.*
Boucher.*
Combette.*
Cretin.*
Dalimier.*
Darboux (G.).*
Delaunay.
Evellin.*
Filon.
Gasté.
Jénot.*
Laurent.*
Lesage.*
Letrait.
Moireau.*
Pluzanski.
Poujade.
Rambaud.*
Sabatier.
Teissier.
Violle.*
Zévort.

1862

Alcan.*
Collignon.
Compayré.
Durand.*
Gaffarel.
Guillemin.
Guillot.*
Izarn.
Laviéville.*
Lavisse.*
Molinier.
Monod.*
Olivier.
Pingaud.
Ribot.*
Rocherolles.*
Voisin.*
Walecki.*
Wallon.

1863

Bertagne.*
Blanchet.*
Chastaing-La Filolie.*
Darboux (L.).
Deiss.
Dietz.*
Fiot.*
Gohierre de Longchamps.*
Gorceix.
Grégori.*
Jeanmaire.
Launoy.
Legoux.
Le Monnier.
Merlin.*
Penjon.
Vidal de la Blache.*

1864

Barbelenet.
Benoist.
Cerf.*
Combe.*
Croiset (A.).*
Dastre.*
Ditte.*
Espinas.*
Fontaine.
Fringnet.*
Halbwachs.*
Jodin.*
Laféteur.*
Lecomte.*
Maillard.
Millot.
Parpaite.*
Perrier.*
Pichon.*
Raby.
Staub.*

1865

Ammann.*
Bourlier.
Boutroux.*
Buisson.
Cornu.*
Croiset (M.)*.
Dereux.*
D'Hombres.*
Febvre.
Gazier.*
Lantoine.*
Maneuvrier.*
Martine.*
Maspero.*
Masquelier.*
Niewenglowski.*
Nogués.*

Patenôtre.
Pein.*
Thomas.
Voisin.*

1866

Baillaud.
Barrère.*
Bichat.
Bonnard.
Bouty.*
Cartault.*
Clairin.*
Couturier.*
Daguenet.*
Dauphiné.*
Debidour.*
Gillette-Arimondy
Jalliffier.*
Kliszowski.*
Liard.*
Luchaire.*
Piéron.*
Rabier.*
Régismanset.
Renan.*
Richard.*
Tannery.*

1867

Aulard.*
Bourgine.*
Climesco.
Coutant.*
Dauriac.*
Dejob.*
Delaitre.*
Denis.*
Dessenon.*
Drincourt.*
Durand-Morimbau*
Egger.*
Faguet.*
Gay.*
Gayon.
Giard.*
Hervieux.
Humbert (Louis).*
Jenn.*
Lefebvre.
Mérimée.
Niebylowski.
Renard.*
Revoil.
Roques.*
Rousset.*
Simon.*
Szymanski.
Texier.
Vast.*

1868

Angot.*
Astor.
Bayet.*
Bizos.
Bloch.*
Bouant.*
Brochard.*
Caron.*
Collignon (M.).*
Colsenet.
De Crozals.
Deleveau.
Dufet.*
Griveaux.
Hostein.
Lame.
Lehanneur.
Lévy.
Lippmann.*
Macé de Lépinay (A.).*
Pellet.
Pierre.
Souquet.

1869

Bédorez.*
Bouvier.*
Chantavoine.*
Charve.
Claverie.*
Damien.
Darsy.*
Dupuy.*
Ferras.
Floquet.
Foussereau.*
Hémon.*
Horrolle.
Jacob.*
Joyau.
Maneuvrier.*
Mazeran.
Philibert.
Tournois.*
Verdier.
Zahn.

1870-71

Bompard.*
Brunet.
Chamberland.*
Chatelain.
Chuquet.*
Debon.
Dupont.
Gasquet (A.).
Gazeau*.
Grec.
Guillon.*
Guiraud.*
Hurion.
Lafont.*
Margottet.
Mathieu.*
Peine.*
Pellat.*
Pellisson.
Petot.
Pressoir.*
Rinn.*
Sentis.
Strehly.*

1872

Bauzon.*
Berson.*
Blanchet.
Boudart.
Bougier.*
Brossier.*
Brunel.*
Coutret.
Dautheville.
Ducatel.*
Duruy.*
Dybowski.*
Garbe.
Gérard.
Girard.*
Gouré de Villemontée.*
Grégoire.
Lemaitre.*
Macé de Lépinay (J.).
Mangeot.
Mantrand.*
Marchal.
Marchand.
Martha.*
Monin.*
Pacaut.*
Pessonneaux.*
Poirier.
Séailles.*
Suérus.*
Verdin.

1873

Appell.*
Beaudouin.
Berger.
Bonnier.*
Bourciez.
Boutroux.
Cagnat.*
D'Huart.
Edet.*
Ganderax.*
Gourraigne.*
Haussoullier.*
Henry.
Jamet.
Krantz.
Laignoux.*
Lefèvre.
Lion.*
Mabilleau.*
Marchal.*
Piquet.*
Raballet.
Rémond.
Riquier.
Sauvage.
Souriau (P.).
Thimont.*
Vivot.
Waille.

1874

Albert.*
Allais.
Beldame.*
Bétout.*
Blutel.*
Brichet.*
Brillouin.*
Budzynski.*
Buguet.
Chairy.*
Chappuis.*
Constantin.
Corréard.*
Droz.
Durand.*
Gœlzer.*
Guigon.
Guillot.*
Izoulet.*
Janaud.
Lacour.
Lafaye.*
Lehugeur.*
Lyon.*
Mesplé.
Montargis.
Montet.*
Picard.*
Pottier.*
Sabatier.
Seignobos.*
Weimann.*

1875

Alliaud.
Aubert.*

Barbarin.
Bernard.
Blanchet.*
Bonnières.*
Cardon.*
Chauveau.*
Dognon.
Dubuc.
Gachon.
Gautier.*
Hamel.*
Hauvette.*
Lachelier.*
Lacour.*
Lefrançois.
Legrand (A.)*
Martinet.
Michel.*
Parmentier.
Puiseux.*
Rabaud.*
Rebuffel.
Rémond.
Rivière.*
Rousseaux.
Souriau (M.).
Wallon.*

1876

Antomari.*
Auerbach.
Balézo.*
Bernardin.*
Bonafous.
Brocard.
Cahen.*
Cator.*
Chabot.
De Mages.*
Dubois.*
Dumesnil.
Dupuy.*
Gal.
Goulin.*
Goursat.*
Groussard.*
Jouffret.
Keiffer.
Lacour-Gayet.*
Lanson.*
Leduc.*
Legrand.*
Lelorieux.*
Lemaire.
Lévy-Bruhl.*
Marcou.*
Nebout.
Offret.
Périer.*
Reinach.*
Robert.*
Vernier.

1877

Adam.
Baudot.*
Bloch.*
Boncenne.*
Bourgeois.*
Brelet.*
Bréton.*
Clerc.
Costantin.*
De la Ville de Mirmon.
De Lens.
Duport.
Eisenmenger.*
Faure.*
Gaches.
Istria.
Joannis.*
Jullian.
Leblond.
Marion.
Mauxion.
Michel.*
Rébelliau.*
Roy.
Thamin.*
Thiaucourt.
Thirion (Ernest).
Thirion (Paul).*

1878

Baudrillart.*
Belot.*
Benoist.*
Bergson.*
Bloume.*
Boitel.*
Cointe.
Colomb.*
Cuvillier.*
Desjardins.*
Dez.*
Didier.*
Diehl.
Dorison.
Godard.*
Gomien.
Humbert (Ch.).*
Jaurès.*
Jeanroy.
Lemercier.
Leune.
Martin.
Mellerio.*
Milhaud.
Monceaux.*
Moreau-Nélaton.*
Morillot.
Pfister.
Pomonti.
Priem.*
Puech.*
Robert.
Salomon.*
Sautreaux.
Weill.

1879

Bertinet.*
Biélecki.
Bioche.*
Brunot.*
Casanova.*
Charruit.
Charvet.*
Clément.*
Delpeuch.*
Doby.*
Doumic.*
Durkheim.
Dussy.
Gilles.*
Goblot.
Guesdon.
Guntz.
Holleaux.
Houssay.*
Jacquinet.*
Janet (P.).*
Kœnigs.*
Le Breton.
Leclerc du Sablon.
Lesgourgues.
Malavialle.
Marcourt.*
Monod.*
Pâris.
Picard (A.).
Picard (L.).*
Pionchon.
Raffy.*
Rodier.
Thévenot.

1880

Barau.*
Bernès.*
Boisard.*
Castaigne.
Cousin.
Déjean.*
Dufour.*
Durrbach.
Ehrhard.
Ferrand.
Gauthiez.*
Gesnot.
Guichard.
Imbart de la Tour.
Lécrivain.
Le Goupils.*
Léna.*
Liber.
Massebieau.
Mayer.*
Michel.
Nepveu.
Nicol.*
Nougaret.
Papelier.
Reynier.*
Richard.
Rossignol.
Salomon.*
Thomas.
Thouvenel.*
Tissier.*
Valot.
Wallerant.*

1881

Andoyer.*
Audiat.*
Berr.*
Blondel.
Blutel.*
Boudhors.*
Bourdel.
Calvet.
Carlez.
Claveau.
Comte.*
Daguillon.*
Desrousseaux.*
Dimbarre.
Dorlet.
Fallex.*
Fournier.
Gallois.*
Girod.*
Goulard.
Haure.
Hentgen.*
Laffont.
Lorquet.*
Morand.*
Paraf.
Parigot.*
Pératé.*
Perdrix.
Pérès.
Petit.
Petitjean.*
Pigeon.
Radet.
Rauh.
Recoura.
Sautreaux.
Villard.*
Vogt.
Welsch.

1882

Allier.*
Audic.*
Cahen.*
Dautremer.
Delarue.
Delbos.*
Deschamps.*
Dufayard.*
Duhem.
Fougères.*
Glotz.*
Hodin.
Houllevigue.
Huard.*
Joubin.
Kesternich.*
Lary.
Léonard.
Lesgourgues.
Mercier.
Meslin.
Péchard.*
Pélissier.
Perrier.*
Plésent.*
Rigout.
Rondeau.
Salles.*
Schlesser.*
Simonin.
Sinoir.
Spinnler.
Stouff.
Thouverez.
Valès.
Viret.
Wogue.*

1883

Bédier.*
Bouvier (B.).
Bordes.
Caména d'Almeida.
Chauvelon.*
Chrétien.
Claretie.*
Colléatte.
Cor.*
Cosserat.
Doublet.
Duboin.
Ducasse.
Durand.*
Girbal.
Glachant.*
Gsell.
Haudié.*
Herr.*
Janet.*
Lebègue.
Lechat.
Lelieuvre.
Le Vavasseur.
Mâle.*
Mercier.
Padé.
Painlevé.*
Petit.
Poincaré.
Puzin.
Quiquet.*
Riemann.*
Roos.
Vanvincq.
Weill.*
Zyromski.

1884

Andler.*
Baillet.
Bérard.*
Bernès.*
Berthet.*
Bessières.
Bonnaric.
Bonnel.
Bouvet.
Carré.
Chassagny.*
Chaumont.
Chudeau.
Constantin.*
Daux.
Dereims.*
De Tannenberg.
Fesquet.
Flandrin.*
Gautier (Ém.).
Gidel.*
Glachant.*
Grévy.*
Grosjean.*
Hadamard.*
Houpin.
Huguet.
Jamot.*
Jordan.
Lefèvre.
Lemoine.*
Liéby.
Macé.
Magrou.
Michon.*
Nollet.*
Oudot.
Renaux.
Richard.
Rivals.*
Simon.
Vessiot.
Wehrlé.*

1885

Bazaillas.*
Bertrand.
Bondieu.
Bousse.
Bourlet.*
Chabrier.
Chavannes.*
Ferval.*
Fischer.*
Foucher.*
Gallouédec.
Gautier.
Guiraud.
Guitton.
Hauser.*
Henry.
Huriez.
Lahillone.
Lalande.*
Lamaire.*
Lavenir.*
Le Dantec.*
Lefebvre.
Legrand (G.).
Legrand (E.).
Lesans.
Matruchot.*
Mirman.*
Molbert.
Onde.
Padovani.
Parturier.
Picart.
Raveneau.*
Rolland (Et.).
Rouger.
Sirven.*
Strowski.*
Toutain.*
Vèzes.

1886

Abraham.*
Bertrand.
Boley.
Bouchard.
Brunhes.
Cels.*
Chair.
Chanzy.
Clément.
Colardeau.
Cousin.
Cury.*
Dalmeyda.*
De Bévotte.*
Delassus.
De Ridder.*
Dongier.*
Dumas.*
Féraud.
Gauckler.
Gay.
Gignoux.
Jacquet.
Joubin.
Legras.
Lespieau.*
Levrault.
Lorin.
Marmier.
Matignon.
Mélinand.
Millot.
Pagès.*
Raveau.*
Renel.
Rolland (R.).*
Soudée.
Suarès.*
Surer.

1887

Alekan.*
Ardaillon.
Aubry.
Bardin.
Bénaerts.
Bernheim.
Bézard.
Caullery.
Chamard.
Chamonard.
Chouet.
Courbaud.*
Courteault.
Couturat.*
D'Aladern.
Dufour.
Fournez.
Frémiot.
Lévy.
Maluski.
Marsan.
Mérieux.
Mesnil.*
Moog.
Moreau.
Paoli.
Perchot.*
Petiteau.
Robert.
Rolland.
Roussot.*
Sacerdote.*
Saussine.
Selves.
Simon.*
Tcheng-Sioa-Si
Weill.
Worms.*

1888

Abelin.
Barthélemy.
Bertaux.*
Binet.
Bouniol.
Brunschvicg.
Capelle.
Cartan.
Cavalier.
Chabert.
Cresson.
Decourt.
De Martonne.
Dufour.
Ferrand.
Forné.*
Gazin.
Goyau.*
Havard.
Hélier.
Lagabrielle.
Leau.*
Lhébrard.
Martinenche.
Molliard.*
Nouvel.
Perreau.
Petitdidier.
Pichon.*
Pottevin.
Roche.
Schneider.
Teste.
Tourrès.
Tresse.
Vacherot.
Vacon.
Vintéjoux.
Weiss.

1889

Borel.*
Bourguet.
Brunhes.
Camichel.
Chartier.
Derroja.
Doudinot de la Boissière.*
Douxami.
Drach.
Dufour.
Eisenmann.
Giraud.
Graillot.
Halévy.*
Jaulmes.
Le Blanc.
Lévy.
Malherbe.
Ruyssen.
Taratte.
Thybaut.
Vautier.
Versaveaud.

1890

Arnould.
Beaulavon.
Beaunier.*
Béquignon.
Berthelot.
Bocquet.
Bodin.*
Bouglé.
Brizard.*
Busson.
Cotton.
Desjacques.*
Gastinel.
Jouguet.
Lœwenstein – Jordan.
Mathieu (H.).
Maurain.
Mouton (H.).
Michaut.
Pâquet.
Parodi.
Perdrizet.
Pétrovitch.
Philipot.
Pingaud.*
Ray.
Rosenthal.
Rougier.
Sagnac.
Thiébaut.*
Verdier.
Versini.
Vial.
Volluet.

1891

Brochet.
Cassagne.
Cligny.*
Commissaire.
Cramaussel.
Darboux (J.).
De Bilhère Saint-Martin.
Durand (A.).
Fédel.
Fossey.
Fournier (P.).
Gosselin.
Goutereau.
Greffe.
Herriot.
Jarry (R.).
Job.
Lamirand.
Lapointe.
Lemoult.*
Lespès.
Lévy (E.).
Marotte (Fr.).
Mascart (J.).*
Mathieu (J.).
Perrin (J.-B.).*
Régan.
Richard (E.).
Rousselle.
Sagnac (Ph.).
Strowski (St.).
Vallaux.
Van Tieghem (P.).
Vidal.
Yver.*
Zimmermann.

1892

Baire.
Bargy.
Berthet.
Bornecque.
Brucker.
Cahen.
Cholet.
Cirot.
Cotton.*
Coulet.
Crouzet.
De Martonne.
Demangeon.*
Despois.
Drouin.
Dubouis.
Dufourcq.
Eliade.
Feyel.
Gallotti.
Goisot.*
Hubert.*
Jubin.*
Lattès.
Le Roy.*
Leroy.
Maige.
Marijon.
Mineur.
Mouthon.
Pény.
Perrin (G.).
Rouyer.
Rudler.
Segond.
Téry.*
Thiry.
Vieillefond.
Vincent.*
Wahl.*

1893

Besnier.
Beuzart.
Bourrilly.
Briot.
Buisson.*
Canat.
Clerc.
Deroide.
Dresch.
Dupouy.
Dureng.
François.
George.
Gutton.
Haguenin.
Husson.
Laloy.*
Landry.*
Lange.
Lequintrec.
Mondain.
Morel.
Ozil.
Pradines.
Rageot.
Rozet.*
Sarthou.
Simiand.*
Sourdille.
Terrier.
Touren.
Treffel.*
Vignal.*
Vignes.
Wilbois.*

1894

Allard.
Angelloz.
Arbelet.
Beghin.
Bénard.*
Bernard.*
Beslais.
Bloch.
Burnet.*
Cambefort.
Challaye.
Dubreuil.*
Elbel.
Foulon.

Gaillet-Billottesu.
Homo.
Langevin.*
Lebesgue.
Léon.*
Lévy.
Litalien.
Luchaire.*
Mantoux.*
Massoulier.
Mathiez.
Mendel.
Meynier.
Montel.
Nadaud.
Patte.
Perèz (F.).
Poirot.
Renaud.
Roques.
Roustan.
Sarrieu.
Seure.*
Valette.
Villeneuve.
Weulersse.
Yvon.

1895

Abt.*
Albo.
Alméras.
Aroles.
Arren.
Aynard.
Bérard.
Bourgin.
Bouzat.*
Brunet.
Buchenaud.
Bury.
Cettier.
Chaumeix.*
Chemineau.
Debidour.
Duclaux.
Dufor.
Duguet.
Dumas.
Esclangon.
Flegenheimer.*
Foulet.
Fourniols.
Gallaud.*
Garnier.
Gauthier.
Granger.
Hansen.
Houssais.
Labrousse.
Lebeau.
Leconte.
Leger.*
Lubac.
Maître.*
Maroger.
Michel.
Muret.*
Navarre.
Péguy.*
Pérez.*
Renault.
Rey.
Sueur.
Vacher.*
Waltz.

1896

Aillet.
Audran.
Ascoli.*
Babut.*
Beck.
Bernheim.
Berthier.
Boudin.*
Cahen.*
Cans.*
Cazamian.
Chavanne.*
Chollet.
Clairin.*
Da Costa.
Dauzats.*
Decis.
Dubesset.
Dufour.*
Enjalran.
Genty.
Gillet.
Girardin.
Guerrey.*
Laureaux.
Laurentie.
Merlant.
Monod.
Obriot.*
Pernod.
Reynaud.
Rocquemont.
Roussel.
Talagrand.
Tharaud.
Tzitzeica.
Weil.

1897

Bardin.
Beau.
Blanchard.
Bloch.
Blondel.
Bloume.
Braunschvig.
Bruneau.
Camman.
Chapeau.*
Conard.
Delafarge.
Douady.
Dreyfus.*
Dubois.
Dubuisson.
Dulong.
Fort.
Guyot.
Jardet.
Lavaud.
Legentil.
Luquet.
Merlin.
Mesuret.
Muscart.
Noël.
Peyré.
Pichon.
Robet.
Sauner.
Troufleau.
Watel.
Zivy.

1898

Élèves de troisième année (1)

SECTION DE PHILOSOPHIE.

Aubert.
Bouvard.
Couchoud.
Halbwachs*.

SECTION DE LITTÉRATURE.

Albert.*
Bayet.
Billion.
Bizard.
Duponey.
Hourtig.
Milon.
Prévot.

SECTION D'HISTOIRE.

Gonnard.*
Monod.

SECTION DE GRAMMAIRE.

Brunet.*
De Felice.
Gauthier.

SECTION DE MATHÉMATIQUES

Desouches.
Fatou.*
Lhermitte.
Merlin.
Picardmorot.
Rousseau.
Marchal.

SECTION DE PHYSIQUE.

Blanc.
Blein.*
Commanay.
Dufour.
Fortin.

SECTION DES SCIENCES NATURELLES

Jacob.

---

(1) Par décision du Conseil d'administration en date du 30 mars 1874, les élèves de troisième année sont inscrits sur la liste des membres de l'Association, et les chefs de section (*) ont droit de vote à l'Assemblée générale annuelle.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION AU 1er JANVIER 1901 (1)

Promotions.

1888 — **Abelin**, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers.
1886 — **Abraham**, maître de conférences de physique à l'École Normale, **S. P.**
1895 — **Abt**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier, en congé, rue d'Assas, 24.
1877 — **Adam**, corespondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur de l'Académie de Dijon.
1896 — **Alliet**, professeur de philosophie, au lycée de Digne.
1874 — **Albert** (M.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 234, **S. P.**
1898 — **Albert**, élève de la section de littérature.
1895 — **Albo**, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.
1862 — **Alcan**, libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 108, **S. P.**
1887 — **Alcan**, professeur de lettres et d'allemand au lycée Voltaire et de l'École supérieure de Commerce, boulevard Voltaire, 93.
1874 — **Allais**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes, **S. P.**
1894 — **Allard**, professeur de rhétorique au lycée de Beauvais, en congé, boursier de l'Université de Paris (Tour du Monpe).
1875 — **Alliaud**, inspecteur d'académie à Amiens.
1882 — **Allier**, agrégé, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Faculté de théologie protestante, boulevard Raspail, 282.
1836 — **Alluard**, doyen hon. de la Faculté des sciences, direct. hon. de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, 22 *bis*, place de Jaude, à Clermont.
1895 — **Alméras**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice.
1865 — **Ammann**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, **S. P.**
1856 — **Amoureux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, ruelle Campion, 5, à Douai.
1884 — **Andler**, maître de conférences d'allemand à l'École Normale, rue des Imbergères, 17, Sceaux.

(1) Dans cette liste, **S. P.** désigne les souscripteurs perpétuels.

Promotions.

1881 — **Andoyer**, chargé d'un cours complémentaire de mécanique céleste et maître de conférences de mathém. à la Sorbonne, avenue d'Orléans, 5.

1860 — **André** (D.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Stanislas, rue Bonaparte, 70 *bis*.

1861 — **André** (Ch.), directeur de l'Observatoire, à Saint-Genis-Laval et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lyon.

1894 — **Angelloz-Pessey**, professeur de mathématiques au collège de Loudun, en congé, rue des Capucines, 20, à Cusset (Allier).

1868 — **Angot**, météorologiste titulaire au Bureau central, professeur à l'Institut agronomique, avenue de l'Alma, 12, S. P.

1876 — **Antomari**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Carnot.

1873 — **Appell**, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, et d'analyse mathématique à l'École Centrale, *vice-président de l'Association*, rue de Noailles, 23, à St-Germain-en-Laye.

1853 — **Appert**, professeur honoraire de physique du lycée, rue de Montreuil, 65, à Versailles, S. P.

1894 — **Arbelet**, professeur de rhétorique au lycée d'Évreux.

1887 — **Ardaillon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue de Lens, 53, à Lille.

1890 — **Arnould**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet.

1895 — **Aroles**, préparateur de physique au lycée de Montpellier.

1895 — **Arren**, agrégé d'allemand, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1896 — **Ascoli**, boursier d'études à l'École Normale.

1868 — **Astor**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences, place Victor-Hugo, 11, à Grenoble.

1875 — **Aubert** (J.), prof. de physique au lycée Condorcet, rue de Rome, 139, S. P.

1898 — **Aubert**, élève de la section de philosophie.

1845 — **Aubertin**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres, rue Vaillant, 5, à Dijon.

1861 — **Aublé**, prof. honoraire de rhétorique du lycée Carnot, rue de la Pompe, 136.

1887 — **Aubry**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Alger.

1881 — **Audiat**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, rue Ernest Renan, 21, S. P.

1882 — **Audic**, professeur de troisième au lycée Charlemagne, rue du Petit-Musc, 25, S. P.

1896 — **Audran**, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.

1876 — **Auerbach**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy.

1867 — **Aulard**, professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, place de l'École, 1, S. P.

1895 — **Aynard**, agrégé d'anglais, rue Van Dyck, 4.

1896 — **Babut**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1893 — **Bahon**, maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres quai Claude le Lorrain, 28, à Nancy.

Promotions.

1866 — **Baillaud**, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie de la Faculté des sciences de Toulouse.

1884 — **Baillet**, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême, en congé, S. P.

1851 — **Bailliart**, inspect. honor. d'académie, rue Le Verrier, 11.

1853 — **Bailly**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur hon. de quatrième du lycée, rue Bannier, 91, à Orléans.

1892 — **Baire**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bar-le-Duc.

1876 — **Balézo**, prof. de mathématiques élémentaires au lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 66.

1880 — **Barau**, professeur de philosophie au lycée Carnot.

1875 — **Barbarin**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Bordeaux.

1864 — **Barbelenet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Tronson-Ducoudray, à Reims.

1887 — **Bardin**, professeur d'histoire au lycée de Clermont.

1897 — **Bardin**, professeur de rhétorique au lycée de Bourg.

1892 — **Bargy**, ancien professeur de troisième au lycée de Nîmes, professeur de français à Columbia University (New-York).

1866 — **Barrère**, professeur de mathématiques au lycée Buffon, S. P.

1888 — **Barthélemy**, professeur de troisième au lycée d'Alger.

1877 — **Baudot**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue de l'Odéon, 11.

1878 — **Baudrillart**, prêtre de l'Oratoire, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, à la maison d'études de l'Oratoire, quai des Célestins, 8. S. P.

1872 — **Bauzon**, docteur ès lettres, directeur du Petit Lycée, à Toulouse.

1868 — **Bayet**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, rue Gay-Lussac, 24.

1898 — **Bayet**, élève de la section de littérature.

1885 — **Bazaillas**, profes. de philosophie au lycée Condorcet, rue de Rennes, 161.

1897 — **Beau**, professeur de physique au lycée de Digne,

1873 — **Beaudouin**, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Toulouse.

1890 — **Beaulavon**, professeur de philosophie au lycée de Caen.

1890 — **Beaunier**, agrégé des lettres, collaborateur du journal *Les Débats*, rue d'Édimbourg, 20.

1896 — **Beck**, professeur de rhétorique au lycée du Mans.

1883 — **Bédier**, maître de conférences de langue et littérature françaises à l'École Normale, avenue Bosquet, 52.

1869 — **Bédorez**, inspecteur honoraire d'académie, directeur de l'enseignement primaire du département de la Seine, quai de Montebello, 21.

1894 — **Béghin**, professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1874 — **Beldame**, professeur de quatrième au collège Rollin.

1859 — **Bellanger**, inspecteur honoraire d'académie à La Rochelle.

1897 — **Bellegarde**, boursier d'études du gouvernem. haïtien, rue Vauquelin, 19.

1878 — **Belot**, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue de la Pompe, 167.

1887 — **Bénaerts**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, rue Clovis, 1.

1894 — **Bénard** (H.), agrégé de physique, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

Promotions.

1864 — **Benoist** (A.), recteur de l'académie de Montpellier, S. P.
1878 — **Benoist** (L.), professeur de physique au lycée Henri IV.
1890 — **Béquignon**, professeur de quatrième au lycée de Lille.
1884 — **Bérard** (V.), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, examinateur d'admission à l'École navale, professeur de géographie à l'École des Hautes-Études maritimes, rue de la Planche, 15, S. P.
1895 — **Bérard** (R.), professeur de mathématiques au lycée de Montluçon.
1873 — **Berger**, prof. de rhétorique au lycée, avenue Saint-Éloi, 18, à Limoges.
1878 — **Bergson**, maître de conférences de philosophie à l'École Normale, boulevard Saint-Michel, 76.
1857 — **Bernage**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue des Ecuries d'Artois, 9.
1875 — **Bernard** (L.), inspecteur d'académie à Nîmes.
1894 — **Bernard** (Noël), agrégé-préparateur de botanique à l'École Normale.
1876 — **Bernardin**, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, avenue d'Orléans, 48, S. P.
1852 — **Bernès** (Évariste), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue de Madame, 34.
1880 — **Bernès** (Henri), professeur de rhétorique au lycée Lakanal, boulevard Saint-Michel, 127, S. P.
1884 — **Bernès** (Marcel), prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue des Binelles, 37, à Sèvres.
1887 — **Bernheim**, professeur de mathématiques au lycée de Tours.
1896 — **Bernheim** (G.), professeur d'allemand au lycée de Saint-Brieuc.
1881 — **Berr**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, directeur de la *Revue de Synthèse historique*, rue Saint-Honoré, 350.
1872 — **Berson**, prof de physique au lycée Condorcet, rue Guy de la Brosse, 15, S. P.
1863 — **Bertagne**, proviseur du lycée Henri IV.
1888 — **Bertaux**, agrégé des lettres, ancien membre de l'École française de Rome, maître surveillant à l'École Normale.
1890 — **Berthelot**, agrégé de philosophie, prof. à l'Université libre, rue Defacqz, 38, à Bruxelles.
1884 — **Berthet** (E.), professeur de troisième au lycée Condorcet.
1892 — **Berthet** (G.), professeur de quatrième au lycée de Rochefort.
1896 — **Berthier**, professeur de mathématiques au collège d'Argentan.
1854 — **Bertin**, professeur libre à la Sorbonne, rue Boislevent, 13.
1879 — **Bertinet**, profes. de physique au lycée Buffon.
1840 — **Bertrand** (Alex.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain, professeur d'archéologie nationale à l'École du Louvre, S. P.
1850 — **Bertrand** (Édouard), professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Grenoble.
1885 — **Bertrand** (Louis), professeur de seconde au lycée de Montpellier.
1886 — **Bertrand** (Léon), professeur de géologie et minéralogie à la Faculté des sciences, rue Saint-Antoine-du-T, 12, à Toulouse, S. P.
1894 — **Beslais**, professeur d'allemand au lycée de Constantine.
1893 — **Besnier**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Caen.

Promotions.

1884 — **Bessières**, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.
1874 — **Bétout**, professeur de seconde au lycée Janson.
1893 — **Beuzart**, professeur de rhétorique au lycée de Gap.
1887 — **Bézard**, professeur de seconde au lycée de Versailles, S. P.
1866 — **Bichat**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Nancy, S. P.
1879 — **Biélecki**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, S. P.
1898 — **Billion**, élève de la section de littérature.
1888 — **Binet**, professeur de mathématiques au lycée de Bayonne, en congé, S. P.
1879 — **Bioche**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 56, S. P.
1898 — **Bizard**, élève de la section de littérature.
1868 — **Bizos**, recteur de l'académie de Bordeaux.
1898 — **Blanc**, élève de la section de physique.
1897 — **Blanchard**, professeur d'histoire au lycée de Douai.
1863 — **Blanchet** (D.), proviseur du lycée Condorcet.
1872 — **Blanchet** (Louis), proviseur du lycée de Pau.
1875 — **Blanchet** (A.), censeur des études du lycée de Versailles.
1898 — **Blein**, élève de la section de physique.
1868 — **Bloch** (Gustave), profes. à la Faculté des lettres de Lyon, en congé; maître de conférences suppléant d'histoire à l'École Normale, rue d'Alésia, 72.
1877 — **Bloch** (S.), prof. de mathématiques au lycée Janson, rue Duban, 1, à Passy.
1894 — **Bloch** (Léon), professeur suppléant de philosophie au lycée de Belfort.
1897 — **Bloch** (Eugène), agrégé, préparateur de physique au Collège de France.
1881 — **Blondel** (Maurice), professeur adjoint de philosophie à la Faculté des lettres, rue Roux-Alphéran, 15, à Aix, S. P.
1897 — **Blondel** (Charles), agrégé de philosophie, rue de Chatou, 2.
1878 — **Bloume** (E), professeur de mathématiques au lycée Janson.
1897 — **Bloume** (P.), professeur de sixième au lycée de Valenciennes.
1874 — **Blutel** (A.), prof. de mathématiques au lycée Carnot, rue de Courcelles, 15.
1881 — **Blutel** (E.), profes. de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, chargé d'un cours complémentaire à la Sorbonne, rue Denfert-Rochereau, 110.
1890 — **Bocquet**, professeur de mathématiques au collège Stanislas.
1890 — **Bodin**, prof. de seconde au collège Stanislas, rue d'Assas, 7.
1880 — **Boisard**, professeur de physique au lycée Carnot.
1843 — **Boissier**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, *Président de l'Association*, quai Conti, 23, S. P.
1878 — **Boitel**, professeur de physique au lycée Lakanal, S. P.
1886 — **Boley**, professeur de physique au lycée de Quimper.
1870 — **Bompard**, inspecteur de l'Académie de Paris, professeur à l'École Normale de Fontenay.
1876 — **Bonafous**, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Faculté des lettres, avenue Victor-Hugo, 20, à Aix.
1877 — **Boncomme**, professeur de mathématiques au lycée Voltaire, boulevard de la République, 101.
1885 — **Bondieu**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

romotions.

66 — **Bonnard**, ancien professeur de philosophie au lycée de Nîmes, avocat à la Cour d'Appel, rue de la Planche, 11 *bis* et 15, à Paris, **S. P.**

84 — **Bonnarie**, inspecteur d'académie, directeur départemental de l'enseignement primaire du département du Nord, rue d'Antin, 35, à Lille.

49 — **Bonnel** (J.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, montée Saint-Laurent, 14, à Lyon.

83 — **Bonnel** (F.-J.), professeur suppléant et chef des travaux pratiques d'histoire naturelle à l'École de médecine de Nantes.

73 — **Bonnier**, membre de l'Académie des sciences, professeur de botanique à la Sorbonne, directeur du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), **S. P**

75 — **Bonnières**, professeur de quatrième au collège Rollin.

45 — **Bonnotte**, professeur honoraire de mathématiques du collège d'Auxerre.

61 — **Bony**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

83 — **Bordes**, professeur de seconde au lycée d'Agen.

89 — **Borel**, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, boulevard Saint-Germain, 30.

92 — **Boruecque**, maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres de Lille, **S. P.**

68 — **Bouant**, professeur de physique au lycée Charlemagne.

85 — **Bouasse**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse.

96 — **Bouchard**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse.

12 — **Boucher** (Auguste), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée et directeur honoraire de l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur d'Angers, boulevard de Talence, 295, à Bordeaux, **S. P.**

11 — **Boucher** (A.), rédacteur en chef du *Correspondant*, rue du Bœuf-Saint-Paterne, à Orléans.

72 — **Boudart**, profes. de mathématiques au lycée, rue Audry, 31, à Rochefort.

16 — **Boudhors** (C.), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Val-de-Grâce, 9.

31 — **Boudhors** (Ch.-H.), professeur de seconde au lycée Henri IV, rue du Sommerard, 12.

06 — **Boudin**, préparateur adjoint de chimie à l'Ecole Normale.

72 — **Bougier**, professeur d'histoire au collège Rollin, avenue Trudaine, 45.

10 — **Bouglé**, chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

12 — **Boulangier**, inspecteur honoraire d'académie, rue Neuve, 50, à Lons-le-Saunier.

88 — **Bouniol**, professeur d'histoire au lycée de Montpellier.

73 — **Bourciez**, professeur de langue et littérature du S.-O. de la France à la Faculté des lettres de Bordeaux.

81 — **Bourdel**, professeur de philosophie au lycée de Reims.

77 — **Bourgeois** (Ém.), maître de conférences d'histoire contemporaine à l'École Normale, rue Maurepas, 19, à Versailles.

85 — **Bourgin**, professeur de seconde au lycée de Beauvais.

77 — **Bourgine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Blanche, 27.

09 — **Bourguet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Montpellier.

Promotions.

1885 — **Bourlet**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22, S. P.

1865 — **Bourlier**, proviseur du lycée de Dijon.

1893 — **Bourrilly**, professeur d'histoire au lycée de Toulon.

1865 — **Boutroux** (E.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260, S. P.

1873 — **Boutroux** (L.), doyen honoraire et professeur de chimie de la Faculté des sciences de Besançon.

1866 — **Bouty**, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

1898 — **Bouvard**, élève de la section de philosophie.

1884 — **Bouvet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Mirangron, 2, à Nevers.

1869 — **Bouvier** (Paul), professeur de sixième au lycée Janson.

1883 — **Bouvier** (Bernard), prof. à l'Université, Bourg-de-Four, 10, à Genève, S. P.

1895 — **Bouzat**, agrégé, préparateur de chimie organique au Collège de France.

1897 — **Braunschvig**, professeur de seconde au lycée de Cahors.

1852 — **Bréal**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de grammaire comparée au Collège de France, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, boulevard Sanit-Michel, 87, S. P.

1854 — **Brédif**, recteur honoraire, rue Ravon, 7, Bourg-la-Reine, S. P.

1877 — **Brelet**, prof. de quatrième au lycée Janson, rue Desbordes-Valmore, 12.

1877 — **Bréton**, docteur ès lettres, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *Trésorier de l'Association*, S. P.

1874 — **Brichet**, prof. de mathématiques au lycée Condorcet, rue des Écoles, 4 bis.

1874 — **Brillouin**, sous-directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique générale et mathématique au Collège de France, boulevard du Port-Royal, 31, S. P.

1893 — **Briot**, docteur ès sciences, agrégé des sciences naturelles, à l'Institut Pasteur de Lille, en congé.

1857 — **Brisset** (D.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à la Gruterie par Lamastre (Ardèche), S. P.

1890 — **Brizard**, professeur suppléant de physique au Collège Sainte-Barbe.

1876 — **Brocard**, professeur de mathématiques au lycée du Havre, S. P.

1868 — **Brochard**, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, rue de Poissy, 13.

1891 — **Brochet**, professeur de troisième au lycée d'Aix.

1849 — **Bronville**, proviseur hon. du lycée, faub. Saint-Jaumes, 11, à Montpellier.

1872 — **Brossier**, professeur de seconde au lycée de Lyon.

1892 — **Brucker**, professeur de sciences naturelles au lycée de Toulouse.

1897 — **Bruneau**, professeur de mathématiques au Collège d'Épernay.

1872 — **Brunel** (L.), professeur de rhétorique au lycée Henri IV, avenue de l'Observatoire, 28, S. P.

1870 — **Brunet** (J.), inspecteur d'académie à Constantine.

1895 — **Brunet** (M.), professeur de physique au collège de Narbonne.

1898 — **Brunet** (Marcel), élève de la section de grammaire.

Promotions.

1874 — **Chappuis** (J.), agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique générale à l'École Centrale, rue des Beaux-Arts, 5.

1848 — **Charaux**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Grenoble, **S. P.**

1851 — **Charles**, proviseur honoraire du lycée de Douai, boul. Saint-Germain, 93.

1841 — **Charrier**, professeur honoraire de troisième du lycée, à Tours.

1879 — **Charruit**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1889 — **Chartier**, professeur de philosophie au lycée de Rouen, rue des Bons-Enfants, 140.

1869 — **Charve**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Marseille.

1879 — **Charvet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1884 — **Chassagny**, professeur de physique au lycée Janson.

1863 — **Chastaing de la Filolie**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand.

1870 — **Chatelain**, professeur de philosophie au lycée de Nancy.

1895 — **Chaumeix**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome, boulevard Saint-Michel, 84.

1884 — **Chaumont**, professeur de sixième au lycée de Lille.

1875 — **Chauveau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de Lille, 51.

1883 — **Chauvelon**, professeur de rhétorique au lycée Voltaire, **S. P.**

1839 — **Chauvet**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres, rue Malfilâtre, 14, à Caen.

1857 — **Chauvot**, professeur honoraire du petit lycée de Marseille, à Saint-Laurent-de-Cabrerisse (Aude).

1896 — **Chavanne**, agrégé-préparateur de chimie à l'École Normale.

1885 — **Chavannes**, professeur de langues et littératures chinoises et tartares mandchoux au Collège de France, rue des Écoles, 1, à Fontenay-aux-Roses (Seine), **S. P.**

1895 — **Chemineau**, ancien élève de la section des lettres à Muret (Haute-Garonne).

1846 — **Chevillard** (Félix), proviseur honoraire du lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.

1892 — **Cholet**, professeur de sixième au lycée de Nantes, en congé.

1896 — **Chollet**, professeur de mathématiques au lycée d'Orléans.

1842 — **Chotard**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont, rue de Vaugirard, 61, Paris, **S. P.**

1887 — **Chouet**, professeur de cinquième au lycée de Bordeaux.

1883 — **Chrétien**, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.

1884 — **Chudeau**, professeur de physique au lycée de Bayonne.

1870 — **Chuquet**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, à Villemomble.

1892 — **Cirot**, maître de conférences d'études hispaniques à la Faculté des lettres de Bordeaux et secrétaire du *Bulletin hispanique*.

1866 — **Clairin** (P.), professeur de cinquième au lycée Montaigne, avenue des Gobelins, 30.

Promotions.

1875 — **Cardon**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Viollet-Leduc, 5.
1881 — **Carlez**, professeur de troisième au lycée de Rennes.
1868 — **Caron** (J.), professeur de dessin graphique à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 71.
1884 — **Carré**, professeur de physique au lycée de Caen.
1850 — **Carriot**, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, rue Mirabeau, 2, à Auteuil.
1888 — **Cartan**, maître de conférences de mathématiques et d'astronomie à la Faculté des sciences, rue Suchet, 38, à Lyon.
1837 — **Cartault** (S.), professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, à Draveil (Seine-et-Oise).
1866 — **Cartault** (A.), prof. de poésie latine à la Sorbonne, rue de Rennes, 96.
1879 — **Casanova** (P.), directeur-adjoint de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire.
1891 — **Cassagne**, professeur de rhétorique au lycée du Havre.
1880 — **Castaigne**, proviseur du lycée de Moulins.
1857 — **Castets**, doyen et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Montpellier.
1876 — **Cator**, profes. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Janson, boulevard Raspail, 14.
1887 — **Caullery**, chargé de cours de zoologie à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**
1888 — **Cavalier**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences, boulevard de la Magdeleine, 50, à Marseille.
1896 — **Cazamian**, professeur d'anglais au lycée de Brest.
1886 — **Cels**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Condorcet.
1864 — **Cerf**, imprimeur-éditeur, ancien président du Tribunal de commerce, rue Duplessis, 59, à Versailles et rue Sainte-Anne, 12, à Paris. **S. P.**
1895 — **Cettier**, professeur de lettres au collège de Castelnaudary.
1888 — **Chabert**, professeur de littérature latine et institutions romaines, à la Faculté des lettres, square des Postes, 3, Grenoble, **S. P.**
1876 — **Chabot**, professeur de science de l'Éducation à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**
1885 — **Chabrier**, professeur de philosophie au lycée, rue Lakanal, à Tours.
1886 — **Chair**, professeur de physique au lycée, faubourg de Montbéliard, 61, à Belfort, **S. P.**
1874 — **Chairy**, professeur de physique au lycée Janson.
1894 — **Challaye**, agrégé de philosophie, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).
1887 — **Chamard**, professeur adjoint, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres, rue d'Artois, 197, à Lille, **S. P.**
1871 — **Chamberland**, agrégé de physique, docteur ès sciences, chef de service à l'Institut Pasteur, rue de Rennes, 145.
1887 — **Chamonard**, professeur de lettres au lycée de Marseille.
1869 — **Chantavoine**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV et de littérature française à l'École normale de Sèvres, rue du Val-de-Grâce, 9, **S. P.**
1886 — **Chanzy**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.
1897 — **Chapeau**, préparateur de minéralogie à l'École Normale.

Promotions.

1874 — **Chappuis** (J.), agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique générale à l'École Centrale, rue des Beaux-Arts, 5.

1848 — **Charaux**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Grenoble, **S. P.**

1851 — **Charles**, proviseur honoraire du lycée de Douai, boul. Saint-Germain, 93.

1841 — **Charrier**, professeur honoraire de troisième du lycée, à Tours.

1879 — **Charrult**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1889 — **Chartier**, professeur de philosophie au lycée de Rouen, rue des Bons-Enfants, 140.

1869 — **Charve**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Marseille.

1879 — **Charvet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1884 — **Chassagny**, professeur de physique au lycée Janson.

1863 — **Chastaing de la Filolie**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand.

1870 — **Chatelain**, professeur de philosophie au lycée de Nancy.

1895 — **Chaumeix**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome, boulevard Saint-Michel, 84.

1884 — **Chaumont**, professeur de sixième au lycée de Lille.

1875 — **Chauveau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de Lille, 51.

1883 — **Chauvelon**, professeur de rhétorique au lycée Voltaire, **S. P.**

1839 — **Chauvet**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres, rue Malfilâtre, 14, à Caen.

1857 — **Chauvot**, professeur honoraire du petit lycée de Marseille, à Saint-Laurent-de-Cabrerisse (Aude).

1896 — **Chavanne**, agrégé-préparateur de chimie à l'École Normale.

1885 — **Chavannes**, professeur de langues et littératures chinoises et tartares mandchoux au Collège de France, rue des Écoles, 1, à Fontenay-aux-Roses (Seine), **S. P.**

1895 — **Chemineau**, ancien élève de la section des lettres à Muret (Haute-Garonne).

1846 — **Chevillard** (Félix), proviseur honoraire du lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.

1892 — **Cholet**, professeur de sixième au lycée de Nantes, en congé.

1896 — **Chollet**, professeur de mathématiques au lycée d'Orléans.

1842 — **Chotard**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont, rue de Vaugirard, 61, Paris, **S. P.**

1887 — **Chouet**, professeur de cinquième au lycée de Bordeaux.

1883 — **Chrétien**, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.

1884 — **Chudeau**, professeur de physique au lycée de Bayonne.

1870 — **Chuquet**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, à Villemomble.

1892 — **Cirot**, maître de conférences d'études hispaniques à la Faculté des lettres de Bordeaux et secrétaire du *Bulletin hispanique*.

1868 — **Clairin** (P.), professeur de cinquième au lycée Montaigne, avenue des Gobelins, 30.

Promotions.

1896 — **Clairin** (J.), agrégé préparateur de mathématiques à l'École Normale, avenue des Gobelins, 30.

1883 — **Claretie** (Léo), homme de lettres, avenue Hoche, 18. S. P.

854 — **Claveau**, homme de lettres, rue Clauzel, 6.

1881 — **Claveau**, professeur de physique au lycée de Brest.

1843 — **Clavel**, professeur honoraire de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, ancien adjoint au maire de Lyon.

1869 — **Claverie**, censeur des études du lycée Condorcet.

1879 — **Clément** (Louis), professeur de sixième au lycée Janson.

1886 — **Clément** (T.), professeur de mathématiques au lycée de Bayonne.

1877 — **Clerc** (M.), prof. d'histoire de Provence à la Faculté des lettres d'Aix, directeur du musée Borély de Marseille.

1893 — **Clerc**, professeur d'histoire au collège de Coulommiers.

1891 — **Cligny**, agrégé et docteur ès sciences naturelles, en mission au Sénégal.

1867 — **Climesco**, professeur à l'Université de Iassy, strada Pacurou, 29 (Roumanie).

1878 — **Cointe**, professeur de troisième au lycée de Poitiers.

1886 — **Colardeau**, chargé de cours de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Grenoble.

1883 — **Colléatte**, professeur de physique au lycée et à l'École de médecine de Besançon.

1862 — **Collignon** (A.), professeur d'histoire de la littérature latine à la Faculté des lettres, rue Jeanne d'Arc, 4, à Nancy.

1868 — **Collignon** (Max), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur adjoint, suppléant d'archéologie à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 88.

1878 — **Colomb**, sous-directeur du laboratoire de botanique de la Sorbonne, avenue de l'Observatoire, 22.

1868 — **Colsenet**, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Besançon.

1864 — **Combe**, agrégé, professeur de mathématiques à l'École Alsacienne, rue de la Pompe, 4, S. P.

1861 — **Combette**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'économat des lycées et collèges, rue Claude-Bernard, 63.

1898 — **Commanay**, élève de la section de physique.

1891 — **Commissaire**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Lyon.

1862 — **Compayré**, recteur de l'académie de Lyon.

1881 — **Comte**, professeur de seconde au lycée Carnot, rue d'Amsterdam, 52.

1897 — **Conard**, professeur d'histoire au lycée de Brest.

1874 — **Constantin** (L.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Clermont, en congé.

1884 — **Constantin** (P.), professeur d'histoire naturelle au lycée de Vanves, rue des Arènes, 7, à Paris.

1883 — **Cor**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, boulevard Arago, 112,

1851 — **Cornet**, inspecteur honoraire d'académie à Châlons-sur-Marne.

1865 — **Cornu**, professeur administrateur de culture du Muséum, rue Cuvier, 57.

Promotions.

1867 — **Dejob**, maître de conférences, de langue et littérature italiennes, à la Sorbonne, rue Ménilmontant, 80.

1847 — **De la Coulonche**, maître de conférences honoraire de langue et littérature françaises de l'École Normale, quai des Grands-Augustins, 53.

1897 — **Delafarge**, ancien élève de la section de littérature, rue des Feuilllantines, 7.

1849 — **De Lagrandval**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, rue d'Audenge, 22, à Bordeaux.

1867 — **Delaître**, professeur de seconde au lycée Janson, rue Jean-Bologne, 2. (Villa Fodor).

1882 — **Delarue**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 14.

1886 — **Delassus**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques à la Faculté des sciences de Toulouse.

1861 — **Delaunay**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes.

1877 — **De la Ville de Mirmont**, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1882 — **Delbos**, professeur de philosophie au lycée Henri IV, boulevard Saint-Michel, 82, S. P.

1860 — **Delcau**, profes. de quatrième au lycée Condorcet, rue de Tocqueville, 44.

1877 — **De Lens**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.

1868 — **Deleveau**, professeur de physique au lycée de Marseille.

1845 — **Delibes**, ancien conseiller général, professeur honoraire d'histoire du lycée, boulevard Longchamp, 105, à Marseille.

1853 — **Deliac**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue Fénelon, 7, à Marseille.

1879 — **Delpeuch**, ancien professeur de troisième du lycée Condorcet, ancien député, receveur des finances, avenue des Champs-Élysées, 75.

1842 — **Deltour**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue des Écuries-d'Artois, 9.

1876 — **De Mages**, prof. de seconde au collège Rollin, rue Say, 11.

1892 — **Demangeon**, maître surveillant à l'École Normale, S. P.

1888 — **De Martonne** (R.), professeur de quatrième au lycée de Caen.

1892 — **De Martonne** (L.), chargé d'un cours complémentaire de géographie à la Faculté des lettres de Rennes.

1835 — **Denis** (A.), professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 24, S. P.

1867 — **Denis** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, suppléant d'histoire contemporaine à la Sorbonne, rue de Fontenay, 24, à Sceaux.

1847 — **De Parnajon**, professeur honoraire de quatrième du lycée Henri IV, rue Vital, 21.

1884 — **Dereims**, agrégé, chef des travaux pratiques de géologie à la Sorbonne.

1865 — **Dereux**, professeur de philosophie au lycée Henri IV et de psychologie et morale à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 80, S. P.

1886 — **De Ridder**, professeur adjoint, maître de conférences, de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix, en congé, avenue du Coq, 7, à Paris, S. P.

Promotions.

1896 — **DaCosta**, professeur de philosophie, au lycée de Bastia.
1866 — **Daguenet**, professeur de physique au lycée de Versailles.
1881 — **Daguillon**, chargé de cours de botanique à la Sorbonne, rue Singer, 13, S. P.
1887 — **D'Aladern**, professeur de physique au lycée, rue aux Ormes, 12, à Chartres.
1861 — **Dalimier**, proviseur du lycée Buffon.
1886 — **Dalmeyda**, professeur de rhétorique au lycée de Vanves, rue de la Tour, 123, à Passy.
1869 — **Damien** (B.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille.
1861 — **Darboux** (Gaston), surecteur perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géométrie supérieure à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36, S. P.
1863 — **Darboux** (Louis), proviseur au lycée de Nîmes, S. P.
1891 — **Darboux** (G.), maître de conférences de zoologie à la Faculté des sciences, quai Claude-Bernard, 24, à Lyon, S. P.
1869 — **Darsy**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue Nicole, 7.
1864 — **Dastre**, prof. de physiologie générale à la Sorbonne, avenue d'Antin, 78.
1866 — **Dauphiné**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue Faraday, 19.
1867 — **Dauriac**, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, professeur de philosophie au lycée Janson.
1872 — **Dautheville**, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, cours Gambetta, 27 *bis*, à Montpellier.
1882 — **Dautremer**, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand, rue Victor-Considérant, 6.
1884 — **Daux**, proviseur du lycée de Bastia.
1896 — **Dauzats**, agrégé de mathématiques, boursier d'études à l'École Normale.
1886 — **De Bévotte**, professeur de seconde au lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.
1866 — **Debidour** (E.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, inspecteur général de l'enseignement second., rue Nicole, 7.
1895 — **Debidour** (L.), professeur d'histoire au lycée, rue du Puits-Carré, 21, à Évreux.
1891 — **De Bilhère Saint-Martin**, prof. de rhétorique au lycée, prof. de littérature française à l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur de Nantes, S. P.
1870 — **Debon**, professeur de philosophie au lycée de Lille.
1858 — **De Chanteple du Dézert**, inspecteur général des bibliothèques, rue de la Sorbonne, 15.
1859 — **Decharme**, professeur de poésie grecque à la Sorbonne, boulev. Saint-Michel, 95.
1888 — **Decourt**, professeur de rhétorique au Prytanée militaire de la Flèche.
1896 — **Decis**, professeur de 3e au lycée de Tournon.
1868 — **De Crozals**, doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres à Grenoble, S. P.
1898 — **De Felice**, élève de la section de grammaire.
1863 — **Déis**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
1880 — **Dejean**, professeur d'histoire au lycée Janson, en congé, chef du cabinet du Ministre de l'instruction publique, rue de Grenelle, 110.

Promotions.

1867 — **Dejob**, maître de conférences, de langue et littérature italiennes, à la Sorbonne, rue Ménilmontant, 80.

1847 — **De la Coulonche**, maître de conférences honoraire de langue et littérature françaises de l'École Normale, quai des Grands-Augustins, 53.

1897 — **Delafarge**, ancien élève de la section de littérature, rue des Feuillantines, 7.

1849 — **De Lagrandval**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, rue d'Audenge, 22, à Bordeaux.

1867 — **Delaitre**, professeur de seconde au lycée Janson, rue Jean-Bologne, 2. (Villa Fodor).

1882 — **Delarue**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 14.

1886 — **Delassus**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques à la Faculté des sciences de Toulouse.

1861 — **Delaunay**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes.

1877 — **De la Ville de Mirmont**, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1882 — **Delbos**, professeur de philosophie au lycée Henri IV, boulevard Saint-Michel, 82, S. P.

1860 — **Deleau**, profes. de quatrième au lycée Condorcet, rue de Tocqueville, 44.

1877 — **De Leus**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, S. P.

1868 — **Deleveau**, professeur de physique au lycée de Marseille.

1845 — **Delibes**, ancien conseiller général, professeur honoraire d'histoire du lycée, boulevard Longchamp, 105, à Marseille.

1853 — **Dellac**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue Fénelon, 7, à Marseille.

1879 — **Delpeuch**, ancien professeur de troisième du lycée Condorcet, ancien député, receveur des finances, avenue des Champs-Élysées, 75.

1842 — **Deltour**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue des Écuries-d'Artois, 9.

1876 — **De Sages**, prof. de seconde au collège Rollin, rue Say, 11.

1892 — **Demangeon**, maître surveillant à l'École Normale, S. P.

1888 — **De Martonne** (R.), professeur de quatrième au lycée de Caen.

1892 — **De Martonne** (L.), chargé d'un cours complémentaire de géographie à la Faculté des lettres de Rennes.

1835 — **Denis** (A.), professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 24, S. P.

1867 — **Denis** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, suppléant d'histoire contemporaine à la Sorbonne, rue de Fontenay, 24, à Sceaux.

1847 — **De Parnajon**, professeur honoraire de quatrième du lycée Henri IV, rue Vital, 21.

1884 — **Derelms**, agrégé, chef des travaux pratiques de géologie à la Sorbonne.

1865 — **Dereux**, professeur de philosophie au lycée Henri IV et de psychologie et morale à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 80, S. P.

1886 — **De Ridder**, professeur adjoint, maître de conférences, de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix, en congé, avenue du Coq, 7, à Paris, S. P.

Promotions.

1893 — **Deroide**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille.
1889 — **Derroja**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Clermont.
1882 — **Deschamps**, critique littéraire du *Temps*, rue Cassette, 15.
1858 — **Des Essarts**, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Clermont.
1890 — **Desjacques**, ancien élève de la section de mathémat., rue Vineuse, 22 *bis*.
1878 — **Desjardins**, prof. de rhétorique au lycée de Vanves, rue Cassette, 24.
1860 — **Desmons**, professeur de mathématiques au lycée Janson.
1898 — **Deaouches**, élève de la section de mathématiques.
1892 — **Despois**, professeur de seconde au lycée de Nancy.
1881 — **Desrousseaux**, directeur adjoint à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, boulevard Port-Royal, 47.
1867 — **Dessenon**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, S. P.
1884 — **De Tannenberg**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Bordeaux.
1855 — **De Tréverret**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.
1854 — **Devaux**, professeur honoraire de physique du lycée, rue Banc-Léger, 30, à Limoges.
1878 — **Dez**, professeur d'histoire au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 18.
1865 — **D'Hombres**, proviseur du lycée Charlemagne.
1873 — **D'Huart**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, S. P.
1846 — **D'Hugues**, professeur honoraire de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Dijon, rue Montaudran, 56, à Toulouse.
1878 — **Didier**, directeur adjoint au laboratoire de chimie de l'École Normale, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de la Santé, 5.
1878 — **Diehl**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, chargé du cours complémentaire d'histoire byzantine à la Sorbonne, rue de Seine, 67.
1863 — **Dietz**, professeur de rhétorique au lycée Buffon, boulev. Saint-Michel, 93.
1881 — **Dimbarre**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.
1864 — **Ditte**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études et professeur de chimie à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.
1879 — **Doby**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.
1875 — **Dognon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse.
1886 — **Dongier**, sous-directeur du laboratoire de physique (enseignement) à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 82.
1878 — **Dorison**, prof. de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon.
1881 — **Dorlet**, professeur de mathématiques au lycée de Roanne.
1897 — **Donady**, élève de la section des langues vivantes (4e année).
1883 — **Doublet**, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, à Nice, S. P.
1889 — **Doudinot de la Boissière**, professeur de seconde au collège Stanislas, rue Bara, 3, S. P.
1879 — **Doumic**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, en congé, rue Jacob, 48.

Promotions.

1851 — **Doussot** (le R. P.) des Frères-Prêcheurs à Prouilles par Fanjeaux (Aude).

1889 — **Douxami**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de sciences naturelles au lycée et chargé d'un cours de pétrographie à la Faculté des sciences, Lyon.

1889 — **Drach**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences à Clermont.

1859 — **Drapeyron**, professeur honoraire d'histoire du lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de géographie*, rue Claude-Bernard, 55.

1893 — **Dresch**, professeur d'allemand au lycée de Poitiers.

1897 — **Dreyfus**, ancien élève de la section de mathématiques.

1840 — **Dreyss**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Vaneau, 30, S. P.

1897 — **Drice**, boursier d'études du gouvernement Haïtien, rue Vauquelin, 19.

1867 — **Drincourt**, professeur de physique au collège Rollin et au collège Stanislas, place Bréda, 10.

1892 — **Drouin**, professeur de philosophie au Prytanée de la Flèche.

1874 — **Droz**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon.

1839 — **Druon**, proviseur honoraire du lycée de Poitiers, rue Girardet, 2 *bis*, à Nancy, S. P.

1896 — **Dubessot**, professeur de mathématiques au lycée de Nîmes.

1883 — **Dubois**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Grenoble.

1876 — **Dubois** (M.), professeur de géographie coloniale à la Sorbonne et de géographie à l'École de Sèvres, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.

1897 — **Dubois** (Ch.), élève de la section de littérature.

1892 — **Dubouis**, professeur de sciences au lycée de Vannes.

1894 — **Dubreuil**, agrégé, préparateur de chimie à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 56.

1875 — **Dubuc**, inspecteur d'académie à Caen.

1897 — **Dubuisson**, élève de la section des sciences naturelles (4e année.)

1883 — **Ducasse**, professeur de philosophie au lycée d'Évreux.

1872 — **Ducatel**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, S. P.

1859 — **Duclaux** (E.), membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne et de physique à l'Institut agronomique, avenue de Breteuil, 39, S. P.

1895 — **Duclaux** (J.), agrégé, préparateur de chimie à l'École Normale, en congé, boursier de l'Université de Paris (Tour du Monde).

1858 — **Ducoudray**, agrégé d'histoire, professeur honoraire de l'École Normale de Saint-Cloud, quai de Béthune, 24.

1882 — **Dufayard**, professeur d'histoire au lycée Henri IV.

1868 — **Dufet**, maître de conférences de minéralogie à l'École Normale, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue de l'Arbalète, 35.

1898 — **Dufour**, élève de la section de physique.

1895 — **Dufor**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Étienne.

1880 — **Dufour** (Léon), agrégé, directeur adjoint du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), S. P.

1887 — **Dufour** (Médéric), professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres rue Jeanne-d'Arc, 3, à Lille.

Promotions.

1888 — **Dufour** (Marcel), agrégé de physique, chef des travaux à la Faculté des sciences, en congé, rue de Toul, 20, à Nancy, S. P.

1889 — **Dufour** (Georges), professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.

1896 — **Dufour** (Alexandre), agrégé, préparateur adjoint de physique à l'École Normale.

1892 — **Dufourcq**, chargé d'un cours d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1895 — **Duguet**, agrégé de grammaire, rue de Rennes, 150.

1882 — **Duhem**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

1897 — **Dulong**, agrégé des lettres, soldat au 135e de ligne, à Angers.

1886 — **Dumas** (G.), professeur de philosophie au collège Chaptal.

1895 — **Dumas** (H.), professeur de physique au collège de Dreux.

1876 — **Dumesnil**, prof. de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble.

1854 — **Dupaigne**, agrégé de physique, inspecteur honoraire de l'enseignement primaire à Paris, rue Linné, 9.

1870 — **Dupont**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Lille.

1877 — **Duport**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon.

1898 — **Dupouey**, élève de la section de littérature.

1893 — **Dupouy**, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.

1859 — **Dupré** (Édouard), professeur de rhétorique au lycée, rue Gibert, 15, à Cherbourg.

1869 — **Dupuy** (Ernest), inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de Montsouris, 2, S. P.

1876 — **Dupuy** (Paul), agrégé d'histoire, surveillant général à l'École Normale.

1862 — **Durand** (L.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, avenue de l'Observatoire, 49.

1874 — **Durand** (H.), professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard des Invalides, 42.

1883 — **Durand** (R.), maître de conférences suppléant de langue et littérature latines à l'École Normale, avenue Galois, 28 *bis*, à Bourg-la-Reine.

1891 — **Durand** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Charles-Nodier, n° 5, à Besançon.

1867 — **Durand-Morimbau**, agrégé des lettres, publiciste, rue Richelieu, 104.

1893 — **Durong**, professeur d'histoire au lycée de Pau.

1879 — **Dürkheim**, professeur de science sociale à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1851 — **Durrande**, doyen honoraire et professeur de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Poitiers.

1880 — **Dürrbach**, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres, rue du Japon, 40, à Toulouse, S. P.

1872 — **Duruy** (G.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres, professeur à l'École Polytechnique et à l'École des Hautes-Études de Marine, avenue des Champs-Élysées, 31.

1879 — **Dussy**, professeur de physique au lycée de Dijon.

Promotions.

1849 — **Duvaux**, professeur honoraire de seconde du lycée de Nancy, ancien Ministre de l'Instruction publique, à Nancy.

1844 — **Duvernoy**, prof. honoraire d'histoire au lycée, rue Bailly, 8 *bis*, à Nancy.

1872 — **Dybowski**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Rottembourg, 16, S. P.

1873 — **Edet**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, chargé de conférences de latin à la Sorbonne, rue de la Tombe-Issoire, 37.

1856 — **Édon**, prof. honor. de quatrième du lycée Henri IV, rue du Pré-aux-Clercs, 12, à Paris, et rue Grande, 220, à Fontainebleau.

1867 — **Egger**, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Sorbonne, rue du Cherche-Midi, 23, S. P.

1880 — **Ehrhard**, prof. de littérature étrang. à la Faculté des lettres de Clermont.

1889 — **Eisenmann**, agrégé d'histoire, boulevard de Sévigné, 13, à Dijon, S. P.

1877 — **Eisenmenger**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1894 — **Elbel**, professeur de cinquième au lycée de Marseille.

1892 — **Eliade** (Pompiliu), professeur agrégé à l'Université de Bucharest, Strada Gramont, 23.

1896 — **Eujaran**, professeur de philosophie au lycée de Lorient.

1895 — **Esclangon**, agrégé de mathématiques, aide astronome à l'observatoire de Bordeaux.

1864 — **Espinas**, doyen honoraire de Faculté, professeur adjoint du cours d'histoire de l'Économie Sociale à la Sorbonne, rue du Ranelagh, 84.

1856 — **Espitallier**, inspecteur honoraire d'académie, rue Angel-Albert, 37, à Angoulême.

1861 — **Evellin**, inspecteur général honoraire de l'Enseignement secondaire, rue de Coulmiers, 13.

1867 — **Faguet**, membre de l'Académie française, professeur de poésie française à la Sorbonne, rue Monge, 59.

1844 — **Fallex** (E.), proviseur honor. du lycée Charlemagne, quai de Béthune, 18,

1881 — **Fallex** (M.), professeur d'histoire au lycée Carnot, boul. Saint-Michel, 7. S. P.

1898 — **Fatou**, élève de la section de mathématiques.

1877 — **Faure**, professeur de rhétorique au lycée Janson, rue Vital, 27.

1858 — **Fauré**, inspecteur d'académie à Pau.

1838 — **Favé**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Caen, Grande-Rue, 87 *bis*, à Boulogne-sur-Seine.

1865 — **Febvre**, professeur de troisième au lycée, rue La Salle, 4, Nancy.

1891 — **Fédel**, professeur de rhétorique au lycée de Nîmes.

1886 — **Féraud**, chargé d'un cours complémentaire de mathématiques à la Faculté des sciences, astronome adjoint à l'Observatoire de Bordeaux, à Floirac (Gironde).

1850 — **Fernet**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de l'Observatoire, 23, S. P.

Promotions.

1880 — **Ferrand** (L.), inspecteur d'académie à Orléans.
1888 — **Ferrand** (E.), professeur de rhétorique au lycée de Poitiers.
1869 — **Ferras**, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.
1885 — **Ferval**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.
1884 — **Fesquet**, professeur de physique au collège de Dunkerque.
1892 — **Feyel**, agrégé d'histoire, avenue du Chemin de fer, 22, Avon (Seine-et-Marne).
1856 — **Fiévet**, prof. honoraire de physique, rue Ordener, 38.
1861 — **Filon**, agrégé des lettres, Godwin House St Augustin's avenue, South Croydon (Angleterre).
1863 — **Fiot**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue du Cherche-Midi.
1885 — **Fischer**, agrégé, docteur ès sciences, chef des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, boulevard St-Michel, 51, S. P.
1884 — **Flandrin**, professeur de seconde au lycée Buffon, rue Vavin, 7.
1895 — **Flegenheimer**, agrégé d'allemand, rue du Sommerard, 35.
1869 — **Floquet**, professeur d'analyse à la Faculté des sciences de Nancy.
1860 — **Foncin** (P.), directeur honoraire et inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Michelet, 1.
1864 — **Fontaine**, doyen et professeur de langue et littérature françaises de la Faculté des lettres de Lyon.
1888 — **Formé**, répétiteur au lycée, rue Rémilly, 27, à Versailles.
1897 — **Fort**, professeur de mathématiques au collège de Castres.
1898 — **Fortin**, élève de la section de physique.
1891 — **Fossey**, agrégé des lettres, membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, avenue de l'Observatoire, à Paris.
1855 — **Foucart**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités grecques au Collège de France, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, rue Jacob, 19, S. P.
1885 — **Foucher**, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses), rue de Staël, 16.
1882 — **Fougères**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Sorbonne, rue d'Ulm, 6.
1895 — **Foulet**, Associate in French Literature Bryn-Mawr Collège, Bryn-Mawr, Penna (Etats-Unis).
1894 — **Foulon**, professeur de mathématiques au collège de La Fère.
1849 — **Fouqué**, membre de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France, S. P.
1895 — **Fournials**, professeur de quatrième au lycée de Constantine.
1887 — **Fournez**, professeur de lettres au lycée de Toulouse.
1881 — **Fournier** (Albert), professeur de langue et littérature anciennes à l'École des lettres d'Alger, rue Michelet, à Mustapha, près d'Alger.
1891 — **Fournier** (Paul), maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Bordeaux.
1859 — **Fourteau**, proviseur du lycée Janson.
1869 — **Fousserean**, agrégé, docteur ès sciences physiques, secrétaire de la Faculté des sciences de la Sorbonne, place Jussieu, 5.

Promotions.

1859 — **Fouyé**, professeur honoraire de seconde au lycée Henri IV.
1893 — **François**, professeur de rhétorique au lycée de Chartres.
1887 — **Frémiot**, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.
1864 — **Frignet**, inspecteur d'académie à Paris, rue Claude-Bernard, 62.
1860 — **Froment**, ancien directeur du collège Sainte-Barbe, ancien professeur à la Faculté des lettres, rue du Tondu, 24, à Bordeaux, **S. P.**
1856 — **From**, agrégé, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au Bureau central, rue de Sèvres, 19.

1877 — **Gaches**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Condorcet.
1875 — **Gachon**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier.
1862 — **Gaffarel**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Dijon.
1894 — **Gaillot-Billotteau**, rue d'Ulm, 34.
1876 — **Gal**, professeur de physique au lycée de Nîmes.
1895 — **Gallaud**, agrégé, préparateur de zoologie à l'École Normale.
1881 — **Gallois**, maître de conférences de géographie à l'École Normale.
1892 — **Galliotti**, professeur de physique au lycée de Châteauroux.
1885 — **Gallouédec**, professeur d'histoire au lycée d'Orléans, rue de la République, 38, **S. P.**
1873 — **Ganderax**, agrégé des lettres, directeur de la *Revue de Paris*, rue Galilée, 25, à Paris, **S. P.**
1872 — **Garbe**, doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Poitiers.
1895 — **Garnier**, professeur de rhétorique au lycée de Valenciennes, à Paris, rue Lafontaine, 96.
1854 — **Gaspard**, professeur honor. de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue du Vertpré, 18, à Nevers, **S. P.**
1870 — **Gasquet** (A.), recteur de l'académie de Nancy, **S. P.**
1861 — **Gasté**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.
1890 — **Gastinel**, prof. de troisième au lycée Henri IV, rue Alphonse Daudet, 1.
1886 — **Gauckler**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur du service heylical des antiquités et des arts, rue des Selliers, 66, à Tunis, **S. P.**
1857 — **Gaudier**, inspecteur d'académie, rue Bourignon, 21, à Lille.
1895 — **Gauthier**, professeur de physique au lycée de Valenciennes.
1898 — **Gauthier** ( ), élève de la section de grammaire.
1880 — **Gauthiez**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue Murillo, 11, à Paris et la Madrague-Giens (Var), **S. P.**
1844 — **Gautier** (Alexandre), inspecteur général honoraire de l'économat des lycées et collèges, à Gerbaut, par Saint-Ouen (Indre-et-Loire).
1875 — **Gautier** (Jules), inspecteur d'académie à Paris, quai des Célestins, 10.
1884 — **Gautier** (Émile), chargé de cours à l'École supérieure des Lettres, rue Michel, 63, Alger (Mustapha).
1885 — **Gautier** (Paul), professeur de rhétorique au lycée Lakanal.
1858 — **Gay** (Jules-Claude), prof. honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue Cassette, 16, **S. P.**

Promotions.

1859 — **Gruey**, doyen honoraire, directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Besançon, **S. P.**

1858 — **Grümbach**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand.

1883 — **Gsell**, professeur d'antiquités de l'Afrique à l'École des lettres d'Alger, inspecteur des antiquités de l'Algérie.

1896 — **Guerrey**, élève de 4e année à l'École.

1879 — **Guesdon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Rennes.

1857 — **Guibal**, doyen honoraire et prof. d'histoire de la Faculté des lettres d'Aix.

1880 — **Guichard**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Clermont.

1874 — **Guigon**, proviseur du lycée de Marseille.

1862 — **Guillemin**, agrégé, prof. de physique à l'École de médecine et ancien maire d'Alger.

1851 — **Guillemot**, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet, rue Nouvelle, 6.

1843 — **Guillon** (M.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, quai de la Mégisserie, à Lons-le-Saunier.

1870 — **Guillon** (C.), professeur d'histoire au lycée de Limoges.

1862 — **Guilliot** (Louis), professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin, rue de Bruxelles, 20, **S. P.**

1874 — **Guillot** (P.), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

1870 — **Guiraud** (P.), maître de conférences d'histoire à l'École Normale, en congé; professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

1885 — **Guiraud** (J.-B.), professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Besançon.

1885 — **Guitton**, professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.

1879 — **Gumtz**, professeur de chimie minérale à la Faculté des sciences, rue de l'Hospice, 9, à Nancy.

1893 — **Gutton**, agrégé, docteur, chef des travaux pratiques de physique à la Faculté des sciences, rue Gambetta, 40 *bis*, à Nancy.

1897 — **Guyot**, professeur d'histoire au lycée, impasse Saint-Louis, à Bourges.

1884 — **Hadamard**, professeur adjoint, maître de conférences de mathématiques à la Sorbonne, professeur suppléant de mécanique analytique et de mécanique céleste au Collège de France, rue Humboldt, 25, **S. P.**

1893 — **Haguenin**, professeur de rhétorique au lycée de Moulins, en congé, à Libracy, par Signy-l'Abbaye (Ardennes).

1836 — **Haillecourt**, agrégé et inspecteur honoraire de l'Université de France, Luisenring D. 7. 16 Mannheim, (Allemagne), **S. P.**

1864 — **Halbwachs** (F.), professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.

1898 — **Halbwachs** (M.), élève de la section de philosophie.

1889 — **Halévy**, agrégé de philosophie, professeur de morale aux Écoles J.-B. Say, rue de Douai, 22, en congé, **S. P.**

1858 — **Hallberg**, prof. de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse.

1875 — **Hamel**, professeur de seconde au lycée Carnot.

1831 — **Hanriot** (Th.), profes. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Lille, rue Plichon, 6, à Nancy.

Promotions.

1878 — **Godard**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, rue Gay-Lussac, 28.

1874 — **Geizer**, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, rue Guillaume-Tell, 32.

1863 — **Gohierre de Longchamps**, professeur honoraire de mathématiques élémentaires au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr.

1892 — **Goisot**, ingénieur électricien, rue Belidor, 10.

1878 — **Gomien**, professeur de physique au lycée de Toulouse.

1844 — **Gomond**, prof. hon. de seconde du lycée, rue de Candie, 22, à Alençon, S. P.

1898 — **Gonnard**, élève de la section d'histoire.

1863 — **Gorceix**, agrégé de physique, ancien directeur de l'École des mines d'Ouro-Préto (Brésil), à Mont-sur-Vienne par Bujaleuf (Haute-Vienne), S. P.

1891 — **Gosselin**, professeur de lettres au lycée de Brest.

1853 — **Gossin**, proviseur honoraire du lycée de Lyon, à la Flèche, S. P.

1881 — **Goulard**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.

1876 — **Goulin**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne, boulevard Saint-Michel, 49.

1872 — **Gouré de Villemontée**, professeur de physique au lycée Buffon, en congé, rue de Poissy, 31, S. P.

1873 — **Gourraigne**, professeur d'histoire au lycée Janson et à l'École normale supérieure de l'enseignement primaire, rue Greuze, 33.

1876 — **Goursat**, professeur de calcul différent. et intégral à la Sorbonne, boulevard Arago, 112, S. P.

1891 — **Goutereau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de l'Université, 176.

1888 — **Goyau**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, rue Las Cases, 16, S. P.

1889 — **Graillot**, professeur de rhétorique au lycée et chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P.

1895 — **Granger**, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française d'Athènes.

1849 — **Gréard**, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'académie de Paris, rue du Luxembourg, 30, S. P.

1870 — **Grec** (Paul), inspecteur d'académie à Mâcon, S. P.

1891 — **Greffe**, professeur de physique au lycée de Montpellier.

1872 — **Grégoire** (André), professeur d'histoire au lycée de Pau.

1863 — **Grégori**, homme de lettres, boulevard des Capucines, 6.

1850 — **Gremier**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue de Poitiers, 5.

1884 — **Grévy**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Germain, 13, S. P.

1844 — **Gripon**, prof. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Rennes.

1868 — **Griveaux**, professeur de physique au lycée de Lyon.

1884 — **Grosjean**, professeur à l'École Turgot, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 10.

1876 — **Grousseard**, professeur de troisième au lycée Janson, boulevard Exelmans, 38.

Promotions.

1879 — **Houssay**, maître de conférences de zoologie à l'École Normale, S. P.

1882 — **Huard**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV, S. P.

1851 — **Hubert** (G.), ancien professeur, rue Moncey, 20, S. P.

1892 — **Hubert** (H.), agrégé d'histoire, attaché au Musée de Saint-Germain, rue Claude-Bernard, 74.

1884 — **Huguet**, professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Caen.

1843 — **Humbert** (Ern.), professeur honoraire de philosophie du lycée rue Sipierre, 10, Orléans.

1867 — **Humbert** (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207, S. P.

1878 — **Humbert** (Eug.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 56.

1885 — **Hurlez**, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais, place Erasme-Gérard, 6, S. P.

1870 — **Hurion**, professeur de physique de la Faculté des sciences et à l'École préparatoire de médecine de Dijon.

1893 — **Husson**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.

1858 — **Huvelin** (l'abbé), agrégé d'histoire, vicaire à Saint-Augustin, rue Duborde, 6, à Paris, S. P.

1880 — **Imbart de la Tour**, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1877 — **Istria**, inspecteur d'académie à Toulouse.

1862 — **Izarn**, professeur de physique au lycée de Clermont.

1874 — **Izoulet**, professeur de philosophie sociale au Collège de France, boulevard Saint-Germain, 2.

1853 — **Jacob** (Emile), professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue Sainte-Beuve, 3.

1869 — **Jacob** (Henri), professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Constantinople, 23.

1898 — **Jacob** (Ch.), élève de la section d'histoire naturelle.

1853 — **Jacquet** (P.-A.), professeur honoraire de seconde du lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 88.

1886 — **Jacquet** (P.-E.), prof. de mathématiques au Prytanée militaire, rue Couchot, 8, La Flèche.

1835 — **Jacquinet** (P.), recteur honoraire, ancien directeur des études littéraires à l'École Normale, place de Rennes, 6.

1879 — **Jacquinet** (G.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue Casimir-Périer, 3.

1866 — **Jalliffier**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue Say, 11.

1873 — **Jamet**, professeur de mathématiques au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.

1884 — **Jamot**, agrégé des lettres, attaché au Musée du Louvre, rue de Monsieur, 13, S. P.

Promotions.

1874 — **Jaumd**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Rodez, à Vergisson (Saône-et-Loire).

1879 — **Janet** (Pierre), chargé d'un cours complémentaire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, rue Barbet-de-Jouy, 21.

1883 — **Janet** (Paul), professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire de physique à la Sorbonne, directeur du Laboratoire central et de l'École supérieure d'électricité, rue du Four, 8, S. P.

1897 — **Jardé**, élève de 4e année à l'École.

1858 — **Jarrige**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

1891 — **Jarry** (R.), agrégé, docteur ès-sciences, chef du laboratoire des établissements Lazare-Weiller, au Havre, à Gravelle-Sainte-Honorine.

1869 — **Jaulmes**, professeur de lettres au lycée de Tunis.

1878 — **Jaurès**, ancien chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, ancien député du Tarn, avenue du Chalet, 7, Passy.

1863 — **Jeanmaire**, recteur de l'académie d'Alger.

1878 — **Jeanroy**, professeur de langue et littérature méridionales à la Faculté des lettres, rue Neuve Monplaisir, 4, à Toulouse, S. P.

1867 — **Jenn**, agrégé de grammaire, rue de Hambourg, 12.

1861 — **Jénot**, professeur honoraire de physique du collège Rollin, rue Caulaincourt, 17, S. P.

1877 — **Joannis**, chargé d'un cours de chimie à la Sorbonne, rue des Imbergères, 7, à Sceaux, S. P.

1891 — **Job**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Rennes.

1864 — **Jodin**, professeur de cinquième au lycée Montaigne.

1860 — **Joly** (H.), doyen honoraire de Faculté, rue Boissonade, 3, à Paris.

1884 — **Jordan**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Rennes.

1845 — **Joubert** (le R. P.), agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, S. P.

1857 — **Joubert**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Violet, 67, (Grenelle).

1882 — **Joubin** (P.), doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon.

1886 — **Joubin** (A.), chargé de cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Jouffret**, prof. de philosophie au lycée, anc. adjoint au maire de Marseille.

1890 — **Jouguet**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Faculté des lettres de Lille.

1869 — **Joyau**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont.

1892 — **Jubin**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Montmartre, 16.

1877 — **Jullian**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, cours de Tournon, 1, à Bordeaux.

1876 — **Kelffer**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg.

1882 — **Kesternich**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

1866 — **Kliszowski**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

Promotions.

1879 — **Kœnigs**, profes. de mécanique physique et expérimentale à la Sorbonne.
1873 — **Krantz**, doyen et prof. de littér. franç. de la Faculté des lettres, rue des Dominicains, 21, à Nancy.

1897 — **Labrousse**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Toulouse.
1851 — **Lachelier** (J.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Stanislas, 11.
1875 — **Lachelier** (H.), prof. de philosophie au lycée Condorcet, boulevard Saint-Michel, 143.
1857 — **Lacour** (F.), ancien professeur de physique.
1874 — **Lacour** (E.), professeur adjoint, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences de Nancy.
1875 — **Lacour** (L.), homme de lettres, rue Montenotte, 9.
1876 — **Lacour-Gayet**, prof. d'histoire au lycée Saint-Louis, au lycée Fénelon et à l'École supérieure de Marine, rue Jacob, 46, **S. P.**
1874 — **Lafaye**, professeur adjoint, maître de conférences de langue et littérature latines à la Sorbonne, Directeur des études pour les lettres et la philologie, rue d'Assas, 68, **S. P.**
1864 — **Laféteur**, censeur des études du lycée Janson.
1881 — **Laffont**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.
1870 — **Lafont**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.
1888 — **Lagabrielle**, professeur de mathématiques au lycée de Nantes.
1885 — **Lahillone**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse en congé.
1855 — **Laigle**, proviseur honoraire à Villers-Saint-Christophe (Aisne).
1873 — **Laigneux**, professeur de troisième au collège Stanislas, r. de Fleurus, 15 bis.
1849 — **Lalande** (Ch.), inspecteur honoraire d'académie, à Plessis-Saint-Jean, par Sergines (Yonne), **S. P.**
1885 — **Lalande** (André), professeur de philosophie au lycée, rue de la Mairie, 7, Vanves, **S. P.**
1893 — **Laloy**, professeur de seconde au collège Stanislas, avenue des Gobelins, 8, à Paris, **S. P.**
1885 — **Lamaire**, agrégé, professeur de mathématiques au collège Chaptal, rue Truffaut, 25, **S. P.**
1868 — **Lame**, prof. de rhétorique au lycée, chargé d'un cours complémentaire de littérature française et latine à la Faculté des lettres, rue de la Liberté, 10, à Dijon.
1891 — **Lamirand**, professeur de physique au lycée de Toulouse.
1856 — **Landrin**, inspecteur honoraire d'académie, rue Fodéré, 11, à Nice, **S. P.**
1893 — **Landry**, agrégé de philosophie, professeur de littérature au collège Chaptal, rue de Chantilly, 7, **S. P.**
1893 — **Lange**, professeur de troisième au lycée de Caen.
1894 — **Langevin**, agrégé de physique, professeur à l'École municipale de physique et de chimie, boulevard de Port-Royal, 50.
1876 — **Lanson**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le Grand, en congé, maître de conférences suppléant à l'École Normale, maître de conférences de langue et littérature latines à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 1.

Promotions.

1874 — **Janaud**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Rodez, à Vergisson (Saône-et-Loire).

1879 — **Janet** (Pierre), chargé d'un cours complémentaire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, rue Barbet-de-Jouy, 21.

1883 — **Janet** (Paul), professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire de physique à la Sorbonne, directeur du Laboratoire central et de l'École supérieure d'électricité, rue du Four, 8, S. P.

1897 — **Jardé**, élève de 4e année à l'École.

1858 — **Jarrige**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

1891 — **Jarry** (R.), agrégé, docteur ès-sciences, chef du laboratoire des établissements Lazare-Weiller, au Havre, à Gravelle-Sainte-Honorine.

1889 — **Jaulmes**, professeur de lettres au lycée de Tunis.

1878 — **Jaurès**, ancien chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, ancien député du Tarn, avenue du Chalet, 7, Passy.

1863 — **Jeanmaire**, recteur de l'académie d'Alger.

1878 — **Jeanroy**, professeur de langue et littérature méridionales à la Faculté des lettres, rue Neuve Monplaisir, 4, à Toulouse, S. P.

1867 — **Jenn**, agrégé de grammaire, rue de Hambourg, 12.

1861 — **Jénot**, professeur honoraire de physique du collège Rollin, rue Caulaincourt, 17, S. P.

1877 — **Joannis**, chargé d'un cours de chimie à la Sorbonne, rue des Imbergères, 7, à Sceaux, S. P.

1891 — **Job**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Rennes.

1864 — **Jodin**, professeur de cinquième au lycée Montaigne.

1860 — **Joly** (H.), doyen honoraire de Faculté, rue Boissonade, 3, à Paris.

1884 — **Jordan**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Rennes.

1845 — **Joubert** (le R. P.), agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, S. P.

1857 — **Joubert**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Violet, 67, (Grenelle).

1852 — **Joubin** (P.), doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon.

1886 — **Joubin** (A.), chargé de cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Jouffret**, prof. de philosophie au lycée, anc. adjoint au maire de Marseille.

1890 — **Jouguet**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Faculté des lettres de Lille.

1869 — **Joyau**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont.

1892 — **Jubin**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Montmartre, 16.

1877 — **Julian**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, cours de Tournon, 1, à Bordeaux.

1876 — **Kelffer**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg.

1882 — **Kestermich**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

1866 — **Kliazowski**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

Promotions.

1885 — **Le Dantec**, agrégé, docteur ès sciences naturelles, préparateur des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, rue Victor-Considérant, 4.

1876 — **Leduc**, professeur adjoint, maître de conférences de physique à la Sorbonne et à l'École Normale de Saint-Cloud, boulevard Saint-Michel, 8.

1851 — **Lefaivre**, ancien ministre plénipotentiaire, à Versailles.

1852 — **Lefebvre** (E.), professeur honoraire de physique du lycée, rue des Réservoirs, 2, à Versailles, S. P.

1867 — **Lefebvre** (Jules), professeur de mathématiques au lycée, rue de la Barre, 31 *bis*, à Lille.

1883 — **Lefebvre** (P.), professeur de physique au lycée de Douai, S. P.

1873 — **Lefèvre** (J.), professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire de l'enseignement supérieur de Nantes.

1884 — **Lefèvre** (Jules), professeur de sciences naturelles au lycée du Havre

1875 — **Lefrançois**, profess. de mathématiques au lycée de Grenoble, S. P.

1897 — **Legentil** (J.), élève de 4e année à l'École.

1895 — **Leger**, ancien élève de la section de langues vivantes, rue de Tournes, 1.

1859 — **Legouis** (le R.-P.), ancien agrégé préparateur d'histoire naturelle à l'École Normale, docteur ès sciences, rue Lhomond, 26, S. P.

1880 — **Le Goupils**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé, planteur à Nassirah, par Bouloupari (Nouvelle-Calédonie).

1863 — **Legoux**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1875 — **Legrand** (A.), agrégé de grammaire, rue du Château, 1, à Neuilly-sur-Seine, S. P.

1876 — **Legrand** (Jules), agrégé de philosophie, député des Basses-Pyrénées, ancien sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur, boul. Pasteur, 52, S. P.

1885 — **Legrand** (G.), avoué, docteur en droit, avenue de Saint-Cloud, 41, Versailles.

1885 — **Legrand** (Ph.-E.), professeur adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, avenue Duquesne, 3, à Lyon.

1886 — **Legras**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, chemin de Fontaine, 27, à Dijon.

1868 — **Lehanneur**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Caen.

1874 — **Lehugeur**, professeur d'histoire au lycée Henri IV et à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 73.

1883 — **Lelieuvre**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Caen.

1876 — **Lelorieux**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue du Rocher, 21.

1876 — **Lemaire**, professeur de philosophie au lycée d'Amiens.

1872 — **Lemaître** (Jules), membre de l'Académie française, professeur de Faculté hors rang, rue des Écuries-d'Artois, 39.

1855 — **Lemas**, inspecteur honoraire d'académie, avenue du Midi, 27, à Limoges, S. P.

1878 — **Lemercier**, doyen et professeur de langue et littérature grecques de la Faculté des lettres, rue des Carrières Saint-Jullien, 14, à Caen.

1884 — **Lemoine**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Clovis Bernard, 72.

Promotions.

1865 — **Lantoine**, ancien professeur de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, villa Madeleine, cité du Belvédère, 11, à Saint-Germain-en-Laye.

1891 — **Lapointe**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.

1838 — **Larocque**, inspecteur d'académie, directeur de l'Observatoire du Petit-Port, à Nantes.

1882 — **Lary**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.

1892 — **Lattès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice en congé.

1856 — **Launay**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, place de la Vieille-Estrapade, 1.

1863 — **Launoy**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1896 — **Laureaux** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de St-Étienne.

1835 — **Laurent** (E.), professeur honoraire de lettres du lycée Charlemagne, rue de Rivoli, 214, **S. P.**

1861 — **Laurent** (F.), professeur de quatrième au collège Stanislas, rue du Montparnasse, 9.

1896 — **Laurentie**, ancien élève de la section de littérature, rue du Regard, 9.

1897 — **Lavaud**, professeur de seconde au lycée du Puy.

1885 — **Lavenir**, docteur ès sciences, avenue d'Eylau, 39, **S. P.**

1862 — **Lavisse**, membre de l'Académie française, prof. et directeur d'études d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de Médicis, 5, **S. P.**

1888 — **Leau**, prof. de mathématiques au collège Stanislas, rue Saint-Placide, 54, **S. P.**

1895 — **Lebeau**, professeur de quatrième au lycée de Quimper.

1883 — **Lebègue** (E.), professeur d'histoire au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**

1894 — **Lebesgue**, professeur de mathématiques au lycée, rue Sigisbert-Adam, à Nancy.

1889 — **Le Blanc**, professeur de rhétorique au lycée de Périgueux, **S. P.**

1877 — **Leblond**, agrégé, professeur de physique à l'École des officiers-torpilleurs, avenue Vauban, 17, à Toulon.

1879 — **Le Breton**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres, rue de la Prévôté, 16, à Bordeaux.

1860 — **Lecaplain**, professeur de physique au lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**

1857 — **Lechartier**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Rennes.

1883 — **Lechat** (H.), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

1879 — **Leclerc du Sablon**, doyen et professeur de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse.

1864 — **Lecomte** (A.), professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue du Val-de-Grâce, 15.

1895 — **Lecomte**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et à l'École supérieure des sciences de Nantes.

1880 — **Lécrivain**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse.

Promotions.

1866 — **Liard**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

1880 — **Liber**, professeur de quatrième au lycée de Douai.

1884 — **Liéby**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Foix, en congé.

1859 — **Ligneau**, professeur de quatrième au lycée de Rouen.

1849 — **Lignier**, ancien examinateur des Écoles d'hydrographie de la marine, rue d'Erlanger, 25, à Paris. **S. P.**

1873 — **Lion** (J.), prof. d'histoire au lycée Janson, rue Notre-Dame-des-Champs, 111.

1868 — **Lippmann**, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des Longitudes, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue de l'Éperon, 10.

1894 — **Litalien**, professeur de cinquième au lycée de Brest.

1890 — **Lœwenstein-Jordan**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Lille.

1858 — **Loosen**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy.

1886 — **Lorin** (Henri), professeur de géographie coloniale à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1881 — **Lorquet**, professeur d'histoire au lycée Janson.

1895 — **Lubac**, professeur de philosophie, au lycée de Constantine.

1866 — **Luchaire** (Achille), membre de l'Académie des sciences morales et polit., profes. d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

1894 — **Luchaire** (Julien), agrégé de grammaire, boursier d'études, rue de Luxembourg, 30. **S. P.**

1855 — **Luguet**, profes. honor. de philosophie de la Faculté des lettres de Poitiers, rue de Grenelle, 59, à Paris.

1897 — **Luquet**, ancien élève de la section de philosophie, rue d'Ulm, 45.

1874 — **Lyon** (G.), maître de conférences de philosophie à l'École Normale, prof. de psychologie à l'École de Fontenay-aux-Roses, boulevard Saint-Germain, 239.

1873 — **Mabilleau**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, chargé de conférences à la Faculté de droit, directeur du Musée social, rue Las Cases, 5.

1884 — **Macé** (Alcide), ancien membre de l'École de Rome, maître de conférences de littérature à la Faculté des lettres, rue Saint-Hélier, 80, à Rennes, **S. P.**

1868 — **Macé de Lépinay** (Auguste), professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV et prof. au lycée Racine, rue Claude-Bernard, 63, **S. P.**

1872 — **Macé de Lépinay** (Jules), prof. de physique à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**

1884 — **Magrou**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

1892 — **Maige**, chargé des cours de botanique à l'École des sciences, passage du Caravansérail, 8, Alger (Mustapha).

1864 — **Maillard**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Poitiers, **S. P.**

1895 — **Maître**, agrégé de philosophie, rue Corneille, 3.

1856 — **Maitrot**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à Vassy (Haute-Marne).

Promotions.

1863 — **Le Monnier**, professeur de botanique à la Faculté des sciences et directeur du jardin botanique de Nancy, S. P.

1891 — **Lemoult**, agrégé de physique, docteur ès sciences, rue de l'Odéon, 13.

1880 — **Léna**, professeur de seconde au lycée Condorcet.

1847 — **Lenient**, professeur honoraire de poésie française de la Sorbonne, rue du Cardinal-Lemoine, 14, S. P.

1894 — **Léon**, agrégé d'histoire, boursier d'études, boulevard Haussmann, 127.

1882 — **Léonard-Chalagnac**, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.

1855 — **Léotard**, doyen de la Faculté libre des lettres, cours Morand, 5, à Lyon.

1893 — **Lequintrec**, professeur de mathématiques au lycée de Rochefort.

1892 — **Le Roy**, professeur de mathématiques spéciales au collège Stanislas, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

1892 — **Leroy**, professeur de physique au lycée de Douai.

1861 — **Lesage** (Paul), administrateur du Crédit Foncier de France, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, rue de Monceau, 89.

1885 — **Lesaus**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

1841 — **Lescœur**, docteur ès lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Pierreclos, par Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

1879 — **Lesgourgues** (P.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 74, S. P.

1882 — **Lesgourgues** (F.), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1891 — **Lespès**, professeur d'histoire au lycée d'Alger.

1844 — **Lesplault**, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, à Nérac (Lot-et-Garonne), S. P.

1886 — **Lespieau**, sous-directeur du laboratoire de chimie des Hautes-Études (École Normale), professeur de chimie au collège Chaptal, rue Denfert-Rochereau, 110.

1861 — **Letrait**, provis. honoraire du lycée de Périgueux, Léguillac de l'Auche, par Razac-sur-l'Isle (Dordogne).

1845 — **Leune** (P.), professeur honoraire de philosophie du collège Rollin, quai de la Tournelle, 21.

1878 — **Leune** (A.), inspecteur d'académie à Arras.

1849 — **Levasseur**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26.

1883 — **Le Vavasseur**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue de la Poste, 5, à Toulouse.

1886 — **Levrault**, professeur de rhétorique au lycée d'Angers.

1868 — **Lévy** (Armand), professeur de physique au lycée d'Alençon.

1887 — **Lévy** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1889 — **Lévy-Ullmann** (Gaston), ancien maître de conférences de langue et littérature françaises à l'Université d'Upsala ; rue Boccador, 5, à Paris.

1891 — **Lévy** (Ernest), professeur d'allemand au lycée d'Orléans, S. P.

1894 — **Lévy** (Albert), professeur d'allemand au lycée de Toulouse.

1876 — **Lévy-Bruhl**, maître de conférences et directeur d'études de philosophie à la Sorbonne, rue de Montalivet, 8, S. P.

1888 — **Lhébrard**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Reims.

1898 — **Lhermitte**, élève de la section de mathématiques.

Promotions.

1888 — **Martinenche**, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier.
1875 — **Martinet**, prof. de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
1858 — **Mascart** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique au Collège de France, directeur du Bureau central météorologique, rue de l'Université, 176, S. P.
1891 — **Mascart** (J.), docteur ès sciences mathématiques, boulevard Raspail, 212.
1865 — **Maspero**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur des Antiquités et des fouilles en Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, S. P.
1865 — **Masquelier**, directeur des études à l'École Lacordaire, rue de Passy, 14.
1880 — **Massebieau**, professeur d'histoire au lycée de Rennes, et à l'École préparatoire supérieure de Nantes.
1894 — **Massoulier**, professeur de physique, au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.
1847 — **Masure**, inspecteur honoraire d'académie, rue de la Paix, 5, à Orléans.
1857 — **Mathé**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Mont-de-Marsan, à la Rochelle.
1848 — **Mathet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Lyon, à Neuvic-sur-Isle (Dordogne), S. P.
1870 — **Mathieu** (P.), prof. de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand.
1890 — **Mathieu** (H.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Grenoble.
1891 — **Mathieu** (J.), professeur de mathématiques au lycée de Cherbourg.
1894 — **Mathiez**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point de Bugeaud, 5.
1886 — **Matignon**, maître de conférences de chimie minérale à la Sorbonne, boulevard Carnot, 17, Bourg-la-Reine.
1885 — **Matruchot**, professeur adjoint de botanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 18, S. P.
1890 — **Maurain**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, Rennes.
1877 — **Mauxion**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Poitiers.
1880 — **Mayer**, prof. de rhétorique au lycée Janson, faubourg Saint-Honoré, 201.
1869 — **Mazeran**, professeur de cinquième au collège Rollin.
1852 — **Méalin**, proviseur honoraire du lycée de Nancy, rue de la Chappe, 12, à Bourges.
1886 — **Mélinand**, professeur de philosophie au lycée Lakanal, rue Claude-Bernard, 74.
1878 — **Mellerio**, professeur de cinquième au lycée Janson, rue de la Tour, 79.
1856 — **Mellier**, inspecteur honoraire d'académie, rue des Tiercelins, 5, à Nancy.
1894 — **Mendel**, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes.
1854 — **Méray**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Dijon, S. P.
1882 — **Mercier** (Louis-Auguste), professeur de mathématiques au lycée de Laval.
1883 — **Mercier** (C.-P.), professeur de seconde au lycée de Versailles, rue du Regard, 9, à Paris.
1887 — **Mérieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Besançon.
1867 — **Mérimée**, doyen et professeur de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres, rue des Châlets, 54, à Toulouse.

Promotions.

1896 — **Merlant**, professeur de rhétorique au lycée de Lorient.
1863 — **Merlin** (E.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue Dalayrac, 18, à Fontenay-sous-Bois.
1897 — **Merlin** (J.), membre de l'École française de Rome.
1882 — **Meslin**, prof. de physique à la Faculté des sciences de Montpellier, S. P.
1887 — **Mesnil**, agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, rue de Vaugirard, 227, S. P.
1874 — **Mesplé**, prof. de langues et littératures étrang. à l'École des lettres d'Alger.
1897 — **Mesuret**, élève de quatrième année à l'École.
1894 — **Meymier**, professeur de physique au lycée de Cherbourg.
1845 — **Mézières** (A.), membre de l'Académie française, professeur honoraire de littérature étrangère de la Sorbonne, sénateur de Meurthe-et-Moselle, boulevard Saint-Michel, 57, S. P.
1890 — **Michaut**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Moulins en congé, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), S. P.
1875 — **Michel** (Auguste), professeur d'histoire naturelle au collège Stanislas, S. P.
1877 — **Michel** (Henry), chargé d'un cours d'histoire des doctrines politiques à la Sorbonne, rue Jouffroy, 79, S. P.
1880 — **Michel** (R.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.
1895 — **Michel** (Ch.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Douai.
1884 — **Michon**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, rue Barbet-de-Jouy, 26, S. P.
1878 — **Milhaud**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.
1864 — **Millot** (L.-A.), professeur de mathématiques au lycée de Bourges.
1886 — **Millot** (L.-L.-E.), professeur de mathématiques au lycée de Toulon.
1893 — **Milon**, élève de la section de littérature.
1892 — **Mineur**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.
1885 — **Mirman**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Reims, député de la Marne, avenue de Wagram, 26.
1861 — **Moireau**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue de Vaugirard, 35.
1885 — **Moibert**, professeur de troisième au lycée de Dijon.
1862 — **Molinier**, professeur d'histoire de la France méridionale à la Faculté des lettres de Toulouse.
1888 — **Molliard** (M.), agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef des travaux pratiques au laboratoire physiologique de la Sorbonne, S. P.
878 — **Moncaux**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.
848 — **Moncourt**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue des Fraises, 5, à Nantes, S. P.
893 — **Mondain**, ancien élève de la section de physique, directeur de l'École du Palais, à Tananarive, S. P.
872 — **Monin**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Alfred-Stevens, 2.
862 — **Monod** (G.), membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École des Hautes-Études, maître de conférences d'histoire du moyen âge et moderne, à l'École Normale, rue du Parc-de-Clagny, 18 *bis*, à Versailles, S. P.
879 — **Monod** (A.), prof. de sixième au lycée Montaigne, boul. Saint-Michel, 57.

Promotions.

1896 — **Monod** (Albert), agrégé des lettres, boursier d'études, 96, Zimmerstrasse, Berlin, S. W.
1898 — **Monod** (F.), élève de la section d'histoire.
1874 — **Montargis**, professeur de philosophie au lycée de Bourg.
1894 — **Montel**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue des Grandes Écoles, 17, à Poitiers.
1852 — **Montigny** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Simon, 4, à Ablon (Seine-et-Oise).
1887 — **Moog**, professeur de troisième au lycée de Versailles.
1881 — **Morand**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.
1887 — **Moreau**, professeur de physique à la Faculté des sciences, avenue de la Gare, 49, à Rennes.
1878 — **Moreau-Nélaton**, rue du Faubourg Saint-Honoré, 73 *bis*, S. P.
1860 — **Morel** (G.), inspecteur général de l'enseignement secondaire, boulevard Saint-Germain, 26, S. P.
1893 — **Morel** (Maurice), professeur de seconde au lycée de Grenoble.
1878 — **Morillot**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble.
1856 — **Mossot**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue de Verneuil, 20.
1892 — **Mouthon**, professeur de mathématiques au lycée de Rouen.
1890 — **Mouton** (H.), agrégé, préparateur à l'Institut Pasteur, boulevard Pasteur, 64.
1895 — **Muret**, professeur d'histoire, boursier d'études, place de Laborde, 12.
1897 — **Muxart**, ancien élève de la section de mathématiques, boulevard de Port-Royal, 84.

1894 — **Nadaud**, professeur de troisième au lycée d'Orléans.
1895 — **Navarre**, professeur de rhétorique au lycée de Lorient.
1876 — **Nebout**, professeur de seconde au lycée de Rouen.
1880 — **Nepveu**, professeur de mathématiques au lycée de Grenoble.
1880 — **Nicol**, prof. de mathématiques au lycée Janson, rue de la Tour, 11, S. P.
1867 — **Niebylowski**, professeur de mathématiques au lycée de La Rochelle.
1865 — **Niewenglowski**, inspecteur d'académie à Paris, rue de l'Arbalète, 35.
1897 — **Noël**, élève (4e année) de la section des sciences naturelles.
1865 — **Noguès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson.
1858 — **Nolen**, recteur honoraire, rue du Débarcadère, 7 *bis*, à Paris, S. P.
1884 — **Nollet**, professeur de rhétorique au lycée Versailles, r. de Lille, 57, à Paris.
1880 — **Nougaret**, proviseur du lycée de Grenoble.
1888 — **Nouvel**, professeur d'histoire au lycée de Chartres.

1896 — **Obriot**, ancien élève de la section de mathématiques, rue Malebranche, 11.
1876 — **Offret** (A.), professeur de minéralogie théorique et appliquée à la Faculté des sciences, chemin des Pins, 53, villa Sans-Souci, à Lyon.
1862 — **Olivier**, proviseur du lycée de Nice.
1885 — **Onde**, professeur de mathématiques au lycée de Clermont, S. P.
1884 — **Oudot**, professeur de mathématiques au lycée, rue du Trech, 43, à Tulle.
1893 — **Ozil**, professeur de mathématiques au collège de Bône.

Promotions.

1872 — **Pacaut**, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, rue Guy-de-la Brosse, 5.

1883 — **Padé**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences, place Richebé à Lille.

1885 — **Padovani**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Nice, démissionnaire, conseiller municipal, rue Maccarani, 11, à Nice.

1886 — **Pagès**, professeur d'histoire au lycée Carnot, boulevard Malesherbes, 201.

1883 — **Painlevé**, membre de l'Académie des sciences, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue de Rennes, 99.

1887 — **Paoli**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Bastia.

1880 — **Papelier**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans, en congé à Bormes (Var).

1890 — **Pasquet**, professeur d'histoire au lycée de Toulon, en congé, à Livry (Calvados).

1881 — **Paraf**, profes. adjoint de mathém. à la Faculté des sciences de Toulouse.

1881 — **Parigot**, prof. de rhétorique au lycée Condorcet, en congé, avenue de Villiers, 88.

1879 — **Paris** (Pierre), professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à la Faculté des lettres et directeur de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux.

1875 — **Parmentier**, professeur de chimie à la Faculté des sciences et directeur de la station agronomique de Clermont.

1890 — **Parodi**, professeur de philosophie au lycée, boulevard de Talence, 200, à Bordeaux.

1864 — **Parpaite**, professeur de mathématiques au lycée de Vanves.

1885 — **Parturier**, professeur de cinquième au lycée du Havre.

1842 — **Passerat**, professeur honoraire de seconde du lycée de Tours, rue Gustave-Courbet, 32, à Paris.

1865 — **Patemôtre**, ambassadeur de France à Madrid, S. P.

1894 — **Patte**, professeur de physique au collège de Vitry-le-François, boulevard du Midi.

1882 — **Péchard**, maître de conférences de chimie à l'École Normale, chargé de cours de chimie à la Sorbonne, S. P.

1895 — **Péguy**, ancien élève de la section de philosophie, rue Cujas, 17.

1865 — **Pein**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV.

1870 — **Peine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet.

1882 — **Pélissier**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, villa Leyres, à Montpellier, S. P.

1870 — **Pellat**, professeur de physique générale à la Sorbonne, professeur à la maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, avenue de l'Observatoire, 3.

1868 — **Pellet**, doyen honoraire et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences, rue Pascal, 30, à Clermont, S. P.

1870 — **Pellisson**, ancien inspecteur d'académie, rue Censier, 14, à Paris.

1863 — **Penjon**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lille, rue du Bloc, 10, à Douai.

1892 — **Pény**, professeur de mathématiques au collège de Semur.

1881 — **Pératé**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint du Musée national de Versailles, S. P.

Promotions.

1887 — **Perchot**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'observatoire de Paris, rue Scheffer, 7.

1881 — **Perdrix**, professeur de chimie générale à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**

1890 — **Perdrizet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy.

1881 — **Pérès**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.

1894 — **Pérez** (F.), professeur de troisième au lycée d'Avignon.

1895 — **Pérez** (Charles), agrégé préparateur de zoologie à l'École Normale.

1876 — **Périer**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet.

1896 — **Pernot**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome.

1857 — **Pérot** (P.), inspecteur honoraire d'académie à Évreux.

1847 — **Perraud** (S. É. le Cardinal), agrégé d'histoire, membre de l'Académie française, évêque d'Autun, **S. P.**

1888 — **Perreau** (F.), chargé d'un cours complément. de physique à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**

1843 — **Perrens**, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspect. général honor. de l'enseig. secondaire, profess. honor. d'histoire et de littérature de l'École Polytechnique, rue Vineuse, 21, Paris-Passy, **S. P.**

1864 — **Perrier** (E.), membre de l'Académie des sciences, profess. de zoologie et directeur du Muséum, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, **S. P.**

1882 — **Perrier** (R.), chargé d'un cours complémentaire de zoologie à la Sorbonne, boulevard Montparnasse, 84.

1891 — **Perrin** (J.-B.), chargé d'un cours de chimie physique à la Sorbonne, rue Rataud, 9.

1892 — **Perrin** (G.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, **S. P.**

1852 — **Perrot** (G.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire d'archéologie à la Sorbonne, ; directeur de l'École Normale, **S. P.**

1857 — **Perroud**, recteur de l'académie de Toulouse.

1840 — **Pessonneaux** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Bonaparte, 80.

1872 — **Pessonneaux** (R.), professeur de quatrième au lycée Henri IV.

1881 — **Petit** (A.), professeur d'histoire au lycée Janson, rue Guichard, 3.

1883 — **Petit** (P.), professeur de chimie agricole et directeur de l'École de brasserie à la Faculté des sciences de Nancy.

1888 — **Petitdidier**, professeur de seconde au lycée de Roanne, **S. P.**

1887 — **Petiteau**, professeur de physique au lycée et de chimie à l'École de médecine de Nantes.

1881 — **Petitjean**, professeur de quatrième au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 21.

1870 — **Petot**, profess. d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille.

1890 — **Pétrovitch**, professeur à la Faculté des sciences, 36, Kossautch-Venac, à Belgrade (Serbie).

1897 — **Peyre**, professeur de quatrième au lycée d'Aurillac.

1878 — **Pfister**, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des lettres de Nancy.

'romotions.

840 — **Philibert** (H.), professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres d'Aix.

869 — **Philibert** (A.), professeur de philosophie au lycée de Clermont, en congé, à Valréas (Vaucluse).

890 — **Philipot**, agrégé de grammaire, professeur de littérature romane à l'Université de Lund (Suède).

874 — **Picard** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'analyse supérieure et d'algèbre supérieure à la Sorbonne, professeur de mécanique rationnelle à l'École Centrale, rue Soufflot, 13, **S. P.**

879 — **Picard** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Victor-Hugo, 140, à Tours.

879 — **Picard** (L.), professeur de rhétorique au collège Rollin, rue de Saint-Pétersbourg, 22.

898 — **Picardmorot**, élève de la section de mathématiques.

885 — **Picart** (Luc), professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille.

864 — **Pichon** (Ad.), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, rue Notre-Dame-des-Champs, 44.

888 — **Pichon** (R.), professeur de rhétorique au lycée Concordet, boulevard du Montparnasse, 142.

897 — **Pichon** (A.), agrégé des lettres, rue Notre-Dame-des-Champs, 44.

866 — **Piéron**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue d'Assas, 50.

868 — **Pierre**, inspecteur général de l'enseignement primaire, directeur de l'École Normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

881 — **Pigeon**, professeur adjoint, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences et professeur à l'École de médecine, rue Millotet, 3, à Dijon, **S. P.**

862 — **Pingaud** (L.), correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, profes. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon, **S. P.**

890 — **Pingaud** (A.), agrégé d'histoire, attaché au cabinet du Ministère des Affaires étrangères, rue Gay-Lussac, 49.

879 — **Plouchon**, professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble.

873 — **Pluquet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

882 — **Plésent**, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand.

861 — **Pluzanski**, proviseur du lycée de Besançon.

883 — **Poincaré**, recteur de l'Académie de Chambéry.

872 — **Poirier**, doyen et professeur de zoologie de la Faculté des sciences de Clermont, **S. P.**

904 — **Poirot**, Universetets lektor, Brunnsparken, 21, à Helsingfors (Finlande).

860 — **Porchon**, professeur honoraire de mathématiques au lycée de Versailles.

847 — **Postelle**, proviseur honoraire, boulevard du Lycée, 36, à Vanves.

835 — **Pottevin**, directeur du Bureau d'hygiène du Havre.

874 — **Pottier**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée et professeur suppléant à l'École du Louvre; professeur suppléant à l'École des Beaux-Arts, rue de La Tour, 72, **S. P.**

851 — **Poujade**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

846 — **Poyard**, prof. hon. de rhétorique du lycée Henri IV, rue de Tournon, 14.

893 — **Pradines**, professeur de philosophie, 21, Mittelstrasse, Berlin.

Promotions.

1870 — **Pressoir**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, rue Denfert-Rochereau, 21.
1898 — **Prévot**, élève de la section de littérature.
1878 — **Priem**, professeur de sciences naturelles au lycée Henri IV, boulevard Saint-Germain, 135.
1856 — **Prolongeau**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée d'Angoulême, rue Turenne, 194, à Bordeaux.
1853 — **Pruvost**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue de la Tour, 11, à Passy, S. P.
1878 — **Puech**, maître de confér. de langue et littérature grecques à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.
1875 — **Puiseux** (P.), astronome adjoint à l'Observatoire, professeur adjoint, maître de conférences de mécanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 2, S. P.
1860 — **Pujet**, prof. de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Rennes.
1883 — **Puzin**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1848 — **Quinot**, profes. honoraire de seconde du lycée Condorcet, rue Mantega, 4, à Nice.
1883 — **Quiquet**, actuaire de la compagnie d'assurances sur la vie *La Nationale*, boulevard Saint-Germain, 92.

1873 — **Rabaliet**, agrégé de grammaire, chef d'institution à Angoulême, S. P.
1875 — **Rabaud**, professeur de seconde au lycée Charlemagne, rue des Feuillantines, 10, S. P.
1866 — **Rabier**, directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.
1864 — **Raby**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, adjoint au maire de Moulins.
1881 — **Radet**, doyen et professeur d'histoire ancienne de la Faculté des lettres, rue de Cheverus, 9 *bis*, à Bordeaux, S. P.
1879 — **Raffy**, professeur adjoint à la Sorbonne, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue Nicole, 7, S. P.
1893 — **Rageot**, professeur de philosophie au lycée de Coutances, en congé.
1857 — **Raingeard**, professeur honoraire de physique du lycée de Niort, rue de Paimbeuf, 17, à Pornic (Loire-Inférieure).
1861 — **Rambaud**, sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rue d'Assas, 76, S. P.
1881 — **Rauh**, maître de conférences de philosophie à l'École Normale, rue d'Ulm, 4 *bis*.
1886 — **Raveau**, préparateur de physique à la Sorbonne, rue des Écoles, 5.
1885 — **Raveneau**, agrégé d'histoire, secrétaire de la rédaction des *Annales de Géographie*, rue d'Assas, 76, S. P.
1890 — **Ray**, (Julien), maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Lyon.

promotions.

859 — **Rayet** (G.), correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire, ancien doyen, professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, à Floirac, près Bordeaux.

877 — **Rébelliau**, agrégé, docteur ès lettres, bibliothécaire de l'Institut, chargé de cours de littérature française à l'École de Saint-Cloud, quai Conti, 23, S. P.

875 — **Rebuffel**, professeur de mathématiques au lycée de Nice.

881 — **Recoura**, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Dijon.

891 — **Régan**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Quentin.

866 — **Régismanset**, inspecteur d'académie à Aix, S. P.

876 — **Reinach** (S.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, rue de Lisbonne, 38, à Paris, S. P.

873 — **Rémond** (Th.), inspecteur d'académie à Troyes.

875 — **Rémond** (H.), inspecteur d'académie à Angoulême.

855 — **Rémy**, professeur honoraire de seconde du lycée du Havre, à Honfleur.

866 — **Renan**, astronome adjoint à l'Observatoire, rue Soufflot, 19, à Paris.

867 — **Renard**, professeur de l'histoire du travail au Conservatoire des Arts et Métiers, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, rue Meslay, 39.

894 — **Renaud**, professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc.

895 — **Renault**, professeur de philosophie, au lycée de Cherbourg.

884 — **Renaux**, agrégé de mathématiques, astronome adjoint à l'Observatoire de Bouzaréah, près d'Alger.

886 — **Renel**, professeur adjoint, maître de conférences de philologie classique à la Faculté des lettres, Place d'Helvétie, 7, à Lyon.

847 — **Répelin**, professeur honoraire de philosophie du lycée, 1, rue du Jardin-des-Plantes, 1, à Lyon.

867 — **Revoil**, professeur de mathématiques au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.

895 — **Rey** (Joseph), professeur de physique au lycée de Pontivy.

896 — **Reynaud**, professeur d'allemand au lycée de Montpellier.

890 — **Reynier**, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 27.

843 — **Ribert**, ancien préfet, avenue de la Défense, 17, à Puteaux (Seine).

892 — **Ribot**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, S. P.

853 — **Ribout**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Louis-le-Grand, avenue de Picardie, 30, à Versailles, S. P.

896 — **Richard** (A.-L.), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12.

890 — **Richard** (Gaston), professeur de philosophie au lycée du Havre.

894 — **Richard** (J.-A.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Dijon.

891 — **Richard** (E.), profes. de mathématiques au lycée de Caen.

893 — **Riemann**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Louis-le-Grand, rue Boulard, 35.

Promotions.

1882 — **Rigout**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.
1870 — **Rinn**, professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Rodier, 59.
1873 — **Riquier**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Caen, **S. P.**
1857 — **Rittier**, professeur honoraire de langues anciennes du collège Rollin, avenue de la République, 23 *bis*, à Villemonble (Seine).
1854 — **Rivals**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique au collège Chaptal, boulevard Malesherbes, 201.
1875 — **Rivière**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, **S. P.**
1876 — **Robert** (P.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Turin, 11.
1878 — **Robert** (Édouard), censeur des études au lycée de Nîmes.
1887 — **Robert** (Abel), professeur de rhétorique au lycée de Troyes.
1897 — **Robet** élève de 4e année à l'École.
1858 — **Robin**, directeur de l'*Éducation intégrale*, rue du Moulin-de-Bry, 5, Le Perreux (Seine), **S. P.**
1888 — **Roche**, professeur de rhétorique au lycée de Rouen.
1862 — **Rocherolles**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue de Fleurus, 2, **S. P.**
1896 — **Rocquemont**, professeur de mathématiques au lycée d'Agen.
1879 — **Rodier**, professeur de sciences naturelles au lycée en congé, directeur du jardin botanique de Bordeaux.
1885 — **Rolland** (Étienne), professeur de physique au lycée de Pau.
1886 — **Rolland** (Romain), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'Art à l'École Normale, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.
1887 — **Rolland** (Paul), professeur de rhétorique au lycée de Brest.
1882 — **Rondeau**, professeur de mathématiques au lycée de Châteauroux.
1883 — **Roos**, professeur de sciences naturelles au lycée de Digne.
1867 — **Roques** (Maurice), prof. de troisième au lycée Condorcet, rue Clapeyron, 1.
1894 — **Roques** (Mario), agrégé de grammaire, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5 et boulevard Saint-Germain, 4.
1890 — **Rosenthal**, professeur d'histoire au lycée de Dijon.
1880 — **Rossignol**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.
1885 — **Rouger**, professeur d'histoire en congé, à La Charte-sur-le-Loir (Sarthe).
1890 — **Rougier** (A.), professeur d'histoire au lycée, cours Mirabeau, 3, à Aix.
1898 — **Rousseau**, élève de la section des mathématiques.
1875 — **Rousseaux**, professeur de physique au lycée du Havre.
1896 — **Roussel**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier.
1857 — **Rousselin**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, boulevard Gambetta, 38, à Villeneuve-sur-Yonne.
1891 — **Rousselle**, professeur de troisième au lycée de Nantes.
1867 — **Rousset**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 12.
1887 — **Rousset**, professeur de troisième au lycée Condorcet.
1894 — **Roustan**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, boursier de voyage de l'Université de Paris (Tour du Monde).
1853 — **Rouxel**, professeur honoraire de physique du lycée de Pau.
1892 — **Rouyer**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée d'Alger.
1877 — **Roy**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon.

Promotions.

1854 — **Royer**, doyen et professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Dijon.

1853 — **Royet** (Ch.), professeur honoraire du lycée de Montpellier, rue Saint-Joseph, 22, à Grenoble.

1893 — **Rozet**, agrégé de grammaire, rue Milton, 8.

1892 — **Rudler**, professeur de rhétorique au lycée de Caen.

1889 — **Ruyssen**, prof. de philosophie au lycée rue Poitevin, 4, à Bordeaux, **S. P.**

1861 — **Sabatier** (Th.), professeur honoraire de physique du lycée de Carcassonne.

1874 — **Sabatier** (P.), professeur de chimie à la Faculté des sciences de Toulouse, **S. P.**

1887 — **Sacerdote**, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, boulevard Saint-Michel, 97, en congé.

1890 — **Sagnac** (G.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, rue Gauthier de Châtillon, 50, à Lille, **S. P.**

1891 — **Sagnac** (P.), maître de conférences d'histoire moderne à la Faculté des lettres, place Simon-Vollant, 13, à Lille, **S. P.**

1852 — **Saint-Loup**, doyen honoraire, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences de Besançon.

1882 — **Salles**, profes. de cinquième au lycée Janson, rue Bugeaud, 9.

1878 — **Salomon** (Ch.), prof. de rhétorique au lycée Condorcet, rue Soufflot, 9.

1880 — **Salomon** (H.), prof. d'histoire au lycée Henri IV, boulevard Raspail, 284 (place Denfert-Rochereau).

1858 — **Sarradin**, professeur honoraire de seconde du lycée, rue Montbauron, 18, à Versailles, **S. P.**

1894 — **Sarrieu**, professeur de philosophie au lycée, rue Kéréon, 36, à Quimper.

1893 — **Sarthou**, professeur de troisième au lycée, rue de Rémusat, 12, à Toulouse.

1897 — **Saumer**, agrégé de mathématiques, boursier de voyage.

1887 — **Saussine**, professeur de physique au lycée de Saint-Pierre (Martinique).

1878 — **Sautreaux** (L.), professeur de philosophie au lycée de Grenoble, **S. P.**

1881 — **Sautreaux** (C.), professeur de mathématiques au lycée de Grenoble, **S.P.**

1873 — **Sauvage**, prof. de mathém. pures à la Faculté des sciences de Marseille.

1882 — **Schlesser**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée, boulevard de la République, 4, Versailles.

1888 — **Schneider**, professeur de seconde au lycée de Toulouse.

872 — **Séailles**, professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

856 — **Segond** (E.), professeur honoraire de philosophie du collège Stanislas, rue Meyerbeer, 15, à Nice.

892 — **Segond**, (J.), professeur de philosophie au lycée de Toulon.

843 — **Séguin**, recteur honoraire, rue Ballu, 1, à Paris.

874 — **Seignobos**, professeur suppléant d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de l'Odéon, 15.

858 — **Séligmann**, agrégé des lettres, directeur honoraire au ministère des Finances, rue Franklin, 8.

887 — **Selves**, professeur de rhétorique au lycée d'Agen.

870 — **Seutin**, professeur de physique au lycée de Grenoble, **S. P.**

Promotions.

1847 — **Serré-Guino**, anc. examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, prof. hon. de physique de l'École Normale de Sèvres, rue du Bac, 114.

1894 — **Seure**, agrégé des lettres, membre hors cadre de l'École française d'Athènes, boulevard Saint-Michel, 14, à Paris, S. P.

1893 — **Simiand**, agrégé de philosophie, bibliothécaire au Ministère du Commerce, boulevard Saint-Michel, 79.

1867 — **Simon** (Paul), ancien professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 10.

1884 — **Simon** (Julien), professeur de troisième au lycée de Chartres.

1887 — **Simon** (Louis), docteur ès sciences, professeur à l'École Normale de Saint-Cloud, préparateur chef de chimie à la Sorbonne, rue Vauquelin, 15, S. P.

1882 — **Simonin**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Vendôme, astronome à l'Observatoire de Nice, S. P.

1882 — **Sinoir**, professeur de rhétorique au lycée de Laval, S. P.

1849 — **Sirodot**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur honoraire de zoologie de la Faculté des sciences de Rennes.

1885 — **Sirven**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique, à l'École Alsacienne, rue Denfert-Rochereau, 21.

1860 — **Sirvent**, professeur de physique au lycée Saint-Louis.

1847 — **Sœhnée**, prof. hon. de lettres du lycée Henri IV, rue de la Michodière, 7.

1886 — **Soudée**, professeur de mathématiques au lycée de Valenciennes.

1868 — **Souquet**, proviseur du lycée de Gap.

1893 — **Sourdille**, prof. de seconde en congé, Port Charlotte, à Saint-Nazaire.

1873 — **Souriau** (P.), chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy.

1875 — **Souriau** (M.), professeur d'histoire de la littérature et de l'art normands à la Faculté des lettres de Caen.

1882 — **Spinnler**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée, rue Sainte-Sophie, 15, à Versailles.

1864 — **Staub**, proviseur du lycée Lakanal.

1859 — **Stéphan**, correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire et prof. d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille.

1848 — **Stoffel**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Strasbourg, rue des Clefs, 10, à Schlestadt (Alsace), S. P.

1855 — **Stouff** (P.-A.), prof. honoraire de mathématiques du lycée, rue de Flottes, 8, à Vesoul.

1882 — **Stouff** (A.-X.), professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences, rue Saint-Pierre, 26, à Besançon, S. P.

1870 — **Strehly**, profess. de cinquième au lycée Montaigne, rue de Vaugirard, 15.

1885 — **Strowski** (F.), professeur de cinquième au lycée Lakanal.

1891 — **Strowski** (S.), professeur de philosophie au lycée de Pontivy.

1886 — **Suarès**, ancien élève de la section d'histoire.

1856 — **Subé**, proviseur honoraire du lycée de Limoges, rue de Longchamps, 123, à Paris.

1872 — **Suérus**, censeur sous-directeur des études littéraires au lycée Saint-Louis.

1893 — **Sueur**, professeur de mathématiques au collège d'Eu.

1886 — **Surer**, professeur de seconde au lycée de Dijon.

1867 — **Szymanski**, inspecteur d'académie à Nice.

Promotions.

1896 — **Talagrand**, ancien élève de la section de grammaire, chemin de Grézau, enclos Bonifaci, à Nîmes.

1858 — **Tallon**, professeur honoraire de troisième du lycée de Nice, à Verteuil-sur-Charente (Charente), S. P.

1838 — **Tamesse**, professeur honoraire de seconde du lycée d'Évreux, quai Valmy, 53, à Paris, S. P.

1866 — **Tannery**, sous-directeur et maître de conférences de mathématiques à l'École Normale.

1889 — **Tarattе** (F.), professeur de mathématiques au lycée du Mans.

1887 — **Tcheng-Siou-Sieu**, licencié ès sciences mathématiques, professeur à l'arsenal de Fou-Tcheou.

1861 — **Teissier**, professeur honoraire de physique du lycée de Nice.

1857 — **Terrier** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, professeur de littérature française à l'École Normale de Sèvres, rue d'Aumale, 10.

1893 — **Terrier** (L.), professeur de physique au lycée de Laval.

1892 — **Téry**, professeur de philosophie, boursier d'études, rue Ernest Renan, 32, à Paris.

1856 — **Tessier**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Caen.

1888 — **Teste**, professeur d'histoire au lycée de Toulouse.

1867 — **Texier**, professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen.

1877 — **Thamin**, recteur de l'Académie de Rennes, S. P.

1896 — **Tharaud**, professeur de langue et littérature françaises au collège Eötvös (École Normale de Buda-Pesth).

1858 — **Thévenet**, professeur de Faculté, directeur et professeur de mathématiques de l'École des sciences d'Alger.

1892 — **Thévenot**, censeur des études au lycée de Cherbourg.

877 — **Thiaucourt**, prof. de littérature latine à la Faculté des lettres de Nancy.

890 — **Thiébaut**, répétiteur au lycée de Versailles.

873 — **Thimont**, professeur de physique au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 144.

877 — **Thirion** (Ernest), professeur de rhétorique au lycée de Rennes.

877 — **Thirion** (Paul), professeur d'histoire au lycée Charlemagne, place Jussieu, 7.

892 — **Thiry**, élève breveté de l'École des langues orientales vivantes, rue Cassini, 18, S. P.

865 — **Thomas** (J.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Lille.

880 — **Thomas** (L.), prof. de physique générale et météorologie à l'École des sciences d'Alger.

880 — **Thonvenel**, professeur de physique au lycée Charlemagne, rue des Arènes, 9, S. P.

846 — **Thouvenin** (J.), inspecteur honoraire d'académie, à Nancy.

882 — **Thouverez**, professeur adjoint, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

889 — **Thybaut**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, pl. d'Anvers, 10.

880 — **Tissier**, professeur de physique au lycée Voltaire.

Promotions.

1843 — **Tivier**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, rue d'Havernas, 9, à Amiens, S. P.

1896 — **Tonnelat**, élève de la section de langues vivantes, Wilhelmstrasse, 114, Berlin, S. W.

1893 — **Touren**, professeur de physique au lycée de Saint-Quentin.

1869 — **Tournois**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue du Val-de-Grâce, 9.

1888 — **Tourrès**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1885 — **Toutain**, prof. suppléant à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, chargé de conférences à l'École des Hautes-Études, rue de l'Université, 71.

1893 — **Treffel**, agrégé d'histoire.

1888 — **Tresse**, prof. de mathématiques au collège Rollin, rue Caulaincourt, 28, S. P.

1848 — **Troost**, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de chimie et directeur honoraire d'études à la Sorbonne, rue Bonaparte, 84, S. P.

1897 — **Trouilleau**, agrégé des lettres.

1896 — **Tzitzeica**, professeur suppléant à la Faculté des sciences, à Bucarest.

1895 — **Vacher**, agrégé d'histoire, boursier d'études, pl. Monge, 6.

1888 — **Vacherot** (Charles), professeur de quatrième au lycée de Tunis.

1888 — **Vacon**, prof. de mathématiques au collège de Vitry-le-François (Marne).

1882 — **Valès**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.

1891 — **Vallaux**, professeur d'histoire au lycée, rue d'Algésiras, 21, à Brest.

1894 — **Vallette**, agrégé des lettres, professeur à l'Université de Lausanne, avenue Druey, 6.

1880 — **Valot**, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux, S. P.

1847 — **Valson**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, doyen de la Faculté libre des sciences, rue Vaubecour, 14, à Lyon, S. P.

1858 — **Van Tieghem** (Ph.), membre de l'Académie des sciences, prof.-administ. de botanique du Muséum, rue Vauquelin, 22, S. P.

1891 — **Van Tieghem** (P.), professeur de seconde au lycée, rue des Templiers, 15, à Reims.

1883 — **Vanvincq**, professeur de rhétorique au lycée, villa Henri, Pau, S. P.

1838 — **Vapereau**, agrégé de philosophie, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, boulevard Saint-Michel, 10, S. P.

1867 — **Vast**, ancien professeur d'histoire au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de Rome, 69, S. P.

1889 — **Vauthier**, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing.

1869 — **Verdier** (Henri), proviseur du lycée de Bordeaux.

1890 — **Verdier** (Eug.), professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc.

1872 — **Verdin**, professeur de physique au lycée d'Alger.

1876 — **Vernier**, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon.

1889 — **Versavaud**, professeur de troisième au lycée de Nice.

1890 — **Verslui**, inspecteur d'académie, à Aurillac, S. P.

1848 — **Vessiot** (J.-B.), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Géménos (Bouches-du-Rhône).

Promotions.

1884 — **Vessiot** (E.), professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Lyon.

1885 — **Vèzes**, professeur adjoint, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences, rue Saubat, 15, à Bordeaux, S. P.

1890 — **Vial**, prof. suppléant de rhétorique au lycée Lakanal, avenue du Maine, 191.

1891 — **Vidal** (Gaston), professeur de physique au collège d'Auxerre.

1863 — **Vidal de la Blache**, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6, S. P.

1892 — **Vieillefond**, prof. de mathématiques au lycée, avenue de Laon, 40, à Reims.

1893 — **Vignal**, rue Le Goff, 5, S. P.

1893 — **Vignes**, professeur de mathématiques au lycée de Constantine.

1881 — **Villard**, profes. de physique au lycée Condorcet, en congé, rue d'Ulm, 45. S. P.

1894 — **Villeneuve**, professeur de rhétorique au lycée de Mont-de-Marsan, en congé, rue Delmas, 8, à Montpellier.

1892 — **Vincent**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

1856 — **Vintéjoux** (F.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Saint-Germain, 139.

1888 — **Vintéjoux** (J.), profess. de mathématiques spéciales au lycée de Dijon.

1861 — **Violle**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique au Conservatoire des arts et métiers, boulevard Saint-Michel, 89, S. P.

1882 — **Viret**, professeur de seconde au lycée de Lyon.

1855 — **Vitasse**, prof. honoraire de mathématiques du lycée, rue du Château, 41, à Brest.

1873 — **Vivot**, professeur de sciences physiques et naturelles au lycée de Troyes.

1881 — **Vogt**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Nancy, S. P.

1850 — **Voigt**, professeur honoraire de physique du lycée de Lyon, à Géanges, par Saint-Loup-de-la-Salle (Saône-et-Loire).

1862 — **Voisin** (A.), censeur des études au lycée Buffon.

1865 — **Voisin** (J.-B.), professeur de rhétorique au lycée de Versailles.

1890 — **Vollmet**, professeur de mathématiques au lycée de Chartres.

1838 — **Waddington**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, prof. honor. d'histoire de la philosophie ancienne de la Sorbonne, avenue de Villars, 7, S. P.

1892 — **Wahl** (R.), professeur de seconde, en congé, rue Baudin, 2, à Paris.

1873 — **Waille** (V.), professeur de Faculté, professeur de langue et littérature françaises à l'École des lettres d'Alger.

1882 — **Walecki**, ancien inspecteur général de l'Instruction publique aux colonies (sciences), rue Trezel, 4, S. P.

1880 — **Wallerant**, maître de conférences de géologie à l'École Normale.

Promotions.

1831 — **Wallon** (H.), sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique, quai Conti, 5, S. P.

1862 — **Wallon** (P.-H.), agrégé de grammaire, manufacturier, rue du Val d'Éauplet, 49, à Rouen. S P.

1875 — **Wallon** (Ét.), prof. de physique au lycée Janson, rue de Prony, 65, S. P.

1860 — **Waltz** (A.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P.

1895 — **Waltz** (R.), professeur de cinquième au lycée d'Alger.

1897 — **Watel**, élève de quatrième année de la section des sciences naturelles.

1884 — **Wehrlé** (l'abbé), vicaire à Saint-Philippe-du-Roule, rue Washington, 34, cité Odiot, 6.

1887 — **Weil** (René), professeur de philosophie au lycée de Chartres, en congé.

1896 — **Weil** (A.), professeur de lettres au lycée de Brest.

1878 — **Weill** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Belfort.

1883 — **Weill** (Georges), prof. d'histoire au lycée Carnot, rue Jouffroy, 38, S. P.

1874 — **Weimann**, professeur de sixième au lycée Condorcet.

1888 — **Weiss**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences cours d'Herbouville, 35, à Lyon.

1881 — **Weisch**, professeur de minéralogie et géologie à la Faculté des sciences rue Scheurer-Kestner, 5, à Poitiers, S. P.

1894 — **Weulersse**, professeur d'histoire au lycée de Toulon, en congé, rue Degommier, 15, Paris.

1852 — **Wescher**, agrégé des lettres, ancien conservateur adjoint et ancien professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, rue Notre-Dame-des-Champs, 27, S. P.

1893 — **Wilbois**, ancien élève de la section de physique, rue de Vaugirard, 185.

1882 — **Wogue**, professeur de seconde au collège Rollin.

1848 — **Wolf** (Ch.), membre de l'Académie des sciences, astronome honoraire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie physique à la Sorbonne, rue des Feuillantines, 1, S. P.

1887 — **Worms** (René), agrégé de philosophie, docteur ès lettres, agrégé et chargé de cours à la Faculté de droit de Caen, auditeur de 1re classe au Conseil d'État, directeur de la *Revue internationale de sociologie*, rue Quincampoix, 35, à Paris, S. P.

1860 — **Yon**, inspecteur d'académie à Montpellier.

1891 — **Yver**, prof. d'histoire au lycée de Douai, en congé, r. La Romiguière, 7, à Paris.

1894 — **Yvon**, professeur de seconde au lycée d'Angoulême, S. P.

1869 — **Zahn**, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.

1861 — **Zévort** (E.), recteur de l'académie de Caen, S. P.

1891 — **Zimmermann**, chargé d'un cours de géographie commerciale à la Faculté des lettres de Lyon.

1897 — **Zivy**, professeur de physique au collège de Villefranche.

1883 — **Zyromski**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse.

Nombre des membres au 1er janvier 1900.....		1405
Membres nouveaux	33	
Décédés.....	35	
Différence.....	2	2
Nombre des membres au 1er janvier 1901.....		1403

TABLEAU COMPARATIF DES COTISATIONS ANNUELLES

Au 1er janvier 1900 et au 1er janvier 1901.

	1er janvier 1900.	1er janvier 1901.
1846	457	457
1847	492	492
1848	406	406
1849	467	467
1850	474	474
1851	520	520
1852	562	562
1853	574	574
1854	579	579
1855	601	601
1856	609	609
1857	614	614
1858	636	636
1859	640	640
1860	647	647
1861	646	646
1862	651	651
1863	674	674
1864	679	679
1865	712	712
1866	723	723
1867	735	735
1868	747	747
1869	709	709
1870	705	705
1871	641	641
1872	628	628
1873	634	634
1874	642	642
1875	688	688
1876	685	685
1877	689	689
1878	632	632
1879	647	647
1880	708	708
1881	720	720
1882	594	594
1883	483	483
1884	739	739
1885	816	816
1886	866	866
1887	854	854
1888	925	925
1889	962	962
1890	955	955
1891	947	947
1892	955	955
1893	956	956
1894	958	958
1895	964	964
1896	960	960
1897	959	959
1898	954	954
1899	930	955
1900	6	943
1901		6
Nombre des cotisations perpétuelles au 1er janvier 1901..		481

LISTE PAR ORDRE DE PROMOTION DES MEMBRES

DÉCÉDÉS DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'AU 1er JANVIER 1901

BUREAU DE LA FONDATION.

Promotions.

810. Cousin (Victor), président (1846-1849), décédé le 13 janvier 1867.
812. Dubois (Paul-François), vice-président (1846-1849), puis président (1850-1866), décédé le 16 juillet 1874.
819. Lesieur (Augustin-Henri), secrétaire (1846-1849), décédé le 8 mars 1875.
833. Hébert (Edmond), vice-secrétaire (1846-1849), secrétaire (1850-1876), vice-président (1876-1881), puis membre honoraire du Conseil (1882), décédé le 4 avril 1890.
813. Maas (Myrtil), trésorier (1846-1865), décédé le 27 février 1865.

Promotions.		Décès.
810.	Aubert-Hix, ancien censeur des études au lycée Louis-le-Grand	1855
—	Beudant, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie de la Sorbonne, inspecteur général des études	1850
—	Boucley, recteur honoraire	1877
—	Cousin, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie de la Sorbonne, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien Pair de France, ancien directeur de l'École Normale, *président-fondateur de l'Association*, S. P.	1867
—	Daulne, prof. honoraire de rhétorique du lycée d'Alençon.	1874
—	Delignac, anc. prof. de philosophie au Prytanée militaire de La Flèche	1868
—	Faucon, inspecteur d'académie à Douai	1850
—	Gaillard, inspecteur général honoraire des études. S. P.	1860

1810. GUILLAUME, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1871
— MAGNIER, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1875
— MAIGNIEN, ancien recteur départemental..... 1871
— PAULIN, médecin de l'École Normale..... 1857
— SOULACROIX, recteur honoraire, chef de division au Ministère de l'Instruction publique..... 1848
1811. CARRÈRE, imprimeur-libraire, ancien maire de Rodez... 1864
— CHAMPANHET, vice-président honoraire du tribunal civil de Privas..... 1863
— DECAIX, anc. membre du Conseil de la Banque de France. 1882
— DEVÈS, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux. 1871
— DUBUS-CHAMPVILLE, ancien professeur de mathématiques au collège et d'hydrographie à l'École de St-Brieuc, S. P. 1868
— DUTREY, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur..... 1878
— FARGEAUD, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Strasbourg..... 1877
— GUIGNAULT, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de géographie de la Sorbonne, ancien maître de conférences, directeur honoraire de l'École Normale, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1875
— LAQUERBE, maire de Séverac-le-Château (Aveyron)..... 1854
— MEUSY, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon..... 1848
— MÉZIÈRES, recteur honoraire de l'Académie de Metz..... 1872
— PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale *président de l'Association*, S. P..... 1876
— POUILLET, membre de l'Académie des sciences, ancien professeur de physique à la Sorbonne et à l'École Polytechnique, ancien directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien député, S. P..... 1868
— RATTIER, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— ROUGERON, juge honoraire du tribunal de 1re instance de la Seine..... 1863

1811. THIERRY (Augustin), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 1856
— VIGUIER, inspecteur général honoraire des études, directeur honoraire des études de l'École Normale..... 1867
— VILLEVALEIX, docteur ès lettres, chargé d'affaires d'Haïti. 1858
1812 ALBRAND aîné, adjoint au maire de Marseille..... 1855
— BALLARD-LUZY, ancien préfet des études du collège Rollin. 1870
— CAYX, vice-recteur de l'académie de Paris..... 1858
— DE CALONNE, prof. honor. de seconde du lycée Henri IV. 1876
— DESMICHELS, recteur honoraire..... 1866
— DUBOIS, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université, ancien député de la Loire-Inférieure, ancien professeur de littérature française à l'École Polytechnique, directeur honoraire de l'École Normale, *ancien président de l'Association*, S. P..... 1874
— LARGÉ, inspecteur honoraire d'académie..... 1870
— LEREBOURS, avocat à Rouen..... 1879
— MARTIN, recteur honoraire, S. P..... 1864
— OZANEAUX, inspecteur général des études..... 1852
— PÉCLET, professeur-fondateur de l'École Centrale, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale, inspecteur général honoraire des études, S. P..... 1857
— POIRSON, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1871
— RENOUARD, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien Conseiller d'État, ancien Pair de France, ancien procureur général à la Cour de cassation, sénateur inamovible, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale S. P.. 1878
— SALANSON, ancien professeur..... 1860
— THOURON, avocat à Toulon..... 1872
1813. ANSART, inspecteur honoraire d'académie..... 1849
— BOUCHITTÉ, ancien recteur départemental..... 1861
— CAZALIS, inspecteur général hon. de l'enseignement secondaire, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1878
— CHRISTIAN, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège royal d'Orléans 1864

1813. CORNEILLE, ancien inspecteur d'académie, député au Corps législatif, S. P. 1868
— COTELLE, ancien avocat à la Cour de cassation, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P. 1878
— DEHÈQUE, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1871
— DELAFOSSE, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie du Muséum et de la Sorbonne, ancien maître de conférences de minéralogie à l'École Normale 1878
— DUBOIS, ancien recteur départemental 1862
— FORGET, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Falaise 1857
— GRANGENEUVE, docteur en droit, notaire à Bordeaux, S. P. 1868
— GUILLARD, prof. hon. de mathém. du lycée Louis-le-Grand. 1870
— LÉVY, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P. 1841
— MAAS, directeur de la Compagnie d'assurances *l'Union*, *trésorier-fondateur de l'Association*, S. P. 1865
— MARESCHAL, agrégé de grammaire, ancien chef d'institution à Vendôme 1876
— MOREAU DE CHAMPLIEUX, administrateur des douanes à Paris, *ancien membre du Conseil de l'Association* 1851
— PARISET, ancien gouverneur de la Guyane, membre du Conseil d'Amirauté 1872
— RAGON, inspecteur général honoraire des études 1872
— VERNADÉ, prof. hon. de seconde du lycée Saint-Louis, S. P. 1868
1814. ALEXANDRE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inspecteur général honoraire des études. 1870
— DAMIRON, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne 1862
— DIJON, ancien professeur à Huy (Belgique) 1850
— FONTANIER, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, consul de France à Civita-Vecchia ... 1857
— GUICHEMERRÉ, ancien recteur départemental 1870
— JANNET, proviseur honoraire du lycée de Versailles 1861
— LEMARCHAND, ancien professeur 1855
— MICHEL, professeur de rhétorique au lycée de Nancy 1854

1814. Revel, caissier au lycée Louis-le-Grand..... 1856
— Sabattier, professeur honoraire de cinquième du lycée de Rouen..... 1866
1815. Bouchez, inspecteur d'académie à Nancy..... 1850
— Chanlaire, professeur de rhétorique au lycée d'Avignon.. 1860
— Defrenne, professeur honoraire de cinquième du lycée Saint-Louis, S. P..... 1863
— Delcasso, recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. 1887
— Lecomte, recteur honoraire de l'académie du Loiret..... 1864
— Plagniol de Mascony, inspecteur honoraire d'académie.. 1872
1816. Besse, professeur au Prytanée militaire de la Flèche.... 1856
— Bouillet, inspecteur général des études..... 1864
— Braive, recteur honoraire de l'académie de Montpellier... 1868
— Commeau, agrégé de grammaire, professeur au collège Sainte-Barbe..... 1863
— Dorveau, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nantes..... 1850
— Dunoyer, recteur honoraire..... 1884
— Flamanville, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— Gibon, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale..... 1859
— Jouen, ancien recteur de l'académie de l'Orne..... 1857
— Lodin de Lalaire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Dijon..... 1896
— Rinn, recteur de l'académie de Strasbourg..... 1855
— Soulez, professeur hon. de seconde du lycée de Besançon. 1873
— Théry, recteur honoraire de l'académie de Caen..... 1878
— Vincent, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1868
1817. Avignon, recteur honoraire..... 1867
— Delaître, prof. hon. de rhétorique au lycée de Poitiers.. 1857
— Gillette, médecin du lycée Louis-le-Grand..... 1859
— Perdrix, professeur de seconde au lycée de Clermont.... 1851
— Pottier, professeur de seconde au lycée Napoléon..... 1855
— Ravaud, ancien censeur des études au lycée de Bordeaux. 1876
— Véron-Vernier, inspecteur honoraire d'académie à Paris. 1875
1818. Anot, prof. honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1879
— Chenou, doyen hon. de la Faculté des sciences de Poitiers. 1888

1818. CORBIN, agrégé des lettres, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans..... 1855
— DUBOIS, professeur honoraire du collège Rollin..... 1884
— FORNERON, proviseur honoraire du lycée Bonaparte..... 1886
— LADEVI-ROCHE, professeur honoraire de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1871
— RIBOUT, agrégé des lettres et de grammaire, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand..... 1854
— STIÉVENART, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
1819. BOYER, inspecteur honoraire d'académie..... 1865
— DELHOMME, prof. honor. de rhétorique du lycée d'Évreux. 1866
— DELORME, anc. censeur des études du lycée Louis-le-Grand. 1866
— GÉRUZEZ, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien professeur suppléant d'éloquence française à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, *membre du Conseil de l'Association*.... 1865
— HACHETTE, libraire-éditeur, S. P..... 1864
— LAISNÉ, ancien principal du collège d'Avranches..... 1875
— LESIEUR, anc. chef de division au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, *secrétaire honoraire de l'Association*..... 1875
— PÉRENNÈS, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon..... 1873
— QUICHERAT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P..... 1884
— SONNET, inspecteur honoraire d'académie à Paris, professeur de calcul différentiel et intégral à l'École Centrale. 1879
1820. ANDRÉ-PONTIER, chef d'instit. à Nogent-sur-Marne, S. P. 1875
— BARBET, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1884
— CARESME, recteur honoraire de l'académie de Besançon.. 1873
— CHARMA, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Caen..... 1869
— DE NEUFFORGE, prof. de troisième au lycée Saint-Louis.. 1849
— PONS, doyen de la Faculté des lettres d'Aix..... 1853
— ROUSTAN, recteur de l'académie de Toulouse..... 1871
1821. COURNOT, recteur honoraire, inspecteur général honoraire des études..... 1877

1821. MARCHAND, professeur honoraire du lycée de Versailles. 1888
1826. ANQUETIL, inspecteur honoraire d'académie, à Versailles, S. P. ... 1895
— BRUNET, professeur de troisième au lycée Henri IV 1842
— CHARPENTIER, ancien professeur de mathématiques au lycée d'Alençon ... 1869
— DELOCHE, inspecteur d'académie à Nimes ... 1870
— JOURDAIN, inspecteur honoraire d'académie à Montpellier. 1872
— LEFÈVRE, professeur de physique au collège Rollin 1864
— MALLET, ancien recteur départemental ... 1875
— ROUX, doyen honor. de la Faculté des lettres de Bordeaux 1887
— VERDOT, ancien chef d'institution à Paris, S. P 1871
1827. BERGER, professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, membre du Conseil de l'*Association* ... 1869
— BRAIVE, censeur des études au lycée de Douai 1856
— CAGNART, ancien professeur au collège royal d'Amiens... 1847
— DUMAIGE, insp. général délégué de l'enseignem. secondaire 1864
— HERBETTE, professeur honoraire de seconde du lycée Fontanes, S. P ... 1879
— MORELLE, professeur honoraire de philosophie du lycée de Douai, S. P ... 1887
— MORREN, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Marseille ... 1870
— MOURIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, vice-recteur hon. de l'académie de Paris, S. P. 1890
— POMPON, anc. professeur de mathématiques au lycée de Sens. 1867
— TIERCELIN, professeur de seconde au lycée d'Orléans 1849
— VACHEROT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien directeur des études à l'École Normale, *membre hon. du Conseil de l'Association* 1897
1828. AMIOT, B., professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis S. P ... 1878
— BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Cahors 1854
— BÉNARD (CH.), professeur honoraire de philosophie du lycée Charlemagne ... 1898
— BORGNET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Tours ... 1890
— CHÉRUEL, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, ancien maître de Conférences d'histoire à l'École Normale, S. P 1891

1828. DEGUIN, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Besançon..... 186
— DE LENS, inspecteur honoraire d'académie à Angers..... 186
— EONCIN, proviseur honoraire du lycée de Montpellier..... 189
— GAILLARDIN, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand..... 188
— GUÉRARD, agrégé de grammaire, directeur honoraire du collège Sainte-Barbe-des-Champs, S. P..... 186
— MERMET, prof. hon. de phys. du lycée de Marseille, S. P.. 187
— MOUILLARD, proviseur honoraire du lycée de Lyon..... 187
— NICOLAS (A.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 188
— PETIT, ancien professeur de mathématiques au lycée de Limoges..... 188
— PETITBON, proviseur honoraire du lycée de Lille, S. P.... 188
— PINAUD, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 184
— RICART, inspecteur honoraire d'académie..... 188
1829. BARRY, professeur honoraire d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 187
— CAPPELLE, prof. hon. de quatrième du lycée Louis-le-Grand. 187
— CHOFFEL, prof. de mathématiques au collège et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Mulhouse... 186
— COLLET, inspecteur honoraire d'académie..... 187
— DABAS, recteur honoraire..... 187
— DELASSASSEIGNE, ancien recteur départemental..... 187
— HAMEL, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Toulouse..... 188
— HUGUENIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy..... 186
— LAURENT, inspecteur honoraire d'académie..... 187
— MONIN, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon. 186
— ROUX, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Mulhouse..... 186
— VENDRYÈS, agrégé des lettres et d'histoire, inspecteur hon. d'académie..... 188
1830. BILLET, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon. 18
— BONNET-MAZIMBERT, professeur honor. de cinquième du lycée Fontanes..... 18

1830. Bourzac, proviseur honoraire du lycée d'Angoulême..... 1885
— David, prof. de mathém. à la Faculté des sciences de Lille. 1864
— Duruy, membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien Ministre de l'Instruction publique, ancien professeur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences suppléant à l'École Normale, S. P. 1894
— Germain, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, S. P..... 1887
— Grout, régent de philosophie au collège d'Avranches.... 1860
— Martin, prof. honor. de physique du lycée de Montpellier 1892
— Pichard, inspecteur honoraire d'académie 1884
— Quet, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1884
— Wartel, inspecteur honoraire d'académie à Troyes..... 1887
831. Abria, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, S. P..... 1892
— Aimé, docteur ès sciences physiques, attaché à l'Observatoire de Paris..... 1848
— Bertereau, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Poitiers, S. P..... 1879
— Boulian, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1847
— Clermont, ancien chef d'institution à Lyon..... 1850
— Desains (Edouard), docteur ès sciences physiques, prof. de physique au lycée Henri IV..... 1865
— Fleury, recteur honoraire de l'Académie de Douai 1887
— Germer-Durand, ancien professeur de seconde au lycée et bibliothécaire de la ville de Nîmes..... 1880
— Laroque, docteur ès sciences physiques, prof. honor. de physique du lycée de Toulouse..... 1878
— Lebègue, inspecteur honoraire d'académie, à Nevers, S. P. 1876
— Legal, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1885
— Martin (Louis), prof. honoraire de la Faculté de droit d'Aix. 1871
— Martin (Théodore-Henri), membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884

1831. MUNIER, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy..... 1882
— PONTARLIER, ancien professeur de mathématiques au lycée de la Roche-sur-Yon 1889
1832. BACH, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Nancy, S. P..... 1885
— BLONDEAU, ancien professeur de physique au lycée de Laval 1878
— BONTOUX, prof. de philosophie au lycée de Versailles, S. P. 1864
— CARTELIER, professeur de troisième au lycée Henri IV... 1855
— CHON, professeur honoraire d'histoire du lycée de Lille. 1898
— CROISET, professeur honoraire de seconde du lycée Saint-Louis..... 1897
— DANTON, anc. directeur du personnel au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général de l'enseignement secondaire, *membre du Conseil de l'Association*, S. P.... 1869
— DUCLOS, professeur de seconde au lycée d'Agen..... 1871
— FAURIE, inspecteur général honor. de l'enseig. secondaire, ancien examinateur d'admission à l'École Navale..... 1880
— HAVET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine au Collège de France et de littérature française à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences à l'École Normale, *ancien président de l'Association*, S. P..... 1889
— JACQUES, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale, directeur du collège de Buenos-Ayres. 1865
— LECHEVALIER, prof. hon. de physique du lycée de Marseille 1882
— MATERNE, inspecteur honoraire d'académie à Paris..... 1893
— MÉNÉTREL, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— ROSEY, professeur d'histoire au lycée de Poitiers..... 1845
— TROUESSART, professeur de physique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1870
1833. ARNAULT, professeur de rhétorique au lycée de Cahors.... 1857
— BOURGEOIS (A.), ancien professeur de mathématiques au lycée de Nantes..... 1883
— CHARNOZ, ancien professeur de physique au lycée de Metz, directeur de la manufacture de faïence à Dresde..... 1867
— HAUSER, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée Charlemagne, S. P..... 1884

833. HÉBERT, membre de l'Académie des sciences, doyen honor. et professeur de géologie de la Sorbonne, ancien directeur des études scientifiques et maître de conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1890
— JOGUET, proviseur du lycée Saint-Louis, S. P..... 1874
— LEBOUCHER, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Caen..... 1896
— LORQUET, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, secrétaire honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien *trésorier de l'Association*, S. P..... 1883
— MOREL, professeur honor. de seconde du lycée d'Angers... 1885
— MORIN, professeur hon. d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1876
— SAISSET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 1863
— SCHMIT, inspecteur d'académie à Paris..... 1868
— SUISSE (François-Jules), dit Jules Simon, sénateur inamovible, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien prof. suppléant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien membre du gouvernement de la Défense Nationale, ancien Président du Conseil des ministres et Ministre de l'Instruction publique, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1896
— VIEILLE, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, recteur honoraire, ancien maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P..... 1896
— YANOSKI, professeur d'histoire au lycée Henri IV..... 1851
1834. BARET, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, S. P..... 1887
— BOUILLIER, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien directeur de l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1899
— BLIN, inspecteur de l'académie de Caen..... 1849

1834. COURTOIS, professeur de mathémat. au collège Stanislas... 185
— CHEVRIAUX, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur de l'École libre de la rue de Madrid, à Paris.. 183
— DEBS, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 184
— FOUGÈRE, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne..... 188
— GISCLARD, inspecteur d'académie à Agen..... 186
— GUILLEMIN, recteur honoraire de l'académie de Nancy.... 187
— HENNE, ancien professeur de philosophie au lycée de Montpellier, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris.. 189
— HOUDEMONT, professeur de physique au lycée de Poitiers.. 186
— MAGÉ DE LÉPINAY (Antonin), doyen et professeur d'histoire honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble..... 189
— MONDOT, vice-recteur honoraire de la Corse, S. P.. 189
— PICQUET, inspecteur honoraire d'académie..... 187
— PIERRON, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, *membre du Conseil de l'Association* 187
— PUISEUX, agrégé d'histoire, inspecteur général honoraire de l'enseig. primaire..... 189
— QUILLET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Puy. 185
— RÉVOL, professeur de quatrième au lycée de Nîmes..... 184
— ROLLIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 187
— TAULIER, professeur honoraire de quatrième du lycée de Lyon..... 189
— VASNIER, prof. de mathém. spéciales au lycée de Toulouse. 185
1835. ARREITER, inspecteur honoraire d'académie..... 188
— BENOIT (Ch.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy..... 189
— BOUCHOT, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand..... 190
— DAGUIN, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences, ancien directeur de l'Observatoire de Toulouse, S. P..... 183
— DESAINS (Paul), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Sorbonne, S. P..... 188
— FEUILLATRE, proviseur honoraire du lycée d'Amiens..... 187
— GARCET, professeur de mathématiques au lycée Henri IV. 187
— HAMARD, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Moulins..... 188

1835. LALANDE (J.), proviseur honoraire du lycée de Reims.... 1891
— LETAILLANDIER, prof. de troisième au lycée d'Angoulême. 1850
— MARICHAL, ancien chargé de cours de physique au lycée, bibliothécaire de la ville de La Roche-sur-Yon 1886
— WIESENER, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand, S. P 1898
1836. ADERT, ancien professeur de littérature française à l'Université de Genève, rédact. en chef du *Journal de Genève*. 1886
— BERSOT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'École Normale, *membre du conseil de l'Association*, S. P..... 1880
— DELATOUR, proviseur du lycée de Bordeaux..... 1871
— DELZONS, professeur de seconde au lycée Saint-Louis.... 1872
— EUDES, inspecteur honoraire d'académie..... 1879
— GARSONNET, inspecteur général de l'enseig. secondaire... 1876
— GUISELIN, ancien censeur des études du lycée Fontanes. 1880
— HUGUENY, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Marseille, S. P..... 1896
— JANNIN, ancien professeur de physique au lycée d'Albi.... 1896
— LACROIX, professeur sup. d'histoire à la Sorbonne, S. P. 1881
— LALLEMAND, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1886
— MACARI, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers. 1856
— OLIVAINT (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur d'histoire au Lycée Condorcet, supérieur de la maison de Vaugirard, fusillé rue Haxo, à Paris, le 26 mai, S. P..... 1871
— PEYROT, ancien vice-recteur de la Corse..... 1889
— PITARD (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand..... 1859
— ROUVRAY, professeur de troisième au collège Rollin..... 1872
— ZEVORT (Ch.), inspecteur général de l'enseignem. supérieur, directeur honoraire de l'enseignement secondaire..... 1887
1837. BARNI, docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à l'Université de Genève, député, S. P..... 1878
— BAYAN, inspecteur honoraire d'académie..... 1893
— CLAVEL, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux..... 1851
— DAMIEN, prof. hon. de littérature de la Faculté des lettres de Clermont 1891

1837. Danguy, secrétaire de l'académie départementale de Tarn-et-Garonne..... 1854
— Fèvre (Victor), professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
— Girault, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Caen, S. P..... 1897
— Hanriot, inspecteur honoraire d'académie, professeur honoraire de littérature grecque de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1895
— Labresson, professeur honoraire de physique du lycée de Nantes..... 1883
— Lafuge, professeur de mathématiques à l'École du commerce annexée au lycée de Lyon..... 1861
— Loir, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lyon, associé de l'Académie de médecine..... 1899
— Lorenti, professeur de mathématiques au lycée de Lyon . 1874
— Nicolas, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. 1871
— Noël, prof. honor. de rhétorique du lycée de Versailles... 1892
— Petitjean, prof. de mathématiques au lycée de Douai.... 1874
— Poinsignon, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— Puiseux (V.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale..... 1883
— Quéquet, professeur de physique au collège de Cambrai.. 1857
— Toussaint, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Caen, ancien examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1892
1838. Bouchot (Auguste), prof. d'histoire au lycée Henri IV.. 1855
— Briot, profes. de calcul des probabil. et de phys. mathém. à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P. 1887
— Carré, ancien professeur de seconde au lycée de Nimes, professeur libre à Paris..... 1872
— Cournot, proviseur honoraire du lycée de Dijon..... 1881
— David, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1869
— De Pontavice, inspecteur honoraire d'académie..... 1897
— Despois, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, bibliothécaire de l'Université, *membre du Conseil de l'Association*..... 1867

1838. GRÉGOIRE, professeur honoraire d'histoire du lycée Condorcet 1897
— HIGNARD, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Lyon, S. P. 1893
— JAMIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique à la Sorbonne, professeur à l'École Polytechnique, S. P 1886
— LALLEMANT, professeur de physique au lycée Fontanes... 1874
— LÉVÊQUE, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie grecque et latine au collège de France, S. P..... 1900
— MAUCOURT, inspecteur honoraire d'académie, S. P 1891
— MÉRY, inspecteur honoraire d'académie..... 1884
— ROUX (E.), professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1879
— SIRGUEY (Cl.), professeur de mathématiques au lycée de Chaumont..... 1878
— TALBERT, anc. direct. du collège Rollin, provis. hon., S. P. 1882
— VANNIER, professeur de mathématiques au lycée d'Auch.. 1856
1839. BÉNARD, professeur de physique au lycée d'Évreux 1884
— BERTRAND, agrégé, professeur au collège Stanislas, préparateur de physique à l'École Normale 1858
— BOILLEAU, ancien prof. de sciences au collège d'Épernay . 1880
— BOUQUET, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1885
— DELOUCHE, inspecteur d'académie à Châteauroux..... 1872
— DESBOVES, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet..... 1880
— DIDIER, professeur de rhétorique au lycée Henri IV..... 1870
— DUBOIS, prof. honoraire de troisième du lycée de Rouen... 1890
— LECLERC, professeur de rhétorique au lycée de Metz..... 1853
— LECROCQ, proviseur honoraire du lycée de Moulins..... 1886
— LEGENTIL, professeur honoraire de seconde du lycée de Caen 1900
— LEROY, agrégé de grammaire et des lettres, professeur libre à Paris, S. P..... 1881
— MARTINAND, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nevers..... 1892
— MOURGUES, professeur honoraire de mathématiques du collège Rollin..... 1893

1839. PELLISSIER, agrégé de philosophie, professeur aux collèges Sainte-Barbe et Chaptal..... 1894
— RÉVILLOUT, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Montpellier..... 1899
— SAUCIÉ, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1845
— SUCHET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin..... 1889
— TEXTE, professeur d'histoire au collège Rollin..... 1878
— TRANCHAU, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— TRÉBUCHET, professeur de rhétorique au lycée d'Angers... 1853
— WAILLE, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Besançon, S. P..... 1878
1840. AUBERT-HIX, inspecteur d'académie à Paris..... 1880
— BACHELET, prof. honor. d'histoire du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1879
— BERTHAUD, professeur honoraire de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
— BOUTAN, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, directeur honoraire de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique..... ... 1900
— BOURGEOIS, inspecteur honoraire d'académie..... 1895
— COLINCAMP, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Douai..... 1879
— CROSSON, inspecteur honoraire d'académie à Rouen, S. P. 1891
— CUCHEVAL-CLARIGNY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, agrégé d'histoire, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P... 1895
— DAVAU, proviseur honoraire du lycée de Nancy..... 1884
— DE TASTES, prof. honoraire de physique du lycée de Tours. 1886
— DUSSOUY, inspecteur honoraire d'académie..... 1880
— FRENET, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Lyon, S. P..... 1900
— GEFFROY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire ancienne de la Sorbonne, directeur-fondateur de l'École française de Rome, S. P..... 1895
— GIRARD (Julien), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre honoraire du *Conseil de l'Association*, S. P..... 1898
— GUÉRIN, docteur ès lettres, ancien professeur de rhétorique au lycée d'Angers, explorateur en Terre-Sainte... 1890

1840. GUICHEMERRE, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Amiens..... 1851
— LEMONNIER, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Caen..... 1882
— LORY, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Grenoble, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 1889
— MARIÉ-DAVY, agrégé de physique, docteur ès sciences, directeur honoraire de l'Observatoire de Montsouris.. 1893
— MARTHA, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine de la Sorbonne, S. P..... 1895
— MARTIN, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 1860
— MERGET, agrégé, docteur ès sciences, correspondant de l'Académie de médecine, professeur honoraire de physique de la Faculté de médecine de Bordeaux..... 1893
— MONNIER, doyen honoraire et prof. de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1882
— MORAND, proviseur du lycée du Mans..... 1866
— PERRINOT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.. 1876
— PONTET, professeur de troisième au lycée de Lyon..... 1884
— ROBIOU, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres de Rennes. 1894
— SOULAS, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Angoulême..... 1888
1841. BEAUJEAN, inspecteur d'académie à Paris..... 1888
— BERTIN-MOUROT, sous-directeur et maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1884
— BOUTET DE MONVEL, professeur honoraire de physique du lycée Charlemagne..... 1898
— CHAMBON, professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1899
— COURNUÉJOULS, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1898
— CORRARD, maître de conférences de littérature française à l'École Normale..... 1866
— DE KERHOR, chargé de cours de mathématiques au lycée de Lorient..... 1871

1841. DENIS, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen..... 189
— GARNIER, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.. 185
— GOUABIN DE LEFAVRIL, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux..... 185
— JANET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de philosophie à la Sorbonne S. P..... 189
— LISSAJOUS, correspondant de l'Académie des sciences, recteur honoraire..... 188
— PERNELLE, ancien censeur des études du lycée de Douai... 186
— PRIVAT-DESCHANEL, inspecteur honoraire d'académie à Paris, proviseur du lycée de Vanves..... 188
— RIGAULT, profes. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur suppléant d'éloquence latine au Collège de France..... 183
— RIQUIER, proviseur honoraire du lycée de Limoges..... 186
— SAULNIER, professeur d'histoire au lycée de Tournon..... 187
— SORNIN, ancien préfet des études au collège Rollin..... 189
— THIONVILLE, censeur des études au lycée de Poitiers..... 185
— THUROT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, S. P..... 188
— TOUSSAINT (Ferdinand), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Rouen..... 188
— VINCENT, ancien professeur de rhétorique au lycée de Metz, membre de l'École française d'Athènes..... 185
1842. BERNARD, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Grenoble..... 186
— BOURGET, recteur de l'académie de Clermont..... 186
— BRISSAUD, ancien professeur d'histoire au lycée Charlemagne, prof. de géographie à l'École Normale de Sèvres, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. 1889
— CHALAMET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon, vice-président du Sénat..... 1895
— CHAPPUIS, ancien recteur, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire..... 1897
— DELBÈS, professeur de troisième au collège Rollin..... 1877
— DUPOND, professeur de philosophie au lycée de Clermont.. 1875

842. HÉMARDINQUER, prof. de rhétorique au lycée de Nancy... 1875
— HUMBERT, prof. honoraire de physique du lycée de Lille. 1894
— LAMY, ancien professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, prof. de chimie industrielle à l'École Centrale, S. P..... 1870
— LARTAIL, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille..... 1900
— LEYRITZ, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Versailles..... 1898
— MARPON, profes. honor. de quatrième du lycée Condorcet. 1888
— MOROT, agrégé de physique, docteur ès sciences naturelles, professeur de sciences physiques et naturelles au collège de Sainte-Barbe..... 1889
— MONCOURT, professeur de seconde au lycée Henri IV, S. P. 1861
— OUVRÉ, recteur de l'académie de Bordeaux..... 1890
— VENTÉJOL, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Condorcet..... 1893
— VERDET, professeur suppléant de physique mathématique à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Polytechnique, maître de conférences à l'École Normale, S. P. 1866
— VIARD, professeur de physique à la Faculté des sciences de Montpellier..... 1858
— VINCENT, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1890
43. BERGER, proviseur du lycée de Montpellier..... 1869
- BRESSANT, prof. de quatrième au lycée Louis-le-Grand... 1880
- BRION, professeur honor. de physique du lycée Saint-Louis. 1885
- CHEVILLET, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Besançon..... 1876
- DUCHESNE, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes..... 1892
- DUMÉRIL, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1897
- DUPONNOIS, inspecteur d'académie à Chaumont..... 1887
- FONTÈS, prof. honor. de mathématiques du lycée de Lyon. 18..
- FORTHOMME, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Nancy..... 1884
- GRENIER, professeur de rhétorique au lycée de Clermont.. 1854
- HATZFELD, professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1900

1843. HELLEU, professeur de quatrième au lycée Fontanes..... 187
— HOUËL, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 188
— LANZI, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 188
— LECHAT, professeur honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand..... 189
— LÉVY, agrégé de mathématiques, ancien professeur au collège Sainte-Barbe..... 190
— MAGY, prof. honor. de philosophie du lycée de Rouen, S. P. 188
— MOET, inspecteur d'académie à Nice..... 186
— PASTEUR, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des sciences, fondateur-directeur de l'Institut Pasteur, administrateur honoraire de l'École Normale, professeur honoraire de chimie à la Sorbonne, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 188
— TREMBLAY, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans... 18
— VALADIER, chargé de cours d'histoire au lycée d'Angers... 18
1844. ANSELME, prof. honor. d'histoire du lycée Henri IV, S. P. 18
— AUBIN, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 18
— BEAUSSIRE (Émile), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, S. P..... 18
— BRÉTIGNIÈRE, inspecteur honoraire d'académie, ancien chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique... 19
— CAUBLOT, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.. 18
— DUPRÉ, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 18
— GANDAR, prof. d'éloquence française à la Sorbonne, S. P. 18
— GIRARD (Maurice), docteur ès sciences, professeur honoraire de sciences physiques et naturelles du collège Rollin... 18
— GUIGNAULT, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 18
— LADREY, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Dijon, S. P..... 1
— LEMOINE, inspecteur d'académie à Paris, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale..... 1
— RINN (W.), professeur de quatrième au collège Rollin 1
— RUELLO, professeur de physique au lycée de Laval..... 1
— WISSEMANS, prof. hon. de philosophie du lycée de Troyes. 1
1845. BEULÉ, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-

Arts, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, ancien Ministre de l'Intérieur, S. P..... 1874
15. Blanchet, prof. de rhétorique au lycée de Strasbourg.... 1861
- Bonnefont, professeur hon. d'histoire du lycée Fontanes. 1881
- Caro, membre de l'Académie franç. et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 1887
- Caron, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bordeaux..... 1899
- Charpentier (E.), inspecteur honoraire d'académie, au Mans..... 1898
- Dautel, professeur de sciences au collège Sainte-Barbe .. 1881
- Delépine, inspecteur honoraire d'académie..... 1892
- Delondre, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai..... 1863
- Diguet, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis..... 1897
Glachant, inspect. gén. de l'enseignem. secondaire, S. P. 1889
Lomon, censeur des études au lycée Henri IV..... 1871
Maréchal, censeur des études au lycée Charlemagne.... 1877
Molliard, agrégé de grammaire, ancien préfet des études au collège Sainte-Barbe..... 1900
Nimier, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc. 1887
Ohmer, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Épinal..... 1898
Salomon, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand. 1892
Simon (Ch.), prof. de mathém. au lycée Louis-le-Grand. 1880
Solier, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1879
Thirion (H.), professeur de cinquième au lycée Condorcet. 1884
Wœstyn, ingénieur-directeur de raffineries de sucre à Paris, S. P..... 1880
. Boutan, profes. de rhétorique au lycée de Toulouse, S. P. 1881
Challemel-Lacour, membre de l'Académie française, ancien président du Sénat, ancien Ministre des Affaires Étrangères, S. P..... 1896
Chassang, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P... 1888
Dansin, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, S. P..... 1872

1846. DESLAIS, professeur de physique au collège de Chalon-sur-Saône..... 18
— DONOUX, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Montpellier..... 19
— FARGUES DE TASCHEREAU, professeur honor. de physique du lycée Condorcet..... 18
— FUIHRER, professeur de physique au lycée de Dijon..... 18
— GARLIN-SOULANDRE, professeur hon. de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Clermont..... 18
— HARANT, professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, S. P..... 18
— LECHAT, négociant, ancien professeur de sixième au lycée et ancien maire de Nantes, S. P..... 18
— MARCHAND, prof. honoraire de seconde du lycée de Reims. 18
— MARIDORT, professeur honoraire de physique du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen. 18
— PÉCOUT, inspecteur d'académie à Agen..... 18
— PLANES, inspecteur honoraire d'académie..... 18
— RÉAUME, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.... 18
— RICART, professeur de mathématiques au collège Rollin... 18
— ROMILLY, prof. honor. de troisième du lycée de Versailles. 18
— SIRGUEY (P.), inspecteur honoraire d'académie..... 18
— VÉRON, agrégé des lettres, directeur du journal *l'Art*, S. P. 18
— VIOLLETTE, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lille, S. P..... 18
1847. AUBÉ, profess. honor. de philosophie du lycée Condorcet.. 18
— BEAUSSIRE (Charles), ancien professeur de mathématiques au lycée de Nantes, S. P..... 18
— BERTHET, professeur de seconde au lycée d'Alger..... 18
— COURCIÈRE, inspecteur honoraire d'académie..... 18
— DEBRAY, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, maître de conférences à l'École Normale, *vice-président de l'Association*, S. P. 18
— DELACROIX, profess. de seconde au lycée Louis-le-Grand.. 18
— DRION, professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon..... 18
— DROT (Alfred), professeur de physique au lycée de Marseille. 18
— DUCOS, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand... 18
— FERRI, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de l'Université de Rome..... 18

1847. FEUVRIER, professeur de physique au lycée de Nimes..... 1859
— FILLIAS, ancien professeur d'histoire au lycée de Limoges.. 1859
— GRENIER (Antoine), inspecteur d'académie à Pau..... 1864
— GUIBILLON, prof. hon. de rhétorique du lycée de Vendôme. 1895
— GUIRAUDET, recteur de l'académie de Toulouse 1874
— HUMBLOT, prof. honor. de mathém. du lycée de Bordeaux. 1892
— LUCAS, ancien professeur de sciences au collège de Figeac. 1893
— RENARD, doyen et professeur de mathématiques de la Faculté des sciences de Nancy..... 1880
— ROGER, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 1895
— YUNG, docteur ès lettres, directeur de la *Revue politique et littéraire*..... 1887
1848. ABOUT, membre de l'Académie française, S. P..... 1885
— ALBERT (Paul), professeur de littérature française au Collège de France, S. P..... 1880
— BARNAVE (l'abbé), ancien professeur de seconde au Lycée, directeur-fondateur de l'École Salvien, à Marseille.... 1897
— BARY, professeur honoraire de rhétorique du collège Rollin, S. P..... 1887
— BOS, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BROYE, prof. de mathémat. élément. au lycée Condorcet.. 1889
— CAMBIER, prêtre de l'Oratoire, ancien élève de la section de philosophie, missionnaire décédé en Chine, S. P..... 1866
— DESPREZ, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— DE SUCKAU, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix..... 1867
— DUCOUDRÉ, inspecteur d'académie à Angers..... 1885
— DUPAIN, profes. de mathématiques au lycée d'Angoulême. 1877
— HEINRICH, doyen honoraire et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Lyon, S. P..... 1887
— LAMM, ancien professeur de rhétorique au lycée de Brest... 1853
— LECŒUR, ancien censeur des études au lycée Charlemagne, proviseur honoraire..... 1893
— LIBERT, ancien professeur d'histoire au lycée de Tours.... 1857
— MAUDUIT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis. 1876
— MAURAT, prof. hon. de physique du lycée Saint-Louis.... 1898
— MERLET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, *membre du Conseil de l'Association* 1891
— ORDINAIRE, ancien professeur de rhétorique au Lycée de Versailles, député du Jura..... 1896

1848. RABASTÉ, professeur de seconde au lycée de Rennes..... 18
— RIEDER, agrégé des lettres, directeur honoraire de l'École alsacienne..... 18
— SARCEY, agrégé des lettres, homme de lettres, S. P..... 18
— TAINE, membre de l'Académie française, prof. d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts, S. P. 18
— TOMBECK, professeur de mathématiques au lycée Fontanes. 18
— VALADE, inspecteur d'académie à Châteauroux. . . . 18
— VIANT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 18
— VIGNON, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon..... 19
1849. BELOT, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon..... 18
— BRACH, professeur de seconde au lycée de Metz..... 18
— DUMAS (R.), inspecteur d'académie à Dijon..... 18
— DUPRÉ (Ernest), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet..... 18
— FOURNET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Bordeaux, S. P..... 18
— GAUCHER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet... 18
— GAUTHIEZ (F.-Léon), professeur de troisième au lycée de Colmar..... 18
— GAUTIER (Paul), prof. de mathématiques au collège Rollin. 18
— LÉGER, censeur des études au lycée de Nantes 18
— MAROT, inspecteur d'académie à Paris..... 18
— PONSOT, professeur de philosophie au lycée Charlemagne.. 18
— PRÉVOST-PARADOL, membre de l'Académie française, ministre plénipotentiaire de France à Washington, *ancien membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 18
— REYNALD, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres d'Aix..... 18
— SERRET, docteur ès sciences mathémat., professeur libre.. 18
— TERQUEM, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, S. P..... 18
— TRÉHAND, prof. de mathématiques au lycée de Besançon.. 18
— VACQUANT, inspecteur général de l'enseignement secondaire, professeur d'analyse mathématique à l'École Centrale, S. P..... 18

149. VILLETARD DE PRUNIÈRES, homme de lettres 1889
150. BEAUVALLET, professeur de rhétorique au lycée de Reims.. 1861
– BELLIN, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier. 1868
– BERTRAND (Diogène), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire..... 1898
– BLANCHET, professeur de troisième au lycée d'Avignon... 1858
– BOITEAU, ancien élève de la section des lettres, maître des requêtes au Conseil d'État..... 1886
– BRUN, professeur de physique au lycée de Grenoble..... 1860
– BURAT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 1894
– FUSTEL DE COULANGES, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, direct. honor. de l'École Normale, professeur d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, *membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 1889
– GAUTHIEZ (Joseph), ancien élève de la section des lettres, médecin du collège Sainte-Barbe 1862
– GUIBOUT, professeur d'histoire au lycée Charlemagne..... 1873
– HORION, professeur de lettres au lycée de Lyon..... 1882
– LECOMTE, profes. de mathématiques au lycée de Nancy... 1881
– MONIN (Alexandre), professeur au lycée de Laval..... 1856
– NOUËL, professeur honoraire de physique du lycée de Vendôme..... 1900
– OFFRET, professeur honor. de physique du lycée de Douai. 1894
– PÉRIGOT, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis..... 1885
– PICART, prof. hon. de mathématiques de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1884
– TOURNIER, maître de conférences de la langue et littérature grecques à l'École Normale, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études. S. P..... 1899
– WEILL (Alexandre), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bourges..... 1893
151. ADERER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet..... 1886
– ANTHOINE, agrégé des lettres, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1889
– BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.... 1868
– DE BÉNAZÉ, professeur de quatrième au lycée de Troyes. 1860
– JARRY, recteur de l'académie de Rennes..... 1900
– KLIPPFEL, docteur ès lettres, inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les langues vivantes..... 1873

1851. LEFLOCQ, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans..... 186
— MUNIER, proviseur du lycée de Toulouse..... 186
— RAYNAL, maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 186
— SOUILLART, correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille. 186
— STOUFF (Xavier), inspecteur honoraire d'académie..... 186
— THENON (l'abbé), ancien membre de l'École française d'Athènes, directeur-fondateur de l'École Bossuet S. P. 186
1852. BENOIST, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de poésie latine à la Sorbonne..... 186
— BERNAUER, professeur de quatrième au lycée de Saint-Étienne..... 185
— BÉZODIS, professeur honoraire de mathématiques du lycée Henri IV..... 186
— DESLÉONET, ancien maître surveillant à l'École Normale, docteur en médecine..... 187
— DUTERT, professeur de seconde au lycée de Toulouse..... 187
— GIRARDIN, professeur de quatrième au lycée de Versailles. 186
— GOUMY, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, S. P..... 186
— HUMBERT, prof. hon. de mathématiques du lycée d'Orléans. 186
— MARÉCHAL, professeur de physique au lycée Condorcet.... 186
— MARGUERIN, professeur de troisième au lycée de Reims... 186
— NICOLAS, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Clermont..... 186
— NOMY, proviseur honoraire du lycée de Poitiers..... 186
— PERRAUD (Ph.), professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saunier..... 186
1853. ALLÉGRET, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Lyon..... 186
— BERTAULD, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, S. P..... 186
— CAVE, prof. de physique au lycée de Dijon, tué à l'ennemi, le 30 octobre..... 187
— COLOMB, professeur de troisième au lycée de Versailles... 186
— COURBAUD, professeur honoraire de seconde du lycée Condorcet..... 186
— COUVREUR, proviseur du lycée de Charleville..... 186
— DEFAUCONPRET, professeur de physique au collège Rollin.. 186

853. DERNIAME, professeur de sixième au lycée de Nîmes..... 1857
— GINDRE DE MANCY, prof. de philosophie au lycée de Rouen. 1880
— HINSTIN, ancien professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon 1894
— LABBÉ, professeur de troisième au collège Rollin 1893
— PERRET, inspecteur d'académie à Chambéry..... 1883
— PIGEONNEAU, professeur adjoint d'histoire économique et coloniale à la Sorbonne, professeur à l'École libre des sciences politiques..... 1892
— VAGNAIR, professeur hon. de troisième du lycée Janson.. 1891
854. BOHN, ancien professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1898
— COURCELLES, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1896
— DAMERON, proviseur du lycée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)..... 1888
— DEBAISE, inspecteur d'académie à Orléans..... 1893
— DEVILLE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes..... 1867
— DUGIT, doyen honoraire et professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres de Grenoble.. 1900
— HERVÉ, membre de l'Académie française, directeur politique du *Soleil*. S. P..... 1899
— JAMET, ancien professeur de physique au lycée, chef d'institution, à Marseille 1873
— LEFÈVRE, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1873
— LE RENARD, proviseur honor. du lycée de Rennes, S. P... 1895
— POIRÉ, professeur honoraire de physique du lycée Condorcet 1900
— VALATOUR, professeur de physique au lycée de Rennes.... 1865
— VALSON, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse... 1883
— ZIEGEL, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne, président du jury d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1898
855. BOSSEUX, professeur de rhétorique au lycée de Besançon.. 1872
— BOULANT, professeur de mathématiques au lycée de Montluçon..... 1893
— DALIMIER, maître de conférences de botanique à l'École Normale..... 1863
— DESDOUITS, professeur honoraire de philosophie du lycée de Versailles..... 1898

1855. Dupuy (A.), doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes 1891
— Feugère, prof. de rhétorique au lycée Saint-Louis 1890
— Taratte, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Évreux 1899
1856. Blondel, professeur de cinquième au lycée de Versailles. 1873
— Boissière, professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres d'Aix 1895
— Boulanger, professeur d'histoire au lycée d'Angers 1871
— Brunhes, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon 1895
— Isambert, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Poitiers 1890
— Lafon, prof. de mathématiques spéc. au lycée Fontanes .. 1889
— Lévistal, agrégé de physique, docteur ès sciences, ancien directeur du collège de Galata-Seraï (Constantinople) .. 1874
— Marchal, professeur de philosophie au lycée d'Alger 1861
— Monginot, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet 1891
— Morisot, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux 1895
— Pinard, professeur d'histoire au lycée Fontanes 1876
1857. Barbier, agrégé de mathématiques, ancien astronome adjoint à l'Observatoire de Paris 1889
— Duhaut, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis 1878
— Fraissinhes, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire 1896
— Guerby, professeur de mathém. au lycée de Chambéry 1868
— Leroux, professeur de cinquième au lycée de Lyon 1895
— Maillet, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1897
— Moy, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Lille 1897
— Raulin, doyen et professeur de chimie industrielle et agricole de la Faculté des sciences de Lyon 1896
1858. Delestrée, inspecteur d'académie à Niort 1888
— Gérard, recteur de l'académie de Montpellier 1896
— Gibol, professeur de mathématiques au collège Rollin 1868
— Gottschalk, inspecteur d'académie à Amiens 1875
— Guerrier, inspecteur d'académie à Laval 1896

1858. JEANNEL, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier 1867
— MARQUET, professeur de mathémat. au lycée du Mans 1876
— OLLÉ-LAPRUNE, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, maître de conférences à l'École Normale *vice-secrétaire du Conseil de l'Association*..... 1898
1859. ARMINGAUD, professeur d'histoire au lycée Henri IV..... 1889
— CAILLY, professeur de mathématiques au lycée d'Agen..... 1876
— COLLET, professeur de seconde au lycée Condorcet, S. P.. 1896
— DUMAS, professeur de troisième au lycée de Niort..... 1868
— FRANÇOISE, inspecteur d'académie à Foix 1880
— MAZE, anc. prof. d'hist. au lycée Condorcet, sénateur, S. P. 1891
— PATRY (G.), agrégé de mathématiques, chef d'institution à Rouen 1895
— SONREL, agrégé de physique, docteur ès sciences, physicien adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1879
— VIVIER, professeur de mathématiq. au lycée du Puy.. ... 1860
1860. BIGOT, agrégé des lettres, professeur de littérature française aux Écoles Normales de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud et à l'École militaire de Saint-Cyr, S. P... 1893
— CHARPENTIER, professeur honoraire de philosophie du lycée Louis-le-Grand 1900
— DUBUS, professeur de physique au lycée d'Alençon..... 1864
— DUPONT, professeur de seconde au lycée de Montpellier ... 1881
— MAILLOT, agrégé de physique, directeur de la station séricicole de Montpellier..... 1889
— PETIT DE JULLEVILLE, professeur de littérature française du moyen âge à la Sorbonne..... 1900
— PRUDHON, professeur de physique au lycée de Marseille... 1869
— REYMOND, prof. de mathém. spéciales au lycée de Vanves. 1895
— SAYOUS, professeur honoraire d'histoire et de géographie de la Faculté des lettres de Besançon..... 1898
— SHÉRER, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1878
1861. BÉCHET, professeur de mathémat. au lycée de Mâcon 1886
— BOUGOT, doyen et professeur de littérature grecque de la Faculté des lettres de Dijon 1892
— CARRAU, professeur adjoint de philosophie à la Sorbonne. 1889
— DUMONT (Albert), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement supérieur, ancien Directeur de l'École française d'Athènes, S. P... 1884

1861. Lucas, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne..... 1891
— Neyreneuf, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen..... 1899
— Rebière, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1900
— Risser, professeur de troisième au lycée Condorcet..... 1863
1862. Aron-Dupéré, agrégé des lettres, homme de lettres..... 1880
— Carrau (Albert), prof. de rhétorique au lycée de Caen.... 1867
— Loiret, inspecteur d'académie à Melun 1863
— Maggiolo, homme de lettres..... 1894
— Pellerin, agrégé de physique, ancien professeur à l'École de médecine, directeur du jardin botanique de Nantes, S. P..... 1899
— Richard, prof. de mathématiques au collège de Langres.. 1867
— Seigneret, professeur de seconde au lycée de Toulon..... 1863
1863. Amigues, proviseur du lycée de Toulon 1900
— Beurier, inspecteur honoraire d'académie, directeur du Musée pédagogique à Paris..... 1899
— De Batz de Trenquelléon, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux 1895
— De Campou, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin ..... 190[illegible]
— Duruy (Albert), publiciste, S. P..... 18[illegible]
— Dutasta, ancien professeur de philosophie au lycée, maire de Toulon..... 18[illegible]
— Feugère, professeur suppléant de littérature française au Collège de France ..... 18[illegible]
— Gusse, censeur des études, directeur du petit lycée Condorcet, S. P..... 18[illegible]
— Lignières, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 190[illegible]
— Monniot, professeur de mathématiques au lycée de Vanves, S. P..... 18[illegible]
— Person, professeur de quatrième au lycée Condorcet..... 18[illegible]
— Tisserand, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, directeur de l'Observatoire, *membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 18[illegible]

1864. BASTARD, professeur de rhétorique au lycée de Pontivy... 1883
— BERTHAULT, ancien professeur de troisième du lycée Charlemagne 1896
— BOUREL, professeur de mathémat. au lycée de Toulon 1871
— BOURDEAU, professeur de mathématiques spéciales du lycée de Nancy 1900
— DENIS, censeur adjoint des études au lycée de Marseille. 1878
— DIDON, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Besançon..... 1872
— GELEY, maître de conf. à la Faculté des lettres de Douai.. 1883
— LAGIER, professeur d'histoire au lycée d'Avignon..... 1876
— LEBÈGUE, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P..... 1894
— LUSSON, professeur honoraire de physique du lycée de la Rochelle 1899
— MAMET, professeur d'histoire au lycée de Saint-Omer 1891
— ROBERT, inspecteur général de l'enseignement secondaire.. 1895
— VAN DEN BERG, professeur libre d'histoire et de géographie à Paris..... 1884
1865. DUBOIS (E.), professeur de physique au lycée et à l'école de médecine d'Amiens, S.P..... 1899
— ESPARCEL, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne..... 1898
— GERBE, professeur de quatrième au lycée de Marseille 1884
— LALLIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, maître de conférences à la Sorbonne..... 1884
— MARION, profes. de science de l'éducation à la Sorbonne.. 1896
— MICHEL, professeur de mathémat. au lycée de Dijon 1888
1866. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux..... 1898
— ELLIOT, doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Besançon..... 1894
1866. RAYET (O.), agrégé d'histoire, professeur d'archéologie à la Bibliothèque Nationale..... 1887
— JEANNIN, professeur de philosophie au lycée de Toulon... 1876
— JOLY, professeur-adjoint de chimie à la Sorbonne, directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences à l'École Normale..... 1897
— LE BRUN, professeur de quatrième au lycée Janson..... 1896
— RIVALZ, professeur d'histoire au lycée de Lyon..... 1879
— ROUARD, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 1899

1867. RUEL, agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur de littérature à l'École des Beaux-Arts, S. P..... 189
— VARGOLICI, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Jassy (Roumanie)..... 189
1868. CLERC, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 189
— FOCHIER (Félix), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers 187
— GÉBELIN, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 189
— GINOVEZ, professeur de quatrième au lycée Janson..... 189
— LECÈNE, professeur d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École Normale de Sèvres..... 189
— TARTINVILLE, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis..... 189
— ZELLER, professeur adjoint, maître de conférences d'histoire à la Sorbonne, répétiteur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique..... 189
1869. BRÉSARD, professeur de mathématiques au lycée Condorcet 189
— CASANOVA, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.. 189
— CAPIN, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse. 189
— GÉRAULX, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 189
— JAILLET, professeur de mathématiques au lycée de Reims. 189
— MOUTON, ancien maître de conférences de physique à la Sorbonne..... 189
— PROVOTELLE, proviseur du lycée de Mont-de-Marsan..... 189
— ROUX, professeur de physique au lycée de Bourg..... 189
1870. BURDEAU, agrégé de philosophie, ancien Ministre de la Marine, ancien Ministre des Finances, Président de la Chambre des Députés..... 189
— FOCHIER, prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand... 189
— KALB, professeur de mathématiques au lycée Lakanal.... 189
— RIEMANN, maître de conférences de grammaire à l'École Normale et à l'École des Hautes-Études..... 189
1872. DUPERRET, prof. de rhétorique au lycée de Bourges en congé. 189
— GONNARD, professeur de mathématiques au lycée du Puy. 189
— LAGNEAU, professeur de philosophie au lycée de Vanves... 189
1873. CHERVET, professeur de physique au lycée Saint-Louis... 189
— FERNIQUE, professeur d'histoire au collège Stanislas..... 188
— LEMAIRE, professeurde mathématiques au lycée de Lorient. 187

1873. WAHL, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique aux colonies, professeur d'histoire au lycée Condorcet 1900
1874. BIBART, professeur de physique au lycée de Marseille..... 1882
— DU COUDRAY LA BLANCHÈRE, agrégé d'histoire, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives de l'Afrique du Nord, S. P..... 1895
— VINCENT, professeur de quatrième au lycée d'Angers..... 1876
1875. BAIZE, professeur de quatrième au lycée Condorcet..... 1900
— KUNTZMANN, professeur de physique au lycée de Nancy.. 1896
— VALLIER, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. 1883
1876. CRETIN, professeur de mathématiques au lycée d'Agen.... 1898
— GOURIER, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 1893
— LEBARD, professeur de physique au lycée d'Angoulême... 1899
1877. BILCO, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 1882
— BOURNIQUE, prof. de mathématiques au lycée de Nancy... 1885
— BRUNEL, doyen et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1900
— CHARBONNIER, prof. de troisième au lycée de Grenoble... 1881
— DESHORS, professeur de troisième au lycée de Clermont... 1882
— DUNAN, prof. de mathémat. spéciales au lycée de Tours.. 1890
— GARDILLION, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.... 1899
— GUILLAUME, prof. de physique au lycée de Troyes..... 1890
— THUILLIER, agrégé-préparateur de chimie physiologique à l'École Normale, décédé en mission scientifique à Alexandrie (Égypte)..... 1883
1878. BORDEUX, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson..... 1897
— DAVID-SAUVAGEOT, prof. de rhétorique au collège Stanislas. 1899
— LEFEBVRE (Léon), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille 1900
— MINGASSON, professeur de physique au lycée de Toulon... 1896
— VEYRIES, membre de l'École française d'Athènes 1882
1879. BUSSOD, professeur de mathématiques au lycée de Lyon. 1888
— DOULIOT, aide-naturaliste au Museum, décédé en mission scientifique à Nossi-Bé..... 1892
— FABRE, maître de conférences, suppléant à l'École Normale, bibliothécaire-adjoint de l'Institut de France, S. P..... 1899

1879. Grousset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble, S. P. 1885
— Hommay, professeur de philosophie au lycée d'Angers, S.P. 1886
— Martin, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1883
1880. Bédier, proviseur du lycée de Saint-Denis (Réunion)..... 1892
— Boidart, professeur de mathématiques au lycée de Versailles..... 1888
— Chauvin, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 1891
— Cucuel, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1888
— Gottéland, professeur de seconde au lycée de Bordeaux. 1888
— Griess, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne. 1889
— Létondot, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1891
1881. Aignan, inspecteur d'académie à la Rochelle..... 1900
— Besson, professeur de sciences naturelles au lycée Lakanal..... 1895
— Liégeois, prof. de mathématiques au lycée de Clermont.. 1891
— Manchon, professeur de cinquième au lycée d'Orléans.... 1895
— Savary, professeur d'histoire au lycée de Laval..... 1895
1882. Bénard, élève de la section des lettres 1886
— Bernard, docteur ès sciences, assistant de zoologie au Muséum..... 1890
— Constantin, professeur d'histoire au lycée de Cherbourg. 1892
— Courtehoux, professeur de mathématiques au lycée de Laon 1892
— Fournier (Théodore), inspecteur d'académie à Privas.... 1896
— Wasserzug, préparateur au laboratoire de chimie physiologique de l'École Normale..... 1890
1883. Lange, ancien élève de la section de philosophie, S. P.... 1887
— Noiret, agrégé de grammaire, membre de l'École française de Rome, S. P..... 1890
— Régis, prof. de mathématiques au lycée de Toulouse, S. P. 1895
— Rouen, professeur de physique au collège de Melun..... 1892
— Texte, professeur de littératures modernes comparées à la Faculté des lettres de Dijon..... 1900
1884. Bieules, professeur de physique au lycée de Vesoul..... 1894
1885. Blerzy, élève de la section de littérature..... 1895
— Chevallier, prof. de mathémat. au lycée de Rochefort... 1895
— Sollier, professeur de troisième au lycée de Laon..... 1895

1886. Baucher, élève de la section de grammaire..... 1889
— Mille, élève de la section des lettres..... 1888
— Wartel, professeur d'histoire au lycée de Bar-le-Duc.... 1889
— Wilhelm, professeur de mathématiques au lycée d'Alger. 1890
1887. Couve, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy 1900
— Marseille, professeur d'histoire au lycée d'Alger..... 1895
— Troille, ancien élève de la section de mathématiques.... 1892
— Valette, élève de la section des lettres..... 1889
1888. Bourdillat, élève de la section des lettres..... 1890
1889. Chambert, prof. de rhétorique au lycée de Montauban.... 1893
— Chédorge, élève de la section des lettres..... 1891
— Germain, élève de la section des sciences..... 1891
1890. Beudon, professeur de mathématiques au lycée de Douai. 1900
— Blanchet, professeur d'histoire au lycée de Constantine, mort en exploration, à Dakar..... 1900
— Couvreur, maître de conférences de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Lille..... 1898
— Roger, ancien élève de la section d'histoire, S. P..... 1895
— Sibuet, professeur de mathématiques au lycée de Montpellier..... 1899
1891. Bisson, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes. 1898
— Hermann, prof. de rhétorique au lycée d'Évreux, S. P... 1898
— Paris, ancien élève de la section d'histoire naturelle..... 1896
1893. Duperray, professeur de physique au lycée et à l'école préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes..... 1899
— Gutzwiller, professeur de lettres à la Medersa d'Alger.. 1896
— Lardé, ancien élève de la section de physique..... 1897
— Petit, agrégé de physique, pensionnaire de la Fondation Thiers, S. P..... 1898
— Cambronne, agrégé, préparateur de géologie à la Sorbonne, décédé en Espagne au cours de ses études scientifiques.. 1899
— Vaucheret, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing..... 1900
1895. Escot, chef de section de seconde année (sciences)..... 1897
1896. Clauzel, élève de la section de physique 1898
1897. Gauchard, élève de seconde année (sciences)..... 1898
— Chavanne (Paul), élève de la section des lettres..... 1899
1898. David, élève de la section des sciences..... 1899

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION DÉCÉDÉS AVANT LE 1er JANVIER 1901

About, 1848.
Abria, 1831.
Aderer, 1851.
Adert, 1836.
Aignan, 1881,
Aimé, 1831.
Albert, 1848.
Albrand, 1812.
Alexandre, 1814.
Allégret, 1853.
Amigues, 1863.
Amiot, 1820.
André-Pontier, 1820.
Anot, 1818.
Anquetil, 1826.
Ansart, 1813.
Anselme, 1814.
Anthoine, 1851.
Armingaud, 1859.
Arnaud, 1833.
Aron-Dupéré, 1862.
Arreiter, 1835.
Aubé, 1847.
Aubert-Hix, 1810.
Aubert-Hix, 1840.
Aubin, 1844.
Avignon, 1817.

Bach, 1832.
Bachelet, 1840.
Baize, 1875.
Ballard-Luzy, 1812.
Barbet, 1820.
Barbier, 1857.
Baret, 1834.
Barnave, 1848.
Barni, 1837.
Barry, 1829.
Bary, 1848.
Bastard, 1864.
Baucher, 1886.
Bayan, 1837.
Bazin, 1828.
Bazin, 1851.
Beaujean, 1841.
Beaussire, 1844.
Beaussire, 1847.
Beauvalet, 1850.
Béchet, 1861.
Bédier, 1880.
Bellin, 1850.
Belot, 1849.
Bénard, 1828.
Bénard, 1839.
Bénard, 1852.
Benoist, 1852.
Benoit, 1835.
Berger, 1827.
Berger, 1843.
Bernard, 1842.
Bernard, 1882.
Bernauer, 1852.
Bersot, 1836.
Bertereau, 1831.
Bertauld, 1853.
Berthaud, 1840.
Berthault, 1864.
Berthet, 1847.
Bertin-Mourot, 1841.
Bertrand, 1839.
Bertrand, 1850,
Besse,-1816.
Besson, 1881.
Beudant, 1810.
Beudon, 1890.
Beulé, 1845.
Beurier, 1863.
Bezodis, 1852.
Bibart, 1874.
Bieules, 1884.
Bigot, 1860.
Bilco, 1877.
Billet, 1830.
Bisson, 1891.
Blanchet, 1845.
Blanchet, 1850.
Blanchet, 1890.
Blerzy, 1885.
Blin, 1834.
Blondeau, 1832.
Blondel, 1856.
Bohn, 1854.
Boidart, 1880.
Boileau, 1839.
Boiteau, 1850.
Boissière, 1856.
Bonnefond, 1845.
Bonnet-Maximbert, 1[illegible]
Bontoux, 1832.
Bordeux, 1878.
Borgnet, 1828.
Bos, 1848.
Bosseux, 1855.
Bouchez, 1815.
Bouchitté, 1813.
Bouchot, 1835.
Bouchot, 1838.
Boucley, 1810.
Bougot, 1861.
Bouillet, 1816.
Bouillier, 1834.
Boulanger, 1856.
Boulant, 1855.

Boulian, 1831.
Bouquet, 1839.
Bourdeau, 1 64.
Bourdillat, 1888.
Bourel, 1864.
Bourgeois, 1833.
Bourgeois, 1840.
Bourget, 1841.
Bournique, 1877.
Bourzac, 1830.
Boutan, 1840.
Boutan, 1846.
Botuet de Monvel, 1841.
Boyer, 1819,
Brach, 1849.
Braive, 1816.
Braive, 1827.
Bressant, 1843.
Bretignière, 1844.
Brézard, 1869.
Brion, 1843.
Briot, 1838.
Brissaud, 1842.
Broye, 1848.
Brun, 1850.
Brunel, 1877.
Brunet, 1826.
Brunhes, 1856.
Burat, 1850
Burdeau, 1870.
Bussod, 1879.

Cagnart, 1827.
Cailly, 1859.
Cambier, 1848.
Cambronne, 1893
Capin, 1869.
Cappelle, 1829.
Caresme, 1820.
Caro, 1845.
Caron, 1845.
Carreau, 1861.
Carrau, 1862.
Carré, 1838.
Carrère, 1811.
Cartelier, 1832.
Casanova, 1869.
Caublot, 1844.
Cave, 1853.
Cayx, 1812.
Cazalis, 1813.
Chalamet, 1842.
Challemel-Lacour, 1846.
Chambert, 1889.
Chambon, 1841.
Champanhet, 1811.
Chappuis, 1842.
Charbonnier, 1879.
Charma, 1820.
Charnoz, 1833.
Charpentier, 1828.
Charpentier, 1845.
Charpentier, 1860.
Chassang, 1846.
Chanlaire, 1815.
Chavanne (P.), 1897.
Chédorge, 1889.
Chenou, 1818.
Chéruel, 1828.
Chervet, 1873.
Chevalier, 1885.
Chevillet, 1843.
Chevriaux, 1834.
Choffel, 1829.
Chon, 1832.
Christian, 1813.
Clavel, 1837.
Clauzel, 1896.
Clerc, 1868.
Clermont, 1831.
Colincamp, 1840.
Collet, 1829.
Collet, 1859.
Colomb, 1853.
Commeau, 1816.
Constantin, 1882.
Corbin, 1818.
Corneille, 1813.
Corrard, 1841.
Cotelle, 1813.
Couat, 1866.
Courbaud, 1853.
Cournuéjouls, 1841.
Courcelles, 1854.
Courcière, 1847.
Cournot, 1821.
Cournot, 1838.
Courtehoux, 1882.
Courtois, 1834.
Cousin, 1810.
Couve, 1887.
Couvreur, 1853.
Couvreur, 1890.
Cretin, 1876.
Croiset, 1832.
Crosson, 1840.
Cucheval-Clarigny, 1840.
Cucuel, 1880.

Dabas, 1829.
Daguin, 1835.
Dalimier, 1855.
Dameron, 1814.
Dameron, 1854.
Damien, 1837.
Dansin, 1846.
Danton, 1832.
Danguy, 1837.
Daulne, 1810.
Dautel, 1845.
Davau, 1840.
David, 1830.
David, 1838.
David, 1898.
David-Sauvageot, 1878.
Debaise, 1854.
De Batz, 1863.
De Bénazé, 1851.
Debray, 1847.
Debs, 1834.
Decroix, 1811.
De Calonne, 1812.
De Campou, 1863.
De Faucompret, 1853.
Defrenne, 1815.
Deguin, 1828.
Delassasseigne, 1829.
Dehèque, 1813.
De Kerhor, 1841.
Delacroix, 1847.
Delafosse, 1813.
Delaître, 1817.
Delatour, 1836.
Delcasso, 1815.
Delbos, 1842.
De Lens, 1828.
Delépine, 1845.
Delestrée, 1858.
Delhomme, 1819.
Delignac, 1810.
Deloche, 1826.
Delondre, 1845.
Delorme, 1819.
Delouche, 1839.
Delzons, 1836.
De Pontavice, 1838.
De Neufforge, 1820.
Denis, 1835.
Denis, 1864.
Desdouits, 1855.
Desmichels, 1812.
Dermiane, 1853.
Derveau, 1816.
Desains, 1831.
Desains, 1835.

Desboves, 1839.
Deshors, 1877.
Deslais, 1846.
Desléonet, 1852.
Despois, 1838.
Desprez, 1848.
De Suckau, 1848.
De Tastes, 1840.
Devès, 1811.
Deville, 1854.
Didier, 1839.
Didon, 1864.
Dijon, 1814.
Diguet, 1845.
Donoux, 1849.
Dorveau, 1816.
Douliot, 1879.
Drot, 1847.
Drion, 1847.
Dubois, 1812.
Dubois, 1813.
Dubois, 1818.
Dubois, 1839.
Dubois (E.), 1865.
Dubus-Champville, 1811.
Dubus, 1829.
Dubus, 1860.
Duchesne, 1843.
Duclos, 1832.
Ducos, 1847.
Du Coudray La Blanchère, 1874.
Ducoudré, 1848.
Dugit, 1854.
Duhaut, 1857.
Dumaige, 1827.
Dumas, 1849.
Dumas, 1859.
Duméril, 1843.
Dumont, 1861.
Dunan, 1877.
Dunoyer, 1816.
Dupain, 1848.
Duperray, 1892.
Duperrey, 1872.
Dupond, 1842.
Duponnois, 1843.
Dupont, 1860.
Dupont, 1872.
Dupré, 1844.
Dupré, 1849.
Dupuy, 1855.
Duruy, 1830.
Duruy, 1863.
Dussouy, 1840.
Dutasta, 1863.
Dutert, 1852.
Dutrey, 1811.

Elliot, 1866.
Escot, 1896.
Esparcel, 1865.
Eudes, 1836.

Fabre, 1870.
Fargeaud, 1811.
Fargues de Taschereau, 1846.
Faucon, 1810.
Faurie, 1832.
Fernique, 1873.
Ferri, 1847.
Feugère, 1855.
Feugère, 1863.
Feuillatre, 1835.
Feuvrier, 1847.
Fèvre, 1837.
Fillias, 1847.
Flamanville, 1816.
Fleury, 1831.
Fochier, 1868.
Fochier, 1870.
Foucin, 1828.
Fontanier, 1814.
Fontès, 1843.
Forget, 1813.
Forneron, 1818.
Forthomme, 1843.
Fougère, 1834.
Fournet, 1849.
Fournier, 1882.
Fraissinhes, 1857.
Françoise, 1859.
Frenet, 1840.
Fuihrer, 1850.
Fustel de Coulanges, 1850.

Gaillard, 1810.
Gaillardin, 1828.
Gandar, 1844.
Garcet, 1834.
Gardillion, 1877.
Garlin-Soulandre, 1846.
Garnier, 1841.
Garsonnet, 1836.
Gauchard, 1897.
Gaucher, 1849.
Gauthiez, 1849.
Gauthiez, 1850.
Gautier, 1849.
Gébelin, 1868.
Geffroy, 1840.
Geley, 1864.
Gérard, 1858.
Géraulx, 1869.
Gerbe, 1865.
Germain, 1830.
Germain, 1889.
Germer-Durand, 1831.
Géruzez, 1819.
Gibol, 1858.
Gibon, 1816.
Gillette, 1817.
Gindre de Mancy, 1[illegible]
Ginovez, 1868.
Girard, 1840.
Girard, 1844.
Girardin, 1852.
Girault, 1837.
Gisclard, 1824.
Glachant, 1845.
Gotteland, 1880.
Gottschalk, 1858.
Gouabin de Lefavril, 1[illegible]
Goumy, 1852.
Gourier, 1876.
Goussard, 1872.
Grangeneux, 1813.
Grégoire, 1838.
Grenier, 1843.
Grenier, 1847.
Griess, 1880.
Grout, 1830.
Grousset, 1879.
Guérard, 1828.
Guerby, 1857.
Guérin, 1840.
Guerrier, 1858.
Guibillon, 1847.
Guibout, 1850.
Guichemerre, 1814.
Guichemerre, 1840.
Guignault, 1811.
Guignault, 1844.
Guillard, 1813.
Guillaume, 1810.
Guillaume, 1877.
Guillemin, 1834.
Guiraudet, 1847.
Guiselin, 1836.
Gusse, 1863.
Gutzwiller, 1892.

Hachette, 1819.

amard, 1834.
amel, 1829.
anriot, 1837.
arant, 1846.
atzfeld, 1843.
auser, 1833.
avet, 1832.
ébert, 1833.
einrich, 1848.
elleu, 1843.
émardinquer, 1842.
enne, 1834.
erbette, 1837.
ermann, 1891.
ervé, 1854.
ignard, 1838.
instin, 1853.
ommay, 1879.
rion, 1850.
oudemont, 1834.
uël, 1843.
aguenin, 1829.
aguenay, 1836.
ambert, 1842.
ambert, 1852.
amblot, 1847.

ambert, 1856.

cques, 1832.
illet, 1869.
met, 1854.
min, 1838.
net, 1841.
nnet, 1814.
nnin, 1836.
rry, 1851.
annel, 1858.
annin, 1867.
guet, 1833.
ly, 1867.
ien, 1816
ardain, 1826.

lb, 1870.
ppfel, 1851.
ntzmann, 1875.

bbé, 1853
bresson, 1837.
croix, 1836.
levi-Roche, 1818.
lrey, 1844.

Lafuge, 1837.
Laisné, 1819.
Lagier, 1864.
Lagneau, 1872.
Lalande, 1835.
Lallemand, 1836.
Lallemant, 1838.
Lallier, 1865.
Lamy, 1842.
Lamm, 1848.
Lange, 1883.
Lanzi, 1843.
Laquerbe, 1811.
Lardé, 1892.
Largé, 1812.
Laroque, 1831.
Lartail, 1843.
Laurent, 1829.
Lebard, 1876.
Lebègue, 1831.
Lebègue, 1864.
Lebouc'her, 1833.
Le Brun, 1867.
Lecène, 1868.
Lechat, 1843.
Lechat, 1846.
Lechevalier, 1832.
Leclerc, 1839.
Lecœur, 1848.
Lecomte, 1815.
Lecomte, 1850.
Lecrocq, 1839.
Lefèvre, 1826.
Lefèvre, 1854.
Lefèvre, 1878.
Leflocq, 1851.
Legal, 1831.
Legentil, 1839.
Léger, 1849.
Lemaire, 1873.
Lemarchand, 1814.
Lemoine, 1844.
Lemonnier, 1840.
Lerebours, 1811.
Le Renard, 1854.
Leroux, 1857.
Leroy, 1839.
Lesieur, 1819.
Letaillandier, 1835.
Létondot, 1880.
Lévêque, 1838.
Lévistal, 1856.
Lévy, 1813.
Lévy, 1843.
Leyritz, 1842.

Libert, 1848.
Liégeois, 1881.
Lignières, 1863.
Lissajous, 1841.
Lodin de Lalaire, 1816.
Loir, 1837.
Loiret, 1862.
Lomon, 1845.
Lorenti, 1837.
Lorquet, 1833.
Lory, 1840.
Lucas, 1847.
Lucas, 1861.
Lusson, 1864.

Maas, 1813.
Macari, 1836.
Macé de Lépinay, 1834.
Maggiolo, 1862.
Magnier, 1810.
Magy, 1843.
Maignien, 1810.
Maillet, 1857.
Maillot, 1860.
Mallet, 1826.
Mamet, 1864.
Manchon, 1881.
Marchal, 1856.
Marchand, 1821.
Marchand, 1846.
Marcou, 1865.
Maréchal, 1845.
Maréchal, 1852.
Mareschal, 1813.
Marguerin, 1852.
Marichal, 1835.
Maridort, 1846.
Marié Davy, 1840.
Marot, 1849.
Marpon, 1842.
Marquet, 1858.
Marseille, 1887.
Martha, 1840.
Martin, 1812.
Martin, 1830.
Martin (L.), 1831.
Martin (T.-H.), 1837.
Martin, 1840.
Martin, 1879.
Martinand, 1839.
Materne, 1832.
Maucourt, 1838.
Mauduit, 1848.
Maurat, 1848.
Maze, 1859.

Ménétrel, 1832.
Merget, 1840.
Merlet, 1848.
Mermet, 1828.
Méry, 1838.
Meusy, 1811.
Mézières, 1811.
Michel, 1814.
Michel, 1865.
Mille, 1886.
Mingasson, 1878.
Moët, 1843.
Molliard, 1845.
Moncourt, 1842.
Mondot, 1834.
Monginot, 1856.
Monin, 1829.
Monin, 1850.
Monnier, 1840.
Monniot, 1863.
Morand, 1840.
Moreau de Champlieu, 1813.
Morel, 1833.
Morelle, 1827.
Morey, 1835.
Morin, 1833.
Morizot, 1856.
Morot, 1842.
Morren, 1827.
Mouillard, 1828.
Mourgues, 1839.
Mourier, 1827.
Mouton, 1869.
Moy, 1857.
Munier, 1831.
Munier, 1851

Neyreneuf, 1861.
Nicolas, 1828.
Nicolas, 1837.
Nicolas, 1852.
Nimier, 1845.
Noël, 1837.
Noiret, 1883.
Nomy, 1852.
Nouël, 1850.

Offret, 1850.
Ohmer, 1845.
Olivaint, 1836.
Ollé-Laprune, 1858.
Ordinaire, 1848.
Ouvré, 1842.
Ozanneaux, 1812.

Paris, 1891.
Pariset, 1813.
Pasteur, 1843.
Patin, 1811.
Patry, 1859.
Paulin, 1810.
Péclet, 1812.
Pécout, 1846.
Pellerin, 1862.
Pellissier, 1839.
Perdrix, 1817.
Pérennès, 1819.
Périgot, 1850.
Pernelle, 1840.
Perraud, 1852.
Perret, 1853.
Perrinot, 1840.
Person, 1863.
Petit, 1828.
Petit, 1892.
Petitbon, 1828.
Petit de Julleville, 1860.
Petitjean, 1837.
Peyrot, 1836.
Picart, 1850.
Pichard, 1830.
Picquet, 1834.
Pierron, 1834.
Pigeonneau, 1853.
Pinard, 1856.
Pinaud, 1828.
Pitard, 1836.
Plagniol de Mascony, 1815.
Planes, 1846.
Poinsignon, 1837.
Poiré, 1854.
Poirson, 1812.
Pompon, 1827.
Pons, 1820.
Ponsot, 1849.
Pontarlier, 1831.
Pontet, 1840.
Pottier, 1817.
Pouillet, 1811.
Prévost-Paradol, 1849.
Privat-Deschanel, 1841.
Provotelle, 1869.
Prudhon, 1860.
Puiseux, 1834.
Puiseux, 1837.

Quéquet, 1837.
Quet, 1830.
Quillet, 1834.
Quicherat, 1819.

Rabasté, 1848.
Ragon, 1813.
Rattier, 1811.
Raulin, 1857.
Ravaud, 1817.
Rayet, 1866.
Raynal, 1851.
Réaume, 1846.
Régis, 1883.
Rebière, 1861.
Renard, 1847.
Renouard, 1812.
Revel, 1814.
Révillout, 1839,
Révol, 1834.
Reymond, 1860.
Reynald, 1849.
Ribout, 1818.
Ricard, 1846.
Ricart, 1828.
Richard, 1862.
Rieder, 1848.
Riemann, 1870.
Rigault, 1841.
Rinn, 1816.
Rinn, 1844.
Riquier, 1841.
Risser, 1861.
Rivalz, 1867.
Robert, 1864.
Robiou, 1840.
Roger, 1847.
Roger, 1890.
Rollier, 1834.
Romilly, 1846.
Rosey, 1832.
Rouard, 1867,
Rouen, 1883.
Rougeron, 1811.
Roustan, 1820.
Rouvray, 1836.
Roux, 1828.
Roux, 1829.
Roux, 1838.
Roux, 1869.
Ruel, 1867.
Ruello, 1844.

Sabattier, 1814.
Salanson, 1812.
Salomon, 1845.
Saisset, 1833.
Sarcey, 1848.
Saucié, 1839.
Saulnier, 1841.

Savary, 1881.
Sayous, 1860.
Schmit, 1833.
Seigneret, 1862.
Serret, 1849.
Sherer, 1860.
Sibuet, 1890.
Simon, 1845.
Sirguey, 1831.
Sirguey, 1846.
Solier, 1845.
Sollier, 1885.
Sonnet, 1819.
Sonrel, 1859.
Sornin, 1841.
Souillart, 1851.
Soulacroix, 1810.
Soulas, 1840.
Soulez, 1816.
Stiévenard, 1818.
Stouff, 1851.
Suisse (Jules-Simon), 1833.
Suchet, 1839.

Taine, 1848.
Talbert, 1838.
Taratte, 1855.
Tartinville, 1868.
Taulier, 1834.
Terquem, 1849.
Texte, 1839.
Texte, 1883.
Thenon, 1851.
Théry, 1816.
Thierry, 1811.
Thionville, 1841.
Thirion, 1845.
Thouron, 1812.
Thuillier, 1877.
Thurot, 1841.
Tiercelin, 1827.
Tisserand, 1863.
Tombeck, 1848.
Tournier, 1850.
Toussaint, 1837.
Toussaint, 1841.
Tranchau, 1839.
Trébuchet, 1839.
Tréhand, 1849.
Tremblay, 1843.
Troille, 1887.
Tronsens, 1861.
Trouessart, 1832.

Vacherot, 1827.
Vacquant, 1849.
Vagnair, 1853.
Valade, 1848.
Valadier, 1843.
Valatour, 1854.
Valette, 1887.
Vallier, 1875.
Valson, 1854.
Van den Berg, 1864.
Vannier, 1838.
Vârgolici, 1867.
Vasnier, 1834.
Vaucheret, 1883.
Vendryès, 1829.
Ventéjol, 1842.
Verdet, 1842.
Verdot, 1826.
Vernadé, 1813.
Véron, 1846.
Véron-Vernier, 1817.
Veyries, 1878.
Viant, 1848.
Viard, 1842.
Vieille, 1833.
Vignon, 1848.
Viguier, 1811.
Villetard, 1849.
Villevaleix, 1811.
Vincent, 1816.
Vincent, 1841.
Vincent, 1842.
Vincent, 1874.
Viollette, 1846.
Vivier, 1859.

Wahl, 1873.
Weille, 1839.
Wartel, 1830.
Wartel, 1886.
Wasserzug, 1882.
Weill, 1850.
Wiesener, 1835.
Wilhelm, 1886.
Wissemans, 1844.
Wœstyn, 1845.

Yanoski, 1833.
Yung, 1847.

Zeller, 1868.
Zévort, 1836.
Ziegel, 1854.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'Administration se trouve composé de la manière suivante, pour l'année 1901 :

Promotions.

1831. MM. WALLON (Henri), C. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, sénateur inamovible, ancien ministre de l'instruction publique, quai Conti, 25.

1844. GIRARD (Jules), O. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de poésie grecque de la Sorbonne, directeur de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1858. VAN TIEGHEM (Philippe), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, professeur administrateur de botanique du Muséum, rue Vauquelin, 22.

1861. DARBOUX (Gaston) C. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, doyen de la Faculté des Sciences de la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36.

1865. LANTOINE, ✻, professeur honoraire de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne.

(*Administrateurs honoraires*)

et MM.

1843. BOISSIER, G. O. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École Normale, *président*, quai Conti, 23 ; élu en 1901.

1873. APPELL, O. ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, *vice-président*, rue de Noailles, 23, à Saint-Germain-en-Laye ; élu en 1901.

MM.

55. GERNEZ, O. ✻, maître de conférences à l'École Normale, *secrétaire*, rue Saint-Sulpice, 18; élu en 1899.

69. DUPUY (Ernest), O. ✻, inspecteur général de l'enseignement secondaire, *vice-secrétaire*, avenue de Montsouris, 2; élu en 1900.

77. BRÉTON, ✻, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*; élu en 1899.

52. PERROT, C. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École Normale, professeur à la Sorbonne, élu en 1899.

59. E. DUCLAUX, C. ✻, membre de l'Académie des Sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, avenue de Breteuil, 39; élu en 1900.

63. VIDAL DE LA BLACHE, O. ✻, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6; élu en 1900.

66. TANNERY, ✻, sous-directeur et maître de conférences à l'École Normale; élu en 1901.

67. HUMBERT (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207; élu en 1899.

69. CHANTAVOINE, ✻, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue du Val-de-Grâce, 9, élu en 1901.

74. PICARD (Emile), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, rue Soufflot, 13, élu en 1899.

76. DUPUY (Paul), ✻, surveillant général à l'École Normale, élu en 1900.

78. JAURÈS, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, en congé, ancien député, avenue du Chalet, 7, Passy; élu en 1901.

85. BOURLET, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22; élu en 1900.

LISTE DES CORRESPONDANTS

Le Conseil d'administration a réglé ainsi qu'il suit la liste des correspondants et les circonscriptions qui leur sont affectées :

Départements.	Correspondants.
AIN	M. *Bardin*, professeur de rhétorique, au lycée de Bourg.
AISNE	M. N..., au lycée de Laon.
ALLIER	M. *Castaigne*, proviseur du lycée de Moulins.
ALPES-MARITIMES	M. *Ollivier* proviseur du lycée de Nice.
ARDÈCHE	M. N..., au lycée de Tournon.
ARDENNES	M. N..., au lycée de Charleville.
AUBE	M. *Rémond*, inspect. d'académie à Troyes.
AUDE	M. *Sabatier*, professeur de physique au lycée de Carcassonne.
AVEYRON, LOZÈRE	M. à Rodez.
BASSES-ALPES, BOUCHES-DU-RHÔNE	M. *Delibes*, professeur honoraire d'histoire du lycée de Marseille. M. *Blondel*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix.
BASSES-PYRÉNÉES	M. *Vanvineq*, professeur de rhétorique au lycée de Pau.
CALVADOS	M. *Houllevigue*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.
CANTAL	M. *Bessières*, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.
CHARENTE	M. *Espitallier*, inspecteur honoraire, à Angoulême.

Départements.	Correspondants.
CHARENTE-INFÉRIEURE..	M. *Niébylonski*, professeur de mathématiques, au lycée de la Rochelle.
CHER, CREUSE.....	M. *Millot*, professeur de mathématiques, au lycée de Bourges.
CORRÈZE.....	M. *Oudot*, professeur de mathématiques au lycée de Tulle.
CORSE.....	M. N...
CÔTE-D'OR.....	M. *Recoura*, doyen de la Faculté des sciences de Dijon, rue Pelletier de Chambure, 12.
CÔTES-DU-NORD.....	M. *Chrétien*, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.
DEUX-SÈVRES.....	M. *Raingeard*, professeur honoraire de physique du lycée de Niort.
DORDOGNE.....	M. *Valot*, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux.
DOUBS.....	M. *Colsenet*, doyen de la Faculté des lettres de Besançon.
EURE.....	M. *Ducasse*, professeur de philosophie, au lycée d'Évreux.
EURE-ET-LOIR.....	M. *D'Aladern*, professeur de physique au lycée de Chartres.
FINISTÈRE.....	M. *Lesgourgues*, professeur de mathématiques au lycée de Brest. M. *Dupouy*, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.
GARD.....	M. *Darboux*, proviseur du lycée de Nîmes.
GERS.....	M. N...
GIRONDE.....	M. *Radet*, doyen et prof. d'hist. ancienne à la Faculté des lettres de Bordeaux. M. *Verdier*, proviseur du lycée de Bordeaux.
HAUTE-GARONNE, ARIÈGE	M. *Baillaud*, doyen hon. de la Faculté des sciences, directeur de l'Observatoire de Toulouse.
HAUTE-LOIRE.....	M. N..., au Puy.
HAUTE-MARNE.....	M. N..., à Chaumont.
HAUTES-PYRÉNÉES.....	M. N..., du lycée de Tarbes.

Départements.	Correspondants.
HAUTE-SAÔNE.....	M. *Stouff*, professeur honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul.
HAUTE-SAVOIE ET SAVOIE	M. *Revoil*, prof. au lycée de Chambéry.
HAUTE-VIENNE.....	M. *Berger*, professeur de rhétorique au lycée de Limoges, av. Saint-Eloi, 18.
HÉRAULT, PYRÉNÉES-ORIENTALES.....	M. *Bronville*, proviseur honor. du lycée, à Montpellier.
ILLE-ET-VILAINE.....	M. *Lechartier*, doyen et prof. de chimie à la Faculté des sciences de Rennes. M. *Hébert*, professeur honoraire de physique du lycée à Rennes.
INDRE.....	M. lycée de Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE	M. *Picard*, professeur de mathématiques au lycée de Tours.
ISÈRE, HAUTES-ALPES, DRÔME	M. *Sentis*, professeur de physique au lycée de Grenoble.
JURA.....	M. *Guillon*, professeur honoraire à Lons-le-Saunier.
LANDES.....	M. *Mathé*, professeur de mathématiques au lycée de Mont-de-Marsan.
LOIRE.....	M. *Bernard*, inspecteur d'Académie à Saint-Etienne.
LOIRET.....	M. *Galloudec*, professeur d'histoire au lycée d'Orléans.
LOIR-ET-CHER	M. N..., à Vendôme.
LOIRE-INFÉRIEURE.....	M. *Lefèvre*, professeur de physique au lycée de Nantes.
LOT.....	M. N..., au lycée de Cahors.
LOT-ET-GARONNE	M. *Bordes*, professeur de seconde au lycée d'Agen.
MAINE-ET-LOIRE	M. au lycée d'Angers.
MANCHE.....	M. *Frémiot*, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.

Départements.	Correspondants.
MARNE	M. *Cornet*, inspecteur honoraire d'académie à Châlons. M. *Barbelenet*, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
MAYENNE	M. *Sinoir*, professeur de rhétorique au lycée de Laval.
MEURTHE-ET-MOSELLE, VOSGES	M. *Le Monnier*, professeur de botanique à la Faculté des sciences de Nancy.
MEUSE	M. *Marchal*, professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.
NIÈVRE	M. *Bouvet*, professeur de mathématiques au lycée de Nevers.
NORD	M. *Damien*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. M. *Dupont*, prof. de littérat. franç. à la Faculté des lettres de Lille. M. *Lefebvre* (Jules), professeur de mathématiques au lycée de Lille. M. *Lefebvre*, professeur de physique au lycée de Douai.
OISE	M. *Huriez*, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais.
ORNE	M. *Gomond*, professeur honoraire de seconde du lycée, à Alençon.
PUY-DE-DÔME, CANTAL	M. Bussou, professeur d'histoire au lycée de Clermont, cité Chabrol, 4.
RHÔNE	M. *Fontaine*, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. M. *Offret*, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences. M. *Deis*, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
SARTHE	M. professeur au lycée du Mans. M. *Martinet*, professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
SEINE-INFÉRIEURE	M. *Lecaplain*, professeur de physique au lycée de Rouen. M. *Rousseau*, professeur de physique au lycée du Havre.

Départements.	Correspondants.
SEINE-ET-OISE.....	M. *Sarradin*, professeur honoraire seconde au lycée de Versailles.
	MM. les membres du Conseil d'admi tration, et en outre :
	M. *Perrot*, directeur de l'École Norma
	M. *Humbert*, professeur de quatrième lycée Condorcet.
	M. *Suerus*, censeur des études du l Saint-Louis.
	M. *Gazeau*, proviseur du lycée Lou Grand.
	M. *Jodin*, professeur de cinquième au l Montaigne.
	M. *Lehugeur*, professeur d'histoire au cée Henri IV.
	M. *D'Hombres*, proviseur du lycée Ch magne.
	M. *Brelet*, professeur de quatrième au l Janson.
SEINE, SEINE-ET-MARNE.	M. *Dietz*, prof. de rhétorique au lycée B
	M. *Boncenne*, professeur de mathémati au lycée Voltaire.
	M. *Desjardins*, professeur de rhétoriq lycée de Vanves.
	M. *Staub*, proviseur du lycée Lakanal
	M. *Barau*, professeur de philosophie lycée Carnot.
	M. *Marcourt*, professeur de rhétoriq Collège Rollin.
	M. *Godard*, agrégé, docteur, professe physique au collège Sainte-Barbe.
	M. *Laurent*, professeur de quatrièm collège Stanislas.
	M. *Haudié*, professeur de littérature collège Chaptal.
	M. *Wolf*, astronome honoraire de l'O vatoire.
	M. *Mascart*, professeur de physique au C lège de France.
	M. *Sirven*, professeur de rhétoriq l'École Alsacienne.

Départements.	Correspondants.
Somme	M. *Guitton*, professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.
Tarn	M. *Cramaussel*, professeur de philosophie au lycée d'Albi.
Tarn-et-Garonne	M. N..., au lycée de Montauban.
Var	M. N..., du lycée de Toulon.
Vaucluse	M. N..., à Avignon.
Vendée	M. N..., à la Roche-sur-Yon.
Vienne	M. *Durrande*, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Poitiers.
Yonne	M. , au lycée de Sens.
Algérie	M. *Jeanmaire*, recteur de l'académie d'Alger. M. *Daux*, proviseur du lycée d'Oran.
Luxembourg	M. *Zahn*, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.
Rome	M. *Merlin*, à l'École française.
Athènes	M. *Homolle*, directeur de l'École française d'Athènes.
Tunis	M. *Buisson*, directeur du Collège Alaoui.

La correspondance doit être adressée à M. D. Gernez, secrétaire de l'Association, rue Saint-Sulpice, 18.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des Correspondants, à M. Guillaume Bréton, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 3 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

STATUTS [1]

ART. 1er. L'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale* a pour objet de venir en aide, au moyen d'une Caisse de secours, à ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin d'assistance.

ART. 2. Sont admis à participer aux secours les Sociétaires, leurs veuves et leurs enfants.

Par exception, et sur la demande d'un Sociétaire, des secours pourront être accordés à d'autres membres de la famille, ou même à des personnes étrangères qui seraient considérées comme ayant tenu lieu de parents à un Sociétaire.

ART. 3. Les Sociétaires versent une cotisation annuelle dont le minimum est fixé à *dix francs*. Cette cotisation sera exigible dans les six premiers mois de l'année courante (2).

Les Sociétaires qui auront négligé de payer leur cotisation annuelle seront considérés comme démissionnaires, après deux ans de retard s'ils habitent le territoire continental de la France, après trois ans s'ils résident hors de France. Ils perdront leurs droits aux secours de l'Association.

ART. 4. La Caisse sera administrée par un Conseil composé de quinze anciens élèves, élus à la pluralité des suffrages dans la Réunion générale qui aura lieu chaque année, le second dimanche de janvier; les membres non présents à Paris à l'époque de la Réunion générale pourront voter par correspondance.

Les administrateurs choisiront parmi eux un président, un vice-président, un secrétaire, un vice-secrétaire et un trésorier.

Ils pourront s'adjoindre des administrateurs honoraires, dont le

(1) Statuts approuvés par le Conseil d'État et annexés au décret du 27 décembre 1877 qui reconnaît l'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale supérieure* comme établissement d'utilité publique.

(2) Sur une proposition du Président faite en Assemblée d'après l'avis du Conseil d'Administration, le minimum de la cotisation a été porté à *12 francs*, d'un consentement général à partir de 1879. Voir les allocutions du Président de 1879 et de 1880.

nombre ne devra pas dépasser cinq, et qui seront choisis parmi les membres de l'Association appelés trois fois par l'élection dans le sein du Conseil. Les administrateurs honoraires auront voix délibérative.

ART. 5. Le Conseil d'administration sera renouvelé annuellement par tiers : le sort décidera des deux premiers tiers sortants.

Les membres sortants pourront être réélus.

ART. 6. La présence de sept membres électifs sera nécessaire pour que les délibérations du Conseil soient valables.

ART. 7. Le Président représentera l'Association en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 8. Toute demande de secours devra être faite et motivée par écrit et adressée au secrétaire qui en saisira le Conseil dans le plus bref délai.

ART. 9. Le Trésorier sera chargé des fonds, dont il ne pourra disposer qu'en vertu d'une délibération du Conseil et sur un mandat signé du président et du secrétaire.

Les excédents de recettes disponibles seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de Chemins de fer français émises par des Compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 10. Chaque année, le Trésorier rédigera un compte détaillé des recettes et dépenses qui sera soumis à l'approbation du Conseil. Il sera fait un rapport à l'Assemblée générale, sans que toutefois les noms des personnes secourues soient mentionnés.

ART. 11. Les ressources de la Société se composent : du produit des cotisations, des revenus de biens de toute nature, du produit des dons et legs régulièrement autorisés.

Les délibérations relatives à des acquisitions, aliénations, ou échanges d'immeubles, ou à l'acceptation des dons et legs seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 12. L'Association arrêtera un Règlement intérieur qui sera soumis à l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

ART. 13. Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale, prise à la majorité des trois quarts des votes exprimés, et approuvée par le Gouvernement.

Les membres absents pourront voter par correspondance.

ART. 14 ET DERNIER. La dissolution de l'Association, si elle est demandée par un ou plusieurs de ses membres, ne pourra être prononcée que suivant les formes prescrites par l'article précédent.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son actif feront l'objet d'une délibération de l'Assemblée générale qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ARRÊTÉ CONFORMÉMENT A L'ARTICLE 12 DES STATUTS ET APPROUVÉ PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ART. 1er. Le Conseil d'administration, dans l'application de l'art. 8 des statuts, ne vote de secours que pour une année. Il ne renouvellera un secours que sur une demande présentée dans la même forme que la première.

ART. 2. Le Conseil déterminera, chaque année, d'après l'état de la caisse, le chiffre maximum des secours qui pourront être accordés.

ART. 3. Le Conseil établira, à la fin de chaque année, la liste des membres que l'Association aura perdus. Il fera imprimer les notices nécrologiques écrites en mémoire de ces morts par les membres de l'Association.

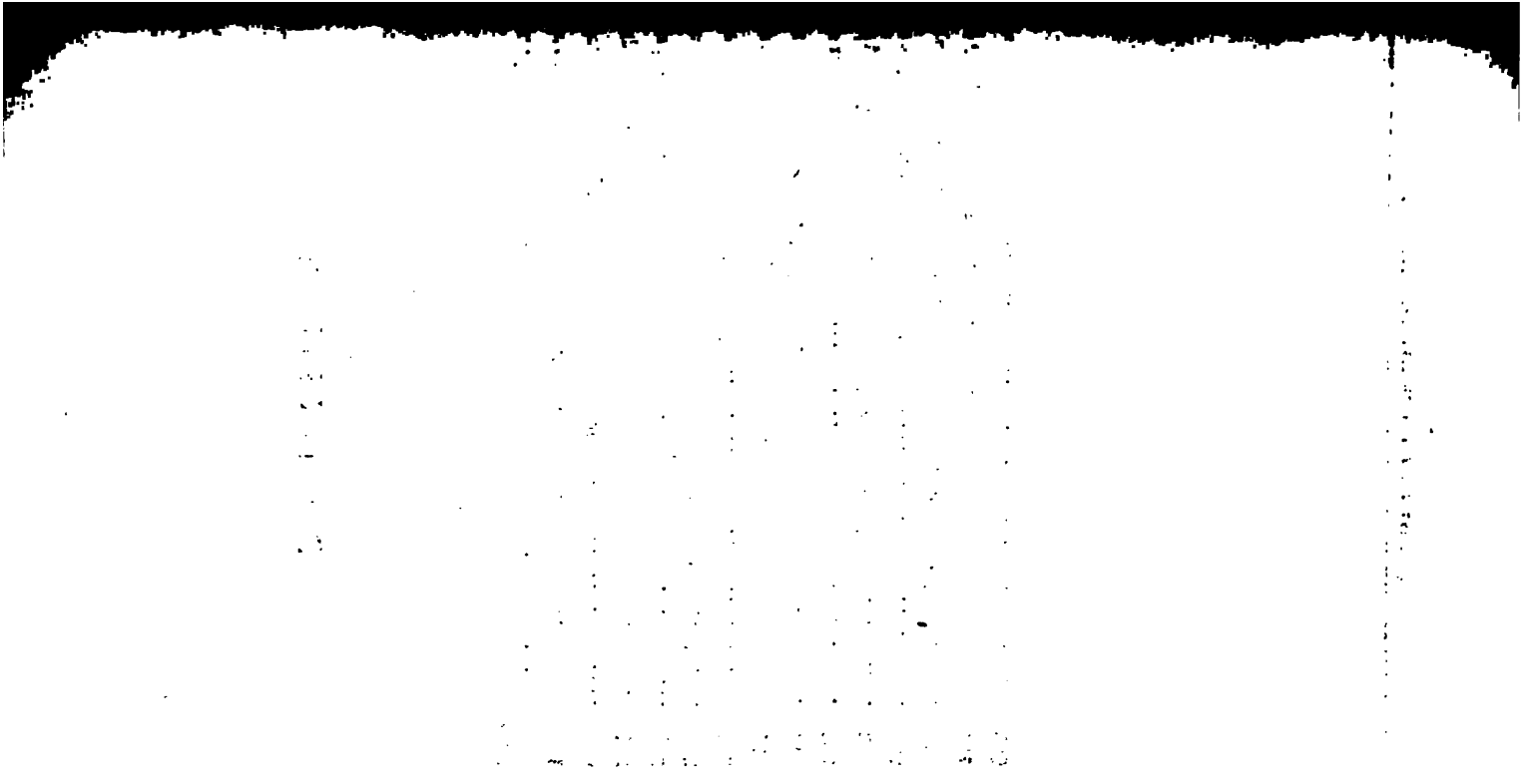
ART. 4. Le Conseil se tiendra en communication avec les membres de l'Association par des Correspondants qu'il désignera. Il sera nommé un correspondant au moins par Académie.

ART. 5. Le Secrétaire (art. 4 des Statuts) sera chargé de la correspondance, du dépôt des papiers et registres, de la rédaction des délibérations ; il surveillera l'impression des pièces qui seront publiées, et particulièrement d'un compte rendu annuel où sera inséré le Rapport du Trésorier prévu par l'art. 10 des statuts.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ocution du Président	1
te des membres décédés dans l'année	4
tices biographiques par ordre de promotion	5
mpte rendu des recettes et des dépenses	147
uation de la caisse et du portefeuille	152
sultat des élections pour le renouvellement partiel du Conseil	153
te des Donateurs de l'Association	155
te des membres souscripteurs perpétuels	161
te des membres de l'Association par ordre de promotion	174
te alphabétique des membres	182
te par ordre de promotion des membres décédés depuis l'origine	231
te alphabétique des membres décédés	266
mposition du Conseil d'administration pour l'année 1901	272
te des Correspondants	274
tuts et règlement intérieur	280

VERSAILLES, CERF, IMPRIMEUR, RUE DUPLESSIS, 59.



1902 (12 JANVIER)

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
BERKELEY

PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

1902

AVIS

Messieurs les correspondants sont instamment priés de fournir les renseignements suffisants pour que l'on puisse suivre les souscripteurs dans leurs changements de résidence. Beaucoup portent le même nom, et il en résulte de regrettables méprises. Ces méprises ne pourraient avoir lieu : 1° si, à côté du nom de chaque souscripteur, était inscrite la date de sa promotion; 2° si, lorsqu'un souscripteur ne figure pas sur la liste précédente, on indiquait qu'il est nouveau, ou bien si l'on indiquait le lieu de son ancienne résidence; 3° enfin, si l'on désignait la nouvelle résidence des souscripteurs portés sur la liste précédente et non compris dans la nouvelle.

La correspondance doit être adressée à M. D. GERNEZ, secrétaire de l'Association, rue d'Assas; 80.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des correspondants, à M. Guillaume BRÉTON, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 3 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

Nous croyons utile de prévenir nos camarades Normaliens qu'il reste encore un certain nombre d'exemplaires du volume *Le Centenaire de l'École Normale*, in-4° de 700 pages, orné de 25 portraits, gravures et planches.

Ils peuvent toujours se procurer ce volume au prix net de 15 francs, prix spécial pour les anciens élèves de l'École, à la librairie Hachette et Cie.

Le prix pour le public est de 25 francs, prix fort.

Cet ouvrage convient aux distributions de prix et aux bibliothèques des lycées.

ASSOCIATION

DES

ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

FONDÉE LE 1er JANVIER 1846

Reconnue comme établissement d'utilité publique le 27 décembre 1877.

55e RÉUNION GÉNÉRALE ANNUELLE

(12 *janvier* 1902)

Cette réunion a lieu à l'École Normale, dans la salle des Actes, sous la présidence de M. Boissier, président du Conseil d'administration.

Quatre-vingt-dix membres sont présents.

A une heure un quart, la séance est ouverte. M. le Président prononce l'allocution suivante :

MES CHERS CAMARADES,

L'histoire de notre Association pendant cette année peut tenir en deux mots, ou plutôt en deux chiffres : elle a dépensé vingt mille francs et secouru cinquante-sept familles. Pour comprendre tout le bien qu'elle fait, il faut se rendre compte du caractère des infortunes qu'elle soulage : il n'y en a pas de plus cruelles et de moins méritées. La cause en est toujours la même, et ce sont les mêmes événements qui amènent les mêmes misères. Après une jeunesse austère et laborieuse, on entre gaîment dans la vie. On se fait vite une famille, en consultant plutôt les penchants du cœur que les conseils de l'intérêt. On ne se préoccupe guère de l'avenir, parce qu'on le croit assuré. Une position modeste, mais à l'abri des vicissitudes politiques, un salaire médiocre, mais certain, avec une retraite à l'horizon, expliquent et excusent un peu d'imprévoyance. Il n'y a que la mort à laquelle on ne songe pas, et n'est-ce pas naturel qu'on l'oublie, quand on est à la force de l'âge ? elle vient cependant interrompre trop souvent les carrières les mieux commencées, elle prend les meilleurs de nous en pleine jeunesse, et en quelques jours tout manque à la fois. Alors les collègues, les amis, témoins de ces misères discrètes et qui voudraient se cacher, de ces privations, que rend plus amères l'aisance de la

veille, les signalent à notre Association, qui fait ce qu'elle peut pour les soulager, mais ne peut pas toujours faire autant qu'elle voudrait. Nous avons au moins la satisfaction de savoir que nos secours ne risquent pas de s'égarer et qu'ils ne tombent que sur ceux qui les méritent. Ce n'est pas chez nous qu'on peut craindre de trouver de ces gens qui se font de la mendicité un métier souvent plus lucratif, toujours plus commode que le travail. N'avons-nous pas vu, cette année encore, deux des personnes que nous secourions venir spontanément nous dire que, leur position s'étant un peu améliorée par leur travail, elles nous rapportaient la petite somme que nous leur avions donnée et dont d'autres avaient plus besoin qu'elles ?

Vous savez qu'il nous serait difficile de suffire à toutes nos charges, si nous étions réduits à nos seules ressources, mais qu'heureusement on vient à notre aide. Je dois, comme tous les ans, remercier d'abord ici nos bienfaiteurs. Vous verrez qu'ils sont à peu près toujours les mêmes ; ils payent leur cotisation, comme nous autres, et avec la même régularité. Ce sont Mesdames Juglar, Suchet et Laroque ; MM. Girard, Troost, Lamy (1), Weil, Hautefeuille, Gautier-Villars ; c'est la Société des conférences, par l'intermédiaire de M. Doumic, et le Comité de rédaction des annales scientifiques de l'École Normale. J'y ajoute deux de nos camarades, M. Giraud et le père Baudrillart, qui ont eu la bonne pensée de nous associer à leurs succès en nous attribuant une partie des prix que l'Institut leur a décernés.

Ces prix, que nos camarades obtiennent en si grand nombre dans les concours académiques, nous avons pris l'habitude de les mentionner tous les ans dans cette réunion. Malheureusement leur nombre même me force à n'en faire qu'une courte et sèche énumération. Je veux pourtant insister un peu plus sur trois d'entre eux qui ont une importance et un éclat exceptionnels. C'est le prix Gobert que l'Académie française accorde pour la seconde fois, en trois ans, au père Baudrillart, et les prix Jean Reynaud et d'Ormoy, de dix mille francs chacun, qu'obtiennent MM. Lippmann et Kœnigs. Les autres lauréats me pardonneront de ne rappeler que leur nom : ce sont, à l'Académie française, MM. Maurice Albert, Bazaillas, Bédier, Bérard, Bloch, Doumic, Ehrard, Giraud, Jouffret, Martinenche et Ruyssen; à l'Académie des Inscriptions, MM. Dufourcq, Foucher, Legrand, Macé, et MM. Perdrizet et de Ridder, qui ont obtenu des subsides pour leurs travaux, sur la fondation Piot ; à l'Académie des Sciences, MM. André, Borel, Matruchot, Molliard, Pérez, Simon ; à l'Académie des Sciences morales et politiques, MM. Georges Dumas, Lalande, Milhaud, Rauh, Richard et Worms. Ajoutons, pour achever ce qui concerne l'Institut, que M. Bergson a été élu membre de l'Académie des Sciences morales, M. Paris, correspondant de l'Académie des Inscriptions, et M. Sabatier de celle des Sciences.

La liste de nos morts, quoique, hélas! toujours bien longue, l'est un peu moins que les années précédentes. Dans le nombre, je trouve deux de nos camarades, deux membres de cette promotion de 1843, qui s'est longtemps

(1) M. le Président, qui venait d'apprendre la mort de M. Ernest Lamy, a exprimé en termes émus la reconnaissance de notre Association pour cet homme de bien dont la générosité, en faveur de notre œuvre, ne s'est pas démentie pendant vingt années.

bien défendue, mais dont il ne restera bientôt plus personne, Perrens et Manuel, qui ont fourni tous les deux une si honorable carrière. Ces noms me ramènent à soixante ans en arrière, et je me retrouve, par le souvenir, dans ce grenier de la rue Saint-Jacques, où chacun de nous s'était fait un petit réduit, qu'il meublait selon ses goûts et ses moyens, et où il travaillait de son mieux. Je revois surtout ce bon Manuel, avec son œil doux et malin, soutenant d'un air timide les plus hardis paradoxes, ou nous lisant ses vers à la veillée : car il faisait déjà des vers, comme il les a toujours faits, simples, touchants, pleins de fines observations, de tableaux aimables, qui tranchaient par leur naturel, sur les fantaisies romantiques de l'époque. Nous en étions charmés, et c'était pour nous comme l'annonce d'un âge poétique nouveau. Manuel appartenait pourtant au groupe des anciens élèves de Charlemagne, que Victor Hugo couvrait de sa glorieuse protection. Le lundi, nos camarades nous racontaient la visite qu'ils avaient faite la veille à la maison de la place Royale, et rapportaient, avec une piété mêlée d'un peu d'ironie (on a toujours été ironique à l'École) ce que le maître avait dit à ses adorateurs. Victor Hugo n'avait pas perdu le souvenir de ces visites, et je me souviens que, longtemps après, quand j'ai eu le grand honneur de devenir son très humble confrère à l'Académie, il parlait volontiers de cette jeunesse de Charlemagne, parmi laquelle il avait trouvé des admirateurs dont l'enthousiasme fougueux n'était pas pour lui déplaire.

Notre liste contient aussi le nom d'un Chinois, Tcheng, que le gouvernement de son pays avait envoyé je ne sais pourquoi, suivre les cours de l'École Normale, car il n'en sut ou n'en voulut rien faire, lorsqu'après avoir pris sa licence ès sciences, il s'en revint chez lui. Notre camarade Chavanne va vous raconter sa vie ; il vous dira par quelle inexplicable fatalité ce pauvre garçon, un des seuls assurément qui, dans le Céleste-Empire, aimât et comprît la civilisation de l'Europe, est tombé, il y a quelques mois, sous des balles européennes.

Le nom d'un Chinois sur nos listes, qui paraît au premier abord assez extraordinaire, n'a pas lieu pourtant de nous surprendre. L'École Normale n'a jamais été inhospitalière aux étrangers, d'où qu'ils soient venus ; il y a des Normaliens dans tous les pays, comme il y en a dans toutes les professions. On a eu la curiosité, dans le livre du Centenaire, de chercher ceux des nôtres que nous ont pris l'église, le journalisme, le théâtre, le roman. Ce ne sont pas les seuls qui nous aient quittés pour d'autres carrières. Nous avons fourni aussi d'utiles recrues à l'Administration, au barreau, à la magistrature. Dernièrement, l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. Picot, a prononcé l'éloge de l'un d'entre eux, Renouard, qui, après avoir été élève et répétiteur de philosophie à l'École Normale, est devenu procureur général à la Cour de Cassation, député, pair de France, sénateur, laissant partout des souvenirs de sa science et de son courage. La diplomatie elle-même s'est enrichie de nos dépouilles, et nous avons à l'heure qu'il est, deux ambassadeurs qui viennent de chez nous. Mais ce qu'il y aurait encore de plus intéressant, de plus instructif, ce serait de dresser une liste exacte de ceux qui, depuis que l'École existe, sont venus du dehors chez elle, et de ceux qui, par une sorte de réciprocité, sont allés de chez elle au dehors. Je disais tout à l'heure, qu'en aucun temps, l'École n'avait fait un mauvais accueil aux étrangers. Beaucoup d'entre eux, après en avoir suivi les cours, ont rempli dans leur pays des fonctions importantes. Nous avons pu lire, sur nos listes,

parmi les anciens élèves de notre École, les noms d'un ministre plénipotentiaire de Belgique en France, d'un chargé d'affaires d'Haïti, d'un journaliste de Genève, qui s'était fait connaître parmi les publicistes de l'Europe, d'un professeur italien, qui est mort doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Rome. Nous y trouvons encore bon nombre de Roumains, de Serbes, de Luxembourgeois, qui enseignent dans leur pays ce qu'ils ont appris chez nous.

En ce moment, on nous demande d'aller l'enseigner nous-mêmes. Il semble bien que, depuis quelques années, les Universités étrangères prennent de plus en plus l'habitude d'emprunter des professeurs à la France. Pour m'en tenir à ce qui nous concerne particulièrement, nous avons des normaliens un peu partout, à Fribourg, où notre petite colonie rivalise de zèle et de science avec des maîtres de l'Allemagne, à Lausanne, à Genève, à Greiffswald, à Buda-Pest, à Upsala, à Lund, à Helsingfors, aux États-Unis ; et il faut bien croire qu'on n'est pas mécontent de ceux que nous avons envoyés, puisqu'on en demande de nouveaux. Cette année même, un des nôtres est parti pour Montréal, dans ce Canada resté si français de langue et de cœur ; l'Académie scientifique et littéraire de Milan vient d'en appeler un autre, qui sortait à peine de l'École ; un troisième a obtenu du premier coup, malgré sa jeunesse, une chaire magistrale à l'Université de Berlin.

Ces jeunes gens vont y enseigner les lettres françaises, et ils sont appelés à leur rendre de grands services. Malgré nos malheurs, notre littérature a conservé ce privilège d'inspirer partout une grande curiosité. Quand on court le monde, on voit bien qu'il n'a pas tout à fait perdu l'habitude de tenir les yeux ouverts sur Paris, et que le nom de nos grands écrivains n'est ignoré nulle part. Mais bien souvent on ne connaît d'eux que leur nom. En général nous sommes fort étonnés d'entendre ce qu'on en dit, de la façon dont on les juge et des rangs qu'on leur donne. C'est au point que nos voisins eux-mêmes finissent par s'apercevoir qu'ils ne sont pas toujours bien renseignés par ceux qui devraient les instruire de la valeur des ouvrages étrangers. Ils en sont venus à se demander si, dans leurs écoles, si merveilleusement organisées pour tout le reste, il n'y a pas quelque défaut et quelque lacune dans la manière dont on enseigne la littérature des autres peuples. Il leur semble que c'est une façon très imparfaite de faire connaître l'histoire littéraire d'un pays comme la France, que de ne pas dépasser le XIIIe siècle. Ils trouvent que l'on n'est pas entrer véritablement dans le génie et dans l'âme d'une grande nation que de s'en tenir, à propos de ses plus illustres écrivains, à traiter de menues questions de grammaire et de philologie, et que, par exemple, pour avoir une opinion sur les romanciers de notre époque, il ne suffit pas de faire des recherches sur l'emploi du plus-que-parfait chez Alphonse Daudet, ou de compter les adverbes dans les ouvrages de Flaubert. Ils souhaitent qu'on s'attache à ce qui est l'essentiel, la composition de l'œuvre, la distribution des parties, la peinture des caractères, le mérite du style, en un mot, ils veulent qu'on étudie la littérature littérairement. C'était la vieille méthode française. Elle a du bon, et il me semble qu'après l'avoir un peu négligée, on commence partout à y revenir. Les étrangers eux-mêmes se montrent plus sensibles à l'art de faire un livre, où nous avons été si longtemps des maîtres ; ils apprécient davantage l'ordre, la suite, la mesure, la clarté, c'est-à-dire les qualités où nos grands écrivains excellent. Je suis sûr que nos jeunes professeurs achèveront de leur en inspirer le goût en leur faisant plus familièrement et

aître ces auteurs qui en ont laissé de si beaux modèles. Souhaitons à ces issionnaires des lettres françaises un succès dont notre pays doit profiter et ui servira au bon renom de notre chère École.

LISTE DES MEMBRES DÉCÉDÉS EN 1901

M. PHILIBERT (1840), professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres d'Aix.

CAMPAUX (1841), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Nancy.

CHARRIER (1841), professeur honoraire de troisième du lycée de Tours.

MANUEL (1843), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, **S. P.**

PERRENS (1843), membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, professeur honoraire d'histoire et de littérature de l'École Polytechnique, **S. P.**

D'HUGUES (1846), professeur honoraire de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Dijon.

VALSON (1847), ancien professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Grenoble, doyen de la Faculté libre des sciences de Lyon, **S. P.**

MARION (1848), inspecteur honoraire d'académie.

CORNET (1851), inspecteur honoraire d'académie à Châlons-sur-Marne.

ROYET (1853), professeur honoraire de quatrième du lycée de Montpellier.

BERTIN (1854), professeur libre à la Sorbonne.

ESPITALLIER (1856), inspecteur honoraire d'académie à Angoulême.

DRAPEYRON (1859), professeur honoraire d'histoire du lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de Géographie*.

HENRY Paul (1859), professeur de rhétorique du lycée Janson.

FROMENT (1860), ancien directeur du collège Sainte-Barbe, ancien professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

CERF (1864), imprimeur-éditeur, ancien président du Tribunal de Commerce de Versailles, **S. P.**

CORNU (1865), professeur-administrateur de culture du Muséum, professeur à l'École coloniale et à l'École d'horticulture de Versailles.

MARCHAL (1873), professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

CORRÉARD (1874), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

LELORIEUX (1876), professeur de physique au lycée Louis-le-Grand.

THIRION Paul (1877), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

TCHENG-CHÉOU-TCHEN (1887), licencié ès sciences mathématiques, professeur à l'arsenal de Fou-Tcheou.

CHEMINEAU (1895), ancien élève de la section des lettres.

JOLY (1900), élève de la section des sciences (1).

1) Nous n'avons pas reçu de notices sur MM. Marion et d'Hugues; la notice sur Campaux décédé à la fin de 1901 sera publiée dans l'annuaire de 1903.

NOTICES SUR LES MEMBRES DÉCÉDÉS

Promotion de 1841. — CHARRIER, né le 9 mars 1821, à Puy-du-Lac (Charente-Inférieure), décédé à Tours, le 19 août 1901.

Il demeura jusqu'à l'âge de treize ans dans la petite localité qui l'avait vu naître, et où il fréquenta l'école communale. Ses parents l'envoyèrent alors au collège de Rochefort, où il passa quelques années; puis il vint à Poitiers pour y faire sa rhétorique. C'est comme élève du collège de Poitiers qu'il fut reçu à l'École Normale, où il entra en 1841. A sa sortie de l'École, il fut envoyé à La Rochelle, en quatrième. De La Rochelle, il vint à Tours en 1847, où il occupa successivement, pendant de longues années, les chaires de quatrième et de troisième du Lycée. En 1880, après quarante ans de services environ, vieilli et fatigué, il prit une retraite bien méritée, laissant parmi ses collègues et ses anciens élèves un excellent souvenir de son enseignement. Il vécut encore plus de vingt ans, assez retiré du monde, satisfaisant philosophiquement son goût pour les fleurs et le jardinage. Il est mort presque subitement d'une affection du cœur dont il souffrait depuis longtemps sans qu'elle l'empêchât complètement, cependant, de vaquer à ses occupations favorites.

Promotion de 1840. — PHILIBERT (Henri-Marie-Oscar), né le 15 novembre 1822, dans la commune de Bruailles, canton et arrondissement de Louhans, département de Saône-et-Loire, décédé à Aix-en-Provence, le 14 mai 1901.

Sa mère se nommait Marguerite-Célestine Carret. Son père, Benoit Philibert, était propriétaire et greffier de la Justice de paix, à Louhans.

Orphelin de très bonne heure, le futur normalien fut confié aux soins de son oncle, le docteur Philibert, médecin à Lyon. On peut se demander si cette influence ne contribua pas à éveiller ses goûts prononcés pour les sciences naturelles.

Henri Philibert avait commencé ses études au collège de Louhans. A la mort de ses parents, sans doute, il fu envoyé au petit séminaire de Largentière. Il le quitta bientôt pour le lycée ou, comme l'on disait alors, pour le collège royal de Lyon.

Il fut un des brillants élèves de ce collège et y remporta des succès marqués dans les lettres, tout en se croyant des aptitudes plus sérieuses pour les sciences.

Son professeur de philosophie, l'abbé Noirot, ingénieux et libéral esprit, le maître d'Ozanam et de Laprade, fut frappé des dons et des qualités qu'il découvrit chez lui. Il l'exhorta à concourir pour l'École Normale supérieure. Philibert, désireux de lui plaire, se rendit à ses exhortations. Il fit les compositions écrites, tout en comptant sur les sciences pour le dédommager de l'échec certain au-devant duquel il s'imaginait aller.

Les vacances arrivées, il se mit à préparer de loin cette revanche, lorsqu'il reçut un avis qui le mandait à Paris pour y subir ses épreuves orales devant les professeurs de l'École.

Il y avait soixante-neuf admissibles, trente-cinq pour les lettres, trente-quatre pour les sciences.

Après la deuxième série d'examens, il ne resta plus que quarante-deux candidats, dix-huit pour les sciences, vingt-quatre pour les lettres, désignés comme pouvant entrer immédiatement à l'École.

Suivant l'usage qui prévalait alors pour les deux sections et que l'on croyait un excellent moyen d'entretenir l'émulation, sept bourses entières furent affectées aux sept premiers de la promotion des lettres ; les dix-sept autres ne reçurent que des demi-bourses. Philibert faisait partie de ce dernier groupe, où il arrivait le sixième, soit le treizième de la section entière. Il avait au-dessus de lui, après l'élite des boursiers, Bourdesson, du collège royal de Henri IV; Robrou, de Rennes; Bourgeois, d'Orléans; Guérin, de Rollin; Martha, de Louis-le-Grand. Si le rang obtenu par Philibert n'était pas très élevé, il ne constituait pas moins un succès fort honorable pour un candidat improvisé venu, en droiture, de son collège royal de province et appelé à se frayer sa place dans une promotion qui comptait des rivaux tels que Bachelet, Colincamp, Courdaveaux, Cucheval-Clarigny, Dreyss, Geffroy, Girard (Julien), Martha.

La première année passée à l'École et la moitié de la seconde furent employées à la préparation de la licence. Philibert conquit ce grade, le 25 mars 1842. Il put, dès lors, donner à ses études un caractère plus spécial. A défaut des sciences, auxquelles pour le moment il ne devait plus songer, il choisit la philosophie; il en prépara l'agrégation lentement, avec beaucoup de soin et de conscience, multipliant ses efforts au lieu de les précipiter. Lorsque, le 21 août 1846, trois ans après sa sortie de l'École Normale, il se présenta à ce redoutable concours, il se plaça, dès le début, et resta tout le temps à la tête des dix-neuf candidats qui vinrent y prendre part avec lui.

Le jury, composé de MM. Garnier, professeur à la Faculté des lettres de Paris; Bouillet, ancien professeur de philosophie, proviseur du collège Bourbon; Simon, suppléant de philosophie à la Faculté, et Mallet, professeur de philosophie au collège Saint-Louis, était présidé par Victor Cousin.

Dans la première épreuve, celle des deux compositions sur la philosophie et sur l'histoire de la philosophie, ces juges éminents remarquèrent quatre candidats qui s'étaient distingués presque également quoiqu'à des titres divers. Le président citait Philibert le second après M. Javary, régent de philosophie à Libourne, mais c'était plutôt un ex-æquo. A l'argumentation, Philibert soutint parfaitement son rang. La leçon le montra en possession d'une doctrine solide, d'une exposition méthodique, simple, lumineuse.

Le jury conclut en proposant, à l'unanimité, au Ministre, M. de Salvandy, de nommer agrégés au premier rang sur la même ligne, MM. Javary et Philibert.

Victor Cousin appréciait ainsi ce dernier : « M. Philibert supplée à la faiblesse » de la voix par la netteté des idées. Il a de la pénétration, un tour d'esprit » fin et distingué. Il a besoin d'être dirigé et maintenu dans les voies battues » qui sont les plus sûres. » Cette réserve valait bien un éloge de plus..... « Je » lui crois, ajoutait Victor Cousin, une aptitude peu commune pour l'histoire » de la philosophie et singulièrement de la philosophie ancienne. »

Une agrégation si vaillamment conquise appelait de l'avancement.

Chargé, le 26 septembre 1843, en sortant de l'École Normale, de la classe de philosophie au collège royal d'Angoulême, Philibert avait été, le 11 octobre 1844, nommé professeur de philosophie au collège communal de Tarbes. Depuis le

mois d'octobre 1845, il exerçait les mêmes fonctions au collège de Roanne. Le 14 septembre 1846, il fut envoyé, en qualité de professeur titulaire, au lycée de Tournon.

Philibert occupait encore ce poste, lorsqu'éclata la Révolution de 1848. Il salua avec joie et confiance l'avènement de la République et de la démocratie, qui ne lui fut point défavorable. Le 16 septembre 1848, il passait de Tournon à Avignon.

Le coup d'État du 2 décembre attrista ses convictions libérales et ne put que prolonger et aggraver la demi-disgrâce dans laquelle il vivait depuis le mois d'octobre 1851. Il était en disponibilité, réduit au modique traitement d'agrégé.

Cette inactivité, qui se prolongea jusqu'au 8 octobre 1853, lui donna le temps et l'occasion d'aborder, avec un plein succès, un nouvel ordre d'investigations et d'y déployer les qualités d'exactitude et de précision ingénieuse qui font le naturaliste accompli. En 1852, les comptes rendus de l'Académie des sciences publièrent des recherches expérimentales sur la fécondation dans les mousses. Ces recherches, qui furent justement appréciées, étaient l'œuvre de notre jeune agrégé de philosophie. Elles marquaient ses premiers pas dans une voie où il devait se signaler par de nombreuses et importantes découvertes. Le premier mémoire fut suivi d'un second qui parut, en 1853, dans le même recueil et eut l'honneur d'une traduction anglaise (1).

Un assez long temps s'écoula avant que Philibert pût s'engager plus avant dans ces analyses spéciales. Les exigences de son enseignement le réclamaient.

Le 5 octobre 1853, il venait d'être rappelé à l'activité ; mais le gouvernement, qui craignait l'indépendance de son esprit, crut devoir l'exiler de la philosophie, que l'on nommait alors la logique en style officiel, et le relégua dans une classe d'humanités, la seconde au lycée de Pau. On peut croire que Philibert réclama contre une décision qui ne tenait compte ni de ses goûts, ni de ce qu'on pourrait appeler l'unité de ses études. Ses réclamations furent entendues. Le 22 octobre 1853, il quitta sa chaire d'humanités pour diriger, dans le même lycée, la classe de philosophie. Cette classe lui fut tour à tour confiée, à Grenoble, du 30 septembre 1854 au 31 décembre 1856; à Montpellier, du 31 décembre 1856 au 24 septembre 1861 ; à Chaumont, du 24 septembre 1861 au 29 septembre 1866. Enfin terminant par où il avait commencé, il vint, comme titulaire à Angoulême, clore le cycle des services par lui rendus dans l'enseignement secondaire.

Celui des Facultés allait s'ouvrir aux progrès de sa carrière. Il y apportait une longue expérience, l'art d'enseigner, une science précise, une pensée mûre, un style ferme et sain.

Les thèses qu'il soutint, en 1865, devant la Sorbonne, témoignaient de l'aptitude que Victor Cousin lui avait reconnue pour l'histoire de la philosophie ancienne.

Le principe de la vie suivant Aristote : tel était le sujet de la thèse française.

Ce principe, tel que le conçoit le chef de l'école péripatéticienne, peut se définir un système de forces résidant dans un système d'organes. C'est la cause interne capable de faire, pendant quelque temps, équilibre à toutes les causes étrangères d'usure et de décomposition. C'est l'ensemble des propriétés vitales

(1) Notice biographique sur Henri Philibert, par le docteur F.-X. Gillot, p.

constitutives de chaque espèce animale ou végétale. Aristote le désigne tour à tour pour les mots d'essence, οὐσιά, d'Entélechie, Ἐντελέχεια, ou simplement d'âme, ψύχή. Ce dernier mot a l'inconvénient de s'appliquer au principe de la sensibilité et même à celui de la pensée chez l'homme.

Cette confusion de deux sens sous une même expression devait soulever plus que des doutes. Elle a posé un véritable problème et ce problème a reçu deux solutions constituant deux systèmes : l'*animisme* et le *vitalisme*. La première de ces hypothèses attribue la vie, partout où elle se manifeste, à la présence d'une substance simple et spirituelle. La matière organisée, inerte par elle-même et n'ayant pas d'autres propriétés que celles de la matière inorganique, serait déterminée à tous les mouvements vitaux par l'influence constante de cet être actif. Le *vitalisme*, tel que l'a exposé Barthez, considère l'homme et, en général, l'animal comme essentiellement animé par des forces vitales, dont l'action est coordonnée par des lois spéciales, indépendantes de celles des forces organiques.

Appelé à donner son opinion sur ces deux doctrines, Philibert, dès le début de sa thèse, affirme que la véritable théorie d'Aristote est toute différente de l'animisme; à la fin, il conclut que la psychologie et la physiologie paraissent s'accorder pour établir que l'âme n'est pas la cause de la vie organique.

La thèse latine de Philibert appartenait au même ordre d'idées et de faits. Elle est intitulée la Philosophie zoologique d'Aristote : *Aristotelis philosophia zoologica*. L'auteur s'applique à recueillir, dans les différentes œuvres du Stagirite se rapportant aux animaux, les résultats et les principes que cet observateur a relevés et dégagés sur la nature des êtres vivants, puis les compare avec les lois et les faits découverts, démontrés, invoqués par la science moderne des Lamarck, des Geoffroy-Saint-Hilaire, des Cuvier, des Darwin.

Ces deux remarquables monographies désignaient Philibert pour un poste dans l'enseignement supérieur.

Le 22 juillet 1867, il fut chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix.

Dans l'année classique qui allait s'achever, cette Faculté avait été cruellement éprouvée. Elle avait perdu les professeurs de philosophie et de littérature française, M. Lafaye, qui remplissait en même temps les fonctions de doyen, et M. de Suckau. A l'approche de la longue et laborieuse session d'août, elle avait besoin d'aide; le Ministre lui envoya Philibert en remplacement de M. Lafaye.

A la séance solennelle de rentrée, le 19 novembre 1867, M. le doyen Bonafous souhaita la bienvenue à son nouveau collègue, et loua les excellentes qualités qui distinguaient un esprit ferme et bienveillant, une modestie qui s'efforçait de voiler le mérite et un caractère honnête et sympathique. Il ne voulait pas insister et aimait mieux laisser ses auditeurs sous l'impression du discours qu'ils venaient d'entendre. Philibert avait pris la parole et dans une esquisse à grands traits, pleine de précision et d'envolées, traité de la philosophie, de sa situation présente, de son avenir

Cette situation était une crise. Philibert en relevait les symptômes. L'Allemagne, qui avait encouragé l'audacieuse tentative de Hegel pour forcer l'essence cachée de l'univers à révéler et à déployer les richesses et les profondeurs de sa nature, abandonnait les discussions métaphysiques, dédaignait les études spéculatives et partageait son attention entre l'érudition pure et le

matérialisme positiviste de Moleschott. En France, Philibert montrait Cousin mourant, après avoir vu s'éteindre avant lui cette ardeur qu'il avait inspirée à la jeunesse studieuse. « Des penseurs éminents », ajoutait-il, « continuent de » défendre avec courage la philosophie spiritualiste ; ni le nombre, ni l'impor- » tance de leurs travaux n'ont diminué et, auprès des esprits sérieux et sages, » ces travaux obtiennent toujours un succès mérité. Mais qu'est devenu l'en- » thousiasme des premiers jours ? Où est cette foule avide d'idées nouvelles » et de science qui se pressait aux cours de M. Cousin et de M. Jouffroy ? »

L'empire que perdait l'éclectisme spiritualiste passait à l'industrie, à ses merveilles, à la critique historique et philologique, à cette philosophie que l'on appelle positive et qu'avec Philibert on serait tenté d'appeler négative.

En présence de ce mouvement des esprits, fallait-il conclure à la fin prochaine de la métaphysique, c'est-à-dire de la philosophie, telle qu'elle a été comprise par les grands penseurs qui l'ont créée ?

« Il m'est impossible », affirmait Philibert, « de souscrire à cet arrêt. Je suis » convaincu que la philosophie est vivante, bien plus, qu'elle est immortelle. » Et par philosophie, je n'entends pas ici celle qui se borne à enregistrer les » résultats des sciences positives, j'entends la vraie philosophie, la science » de l'invisible et de l'idéal, des causes cachées; des premiers principes; je » crois que cette philosophie vivra, parce que je crois à la continuation de la » vie et du progrès dans l'humanité. »

Et à l'appui de cette opinion, il invoquait des arguments d'une saisissante originalité.

Ce discours ressemblait à une profession de foi. Philibert affirmait son adhésion au spiritualisme qui passait de la phase triomphante à la phase militante. Moins d'un mois plus tard, dans sa leçon d'ouverture où il annonçait et embrassait d'un regard d'ensemble le sujet de son cours, la *philosophie de Platon*, il renouvelait cette déclaration d'une manière plus formelle. Il disait à ses auditeurs qu'il avait à cœur de continuer, devant eux, l'enseignement spiritualiste que le savant et vénéré maître prématurément enlevé à cette Faculté leur avait fait aimer.

Le philosophe ne montait pas seul dans cette chaire, dont il devait, le 5 décembre 1869, devenir le titulaire; il y paraissait doublé d'un naturaliste. Ses premières paroles, pour aller à Platon, passaient par Gœthe, qui avait créé la morphologie végétale et affirmé d'avance les grands principes de la transformation des organes et de l'unité de structure dans les animaux.

La philosophie ne pouvait que gagner à être enseignée par un penseur au courant des méthodes et des découvertes des sciences naturelles. Ces sciences mettaient à sa disposition un commentaire fécond et varié des matières qui formaient l'objet direct de ses cours et conférences.

Une leçon d'ouverture permet de se faire l'idée d'un enseignement, surtout lorsque les qualités de cette leçon consistent dans un plan suivi, dans une composition bien ordonnée, dans la justesse du style, dans la propriété de l'expression. La diction de Philibert soutenait sa pensée et mettait le fond et la forme de ses cours tout à fait au niveau de l'enseignement supérieur.

Les mérites qui le distinguaient n'étaient pas de ceux qui attirent les grandes affluences. En 1882, l'avant-dernière année de sa carrière, Philibert répondait aux questions de l'administration qu'il avait cinquante auditeurs à Marseille, de

vingt-cinq à trente à Aix. Ces derniers se recrutaient parmi les professeurs du collège et des amateurs sérieux.

Il y a encore loin de ces amateurs à de vrais élèves. Philibert avouait qu'il avait une douzaine de ces derniers.

Il remplissait sa tâche avec exactitude, tout en évitant ce qui pouvait ressembler à l'affectation d'un zèle indiscret. Il ne sollicitait pas ; il ne cherchait point à attirer l'attention sur lui. Un mémoire sur les principes de la morale, couronné par l'Institut, montre assez ce qu'il était en état de faire et en droit d'attendre ; mais il ne se laissa pas tenter par les promesses que renfermait cette haute récompense. Il ne prit désormais la plume que pour publier ses observations et ses découvertes sur les *mousses*.

Ce n'est pas qu'il ne fut un puissant travailleur. Ses journées étaient tout entières consacrées à l'étude, qui entretenait chez lui une véritable universalité de connaissances. Ses collègues le jugeaient « fort en tout », me disait le fils de l'un d'eux. Il représentait ce type de l'ancien professeur de Faculté, prêt à enseigner ou du moins à interroger sur les matières les plus variées du programme classique. Il était notamment un helléniste fort distingué.

Les candidats le redoutaient. Il s'était fait autour de son nom une sorte de légende. Les rhétoriciens et les philosophes de la Corse qui venaient attendre et observer au débarcadère d'Ajaccio la commission d'examen envoyée par la Faculté des lettres d'Aix, se sentaient inquiets en voyant poindre la paisible boîte en fer blanc de botaniste qui signalait la présence de Philibert.

La vérité est que notre regretté collègue avait un esprit excellent, une grande fermeté, la plus sévère et la plus impartiale probité. On raconte de lui le trait suivant : la Faculté délibérait sur le sort d'un candidat, qu'une indulgence exagérée aurait seule pu sauver. Après avoir hésité devant le verdict d'ajournement, elle se décida à le prononcer. Philibert avait, pendant tout le temps de la discussion, gardé le silence. Il ne le rompit qu'après la condamnation et pour dire avec beaucoup de calme : « C'est mon neveu. » En même temps, il s'opposait, avec la plus grande énergie, à toute revision d'un arrêt, qu'il déclarait absolument juste et bon pour celui-là même qui en était frappé.

Cette fermeté était entourée de formes courtoises. Philibert donnait le fatal zéro sans sourciller, mais il ne brusquait pas le candidat.

En somme, son caractère et sa tenue étaient fort honorables.

Il vivait très retiré, et n'avait formé de liaisons qu'avec quelques collègues et les savants de notre Provence, le marquis Gaston de Saporta et M. Marion, qui orientèrent ses recherches vers la paléontologie végétale.

Sa distraction préférée était le jeu d'échecs, où il acquit une véritable maestria.

Il y avait dans sa vie des côtés par lesquels elle ressemblait à celle d'un bénédictin, mais d'un bénédictin marié. Le 20 décembre 1859, il avait épousé à Lyon Mlle Claire Brunet. — Elle lui donna un fils, qui est aujourd'hui le commandant Philibert, chef du génie à Montmédy.

A leur arrivée à Aix, Philibert et sa famille furent très cordialement accueillis par le doyen et par Mme Bonafous. Leur pointe d'originalité frappa leurs nouveaux amis.

Une dame d'esprit et de cœur, qui eut l'occasion de connaître intimement Mme Philibert et de voir Philibert de près, m'a écrit ce que l'austère penseur

était dans son home. — « Il fuyait le monde, recherchait la solitude ou plutôt » ses livres. Il venait cependant quelquefois au salon causer avec nous et je » trouvais toujours sa conversation très attachante. Il était doux, bienveillant » et avait même une nuance de timidité qui, chez un homme comme lui, avait » son charme. »

De goûts très simples, il paraissait indifférent aux choses matérielles. « Il est si bon », avouait Mme Philibert à l'amie dont je dois continuer de taire le nom; « jamais il ne se plaint. On le dit philosophe, mais je le crois un saint. »

Cet éloge confidentiel atteste une étroite union conjugale. Les liens n'en purent être brisés sans un profond déchirement. Le 19 février 1882, M. Philibert eut la douleur de perdre sa femme. Ce grand deuil dut hâter sans doute sa résolution de prendre sa retraite bien avant l'heure. Avec ses soixante et un ans d'âge et ses quarante-six ans de services, il aurait eu le droit de songer à son repos ; il ne voulut que chercher une consolation à ses tristesses dans les études d'histoire naturelle qui exerçaient sur sa pensée une attraction de plus en plus irrésistible. Le 23 octobre 1883, un décret du Président de la République, signé Albert Grévy, lui donna satisfaction. Il portait que M. Philibert, professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix, était admis, sur sa demande et pour cause d'ancienneté d'âge et de services, à faire valoir ses droits à une pension de retraite, à partir du 1er novembre 1883. Il était nommé professeur honoraire.

Ce décret marque dans la vie de Henri Philibert, le commencement d'une période de dix-huit années où il déploie l'activité la plus personnelle pour étudier les mousses, les classer, distinguer leurs espèces, observer leurs organes à la loupe et au microscope.

Un membre de la Société d'histoire naturelle d'Autun, le docteur F.-X. Gillot, a composé sur cette période et sur ces études une notice biographique, pleine des détails les plus précis. L'auteur nous montre notre philosophe-naturaliste rassemblant, avec une admirable patience, un des plus considérables herbiers bryologiques tant en espèces européennes qu'exotiques, temoin les neuf grandes caisses qui suffirent à peine à le transporter à Autun.

S'il continuait de passer les hivers à Aix, Philibert regagnait au commencement de l'été, son village de Bruailles, où, dans la tranquillité de sa ferme bressane, presque une chaumière, dit le docteur Gillot, il se livrait sur ses mousses à de pénétrantes et minutieuses analyses. On serait tenté de croire qu'il considérait comme venu l'âge des études sédentaires. Loin de là, accompagné, dit le docteur Gillot, de sa nièce, Mlle C. Brunet, qui l'entourait d'une sollicitude filiale, il complétait les explorations scientifiques qui, pendant les vacances de sa vie active, l'avaient conduit dans les rochers de Vaud, du Valais, des Grisons, dans les Alpes-Maritimes, la Savoie, le Dauphiné, le Morvan, dans presque toute la France, sans préjudice des tournées de Corse et d'Algérie.

Sa réputation s'étendait et faisait graviter autour de lui une véritable pléiade de correspondants que M. Gillot énumère soigneusement. Sur cette liste où je ne relève pas sans une respectueuse émotion le nom du savant Schimper, de Strasbourg, on trouve de nombreux Français, des Suisses, des Italiens, des Anglais, des Américains, des Allemands, des Danois, des Norvégiens, des Suédois, un Hongrois, un habitant de la Bohême (1). Chacun d'eux entretenait avec

(1) F.-X. Gillot, Notice biographique, p. 6 et 7.

Henri Philibert un commerce suivi de lettres. Philibert, nous apprend M. Gillot, ne connaissait à fond aucune langue étrangère ; mais il en savait cependant assez pour arriver, en s'aidant du dictionnaire, à traduire suffisamment l'anglais, l'italien, l'allemand et même les langues scandinaves (1).

En même temps il fournissait une active collaboration à la « Revue bryologique » fondée par M. Hubnot.

Ces notes, ces articles semblaient commencer le grand ouvrage qu'il préparait, un catalogue raisonné des mousses du département de Saône-et-Loire et qu'il ne devait pas achever.

Son mérite, accru par les services qu'il rendait à la science, semblait le désigner pour la croix de la Légion d'honneur ; mais, avec sa vie et son caractère modeste comme les objets préférés de ses investigations, il n'aspira point à cette distinction dont ses amis eurent seuls l'ambition pour lui.

Cependant il avançait en âge. Sa vie et ses forces déclinaient. Au printemps dernier, il eut une atteinte d'influenza dont il ne se remit pas.

Jusqu'au dernier moment, il conserva sa lucidité d'esprit. Le 11 mai, il rédigeait pour la « Revue bryologique » une note sur une espèce particulière de *mousses* que lui avait communiquée un de ses correspondants, M. Culmann ; malheureusement, il ne put l'achever. Trois jours après, le mardi 14, il expirait doucement, à soixante-dix-neuf ans.

Ses obsèques eurent lieu le 16, jour de l'Ascension, dans l'après-midi. Le Recteur, la Faculté des lettres presque au complet, des délégués des autres Facultés, tous en robe, vinrent lui rendre les derniers devoirs. Lorsque nous nous rassemblâmes dans son petit cabinet de travail du boulevard Notre-Dame, tout, dans cette modeste pièce, digne retraite d'un sage, semblait offrir l'image de son œuvre, qu'on ne pouvait croire interrompue. Au cimetière, la Faculté des lettres, par l'organe de son doyen, M. Ducros, rendit un hommage éloquent et mérité aux qualités de l'homme et du professeur. A son tour, l'École Normale a voulu dire un adieu amical au représentant fidèle d'une de ses anciennes et vaillantes promotions, à l'élève énergique et persévérant, au penseur profond, à l'observateur pénétrant, au maître lumineux, dont la vie tient tout entière dans ces deux mots : Science et conscience.

G. GUIBAL.

Promotion de 1843. — MANUEL (Eugène), né à Paris le 13 juillet 1823, décédé à Paris le 1er juin 1901.

Quelles que soient nos origines, notre race, nos opinions et nos croyances, nous ne formons tous ici qu'une famille qui aime à retrouver ses traits essentiels et distinctifs en chacun de nous. Professeur, inspecteur général et poète, Eugène Manuel est un de ceux qui ont le plus honoré, le mieux servi l'École Normale qu'il appelait toujours « notre chère École », et l'Université de France à laquelle il a si longtemps appartenu.

(1) Id. ibid., p. 7.

I.

Il était né le 13 juillet 1823, au Marais, dans la rue des Vieilles-Haudriettes. On nous permettra d'insister un peu sur son enfance et sur sa jeunesse. C'est dans les premières années que s'ébauche, que se révèle déjà le caractère de l'enfant qui sera un homme. Eugène Manuel, avec la piété religieuse et reconnaissante du souvenir, se proposait, quand la mort l'a interrompu, d'en rédiger l'humble histoire, comme pour embrasser sa vie d'un dernier coup d'œil, et il en a consigné quelques impressions dans des notes manuscrites ou dictées que nous avons eues sous les yeux.

Son père s'appelait Moïse-Charles Manuel et sa mère, Marianne-Amélie Lovy. Son grand-père paternel, Abraham, était un très modeste citoyen israélite de Versailles, dont le certificat de civisme, daté de 1792, attestait le dévouement à la France et à la Révolution. Son père, Moïse-Charles, médecin de quartier dans un quartier pauvre, avait surtout des pauvres dans sa clientèle : c'est une clientèle qui n'enrichit pas, mais qui apprend à connaître et à plaindre la misère en la soulageant. A ce foyer compatissant s'éveilla sans doute de bonne heure envers ceux qui souffrent, les petits, les déshérités, les malheureux, la pitié vraie du poète des *Poèmes populaires* et des *Ouvriers*.

Eugène Manuel apprit à lire sur les genoux d'une excellente femme, Mme Cahen, la femme du traducteur de la *Bible*, qui tenait un petit externat dans la rue des Marais, au Temple. « Il me semble, écrivait-il plus tard (*Souvenirs intimes*, *Un Coin du passé*), que je suis encore assis, tout petit et tout timide, en blouse, avec un bonnet grec à la mode de 1828, sur un tabouret très bas, aux pieds de cette bonne et patiente institutrice, dont je revois la haute taille, les traits accentués, le visage souriant ou sévère, le doigt indicateur suivant les lignes du livre, un recueil de Récits enfantins, que j'ai longtemps conservé, que j'ai peut-être encore ! Puis nous lisions le *Rituel* des prières, avec la traduction d'Anspach en regard. » Il se souvenait surtout des heures de récréation et de ses premières joies, de ses premiers rêves, au bon soleil, « dans une longue allée ou impasse qui aboutissait à la rue des Marais-Saint-Martin, entre des chantiers de bois et des terrains maraîchers ». Son grand-père maternel, Israël Lovy, ministre officiant du culte israélite, était « un mélodieux compositeur de musique sacrée et un hébraïsant de premier ordre, avec une nature de poète ». Ainsi la famille, la piété, la lecture, sous des yeux indulgents et doux, dans des Récits enfantins, la religion, la musique et la poésie : voilà le premier bruit, la première fraîcheur dans une âme d'enfant de cette « source » déjà pure, encore petite, mais que la vie élargira, sans la troubler.

Élève de l'école maternelle de la rue des Blancs-Manteaux, tenue par M. Cahen lui-même ; puis un moment installé avec ses parents près de Brunoy, où il vécut sur l'herbe et sous les arbres, en paysan ; puis, de retour à Paris, chez sa grand'mère, il entrait, comme externe, à la pension Sarrazin, rue Boucherat. Il composait, à l'âge de onze ans, un roman d'aventures sur ...Charles-Quint. Entre douze et quatorze ans, avec son camarade Théodore Nicol, il construisait un théâtre de carton où des marionnettes de bois jouaient des proverbes, des féeries et même des drames. On songea un moment à

faire de lui un architecte et il resta six mois en apprentissage, mais ses parents le reprirent et il continua des études pour lesquelles il avait plus de vocation. Il entra en quatrième au lycée Charlemagne, devint, en troisième, élève de l'institution Jauffret, et alors, dit-il, « je me mis sérieusement au travail pour combler les grandes lacunes de mes premières années d'études classiques ». A Charlemagne, il fit une première rhétorique avec MM. Regnier et Pottier, sa philosophie avec MM. Franck et Barni, redoubla sa rhétorique avec MM. Berger et Caboche, et entra en 1843 à l'École Normale.

II.

L'École Normale était en ce temps-là rue Saint-Jacques, dans une vieille annexe, assez délabrée, du lycée Louis-le-Grand. Eugène Manuel devait y avoir pour camarades — nous citons ici les noms mêmes qu'il a cités dans une de ses nombreuses brochures — : notre cher président M. Gaston Boissier, qui ne me pardonnerait pas de lui dire, en face, du bien de lui; Antoine Grenier, un prix d'honneur, qui devait porter et fatiguer sa plume dans le journalisme politique; Hatzfeld, l'auteur du *Dictionnaire;* Ribert, préfet de la troisième République; le philosophe Magy; Lanzi, « qu'une destinée bien extraordinaire fit, sous Napoléon III, secrétaire intime de son compatriote le préfet de police Piétri », ce qui permit un jour à Eugène Manuel de retrouver un paquet de copies, oublié en fiacre; Tivier, Duménil, Clavel, Duchesne, doyens ou professeurs de Facultés, d'autres encore dont on reverra les noms sur notre Annuaire, et, dans la section des sciences, le grand Pasteur. Eugène Manuel se sentait du goût pour la philosophie et pensait à se diriger de ce côté. Son maître, Jules Simon, l'en dissuada et lui conseilla de choisir plutôt la littérature.

Ici se place un épisode assez curieux du séjour d'Eugène Manuel à l'École Normale et qu'il a lui-même raconté, cinquante ans après, dans la *Vie contemporaine*. Le 1er janvier 1846, accompagné de son camarade Tremblay, il alla, au nom de l'École, rendre visite à Châteaubriand. C'était une coutume de nos anciens d'aller chaque année, le 1er janvier, déposer la carte de l'École chez quelques illustres qui accueillaient très volontiers les hommages et les souhaits de cette jeunesse. On se partageait les visites en tirant au sort : Châteaubriand échut à Eugène Manuel et à son ami. Celui que les journaux appelaient tour à tour « le vieux sachem » ou « le chantre divin d'Atala » et son valet de chambre « M. le Vicomte », habitait alors au n° 112, devenu le n° 120, de la rue du Bac. Après avoir traversé un grand salon de style empire où ils remarquèrent dans une boîte à ouvrage des pelotons de laine et une tapisserie commencée, les deux compagnons furent admis en présence du grand homme. « Ils n'avaient jamais vu de si près ce qu'on appelle la gloire... »

Châteaubriand était vieux, très vieux, et comme honteux de l'être. « Il leur fallut un effort pour retrouver dans ces rares cheveux blancs, sous ce front dénudé, vaste et allongé, mais étroit, tout en hauteur, profondément ridé, dans cette bouche contractée par un sourire énigmatique, dans ce corps grêle et affaissé, soutenu par des jambes trop faibles », l'homme que Joubert, Fontanes, Mme de Beaumont et quelques autres femmes charmantes avaient nommé, autrefois, l'Enchanteur. La pièce où il les reçut lui servait à la fois de

cabinet de travail et de chambre à coucher : le décor en était resté présent aux yeux d'Eugène Manuel. « Au fond, un petit lit étroit, un lit de fer, garni de rideaux blancs... Sous les rideaux, un crucifix, surmonté d'un rameau de buis... En face de la cheminée, un tableau de sainteté... Au milieu de la chambre, une grande et massive table, encombrée et en désordre. » Les deux normaliens, un peu timides, un peu saisis, exprimèrent au grand vieillard leur admiration, personnelle et collective. Il leur répondit : « Je ne mérite pas tout cela... j'ai usé l'attention. Je suis d'un autre siècle. Me lit-on et combien de temps me lira-t-on ? » Sur la cheminée il y avait une ébauche de la Velléda de Maindron, celle qui fut longtemps au Luxembourg et qui est maintenant au Carrousel. « Elle est belle cette Velléda, leur dit-il, très belle, mais je ne l'avais pas rêvée ainsi. Celle-ci est trop calme. Du reste, je ne suis point artiste. » Puis, il se mit à parler longuement, et les deux normaliens écoutèrent. Il passa de Velléda au duc de Fitz-James dont il avait aussi une statuette, de Fitz-James à Napoléon, à l'Empire, à la Révolution, à l'Angleterre, à l'Amérique — et à lui-même. Il tombait de la neige : cette neige lui rappela celles du Nouveau-Monde. « Sous quels climats différents n'ai-je pas fini et commencé l'année ! » Il dit encore : « Je suis las d'écrire et qui sait si je n'ai pas beaucoup trop écrit ? » Il demanda aux deux jeunes gens : « Lisez-vous les journaux dans votre École ? » et un peu de la flamme d'autrefois passa de nouveau dans ses grands yeux bleus. « Très peu, lui répondit Eugène Manuel, » et c'était vrai. « Rien n'est possible sans eux, dit Châteaubriand. Si j'avais à recommencer ma vie, je ne serais que journaliste. » Puis, montrant sur sa table un journal grand ouvert : «Voilà ce que je lis. On s'égaie comme on peut. » C'était le *Charivari*.

Cette même année 1846, Eugène Manuel sortit de l'École Normale et alla professer en province.

III.

Il aimait son métier, notre métier, — un des plus beaux qui soient, nous pouvons bien le dire entre nous — et il en avait pris, dès son noviciat de l'École Normale, la plus haute idée. Royer-Collard, qui faisait quelquefois des vers, comme Malebranche, disait un jour, paraît-il, à l'Académie :

Monsieur Cousin, Monsieur Patin,
Sont deux qui savent du latin;

et, comme il n'en savait plus beaucoup, il demandait surtout à l'Université de former de bons humanistes. D'une génération à l'autre, on demande presque toujours à l'Université, depuis qu'on la réorganise, de faire, pour entrer dans des voies nouvelles, le contraire de ce qu'elle a fait jusque-là. Ancien élève de l'École Normale, jeune agrégé des classes supérieures, Eugène Manuel ne voulut pas se contenter pour être un bon humaniste de savoir du latin et même du français — son édition classique des *Morceaux choisis* de J.-J. Rousseau le prouvait déjà — plus qu'on n'en savait ordinairement autour de lui. L'enseignement était sa véritable vocation. Il le considérait à la fois comme une tâche professionnelle, comme une besogne d'humaniste et de

lettré où il mettait toute son intelligence, et comme une tâche sociale et civique, comme une œuvre d'ami et d'éducateur de la jeunesse, où il mettait tout son cœur. On n'a qu'à relire pour s'en convaincre les articles de pédagogie qu'il donna au *Conseiller de l'Enseignement public*, édité par la maison Dezobry. (Voir les numéros des 15 mars, avril, mai, juin 1853; janvier, février, avril, mai, juin, novembre 1854; février 1855.) Puisque nous n'avons pas pu le voir et le suivre dans sa classe, c'est là, dans le plus vrai des documents, dans la plus franche des révélations, que nous allons le retrouver. Il n'est pas douteux que son enseignement n'ait été la mise en œuvre de ses principes et de ses idées.

Voici quelques-uns des titres de ces onze articles très intéressants où la compétence professionnelle la plus sûre s'allie au goût littéraire le plus délicat et à l'observation morale la plus pénétrante : Pédagogie de la discipline dans les écoles; le principe d'autorité, d'autorité sans faiblesse et sans tyrannie; — es parents et de leur influence; — Le premier maître; — Petite psychologie à l'usage des maîtres; — Obéissance et devoir. — Code pénal : les pensums, les récompenses. — Conclusion : Que le maître est un médecin. Et, pour préciser les choses, sans multiplier ni allonger les citations, voici encore, après les titres, le résumé, que nous empruntons à Eugène Manuel lui-même, de ses réflexions. « Nous avons successivement étudié les principes mêmes sur lesquels repose la discipline, dans le sens le plus étendu de ce mot, et ce qu'il faut entendre par l'autorité, lorsqu'il s'agit de la direction de la jeunesse. Nous avons pris l'enfant au premier âge, et dans le sein de la famille, nous avons considéré l'influence des parents, celle du premier maître, et l'action des circonstances extérieures. Nous avons essayé de pénétrer dans le cœur et dans l'esprit des enfants et de nous rendre compte des mouvements variés qui s'y opèrent. Enfin, nous attachant plus particulièrement au rôle du maître dans l'enseignement secondaire, nous avons passé une sorte de revue des moyens différents dont il dispose, non pour instruire les âmes, mais pour les moraliser, les améliorer, les élever sans cesse, à quelque degré de l'échelle morale qu'il les trouve. »

On comprend qu'un maître ainsi préparé, qui, dès ses premières années d'apprentissage et d'exercice, avait réfléchi si gravement sur l'art d'enseigner, ait laissé, partout où il passa, dans les esprits, dans les caractères et dans les âmes, de bonnes semences. Professeur de seconde et de rhétorique à Dijon, à Grenoble et à Tours, rappelé à Paris en 1849, Eugène Manuel passa par les lycées Saint-Louis et Charlemagne avant d'être attaché au lycée Bonaparte où il demeura plusieurs années. Professeur de rhétorique au collège Rollin, puis au lycée Henri IV pendant la guerre et le siège, il occupait encore ce dernier poste quand Jules Simon dont il avait été l'élève et dont il était devenu l'ami, le prit en 1871 pour chef de son cabinet au ministère de l'Instruction publique et, en 1872, le nomma directeur du secrétariat. C'est à l'Opéra qu'Eugène Manuel apprit sa nomination de chef de cabinet : elle le surprit, l'inquiéta et il en reçut la nouvelle sans plaisir. Le témoin le plus fidèle et le plus tendre de toute sa vie, celle qui nous a renseigné sur lui, malgré son deuil, avec une tristesse obligeante, dont nous nous faisons un devoir de la remercier, nous a dit que le premier mouvement de son mari, brusquement arraché à sa classe, à ses livres et à ses projets, avait été de refuser cette précieuse mais lourde collaboration. Jules Simon insista, fit appel à son amitié, à son expérience, à

son dévouement. Eugène Manuel se résigna ; il alla s'installer rue de Grenelle à côté du troisième ou quatrième successeur de Victor Duruy.

On se proposait déjà, à cette époque, de réformer l'Université une fois de plus, en rendant peut-être (si l'on nous permet de parler ainsi) notre régime d'études et notre enseignement classique trop responsables de désastres que les vers latins, le thème grec et d'autres exercices scolaires, plus traditionnels ou, à la rigueur, plus surannés que malfaisants, n'avaient pas causés. Ce n'est pas le lieu d'exposer ni surtout de discuter ici, dans une nécrologie, ces réformes successives et quelquefois contradictoires sur lesquelles on peut ne pas être en accord complet avec le Ministre d'Eugène Manuel et avec lui-même. Il y prit une part importante et remarquée. Il était du reste tout disposé à souffrir la contradiction, à prévenir les excès, qui se produisent toujours en pareil cas dans le premier feu, à les amortir, quand il ne pouvait pas les empêcher, et à conseiller des tempéraments. Il aimait trop nos études classiques, il leur devait trop, pour se prêter, sans révolte, ou même pour consentir, sans regret, à les frapper de suspicion et de déchéance; il savait que l'éducation la plus généreuse, la plus forte et, en somme, à y bien regarder, la plus pratique, est toujours celle qui nourrit les intelligences et les caractères des meilleurs sucs de l'humanité. Sans sacrifier et sans rabaisser les lettres anciennes, il fut de ceux qui firent rendre aux exercices français leur véritable place, la première, dans notre enseignement; il recommanda l'étude judicieuse, non pas diffuse et oratoire, mais précisée et vivifiée par des textes choisis, de notre littérature nationale; il contribua aussi à faire introduire dans les lycées une discipline nouvelle, plus humaine, qui, sans rien abdiquer des principes et des droits nécessaires de l'autorité, aimait mieux la règle que la férule, les avertissements que les pensums et s'ingéniait à corriger par la persuasion ceux que la contrainte brutale exaspère et rebute encore plus qu'elle ne les dompte. Il compta, en un mot, parmi les réformateurs prudents et sages, dont le zèle n'est jamais ni une flatterie, ni une maladresse, ni une lâcheté.

Quand son ami Jules Simon quitta le ministère, Eugène Manuel le suivit dans sa retraite. Inspecteur de l'Académie de Paris en 1873, inspecteur général trois ans après, en 1876, dans ces deux postes nouveaux, et plus tard dans les comités du Conseil supérieur, il rendit à l'Université de nouveaux services.

Pendant plus de vingt ans d'inspection générale, il porta dans sa tâche des scrupules infinis dont il était la première victime, une bonté secrète et refoulée qu'il se cachait à lui-même pour la dissimuler aux autres. Ce n'était pas pour mieux garder son rang et conserver ou élargir les distances; c'était, sans aucun doute, par excès de délicatesse et de précaution. Toujours timide, il faisait peur aux autres, pour se rassurer. Méfiant de ses propres lumières, inquiet de sa responsabilité, il devenait minutieux, méticuleux, tant il craignait de ne pas être attentif, renfermé, pour ne pas s'ouvrir indiscrètement, bourru parfois, a-t-on dit, et il l'avouait, pour ne pas s'attirer la fâcheuse renommée d'être trop bon. Disons toute la vérité, qui n'a rien de blessant pour sa mémoire. On se trompa quelquefois à cet extérieur, à ces apparences, et l'on pouvait s'y tromper. On prit pour de la dureté ce qui n'était que de la bienveillance rentrée, pour une sorte de morosité tracassière l'embarras mal déguisé de sa conscience de juge et l'ennui qu'il éprouvait à tenir une balance quand il aurait mieux aimé, tout simplement, tendre la main. Mais il n'y eut jamais de mauvaise humeur ni même de sévérité chagrine dans ses notes

d'inspection. Tel qui croyait, sur une impression, avoir à se plaindre de lui et qui redoutait sa visite ou son rapport, fut tout étonné d'apprendre ensuite qu'il aurait eu plutôt à le remercier.

Le témoin le plus naturel et le plus sûr des inspections et des jugements d'Eugène Manuel, le directeur de l'Enseignement secondaire, M. Rabier, lui a rendu pleine justice là-dessus dans le discours qu'il a prononcé lors de ses obsèques. « On redoutait les inspections de M. Manuel : on connaissait la sûreté de son goût, la finesse pénétrante de son jugement, son souci du devoir et du bien public. On savait avec quelle minutieuse exactitude il voulait être renseigné sur les méthodes et le zèle des maîtres, sur les progrès et les dispositions des élèves. Mais s'il ne lui était, ni permis, ni possible de n'être pas frappé, çà et là, de certaines lacunes et de faiblesses inévitables, il n'était pas un mérite, de quelque ordre qu'il fût, pas une vertu professionnelle, pas un talent, pas une espérance de talent, qui lui échappassent ou auxquels il demeurât insensible. »

Dans les séances du Comité des Inspecteurs généraux, il était, dit encore M. Rabier, « l'ami et le patron des humbles et des modestes ». Il défendait ses clients avec une douceur opiniâtre, disait d'eux, alors, tout le bien qu'il n'avait pas osé leur dire en face, comme pour se rattraper de ses silences par la plus cordiale et la plus chaude des interventions. Avait-il donné à quelqu'un une promesse ferme de récompense ou d'avancement ? il ne l'oubliait pas, et il la tenait. Il n'y a qu'une chose que sa timidité ombrageuse ne pardonnait pas : c'est qu'on eût l'intrépidité — on l'avait parfois — de lui réciter, en plein visage, des vers de lui, donnés par hasard en leçon ou retrouvés par une mémoire heureuse à propos d'un devoir français. Il ne goûtait pas ce genre de bienvenue et ceux qui croyaient flatter ainsi son amour-propre ou s'insinuer dans ses bonnes grâces, s'apercevaient immédiatement qu'ils avaient surtout froissé sa délicatesse.

En sa qualité d'Inspecteur général, actif ou honoraire, Eugène Manuel présida souvent le concours d'agrégation pour l'enseignement secondaire des jeunes filles. Ses rapports qui subsistent, et qui sont, en cette matière, de précieux documents, diront mieux que nous dans quel esprit de finesse, de mesure et de prévoyance, il dirigeait ces épreuves et il exerçait son autorité. L'auteur de cette notice a eu, plusieurs fois, l'occasion de s'entretenir, à ce sujet, avec Eugène Manuel, d'éclairer un peu sa justice, comme c'est le droit et le devoir de tout professeur attaché à ses élèves, sans surexciter sa bienveillance, de profiter surtout de ses observations et de ses conseils. A cette tâche nouvelle, difficile et scrupuleuse entre toutes, puisque l'avenir d'autrui peut dépendre d'une appréciation qui ne doit être ni préconçue, ni étourdie, Eugène Manuel apportait une impartialité, un tact, une conscience que chacun, pendant ou après l'examen, était obligé de reconnaître. Il voyait tout, malgré sa myopie, qu'il ne fallait pas croire rêveuse ou inattentive, et il écoutait très bien, ce qui est si rare. Il ne se laissait pas prendre aux faux brillants ni aveugler par la poudre aux yeux : il excellait à distinguer le mérite réel, à discerner les vocations véritables, et, là encore, la psychologie, le goût et l'expérience étaient le fond solide de ses jugements.

IV.

Mais c'est surtout en dehors de ses fonctions, quand on approchait de plus près l'homme lui-même, intime et ouvert, quand on allait le voir, appelé par lui, dans sa petite maison de Passy, rue Raynouard, dans son « ermitage », ou dans son dernier appartement de la rue Mignard, à son bureau, entouré de ses chers livres, que se révélait, que s'épanouissait, pour ainsi dire, sa vraie nature. L'homme, en lui, était excellent, droit et tendre, ingénu, expansif, joyeux, malgré un fond de mélancolie, malicieux même, quand une fois il avait pris confiance en son visiteur et qu'il se laissait aller. Il échappait alors à toute gêne, à toute inquiétude; il se débarrassait de son masque d'emprunt, de sa fausse moue, de sa maussaderie légendaire, de son froncement de sourcils d'Inspecteur général; il n'était plus que l'hôte accueillant qui faisait à un ami la bonne surprise de tout son sourire.

Sa conversation était charmante. Il n'aimait pas trop à parler de lui, à dire *moi*, a se mettre en scène: il n'avait rien de la virtuosité, de la pantomime incomparable de Jules Simon, il n'avait pas non plus le même genre d'esprit: mais il avait vu, lui aussi, comme Jules Simon — et comme Ulysse — beaucoup d'hommes et beaucoup de choses dans des temps et dans des milieux différents. Il abondait en anecdoctes qu'il contait sans méchanceté, en souvenirs qu'il déroulait sans malveillance et sans amertume. Il avait surtout réfléchi, en rêveur et en penseur, sur les devoirs, sur les joies et sur les tristesses de la vie, sur les problèmes religieux, politiques, sociaux, humains, qu'un professeur, aujourd'hui, a autant de liberté et peut-être plus de lumières que qui que ce soit pour agiter sérieusement et utilement. Il s'entretenait volontiers du rôle de notre Université dans la société moderne, de sa tâche d'éducatrice, de semeuse et de conseillère dans une démocratie comme la nôtre, inquiète, passionnée, mouvante, encore crédule, et qui a tant besoin d'hommes avertis et désintéressés pour la mettre, sinon pour la conduire, dans le bon chemin. Il revenait ensuite aux bonnes lettres, à l'art, à la musique, à la poésie. Fidèle au culte de sa jeunesse, de sa vieillesse, de toute sa vie, au commerce, qui ne trompe jamais, des douces muses, c'est encore à elles qu'il demandait, au lendemain surtout d'une convalescence, la joie, la consolation, et le goût de vivre.

V.

Après avoir parlé de l'universitaire et de l'homme même, venons maintenant à l'œuvre poétique d'Eugène Manuel. Elle a été consacrée par le temps, qui fait, seul, les choix véritables, elle ne baissera plus dans l'estime des gens de goût et de cœur, parce que le cœur et le goût y sont également satisfaits. Sans entrer ici dans des détails, purement littéraires, de critique et d'appréciation qui déborderaient le cadre ordinaire de nos notices, bornons-nous à indiquer, à esquisser brièvement les traits principaux de cette poésie, simple et

morale, un ancien aurait dit tempérée, où le choix d'une forme pure, accompagne harmonieusement la délicatesse de l'âme et de la pensée.

Et d'abord, cette poésie est toute spontanée, presque involontaire. La véritable poésie, et la meilleure, n'est, du reste, pas autre chose: elle sort de l'âme, dont elle n'est qu'un épanchement, et elle coule au dehors comme un ruisseau suit sa pente dans une vallée. Née au foyer, où elle prend sa source, la poésie personnelle et intime d'Eugène Manuel demeura longtemps cachée, même à ses amis. La première inspiratrice en fut aussi la première et l'unique confidente: le poète n'écrivait que pour lui, dans son loisir et pour son plaisir. C'est l'heureuse indiscrétion d'un ami, l'éditeur de Vauvenargues, Gilbert, qui, un jour, trouva quelques-uns de ces vers manuscrits sur la table de travail du poète, demanda la permission de les lire, de les emporter, et les emporta jusqu'à la *Revue des Deux-Mondes*, où les premiers parurent en 1862.

De là, en 1866, le recueil des *Pages intimes*, bientôt couronné par l'Académie française. Une imagination sans fracas, mais fraîche et pure, sobrement et finement colorée, une sensibilité sans torrents et sans artifices, le don et le souci de l'expression, de l'image et du rythme, un mélange toujours heureux, quelquefois parfait, de tendresse, de grâce et de raison : telles sont les qualités que révéla Eugène Manuel, et qui le signalèrent tout de suite, avant même son laurier académique, à l'attention des poètes et des lettrés. Nos assemblées ne sont pas faites pour des lectures, ni ces nécrologies pour des extraits; mais les titres et le charme des pièces les plus distinguées des *Pages intimes* sont présents à toutes les mémoires : *La Source*, qui en est la vraie préface et le meilleur symbole ; *Médaillons*, où le poète nous décrit lui-même son travail et son rêve; *Histoire d'une Ame*, *Sommeil à Deux*, *Déménagement*, *Les trois Peuples*, *Le Berceau*, *Alma Mater*, où il y a une si belle définition des tâches et des espérances de notre Université, *A un Enfant*, *Le Verset*, *La Montagne*, etc.

Malgré le charme des *Pages intimes*, il y a peut-être dans les *Poèmes populaires* un souffle plus haut, une veine de poésie plus large et plus profonde, une originalité plus forte. Les *Pages intimes* nous avaient déjà fait entrevoir cette seconde manière du poète : elle se dégage ici, elle devient plus précise et plus accusée. Essayons de la définir brièvement.

Le poète est sorti de lui-même, de cet horizon tranquille du foyer, où il ne lui suffisait plus, où il se reprochait presque d'être heureux. Il a vu, il a écouté souffrir autour de lui, et le sentiment douloureux de la souffrance des autres a éveillé en lui cette insuffisance du bonheur égoïste, ce scrupule, ce remords délicat d'échapper soi-même à la peine et à la misère, qui sont la première forme de la pitié. Ce fils d'un médecin des pauvres s'est penché fraternellement vers ceux qui pleurent; il a voulu être, à son tour, un médecin des âmes, un consolateur et un éducateur des humbles, un peintre attendri de ces douleurs ignorées ou de ces héroïsmes cachés, qui sont au fond de tant de pauvres vies. Ajoutons un autre trait, qu'Eugène Manuel, fondateur, dès 1860, de l'*Alliance israélite universelle*, aurait réclamé. Ce descendant d'une race persécutée, qu'une longue souffrance a peut-être plus habituée à la compassion, a trouvé dans sa foi et dans sa loi un ordre qui lui disait d'être doux et bon à son prochain, à ses semblables. Il a suivi, en même temps, l'instinct de sa nature généreuse, l'exemple paternel et les préceptes du Livre sacré où son enfance avait lu.

Eugène Manuel est vraiment le premier qui ait, sinon introduit, du moins acclimaté, chez nous, cette poésie familière et grave. D'autres s'y essayèrent après lui ou à côté de lui ; quelques-uns même, grâce à la mode, qui n'a pas toujours l'esprit critique, et à la réclame, qui ne l'a jamais, s'y sont fait une notoriété plus brillante ou mieux exploitée que la sienne. Mais cette peinture de genre et d'atelier, où l'émotion touche au procédé, presque à l'industrie, cette chromolithographie sentimentale, tantôt vaste et tantôt réduite, diffère autant de la poésie, simple, sobre et précise, d'Eugène Manuel, que l'artifice du naturel et la contrefaçon de la vérité. Son réalisme, à lui, n'a rien de brutal ni, d'autre part, rien d'adroit : il a horreur de la crudité, qui choque le goût, et des platitudes élégantes, qui ne contentent pas la délicatesse ; il reste toujours dans la décence et dans la mesure. Son coloris n'a rien de criard ni de violent. Son éloquence, qui part du cœur et ne veut qu'un petit nombre de mots, ne tourne jamais en déclamation. Sa sensibilité, profonde mais contenue, ne se noie pas dans les larmes : une larme venue de l'âme, on dit plus que toute cette eau qui sort des yeux, chez les faux poètes, et dans laquelle ils délaient leurs émotions. La poésie d'Eugène Manuel nous laisse toujours cette impression confiante de candeur, qui entraîne, seule, notre sympathie et notre adhésion.

Le poète se connaissait bien, se jugeait bien : il savait mieux que personne, sans crier ses ambitions et ses mérites, ce qu'il avait voulu faire, ce qu'il avait fait. Il écrivait, en octobre 1871, dans la préface de son nouveau livre, dont l'apparition avait été retardée par la guerre : « Nous admirons, autant que personne, cette grande poésie qu'on pourrait appeler désintéressée... Aujourd'hui, cependant, d'autres devoirs s'imposent aux poètes... La poésie doit, de plus en plus, dans ses peintures, être de son temps... Oui, la pauvreté, l'ignorance, le travail pénible, le vice dégradant, l'héroïsme obscur, toutes les inégalités, toutes les détresses, toutes les résignations, voilà le thème de cette poésie nouvelle. » Et, plus loin, à la dernière page : « C'est dans cette voie que nous avons essayé d'entrer. Nous avons cherché à saisir, dans les destinées des humbles et des petits, la poésie cachée... »

Publiés dans différentes *Revues* avant d'être réunis en volume, récités en divers lieux par de grands artistes, les *Poèmes populaires* d'Eugène Manuel, qu'on apprend, aujourd'hui, dans presque toutes les écoles, obtinrent auprès de la foule et auprès des lettrés un double succès : ils touchèrent le public et ils plurent aux délicats, à ceux, du moins, qui ne se rendent pas malheureusement exprès, à force d'être trop difficiles ou trop renchéris. Alexandre Dumas fils (pour ne citer que lui parmi ceux dont les lettres nous ont été obligeamment communiquées), le grand dramaturge et moraliste, qui fut un des admirateurs les plus francs, un des amis et des correspondants les plus fidèles du poète, lui écrivait : « Je ferai apprendre vos vers à mes petits-fils, en leur recommandant bien de ne pas les mettre seulement dans leur mémoire, mais dans leur conscience. » Contentons-nous, après un pareil témoignage, d'énumérer quelques-unes des pièces principales du nouveau recueil : *La robe*, *La petite chanteuse*, *La place du pauvre*, *La mort du saltimbanque*, *Le premier sourire*, *La rixe*, *Le derviche*, *Le crime des servantes*... Cette liste, qui pourrait être plus longue, n'est ni un choix, ni un classement, mais un hommage du souvenir à des œuvres dont le genre et la date méritaient, croyons-nous, d'être rappelés.

Deux autres recueils : *En voyage*, carnet de touriste, croquis d'inspecteur général qui oublie, un moment, de donner des notes pour en prendre, qui

s'évade d'une tournée dans une excursion et quitte des dossiers pour des tableaux; *Pendant la guerre*, pièces de circonstance, inspirées par l'année terrible, dont il nous suffira de dire que la censure allemande les défendit et les défend encore en Alsace-Lorraine: voilà, avec les *Pages intimes* et les *Poèmes populaires*, les titres poétiques d'Eugène Manuel à notre juste et reconnaissante admiration.

Il essaya aussi du théâtre et il y réussit brillamment. Le 17 janvier 1870, « en pleine agitation politique », il donna, au Théâtre Français, un drame en vers : *Les Ouvriers*, qui est resté et qui restera au répertoire. C'est la même inspiration que celle des *Poèmes populaires :* on dirait qu'une des pièces du recueil a pris corps, animée par l'action et articulée, en quelque sorte, par le dialogue. Le poète ne se contente plus de plaire et de toucher, il veut instruire; il entend qu'on sorte du théâtre, non seulement avec le souvenir d'un spectacle, mais avec le souci d'un problème. Alexandre Dumas lui écrivait, plus tard, à ce propos : « Je suis très heureux de notre communion d'idées. Ma conviction est que nous pouvons et devons servir à autre chose qu'à l'amusement du public, et que c'en est fini de la littérature et du théâtre qui concluent au mariage d'Arthur avec Henriette ou à l'enlèvement de Mme X par M. Z. Sans rien enlever au théâtre de sa passion, de son intérêt, de sa gaîté, de son mouvement, on peut, je le crois, le faire servir aux solutions que la société demande à tout le monde, sans pouvoir les trouver toute seule. C'est donc avec un grand plaisir que j'ai vu le succès des *Ouvriers*, et je vous en aurais félicité, tout d'abord, si je n'avais craint de me poser en maître vis-à-vis d'un homme qui débutait si vaillamment. »

L'*Absent*, drame en un acte; *Pour les blessés*, scène dramatique, furent encore donnés par Eugène Manuel au Théâtre Français. Sa réputation était établie et solide, son œuvre faite... Il lui manqua, cependant, pour être heureux, — ou il crut que cela lui manquait, — une consécration suprême. Il aurait voulu, il aurait pu être de l'Académie française ; il n'en fut pas. Il faillit en être un jour et il ne lui manqua qu'une voix pour être élu. Pourquoi taire les choses qui sont vraies ? Eugène Manuel eut toujours pour lui la plupart des « grandes voix » (on ne parle ici que des voix éteintes) de l'Académie : Victor Hugo, Dumas fils, Renan, Augier, Nisard, Pailleron, Leconte de Lisle, le duc d'Aumale, mais il avait contre lui des inimitiés et quelquefois des trahisons. On lui reprochait sa race, ses fonctions, ses idées et ses amitiés politiques. Parmi les électeurs, les uns étaient trop bons catholiques pour lui pardonner d'être israélite, ou trop peu républicains pour oublier qu'il avait été chef de cabinet de Jules Simon, alors que d'autres ne s'en souvenaient pas assez. Nous avons eu sous les yeux une liasse de lettres, — et nous aurions pu y faire de curieux emprunts, — dont les unes étaient pleines des promesses et les autres des condoléances les plus flatteuses. Un ami écrivait au poète : « Mon cher ami, je vais causer avec ces messieurs. » Et il finissait par cet avertissement : « Défiez-vous des vaines paroles. » Eugène Manuel ne s'en défiait pas assez. Autant son ambition était légitime, autant sa déception fut douloureuse et, à notre avis, exagérée. S'il n'a pas été un des Quarante, il a été un écrivain français. Le titre d'académicien est glorieux, mais temporaire, et, pour quelques-uns, très provisoire : il dure visiblement un jour, celui de leur réception, pas beaucoup plus. La postérité, qui est roturière, demande d'autres titres pour un fauteuil que pour un tabouret : elle distribue les sièges à son choix dans une

autre académie, plus idéale et encore plus littéraire, dont la porte ne reste fermée qu'à ceux qui ne méritent pas d'entrer.

VI.

Beaucoup moins connue que ses poésies, parce qu'il faut la chercher et la recueillir un peu partout, jusque dans notre Annuaire, l'œuvre en prose d'Eugène Manuel serait digne aussi de notre attention. Il faudrait y faire un choix, qui sera fait, du reste, probablement, mais nous y verrions d'autres formes de son travail ou de son loisir et d'autres aspects de sa pensée. Articles pédagogiques, littéraires et moraux, dans les journaux, dans les revues, dans les dictionnaires ; préfaces, notices, discours, celui par exemple pour l'inauguration de la statue de Joséphin Soulary, qui lui non plus ne fut pas académicien; rapports ou études universitaires de toute nature : on trouverait là aisément la matière d'un volume qui ne serait ni sans intérêt, ni sans profit, pour un public spécial peut-être, mais sérieux.

Ce qu'il ne faut pas oublier de dire c'est que, à un moment où de pareils ouvrages étaient nouveaux et rares, en collaboration avec son beau-frère, Lévi Alvarès, il publia sur la France un livre de lecture courante qui avait pour but de donner aux enfants des écoles la connaissance et l'amour de leur pays, de leur temps, du monde qui les environne et où ils sont appelés à vivre. Ç'a été chez nous un des premiers essais et un des meilleurs modèles de leçons de choses.

Nous avons dit plus haut qu'il avait été un des fondateurs de l'Alliance israélite universelle. Le grand rabbin de France, M. Zadoc Kahn, l'a rappelé en ces termes sur la tombe d'Eugène Manuel « Dès 1860, on le vit, de concert avec quelques amis, animés comme lui d'une sainte ardeur pour le bien, poussés par l'idée d'un grand devoir à accomplir, jeter les fondements de l'Alliance israélite universelle, de cette association de solidarité fraternelle qu'attendaient de si brillantes destinées et que la France, le pays des propagandes généreuses, méritait de voir naître sur son sol béni ; car le programme de l'Alliance ne tient-il pas tout entier dans ces quelques mots: prendre en main, partout où cela est nécessaire, la cause de frères malheureux, souffrant pour leur foi, relever, au moyen de l'instruction et du travail, des populations réduites par la faute des circonstances ou des hommes à végéter dans l'ignorance et la misère? »

A Passy, dans son cher quartier, il avait été l'un des créateurs principaux de la *Société historique d'Auteuil et de Passy*, avant d'en devenir le président, comme l'avaient été MM. Paul Meyer et Anatole France. C'est cette Société reconnaissante qui a fait poser récemment une plaque commémorative sur la maison où est mort le poète, et notre Université, déjà représentée officiellement à ses obsèques, l'a été de nouveau à cette cérémonie.

Le nom et l'œuvre d'Eugène Manuel sont assurés de ne pas périr et de durer autrement que dans le souvenir de ses amis. Notre camarade M. Babier avait le droit de dire de lui dans son oraison funèbre : « On ne séparera jamais chez Manuel ni l'éducateur du poète, ni le poète de l'homme et du citoyen. » C'est à ce titre que notre Université qui, même dans les discordes civiles,

a toujours gardé intacts son indépendance, sa franchise et son honneur, doit à Eugène Manuel, homme droit, bon et juste, et, quand il le fallait, courageux, l'hommage unanime de son respect. Puisque nous travaillons tous, quoi qu'on dise, chacun à son rang, avec sa foi et sa conscience propres, à l'instruction et à l'éducation nationales, il nous faut conserver, honorer et, à l'occasion, défendre la mémoire de ceux qui ont vécu avant nous comme nous tenons toujours à vivre.

Henri CHANTAVOINE.

Promotion de 1843. — PERRENS (François-Tommy), né à Bordeaux, le 20 septembre 1822, décédé à Paris, le 2 février 1901.

J'ai eu le privilège d'être l'élève de M. Perrens dans la classe de rhétorique du lycée Bonaparte, pendant l'année 1861. J'avais 16 ans, je sortais de la rhétorique du collège du Havre où nous étions neuf élèves et je me trouvais singulièrement dépaysé dans une classe de quatre-vingts élèves, où je n'occupais qu'un rang assez médiocre. M. Perrens me prit en affection, me soutint, m'encouragea, me donna le sentiment que je n'étais pas trop ambitieux en aspirant à l'École Normale, et si, en 1862, je réussis à y entrer, au sortir de la philosophie de Louis-le-Grand, les encouragements de M. Perrens, son enseignement si vivant et si libre, où la littérature toujours associée à l'histoire prenait à mes yeux une saveur toute nouvelle, contribuèrent pour une bonne part à mon succès. Je retrouve dans une lettre à mes parents, écrite en janvier 1861, peu de temps après l'arrivée de M. Perrens dans notre classe, l'expression juvénile de mon admiration pour mon nouveau professeur : « J'aime M. Perrens, il est républicain rouge comme moi, intéressant et paradoxal. »

Mon professeur de rhétorique française n'a pas cessé depuis lors de me suivre de son affection et de ses conseils ; il m'a reçu familièrement dans sa maison ; il a contribué à décider mon choix comme normalien en faveur de la section d'histoire où il n'avait pu lui-même entrer. Il m'a donné la dernière et la plus sensible preuve de cette amitié restée vivace et active pendant toute sa vie, en me demandant, lorsque je fus devenu son collègue à l'Institut, de me charger de parler de lui, après sa mort, dans l'Annuaire de notre École. Il fallait un désir, une volonté aussi formellement exprimés pour que j'osasse assumer cette tâche difficile.

Je n'avais connu M. Perrens que pendant les quarante dernières années de sa vie ; la différence d'âge, les circonstances de la vie n'avaient pas permis à notre affection de se changer en intimité ; je ne savais rien en particulier des années de jeunesse de M. Perrens. C'est dans ces années que se forment le caractère et la vocation de l'homme, ce sont ces années que nous cherchons particulièrement à faire connaître dans les notices que nous destinons à notre cercle de famille normalienne. Heureusement M. Perrens avait autorisé sa fille à me communiquer des extraits des notes biographiques qu'il avait préparées, comme son plus précieux héritage, pour sa petite-fille. Il s'y fait connaître tout entier, avec cette sincérité qui était le trait distinctif de sa nature ; les conversations de sa fille, Mme Edmée Dolon-Perrens, dont la vie a été si intimement mêlée à celle de son père, ont éclairé pour moi ce que ces notes pouvaient laisser dans l'ombre. C'est à cette collaboration de M. Perrens et de sa fille que cette notice de ra tout son intérêt.

Peu de vies d'universitaires ont été, à leurs débuts, aussi semées de difficultés et de déboires que celle de M. Perrens, difficultés nées des circonstances et de sa propre nature. Il est venu à bout des unes et des autres à force de persévérance, de courage, de contrôle clairvoyant sur lui-même. Il a défini toute sa vie en une seule phrase quand il écrivait en 1890 : « Si j'ai vécu longtemps, c'est que je n'ai pas vécu, au sens qu'on donne à ce mot. Et j'y ai peu de regret, car ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est le travail, coupé par les affections de famille. »

Perrens est né à Bordeaux, le 20 septembre 1822 ; il était issu d'une famille béarnaise, établie à Bordeaux au moins depuis le XVIIe siècle, peut-être dès le temps de la domination anglaise.

Je ne sais si c'est à cette origine béarnaise qu'il faut attribuer la force extraordinaire de l'esprit de famille, je dirais presque de l'esprit de clan qui se manifestait chez les Perrens. Toujours est-il que la maison de la rue Permentade, où était située la raffinerie de Jean Perrens, grand-père de notre camarade, était un vrai caravansérail. On y voyait les représentants de quatre générations. C'était d'abord la belle-mère de Jean Perrens, Mme Rivaud, ancienne marchande d'écrevisses en gros, qui, devenue veuve, avait élevé par son travail une famille de quatorze enfants. Mme Rivaud, qu'on appelait *Mérotte*, n'avait pas pu donner d'instruction à sa fille Marthe, Mme Jean Perrens, *Mémé* pour ses enfants et petits-enfants ; mais celle-ci était néanmoins une femme remarquable qui s'était développée seule par la lecture et qui avait une prédilection pour son petit-fils Tommy. Il passait tout enfant de longues heures auprès d'elle, et, sans se laisser influencer par sa dévotion ni par son royalisme exaltés, il puisait auprès d'elle l'amour des livres et des nobles pensées. Une grand'tante, *Tati*, fille d'un premier mariage de Jean Perrens, faisait aussi partie de la maisonnée. Le père de notre camarade, Henri-Vincent Perrens, était entré à la fin de l'Empire dans la marine de l'État. Il s'était signalé par son intrépidité pendant le siège et le blocus de Bayonne par les Anglo-Espagnols dans l'hiver 1813 à 1814. Il avait pris part, comme aspirant de 2e classe, au périlleux ravitaillement de la place et à l'évacuation des blessés sous le feu de l'ennemi. Malgré l'éclat de ses services qui l'avaient fait proposer pour la Légion d'honneur par le général commandant la place, il fut rayé des cadres de la marine royale par la première Restauration. Cet homme excellent, à la tête chaude, libre-penseur, bonapartiste et républicain, selon la mode des libéraux d'alors, ennemi acharné des Bourbons et admirateur de Béranger, commença par naviguer comme capitaine au long cours, puis quitta la mer pour venir aider son père dans sa raffinerie, sans avoir malheureusement aucune aptitude commerciale. Il épousa Marie-Béatrice-Céleste Paillou, qui amena avec elle, dans la maison de la rue Permentade, son père, un original lui aussi et plus que les autres. Il avait été moine cordelier à Bordeaux, avait quitté les ordres à la Révolution, avait épousé une créole, Mlle Duval de la Renais, qui se croyait apparentée aux Rohan, et avait fondé une institution que l'État lui racheta. Il vivait depuis lors en donnant des leçons particulières, et c'est lui qui dirigea les premières études des petits Perrens. Il était dur et bizarre, passait sa journée à écrire des livres d'instruction qu'il ne publiait jamais, ne mangeait qu'une fois par jour, pour économiser son temps. Tommy Perrens prétendait ressembler, au physique et au moral, à son excentrique grand-père ; mais il me semble qu'il se faisait tort et que c'était de ses parents qu'il tenait les principaux traits de son caractère.

De son père, il avait l'humeur indépendante, la verve primesautière, la franchise parfois un peu agressive ; de sa mère, des habitudes d'ordre, de régularité et de sobriété qui donnèrent peu à peu un tempérament solide à un enfant naturellement chétif. Céleste Perrens était une femme de tête et de cœur, tout attachée à ses devoirs, dont le bon sens aimait à suivre les sentiers battus. « Je lui dois, disait son fils, ce que j'ai de meilleur en moi. » Son frère, l'excellent docteur Paillou, fut pour Mme Perrens un précieux auxiliaire dans l'éducation de ses fils.

Un second fils, Jules, était né deux ans après Tommy, le 8 mai 1824 : nature douée des dons les plus aimables, qui fut toujours uni à son frère par une tendre affection et qui acquit sans peine à Bordeaux une situation importante comme médecin, professeur à la Faculté et membre de la municipalité. Tandis que Jules, habile aux travaux manuels et aux exercices physiques, gracieux et nonchalant, se faisait bien venir de tous, Tommy, délicat, menacé à la fois de surdité et de débilité du côté gauche, souffrant de migraines, restait à l'écart des jeux violents, et sa sauvagerie, unie à une franchise un peu cassante, l'isolait encore. Il n'était vraiment compris que par sa grand'mère, ses parents et son frère. La privation des plaisirs de son âge lui faisait trouver une distraction dans les cérémonies religieuses. Il les suivait assidûment et s'amusait à les reproduire dans le grenier de sa maison avec des poupées qu'il habillait de vêtements sacerdotaux. Les prêtres de la paroisse Saint-Michel qu'il assistait aux offices et qui aimaient à le faire causer, charmés de son intelligence, lui prédisaient qu'il serait un jour historien ; mais lui n'aspirait à rien moins qu'à devenir cardinal et pape.

La révolution de 1830, accueillie avec joie par Vincent Perrens, fut pourtant un désastre pour la famille. La raffinerie dut suspendre ses paiements ; la maison qui constituait la dot de Mme Perrens fut en même temps détruite par un incendie. Vincent Perrens fut contraint de reprendre la mer, d'abord comme lieutenant, puis comme capitaine en second avec 250 et 300 francs de traitement mensuel, auxquels vinrent se joindre les 800 francs que rapportait une maison laissée en héritage à sa fille par le grand-père Rivaud.

Mérotte, Tati et les deux grands-pères étaient morts. Madame Vincent Perrens restait seule et presque sans ressources avec ses deux fils et sa mère. Recueillie par son frère le docteur, qui n'était pas riche, dans un petit appartement de deux pièces au second étage d'une maison de la rue Saint-Maurice, elle montra un courage admirable, faisant elle-même le ménage et la cuisine, taillant et cousant les vêtements de ses fils. Perrens se rappelait avec attendrissement ces années où sa mère fut tout pour eux, où les dîners de l'oncle Paillou lui paraissaient des festins somptueux, où son frère et lui conservaient précieusement les quatre pièces de 25 centimes neuves qui constituaient leurs étrennes, où il apprenait dans la société de leur chatte Menou, la cinquième personne de la famille, à aimer passionnément la gent féline « moins traîtresse, disait-il, que la gent humaine ». Son dernier écrit sera consacré aux mémoires de ses chères chattes, Soulouque, Trotte Menu et Tapabi, compagnes assidues de son travail.

Il fallait songer à l'instruction des garçons. Le frère de la tante Paillou, M. Féaux, qui leur faisait conjuguer τύπτω sur *amo* n'était pas un précepteur suffisant. Ils essayèrent successivement d'une série de pensions libres dignes du pinceau de Dickens. Dans l'une d'elles l'enseignement était donné tout entier par le professeur d'écriture et un maître d'études ; dans une autre l'ignorance

crasse du directeur n'avait d'égale que la grossièreté brutale de son fils. Perrens s'y trouvait d'autant plus malheureux que sa faiblesse physique l'exposait à tous les quolibets. On l'appelait « Maycux de Poussif ».

Enfin il entra en 6e au Collège royal, dirigé par l'abbé Perret. Il avait douze ans et, après quelques semaines, humilié d'être un des plus âgés de la classe, il demanda à passer en 5e, décision qu'il regretta toujours et à laquelle il attribuait sa faiblesse ultérieure en composition latine. En 1873, quand il dut prononcer le discours latin du concours général, discours qui fut très admiré pour l'éloquence avec laquelle il parla des malheurs et du relèvement de la France, il était si inquiet qu'il soumit son manuscrit, avant d'oser le lire, à son ancien collègue Durand.

C'est au collège de Bordeaux que sa vocation future fut éveillée en lui par son professeur d'histoire Rabanis, paresseux et fantaisiste, mais grand excitateur d'esprits. Monty, qui succéda à Rabanis, ravit lui aussi Perrens par sa verve et son esprit. Ses professeurs de lettres, même Demogeot, qu'il eut en seconde, n'eurent que peu d'influence sur lui. Il n'avait pas encore conscience de ses vraies aptitudes. Quand son professeur de rhétorique, M. Anot, lui conseilla de viser à l'École Normale, il déclara qu'il ne serait jamais professeur. Il appelait Tacite et Cicéron des rapsodies, et cependant il dépensait toutes ses petites économies à acheter les œuvres des auteurs anciens. Mais c'était vers l'histoire que le poussait surtout sa passion de la lecture. Il dévorait, à la Bibliothèque de la Ville, les livres sur la Révolution, faisait de longs extraits des orateurs révolutionnaires, et ne pouvant acheter les œuvres de Lamartine et de Hugo, il les copiait pour les apprendre par cœur. Il ne goûtait pas Musset dont le cynisme élégant effarouchait son innocence.

N'obtenant des succès brillants qu'en histoire et en français, il se croyait appelé à la vie politique et voulait y arriver par le barreau. En rhétorique, il se mit à rédiger un journal manuscrit, *Le Bon Sens*, qu'il faisait lire à ses camarades. M. Anot découvrit la feuille et demanda le renvoi du criminel. L'abbé Perret, plus indulgent, se contenta de 3.000 vers de pensum à copier en un mois. Cela dégoûta Perrens de la politique et du journalisme, pour quelque temps du moins ; d'autant plus que la classe de philosophie où il suivit le cours de M. Ladevi-Roche, le captiva au point de lui donner pour plusieurs années l'illusion que sa véritable vocation était la métaphysique et la psychologie.

Ce qui acheva de le décider à suivre les conseils de M. Anot et à se préparer à l'École Normale, ce fut la série de malheurs qui ne cessaient d'accabler son père. Au moment où il espérait tirer une petite fortune d'un voyage au long cours entrepris au Chili, Vincent Perrens échappa à grand'peine au risque d'être fusillé par les Péruviens comme espion chilien ; son navire lui fut volé par son second qui disparut sans laisser de traces, et l'argent qu'il avait envoyé en France à un ami, M. d'Aguesseau, fut dissipé par celui-ci dans des spéculations. A quarante ans, ruiné pour la seconde fois, Vincent Perrens dut accepter une place de 3.000 francs dans les bureaux d'un armateur, M. David. Il mourait en 1854, à quarante-neuf ans, à l'île de la Réunion, où il était allé recouvrer des créances pour des négociants bordelais, ne laissant à sa famille d'autre héritage qu'une tradition ininterrompue d'honnêteté.

Tommy Perrens était obligé de se suffire à lui-même tout en préparant l'École Normale. L'abbé Perret, puis son successeur l'abbé Gattrez, qui étaient de braves gens, malgré leur sécheresse et leur étroitesse d'esprit, le privèrent

comme secrétaire à 50 francs par mois, mais ne se préoccupèrent nullement de faciliter sa préparation à l'École. La Faculté de Bordeaux ne lui offrait que de faibles ressources. Bersot, qui avait succédé à Ladévi-Roche au collège, s'intéressa un instant à lui, mais Perrens se l'aliéna en soutenant que Descartes n'était pas un grand écrivain. Malgré son zèle et le dévouement de M. Anot, il fut refusé trois fois de suite au concours d'entrée de l'École.

Son père lui conseilla d'aller travailler à Paris ; mais comment subvenir à cette dépense ? Perrens, il est vrai, avait mis de côté une bonne partie des 1.800 francs gagnés en trois années de secrétariat. Ses seules dépenses avaient été quelques voyages à pied où il ne faisait, par économie, qu'un seul repas par jour. Un notable bordelais, M. Lafaye, le recommanda à MM. Labrouste et Guérard, qui l'acceptèrent à Sainte-Barbe comme élève gratuit, destiné à briller au Concours général et à l'École Normale. Il fit joyeusement, dans l'automne de 1842, le trajet de 60 heures de Bordeaux à Paris, sur l'impériale de la diligence, au milieu d'une symphonie de fromages. Il avait en poche ses 1.000 francs d'économies, et au cœur des espérances infinies.

La vie de Paris, qui lui apparaissait si attrayante de loin, de près lui fut très dure. Il souffrait cruellement de l'internat qu'il n'avait jamais connu jusque-là, de la promiscuité du dortoir, des odeurs du réfectoire, où il était de la deuxième fournée. Son parler bordelais, ses cheveux longs, son républicanisme un peu exubérant, sa timidité associée à beaucoup d'amour-propre, tout s'unissait à le désigner aux railleries de ses camarades, à faire de lui un isolé. Il en était plus d'un avec qui il aurait aimé à lier amitié, Boissier, Beaussire, Bozérian, Jules Girard, mais sa sauvagerie créait entre eux des malentendus invincibles. Il ne sortait qu'un dimanche sur deux, et l'après-midi seulement, pour travailler davantage. Il se faisait consigner volontairement tous les quinze jours en allant au spectacle le soir de son dimanche de sortie. Ses promenades étaient toujours solitaires. Il a tracé de lui-même à cette époque un piquant portrait où l'on retrouve ce mélange de modestie et d'amour-propre qui était, d'après lui, le fonds de son caractère. Il raconte qu'il se regardait aux glaces des devantures en se demandant pourquoi il ne savait pas plaire : « Jamais je ne me suis trouvé plus à mon goût. Ne voyant que mon buste, je n'étais pas amené à regretter mes jambes trop courtes. Je n'étais choqué ni de mes yeux trop petits, ni de mon nez trop fort, ni de mes dents mal alignées, ni de ma lèvre légèrement proéminente à l'Autrichienne, ni de ma tête un peu inclinée à gauche ni plus ni moins que celle d'Alexandre le Grand, ni enfin de je ne sais quel air vieillot qu'avait déjà ma physionomie de vingt ans. Je me savais gré de ma main petite et fine, de ma taille bien prise, d'une fraîcheur vierge qu'aucun excès n'avait flétrie. Je reconnais toutefois que si je fus passable alors, c'est mon habit, comme Sedaine, que j'en dois remercier. Je portais une redingote vert bronze, boutonnée, collant au corps et aux bras, selon la mode du temps. Jamais, à mon avis, vêtement ne m'alla aussi bien. Que ma jeunesse le parât un peu, j'y consens, mais elle ne le parait pas beaucoup sans doute, car je me suis rarement aperçu que les femmes me jetassent la moindre œillade. Les aventures ne me cherchaient pas et je leur rendais la pareille. »

Parmi les répétiteurs de Sainte-Barbe, M. Chardin était le seul qui s'intéressât à lui ; il y avait déjà entre lui et M. Bréchillet, connu plus tard sous le nom de Charles Jourdain, une hostilité qui ne s'effaça jamais. A Louis-le-Grand, il se sentait perdu au milieu des 133 élèves de rhétorique. Heureusement que Rinn,

admirable professeur les jours où il ne dormait pas, le prit en amitié et le fit venir chez lui les dimanches matins pour lui corriger ses devoirs de latin. Grâce à Chardin et à Rinn, il fut admissible onzième à l'École Normale. On lui permit de rester à Sainte-Barbe pendant les vacances pour préparer son oral, et il obtint d'habiter seul dans un dortoir abandonné. Il y jouissait déjà de sa solitude et de sa liberté, quand il s'aperçut, ô horreur ! qu'il n'était pas seul à que des légions de punaises habitaient sa paillasse. Un camarade lui conseilla la térébenthine comme préservatif. Il eut la naïveté d'en inonder, non seulement son lit, mais son corps et faillit se rendre malade sans chasser ses incommodes compagnons. Il supprima la paillasse, planta les pieds de son lit dans des écuelles pleines d'eau et finit surtout par s'aguerrir. Il travaillait jusqu'à une heure du matin et ne se couchait que quand il croyait ses ennemis endormis.

Au mois d'octobre, il était reçu treizième à l'École, en même temps que son ami Ribert, un de ses camarades de Bordeaux, à qui il devait rester longtemps uni. Ribert était un républicain et un libre-penseur bien plus intransigeant encore que Perrens. Destitué au 2 décembre, il vint à Paris comme professeur libre, fut préfet du 4 septembre, donna sa démission quand Gambetta quitta le pouvoir, reprit bravement son métier de professeur pour rentrer un peu plus tard dans la carrière préfectorale. Avec Ribert, ses meilleurs amis à l'École furent son camarade de promotion Lanzi, et ses cubes Rigault et Riquier qui lui témoignèrent une vive sympathie lors de la mort de son père. Mais ces amitiés devaient être troublées par la politique et la religion. Riquier était fervent catholique ; Rigault, devenu précepteur du comte d'Eu, se refroidit à l'égard de Perrens après le 24 février, et Lanzi, secrétaire du préfet de police Piétri, se sépara plus radicalement encore de son ancien ami.

Les mêmes malentendus qui s'étaient produits à Sainte-Barbe se perpétuèrent à l'École. Un jour il surprit Magy faisant des gorges chaudes avec ses camarades au sujet d'une de ses compositions françaises, et il se replia plus que jamais sur lui-même, se croyant un objet de moquerie et de malveillance. Pourtant il jouissait de se trouver dans un milieu intellectuel si vivant, où les récréations étaient aussi profitables que les conférences, « par l'échange continuel des idées qui se heurtent, qui se contrôlent les unes les autres, au besoin par le sarcasme et la plaisanterie ». Il trouvait très amusante la vie qu'il menait au vieux Collège du Plessis, malgré la sévérité d'une discipline qui interdisait de causer au réfectoire, et remplaçait la causerie par une lecture à haute voix. Il passait la veillée à lire Homère avec Bressant, se mêlait avec ardeur aux causeries autour du poêle, faisait sa partie dans les concerts burlesques où il imitait le chien ou le canard, tandis que Hatzfeld faisait le kikeriki et que Maréchal tambourinait des airs sur ses joues gonflées. Il était simple auditeur aux concerts sérieux où Beulé tenait le piano, où Glachant chantait baryton et Boissier premier ténor, concerts que Manuel célébrait en vers latins.

Il avait, d'ailleurs, au dehors des consolations aux petites tribulations du dedans. Sa grand'mère, sa mère et son frère étaient venus s'installer à Paris, et il passait avec eux ses après-midi du dimanche et ses quatre heures de sortie du mercredi. Sa mère lui fut précieuse pendant ces trois années d'École où les soucis ne lui ont pas manqué.

Le plus grave de ces soucis fut d'abord la mort de son père qui le faisait chef de famille à vingt ans, et qui le laissa, durant des mois, abîmé de douleur. Puis vint une crise pénible de dureté d'ouïe qui lui fit craindre que sa

carrière même fût entravée, et qui ne céda que lentement. Enfin il éprouva une série de déceptions dans ses espérances d'avenir. Le directeur, Dubois, qui ne résidait pas à l'École, et laissait le soin de l'administration à Vacherot, l'avait pris en grippe et était décidé à le précipiter en grammaire. Perrens s'était cru fait pour la philosophie. A sa première leçon chez Jules Simon, celui-ci l'arrêta, au bout de cinq minutes, en lui disant : « C'est bien fait, mais nous n'avons pas le temps aujourd'hui. » Il reconnut, d'ailleurs, que Jules Simon avait raison, qu'il n'avait pas en lui l'étoffe d'un psychologue ni d'un métaphysicien. Mais il était un peu tard pour se tourner vers l'histoire, et M. Wallon l'avait noté comme « esprit faux, nullement propre à l'histoire », après deux travaux : l'un, sur le Pentateuque, dont il contestait l'authenticité; l'autre, sur la guerre de Troie, qu'il prétendait n'avoir duré qu'un an. Ce qui justifiait, dans une certaine mesure, le jugement de M. Wallon, c'est qu'il avait cité, comme s'il les connaissait de première main, des textes qu'il avait pris dans un mémoire de l'Académie des Inscriptions. S'il avait trouvé beaucoup de bienveillance chez Berger et Havet, Le Bas ni Gibbon ne goûtaient ses devoirs, et Jacquinet, tout en lui disant, à propos d'un travail sur Montaigne, qu'il serait capable, un jour, de faire œuvre de savant, lui reprochait le décousu dans les idées et l'incohérence dans l'expression.

Quand il sut qu'il était un des cinq malheureux condamnés à la grammaire et parmi lesquels Bressant seul acceptait son sort de bonne grâce, il songea à abandonner l'Université. Les conseils de sa mère et ceux de M. Labrouste l'empêchèrent de perdre courage et il décida, en lui-même, de réparer, en écrivant des thèses qui lui ouvriraient les Facultés, l'injustice dont il se croyait victime.

C'était, en effet, une triste condition que celle des grammairiens d'alors. Comme la licence n'était pas exigée pour leur agrégation, on leur interdisait de s'y présenter, avec leurs camarades, en juillet et même en octobre. Ils pouvaient seulement, s'ils le voulaient, se présenter en avril de la seconde année. Perrens obtint pourtant, grâce à Vacherot, la permission de se présenter en octobre, et fut reçu cinquième. Il n'en fut pas moins obligé de rester en grammaire et de vivre, pendant deux ans, au régime exclusif du thème et de la version, avec M. Egger pour seul professeur, qui lui reprochait, lui aussi, « d'avoir des idées bizarres sur les choses les mieux décidées par le bon sens ». Et il maudissait le règlement qui interdisait aux grammairiens de suivre les conférences de lettres, d'histoire et de philosophie. Il se consolait en faisant du droit, pendant sa seconde année, et, le 22 août 1845, il passait son premier examen à toutes boules blanches. En troisième année, Cucheval le prit comme sous-bibliothécaire. Il passa, dès lors, des heures heureuses dans son cabinet de travail avec Glachant et Bonnefont. Il s'amusa même à tirer de Dubois une malicieuse vengeance en lui réclamant des livres que le directeur détenait depuis des années. Il devait, plus tard, se venger plus noblement en procurant un mariage brillant à la nièce de son ancien directeur. Il était, d'ailleurs, résigné à son sort, car il refusa la place de secrétaire de M. de Morny, qui lui fut offerte et qui lui aurait ouvert la vie politique. Il refusa, il est vrai, surtout, parce que M. de Morny était alors trop orléaniste.

Le stage qu'il fit à Henri IV lui avait fait espérer le succès à l'agrégation. Le professeur avait loué sa méthode, la clarté de ses leçons qui annonçaient un excellent maître; mais il n'arriva que dix-septième, alors qu'il n'y avait que quinze places et bien qu'il fût presque ex-æquo avec le quinzième. Il allait partir

pour le Puy, quand Beaujean, nommé surveillant à l'École, lui fit donner, par Lesieur, sa cinquième de Bourges.

Il y fut heureux. La ville, il est vrai, et le pays étaient sans charme, la société locale peu accueillante ; mais il se trouvait libre ; sa chambre, à vingt-cinq francs par mois, lui semblait un paradis après les misères de l'internat ; il était reçu amicalement par d'excellents collègues, en particulier par Corrard et Paul Janet, et par le professeur de quatrième Delaroche, qui lui fit pioche son latin et le fit recevoir treizième à l'agrégation, au bout de l'année. Il avait de plus, fait à Bourges des connaissances qui lui furent précieuses. Il fut reçu familièrement chez Mme Zulma Carraud, bien connue comme romancière, « petite, boiteuse, vieillote et bredouillante », mais pleine d'esprit, amie de Balzac, de Bérard, l'auteur putatif de la Charte, devenu receveur général à Bourges, du vaudevilliste Mazères, alors préfet du Cher. Perrens devait rester son correspondant et leur amitié dura autant que la vie de Mme Carraud, qui mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, écrivant toujours, républicaine et libre-penseuse, comme en 1846. Perrens connut aussi, à Bourges, le célèbre avocat républicain Michel, originaire d'Aix, appelé à Bourges par son ami l'avocat Brisson, et fixé dans cette ville par son riche mariage avec Mme Lebrun, qu'il avait défendue aux assises où elle comparaissait comme accusée d'avoir empoisonné son mari. Janet a raconté, dans un article de la *Revue Bleue*, leurs relations avec ce merveilleux causeur, cynique et éloquent, avec qui Perrens et lui passaient des nuits en causerie péripatéticienne sur les remparts, Janet philosophant, Perrens politiquant avec le grand tribun qui, n'ayant pas été réélu député, en 1838, rongeait son frein à Bourges, dans le vaste hôtel où il périssait d'ennui.

Le succès de Perrens à l'agrégation et la bonne réputation qu'il avait acquise à Bourges, comme professeur, le firent nommer à Lyon, en rhétorique française, classe réservée aux élèves de sciences. Il y retrouva Monicout, Bourget, Lesans, et y lia amitié surtout avec l'abbé Noirot, professeur de philosophie. Il s'installa d'abord aux Brotteaux, puis à Caluire, à la campagne, chez une dame veuve, mère de deux enfants, à qui il enseignait le latin et le grec, tandis que lui-même apprenait le piano et la guitare. Ses courses quotidiennes de Caluire à Lyon, raffermirent sa santé : il vit disparaître toutes les incommodités physiques dont il avait souffert depuis tant d'années. Il put, dès lors, suffire au double effort de ses classes et de ses travaux personnels.

Les événements politiques l'empêchèrent, tout d'abord, de commencer les thèses qui étaient, au sortir de l'École, sa première préoccupation. Il n'était que depuis quatre mois à Lyon, quand éclata la Révolution de février 1848.

Perrens devait l'accueillir avec joie. Il était, depuis l'enfance, imbu des idées républicaines, héritées de son père, mais dégagées de tout alliage bonapartiste ; et il s'était, de plus, entièrement détaché des convictions catholiques dans lesquelles il avait été élevé par sa mère. A la ferveur avec laquelle il avait fait sa première communion, avait succédé une période de doutes qui, peu à peu, se changèrent en négations. Son confesseur n'avait pas trouvé d'autres conseils à lui donner que de n'y plus penser et de ne pas prétendre en savoir plus long que Bossuet et Fénelon. Les prédications de Deguerry, Combalot, l'abbé Coeur, Mgr de Cheverrus, Lacordaire le charmèrent sans le convaincre, et une conversation avec Lacordaire où celui-ci admit que les païens et les hérétiques devaient être damnés s'ils ne recevaient pas des lumières miraculeuses [illegible]

ment de leur mort, acheva de le détacher de la religion. Cette incrédulité n'était, d'ailleurs, associée à aucun relâchement dans la conduite, et il gardait une pureté de cœur et d'esprit qui provoqua, plus d'une fois, les railleries de ses camarades. Ce fut à l'École Normale que s'acheva cette évolution, surtout par l'influence de Ribert. Il a décrit lui-même, en termes très forts, combien fut radicale sa séparation d'avec ses anciennes croyances. « Mon esprit n'avait longtemps éprouvé aucune répugnance à allier le républicanisme avec le catholicisme. Je ne pratiquais pas, mais je croyais croire. Pendant mon année de Sainte-Barbe, je laissai dormir les questions religieuses. A l'École, elles se réveillèrent d'elles-mêmes et devinrent, entre nous, un fréquent sujet d'entretien. Mon évolution se fit insensiblement, sans que je puisse marquer les étapes. Je ne saurais retracer le travail intellectuel qui me conduisit, en peu de mois, aux antipodes de ma jeunesse, à rejeter successivement le catholicisme, le christianisme, toute religion positive, l'immortalité de l'âme, puis à douter de l'existence même de l'âme et de celle d'un ou de plusieurs dieux. Ces dernières questions, sur lesquelles je n'osais nier, je les écartais, les tenant pour insolubles. Il me semble bien, quand je cherche à rassembler mes lointains souvenirs, que ce qui me détermina, c'est la distinction, essentielle à mes yeux, entre la science et la croyance. Je ne voulais plus admettre que les faits constatés. J'en arrivai au scepticisme radical que je viens de dire, en matière métaphysique, sans les secousses violentes, sans les poétiques et douloureux déchirements dont parle si éloquemment Jouffroy. Quand je sentis, pour employer l'expression du même Jouffroy, « qu'il n'y avait plus rien en moi qui fût debout », j'éprouvai une vive joie d'être affranchi de liens qui ne me paraissaient plus qu'un monstrueux tissu d'erreurs et d'absurdes inventions. » S'il ne se croyait pas tenu au respect pour ses anciennes croyances, si, comme historien, il voyait dans le christianisme du Moyen Age, non un agent du progrès, mais un obstacle au progrès, si la France devait à ses yeux à la libre-pensée d'être aussi avancée que les nations protestantes, s'il refusait de distinguer entre le catholicisme et le cléricalisme, « tant que les catholiques de conviction n'auront pas rompu avec les catholiques de combat », il n'en était pas moins très tolérant pour les personnes, et ne se croyait pas le droit d'imposer, autour de lui, le scepticisme résigné qui lui suffisait à lui-même. Il regrettait trop que ce qui nous est le moins connu dans le monde où nous vivons, ce soit nous-mêmes.

Nous ne devons donc pas nous étonner de le voir en 1848 et 1849, parmi les plus fermes partisans de la République et parmi les rédacteurs de la *Liberté de penser*, où il écrivait sous le nom de Tom Franc des articles remarquables. Il y raconta les événements de 1848 à Lyon, et y fit sous le titre : *Huit jours dans les Alpes*, une peinture très vivante du monde de l'émigration à Genève et des luttes entre cléricaux et libéraux dans le Valais avant la guerre du Sonderbund.

Mais, s'il était ferme républicain, il était aussi fermement modéré. Il allait dans les clubs donner des conseils de sagesse, si bien que les canuts l'accusaient d'être payé par la réaction, tandis que ses collègues, bien moins républicains que lui pourtant avant février, prétendaient qu'il avait été élevé aux frais des d'Orléans, parce qu'il recevait des lettres de Rigault avec l'entête « Cabinet du Roi ». Il fit partie du Comité général qui préparait pour les modérés les élections à la Constituante contre le Club central socialiste. Il

combattait les réactionnaires cachés qui s'étaient glissés dans le Comité général et fit dresser une liste républicaine qui passa tout entière.

A la fin de 1848, il fut chargé de la rhétorique classique en remplacement d'Auguste Nicolas, et devint rédacteur du *Censeur*, où il fit la guerre avec violence aux projets dont devait sortir la loi Falloux.

Il était fatal qu'il eût à souffrir de la réaction de 1849, et que les collègues qui l'avaient accusé d'orléanisme en 48, l'accusassent en 49 de pactiser avec les émeutiers. En effet, lorsque la prise d'armes des Arts et Métiers du 13 juin 1849 eut pour contre-coup à Lyon une émeute pour rire qui fut réprimée avec férocité, Perrens, qui avait cherché à dissuader des ouvriers de faire une barricade, fut accusé de leur avoir adressé un harangue révolutionnaire; et, tandis que les insurgés le mettaient sur leur liste de suspects, le général Suireau le notait de son côté parmi les agitateurs à faire arrêter. Il avait heureusement dans sa classe le fils du général qui se porta caution pour son professeur auprès de son père et fit effacer son nom. Il renonça dès lors à la politique active et se mit sérieusement à préparer ses thèses.

Le hasard d'un achat chez un bouquiniste lui donna le sujet de sa thèse latine : *Les idées de lord Chesterfield sur l'éducation*. Le hasard d'une rencontre lui donna son sujet de thèse française : *Savonarole*. En octobre 1850, revenant en malle-poste de Bordeaux, où sa famille s'était réinstallée, il se trouva sur l'impériale avec un commis-voyageur italien qui le questionna sur l'enseignement en France et lui dit à brûle-pourpoint : « Pourquoi ne feriez-vous pas une thèse sur Savonarole? » L'idée de faire revivre la figure de ce moine républicain enthousiasma Perrens. Il passa l'année à apprendre l'italien et, en octobre 1850, après un nouveau voyage à Bordeaux effectué par Chamonix, le Rhône, Nîmes, Montpellier, Toulouse, le Canal du Midi et la Garonne, avec retour à travers l'Auvergne et le Forez, il rentra à Lyon pour se mettre résolument à l'œuvre.

Là il apprend qu'il est déplacé avec quatre de ses collègues et envoyé en disgrâce en 6e à Montpellier. Le recteur Jullien avait refusé de transmettre au ministère une première dénonciation pour républicanisme faite contre Perrens par le préfet du Rhône, mais une seconde avait été envoyée directement à Lesieur par un ancien collègue, professeur à Grenoble, qui convoitait la place de Lyon. Perrens ne pouvait lutter. Il se résigna.

Montpellier, malgré les splendeurs d'un admirable automne, ne le séduisit pas. La ville lui parut sombre et triste; la société étroite et guindée; les Facultés méprisaient le lycée, dont les professeurs n'avaient pas même droit au prêt des livres. Heureusement, il trouve un excellent accueil auprès du Dr Bouisson, auprès de Germain, auprès surtout de Saint-René Taillandier qui empruntait des livres pour lui. Il aime sa classe et ses élèves parmi lesquels il remarque Francis Garnier, délicat comme une fille et en qui rien ne faisait prévoir l'héroïque aventurier du Tonkin. Garnier resta en relations très amicales avec son maître et Perrens put, plus tard, prouver son affection à sa veuve et à sa fille.

Les premières vacances furent consacrées à un voyage en Italie. Le professeur Paravia de Turin avait mis Perrens en rapport avec le sénateur Provana qui avait préparé une histoire de Savonarole et qui offrit tous ses matériaux au jeune savant français. Perrens mena à Turin une vie de reclus, travaillait de 5 heures du matin à 5 heures du soir, puis de 7 heures à minuit

jeunait de pain et de fromage tout en lisant et prenant des notes, et ne se nnait que deux heures de repos pour dîner. Au bout d'un mois, il va à rence, où il habite chez le stentarello de la Commedia dell'Arte, Lorenzo nelli. Tout en travaillant aux Archives et à la Bibliothèque, il parcourt ec ravissement les lieux où Savonarole a vécu, agi, souffert et péri rtyr.

L'infatigable bienveillance de Paravia lui fait faire la connaissance du nérable Gino Capponi, l'historien aveugle, qui met sa bibliothèque à la dis- sition de notre camarade, l'avocat Salvagnoli, le marquis Ridolfi, le profes- ir Ferrucci; et il a la bonne fortune de trouver aux archives un employé nicipal, Gargani Garganetti, qui dépouilla et copia gracieusement pour lui documents inédits sur Savonarole.

tevenu d'Italie avec une abondante moisson, il se marie quelques mois ès, le 10 février 1852, avec une jeune orpheline sans fortune, Mlle Lajard. e vivait avec son frère et sa sœur. C'était une personne d'une grande dis- ction de caractère et d'esprit, d'une vivacité toute méridionale, élégante dévouée à tous ses devoirs, sachant, malgré une santé très délicate, tra- iller de ses mains dans un ménage où les ressources étaient très restreintes où les jeunes mariés avaient pris avec eux la seconde demoiselle Lajard. rrens n'eut jamais à regretter une décision qui pouvait paraître une impru- nce et il se félicitait, à 70 ans, d'avoir gagné le gros lot à la loterie du riage.

Ce sont ces fiançailles et ce mariage qui expliquent pourquoi Perrens, égré ses ardentes convictions républicaines, et son aversion pour celui qu'il pelait toujours « le criminel aventurier de Strasbourg et de Boulogne », se igna à prêter le serment exigé des fonctionnaires, après le 2 décembre. rtant, au premier moment, il avait été sur le point de tout sacrifier plutôt e de paraître souscrire au coup d'État. Le 5 décembre, il criait : Vive la publique! avec Lenient, sur l'Esplanade. Il formait avec Bousquet le projet migrer aux États-Unis; il refusait catégoriquement avec Maurial, son lègue de philosophie, l'acte d'adhésion au 2 décembre qu'on réclamait professeurs. Grâce au censeur Loubers, beau-frère de Maurial, cette distance resta inconnue du recteur et du préfet. Après le plébiscite, Perrens ;ea qu'il était vain de prétendre imposer la République à un pays qui comptait qu'un nombre insignifiant de républicains, et que les esprits dépendants devaient continuer à défendre dans l'Université les idées érales.

Il resta, en effet, partout et toujours un indépendant. En 1848, il était répu- cain modéré, car il collaborait au *Censeur*, et sa plus grande hardiesse avait un projet de suppression de l'héritage en ligne collatérale. En 1890, col- orateur de la *République Française*, il pouvait se rendre le témoignage 'il était resté fidèle aux opinions modérées; sur un seul point, il était ransigeant : dans sa haine et son mépris pour l'Empire. Et encore il avoue 'avec les années sa colère avait faibli, et qu'il avait fallu le désespoir où dan et l'invasion jetèrent son cœur de patriote pour réveiller toute la gueur de ses ressentiments.

Son indépendance de caractère se manifesta d'ailleurs par l'attitude qu'il rda après le 2 décembre. Il refusa, avec le philosophe Maurial, de suivre s processions et d'illuminer pour la visite du Prince-Président. Il n'inter-

rompit pas un instant ses relations avec Cazot, Bousquet et Michel de Bourges, internés à Montpellier. Il discutait avec ce dernier sur le socialisme et le suffrage universel. Michel, désillusionné par le plébiscite, combattait le suffrage universel et voyait dans le socialisme, dont Perrens était l'adversaire décidé, l'espoir de l'avenir. Perrens resta fidèle jusqu'au bout à cette amitié compromettante, et put entendre Michel adresser à Dieu sur son lit de mort cette dernière prière : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, car je ne sais ni d'où je viens, ni où je vais. »

Le mariage religieux pouvait être un pas difficile à franchir pour un esprit aussi amoureux de sincérité que Perrens. Sa confession fut originale. Il se rendit chez l'abbé Flottes, professeur de philosophie à la Faculté des lettres, et lui confessa qu'il n'était ni catholique ni chrétien et ne tenait aucun dogme, même philosophique, pour démontré. Après quelques mots de discussion courtoise, l'abbé lui donna son billet de confession et le reconduisit à la porte avec une brusquerie qu'on s'explique.

Malgré le surcroît de travail professionnel que Perrens s'imposa pour subvenir à l'entretien d'un ménage de trois personnes, auquel une petite fille, Édmée, vint s'ajouter en 1853, il consacrait toutes ses soirées à l'achèvement de ses thèses. En 1853, il était promu à la classe de 5e et ses deux thèses, revues par son censeur Loubers, qui lui donna d'excellents conseils, furent approuvées par Victor Leclerc.

La soutenance eut lieu le 5 novembre 1853. Il avait pour juges Wallon, Saint-Marc Girardin, qui était alors, chose étrange, président du jury d'agrégation d'histoire, Villemain et Victor Leclerc. Il n'eut pas l'unanimité, à cause de la médiocrité de son latin, mais Victor Leclerc fit sur son *Savonarole* un rapport tellement élogieux, que le ministre Fortoul, auprès de qui son ancien camarade de Sainte-Barbe, Ernest Baroche, l'avait introduit malgré Lesieur, le nomma séance tenante divisionnaire de 3e à Bonaparte.

La thèse sur Savonarole méritait cette récompense. Perrens s'était noblement vengé de sa disgrâce momentanée. Il avait apporté sur un sujet presque vierge encore, une étude à la fois très savante et très vivante, qui, malgré les beaux travaux de Villari, conserve encore aujourd'hui sa valeur, et reste le jugement le plus équitable porté sur le réformateur florentin. Trois éditions s'écoulèrent en six ans, et l'ouvrage fut traduit en allemand.

Perrens retrouvait à Bonaparte, comme proviseur, Gros, son juge d'agrégation, qui l'avait fait nommer à Lyon en 1847, et qui lui montra une vive sympathie. Il fut également bien accueilli par ses collègues et par ses élèves. Léon Renault et Georges Coulon se souviennent encore de ses premières leçons qui furent pour eux une vraie révélation. Faiblement doué du côté de la mémoire, Perrens n'émaillait pas ses leçons, comme c'était alors l'usage, de citations des classiques, mais elles étaient riches d'idées, d'aperçus variés, inspirés par ses lectures et ses voyages. Il passa rapidement de 3e en 2e; en janvier 1861, il était chargé d'une division de rhétorique. Il n'eut jamais de succès dans l'enseignement du latin, mais ceux qui, comme moi, l'ont entendu dans ses classes de français, Filon, Buisson, Bloch, se rappellent avec un vif plaisir les heures passées avec lui. Il s'attachait surtout à nous faire travailler et penser par nous-mêmes; il nous exhortait à n'accepter aucune doctrine toute faite, pas même les siennes, et il inspirait à ses élèves des sentiments d'amitié et de familiarité qui ne nuisaient en rien au respect dû au maître.

La vie matérielle était difficile, toutefois, avec 2,400 francs de traitement et une femme maladive, qui avait avec regret quitté Montpellier pour Paris, où elle avait dû tout d'abord vivre en garni dans un étroit appartement. Mais leur horizon s'éclaircit bientôt. L'amitié de Spiers leur offrit pour l'été un appartement à Saint-Cloud ; l'Académie française accorda au *Savonarole* un prix de 1,500 francs ; Perrens fut nommé membre de l'Académie de Turin et chevalier des saints Maurice et Lazare ; la *Revue des Deux-Mondes* lui ouvrit ses portes et il y publia une série d'études sur la littérature italienne. Il fut nommé, en 1862, répétiteur de littérature française à l'École polytechnique. Il prit chez lui entre ses classes des élèves dont il dirigeait les études. Enfin peu à peu, Perrens vit sa situation devenir, sinon brillante, du moins aisée.

Il dut surtout cette aisance à son infatigable labeur et à la merveilleuse économie de Madame Perrens. Je n'ai pas à énumérer ici tous les articles qu'il répandit libéralement dans les Journaux et les Revues et ne puis que rappeler ses principaux travaux. L'Italie l'attirait toujours. En 1857 il publiait sous le titre : *Dix ans de révolution en Italie*, des études sur Manin, Mazzini, Montanelli, Gioberti, Cattaneo, Poerio, Settimo, qui forment un des meilleurs livres et des plus impartiaux que nous possédions sur le *Risorgimento*. Si j'avais à indiquer une préférence pour un des ouvrages de Perrens, c'est peut-être à cette œuvre de jeunesse que je la donnerais. En 1865, paraissait son *Histoire de la littérature italienne*. Florence surtout le captivait. Il n'avait pu entreprendre la grande œuvre qu'il rêvait depuis 1850, parce que M. Thiers passait pour préparer lui aussi une Histoire de Florence. Perrens se contenta d'écrire un essai sur *les relations de la comtesse Mathilde avec le Saint Siège* et se tourna vers l'étude des rapports de l'Espagne avec la France. De là un excellent livre sur les *Mariages espagnols sous Henri IV et Marie de Médicis*, qui fut couronné en 1869 par l'Académie française, et une étude sur le *Duc de Lerme*. A ce premier ouvrage sur Henri IV et Marie de Médicis se joignit, en 1872, un autre travail plus important encore sur l'*Église et l'État sous Henri IV et Marie de Médicis*, qui obtint, en 1873, le grand prix Gobert à l'Académie française. L'année précédente déjà, l'Académie française l'avait couronné pour un *Éloge de Sully*. Un autre concours de l'Institut l'amenait à composer pour le prix du budget à l'Académie des Sciences morales un ouvrage en deux volumes sur la *Démocratie en France au Moyen Age*, et la récompense qu'il obtint à ce concours le désigna à la Commission du Conseil municipal chargée de la publication des documents relatifs à l'histoire de Paris, pour écrire une *Histoire d'Étienne Marcel* (1874).

Enfin, en 1872, ayant reçu de M. Thiers l'assurance qu'il ne songeait plus à Florence, M. Perrens entreprit courageusement cette grande *Histoire de Florence depuis les origines jusqu'à la chute de la République*, en neuf volumes, qui a occupé tous ses loisirs de 1873 à 1890. Il avait devant lui une tâche des plus difficiles. L'histoire de la civilisation florentine était tout entière à faire; elle est extraordinairement compliquée et obscure, et Perrens n'avait que ses vacances pour consulter les documents des archives d'Italie. Il ne recula pas devant ces obstacles, et, si son œuvre reste forcément imparfaite sur beaucoup de points, il eut le mérite de débrouiller le premier une matière des plus ardues et de fournir aux travailleurs une base solide pour toutes leurs recherches. Une fois sa grande œuvre terminée, il consacra encore dans la collection Quantin un aimable volume à la *Civilisation florentine*.

Si Perrens réussit à accomplir ce gigantesque travail, il le dut au changement qui s'était produit dans sa situation universitaire. Il avait été nommé, en 1873, inspecteur d'académie à Paris. Ce n'est pas à M. Jules Simon, à qui il avait demandé ce poste, qu'il dut sa nomination, mais au duc de Broglie, qui le fit nommer par M. Batbie. Délégué en 1873, il fut nommé en 1876 à titre définitif. Il remplit ses nouvelles fonctions avec le zèle et la conscience qu'il mettait à toute chose. M. Mourier appréciait ses rapports administratifs qui étaient des modèles et où l'on reconnaissait sa main dès les premières lignes, tant il y mettait de verve et de pittoresque franchise. M. Gréard à son tour, disait de Perrens : « Avec lui, on peut être tranquille », et ce n'est pas un mince éloge à faire de Perrens que de dire qu'il a su conquérir la pleine confiance d'un administrateur qui ne la prodigue pas et ne la donne qu'à bon escient. Gréard n'appréciait pas seulement en Perrens l'irréprochable fonctionnaire, il goûtait en lui un esprit d'une grande solidité malgré ses boutades, et dont les avis sincères méritaient toujours d'être écoutés. Il lui arriva de soumettre à Perrens, avant de le publier, un de ses plus délicats écrits, son essai sur Edmond Schérer. Perrens, qui se jugeait lui-même avec une extrême modestie et ne se reconnaissait, comme écrivain, que de la facilité, fut très touché de cet ami hommage. Il est vrai qu'il avait, de son côté, pour Gréard une singulière estime, le défendait contre toutes les critiques et admirait en lui « un mélange de fierté et de douceur, de réserve et d'amabilité, l'art de tenir les gens à distance sans paraître y toucher ni les blesser, une supériorité naturelle en toutes choses qui aurait fait de lui un excellent ministre ou un diplomate accompli. Avec cela, droit, loyal, franc dans la mesure de ce qu'il croyait pouvoir dire, bienveillant et bon. »

On comprend que des relations de cette nature, familières et confiantes, avec son chef, aient rendu très douces à Perrens ses années d'inspection. On n'est pas qu'il n'enrageât souvent à voir son temps dévoré par les broutilles du métier, par le travail des palmes académiques, qu'il aurait voulu voir réservées aux seuls instituteurs, et qu'il voyait réclamées par des journalistes de 18 ans, reporteurs des accidents de la rue, ou par de jeunes arrivistes à qui il demandait : « Quels services avez-vous rendus ? » et qui répondaient cyniquement : « Aucun, c'est pour m'encourager à en rendre. » Et puis c'étaient des enquêtes sur les candidats aux indemnités littéraires. Il en trouve un dans un somptueux appartement, menant joyeuse vie, et qui répond à ses reproches : « Oh ! je suis un faux riche. » Puis c'étaient les examens dits de grammaire, où l'on délivrait des certificats de 4e à des garçons de laboratoire, pour leur permettre d'entrer dans l'enseignement libre. Les fraudes de tout genre, les recommandations injustes lui faisaient passer de mauvais moments et il aurait voulu pouvoir sévir plus durement que l'administration supérieure ne le permettait quelquefois. Mais il trouvait, dans la partie élevée de ses fonctions, bien des compensations, sans compter la moisson d'observations psychologiques et sociales qui amusaient sa misanthropie. Enfin, tout en continuant son enseignement à l'Ecole polytechnique où il devint titulaire de sa chaire en 1878, il pouvait consacrer toutes ses matinées et tous ses automnes au travail personnel.

Il recueillait d'ailleurs peu à peu les fruits de sa vie de persévérant et désintéressé labeur. En 1883 il recevait, de l'Académie des Sciences morales, une des plus hautes récompenses de l'Institut, le prix Jean Reynaud, et en 1887, il était appelé à siéger comme membre libre dans cette compagnie.

laquelle il aurait mérité depuis longtemps d'appartenir, comme membre de la Section d'histoire.

Cinq ans après, en 1892, Perrens fatigué, atteint d'un retour de la surdité dont il avait souffert dans sa jeunesse, prit sa retraite à l'âge de 69 ans.

L'administration universitaire aurait voulu conserver encore ses services. On lui disait que pour lui l'âge réglementaire ne comptait pas. Mais il avait réellement besoin de repos. La guerre de 1870, les malheurs et les humiliations de la France lui avaient porté un coup dont il avait eu peine à se relever. En 1891, une chute dans l'escalier du collège Rollin lui avait causé un pénible ébranlement cérébral ; enfin il voyait la santé de Mme Perrens décliner et, ayant lui-même besoin de ménagements et de soins, il trouvait sage de se retirer de la vie active. D'ailleurs, pour lui, retraite ne signifiait pas oisiveté. Il conserva jusqu'en 1897, jusqu'à la dernière limite de ses forces, les cours qu'il donnait à l'École Normale de Saint-Cloud, parce qu'il s'y sentait particulièrement utile. Il se mit à étudier l'histoire de la libre-pensée en France, et de ses études sortit le livre original et charmant qu'il publia en 1897 sur *Les Libertins en France au* XVIIe *siècle*.

Obligé lui-même de suivre un régime sévère, et retenu chez lui par la santé de plus en plus chancelante de Mme Perrens, il menait, dans la jolie maison qu'il s'était fait construire rue Vineuse, une vie calme et retirée, entouré de sa femme, de sa fille, Mme Dolon, et de sa petite-fille, au milieu de livres aimés, et toujours la plume à la main. Quelques mois avant sa mort, il donnait à la *Revue Historique* une étude sur le premier abbé Dubois, une curieuse figure d'aventurier ecclésiastique du XVIIe siècle, et il écrivait les Mémoires de ses chats qu'il n'eut pas le temps de publier lui-même en entier. En 1897, il eut la douleur de perdre sa fidèle compagne. A partir de ce jour, il fut comme un corps sans âme. Habitué à sa sollicitude incessante, il lui semblait perdre une mère en même temps qu'une femme. Il sentait la vieillesse s'appesantir sur lui et il n'avait plus qu'un désir, vivre assez pour voir sa petite-fille bien mariée. Il eut ce bonheur en janvier 1901. Quelques jours après le mariage, je le rencontrais pour la dernière fois, aux obsèques du duc de Broglie. Il me raconta qu'à la dernière séance de l'Académie où le duc de Broglie s'était rendu, il était venu lui serrer la main avec une effusion qui ne lui était pas habituelle. « C'était un adieu, ajouta Perrens, et je me disais que je le suivrais de bien près. Maintenant que ma petite-fille est mariée avec un jeune homme qui a toute ma confiance, je puis m'en aller en paix ». Avant même que le voyage de noces fut achevé, Perrens tombait dans un état de demi-inconscience dont il ne devait plus sortir. Deux jours suffirent à éteindre sans souffrance cette vive et ferme intelligence de travailleur infatigable, d'homme de bien qui ne soumit jamais sa pensée et sa conscience à d'autre autorité qu'à celle de la raison et du devoir.

Gabriel MONOD.

Promotion de 1847. — VALSON (Alphonse), né à Gevrey-Chambertin, le 13 décembre 1826, décédé à Lyon, à l'hôpital Saint-Joseph, le 22 juillet 1901.

Bien que Gevrey-Chambertin soit une commune assez importante de la Côte d'Or, la charge de notaire n'y était pas, au moins à cette époque, fort lucrative. Il faut d'ailleurs convenir que le père de Valson, si honnête et si intelligent qu'il

fût, n'était point fait pour en accroître le produit. Esprit rêveur et en quête d'inventions plutôt qu'homme d'affaires, il s'occupait de physique et de mécanique, voire même de philosophie, beaucoup plus que de son étude. Sa femme, d'une bonne famille de bourgeoisie dijonnaise, l'aidait dans ses recherches, en même temps que, pour son propre compte, elle cultivait, non sans succès, les arts et surtout la peinture. M. Roy dirigeait alors, à Nuits-sous-Beaune, un de ces petits pensionnats nombreux et florissants dans la première moitié du siècle dernier, et dont il ne reste plus que le souvenir. On lui confia le jeune Alphonse. Celui-ci, d'un caractère ouvert, d'humeur sociable, ne tarda pas à se lier avec quelques-uns de ses camarades, mais de préférence avec M. Guénée, mort l'an dernier, professeur à l'Université de Dijon. Henri Muteau, fils du premier Président de la Cour d'Appel, et Charles Mazeau, aujourd'hui Président de la Cour de Cassation, étaient au nombre de ses condisciples. Au sortir de la pension, le collège royal : les jeunes amis s'y retrouvèrent, et Valson y parcourut avec autant d'application que de succès le cours complet de ses études secondaires, mais en qualité d'externe seulement.

Désireux, en effet, de venir en aide à leur fille, M. et Madame Vallot s'étaient chargés de l'aîné des trois garçons qui composaient alors la famille du notaire de Gevrey ; ils n'eurent pas à s'en repentir. Jamais élève ne fut plus studieux, plus reconnaissant envers ses maîtres que leur pupille, dont on peut dire à la lettre qu'il grandissait chaque jour en savoir et en sagesse. De solides études littéraires faites avec autant de goût que de conscience avaient précédé les études scientifiques et la préparation directe au concours de l'Ecole Normale supérieure : elles furent, pour une bonne part, dans le succès qui les couronna. Gardons-nous d'oublier la forte et ineffaçable empreinte dont le marqua pour toute sa vie ce séjour de huit années à l'Hôtel de la rue des Gondrans. Homme de foi profonde, de mœurs austères, d'un caractère où l'énergie n'excluait ni la bonté, ni même l'aménité, M. Vallot, aidé du curé de la cathédrale, son ami, forma son petit-fils à son image. On en vint à ce point de confiance que durant les mois d'été que M. et Madame Vallot passaient à la campagne, on laissait au jeune élève du collège royal une liberté entière dont il n'abusa jamais, ne connaissant, à l'exemple des jeunes chrétiens du IVe siècle, disciples des rhéteurs et des philosophes d'Athènes, que deux chemins, celui de l'école et celui de l'église. Une réserve toutefois en faveur des fréquentes excursions à Gevrey : Valson fut tout jeune, et tant que ses forces le lui permirent, un marcheur infatigable.

A l'Ecole Normale, il se montra tel qu'il avait été au collège de Dijon, et le même travail assidu, méthodique, fut récompensé par les mêmes succès. Il y conquit l'estime, plus tard l'amitié d'un de ses professeurs plus âgé que lui seulement de quelques années, futur secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française. Au nom de M. Bertrand, il convient de joindre celui de M. Hermite, qui ne témoigna pas moins d'estime et d'amitié au jeune professeur dont les convictions religieuses étaient d'ailleurs en si parfait accord avec les siennes, bien que la sincère piété de Valson ne l'ait, en aucun temps, incliné vers le mysticisme, même le plus modéré et le plus légitime.

Les événements politiques, les troubles, les émeutes dont la Révolution du 24 février fut le point de départ, vinrent bien de temps à autre imposer une trêve qui n'était pas toujours désirée, aux études des jeunes normaliens : elles

ne les suspendirent jamais entièrement. L'École était alors sous la paternelle et intelligente direction de M. Dubois; la section des sciences sous la main ferme de M. Hébert; M. Vacherot présidait, invisible et présent, aux études littéraires. On dut à cette heureuse union chez nos directeurs de qualités différentes, de pouvoir traverser sans trop d'agitation et sans des pertes de temps trop sensibles, une crise qui se prolongea durant plusieurs mois, et où l'École, à plusieurs reprises, mais surtout aux terribles journées de juin, donna des preuves éclatantes de son patriotisme et de son dévouement à l'ordre et à la République. Inutile d'ajouter qu'avec Adolphe Perraud, Désiré Gambier, Renard, Heinrich, Charles Barnave, Eugène Vignon, Alphonse Valson fit partie du petit groupe auquel notre aumônier, M. l'abbé Gratry, en dehors des conférences que suivaient librement, après la messe du dimanche, un grand nombre d'autres élèves, accordait tous les secours d'une direction personnelle toute pénétrée d'amitié.

A sa sortie de l'École Normale, Valson, qui venait de conquérir le titre d'agrégé des sciences mathématiques, fut envoyé au Lycée de Montpellier. Il y était à peine installé qu'une nouvelle décision du Ministre de l'Instruction publique le nommait à celui de Pau, mais l'absence ne dura que peu de mois, et de retour à son premier poste, il l'occupa quatre années entières. Il eut l'heureuse fortune, pour un débutant, d'y trouver, dès les premiers jours, un guide et un appui, dans un homme aussi distingué par son esprit que par son caractère et sa bonté, M. Léquy, doyen de la Faculté des lettres. Admis dans son intimité et dans celle de sa famille, il ne connut ni les tristesses, ni les périls de l'isolement, si pénibles à certaines natures pour lesquelles les distractions du dehors n'ont aucun attrait. Même bonne fortune, à Marseille, quand un cours à la Faculté des sciences lui eut été provisoirement confié. La famille de son doyen, M. Fabre, fut pour lui ce qu'avait été, dans sa première résidence, la famille de M. Léquy. Il n'a cessé, durant de longues années, d'entretenir avec l'une et avec l'autre les plus affectueuses relations, et il a eu le rare bonheur de pouvoir leur rendre à toutes deux, dans la suite et dans des circonstances difficiles, d'importants services. Sa reconnaissance n'en demeura pas moins, à leur égard, aussi vive que s'il n'avait pas eu l'occasion de leur en donner des preuves sensibles.

C'est durant la dernière année de son séjour à Marseille, qu'il épousa, le 29 août 1854, une de ses parentes éloignées, Mademoiselle Anna Cornemillot. Riche, bien élevée, d'un extérieur agréable, on peut, au moral, la peindre d'un seul trait, en disant qu'entre plusieurs partis très honorables et très avantageux qui se présentaient à son choix, elle préféra celui qui lui promettait plus de devoirs et de dévouement. Elle savait, en effet, que son futur époux avait assumé de son plein gré, à l'égard de ses parents et de ses deux jeunes frères, des charges considérables pour le présent et pour l'avenir. Elle en voulut sa part, et y sacrifia, sans regret, une partie de sa fortune. Cette union où tout était dans un si parfait accord, convictions religieuses, sentiments, volontés, ne dura malheureusement qu'un petit nombre d'années : atteinte d'une fièvre contagieuse qui régnait à Dijon, précisément à l'époque des grandes vacances, Madame Alphonse Valson y succomba le 2 octobre 1863; elle ne laissait point d'enfants.

C'est à Marseille, mais surtout à Grenoble, où il avait été nommé, en 1859, professeur titulaire à la Faculté des sciences, que Valson, avant et après son

veuvage, fournit la plus grande somme de travail comme professeur d'abord, et ensuite comme écrivain. Sur les qualités de son enseignement aux différentes époques de sa carrière, mon incompétence me condamne au silence, mais je dirai, sur la foi des meilleurs juges, qu'en lui le professeur se distinguait surtout par la clarté et la netteté de l'exposition, et que « grâce à l'étonnante souplesse d'un talent qui savait tout s'assimiler », à la vigueur d'un esprit qui n'eut point de vieillesse, il était, à soixante-quatorze ans, aussi maître de la science qu'il enseignait qu'à l'époque de la pleine maturité de son talent. J'ai toutefois assisté régulièrement, durant la saison d'hiver, au cours d'astronomie qu'à la demande de plusieurs amis des sciences, et de quelques membres de l'académie delphinale, il avait ouvert, et qu'il continua de faire gratuitement pendant deux années, à l'amphithéâtre de la Faculté des lettres. Il y fut écouté avec beaucoup d'attention, mais son succès aurait été plus grand, s'il n'avait tenu à sauvegarder, avant tout, ce qu'il nommait, à juste titre, les droits de la science pure devant un auditoire où même les esprits cultivés, mais incapables de suivre de longs calculs, se seraient volontiers contentés d'un exposé exact et clair des résultats obtenus et des faits les plus saillants.

Dans l'ouvrage, en deux volumes, qu'il écrivit à Grenoble, et qu'il publia sous ce titre : *Les grands Savants du* XVIe *et du* XVIIe *siècle*, la science pure se tient, au contraire, qu'une toute petite place, tandis que les faits et les résultats sont amplement développés. Les digressions intéressantes, d'ailleurs étroitement rattachées au sujet principal, sont aussi nombreuses qu'elles étaient rares, quoique désirées et toujours très favorablement reçues, au cours d'astronomie. On souhaiterait à beaucoup de vulgarisateurs les qualités d'esprit et de style, le savoir éprouvé que possédait l'auteur de ce livre, d'apparence fort modeste, en réalité fort utile à ceux qui veulent s'initier aux méthodes et aux principales découvertes des savants modernes, mais qui n'ont ni la volonté, ni le loisir d'en pousser plus loin l'étude. Ceux aussi qu'effraient les contradictions si souvent dénoncées entre la science, d'une part, la philosophie et le christianisme, de l'autre, y apprendraient, par l'exemple et les leçons des savants les plus illustres, que ce divorce n'existe pas, et que rien ne prouve qu'il puisse jamais se produire. C'est la thèse sur laquelle est revenu, à plusieurs reprises, pour la fortifier de nouveaux arguments, le professeur de Grenoble, dans la chronique scientifique qu'il donnait tous les deux mois à la revue : *Le Contemporain*, fondée par M. Le Camus. Cette collaboration de plusieurs années donna lieu à une suite d'articles où le progrès des sciences et celui de leurs applications est raconté au jour le jour, mais où, à la lumière de l'esprit philosophique, les théories s'éclairent, et les faits récemment découverts, si divers, si nombreux qu'ils soient, laissent apercevoir les rapports qui les unissent. Il eût été facile à l'auteur de ces articles de les réunir, avec quelques corrections et quelques additions, en un volume, utile complément de son précédent ouvrage. Il répondit par une fin de non-recevoir absolue à ceux qui l'en priaient, si peu préoccupé de lui-même et de toute question d'intérêt, que jamais il ne s'informa, près de son éditeur, de ce qu'était devenu son livre, et s'il avait droit à en recevoir quelque argent.

Il n'avait pas davantage présumé un seul instant que la *Vie de Cauchy*, — elle lui avait pourtant coûté beaucoup de démarches, de temps et de travail, — pût lui rapporter autre chose que l'honneur de l'avoir écrite : elle lui valut cependant, par surcroît, la plus précieuse des récompenses. Non seulement

elle fut, on peut du moins le supposer, pour quelque chose, dans le projet que conçut l'Académie des Sciences de publier l'œuvre entière de Cauchy, elle lui obtint la faveur très enviée de diriger cette publication, travail immense, dont la durée ne devait pas être de moins de trente ans, et un de ceux qui font le plus d'honneur à la science française. Il s'en occupa activement pendant près de vingt années durant lesquelles un volume ou un demi-volume paraissait tous les ans, et, après avoir choisi pour collaborateur, aussi dévoué qu'intelligent, dans cette tâche ardue, un de ses collègues à la Faculté des sciences de Grenoble, il eut le bonheur, quand l'âge commença d'affaiblir ses forces, d'en laisser la direction à celui qui l'avait si longtemps et si utilement secondé.

C'est à Grenoble, qu'après nous être seulement connus et fréquentés à l'École Normale, nous nous liâmes d'une amitié qui devint, de jour en jour, plus intime ; à Grenoble, où quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée, qu'il avait conquis l'estime et la sympathie de ses collègues, et aussi de tous ceux qui avaient eu l'occasion d'entrer en rapport avec lui. Simple et d'abord facile, aimant mieux s'effacer que se produire, il n'était si heureux que quand il pouvait obliger autrui. Du commerce le plus sûr, s'il ne détestait pas, loin de là, de conseiller ceux qui lui donnaient cette preuve de leur confiance, il le faisait avec une prudence et une discrétion absolues. Sa foi profonde, sa piété n'avaient rien de farouche, rien non plus de gênant pour ceux qui ne partageaient pas ses convictions religieuses et avec lesquels il ne cessait de vivre dans le meilleur accord. Aussi éloigné de l'ostentation que du respect humain, il n'était jamais agressif. Il n'était pas non plus sans défense. Sous les dehors d'une bonhomie très réelle se cachait un esprit toujours en éveil, une sève bourguignonne que les études les plus abstraites n'avaient point tarie, et d'où sortait aussitôt la réplique vive, décisive, le trait qui arrêtait tout court les hostilités à leur début. J'ai souvent regretté que des hommes de science, d'un mérite supérieur et unanimement reconnu, n'eussent pas, ou un peu de lettres pour orner et faire mieux apprécier leur savoir, ou un peu de religion pour adoucir certains traits trop saillants de leur caractère. Alphonse Valson possédait le rare avantage d'être à la fois un savant, un chrétien, un lettré nourri des anciens et des meilleurs d'entre les modernes. Rien n'est beau comme l'union de ces trois qualités, mais aussi rien n'est agréable comme un commerce familier avec ceux qui les possèdent : je le sais, grâce à une expérience dont il ne me reste plus, malheureusement, que le souvenir.

Membre du Jury d'agrégation, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1874, membre de l'Académie delphinale, président du Conseil diocésain des Écoles d'Orient, fonction dans laquelle il avait succédé à son collègue de la Faculté des lettres, M. Roux, Alph. Valson était proposé pour les fonctions d'inspecteur général, quand il reçut (juin 1897) du cardinal-archevêque de Lyon, et des évêques de la région du Sud-Est, l'invitation de venir créer et diriger, à Lyon, la Faculté libre des sciences. Témoin des perplexités où le jeta cette demande inattendue, je sais tout ce qu'il lui en coûta pour quitter l'Université, dont il était l'un des plus dévoués serviteurs, la ville où il était universellement estimé et aimé, les collègues avec lesquels il ne cessa d'entretenir, jusqu'à la fin de sa vie, de cordiales relations. Il crut remplir un rigoureux devoir, et répondre à la voix même de l'Église, en se rendant à l'appel des évêques. Il le fit, d'ailleurs, avec un désintéressement qui n'est plus de notre âge, sans de-

mander qu'on prît, à son égard, aucun engagement pour l'avenir, alors qu'il se donnait lui-même tout entier, et sacrifiait des droits acquis par vingt-sept années de loyaux services. Les scrupules de sa délicatesse allèrent à ce point de lui faire remettre, à l'Académie des Sciences, le mandat qu'elle lui avait confié quelques années auparavant. La réponse que lui fit M. Bertrand, au nom de ses collègues, dans une lettre que j'ai eue entre les mains, est aussi honorable pour celui qui l'a écrite que pour celui auquel elle était adressée. Valson continua donc durant de longues années encore, avec le concours de M. Collet, à diriger la publication de l'Œuvre de Cauchy.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre, dans sa nouvelle carrière, diront mieux que je ne saurais le faire, et ils se sont déjà acquittés de ce devoir, ce qu'il y dépensa d'activité, d'initiative, de prudence, de persévérance, ce qu'il déploya, dans ces fonctions de créateur et d'administrateur d'une Faculté des sciences, si difficiles, si délicates, de qualités qu'on ne lui soupçonnait pas. Je me borne à rappeler qu'il eut la très vive satisfaction de pouvoir s'adjoindre, dans l'enseignement des hautes mathématiques, un jeune lieutenant d'artillerie, M. le comte Magnus de Sparre, dont il avait, à Grenoble, en 1872, deviné les remarquables aptitudes scientifiques, et qu'après sa démission, il avait dirigé dans les études, qui lui valurent le grade de licencié, et, après les épreuves les plus brillantes soutenues à la Sorbonne, celui de docteur ès sciences. Pour mémoire aussi, je mentionnerai la part qu'il prit aux travaux de l'Académie de Lyon, qui n'avait pas tardé à le recevoir parmi ses membres, et l'éleva plus tard à l'honneur de la présidence, — le prix Gegner, très ambitionné, qui lui fut décerné, deux années de suite, par l'Académie des Sciences; — enfin, ces deux editions de la *Vie d'Ampère*, si bien reçues, l'une et l'autre, par le monde savant et le public lyonnais. La seconde, indépendamment du *Discours préliminaire*, résumé substantiel d'une philosophie des sciences, contient sur ce qu'on pourrait appeler la métaphysique de l'illustre mathématicien, des détails qui n'étaient pas tous dans la première, et qui permettent de mieux comprendre la genèse de ses immortelles découvertes. La plume qui allait les retracer, avec une exactitude et une précision capables de satisfaire les savants, avec une clarté qui permît aux profanes de les entendre, cette même plume s'était hasardée, dans le second chapitre du livre, à raconter la gracieuse idylle qui précéda et décida le mariage du jeune Ampère, alors simple soupirant à la main de Mlle Julie Carron, et candidat à un petit poste de professeur de mathématiques dans un collège communal : elle ne fut pas au-dessous d'une tâche aussi délicate. L'impression en fut même assez vive pour déterminer plusieurs savants et hommes de lettres à visiter, à Poleymieux, les lieux témoins de ces courts instants d'un bonheur sans mélange : pieux pèlerinage inauguré, j'en ai le souvenir encore présent, sous la conduite de mon ami, par M. Bertrand, alors au faîte des honneurs académiques.

Tous les ans, depuis 1878, l'un des derniers jours d'octobre, de fraternelles agapes réunissaient, dans la demeure hospitalière de Valson, six ou sept anciens camarades de l'École Normale, professeurs au Lycée ou aux Facultés de Lyon. Le premier, notre modeste et savant ami, Gustave Bclot, décédé en septembre 1886, manqua au rendez-vous. L'année suivante, ce fut le tour du doyen de la Faculté des lettres, G. Heinrich, l'auteur de l'*Histoire de la littérature allemande*, et de l'excellent petit livre *La Persévérance*. Un jour enfin, en novembre 1900, nous nous assîmes seuls à la table déserte, nous redisant l'un

à l'autre, dans un entretien qui devait être le dernier, au défaut des amis disparus, mais souvent rappelés, les joies et les tristesses du passé, les espérances du présent et surtout celles de l'éternel avenir. L'heure approchait pour lui d'y entrer, et de jouir d'un repos mérité par un vie de travail et de dévouement, où les joies de l'étude et de l'amitié n'avaient pas manqué, à Montpellier, à Marseille, à Grenoble, à Lyon, et, à l'époque des vacances, à Bligny-sur-Crèche, dans la famille de sa femme, où ses supérieurs hiérarchiques, ses collègues et ses élèves lui avaient prodigué, jusqu'au dernier jour, les témoignages de leur respect et de leur affection, mais où les tristesses avaient souvent dépassé les joies, et où les consolations humaines n'étaient point venues du côté où il lui eût été plus doux de les recueillir. Une cruelle infirmité, dont il souffrait depuis plus de trois ans, n'avait pas ralenti son ardeur; il enseignait encore à la veille des examens que devaient subir, tout prochainement, ses élèves. A peine entré en vacances, une crise se déclara, et, à l'hôpital Saint-Joseph où il s'était fait transporter, il subit, avec un grand courage, non sans avoir pris, d'abord, avec une admirable sérénité, toutes les précautions que réclamait sa foi, l'opération que les médecins avaient jugée indispensable. Elle réussit, comme il arrive le plus souvent, mais les suites en furent moins heureuses, et la mort survint au troisième jour, le 17 juillet.

Les funérailles de mon ami furent aussi simples que touchantes. Le cardinal-archevêque de Lyon (1) voulut les présider : il donna l'absoute dans la petite chapelle de l'hôpital. Puis, un convoi modeste, « mais émouvant, au possible, par la grande affluence des chrétiens lyonnais de toutes les classes de la société », conduisit, à sa dernière demeure, l'homme excellent, le savant modeste, le serviteur dévoué des petits et des pauvres. Qu'il me pardonne, lui qui désirait n'avoir ni discours à ses funérailles, ni notice de sa vie, d'en avoir sèchement, à grands traits, esquissé le tableau où, du moins, ne paraîtront pas les œuvres qu'inspire la charité et qui ne doivent avoir que Dieu pour témoin.

Claude-Charles CHARAUX.

Promotion de 1851. — CORNET (Simon-Frédéric-Alfred), né le 29 mars 1831, à Châlons-sur-Marne, décédé, à Châlons-sur-Marne, le 6 mars 1901.

Après avoir commencé ses études au Collège de sa ville natale et s'y être fait remarquer par les plus brillants succès, Cornet fut envoyé au Collège Stanislas, à Paris, pour s'y préparer à l'École Normale supérieure. A Paris comme à Châlons, son intelligence et son amour du travail lui firent occuper le premier rang dans ses classes ; il se distingua même au concours général où il remporta en discours latin le 1er prix des nouveaux (1849), puis l'année suivante le 2e prix des vétérans (1850) et au mois d'octobre 1851 il fut

(1) « M. Valson ! Comment prononcer ce nom sans émotion ! Science consommée, foi profonde, piété et sérénité d'un saint, il nous a tout donné, et cela pendant vingt cinq ans. »

Paroles de S. E. le Cardinal Coullié, à la séance de rentrée des Facultés libres de Lyon.

admis d'emblée comme élève de l'École Normale, section des lettres ; mon nom suivait le sien sur la liste d'admission.

C'est à ce moment que je fis sa connaissance intime. Nous nous étions déjà quelque peu entrevus sur les bancs de la Sorbonne, aux jours du concours général. Notre admission commune à l'École cimenta notre liaison, et nos deux caractères s'accommodant assez bien ensemble, nous nous arrangeâmes pour nous trouver voisins à l'étude comme au réfectoire, et dans les conférences comme au dortoir. Bientôt Aderer et Jarry vinrent se joindre à nous, et tous quatre nous formâmes, pendant nos trois années d'École, la bande joyeuse et rieuse, et quelque peu *blagueuse* aussi de notre promotion (1).

Parlerai-je de notre entrée à l'École ? Elle se fit dans des conditions, qui je crois, méritent d'être rapportées. C'était l'époque où le cléricalisme triomphant procédait à l'application de la loi néfaste du 15 mars 1850, où MM. de Falloux, de Montalembert et Dupanloup sous le prétexte d'assurer la liberté de l'enseignement, ne visaient à rien moins qu'à détruire l'Université, à transformer tous les établissements laïques en maison religieuses.

Ils avaient commencé par l'École Normale leur œuvre de soi-disant épuration. L'ancienne administration de l'École en qui se personnifiait le libéralisme avait été remplacée brusquement par une administration nouvelle. Et quant aux élèves, on avait pris toutes les mesures possibles pour changer leur esprit. Avant d'être admis à concourir, les candidats avaient été soumis à une enquête des plus rigoureuses : on avait recueilli sur leur compte et celui de leurs familles, sur leur situation de fortune, leurs croyances, leurs opinions, leurs relations même, les renseignements les plus circonstanciés; cette année-là, juifs, protestants, libres-penseurs avérés furent au même titre et *à l'avance socius du concours*. Et grâce à ces procédés tout nouveaux d'inquisition, la promotion admise en 1851 se présentait à l'administration avec tous les titres désirés et voulus par la réaction cléricale. C'était elle, disait-on tout haut, qui devait régénérer l'École. Et il faut l'avouer, elle semblait, à première vue, justifier cette appréciation. Car elle renfermait (chose inouïe, et que la Restauration elle-même n'avait pas connue) sur dix-sept admis, sept ou huit croyants et pratiquants, à peu près autant d'indifférents ou de naïfs et, si je ne fais erreur, un ou deux tout au plus légèrement entachés du vieux libéralisme normalien.

On comprend sans peine que de pareilles recrues aient été fort bien accueillies par l'Administration, mais qu'en revanche, elles aient été vues de fort mauvais œil par les élèves de deuxième et de troisième année ; et ceux-ci nous le firent immédiatement comprendre en votant à l'unanimité la suppression du banquet traditionnel qui réunissait chaque année les anciens et les nouveaux, et formait entre eux, dès les premiers jours, une camaraderie solide et indissoluble. — L'École allait-elle, de ce fait, être divisée en deux camps enne-

(1) C'est Jarry et Cornet qui ont inventé le nom de *Caïman* que nous appliquâmes à *un* de nos surveillants souverainement détesté par nous tous. Comment ce sobriquet individuel s'est transformé en une appellation générique, c'est à nos successeurs de l'expliquer.

mis ? on eût pu le craindre — mais ces sinistres prévisions ne tardèrent pas à se voir démenties par les événements. Les nouveaux se montrèrent tout d'abord si bons enfants, si doux, si peu combattifs, si désireux de vivre en paix avec tout le monde, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on ne se formalisât pas de les voir aller à la messe et faire visite au Père Lacordaire, en un mot, ils firent preuve d'un si excellent esprit qu'on ne tarda pas à s'humaniser avec eux. Ils ne furent plus systématiquement tenus à l'écart, et Cornet fut l'un des premiers à bénéficier de cet heureux revirement. Sortant de Stanislas, il était pour cette raison désigné tout d'abord aux suspicions et à l'antipathie des carrés et des cubes. Mais son heureux caractère, sa franchise, sa loyauté, sa bonté dissipèrent assez vite ces fâcheuses préventions. Et un mois ne s'était pas écoulé qu'il avait déjà conquis l'estime et l'affection même de ceux qui dès le début lui avaient témoigné le plus de froideur.

Du reste un affreux événement qui se produisit bientôt après mit fin parmi nous à toutes les apparences de dissension, et réunit tous les cœurs des Normaliens dans un sentiment unanime d'indignation et d'horreur. Cet événement, ce fut le Coup d'État du 2 décembre 1851. Dirai-je notre effarement à tous, quand le matin de ce jour néfaste, à l'issue du déjeuner, on vint nous annoncer l'attentat perpétré pendant la nuit, la Chambre dissoute, les représentants du peuple emprisonnés, Paris tout entier couvert de troupes, un bruit lointain de fusillade ne confirmait que trop l'épouvantable nouvelle ? En un instant, toute l'École était rassemblée dans le préau du rez-de-chaussée, entre les deux salles d'études des littéraires et des scientifiques. Je vois encore Prévost-Paradol, monté sur une chaise, et flanqué d'Ordinaire et de Duvaux, nous appelant tous aux armes et nous invitant à descendre dans la rue pour y défendre la loi violée. Et les deux sous-directeurs accouraient aussitôt, nous suppliant de rester calmes, et d'attendre les événements. Mais on demeurait sourd à leurs conseils ainsi qu'à leurs prières, et sous l'impression du discours enflammé de Prévost-Paradol, peut-être les anciens auraient quitté l'École, entraînant avec eux les nouveaux, moins ardents, moins déterminés, mais néanmoins résolus encore, quand l'arrivée de Magy, le plus sympathique de nos surveillants, vint modifier nos dispositions. Dès la première heure, Magy était parti à la découverte. Et de tous les côtés, vers le Panthéon, comme vers le Luxembourg, et vers le quartier Claude Bernard, il s'était vu barrer le passage par des soldats, croisant la baïonnette sur quiconque osait s'avancer. « Ce qu'il n'avait pu faire isolément, ajoutait-il, serait bien plus impossible encore à des groupes.... et d'ailleurs, où trouver des armes ? »

Cette communication refroidit l'ardeur générale et comprenant enfin que notre tentative de résistance n'avait aucune chance d'aboutir, nous rentrâmes tous, frémissants et sombres, dans nos salles de travail, où nous nous abandonnâmes aux plus tristes réflexions. — Il fallait se résigner à l'inévitable : on se résigna.

Et dès lors, jusqu'à notre sortie de l'École, nous fûmes soumis au régime scolaire le plus énervant, le plus abêtissant qu'il soit possible d'imaginer. Ce régime, nous en rendions notre Directeur responsable, et nous ne lui épargnions à ce sujet, ni nos imprécations ni nos railleries. Et pourtant, nous étions alors, dans nos accès de colère, vraiment trop injustes à son égard. A plusieurs reprises, nous l'avons su depuis, la dissolution de l'École avait été mise en question dans les Conseils gouvernementaux. Réclamée par le parti

clérical, elle fut une ou deux fois décidée en principe. L'intervention de notre Directeur s'opposa seule à ce qu'elle fût signée; et ce qui nous sauva, ce fut précisément cet affreux régime d'études que nous maudissions tous, mais sur les bons effets duquel on s'appuya pour garantir l'anéantissement du vieil esprit normalien.

Les trois années d'École se passèrent pour Cornet comme pour nous tous dans un état de profonde veulerie. Nul goût au travail, sauf peut-être dans la conférence d'histoire, où le savant et laborieux Cheruel avait le don de nous intéresser et nous communiquait un peu de son ardeur ; sauf encore à la Sorbonne, où E. Havet nous initiait aux règles et aux procédés de la critique historique. Partout ailleurs, indifférence ou tiédeur. Le stimulant faisait défaut: l'examen de licence ayant été reporté à la fin de la seconde année, cette seconde année n'était en somme que la répétition de la première; et la troisième année à son tour ne faisait que reproduire les travaux de la seconde, les agrégations spéciales ayant été supprimées et remplacées par une agrégation *omnibus* qui ne se pouvait passer que trois ans après la sortie de l'École.

Tout d'ailleurs contribuait à nous décourager. Traités, au point de vue disciplinaire, comme de petits collégiens, assujettis à l'inflexible loi du silence et de l'ordre dans les rangs, soumis pour la tenue et le costume aux plus rigoureuses exigences (1), forcés de remettre nos devoirs à jours et heures fixes, sans cesse surveillés, contrôlés, inquiétés jusque dans nos lectures à la bibliothèque, nous nous vengions de toutes nos misères en relevant, en ridiculisant les manies, les travers et les insuffisances de nos professeurs. Nous nous amusions bien souvent — et de fort bon cœur, — à reproduire les savantes leçons où l'on nous apprenait à porter la *hache de la raison dans les taillis de la pensée*, à voir les choses sous *un double point de vue*, à *mettre en relief* les qualités et les défauts des auteurs, à bien comprendre ce que c'est qu'une *langue fixée*, à ne pas trop chercher où sont les neiges d'*autans* (sic) à admirer par-dessus tout la *laïngue de Boschuet !*

Dans les conférences, les textes de devoirs ou les explications nous fournissaient matière à mille plaisanteries.

Nous nous faisions un jeu d'introduire dans nos thèmes grecs des solécismes ou des barbarismes que notre vieux professeur (un illustre épigraphiste, ma foi, très versé, paraît-il, dans la prononciation du grec moderne, mais très ignorant du grec ancien), laissait passer avec le sang-froid le plus imperturbable ; ou bien, on s'entendait à plusieurs pour trouver à tel ou tel passage grec, trois ou quatre sens plus abracadabrants les uns que les autres. — Ces interprétations, on les apportait en conférence ; on les exposait, on les discutait, et gravement on les soumettait au professeur : le pauvre homme, très embar-

(1) N'ai-je pas été consigné un jour pour avoir descendu deux à deux les marches d'un escalier ? Et ne nous sommes-nous pas vus un dimanche, au moment de sortir, renvoyer au dortoir par notre impitoyable cerbère — Heuzey, pour avoir arboré une cravate de couleur, Cornet, pour avoir substitué au disgracieux pantalon d'uniforme un joli et frais pantalon gris perle, et moi pour avoir négligé de faire subir à ma moustache naissante — oh ! bien petite encore pourtant, — le sacrifice hebdomadaire ?

rassé, ne sachant à qui entendre, harcelé d'un côté par Aderer et Jarry, de l'autre par Cornet et moi, finissait par jeter un coup d'œil furtif sur la traduction jointe à son texte et, d'un ton doctoral, terminait le débat en disant : « Messieurs, voici le vrai sens; il ne saurait y en avoir d'autre. »

Dans la conférence de latin, même manège. Parmi les intéressantes et admirables matières qu'on nous donnait à mettre en vers latins, je citerai : *Les plaisirs de la campagne;* et là, dans l'alignement virgilien de nos dactyles et de nos spondées, nous ne manquions jamais de nous étendre sur le

Unda levi somnum suadebit inire susurro

ce qui avait le don d'horripiler particulièrement notre professeur. « Des ruisseaux qui murmurent! s'écriait M. Gibon. Vous en connaissez, vous ! moi, je n'en ai jamais vu. »

D'autres fois, notre verve poétique avait à s'exercer sur les travaux, les joies et les soucis de la vie de professeur. Sur les travaux et les soucis on n'insistait guère, mais sur les joies, que de détails ! que d'effusions presque lyriques !

Parmi ces joies, la première était la possibilité de se marier jeune et dans de bonnes conditions pécuniaires (1), la seconde et la plus appréciée; c'était la faculté de prendre sa retraite.

Prendre sa retraite ! On aura peine à le croire, et pourtant rien de plus vrai. Nous y songions tous, et très sérieusement : c'était là notre plus vif désir et le thème fréquent de nos conversations intimes; c'était le sujet qu'on ne craignait pas d'aborder même en pleine conférence, à la grande stupéfaction de M. Caboche. Et sur ce point, notre brave cacique, le grave et profond penseur, n'hésitait pas à faire violence à sa taciturnité coutumière pour joindre sa voix à la nôtre.

Dans la conférence de français, on apprenait surtout à exprimer *des idées générales en un langage définitif!* Et là, sans vergogne aucune, on se lançait dans les paradoxes, on recouvrait des pensées insignifiantes d'un pompeux vernis cicéronien, on arrondissait de belles périodes, on les terminait par des expressions harmonieusement pompeuses, qu'on faisait ressortir à la lecture, et que les camarades accompagnaient d'un ron-ron approbateur produit sur la table par le frottement du pouce humecté de salive.

Et voilà comment se sont passées nos trois années d'École; voilà comment nous avons végété, traîné le boulet, attendant impatiemment le jour où nous pourrions, comme le soldat, crier : Vive la classe ! et nous répétant les uns aux autres :

O rus, quando ego te aspiciam?

Rus symbolisait pour nous l'indépendance, la liberté de corps et d'esprit, le travail sérieux et productif !

Les détails ci-dessus paraîtront peut-être, au premier abord, quelque peu étrangers à la biographie de Cornet; mais j'ai cru devoir les donner, parce qu'ils peignent, très exactement, son état d'âme et le nôtre à tous.

Je reviens maintenant à mon vieil ami, que je n'ai oublié qu'en apparence; car ces souvenirs d'École que je viens de retracer, c'étaient ceux que nous

---

(1) Un d'entre nous disait :

. . . . . Conjux que penates,
Quamvir exiguos, non indotata subibit.

aimions à reconstituer dans nos conversations intimes, et c'est Cornet lui-même qui revit en chacun d'eux.

Dans notre promotion, malgré quelques dissemblances de caractère ou d'habitudes, nous vivions tous en parfaite intelligence les uns avec les autres, — mais Cornet était l'un de ceux sur qui se concentraient, le plus volontiers, les sympathies. — On enviait sa bonne humeur, toujours égale. On admirait sa vigueur, son agilité, sa souplesse dans tous les exercices physiques, la façon tout à fait supérieure dont il se comportait à la balançoire, au trapèze, aux barres parallèles, et même au jeu de barres, où, plus d'une fois, on le vit mettre la main au collet de son futur recteur. On louait la correction de sa tenue, qui faisait contraste avec le débraillé trop commun dans le costume intérieur du Normalien. A table, il se distinguait par son habileté à découper les gigots et les poulets, et le soir, à la récréation qui suivait le souper, il nous égayait par ses talents musicaux, par l'art consommé avec lequel il nuançait les grands airs des opéras-comiques, ou bien mimait, dans des chansonnettes burlesques, les allures, les gestes et le ton des amis de la dive bouteille. On se tordait littéralement de rire quand il entonnait sa fameuse chanson :

Panari, mon ami,
J'crois qu'nous n'sommes pas mal gris,

ou, quand les jours de sortie il rentrait au dortoir en contrefaisant l'homme qui a *son petit plumet*.

Quant à ces petites plaisanteries, à ces taquineries familières que des camarades se permettent parfois entre eux, il évitait généralement d'en prendre l'initiative : ainsi, par exemple, en étude, au dortoir, si quelques causeries, quelques manifestations bruyantes, provenant de tel ou tel, interrompaient le silence, et troublaient le repos général, ce n'était jamais Cornet qui avait mis la chose en train. Il s'associait simplement au mouvement, et s'il s'apercevait qu'on allât un peu trop loin, il se retirait de l'affaire, ne tenant pas à se voir jeter à la face, par quelque mécontent, une épithète mal sonnante.

Estimé de ses camarades, Cornet ne l'était pas moins de ses professeurs. Néanmoins ceux-ci, tout en faisant grand cas de ses qualités intellectuelles, ne me semblent pas les avoir appréciées à leur juste valeur. Sans doute, Cornet n'avait ni la profondeur de Lachelier, ni le brillant d'Aderer, ni la facilité élégante de Jarry ; mais il possédait, au plus haut degré, le bon sens, la justesse dans l'idée comme dans l'expression. Jamais il ne disait, n'écrivait rien qu'il n'eût longuement médité ; craignant toujours de dire trop ou trop peu, il tournait et retournait sa pensée dans tous les sens, et bien qu'à l'exemple d'Aderer et de Jarry, il se permît, parfois, de dauber Boileau, il est certain que, sans s'en douter peut-être, il avait pris pour devise et règle de conduite, les vers du poète :

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

On l'a jugé, par suite, un peu sec et un peu froid. Et c'est cette appréciation fort erronée selon moi, qui, lors des examens de sortie, le fit comprendre et ranger dans la catégorie des futurs professeurs de grammaire.

Ce malentendu, qu'on ne saurait trop regretter, a pesé de la façon la plus fâcheuse, tout au moins sur la première partie de la carrière de Cornet, et la

fait, pendant un temps beaucoup trop long, confiner dans les classes inférieures des lycées.

C'est ainsi qu'en sortant de l'École, on l'envoya débuter à la Rochelle comme chargé de cours de cinquième, puis comme suppléant de quatrième (octobre 1854-octobre 1855) ; un an après, il passe à Besançon comme chargé de cours de sixième (octobre 1855-octobre 1857) ; puis comme chargé de cours de cinquième (octobre 1857-juin 1859). En juin 1859, la chaire de cinquième au Lycée de Reims devient vacante : il la sollicite : il l'obtient. Le voilà au comble de ses vœux. Il est dans son pays natal, au milieu ou dans le voisinage des siens. Il ne songe qu'à y rester, à s'y créer un poste fixe. Et, dans ce but, il se présente, en 1860, à l'agrégation de grammaire. Il y est reçu le deuxième, et grâce à ce brillant succès, de chargé de cours, il devient professeur titulaire.

Pourquoi Cornet s'arrêta-t-il en si beau chemin ? Pourquoi n'essaya-t-il pas, comme le firent plusieurs de nos communs camarades, de conquérir l'agrégation des lettres après celle de grammaire ? Qui l'en empêcha ? Souscrivit-il trop facilement à l'opinion que ses professeurs d'École s'étaient faite de ses aptitudes ? Jugea-t-il le but trop haut, trop éloigné pour qu'il pût l'atteindre ? Ou bien dénué d'ambition, se dit-il, comme le pasteur de Virgile :

Claudite, jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Je crois qu'il faut chercher ailleurs le motif de sa regrettable abstention. Cornet s'était marié en sortant de l'École. Cette union, projetée de longue date, et impatiemment attendue d'un côté comme de l'autre (1), l'avait rendu le plus heureux des hommes. Mais, en lui procurant, pour le présent, toutes les satisfactions désirables, elle l'empêcha d'étendre ses vues vers l'avenir. Pour lui, dès lors, plus de long espoir ni de vastes pensées. Partageant tout son temps, d'une part entre ses devoirs professionnels, qu'il remplissait avec une conscience, un dévouement sans bornes, et de l'autre entre ses affections et ses joies familiales, il s'enlizait dans une complète et profonde quiétude : démentant par toute sa conduite le mot du bon Horace, ne désirant, ne demandant rien, se répétant à lui-même, du matin au soir, le *Contentus suâ sorte*, il laissait ainsi les jours succéder aux jours et les années aux années.

Ce fut un grand tort qu'il reconnut par la suite et dont il eut à se repentir.

Quoi qu'il en soit, il jouissait, à ce moment, d'une félicité parfaite. La naissance d'un fils avait réalisé ses plus chères espérances ; comme professeur, il s'était concilié l'estime et la sympathie de l'administration ainsi que des familles. Ses élèves l'adoraient et chantaient sur tous les tons ses louanges, vantant à qui mieux mieux son savoir et son dévouement. Son extraction champenoise aussi bien que son talent musical lui avaient créé, en ville, les plus agréables relations.

Tout semblait lui sourire. Mais hélas ! pour lui, comme pour chacun ici-bas, les jours sombres arrivèrent : *Nihil est ab omni parte beatum*. La maladie frappa d'abord son premier né. Puis, coup plus cruel et à jamais irréparable, la mort vint lui ravir la compagne fidèle de ses jeunes années, celle qu'il comptait associer, jusqu'au bout, à son existence. Quel vide alors dans cette

(1) A l'École, nous l'appelions parfois, en plaisantant : Uxorius.

maison devenue tout à coup déserte ! Quel deuil affreux dans ce foyer jadis si plein de vie et de joie !

Cornet, quoique profondément atteint, ne succomba pas néanmoins sous cette épreuve si douloureuse : il conserva pieusement le souvenir de la chère disparue et chercha, dans un redoublement de travail et de sollicitude pour ses élèves, un allègement à sa douleur.

Cependant les années commençaient à venir. L'administration universitaire, mieux éclairée sur les aptitudes de Cornet, l'avait d'abord fait passer de la chaire de cinquième dans celle de quatrième, puis, par faveur spéciale et au moyen d'une délégation, l'avait élevé jusqu'au rang de professeur de troisième (mai 1863).

Ces nouvelles fonctions répondaient mieux aux goûts et aux instincts littéraires de notre camarade. Et il les remplit pendant dix-sept ans (1863-1880), avec la plus grande distinction. On eût voulu faire encore plus pour lui et récompenser ses services par une autre promotion. Mais le règlement y mettait obstacle. Impossible d'installer un agrégé de grammaire dans une chaire de rhétorique. Cornet, faute de mieux, se contenta des palmes académiques (1872), qui furent, cinq ans après, remplacées par la rosette d'officier de l'instruction publique (1879).

En 1879, Cornet approchait de la cinquantaine. Depuis dix-sept ans, il professait la troisième, et il commençait à se fatiguer légèrement de revoir sans cesse le même programme, et de faire toujours répéter à ses élèves les mêmes exercices. Le dégoût d'une part, un peu d'ambition de l'autre, et peut-être, quelque diable aussi le poussant, décidèrent notre ami à changer de voie ; il crut, non sans raison, qu'il pourrait, dans une autre sphère, rendre à l'Université de plus importants, de plus signalés services ; et, quelque peine qu'il éprouvât à quitter Reims, à rompre de si douces, de si chères relations, il sollicita un poste d'inspecteur d'académie. Sa candidature, chaudement patronnée par l'inspection générale, fut accueillie avec empressement, et quelques mois après (février 1880), il était envoyé, comme inspecteur d'académie, dans la Haute-Savoie.

Il ne resta que deux ans dans ce poste, où ses débuts le mirent en relief et donnèrent une excellente idée de ses qualités administratives. Puis, en mai 1882, prévenu par moi que l'inspecteur des Ardennes venait de décéder subitement, il s'empressa de briguer sa succession, qui lui fut accordée sans peine. Et, dès lors, nos vieilles relations, un moment interrompues par la distance et les hasards de la vie universitaire, et forcément limitées à un échange de confidences écrites, se renouèrent avec la force et l'énergie d'autrefois. Deux fois par an Cornet venait à Douai pour la session du Conseil académique ; et nous éprouvions alors, lui et moi, la joie la plus vive à nos réunir, à remuer nos vieux souvenirs d'École, à parler des camarades absents, ou, hélas ! déjà disparus, à échanger nos confidences sur les ennuis et les misères des situations administratives. Quant à moi, vieux grognard, cuirassé par un long exercice du métier contre toutes les tracasseries et les misères, de quelque côté qu'elles pussent venir, j'en avais tôt fait avec mes doléances, et le haussement d'épaules, dont notre camarade Jarry nous avait appris l'usage, était le plus souvent ma seule réponse aux ennuis qui m'assaillaient. Mais pour Cornet c'était autre chose ; il n'en était qu'à ses débuts, et les difficultés qu'il rencontrait dans les Ardennes étaient bien plus graves que celles de la Haute-

lavoie. En entrant dans l'administration, Cornet s'était bien promis de n'agir amais que conformément à la justice, et de faire toujours prédominer l'intérêt général sur l'intérêt particulier, de lutter énergiquement contre toutes es instances, contre toutes les pressions quelles qu'elles fussent, de défendre n tout et partout son personnel contre les attaques, soit des cléricaux soit des olitiques. Ce programme, il le maintint, il le réalisa jusqu'au bout : mais au rix de quelles luttes, de quels ennuis! La tension fut si forte, qu'à un moment Cornet se découragea, et demanda son changement. L'Inspection académique e la Marne se trouva tout à coup vacante. On la lui offrit à titre de compenation, et comme récompense légitime de ses services antérieurs. Il accepta, non sans toutefois éprouver quelque appréhension. Le poste, sans oute, était plus important; il le rattachait (avantage très appréciable) à l'Acaémie de Paris, dont le vice-recteur avait été son camarade d'École; enfin, il replaçait dans son pays natal, au milieu des siens, dans un département ou avait laissé de si bons souvenirs. Mais cette dernière considération avait ussi ses inconvénients. Cornet se disait avec raison : nul n'est prophète en on pays; mon passé ne nuira-t-il pas au prestige de ma situation présente ? Et es relations d'autrefois ne seront-elles pas, à certains moments, une entrave ma liberté d'action? Des sollicitations trop amicales ne viendront-elles pas nelquefois me forcer la main ? Ces difficultés, il les envisagea d'un œil sûr, — grâce à son tact et à sa fermeté il en triompha sans peine.

Pendant douze ans, jusqu'au jour où sonna pour lui l'heure de la retraite, il it remplir, à la satisfaction générale, ses difficiles et délicates fonctions. On e me croirait pas, si je disais qu'il n'y a point éprouvé de déboires, qu'il ne est jamais heurté à des affaires scabreuses et pénibles, en un mot, qu'il a pu ujours contenter tout le monde et son père.

Mais, instruit par l'âge et par l'expérience acquise dans ses deux postes anrieurs, il arriva finalement à se tirer toujours d'embarras, tournant les difficultés qu'il eût été dangereux d'aborder de front. Il m'est revenu que sa prunce, en certaines occasions, particulièrement dans les questions rémoises, a ulevé, contre lui, quelques récriminations. Ah ! c'est bien ici le cas de réter avec le poète :

La critique est aisée et l'art est difficile!

Ces beaux messieurs qui, du fond de leur cabinet, s'érigent en censeurs déminés de l'Administration, et reprochent sans cesse aux chefs de corps leur anque d'énergie, ne se doutent pas des concessions que ceux-ci sont *forcés* faire souvent dans l'intérêt même du service, et des ménagements que leur pose, non seulement leur tranquillité personnelle, dont au fond ils feraient n marché, mais la nécessité d'obéir aux instructions venues de haut, le désir ne pas causer d'ennuis à leurs chefs, et, par-dessus tout, la crainte d'exciter s rancunes, des animosités redoutables. Souvent une affaire, insignifiante au but, finit par entraîner, après soi, les plus graves conséquences (1). Cette

(1) Un exemple, entre mille, emprunté à mon expérience personnelle de proviseur. jour, une dame se présente dans mon cabinet et me demande, pour son fils, l'auisation de rentrer un jour plus tard que les autres à la suite d'un congé. Je refuse poliment, en me basant sur les ordres reçus, et sur la nécessité de soumettre tous

vérité, tous les administrateurs la comprennent ; c'est elle qui, le plus souvent, leur sert de règle de conduite. Et du haut en bas de l'échelle administrative, depuis le ministre, lui-même, jusqu'au plus modeste fonctionnaire, *pas d'affaires* est le mot d'ordre général.

Quoi qu'il en soit de quelques incidents, au fond sans grande importance, l'œuvre accomplie par Cornet, durant son long séjour à Châlons, fut considérable et féconde en résultats. C'est sous son administration que furent organisés le Lycée de jeunes filles de Reims, les Collèges de jeunes filles d'Épernay et de Vitry et les cours secondaires de Châlons.

Dans l'enseignement primaire son action ne fut ni moins énergique, ni moins fructueuse. Il put mener à bonne fin l'œuvre commencée par son prédécesseur pour l'application, des lois de 1881 et 1882 sur la gratuité et l'obligation, et de 1885, sur les constructions d'Écoles. Grâce à lui, le département se couvrit d'une foule de petits palais scolaires, et les grandes villes de Reims et d'Épernay virent s'élever ces magnifiques écoles laïques qui, après avoir commencé avec quelques élèves, renferment aujourd'hui plus de quatre cents enfants.

A ses occupations officielles, il joignait encore d'autres fonctions, purement bénévoles, auxquelles il consacrait les quelques loisirs que lui laissait l'administration.

Comme inspecteur d'académie, il était vice-président officiel, mais, en réalité, président de fait de la Société de Secours mutuels des instituteurs de la Marne.

En outre, il était président de la Section Châlonnaise de l'Alliance française, section dont il avait été le fondateur; président de l'Association des anciens élèves du Collège de Châlons, et enfin président de la Société de lecture et d'enseignement.

Une activité si féconde, tant de résultats obtenus, tant de progrès réalisés méritaient, certes, une éclatante récompense. C'était l'avis général, et tout le monde s'étonnait de ne pas encore avoir vu le nom de Cornet figurer dans les cadres de la Légion d'honneur. Cette distinction, chaleureusement sollicitée, et longtemps retardée pour des motifs restés inconnus, malgré l'appui du vice-recteur et de M. Bourgeois, député de la Marne, ancien ministre de l'Instruction publique, cette distinction lui fut enfin accordée au mois de juillet 1893. Il avait alors soixante-deux ans.

Cinq ans après, il était admis à faire valoir ses droits à la retraite. Certes, il jouissait encore de toute la plénitude de ses facultés. Il avait encore, disait-il

---

les élèves au même régime, pour ne pas faire de mécontents. La dame s'étonne, insiste, et paraît froissée. Je lui dis que, si je ne puis lui accorder la faveur en question, elle est libre, elle, de la prendre, et que son fils en sera quitte pour rester au Lycée le dimanche suivant. La dame alors se lève et prend congé en me disant : Je pensais, monsieur le Proviseur, que vous auriez plus d'égards pour *des gens comme nous*. L'enfant rentra en retard, et naturellement fut consigné le dimanche d'après. Aux grandes vacances, on le retira du Lycée ; et du même coup, la famille alla de tous côtés clabauder contre le Lycée de Douai. Depuis lors, tous les enfants du canton, qui jadis venaient faire leurs études à Douai, furent dirigés vers Lille. Après cela, soutenir et pratiquer l'*égalité* républicaine !

lui-même, bon pied et bon œil, et il le prouvait surabondamment, non seulement à Châlons, mais encore à Paris, soit dans les discussions du Conseil académique, soit quand, à la Sorbonne, sans la moindre apparence de fatigue, sa voix toujours claire et vibrante, égrenait le palmarès du concours général, et faisait retentir les noms des lauréats jusqu'aux plus profonds recoins du grand amphithéâtre. Mais tout a sa fin en ce monde ; il avait dépassé de trois ans le temps réglementaire de l'activité, et quelque désir qu'on eût en haut lieu de le conserver encore, on dut s'incliner devant la nécessité de faire place aux jeunes et de satisfaire leurs légitimes désirs d'avancement.

Cornet résigna donc ses fonctions au mois d'octobre 1898. Son départ provoqua, de tous les points du département, une affectueuse explosion de regrets. Et de même qu'en 1893, à l'occasion de sa promotion dans la Légion d'honneur, il s'était vu littéralement comblé de félicitations, de même, à l'annonce de sa retraite, il vit affluer chez lui, soit par des articles de journaux, soit par des lettres individuelles, les compliments de condoléance.

Ces félicitations, ces condoléances, certains pourraient croire et dire qu'elles n'avaient qu'un caractère purement officiel, et qu'elles n'étaient, au fond, que de simples formules de politesse s'adressant non à l'homme mais au fonctionnaire.

Mais il n'en serait pas de même de la grande cérémonie du 10 avril 1899 : Ce jour-là Cornet fut l'objet d'une manifestation réellement imposante, d'une de ces manifestations qui font époque et laissent, dans le cœur d'un homme, le plus profond et le plus doux souvenir.

Cornet, je l'ai dit plus haut, avait, en sa qualité d'inspecteur d'académie, exercé les fonctions de vice-président de la Société de Secours mutuels des instituteurs et institutrices du département de la Marne.

Lors de sa mise à la retraite, tous les membres de l'Enseignement primaire s'entendirent pour lui offrir un témoignage éclatant de leur profonde estime et de leur respectueuse affection. Ils ouvrirent, entre eux, une souscription dont le montant, fort considérable, fut consacré à l'acquisition d'une médaille d'or, et d'un magnifique bronze d'art, le « Génie de la Paix », de Mathurin Moreau, monté sur une colonne de marbre avec pieds et chapiteau en bronze doré. Ils profitèrent de la séance annuelle de leur Société pour lui remettre, en grande solennité, leur double cadeau. Et dans le grand salon de l'Hôtel de ville de Châlons, en présence d'une assistance aussi nombreuse que brillante, où figuraient : les sénateurs, les députés, le préfet, les conseillers généraux, le maire, les principaux fonctionnaires de la ville et le principal du collège, sous la présidence de M. Bourgeois, ancien ministre de l'Instruction publique, le doyen des instituteurs se fit, auprès de son ancien chef, l'interprète des sentiments de tout le personnel primaire : « En vous offrant ce modeste témoignage de notre re-
» connaissance, disait-il, ce que nous tenons à proclamer hautement, c'est
» combien votre autorité était douce et paternelle votre direction. Jamais
» nous n'oublierons la bonté, toujours souriante, avec laquelle vous entriez
» dans nos écoles, la bienveillance et l'affabilité qui mettaient à l'aise, avec
» vous, tous ceux qui vous approchaient, et surtout la délicatesse avec la-
» quelle vous saviez laisser deviner les choses difficiles à dire... Votre bonté
» comme votre droiture étaient proverbiales dans le département ; pour nous
» tous vous étiez le sage dont on sollicite les conseils, le grand arbitre dont
» on accepte les arrêts sans appel, l'excellent conciliateur dont la constante
» indulgence était une exhortation perpétuelle à la modération et au devoir. »

A ce témoignage d'affectueuse et respectueuse reconnaissance, M. Bourgeois, président, M. Faure, ancien député, président honoraire de la Société, M. Vallée, sénateur, ancien élève de Cornet au lycée de Reims, M. Payot, inspecteur d'académie, se firent un devoir de joindre l'expression de leur sympathie personnelle. Cornet, très ému, mais non troublé, sut trouver un mot aimable et bien senti pour répondre à chacun de ces compliments, et la cérémonie se termina au milieu d'un enthousiasme général.

Les loisirs que lui avaient faits l'âge et l'Administration, Cornet sut les employer de la façon à la fois la plus intelligente et la plus fructueuse; il en fit deux parts : l'une consacrée aux exercices physiques, à la marche, à la chasse, l'autre réservée au travail intellectuel, ou à ces œuvres de bienfaisance ou d'enseignement dont il avait accepté la présidence. Il relisait ses vieux auteurs, il refaisait ses classes, comme il le disait lui-même, et de temps en temps il reprenait la plume pour *pondre ses quatre pages* ainsi qu'il faisait jadis à l'École, et dire nettement ce qu'il pensait sur les grosses questions du jour. A Reims, étant professeur, il avait déjà commencé à flirter avec la presse, et à diverses reprises dans l'*Indépendant Rémois*, il avait publié, sous son nom, des articles très intéressants de critique littéraire et surtout musicale.

Il fit de même à Châlons, et l' « Union républicaine » de cette ville, depuis sa mise à la retraite, fut heureuse de lui ouvrir ses colonnes et de le compter parmi ses collaborateurs. Dans ce journal, il laissait à d'autres les articles de pure politique; il n'abordait, lui, que des questions de justice, d'humanité, parfois aussi de pédagogie. Il exaltait le vieux libéral espagnol, l'illustre Castelar, et le général transvaalien Joubert. Il applaudissait aux travaux de la conférence de La Haye, et saluait par avance l'avènement d'une ère nouvelle, ère de paix et de concorde entre tous les peuples. Il s'abandonnait, à propos de la guerre du Transvaal, aux plus violentes invectives contre la perfide cupidité de l'Angleterre, et en maudissant le jingoïsme anglais personnifié dans l'odieux Chamberlain, il adressait aux malheureux Boërs l'hommage de son admiration et de sa profonde pitié. D'autres fois, il réprouvait, de la façon la plus véhémente, l'envahissement de la France par les mœurs espagnoles, il se désolait de voir notre douceur, notre humanité séculaires compromises par l'introduction des courses de taureaux; ou bien il prenait en mains la cause de la langue française trop maltraitée, selon lui, par des réformateurs outranciers et menacée de perdre, grâce à d'injurieuses modifications, toute sa grâce et sa beauté. J'ajouterai ici, pour compléter son portrait, qu'il se permettait parfois de tâquiner la muse, — oh ! sans prétention aucune, uniquement pour se distraire en bonne compagnie. — Oui, tous les ans, quand la Saint-Hubert réunissait, en un joyeux banquet, la Société des Chasseurs de Bouy, dont il était membre, on le voyait au dessert réclamer la parole pour énumérer en strophes, d'une poésie légèrement prosaïque (il était le premier à le reconnaître), les divers incidents de la dernière campagne cynégétique, les coups mirifiques des uns, les méprises et les ratés des autres. Et la pièce se terminait toujours par une invitation chaleureuse exprimant, pour l'an prochain, l'espoir d'une autre réunion.

Cet espoir, Cornet le formulait encore au mois de novembre 1900 :

Des Saint-Hubert du siècle est close la série.
Souhaitons, chers amis, que de l'âge prochain,
La première au plaisir de nouveau nous convie
Et nous retrouve tous ici le verre en main.

Hélas ! cette invitation, c'est lui qui n'y répondra pas, et l'an prochain, dans leur banquet, les chasseurs de Bouy déploreront la disparition de leur plus aimable, de leur plus gai confrère.

Cornet paraissait jouir de la santé la plus solide. Chez lui, tous les organes, à ce qu'il semblait du moins, continuaient de fonctionner de la façon la plus normale. L'appétit, le sommeil ne laissaient rien à désirer, ses digestions étaient des plus faciles; sa démarche, alerte et ferme, rivalisait avec celle de la trentième année. A peine si, dans ses cheveux ou sa barbe, quelques fils blancs égarés décelaient

Des ans l'irréparable outrage.

Mais cette belle apparence était malheureusement trompeuse. A son insu comme au nôtre, il couvait le germe d'un mal terrible contre lequel la science n'a pu jusqu'ici trouver le remède. Sans que rien parût au dehors, le cœur était envahi par la graisse et paralysé peu à peu dans ses mouvements.

Cornet se sentit indisposé le 17 février 1901, dans une partie de chasse à Bouy. On dut le ramener en voiture à Châlons, et le médecin, immédiatement appelé, diagnostiqua une congestion pulmonaire.

Pendant une quinzaine, la maladie ne fit aucun progrès apparent; mais le médecin, à chaque visite, constatait un affaiblissement graduel des battements du cœur.

Le 6 mars, à sept heures du matin, Cornet demanda à sa bonne un peu de lait, qu'il but sans difficulté; puis, il la pria de se retirer et de le laisser reposer quelques instants : quand elle revint, au bout d'un quart d'heure environ, il n'était plus. Il n'avait fait aucun mouvement. Sa main était restée sur le bord du lit dans la même position que lors du départ de la bonne. L'affection cardiaque avait fait son œuvre.

La funèbre nouvelle plongea tous les amis de Cornet dans la plus douloureuse stupéfaction. Personne ne voulait y croire. Il fallut pourtant admettre l'évidence, — et l'on ne songea plus qu'à lui rendre les derniers honneurs. — Aimé, vénéré de tous comme il l'était, sa mort fut considérée comme un deuil public : la ville de Châlons se joignit à l'Université pour lui faire des obsèques splendides. L'inspecteur d'académie, le directeur de l'École de médecine, le proviseur du Lycée de Reims, les directrices et les principaux des Collèges de Châlons, d'Épernay, de Sainte-Menehould, de Vitry, et des groupes importants de professeurs des deux Lycées de Reims, des Collèges de Sézanne et de Sainte-Menehould, des deux Collèges de Vitry et d'Épernay, le corps des fonctionnaires et professeurs du Collège de Châlons, des Écoles Normales, des cours secondaires de Châlons, au complet, les inspecteurs primaires, l'inspection académique, les directeurs, directrices, adjoints et adjointes des Écoles primaires de la ville, et environ huit cents institutrices et instituteurs, venus de tous les points du département, avaient tenu à l'accompagner à sa dernière demeure. Les élèves du Collège, des cours secondaires et des écoles communales encadraient le cortège, que suivaient les principaux fonctionnaires du département et de la ville, ainsi qu'une foule nombreuse et recueillie.

Ce fut une manifestation vraiment imposante, et telle que Châlons n'en avait guère vu jusqu'alors. Cornet n'avait voulu, pour sa tombe, ni discours, ni couronnes : il eut, ce qui vaut mieux, les regrets unanimes de tous ceux qui l'ont connu.

Cette notice, déjà peut-être un peu longue, serait, à mon sens, incomplète, si je ne la terminais par l'hommage public que M. Bourgeois rendit à notre camarade, le 15 avril 1901, dans l'Assemblée générale de la Société de Secours mutuels des instituteurs et institutrices du département de la Marne.

« M. Cornet fut longtemps vice-président officiel, et président de fait de » notre Association. L'an dernier, nous l'avions encore auprès de nous, tou- » jours vaillant et dévoué ; rien ne pouvait faire prévoir une fin si prompte ; » chacun admirait sa vigueur physique, la vivacité de son esprit et l'agrément » de ses relations. C'était un universitaire passionné. Sorti de l'École Normale » au lendemain du coup d'État, époque à laquelle cette École semblait le re- » fuge de l'esprit libéral en France, M. Cornet, sans toutefois se mêler à la » politique militante, avait conservé le souvenir de cet esprit ; il sut faire, pour » ainsi dire, de la politique à longue échéance pour préparer les jeunes géné- » rations aux luttes de l'avenir. Il fit toujours son devoir avec une grande indé » pendance de caractère, sachant parfois opposer sa personnalité à toute me- » sure qui lui paraissait contraire à ses principes. Le nom de M. Cornet sera » conservé dans l'esprit de tous comme l'un de ceux qui ont le mieux servi » l'Université et la République. »

A. CHARLES.

Promotion de 1853. — ROYET (Charles-Isidore), né le 14 mai 1833 à Salins (Jura), décédé à Grenoble le 26 mars 1901.

La vie de Charles Royet fut celle d'un modeste honnête homme, de cœur franc et de volonté ferme, professeur exemplaire au jugement de ses chefs les plus hauts placés comme de ses élèves même les plus sévèrement assujettis par lui aux exigences salutaires de la discipline intellectuelle. Peut-être serait-ce assez dire pour honorer sa mémoire, si on ne lui devait d'ajouter qu'affligé dès son enfance d'une infirmité doublement pénible, éprouvé de plus en plus, au cours des années, par des douleurs toujours importunes et quelquefois cruelles, il sut garder jusqu'au dernier jour un fonds de bonne humeur souriante et finement malicieuse, une naturelle sérénité, qui étonnait et charmait quelques amis admis dans son intérieur très discret, et dont le souvenir, dans l'amertume de la séparation, reste infiniment doux à celle qui fut pendant vingt-quatre ans la compagne intelligente et tendrement dévouée de sa vie.

Charles-Isidore Royet était né à Salins, de cette vaillante race de Jurassiens d'où sont sortis tant d'hommes dont s'honore la France et, en particulier, l'Université. Son père, un tisserand obligé de tenir en main des ouvriers, d'origine étrangère pour la plupart et souvent peu commodes, lui imprima de bonne heure l'idée et l'habitude de la soumission à la règle. Il hérita de sa mère, fille d'un soldat du premier empire, une bonté et une douceur d'âme qui se reflétaient dans ses yeux, du bleu le plus limpide. Très gai, d'une gaîté libre et volontiers caustique, il aimait, enfant, à courir la campagne avec ses camarades en chantant les chansons du pays. A l'école, où il se montrait studieux

---

Nota. — Cette notice a été écrite, pour la plus grande partie, d'après des notes que Mme veuve Royet a pris la peine de rédiger elle-même, marque touchante de pieux attachement à la mémoire de son mari.

et appliqué, on l'aimait, comme à la maison, pour la facilité et l'agrément de son caractère. Aussi sa première jeunesse fut-elle heureuse et pleine de promesses. Ses parents rêvaient pour lui l'École Polytechnique et, sans doute, une épaulette d'officier dans une arme d'élite.

Un fait imprévu, et dont personne, d'abord, ne put soupçonner les conséquences fatales, allait changer assez brusquement ces projets. Un jour que le petit Charles, âgé alors de huit ans, était en promenade avec ses condisciples, les enfants, entraînés par l'ardeur du jeu, se trouvèrent, en courant, assez loin de leur maître. Il faisait chaud, on montait une côte : arrivés au sommet, ils aperçurent à quelques pas devant eux un grand réservoir d'eau de pluie. Ils se précipitèrent de ce côté, pour se désaltérer : un d'eux, poussé par un camarade, glissa, tomba dans le trou : sans hésiter, le petit Royet, au risque de perdre pied, se mit à l'eau, et fut assez heureux pour tirer l'autre sur le bord. Tant bien que mal, les enfants se séchèrent au soleil : le maître, apparemment, n'en prit pas de souci, ou peut-être crut-il prudent de recommander à ses écoliers le silence sur cette aventure, qui aurait pu plus mal finir ; les parents de Royet ne surent rien de l'acte courageux de leur enfant. Mais, quelque temps après, il était pris de douleurs dans les jambes, qui l'obligèrent à garder le lit ; et chaque fois que le temps devenait humide, les mêmes douleurs le reprenaient. A la longue, on s'aperçut qu'il boitait,et, malgré les soins les plus dévoués, l'infirmité alla s'accentuant ; si bien qu'un jour le père, avec son ordinaire résolution, dit à son fils : « Allons ! Il ne faut plus songer à l'École » Polytechnique. Tu vas viser à l'École Normale. »

Tel fut, chez notre camarade, le commencement de la vocation universitaire. Dans cette famille de bonne souche provinciale, où les mœurs anciennes étaient encore vivaces, la parole du père n'était jamais discutée : Royet, très docile, se laissa guider dans cette nouvelle voie où d'autres enfants du pays marchaient déjà devant lui. D'année en année, on le vit revenir à la maison avec tous les prix de sa classe, en sorte qu'à l'âge de quinze ans, ayant appris au collège de Salins tout ce qu'il pouvait y apprendre, il fallut qu'on songeât à se séparer de lui pour l'envoyer à Paris chercher le complément d'études dont il avait besoin. Une parente de la famille était sœur du directeur de l'Institution Courvoisier, succursale de la pension Barbet, dont le chef était, lui aussi, un Salinois. Les élèves de cette institution suivaient les cours du lycée Louis-le-Grand : le futur normalien allait être dans de bonnes mains.

Le jour du départ de ce fils unique fut un événement dans la famille. Le père lui remit une grosse montre d'argent, choisie exprès pour lui, que l'enfant, devenu homme, devait garder toujours, se refusant à l'échanger pour une autre plus précieuse ou plus élégante. Ses goûts, comme ses besoins, étaient très simples. Il aimait à citer un vers de Vigée (Epître à Ducis) qu'il prenait pour devise :

Je suis riche des biens dont je sais me passer.

Très fier cette fois de sa belle montre, il alla, conduit par son père, prendre congé des parents et des amis. Parmi ceux-ci, était la Supérieure de l'hospice de Salins qui, depuis l'accident survenu à l'enfant, l'avait pris en affection. Elle s'inquiéta de le voir, à cet âge, s'éloigner de la maison paternelle, et spontanément s'offrit à écrire à son frère qui habitait Paris, pour le lui recommander. C'est ainsi que le capitaine Perraud devint et resta le correspondant du jeune Royet, pendant toute la durée de ses nouvelles études.

Reçu cordialement dans cette famille, il y fit la connaissance des deux fils de son correspondant, de quelques années plus âgés que lui : Adolphe, l'aîné, élève de l'École Normale supérieure, et Charles, qui suivait les cours de l'École de droit. Les jours de congé réunissaient les trois jeunes gens à la table familiale, et Royet contemplait avec respect l'heureux Normalien que le jugement de ses maîtres et l'amour-propre de ses camarades désignaient comme un futur et brillant écrivain — on disait un autre Villemain — et qui portait très simplement l'uniforme d'alors, le bicorne sur la tête et, au côté, l'épée destinée à ne jamais sortir du fourreau. On les aurait, sans doute, bien surpris l'un et l'autre si on leur eût prédit qu'un jour le plus jeune d'entre eux se tiendrait grandement honoré de recevoir à son tour à sa table de modeste professeur l'ancien ami de sa jeunesse scolaire, Mgr Perraud, évêque, cardinal, membre éminent de l'Académie française.

Chaque année, les vacances ramenaient Royet à son cher pays de Salins, où il se réconfortait au foyer paternel. Il y retrouvait ses amis d'enfance, et, malgré sa claudication, il reprenait avec eux les courses d'autrefois en jetant aux échos de la montagne les refrains dont s'était amusée sa gaîté insouciante. Hélas! chaque année aussi, ses parents constataient avec chagrin que son infirmité s'accentuait de plus en plus.

Au mois de septembre 1853, ils eurent le bonheur d'apprendre qu'il était admis à l'École Normale; il était le quatrième sur la liste d'entrée. Mais ce bonheur lui-même devait être presque aussitôt troublé par de nouvelles préoccupations. Pour revenir de Salins à Paris, il fallait, en ce temps-là, prendre une diligence qui rejoignait à Dijon la ligne du chemin de fer. La voiture qui ramenait Royet à l'École était déjà au complet lorsqu'une dame, amie de sa mère, se présenta pour y prendre place. Obligeamment, le jeune homme s'empressa de lui céder la place qu'il occupait et alla s'asseoir, tant bien que mal, derrière le conducteur, sous la bâche. C'était aux derniers jours d'octobre, la pluie tombait sans discontinuer; notre infortuné camarade, victime pour la seconde fois de son bon naturel, prit un refroidissement. Saisi par la fièvre en descendant de voiture, il dut s'arrêter plusieurs jours à l'hôtel avant de pouvoir continuer son voyage. Arrivé à Paris, il se présenta à l'École si sérieusement souffrant qu'on lui donna, pour y passer sa première nuit, un lit à l'infirmerie; et le lendemain, lorsqu'à l'heure de sa visite, le Dr Guéneau de Mussy eut écouté et examiné le nouveau pensionnaire de la maison : « Vous n'avez pas de chance, lui dit-il, mon pauvre garçon! Vous voilà mon client pour six mois, à tout le moins. » C'était une coxalgie, et Royet allait être obligé, en effet, non seulement de garder la chambre, mais de se tenir au lit, condamné à un repos à peu près absolu.

On peut imaginer ce que durent être, pendant les jours qui suivirent, les pensées d'un jeune homme de vingt ans, arrêté ainsi tout d'un coup, au moment de préparer lui-même et de déterminer son avenir dans le loisir unique de ces trois années d'École, où la vie de l'intelligence, abondante et tranquille, s'épanouit entre le travail fiévreux des dernières années de classes, anxieuses du résultat, et les premiers assujettissements du devoir professionnel. Un autre que Royet serait tombé peut-être dans une irrémédiable mélancolie. La fermeté de son caractère réagit, et sa naturelle gaîté fit le reste. Il parut bientôt qu'il avait pris son parti de la situation tristement privilégiée qui lui était faite et qu'il entendait ne pas perdre le bénéfice de sa

santé intellectuelle, sur laquelle, du moins, son mal n'avait pas de prise. Chaque jour, par des camarades, les notes prises aux conférences lui étaient communiquées : il était tenu au courant des leçons faites par nos maîtres. Les rédactions des Cours de la Faculté des lettres et du Collège de France, conservées à la Bibliothèque, étaient mises entre ses mains par le Directeur des études, M. Jacquinet. Les sujets des devoirs qui faisaient, en ce temps-là, de la première année d'École, une sorte de rhétorique supérieure, lui étaient remis, et ses copies corrigées et classées avec les autres. Enfin on ne négligeait rien pour que sa préparation à la Licence fût aussi méthodique et complète que possible. Seulement, ce n'était pas la vie en commun, si plaisante et si féconde aussi, entre jeunes gens de cet âge! Royet ne voyait guères que quelques camarades, qui, l'ayant connu avant son entrée à l'École, venaient aux heures de récréation lui tenir compagnie, ou ceux qu'au jour le jour une indisposition passagère amenait à la visite du docteur, les « laryngistes » notamment, sur qui Guéneau de Mussy, au moindre mal de gorge, jetait immédiatement son grappin, afin d'expérimenter sur le vif, périodiquement, les effets d'un badigeonnage à la teinture d'iode dont il faisait alors le sujet d'un Mémoire pour l'Académie de Médecine. C'étaient ainsi, en attendant l'arrivée du médecin, ou tout de suite après l'heure de la « torture » de gaies parties de dominos auprès du lit du pauvre Royet, le seul patient réellement à plaindre. Ses partenaires les plus habituels ont, hélas! tous disparu. C'étaient le loyal et aimable Leflocq, son aîné d'un an; Gindre de Mancy, Derniame, Lafargue, entrés à l'École avec lui; Dugit surtout, son conscrit, qui devait le précéder de bien peu dans la tombe. Mais pour un grand nombre des élèves alors présents à l'École, Royet ne fut guère qu'un nom. Car lors même qu'il put se lever, nous ne le vîmes, nous, ses camarades de promotion, qu'aux conférences, pour ainsi dire : il continua de vivre la plupart du temps à l'infirmerie, où il avait, avec son lit, une chambre pour travailler. Les anciens, les cadets entendaient seulement parler du « vétéran » Royet.

C'était un surnom qu'il avait apporté de Louis-le-Grand. Il y avait fait en 1850-1851 une année de rhétorique sous la direction de Julien Girard et de Léon Feugère, celui-ci chargé du français. C'était, chacun le sait, un érudit de valeur, curieux et informé, sur les hommes et les livres du XVIe siècle, mais un professeur peu écouté, quoiqu'en robe. Son enseignement, vétilleux et sans chaleur, ne portait pas; la classe le recevait indifférente, et quelquefois houleuse, surtout quand, trop nombreuses, défilaient l'une après l'autre, les citations de tel ou tel « excellent critique » dont les ouvrages bourraient la serviette du professeur. Le banc des vétérans était loin d'être le plus recueilli, principalement pendant la correction des devoirs, où l'œil du maître, occupé d'autres soins, était moins prompt à la surveillance. Or, une fois, Léon Feugère, fermant le livre d'explication : « Nous allons, dit-il, passer à la correction du discours. » Le sujet de ce discours, dont l'intérêt avait semblé plutôt médiocre, était une exhortation adressée à son armée, en l'an de grâce 1002, par Suénon, roi de Danemark, prêt à marcher contre le roi d'Angleterre Ethelred, deuxième du nom. Et le maître, ayant, par un geste habituel, repoussé sa toque en arrière, relevé ses lunettes sur son front, de ses petits yeux de myope, très vifs et très fins, feuilletait le paquet de copies, cherchant celle qu'il voudrait faire lire; et, en même temps, sa voix gutturale et grêle, murmurait : « Voyons, Monsieur... voyons *notre* vétéran amais il ne parlait

de lui-même autrement qu'à la première personne du pluriel]... voyons ... Royet! » On entendit comme un rire étouffé, et Royet commença à lire sur son brouillon la harangue du roi Suénon; mais presque aussitôt il s'arrêtait, en même temps que le professeur, tournant la première page de la copie, cherchait inutilement la suite du discours sur les feuillets vierges d'écriture. « Eh bien, Monsieur Royet? la suite du devoir?... » Royet, d'un air contrit et quelque peu gouailleur : « Monsieur, pour cette fois, *nous* ne pûmes pas davantage. » Et aussitôt des hou! hou! tout autour de lui, et une voix se détachant dans ce bruit confus, celle de Jarry, depuis doyen de l'Académie de Rennes :

« Vétéran, assieds-toi sur ton tambour crevé!... »

Ce fut ainsi que le nom lui resta.

Reçu à la licence à la fin de la seconde année, selon la règle d'alors, Royet entra dans le groupe des grammairiens, dont le chef, déjà très remarqué, était Anatole Bailly. Il y tint honorablement sa place, gardant toujours sa douce et rieuse philosophie, ne se plaignant de rien ni de personne; et quand vint le classement de sortie, il fut chargé d'une quatrième au lycée de Bastia.

La malchance n'avait pas fini de mettre à l'épreuve son pauvre corps et son âme résistante. La Compagnie Valéry, qui faisait le service entre Marseille, Bastia et Livourne, n'avait alors que de piètres bateaux, mauvais marcheurs et tenant mal la mer. Ce fut un de ces derniers sur lequel Royet s'embarqua; et, pour comble d'infortune, la traversée fut rude. Une pièce de la machine se brisa, la nuit, à la hauteur du cap Corse : le navire, un vieux bateau à aubes, désemparé, se jeta à la côte, assailli, battu par les lames. Heureusement, du pays on vint à son secours; et péniblement, à dos d'hommes, sous la pluie et les rafales, les passagers furent débarqués, puis conduits à Saint-Florent, d'où une patache les amena enfin à Bastia.

La fâcheuse compression de cette nouvelle secousse n'était pas faite pour prévenir notre camarade en faveur de la Corse. Et cependant pour d'autres, plus à même de promener autour de la ville leur jeune curiosité, quel agréable début dans la carrière! Un pays magnifique, de vastes horizons; au pied de la ville, la mer, cette belle Méditerranée aux couleurs vives et changeantes, passant du violet le plus chaud au rose le plus tendre; au-dessus de Bastia, à droite, à gauche, partout, la montagne toute verte, fleurie d'arbousiers, de lentisques, de lauriers-roses, coupés de blanches villas, avec leurs terrasses ombragées de vignes et leur ceinture de haies de citronniers; et dans ce décor charmant, des chemins à mi-côte, serpentant le long de la mer, invitant aux promenades aventureuses, où l'on se fixe un terme qui recule toujours, tant se renouvelle à chaque tournant le plaisir de voir, et de découvrir autre chose! Toute la joie d'aller et de vivre, au sortir des longues études, à la lueur du gaz, le nez enfoncé dans les livres. Avec cela, l'Italie en face de soi, l'Italie charmeuse, facile à joindre, viennent les vacances de Pâques; et Pise alors, et Florence, et tant de promesses! Royet ne parut pas avoir été touché de ces impressions. Quand, plus tard, il parlait de la Corse, c'était sans le moindre enthousiasme et surtout pour plaisanter les habitants d'une ville « où tout le monde se disait parent de Napoléon ». Il eut, du moins, le plaisir d'entendre là de bonne musique : il y était très sensible. C'était le temps où le maëstro Verdi faisait fureur : ses opéras, fortement dramatiques, interprétés

par une troupe italienne, avaient toute leur saveur sur la petite scène du théâtre de Bastia, où quelques professeurs du lycée et trois ou quatre jeunes gens de la ville, leurs amis, se retrouvaient le soir, dans deux loges contiguës, louées à peu de frais pour la saison, que chacun tapissait et meublait à sa guise ce qui ne manquait pas de donner à la salle un aspect assez pittoresque.

Vers la fin de cette année classique, sa première année d'enseignement, Royet ressentait les atteintes du mal qui devait plus tard l'obliger à quitter sa chaire et, finalement, abréger sa vie. En dépit d'un climat très sec, il fut pris d'une aphonie si complète qu'après avoir essayé sans succès des eaux d'Orezza au lendemain de la distribution des prix, il se vit obligé de demander un congé et de retourner dans sa famille, à Salins, où il devait trouver, avec un traitement efficace, les soins éclairés d'une mère.

Il mit à profit ce repos forcé pour préparer l'agrégation de grammaire. Il fut reçu à cet examen de 1859, et envoyé à Cahors, en quatrième. Ce n'était pas tout à fait ce qu'il aurait voulu : il souhaitait une chaire de lettres. Il l'obtint en 1862 : on le nomma professeur de seconde à Carcassonne; il était en même temps chargé de la conférence préparatoire à la licence ès lettres pour les maîtres répétiteurs. Les dix ou onze années pendant lesquelles il occupa cette chaire furent le meilleur moment de sa vie de professeur. Ses collègues lui témoignaient autant d'amitié que d'estime. Un d'eux, au lendemain de sa mort, écrivait à sa veuve : « Il n'était pas nécessaire de l'avoir vu longtemps pour l'apprécier hautement. Il savait conquérir les sympathies par l'affabilité de son accueil et la distinction de son esprit. » Un autre : « Je ne me reporte pas sans mélancolie au temps lointain de notre jeunesse, où sa droiture et sa loyauté, sa constance à supporter un mal cruel, qui, à cet âge, en eût désespéré tant d'autres, son ferme bon sens en toutes choses, la sûreté de son commerce, son extrême réserve, me rendirent précieuse une amitié qu'il voulut bien m'accorder alors et me conserver depuis jusqu'à la fin. » Ses élèves, tenus sévèrement, mais par un maître aussi bon que ferme, savaient l'apprécier. J'ai eu entre les mains la lettre d'un d'entre eux, écrite au nom de plusieurs amis, tous anciens élèves de Royet : l'accent y est celui d'une émotion sincère et touchante : « La vie au lycée, ces longues années d'étude et de travail, créent entre les professeurs et les élèves des liens inoubliables, des souvenirs sacrés qui ressemblent un peu à ceux que les militaires gardent pieusement de leurs camarades ou de leurs chefs après avoir fait campagne ensemble. » Et venant à Royet : « Il entendait que ses élèves fussent aussi consciencieux qu'il l'était lui-même dans la direction de sa classe ; et comme il nous consacrait tout son temps, tout son effort, avec une abnégation inouïe, il exigeait d'être payé de retour par notre application. On sortait bon élève des mains de M. Royet, en sorte que chaque année il léguait à son successeur une classe disciplinée, souple, ferrée sur tout le programme, et entraînée au travail. » Quel rapport d'inspection serait plus flatteur pour la mémoire de Royet que cet hommage reconnaissant d'un de ceux qu'il avait — l'aveu s'en trouve dans la même lettre — les plus contraints à l'obéissance ?

Malheureusement, l'infirmité dont il souffrait s'aggrava d'une manière pénible, tandis qu'il trouvait dans son enseignement de si justes sujets de satisfaction. Son genou s'ankylosa, et il dut se résigner à remplacer par des béquilles la canne sur laquelle il s'appuyait. Ce fut un grand chagrin et une

souffrance morale extrêmement sensible, que lui adoucirent dans la mesure du possible, les sympathies dont il fut entouré. Il avait renoncé, par une sorte de gêne, à prendre ses repas à une pension de la ville où il trouvait jusque-là d'agréables compagnons : il ne sortait plus guères. Son plus proche voisin de table, le Dr Espaliac, se fit un plaisir, toutes les fois que Royet se trouvait libre, de l'emmener avec lui pour lui faire prendre l'air. Aux heures convenues, le fouet claquait sous la fenêtre, la voix amie s'élevait : « Hé, professeur ! en voiture ! » Et le bon docteur montait, chargeait Royet sur ses épaules et le gardait avec lui aussi longtemps qu'il le pouvait. Un jour vint où il fallut que notre camarade renonçât même à l'agrément et au bénéfice de ces sorties. Il acheta un piano, se fit écolier, prit des leçons de musique... La guerre éclata : des collègues s'engageaient pour défendre le territoire : Royet ferma son piano, prenant sa part du deuil national, qui venait s'ajouter à ses tristesses.

Son zèle pour sa classe n'en fut pas ralenti. Les proviseurs qui se succédèrent à Carcassonne, en même temps qu'ils mettaient leur complaisance à lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs, rendaient à la valeur de son enseignement d'unanimes témoignages. Il recevait du Cabinet du Ministre une lettre de félicitations pour le dévouement dont il faisait preuve en dépit de ses souffrances et « les sentiments élevés qui l'animaient ». En 1872, on lui remettait la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Cependant le voyage de Carcassonne à Salins à l'époque des vacances lui devenait pénible. Son père mourut : il ne put arriver assez tôt pour le voir encore vivant, et il en fut douloureusement affecté. Des intérêts de famille l'appelaient à Lyon : il demanda une chaire au lycée de cette ville. Il n'y en avait pas de vacante : on lui offrit la classe de cinquième au Petit Lycée, à Saint-Rambert. Il accepta ce poste d'attente ; mais il ne se résigna qu'avec peine à l'enseignement presque élémentaire auquel il était réduit. Même la vie matérielle dans la situation isolée de cet établissement était pour lui particulièrement difficile. L'administration lui proposa un logement et la table dans la maison même. Par nécessité, il accepta encore. Mais cette sorte de claustration fut pour lui le commencement de la mélancolie, qui jusqu'alors n'avait pas eu de prise sérieuse sur son caractère. Pour comble de malheur, il perdit successivement sa mère d'abord, qu'il aimait tendrement, et qu'il avait entourée des soins les plus délicats depuis la mort de son père, puis une tante qui le recevait à Lyon les jours de liberté. C'en était trop. Son humeur assombrie passa pour sauvagerie aux yeux de collègues trop jeunes pour comprendre la souffrance silencieuse d'un cœur naturellement affectueux, obligé de se replier sur lui-même. Les vacances venues, son pays natal, désormais vide d'affections, ne l'attirait plus : il alla chercher en Italie la lumière et l'oubli de sa propre personne. Il visita des lacs de la haute Lombardie, Rome, Naples, Venise, réchauffant son âme aux beautés de la nature, captivé par les merveilles de l'art antique et de l'art moderne : et il en rapporta, avec beaucoup de souvenirs, un peu de consolation. Mais il aurait fallu pouvoir partager ses impressions, répandre autour de lui quelque chose de ses sentiments : son isolement lui parut plus insupportable qu'auparavant. Alors son âme blessée, inquiète d'elle-même, entrevit le mariage comme un port de refuge.

Une parente âgée qu'il avait encore à Salins s'entremit, mais sans succès.

On ne s'était pas assez rendu compte qu'une nature délicate et fière comme la sienne, dans la situation où le mettait son infirmité, était plus que toute autre facile à effaroucher. C'était en 1877, pendant les vacances de Pâques. Il revint au lycée découragé par l'inutilité de ce premier effort vers le repos espéré. C'était justement l'heure où la compagne que son cœur souhaitait allait se rencontrer sur son chemin. L'entrevue eut lieu à un dîner chez des amis communs. La sympathie de part et d'autre fut spontanée, et si franche dès le premier moment que l'accord fut bientôt conclu. Jamais Royet n'avait été si heureux. La bonté naturelle de son cœur, sa sensibilité vive et ingénue, sa gaîté spirituelle, qu'il avait retrouvée, les témoignages originaux et touchants qu'il donnait à sa fiancée du sentiment nouveau auquel il s'abandonnait, achevèrent de lui gagner l'affection de la femme délicate et instruite qui allait lui faire goûter, au moment où il était près d'y renoncer, le charme et le bienfait de la vie à deux dans la complète union des sentiments. « De ce jour, écrit-elle, son grand œil bleu, si limpide naturellement, s'éclaira d'une pénétrante douceur. »

Plus que jamais Royet eut hâte de quitter Saint-Rambert. Ce ne fut cependant que deux ans après qu'il put obtenir enfin au lycée de Lyon la chaire de quatrième, toujours occupée jusque-là par le titulaire. Il fit ses adieux au Petit Collège en prononçant à la distribution des prix, sur le profit intellectuel et le bénéfice moral des études classiques dès les classes de grammaire, un excellent discours écrit d'un style nerveux et précis, en cette bonne langue française, saine, nette, expressive avec simplicité, dont il avait appris à se servir à notre chère École.

Il semblait que sa carrière universitaire dût se poursuivre et, sans doute, s'achever dans le poste honorable sollicité par lui. Il avait retrouvé là les sentiments d'estime parmi ses collègues, de confiance chez ses élèves auxquels il avait été accoutumé ailleurs. Des professeurs de l'une et l'autre Faculté lui témoignaient leur considération. Le recteur, M. Charles, était pour lui plein de bon vouloir. Les circonstances lui avaient permis de renouer avec notre éminent camarade, Mgr Perraud, de respectueuses relations, dont Mme Royet et lui-même étaient infiniment touchés. L'évêque d'Autun, réservé d'abord vis-à-vis du professeur qu'il n'avait connu que très jeune à Paris, montrait maintenant, quand il revenait à Lyon, une bienveillance toujours plus affable au modeste ménage, fier de le recevoir. Tout aurait été pour le mieux sans les brouillards de Lyon. Peu à peu la santé de Royet, qui avait semblé se raffermir après son mariage, fut de nouveau menacée. Sa voix, sa poitrine se fatiguaient. A plusieurs reprises, il prit froid et dut s'aliter. Il en fut très mortifié : il ne se résignait pas à voir sa classe entre des mains étrangères. Les accidents, en se répétant, s'aggravèrent. Une sommité médicale, consultée, conseilla le Midi, ajoutant que c'était pour le malade une question de vie ou de mort. Par acquit de conscience, Royet demanda Montpellier. Désireux de rester à Lyon, il espérait, en spécifiant sa demande, que le poste ne serait pas vacant de si tôt. Il l'attendit, en effet, trois ans. Sa nomination lui parvint à Interlaken, où il passait les vacances : il la reçut comme une douche froide.

La maladie le suivit dans cette dernière étape. Atteint de bronchite dès le premier hiver, il alla, à la fin de l'année, faire une saison à Cauterets. Il n'en revint pas guéri, mais plus fort, et les deux années qui suivirent se ressen-

tirent du bienfait des eaux. Mais il avait assez de ce perpétuel combat entre son devoir et ses infirmités. Il avait, en comptant son séjour à l'École, les trente années de services exigées pour la retraite : il la sollicita et l'obtint, pour raison de santé. Le Dr Grasset, son médecin, avait qualifié le mal d'*emphysème aigu*.

A partir de ce jour, l'existence de Royet, sorti des rangs à contre-cœur, mais apaisé par la certitude de n'avoir désormais à compter qu'avec lui-même, ne fut guère qu'une lutte pour la vie, avec des alternatives de périodes mauvaises ou meilleures.

Il commença par s'établir à Nice, dont l'aspect l'avait précédemment enchanté. Il y était heureux de boire par tous les pores les rayons du chaud soleil du Midi. Il passait des heures assis sur les promenades, en compagnie d'un livre. Plus d'une fois, instinctivement, il allait se poster en face du lycée, à l'heure de la sortie des élèves : il avait comme la nostalgie de son commerce avec la jeunesse, à laquelle si longtemps il s'était donné. Il consentit bientôt à préparer au baccalauréat quelques élèves que lui adressait le proviseur, son ancien collègue à Carcassonne : ce serait, pensait-il, une distraction dans son trop constant loisir. Mais il se lassa vite de cette besogne ingrate, si différente du professorat. Il en éprouva aussi quelque fatigue. Finalement, il se sentit de nouveau malade, et même assez gravement, par suite d'une complication qui fut l'objet d'une note dans une revue médicale, pour que le médecin, un soir, le laissât pour mort et se montrât, le lendemain, fort surpris de le retrouver vivant. Cet accident, qui pouvait se renouveler, fit réfléchir Royet, et le décida à ramener sa femme près des siens, à Voiron dans le Dauphiné, où elle avait encore sa mère.

Il y séjourna pendant trois ans, établi à sa convenance dans une campagne proche la ville, très sensible toujours aux beautés de la nature, si variées dans ces riches et pittoresques régions. Ses béquilles ne le gênaient plus : la belle saison venue, il faisait, seul ou avec sa femme, à pied le plus souvent, des promenades dans la montagne, d'où il rapportait, avec de belles fleurs, un regain de santé. A l'hiver, il retournait pour quelque temps à Nice.

Cependant le séjour d'une ville intelligente finit par manquer à Royet : l'universitaire voulut achever sa vie dans un centre d'études. Grenoble, peu éloigné de Voiron, conciliait avec ce désir des intérêts de famille. Une dernière fois, on plia bagage.

Mais notre camarade ne retrouva plus à la ville le bienfait que lui avait apporté par intervalles la part qu'il pouvait prendre de la vie au plein air. Ses forces diminuaient. Il ne s'en montra pas affecté. A son médecin, qui l'engageait un jour à redoubler de précautions, lui disant que sa vie ne tenait qu'à un fil, il répondit sur le ton de plaisanterie qu'il conserva toujours : « Il paraît que ce fil est encore assez solide. » Seulement la pensée d'une fin plus ou moins rapprochée lui devint familière. Depuis sa retraite il lisait beaucoup, prenant des livres de toutes mains, goûtant surtout les Mémoires des derniers siècles, où il trouvait matière à exercer, sur les individus et les mœurs, sa critique un peu railleuse. Il y joignit des lectures d'ordre plus sévère, dans le sens des idées qui le préoccupaient. Il avait été jusque-là plutôt indifférent en matière religieuse, quoique respectueux de la croyance d'autrui. Il détestait les Jésuites, et goûtait fort les *Provinciales* où il avait pris peut-être l'idée d'une thèse sur Pascal, à laquelle il avait quelque temps travaillé. Ce fut pourtant un Père

jésuite (1) qui, peu à peu, le ramena, à demi-converti par ses propres méditations, dans le giron de l'Église catholique. Le solide savoir du directeur qu'il avait accueilli à titre amical acquit à celui-ci sa confiance : Sa réserve et sa douceur achevèrent de gagner l'homme doux et modeste que Royet était lui-même. Après que toutes les voies du retour aux pratiques religieuses lui eurent été aplanies : « Je ne savais pas, dit-il, qu'il fût si facile de revenir à Dieu. » Et il donna cette joie à sa pieuse compagne avec la même sincérité et la même liberté de détermination qu'il avait portées dans tous les actes importants de sa vie.

Toutefois, s'il envisageait la mort sans se troubler, s'isolant souvent avec ses livres dans un coin préféré de son appartement, son œil, qui devenait plus brillant, paraissant plonger dans l'avenir, il n'entendait pas, en s'abandonnant, hâter l'heure fatale. Au contraire, comme il sentait bien quel vide se ferait derrière lui, il voulut se défendre jusqu'au bout.

Sur l'avis du médecin, il se rendit au mois de juillet 1899, à Allevard-les-Bains. Sa femme l'y accompagna ; mais, retenue à Grenoble par divers intérêts, elle ne put se fixer auprès de lui dans la pension qu'ils avaient choisie ensemble. Les lettres de Royet, pendant cette séparation, indiquent un esprit libre, capable encore d'enjouement à ses heures, avec une teinte de bien naturelle mélancolie. « Ma chère femme, écrivait-il dans les premiers jours, c'est donc bien vrai que je suis ici loin de toi, loin de notre petit *home;* et nous avons pu accomplir ce tour de force, qu'il sera bon de ne jamais recommencer. Il me semble jusqu'à présent que je suis sous l'influence d'un rêve, et le rêve n'est pas joli. Cela me donne une idée de ce que doit être le veuvage, non plus adouci par l'espérance de se revoir bientôt, mais enténébré de la perspective d'une séparation éternelle..... Ah! n'y pensons pas! » Et une autre fois : « Vraiment je ne mérite pas tant d'affection puisque je ne suis guère bon qu'à donner de l'ennui. Ne suis-je même pas coupable d'absorber tant de soins et de sacrifices pour ma chétive personne? » Et encore, mais d'un ton, alors, plus dégagé : « A chaque repas je bois un verre de Bordeaux à ta santé. Quant au verre d'eau, je le prends régulièrement chaque matin à la buvette, coupé de lait chaud. L'abonnement est assez cher pour n'en rien perdre. C'est du soufre salé! »

Le traitement, comme le lui avait dit le médecin des eaux, lui apporta pour l'hiver quelque soulagement, mais ne put modifier sérieusement son état. De plus près la mort le guettait. Il toussait lamentablement, le souffle lui manquait. Son humeur seule demeurait la même, toujours égale, et douce à ceux qui l'approchaient. Il n'avait de préoccupation que pour sa femme, dont il mettait les absences à profit pour régler ses affaires en vue de lui éviter tout embarras. Sur la fin de l'hiver, la grippe l'acheva en quelques jours, et le 26 mars de cette année, ayant demandé et reçu les secours de l'Église, sans angoisse, à dix heures du soir, il fut enlevé à la tendresse de sa compagne, qui, malade elle-même et au lit, ne put l'assister dans l'épreuve suprême. Il avait soixante-sept ans.

La dernière ligne de son portefeuille indiquait, avec l'adresse de l'éditeur, le

---

(1) Le R. P. Mazoyer, supérieur des Jésuites de Grenoble.

titre et le prix d'un livre qui devait, lui disparu, apporter à sa femme quelque consolation. Près de la quitter pour l'éternelle absence, sa sollicitude, par delà le tombeau, la suivait.

Émile Jacob.

Promotion de 1854. — Bertin (Louis-Ernest), né à Paris, le 23 novembre 1[illegible], décédé à Paris, le 15 mai 1901.

J'avais six ans quand M. Bertin devint le collègue de mon père au lycée de Nantes, en 1860.

Son image d'alors est restée gravée dans ma mémoire, au point de l'emporter en précision sur des souvenirs plus récents. Il était jeune, vingt-six ans ; homme du monde, très élégant de sa personne, il était souriant et gai, sourire de bonne compagnie, gaieté distinguée et volontiers littéraire, qui avait comme un parfum du passé. Il était « le professeur de rhétorique », l'orateur sûr de soi qui faisait des cours publics et dont on parlait. J'avais pour lui de l'affection, parce qu'il était charmant et bon, mais il m'inspirait surtout une vive admiration, et je n'aurais jamais prévu qu'un jour j'aurais à écrire cette notice, que cet honneur ne serait pas réclamé par quelque haut personnage qui aurait été son collègue ou son confrère dans l'enseignement supérieur ou l'Institut.

M. Bertin a eu sa part de bonheur, et la meilleure part ; je puis le dire avec certitude, l'ayant connu dans sa vie intime, entre sa femme et ses trois fils qui l'adoraient. Sa petite maison de la rue Boislevent, à Passy, était celle d'un sage qui cherche le bonheur dans les affections de famille. Mais il n'a pas eu dans sa carrière tout ce qu'il avait le droit d'espérer, et il en a souffert pour les siens plus que pour lui-même.

Né à Paris en 1833, brillant élève au lycée Condorcet, puis au lycée Charlemagne, où il compte parmi les glorieux champions de l'institution Jauffret. Il remporte dans la classe de *logique*, en 1853, un accessit au concours général, et est admissible à l'École Normale, le premier, lui assure-t-on, après le dernier admis. Un élève ayant démissionné, il croit déjà être au nombre des élus, rejoindre rue d'Ulm ses camarades Hinstin et Jacquet, quand un autre élève est nommé à sa place. Dure déception, qui ne sera pas la dernière.

Comme il faut vivre, il passe un autre examen, plus facile, et entre dans l'administration des Postes, ce qui, lui disent en riant ses camarades, est encore un moyen de s'adonner aux lettres. Triste année, où il continue seul et sans maître, entre ses ingrates besognes, sa préparation acharnée à l'École Normale. Il y est admis le septième, dans la promotion de 1854, celle d'Hervé. Sa persévérance a reçu sa récompense : il ne sera pas de ceux qui perdent courage au premier obstacle.

Reçu agrégé dans les premiers, il est envoyé successivement à Bastia, à La Rochelle, à Angers, à Nantes. Les premières pages qu'il publie sont des discours de distribution de prix : à Bastia, il fait l'éloge de la poésie ; à Nantes, il montre que « la vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ».

Après ce court stage en province, où il se fait partout apprécier comme professeur et comme homme, il est nommé professeur à Paris en 1864, à trente ans. Chargé successivement de la troisième, puis de la seconde, à Charlemagne, à Louis-le-Grand, à Saint-Louis, il publie en 1865 *La Sagesse de la*

Mère l'Oie, agréable petit livre extrait des leçons publiques qu'il a professées à Nantes sur les contes de Perrault; il fait des conférences avec succès à la Sorbonne sur Beaumarchais et sur Lesage, à l'Athénée sur Labiche et le *Voyage de M. Perrichon*, car ce lettré formé par la culture classique ne vit pas tout entier dans le passé; son esprit est ouvert et libre.

A 36 ans, en 1870, il est nommé professeur de rhétorique au collège Rollin.

Dès 1861, il avait demandé en mariage la fille du bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Gand, M. Rolin, ancien ministre des travaux publics de Belgique. Lui et elle devinaient que cette union ferait le bonheur de leur vie, mais les parents de la jeune fille refusaient de la voir s'éloigner d'eux, dans une autre patrie. Ils ne donnèrent leur consentement qu'en 1867. Une fois de plus la persévérance triomphait.

M. Bertin était allé passer les vacances dans la famille de sa femme, en 1870, quand nos désastres le rappelèrent, non à son poste de professeur, mais à son poste de Français; il se rendit à Angers, s'enrôla dans la garde nationale mobilisée, et ce ne fut pas sa faute s'il ne fut pas appelé à marcher en avant.

La guerre finie il revint à Rollin et se remit résolument au travail. Il avait la légitime ambition de l'enseignement supérieur. On sait combien il est difficile, souvent même impossible, à un professeur de lycée de mener de front le travail de sa classe et les études personnelles. M. Bertin, dont la force de travail avait pendant plusieurs années suffi à cette double tâche, dut prendre un congé en 1878 pour achever ses deux thèses, l'une (la latine) sur *Plaute et Térence*, l'autre sur *Les mariages dans l'ancienne société française*.

Reçu à l'unanimité en 1879, après une soutenance remarquée, couronné par l'Académie française, admis avec empressement au journal des *Débats*, comme rédacteur littéraire, il pouvait entrer dans l'enseignement supérieur; la chaire de Toulouse lui fut offerte, mais il voulait Paris, et tenta d'entrer à la Sorbonne, au moins comme maître de conférences, avec un traitement inférieur à celui du collège Rollin.

Il fut bien près de réussir. Très apprécié des lettrés, assidu dans plusieurs salons littéraires, il avait de chauds partisans et quelques appuis. Si les renseignements que j'ai recueillis sont exacts, le Ministre de l'Instruction publique Jules Ferry, d'abord favorable, dit à l'ambassadeur de Belgique, M. Beyens, qui s'intéressait au succès de M. Bertin: « Votre candidat est le mien; c'est une chose faite. » M. Beyens envoya aussitôt la bonne nouvelle rue Boislevent : « Chose faite », mais la joie fut courte; d'autres influences étaient intervenues, au nom de l'érudition; un second télégramme suivit de près le premier : « Chose défaite » (1880).

Ernest Bertin était cependant un érudit en même temps qu'un lettré : seulement par une sorte de coquetterie qui se trompait de moment, il aimait à cacher ses matériaux et son labeur, comme l'artiste efface son esquisse en la peignant; il cherchait trop l'agrément et le trait, il avait trop de gaieté dans le style et d'éclat dans la voix pour ne pas être suspect à ceux qui le connaissaient mal. Il semble qu'il y ait eu un malentendu entre lui et ses juges.

Il ne fut pas plus heureux au Collège de France, où il désirait la succession de Paul Albert (1880).

Alors, avec la ténacité de son caractère, il fit le siège de la Sorbonne. On raconte qu'une reine, devant Grenade, remplaça son camp par une ville, pour

montrer qu'elle ne se découragerait jamais. Bertin fit de même. A côté de la Sorbonne, il créa un cours libre, le premier de ce genre en France (1883). Il ne touchait plus de traitement, mais il avait des auditeurs nombreux qui le suivaient fidèlement. Au bout de quatre ans, une indemnité lui fut allouée par l'Administration ; la Faculté, voulant lui donner elle aussi une marque d'estime, émit le vœu que sa situation fût améliorée ; l'indemnité fut augmentée ; le ministère l'avait décoré, mais la Sorbonne, par 9 voix contre 7, refusa encore de lui ouvrir sa porte (1888).

La déception fut douloureuse et s'aggrava quand, en 1895, la Faculté décida qu'elle n'accorderait pas plus de cinq années de suite à la même personne l'autorisation de faire un cours libre, et qu'en conséquence « la demande de M. Bertin de continuer son cours était l'objet d'un avis défavorable ». Les partisans de M. Bertin, grâce à l'appui de M. Manuel, obtinrent qu'une exception fût faite en sa faveur. Il ne fut pas séparé violemment de ses auditeurs ; il continua jusqu'au bout, avec une rare persévérance, la série de ses belles études sur la Société française d'après les mémoires et les correspondances, depuis Louis XIV jusqu'en 1870, mais la Sorbonne lui resta fermée ; il demeura dans cette banlieue glorieuse où le premier il avait élevé une construction brillante et solide.

Tout récemment, M. Alfred Croiset, au nom de la Faculté, a tenu à lui donner un regret ému, dans son *rapport au Conseil académique* (novembre 1901 : « Il nous avait, a-t-il dit, apporté le concours spontané de son talent, il laisse à ses collègues et à ses auditeurs le souvenir d'une distinction parfaite de caractère et d'esprit, servie par une parole d'une rare élégance. »

Ernest Bertin n'a pas été seulement un professeur écouté, apprécié et aimé d'un auditoire fidèle d'amateurs et de gens de goût. Il laisse des livres excellents qui le placent parmi les fins lettrés dont s'honorent l'Université et l'École Normale. Ses études sur la Société Française, mélanges très vivants de littérature, d'histoire, de morale, mériteront longtemps d'être consultées par le lettré, par l'historien, par le moraliste.

Dans sa thèse sur les *Mariages*, il peint la société du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle, en tableaux toujours instructifs, et souvent amusants, où il dévoile volontiers les dessous du grand siècle. Il n'est pas de ceux que trompe la majesté du décor.

Ses études sur l'*ancienne Société française*, recueil d'articles très soignés parus dans le journal des *Débats*, sont pleines d'idées ingénieuses, d'une psychologie fine et aimable, sur La Rochefoucauld, Racine, Saint-Simon, Voltaire, une grande dame du XVIIIe siècle, modèles très divers, mais où l'artiste observe l'éternel fonds de la nature humaine.

Son volume sur l'époque du *Consulat et de l'Empire* nous fait passer des salons de l'ancienne France dans ceux du commencement du XIXe siècle, où une société improvisée s'essaye à la politesse et à l'élégance. Personne n'a plus délicatement étudié les mémoires et les correspondances, qui forment un des fonds les plus riches de notre littérature et de notre histoire.

Il avait trop la passion des mémoires pour ne pas en publier lui-même. Ami de Cuvillier-Fleury, dont il avait longtemps fréquenté le salon, il a fait paraître le premier volume de son *Journal intime*, avec une introduction et des annotations très intéressantes. Ce *Journal* nous fait entrer à la cour de Charles X, au Palais-Royal sous la Restauration, à la cour de Louis-Philippe (jusqu'en 1831),

dans le monde politique, et dans le monde littéraire. M. Bertin travaillait au deuxième volume, quand la mort le surprit.

Au mois de mai 1900, il s'était vu enlever la compagne de sa vie, après une maladie longue et douloureuse. Ce qu'on ne sait peut-être pas assez, c'est qu'il avait trouvé dans Mme Bertin, non pas seulement une confidente de ses travaux, mais presque une collaboratrice, en ce sens qu'elle l'aidait de conseils très sûrs et avec un goût très éclairé. Quelques mois après, en octobre, il perdait son fils aîné, René. M. Bertin ne put supporter ces deux blessures; le chagrin rendit mortelle la maladie de foie qui le minait. Après des souffrances endurées avec courage, il est mort au mois de mai 1901, dans les bras de ses deux fils.

Vie tout entière consacrée au travail et au devoir, embellie par le culte du bien et du beau, Ernest Bertin laisse une œuvre et un exemple.

Paul LEHUGEUR.

Promotion de 1856. — ESPITALLIER (Victor-Henri), né le 5 novembre 1835, à l'île de Noirmoutiers (Vendée), décédé à Angoulême le 8 juin 1901 (1).

Messieurs,

L'homme excellent dont nous déplorons aujourd'hui la perte et qui vient d'entrer dans le repos éternel après avoir consacré quarante ans de sa vie au service de l'Université, comme professeur ou comme administrateur, fut en même temps un homme d'une modestie rare — en quoi s'affirmait la supériorité véritable de son esprit — et il n'eût certes pas admis que l'on fît devant lui l'éloge, même le plus discret, des hautes qualités d'intelligence et de cœur dont il était orné, et que seul il semblait ignorer. Aujourd'hui qu'il n'est plus, je remplis un douloureux devoir en apportant à sa mémoire, au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique et de M. le recteur de l'académie de Poitiers, au nom de M. le préfet de la Charente qui m'a prié de le représenter dans cette douloureuse circonstance, avec l'hommage de notre respectueuse affection, le tribut des profonds et légitimes regrets que cause à l'Université tout entière la disparition prématurée de l'un de ses plus distingués et loyaux serviteurs.

Retracer, en effet, la carrière de M. Espitallier, c'est redire toute une vie de travail et de dévouement à la cause de l'instruction publique à laquelle, dans la chaire du professeur aussi bien que dans le cabinet de l'inspecteur d'académie, il consacra, sans compter, tout ce qu'il pouvait avoir de force, en dépit d'une santé qui fut toujours assez chancelante, et aussi d'intelligence, de savoir, d'habileté, de prudence et de tact. Ce qu'il fut comme professeur, messieurs, en quelle haute estime ses chefs le tenaient pour la solidité et l'éclat de son enseignement, la simple lecture de ses états de services en témoigne suffisamment; nul éloge, ce me semble, ne saurait être plus éloquent que celui-là dans sa vigoureuse précision. C'est que M. Espitallier s'était

(1) Nous reproduisons le discours prononcé sur sa tombe par son prédécesseur M. Reymond, inspecteur d'académie.

préparé par de fortes études à la carrière de l'enseignement vers laquelle le poussait une vocation marquée, et au cours de laquelle il ne pouvait manquer de recueillir les succès les plus flatteurs, car il possédait au plus haut point l'ensemble des qualités qui font les maîtres distingués, je veux dire la profondeur et la variété des connaissances, auxquelles venaient s'ajouter une finesse toute particulière dans l'esprit, une sûreté rare dans le jugement, une parole d'une facilité et d'une élégance peu communes. Ces dons précieux avaient déjà attiré sur lui l'attention de ses professeurs et de ses juges qui avaient pressenti dans l'élève, encore sur les bancs du lycée, le futur maître et lui ouvraient, à vingt ans, les portes de l'École Normale supérieure, où il fut reçu en 1856, après un brillant examen.

Les trois années que M. Espitallier passa à l'École Normale furent pour lui des années heureuses entre toutes et dont il aimait à évoquer fréquemment l'agréable souvenir. Là, dans cet asile de la paix et du travail, sous la direction de maîtres éminents, dans ce milieu privilégié où ses goûts naissants d'artiste et de lettré pouvaient se donner ample carrière, il connut les plus douces joies que peut procurer à une jeune intelligence éprise du beau sous toutes ses formes l'étude désintéressée, dégagée de toute préoccupation étrangère, d'ordre matériel surtout. Là aussi, au contact quotidien et incessant de camarades épris comme lui de littérature et d'art, dont quelques-uns figurent aujourd'hui parmi les hommes les plus remarquables de ce temps et qui tous étaient restés ses amis, ses qualités naturelles se développèrent et se fortifièrent encore ; l'élève était devenu un maître devant lequel s'ouvrait un brillant avenir dans l'Université.

En effet, après un court passage au collège de Tonnerre où il avait été chargé, en sortant de l'École Normale, d'enseigner la logique, comme on disait à cette époque, puis au lycée du Puy où la classe de philosophie lui avait été également confiée, enfin, au lycée de Tarbes où il remplit pendant deux ans les fonctions de censeur, M. Espitallier était appelé au lycée de Toulouse et chargé de la classe de cinquième dans cet important établissement. De là, il partait au lycée de Marseille où il professait successivement les classes de sixième et de cinquième avec un égal talent et une autorité incontestée, laissant partout le souvenir d'un esprit très cultivé et très fin, d'un connaisseur informé et délicat pour tout ce qui touchait aux lettres et aux arts, enfin d'un caractère foncièrement droit et bon, bien qu'il semblât parfois prendre à tâche de dissimuler le grand fond de bonté qui était en lui sous le voile d'une ironie dans laquelle il paraissait se complaire et d'un scepticisme aimable de dilettante et de raffiné.

En 1878, il avait alors quarante-deux ans, M. Espitallier était appelé par la confiance de l'administration supérieure à occuper la chaire de sixième au lycée Saint-Louis. Pourvu, jeune encore, d'un poste à Paris, il semblait que M. Espitallier n'eût plus qu'à attendre paisiblement dans sa chaire de professeur que l'heure de la retraite eût sonné pour lui. Mais la vie de Paris avec ses exigences multiples, avec ses occupations absorbantes, avec la dépense quotidienne de forces qu'elle réclame, ne pouvait convenir longtemps au tempérament demeuré toujours un peu maladif de M. Espitallier, et il dut se résigner, en raison de son état de santé qui devenait alarmant, et quelque regret qu'il eût de quitter une ville où il pouvait satisfaire si pleinement ses aspirations d'artiste et de lettré, il dut se résigner à revenir en province et demanda alors

n poste dans l'administration académique. Le 7 octobre 1882, il était nommé specteur d'académie à Niort, et, trois ans après, il était désigné pour remplir s mêmes fonctions à Angoulême qu'il ne devait plus quitter.

C'est dans cette ville, Messieurs, où il voulut se fixer définitivement, que ous l'avez vu pendant onze ans à l'œuvre et que vous avez pu apprécier les ares qualités qui le distinguaient. Homme de grand savoir et de haute expé- ence, il était, au point de vue pédagogique, un guide sûr dont les avis isaient autorité auprès des maîtres qui lui étaient aussi reconnaissants des onseils judicieux qu'il leur donnait que de la parfaite bienveillance avec quelle il savait les formuler. Vous avez pu apprécier, Messieurs, la simplicité ; la cordialité de son accueil, sa bonté vraie, le haut esprit de justice qu'il portait dans tous les actes de son administration, la mesure, la circons- ction et la sagesse dont il témoignait dans l'examen et dans le traitement des faires, la lucidité remarquable de son esprit et sa particulière aptitude à ouver promptement les meilleures solutions aux difficultés pendantes, enfin abileté consommée avec laquelle il savait faire tomber les obstacles qu'il ouvait rencontrer sur sa route et la ténacité qu'il déployait dans la réalisation ; ses desseins, quand il lui semblait qu'il y avait pour lui œuvre utile à complir. N'est-ce pas, en effet, à son infatigable persévérance que le départ- ment de la Charente doit cette carte scolaire qui est certainement une des eilleures qui existent dans ce genre, et aussi, pour la plus grande part, la éation de cette école professionnelle qui est appelée à rendre de si grands rvices au département?

Inclinons-nous donc avec respect, avec émotion, Messieurs, devant ce ercueil où repose un homme de bien et de savoir qui a fait honneur à l'Uni- ersité et dont le souvenir vivra dans nos esprits et dans nos cœurs. Puissent s enfants, puisse la courageuse et dévouée compagne de sa vie trouver un oucissement à la douleur dont ils sont accablés dans les témoignages una- mes d'estime, de sympathie et de regret qui vont en ce jour à celui qui n'est as.

Promotion de 1859. — DRAPEYRON (Ludovic), né à Limoges, le 26 février 1839, cédé à Paris, le 10 janvier 1901.

L. Drapeyron commença ses études en Espagne, auprès de son frère, établi Barcelone, puis vint les continuer dans sa ville natale. Petit-fils d'un ancien specteur de l'académie de Limoges, M. Navières de la Boissière, il était nstinct poussé vers l'enseignement; en 1857, sa famille l'envoya au lycée arlemagne pour se préparer à l'École Normale: il y entrait en 1859 pour en rtir en 1862 avec le titre d'agrégé d'histoire.

Il débuta comme professeur au lycée de Besançon. C'est là qu'il prépara ses ux thèses : la thèse latine était consacrée à « la Bourgogne pendant la période érovingienne »; la thèse française avait pour titre : « l'Empereur Héraclius et mpire byzantin au VIIe siècle ». Cette thèse fut justement appréciée par les alités d'historien et de géographe qu'elle révélait; aussi Drapeyron fut-il pelé, la même année, au lycée Henri IV en remplacement de M. Levasseur. trente ans, il avait acquis tous les titres universitaires; il était parmi les s jeunes et les plus distingués professeurs de Paris. Le plus brillant avenir uvrait devant lui, lorsque survinrent les douloureux événements de la

guerre franco-allemande, suivis de la Commune et du second siège de Paris. Dans ces circonstances, notre camarade fit, comme toujours, comme en tout, tout son devoir ou ce qu'il considéra comme tel ; il n'hésita pas, ne croyant pas à la possibilité de la victoire et à l'efficacité de la résistance, à le dire et à l'écrire, et les articles qu'il publia dans l'*Electeur libre* avec son ami M. Seligmann eurent un certain retentissement. Ces articles ont été réunis en volume, sous le titre, suffisamment significatif : *Les deux folies de Paris, juillet 1870, mars 1871*. Le lendemain de la guerre retrouvait Drapeyron au lycée Charlemagne; il devait y rester jusqu'au jour de la retraite qui survint pour lui le 1er août 1899. Il eut du moins, avant de quitter l'enseignement, une dernière joie : la satisfaction que sa modestie et sa réserve l'empêchaient de solliciter, mais que tous ceux qui connaissaient son dévouement à la science, les services rendus à la géographie, souhaitaient vivement pour lui. M. Rabier, directeur de l'enseignement secondaire, venait, le jour même de la distribution des prix, apporter à ce savant et modeste professeur la croix de la Légion d'honneur, et associer, pour ainsi dire, tout le lycée à la joie de notre collègue et de ses amis : de toutes les récompenses décernées ce jour-là, aucune ne fut mieux accueillie, car aucune ne fut aussi bien méritée.

La vie de Drapeyron a été une longue vie de travail : les préoccupations qui avaient provoqué les articles de l'*Electeur libre* l'amenèrent à écrire son livre sur : l'*Europe, la France et les Bonaparte en 1871*, et une série d'articles dans le *XIXe Siècle*, mais Drapeyron n'aborda qu'accidentellement la politique et se donna entièrement à la géographie. De ce côté, il y avait beaucoup à faire. Des hommes dévoués, MM. Levasseur et Himly s'étaient mis à la tête du mouvement; M. Drapeyron s'associa à leurs efforts. Si les méthodes et l'esprit étaient différents, le but était le même : rendre à la géographie dans l'enseignement la place qui lui revient. En 1875, M. Hennequin eut l'idée de fonder une Société consacrée au développement de la topographie; M. Drapeyron en fut dès le premier jour un des membres les plus actifs. En 1877, la *Revue de géographie* était fondée, c'est là qu'il vécut réellement de 1877 à 1901, pendant vingt-quatre ans, « assumant sur lui, dit M. Levasseur, tout le travail, depuis le choix des articles jusqu'aux moindres détails de la correspondance et de la correction des épreuves ».

Le savant était l'homme le plus doux, le plus affable, au cœur toujours ouvert et à l'abord le plus accessible. Sa grande bonté était confiante dans la bonté des autres, et il ne sut jamais être sévère que pour lui-même. Ses collègues l'appréciaient et l'aimaient, à l'École Normale, au lycée, dans la Société de topographie comme à la *Revue de géographie*, il ne comptait que des amis. La mort presque subite lui épargna les angoisses de la maladie ; il était venu au lycée Charlemagne dans les premiers jours de janvier; deux jours après nous apprenions son décès. A ses obsèques assistaient tous ses collègues du lycée et un grand nombre de professeurs, ses camarades d'École ou ses anciens collègues; les derniers hommages que méritait cet homme de bien lui ont été rendus au nom du lycée par le Proviseur, au nom de la Société de topographie par M. Chauré et par M. H. Dupont et la *Revue de géographie* a consacré à un de ses principaux fondateurs deux excellentes notices dues à M. Levasseur, son maître, et à M. Regelsperger, son collaborateur et son ami.

G. Dhombres.

Promotion de 1859. — HENRY (Paul) né à Paris, le 13 mai 1840, décédé à Saint-Mandé le 2 novembre 1901.

Il fit au lycée Charlemagne, comme externe libre d'abord, puis comme élève de l'institution Massin, de très bonnes études littéraires. Entre autres succès il eut le premier prix de discours français des vétérans, avec un devoir qui a été longtemps célèbre dans les fastes universitaires comme un modèle du genre. L'École Normale paraissait le but tout indiqué du brillant lauréat. Henry songea cependant à se tourner vers la médecine. Il ne s'était jamais désintéressé, quoique ce dédain fût alors très à la mode, des cours de sciences qui, disait-il, servaient de tonique aux études littéraires, et il goûtait surtout les sciences naturelles. Durant son année de philosophie, il se hasarda donc quelquefois dans les hôpitaux, où l'introduisaient d'aventureux camarades. Mais il s'aperçut vite que les études médicales sont longues et coûteuses; il ne voulait ni ne pouvait imposer à sa mère de nouveaux sacrifices, et comme d'ailleurs il aimait beaucoup les lettres, il finit, sans trop de regrets, par se préparer à l'École Normale. Il va sans dire qu'il n'eut pas besoin de se présenter deux fois.

Il m'a confié souvent qu'il avait été presque malheureux à l'École. Ayant toujours vécu en pleine liberté, travaillant à son heure et à sa guise (car à l'institution Massin, où il était externe, il ne faisait que de rares apparitions), il eut à souffrir plus que les autres d'un régime qui faisait en ce temps-là de l'École une sorte de lycée d'internes assez rigoureusement administré. Déjà éprouvé par la vie, qui eut pour lui des souffrances morales au-dessus de son âge, déjà pessimiste et défiant, il se tenait d'ordinaire à l'écart, replié sur lui-même, plus prêt à se défendre qu'à se livrer. Toutefois nul de ses camarades ne se trompa sur la qualité de cette intelligence si originale, de cette âme sincère et généreuse. Le travail du moins le tira de l'ennui; il lisait beaucoup, de l'allemand et de l'anglais, aussi volontiers que du grec, du français ou du latin, et comme il avait une mémoire merveilleuse, il commença là cette provision de connaissances si variées et si précises qu'il ne cessa d'augmenter tant qu'il put lire. Il fut reçu à l'agrégation des lettres en sortant de l'École et envoyé, comme chargé du cours de 3e, au lycée de Saint-Étienne.

Il s'y distingua tout de suite non seulement par l'éclat de son enseignement, mais encore par la sûreté de sa méthode: l'inspecteur qui le vit cette année-là (Faurie, je crois), le félicita publiquement, et lui fit confier, dès la rentrée suivante, la rhétorique de Brest. Il ne la garda qu'un an. Comme il était de petite taille et paraissait très jeune, il s'était muni d'une fermeté un peu rude quelquefois. Il eut donc à Brest je ne sais quelle affaire de discipline avec un écolier dont le père était un personnage considérable et, mal défendu par l'administration, fut expédié à Bar-le-Duc. Là, il eut un jour, au cercle, l'imprudence d'exposer très librement des idées très hardies sur la question religieuse: dénoncé dès le lendemain, il fut mis en congé d'inactivité sans traitement, dix jours après sa téméraire confidence. Henry était un des rares partisans que l'Empire comptât dans la jeune Université, et il est resté bonapartiste toute sa vie: il faut avouer qu'à l'occasion il avait bon caractère. Il songea alors à entrer dans le journalisme, et il vint à Paris se mettre en quête. Mais il manquait de persévérance et de souplesse: il se lassa vite de faire antichambre chez les rédacteurs en chef, et se résigna, non sans un peu de dépit, à rentrer dans l'Université. On l'envoya en troisième à Napoléon-Vendée, puis en rhétorique à Napoléonville, où il resta tant bien que mal un an, et

enfin, après cette longue pénitence, en rhétorique à Alger. C'est là qu'il vécut trois des meilleures années de sa vie : le pays, la température, les mœurs, tout était à souhait pour lui ; il avait avec ses collègues Bonaventure, Vampère, Jodin, surtout, qui resta son ami, les meilleures relations ; il ne demandait qu'à vivre dans cet Eden bien longtemps. Mais l'inspecteur général Lemaire, qui l'avait eu pour élève et le tenait en très grande estime, n'admit point qu'il bornât là son ambition, et en 1869, lui fit donner la rhétorique de Lyon, lui promettant de l'appeler à Paris très vite après cette dernière étape. Cette promesse pouvait seule déterminer Henry à quitter l'Algérie, à changer la Kasba pour Fourvières. Il vint à Lyon sans enthousiasme, mais comme il y trouva une classe nombreuse composée d'élèves très sérieux, il se mit au travail avec le ferme propos de faire, disait-il, la rhétorique comme on la faisait à Charlemagne. MM. Rauh, actuellement maître de conférences à l'École, Vauthier, professeur à la Faculté de Lyon, et d'autres, pourraient dire, mieux que moi, quel fut tout de suite le succès de ce maître, alors dans toute la force de l'âge, qui apportait à son œuvre autant de conscience que de talent.

C'est à Lyon, où je fus appelé aussi en 1869, que je connus Henry. Un peu rebuté d'abord par l'amertume des paradoxes où s'épanchait sa misanthropie, je fus ensuite gagné malgré moi par la hardiesse de ses sentiments, par l'originalité de son esprit, et surtout (car il déposait parfois son masque de Zénon d'Athènes), par la délicatesse de sa bonté discrète et spontanée. Nous vécûmes plusieurs années dans une intimité cordiale qui me permettait de l'apprécier chaque jour davantage ; il s'humanisait ; il fréquentait avec moi dans la famille si hospitalière des Benoist, où nous avait présentés mon camarade et ami, Antoine Benoist, aujourd'hui recteur de l'Université de Montpellier. Mais à ce moment, Henry perdit sa mère, qu'il aimait uniquement, et son humeur redevint plus farouche et plus ombrageuse que jamais. Heureusement il fut appelé en 1877 au lycée de Versailles, et en 1878 au lycée Saint-Louis, comme professeur de rhétorique. Il s'empressa donc de fixer ses pénates de célibataire en ce quartier du Marais où il était né, sur ce boulevard Beaumarchais, qui, dans les rêves de son enfance, figurait la Terre promise. Il resta quinze ans à Saint-Louis, très estimé de son proviseur, très goûté de ses élèves : j'en sais quelques-uns, M. Huguet, par exemple, aujourd'hui professeur à la Faculté de Caen, M. Laurent, professeur à Sainte-Barbe, qui avaient pour lui une affectueuse admiration.

C'est à cette époque qu'Henry a le plus travaillé. Sans parler des menues poésies dont il amusait ses loisirs, de ses compositions françaises et même latines, qu'il donnait en corrigés, il traduisit Juvénal en vers et acheva presque entièrement une thèse sur la Psychologie de la Comédie. La librairie Hachette eût édité la traduction, si le traducteur avait voulu prendre sur lui les frais d'impression ; mais Henry ne faisait d'économies que pour ses voyages de vacances. Quant à la thèse, le professeur de la Sorbonne qui l'examina, en ayant critiqué certaines parties trop dogmatiques, elle fut aussitôt remisée dans les cartons par l'indocile auteur. Il renonça donc au doctorat, dont peut-être il n'eût jamais tiré parti, ne voulant pas retourner en province, et se remit tranquillement à faire sa classe et des vers.

Il désirait achever sa carrière à Saint-Louis. Mais le lycée étant devenu un établissement d'ordre exclusivement scientifique, Henry fut envoyé à Janson de Sailly, où il remplaça M. Faguet. Deux ans après, il était nommé chevalier de

la Légion d'honneur : il eut ce jour-là (1er janvier 1896), à l'improviste, une des rares joies de sa vie, et il est de toute justice d'ajouter que le ministère la lui donna, sans attendre qu'il voulût bien la demander. Sa dernière année d'enseignement fut quelque peu agitée. Ce sceptique, né d'une mère lorraine, avait gardé la foi du drapeau, et, aussi téméraire à la fin de sa vie qu'au début, il ne dissimulait ni ses sympathies, ni ses haines. Il fut dénoncé, par je ne sais quelle feuille, une première fois pour avoir, dans son cours, parlé sans respect d'un romancier contemporain, une autre fois pour avoir donné à des élèves de mathématiques, comme sujet de composition française, certaine pensée de Vauvenargues impertinente pour les « contemplateurs ». Ne voulant pas courir de nouvelles aventures, il demanda sa retraite et, admis aussitôt à faire valoir ses droits, il fut nommé, au mois d'août 1899, professeur honoraire. Hélas ! il ne jouit pas longtemps de ce repos qui, pour lui, devait être surtout l'indépendance. Un matin, sans que rien l'eût averti de son mal, il s'aperçut qu'il n'y voyait plus de l'œil droit ; l'autre œil commença vite à s'affaiblir et le docteur Boucheron dut condamner le malheureux à ne plus lire qu'une heure ou deux par jour, sous peine de devenir aveugle : il perdait là sa meilleure raison de vivre. Bientôt après, il se sentit menacé de congestion cérébrale : surpris dans la rue par de violents vertiges, qui quelquefois le jetèrent sur la chaussée, il dut se résigner à sortir moins souvent, à demeurer des journées entières dans sa chambre, en prévision de la crise finale. Nous le venions voir quelquefois, plus souvent qu'il n'eût voulu, car même à ses amis il aimait mieux cacher ce qu'il appelait sa déchéance.

Triste vie ! Sa fin fut plus lugubre encore. Le 2 novembre dernier (il était un peu mieux depuis quelques semaines), il partit de chez lui de bonne heure, et se promena tout le jour dans les environs. Le soir, il allait reprendre le chemin de fer pour Paris, quand la congestion le frappa soudain : il tomba dans un coin retiré de la gare de Saint-Mandé, sans que personne le vît, pût lui porter secours ou du moins l'aider à mourir. En vérité, ceux qui eurent contre lui quelque cause de ressentiment peuvent maintenant lui pardonner : les autres s'honoreront de l'avoir connu.

A. LECONTE.

Promotion de 1860. — FROMENT (Théodore), né à Paris, le 10 décembre 1839, décédé à Bordeaux, le 28 février 1901.

La promotion littéraire de 1860, déjà fort éprouvée, l'an dernier, par les morts de Charpentier et de Petit de Julleville, a cette fois encore à déplorer une perte prématurée, celle de Théodore Froment. Elle voit s'en aller ainsi, peu à peu, les meilleurs de ceux qu'elle avait vus si cordialement unis dans ces trois heureuses années de notre jeunesse. Charpentier et Petit de Julleville ont attendu leur dernier jour pendant de longs mois de souffrances. Froment a été saisi brusquement en pleine santé, comme en plein bonheur. Je l'avais vu, en février dernier, à Bordeaux, dans son intérieur d'un confortable si élégant, d'une gaieté si douce, à l'hospitalité si familiale et si pleine de bons souvenirs. Plus heureux que jamais, il me montrait son premier petit-fils, issu d'une brillante alliance. Trois semaines plus tard, j'apprenais qu'il avait succombé, en quelques jours, à une perforation subite de l'estomac.

Né le même jour que lui (10 décembre 1839), entré à l'École en même temps

que lui, confident de la plupart de ses projets et de ses rêves entre la vingtième et la trentième année, habitué à retrouver souvent nos deux noms l'un à la suite de l'autre en un recueil où nous défendions les mêmes idées sociales et religieuses, on a pensé que c'était à moi qu'il appartenait de rendre ici à sa mémoire l'hommage du camarade et de l'ami.

Théodore Froment était né à Paris. Son père occupait une honorable situation dans la maison des princes d'Orléans. Il sut laisser une assez jolie aisance à ses quatre enfants, deux filles et deux fils, — dont l'un devait entrer à l'École Centrale et devenir ingénieur dans le Nord. — C'était une excellente famille, très unie. Je n'ai point connu sa maison de campagne de Saint-Firmin, chantée par notre ami :

> Petite maison blanche, aujourd'hui bien étroite
> Pour quatre grands enfants, dans ton sein réunis.

Mais j'ai connu, plus d'une fois, le charme de son accueil familier dans sa petite maison de ville de l'avenue des Ternes. A bien peu de distance des bruits du grand Paris, on s'y sentait comme en une bonne ville de province.

Mais je voudrais surtout faire connaître Froment par les extraits de ses propres écrits, et je ne saurais mieux commencer qu'en lui appliquant à lui-même ce qu'il a dit d'un homme qu'il aimait beaucoup et qu'il a étudié très attentivement, Saint-Marc Girardin : « Il appartenait à cette forte bourgeoisie de 1830, issue du Tiers-État de 89, qui, au pouvoir absolu de l'État opposait les droits de l'homme, les droits de la conscience individuelle, qui voulait la liberté politique comme garantie de la liberté civile et de la liberté religieuse, et qui dans la monarchie tempérée voyait la forme du gouvernement la mieux adaptée à notre démocratie moderne. »

Tel fut aussi de bonne heure l'idéal de Froment. A cette pondération intérieure d'idées et de sentiments et à cet esprit pratique qu'il avait reçus des siens, il ajoutait toutefois une certaine inquiétude rêveuse qui lui donnait beaucoup de charme. Le public en a eu dans ses Poésies une très intéressante révélation. Ce qu'il y avait, en lui, de fantaisie, de goûts délicats, d'ambition difficile à satisfaire, faillit lui jouer un mauvais tour dans quelques-uns des exercices les plus scolaires du concours d'entrée à l'École. Il avait, d'ailleurs, hésité avant d'aborder la carrière de l'enseignement. Il avait même fait en entier sa première année de droit, quand ses anciens professeurs, qui connaissaient ses goûts et ses aptitudes littéraires, le décidèrent à se présenter à l'École Normale, malgré l'interruption qu'avaient subie ses travaux classiques. Mais une fois entré rue d'Ulm, il entendit combler toute lacune, et il devint bientôt l'un des meilleurs latinistes de la promotion. Un instant même, son travail était si intense que son état physique en souffrit, et l'organe qui, après de si longues périodes d'une santé redevenue florissante, devait être le siège d'un accident mortel, son estomac, parut gravement affecté. Au risque de recevoir une semonce (à laquelle je n'échappai point) au sujet d'une pièce de vers latins ou d'un thème grec en retard, j'allai faire part de mes inquiétudes à M. Jacquinet. Il fit venir le laborieux et lui infligea, — bien malgré lui — quinze jours de congé. A la fin de nos trois années, après certains troubles, quelque peu enfantins, qui avaient légèrement dérangé nos études et auxquels son bon sens, très avisé, n'avait point voulu prendre part, Froment recueillait le fruit de son travail et de sa sagesse : il sortait tout à fait à la tête de la section.

Agrégé et brillant agrégé des lettres, il fut envoyé professeur de troisième au ·cée de Lyon.

Il trouva là tout ce qu'il pouvait désirer à l'heure où il en était de sa vie : ne bonne classe, des collègues depuis longtemps fixés dans leur milieu natal ; le faisant aimer, des familles solides, puis, à travers une population active, lairée, une élite de lettrés et d'artistes attachés, eux aussi, aux traditions cales et les honorant. Aidé des indications d'un de nos anciens camarades, les Gay, dont les parents habitaient Lyon, il sut se faire accepter très vite ; ces divers groupes. Il devint tout de suite un professeur parfait, tout en enchantant », par des soucis plus raffinés, les ennuis inévitables de ses nctions.

C'est là, en effet, qu'en présence de ces élèves encore bien jeunes, sinon ut à fait enfants, il conçut l'idée originale d'associer la poésie à son austère fice, de s'excuser lui-même, en secret, de sa sévérité, de plaindre ceux qu'il missait, de sourire à ces figures d'espiègles plus et mieux qu'il ne pouvait le ire en classe. Dans l'avant-propos de son volume *Rêves* et *Devoirs* (1), — que ıcadémie Française couronna tout aussitôt, — il nous explique sa tentative ec infiniment de délicatesse.

« Voici, dit-il, des vers de jeune homme qui ne chantent presque aucun des ucis de la jeunesse. Composés aux rares heures de loisir que l'enseignement isse au jeune maître, ils ont été écrits comme un soulagement et une dis- ıction aux fatigues de la classe, à l'*office sévère* du professorat : « Qui chante n mal enchante. » C'était une façon d'oublier la classe en parlant d'elle et de rendre aimable en la rendant poétique. »

Ces réflexions-là étaient pour le public et pour les juges auxquels il adressait n joli volume. Mais coupons les pages, et nous verrons comment il sait parler ses élèves, hors de classe ; nous devinerons ainsi comment il devait leur ıer la toque sur la tête et le livre à la main :

Je vous revois, troupe joyeuse,
Ou bruyante ou silencieuse,
Calme ou mobile au gré du vent,
Parfois zélée et studieuse
Et paresseuse assez souvent.

Tel est le pouvoir de la Muse,
Par elle en vous tout me sourit ;
Votre légèreté m'amuse,
Votre paresse, je l'excuse,
Votre sagesse me ravit.

Le livre continue ainsi, avec des morceaux charmants. Je signalerai surtout : *rès une heure de sévérité*, *A l'écolier qui lisait un mauvais livre*, *Le poète quinze ans.*

Mais le maître qui chante si aimablement ses petits écoliers et, à peine rentré ez lui, s'empresse de les consoler en vers, après les avoir grondés en prose, maître fait aussi un retour sur lui-même. S'il plaint ses élèves, il a un peu

(1) Paris, Lemerre, 1873.

le droit de se plaindre, lui aussi ; car il n'est guère plus âgé qu'eux, et il est le premier à souffrir de cette discipline qu'il est obligé d'imposer.

Ivre d'art et de poésie,
Je devais à la prosodie
Consacrer mon enseignement ;
Dans Lhomond apprendre le style
Et ne plus chercher dans Virgile,
Que le spondée et le dactyle
Et des leçons de rudiment.

Je devais, dans une chaire obscure,
Au nom de la littérature,
Tourner des thèmes élégants ;
Je devais vivre solitaire,
Et cacher, professeur austère,
Sous la robe universitaire,
Les désirs d'un cœur de vingt ans.

O bonheur d'être seul arbitre de soi-même.
De n'avoir pas, trop jeune, un devoir à remplir,
De faire ce qu'on veut, de chercher ce qu'on aime,
Et quand l'âme est en fleur de la laisser fleurir.

Quelque peu « aidés », ses élèves auraient pu lui répliquer ici : « Mais si vous parlez si bien de ce que vous aimez, nous voyons, nous, que vous aimez aussi ce que vous faites, et vous n'avez rien à perdre, ni nous non plus, à laisser fleurir celles de vos fleurs qui éclosent ainsi sur la tige du devoir. »

Ce n'est pas seulement en vers qu'il leur donnait des leçons auxquelles plus d'un a dû correspondre. Dans un discours de distribution de prix, il développait bien éloquemment ses idées sur le respect en éducation, et allait au-devant de cette objection banale, que le respect engendre la routine, il s'écriait, non sans profondeur : « La routine n'est pas dans le respect, mais dans l'ignorance. »

***

Bientôt cependant, sa chaire de troisième devait être victime d'un de ces remaniements qui, faisant rentrer un professeur en son lycée, en obligent un autre — plus jeune — à partir. Froment en fut désolé, désolé de quitter Lyon, désolé de quitter cette classe où les enfants sont encore un peu enfants, où ils n'ont pas d'examen à préparer pour la fin de l'année et où toutefois ils commencent à s'apercevoir que le professeur est fait pour autre chose que pour les ennuyer.

On l'envoyait en rhétorique à Orléans. Ce fut un des moments les plus pénibles de sa vie, et il faillit en faire une véritable maladie. J'étais alors en congé à Paris, où je travaillais à mes thèses. Il venait périodiquement me trouver pour exhaler sa mauvaise humeur auprès de quelqu'un avec qui il pût au moins en plaisanter pendant quelques heures. Ce qui valait mieux, il ne tarda pas à être dédommagé, en étant nommé dans cette ville de Bordeaux où il devait rencontrer une seconde patrie et vivre si heureux ; mais il ne put pas s'être réconcilié tout de suite avec la classe où il était obligé de prendre

infiniment plus au sérieux les solécismes et de rappeler à tout instant le baccalauréat qu'ils compromettent. Le 21 décembre 1871 il m'écrivait sur la rhétorique proprement dite un jugement assez sévère, et encore plein de jolies réminiscences de Platon. Puis il se comparait spirituellement à un héros des métamorphoses d'Ovide se débattant inutilement pour conserver la liberté de son être. Mais cela n'était qu'une boutade passagère; et ce qui l'inspirait, c'était surtout le regret de ces gentils enfants qu'il avait chantés dans les premières années de sa carrière. Car le professorat, en général, il l'aima et il exprima, dans des vers charmants, cet attrait qu'on n'est guère habitué à rencontrer chez les poètes :

O classe ! j'ai goûté les plaisirs des salons,
J'ai savouré la paix dans le creux des vallons.
Sans pouvoir oublier ton ombre et ton silence.
Ici, mieux qu'aux cités, l'âme s'élève et pense,
Ici, le cœur s'échauffe, et l'esprit chaque jour
Aime mieux le devoir et comprend mieux l'amour.
Qu'importe une heure aride, un dégoût éphémère ?
Est-il un vin si doux qui n'ait sa goutte amère ?

Deux conférences hebdomadaires à la Faculté des lettres vinrent bientôt s'ajouter à un travail déjà accablant, mais elles hâtèrent pour lui le passage à l'enseignement supérieur. Le moment très attendu vint enfin où il devait abandonner tout à la fois l'existence du célibataire et celle du professeur du lycée. Il pouvait m'annoncer dans la même lettre et son mariage et l'achèvement prochain de ses thèses du doctorat.

Je ne ferai que demeurer fidèle à notre constante tradition en évoquant d'abord l'image du premier de ces deux événements. Nous aimons à associer dans nos souvenirs ceux que la mort n'a pu réussir à disjoindre. Nous demandons seulement à nous faire pardonner en quelque sorte d'avoir ainsi connu et aimé le disparu dans les années intermédiaires, entre la famille qui l'avait élevé et celle à laquelle il devait se donner tout entier... Froment, qui ne désirait rien de médiocre, avait souffert plus d'une fois de traverser certains milieux où, comme il m'écrivait, « l'argent est tout, et la vanité quelque chose » et de se sentir enveloppé dans la réputation faite alors aux professeurs d'être « les plus écrasés de besogne et les moins payés des fonctionnaires ». Mais enfin, dans des cours qu'il avait dû faire aux jeunes filles de la ville, il avait su présenter le professeur sous un autre aspect, et il en fut récompensé. Avec une indépendance de fortune qu'il appréciait, avec des relations qui lui faisaient prendre une place définitive en une société libre et distinguée, son union lui apportait tous les gages de bonheur intime que son cœur très aimant et très dévoué pouvait souhaiter.

***

Aiguillonné par le désir de se consolider dans l'enseignement supérieur, il soutint, le 31 décembre 1874, ses thèses de doctorat, l'une sur *l'histoire de l'Eloquence judiciaire en France avant le XVIIe siècle*, l'autre sur ce que la pédagogie contemporaine peut retirer de *Quintilien*. Je ne ferai point

l'éloge de ces études et de tout ce qu'on y trouve de jugement sûr, de doctrine sensée, de style attrayant. Nous sommes ici des juges qui n'avons pas besoin d'être éclairés sur l'importance de nos travaux respectifs. Mais je rappellerai bien volontiers un passage de sa préface où, sortant des questions purement littéraires, il appréciait le rôle social des représentants d'une éloquence bien française.

« Nous avons suivi avec une curiosité croissante la naissance, les progrès, le développement d'un ordre puissant, qui garde encore aujourd'hui, après tant de révolutions, les principes qu'il avait à son origine ; d'un ordre chez qui le goût de la nouveauté s'allie avec le respect de la tradition ; qui combat pour toutes les réformes légitimes sans attaquer les bases de la société et du pouvoir; et qui, soumis aux lois de l'État, rigide observateur de l'équité et du droit écrit, défend avec un soin jaloux sa dignité et son indépendance personnelle. »

« Dignité et indépendance » n'avaient heureusement plus, pour notre ami, de graves épreuves à subir. Tout lui souriait, et la fortune ne lui ménageait ni les succès ni le bonheur. Dans une même lettre, du 18 décembre 1875, — car nous ne manquions jamais de nous écrire en décembre), il me disait combien il avait été fier de siéger au jury d'agrégation des lettres, en compagnie de nos anciens maîtres MM. Girard et Garsonnet; et il me faisait part d'une heureuse naissance. « Tu me demandes des nouvelles d'H. Je vais te donner en outre des nouvelles de C., née le mois dernier, à peu de distance de sa sœur. Deux filles! Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive pour qu'un second oiseau, tout en hâte, l'y suive. »

Il enseignait la littérature latine : ce qu'il y trouva pour l'instruction et l'agrément de son nombreux auditoire, de piquantes études, insérées pour la plupart dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, nous l'apprennent. Il avait, dans sa thèse française, retracé l'histoire de l'éloquence judiciaire de notre France. Il semble avoir voulu reprendre ce même sujet dans l'histoire de Rome. *Cassius Severus ou un orateur républicain sous Auguste — L'éloquence des délateurs — Quintilien avocat — Porcius Latro ou la déclamation sous Auguste — Pline le jeune et le barreau sous Trajan* — autant de chapitres, ce semble, d'un livre que ses élèves ont dû lui réclamer souvent et auquel le grand public eût fait bon accueil. Quoi qu'il en dise (en vers, il est vrai) il était solidement érudit, mais érudit à la manière des maîtres que nous avons connus et goûtés.

> Je ne sais pas trouver dans un obscur ouvrage
> Des documents nouveaux sur un obscur auteur,
> Restituer un mot, expliquer un passage
> Dont nul ne se soucie, à part le traducteur.

Mais il excellait à glaner dans Tacite, dans Sénèque, dans Suétone, dans Quintilien, dans Pline le Jeune, et dans les poètes de leur époque, tous les fragments de nature à faire revivre le personnage et à le replacer dans le milieu où il le voyait agir, où il l'entendait parler. Non seulement il enchâssait avec art dans ses critiques les anecdotes savoureuses où les contemporains sont peints par eux-mêmes, mais il savait parfaitement expliquer le rôle de chacun de ses auteurs dans les transformations de la pensée publique, dans la décadence ou dans le relèvement passager des mœurs et dans l'introduction d'un droit nouveau. Dans ces constructions de dimensions modérées, sans inutile éche-

faudage, tout est solide, tout est clair, tout est ménagé ingénieusement, et il y circule un air pur de vrai libéralisme. Je signalerai particulièrement son travail sur *l'éloquence des délateurs*, qu'il appelle une éloquence « canine »... « mélange de brutalité et de casuistique, de cynisme et d'hypocrisie »...., qui « invoque sans pudeur les grands souvenirs de la vieille Rome : née de l'alliance des rhéteurs et des Césars, elle s'adapte à la nouvelle procédure, tronquée et mutilée comme elle.... »

Tout en réussissant si bien dans la littérature latine, Froment n'avait pas oublié la française, et il n'était pas oublié non plus de ceux qui l'enseignaient. Une année, M. Lenient lui proposa sa suppléance à la Sorbonne. Il craignit que cette suppléance n'eût pas une suite assez régulière, et il resta dans sa ville adoptive, où d'ailleurs il étudiait avec succès les gloires girondines, à commencer par Montaigne et Montesquieu.

Mais un appel qui ne pouvait pas le trouver sans écho allait bientôt l'enlever pour un temps à ce milieu. En 1883, le comte de Paris lui demandait de venir diriger les études du prince d'Orléans.

Il semblait vraiment qu'il fût destiné à faire l'éducation d'un prince. Sur la recommandation de Nisard, je crois, il avait été instamment pressé de se charger de celle du prince impérial ; et il ne s'en cachait pas lui-même dans l'intimité, s'attacher à un enfant jeune encore et destiné, selon toute apparence, à une haute mission, s'adresser à son âme tout entière, lui apprendre surtout ce qui s'apprend à travers le latin et le français classiques, c'est-à-dire la sincérité et l'élévation des sentiments, la délicatesse du goût, la virilité du caractère, tout cela le tentait. Au ministre de l'Empire il avait cependant répondu, sans hésiter, que sa reconnaissance envers la famille d'Orléans ne lui permettait point d'accepter de telles offres ; sur quoi, le général Frossard, présent à l'entretien, lui avait dit : « J'honore, monsieur, tous les dévouements, et je respecte tous les scrupules ». Mais on comprend que dix-huit ans plus tard, la demande du comte de Paris ne pouvait pas, elle, être rejetée.

Ce n'est pas que Froment ait jamais été mêlé à ce que lui interdisait la correction de sa probité professionnelle autant que la modération innée de son caractère. Il nous l'a dit lui-même :

Je crains l'ambition et fuis la politique,
Je ne sais ni flatter, ni craindre le pouvoir,
Et, loin des factions de la place publique,
Citoyen, je fais mon devoir.

Mais il avait écrit aussi :

Je n'étais pas pour toi, quand ta main souveraine,
O vainqueur d'Austerlitz, nous imposait tes lois ;
Mais mon cœur a compris ta gloire à Sainte-Hélène,
Sur le rocher désert où t'exilaient les Rois.

Aussi, lorsque l'émeute, en un jour de colère,
Eut chassé le vieux roi que mon père a servi,
J'allai, jeune homme encore, sur la rive étrangère,
Saluer dans l'exil les fils du roi banni.

Qui m'attirait près d'eux sous les brouillards de Londres
Si ce n'est d'un grand nom l'antique majesté,
Le souvenir d'un trône ébranlé qui s'effondre,
Le respect du malheur noblement accepté

Il alla donc à Eu, puis à Paris, où son élève suivait des cours du collège Stanislas. Les liens qui l'attachaient à l'Université ne furent pas immédiatement rompus; car une administration très libérale lui avait accordé cinq ans de congé. C'est un peu plus tard, au moment où, l'éducation du prince étant terminée, Froment accepta la direction de Sainte-Barbe, qu'il dut renoncer à ses droits dans l'Université proprement dite. La maison où il avait fait toutes ses études semblait péricliter, elle était déjà aux prises avec des difficultés que tout le monde connaît et qui ont failli se terminer, tout récemment, par une dissolution définitive. Le Conseil d'administration fit alors appel au dévouement de notre ami qui n'eut pas le courage de refuser. Il espérait, sans aucun doute, qu'après quelques années d'efforts heureux, il pourrait remettre en d'autres mains la barque renflouée et reprendre ses anciennes fonctions. En attendant, il se mit à l'œuvre avec cette conscience rigoureuse et cet amour souriant de la jeunesse qui le caractérisaient. Mais, à vrai dire, il n'était point fait pour certaines parties matérielles de cette tâche, et il me le dit plus d'une fois. Je crois qu'on lui demanda, de divers côtés, des innovations hasardeuses, des expédients trop peu classiques, des recours à la réclame, dont il ne voulut point prendre la responsabilité. Malgré les efforts du Conseil, qui appréciait tout ce que valait un tel concours, il se retira, et redevint, pour le bonheur de plus d'un, citoyen de Bordeaux. Il n'y retrouvait pourtant pas sa chaire dont on avait disposé. On considéra que ses fonctions à Sainte-Barbe (institution bien universitaire cependant) l'avaient fait sortir des cadres officiels, et il n'était plus que professeur honoraire.

Affranchi, cette fois, de toute fonction et de tout lien, son activité intellectuelle prit plus d'essor que jamais. Rendu à la liberté, il eût pu être tenté d'en user avec une humeur chagrine et de critiquer sans ménagement ce qui lui semblait critiquable. Il garda toujours, en tout, une parfaite mesure et ne combattit que dans les mêmes rangs, avec les mêmes armes que ses maîtres les plus pondérés : Saint-Marc Girardin, Doudan, Cuvillier-Fleury, dont il avait recueilli l'héritage auprès de la famille exilée.

Membre titulaire, puis président de l'académie de Bordeaux, il y fit plus d'une lecture, et il inséra, dans la *Revue philomathique du Sud-Ouest*, des études intéressant l'histoire de la ville et de la région. Mais ce qui occupa surtout et avec le plus de fruit ses loisirs, ce fut sa collaboration au *Correspondant*. J'ai entre les mains quatorze de ses articles qui, tous, mériteraient d'être relus.

Le groupe le plus important est consacré aux princes qu'il aimait, au duc d'Aumale et au prince de Joinville, à leurs carrières militaires, à leurs œuvres, à leurs écrits. Certes, il était heureux de les présenter au public tels qu'il les connaissait, tels qu'il les avait vus si souvent dans leurs attitudes familières, tels aussi que son imagination les avait entrevus dans le prolongement possible de leurs brillantes destinées. Mais il s'abstint soigneusement de toute polémique. A peine se permit-il quelques allusions du genre de celles qui sont usitées dans les milieux académiques. En revanche, tout ce qui associe ses héros aux vieilles gloires de la France et à ses douleurs d'hier, tout ce qui rappelle avec eux « la littérature » des Condé, les trésors d'art de Chantilly, tout ce qui les rapproche de ces grands hommes de guerre dans leur vie, et de ces grands écrivains dans leurs livres, tout cela l'enchante et il le raconte avec émotion. Il semble même s'appliquer, le plus possible, à dégager

leur physionomie de tout ce qu'ont pu accumuler autour d'eux les orages de la vie publique et les fumées des partis : car il veut qu'elles rayonnent dans le pur éclat de leur caractère français, avec la tristesse causée par un injuste éloignement, non du trône, mais du service de la nation. Il y a là cinq articles extrêmement brillants qui, eux aussi, mériteraient d'être réunis en un volume.

Un peu plus malicieux... çà et là... était son article, — non signé, — sur Jules Simon, dont il admirait, sans réserve, l'éloquence, surtout le libéralisme, mais qui, disait-il, « Breton de naissance, devait cependant compter, comme Renan, quelque Gascon parmi ses ancêtres ».

Même mélange d'éloges et de réserves, mais sans rien d'artificiel, sur l'œuvre de Taine, dont le monument, solide comme du marbre, « est froid aussi comme du marbre ». Il ne lui en veut assurément pas d'avoir traité le régime actuel d' « hôtel mal tenu », où la profusion et l'incurie s'aggravent l'une par l'autre, où les médiocres et les avides s'emparent, à l'envi, des meilleures places; mais il n'insiste pas sur ce jugement sévère. Pour ce qui touche à la tragédie révolutionnaire, il estime que Taine n'a pas assez lu dans la conscience d'un Bailly, d'un Lanjuinais, d'un André Chénier, d'un Marceau, et de n'avoir pas su saisir l'âme d'un Napoléon. Il se demande enfin comment une telle âme n'a pas vu combien sa vie et ses œuvres et la droiture de sa volonté protestaient contre la plupart de ses assertions philosophiques.

Froment ne s'éloignait pas beaucoup de ces appréciations de la Révolution française en étudiant, une autre fois, l'évolution des idées de Rivarol, ni de son apologie — discrète, mais très nette, de nos croyances traditionnelles, en suivant les « études religieuses de M. G. Boissier ». S'il admire la dextérité délicate avec laquelle notre éminent président s'efforce de tenir exactement en équilibre les deux plateaux de la balance historique, il cherche cependant, et avec une touche assez légère, à le faire pencher un petit peu plus du côté qu'il estime être le bon.

Vinrent ensuite des études sur Saint-Marc Girardin, pédagogue, et sur Saint-Marc Girardin, conteur et romancier (la première tout à fait pleine d'un heureux bon sens); des essais sur Chateaubriand, sur les origines du roman moderne, et enfin quelques pages sur Xavier de Maistre. Ici notre ami avait le privilège de pouvoir puiser dans les papiers de famille de son gendre M. le vicomte de Marcellus.

Aucun de ces écrits ne sentait, — bien loin de là ! — ni le découragement ni la fatigue. La mort est donc venue interrompre cruellement une carrière qui pouvait se continuer bien longtemps encore pour le bien de tous, pour le bonheur de sa chère famille, pour le charme de ceux qui trouvaient toujours en lui un ami fidèle, sûr, dévoué et profondément affectueux. Trop accoutumé à la distinction et à la mesure, trop fier aussi pour ne pas fuir les déclamations d'un zèle indiscret, il était de plus en plus décidé, — dans la calme possession de son indépendance, — à servir les idées qui lui étaient chères, partout où son activité éveillée avait à cœur de s'exercer. Il s'affligeait sincèrement des coups portés avec tant de fureur ou de légèreté contre les grandes causes patriotiques et religieuses; mais il n'était point pessimiste, et jusqu'au bout il eût tenu à avoir confiance dans l'avenir de l'Université et dans celui de la liberté : il les avait aimées passionnément l'une et l'autre.

Henri JOLY.

Promotion de 1864. — CERF (Léopold), né à Sèvres, le 25 août 1844, décédé le 2 janvier 1901, à Versailles.

Les amis qui ont connu Léopold Cerf dans l'intimité ont souvent été frappés de la variété de ses aptitudes et des traits de caractère presque contradictoires qui se trouvaient en lui. Il avait un besoin et un goût d'activité qui faisaient qu'il n'était jamais si heureux que lorsqu'il était débordé de besogne ; en même temps, il se prétendait paresseux par nature et il est certain que personne ne jouissait, plus délicieusement que lui, d'un farniente intelligent et des longues causeries amicales où l'on oublie les heures. Il était un homme d'affaires très avisé, attentif, consciencieux, un homme pratique dont on pouvait suivre, en toute confiance, les conseils toujours judicieux. Il était aussi un esprit novateur, toujours en quête d'améliorations, ne mesurant pas toujours ses entreprises à ses ressources, un cœur généreux et désintéressé qui mettait parfois ses affaires au service de ses idées et de ses sentiments, et qui n'avait pas toujours pour lui-même la prudence qu'il savait si bien recommander à autrui. Il était un lettré, épris de toutes les formes du beau, un philosophe qui jugeait, avec une finesse originale, toutes les manifestations de la pensée et de l'activité humaines ; et en même temps un bon et dévoué citoyen de sa ville, toujours sur la brèche pour rendre service aux commerçants et industriels, ses confrères, pour défendre, avec succès, leurs intérêts devant les autorités compétentes, grâce à la solidité de son esprit et à la force persuasive de sa parole. On put croire un instant qu'il serait un mondain ; il fut, avant tout, un homme de foyer et de famille qui ne se plaisait vraiment qu'au milieu des siens et de quelques amis de choix.

Ces contrastes s'expliquent peut-être par son éducation même qui l'a fait passer par l'École Normale pour arriver à être imprimeur et éditeur ; peut-être aussi par des influences héréditaires. Nous manquerions au premier des devoirs envers sa mémoire si, devant parler de lui, nous ne disions pas tout d'abord ce qu'il dut à ses parents, dont la vie fut si étroitement unie à la sienne, qui ont vécu, depuis 1871 jusqu'à leur mort, sous le même toit que lui, et envers qui il avait une déférence et des soins allant jusqu'à l'abnégation.

Son père, M. Maurice Cerf, était issu de cette remarquable colonie israélite de Metz, qui a donné à la France tant d'hommes de valeur et qui, par sa moralité, son intelligence, son patriotisme, avait mérité que la Société royale de Metz ouvrît, en 1785, sur la question de l'émancipation des juifs, un concours où le prix fut partagé entre un avocat, un juif et un curé. Ouvrier imprimeur à l'âge de 12 ans, prote à 16 ans dans une imprimerie de Verdun, puis à 18 ans chez Firmin Didot, il réussissait, non seulement à acquérir des connaissances techniques étendues, mais à se donner, par la lecture et le travail solitaire, l'instruction d'un homme vraiment cultivé. Il avait un goût particulier pour l'histoire, éveillé par l'intérêt passionné qu'il prenait aux progrès des libertés politiques. A l'âge de 31 ans, en 1842, il avait réussi à réunir des ressources suffisantes pour acheter un brevet d'imprimeur à Sèvres. En même temps il se mariait. Il épousait une jeune créole, Mlle Sasias, qui formait avec lui le plus parfait contraste. Il avait toutes les qualités solides et sévères des Lorrains. Il cachait aux indifférents, sous une réserve silencieuse, sa distinction intellectuelle et sa bonté toujours agissante. Mme Maurice Cerf avait une animation d'esprit et une verve spirituelle de langage qui, unies à une physionomie charmante, lui donnaient un singulier attrait. Elle avait été élevée par son oncle

M. Lévi-Alvarès, pédagogue habile et alors en pleine vogue. Elle avait acquis, sous sa direction, ce brillant, ce don de s'intéresser à tout qui était le fond de sa méthode. Très fine, très distinguée d'esprit et de manières, ayant gardé de sa première éducation créole une certaine aristocratie de goûts, elle voulut pour le fils qui naquit, en 1844, et qui fut le centre de sa vie et de ses ambitions, la possibilité de choisir entre la profession paternelle et une carrière libérale. Ce fut sous son influence et par ses conseils que Léopold Cerf, après d'excellentes études à Louis-le-Grand, se présenta à l'École Normale où il fut reçu en 1864. Il avait noué, à Louis-le-Grand, de précieuses amitiés avec plusieurs de ses camarades, qu'il retrouva plus tard à l'École. C'était à Louis-le-Grand, dans la classe de M. Janet, où il se trouvait en 1862, avec Compayré et Monod, qu'il avait pris le goût de la philosophie. Était-ce une réelle vocation? Il est permis d'en douter, car s'il avait l'aptitude à comprendre et à construire des théories, une certaine tendance à systématiser, d'autre part la vie pratique, les réalités présentes et politiques l'attiraient vivement. Il aimait les sciences autant que les lettres; il était bachelier ès sciences avant son entrée à l'École et avait le goût des mathématiques. Il ne pouvait se donner tout entier à une seule chose; cette curiosité universelle et aussi des troubles de santé furent cause de son échec à l'agrégation. Il ne pouvait s'absorber dans ses tâches d'écolier, dans la préparation des examens. Il avait été présenté à quelques-uns des chefs de l'opposition, à Picard, à Hérold; il était, à Versailles, en relations avec Bersot et la politique occupait une bonne part de ses pensées. Ses camarades le plaisantaient sur ses faux-cols de politiqueur.

Peut-être eut-il vaguement alors la pensée d'entrer dans la vie politique. En juillet 1867, quand Maspero fut obligé de quitter momentanément l'Université pour avoir exprimé à l'archevêque du grand diocèse de la libre-pensée, à Sainte-Beuve, l'admiration des Normaliens, Cerf fut un des 80 camarades qui se solidarisèrent avec lui en donnant leur démission; et lorsqu'il se fit mettre en congé après son échec à l'agrégation, au lieu de reprendre avec énergie ses études philosophiques, il se mit au droit et se fit recevoir licencié. En même temps, il donnait des leçons particulières; il allait dans le monde, il était le professeur du jeune de Gheest, le fils d'Augustine Brohan, et il était un des habitués du brillant et amusant salon de Mme de Gheest. Quand Antoine Benoist, qui avait été un de ses camarades les plus aimés à l'École, vint le rejoindre à Paris en 1869, ils se mirent à travailler ensemble, non seulement à la Sorbonne, mais aussi au feuilleton théâtral du « Messager de Paris », qu'ils rédigeaient avec Van den Berg.

La guerre de 1870 vint brusquement arracher Cerf à cette existence partagée entre des occupations trop diverses, et décider de son avenir. Il n'était pas de ceux qui avaient désiré ou approuvé la guerre; dès les premiers revers, il n'hésita pas sur son devoir. Il s'engagea en même temps que Benoist et une foule de ses camarades d'École. Un cousin de sa mère, le lieutenant-colonel du génie Eugène Lévy, chez qui il était reçu à Paris comme un fils de la maison, le prit avec lui au fort de Montrouge, dont il avait le commandement. Il était là à un poste de danger et d'honneur. Ce fort, où périt le lieutenant de vaisseau Saisset, où se distingua l'enseigne de vaisseau Caillard, aujourd'hui amiral, fut le plus exposé de tous les forts de Paris; il reçut plus de 12.000 obus et quand la capitale se rendit, il n'était plus qu'un monceau de décombres. Cerf y fit

vaillamment son devoir et la médaille militaire fut la juste récompense de son courage.

Après le siège, Léopold Cerf n'eut qu'une pensée : venir en aide à son père, obligé par les événements de faire face à une besogne supérieure aux forces d'un seul homme. M. Maurice Cerf était établi à Versailles depuis 1858. Il y avait fait prospérer l'imprimerie Cleffer, dont il avait pris la succession. Quand Versailles, en 1870, fut envahi par les Prussiens, il avait fermé son établissement pour ne pas le mettre au service de l'ennemi. Lorsque les Allemands eurent évacué Versailles, l'explosion de la Commune y fit émigrer de Paris le Gouvernement et une partie des journaux. L'imprimerie Cerf se trouva tout d'un coup forcée de décupler sa production. Léopold Cerf, qui fut tout de suite amicalement adopté par les ouvriers sous le nom de M. Léo, se mit rapidement au courant d'un travail tout nouveau pour lui, grâce à de merveilleux dons d'assimilation et à un goût naturel pour l'activité pratique qu'il n'avait pas trouvé jusque-là à exercer. Il dut répondre à d'importantes commandes d'imprimés administratifs et aux besoins des journaux parisiens. Peu après, l'Assemblée nationale, s'installant près du Gouvernement, choisit MM. Cerf comme imprimeurs. Il fallut organiser des ateliers dans les locaux du Parlement et agrandir l'imprimerie de la rue Duplessis. La dévorante activité de Léopold Cerf lui permit de suffire à cette tâche bien lourde, au moment où la Chambre multipliait les projets de réorganisation, les enquêtes et les rapports de toute espèce.

La maison avait conservé néanmoins son caractère familial. Léopold Cerf avait épousé, en 1872, une jeune fille d'origine viennoise, mais élevée en France, et toute Française par l'éducation et par le cœur, qui devait être pour lui la plus dévouée des compagnes et des collaboratrices. Femme d'une intelligence très cultivée, habituée dans son enfance à une existence luxueuse et facile, elle voulut, dès qu'elle fut entrée dans la famille Cerf, faciliter par son travail la tâche écrasante de son mari. On pouvait voir les deux chefs et leurs deux femmes se partager la direction des travaux de l'imprimerie et la correction des épreuves, et cette collaboration, qui était pour les ouvriers la plus efficace des garanties, faisait de la maison Cerf comme une grande famille.

Elle était, en même temps, un des centres de la vie politique et de la vie intellectuelle de Versailles. Les hommes éminents qui rédigeaient « l'Union Libérale », Schérer, Bersot, Laboulaye, Charton, Barthélemy Saint-Hilaire, étaient des amis de la maison ; et les députés les plus marquants du parti républicain prenaient plaisir à venir causer avec le jeune philosophe normalien devenu le plus actif des industriels. Vingt ans plus tard, Mme Maurice Cerf se plaisait à rappeler ces souvenirs, et elle fixait en quelques traits, en quelques anecdotes, souvent avec une malicieuse ironie, les figures des habitués de l'imprimerie Cerf, dans ces années d'activité héroïque.

Quand l'Assemblée nationale put rentrer à Paris, Cerf se trouvait à la tête d'un matériel supérieur aux besoins antérieurs de sa maison. Les événements avaient transformé en une importante usine la modeste imprimerie versaillaise. Pour utiliser ce matériel et pour assurer l'existence de ses ouvriers dont l'avenir était toujours sa grande préoccupation, Léopold Cerf chercha de nouveaux débouchés. En 1875, il avait ajouté à ses ateliers la lithographie Brunet. En 1881, il fonda à Paris, rue de Médicis, une maison d'édition. Il sut y grouper autour de lui beaucoup de nos anciens camarades et d'auteurs distingués dont les

ans étaient déjà parvenus à la notoriété, tandis que d'autres ne faisaient encore ju'annoncer un brillant avenir. Sa pensée était de créer une maison d'édition, ui aurait été un centre pour les jeunes universitaires, amis du progrès. S'il n'y réussit pas aussi complètement qu'il l'avait espéré d'abord, c'est qu'il lui était impossible, son père avançant en âge et étant bientôt atteint de cécité, de suffire à la double direction d'une grande imprimerie, qu'il voulait tenir à la hauteur des derniers progrès industriels, et d'une grande maison de librairie.

La maison d'édition Cerf a rendu néanmoins de réels services, et tenu brillamment sa place dans la librairie française. C'est là qu'Arthur Chuquet a publié ses volumes sur les guerres de la Révolution, qui ont fait sa réputation, et ses remarquables éditions critiques d'auteurs allemands ; que Gebhart publiait ses premiers essais, Petit de Julleville ses études sur le théâtre au moyen âge, Pigeonneau son *Histoire du Commerce*, Frary, ses retentissants manifestes sur le *Péril National* et la *Question du latin*. Louis Léger, L. Liard, L. Joly, Firmery, Gaidoz, Sébillot, Ch. Benoist, R.-Georges Lévy, Manœuvrier, Hippolyte Maze, Ch. Wiéner, bien d'autres encore, faisaient de la collection Cerf un répertoire très vivant d'ouvrages de pédagogie, de politique, d'ethnographie, de philosophie morale.

Sans parler des journaux locaux dont Cerf fut l'éditeur, tels que le *Libéral de Seine-et-Oise*, dirigé par M. Deroisin, le Maire de Versailles, un vétéran des luttes libérales sous l'Empire, et l'*Écho de Versailles*, fondé par lui avec M. d'Aigremont et qui réussit brillamment, il consacra ses efforts à plusieurs publications importantes. Il fut l'imprimeur de la *Revue de Philosophie positive*, de Littré et Wyrouboff, avec qui il était très lié ; il fonda en 1882, avec Camille Sée, la *Revue de l'Enseignement Secondaire des jeunes filles*. Il fut pendant de longues années l'éditeur de la Revue publiée par la *Société d'Enseignement secondaire ;* il fonda en 1894, avec Ch. Comte, la *Revue scolaire*, qui n'eut malheureusement qu'une année d'existence, mais qui aurait mérité de vivre, par la sincérité et le courage avec lesquels elle discuta toutes les questions d'enseignement. Enfin, en 1899, il se faisait l'éditeur de la *Revue de Synthèse historique*, fondée par notre camarade Henri Berr. Quand la Ville de Paris entreprit la *Collection des documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, Cerf en fut, avec ses confrères Quantin et Noblet, un des imprimeurs et des éditeurs.

Mais la publication à laquelle, dans ses dernières années, il avait donné ses plus grands soins, tant comme éditeur que comme imprimeur, fut la reconstitution *ne varietur* des *Œuvres de Descartes*. Entreprise sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et dirigée par MM. Paul Tannery et Charles Adam, cette édition fut l'objet de toute la sollicitude de Cerf, qui sentait se réveiller en lui ses anciennes ardeurs philosophiques. Elle lui fait le plus grand honneur.

Comme imprimeur, Cerf se montra toujours homme de goût et de progrès et typographe habile. Outre l'exécution remarquable du Descartes, on a pu admirer à l'Exposition universelle de 1900 ses impressions typographiques en couleurs, de beaux livres illustrés, enfin les intéressantes productions artistiques portant l'élégante marque Jouaust, dont il s'était rendu acquéreur.

Tout absorbé qu'il fût par ses occupations professionnelles, Cerf était resté un homme d'étude, au courant de tout le mouvement intellectuel et un universitaire dévoué aux progrès de l'enseignement et fidèle à ses affections norma-

liennes. Il l'avait prouvé par la direction donnée à sa maison d'édition. Il le prouva aussi par le zèle avec lequel il contribua à la création du cercle Saint-Simon, destiné, dans la pensée de ses fondateurs, à être un centre universitaire et un lien entre l'Université et le monde littéraire et artistique. Cerf fut un de ses membres les plus assidus et les plus dévoués et il fit pour le Cercle quelques charmantes publications.

En même temps, sa maison de Versailles était toujours ouverte aux amis que leurs fonctions dans l'enseignement appelaient dans cette ville ou qui l'avaient choisie pour résidence. Cette maison, de si modeste apparence, était un lieu de réunion aimé entre tous. On était sûr d'y trouver en tout temps non seulement un chaleureux accueil, mais, s'il en était besoin, de judicieux conseils et une aide cordiale.

Comme industriel et commerçant, Léopold Cerf était entouré de l'estime universelle. Il avait été nommé par ses confrères, membre du Comité de la *Chambre syndicale des Imprimeurs de Paris*, où il siégea de 1885 à 1888. A Versailles, il fut en 1885 élu juge au Tribunal de Commerce, où son père avait siégé de 1877 à 1884. Il présida le Tribunal de 1894 à 1897 et ses collègues furent unanimes à admirer la conscience, la science juridique et l'esprit de haute équité avec lesquels il remplit ses fonctions. Toutes les fois que les commerçants versaillais avaient quelque vœu à faire parvenir aux autorités administratives, c'était Cerf qui était chargé d'être leur porte-parole et il sut, en de nombreuses occasions, obtenir pour Versailles d'importantes améliorations dans les services publics. Il prenait part d'une manière active aux réunions des Sociétés locales, Société des Sciences morales, Société des Sciences naturelles. Quand il fut appelé à présider cette dernière, il donna à ses travaux une vive impulsion. C'est chez lui que s'organisa une petite Société d'amis de l'enseignement populaire, qui prêtaient leur concours aux instituteurs de l'arrondissement de Versailles pour les conférences d'adultes, et Cerf, malgré la fatigue de ses occupations trop nombreuses, fit lui-même des conférences. Sa dernière joie fut la création de l'Université populaire de Versailles, dont les fondateurs venaient constamment le consulter. Comme chef d'industrie, Cerf était d'une infinie bonté pour ses ouvriers, en qui il ne voyait que des collaborateurs ; il avait organisé dans ses ateliers une participation aux bénéfices et il sacrifia plus d'une fois ses intérêts commerciaux à l'intérêt de ses employés. Après trente ans de labeur infatigable, il est mort sans fortune. Il était trop philanthrope, trop idéaliste, trop épris de nouveauté et de progrès pour être tout à fait bon commerçant. Ceux qui ont travaillé pour lui savent avec quelle libéralité imprudente il escomptait à leur profit les bénéfices à venir.

Ses dernières années ont été profondément attristées par la crise funeste qui a déchiré la France, et par un affaiblissement de ses forces physiques, amené par le surmenage auquel il s'était livré, faisant marcher de front ses occupations d'éditeur et d'imprimeur avec celles de juge au Tribunal de Commerce. Il ne prenait pas un jour de vrai repos dans toute l'année et était poursuivi par la pensée qu'il ne suffisait pas à sa tâche et qu'il pourrait y défaillir tout à coup. En janvier 1900, il fut pris de violentes hémorrhagies nasales qui peut-être le sauvèrent d'une attaque imminente d'apoplexie. Il ne se remit pas entièrement de ce grave accident, et le 2 janvier 1901, il était enlevé subitement à l'affection des siens. Sa mort a été un deuil public dans

ville qu'il avait si bien servie. Elle a été douloureusement ressentie par ses
nis de l'Université et de l'École Normale, pour qui il n'avait pas cessé d'être
plus dévoué des camarades, un véritable collègue.

F. ALCAN et G. MONOD.

Promotion de 1863. — CORNU (Maxime-Marie), né le 16 juillet 1843, à
léans, décédé à Paris, le 3 avril 1901.
La carrière de botaniste de Maxime Cornu est de celles qui honorent le plus
science française; sa carrière de naturaliste est de celles qui ont ajouté au
nom de cette grande École Normale qui, pendant longtemps, dut exclusivement
n prestige aux mathématiciens et aux physiciens éminents qu'elle avait formés.
moment où Cornu entrait à l'École, en 1863, l'influence de Pasteur, bien-
isante à tout ce qu'elle touchait, y avait, pour la première fois, sérieusement
planté les sciences naturelles. Deux jeunes savants pleins d'ardeur y ensei-
aient, l'un, Lacaze-Duttheris, la zoologie, l'autre van Tieghem, la botanique,
dis que Delesse nous initiait à la géologie. Il n'y avait pas encore de sec-
n d'histoire naturelle; les sciences naturelles étaient confondues dans une
me agrégation avec les sciences physiques et si peu appréciées dans le
ncours, que les licenciés ès sciences naturelles se gardaient bien d'exciper
leur titre et de réclamer, de peur d'être mal jugés, la substitution qui leur
it permise d'une épreuve de zoologie ou de botanique à une épreuve de
ysique. Afin d'éviter quelque déboire aux imprudents, Pasteur avait même fini
r cesser de les autoriser à se présenter en 3e année à la licence ès sciences
turelles; malgré son bel état-major de maîtres de conférences naturalistes,
cole n'estampillait officiellement que des physiciens. Dans ces conditions
inemment défavorables, il fallait que l'enseignement des sciences naturelles
bien entraînant pour qu'il se produisît à l'École des naturalistes; malgré
t, pour ainsi dire. Maxime Cornu fut un de ceux-là. Il arrivait à l'École avec
e réputation de mathématicien solidement établie dans toutes les classes de
thématiques spéciales par les nombreux articles qu'il donnait aux *Nouvelles
ales de mathématiques* de Gerono et Cassanac. Tout le monde s'attendait
e voir devenir un géomètre distingué; contrairement à toute attente, à
cole Normale il se voua exclusivement à la botanique. Il devint rapidement
maître dans l'art de préparations micrographiques, à ce point qu'il était le
ritable directeur des manipulations de botanique auxquelles les élèves de
cole étaient exercés une fois par semaine. Personne ne fut donc étonné de
oir en 1869, avant d'être pourvu du diplôme de docteur ès sciences natu-
les, appelé au poste de préparateur de botanique à la Sorbonne; il devait
ister dans son enseignement Duchartre, dont l'exquise bienveillance
pposait toujours à un choix définitif entre les opinions contradictoires que
vaste érudition enregistrait. De 1869 à 1874, Maxime Cornu donna une
re toute nouvelle au laboratoire de botanique de la Sorbonne; par sa thèse
les champignons de la famille des Saproléginées, sortes de moisissures
t les plus communs poussent sur les cadavres des insectes plongés dans
u, il était déjà devenu en même temps que docteur ès sciences naturelles,
réat de l'Académie des Sciences par le prix Desmazière et s'était acquis
renom d'un cryptogamiste des plus avisés. En 1874, il fut entraîné dans une
re direction par sa nomination au poste d'aide-naturaliste (on dit aujourd'hui
istant) à la chaire d'organographie et d'anatomie végétale dont Adolphe

Brongniart était le titulaire. C'était, en réalité, la suppléance de l'illustre botaniste qui lui était donnée ; il occupa la chaire dès 1875, et Brongniart étant mort l'année suivante, il continua le cours jusqu'en 1879, époque à laquelle notre maître commun, notre prédécesseur à l'Ecole Normale, déjà membre de l'Institut, M. Philippe van Tieghem devint titulaire de la chaire.

Comme assistant, on lui doit la constitution de la collection des champignons du Muséum qui ne comprend pas moins de 15,000 espèces dont il a reçu toutes les déterminations. Il se livrait, en même temps, à d'intéressantes recherches de physiologie et d'anatomie végétale. En 1884 Cornu succédait lui-même à Decaisne dans cette belle chaire de culture du Muséum à laquelle il devait consacrer toute sa vie. Il y avait été préparé par des travaux de sciences appliquées dont l'importance devait éloigner tous les concurrents. En 1872, il avait été désigné comme botaniste par l'Académie des Sciences pour faire partie de la Commission qui devait essayer de mettre un terme aux ravages du phylloxéra ; en 1875, il était devenu secrétaire de cette Commission ; il avait été appelé en 1879 à la Commission supérieure du phylloxéra. Le rôle qu'il joua dans ces deux Commissions fut tel qu'en 1881, il était nommé inspecteur général de l'Agriculture pour la sériciculture, la viticulture et les maladies des plantes. La même année, il était délégué plénipotentiaire à la conférence de Berne pour la revision de la législation destinée à empêcher la propagation en Europe du fléau qui désolait nos vignobles. Cette législation contenait diverses dispositions draconiennes et inutiles, particulièrement préjudiciables à l'horticulture, Cornu en obtint l'abrogation après une lutte des plus honorables pour lui. C'était donc déjà un personnage que le Muséum appelait à lui quand il confiait à notre camarade Cornu la chaire de culture. Ce choix, si honorable qu'il pût être pour celui qui en était l'objet, lui imposait pas moins une lourde tâche.

La chaire de culture du Muséum est de toutes les chaires de ce grand établissement celle qui implique les plus lourdes responsabilités. Le professeur a sous ses ordres un personnel d'une soixantaine de jardiniers ; il doit entretenir avec cela l'École botanique, les parterres des jardins publics et les pépinières où leur ornementation se prépare, tenir les serres constamment garnies des plantes rares ou intéressantes, dont les botanistes peuvent avoir besoin pour leurs recherches. A ce gros travail s'ajoute la charge de quarante leçons publiques, et quand le travail journalier est épuisé, commence une autre tâche. Le professeur de culture doit demeurer en correspondance incessante avec tous les jardins botaniques, afin d'être informé des nouveautés qui s'y trouvent et de tâcher de les introduire dans nos collections, nouer des relations avec toutes les parties du monde pour en faire venir, au moins à l'état de graines, toutes les plantes intéressantes qu'elles produisent, mettre ces plantes en culture, et quand il a reconnu chez quelques-unes des qualités qui permettent de les utiliser, s'efforcer de les propager soit en France, soit dans nos colonies. Sous ce dernier rapport le Muséum a un passé des plus glorieux. C'est par le service de la culture du Muséum qu'ont été introduits en France l'Acacia commun, les deux Marronniers d'Inde, les Cèdres du Liban et de l'Himalaya, le Pin de Corse, l'Araucaria du Chili, la Pivoine du Caucase, les Paulownia, les Sophora et le Vernis du Japon ; la Mesclure orangée, de nombreuses espèces de Mûriers, de Frênes, d'Erables, de Tilleuls parmi les arbres, et parmi les plantes d'ornement les Dahlias, Eschholtzia, Clarkia, Coreopsis tinctoria, la plupart des Pivoines, des Iris, des

hlox, des Asters, des Mahonia, des Lupins d'ornement, de nombreuses spèces de Pommiers, Cognassiers, Groseilliers ; parmi les plantes utiles qua-inte-cinq variétés de pommes de terre créées au Museum, la patate, le Phor-ium tenax, l'ortie de la Chine, le *Polygonum tinctorium*, et bien d'autres. oilà le brillant passé, bien peu connu des hommes de science, ignoré du rand public et même de beaucoup de ministres, dont notre camarade Cornu vait à maintenir les grandes traditions.

Il arrivait dans des circonstances particulièrement difficiles. Par sa nstitution républicaine, qui, singulière ironie, ne fut brisée que par le inistre le plus libéral de l'Empire, par son attachement à d'anciennes tra-itions, le Museum d'Histoire naturelle avait été sous le régime impérial ngulièrement négligé. Faute d'argent, sous la main pourtant virile et expé-mentée de Decaisne, l'illustre auteur du *Jardin fruitier du Museum*, il avait llu renoncer à quelques-unes des plus belles traditions de la maison ; mal ltivé par de vieux jardiniers à bout de forces, le jardin avait pris un petit r vieillot que certains trouvaient indulgemment pittoresque, parce qu'il y a ujours des âmes simples qui se complaisent dans la contemplation des plus mbles fleurs des champs.

Cornu entreprit de restaurer son magnifique service, de lui donner, s'il pouvait, même une splendeur inconnue, d'en faire l'égal si non par l'éten-ue du moins par les résultats obtenus des plus illustres jardins botaniques Europe. Avec une énergie qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer dans tte âme toute faite de sensibilité et de tendresse, et qu'il puisait tout entière ns le sentiment du devoir et de la responsabilité, il réclama d'abord la li-rté de licencier l'ancien personnel et d'en reconstituer un nouveau, main-nu dans des conditions qui le placeraient constamment sous sa main. Il se faisait aucune illusion sur les colères que soulèverait contre lui ne mesure aussi radicale, bien souvent il s'est ouvert à moi des soucis qu'il rouvait à cet égard ; mais il fit son devoir sans aucune hésitation. L'École horticulture de Versailles, les fermes-écoles du département lui fournirent jeune personnel instruit et vigoureux, grâce auquel le jardin, dessiné à uveau par l'habile jardinier paysagiste Édouard André prit bientôt un riant pect de jeunesse. Aux vieilles plates-bandes, aux carrés herbeux de plantes lgaires furent substituées de vertes pelouses où des corbeilles habilement énagées offraient une sorte d'exposition fréquemment renouvelée des plus lles plantes d'ornement de la saison ; pour la première fois on vit à Paris jardin public demeurer fleuri jusqu'au milieu de décembre. Aujourd'hui, décembre, sous ma fenêtre et jusque sur la table, où j'écris ce dernier mmage à mon cher condisciple, resplendissent des gerbes de ces magni-ues chrysanthèmes, dont Cornu avait constitué une collection jusqu'ici meurée unique.

Decaisne laissait dans son service le souvenir d'une rare libéralité. A toutes personnes qui lui paraissaient devoir en faire un bon usage, il distribuait de mes arbres, des plants, des graines. Maxime Cornu se garda bien de moins nner, mais il voulait que ses libéralités fussent placées de manière à pro-ire l'effet le plus utile aux intérêts du pays. Depuis 1870 toute une organi-tion d'enseignement agricole s'était constituée et l'enseignement primaire ait, de son côté, pris un essor puissant. Cornu pensa que le Muséum se vait d'abord aux fermes-écoles, aux écoles normales primaires, aux établis-

sements publics d'où les plantes utiles peuvent facilement rayonner, et pour eux il organisa tout un service de distribution d'arbustes, de jeunes plantes et de graines, tenu avec un ordre et une méthode qu'il est impossible de surpasser.

L'ordre et la méthode étaient d'ailleurs les traits essentiels de l'administration de Cornu dont le caractère en apparence si primesautier et si impressionnable semblait au premier abord devoir se plier si difficilement à la régularité. Les fiches relatives à son personnel étaient aussi soigneusement tenues que ses registres de distribution ; aussi venait-on lui demander en toute confiance pour d'importantes installations ou pour des municipalités françaises ou pour nos colonies des jardiniers qu'il choisissait parmi les meilleurs de ceux qui avait sous ses ordres et qui répandaient partout les bonnes méthodes enseignées au Muséum. Il créait ainsi une véritable école de perfectionnement pour l'horticulture, école d'où sont partis nombre de jardiniers-chefs de nos Jardins coloniaux, tels ceux de Libreville, de Dabou (côte d'Ivoire), de N'Djolé (Ogooué), de Pernambouc, de Konakry, de Kati (Soudan), de Tananarive, de Majunga et de Mananjary (Madagascar), de Saint-Louis (Sénégal), de Hué (Annam), de Brazaville (Congo), de Tunis, etc.

Cette simple énumération montre à quel degré s'était élevé chez notre éminent camarade le souci de contribuer dans la plus large mesure possible au progrès de nos cultures coloniales. Il se fit en quelque sorte le conseil et le guide de nos administrateurs coloniaux et de nos colons agriculteurs indiquant les espèces de la flore locale qu'il y avait lieu de cultiver, faisant venir à Paris celles qu'il convenait d'exporter, cultivant dans ses serres et expédiant aux colonies où elles manquaient les plantes susceptibles de s'y acclimater et de les enrichir. C'est ainsi que le Gabon et le Congo ont été pourvus de Manguiers, de Girofliers, de Muscadiers, de Patchouly, de Bétel, de diverses sortes de Bananes, d'Ananas, de plantes à Caoutchouc et d'un grand nombre d'autres, que Madagascar a été doté de Châtaigniers et que des Quinquinas ont été envoyés à la Martinique, au Tonkin, aux Comores, à l'Annam et au Cambodge. Le nombre des espèces de plantes utiles introduites par Cornu dans nos colonies s'élève à 250 représenté par plus de 10,000 exemplaires expédiés, non compris les sachets de graines.

Comme il arrive si souvent, on se préoccupa fort peu en France de cette œuvre si utile accomplie par Cornu. Tandis qu'elle demeurait presque ignorée au Ministère des Colonies et même, oserai-je le dire, au Muséum, un de mes élèves étrangers, M. Français aujourd'hui chef de culture à l'Institut royal agricole de Gembloux (Belgique), écrivait :

« Les pays qui possèdent des colonies tropicales ne sauraient accorder trop d'importance à l'étude des plantes utiles qui en proviennent, à leurs produits et à leur culture. C'est ce qu'a compris depuis longtemps M. Maxime Cornu. Il a non seulement attiré l'attention sur les richesses végétales des colonies françaises dans les leçons qu'il donne chaque année, mais il a voulu réunir dans les serres du Muséum les espèces qui présentent quelque utilité. *Grâce aux efforts persévérants de M. Cornu, le Muséum possède actuellement la collection la plus riche de plantes économiques qui existe en Europe.* Lors d'un récent séjour en Angleterre, *j'ai vu les collections des jardins de Kew : mais la partie réservée aux plantes coloniales ne peut rivaliser avec celles de Paris pour le nombre des espèces ni pour la beauté des exemplaires.* »

De cette affirmation d'un élève reconnaissant, il est intéressant de rapprocher e qu'écrit le directeur même des jardins de Kew, Thisolten Dyer, au sujet e l'œuvre de Cornu, dans l'article nécrologique qu'il lui a consacré : (1)

» En 1884, Cornu succéda à Decaisne comme professeur de culture au useum, position telle que si son but n'est pas aussi large que celui de la irection de Kew, ses obligations sont à peine moins lourdes. J'avais fait la onnaissance de Cornu quelques années auparavant et la similitude de nos ositions officielles fit naître rapidement entre nous une grande intimité.....

» Au moment où Cornu entrait dans ses nouvelles fonctions, la France avait urné son attention vers un champ où, dans le passé, elle avait tout fait : ntreprise coloniale. L'ambition de Cornu — et elle était légitime — fut d'utiliser s ressources du Jardin des Plantes dans un but très analogue à celui de ew. De ma part, ce fut plus qu'un plaisir de l'aider de tout mon pouvoir... ornu se lança dans cette voie avec une véritable passion. Ce qu'il accomplit ssi bien pour les colonies françaises ou pour l'enrichissement des jardins de on propre pays, avec des ressources plus limitées que celles dont nous disons en Angleterre est pour moi surprenant. Mais malheureusement au oment où le succès s'affirmait pour lui, ses forces le trahirent et il ne lui fut s donné de voir son œuvre complètement achevée.

» Cornu était le plus patriote des Français. S'il l'eût été moins, il n'aurait s sacrifié aux intérêts de la France sa carrière scientifique. Je crains bien e, durant sa vie, le sacrifice qu'il en avait fait n'ait jamais été pleinement précié. Beaucoup d'entre nous se sont étonnés qu'un savant qui avait tant nné de lui-même, n'ait jamais été de l'Institut; mais cette récompense ne uvait tarder longtemps, et c'est ce qui ajoute un autre regret à tous ceux e cause sa mort prématurée ! »

Cornu allait sans doute, en effet, être prochainement appelé à siéger à stitut. L'Académie des Sciences de Paris, si elle honore les travaux de oratoire, sait aussi qu'à s'enfermer dans leur tour d'ivoire les savants riseraient fort de stériliser leur œuvre, et elle se fait honneur de rendre mmage à ceux qui s'efforçent de faire jaillir des recherches théoriques des urces nouvelles de richesse et de gloire pour leur pays. Cornu fut de ce mbre, et son œuvre aurait été autrement féconde encore s'il n'avait rencontré sur sa route, en même temps qu'un peu d'indifférence pour le but il poursuivait quelques difficultés personnelles dont il souffrait plus que raison et qui se seraient d'elles-mêmes évanouies si sa réelle modestie ne vait empêché de dire tout simplement, mais de dire très haut : « Voilà que j'ai voulu faire ! voilà quelles étaient mes œuvres, voilà mes résultats ! » ue de fois, en effet, avons-nous entendu dire dans notre milieu de naturistes : « Mais que fait donc Cornu? » Que de fois aussi avons-nous entendu mparer la misère du Museum, avec la richesse et la splendeur de Kew! Et là que le directeur même du grand établissement anglais, dans un journal lais, écrivant pour un public de qui il n'a rien à attendre et près duquel orte le plus désintéressé des jugements vient nous dire : mais votre serce de culture est devenu, grâce à Cornu, le rival de celui que je dirige; nu avec les modiques ressources dont il disposait a su créer un service

1) Journal anglais *Nature*, 27 juin 1901.

colonial dont l'importance le signale, comme un grand patriote à la reconnaissance de son pays! Et un autre juge étranger qui a fréquenté les deux établissements, ajoute que la collection de plantes coloniales des serres du Muséum est plus riche que celle de Kew! Quel botaniste français ne serait fier d'un jugement semblable à celui qu'a porté de l'œuvre de notre cher camarade, le chef du plus grand service botanique de l'Angleterre. Ce jugement il n'était pas seul à le porter. Fischer de Waldheim, le directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, en avait porté un tout semblable en faisant décerner à son collègue de Paris, le grand cordon de Saint-Stanislas, auquel il devait bientôt ajouter celui plus envié de Sainte-Anne. Nous avons pu savoir que cette promotion allait être signée au moment où la mort est venue frapper le professeur de culture du Muséum.

De tels résultats n'avaient pu être obtenus sans que Cornu ne développât les plus grandes qualités de l'administrateur : la netteté des vues, l'habileté dans le choix des moyens de les réaliser, la persistance à poursuivre le but, la méthode et l'ordre dans l'action, la fermeté vis-à-vis des agents d'exécution. Cette fermeté est quelquefois impatiemment supportée ; par sa justice et par son souci constant des intérêts de ses collaborateurs, Cornu, une fois la crise du début passée, sut conquérir parmi eux les affections les plus vives. L'émotion avec laquelle ils apprirent sa mort, la douleur touchante qu'ils manifestèrent à ses obsèques, témoignèrent de la confiance et du dévouement qu'il leur avait inspirés ; les notices biographiques publiées par quelques-uns d'entre eux (1) sont tout empreintes de sentiments d'affection, de respect et on peut ajouter d'admiration. Il vivait d'ailleurs pour ainsi dire avec eux, les animant de son zèle, éclairant de son savoir leurs connaissances techniques et puisant à son tour dans leur fréquentation quotidienne toute la documentation qui fait de l'homme de science un praticien d'ordre supérieur. Ils lui savaient un gré infini de la passion avec laquelle il aimait les plantes vivantes et de l'art qu'il déployait pour les faire aimer. Quiconque a eu la bonne fortune de visiter en sa compagnie les magnifiques serres du Muséum qui sont en grande partie son œuvre, se sentait pénétré de cette passion. Il semblait que sa voix tout ce monde de végétaux inconnus dans nos champs s'animait. On se croyait au milieu d'une population de fées mystérieuses les unes bienfaisantes, les autres mauvaises. Celle-ci gardait son eau pure pour le voyageur égaré ; celle-là hostile et guerrière défendant de ses épines et de ses enchevêtrements l'accès de la forêt ; cette autre s'appuyait gracieusement sur ses sœurs et leur rendant en échange mille menus services ; chacune avait sa psychologie qu'il savait pénétrer et l'on n'abandonnait qu'à regret ce domaine où sa parole toute pénétrée de la grandiose poesie de la nature, toute simple pourtant et charmante dans les musicales inflexions qu'il trouvait alors, avait évoqué tant de magnificences et de merveilles. C'était son âme exquise qu'il laissait ainsi se répandre parmi les fleurs, riantes et sûres amies au milieu desquelles il oubliait bien vite l'obsession des soucis du dehors.

Ces soucis, au moment où il allait être frappé, il en entrevoyait la fin.

(1) L'une des plus complètes est celle qu'a publiée dans la *Revue horticole* en juin 1901, M. L. Henry, chef de culture au Muséum.

ute l'Europe, de tout notre empire colonial les témoignages de sympathie lui rivalent. Son nom était partout connu et entouré de la plus haute estime, et savait qu'il pouvait compter sur l'affection de tous ceux qui depuis le collège l'École Normale avaient eu occasion de vivre quelque peu dans sa loyale discrète intimité. A cinquante-sept ans, alors qu'il était maître d'une carère qui n'allait plus être pour lui qu'une longue moisson de succès, il a laissé de une place où il pouvait, comme en se jouant, rendre encore à son pays au Muséum les plus signalés services.

Maxime Cornu était né à Orléans le 16 juillet 1843; il était le frère cadet de iminent physicien qui a enseigné devant des générations nombreuses déjà de lytechniciens et à qui était due la joie de le voir s'asseoir à ses côtés à l'Ins-ut. Il fit la plus grande partie de ses études au lycée d'Orléans et vint à Paris Sainte-Barbe suivre le cours de mathématiques spéciales. Dès cette époque se fit remarquer par son goût pour la géométrie; les brillantes solutions de oblèmes qu'il publiait dans les *Nouvelles annales de mathématiques* lui raient fait parmi les candidats aux grandes écoles scientifiques la réputation un concurrent des plus redoutables. Aussi quand il entra à l'École Normale ipérieure ce fut peut-être une déception pour son frère Alfred Cornu et quelques-s de ses maîtres de le voir n'accorder aux sciences mathématiques et aux iences physiques que le temps suffisant pour devenir licencié ès sciences athématiques et licencié ès sciences physiques, et s'adonner tout entier à la otanique. Il fit même étant à l'École quelques publications dans le *Bulletin de Société botanique de France*. Ce sont ces premiers travaux qui lui valurent être appelé par Duchartre à la Sorbonne. Quand il vint au Muséum, il fut vite pprécié de la famille Brongniart. Par l'ancienneté des services, l'éclat des tra-ux scientifiques, les alliances dans le monde académique, les Brongniart isaient partie de cette noblesse scientifique du commencement du XIXe siècle i la hauteur morale le disputait à la valeur intellectuelle et à la dignité de la e, noblesse de l'esprit qui ne devait sa renommée qu'au génie et dont les repré-ntants succédant à Buffon, à Daubenton et à Lavoisier s'appelaient de Jussieu, marck, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Haüy, Lacépède, Gay-Lussac... Adolphe ongniart, selon l'expression du directeur du Jardin de Kew, Thiselton Dyer, transmettait à notre génération les meilleures traditions de cette illustre école botanistes français dont la profonde connaissance philosophique des principes la morphologie et de la taxonomie des plantes n'a probablement jamais été alée, et à coup sûr jamais été dépassée ». Près de ce père de la botanique dont souriant et fin visage ne s'est pas effacé de la mémoire de nos contempo-ins qu'il venait à Pâques, chaque année, examiner à l'École, vivait une char-ante jeune fille qui unissait à la svelte élégance de sa mère, les traits affinés s Brongniart et qui était aussi une âme et un esprit d'élite. Cornu devint en pousant le petit-fils d'Adolphe Brongniart et le petit-neveu de l'illustre chi-iste Jean-Baptiste Dumas, dont le fils était allié lui-même à la famille Milne lwards. Il se trouvait ainsi entouré des plus hautes influences scientifiques; ais il n'eut jamais à y recourir; sa carrière était faite à ce moment grâce à ses opres œuvres, et c'est parce qu'elle était faite et s'orientait naturellement vers plus brillant avenir qu'il était accueilli de la sorte. Les travaux de science pure Maxime Cornu étaient en effet déjà considérables. La dernière notice sur ses avaux qu'il publia en 1896 n'énumère pas moins de 183 notes ou mémoires; aucoup portent sur la biologie des champignons et des algues; sur des ques-

tions délicates d'anatomie et de physiologie des plantes phanérogames; mais les plus importants sont la longue série de recherches qu'il consacra à l'étude des maladies des plantes causées par des parasites animaux ou végétaux. C'est à cette série de recherches que se rattachent ses études sur le phylloxéra desquelles Dyer écrit : « Son mémoire sur l'ensemble du sujet, publié par l'Académie, m'a toujours paru comme une œuvre complète et finie, un modèle de ce que doit être une semblable étude. » Aussi avait-il été élu membre correspondant ou associé étranger de presque toutes les sociétés d'agriculture d'Europe. Il avait été nommé en 1895, officier de la Légion d'honneur sur la proposition du Ministre de l'Agriculture. Il était depuis 1882, membre de la Société nationale d'agriculture.

Sans doute toutes les générations de Normaliens, à partir de 1863, ont connu plus ou moins Cornu. Ses camarades n'ont pu oublier son impeccable courtoisie, la distinction naturelle de ses manières et de son langage, reflet de cette tenue correcte dont la magistrature a été si longtemps jalouse. Brun, vif, l'œil intelligent, animé et bienveillant tout à la fois, le visage barré d'une moustache noire, il garda presque toute sa vie un aspect de jeunesse qui put faire illusion sur son état de santé. Même lorsqu'il dut renoncer à sortir, bien peu se doutèrent qu'il était mortellement atteint. Il continua à diriger son service au Muséum jusqu'au dernier jour; au commencement du printemps de 1901, ses jardiniers, en passant devant la pittoresque maison submergée par le lierre où il avait succédé à Decaisne et dont il aura été le dernier habitant, ne se doutèrent jamais que leur chef y vivait ses dernières heures. Tel Bersot laissa ignorer à ses élèves au milieu desquels il se mourait, qu'il connaissait à quelques minutes près le moment où il devait être emporté. Cornu s'éteignit brusquement le 3 avril 1901.

L'occasion de briller par l'action est rare pour nos camarades. Cornu demeurera un exemple de ce qu'ils peuvent, pour le bien de la patrie lorsque les circonstances leur permettent d'appliquer leur haute instruction générale au maniement des choses.

Edmond PERRIER.

Promotion de 1873. — MARCHAL (Jean-Baptiste), né à Schirmeck (Vosges), le 17 août 1850, décédé à Paris, le 30 novembre 1901.

Marchal était né dans les Vosges aujourd'hui annexées. Ce ne fut que par son travail et son intelligence qu'il parvint à se faire une situation. Son père et sa mère étaient de braves ouvriers de fabrique, fort estimés. Son assiduité, sa grande faculté de comprendre, avaient vivement frappé l'instituteur qui en parla, un jour, à ma famille, laquelle se trouvait en vacances dans l'endroit. Mon père s'empressa de faire entrer au lycée de Strasbourg, quelques années avant la guerre, le jeune Marchal, et celui-ci lui en garda toute sa vie une reconnaissance profonde.

Au milieu de tous ses travaux intellectuels et de ses séjours dans les villes, Marchal conserva toujours l'amour et le regret de ses belles montagnes. Tant qu'il put marcher, il alla pendant les vacances y faire provision d'oxygène, en emplir ses poumons. Il connaissait, avant que le Club Alpin n'y fît son apparition, tous les sentiers du Donon, du Nideck, de Salm, de Guirbaden, de toutes leurs superbes environs aujourd'hui bien connus des touristes. C'est avec lui

ue je fis mes premières excursions, accompagné de mon frère actuellement rofesseur au lycée Janson de Sailly. Bien souvent, quand il était à l'École ormale, se sentant quelque peu anémié par sa vie enfermée, il me parlait de es chères montagnes : « Que n'ai-je à Paris l'eau et l'air de Saint-Ouri, me isait-il. » Saint-Ouri était une petite colline, assez près de son village. Quand l nous y mena, mon frère et moi, il avait environ 17 ans, avec toute la vigueur es paysans des Vosges. Le but, une source à laquelle se rattachaient de ombreuses légendes, comme dans tout le pays vosgien, était un peu haut our ses compagnons plus jeunes. Le malin campagnard, voulant éprouver les orces des petits bourgeois, nous faisait monter à pic, à travers les genêts et es ronces. Nous nous égratignâmes les mains, ce qui n'était rien, nous échirâmes nos culottes, ce qui était grave. Notre ami riait de nos maladresses, ais, en brave garçon, il nous tendait sa forte main, nous poussait pour ous aider à grimper. Quelle santé il possédait alors et quelle admiration, nous vions, mon frère et moi, pour sa vigueur superbe ! En haut, au milieu d'une elle clairière, se trouvait une jolie petite source, d'une eau limpide et fraîche, ne de ces eaux qu'ont dû boire les médecins qui interdisent le vin. Et que comprends les regrets de mon pauvre ami, quand il réclamait sa vieille ource; il lui semblait qu'elle lui eût redonné la pleine vigueur de son enfance, ette eau qui avait jailli à la prière d'un saint!

Marchal avait été placé au lycée, dans l'enseignement dit spécial. Il y ontra les mêmes qualités intellectuelles qu'au village, et, au bout de 3 ans, assa en mathématiques élémentaires. Là, dans l'espace d'une année, il apprit ssez de latin pour être bachelier ès sciences. Il fut même reçu avec la men- on très bien, qui lui valut — bonheur pour sa famille — le remboursement es frais d'examen. Je me souviens encore de l'avoir vu passer la partie athématique de ce vieux baccalauréat. On lui demanda des choses que l'on e demande plus aujourd'hui : la multiplication et la division abrégées. J'étais ors élève de troisième; je n'ose affirmer que je compris tout à fait, mais je is émerveillé de la netteté avec laquelle il exposa la question, sans être aidé ne seule fois de l'examinateur qui le félicita chaudement. Dans l'admiration e mon âme d'enfant, je lui dis : « Tu as parlé comme un professeur. » Il me épondit avec sa fermeté accoutumée. « Et je compte bien l'être. »

Il lui fallut pour cela passer par le répétitorat; et c'est alors que commença our lui une vie remarquable d'abnégation. Déjà aspirant-répétiteur au vieux cée de Strasbourg d'avant la guerre, à l'âge de 18 ans, il économisait presque ut son traitement (quarante francs par mois environ) pour l'envoyer à sa ère alors veuve avec une fille en bas âge. En 1871, après l'année terrible, ncien proviseur du lycée de Strasbourg, M. Defour, ayant été nommé au cée de Nantes, y appela Marchal. Pendant deux ans, celui-ci n'eut que deux ées : subvenir aux besoins de sa famille et réussir à l'École Normale. On lui ait procuré quelques leçons et le jour où il put envoyer à sa mère une mme suffisante pour faire entrer sa sœur dans un pensionnat fut un grand ur de bonheur pour cette âme d'élite.

Un autre fut celui de sa réception en 1873 à notre chère École. Il y continua n genre de vie, confiant à une famille que je connais bien l'argent des leçons l'il donnait les jours de sortie, puis, venant le reprendre, au moment des cances, et avec quelle joie, pour le porter à sa mère, dans son pauvre hirmeck alors annexé.

Reçu agrégé à sa sortie de l'École (1876), il continua dans ses divers postes, sa mère étant morte, à envoyer à sa sœur jusqu'à ce qu'elle fût mariée, une partie de son traitement de professeur. Il se maria lui-même, entra dans une des plus honorables familles de Besançon, et reporta sur sa femme et sur ses cinq enfants l'ardente affection qu'il avait eue pour sa mère et pour sa sœur.

Cette bonté de cœur très grande, il l'introduisait dans tous les actes de sa vie. Un de ses camarades du village, aujourd'hui pharmacien, écrivait à Mme Marchal : « Il était notre modèle à tous, nous nous inclinions devant ce qu'il avait dit. Bien qu'il eût tous les prix, il n'était, chose rare, ni envieux ni jaloux ; on l'aimait à cause de sa bonté. » Même dans ses discussions on le sentait bon. Il avait conservé intactes les croyances religieuses de son enfance. Ce n'est pas lui que le si intéressant livre « Le Conflit », de notre très distingué camarade M. Félix Le Dantec eût pu émouvoir. S'il avait lu ces entretiens d'un savant et d'un abbé, il eût sûrement donné raison à l'abbé. Ceux qui sont de l'avis du savant ne sauraient lui en vouloir ; il eût discuté avec eux froidement, ne cédant rien de ses opinions, mais assez tolérant pour excuser chez les autres des manières de voir opposées aux siennes.

Quant à son métier de professeur, il me suffirait d'indiquer ce trait que me communique un ami commun, M. Rivière, professeur au lycée Saint-Louis, fait du reste cité par M. le proviseur Breitling, lors des obsèques : aux derniers examens pour l'admission à l'École de Saint-Cyr, Marchal, quoique fort malade, se levait tous les jours une heure ou deux pour venir voir comment ses élèves, candidats à cette École, répondaient aux examinateurs. Il ne consentit à rester couché que quand le dernier de ses élèves eut terminé ses examens. Dans tous les lycées où il passa Laval (76), Besançon (79), Douai (80), Charlemagne (81), Saint-Louis (88), il se signala par la conscience et la netteté de son enseignement, qui ont valu de brillants et mérités succès à ses élèves. Il savait allier à une certaine rigueur un dévouement remarquable. Aussi fut-il partout estimé des élèves, des parents, des collègues, des chefs.

Il y a environ deux ans, au retour d'une de ses classes, il s'affaissa en rentrant chez lui. On le crut mort ; mais sa famille lui prodigua de tels soins qu'il parut se remettre. Il put, au mois d'octobre 1900, recommencer à faire ses classes. Malheureusement son service était trop fatigant ; (1re division des candidats à Saint-Cyr), il n'acheva pas l'année scolaire 1900-1901. Un séjour à la campagne, à Forbes, près de Besançon dans sa propriété, n'amena dans son état aucune amélioration. Il perdit alors tout espoir, et, pendant les répits que lui laissa sa longue et douloureuse agonie de plusieurs mois, il exhalait ses plaintes, tendres et résignées, ainsi qu'il convient à une telle âme. Il regrettait ses montagnes, la belle nature, sa femme, ses enfants, la fille aînée qui le soignait comme sa femme avec toute la tendresse, le respect et le dévouement qu'il méritait, le fils aîné élève de sa propre classe et trois autres enfants plus jeunes. Il se désespérait de laisser tout ce monde sans appui, cet appui qui avait été si vigoureux. Puis, avec la forte trempe de son âme jointe à ses idées religieuses, il se résignait, disait qu'après tout, pour lui, la mort n'était qu'une transition de la vie terrestre à un état meilleur. Son égalité de caractère ne se démentit pas une minute, et quand il mourut, le 30 novembre 1901, Mme Marchal pouvait déclarer qu'il était mort ainsi qu'il avait vécu, en saint.

De beaux et émouvants discours furent prononcés sur sa tombe. M. Breitling,

son proviseur, M. Puiseux, professeur à la Sorbonne, notre excellent camarade de promotion, M. Pasquier, professeur au lycée Saint-Louis, son collègue, ont tiré bien des larmes des yeux. Et moi aussi, j'en ai versé en écrivant cette notice : je déplorais la perte d'une âme si tendre, si dévouée à sa famille, d'un camarade loyal et bon, de cette forte et vigoureuse nature que le labeur du professorat a tué, lui et tant d'autres tout aussi solides, tandis qu'il épargne, étrangement, de moins vigoureux.

E. MARTINET.

Promotion de 1874. — CORRÉARD (Wilhelm-François), né à Vincennes le 17 décembre 1853, décédé à Paris le 17 juin 1901.

La mort si cruelle et si prématurée de nos excellents camarades Maurice Wahl et Louis Baize avait profondément ému Corréard : car il n'était point de ceux qui aiment médiocrement. Il parlait d'eux avec une tristesse affectueuse, peut-être aussi, je ne suis pas loin de le croire, avec un pressentiment douloureux. Nous ne pouvions nous faire à la pensée qu'il dût les suivre de si près ; déjà cependant, dès la fin de 1900, les forces diminuaient, les crises pénibles devenaient plus fréquentes ; après une longue agonie de quatre mois, notre pauvre ami nous laissait, emportant avec lui l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connu.

Si je viens ici retracer la vie de François Corréard, je le dois à une vieille et sincère amitié qui a duré près de trente ans. Ses anciens camarades de promotion m'ont donné quelques indications précieuses sur son séjour à l'École. M. Jalliffier, qui fut son maître et son ami, a bien voulu me servir de guide et apprécier l'œuvre de Corréard historien. Qu'il me soit permis de leur en exprimer ma vive reconnaissance.

Corréard naquit à Vincennes le 17 décembre 1853. Par sa mère, il descendait du baron Mounier et du comte Anglès ; il devait naturellement s'intéresser à la politique de la France pendant les cinquante premières années du XIXe siècle, et, de ses nombreux papiers de famille, il songeait à tirer une étude neuve et précise : il n'a pu laisser que quelques notes. Par son père, il était fils de soldat ; le colonel Corréard, déjà connu et estimé pour ses campagnes en Afrique, fut envoyé comme général de brigade en Italie et séjourna pendant plusieurs mois à Milan : l'imagination enfantine de François se laissa vivement frapper par cette ville où de brillantes victoires apportaient le mouvement et la vie ; il en a toujours conservé des souvenirs nets et aimables et se plaisait à les évoquer avec joie. En 1860, il vint à Nice où son père commandait ; il suivit les cours du lycée et, bien que sa santé fût délicate, bien que, dès l'âge de neuf ans, il souffrit de rhumatismes douloureux, il se montra dès lors l'élève intelligent, spirituel à la fois et sérieux, très attentif et très fin, qu'il devait être bientôt au lycée de Versailles et au lycée de Clermont. Il est reçu bachelier ès lettres en 1870. Sur le désir de son père, il se prépare au baccalauréat ès sciences et est reçu en avril 1871. Mais la littérature et l'histoire l'attiraient. Cette vocation, ce vif désir d'entrer à l'École Normale et de se faire « professeur » surprirent, à n'en point douter, quelques-uns de ses parents et de ses amis ; il s'obstina avec une douce et ferme volonté ; soutenu, encouragé même par sa mère, dont il admirait, je puis le dire, la haute et fine intelligence, il aspira de toute son énergie vers notre École. Il se soumit au sévère internat

de Louis-le-Grand; il travailla avec vigueur, au demeurant d'ailleurs le plus aimable et le plus gai des camarades; en novembre 1873, il était licencié ès lettres et entrait à Normale dans la promotion de 1874.

A l'École, comme au lycée, Corréard se fit aimer de tous : tous ont gardé le souvenir de sa figure franche et ouverte, de son sourire légèrement narquois, de certaine façon de se frotter les mains quand une spirituelle raillerie le mettait de bonne humeur ou quand il pensait avoir découvert quelque texte intéressant. Connaître les textes, les comprendre, les aimer, c'était pour lui une véritable joie. Il suivait avec une attention passionnée les leçons de Fustel de Coulanges; tout en restant original, il se faisait disciple : qui n'eût été d'ailleurs disciple d'un tel maître ? et toujours, comme nous tous, Corréard conserva une profonde reconnaissance et une admiration affectueuse pour le grand et probe historien. En même temps qu'il était une des forces de la section d'histoire, Corréard avait aussi cette ouverture d'esprit, cette curiosité éveillée, ce sens délicat et fin, par lesquels il fut toujours un fervent ami de l'art et de la littérature. Il avait beaucoup lu, il lisait toujours et nous surprenait par l'étendue et la variété de ses connaissances. Un goût particulièrement vif le portait aux enquêtes dont Sainte-Beuve a donné le modèle : aussi ses camarades le saluaient-ils plaisamment comme le représentant attitré de la « Critique ». Il se prêtait avec bonne humeur à cette personnification et soutenait avec une ardeur fort amusante les assauts auxquels la « Critique » l'exposait quelquefois. Souvenir triste et touchant ! Jusqu'à sa dernière heure, cette vie de l'École lui fut présente : il était déjà sur son lit d'agonie, et, de sa main défaillante, il tenait un volume de Sainte-Beuve — pour distraire la douleur, disait-il — et d'un regard fiévreux il s'attachait à la photographie de ses anciens camarades, nous rappelant leurs surnoms et nous les expliquant avec son fin sourire.

Reçu troisième à l'agrégation d'histoire, Corréard fut nommé professeur au lycée de Saint-Étienne en 1877. Il y arrivait désireux d'agir, plein de bonne volonté, heureux d'être enfin délivré des examens et des concours; mais, avec une apparence de santé robuste, il aurait eu besoin de beaucoup de prudence et de ménagements; il souffrait du climat de Saint-Étienne; il s'y attristait; brusquement il tomba malade et fut frappé d'un rhumatisme cruel, plus douloureux, plus dangereux encore que celui de ses premières années. Il dut prendre un congé d'un an et ne se rétablit qu'avec peine et à force de soins.

Nommé en 1879 professeur d'histoire au lycée de Pau, Corréard y vint avec joie. Il y retrouvait des amis de sa famille, de chers camarades de lycée et d'École. Sans doute il n'était pas mondain et, bien qu'il pût y briller par son esprit, il ne s'attardait pas volontiers dans les salons; il n'était point non plus un ascensionniste passionné et redoutait d'instinct les excursions fatigantes ou périlleuses. Mais il jouissait du pays, du climat, « de la fantastique beauté des Pyrénées, des gaves écumants ou vert d'eau, des prairies d'émeraude »; il répétait de sa voix sonore les admirables phrases de Michelet; il aimait « le joli petit homme sémillant de la plaine, qui a la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la montagne qui la mesure rapidement de ses grandes jambes » ; il aimait les histoires du bon roi Henri et, dans une conférence amusante et sérieuse, il racontait avec verve les péripéties du mariage avec Marie de Médicis. Il aimait Pau et ne le quitta point sans regret.

Mais, en 1880, une chaire d'histoire fut vacante au lycée de Clermont. Ses

parents, toujours et justement inquiets de l'état de sa santé, souhaitèrent de l'avoir auprès d'eux. Il rentra dans le lycée dont il avait été l'un des meilleurs élèves : il y rencontrait quelques-uns de ses maîtres, les frères de ses anciens condisciples, l'estime respectueuse dont sa famille était entourée, la sincère affection qu'il méritait par lui-même. Comme il avait connu Henri IV à Pau, il connut Vercingétorix au pays des Arvernes et de ses notes précises il tirera bientôt un excellent petit livre. Le vent « éternel et contradictoire » de l'Auvergne ne lui plaisait guère. Mais il était heureux, pendant ses vacances, de monter à Veynes, dans ce coin pittoresque des Hautes-Alpes, dont il aimait « la vive et franche simplicité à la montagnarde ». C'était le pays de son père; il y trouvait la vie simple, la cordiale et joyeuse familiarité qui le mettait à l'aise; il y était vraiment populaire : c'est là qu'aujourd'hui il repose.

En 1883, après avoir tranquillement passé par les diverses catégories des lycées, il fut nommé à Paris. Suppléant à Condorcet (1883), titulaire au collège Rollin (1884-1886), puis au lycée Janson de Sailly (1886-1887), il tombe malade et semble perdre momentanément toute énergie et toute volonté; il passe dix-huit mois au lycée de Coutances; il revient en 1889, à Paris, au lycée Charlemagne qu'il ne devait plus quitter. Partout il fut un professeur excellent, d'une haute et nette intelligence, d'une conscience et d'un dévouement rares. M. Dhombres, proviseur de Charlemagne, lui a rendu ce juste hommage : « Corréard s'intéressait à ses élèves, aux plus jeunes comme aux plus grands, s'occupant également de tous et jusqu'au dernier moment interrogeant sur leur travail, sur leurs examens, sur les concours. » Oui, Corréard fut un maître, un de ces maîtres modestes de l'Enseignement secondaire qui ne croient pas déchoir en travaillant pour ceux qu'on leur confie. Il avait la méthode sûre et précise et l'amour du vrai : chaque année, il rajeunissait ses notes de cours et, pour ses élèves autant que pour lui, se tenait au courant de la science. Il avait l'intelligence claire, lucide, toujours en éveil, et, s'intéressant aux matières les plus diverses, il y intéressait ses auditeurs. Il avait une voix nette et sonore, qui parfois se fatiguait; mais il n'écoutait guère les amis qui lui conseillaient de la ménager et, souriant, il répondait que « il faut bien donner de la voix ». Il avait surtout cette politesse, cette affabilité, cette bonté qui viennent du cœur et qui ont laissé parmi ses élèves un souvenir affectueux.

Les qualités du professeur furent aussi chez Corréard celles de l'écrivain. Le peu de loisirs que lui laissait l'enseignement, il les employa à enseigner encore par le livre. Son œuvre est surtout de vulgarisation. C'est là un travail modeste, mais qui vaut qu'on le rappelle quand l'auteur y apporte, comme a fait Corréard, des connaissances solides, une conscience scrupuleuse, un souci constant de dégager les idées des faits et d'élever le niveau intellectuel et moral d'une génération. Cette préoccupation est visible dans ses nombreux précis. Elle se marque, par exemple, dans son *Histoire du XVIIe et du XVIIIe siècle* par un ingénieux groupement des événements qui rompt avec la monotonie de l'ordre chronologique : l'opposition, bien mise en lumière, de la monarchie absolue en France et de la monarchie parlementaire en Angleterre, le tableau de l'avènement en Europe des puissances nouvelles, l'étude des précédents de la Révolution française constituent un heureux effort de généralisation. On peut noter encore, dans son *Histoire contemporaine*, la part prépondérante faite au mouvement des esprits, aux lettres, aux arts, aux sciences; le

bilan des progrès du XIXe siècle est dressé avec sûreté et avec goût : on y sent un esprit cultivé et épris de haute culture.

Ce goût des idées et des systèmes, ce sens critique toujours en éveil était un des traits caractéristiques de son esprit et se marquait dans ses ouvrages comme dans sa conversation. Il était nourri de lectures, pénétré des enseignements qu'il avait reçus de maîtres éminents. Il parlait avec chaleur de ses théories, il s'en inspirait, il les mettait à la portée de la jeunesse, il essayait de renouveler pour elles l'étude de l'histoire dans l'Enseignement secondaire. Il fut le premier à introduire dans cet enseignement, à transposer, pour ainsi dire, les doctrines originales et fortes qui ont été le dernier effort historique du XIXe siècle. Sorel, Sybel, Rambaud, pour les relations de la Révolution et de l'Europe, Taine pour la synthèse de l'ancien régime et pour les origines de la France contemporaine, Lavisse pour les origines et les transformations de la Prusse, pour les vues générales sur l'Europe, Fustel pour la cité antique et les institutions politiques de l'ancienne France, sont cités par lui à chaque instant et mis à la portée des jeunes esprits.

Un des livres où l'on voit le mieux de quelle bonne école il est le disciple et quel bon disciple, est le *Vercingétorix* qu'il a composé pour la *Bibliothèque des Écoles et des familles*. Le sujet était pour lui plaire ; il connaissait le pays des Arvernes ; il devait aimer « cet homme d'une grande idée et d'un généreux sentiment », ce héros d'une patrie encore dans le devenir. Avec une méthode très sûre, il s'applique à dégager de la légende ce qu'elle peut contenir d'histoire, à éclairer cette figure par des notions précises sur les lieux, sur les conditions politiques et morales où s'est déroulé le drame. La critique, du reste, n'ôte au drame rien de son intérêt. Le plus récent et le plus autorisé des historiens de Vercingétorix, M. Camille Jullian, a porté sur ce livre un jugement qui est le meilleur hommage qu'on puisse rendre à Corréard historien : « C'est, dit-il, l'ouvrage le plus sain et le plus sobre qu'ait provoqué la vie de Vercingétorix, une œuvre de haute probité historique, c'est-à-dire faite à la fois avec l'étude immédiate des sources et la franche reconnaissance des emprunts faits aux devanciers. »

Avec la même probité, Corréard compose un *Colbert* pour la même Bibliothèque des Écoles ; pour une collection des classiques populaires, il écrit une étude, agréable et claire, sur *Hérodote* ; une étude, des plus attachantes, sur la vie et l'œuvre de *Michelet*. Avec les admirables fragments qui constituent ce livre, unique en son genre, *Ma jeunesse*, il a retracé cette douloureuse enfance où, tout à la fois, s'exalte la sensibilité de l'écrivain et se développe l'énergie de l'homme. Il a suivi l'évolution de la pensée historique à travers les brusques secousses de la vie politique. Il a noté, en artiste, les caractères de la période d'apaisement, de détente, trouvée dans la contemplation de la nature. « Après l'âme humaine, dit-il, Michelet a pénétré ou deviné celle des animaux, de l'oiseau et de l'insecte, et celle, plus diffuse et plus obscure, des choses inanimées, — de l'océan, des montagnes, des grands arbres. Son cœur a été la source de son génie. Il a tout compris parce qu'il a tout senti et tout aimé. »

Le dernier travail de Corréard, travail déjà ralenti et interrompu par les premières atteintes du mal auquel il devait succomber, est une *Histoire de la France sous le Consulat*, composée pour la bibliothèque d'histoire illustrée. Il aimait cette époque consulaire, cette jeunesse du régime napoléonien et du XIXe siècle. Sans en faire le récit, il en a tracé un tableau très clair, mettant

à profit les travaux les plus récents, mais se gardant des doctrines absolues, de l'esprit de système et des conceptions *a priori*. Un bons sens éclairé est encore le meilleur guide pour ceux qui, comme notre ami, tiennent à haut prix leur rôle d'éducateur.

A ce rude labeur, Corréard s'épuisait peu à peu, sans en avoir conscience. Vers la fin de l'année scolaire 1887, il eut des maux de tête, des troubles, des hallucinations ; il ne pouvait descendre un escalier sans être pris d'inquiétude et de vertige. Cependant il se rétablit. Mais voici que la mort soudaine de son frère, de son cher Raoul, le frappe d'un coup terrible. Camarade et ami des deux frères, je puis dire combien vive et touchante était l'affection de François pour son cadet, combien naïve son admiration pour la belle santé, pour la vigueur, pour la verve joyeuse et l'entrain du jeune capitaine ; le 8 mai 1888, à Hoang-Ho, sur la frontière de Chine, Raoul Corréard était brusquement enlevé par la fièvre : François n'oublia jamais cette date cruelle. La tristesse pénétrait en lui. A Veynes, pendant ses vacances de 1892, il écrivait ce grave et triste sonnet :

Sur les prés jaunissants qu'étoile la colchique,
L'Occident moins vermeil étend un lent brouillard ;
Dans l'esprit assombri monte, lorsqu'il est tard,
Des funèbres pensers l'essaim mélancolique.

Dépouillé de son voile au prestige magique,
L'inéluctable terme apparaît au regard
De l'homme d'aujourd'hui, demain presque vieillard,
Et le frisson du soir au cœur se communique.

Alors dans la mémoire éclôt le souvenir
De ce tercet où Dante, en un divin passage
De son poème, parle ainsi : « Voici venir

» Le moment de la vie où chacun, s'il est sage,
» Voyant autour de soi l'horizon s'embrunir,
» Doit replier la voile et serrer le cordage. »

Et cependant il s'efforçait de résister, de réagir contre les sombres pensers. Il voulait vivre. La mort du général Corréard l'avait laissé seul près de sa mère, si souvent et si rudement frappée. Son mariage, la naissance d'une charmante petite fille, qu'il adorait et qu'il caressait des noms les plus tendres, lui créaient une vie nouvelle et de nouveaux devoirs. Il voulait vivre, vivre pour les autres, vivre d'une vie toute dévouée. Et il continuait à travailler avec énergie, presque avec allégresse. Il fut heureux d'être nommé du jury d'agrégation d'histoire : c'était une juste récompense ; c'était aussi un lourd travail ; il l'accueillit avec joie et s'y donna tout entier, toujours avec la même conscience et la même ardeur.

Les vacances devenaient malheureusement trop courtes. Il se sentait fatigué. Nous croyions qu'il souffrait seulement de son cruel rhumatisme : une maladie qui ne pardonne point, l'urémie, l'avait gagné peu à peu. Dès la fin de l'année 1900, il ne se traînait plus en classe que par un admirable effort de volonté. Il a senti la mort venir. Pendant plusieurs mois il est demeuré sur son lit d'agonie, conservant sa lucidité d'esprit, sa grâce souriante, sa politesse cordiale ; il écrivait encore quelques lignes pour recommander ses

élèves, pour demander des nouvelles de ses amis, pour exprimer sa reconnaissance des moindres témoignages d'affection. Et pourtant toute illusion et tout espoir avaient disparu. De quel regard anxieux et clair il s'attachait à ceux qui l'aimaient ! Quels fermes conseils ! Quelles touchantes recommandations ! Mais chaque jour, chaque nuit, c'était une crise douloureuse et des cris d'angoisse. Le 17 juin, la mort mit fin à ses horribles souffrances.

D'une nature excellente, complexe, et, en apparence, pleine de contradictions, Corréard fut aimé de ceux qui l'ont vraiment connu. Il semblait, dès l'abord, robuste et solidement bâti; il souffrit toujours de douleurs rhumatismales et aurait eu besoin de beaucoup de prudence et de ménagements. Il avait des accès de lassitude, des soubresauts d'énergie physique. Parfois, il se laissait conduire comme un enfant; souvent il agissait avec une décision ferme et une rare force de volonté. Toujours maladif, il ne pouvait avoir cet équilibre harmonieux que donne une santé régulière. Son intelligence n'était pas moins surprenante et rare. Il aimait l'exactitude, la précision, les textes nettement et sévèrement établis; mais il criait aussi son admiration pour Michelet et pour Lamartine. Il rédigeait ses notes et ses précis avec une conscience scrupuleuse, et souvent il s'interrompait pour réciter des vers, d'une voix sonore, avec des exclamations enthousiastes. Il était à la fois le « critique », l'artiste, le poète, et c'était un charme de passer, avec lui, les longues heures, de se laisser entraîner par la verve de son esprit et l'aménité de sa conversation. — On peut apprécier diversement la force ou la faiblesse de la volonté, la netteté ou l'état de l'intelligence. — Qu'importe ? — Corréard fut surtout un homme de cœur. Il eut cette franchise, cette loyauté, cette générosité qui font les vrais amis. Qui de nous n'a répété : « le bon Corréard » ? et nous ne pouvions pas le nommer autrement. Car il était foncièrement bon, d'une bonté toute sincère, toute dévouée, presque involontaire et naïve. Il ne voulait point croire à l'ingratitude. Il ignorait la méchanceté et la haine. Si parfois il lançait un mot malicieux, il en ressentait comme un léger remords et se cognait d'avoir froissé quelqu'un. Car il avait surtout cette politesse exquise, cette vraie politesse du cœur que l'on ne peut pas ne pas aimer.

Par cette mort brusque et cruelle, Corréard laisse, après lui, une mère désolée, une famille sans force et sans consolation, une pauvre petite fille qui ne peut encore comprendre quel tendre, quel excellent père elle a perdu. Puisse, du moins, la très vive et très sincère tristesse de ses amis, atténuer un peu la profonde douleur des siens ! Jusqu'à son dernier jour, Corréard a aimé notre École, et nos jeunes camarades peuvent en témoigner aussi bien que ses plus vieux amis : l'École gardera de lui le souvenir d'une haute et fine intelligence, d'une franchise généreuse, d'une exquise et délicate bonté.

Georges EDET.

Promotion de 1876. — LELORIEUX (Victor-Édouard), né à Paris, le 24 août 1857, décédé à Paris, le 19 janvier 1901.

Lelorieux a fait toutes ses études au collège Chaptal. Reçu en 1876 à l'École Polytechnique et à l'École Normale, il opta pour cette dernière, sur les conseils de son professeur, M. Hauser, et aussi par vocation. Il en sortit en 1879, agrégé des sciences physiques, premier de sa promotion d'École, après un concours remarqué. Il débuta au lycée de Brest, passa en 1882 au lycée de Reims, et en

5 au lycée Lakanal, qui venait de s'ouvrir. Ce rapide avancement souli-
ait sa valeur professionnelle et le ramenait au milieu des siens. Il en éprouva
e grande joie d'abord, puis des regrets. Le petit nombre des élèves scienti-
ues des classes supérieures du nouveau lycée rendait sa tâche légère
tes, mais peu intéressante. Il souffrait, de plus, de douleurs rhumatismales
i lui rendaient tout voyage pénible. Ses amis lui conseillaient de demander
déplacement qui lui eût, sans doute, été accordé, mais sa fierté se refusait
ollicter ce qui lui paraissait être une faveur.

n 1892, il quitta Lakanal pour Louis-le-Grand. C'était le terme de son ambi-
n, et il désirait, souhait trop tôt réalisé, y terminer sa carrière.

elorieux fut, de l'avis de ses chefs, exprimés en plusieurs circonstances,
excellent professeur, et cela devait être. Peu après sa sortie de l'École, on
proposa d'entrer dans un laboratoire. Le mauvais état de sa vue qui lui
dait l'expérimentation difficile et son goût très vif pour l'enseignement le dé-
èrent à refuser.

'esprit très actif, il se tenait au courant de tous les travaux qui, depuis ses
uts, ont si profondément renouvelé l'enseignement des sciences physiques
himiques. Il publia en collaboration avec un de ses collègues, un précis de
mie très estimé. Il ne se bornait pas d'ailleurs aux études propres à son
eignement immédiat : par distraction et curiosité d'esprit, il traduisait pour
-même un ouvrage du mathématicien anglais Tait, dont la lecture l'avait in-
ssé, et un fragment de l'œuvre d'Aristote, ayant trait à la physique.

es connaissances étendues, son esprit original, son dévoûment infatigable,
fermeté sans rudesse, lui donnaient une réelle autorité sur ses élèves. Ceux-
avaient apprécier leur maître et lui rendaient son affection. Ils en donnè-
t, à sa mort, un témoignage touchant et délicat.

elorieux fut, à l'École Normale, un de nos camarades les plus aimés.
pansif, joyeux, boute-en-train, il contribuait pour sa large part, à en rendre
éjour moins morose à certaines heures, celle de la rentrée hebdomadaire
exemple.

e Parisien fûté qu'il était, ayant beaucoup plus que la plupart d'entre nous,
et observé, nous contait alors les anecdotes dont son esprit était si riche-
nt meublé. La ronde du surveillant dont nous avons tous connu la bien-
llance souriante et grave, venait à notre grand regret, l'arrêter, et le premier
rtissement ne suffisait pas toujours.

es amis d'Ecole lui restèrent fidèles et, plus tard, se groupèrent autour de
Ils lui gardent un souvenir reconnaissant des heures de détente, qu'au mi-
des préoccupations journalières, sa bonne humeur et ses joyeuses bou-
es leur ont procurées.

e serait ne pas connaître Lelorieux tout entier, que de ne voir en lui que
joyeux camarade. Né et élevé à Paris, il avait du Parisien l'esprit et la verve;
de parents normands, heureux de revenir chaque année aussi à Vains, près
vranches, il était bien un peu Normand, et il aimait à se considérer comme
; il ne se trompait pas, car il avait du Normand la finesse narquoise, et savait
user pour déconcerter ceux dont le commerce ne lui agréait point.

'expérience de la vie développa, en lui, d'autres qualités : une indépen-
nce d'esprit absolue qui ne lui permettait pas de s'incliner devant une opi-
n qu'il croyait fausse, quels que fussent d'ailleurs, le nombre ou l'autorité de
ux qui la défendaient ; une fermeté de caractère à laquelle son proviseur,

M. Gazeau, a rendu ce juste et éloquent témoignage : (1) « La valeur du maître et de l'enseignement était relevée encore chez notre cher ami par la valeur de l'homme et du caractère. Nul plus que lui n'a été droit, loyal, honnête. Oui, c'était là, si je puis dire, la marque distinctive de Lelorieux, l'honnêteté, une honnêteté scrupuleuse, qui ne reculait pas devant les cas de conscience, qui ne transigeait pas, qui ne capitulait pas, qui aurait regardé comme une lâcheté et comme une déchéance de rien céder aux hommes et aux circonstances, quand elle était persuadée d'avoir le droit pour soi. Notre ami avait des principes auxquels il tenait de toute la force de sa conviction et de sa volonté, et il eût été incapable, même pour obtenir l'avantage personnel qu'il eût le plus souhaité, de consentir à un compromis ou à une démarche qui lui eût paru en contradiction avec sa conscience. »

Lelorieux garda toute sa vie un caractère enjoué, et il y eut un vrai mérite, car les misères physiques ne l'épargnèrent pas. Etant encore sur le banc des écoliers, il devait soigner une maladie des yeux, qui alla en s'aggravant jusqu'à la perte de l'un d'eux. Puis, de bonne heure, des rhumatismes aigus le firent cruellement souffrir. C'étaient les premières manifestations de la maladie de cœur qui devait l'emporter. Depuis plusieurs années, toute fatigue était suivie d'une prostration momentanée due à un ralentissement des mouvements cardiaques. Il avait connaissance de son état, quelques allusions à sa fin prématurée, une mélancolie fugitive ne laissent à ses amis aucun doute à ce sujet, mais, pour ne pas effrayer les siens, il leur dissimulait ce qu'il ne savait que trop, et le faisait avec un rare courage. Les symptômes devinrent alarmants au mois de juillet 1900, pendant les examens pénibles qu'il faisait subir aux candidats aux Écoles d'Agriculture. Les vacances qu'il alla passer comme d'habitude, à Vains, améliorèrent un peu son état; mais ce ne fut qu'un court répit et, dès la rentrée, les défaillances du cœur devinrent plus fréquentes. Le 19 janvier, à sa sortie du Lycée Condorcet, où il venait de faire une interrogation, il tombait dans la rue du Havre foudroyé.

Circonstance douloureuse, il était attendu à ce moment même, par sa femme, chez un oncle très aimé qui le considérait comme son fils, et chez lequel, tous les samedis, il allait terminer sa semaine en pleine douceur familiale, sa tâche laborieuse accomplie.

Cette fin brutale lui épargna les longs jours d'immobilité qu'il redoutait, et la mort, à défaut de la vie, lui fut clémente.

L'Université perd en Lelorieux, un serviteur dévoué; l'École Normale, un de ses meilleurs fils. Puissent, les regrets unanimes que sa mort a causés, le souvenir que ses amis conservent pieusement de l'homme courageux, loyal et franc, arraché à leur affection, adoucir la douleur de sa veuve et de ses parents.

E. Halipre.

Promotion de 1877. — Thirion (Paul), né à Remiremont (Vosges) le 23 septembre 1858, décédé à Paris le 21 juin 1901.

Pieusement élevé par une mère d'une intelligence distinguée et d'une

(1) Paroles prononcées sur la tombe.

volonté énergique, qui considéra comme le premier de ses devoirs de graver dans son âme, d'une manière ineffaçable, les principes de la foi chrétienne, et qui y réussit, Paul Thirion eut une enfance heureuse, à l'ombre du clocher de sa ville natale, au milieu de ces admirables paysages des Vosges pour lesquels il s'éprit de bonne heure d'une affection passionnée : combien de fois l'ai-je entendu me dire que c'est là seulement, au milieu des siens, dans ce coin de terre où il ne manquait jamais d'aller se retremper tous les ans, qu'il trouvait un véritable charme à la vie ! Ses études, d'abord au collège de Remiremont, puis à Lunéville, furent brillantes : une intelligence prompte, une rare facilité d'assimilation, une mémoire impeccable, une grande puissance de travail, ne tardèrent pas à se révéler chez lui, et décidèrent de son avenir : il se destina à l'enseignement, carrière de son grand-père maternel, et spécialement à l'enseignement de l'histoire, vers laquelle le portaient plus particulièrement ses aptitudes et ses goûts. Après avoir brillamment passé le baccalauréat ès lettres à seize ans, puis à dix-sept le baccalauréat ès sciences devant la Faculté de Nancy, Paul Thirion vint à Paris se préparer au concours d'entrée à l'École Normale. L'École Bossuet, qui lui offrait à la fois les avantages d'une direction ecclésiastique et d'un des meilleurs enseignements universitaires, celui du lycée Louis-le-Grand, plaisait à ce double titre à Thirion et à sa famille si chrétienne : c'est là qu'il entra. Il y fut un élève modèle : la précocité et l'étendue de son savoir, l'aménité de son caractère, la parfaite régularité de sa conduite, lui valurent de la part de ses camarades une sympathie, mêlée de quelque vénération, de la part de ses maîtres une profonde et durable affection. De brillants succès au lycée et au concours général récompensèrent ses efforts. En 1877 il se présenta à l'École Normale et fut reçu d'emblée : il n'avait pas dix-neuf ans et était un des plus jeunes de notre promotion.

Malgré une apparence froide et réservée, qui n'était chez lui que l'effet d'une certaine timidité, et nullement la marque d'aucune indifférence ou sécheresse de cœur, il y trouva vite de vives amitiés : et jamais il n'y compta un ennemi, bien que les passions fussent alors vivement surexcitées, et qu'il ne se gênât nullement pour proclamer très haut, avec une assurance imperturbable, des opinions souvent fort différentes de celles qui prédominaient dans le milieu tout nouveau où il venait d'entrer. Jamais homme ne fut aussi dénué que lui de ce qu'on appelle le respect humain et n'eut à un si haut degré le courage de sa manière de voir ; on l'en estimait davantage et si parfois la raillerie s'exerçait un peu à ses dépens, c'était toujours d'une manière discrète, et avec une nuance de sympathie. On sait combien sont fréquentes, à l'École, ces appellations familières, produit presque toujours heureux d'une sorte de collaboration inconsciente et instantanée : pour Paul Thirion la coutume était d'autant plus légitime que le hasard avait placé un de ses homonymes parmi les autres littéraires de 1877, et que l'emploi des prénoms n'est pas dans les habitudes de l'École. Un surnom s'imposait. Celui que reçut Paul Thirion dès le premier jour de son entrée, et dont pas un seul de ses camarades ne pouvait certainement expliquer ni le sens ni l'origine, fit particulièrement fortune. Aucun de nous, peut-être, ne l'a jamais appelé autrement : il le fallait, d'ailleurs, sous peine de n'être plus compris. On l'entendait continuellement retentir dans les couloirs ; il s'est glissé, parfois, par surprise, jusque sur les lèvres de nos maîtres de conférences. Lui, bon garçon, était le premier à en rire. Ce fut la note gaie de son séjour à l'École.

Ces trois années passèrent rapidement, pour lui comme pour tant d'autres, au milieu d'un travail continuel. Ses succès ne discontinuaient point, il fut reçu facilement licencié ès lettres en 1878, agrégé d'histoire en 1880.

A sa sortie de l'École, il demanda un lycée de l'Est et fut nommé à Troyes. Tout joyeux il courut aussitôt prendre possession de son poste : mais là une première déception l'attendait. Le professeur qu'il devait remplacer refusait de quitter la place et obtenait d'y rester. Il fallut retourner à Paris, où il reçut, quelques jours après, sa nomination au lycée de Sens.

Cet incident, qui lui causa une vive contrariété, et les fatigues de la préparation à ce laborieux concours d'agrégation qui alors se prolongeait fort avant dans le mois de septembre et ne laissait pour ainsi dire aucun repos aux élèves sortant de l'École avant la rentrée des classes, furent malheureusement pour Thirion de mauvaises conditions pour ses débuts dans la carrière professorale. Il y trouva plus de difficultés qu'il ne s'y attendait, et dut prendre un congé. A l'expiration de ce congé, en octobre 1881, il espérait retrouver une place qui ne l'éloignât pas trop des Vosges : il fut envoyé à Tours (1881-1883), puis à Rennes (1883-1885). Son enseignement, très élevé, très nourri, très approfondi, n'était pas apprécié à sa juste valeur par ses élèves : il méritait un autre auditoire. Thirion fut nommé en 1885 à l'École Normale de Cluny, destinée à former des professeurs pour l'enseignement spécial. Là, deux grands bonheurs lui étaient réservés comme le disait heureusement sur la tombe de notre ami, M. Dhombres, proviseur du lycée Charlemagne : « Le plus précieux fut son mariage, qui mit un rayon de soleil dans les brumes vosgiennes, et un sourire dans la vie du savant. En même temps ses collègues, appréciant ses qualités, lui faisaient l'honneur de le déléguer pour représenter l'École au Conseil supérieur de l'instruction publique. »

Fait pour la vie de famille, Paul Thirion en avait toujours connu les charmes : sa mère et sa sœur l'avaient accompagné dans ses diverses résidences, l'entourant d'une tendre et vigilante affection. Celle qui devait leur succéder lui procura à son tour treize années d'un bonheur inaltérable. Elle lui donna deux fils qui font aujourd'hui tout son espoir et toute sa consolation.

Au Conseil supérieur de l'instruction publique, malgré son zèle à défendre les intérêts qui lui étaient confiés, Paul Thirion ne put empêcher la suppression de l'École de Cluny (1891), irrévocablement décidée. Il ne put qu'obtenir pour ses collègues d'honorables compensations. Lui-même fut envoyé à Reims où l'éclat et la solidité de son enseignement lui valurent bientôt une réputation qui ne se confinait pas dans les murs du lycée. Son succès l'y désignait pour les lycées de Paris : il fut nommé en 1895 à Versailles et peu après au lycée Charlemagne.

Le long et laborieux exercice de l'enseignement historique dans les lycées cause inévitablement, même aux plus robustes, une réelle fatigue : il était pour Thirion plus rude et plus pénible que pour nul autre, à cause du soin qu'il mettait à préparer ses cours et des difficultés de discipline dont il ne put jamais entièrement triompher. Malgré cela, ignorant l'art de se ménager et cédant au goût de plus en plus prononcé pour la science, Thirion n'en était pas moins ardent à entreprendre des travaux personnels. Il fut longtemps tenté par l'ambition du doctorat ; ses changements de résidence, la pénurie de moyens de travail, l'empêchèrent de donner suite aux divers projets de thèse qu'il forma : toutefois une étude importante qu'il fit à Reims sur les échevins ruraux de la

hampagne (1) et qu'il a laissée inachevée n'aurait eu besoin que d'un faible
ipplément de travail pour affronter la soutenance, et c'est sans doute la des-
nation qu'elle aurait eue si Thirion avait vécu davantage. Mais ce qui l'a em-
êché surtout de laisser une œuvre de longue haleine, ce fut l'étendue même
) ses connaissances et la variété de ses goûts : allant volontiers d'une
estion à l'autre, abordant souvent des études nouvelles, rêvant d'ajouter à
e connaissance parfaite de l'allemand et à une connaissance suffisante de
nglais, celle des langues slaves, il ignorait ou dédaignait l'art de se spécia-
er. Toutefois, surtout dans les derniers temps de sa vie, les questions de poli-
ique extérieure contemporaine, surtout de politique coloniale, l'empire français
) l'Afrique septentrionale et occidentale, le Transsaharien, le Transvaal,
Extrême-Orient, attirèrent spécialement son attention. Il leur consacra dans la
evue de Géographie, dans le *Correspondant*, et surtout dans la *Quinzaine*,
s articles remarqués. Un juge compétent, M. Paul Leroy-Beaulieu les a cités
ec éloge : le général Weyler écrivit à l'auteur que nul n'avait mieux compris
e lui l'esprit de son gouvernement à Cuba : et les études de Thirion sur les
igines du déplorable conflit qui ensanglante encore l'Afrique australe
raissent destinées à faire autorité.

Pour tout ce qui concerne la grandeur de la France, son influence dans le
onde, son expansion coloniale, Thirion n'était plus le même homme ; lui, si
servé d'ordinaire, un peu timide, prenait feu et se passionnait. Lorrain dans
cœur, il ne s'était jamais consolé des désastres qui avaient établi l'étranger
près de sa ville natale, et le relèvement de sa patrie était le plus ardent de
s vœux.

La connaissance sûre et précise qu'il avait des problèmes politiques contem-
rains facilita à Thirion la tâche toujours délicate de résumer, dans un volume
ne étendue restreinte, plus d'un siècle d'histoire, et d'une histoire particu-
rement chargée. Le *Manuel d'histoire contemporaine* (1789-1900), qu'il publia
1900 à la librairie Lecoffre, lui fait honneur ; c'est un livre d'une clarté, d'une
partialité, et d'un intérêt incontestables. Thirion venait d'entreprendre pour
même librairie, un volume intitulé : *l'Église et les Révolutions politiques*
89-1870), et destiné à la *Collection pour l'enseignement de l'histoire ecclé-
stique*. Il avait commencé à en réunir les matériaux lorsque la mort l'a
ppé.

Son apparence robuste ne laissait nullement prévoir une fin si prompte ;
is Thirion s'était en réalité surmené. Vivant uniquement pour la pensée et
travail, il n'avait jamais songé assez à sa santé. Le moindre accident pouvait
oir chez lui des suites graves. Le 4 juin, il fit dans son escalier une chute
i amena de graves désordres intérieurs. Aucune illusion n'était possible :
irion était mortellement atteint. Lui seul (et nous devons nous réjouir que
angoisses de la mort et la douleur de quitter les siens lui aient été ainsi
rgnées) se méprit sur la gravité de son état ; jusqu'au dernier moment, il
ntretint de ses travaux et de ses projets de voyage pour les vacances pro-
ines. Le P. Baudrillart, qui avait été son ami à l'École Bossuet et à l'École

---

1) Un fragment en a paru dans les Études d'histoire du Moyen Age dédiées à Gabriel Monod (Paris, 1896).

Normale, l'assista à son lit de mort, et reçut les dernières confidences de cette âme si religieuse. Il expira dans la nuit du 20 au 21 juin : il n'avait pas quarante-trois ans.

La plupart de ses amis, et moi notamment, ignorions même qu'il fût malade, quand survint la lugubre nouvelle de cette mort prématurée. Il vivra toujours dans leur souvenir. Puisse l'expression de leurs regrets adoucir un peu le chagrin d'une mère si douloureusement éprouvée, d'une veuve si cruellement frappée, de deux enfants privés de leur père à l'âge où il leur aurait été le plus nécessaire, en leur montrant combien leur deuil est compris et partagé.

Marcel MARION.

Promotion de 1887. — TCHENG (Cheou-tchen), né à Fou-tcheou en 1862, mort à T'ien-tsin le 19 juin 1900.

Les pages que les anciens élèves de l'École Normale ont coutume de consacrer au souvenir de leurs camarades disparus sont les témoignages d'admiration ou d'estime, d'affection et de regret que les survivants apportent sur la tombe des morts. La notice qu'on va lire est d'une autre sorte ; elle doit être, par la force des choses, un plaidoyer ; j'ai à dire par quel concours de circonstances malheureuses un ancien élève de l'École, un Chinois, nommé Tcheng, a été fusillé à T'ien-tsin au mois de juin 1900 ; je désire faire partager à d'autres la conviction que j'ai acquise de son innocence ; je voudrais obtenir qu'on rendît à sa mémoire l'honneur qui lui est dû.

Né à Fou-tcheou en 1862, Tcheng (Cheou-tchen) entra en 1877 à l'École française annexée à l'Arsenal de cette ville. En 1884, ses études furent interrompues par le bombardement de l'amiral Courbet qui tentait de détruire l'œuvre créée en 1867 par un autre Français, Prosper Giquel ; dès sa jeunesse, il pouvait ainsi constater cette étrange contradiction de la conduite des hommes qui s'empressent d'anéantir par la guerre ce qu'ils ont édifié au prix des plus grands efforts ; c'était comme un présage du sort qui l'attendait lui-même, lui qui, par une ironie suprême, est tombé sous les coups de ces Européens qui l'adoptaient naguère dans leur famille intellectuelle.

Tcheng fut envoyé en France en 1886 ; il passa une année à Sainte-Barbe, puis fut admis à l'École Normale supérieure dans la section des sciences. C'est alors que je me trouvai en relations avec lui ; mais, comme il était externe, et que j'étais moi-même élève de troisième année dans la section des lettres, je n'eus pas l'occasion de le voir assez souvent pour le bien connaître ; je pus cependant apprécier son assiduité au travail, sa douceur et sa droiture. Les amitiés solides qu'il noua avec quelques-uns de ses camarades de promotion prouvent d'ailleurs en faveur de son caractère.

L'effort que Tcheng dut faire pour suivre les cours de l'École et pour se préparer à la licence de mathématiques et à celle de physique et chimie ébranlèrent sa santé ; légèrement atteint aux poumons, il dut rentrer en Chine dès le mois de septembre 1889. De 1890 à 1897, Tcheng fut professeur à l'École française de Fou-tcheou ; il s'y trouva sous les ordres de son premier instituteur français, M. Médard, qui dirige cette institution depuis 1868. Qu'il me soit permis, ici, de rendre hommage à ce maître, véritable missionnaire laïque, dont tous les efforts sont consacrés depuis trente-deux ans à développer l'influence de notre pays en Extrême-Orient ; je le remercie des renseignements

qu'il a bien voulu me communiquer sur son infortuné collaborateur; c'est grâce à lui que la présente notice a pu avoir quelque précision; l'émotion sincère qu'il a témoignée dans la lettre qu'il m'a écrite est plus que toute autre chose à l'éloge de Tcheng; il n'était pas un homme vulgaire celui qui a pu inspirer de tels regrets au chef qui l'a le mieux connu.

L'École française de Fou-tcheou, quoiqu'on n'y eût point introduit les réformes que n'a jamais cessé de réclamer son directeur, fonctionnait assez bien, lorsque, en 1897, on entreprit de la réorganiser. Sous le prétexte d'en augmenter l'importance, le maréchal tartare, qui a la haute surveillance de cet établissement, y fit entrer quatre-vingts élèves nouveaux; ces recrues avaient été choisies sans être soumises à un examen sérieux; bien plus, dans certains cas, on avait procédé par voie d'affiches pour vendre des places aux plus offrants. Les résultats furent, comme on pouvait s'y attendre, désastreux; dès les premières épreuves qu'on leur fit subir, bon nombre de ces jeunes gens, qui même n'étaient pas tous jeunes, révélèrent leur profonde ignorance de l'écriture chinoise; on décida de renvoyer vingt-trois d'entre eux. Les proscrits se plaignirent avec d'autant plus d'amertume que quelques-uns d'entre eux avaient payé leur admission 60 ou 80 piastres et qu'ils se trouvaient avoir fait là un bien mauvais marché. La faiblesse des autorités chinoises leur donna gain de cause, et ils rentrèrent, tout aussi sots, mais infiniment plus arrogants, dans l'École dont leur indignité les avait fait chasser. Le pauvre Tcheng, qu'ils rendaient responsable de leurs tribulations, fut sacrifié à leur ressentiment; au premier conflit qui se produisit entre un élève et lui, le maréchal tartare fut saisi d'une pétition à laquelle il répondit dans des termes tels que Tcheng dut donner sa démission. Il perdit ainsi sa place pour avoir été trop consciencieux dans l'accomplissement de son devoir professionnel.

Devenu libre, il se résolut, sur les conseils de M. Médard, à retourner en France, pour y intéresser quelques personnes à un projet de lycée franco-chinois. Le sous-directeur de l'École Normale, M. Tannery, qui le revit alors, m'a autorisé à dire que « dans les longues conversations qu'il eut avec lui, il fut très frappé de sa valeur morale et de son désir de faire le bien dans son pays ». Tcheng fut aussi reçu par M. Bérenger, vice-président du Sénat, par M. Le Myre de Vilers, député, par M. Gérard, qui venait d'être ministre en Chine, et par M. Pichon qui allait occuper ce même poste, par M. Foncin, président de l'Alliance pour la propagation de la langue française. Il rencontra partout un bon accueil, mais ne parvint pas à obtenir un concours effectif.

Cependant la Chine semblait s'être réveillée de sa torpeur plusieurs fois séculaire. A l'instigation d'un certain K'ang Yeou-wei, le jeune empereur Koang-siu s'était déclaré ouvertement en faveur des réformes et lançait coup sur coup des édits révolutionnaires qui frappaient de stupeur tous les mandarins routiniers du Céleste Empire. Tcheng, qui venait de rentrer en Chine, partit aussitôt pour Pékin avec M. Médard afin de mettre à profit les bonnes dispositions du gouvernement. A peine était-il arrivé que l'occasion était déjà passée. Avec l'appui du parti de la réaction, la vieille impératrice douairière, qui n'en était pas à son premier coup d'État, se décidait, à la fin du mois de septembre 1898, à reprendre de force le pouvoir; l'empereur était brusquement remis en tutelle; ses conseillers payaient de leur vie leur zèle novateur; seul K'ang Yeou-wei parvenait à s'échapper et trouvait asile sur un bateau anglais. Les temps étaient moins favorables que jamais pour les Chinois

épris des idées occidentales et Tcheng dut renoncer à tout espoir de retrouver une position officielle.

En juillet 1899, il entra au service de la compagnie franco-belge du Lou-Han, qui a entrepris de construire une ligne de chemin de fer de Pékin à Han-k'eou. Il fut envoyé dans la ville de Pao-ting fou. Ses débuts furent difficiles; on le traitait comme un simple interprète et on lui faisait durement sentir son infériorité. Il se décida cependant à rester et fit venir auprès de lui sa famille afin de pouvoir surveiller l'éducation de son petit garçon. Au mois de décembre, avec l'arrivée d'un nouveau chef, M. Ossent, sa situation s'améliora; M. Ossent apprécia ses services et lui témoigna de la confiance; le 28 avril 1900, Tcheng écrivait à son frère qui se trouvait alors à Paris : « Malgré mes occupations, je suis tout de même heureux de travailler avec M. Ossent qui m'estime assez: c'est un homme intelligent, énergique, qui n'a aucune mauvaise idée contre les Chinois et qui ne soutient pas les Européens qui ont de mauvaises dispositions pour nous. Depuis son arrivée les travaux ont une bonne tournure et les relations avec les Chinois sont rétablies en bon termes; cela facilite beaucoup mon service. Ma famille et moi, nous n'allons pas mal, mais le manque de professeur pour mon petit garçon me tourmente. Plusieurs sociétés secrètes font des émeutes aux environs de Pao-ting; cela et la sécheresse m'inquiète aussi beaucoup. » D'autres lettres montrent que la faveur dont Tcheng jouissait auprès de son directeur n'avait pas été sans exciter contre lui certaines jalousies; les employés européens subalternes voyaient d'un mauvais œil qu'un Chinois pût leur être préféré. Ces circonstances n'expliquent que trop les événements qui allaient se produire.

Les troubles dont Tcheng parlait à son frère étaient ceux que suscitaient les fameux Boxeurs. Depuis plus d'un siècle existait, dans le sud du Tche-li et dans le Chan-tong, une association de gens peu recommandables qui donnaient à leur ligue le titre pompeux de « Poing de la justice et de l'harmonie »; et qu'ils entendaient par la justice et l'harmonie, c'était leur bon plaisir; quant au poing, leurs exercices de boxe et d'escrime justifiaient assez le choix qu'ils avaient fait de ce symbole. A mainte reprise, ces malandrins avaient eu maille à partir avec les tribunaux. Vers la fin de l'année 1899, leur situation changea brusquement; de pourchassés et de redoutés qu'ils étaient, ils se virent cajolés et encouragés; des princes du sang les assurèrent de leur haut patronage; libre carrière fut laissée à leurs instincts de meurtre et de pillage, pourvu qu'ils les tournassent contre les « diables européens », ou, à leur défaut, contre les chrétiens chinois, ces « diables du second degré »; jamais ils n'avaient été à pareille fête. C'était là le résultat du coup d'État de l'impératrice; pour reprendre le pouvoir au mépris des lois, cette femme ambitieuse avait dû s'appuyer sur la faction que les réformes du jeune empereur scandalisaient; ceux qui l'avaient ainsi soutenue lui dictèrent ensuite leurs volontés. Pour le malheur de la Chine, les chefs de la réaction étaient des gens à courtes vues qui faisaient consister le patriotisme dans la haine de l'étranger et qui flattaient les plus basses passions de la foule en croyant réveiller le sentiment national. On sut bientôt dans toute la Chine du Nord que les violences contre les Européens seraient tolérées, qu'elles étaient même désirées.

Le petit groupe d'ingénieurs et de contre-maîtres qui se trouvait isolé à Pao-ting-fou fut le premier à être menacé par l'insurrection naissante. Le 29 mai, devant l'attitude hostile des bandes de Boxeurs, M. Ossent et ses subor-

donnés se décidèrent à quitter la ville par la voie fluviale. Trente-trois hommes, sept femmes et un enfant s'embarquèrent donc à cinq heures du soir dans douze jonques; trente-deux soldats chinois leur servaient d'escorte. La navigation se fit sans trop de difficulté pendant toute la journée du 30; mais, le 31, au matin, quand on voulut repartir de Keou-ko, les rives étaient couvertes d'une foule menaçante et hurlante de sept à huit cents hommes. Les soldats et les bateliers s'enfuirent; les Européens descendirent à terre pour faire face à l'ennemi; par suite d'un déplorable malentendu, l'embarcation de M. Ossent accosta seule sur l'autre bord; il fut aussitôt saisi et massacré avec sa belle-sœur Mme Astier, et deux conducteurs de travaux.

Quant au gros de la troupe qui avait assisté à ce drame sur la rive opposée, il put tenir en respect les assaillants, et commença une longue et pénible retraite; les femmes et les enfants marchaient en avant, tandis que les hommes valides formaient l'arrière-garde et s'arrêtaient de temps à autre pour tirer sur les poursuivants. Après des fatigues et des dangers sans nombre, les fugitifs atteignaient T'ien-tsin, le 2 juin : « Vous ne sauriez vous imaginer, dit un témoin oculaire de leur arrivée (1), l'horrible spectacle que présentaient ces malheureux; couverts de boue, de blessures, de poussière, épuisés par la faim et la fatigue; quelques-uns sans souliers; une malheureuse femme couverte d'une chemise, à moitié folle de terreur; une autre, qui venait d'avoir un bébé il y a deux ou trois jours; une troisième qui en attend un dans quelques semaines! ces gens ont fait preuve d'un courage remarquable. »

Tout en admirant, nous aussi, leur bravoure, nous pouvons nous demander si des hommes qui venaient de courir de si grands périls et qui avaient subi d'aussi violentes émotions avaient assez de sang-froid pour apprécier avec exactitude les événements qui venaient de les mettre en danger de mort. Or, c'est leur témoignage qui, précisément, causa la perte de Tcheng; dans le récit que l'un d'entre eux a fait à un journaliste, on peut entrevoir quels soupçons ils avaient conçus; voici, en effet, ce qu'on lit dans le compte rendu de cette interview (2) : Une heure après le départ, M. Ossent fit dire par l'interprète Tcheng à quelques-uns des Européens qui marchaient à terre de rentrer dans les embarcations afin de ne pas attirer l'attention des riverains; cet ordre fut exécuté, mais à contre-cœur, car on craignait de ne plus pouvoir repousser une attaque. Le matin du deuxième jour, peu avant l'échauffourée, l'interprète Tcheng transmit encore à ses compagnons l'ordre de rester dans les embarcations. Enfin, quand le combat fut engagé, deux Européens « certifient qu'ils ont vu, à ce moment, l'interprète Tcheng au milieu des rebelles avec lesquels il fraternisait ».

Il est aisé de reconnaître combien ces griefs sont peu solides. La transmission des ordres de M. Ossent n'a rien de suspect; quant aux événements qui suivirent l'attaque, ils sont facilement explicables. Que s'était-il passé en réalité? Tcheng, et avec lui sa femme, son fils, un de ses cousins, un domestique et sept ou huit dessinateurs de Fou-tcheou avaient été faits prisonniers par les Boxeurs; ceux-ci leur laissèrent la vie sauve parce qu'ils n'en

(1) L'*Écho de Chine*, 13 juin 1900.

(2) L'*Écho de Chine*, 12 juin 1900.

voulaient qu'aux Européens. Leur fera-t-on un crime de ne pas avoir demandé à être mis à mort? Sont-ils coupables pour avoir été épargnés? Il n'y aurait eu trahison que si le convoi avait été attiré de propos délibéré dans un guet-apens. Mais quel intérêt aurait eu Tcheng à être de connivence avec les Boxeurs? Pourquoi aurait-il cherché à perdre un chef qu'il aimait et à ruiner une entreprise qui lui assurait une position honorable? Enfin, s'il avait voulu se livrer à d'aussi dangereuses machinations, n'aurait-il pas commencé par mettre en sûreté sa femme et son fils? Les accusations qu'on a portées contre lui ne soutiennent pas un instant l'examen.— « Nous sommes trahis! » s'était écrié quelqu'un des Européens quand il s'était vu soudain entouré d'agresseurs, et ce mot fatal de trahison, qui, dès qu'il est prononcé, s'insinue dans les âmes et les rend dociles à toutes les suggestions, avait accompli son œuvre néfaste; les soupçons s'étaient aussitôt portés sur ce Tcheng dont on se méfiait, la haine qu'on avait pour lui le faisant considérer comme capable de tous les forfaits.

La conduite ultérieure de Tcheng prouve à l'évidence sa parfaite droiture. Quand ses compagnons et lui eurent été relâchés par les Boxeurs, non sans avoir laissé entre leurs mains ce qu'ils avaient de plus précieux, que fait-il? se cachera-t-il comme un criminel? non; il se rend à T'ien-tsin et sa première démarche est d'aller au consulat de France pour voir les fugitifs européens qui sont arrivés le même jour que lui. Il les trouve groupés devant un appareil photographique; à sa vue, ils entrent en fureur, l'appellent traître et le couchent en joue avec leurs armes; puis ils le font arrêter, sur l'ordre, dit-on, du consul de Belgique. Le consul de France était alors absent; à son retour, il examina l'affaire et n'eut pas de peine à se convaincre de l'inanité des accusations dirigées contre Tcheng; il le fit donc relâcher.

A la suite de cette mésaventure, Tcheng désirait retourner auprès des siens à Fou-tcheou; mais, comme il n'avait aucune raison pour abandonner sa place, il commença par demander l'autorisation du chef de l'entreprise à Changhaï; celui-ci lui répondit par un télégramme qui lui enjoignait expressément de ne pas abandonner son poste. C'est donc par ordre et pour continuer son service que Tcheng resta à T'ien-tsin. Il alla jusqu'à la mer embarquer sa famille, puis revint dans la ville le 14 juin. Le 17, les forts de Ta-kou étaient occupés par les escadres alliées, après une action sérieuse; aussitôt les troubles éclataient à T'ien-tsin; les forces régulières chinoises entraient en scène et les concessions européennes étaient bombardées. Tcheng se trouvait alors à l'Amirauté, sur la concession française, qui était fort exposée aux obus; il se résolut à tâcher de gagner Ta-kou; en traversant la concession anglaise, il fut reconnu par trois des conducteurs de travaux qui l'avaient accusé déjà une première fois; ils se saisirent de lui et le traînèrent à la municipalité anglaise. Que se passa-t-il alors? On ne le sait pas exactement. Ce qui est certain, c'est que Tcheng ne fut exécuté que vingt-quatre heures plus tard; il n'a donc pas été fusillé aussitôt après son arrestation; on a dû faire, ou, du moins, on a eu le temps de faire un simulacre d'instruction sur son cas. Comment n'a-t-il pas pu réclamer la protection du consul de France? Pourquoi n'a-t-on pas demandé, avant de le condamner, le témoignage des employés supérieurs de la compagnie du Lou-Han, qui se trouvaient à T'ien-tsin? Quel est enfin l'homme qui a eu assez d'autorité pour faire déclarer coupable celui à qui le consul de France avait une première fois

rendu la liberté? Autant de questions qui resteront toujours sans réponse, parce que ceux qui pourraient jeter quelque lumière sur ce déplorable événement se sentiront trop compromis eux-mêmes pour ne pas garder le silence.

Si nous cherchons maintenant à considérer les choses de plus haut, la vie entière de Tcheng et sa fin tragique nous apparaissent comme dominées par le colossal conflit qui a mis aux prises à notre époque la race blanche et la race jaune. Les progrès de l'industrie ont forcé les États d'Europe et d'Amérique à chercher des débouchés en Asie ; le développement des moyens de transport a rapproché toutes les distances ; la vieille muraille de Chine a été renversée et le flot des Barbares a fait irruption. Aucune force humaine ne pourrait maintenant enrayer ce mouvement et c'est pourquoi il est aussi puéril de s'attarder à dénoncer chez nous le péril jaune qu'il est inutile de la part des Chinois de protester contre le péril européen en massacrant des ambassadeurs; quelque redoutable que puisse être la rencontre entre l'Extrême-Orient et l'Occident, elle est inéluctable et fait partie de l'évolution dans laquelle s'élaborent les destinées de l'humanité future. Tcheng était un de ces humbles ouvriers qui travaillent obscurément à concilier l'une avec l'autre les deux grandes civilisations du monde. Mais il a été pris entre ces deux masses énormes et broyé en un instant ; il a vécu dans une de ces périodes de transition où rien n'est plus dangereux que de faire son devoir ; repoussé par les Chinois, il a été mis à mort par les Européens. Si les circonstances adverses l'ont empêché d'accomplir toute sa tâche, on peut dire cependant de lui qu'il fut un homme de bien et qu'il aima beaucoup sa patrie ; il aimait aussi notre pays; il s'était affilié à l'Alliance pour la propagation de la langue française, il était membre de notre Société des anciens élèves de l'École Normale; nous perdons en lui un des représentants les plus dévoués de notre influence en Chine. Si le mal qui lui a été fait ne peut être réparé, nous devons du moins reconnaître que ce fut un crime et proclamer bien haut notre absolue confiance en sa loyauté. A Fou-tcheou, devant le tertre sous lequel repose notre ami, victime innocente dont nul n'a pris la défense, nous répandons la libation expiatoire, et nous envoyons à sa famille inconsolée quelques fleurs de France, fleurs d'estime et fleurs de pitié, pour qu'elle en tresse une couronne qui jamais ne se flétrira.

Ed. CHAVANNES.

Promotion de 1893. — CHEMINEAU (Georges), né à Bordeaux le 20 octobre 1872, décédé à Muret le 27 juillet 1901.

Georges Chemineau, d'abord élève de l'école laïque de Muret, puis du collège de Saint-Gaudens et du lycée de Montauban, ne commença ses études classiques qu'à l'âge de quinze ans. Deux ans après il était reçu bachelier de rhétorique et entrait en philosophie, dans la classe de M. Bazaillas, dont l'enseignement semble avoir exercé sur lui une influence profonde : dès cette époque, Chemineau se trouve initié à une philosophie d'inspiration chrétienne qui fait une large place à la croyance et combat les formes étroites du rationalisme. Déjà Chemineau lit les ouvrages de son futur maître Ollé-Laprune et s'attache à une doctrine qui ne veut sacrifier ni la raison ni la foi. L'année suivante, Chemineau est au lycée de Toulouse l'élève de MM. Morand, Mâle,

Chauvelon, Dejean et Delbos. Il plaît à ses nouveaux maîtres par sa vivacité, par l'intérêt qu'il donne à ce qu'il fait, par son enthousiasme et son tempérament d'artiste. Il s'occupe surtout d'histoire de l'art et de philosophie.

Je le connus un peu plus tard au lycée Henri IV où il vint compléter sa préparation à l'École Normale. Il était déjà plus qu'un élève. Il avait peine à se plier aux exigences d'un régime très méthodique. Chemineau n'était pas un fort en thème; il était mieux que cela, il ne pouvait s'intéresser à une étude qu'en s'y donnant tout entier, il ne pouvait que faire très bien ou faire très mal. Il partit au service militaire sans être Normalien.

Chemineau, qui s'accommodait mal de l'internat au lycée, s'accommoda encore plus mal de la vie à la caserne. Il prit son nouveau métier au sérieux, voulut s'habituer au froid et à la fatigue, compliqua sans doute un peu la vie au lieu de la simplifier. Malgré son énergie, il souffrit du milieu. Son année de service s'acheva à l'hôpital. Il semble bien qu'il ait contracté au régiment les germes du mal qui l'a emporté.

Il revint à Paris malade. Il suit pendant un an les cours de la Sorbonne, spécialement les cours de philosophie. A la fin de l'année, il est reçu à l'École Normale. Il y entra très fatigué. Je me souviens que pour le soustraire aux plaisanteries traditionnelles des premiers jours et lui procurer tout de suite un peu de confortable, je l'attendis le soir de la rentrée à la porte de l'École, le protégeai de mon autorité d'ancien et l'entraînai à l'infirmerie. A l'École, Chemineau fut très aimé de ses maîtres, particulièrement d'Ollé-Laprune et de M. Bédier, très aimé aussi de ses camarades, j'entends du trop petit nombre d'entre nous qui le connurent, car il passa à l'infirmerie la plus grande partie de l'année. Malgré cet état de santé précaire, il travailla, s'analysa beaucoup, hésita longtemps avant de choisir sa section. L'histoire et la philosophie le tentaient. Pour ne sacrifier ni l'une ni l'autre, il entra dans la section des lettres. Il commençait d'ailleurs à redouter les études philosophiques. Chemineau était catholique. Il trouvait dans la foi des satisfactions d'ordre sentimental qu'il estima de plus en plus précieuses à mesure que sa santé devint plus fragile. Il aimait aussi le catholicisme en artiste, à cause des maîtres de la peinture italienne, de la musique d'orgue et des vieilles cathédrales. Il craignit d'appliquer sa réflexion aux choses de la foi et je sais que c'est pour cette raison qu'il cessa de philosopher. Je sais qu'il traversa des crises morales douloureuses. A vrai dire, il avait une singulière faculté de souffrir. Délicat, impressionnable, modeste, scrupuleux à l'excès, défiant de lui-même, compatissant aux ennuis de tous, il avait reçu en partage un caractère qui faisait le bonheur de ses amis et le malheur de lui-même.

Vers la fin de sa première année d'École, il devint visible qu'il devait, provisoirement espérions-nous, renoncer aux études. En très mauvaise santé, il se présenta à la licence et fut reçu premier. Puis il partit en vacances et ne rentra pas à l'École en novembre. Les médecins l'envoyèrent en Suisse, à Feydey-Leysin. Les loisirs obligés du sanatorium, la vie réglée heure par heure, la suralimentation lui firent du bien. Mais il se résigna à ce repos plutôt qu'il ne l'accepta de bon gré. On pouvait lui prescrire l'immobilité sur une chaise longue, mais comment lui prescrire le calme de l'esprit, l'enlever à ces longs tête-à-tête avec lui-même, lui interdire les abus de l'analyse ? Il était entré à l'École pressé de se faire une situation pour venir en aide aux siens et voici qu'un mal stupide l'obligeait à des années de traitement, à des années d'attente

et d'inertie. En vain ses protecteurs, M. Perrot, directeur de l'École, et M. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse, qui aime Chemineau comme un fils, ses amis du lycée et d'École le conjurent de se laisser vivre, de penser le moins possible, lui expédient des journaux et de la littérature superficielle. Chemineau ne peut vivre dans le présent. Étendu sur un lit de repos, devant les paysages alpestres que domine la vérandah du sanatorium, loin de laisser entrer le calme dans son âme, il réfléchit, s'interroge, se demande si, rétabli, il se fera dominicain, socialiste-révolutionnaire ou quattrocentiste.

Après deux ans de soins, il put se croire en voie de guérison. En novembre 1898, il revint à l'École, apparut à quelques conférences, passa un mauvais hiver et rechuta. De nouveau en congé, il séjourna successivement à Feydey-Leysin, au Vernet, à Argelès et à Bagnères-de-Bigorre. Aucun traitement n'arrête les progrès du mal et une terrible épreuve achève de compromettre irrémédiablement sa santé.

Sa mère, qui était une femme admirable et qui s'épuisait à le soigner jour et nuit, tomba elle-même malade d'une affection incurable et très douloureuse. Longtemps elle cacha ses souffrances à son fils. Puis le mal la terrassa. G. Chemineau se sentit doublement atteint et s'alita en même temps qu'elle. Désormais chacun des deux malades souffre de sa souffrance propre et de la souffrance de l'autre. Les douleurs de la mère deviennent si vives qu'elle ne peut retenir des cris et on est obligé de donner aux deux malades des chambres éloignées pour leur épargner la torture la plus cruelle, celle de voir souffrir sans espoir un être aimé. De temps en temps, Georges Chemineau, soutenu par les personnes dévouées qui le soignent, se fait conduire jusqu'à la chambre de sa mère qui, pour quelques minutes, cesse de gémir par un prodigieux effort de volonté. Leurs vies semblent à ce point liées l'une à l'autre qu'on craint de les voir s'éteindre le même jour.

La mère fut délivrée la première. Georges mourant rassembla le peu de force qui lui restait et, malgré l'ordre formel du médecin, l'accompagna jusqu'au cimetière. Puis il rentra et annonça qu'il allait mourir. Huit jours après il alla rejoindre sa mère.

J'étais loin de France quand mon ami mourut, je n'ai pas assisté à ses derniers moments. Je sais qu'au milieu de ses tortures physiques et morales il trouva de grandes consolations dans les croyances auxquelles il s'était de plus en plus attaché. L'immortalité n'était pas pour lui une espérance mais une certitude, il savait qu'il allait revoir sa mère, il sentait son corps défaillant, mais son âme saine et forte, il pouvait dire en donnant à ces mots un sens catholique : « *Sentimus experimurque nos æternos esse.* »

D. ROUSTAN.

Promotion de 1900. — JOLY (Antonin-Pierre), né le 2 avril 1882 à Charleville, décédé à Péronne, le 12 septembre 1901.

L'année qui vient de s'achever a été marquée, pour notre grande famille de l'École, par un deuil particulièrement douloureux. Nous avons vu disparaître, après des souffrances cruelles, un de nos camarades, peut-être le plus jeune un de ceux, à coup sûr, qui nous auraient fait honneur.

Antonin Joly, à peine entré à l'École, s'en est éloigné pour toujours. Il venait d'être reçu, avec la promotion de 1900, âgé de dix-huit ans, après avoir fait

des études très brillantes. Suivant son père, M. le commandant Joly, de garnison en garnison, il avait, dans tous les lycées où il a passé, donné les marques d'une intelligence vive, précoce et profonde, d'un travail opiniâtre, pour lequel il ne ménageait pas ses efforts, ni peut-être, hélas, sa santé.

C'est à Henri IV que notre regretté camarade, attiré par les sciences exactes, était venu finir ses études secondaires. Il y arriva à un résultat bien rare, marque, nous le savons tous, d'une intelligence exceptionnelle et d'un travail très assidu, il fut, au bout d'une seule année de mathématiques spéciales, reçu à la fois à l'École polytechnique et à l'École Normale. En même temps, il remportait au concours général le premier prix de physique.

Tels étaient les antécédents de Joly. A l'École, où il devait passer si peu de semaines, ses camarades ont eu le temps d'apprécier ce que valaient son cœur et son intelligence. Cet esprit, si apte et si attaché aux connaissances abstraites, était largement ouvert à toutes les idées belles et généreuses, et à tous les sentiments affectueux. C'était le plus doux et le plus confiant des camarades, toujours prêt à dire librement sa pensée, avec autant de finesse que de sincérité et de bienveillance, incapable de refuser un service ou de prononcer une parole mordante.

La maturité précoce de son intelligence lui avait laissé toute la gaîté et tout le naturel de son âge. Nous l'avons vu, lui dont le souffle devait si tôt s'éteindre, aussi infatigable au bal qu'il l'était au travail. Il n'avait rien, dans le caractère, de renfermé, ou de mélancolique. Il travaillait, joyeux, énergique et confiant, à se faire une destinée heureuse et une brillante carrière.

Tous ces espoirs ont été bien courts. Il avait passé quatre mois à peine à l'École Normale quand s'est révélé dans son organisme le germe, déjà tout-puissant, d'une maladie qui pardonne rarement.

Il nous quitta pour traîner, au milieu des siens, une agonie de six mois, brûlé d'une fièvre cruelle et incessante, qui lui laissa trop bien, sans doute, la conscience de son état désespéré. Torturé par la maladie, il resta fidèle à tous ses souvenirs; ses camarades, qui ont suivi avec anxiété les progrès de son mal, n'oublieront jamais avec quel soin touchant et résigné, il les tint au courant de sa longue maladie, et avec quel tact fut atténué, pour eux, le récit de ses souffrances.

Puissent ne pas avoir été trop atroces les angoisses qu'il eut à se sentir mourir, à l'heure où la vie aurait dû s'ouvrir à son activité.

Et, pour ses parents, qui ont subi l'épreuve la plus terrible et la plus injuste qui puisse frapper un père et une mère, nous souhaitons que les regrets et les éloges qu'a mérités leur fils, et la sympathie unanime qu'a inspirée leur malheur, soient pour eux un sujet de légitime fierté, s'ils n'y trouvent pas un adoucissement à leur douleur.

P. ALPHANDÉRY.

COMPTE RENDU

DES REGETTES ET DÉPENSES DE LA CAISSE

PENDANT L'ANNÉE 1901

RECETTES.

1° Cotisations annuelles :		
A ce titre, nous avons reçu la somme totale de....	11,462 fr.	» c.
Somme qui se décompose ainsi :		
ur cotisations de 1900.....	212 fr.	» c.
— de 1901 (932 cotisations).....	11,190	»
— de 1902, en avance.....	60	»
Total égal.....	11,462 fr.	» c.
2° Arrérages de rentes.....	14,598	»
tal des cotisations annuelles et arrérages de rentes	26,060 fr.	» c.

DÉPENSES.

1° Secours :				
us avons distribué en secours la somme totale de..			19,200 fr.	» c.
2° Frais divers. — Nous avons payé :				
Pour l'impression de la circulaire électorale et de l'annuaire et frais de distribution.....	1,568 fr.	75 c.		
Pour frais de bureau et de correspondance.....	193	70		
Pour timbres de quittances et frais de recouvrements.....	223	40		
Pour allocation au comptable....	300	»		
	2,285 fr.	85 c.		
A déduire :				
Pour vente d'annuaires.....	21	50		
			2,264	35
Total des dépenses.....			21,464 fr.	35 c.

Le montant des recettes étant de.....		26,060 fr. »c.
Celui des dépenses de.....		21,464 »
L'excédent des recettes sur les dépenses est de....		4,595 fr. 65c.

Capital (AUGMENTATION).

Onze nouvelles souscriptions perpétuelles ont produit la somme de.....	2,250 fr. » c.	
Compléments de souscriptions et versements à valoir sur souscriptions perpétuelles.....	1,050 »	5,514 fr. 90c.
Et quatorze dons divers, celle de.....	2,214 90	
D'où un capital disponible de.....		10,110 fr. 55c.
A cette somme s'ajoute l'encaisse au 1er janvier 1901		7,839 90
D'où résulte, au 1er janvier 1902, un avoir disponible de.....		17,950 fr. 45c.
Emploi de l'excédent :		
Sur cette somme nous avons payé :		
Le 10 septembre, un achat de 400 francs de rente 3 0/0.....		13,496 fr. 45c.
Reliquat de caisse au 1er janvier 1901.....		4,454 fr. »

Observations sur les cotisations et donations.

1° Cotisations annuelles :

Le nombre des cotisations annuelles s'est élevé à 955.

Sur les 955 cotisations, nous en comptons : 951 à 12 fr., 1 à 20 fr. 3 à 10 fr.

2° Cotisations perpétuelles :

Liste des Souscripteurs perpétuels en 1901.

A versé 250 francs :

M. Puech (1878), à Paris.

)nt versé 200 francs :

1. MM. Padovani (1885), à Nice.
2. Bloch (Eug.) (1897), à Paris.
3. Briot (1893), à Paris.
4. Montel (1894), à Poitiers.
5. Houpin (1884), à Poitiers.
6. Patte (1894), à Vitry-le-François.
7. Grosjean (1884), à Paris.
8. Giraud (Ch.) (1889), à Fribourg.

l versé 100 francs :

M. Saussine (1887), Saint-Pierre (Martinique) (2e versement sur la souscription perpétuelle).

)nt versé 50 francs :

1. MM. Marijon (1892), à Nîmes (4e versement sur la souscription perpétuelle).
2. Cramaussel (1890), à Albi id.
3. Cartan (1888), à Lyon, id.
4. Terrier (1893), à Laval, 3e id.
5. Gauthier (1895), à Valenciennes, id.
6. Alekan (1887), à Paris, id.
7. Mouton (1896), à Paris, id.
8. Douxami (1889), à Paris, 2e id.
9. Quinquet (1883), à Paris, 1er id.
10. Luquet (1897), à Paris, id.
11. Zivy (1897), à Paris, id.
12. Berthier (1896), à Argentan, id.
13. Roustan (1894), à Cahors, id.
14. Bruneau (1897), à Epernay, id.

Liste des Donateurs non *anciens élèves, en 1901.*

l versé 400 francs :

Madame Veuve Suchet, en mémoire de son mari (1839).

)nt versé 200 francs :

1. Madame Veuve Laroque, à Toulouse, en mémoire de son mari (1831).

2. M. Chavanne, négociant, rue de la Bastille, 41, à Nantes en mémoire de son fils (1897).
3. Madame Veuve Blanchet, en mémoire de son mari (1899).

Ont versé 100 francs :

1. Mme J. Juglar.
2. M. Lamy (Ernest).
3. MM. Gauthier-Villars, à Paris.
4. M. H. Weil, à Paris.
5. M. Paul Hautefeuille, à Paris.
6. Somme réservée à l'Association par le legs Prévost-Paradol.
7. Société des Conférences par l'intermédiaire de M. Dommanget.

A versé 15 francs :

Mme veuve Bos, à Paris (don annuel), en mémoire de son mari (1848).

A versé 12 francs : Mme veuve Guillaume, à Limoges (don annuel), en mémoire de son fils (1877).

Liste des Donateurs (1901) anciens élèves déjà souscripteurs perpétuels.

A versé 500 francs :

M. Jules Girard (1844), à Paris.

A versé 287 fr. 90 :

M. Troost (1848) (don annuel).

A versé 200 francs :

M. l'abbé Baudrillart à Paris, addition à la souscription perpétuelle.

A versé 100 francs :

Conseil d'administration des Annales Scientifiques de l'École Normale.

A versé 50 francs :

M. Gay (Jules-Claude) (1858), addition à la souscription perpétuelle.

État financier de l'Association au 1er janvier 1902.

Notre capital était, au 1er janvier 1901, de.....	424,783 fr.	» c.
Il est aujourd'hui de.....	434,893	55
Il y a un an, notre Caisse possédait en rentes sur État	14,598 fr.	» c.
Elle en possède aujourd'hui	14,998	»
Les 14,998 fr. de rente ont coûté.....	430,439 fr.	55 c.
En y ajoutant le reliquat de caisse au 1er janvier 1902.....	4,454	»
On obtient la somme totale de.....	434,893 fr.	55 c.

SITUATION DE LA CAISSE

AU 1er JANVIER 1902

Situation au 1er janvier 1901.....			424,783 fr. »
Recettes de 1901 :			
Cotisations pour 1900.....	212 fr.	» c.	
Id. pour 1901.....	11,190	»	
Id. pour 1902, en avance.....	60	»	
Souscriptions perpétuelles.....	3,300	»	
Donations.....	2,214	90	
Arrérages de rentes.....	14,598	»	
Total.....	31,574 fr.	90 c.	
Dépenses de 1901 :			
Secours..... 19,200 fr. » c.	21,464	35	
Frais divers.. 2,264 35			
Excédent des recettes...	10,110 fr.	55 c.	10,110 55
Situation au 1er janvier 1902.....			434,893 fr. 55

Emploi des fonds.

Placements antérieurs au 1er janvier 1901 :	
14,598 fr. de rente 3 0/0 et 3 1/2 0/0 ayant coûté..	416,943 fr.
Achat en 1901 de 400 francs de rente 3 0/0.....	13,496
Espèces en caisse au 1er janvier 1902.....	4,454
Total égal.....	434,893 fr.

Les valeurs de l'Association représentent au cours de la Bourse du 31 décembre 1901 :

14,788 francs de rente 3 0/0 au cours de 101.10..	493,416 fr.
210 francs de rente 3,5 0/0 au cours de 103.....	6,081 »
Capital supposé réalisé	499,497 fr.

M. le Président annonce qu'il va être procédé au vote pour le renouvellement partiel du Conseil.

Les membres présents ayant déposé leurs suffrages, les lettres contenant des bulletins de vote, envoyées, conformément à la circulaire du 20 décembre dernier, par les associés qui n'ont pu se rendre à la séance, sont décachetées, et les bulletins mis cachetés dans l'urne. Le nombre total des votants, présents et absents, est de 553, savoir : 73 membres qui ont voté en séance et 480 membres qui ont voté par correspondance.

Sont nommés :

Pour trois ans :	MM. Gernez, par.....	443	suffrages.
	Perrot.....	396	—
	Bréton.....	393	—
	Picard.....	307	—
	Humbert.....	293	—

Les dix membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont :

MM.	Boutroux (1873)...	169	MM.	Giard (1867).....	73
	Andler (1884).....	130		Lehugeur (1871)..	59
	Monod (1862).....	123		Delbos (1882)....	39
	Painlevé (1883)...	96		Blutel (1874).....	22
	Herr (1882).....	89		Bertinet (1879)...	17

M. le Président annonce que le service annuel institué par Son Ém. le Cardinal Perraud, évêque d'Autun (promotion de 1847), « à l'intention de tous les élèves de l'École morts depuis la création de l'École », sera célébré en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le jeudi, 16 janvier, à dix heures très précises du matin.

SITUATION DE LA CAISSE DE LIQUIDATION

DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Solde en caisse le 1er janvier 1901	140 fr. 35 c.
Intérêts d'une année de deux titres de rente 3 0/0	54 75
	195 fr. 10 c.
A déduire : achat de 3 francs de rente 3 0/0	102 75
Espèces en caisse à ce jour	92 fr. 35 c.

Les titres de rente 3 0/0, au cours de la bourse du 31 décembre 1901, représentent une valeur de 1,901 fr. 90.

Paris, le 1er janvier 1902.

E. LEVASSEUR.

MONUMENT FUNÉRAIRE DE GEORGES SAVARY

Georges Savary, promotion de 1881, professeur d'histoire au lycée de Laval, y est décédé en 1886. Sa sépulture étant menacée de disparaître par suite d'un déplacement du cimetière, ses anciens camarades et collègues du lycée de Laval ont eu la pieuse pensée de marquer, par un monument modeste, la place où ses restes ont été transportés. Une souscription, ouverte par notre correspondant, M. Sinoir, a réuni 507 francs venant de l'École Normale, 284 francs du lycée de Laval, et 100 francs du collège Stanislas où Savary avait été élève. La somme de 891 francs, due à la générosité de ceux qui l'avaient connu, a été suffisante pour assurer à ses restes un abri convenable. M. Sinoir et ses collègues de Laval sont heureux de remercier tous les souscripteurs de leur concours empressé et de la confiance dont ils ont bien voulu les honorer.

LISTE DES DONATEURS DE L'ASSOCIATION

Au 1er janvier 1902.

le Prévost-Paradol, en mémoire de son père (promotion de 1849), en une rente 5 0/0 de 1890 francs, une somme de.....	40,000 fr. (1)	
me J. Juglar, rue des Mathurins, 58, à Paris...	2,050 fr.	
. Ernest Lamy, boul. Haussmann, 113, à Paris.	2,000 fr.	Décédé.
. Chenou (promotion de 1818) (2).....	100 fr.	Décédé.
ionyme (1883).....	500 fr.	
ionyme (1884).....	300 fr.	
. Bertrand (Joseph), de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, maître de conférences honoraire de l'École Normale.....	4,440 fr.	Décédé.
. Cailletet (Louis), membre de l'Académie des sciences, boulev. Saint-Michel, 75.....	2,000 fr.	
. Mayrargues (Alfred), boulevard Malesherbes, 103.....	500 fr.	
Hautefeuille (Paul-Gabriel), membre de l'Académie des sciences, professeur de minéralogie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, rue du Luxembourg, 28.....	1,700 fr.	

l) Cette belle donation s'adresse, en réalité, sous le nom de l'Association, à l'École male elle-même. Aux termes de l'acte de donation, l'Association transmet ce nu au directeur de l'École, qui en fait emploi pour distribuer à tous les élèves ants : 1° les œuvres de Prévost-Paradol ; 2° un certain nombre de livres qui for- it à chacun une petite bibliothèque littéraire ou scientifique. Mais l'acte de dona- réserve à l'Association une rente perpétuelle de 100 francs.
oir, pour l'histoire de cette donation, l'allocution du président de 1881.
a conversion du 5 0/0 en 4,5, en 1886, a réduit cette somme de 1890 francs à l francs, la conversion du 4,5 en 3,5 du 20 janvier 1894 a réduit cette somme à 3 francs.
2) Les Normaliens dont les noms figurent sur cette liste sont exclusivement ceux r lesquels les dons ou legs personnels n'atteignent pas 200 francs.

M. DE FERRARI (Philippe), rue de Varennes, 57. 300 fr.
Mme LEGAL en mémoire de son mari (promotion 1831)..... 150 fr.
Anonyme (1885)..... 50 fr.
M. SAUVETON, à Paris..... 20 fr.
M. LEGOUPILS, à Chambéry..... 5 fr.
Les héritiers de Mme DAGNAN..... 3,000 fr.
Les héritiers de M. BACH (promotion de 1832)... 500 fr.
Anonyme (1887)..... 500 fr.
M. NOIRET, à Rethel, en mémoire de son fils (promotion de 1883)..... 500 fr.
Anonyme (1887)..... 20 fr.
Comité de bienfaisance des Élèves de l'École Normale (partie du produit des bals de 1888 (5,000 fr.), 1890 (10,000 fr.), 1891 (4,750 fr.), 1892 (8,000 fr.), 1894 (2,250 fr.), 1898 (1,000 fr.) et 1900 (3,500)..... 34,500 fr.
Anonyme (1888)..... 500 fr.
Mme LEMOINE, en mémoire de son mari (promotion de 1844)..... 200 fr.
Mme RÉAUME, en mémoire de son mari (promotion de 1846)..... 100 fr.
Mme BOS, 9, avenue Victoria, en mémoire de son mari (promotion de 1848)..... 195 fr.
Mme PÉCLET, née DE CORIOLIS, en mémoire de son mari (promotion de 1812)..... 3,000 fr. Décédé.
MM. Louis et Julien HAVET, en mémoire de leur père (promotion de 1832)..... 1,000 fr.
Anonyme (1889)..... 500 fr.
Mme BEAUJEAN, 38, rue du Luxembourg, en mémoire de son mari (promotion de 1841)..... 500 fr.
M. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Augustins..... 250 fr.
Reliquat de la souscription pour le banquet offert à M. Boissier en 1889..... 411 fr.
Reliquat de la souscription pour le monument élevé à l'École en mémoire de L. Thuillier en 1889..... 50 fr. 35 c.
Mme PAUILHAC, à Toulouse..... 2,000 fr.
Anonyme (1890)..... 500 fr.

[. Serbat, avenue des Champs-Élysées, 138, à Paris	80 fr.	
[me Pontarlier, à La Roche-sur-Yon, en mémoire de son mari (promotion de 1831)	12 fr.	
[. Guillaume, ingénieur des ponts et chaussées et Mme Guillaume, avenue Baudin, à Limoges, en mémoire de leur fils (promotion de 1877).	144 fr.	
me veuve Lange (Henri)	100 fr.	
. Gauthier-Villars et ses fils	1,000 fr.	
. Desnoyers, à Bayeux	20 fr.	
. Goldschmidt (Léopold), rue Rembrandt, 19..	1,000 fr.	
. Roux (Gustave), rue de Rome, 72	800 fr.	
nonyme (Ve d'un universitaire) (1892)	100 fr.	
me anonyme (1892)	100 fr.	
me anonyme (1892)	100 fr.	
ionyme (1892)	200 fr.	
gs de 15,000 francs fait par M. Alfred Née, avocat, réduit par les droits de mutation et les frais à	13,375 fr.	
onyme (1893)	500 fr.	
onyme (1893)	100 fr.	
onyme de Montpellier (1893)	10 fr.	
l'abbé Bernard, ancien aumônier de l'École Normale, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas	250 fr.	Décédé.
Weil, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences honoraire de littérature grecque de l'École Normale, rue de la Tour 156	900 fr.	
e Pellissier, en mémoire de son mari (promotion de 1839)	100 fr.	
Plessis, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, rue de Staël, 22, Paris	200 fr.	
onyme (1894)	24 fr.	35 c.
Guibal, à Aix	12 fr.	
ne anonyme (1894)	12 fr.	
ne anonyme (1895)	500 fr.	

Centenaire de l'École (1895) :		
Produit du bal.....	9,927 fr. 35 c.	
Vente des programmes de la Revue du Centenaire.....	660 fr.	
Produit d'une collecte faite à la suite du service célébré à la synagogue de la rue de la Victoire, à l'occasion du Centenaire, par M. le Grand-Rabbin Zadoc Kahn, rue Saint-Georges, 17.	3,775 fr.	
Excédent de recettes sur les dépenses des fêtes du Centenaire.....	651 fr. 90 c.	15,014 fr. 25 c.
Mme Geffroy, rue du Bac, 32, en mémoire de son mari (promotion de 1840).....		1,000 fr.
Mme Mauduit, rue Bonaparte, 20, en mémoire de son mari (promotion de 1848).....		100 fr.
Reliquat du banquet offert à M. Georges Perrot (1895).....		49 fr.
M. Revoil, à Chambéry.....		2 fr.
M. et Mme Roger, à Paris, en mémoire de leur fils, Maurice Antonin (promotion de 1890), un titre de 300 fr. de rente 3 0/0 (1).....		10,245 fr.
Anonyme, femme d'un Normalien, en vue de fêter un anniversaire (1896).....		500 fr.
Anonyme Normalien (1896).....		200 fr.
Mme Berthaud, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, en mémoire de son mari (promotion de 1840)..		100 fr.
Un groupe d'Athéniens (Reliquat d'une souscription pour offrir une œuvre d'art à M. Heuzey).		70 fr.
M. Godard (Reliquat d'une souscription au collège Sainte-Barbe).....		7 fr.
Mme la baronne Hirsch de Gereuth.....		2,000 fr. Décé
Anonyme Normalien (1897) (2e versement).....		200 fr.
M. Labrousse au nom de feu Escot (1895)		60 fr.

(1) Une autre rente annuelle de 300 francs a été instituée par M. et Mme R en faveur des deux élèves entrés les premiers à l'École, en vue de leur achet livres. — (Voir l'allocution présidentielle de 1897.)

. PÉREIRE (Henry), administrateur de la Cie des chemins de fer du Midi, boulevard de Courcelles, 33..... 250 fr.

. BRICOGNE, inspecteur de la traction au chemin de fer du Nord, rue de Maubeuge, 62..... 200 fr.

ıonyme Normalien (1898) (3e versement)..... 200 fr.

›nseil d'Administration des Annales scientifiques de l'École Normale ..... 400 fr.

. BENOIT, avocat à Nancy, en mémoire de son père Ch. Benoit (1835), doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy..... 100 fr.

s héritiers de M. CHON (1832)..... 100 fr.

ıonyme (1898)..... 15 fr.

›liquat d'une souscription (1898) des élèves de la promotion de 1880 (Sciences)..... 8 fr. 50

lle BELŒUIL..... 10,000 fr. Décédée.

me Vve Louis PASTEUR..... 1,000 fr.

. DUTILLEUL (André), ingénieur des Mines, à Vesoul..... 200 fr.

. DUTILLEUL (Lucien), capitaine d'artillerie attaché à la place de Lille ..... 200 fr.

. André MAURE à Carcassonne ..... 1 fr.

ıonyme Normalien (1899) (4e versement)..... 200 fr.

M. BEAUNIER, BORNECQUE, BOUGLÉ, CROUZET, DROUIN, HERRIOT, JUBIN, LALOY, LANDRY, LANGE, MOREL, RAGEOT, ROSENTHAL, SIMIAN, TÉRY, WAHL, auteurs des « Normaliens peints par eux-mêmes » : don de leurs droits d'auteurs de Mai 1895 au 31 Janvier 1899..... 331 fr. 50

›liquat d'une souscription (1899) des élèves de la promotion de 1886 (Sciences)..... 8 fr. 35

. LÉVY (Lucien), examinateur d'admission à l'École polytechnique, en mémoire de son père (promotion de 1843), rue du Regard, 12.... 100 fr.

. SARCHI (Paul), boulevard Haussmann, 49.... 500 fr.

. CAMBRONNE, rue Léon Cogniet, 10, en mémoire de son fils (promotion de 1893)..... 100 fr.

ıonyme Normalien (1900) (5e versement)..... 200 fr.

Reliquat d'une souscription faite pour honorer la mémoire de Louis COUVE (novembre 1900).. 36 fr. 40

Mme SUCHET, en mémoire de son mari (promotion de 1839..... 1,000 fr.

Mme COUVE, à Valafran-sur-Villeneuve, en mémoire de son fils (promotion de 1887)..... 500 fr.

M. CHAVANNE, négociant, rue de la Bastille, 41, Nantes, en mémoire de son fils, Paul CHAVANNE (1897), décédé au terme de sa seconde année d'École..... 200 fr.

Société des Conférences par l'intermédiaire de M. DOUMIC..... 100 fr.

Mme veuve BLANCHET, en mémoire de son mari (promotion de 1890)..... 200 fr.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS PERPÉTUELS

PAR ORDRE DE PROMOTION (1).

810.	Cousin (Victor)	1,000 fr.	Décédé.
—	Gaillard (Théodore)	200 fr.	Décédé.
—	Guillaume (Alexandre-Marie-Philippe)	400 fr.	Décédé.
811.	Dubus-Champville (François-Jacques)	200 fr.	Décédé.
—	Guigniaut (Joseph-Daniel)	200 fr.	Décédé.
—	Patin (Henri-Joseph-Guillaume)	300 fr.	Décédé.
—	Pouillet (Claude-Servais-Mathias)	200 fr.	Décédé.
812.	Dubois (Paul-François)	200 fr.	Décédé.
—	Martin (Pierre-Alphonse)	300 fr.	Décédé.
—	Péclet (Jean-Claude-Eugène)	500 fr.	Décédé.
—	Poirson (Auguste-Simon-Jean-Chrysost.)	200 fr.	Décédé.
—	Renouard (Augustin-Charles)	200 fr.	Décédé.
13.	De Corneille (Pierre)	200 fr.	Décédé.
—	Cotelle (Toussaint-Ange)	200 fr.	Décédé.
—	Grangeneuve (Maurice)	300 fr.	Décédé.
—	Lévy (Servedieu-Abailard)	200 fr.	Décédé.
—	Maas (Myrtil)	200 fr.	Décédé.
—	Vernadé (Armand-Balthazar)	500 fr.	Décédé.
15.	Defrenne (Jacques-Anatole-Fortuné)	2,000 fr.	Décédé.
19.	Hachette (Louis-François-Christophe)	500 fr.	Décédé.
—	Quicherat (Louis-Marie)	200 fr.	Décédé.
20.	André-Pontier (Guillaume-Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Barbet (Jean-François)	200 fr.	Décédé.
26.	Anquetil (François-Prosper)	200 fr.	Décédé.
—	Verdot (Jean-Maurice)	200 fr.	Décédé.

(1) Par décision du Conseil d'Administration (séance du 8 avril 1865), les membres verseront à la Caisse de secours une somme dont le minimum est fixé à 200 francs ont libérés de la cotisation annuelle et inscrits à perpétuité sur la liste des membres iateurs.
L'astérisque (*) indique la résidence dans les départements de la Seine ou de ne-et-Oise, et par suite l'aptitude à faire partie du Conseil d'administration.

1827.	Herbette (Charles-Émile-Victor)	200 fr.	Décédé
—	Morelle (Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Mourier (Adolphe-Auguste-Corneille)	10,200 fr.	Décédé.
1828.	Amiot (Benjamin-Michel)	300 fr.	Décédé.
—	Chéruel (Pierre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Guérard (Michel)	200 fr.	Décédé.
—	Mermet (Alexandre-Christophe)	300 fr.	Décédé.
—	Petitbon (Edwin-Joseph-Léon-François)	240 fr.	Décédé.
1830.	Duruy (Louis-Victor)	200 fr.	Décédé.
—	Germain (Alexandre-Charles)	200 fr.	Décédé.
—	Quet (Jean-Antoine)	200 fr.	Décédé.
1831.	Abria (Jérémie-Joseph-Benoît)	200 fr.	Décédé.
—	Bertereau (Alexandre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Laroque (Frédéric-Noël-Raymond)		Décédé.
—	Lebègue (Pierre-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Legal (Fulgence-Marie)	200 fr.	Décédé.
—	Wallon * (Henri-Alexandre)	1,000 fr.	
1832.	Bach (Xavier-Dagobert)	200 fr.	Décédé.
—	Bontoux (Marcelin)	300 fr.	Décédé.
—	Danton (Joseph-Arsène)	200 fr.	Décédé.
—	Havet (Auguste-Eugène-Ernest)	200 fr.	Décédé.
1833.	Hauser (Simon)	240 fr.	Décédé.
—	Hébert (Edmond)	240 fr.	Décédé.
—	Joguet (Vincent)	200 fr.	Décédé.
—	Lorquet (Alfred-Hyacinthe-Nicolas)	240 fr.	Décédé.
—	Simon (Jules-François)	240 fr.	Décédé.
—	Vieille (Jules-Marie-Louis)	200 fr.	Décédé.
1834.	Baret (Pierre)	200 fr.	Décédé.
—	Bouillier (François-Cyrille)	250 fr.	Décédé.
—	Macé de Lépinay (Antonin-Pierre-Laurent)	200 fr.	Décédé.
—	Mondot (Marie-Casimir)	200 fr.	Décédé.
—	Rollier (Constant)	700 fr.	Décédé.
—	Taulier (Jean-Louis-François)	200 fr.	Décédé.
1835.	Daguin (Pierre-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Denis * (Ange-Marie)	1,300 fr.	
—	Desains (Quentin-Paul)	200 fr.	Décédé.
—	Wiesener (Jacques-Louis)	250 fr.	Décédé.
1836.	Bersot (Pierre-Ernest)	200 fr.	Décédé.
—	Haillecourt (Pierre-Paul-Alfred)	200 fr.	

1836.	Hugueny (Frédéric-Léopold)	240 fr.	Décédé.
—	Lacroix (Pierre-Louis)	200 fr.	Décédé.
—	Olivaint (Pierre-Antoine-Just)	258 fr.	Décédé.
1837.	Barni (Jules-Romain)	200 fr.	Décédé.
—	Girault (Charles-François)	250 fr.	Décédé.
—	Briot (Charles-Auguste-Albert)	240 fr.	Décédé.
—	Jamin (Jules-Célestin)	200 fr.	Décédé.
—	Lévêque (Jean-Charles)	200 fr.	Décédé.
1838.	Hignard (Louis-Henri-Vincent)	300 fr.	Décédé.
—	Maucourt (Jean-Baptiste-Maximilien)	240 fr.	Décédé.
—	Talbert (Michel-Émile)	200 fr.	Décédé.
—	Tanesse * (Claude)	200 fr.	
—	Vapereau * (Louis-Gustave)	200 fr.	
—	Waddington * (Charles)	240 fr.	
1839.	Bouquet (Jean-Claude)	300 fr.	Décédé.
—	Desboves (Honoré-Adolphe)	200 fr.	Décédé.
—	Druon (Henry-Valéry-Marc)	240 fr.	
—	Leroy (Pierre-Albert)	200 fr.	Décédé.
—	Suchet (Jean-Charles)		Décédé.
—	Waille (Isaac)	200 fr.	Décédé.
1840.	Bertrand* (Alexandre)	200 fr.	
—	Cucheval-Clarigny (Athanase)	200 fr.	Décédé.
—	Dreyss* (Charles-Louis)	200 fr.	
—	Frenet (Frédéric)	200 fr.	Décédé.
—	Geffroy (Mathieu-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Girard (Julien)	250 fr.	Décédé.
—	Martha (Benjamin-Constant)	1,200 fr.	Décédé.
1841.	Beaujean (Emile-Ambroise-Amédée)		Décédé.
—	Chambon (Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Janet (Paul-Alexandre-René)	200 fr.	Décédé.
—	Thurot (François-Charles-Eugène)	200 fr.	Décédé.
—	Verdet (Manuel-Émile)	200 fr.	Décédé.
1842.	Boucher (Auguste)	400 fr.	
—	Chotard * (Martin-Henri)	200 fr.	
—	Lamy (Claude-Auguste)	200 fr.	Décédé.
—	Moncourt (Edme)	250 fr.	Décédé.
1843.	Boissier * (Gaston - Marie - Louis - Antoine)	240 fr.	
—	Hatzfeld (Adolphe)	2,000 fr.	Décédé.
—	Lanzi (Joseph-Antoine)	200 fr.	Décédé.

1843.	MAGY (Jean-Baptiste-François).....	200 fr.	Décédé.
—	MANUEL (Eugène).....	240 fr.	Décédé.
—	PASTEUR (Louis).....	600 fr.	Décédé.
—	PERRENS (François-Tommy).....	240 fr.	Décédé.
—	TIVIER (Antoine-Henri).....	200 fr.	
1844.	ANSELME (Jean-Alexis).....	200 fr.	Décédé.
—	AUBIN (Louis).....	200 fr.	Décédé.
—	BEAUSSIRE (Émile-Jacques-Armand).....	200 fr.	Décédé.
—	DUPRÉ (Pierre-François-Victor).....	250 fr.	Décédé.
—	GANDAR (Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	GIRARD * (Jules).....	2,700 fr.	
—	GOMOND (Louis-Ernest).....	200 fr.	
—	LADREY (Claude).....	200 fr.	Décédé.
—	LEMOINE (Jacques-Albert-Félix).....		Décédé.
—	LESPIAULT (Frédéric-Gaston).....	200 fr.	
1845.	BEULÉ (Ernest-Claude).....	200 fr.	Décédé.
—	CARO (Elme-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	GLACHANT (Charles-Floride).....	1,200 fr.	Décédé.
—	JOUBERT* (Charles-Jacques-Eugène).....	200 fr.	
—	MÉZIÈRES * (Alfred-Jean-François).....	200 fr.	
—	MOLLIARD (Léon-Auguste).....	200 fr.	Décédé.
—	WŒSTYN (Cornil).....	200 fr.	Décédé.
1846.	BOUTAN (Jean-Marie-Ernest).....	200 fr.	Décédé.
—	CHALLEMEL-LACOUR (Paul-Amand).....	3,740 fr.	Décédé.
—	CHASSANG (Marie-Antoine-Alexis).....	200 fr.	Décédé.
—	DANSIN (Jean-Hippolyte).....	200 fr.	Décédé.
—	HARANT (Eugène-Alexandre).....	240 fr.	Décédé.
—	LECHAT (Julien-Charles-Marie-Claudius)..	200 fr.	Décédé.
—	MARCOU * (François).....	200 fr.	
—	VÉRON (Eugène).....	200 fr.	Décédé.
—	VIOLLETTE (Charles).....	200 fr.	Décédé.
1847.	BEAUSSIRE (Charles-Zozime).....	300 fr.	Décédé.
—	DEBRAY (Jules-Henri).....	250 fr.	Décédé.
—	LENIENT * (Charles-Félix).....	200 fr.	
—	PERRAUD (Adolphe-Louis-Albert).....	1,200 fr.	
—	ROGER (Jean-Michel).....	200 fr.	Décédé
—	VALSON (Léon-Stanislas).....	300 fr.	Décédé
1848.	ABOUT (Edmond).....	200 fr.	Décédé
—	ALBERT (Paul).....	200 fr.	Décédé
—	BARY (Arthur-Louis-Charles).....	700 fr.	Décédé

1848.	Bos (Henri-Edmond-Étienne), 15 fr. de rente 3 0/0 ayant coûté.....	400 fr.	Décédé.
—	Cambier (Désiré-Édouard).....	250 fr.	Décédé.
—	Charaux (Claude-Charles).....	250 fr.	
—	Ducoudré (Henry).....	240 fr.	Décédé.
—	Heinrich (Guillaume-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
—	Mathet (Jacques-Gabriel).....	200 fr.	
—	Moncourt (Eugène).....	200 fr.	
—	Sarcey (Francisque).....	200 fr.	Décédé.
—	Stoffel (Émile).....	240 fr.	
—	Taine (Hippolyte-Adolphe).....	200 fr.	Décédé.
—	Troost * (Louis-Joseph).....	2,315 fr.	90
—	Wolf * (Charles-Joseph-Étienne).....	240 fr.	
1849.	Fouqué * (Ferdinand-André).....	200 fr.	
—	Fournet (Antoine) (legs).....	1,000 fr.	Décédé.
—	Gréard * (Valéry-Clément-Antoine).....	200 fr.	
—	Lalande (Charles).....	200 fr.	
—	Lignier * (Claude).....	200 fr.	
—	Prévost-Paradol (Lucien-Anatole).....	200 fr.	Décédé.
—	Serret (Paul-Joseph).....	200 fr.	Décédé.
—	Terquem (Alfred).....	200 fr.	Décédé.
—	Vacquant (Jean-Baptiste-Charles).....	200 fr.	Décédé.
—	Villetard de Prunières (Charles-Edm.).	200 fr.	Décédé.
1850.	Cucheval * (Victor-Louis-Philippe).....	200 fr.	
—	Fernet * (Émile-Jacques).....	240 fr.	
—	Fustel de Coulanges (Numa-Denis).....	300 fr.	Décédé.
—	Tournier (Édouard).....	200 fr.	Décédé.
1851.	Heuzey * (Léon-Alexandre).....	240 fr.	
—	Hubert * (Gabriel-Alfred).....	240 fr.	
—	Lachelier * (Jules-Ernest-Nicolas).....	240 fr.	
—	Thenon (Jules-Léon).....	240 fr.	Décédé.
1852.	Bréal * (Michel-Jules-Alfred).....	240 fr.	
—	Goumy (Jean-Édouard).....	1,000 fr.	Décédé.
—	Lefebvre * (Eugène).....	200 fr.	
—	Perrot * (Georges).....	240 fr.	
—	Wescher * (Marie-Antoine-Charles).....	240 fr.	
1853.	Appert * (Germain-Gustave).....	200 fr.	
—	Bertauld (Pierre-Auguste).....	240 fr.	Décédé.
—	Gossin (Henri).....	200 fr.	
—	Marotte * (Alfred-Auguste).....	200 fr.	

1853.	PRUVOST * (Jules-Paulin-Émile).....	250 fr.	
—	RIBOUT * (Jean-Baptiste-Auguste-Charles).	240 fr.	
1854.	BRÉDIF* (Léon).....	2,602 fr. 70	
—	DEVILLE (Gustave).....	200 fr.	Décédé.
—	GASPARD (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	HERVÉ (Aimé-Marie-Édouard).....	240 fr.	Décédé.
—	MÉRAY (Hugues-Charles-Robert).....	200 fr.	
—	LE RENARD (Félix-Henry-Louis-Gabriel)..	200 fr.	
1855.	DE TRÉVERRET (Armand-Germain-Léon).	300 fr.	
—	FOUCART * (Paul-François).....	200 fr.	
—	GERNEZ * (Désiré-Jean-Baptiste).....	400 fr.	
—	LAURENT * (Émile-Michel).....	200 fr.	
—	LEMAS (François).....	200 fr.	
1856.	LANDRIN (Eugène-Charles).....	400 fr.	
—	LAUNAY * (Louis).....	200 fr.	
—	MONGINOT (Louis-Émile-Alfred).....	240 fr.	Décédé.
1857.	BRISSET (Louis-Daniel-Adrien).....	200 fr.	
1858.	GAY * (Jules-Claude).....	300 fr.	
—	HUVELIN * (Marie-Joseph-Philippe).....	240 fr.	
—	MASCART * (Éleuthère-Élie-Nicolas).....	200 fr.	
—	NOLEN* (Pierre-Aimé-Désiré).....	200 fr.	
—	OLLÉ-LAPRUNE (Louis-Léon).....	9,498 fr.	65e Dé.
—	ROBIN * (Louis-Charles-Jean-Paul).....	200 fr.	
—	SARRADIN * (Henry-Amédée).....	500 fr.	
—	TALON (François).....	200 fr.	
—	VAN TIEGHEM * (Philippe-Édouard-Léon).	250 fr.	
1859.	COLLET (Louis-Félix).....	200 fr.	Décédé.
—	DECHARME (Jean-Baptiste-François-Paul)	200 fr.	
—	DUCLAUX * (Pierre-Émile).....	200 fr.	
—	GRUEY (Louis-Jules).....	200 fr.	
—	LEGOUIS * (Stéphane).....	200 fr.	
—	MAZE (Hippolyte).....	250 fr.	Décédé.
1860.	BIGOT (Charles-Jules).....	240 fr.	Décédé.
—	FROMENT (Charles-Théodore).....	240 fr.	Décédé.
—	LECAPLAIN (Marie-Arthur).....	200 fr.	
—	MOREL * (Maximilien-Georges).....	500 fr.	
—	WALTZ (Adolphe).....	200 fr.	
1861.	CRETIN* (Marie-Justin-Théodore-Émile)..	290 fr.	
—	DARBOUX * (Jean-Gaston).....	250 fr.	
—	DUMONT (Charles-Albert-Eugène-Auguste).	240 fr.	Décédé.

861.	JÉNOT * (Charles-Emmanuel).....	200 fr.	
—	RAMBAUD * (Nicolas-Alfred).....	200 fr.	
—	VIOLLE * (Louis-Jules-Gabriel).....	200 fr.	
—	ZÉVORT (Charles-François-Edgar).....	300 fr.	
862.	ALCAN * (Mardochée-Félix).....	240 fr.	
—	GUILLOT * (Joseph-Louis-Auguste).....	200 fr.	
—	LAVIÉVILLE* (Augustin-Philistall).....	240 fr.	
—	LAVISSE * (Ernest).....	200 fr.	
—	MONOD * (Gabriel).....	200 fr.	
—	PELLERIN (Arthur-Théophile-Pierre).....	200 fr.	Décédé.
—	PINGAUD (Léonce-Jean-Philibert-Pierre)...	200 fr.	
—	RIBOT * (Théodule - Armand - Ferdinand-Constant).....	200 fr.	
—	ROCHEBOLLES (Gabriel-Jacques-Édouard).	200 fr.	
—	WALECKI* (Félix-Charles-Louis).....	300 fr.	
—	WALLON (Paul-Henri).....	300 fr.	
863.	AMIGUES (Pierre-Marie-Édouard).....	300 fr.	Décédé.
—	DARBOUX (Jean-Louis).....	200 fr.	
—	DURUY (Albert).....	200 fr.	Décédé.
—	GORCEIX (Claude-Henri).....	500 fr.	
—	GUSSE (Louis-Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	LE MONNIER (Alexandre-Alexis-Georges).	240 fr.	
—	MONNIOT (Gustave-Antoine).....	200 fr.	Décédé.
—	PATENÔTRE (Jules).....	240 fr.	
—	TISSERAND (François-Félix).....	250 fr.	Décédé.
—	VIDAL DE LA BLACHE* (Paul-Marie-Joseph)	500 fr.	
864.	BENOIST (Antoine).....	200 fr.	
—	CERF (Léopold).....	200 fr.	Décédé.
—	COMBE (Henri-Jacques).....	240 fr.	
—	CROISET * (Marie-Joseph-Alfred).....	200 fr.	
—	LEBÈGUE (Albert-Jacques).....	200 fr.	Décédé.
—	MAILLARD (Nicolas).....	300 fr.	
—	PERRIER * (Edmond).....	250 fr.	
865.	AMMANN * (Auguste).....	200 fr.	
—	BOUTROUX* (Étienne-Émile-Marie).....	200 fr.	
—	CROISET * (Maurice).....	240 fr.	
—	DERRUX * (Georges-Hector-René).....	200 fr.	
—	DUBOIS (Edmond).....	200 fr.	Décédé.
—	MASPERO * (Gaston-Camille-Charles).....	200 fr.	
866.	BARRÈRE * (Alexandre-Antoine-Jacques)..	200 fr.	

1866.	Bichat (Ernest-Adolphe).....	240 fr.	
—	Bonnard (Adrien-Paul-Émile).....	300 fr.	
—	Bouty* (Edmond-Marie-Léopold).....	540 fr.	
—	Régismanset (Joseph-Eugène).....	200 fr.	
1867.	Aulard* (François-Victor-Alphonse).....	300 fr.	
—	Dessenon* (Ernest).....	200 fr.	
—	Egger* (Victor-Émile).....	200 fr.	
—	Gayon (Ulysse).....	300 fr.	
—	Giard* (Alfred-Mathieu).....	500 fr.	
—	Humbert* (Jean-Baptiste-Louis).....	250 fr.	
—	Ruel (Édouard-Louis).....	240 fr.	Décédé.
—	Vast* (Henri-Charles-Edmond).....	300 fr.	
1868.	Angot* (Charles-Alfred).....	200 fr.	
—	De Crozals (Jacques-Marie-Ferdinand-Joseph).....	200 fr.	
—	Macé de Lépinay* (Aug.-Pierre-Antonin).	200 fr.	
—	Pellet (Auguste-Claude-Éliacin).....	200 fr.	
1869.	Chantavoine* (Louis-Henri).....	240 fr.	
—	Dupuy* (Ernest).....	240 fr.	
—	Maneuvrier* (François-Georges).....	240 fr.	
1870.	Gasquet (Louis-Amédée-Ulysse).....	240 fr.	
—	Grec (Paul-Vincent).....	240 fr.	
—	Margottet (Julien-Céleste).....	240 fr.	
—	Sentis (Charles-Henri).....	200 fr.	
1872.	Berson* (Félix-Gustave-Adolphe).....	200 fr.	
—	Brunel* (Lucien).....	240 fr.	
—	Ducatel* (Alphonse-Auguste).....	200 fr.	
—	Duruy* (Auguste-Gabriel-Georges).....	1,000 fr.	
—	Dybowski* (Alexandre-Antoine).....	250 fr.	
—	Gérard (Auguste).....	200 fr.	
—	Girard* (Paul).....	240 fr.	
—	Gouré de Villemontée* (Louis-Aimé-Gustave-Albert).....	200 fr.	
—	Macé de Lépinay (Jules-Charles-Antonin)	240 fr.	
—	Mangeot (François-Constant-Stéphane)..	200 fr.	
—	Martha* (Joseph-Jules).....	200 fr.	
—	Poirier (Nicolas).....	200 fr.	
1873.	Appell* (Paul-Émile).....	400 fr.	
—	Bonnier* (Gaston-Eugène-Marie).....	200 fr.	
—	Cagnat* (René-Louis-Victor).....	200 fr.	

1873.	GANDERAX * (Charles-Étienne-Louis).....	200 fr.	
—	D'HUART (Martin-Charles-Gustave).....	200 fr.	
—	JAMET (Émile-Victor).....	200 fr.	
—	RABALLET (François-Ferdinand).....	240 fr.	
—	RIQUIER (Charles-Edmond-Alfred).....	200 fr.	
1874.	ALBERT * (Marie-Antonin-Maurice).....	200 fr.	
—	ALLAIS (Paul-Gustave-Pierre).....	200 fr.	
—	BRILLOUIN * (Louis-Marcel).....	200 fr.	
—	BUDZINSKI * (Alfred-Casimir).....	240 fr.	
—	DU COUDRAY LA BLANCHÈRE (René-Marie).	240 fr.	Décédé.
—	LAFAYE * (Louis-Georges).....	200 fr.	
—	PICARD * (Charles-Émile).....	200 fr.	
—	POTTIER * (François-Paul-Edmond).....	400 fr.	
—	SABATIER (Paul).....	200 fr.	
1875.	AUBERT (Jules-Jean).....	250 fr.	
—	LEGRAND * (Adrien).....	200 fr.	
—	LEFRANÇOIS (Marie-Charles-Albert).....	200 fr.	
—	MICHEL * (Auguste-Charles-Joseph-Léon).	240 fr.	
—	PUISEUX * (Pierre-Henri).....	200 fr.	
—	RABAUD (Gaston).....	240 fr.	
—	RIVIÈRE * (Charles).....	240 fr.	
—	WALLON * (Étienne).....	300 fr.	
1876.	BERNARDIN * (Napoléon-Maurice).....	240 fr.	
—	BROCARD (Georges).....	240 fr.	
—	CHABOT (Charles).....	200 fr.	
—	GOURSAT * (Édouard-Jean-Baptiste).....	200 fr.	
—	LACOUR-GAYET * (Georges).....	200 fr.	
—	LEGRAND * (Jules).....	200 fr.	
—	LÉVY-BRUHL * (Lucien).....	250 fr.	
—	REINACH * (Salomon-Hermann).....	2,740 fr.	
1877.	BRÉTON * (Guillaume).....	760 fr.	
—	DE LENS (Paul-Alexandre-Pierre).....	200 fr.	
—	JOANNIS * (Jean-Alexandre).....	250 fr.	
—	MICHEL * (Henry).....	200 fr.	
—	RÉBELLIAU * (Louis-Joseph-Alfred).....	240 fr.	
—	THAMIN * (Raymond).....	240 fr.	
1878.	BAUDRILLART* (Alfred).....	500 fr.	
—	BOITEL * (Albert).....	240 fr.	
—	JEANROY (Alfred).....	200 fr.	
—	MOREAU-NÉLATON * (Étienne).....	500 fr	

1878.	PURCH (Aimé).....	250 fr.	
—	SAUTREAUX (Léon-Angelin-Claude).....	200 fr.	
1879.	BIÉLECKI (François-Joseph).....	200 fr.	
—	BIOCHE * (Charles-Marie-Paul).....	240 fr.	
—	DÜRKHEIM (David-Émile).....	200 fr.	
—	FABRE (Paul-Jean-Pierre-Guillaume)....	300 fr.	Décédé.
—	GILLES * (Athanase-Édouard).....	250 fr.	
—	GUNTZ (Nicolas-Antoine).....	240 fr.	
—	HOMMAY (Victor-Pierre-Marie).....	200 fr.	Décédé.
—	HOUSSAY * (Frédéric).....	240 fr.	
—	GROUSSET (René).....	200 fr.	Décédé.
—	LESGOURGUES (Jean-Paul).....	200 fr.	
—	RAFFY * (Louis).....	240 fr.	
1880.	BERNÈS * (Henri-Pierre).....	200 fr.	
—	COUSIN (Georges-Frédéric).....	240 fr.	
—	DÜRBACH (Félix).....	200 fr.	
—	GAUTHIEZ * (Pierre-Michel-Alexis).....	200 fr.	
—	IMBART DE LA TOUR (Pierre-Gilbert-Jean-Marie).....	200 fr.	
—	NICOL * (Jacques).....	200 fr.	
—	THOUVENEL * (Nicolas).....	200 fr.	
—	VALOT (Pierre-Auguste-Prudent).....	200 fr.	
1881.	AUDIAT * (Gabriel-Louis-Paul).....	200 fr.	
—	BLONDEL (Arthur-Armand-Maurice).....	800 fr.	
—	DAGUILLON * (Auguste-Prosper).....	200 fr.	
—	FALLEX * (Albert-Maurice).....	200 fr.	
—	FOURNIER (Albert-Paul-François).....	200 fr.	
—	LIÉGEOIS (Alfred-Louis-Joseph).....	250 fr.	Décédé.
—	PÉRATÉ * (Joseph-André).....	250 fr.	
—	PERDRIX (Léon-Louis).....	200 fr.	
—	PIGEON (Pierre-Léon).....	200 fr.	
—	RADET (Georges-Albert).....	200 fr.	
—	SAUTREAUX (Célestin-Benjamin).....	200 fr.	
—	VILLARD* (Paul-Ulrich).....	200 fr.	
—	VOGT (Henri-Gustave).....	240 fr.	
—	WELSCH (Jules-Hippolyte).....	240 fr.	
1882.	AUDIC * (Charles-Louis-Eugène).....	200 fr.	
—	DELBOS * (Étienne-Marie-Justin-Victor)..	500 fr.	
—	HUARD * (Auguste-Gabriel-Georges).....	200 fr.	
—	MESLIN (René-Armand-Georges).....	240 fr.	

82.	PÉCHARD * (Louis-Victor-Édouard).....	200 fr.	
—	PÉLISSIER (Léon-Gabriel-Jean-Baptiste-Marie).....	250 fr.	
—	SIMONIN (Louis-Martial-Érasme).....	200 fr.	
—	SINOIR (Émile-Maxime).....	200 fr.	
—	STOUFF (Marie-Antoine-Xavier).....	230 fr.	
83.	BOUVIER (Bernard-Henri).....	200 fr.	
—	CAMENA D'ALMEIDA (Pierre-Joseph).....	200 fr.	
—	CHAUVELON * (Emile-Amédée-Marie).....	200 fr.	
—	CLARETIE* (Léo-Eugène-Hector).....	200 fr.	
—	COSSERAT (Eugène-Maurice-Pierre).....	200 fr.	
—	DOUBLET (Georges).....	240 fr.	
—	GIRBAL (Paul-Émile).....	200 fr.	
—	GLACHANT * (Charles-Victor).....	240 fr.	
—	JANET * (Paul-André-Marie).....	240 fr.	
—	LANGE (Michel-Emmanuel).....	300 fr.	Décédé.
—	LEBÈGUE (Jules-Ernest).....	200 fr.	
—	LECHAT (Henri).....	200 fr.	
—	MÂLE * (Mathieu-Émile).....	200 fr.	
—	NOIRET (Hippolyte-Louis-Alfred).....	200 fr.	Décédé.
—	PETIT (Paul-Émile).....	240 fr.	
—	RÉGIS (Louis-Guillaume-Marie).....	1,000 fr.	Décédé.
—	TEXTE (Henri-Joseph).....	200 fr.	Décédé.
—	VANVINCQ (Maurice-Auguste).....	200 fr.	
—	WEILL * (Jacques-Georges).....	200 fr.	
84.	BAILLET (Jules-Auguste-Constant).....	205 fr.	
-	BÉRARD * (Victor).....	200 fr.	
-	GRÉVY * (Auguste-Clément).....	200 fr.	
-	GROSJEAN (Charles-Henri-Émile).....	200 fr.	
-	HADAMARD (Jacques-Salomon).....	200 fr.	
-	HOUPIN (Louis-Edmond).....	200 fr.	
-	JAMOT * (Paul).....	240 fr.	
-	MACÉ (Alcide-Aurèle-Pierre).....	200 fr.	
-	MICHON * (Étienne-Alexandre-Louis-Charles).....	200 fr.	
85.	BOURLET * (Charles-Émile-Ernest).....	200 fr.	
-	CHAVANNES * (Emmanuel-Édouard).....	270 fr.	95
-	FISCHER * (Pierre-Marie-Henri).....	200 fr.	
-	GALLOUÉDEC * (René-Louis-Marie).....	200 fr.	
-	HAUSER (Henri).....	200 fr.	

1885.	Huriez (Louis-Stéphane).....	200 fr.	
—	Lalande * (Pierre-André).....	200 fr.	
—	Lamaire* (Napoléon-Pierre).....	200 fr.	
—	Lavenir* (Jean-Alexandre-Joseph).....	200 fr.	
—	Lefebvre (Pierre).....	200 fr.	
—	Matruchot * (Alphonse-Louis-Paul).....	200 fr.	
—	Onde (François-Xavier-Paul).....	200 fr.	
—	Padovani (Paul-Baptiste-Raphaël-Antoine)	200 fr.	
—	Raveneau * (Louis-Auguste-Michel).....	200 fr.	
—	Vèzes (Pierre-Maurice).....	200 fr.	
1886.	Abraham * (Henri-Azariah).....	440 fr.	
—	Bertrand (Léon-Louis-Théophile).....	200 fr.	
—	Brunhes (Antoine-Joseph-Bernard).....	300 fr.	
—	Chair (Paul-Lucien).....	200 fr.	
—	De Ridder (André-Marie-Pierre).....	200 fr.	
—	Gauckler (Paul-Frédéric).....	200 fr.	
—	Raveau (Henri-Alphonse-Camille).....	200 fr.	
1887.	Bézard * (Alexandre-Louis-Julien).....	300 fr.	
—	Caullery (Maurice-Jules-Gaston-Corneille).....	200 fr.	
—	Chamard (Henri-Jean).....	200 fr.	
—	Couturat (Louis-Alexandre).....	1,000 fr.	
—	Couve (Jean-Baptiste-Wilhelm-Louis).....	200 fr.	Décédé.
—	Maluski (Alexandre-Arthur-Henri).....	200 fr.	
—	Mesnil* (Félix-Étienne-Pierre).....	200 fr.	
—	Saussine (Gustave-Étienne-Jules).....	200 fr.	
—	Simon * (Louis-Jacques).....	240 fr.	
—	Worms * (René).....	250 fr.	
1888.	Binet (Ernest-Henri).....	200 fr.	
—	Brunschwicg (Léon).....	250 fr.	
—	Cartan (Élie-Joseph).....	200 fr.	
—	Chabert (Samuel).....	200 fr.	
—	Cresson (Jean-Georges-André).....	200 fr.	
—	Dufour (Marcel-Jean-Baptiste).....	240 fr.	
—	Goyau * (Pierre-Louis-Théophile-Georges)	240 fr.	
—	Havard (Henri-Jules).....	200 fr.	
—	Hélier (Henri-Remy).....	200 fr.	
—	Molliard (Marin).....	200 fr.	
—	Leau (Léopold).....	200 fr.	
—	Petitdidier (Marie-Charles-Léon).....	200 fr.	

888.	PERREAU (François)	200 fr.	
—	TRESSE* (Arthur-Marie-Léopold)	200 fr.	
889.	BRUNHES (Jean-Baptiste-Léon-Victor)	700 fr.	
—	DOUDINOT DE LA BOISSIÈRE	200 fr.	
—	EISENMANN (Joachim-Louis)	240 fr.	
—	GIRAUD (Victor)	200 fr.	
—	GRAILLOT (Antoine-Henri)	200 fr.	
—	HALÉVY* (Élie)	1,000 fr.	
—	LE BLANC (Émile-Alphonse)	300 fr.	
—	MALHERBE (Gaston-Édouard-Tharsile)	200 fr.	
—	RUYSSEN (Théodore-Eugène-César)	200 fr.	
—	SAGNAC (Marie)	200 fr.	
890.	BLANCHET (Jean-Paul-Marius)		Décédé.
—	BUSSON (Henri-Émile-Lucien)	200 fr.	
—	COTTON (Aimé-Auguste)	200 fr.	
—	MICHAUT (Gustave-Marie-Abel)	200 fr.	
—	ROGER (Maxime-Antonin)	200 fr.	Décédé.
—	VERSINI (Barthélemy-Raoul)	200 fr.	
891.	CRAMAUSSEL (Louis-Marius-Frédéric)	200 fr.	
—	DARBOUX (Jean-Baptiste)	250 fr.	
—	DE BILHÈRE SAINT-MARTIN (David-Édouard)	200 fr.	
—	FOSSEY* (Adolphe-Ernest-Charles)	200 fr.	
—	HERMANN (Joseph-Auguste)	300 fr.	Décédé.
—	LÉVY (Ernest-Henri)	300 fr.	
92.	BORNECQUE (Henri-Émile-Hubert)	250 fr.	
-	DEMANGEON (Jean-Marie-Eugène-Albert)	200 fr.	
-	COTTON (Émile-Clément)	250 fr.	
-	COULET (Georges-Camille-Jules)	200 fr.	
-	CROUZET (Paul-Alphonse-Edmond-Guillaume)	200 fr.	
.	HUBERT (Henri-Pierre-Eugène)	200 fr.	
-	MARIJON (Abel-Régis-Lucien)	200 fr.	
-	PERRIN (Gabriel-Louis-Abel)	200 fr.	
-	SAGNAC (Philippe-Marie)	200 fr.	
-	THIRY (Jean-Marie-René)	200 fr.	
93.	BESNIER (Maurice-Ange-Émile)	200 fr.	
-	BRIOT (Léon-Augustin)	200 fr.	
-	BUISSON (Henri-Auguste)	200 fr.	
-	LALOY (Louis-Ernest-Alfred)	200 fr.	

1893.	LANDRY (Adolphe-Michel-Auguste).....	200 fr.	
—	MONDAIN (Gustave-Stéphane).....	200 fr.	
—	PETIT (Pierre-Marie-Joseph).....	300 fr.	Décédé.
—	VIGNAL (Camille-Charles).....	300 fr.	
1894.	LUCHAIRE (Julien-Jean).....	200 fr.	
—	MONTEL (Paul).....	200 fr.	
—	PATTE (Lucien-Gabriel).....	200 fr.	
—	SEURE (Georges-Marie).....	200 fr.	
—	YVON (Henri-Joseph).....	200 fr.	
1895.	ARREN (Paul-Alfred-Jules).....	200 fr.	
1896.	CAHEN (Raymond).....	200 fr.	
1897.	BLOCH (Eugène).....	200 fr.	
—	BLONDEL (Charles-Aimé-Alfred).....	200 fr.	
—	CHAVANNE (Philippe-Marie-Paul).....		Décédé.

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION

PAR ORDRE DE PROMOTIONS (1)

1831

mriot.
ellon.*

1835

nis.*
quinet.*

1836

uard.
illecourt.

1837

tault.

1838

ié.*
esse.*
pereau.*
ddington.*

1839

uvet.
chanel.*
on.

1840

trand (Alex.).*
yss.*
onneaux.*

1841

œur.

1842

Boucher.
Chotard.*
Deltour.*
Passerat.*

1843

Boissier.*
Clavel.
Guillon.*
Humbert (Ernest).
Ribert.*
Seguin.*
Tivier.

1844

Duvernoy.
Fallex.*
Gautier.
Girard (Jules).*
Gomond.
Gripon.
Lespiault.

1845

Aubertin.
Bonnotte.
Cuvillier.*
Delibes.
Leune.*
Mézières.*

1846

Boudhors.*
Cahen.*
Chevillard.*
Marcou.*
Marguet.*
Poyard.*
Thouvenin.

1847

De la Coulonche.*
De Parnajon.*
Lenient.*
Masure.
Perraud (Ad.).
Postelle.*
Répelin.
Serré-Guino.*
Sœhnée.*

1848

Charaux.
Mathet.
Moncourt.
Quinot.
Stoffel.
Troost.*
Vessiot.
Wolf.*

1849

Bonnel.
Bronville.
De Lagrandval.
Duvaux.
Fouqué.*
Gréard.*
Lalande.
Levasseur.*
Lignier.*
Sirodot.

1850

Bertrand (Ed.).
Carriot.*
Crouslé.*
Cucheval.*
Fernet.*
Girardet.*
Grenier.*
Voigt.

1851

Bailliart.*
Charles.*
Doussot.
Durrande.
Guillemot.*
Henry.*
Heuzey.*
Hubert.*
Lachelier.*
Lefaivre.*

1852

Bernès.*
Boulangier.
Bréal.*
Coville.
Lefebvre.*
Méalin.
Montigny.
Perrot (Georges).*
Saint-Loup.
Wescher.*

1853

Appert.*
Bailly.

) A partir de 1889, le millésime indique non pas l'année de la nomination me élève, mais l'année de l'entrée effective à l'École qui est, pour un certain ibre d'élèves, retardée d'un an par le service militaire.

Dellac.
Gossin.
Harant.*
Hébert.
Jacob.*
Jacquet.*
Marotte.*
Pruvost.*
Ribout.*
Rouxel.

1854

Brédif.*
Claveau.*
Devaux.
Dupaigne.*
Gaspard.
Méray.
Royer.

1855

De Tréverret.
Foucart.*
Gernez.*
Herbault.
Laigle.
Laurent (Em.).*
Lemas.
Léotard.
Luguet.
Rémy.
Stouff.
Vitasse.

1856

Amoureux.
Edon.*
Fiévet.*
Fron.*
Landrin.
Launay.*
Maitrot.
Mellier.
Mossot.*
Prolongeau.*
Segond.
Subé.*
Tessier.
Vintéjoux.*

1857

Bernage.*
Brisset.
Castets.
Chauvot.
Gaudier.
Guibal.
Joubert.*
Lacour.
Lechartier.
Mathé.
Pérot.
Perroud.
Raingeard.
Rittier.*
Rousselin.
Terrier.*

1858

De Chantepie.*
Des Essarts.
Ducoudray.*
Fauré.
Gay (J.).*
Grumbach.*
Hallberg.
Huvelin.*
Jarrige.*
Larocque.
Loosen.
Mascart.*
Nolen.*
Robin.
Sarradin.*
Séligmann.*
Tallon.
Thévenet.
Van Tieghem.*

1859

Bellanger.
Decharme.*
Duclaux.*
Dupré.
Fourteau.*
Fouyé.*
Gruey.
Hermann.*
Legouis.*
Ligneau.
Martel.*
Rayet.
Stéphan.

1860

André (Désiré).*
Deleau.*
Desmons.
Foncin.*
Joly (H.).*
Lecaplain.
Morel.*
Porchon.*
Pujet.
Sirvent.*
Waltz.
Yon.

1861

André (Charles).
Aublé.*
Bony.*
Boucher.*
Combette.*
Cretin.*
Dalimier.*
Darboux (G.).*
Delaunay.
Evellin.*
Filon.
Gasté.
Jénot.*
Laurent.*
Lesage.*
Letrait.
Moireau.*
Pluzanski.
Poujade.
Rambaud.*
Sabatier.
Teissier.
Violle.*
Zévort.

1862

Alcan.*
Collignon.
Compayré.
Durand.*
Gaffarel.
Guillemin.
Guillot.*
Izarn.
Laviéville.*
Lavisse.*
Molinier.
Monod.*
Olivier.
Pingaud.
Ribot.*
Rocherolles.*
Voisin.*
Walecki.*
Wallon.

1863

Bertagne.*
Blanchet.*
Chastaing-La Filolie.*
Darboux (L.).
Deiss.
Dietz.*
Fiot.*
Gobierre de Longchamps.*
Gorceix.
Grégori.*
Jeanmaire.
Launoy.
Legoux.
Le Monnier.
Merlin.*
Penjon.
Vidal de la Blache.*

1864

Barbelenet.
Benoist.
Combe.*
Croiset (A.).*
Dastre.*
Ditte.*
Espinas.*
Fontaine.
Fringuet.*
Halbwachs.*
Jodin.*
Lafeteur.*
Lecomte.*
Maillard.
Millot.
Parpaite.*
Perrier.*
Pichon.*
Raby.
Staub.*

1865

Ammann.*
Bourlier.
Boutroux.*
Buisson.
Croiset (M.).*
Dereux.*
D'Hombres.*
Febvre.
Gazier.*
Lantoine.*
Manœuvrier.*
Martine.*
Maspero.*
Masqueliez.*
Niewenglowski.*
Nogués.*

Patenôtre.
Pein.*
Thomas.
Voisin.*

1866

Baillaud.
Barrère.*
Bichat.
Bonnard.
Bouty.*
Cartault.*
Clairin.*
Couturier.*
Daguenet.*
Dauphiné.*
Debidour.*
Gillette-Arimondy
Jalliffier.*
Kliszowski.*
Liard.*
Luchaire.*
Piéron.*
Rabier.*
Régismanset.
Renan.*
Richard.*
Tannery.*

1867

Aulard.*
Bourgine.*
Climesco.
Coutant.*
Daurisc.*
Dejob.*
Delaitre.*
Denis.*
Dessenon.*
Drincourt.*
Durand-Morimbau*
Egger.*
Faguet.*
Gay.*
Gayon.
Giard.*
Hervieux.
Humbert (Louis).*
Jenn.*
Lefebvre.
Mérimée.
Niebylowski.
Renard.*
Revoil.
Roques.*
Rousset.*
Simon.*
Szymanski.
Texier.
Vast.*

1868

Angot.*
Astor.
Bayet.*
Bizos.
Bloch.*
Bouant.*
Brochard.*
Caron.*
Collignon (M.).*
Colsenet.
De Crozals.
Deleveau.
Dufet.*
Griveaux.
Hostein.
Lame.
Lehanneur.
Lévy.
Lippmann.*
Macé de Lépinay (A.).*
Pellet.
Pierre.
Souquet.

1869

Bédorez.*
Bouvier.*
Chantavoine.*
Charve.
Claverie.*
Damien.
Darsy.*
Dupuy.*
Ferras.
Floquet.
Foussereau.*
Hémon.*
Horcolle.
Jacob.*
Joyau.
Maneuvrier.*
Mazeran.
Philibert.
Tournois.*
Verdier.
Zahn.

1870-71

Bompard.*
Brunet.
Chamberland.*
Chatelain.
Chuquet.*
Debon.
Dupont.
Gasquet (A.).
Gazeau*.
Grec.
Guillon.*
Guiraud.*
Hurion.
Lafont.*
Margottet.
Mathieu.*
Peine.*
Pellat.*
Pellisson.
Petot.
Pressoir.*
Rinn.*
Sentis.
Strehly.*

1872

Bauzon.*
Berson.*
Blanchet.
Boudart.
Bougier.*
Brossier.*
Brunel.*
Coutret.
Dautheville.
Ducatel.*
Duruy.*
Dybowski.*
Garbe.
Gérard.
Girard.*
Gouré de Villemontée.*
Grégoire.
Lemaître.*
Macé de Lépinay (J.).
Mangeot.
Mantrand.*
Marchal.
Marchand.
Martha.*
Monin.*
Pacaut.*
Pessonneaux.*
Poirier.
Séailles.*
Suérus.*
Verdin.

1873

Appell.*
Beaudouin.
Berger.
Bonnier.*
Bourciez.
Boutroux.
Cagnat.*
D'Huart.
Edet.*
Ganderax.*
Gourraigne.*
Haussoullier.*
Henry.
Jamet.
Krantz.
Laignoux.*
Lefèvre.
Lion.*
Mabilleau.*
Piquet.*
Raballet.
Rémond.
Riquier.
Sauvage.
Souriau (P.).
Thimont.*
Vivot.
Waille.

1874

Albert.*
Allais.
Beldame.*
Bétout.*
Blutel.*
Brichet.*
Brillouin.*
Budzynski.*
Buguet.
Chairy.*
Chappuis.*
Constantin.
Droz.
Durand.*
Gœlzer.*
Guigon.
Guillot.*
Izoulet.*
Janaud.
Lacour.
Lafaye.*
Lehugeur.*
Lyon.*
Mesplé.
Montargis.
Montet.*
Picard.*
Pottier.*
Sabatier.
Seignobos.*
Weimann.*

1875

Alliaud.
Aubert.*

Barbarin.
Bernard.
Blanchet.*
Bonnières.*
Cardon.*
Chauveau.*
Dognon.
Dubuc.
Gachon.
Gautier.*
Hamel.*
Hauvette.*
Lachelier.*
Lacour.*
Lefrançois.
Legrand (A.)*
Martinet.
Michel.*
Parmentier.
Puiseux.*
Rabaud.*
Rebuffel.
Rémond.
Rivière.*
Rousseaux.
Souriau (M.).
Wallon.*

1876

Antomari.*
Auerbach.
Balézo.*
Bernardin.*
Bonafous.
Brocard.
Cahen.*
Cator.*
Chabot.
De Mages.*
Dubois.*
Dumesnil.
Dupuy.*
Gal.
Goulin.*
Goursat.*
Groussard.*
Jouffret.
Keiffer.
Lacour-Gayet.*
Lanson.*
Leduc.*
Legrand.*
Lemaire.
Lévy-Bruhl.*
Marcou.*
Nebout.
Offret.
Périer.*
Reinach.*
Robert.*
Vernier.

1877

Adam.
Baudot.*
Bloch.*
Boncenne.*
Bourgeois.*
Brelet.*
Bréton.*
Clerc.
Costantin.*
De la Ville de Mirmon.
De Lens.
Duport.
Eisenmenger.*
Faure.*
Gaches.
Istria.
Joannis.*
Jullian.
Leblond.
Marion.
Mauxion.
Michel.*
Rébelliau.*
Roy.
Thamin.*
Thiaucourt.
Thirion (Ernest).

1878

Baudrillart.*
Belot.*
Benoist.*
Bergson.*
Bloume.*
Boitel.*
Cointe.
Colomb.*
Cuvillier.*
Desjardins.*
Dez.*
Didier.*
Diehl.*
Dorison.
Godard.*
Gomien.
Humbert (Ch.).*
Jaurès.*
Jeanroy.
Lemercier.
Leune.
Martin.
Mellerio.*
Milhaud.
Monceaux.*
Moreau-Nélaton.*
Morillot.
Pfister.
Pomonti.
Priem.*
Puech.*
Robert.
Salomon.*
Sautreaux.
Weill.

1879

Bertinet.*
Biélecki.
Bioche.*
Brunot.*
Casanova.*
Charruit.
Charvet.*
Clément.*
Delpeuch.*
Doby.*
Doumic.*
Durkheim.
Dussy.
Gilles.*
Goblot.
Guesdon.
Guntz.
Holleaux.
Houssay.*
Jacquinet.*
Janet (P.).*
Kœnigs.*
Le Breton.
Leclerc du Sablon.
Lesgourgues.
Malavialle.
Marcourt.*
Monod.*
Páris.
Picard (A.).
Picard (L.).*
Pionchon.
Raffy.*
Rodier.
Thévenot.

1880

Barau.*
Bernès.*
Boisard.*
Castaigne.
Cousin.
Déjean.*
Dufour.*
Durrbach.
Ehrhard.
Ferrand.
Gauthiez.*
Gesnot.
Guichard.
Imbart de la Tour.
Lécrivain.
Le Goupils.*
Léna.*
Liber.
Massebieau.
Meyer.*
Michel.
Nepveu.
Nicol.*
Nougaret.
Papelier.
Reynier.*
Richard.
Rossignol.
Salomon.*
Thomas.
Thouvenel.*
Tissier.*
Valot.
Wallerant.*

1881

Andoyer.*
Audiat.*
Berr.*
Blondel.
Blutel.*
Boudhors.*
Bourdel.
Calvet.
Carlez.
Claveau.
Comte.*
Daguillon.*
Desrousseaux.*
Dimberre.
Dorlet.
Fallex.*
Fournier.
Gallois.*
Girod.*
Goulard.
Haure.
Hentgen.*
Laffont.
Lorquet.*
Morand.*
Paraf.
Parigot.*
Pérathé.*
Perdrix.
Pérès.
Petit.
Petitjean.*
Pigeon.
Radet.
Rauh.
Recoura.
Sautreaux.
Villard.*
Vogt.
Welsch.

1882

Allier.*
Audic.*
Cahen.*
Dautremer.
Delarue.
Delbos.*
Deschamps.*
Dufayard.*
Duhem.
Fougères.*
Glotz.*
Hodin.
Houllevigue.
Huard.*
Joubin.
Kesternich.*
Lary.
Léonard.
Lesgourgues.
Mercier.
Meslin.
Péchard.*
Pélissier.
Perrier.*
Plésent.*
Rigout.*
Salles.*
Schlesser.*
Simonin.
Sinoir.
Spinnler.*
Stouff.
Thouverez.
Valès.
Viret.
Wogue.*

1883

Bédier.*
Bouvier (B.).
Bordes.
Caména d'Almeida.
Chauvelon.*
Chrétien.
Claretie.*
Colléatte.
Cor.*
Cosserat.
Doublet.
Duboin.
Ducasse.
Durand.*
Girbal.
Glachant.*
Gsell.
Haudié.*
Herr.*
Janet.*
Lebègue.
Lechat.
Lelieuvre.
Le Vavasseur.
Mâle.*
Mercier.
Padé.
Painlevé.*
Petit.
Poincaré.
Puzin.
Quiquet.*
Riemann.*
Roos.
Vanvincq.
Weill.*
Zyromski.

1884

Andler.*
Baillet.
Bérard.*
Bernès.*
Berthet.*
Bessières.
Bonnaric.
Bonnel.
Bouvet.
Carré.
Chassagny.*
Chaumont.*
Chudeau.
Constantin.*
Daux.
Dereims.*
De Tannenberg.
Fesquet.
Flandrin.*
Gautier (Ém.).
Gidel.*
Glachant.*
Grévy.*
Grosjean.*
Hadamard.*
Houpin.
Huguet.
Jamot.*
Jordan.
Lefèvre.
Lemoine.*
Liéby.
Macé.
Magrou.
Michon.*
Noliet.*
Oudot.
Renaux.
Richard.
Rivals.*
Simon.
Vessiot.
Wehrlé.*

1885

Bazaillas.*
Bertrand.
Bondieu.
Bouasse.
Bourlet.*
Chabrier.
Chavannes.*
Ferval.*
Fischer.*
Foucher.*
Gallouédec.*
Gautier.*
Guiraud.
Guitton.
Hauser.*
Henry.
Huriez.
Lahillone.
Lalande.*
Lamaire.*
Lavenir.*
Le Dantec.*
Lefebvre.
Legrand (G.).
Legrand (E.).
Lesans.
Matruchot.*
Mirman.*
Molbert.
Onde.
Padovani.
Parturier.
Picart.
Raveneau.*
Rolland (Et.).
Rouger.
Sirven.*
Strowski.*
Toutain.*
Vèzes.

1886

Abraham.*
Bertrand.
Boley.
Bouchard.
Brunhes.
Cels.*
Chair.
Chanzy.
Clément.
Colardeau.
Cousin.
Cury.*
Dalmeyda.*
De Bévotte.*
Delassus.
De Ridder.*
Dongier.*
Dumas.*
Féraud.
Gauckler.
Gay.
Gignoux.
Jacquet.
Joubin.
Legras.
Lespieau.*
Levrault.
Lorin.
Marmier.
Matignon.*
Mélinand.
Millot.
Pagès.*
Raveau.*
Renel.
Rolland (R.).*
Soudée.
Suarès.*
Surer.

1887

Alekan.*
Ardaillon.
Aubry.
Bardin.
Bénaerts.
Bernheim.
Bézard.
Caullery.
Chamard.
Chamonard.
Chouet.
Courbaud.*
Courteault.
Couturat.*
D'Aladern.
Dufour.
Fournez.
Frémiot.
Lévy.
Maluski.
Marsan.
Mérieux.
Mesnil.*
Moog.
Moreau.
Paoli.
Perchot.*
Petiteau.
Robert.
Rolland.
Roussot.*
Sacerdote.*
Saussine.
Selves.
Simon.*
Weill.
Worms.*

1888

Abelin.
Barthélemy.
Bertaux.
Binet.
Bouniol.
Brunschvicg.
Capelle.
Cartan.
Cavalier.
Chabert.
Cresson.
Decourt.
De Martonne.
Dufour.
Ferrand.
Forné.*
Gazin.
Goyau.*
Havard.
Hélier.
Lagabrielle.
Leau.*
Lhébrard.
Martinenche.
Molliard.*
Nouvel.
Perreau.
Petitdidier.
Pichon.*
Pottevin.
Roche.
Schneider.
Teste.
Tourrès.
Tresse.
Vacherot.
Vacon.
Vintéjoux.
Weiss.

1889

Borel.*
Bourguet.
Brunhes.
Camichel.
Chartier.
Derroja.
Doudinot de la Boissière.*
Douxami.
Drach.
Dufour.
Eisenmann.
Giraud.
Graillot.
Halévy.*
Jaulmes.
Le Blanc.
Lévy.*
Malherbe.
Ruyssen.
Taratte.
Thybaut.
Vautier.
Versaveaud.

1890

Arnould.
Beaulavon.
Beaunier.*
Béquignon.
Berthelot.
Bocquet.
Bodin.*
Bouglé.
Brizard.*
Busson.
Cotton.
Desjacques.*
Gastinel.
Jouguet.
Lœwenstein – Jordan.
Mathieu (H.).
Maurain.
Mouton (H.).
Michaut.
Pâquet.
Parodi.
Perdrizet.
Pétrovitch.
Philipot.
Pingaud.*
Ray.
Rosenthal.
Rougier.
Sagnac.
Thiébaut.*
Verdier.
Versini.
Vial.
Volluet.

1891

Brochet.
Cassagne.
Cligny.
Commissaire.
Cramaussel.
Darboux (J.-G.).
De Bilhère Saint-Martin.
Durand (A.).
Fédel.
Fossey.*
Fournier (P.).
Gosselin.*
Goutereau.
Greffe.
Herriot.
Jarry (R.).
Job.
Lamirand.
Lapointe.
Lemoult.
Lespès.
Lévy (E.).
Marotte (Fr.).
Mascart (J.).*
Mathieu (J.).
Perrin (J.-B.).*
Régan.
Richard (E.).
Rousselle.
Sagnac (Ph.).
Strowski (St.).
Vallaux.
Van Tieghem (P.).
Vidal.
Yver.*
Zimmermann.

1892

Baire.
Bargy.
Berthet.
Bornecque.
Brucker.
Cahen.
Cholet.
Cirot.
Cotton.*
Coulet.
Crouzet.
De Martonne.
Demangeon.*
Despois.
Drouin.
Dubouis.
Dufourcq.
Eliade.
Feyel.
Gallotti.
Goisot.*
Hubert.*
Jubin.*
Lattès.
Le Roy.*
Leroy.
Maige.
Marijon.
Mineur.
Mouthon.
Pény.
Perrin (G.).
Rouyer.
Rudler.
Segond.
Téry.*
Thiry.
Vieillefond.
Vincent.*
Wahl.*

1893

Besnier.
Beuzart.
Bourrilly.
Briot.
Buisson.*
Canat.
Clerc.
Deroide.
Dresch.
Dupouy.
Dureng.
François.
George.
Gutton.
Haguenin.
Husson.
Laloy.*
Landry.*
Lange.
Lequintrec.
Mondain.
Morel.
Ozil.
Pradines.
Rageot.
Rozet.*
Sarthou.
Simiand.*
Sourdille.
Terrier.
Touren.
Treffel.*
Vignal.*
Vignes.
Wilbois.*

1894

Allard.
Angelloz.
Arbelet.
Beghin.
Bénard.*
Bernard.
Beslais.
Bloch.
Burnet.*
Cambefort.
Challaye.
Dubreuil.*
Elbel.
Foulon.

Gaillet-Billotteau.
Homo.
Langevin.*
Lebesgue.
Léon.*
Lévy.
Litalien.
Luchaire.*
Mantoux.*
Massoulier.
Mathiez.
Mendel.
Meynier.
Montel.
Nadaud.
Patte.
Perèz (F.).
Poirot.
Renaud.
Roques.
Roustan.
Sarrieu.
Seure.*
Valette.
Villeneuve.
Weulersse.
Yvon.

1895

Abt.*
Albo.
Alméras.
Aroles.
Arren.
Aynard.
Bérard.
Bourgin.
Bouzat.*
Brunet.
Buchenaud.
Bury.
Cettier.
Chaumeix.*
Debidour.
Duclaux.
Dufor.
Duguet.*
Dumas.
Esclangon.
Flegenheimer.*
Foulet.
Fourniols.
Gallaud.*
Garnier.
Gauthier.
Granger.
Hansen.
Houssais.*
Labrousse.
Lebeau.
Leconte.
Leger.*
Lubac.
Maitre.
Maroger.
Michel.
Muret.*
Navarre.
Péguy.*
Pérez.*
Renault.
Rey.
Sueur.
Vacher.*
Waltz.

1896

Aillet.
Audran.
Ascoli.*
Babut.*
Beck.
Bernheim.
Berthier.
Boudin.*
Cahen.*
Cans.
Cazamian.*
Chevanne.*
Chollet.
Clairin.*
Da Costa.
Dauzats.*
Decis.
Dubesset.
Dufour.*
Enjalran.*
Genty.
Gillet.
Girardin.
Guerrey.*
Laureaux.
Laurentie.
Merlant.
Monod.
Obriot.*
Pernod.
Reynaud.
Rocquemont.
Roussel.
Talagrand.
Tharaud.
Tzitzeica.
Weil.*

1897

Bardin.
Beau.
Blanchard.
Bloch.*
Blondel.*
Bloume.
Braunschvig.
Bruneau.
Camman.
Chapeau.*
Conard.*
Delafarge.
Dousdy.
Dreyfus.
Dubois.
Dubuisson.
Dulong.
Fort.
Guyot.*
Jardé.
Lavaud.
Legentil.
Luquet.
Merlin.
Mesuret.*
Muxart.
Noël.
Peyré.
Pichon.
Robet.*
Sauner.*
Troufleau.
Watel.
Zivy.

1898

Albert.
Aubert.
Bayet.*
Billion.
Bizard.*
Blanc.*
Blein.*
Bouvard.
Brunet.
Commenay.
Couchoud.
De Félice.*
Desouches.
Duffour.
Dupouey.
Fatou.*
Fortin.*
Gantier.
Gonnard.
Halbwachs.
Hourticq.
Jacob.
Lhermitte.
Marchal.
Merlin.*
Milon.
Monod.
Picardmorot.
Prévot.
Rousseau.
Tonnelat.

1899

Élèves de troisième année (1)

SECTION DE PHILOSOPHIE.

Doudin.*
Le Verrier.
Millet.
Wallon.

SECTION DE LITTÉRATURE.

Bailly.
Cavenel.*
Dimoff.
Martino.
Menos.
Mérimée.
Mornet.

SECTION D'HISTOIRE.

Buvard.
Febvre.
Sion.
Thomas.*

SECTION DE GRAMMAIRE.

Maynial.*
Meyer.
Morand.
Schulhol.
Stavlaux.

SECTION DE MATHÉMATIQUES

Caussé.
Finot.
Lancelot.
Milhaud.
Sauvage.
Turmel.
Villat.
Zoretti.*

SECTION DE PHYSIQUE.

Boizard.
Boullay.
Charvet.
Eginitis.
Hemerdinger.
Ollivier.*

SECTION DES SCIENCES NATURELLES.

Blarenghem.*
Launay.

SECTION D'ALLEMAND.

Tonnelat.*

---

(1) Par décision du Conseil d'administration en date du 30 mars 1874, les élèves de troisième année sont inscrits sur la liste des membres de l'Association, et les chefs de section (*) ont droit de vote à l'Assemblée générale annuelle.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION AU 1er JANVIER 1902 (1)

Promotions.

1888 — **Abelin**, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers.

1886 — **Abraham**, maître de conférences de physique à l'École Normale, **S. P.**

1895 — **Abt**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier, en congé, rue Victor-Considérant, 5.

1877 — **Adam**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur de l'académie de Dijon.

1896 — **Aillet**, professeur de philosophie, au lycée de Digne.

1874 — **Albert** (M.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, boulevard Saint Germain, 234, **S. P.**

1898 — **Albert**, professeur de rhétorique au lycée de Laon.

1895 — **Albo**, professeur de mathématiques au lycée de Moulins.

1862 — **Alcan**, libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 108, **S. P.**

1887 — **Alekan**, professeur de lettres et d'allemand au lycée Voltaire et de l'École supérieure de Commerce, boulevard Voltaire, 93.

1874 — **Allais**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes, **S. P.**

1894 — **Allard**, professeur de rhétorique au lycée de Beauvais, en congé, boursier de l'Université de Paris (Tour du Monde).

1873 — **Alliaud**, inspecteur d'académie à Amiens.

1882 — **Allier**, agrégé, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Faculté de théologie protestante, boulevard Raspail, 282.

1836 — **Allmard**, doyen hon. de la Faculté des sciences, direct. hon. de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, 22 *bis*, place de Jaude, à Clermont.

1895 — **Alméras**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nice.

1863 — **Ammann**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, **S. P.**

1850 — **Amoureux**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, ruelle Campion, 5, à Douai.

1884 — **Andler**, maître de conférences d'allemand à l'École Normale, chargé d'un cours de langue et littérature allemandes à la Sorbonne, rue des Imbergères, 17, Sceaux.

(1) Dans cette liste, **S. P.** désigne les souscripteurs perpétuels.

Promotions.

1881 — **Andoyer**, professeur-adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'astronomie mathématique à la Sorbonne, avenue d'Orléans, 5.

1860 — **André** (D.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Stanislas, rue Bonaparte, 70 *bis*.

1861 — **André** (Ch.), directeur de l'Observatoire, à Saint-Genis-Laval et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lyon.

1884 — **Angellox-Pessey**, professeur de mathématiques au collège de Londres, en congé, directeur de l'École des langues à Oakland (Californie) U.S.A.

1868 — **Angot**, météorologiste titulaire au Bureau central, professeur à l'Institut agronomique, avenue de l'Alma, 12, **S. P.**

1876 — **Antomari**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Carnot.

1873 — **Appell**, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, et d'analyse mathématique à l'École Centrale, *vice-président de l'Association*, rue de Noailles, 23, à St-Germain-en-Laye, **S. P.**

1853 — **Appert**, professeur honoraire de physique du lycée, rue de Montreuil, 6, à Versailles, **S. P.**

1894 — **Arbelet**, professeur de rhétorique au lycée de Nîmes.

1887 — **Ardaillon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue de Lens, 53, à Lille.

1890 — **Arnould**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, boulevard St-Michel, 95.

1895 — **Aroles**, préparateur de physique au lycée de Montpellier.

1895 — **Arren**, agrégé d'allemand, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, **S. P.**

1896 — **Ascoli**, boursier d'études à l'École Normale.

1868 — **Astor**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences, place Victor-Hugo, 11, à Grenoble.

1875 — **Aubert** (J.), prof. de physique au lycée Condorcet, rue Bernouilli, 13, S. P.

1898 — **Aubert**, ancien élève de la section de philosophie, bd St-Michel, 50.

1845 — **Aubertin**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres, rue Vaillant, 5, à Dijon.

1861 — **Aublé**, prof. honoraire de rhétorique du lycée Carnot, rue de la Pompe, 18.

1887 — **Aubry**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Alger.

1881 — **Audiat**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, rue Ernest Renan, 21, **S. P.**

1882 — **Audic**, prof. de troisième au lycée Charlemagne, rue Boissière, 58, S. P.

1896 — **Audran**, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.

1876 — **Auerbach**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy.

1867 — **Aulard**, professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, place de l'École, 1, **S. P.**

1895 — **Aynard**, agrégé d'anglais, place de la Charité, 11, à Lyon.

1896 — **Babut**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1893 — **Bahon**, maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres, quai Claude le Lorrain, 28, à Nancy.

émotions.

16 — **Baillaud**, directeur de l'Observatoire, doyen honoraire et professeur d'astronomie de la Faculté des sciences de Toulouse.

14 — **Bailliet**, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême, en congé, S. P.

11 — **Bailliart**, inspect. honor. d'académie, rue Le Verrier, 11.

13 — **Bailly**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur hon. de quatrième du lycée, rue Bannier, 91, à Orléans.

9 — **Bailly**, élève de la section de littérature.

2 — **Baire**, maître de conférences à la Faculté des sciences de Montpellier.

6 — **Balèze**, prof. de mathématiques élémentaires au lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 66.

0 — **Baran**, professeur de philosophie au lycée Carnot.

5 — **Barbarin**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Bordeaux.

4 — **Barbelenet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Tronson-Ducoudray, 18, à Reims.

7 — **Bardin**, professeur d'histoire au lycée de Clermont.

7 — **Bardin**, professeur de rhétorique au lycée de Bourg.

8 — **Bargy**, ancien professeur de troisième au lycée de Nîmes, professeur de français à Columbia University (New-York).

— **Barrère**, professeur de mathématiques au lycée Buffon, S. P.

— **Barthélemy**, professeur de troisième au lycée d'Alger.

— **Baudot**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue de l'Odéon, 12.

— **Baudrillart**, prêtre de l'Oratoire, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, professeur d'histoire à l'Institut catholique, quai des Célestins, 4. S. P.

— **Bauzon**, docteur ès lettres, directeur du Petit Lycée, à Toulouse.

— **Bayet**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, rue Gay-Lussac, 24.

— **Bayet**, agrégé des lettres.

— **Bazaillas**, profes. de philosophie au lycée Condorcet, rue de Rennes, 161.

— **Beau**, professeur de physique au lycée de Digne.

— **Beaudouin**, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Toulouse.

— **Beaulaven**, professeur de philosophie au lycée de Caen.

— **Beaunier**, homme de lettres, rue d'Édimbourg, 20.

— **Beck**, professeur de rhétorique au lycée du Mans.

— **Bédier**, maître de conférences de langue et littérature françaises à l'École Normale, avenue Bosquet, 52.

— **Bédorez**, inspecteur honoraire d'académie, directeur de l'enseignement primaire du département de la Seine, quai de Montebello, 21.

— **Béghin**, professeur de mathématiques au lycée de Brest.

— **Beldame**, professeur de quatrième au collège Rollin.

— **Bellanger**, inspecteur honoraire d'académie à La Rochelle.

— **Bellegarde**, boursier d'études du gouvernem. haïtien, rue Vauquelin, 19.

— **Belot**, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue de la Pompe, 107.

— **Bénaerts**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue Clovis, 1.

— **Bénard** (H.), agrégé de physique, docteur ès sciences, rue Oudinot, 14 *bis*.

— **Benoist** (A.), recteur de l'académie de Montpellier, S. P.

Promotions.

1878 — **Benoist** (L.), professeur de physique au lycée Henri IV.

1890 — **Béquignon**, inspecteur d'académie, rue d'Arpajon 1, à Rodez.

1884 — **Bérard** (V.), maître de conférences à l'École des Hautes-Études, examinateur à l'École navale, professeur de géographie à l'École des Hautes-Études maritimes, rue de la Planche, 15, S. P.

1895 — **Bérard** (R.), professeur de mathématiques au lycée de Montluçon.

1873 — **Berger**, prof. de rhétorique au lycée, avenue Saint-Éloi, 18, à Limoges.

1878 — **Bergson**, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France, avenue des Tilleuls, 8, Villa Montmorency (Auteuil).

1857 — **Bernage**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue des Ecuries d'Artois, 9.

1894 — **Bernard** (L.), proviseur du lycée de Montpellier.

1875 — **Bernard** (Noël), maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Caen.

1876 — **Bernardin**, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, avenue d'Orléans, 48, S. P.

1852 — **Bernès** (Évariste), professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue de Madame, 34.

1880 — **Bernès** (Henri), professeur de rhétorique au lycée Lakanal, boulevard Saint-Michel, 127, S. P.

1884 — **Bernès** (Marcel), prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand, rue des Binelles, 37, à Sèvres.

1887 — **Bernheim**, professeur de mathématiques au lycée de Tours.

1896 — **Bernheim** (G.), professeur d'allemand au lycée de Saint-Brieuc.

1881 — **Berr**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, directeur de la *Revue de synthèse historique*, rue Saint-Honoré, 350.

1872 — **Berson**, prof. de physique au lycée Condorcet, rue Guy de la Brosse, 15, S. P.

1863 — **Bertagne**, proviseur du lycée Henri IV.

1888 — **Bertaux**, chargé de cours d'histoire de l'art moderne à la Faculté des lettres, quai de Tilsitt, 23, à Lyon.

1890 — **Bertheiot**, agrégé de philosophie, prof. à l'Université libre, rue Dolez, 38, à Bruxelles.

1884 — **Berthet** (E.), professeur de troisième au lycée Condorcet.

1892 — **Berthet** (G.), professeur de quatrième au lycée de Rochefort.

1896 — **Berthier**, professeur de mathématiques au collège d'Argentan.

1879 — **Bertinet**, profes. de physique au lycée Buffon.

1840 — **Bertrand** (Alex.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain, professeur d'archéologie nationale à l'École du Louvre, S. P.

1850 — **Bertrand** (Édouard), professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Grenoble.

1885 — **Bertrand** (Louis), professeur de rhétorique au lycée de Montpellier.

1886 — **Bertrand** (Léon), professeur de géologie et minéralogie à la Faculté des sciences, rue Saint-Antoine-du-T, 12, à Toulouse, S. P.

1894 — **Beslais**, professeur d'allemand au lycée de Constantine.

1893 — **Besnier**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Caen, S. P.

romotions.

884 — **Bessières**, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.
874 — **Bétout**, professeur de seconde au lycée Janson.
893 — **Beuzart**, professeur de seconde au lycée de Poitiers.
887 — **Bézard**, professeur de seconde au lycée de Versailles, S. P.
866 — **Bichat**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Nancy, S. P.
879 — **Biélecki**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, S. P.
898 — **Billion**, professeur de seconde au lycée de Brest.
888 — **Binet**, professeur de mathématiques au lycée de Bayonne, en congé, S. P.
879 — **Bioche**, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 56, S. P.
898 — **Bizard**, agrégé des lettres, élève de quatrième année à l'École Normale.
868 — **Bizos**, recteur de l'académie de Bordeaux.
896 — **Blanc**, agrégé de physique, boursier d'études, rue d'Arras, 2.
897 — **Blanchard**, professeur d'histoire au lycée de Douai.
863 — **Blanchet** (D.), proviseur du lycée Condorcet.
872 — **Blanchet** (Louis), proviseur du lycée de Pau.
875 — **Blanchet** (A.), professeur de philosophie au collège Rollin.
899 — **Blaringhem**, élève de la section d'histoire naturelle.
898 — **Blein**, agrégé préparateur-adjoint de physique à l'École Normale, boulevard Saint-Michel, 117.
868 — **Bloch** (Gustave), profes. à la Faculté des lettres de Lyon, en congé, maître de conférences suppléant d'histoire à l'École Normale, rue d'Alésia, 72.
877 — **Bloch** (S.), professeur de mathématiques au lycée Janson, rue Duban, 1, à Passy.
894 — **Bloch** (Léon), professeur de philosophie au lycée de Belfort.
897 — **Bloch** (Eugène), agrégé, préparateur de physique au Collège de France, rue de l'Odéon, 18, S. P.
891 — **Blondel** (Maurice), professeur de philosophie à la Faculté des lettres, rue Roux-Alphéran, 15, à Aix, S. P.
897 — **Blondel** (Charles), agrégé de philosophie, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, S. P.
878 — **Bloume** (E), professeur de mathématiques au lycée Janson.
877 — **Bloume** (P.), professeur de sixième au lycée de Valenciennes.
884 — **Blutel** (A.), prof. de mathématiques au lycée Carnot, rue de Courcelles, 165.
881 — **Blutel** (E.), profes. de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, chargé d'un cours complémentaire à la Sorbonne, rue Denfert-Rochereau, 110.
890 — **Bocquet**, professeur de mathématiques au collège Stanislas.
890 — **Bodin**, prof. de seconde au collège Stanislas, rue d'Assas, 7.
890 — **Boisard**, professeur de physique au lycée Carnot.
883 — **Boissier**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, *Président de l'Association*, quai Conti, 23, S. P.
888 — **Boitel**, professeur de physique au lycée Lakanal, S. P.
886 — **Boley**, professeur de physique au lycée de Quimper en congé, boursier de doctorat à la Faculté des sciences de Rennes.
899 — **Bolzard**, élève de la section de physique.

Promotions.

1870 — **Bompard**, inspecteur de l'académie de Paris, professeur à l'École Normale de Fontenay, rue Notre-Dame-des-Champs, 78.

1876 — **Bonafous**, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Faculté des lettres, avenue Victor-Hugo, 20, à Aix.

1877 — **Boncenne**, professeur de mathématiques au lycée Voltaire, boulevard de la République, 101.

1885 — **Bondieu**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1866 — **Bonnard**, ancien professeur de philosophie au lycée de Nîmes, avocat à la Cour d'Appel, rue de la Planche, 11 *bis* et 15, à Paris, S. P.

1884 — **Bonnarie**, inspecteur d'académie, directeur départemental de l'enseignement primaire du département du Nord, rue d'Antin, 35, à Lille.

1849 — **Bonnel** (J.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, montée Saint-Laurent, 14, à Lyon.

1883 — **Bonnel** (F.-J.), professeur suppléant et chef des travaux pratiques d'histoire naturelle à l'École de médecine de Nantes.

1873 — **Bonnier**, membre de l'Académie des sciences, professeur de botanique à la Sorbonne, directeur du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), S. P.

1875 — **Bonnières**, professeur de quatrième au collège Rollin.

1845 — **Bonnotte**, professeur honoraire de mathématiques du collège d'Auxerre.

1861 — **Bony**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

1883 — **Bordes**, professeur de seconde au lycée d'Agen, en congé.

1889 — **Borel**, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, boulevard Saint-Germain, 30.

1892 — **Bornecque**, maître de conférences de littérature latine à la Faculté des lettres de Lille, S. P.

1868 — **Bouant**, professeur de physique au lycée Charlemagne.

1885 — **Bouasse**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1886 — **Bouchard**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse.

1842 — **Boucher** (Auguste), professeur honoraire de mathématiques spéciales au lycée et directeur honoraire de l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur d'Angers, boulevard de Talence, 295, à Bordeaux, S. P.

1861 — **Boucher** (A.), rédacteur en chef du *Correspondant*, rue du Bœuf-Saint-Paterne, 24, à Orléans.

1872 — **Boudart**, profes. de mathématiques au lycée, rue Audry, 31, à Rochefort.

1846 — **Boudhors** (C.), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Val-de-Grâce, 9.

1881 — **Boudhors** (Ch.-H.), professeur de seconde au lycée Henri IV, rue du Sommerard, 12.

1896 — **Boudin**, préparateur adjoint de chimie à l'École Normale.

1872 — **Bougier**, prof. d'histoire au collège Rollin, rue de la Tour d'Auvergne, 8.

1890 — **Bouglé**, professeur de philosophie sociale à la Faculté des lettres de Toulouse.

1852 — **Boulangier**, inspect. honoraire d'académie, r. Neuve, 50, à Lons-le-Saunier.

1899 — **Bouilay**, élève de la section de physique.

1888 — **Bouniol**, professeur d'histoire au lycée de Montpellier.

1873 — **Bourciez**, professeur de langue et littérature du S.-O. de la France à la Faculté des lettres de Bordeaux.

omotions.

81 — **Bourdel**, professeur de philosophie aux lycées Saint-Louis et Henri IV, rue de la Pitié, 17.

89 — **Bourdier**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

77 — **Bourgeois** (Ém.), maître de conférences d'histoire contemporaine à l'École Normale, rue Maurepas, 19, à Versailles.

95 — **Bourgin**, professeur de seconde au lycée de Beauvais.

67 — **Bourgine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Blanche, 27.

89 — **Bourguet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Montpellier.

85 — **Bourlet**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22, S. P.

65 — **Bourlier**, proviseur du lycée de Dijon.

93 — **Bourrilly**, professeur d'histoire au lycée de Toulon.

65 — **Boutroux** (E.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260, S. P.

73 — **Boutroux** (L.), doyen honoraire et professeur de chimie de la Faculté des sciences de Besançon.

66 — **Bouty**, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

86 — **Bouvard**, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au Collège d'Avranches.

84 — **Bouvet**, professeur de mathématiques au lycée, rue Mirangron, 2, à Nevers.

69 — **Bouvier** (Paul), professeur de sixième au lycée Janson.

83 — **Bouvier** (Bernard), prof. à l'Université, Bourg-de-Four, 10, à Genève, S. P.

95 — **Bouzat**, agrégé, préparateur de chimie organique au Collège de France.

97 — **Braunschvig**, prof. de seconde au lycée, boul. Gambetta, 81, à Cahors.

52 — **Bréal**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de grammaire comparée au Collège de France, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, boulevard Sanit-Michel, 87, S. P.

54 — **Brédif**, recteur honoraire, rue Ravon, 7, Bourg-la-Reine, S. P.

77 — **Breiet**, prof. de quatrième au lycée Janson, rue Desbordes-Valmore, 12.

77 — **Bréton**, docteur ès lettres, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *Trésorier de l'Association*, S. P.

74 — **Brichet**, prof. de mathématiques au lycée Condorcet, rue des Écoles, 4 *bis*.

74 — **Brillouin**, sous-directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique générale et mathématique au Collège de France, boulevard du Port-Royal, 31, S. P.

93 — **Briot**, docteur ès sciences, agrégé des sciences naturelles, à Wimereux (Pas-de-Calais), S. P.

57 — **Brisset** (D.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à la Gruterie par Lamastre (Ardèche), S. P.

00 — **Brizard**, professeur de physique au lycée Janson.

76 — **Brocard**, professeur de mathématiques au lycée du Havre, S. P.

68 — **Brochard**, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 3.

Promotions.

1891 — **Brochet**, professeur de troisième au lycée d'Aix.
1849 — **Bronville**, proviseur hon. du lycée, faub. Saint-Jaumes, 11, à Montpellier.
1872 — **Brossier**, professeur de seconde au lycée de Lyon.
1892 — **Brucker**, professeur de sciences naturelles au lycée de Toulouse.
1897 — **Bruneau**, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
1872 — **Brunel** (L.), professeur de rhétorique au lycée Henri IV, avenue de l'Observatoire, 28, **S. P.**
1870 — **Brunet** (J.), inspecteur d'académie à Constantine.
1895 — **Brunet** (M.), professeur de physique au lycée de Bastia.
1898 — **Brunet** (Marcel), ancien élève de la section de grammaire, rue Flatters.
1886 — **Brunhes** (Bernard), directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, professeur de physique à la Faculté des sciences de Clermont, **S. P.**
1889 — **Brunhes** (Jean), agrégé d'histoire, professeur de géographie à l'Université de Fribourg (Suisse) et au Collège libre des sciences sociales de Paris, **S. P.**
1879 — **Brunot**, professeur d'histoire de la littérature française à la Sorbonne et de grammaire de la langue française historique à l'École des Hautes Études, avenue d'Orléans, 4.
1888 — **Brunschvieg**, professeur de philosophie au lycée Condorcet, Villa Dupuis, 21, (rue Pergolèse, 48), **S. P.**
1895 — **Buchenaud**, ancien professeur de seconde au lycée de Saint-Brieuc.
1874 — **Budzinsky**, prof. de mathématiques au collège Stanislas, rue Saint-Placide, 31, **S. P.**
1874 — **Buguet**, profes. de physique au lycée et à l'École de médecine de Rennes.
1865 — **Buisson** (B.), directeur du collège Alaoui, à Tunis.
1893 — **Buisson** (H.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Marseille.
1894 — **Burnet**, agrégé de philosophie, rue Victor Considérant, 5.
1895 — **Bury**, professeur de rhétorique au lycée, boulevard Gambetta, 37, Le Puy.
1890 — **Busson** (Henri), prof. d'hist. au lycée, cité Chabrol, 4, à Clermont, **S. P.**
1899 — **Buvard**, élève de la section d'histoire.

1873 — **Cagnat**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, rue Stanislas, 10, **S. P.**
1846 — **Cahen** (I.), homme de lettres, rue de Berlin, 9.
1876 — **Cahen** (Albert), professeur de rhétorique supérieure au lycée Louis-le-Grand, rue Condorcet, 53.
1882 — **Cahen** (Eugène), professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin, rue de la Pompe, 32.
1892 — **Cahen** (Émile), maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix.
1896 — **Cahen** (Raymond), agrégé des lettres, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, **S. P.**
1881 — **Calvet**, ancien professeur d'histoire au lycée, industriel, boulevard de Strasbourg, 72, à Toulouse.
1894 — **Cambefort**, professeur de mathématiques au lycée de Pontivy.
1883 — **Camena d'Almeida**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

Promotions.

1889 — **Camichel**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1897 — **Camman**, agrégé de mathématiques, à Tarascon.

1893 — **Canat**, professeur de rhétorique au lycée d'Alger.

1896 — **Cans**, professeur d'histoire, au lycée de Lons-le-Saunier.

1888 — **Capelle**, professeur de lettres (enseignement moderne) au lycée Voltaire, avenue Parmentier, 11.

1875 — **Cardon**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Viollet-Leduc, 5.

1881 — **Carlez**, professeur de troisième au lycée de Rennes.

1868 — **Caron** (J.), professeur de dessin graphique à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 71.

1884 — **Carré**, professeur de physique au lycée de Caen.

1850 — **Carriot**, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, rue Mirabeau, 2, à Auteuil.

1888 — **Cartan**, maître de conférences de mathématiques et d'astronomie à la Faculté des sciences, rue Suchet, 38, à Lyon, **S. P.**

1837 — **Cartault** (S.), professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, à Draveil (Seine-et-Oise).

1866 — **Cartault** (A.), prof. de poésie latine à la Sorbonne, rue du Cardinal-Lemoine, 2.

1879 — **Casanova** (P.), directeur-adjoint de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire.

1891 — **Cassagne**, professeur de rhétorique au lycée du Havre.

1880 — **Castaigne**, proviseur du lycée de Moulins.

1857 — **Castets**, doyen et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Cator**, profes. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Janson, boulevard Raspail, 14.

1887 — **Caullery**, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**

1899 — **Causse**, élève de la section de mathématiques.

1888 — **Cavalier**, professeur adjoint de chimie à la Faculté des sciences, boulevard de la Magdeleine, 50, à Marseille.

1899 — **Cavouet**, élève de la section de littérature.

1896 — **Cazamian**, pensionnaire à la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1886 — **Cels**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Condorcet.

1895 — **Cettier**, professeur de lettres au collège de Villefranche.

1888 — **Chabert**, professeur de littérature latine et institutions romaines, à la Faculté des lettres, square des Postes, 3, Grenoble, **S. P.**

1876 — **Chabot**, professeur de science de l'Éducation à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

1883 — **Chabrier**, professeur de philosophie au lycée, rue Lakanal, à Tours.

1886 — **Chair**, professeur de physique au lycée, faubourg de Montbéliard, 62, à Belfort, **S. P.**

1874 — **Chairy**, professeur de physique au lycée Janson.

1894 — **Challaye**, professeur de philosophie, au lycée, 2, rue de la Paix, à Laval.

1887 — **Chamard**, professeur adjoint, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres, rue d'Artois, 197, à Lille, **S. P.**

Promotions.

1871 — **Chamberland**, agrégé de physique, docteur ès sciences, chef de service à l'Institut Pasteur, rue de Rennes, 145.

1887 — **Chamonard**, professeur de lettres au lycée de Marseille.

1869 — **Chantavoine**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV et de littérature française à l'École normale de Sèvres, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

1886 — **Chanzy**, professeur de mathématiques au lycée de Nancy.

1897 — **Chapeau**, préparateur de minéralogie à l'École Normale.

1874 — **Chappuis** (J.), agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique générale à l'École Centrale, rue des Beaux-Arts, 5.

1848 — **Charaux**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Grenoble, S. P.

1851 — **Charles**, proviseur honoraire du lycée de Douai, rue Croix des Petits-Champs, 25.

1879 — **Charruit**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

1889 — **Chartier**, professeur de philosophie au lycée, rue des Bons-Enfants, 14, à Rouen.

1869 — **Charve**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Marseille.

1879 — **Charvet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

1899 — **Charvet**, élève de la section de physique.

1884 — **Chassagny**, professeur de physique au lycée Janson.

1863 — **Chastaing de la Filolie**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand.

1870 — **Chatelain**, professeur de philosophie au lycée de Nancy.

1895 — **Chaumeix**, agrégé des lettres, ancien membre de l'École française de Rome, boulevard Saint-Michel, 84.

1884 — **Chaumont**, professeur de cinquième au lycée Buffon.

1875 — **Chauveau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de Lille, 51.

1883 — **Chauvelon**, professeur de rhétorique au lycée Voltaire, S. P.

1839 — **Chauvet**, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres, rue Malfilâtre, 14, à Caen.

1857 — **Chauvot**, professeur honoraire du petit lycée de Marseille, à Saint-Laurent-de-Cabrerisse (Aude).

1896 — **Chavanne**, agrégé-préparateur de chimie à l'École Normale.

1885 — **Chavannes**, professeur de langues et littératures chinoises et tartares mandchoues au Collège de France, rue des Écoles, 1, à Fontenay-aux-Roses (Seine), S. P.

1846 — **Chevillard** (Félix), proviseur hon. du lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.

1892 — **Cholet**, professeur de sixième au lycée de Nantes, en congé.

1896 — **Chollet**, professeur de mathématiques au lycée d'Orléans.

1842 — **Chotard**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont, rue Vaugirard, 61, Paris, S. P.

1887 — **Chouet**, professeur de cinquième au lycée de Bordeaux.

1883 — **Chrétien**, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.

1884 — **Chudeau**, professeur de physique au lycée de Bayonne.

1870 — **Chuquet**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, à Villemomble.

Promotions.

1892 — **Ciret**, maître de conférences d'études hispaniques à la Faculté des lettres et secrétaire du *Bulletin hispanique*, à Bordeaux.

1866 — **Clairin** (P.), professeur de cinquième au lycée Montaigne, avenue des Gobelins, 30.

1896 — **Clairin** (J.), agrégé préparateur de mathématiques à l'École Normale, avenue des Gobelins, 30.

1883 — **Claretie** (Léo), homme de lettres, avenue Hoche, 18. S. P.

1854 — **Claveau**, homme de lettres, rue Clauzel, 6.

1881 — **Claveau**, professeur de physique au lycée de Brest.

1843 — **Clavel**, professeur honoraire de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, ancien adjoint au maire de Lyon.

1869 — **Claverie**, censeur des études du lycée Condorcet.

1879 — **Clément** (Louis), professeur de sixième au lycée Janson, faubourg Saint-Honoré, 52.

1886 — **Clément** (T.), professeur de mathématiques au lycée de Bayonne.

1877 — **Clerc** (M.), prof. d'histoire de Provence à la Faculté des lettres d'Aix, directeur du musée Borély de Marseille.

1893 — **Clerc**, professeur d'histoire au collège de Coulommiers.

1891 — **Cligny**, agrégé et docteur ès sciences naturelles, sous-directeur de la station aquicole de Boulogne-sur-Mer.

1867 — **Climesco**, professeur à l'Université de Iassy, strada Asaki, 12 (Roumanie).

1878 — **Colnte**, professeur de troisième au lycée de Poitiers.

1886 — **Colardeau**, chargé de cours de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, rue Berriat, 22, à Grenoble.

1883 — **Colléatte**, professeur de physique au lycée et à l'École de médecine de Besançon.

1862 — **Colignon** (A.), professeur d'histoire de la littérature latine à la Faculté des lettres, rue Jeanne d'Arc, 4, à Nancy.

1868 — **Colignon** (Max), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'archéologie à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 88.

1878 — **Colomb**, sous-directeur du laboratoire de botanique de la Sorbonne, avenue de l'Observatoire, 22.

1858 — **Colsenet**, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Besançon.

1854 — **Combe**, agrégé, professeur de mathématiques à l'École Alsacienne, rue de la Pompe, 4, S. P.

1851 — **Combette**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'économat des lycées et collèges, rue Claude-Bernard, 63.

1898 — **Commanay**, professeur de physique au lycée de Coutances.

1911 — **Commissaire**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Lyon.

1912 — **Compayré**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur de l'académie de Lyon.

1911 — **Comte**, professeur de seconde au lycée Carnot, rue d'Anjou, 19.

1917 — **Conard**, professeur d'histoire, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1914 — **Constantin** (L.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Clermont.

1914 — **Constantin** (P.), professeur d'histoire naturelle au lycée de Vanves, en congé, rue des Gobelins, 12 *bis*.

Promotions.

1883 — **Cor**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, boulevard Arago, 112,

1883 — **Cosserat**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Toulouse, **S. P.**

1877 — **Costantin**, professeur administrateur de culture au Muséum.

1890 — **Cotton** (A.), professeur adjoint de physique à la Faculté des sciences de Toulouse, maître de conférences suppléant à l'École Normale, rue Claude-Bernard, 66, **S. P.**

1892 — **Cotton** (E.), maître de conférences à la Faculté des sciences de Grenoble, **S. P.**

1898 — **Couchoud**, agrégé de philosophie, lecteur de français à l'Université Unt. Karspüle, 14, à Göttingen (Hanovre).

1892 — **Coulet**, chargé de cours de langue et littérature françaises à la Faculté des lettres de Montpellier, **S. P.**

1887 — **Courbaud** (E.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue de Bellechasse, 35.

1887 — **Courteault**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

1880 — **Cousin**, maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Nancy, **S. P.**

1886 — **Cousin** (P.), professeur adjoint, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences de Bordeaux.

1867 — **Coutant**, inspecteur général de l'Instruction publique, directeur honoraire du collège Chaptal, chaussée de la Muette, 13.

1872 — **Coutret**, professeur d'histoire au lycée de Nice.

1887 — **Couturat**, chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, en mission, rue Nicole, 7, à Paris, **S. P.**

1866 — **Couturier**, inspecteur général de l'enseignement primaire, directeur du Musée pédagogique de Paris, rue Montbauron, 18, à Versailles.

1852 — **Coville**, prof. honoraire de troisième du lycée Henri IV, aux Andelys.

1891 — **Cramaussel**, professeur de philosophie au lycée d'Albi, **S. P.**

1888 — **Cresson**, professeur de philosophie, au lycée et à l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur de Nantes, **S. P.**

1861 — **Cretin** (E.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de Rennes, 134, **S. P.**

1864 — **Croiset** (A.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen et professeur d'éloquence grecque à la Sorbonne, rue Madame, 5, **S. P.**

1865 — **Croiset** (M.), professeur de langue et littérature grecques au Collège de France, rue Saint-Louis, 26, à Versailles, **S. P.**

1850 — **Crouslé**, professeur honoraire d'éloquence française à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 58, **S. P.**

1892 — **Crouzet**, professeur de rhétorique au lycée, rue Neuve du Chalet, à Toulouse, **S. P.**

1850 — **Cucheval** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue de Clichy, 46, **S. P.**

1886 — **Cury**, agrégé des lettres, professeur de seconde au collège Stanislas, rue de l'Odéon, 22.

romotions.

845 — **Cuvillier** (C.), prof. honoraire de quatrième du lycée de Vanves, rue de Saint-Quentin, 23.

378 — **Cuvillier** (A.), censeur des études au lycée Louis-le-Grand.

896 — **DaCosta**, professeur de philosophie au lycée de Bastia.

866 — **Daguenet**, professeur de physique au lycée de Versailles.

881 — **Daguillon**, chargé de cours de botanique à la Sorbonne, rue Singer, 15, Paris, **S. P.**

887 — **D'Aladern**, professeur de physique au lycée, rue aux Ormes, 12, à Chartres.

861 — **Dalimier**, proviseur du lycée Buffon.

886 — **Dalmeyda**, professeur de rhétorique au lycée de Vanves, rue de la Tour, 123, à Passy.

869 — **Damien** (B.), professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille.

861 — **Darboux** (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géométrie supérieure à la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36, **S. P.**

883 — **Darboux** (Louis), proviseur au lycée de Nîmes, **S. P.**

891 — **Darboux** (Jean-Gaston), maître de conférences de zoologie à la Faculté des sciences, quai Claude-Bernard, 24, à Lyon, **S. P.**

859 — **Darsy**, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue Nicole, 7.

854 — **Dastre**, prof. de physiologie générale à la Sorbonne.

899 — **Daudin**, élève de la section de philosophie.

856 — **Dauphiné**, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue Faraday, 19.

857 — **Dauriac**, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, professeur de philosophie au lycée Janson.

872 — **Dautheville**, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, cours Gambetta, 27 *bis*, à Montpellier.

852 — **Dautremer**, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand, rue Victor-Considérant, 6.

854 — **Daux**, proviseur du lycée de Bastia.

906 — **Dauzats**, agrégé de mathématiques, professeur suppléant au lycée Louis-le-Grand.

856 — **De Bévotte**, professeur de seconde au lycée, rue Duplessis, 51, à Versailles.

856 — **Debidour** (E.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, inspecteur général de l'enseignement second., rue Nicole, 7.

905 — **Debidour** (L.), professeur d'histoire au lycée, rue du Puits-Carré, 21, à Évreux.

901 — **De Bilhère Saint-Martin**, prof. de rhétorique au lycée, prof. de littérature française à l'École préparatoire à l'Enseignement supérieur de Nantes, **S. P.**

910 — **Debon**, professeur de philosophie au lycée de Lille.

918 — **De Chanteple du Dézert**, inspecteur général des bibliothèques, rue de la Sorbonne, 15.

919 — **Decharme**, professeur de poésie grecque à la Sorbonne, boulev. Saint-Michel, 95, **S. P.**

906 — **Decis**, professeur de 3e au lycée de Bar-le-Duc.

918 — **Decourt**, professeur de rhétorique au Prytanée militaire de la Flèche.

Promotions.

1868 — **De Crozals**, doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Grenoble, **S. P.**

1898 — **De Felice**, ancien élève de la section de grammaire, rue de la Barouillère 6.

1863 — **Deis**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.

1880 — **Dejean**, professeur d'histoire au lycée Janson, en congé, chef du cabinet du Ministre de l'instruction publique, rue de Grenelle, 110.

1867 — **Dejob**, professeur adjoint, maître de conférences, de langue et littératures italiennes, à la Sorbonne, rue Ménilmontant, 80.

1847 — **De la Coulonche**, maître de conférences honoraire de langue et littérature françaises de l'École Normale, rue Chambiges, 6.

1897 — **Delafarge**, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Étienne.

1849 — **De Lagrandval**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, rue d'Audenge, 22, à Bordeaux.

1867 — **Delaître**, professeur de seconde au lycée Janson, rue Jean-Bologne, 1 (Villa Fodor).

1882 — **Delarue**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 14.

1886 — **Delassus**, chargé d'un cours de mécanique rationnelle et appliquée à la Faculté des sciences de Grenoble.

1861 — **Delaunay**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Rennes.

1877 — **De la Ville de Mirmont**, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1882 — **Delbos**, professeur de philosophie au lycée Henri IV, boulevard Saint-Michel, 82, **S. P.**

1860 — **Deleau**, professeur honoraire de quatrième du lycée Condorcet, rue de Tocqueville, 44.

1877 — **De Lens**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, professeur à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**

1868 — **Deleveau**, professeur de physique au lycée de Marseille.

1845 — **Delibes**, ancien conseiller général, professeur honoraire d'histoire du lycée, boulevard Longchamp, 105, à Marseille.

1853 — **Deliac**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue Fénelon, 4, à Marseille.

1879 — **Delpeuch**, ancien professeur de troisième du lycée Condorcet, ancien député, receveur des finances, avenue des Champs-Élysées, 75.

1842 — **Deltour**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue des Écuries-d'Artois, 9.

1876 — **De Mages**, prof. de seconde au collège Rollin, rue Say, 11.

1892 — **Demangeon**, maître surveillant à l'École Normale, **S. P.**

1888 — **De Martonne** (R.), professeur de troisième au lycée de Caen.

1892 — **De Martonne** (L.), chargé d'un cours complémentaire de géographie à la Faculté des lettres de Rennes.

1835 — **Denis** (A.), professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 24, **S. P.**

1867 — **Denis** (E.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, suppléant d'histoire contemporaine à la Sorbonne, rue de Fontenay, 24, à Sceaux.

romotions.

147 — **De Parnajon**, professeur honoraire de quatrième du lycée Henri IV, rue Vital, 21.

134 — **Dereims**, agrégé, chef des travaux pratiques de géologie à la Sorbonne.

165 — **Dereux**, professeur de philosophie au lycée Henri IV et de psychologie et morale à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 80, **S. P.**

86 — **De Ridder**, professeur adjoint, maître de conférences, de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres d'Aix, en congé, avenue du Coq, 7, à Paris, **S. P.**

93 — **Deroide**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille.

89 — **Derroja**, directeur du journal les *Pyramides*, au Caire.

92 — **Deschamps**, critique littéraire du *Temps*, rue Cassette, 15.

39 — **Deschanel**, sénateur inamovible, professeur au Collège de France, avenue Marceau, 69.

58 — **Des Essarts**, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Clermont.

10 — **Desjacques**, ancien élève de la section de mathémat., rue Vineuse, 22 *bis*.

78 — **Desjardins**, prof. de rhétorique au lycée de Vanves, rue Cassette, 24.

10 — **Desmons**, professeur de mathématiques au lycée Janson.

18 — **Desouches**, agrégé de mathématiques, rue d'Ulm, 45.

72 — **Despois**, professeur de seconde au lycée de Nancy.

11 — **Desrousseaux**, directeur adjoint à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, boulevard Port-Royal, 47.

7 — **Dessenon**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, **S. P.**

4 — **De Tannenberg**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

55 — **De Tréverret**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

4 — **Devaux**, professeur honoraire de physique du lycée, rue Banc-Léger, 30, à Limoges.

8 — **Dez**, professeur d'histoire au lycée Buffon, rue Ernest-Renan, 18.

5 — **Dhombres**, proviseur du lycée Charlemagne.

3 — **D'Huart**, professeur à l'Athénée grand-ducal de Luxembourg, **S. P.**

8 — **Didier**, directeur adjoint du laboratoire de chimie de l'École Normale, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de la Santé, 5.

8 — **Diehl**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, chargé du cours complémentaire d'histoire byzantine à la Sorbonne, rue de Seine, 67.

3 — **Dietz**, professeur de rhétorique au lycée Buffon, rue Nicole, 7.

1 — **Dimbarre**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.

9 — **Dimoff**, élève de la section de littérature.

6 — **Ditte**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études et professeur de chimie à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9.

9 — **Doby**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

5 — **Dognon**, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse.

6 — **Dongier**, sous-directeur du laboratoire de physique (enseignement) à la Sorbonne, rue Claude-Bernard, 82.

Promotions.

1878 — **Dorison**, prof. de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon.
1881 — **Dorlet**, professeur de mathématiques au lycée de Roanne.
1897 — **Douady**, professeur d'anglais au lycée de Brest.
1883 — **Doublet**, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, à Nice, **S. P.**
1889 — **Doudinot de la Boissière**, professeur de seconde au collège Stanislas, rue Bara, 3, **S. P.**
1879 — **Doumic**, professeur de rhétorique au collège Stanislas, en congé, rue Jacob, 48.
1851 — **Doussot** (le R. P.) des Frères-Prêcheurs.
1889 — **Douxami**, professeur suppléant de sciences naturelles au lycée Michelet.
1889 — **Drach**, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des sciences de Lille.
1859 — **Drapeyron**, professeur honoraire d'histoire du lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de géographie*, rue Claude-Bernard, 55.
1893 — **Dresch**, professeur d'allemand au lycée de Poitiers.
1897 — **Dreyfus**, professeur de mathématiques au lycée de Foix.
1840 — **Dreyss**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Vaneau, 30, **S. P.**
1897 — **Drice**, boursier d'études du gouvernement Haïtien, rue Vauquelin, 19.
1867 — **Drincourt**, professeur de physique au collège Rollin et au collège Stanislas, place Bréda, 10.
1892 — **Drouin**, professeur de philosophie au Prytanée de la Flèche.
1874 — **Droz**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon.
1839 — **Druon**, proviseur honoraire du lycée de Poitiers, rue Girardet, 2 bis, à Nancy, **S. P.**
1896 — **Dubesset**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.
1883 — **Dubois**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Grenoble.
1876 — **Dubois** (M.), professeur de géographie coloniale à la Sorbonne et de géographie à l'École de Sèvres, rue Notre-Dame-des-Champs, 76.
1897 — **Dubois** (Ch.), agrégé des lettres, membre de l'École Française de Rome.
1892 — **Dubouis**, professeur de sciences au collège de Beaufort (Maine-et-Loire).
1894 — **Dubreuil**, agrégé, préparateur de chimie à la Sorbonne, rue d'Alésia, 73.
1875 — **Dubuc**, inspecteur d'académie à Caen.
1897 — **Dubuisson**, professeur de physique au lycée de Mâcon.
1883 — **Ducasse**, professeur de philosophie au lycée d'Évreux.
1872 — **Ducatel**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, **S. P.**
1859 — **Duclaux** (E.), membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, avenue de Breteuil, 39, **S. P.**
1895 — **Duclaux** (J.), agrégé-préparateur de chimie à l'École Normale, en congé, boursier de l'Université de Paris (Tour du Monde).
1858 — **Ducoudray**, agrégé d'histoire, professeur honoraire de l'École Normale de Saint-Cloud, quai de Béthune, 24.
1882 — **Dufayard**, professeur d'histoire au lycée Henri IV.
1868 — **Dufet**, maître de conférences de minéralogie à l'École Normale, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue de l'Arbalète, 35.

omotions.

98 — **Duffour**, professeur de physique au lycée de Mont-de-Marsan.

95 — **Dufor**, professeur de rhétorique au lycée de Nîmes.

80 — **Dufour** (Léon), agrégé, directeur adjoint du laboratoire de biologie végétale d'Avon (Seine-et-Marne), **S. P.**

87 — **Dufour** (Médéric), professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres rue Jeanne-d'Arc, 3, à Lille.

88 — **Dufour** (Marcel), agrégé de physique, chef des travaux à la Faculté des sciences, en congé, rue de Toul, 20, à Nancy. **S. P.**

89 — **Dufour** (Georges), professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.

96 — **Dufour** (Alexandre), agrégé-préparateur de physique à l'École Normale.

92 — **Dufourcq**, professeur, chargé d'un cours d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres, rue Margaux, 22, à Bordeaux.

95 — **Dugast**, agrégé de grammaire, rue de Dunkerque, 24.

92 — **Duhem**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux.

97 — **Dulong**, agrégé des lettres, boursier d'études, via San Nicola de Cesarini, Rome.

96 — **Dumas** (G.), professeur de philosophie au collège Chaptal, boulevard Saint-Germain, 4.

95 — **Dumas** (H.), professeur de physique au lycée de Niort, en congé, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

96 — **Dumesnil**, prof. de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble.

94 — **Dupaigne**, agrégé de physique, inspecteur honoraire de l'enseignement primaire à Paris, rue de Tournon, 9.

90 — **Dupont**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Lille.

97 — **Duport**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon.

98 — **Dupouey**, ancien élève de la section de littérature, rue Boissonade, 6.

93 — **Dupouy**, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.

99 — **Dupré** (Édouard), professeur de rhétorique au lycée, rue Gibert, 15, à Cherbourg.

99 — **Dupuy** (Ernest), inspecteur général de l'enseignement secondaire, avenue de Montsouris, 2, **S. P.**

96 — **Dupuy** (Paul), agrégé d'histoire, surveillant général à l'École Normale.

92 — **Durand** (L.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, avenue de l'Observatoire, 49.

94 — **Durand** (H.), professeur de rhétorique au collège Stanislas, boulevard des Invalides, 42.

93 — **Durand** (R.), maître de conférences suppléant de langue et littérature latines à l'École Normale, avenue Galois, 23 *bis*, à Bourg-la-Reine.

91 — **Durand** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Charles-Nodier, n° 5, à Besançon.

97 — **Durand-Morimbau**, agrégé des lettres, publiciste, rue Richelieu, 104.

93 — **Durong**, professeur d'histoire au lycée de Tours.

99 — **Dürkheim**, professeur de science sociale à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**

Promotions.

1851 — **Durrande**, doyen honoraire et professeur honoraire de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Poitiers.

1880 — **Dürrbach**, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres, rue du Japon, 40, à Toulouse, S. P.

1872 — **Duruy** (G.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres, professeur à l'École Polytechnique et à l'École des Hautes-Études de Marine, avenue des Champs-Élysées, 31.

1879 — **Dussy**, professeur de physique au lycée de Dijon.

1849 — **Duvaux**, professeur honoraire de seconde du lycée de Nancy, ancien Ministre de l'Instruction publique, à Nancy.

1844 — **Duvernoy**, prof. honoraire d'histoire au lycée, rue Bailly, 8 bis, à Nancy.

1872 — **Dybowski**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Rotembourg, 16, S. P.

1873 — **Edet**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, chargé de conférences de latin à la Sorbonne, rue de la Tombe-Issoire, 37.

1856 — **Edon**, prof. honor. de quatrième du lycée Henri IV, rue du Pré-aux-Clercs, 12, à Paris, et rue Grande, 220, à Fontainebleau.

1867 — **Egger**, professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la Sorbonne, rue du Cherche-Midi, 23; S. P.

1899 — **Egnitis**, élève de la section de physique.

1880 — **Ehrhard**, prof. de littérature étrang. à la Faculté des lettres de Clermont.

1889 — **Eisenmann**, agrégé d'histoire, boulevard de Sévigné, 13, à Dijon, S. P.

1877 — **Eisenmenger**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

1894 — **Elbel**, professeur de lettres au lycée de Douai.

1892 — **Eliade** (Pompiliu), professeur agrégé à l'Université de Bucharest, Strada Gramont, 23.

1896 — **Enjalran**, agrégé de philosophie, pensionnaire de la fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

1895 — **Esclangon**, agrégé de mathématiques, aide astronome à l'observatoire de Bordeaux.

1864 — **Espinas**, doyen honoraire de Faculté, professeur adjoint du cours d'histoire de l'Économie Sociale à la Sorbonne, rue du Ranelagh, 84.

1861 — **Evellin**, inspecteur général honoraire de l'Enseignement secondaire, rue de Coulmiers, 13.

1867 — **Faguet**, membre de l'Académie française, professeur de poésie française à la Sorbonne, rue Monge, 59.

1844 — **Fallex** (E.), proviseur honor. du lycée Charlemagne, quai de Béthune, 8.

1881 — **Fallex** (M.), professeur d'histoire au lycée Carnot, rue de Seine, 6; S. P.

1898 — **Fatou**, agrégé de mathématiques, boursier d'études, rue des Ursulines, 15.

1877 — **Faure**, professeur de rhétorique au lycée Janson, rue Vital, 27.

1858 — **Fauré**, inspecteur d'académie à Pau.

motions.

— **Favé**, professeur honoraire de philosophie du lycée de Cherbourg, Grande-Rue, 87 *bis*, à Boulogne-sur-Seine.

— **Febvre**, professeur de troisième au lycée, rue La Salle, 4, à Nancy.

— **Febvre**, élève de la section d'histoire.

— **Fédel**, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.

— **Férand**, maître de conférences de mathématiques, à la Faculté des sciences, astronome adjoint à l'Observatoire de Bordeaux, à Floirac (Gironde).

— **Fernet**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, avenue de l'Observatoire, 23, S. P.

— **Ferrand** (L.), inspecteur d'académie à Orléans.

— **Ferrand** (E.), professeur de rhétorique au lycée de Poitiers.

— **Ferras**, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.

— **Ferval**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

— **Fesquet**, professeur de physique au collège de Dunkerque.

— **Feyel**, agrégé d'histoire, avenue du Chemin de fer, 22, Avon (Seine-et-Marne).

— **Fiévet**, prof. honoraire de physique, place de la Chapelle, 26.

— **Filon**, agrégé des lettres, Godwin House St Augustin's avenue, South Croydon (Angleterre).

— **Finot**, élève de la section de mathématiques.

— **Fiot**, professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue du Cherche-Midi.

— **Fischer**, agrégé, docteur ès sciences, chef des travaux pratiques de zoologie à la Sorbonne, boulevard St-Michel, 51, S. P.

— **Flandrin**, professeur de seconde au lycée Buffon, rue Vavin, 7.

— **Flegenheimer**, agrégé d'allemand, rue Lauriston, 9.

— **Floquet**, professeur d'analyse à la Faculté des sciences de Nancy.

— **Foucin** (P.), directeur honoraire et inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Michelet, 1.

— **Fontaine**, doyen et professeur de langue et littérature françaises de la Faculté des lettres de Lyon.

— **Formé**, répétiteur au lycée, rue Rémilly, 27, à Versailles.

— **Fort**, professeur de mathématiques au collège de Castres.

— **Fortin**, ancien élève de la section de physique, boursier d'études, rue Claude-Bernard, 59.

— **Fossey**, agrégé des lettres, chargé d'un cours à l'École des Hautes-Études, rue des Chartreux, 6, S. P.

— **Foucart**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'épigraphie et antiquités grecques au Collège de France, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, rue Jacob, 19, S. P.

— **Foucher**, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses), rue de Staël, 16.

— **Fougères**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Sorbonne, rue d'Ulm, 6.

— **Foulet**, Associate in French Literature Bryn-Mawr Collège, Bryn-Mawr, Penna (Etats-Unis).

— **Foulon**, professeur de mathématiques (St-Cyr) au lycée de Cherbourg.

Promotions

1849 — **Fouqué**, membre de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France, S. P.

1887 — **Fournez**, professeur de lettres au lycée de Toulouse.

1881 — **Fournier** (Albert), professeur de langue et littérature anciennes à l'École des lettres d'Alger, rue Michelet, à Mustapha, 83, près d'Alger, S. P.

1891 — **Fournier** (Paul), maître de conférences de grammaire à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1895 — **Fouralois**, professeur de quatrième au lycée de Constantine.

1859 — **Fourteau**, proviseur du lycée Janson.

1869 — **Foussereau**, agrégé, docteur ès sciences physiques, secrétaire de la Faculté des sciences de la Sorbonne, place Jussieu, 5.

1859 — **Fouyé**, professeur honoraire de seconde au lycée Henri IV, rue Notre-Dame-des-Champs, 83.

1893 — **François**, professeur de rhétorique au lycée de Chartres.

1887 — **Frémiot**, professeur de mathématiques au lycée de Coutances.

1864 — **Friuguet**, inspecteur d'académie à Paris, rue Claude-Bernard, 61.

1856 — **Fron**, agrégé, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au Bureau central, rue de Sèvres, 19.

1877 — **Gaches**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Condorcet.

1875 — **Gachon**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier.

1862 — **Gaffarel**, doyen honor., prof. d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix.

1894 — **Gaillet-Billotteau**, rue d'Ulm, 34.

1876 — **Gal**, professeur de physique au lycée de Nîmes.

1895 — **Gallaud**, agrégé, boursier de doctorat au Muséum.

1881 — **Gallois**, maître de conférences de géographie à l'École Normale.

1892 — **Galliotti**, professeur de physique au lycée d'Orléans.

1885 — **Galloudec**, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, rue Notre-Dame-des-Champs, 103, S. P.

1873 — **Ganderax**, agrégé des lettres, directeur de la *Revue de Paris*, rue Gaillon, 25, à Paris, S. P.

1872 — **Garbe**, doyen et professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Poitiers.

1893 — **Garnier**, professeur de rhétorique au lycée de Valenciennes.

1854 — **Gaspard**, professeur honor. de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue Vertpré, 18, à Nevers, S. P.

1870 — **Gasquet** (A.), recteur de l'académie de Nancy, S. P.

1861 — **Gasté**, professeur honoraire de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.

1890 — **Gastinel**, prof. de troisième au lycée Henri IV, rue Alphonse Daudet.

1886 — **Gauckler**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur du service heylical des antiquités et des arts, rue des Sellier[illegible] à Tunis, S. P.

1857 — **Gaudier**, inspecteur d'académie, rue Bourignon, 21, à Lille.

1895 — **Gauthier**, professeur de physique au lycée de Valenciennes.

1880 — **Gauthiez**, agrégé des lettres, homme de lettres, Lung Arno Amerigo Verpucci, 38, Florence, S. P.

sotions.

— **Gautier** (Alexandre), inspecteur général honoraire de l'économat des lycées et collèges, à Gerbaut, par Saint-Ouen (Indre-et-Loire).

— **Gautier** (Jules), inspecteur d'académie à Paris, quai des Célestins, 10.

— **Gautier** (Émile), chargé de cours de géographie à l'École supérieure des Lettres, rue Michel, 63, Alger (Mustapha).

— **Gautier** (Paul), professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, bd Montparnasse, 145.

— **Gautier**, ancien élève de la section de grammaire, à Montreuil (Mayenne).

— **Gay** (Jules-Claude), prof. honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue Cassette, 16, **S. P.**

— **Gay** (Henri), ancien professeur de physique au lycée de Lille, rue de l'Avenir, 52, aux Lilas (Seine).

— **Gay** (Jules), prof. d'hist. au lycée du Mans, en congé, rue Cassette, 16, à Paris.

— **Gayon**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur du laboratoire des douanes et de la station agronomique de Bordeaux, **S. P.**

— **Gazeau**, pròviseur du lycée Louis-le-Grand.

— **Gazier**, professeur adjoint, maître de conférences de littérature française à la Sorbonne, rue Denfert-Rochereau, 22.

— **Gazin**, inspecteur d'académie à Foix.

— **Genty**, agrégé de mathématiques, faubourg Saint-Roch, à Romorantin.

— **George**, professeur de seconde au lycée d'Oran.

— **Gérard** (Auguste), ministre plénipotentiaire à Bruxelles, boulevard Saint-Germain, 21, à Paris, **S. P.**

— **Gernez**, maître de conférences de chimie à l'École Normale, *secrétaire de l'Association*, rue d'Assas, 80, **S. P.**

— **Gesnot**, professeur de mathématiques au lycée de Rennes.

— **Giard**, membre de l'Académie des sciences, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue Stanislas, 14, **S. P.**

— **Gidel**, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

— **Gignoux**, professeur de philosophie au lycée d'Agen.

— **Gilles**, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire, rue Michelet, 11, **S. P.**

— **Gilliet**, professeur de philosophie du collège de Lesneven.

— **Gillette-Arimondy**, négociant, vice-président de la Chambre de commerce de Nice, quai Saint-Pierre, 19, à Cannes.

— **Girard** (Jules), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de poésie grecque de la Sorbonne, directeur de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, **S. P.**

— **Girard** (Paul), maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, rue du Cherche-Midi, 55, **S. P.**

— **Girardet**, professeur honoraire de physique du lycée Saint-Louis, rue Claude-Bernard, 90.

— **Girardin**, agrégé d'histoire, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

— **Giraud** (Victor), agrégé des lettres, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, à Miséricorde près Fribourg (Suisse), **S. P.**

Promotions.

1883 — **Girbal**, professeur d'histoire au lycée, chargé de cours de géographie économique à l'École supérieure de commerce de Marseille, rue Mazade-Lodi, 50, **S. P.**

1881 — **Giret**, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne.

1883 — **Glachant** (V.), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, boulevard des Invalides, 44, **S. P.**

1884 — **Glachant** (P.), professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Notre-Dame-de-Lorette, 34.

1882 — **Glotz**, prof. d'histoire au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 3.

1879 — **Goblot**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres, rue Guerrière, 3, à Caen.

1878 — **Godard**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, rue Gay-Lussac, 9.

1874 — **Goelzer**, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, rue Guillaume-Tell, 32.

1863 — **Gohierre de Longchamps**, professeur honoraire de mathématiques élémentaires au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr.

1892 — **Golsot**, directeur technique de la Société des anciens Etablissements Parvillié frères et Cie, rue Belidor, 10.

1878 — **Gomien**, professeur de physique au lycée de Toulouse.

1844 — **Gomond**, prof. hon. de seconde du lycée, rue de Candie, 22, à Alençon, S. P.

1898 — **Gonnard**, agrégé d'histoire, soldat au 23e de ligne, à Bourg.

1863 — **Gorceix**, agrégé de physique, ancien directeur de l'École des mines d'Ouro Préto (Brésil), à Mont-sur-Vienne par Bujaleuf (Haute-Vienne). S. P.

1891 — **Gosselin**, professeur de cinquième au lycée Charlemagne.

1853 — **Gossin**, proviseur honoraire du lycée de Lyon, à la Flèche, **S. P.**

1881 — **Goulard**, professeur de mathématiques au lycée de Marseille.

1876 — **Goulin**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne, boulevard Saint-Michel, 49.

1872 — **Gouré de Villemontée**, professeur de physique au lycée Buffon, en congé, rue de Poissy, 31, **S. P.**

1873 — **Gourraigne**, professeur d'histoire au lycée Janson et à l'École normale supérieure de l'enseignement primaire, rue Greuze, 33.

1876 — **Goursat**, professeur de calcul différent. et intégral à la Sorbonne, boulevard Raspail, 270, **S. P.**

1891 — **Goutereau**, météorologiste adjoint au Bureau central, rue de l'Université, 176.

1888 — **Goyau**, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, rue Las Cases, 16, **S. P.**

1889 — **Graillot**, professeur de rhétorique au lycée en congé chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P.

1895 — **Granger**, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française d'Athènes.

1849 — **Gréard**, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'académie de Paris, rue du Luxembourg, 30, **S. P.**

1870 — **Grec** (Paul), inspecteur d'académie à Mâcon, **S. P.**

1891 — **Greffe**, professeur de physique au lycée de Montpellier.

omotions.

72 — **Grégoire** (André), professeur d'histoire au lycée de Pau.

63 — **Grégori**, homme de lettres, boulevard des Capucines, 6.

50 — **Grenier**, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue de Poitiers, 5.

84 — **Grévy**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Germain, 13, **S. P.**

44 — **Gripon**, prof. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Rennes.

58 — **Griveaux**, professeur de physique au lycée de Lyon.

94 — **Grosjean**, prof. à l'École Turgot, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 10, **S. P.**

76 — **Grousaard**, professeur de troisième au lycée Janson.

59 — **Gruey**, doyen honoraire, directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Besançon, **S. P.**

48 — **Grümbach**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand.

53 — **Gsell**, professeur d'antiquités de l'Afrique à l'École des lettres d'Alger, inspecteur des antiquités de l'Algérie.

66 — **Guerrey**, lecteur de français à l'Université de Greifswald (Prusse).

79 — **Guesdon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Rennes.

67 — **Guibal**, doyen honoraire et prof. honoraire d'histoire de la Faculté des lettres d'Aix.

90 — **Guichard**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Clermont.

74 — **Guigon**, proviseur du lycée de Marseille.

62 — **Guillemin**, agrégé, prof. de physique à l'École de médecine et ancien maire d'Alger.

61 — **Guillemot**, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet, rue de Clichy, 53, cité Monthiers.

63 — **Guillon** (M.), professeur honoraire de mathématiques du lycée, quai de la Mégisserie, à Lons-le-Saunier.

70 — **Guillon** (C.), professeur d'histoire au lycée de Vendôme.

62 — **Guillot** (Louis), professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin, rue de Bruxelles, 20, **S. P.**

74 — **Guillot** (P.), professeur d'histoire au lycée Charlemagne.

70 — **Guiraud** (P.), maître de conférences d'histoire à l'École Normale, en congé; professeur adjoint, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

65 — **Guiraud** (J.-B.), professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge à la Faculté des lettres de Besançon.

55 — **Guitton**, professeur de mathématiques au lycée de Caen.

79 — **Guntz**, professeur de chimie minérale à la Faculté des sciences, rue Hermite, 9, à Nancy, **S. P.**

93 — **Gutton**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences de Clermont.

97 — **Guyot**, professeur d'histoire au lycée de Bourges, en congé, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

54 — **Hadamard**, professeur adjoint, maître de conférences de mathématiques à la Sorbonne, professeur suppléant de mécanique analytique et de mécanique céleste au Collège de France, rue Humboldt, 25, **S. P.**

Promotions.

1893 — **Haguenin**, maître de conférences de littérature française à l'Université de Nancy, en congé, prof. de littérature française à l'Université, 118, Kaiserallée, Berlin, W.

1836 — **Haillecourt**, agrégé et inspecteur honoraire d'académie, Luisenring D. 7. 16 Mannheim (Allemagne), **S. P.**

1864 — **Halbwachs** (G.), professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.

1898 — **Halbwachs** (M.), professeur de philosophie, au lycée de Constantine.

1889 — **Halévy**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'École des sciences politiques, rue de Douai, 22, **S. P.**

1858 — **Haliberg**, prof. de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse.

1875 — **Hamel**, professeur de seconde au lycée Carnot.

1831 — **Hamlet** (Th.), profes. honoraire de physique de la Faculté des sciences de Lille, rue Plichon, 6, à Nancy.

1895 — **Hansen**, professeur à Diekirck, Grand-Duché du Luxembourg.

1853 — **Harant** (H.), professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, rue Viète, 23.

1883 — **Haudié**, professeur de lettres au collège Chaptal, rue de Rome, 12.

1881 — **Haure**, professeur de mathématiques spéciales au collège Chaptal.

1885 — **Hauser**, professeur d'histoire et de géographie à la Faculté des lettres, place Darcy, 8, à Dijon, **S. P.**

1873 — **Haussoullier**, directeur à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études, rue Sainte-Cécile, 8.

1875 — **Hauvette**, maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École Normale, rue Racine, 28.

1848 — **Havard**, inspecteur d'académie, à Nîmes, **S. P.**

1853 — **Hébert**, prof. honoraire de physique du lycée, impasse Belair, à Reims.

1888 — **Héiler**, maître de conférences de chimie générale à la Faculté des sciences, en congé, villa des Orangers, Alger (Mustapha), **S. P.**

1839 — **Hemerdinger**, élève de la section de physique.

1869 — **Hémon**, inspecteur d'académie à Paris, professeur à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, rue Vauquelin, 26.

1851 — **Henry** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Janson, rue Boileau, 9 *bis*, aux Ternes.

1873 — **Henry** (G.), professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Saint-Quentin.

1885 — **Henry** (Aimé), professeur de physique au lycée, rue Marlot, 23, à Reims.

1881 — **Hentgen**, professeur d'histoire au lycée Montaigne, villa d'Anville, avenue Carnot, à Sceaux.

1855 — **Herbault** (L.), inspecteur honoraire d'académie rue Blatin, 42, à Clermont.

1859 — **Hermann** (A.), libraire-éditeur, rue de la Sorbonne, 8.

1883 — **Herr**, agrégé de philosophie, bibliothécaire de l'École Normale.

1891 — **Herriot**, professeur de rhétorique supérieure au lycée de Lyon.

1867 — **Hervieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy, en congé.

1851 — **Heuzey**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts ; prof. à l'École des Beaux-Arts ; conservateur au Musée et prof. à l'École du Louvre, av. Bosquet, 16 *ter*, **S. P.**

1882 — **Hodin**, inspecteur d'académie à Vesoul.

romotions.

79 — **Holleaux**, profes. suppléant d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres et professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, rue du Juge-de-Paix, 20, à Lyon.

94 — **Homo**, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'École française de Rome.

69 — **Homolle**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École française d'Athènes, à Paris, rue Mondovi, 6.

68 — **Hostein**, proviseur du lycée de Nancy.

82 — **Houllevigue**, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.

84 — **Houpin**, professeur de sciences au lycée de Poitiers, S. P.

96 — **Hourticq**, élève de quatrième année à l'École Normale.

95 — **Houssais**, professeur de physique au collège de Vannes en congé, rue la Condamine, 82, à Paris.

79 — **Houssay**, maître de conférences de zoologie à l'École Normale, S. P.

82 — **Huard**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV, S. P.

51 — **Hubert** (G.), ancien professeur, rue Moncey, 20, S. P.

92 — **Hubert** (H.), agrégé d'histoire, attaché au Musée de Saint-Germain, rue Claude-Bernard, 74, S. P.

84 — **Huguet**, professeur de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Caen.

83 — **Humbert** (Ern.), professeur honoraire de philosophie du lycée quai Cypierre, 10, Orléans.

57 — **Humbert** (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207, S. P.

78 — **Humbert** (Eug.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand, boulevard Saint-Michel, 56.

85 — **Huriez**, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais, place Ernest-Gérard, 6, S. P.

90 — **Hurion**, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences et à l'École préparatoire de médecine, boulevard de Brosses, 5 à Dijon.

93 — **Husson**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.

88 — **Huvelin** (l'abbé), agrégé d'histoire, vicaire à Saint-Augustin, rue Delaborde, 6, à Paris, S. P.

00 — **Imbart de la Tour**, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Bordeaux, avenue d'Iéna, 70 à Paris, S. P.

97 — **Istria**, inspecteur d'académie à Toulouse.

92 — **Izarn**, professeur de physique au lycée de Clermont.

94 — **Izoulet**, professeur de philosophie sociale au Collège de France, boulevard Saint-Germain, 2.

93 — **Jacob** (Émile), professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Charles, 9 *bis* à Enghien (Seine-et-Oise).

99 — **Jacob** (Henri), professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue de Constantinople, 23.

98 — **Jacob** (Ch.), élève de la section d'histoire naturelle.

Promotions.

1853 — **Jacquet** (P.-A.), professeur honoraire de seconde du lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 88.

1886 — **Jacquet** (P.-E.), prof. de mathématiques au Prytanée militaire, rue Couchot, 8, La Flèche.

1835 — **Jacquinet** (P.), recteur honoraire, ancien directeur des études littéraires à l'École Normale, place de Rennes, 6.

1879 — **Jacquinet** (G.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, rue Casimir-Perier, 3.

1866 — **Jalliffier**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, rue Say, 11.

1873 — **Jamet**, professeur de mathématiques au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Marseille, **S. P.**

1884 — **Jamot**, agrégé des lettres, attaché au Musée du Louvre, rue de Monsieur, 13, **S. P.**

1874 — **Jannaud**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Rodez, à Vergisson (Saône-et-Loire).

1879 — **Janet** (Pierre), chargé d'un cours complémentaire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, rue Barbet-de-Jouy, 21.

1883 — **Janet** (Paul), professeur de physique à la Sorbonne, directeur du Laboratoire central et de l'École supérieure d'électricité, rue du Four, 8, S. P.

1897 — **Jardé**, membre de l'École Française d'Athènes.

1858 — **Jarrige**, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

1891 — **Jarry** (R.), agrégé, docteur ès sciences, chef du laboratoire des établissements Lazare-Weiller, au Havre, à Gravelle-Sainte-Honorine, rue Casimir-Delavigne, 6.

1889 — **Jaulmes**, professeur de lettres au lycée de Tunis.

1878 — **Jaurès**, ancien chargé de cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, ancien député du Tarn, avenue du Chalet, 7, Passy.

1863 — **Jeanmaire**, recteur de l'académie d'Alger.

1878 — **Jeanroy**, professeur de langue et littérature méridionales à la Faculté des lettres, rue Neuve Monplaisir, 4, à Toulouse, **S. P.**

1867 — **Jenn**, agrégé de grammaire, rue de Hambourg, 12.

1861 — **Jénot**, professeur honoraire de physique du collège Rollin, rue Caulaincourt, 17, **S. P.**

1877 — **Joannis**, professeur de chimie à la Sorbonne, rue des Imbergères, 7, à Sceaux, **S. P.**

1891 — **Job**, maître de conférences de chimie à la Faculté des sciences de Rennes.

1864 — **Jodin**, professeur de cinquième au lycée Montaigne.

1860 — **Joly** (H.), doyen honoraire de Faculté, rue Boissonade, 3, à Paris.

1884 — **Jordan**, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Rennes.

1845 — **Joubert** (le R. P.), agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, ancien professeur de l'Université, **S. P.**

1857 — **Joubert**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue Violet, 6.

1882 — **Joubin** (P.), recteur de l'académie de Chambéry.

1886 — **Joubin** (A.), chargé de cours d'archéologie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1876 — **Jouffret**, professeur de philosophie au lycée, ancien adjoint au maire de Marseille.

promotions.

890 — **Jouguet**, maître de conférences de grammaire et philologie à la Faculté des lettres de Lille.

869 — **Joyau**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont.

892 — **Jubin**, ancien élève de la section de littérature, boulevard Montmartre, 16.

877 — **Juillian**, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, cours de Tournon, 1, à Bordeaux.

876 — **Keiffer**, professeur à l'Athénée Grand-Ducal de Luxembourg.

882 — **Kesternich**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

866 — **Kliszowski**, professeur de mathématiques au collège Rollin.

879 — **Kœnigs**, profes. de mécanique physique et expérimentale à la Sorbonne.

873 — **Krantz**, doyen et prof. de littér. franç. de la Faculté des lettres, rue des Dominicains, 21, à Nancy.

895 — **Labrousse**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Toulouse.

851 — **Lachelier** (J.), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, rue Stanislas, 16, **S. P.**

875 — **Lachelier** (H.), prof. de philosophie au lycée Condorcet, boulevard Saint-Michel, 143.

857 — **Lacour** (F.), ancien professeur de physique.

874 — **Lacour** (E.), professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Nancy.

875 — **Lacour** (L.), homme de lettres, rue Montenotte, 9.

876 — **Lacour-Gayet**, prof. d'histoire au lycée Saint-Louis, au lycée Fénelon et à l'École supérieure de Marine, rue Jacob, 46, **S. P.**

874 — **Lafaye**, professeur adjoint, maître de conférences de langue et littérature latines à la Sorbonne, Directeur des études pour les lettres et la philologie, rue d'Assas, 68, **S. P.**

864 — **Laféteur**, censeur des études du lycée Janson.

881 — **Laffont**, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.

870 — **Lafont**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue du Cardinal-Lemoine, 73.

888 — **Lagabrielle**, professeur de mathématiques au lycée de Nantes.

885 — **Lahillone**, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse en congé.

855 — **Laigle**, proviseur honoraire à Villers-Saint-Christophe (Aisne).

873 — **Laignoux**, professeur de troisième au collège Stanislas, r. de Fleurus, 35 *bis*.

849 — **Lalande** (Ch.), inspecteur honoraire d'académie, à Plessis-Saint-Jean, par Sergines (Yonne), **S. P.**

885 — **Lalande** (André), professeur de philosophie au lycée, rue de la Mairie, 72, Vanves, **S. P.**

893 — **Laloy**, professeur de seconde au collège Stanislas, avenue des Gobelins, 33, à Paris, **S. P.**

Promotions.

1885 — **Lamaire**, agrégé, professeur de mathématiques au collège Chaptal, rue Truffaut, 25, **S. P.**

1868 — **Lame**, prof. de rhétorique au lycée, chargé d'un cours complémentaire de littérature française et latine à la Faculté des lettres, rue de la Liberté, 10, à Dijon.

1891 — **Lamirand**, professeur de physique au lycée de Toulouse.

1890 — **Lancelot**, élève de la section de mathématiques.

1856 — **Landrin**, inspecteur honoraire d'académie, rue Fodéré, 11, à Nice, **S. P.**

1893 — **Landry**, agrégé de philosophie, professeur de littérature au collège Chaptal, rue de Chantilly, 7, **S. P.**

1893 — **Lange**, professeur de seconde au lycée de Dijon.

1894 — **Langevin**, agrégé de physique, professeur à l'École municipale de physique et de chimie, boulevard Saint-Marcel, 21.

1876 — **Lanson**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, ancien maître de conférences suppléant à l'École Normale, maître de conférences d'histoire de la littérature française à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 1.

1865 — **Lantoine**, ancien professeur de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, villa Madeleine, cité du Belvédère, 11, à Saint-Germain-en-Laye.

1891 — **Lapointe**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nancy.

1858 — **Larocque**, inspecteur honoraire d'académie, directeur de l'Observatoire du Petit-Port, à Nantes.

1882 — **Lary**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.

1892 — **Lattès**, professeur de mathématiques au lycée d'Aix.

1856 — **Launay**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, place de la Vieille-Estrapade, 1, **S. P.**

1899 — **Launay**, élève de la section d'histoire naturelle.

1863 — **Launoy**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.

1896 — **Laureaux** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de Vesoul.

1855 — **Laurent** (E.), professeur honoraire de lettres du lycée Charlemagne, rue de Rivoli, 214, **S. P.**

1861 — **Laurent** (F.), professeur de quatrième au collège Stanislas, rue du Montparnasse, 9.

1896 — **Laurentie**, agrégé des lettres, professeur de littérature française à l'Université de Laval (Canada).

1897 — **Lavaud**, professeur de seconde au lycée du Puy.

1885 — **Lavenir**, docteur ès sciences, avenue d'Eylau, 39, **S. P.**

1862 — **Lavéville**, inspecteur d'académie, à Paris, rue Soufflot, 14, **S. P.**

1862 — **Lavisse**, membre de l'Académie française, prof. et directeur d'études d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de Médicis, 5, **S. P.**

1888 — **Leau**, prof. de mathématiques au collège Stanislas, rue Ste-Placide, 54, **S. P.**

1895 — **Lebeau**, professeur au collège arménien, rue Yechil, 1, Pera (Constantinople).

1883 — **Lebègue** (E.), professeur d'histoire et de lettres au lycée Lakanal, rue du Lycée, 7, à Sceaux, **S. P.**

1894 — **Lebesgue**, professeur de mathématiques au lycée, rue Sigisbert-Adam, à Nancy.

1889 — **Le Blanc**, professeur de rhétorique au lycée de Périgueux, **S. P.**

Promotions.

1877 — **Leblond**, agrégé, professeur de physique à l'École des officiers-torpilleurs, avenue Vauban, 17, à Toulon.

1879 — **Le Breton**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres, rue de la Prévôté, 16, à Bordeaux.

1860 — **Lecaplain**, professeur de physique au lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen, **S. P.**

1857 — **Lechartier**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de chimie de la Faculté des sciences, directeur de la station agronomique de Rennes.

1883 — **Lechat** (H.), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Lyon, **S. P.**

1879 — **Leclerc du Sablon**, doyen et professeur de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse.

1884 — **Leconte** (H.), professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Le Goff, 7.

1895 — **Leconte**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et à l'École supérieure des sciences de Nantes.

1890 — **Lécrivain**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse.

1885 — **Le Dantec**, chargé d'un cours complémentaire d'embryologie à la Sorbonne, rue Victor-Considérant, 4.

1878 — **Leduc**, professeur adjoint, maître de conférences de physique à la Sorbonne et à l'École Normale de Saint-Cloud, boulevard Saint-Michel, 84.

1851 — **Lefaivre**, ancien ministre plénipotentiaire, à Versailles.

1852 — **Lefebvre** (E.), professeur honoraire de physique du lycée, rue des Réservoirs, 2, à Versailles, **S. P.**

1857 — **Lefebvre** (Jules), professeur de mathématiques au lycée, rue de la Barre, 31 *bis*, à Lille.

1885 — **Lefebvre** (P.), professeur de physique au lycée de Douai, **S. P.**

1883 — **Lefèvre** (J.), professeur de physique au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

1884 — **Lefèvre** (Jules), professeur de sciences naturelles au lycée du Havre.

1885 — **Lefrançois**, profess. de mathématiques au lycée de Grenoble, **S. P.**

1887 — **Le Gentil** (J.), agrégé des lettres, boursier d'études, Montera, 18, à Madrid.

1885 — **Leger**, agrégé d'anglais, rue de Tournon, 4.

1899 — **Legouis** (le R.-P.), ancien agrégé préparateur d'histoire naturelle à l'École Normale, docteur ès sciences, **S. P.**

1900 — **Le Goupils**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, en congé, président du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie, à Nassirah, par Bouloupari.

1893 — **Legoux**, professeur de mécanique à la Faculté des sciences de Toulouse.

1895 — **Legrand** (A.), agrégé de grammaire, rue du Château, 1, à Neuilly-sur-Seine, **S. P.**

1895 — **Legrand** (Jules), agrégé de philosophie, député des Basses-Pyrénées, ancien sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur, boul. Pasteur, 52, **S. P.**

1895 — **Legrand** (G.), avoué, docteur en droit, avenue de Saint-Cloud, 41, Versailles.

1895 — **Legrand** (Ph.-E.), professeur adjoint de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres, avenue Duquesne, 3, à Lyon.

1895 — **Legras**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, chemin de Fontaine, 27, à Dijon.

Promotions.

1868 — **Lehanneur**, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté des lettres de Caen.

1874 — **Lehugeur**, professeur d'histoire au lycée Henri IV et à la Maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, boulevard Saint-Michel, 73.

1883 — **Lelieuvre**, professeur de mathématiques spéciales au lycée et chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des sciences de Caen.

1876 — **Lemaire**, professeur de philosophie au lycée d'Amiens.

1872 — **Lemaître** (Jules), membre de l'Académie française, professeur de Faculté hors rang, rue des Écuries-d'Artois, 39.

1855 — **Lemas**, inspect. honor. d'académie, avenue du Midi, 27, à Limoges, S. P.

1878 — **Lemercier**, doyen et professeur de langue et littérature grecques de la Faculté des lettres, rue des Carrières Saint-Jullien, 14, à Caen.

1884 — **Lemoine**, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, rue Claude-Bernard, 72.

1863 — **Le Monnier**, professeur de botanique à la Faculté des sciences et directeur du jardin botanique de Nancy, S. P.

1891 — **Lemoult**, maître de conférences à la Faculté des sciences de Lille.

1880 — **Léna**, professeur de seconde au lycée Condorcet.

1847 — **Lenient**, professeur honoraire de poésie française de la Sorbonne, rue du Cardinal-Lemoine, 14, S. P.

1894 — **Léon**, agrégé d'histoire, boursier d'études, boulevard Haussmann, 17.

1882 — **Léonard-Chalagnac**, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.

1855 — **Léotard**, doyen de la Faculté libre des lettres, cours Morand, 5, à Lyon.

1893 — **Lequintrec**, professeur de mathématiques au lycée de Rochefort.

1892 — **Le Roy**, professeur de mathématiques spéciales au collège Stanislas, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

1892 — **Leroy**, professeur de physique au lycée de Douai.

1861 — **Lesage** (Paul), administrateur du Crédit Foncier de France, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, rue de Monceau, 11.

1885 — **Lesaus**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

1841 — **Lescœur**, docteur ès lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Pierreclos, par Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

1879 — **Lesgourgues** (P.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Henri IV, rue Claude-Bernard, 74, S. P.

1882 — **Lesgourgues** (F.), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1891 — **Lespès**, professeur d'histoire au lycée d'Alger.

1844 — **Lespiault**, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, à Nérac (Lot-et-Garonne), S. P.

1886 — **Lespieau**, sous-directeur du laboratoire de chimie des Hautes-Études (École Normale), professeur de chimie au collège Chaptal, rue d'Ulm, 6.

1861 — **Letrait**, provis. honoraire du lycée de Périgueux, Léguillac de l'Auche par Razac-sur-l'Isle (Dordogne).

1845 — **Leune** (P.), professeur honoraire de philosophie du collège Rollin, quai de la Tournelle, 21.

1878 — **Leune** (A.), inspecteur d'académie à Arras.

1849 — **Levasseur**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26.

motions.

— **Le Vavasseur**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue de la Poste, 5, à Toulouse.

— **Le Verrier**, élève de la section de philosophie.

— **Levrault**, professeur de rhétorique au lycée d'Angers.

— **Lévy** (Armand), professeur de physique au lycée d'Alençon.

— **Lévy** (Albert), professeur de mathématiques au lycée de Brest.

— **Lévy-Ullmann** (Gaston), ancien maître de conférences de langue et littérature françaises à l'Université d'Upsala ; rue La Trémouille, 6, à Paris.

— **Lévy** (Ernest), maître de conférences suppléant à l'École Normale, rue de Cérisoles, S. P.

— **Lévy** (Albert), professeur d'allemand au lycée de Toulouse.

— **Lévy-Bruhl**, maître de conférences et directeur d'études de philosophie à la Sorbonne, rue de Montalivet, 8, S. P.

— **Lhébrard**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Reims.

— **Lhermitte**, élève de 4e année à l'École.

— **Liard**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

— **Liber**, professeur de quatrième au lycée de Douai.

— **Liéby**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Foix, en congé.

— **Ligneau**, professeur de quatrième au lycée de Rouen.

— **Lignier**, examinateur des Écoles d'hydrographie de la marine en retraite, rue d'Erlanger, 25, à Paris, S. P.

— **Lion** (J.), prof. d'histoire au lycée Janson, rue Notre-Dame-des-Champs, 119.

— **Lippmann**, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des Longitudes, professeur de physique et directeur d'études à la Sorbonne, rue de l'Éperon, 10.

— **Litalien**, professeur de cinquième au lycée de Brest.

— **Lœwenstein-Jordan**, prof. de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Lille.

— **Loosen**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy.

— **Lorin** (Henri), professeur de géographie coloniale à la Faculté des lettres de Bordeaux.

— **Lorquet**, professeur d'histoire au lycée Janson.

— **Lubac**, professeur de philosophie, au lycée de Constantine, en congé.

— **Luchaire** (Achille), membre de l'Académie des sciences morales et polit., profes. d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, rue du Luxembourg, 30.

— **Luchaire** (Julen), maître de conférences de langue et littérature italiennes à la Faculté des lettres, rue de la Charité, 56, à Lyon, S. P.

— **Luguet**, profes. honor. de philosophie de la Faculté des lettres de Poitiers, rue de Grenelle, 59, à Paris.

— **Luquet**, professeur de philosophie au collège de Pont-à-Mousson.

— **Lyon** (G.), maître de conférences de philosophie à l'École Normale, prof. de psychologie à l'École de Fontenay-aux-Roses, rue Ampère, 11.

— **Mabilleau**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, directeur du Musée social, rue Las Cases, 5.

Promotions.

1884 — **Macé** (Alcide), ancien membre de l'École de Rome, prof. adjoint de littérature latine à la Faculté des lettres, rue Saint-Hélier, 80, à Rennes, S. P.

1868 — **Macé de Lépinay** (Auguste), professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV et prof. au lycée Racine, rue Claude-Bernard, 79, S. P.

1872 — **Macé de Lépinay** (Jules), prof. de physique à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.

1884 — **Magrou**, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

1892 — **Maige**, chargé des cours de botanique à l'École des sciences, passage de Caravansérail, 8, Alger (Mustapha).

1864 — **Maillard**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Poitiers, S. P.

1895 — **Maître**, professeur suppléant de philosophie, au collège Rollin, en congé, membre de l'École Française d'Extrême-Orient.

1856 — **Maitrot**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, à Vassy (Haute-Marne).

1879 — **Malavialle**, maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1883 — **Mâle**, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue de Navarre, 11, S. P.

1889 — **Malherbe**, sous-préfet à Castel-Sarrasin, S. P.

1887 — **Maluski**, professeur de mathématiques spéciales au lycée, rue Gasparin, 20 *bis*, à Lyon, S. P.

1865 — **Manœuvrier** (Édouard), agrégé de philosophie, secrétaire général de la Société de la Vieille-Montagne (Belgique), rue Richer, 19, à Paris.

1869 — **Manœuvrier** (Georges), direct. adjoint à l'École des Hautes-Études laborat. de recherches physiques à la Sorbonne, avenue de l'Observatoire, 29, S. P.

1872 — **Mangeot**, ancien prof. de mathém. spéc. au lycée de Troyes, en congé, S. P.

1894 — **Mantoux**, agrégé d'histoire et de géographie, rue du faubourg Poissonnière, 39.

1872 — **Mantrand**, professeur honoraire de mathématiques au lycée Condorcet, à Bouray (Seine-et-Oise).

1872 — **Marchal** (Pol), professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.

1898 — **Marchal** (Henri), élève de 4e année, à l'École.

1872 — **Marchand**, professeur de mathématiques au lycée de Versailles.

1846 — **Marcou** (Léopold), professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, rue du Four, 6, S. P.

1876 — **Marcou** (Georges), professeur de cinquième au lycée Condorcet, rue du Rocher, 84.

1879 — **Marcourt**, professeur de rhétorique au collège Rollin, rue des Batignolles, 8

1870 — **Margottet**, recteur de l'académie de Lille, S. P.

1846 — **Marguet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand, rue Monge, 13.

1892 — **Marijon**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nîmes, S. P.

1877 — **Marion** (Marcel), professeur adjoint, maître de conférences d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1836 — **Marmier**, docteur ès sciences naturelles et en médecine, délégué à l'Institut Pasteur de Lille, rue Jules de Vicq, 22, à Fives-Lille.

1895 — **Maroger**, professeur de mathématiques au lycée de Nantes.

romotions.

53 — **Marotte** (A.), professeur honoraire de quatrième du lycée Condorcet, rue Saint-Florentin 8, S. P.

91 — **Marotte** (F.), professeur suppléant de mathématiques, au lycée de Lille.

87 — **Marsan**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Toulouse.

59 — **Martel**, professeur de quatrième au lycée Carnot.

72 — **Martha** (Jules), professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, rue de Bagneux, 16, S. P.

78 — **Martin** (Fr.), profes. de philosophie au lycée Voltaire.

65 — **Martine**, professeur d'histoire au lycée Condorcet, et maître de conférences à la Faculté des lettres.

88 — **Martinenche**, maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Montpellier.

75 — **Martinet**, prof. de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.

99 — **Martino**, élève de la section de littérature.

58 — **Mascart** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique au Collège de France, directeur du Bureau central météorologique, rue de l'Université, 176, S. P.

91 — **Mascart** (J.), astronome adjoint à l'Observatoire de Paris, boulevard Raspail, 212.

55 — **Maspero**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur des Antiquités et des fouilles en Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, S. P.

55 — **Masquelier**, directeur des études à l'École Lacordaire, rue de Passy, 14.

0 — **Massebieau**, professeur d'histoire au lycée de Rennes, et à l'École préparatoire supérieure de Nantes, directeur de l'Observatoire.

4 — **Massoulier**, professeur de physique, au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes.

7 — **Masure**, inspecteur honoraire d'académie, rue de la Paix, 5, à Orléans.

7 — **Mathé**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Mont-de-Marsan, à la Rochelle.

8 — **Mathet**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Lyon, à Neuvic-sur-Isle (Dordogne), S. P.

) — **Mathieu** (P.), prof. de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand.

) — **Mathieu** (H.), prof. de mathématiques spéciales au lycée de Grenoble.

l — **Mathieu** (J.), professeur de mathématiques au lycée de Saint-Étienne.

i — **Mathiez**, professeur d'histoire au lycée de Châteauroux.

5 — **Matignon**, maître de conférences de chimie minérale à la Sorbonne, boulevard Carnot, 17, Bourg-la-Reine.

; — **Matruchot**, maître de conférences de botanique à l'École Normale, rue Le Verrier, 18, S. P.

) — **Maurain**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, Rennes.

' — **Mauxion**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Poitiers.

— **Mayer**, prof. de rhétorique au lycée Janson, faubourg Saint-Honoré, 201.

) — **Maynial**, élève de la section de grammaire.

— **Mazoran**, professeur de cinquième au collège Rollin.

Promotions.

1852 — **Méallin**, proviseur honoraire du lycée de Nancy, rue de la Chappe, 12, à Bourges.

1886 — **Mélinand**, professeur de philosophie au lycée Lakanal, rue Claude-Bernard, 74.

1878 — **Mellerio**, professeur de cinquième au lycée Janson, rue de la Tour, 79.

1856 — **Mellier**, inspecteur honoraire d'académie, rue des Tiercelins, 5, à Nancy.

1894 — **Mendel**, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes.

1899 — **Menos**, élève de la section de littérature.

1854 — **Méray**, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Dijon, S. P.

1882 — **Mercier** (Louis-Auguste), professeur de mathématiques au lycée de Lons-

1883 — **Mercier** (C.-P.), professeur de seconde au lycée de Versailles, rue du Regard, 9, à Paris.

1887 — **Mérieux**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Besançon.

1867 — **Mérimée**, doyen et professeur de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres, rue des Châlets, 54, à Toulouse.

1899 — **Mérimée**, élève de la section de littérature.

1896 — **Merlant**, professeur de rhétorique au lycée de Lorient.

1863 — **Merlin** (E.), professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue Delayrac, 18, à Fontenay-sous-Bois.

1897 — **Merlin** (J.), membre de l'École française de Rome.

1898 — **Merlin**, élève de quatrième année à l'École Normale.

1882 — **Meslin**, prof. de physique à la Faculté des sciences de Montpellier, S. P.

1887 — **Mesnil**, agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, rue de Vaugirard, 227, S. P.

1874 — **Mespié**, prof. de littérature étrangère à l'École supérieure des lettres d'Alger.

1897 — **Mesuret**, agrégé de mathématiques, boursier d'études, rue de Tournon, 17.

1899 — **Meyer**, élève de la section de grammaire.

1894 — **Meynier**, professeur de physique au lycée de Cherbourg.

1845 — **Mézières** (A.), membre de l'Académie française, professeur honoraire de littérature étrangère de la Sorbonne, sénateur de Meurthe-et-Moselle, boulevard Saint-Michel, 57, S. P.

1890 — **Michaut**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Moulins en congé, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), S. P.

1875 — **Michel** (Auguste), professeur d'histoire naturelle au collège Stanislas, S. P.

1877 — **Michel** (Henry), chargé d'un cours d'histoire des doctrines politiques à la Sorbonne, rue Jouffroy, 79, S. P.

1880 — **Michel** (R.), professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.

1895 — **Michel** (Ch.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Dijon.

1884 — **Michon**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, rue Barbet-de-Jouy, 26, S. P.

1878 — **Milhaud**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.

1899 — **Milhaud**, élève de la section de mathématiques.

1899 — **Millet**, élève de la section de philosophie.

1864 — **Millot** (L.-A.), professeur de mathématiques au lycée, place Parmentier, Bourges.

Promotions.

1886 — **Millot** (L.-L.-E.), professeur de mathématiques au lycée de Toulon.
1898 — **Milon**, agrégé des lettres, soldat au 117e régiment d'infanterie, Le Mans.
1892 — **Mineur**, professeur de mathématiques au lycée de Lille.
1885 — **Mirman**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Reims, député de la Marne, avenue de Wagram, 26.
1861 — **Moireau**, agrégé des lettres, homme de lettres, rue de Vaugirard, 35.
1885 — **Molbert**, professeur de troisième au lycée de Dijon.
1862 — **Molinier**, professeur d'histoire de la France méridionale à la Faculté des lettres de Toulouse.
1888 — **Molliard** (M.), maître de conférences de botanique à la Sorbonne, S. P.
1878 — **Monceaux**, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.
1848 — **Moncourt**, professeur honoraire de mathématiques du lycée, rue des Fraises, 5, à Nantes, S. P.
1903 — **Mondain**, ancien élève de la section de physique, directeur de l'École du Palais, à Tananarive, S. P.
1872 — **Monin**, professeur d'histoire au collège Rollin, rue Alfred-Stevens, 2.
1862 — **Monod** (G.), membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École des Hautes-Études, maître de conférences d'histoire du moyen âge et moderne, à l'École Normale, rue du Parc-de-Clagny, 18 *bis*, à Versailles, S. P.
1879 — **Monod** (A.), professeur de sixième au lycée Montaigne, boulevard Saint-Michel, 57.
1896 — **Monod** (Albert), professeur de rhétorique au lycée de Saint-Quentin.
1898 — **Monod** (F.), élève de quatrième année à l'École Normale.
1874 — **Montargis**, professeur de philosophie au lycée de Bourg.
1894 — **Montel**, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers, pensionnaire de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5, S. P.
1852 — **Montigny** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri IV, rue Simon, 4, à Ablon (Seine-et-Oise).
1887 — **Moog**, professeur de troisième au lycée de Versailles.
1881 — **Morand**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.
1899 — **Morand**, élève de la section de grammaire.
1887 — **Moreau**, professeur de physique à la Faculté des sciences, avenue de la Gare, 49, à Rennes.
1878 — **Moreau-Nélaton**, rue du faubourg Saint-Honoré, 73 *bis*, S. P.
1860 — **Morel** (G.), inspecteur général de l'enseignement secondaire, boulevard Saint-Germain, 26, S. P.
1893 — **Morel** (Maurice), professeur de seconde au lycée de Grenoble.
1878 — **Morillot**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble.
1899 — **Mornet**, élève de la section de littérature.
1856 — **Mossot**, professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, rue de Verneuil, 20.
1892 — **Mouthon**, professeur de mathématiques au lycée de Rouen.
1890 — **Mouton** (H.), agrégé, préparateur à l'Institut Pasteur, boulevard Pasteur, 64.
1895 — **Muret**, professeur d'histoire, boursier d'études, place de Laborde, 12.
1897 — **Muxart**, professeur de mathématiques au lycée de Bastia.

Promotions.

1894 — **Nadaud**, professeur de troisième au lycée d'Orléans.
1895 — **Navarre**, professeur de seconde au lycée de Grenoble.
1876 — **Nebout**, professeur de seconde au lycée de Rouen.
1880 — **Nepveu**, professeur de mathématiques au lycée de Limoges.
1880 — **Nicol**, prof. de mathématiques au lycée Janson, rue de la Tour, 11, S.P.
1867 — **Niebylowski**, professeur de mathématiques au lycée de La Rochelle.
1865 — **Niewenglowski**, inspecteur d'académie à Paris, rue de l'Arbalète, 3.
1897 — **Noël**, ancien élève de la section des sciences naturelles, faubourg des Trois-Maisons, 102 à Nancy
1865 — **Noguès**, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson.
1858 — **Nolen**, recteur honoraire, rue du Débarcadère, 7 *bis*, à Paris, S. P.
1884 — **Nollet**, professeur de rhétorique au lycée de Versailles, avenue du Maine, 174, à Paris.
1880 — **Nougaret**, proviseur du lycée de Grenoble.
1888 — **Nouvel**, professeur d'histoire au lycée de Chartres.

1896 — **Obriot**, ancien élève de la section de mathématiques, rue Nicole, 8.
1876 — **Offret** (A.), professeur de minéralogie théorique et appliquée à la Faculté des sciences, chemin des Pins, 53, villa Sans-Souci, à Lyon.
1862 — **Olivier**, proviseur du lycée de Nice.
1899 — **Ollivier**, élève de la section de physique.
1885 — **Onde**, professeur de mathématiques au lycée de Clermont, S. P.
1884 — **Oudot**, professeur de mathématiques au lycée, rue du Trech, 43, à Tulle.
1893 — **Ozil**, professeur de mathématiques au collège de Bône.

1872 — **Pacaut**, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, rue Guy-de-la-Brosse, 5.
1883 — **Padé**, chargé de cours de mécanique rationnelle et appliquée à la Faculté des sciences, route de Bordeaux, 26, à Poitiers,
1885 — **Padovani**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Nice, démissionnaire, conseiller municipal, rue Maccarani, 11, à Nice, S. P.
1886 — **Pagès**, professeur d'histoire au lycée Carnot, boulevard Malesherbes, 21.
1883 — **Painlevé**, membre de l'Académie des sciences, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue de Rennes, 99.
1887 — **Paoli**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Bastia.
1880 — **Papelier**, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans, rue de Recouvrance, 10.
1890 — **Pasquet**, professeur d'histoire au lycée de Toulon, en congé, à Bornes (Var).
1881 — **Paraf**, profes. adjoint de mathém. à la Faculté des sciences de Toulouse.
1881 — **Parigot**, prof. de rhétorique au lycée Condorcet, avenue de Villiers, 61.
1879 — **Paris** (Pierre), professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à la Faculté des lettres et directeur de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux.
1875 — **Parmentier**, professeur de chimie à la Faculté des sciences et directeur de la station agronomique de Clermont.
1890 — **Parodi**, professeur de philosophie au lycée, boulevard de Talence, 56, à Bordeaux.
1864 — **Parpaite**, professeur de mathématiques au lycée de Vanves.

notions.

— **Parturier**, professeur de cinquième au lycée du Havre.
— **Passerat**, professeur honoraire de seconde du lycée de Tours, rue Vauquelin, 30, à Paris.
— **Patenôtre**, ambassadeur de France à Madrid, S. P.
— **Patté**, professeur de physique au collège de Vitry-le-François, boulevard du Midi, S. P.
— **Péchard**, maître de conférences de chimie à l'École Normale, chargé de cours de chimie à la Sorbonne, S. P.
— **Péguy**, ancien élève de la section de philosophie, rue de la Sorbonne, 8.
— **Pein**, professeur de mathématiques au lycée Henri IV.
— **Peine**, professeur de quatrième au lycée Condorcet.
— **Pélissier**, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, villa Leyres, à Montpellier, S. P.
— **Pellat**, professeur de physique générale à la Sorbonne, professeur à la maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, avenue de l'Observatoire, 23.
— **Pellet**, doyen honoraire et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences, rue Pascal, 30, à Clermont, S. P.
— **Pellisson**, ancien inspecteur d'académie, rue Censier, 41, à Paris.
— **Penjon**, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lille, rue du Bloc, 10, à Douai.
— **Pény**, professeur de mathématiques au collège de Semur.
— **Pératé**, agrégé des lettres, conservateur-adjoint du Musée national de Versailles, S. P.
— **Perchot**, agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'observatoire de Paris, rue Scheffer, 7.
— **Perdrix**, professeur de chimie générale à la Faculté des sciences de Marseille, S. P.
— **Perdrizet**, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy.
— **Pérès**, professeur de philosophie au lycée de Toulouse.
— **Pérez** (F.), professeur de troisième au lycée d'Avignon, en congé, rue Boudet, 10, Bordeaux.
— **Pérez** (Charles), agrégé préparateur de zoologie à l'École Normale.
— **Périer**, professeur de mathématiques au lycée Condorcet, rue du Château, 40, à Asnières (Seine).
— **Pernot**, agrégé des lettres, membre de l'École française de Rome.
— **Pérot** (P.), inspecteur honoraire d'académie à Évreux.
— **Perraud** (S. É. le Cardinal), agrégé d'histoire, membre de l'Académie française, évêque d'Autun, S. P.
— **Perreau** (F.), chargé d'un cours complément. de physique industrielle à la Faculté des sciences de Nancy, S. P.
— **Perrier** (E.), membre de l'Académie des sciences, profess. de zoologie et directeur du Muséum, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, S. P.
— **Perrier** (R.), chargé d'un cours complémentaire de zoologie à la Sorbonne boulevard Montparnasse, 84.

Promotions.

1891 — **Perrin** (J.-B.), chargé d'un cours de chimie physique à la Sorbonne, Rataud, 9.

1892 — **Perrin** (G.), professeur de mathématiques spéciales au lycée de deaux, S. P.

1852 — **Perrot** (G.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fesseur honoraire d'archéologie à la Sorbonne ; directeur de l'École male, S. P.

1857 — **Perroud**, recteur de l'académie de Toulouse.

1840 — **Pessonneaux** (E.), professeur honoraire de troisième du lycée Henri rue Bonaparte, 80.

1872 — **Pessonneaux** (R.), professeur de quatrième au lycée Henri IV.

1881 — **Petit** (A.), professeur d'histoire au lycée Janson, rue Guichard, 3.

1883 — **Petit** (P.), professeur de chimie agricole et directeur de l'École brasserie à la Faculté des sciences de Nancy, S. P.

1888 — **Petitdidier**, professeur de seconde au lycée de Roanne, S. P.

1887 — **Petiteau**, professeur de physique au lycée et de chimie à l'École de decine de Nantes.

1881 — **Petitjean**, professeur de quatrième au lycée Condorcet, rue Er Renan, 22.

1870 — **Petot**, professeur de mécanique rationnelle et appliquée à la Faculté sciences de Lille.

1890 — **Pétrovitch**, professeur à la Faculté des sciences, 26, Kossautch-Ve Belgrade (Serbie).

1897 — **Peyré**, professeur de cinquième au lycée de Mont-de-Marsan.

1878 — **Pfister**, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des l de Nancy.

1869 — **Philibert** (A.), professeur de philosophie au lycée de Clermont, en c à Valréas (Vaucluse).

1890 — **Philipot**, agrégé de grammaire, professeur de littérature romane à l' versité de Lund (Suède).

1874 — **Picard** (E.), membre de l'Académie des sciences, professeur d' supérieure et d'algèbre supérieure à la Sorbonne, professeur de m nique rationnelle à l'École Centrale, rue Soufflot, 13, S. P.

1879 — **Picard** (A.), professeur de mathématiques au lycée, rue Victor-Hugo, à Tours.

1879 — **Picard** (L.), professeur de rhétorique au collège Rollin, rue de S Pétersbourg, 22.

1898 — **Picardmorot**, élève de la section de mathématiques.

1885 — **Picart** (Luc), professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Li

1864 — **Pichon** (Ad.), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, rue N Dame-des-Champs, 44.

1888 — **Pichon** (R.), professeur de rhétorique au lycée Condorcet, boulev Montparnasse, 142.

1897 — **Pichon** (A.), agrégé des lettres, professeur de littérature franç l'Université de Milan.

1866 — **Piéron**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue d'Ass

1868 — **Pierre**, inspecteur général de l'enseignement primaire, directeur de l'É Normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

motions.

M — **Pigeon**, professeur adjoint, chargé de cours de chimie à la Faculté des sciences et professeur à l'École de médecine, rue Millotet, 3, à Dijon, S. P.

2 — **Pingaud** (L.), correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, profes. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon, S. P.

0 — **Pingaud** (A.), agrégé d'histoire, attaché au cabinet du Ministère des Affaires étrangères, rue Gay-Lussac, 49.

9 — **Pionchon**, professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble.

3 — **Piquet**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.

2 — **Plésent**, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand.

1 — **Pluzanski**, proviseur honoraire, directeur du collège de l'Ile de France, à Liancourt (Oise).

3 — **Poincaré**, inspecteur général de l'enseignement secondaire.

2 — **Poirier**, doyen et professeur de zoologie de la Faculté des sciences de Clermont, S. P.

1 — **Poirot**, Universetets lektor, Brunnsparken, 21, à Helsingfors (Finlande).

3 — **Porchon**, professeur honoraire de mathématiques au lycée de Versailles.

7 — **Postelle**, proviseur honoraire, boulevard du Lycée, 36, à Vanves.

3 — **Pottevin**, directeur du Bureau d'hygiène du Havre.

1 — **Pottier**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée et professeur suppléant à l'École du Louvre; professeur suppléant à l'École des Beaux-Arts, rue de La Tour, 72, S. P.

— **Poujade**, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.

— **Poyard**, prof. hon. de rhétorique du lycée Henri IV, rue de Tournon, 14.

— **Pradines**, professeur de philosophie, au lycée de Montluçon.

— **Presseir**, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, rue Denfert-Rochereau, 21.

— **Prévot**, ancien élève de la section de littérature, soldat à la 16e section d'intendance, boulevard de la gare, 48, Toulouse.

— **Priem**, professeur de sciences naturelles au lycée Henri IV, boulevard Saint-Germain, 135.

— **Prolongeau**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée d'Angoulême, quai de l'Hôtel de Ville, 40, à Paris.

— **Pruvost**, inspecteur général de l'enseignement secondaire, rue de la Tour, 11, à Passy, S. P.

— **Puech**, maître de confér. de langue et littérature grecques à la Sorbonne, rue du Val-de-Grâce, 9, S. P.

— **Puiseux** (P.), astronome adjoint à l'Observatoire, professeur adjoin maître de conférences de mécanique à la Sorbonne, rue Le Verrier, 2, S. P.

— **Pujet**, prof. de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Rennes.

— **Puzin**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée d'Alger.

— **Quinot**, profes. honoraire de seconde du lycée Condorcet, rue Mantega, 1, à Nice.

— **Quiquet**, actuaire de la compagnie d'assurances sur la vie *La Nationale*, boulevard Saint-Germain, 92.

Promotions.

1873 — **Rabaliet**, agrégé de grammaire, chef d'institution à Angoulême, S. P.

1875 — **Rabaud**, professeur de seconde au lycée Charlemagne, rue des Fontaines, 10, S. P.

1866 — **Rabier**, directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

1864 — **Raby**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, adjoint au maire de Moulins.

1881 — **Radet**, doyen et professeur d'histoire ancienne de la Faculté des lettres, rue de Cheverus, 9 *bis*, à Bordeaux, S. P.

1879 — **Raffy**, professeur adjoint à la Sorbonne, maître de conférences d'analyse à l'École Normale, rue Nicole, 7, S. P.

1893 — **Rageot**, agrégé de philosophie, avenue Malakoff, 49.

1857 — **Raingeard**, professeur honoraire de physique du lycée de Niort, rue Paimbeuf, 17, à Pornic (Loire-Inférieure).

1861 — **Rambaud**, sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rue d'Assas, 76, S. P.

1881 — **Rauh**, maître de conférences de philosophie à l'École Normale, rue d'Ulm, 4 *bis*.

1886 — **Raveau**, préparateur de physique à la Sorbonne, rue des Écoles, 5, S. P.

1885 — **Raveneau**, agrégé d'histoire, secrétaire de la rédaction des *Annales de Géographie*, rue d'Assas, 76, S. P.

1890 — **Ray** (Julien), maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Lyon.

1899 — **Ray** (Marcel), élève de la section des langues vivantes, Bayreuthstrasse, 3, Berlin, W., 62.

1859 — **Rayet** (G.), correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire, ancien doyen, professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, à Floirac, près Bordeaux.

1877 — **Rébelliau**, agrégé, docteur ès lettres, bibliothécaire de l'Institut, chargé de cours de littérature française à l'École de Saint-Cloud, quai Conti, 3, S. P.

1875 — **Rebuffel**, professeur de mathématiques au lycée de Nice.

1881 — **Recoura**, professeur de chimie de la Faculté des sciences de Grenoble.

1891 — **Régan**, professeur de rhétorique au lycée de Toulon.

1866 — **Régismanset**, inspecteur d'académie à Aix, S. P.

1876 — **Reinach** (S.), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, rue de Lisbonne, 8, Paris, S. P.

1873 — **Rémond** (Th.), inspecteur d'académie à Troyes.

1875 — **Rémond** (H.), inspecteur d'académie à Angoulême.

1855 — **Rémy**, professeur honoraire de seconde du lycée du Havre, à Hocheme.

1866 — **Renan**, astronome adjoint à l'Observatoire, rue Soufflot, 10, à Paris.

1867 — **Renard**, professeur de l'histoire du travail au Conservatoire des Arts et Métiers, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, rue Mesnil, 9.

1894 — **Renaud**, professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc.

1895 — **Renault**, professeur de philosophie, au lycée de Cherbourg.

omotions.

14 — **Renaux**, agrégé de mathématiques, astronome adjoint à l'Observatoire de Bouzaréah, près d'Alger.

16 — **Renel**, professeur adjoint, maître de conférences de philologie classique à la Faculté des lettres, Place d'Helvétie, 7, à Lyon.

17 — **Répelin**, professeur honoraire de philosophie du lycée, 1, rue du Jardin-des-Plantes, à Lyon.

17 — **Revoil**, professeur de mathématiques au lycée et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Chambéry.

15 — **Rey** (Joseph), professeur de sciences naturelles au lycée de Nantes.

16 — **Reynaud**, professeur d'allemand au lycée de Montpellier.

10 — **Reynier**, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue Notre-Dame-des-Champs, 27.

13 — **Ribert**, ancien préfet, rue des Carmes, 4,

12 — **Ribot**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, S. P.

3 — **Ribout**, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Louis-le-Grand, avenue de Picardie, 30, à Versailles, S. P.

6 — **Richard** (A.-L.), professeur de mathématiques au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12.

0 — **Richard** (Gaston), professeur de philosophie au lycée du Havre.

4 — **Richard** (J.-A.), professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Dijon.

1 — **Richard** (E.), professeur de mathématiques élémentaires au lycée de Nancy.

3 — **Riemann**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée Louis-le-Grand, rue Boulard, 35.

2 — **Rigaut**, professeur d'histoire du lycée Charlemagne, rue de Navarre, 3.

0 — **Rinn**, professeur de troisième au lycée Condorcet, rue Rodier, 59.

3 — **Riquier**, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Caen, S. P.

7 — **Rittier**, professeur honoraire de langues anciennes du collège Rollin, avenue de la République, 23 *bis*, à Villemomble (Seine).

1 — **Rivals**, agrégé, docteur ès sciences, professeur de physique au collège Chaptal, boulevard Malesherbes, 201.

5 — **Rivière**, professeur de physique au lycée Saint-Louis, S. P.

1 — **Robert** (P.), professeur de seconde au lycée Condorcet, rue de Turin, 11.

1 — **Robert** (Édouard), proviseur du lycée de Cahors.

7 — **Robert** (Abel), professeur de rhétorique au lycée de Troyes.

— **Robet** ancien élève de la section de philosophie, impasse du Maine, 3.

1 — **Robin**, directeur de l'*Éducation intégrale*, passage du Surmelin, 5, S. P.

1 — **Roche**, professeur de rhétorique au lycée de Rouen.

1 — **Rocherolles**, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand, rue de Fleurus, 2, S. P.

1 — **Rocquemont**, professeur de mathématiques au lycée d'Agen.

1 — **Rodier**, professeur de sciences naturelles au lycée en congé, directeur du jardin botanique de Bordeaux.

— **Rolland** (Étienne), professeur de physique au lycée de Pau.

Promotions.

1886 — **Rolland** (Romain), chargé d'un cours complémentaire d'histoire de l'Art à l'École Normale, boulevard Montparnasse, 162.

1887 — **Rolland** (Paul), professeur de rhétorique au lycée de Brest.

1883 — **Roos**, professeur de sciences naturelles au lycée de Digne.

1867 — **Roques** (Maurice), prof. de troisième au lycée Condorcet, rue Clapeyron, 4.

1894 — **Roques** (Mario), chargé d'un cours d'histoire de la langue française à l'École Normale, boulevard Saint-Germain, 4.

1890 — **Rosenthal**, professeur d'histoire au lycée de Dijon.

1880 — **Rossignol**, professeur de mathématiques au lycée de Dijon.

1885 — **Rouger**, professeur d'histoire au lycée de Gap.

1890 — **Rougier** (A.), professeur d'histoire au lycée, cours Mirabeau, 3, à Aix.

1898 — **Rousseau**, professeur de mathématiques au lycée de Brest.

1875 — **Rousseaux**, professeur de physique au lycée du Havre.

1896 — **Rousvel**, professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier.

1857 — **Rousselin**, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, boulevard Gambetta, 38, à Villeneuve-sur-Yonne.

1891 — **Rousselle**, professeur de troisième au lycée de Nantes.

1867 — **Rousset**, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue des Écoles, 23.

1887 — **Roussot**, professeur de seconde au lycée Condorcet.

1894 — **Roustan**, professeur de philosophie au lycée, rue du Portail des Augustins, à Cahors.

1853 — **Rouxel**, professeur honoraire de physique du lycée de Pau.

1892 — **Rouyer**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée d'Alger.

1877 — **Roy**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon.

1854 — **Royer**, doyen et professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Dijon.

1893 — **Rozet**, agrégé de grammaire, secrétaire de l'École des Sciences sociales, rue de la Sorbonne, 16.

1892 — **Rudler**, professeur de rhétorique au lycée de Caen.

1889 — **Ruyssen**, prof. de philosophie au lycée rue Poitevin, 4, à Bordeaux, S. P.

1861 — **Sabatier** (Th.), professeur honoraire de physique du lycée de Carcassonne.

1874 — **Sabatier** (P.), correspondant de l'Académie des Sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Toulouse, S. P.

1887 — **Sacerdote**, professeur de physique au collège Sainte-Barbe, boulevard Saint-Michel, 97, en congé.

1890 — **Sagnac** (G.), maître de conférences de physique à la Faculté des sciences, rue Gauthier de Châtillon, 50, à Lille, S. P.

1891 — **Sagnac** (P.), maître de conférences d'histoire moderne à la Faculté des lettres, place Simon-Vollant, 13, à Lille, S. P.

1852 — **Saint-Loup**, doyen honoraire, professeur honoraire de mécanique rationnelle de la Faculté des sciences de Besançon.

1882 — **Salles**, profes. de cinquième au lycée Janson, rue Bugeaud, 9.

1878 — **Salomon** (Ch.), prof. de rhétorique au lycée Condorcet.

1880 — **Salomon** (H.), prof. d'histoire au lycée Henri IV, boulevard Raspail, 2 (place Denfert-Rochereau).

notions.

— **Sarradin**, professeur honoraire de seconde du lycée, rue Montbauron, 18, à Versailles, S. P.

— **Sarrieu**, prof. de philosophie en congé à Montauban, rue du Fort, 1 *bis*.

— **Sarthou**, professeur suppléant de seconde au lycée, rue de Rémusat, 12, à Toulouse.

— **Saumer**, agrégé de mathématiques, boursier d'études, rue Berthollet, 4.

— **Sausaine**, professeur de physique au lycée de St-Pierre (Martinique), S.P.

— **Sautreaux** (L.), professeur de philosophie au lycée de Grenoble, S. P.

— **Sautreaux** (C.), professeur de mathématiques au lycée de Grenoble, S.P.

— **Sauvage**, prof. de mathém. pures à la Faculté des sciences de Marseille.

— **Sauvage**, élève de la section de mathématiques.

— **Schlesser**, professeur de mathématiques élémentaires au lycée, boulevard de la République, 4, Versailles.

— **Schneider**, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Toulouse.

— **Schulhol**, élève de la section de grammaire.

— **Séailles**, professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

— **Segond** (E.), professeur honoraire de philosophie du collège Stanislas, rue Meyerbeer, 15, à Nice.

— **Segond**, (J.), professeur de philosophie au lycée de Toulon.

— **Séguin**, recteur honoraire, rue Ballu, 1, à Paris.

— **Seignobos**, professeur suppléant d'histoire moderne à la Sorbonne, rue de l'Odéon, 15.

— **Séligmann**, agrégé des lettres, directeur honoraire au Ministère des Finances, rue Franklin, 8.

— **Selves**, professeur de rhétorique au lycée d'Agen.

— **Sentis**, professeur de physique au lycée de Grenoble, S. P.

— **Serré-Guino**, anc. examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, prof. hon. de physique de l'École Normale de Sèvres, rue du Bac, 114

— **Seure**, agrégé des lettres, membre hors cadre de l'École française d'Athènes, boulevard Saint-Michel, 14, à Paris, S. P.

— **Simiand**, agrégé de philosophie, bibliothécaire au Ministère du Commerce, boulevard Saint-Michel, 79.

— **Simon** (Paul), ancien professeur de mathématiques au collège Stanislas, rue Stanislas, 10.

— **Simon** (Julien), professeur de troisième au lycée de Chartres.

— **Simon** (Louis), docteur ès sciences, professeur à l'École Normale de Saint-Cloud, préparateur chef de chimie à la Sorbonne, rue Vauquelin, 15, S. P.

— **Simonin**, ancien professeur de mathématiques au lycée de Vendôme, astronome à l'Observatoire de Nice, S. P.

— **Simoir**, professeur de rhétorique au lycée de Laval, S. P.

— **Sion**, élève de la section d'histoire.

— **Sirodot**, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur honoraire de zoologie de la Faculté des sciences de Rennes.

— **Sirven**, agrégé des lettres, professeur de rhétorique à l'École Alsacienne, rue Denfert-Rochereau, 21.

— **Sirvent**, professeur de physique au lycée Saint-Louis.

— **Sochnée**, prof. hon. de lettres du lycée Henri IV, rue de la Michodière, 7.

— **Soudée**, professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.

Promotions.

1868 — **Souquet**, proviseur du lycée de Bourges.

1893 — **Sourdille**, prof. de seconde en congé, Port Charlotte, à Saint-Nazaire.

1873 — **Souriau** (P.), professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy

1875 — **Souriau** (M.), professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.

1882 — **Spinnler**, professeur de mathématiques élémentaires supérieures au lycée rue Sainte-Sophie, 15, à Versailles.

1899 — **Staffaux**, élève de la section de grammaire.

1864 — **Staub**, proviseur du lycée Lakanal.

1859 — **Stéphan**, correspondant de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire et prof. d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille.

1848 — **Stoffel**, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Strasbourg, rue des Clefs, 10, à Schlestadt (Alsace), S. P.

1855 — **Stouff** (P.-A.), prof. honoraire de mathématiques du lycée, rue des Flottes, 8, à Vesoul.

1882 — **Stouff** (A.-X.), professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences, rue Saint-Pierre, 26, à Besançon, S. P.

1870 — **Strehly**, profess. de cinquième au lycée Montaigne, rue de Vaugirard, 5

1885 — **Strowski** (F.), chargé d'un cours de littérature française à la Faculté des lettres de Bordeaux.

1891 — **Strowski** (S.), professeur de philosophie au lycée de Poitiers.

1886 — **Suarès**, ancien élève de la section d'histoire.

1856 — **Subé**, proviseur honoraire du lycée de Limoges, rue de Longchamp, 8, à Paris.

1872 — **Suérus**, censeur sous-directeur des études littéraires au lycée Saint-Louis.

1893 — **Sueur**, professeur de mathématiques au lycée d'Aurillac.

1886 — **Surer**, professeur de seconde au lycée de Dijon.

1867 — **Szymanski**, inspecteur d'académie à Nice.

1896 — **Talagrand**, agrégé de grammaire, chemin de Grézan, enclos Bouis, Nîmes.

1858 — **Talion**, professeur honoraire de troisième du lycée de Nice, à Ver sur-Charente (Charente), S. P.

1838 — **Tamesse**, professeur honoraire de seconde du lycée d'Évreux, Valmy, 53, à Paris, S. P.

1866 — **Tannery**, sous-directeur et maître de conférences de mathématiques l'École Normale.

1889 — **Taratte** (F.), professeur de mathématiques au lycée du Mans.

1861 — **Teissier**, professeur honoraire de physique du lycée de Nice.

1857 — **Terrier** (A.), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet, professeur de littérature française à l'École Normale de Sèvres, d'Aumale, 10.

1893 — **Terrier** (L.), professeur de physique au lycée de Laval, à la Croix route de Cossé.

1892 — **Téry**, professeur de physique, au lycée de Laval, en congé, rue Lemark, 31, à Paris.

Promotions.

1856 — **Tessier**, doyen honor. et prof. d'histoire de la Faculté des lettres de Caen.
1888 — **Teste**, professeur d'histoire au lycée de Toulouse.
1867 — **Texier**, professeur de rhétorique au lycée et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen.
1877 — **Thamin**, recteur de l'académie de Rennes, **S. P.**
1896 — **Tharaud**, professeur de langue et littérature françaises au collège Eötvös (École Normale de Buda-Pesth).
1858 — **Thévenet**, professeur de Faculté, directeur et professeur de mathématiques de l'École des sciences d'Alger.
1879 — **Thevenot**, censeur des études au lycée de Cherbourg.
1877 — **Thiaucourt**, prof. de littérature latine à la Faculté des lettres de Nancy.
1890 — **Thiebaut**, répétiteur au lycée de Versailles.
1873 — **Thimont**, professeur de physique au collège Stanislas, boulevard Montparnasse, 144.
1877 — **Thirion** (Ernest), professeur de rhétorique au lycée de Rennes.
1892 — **Thiry**, élève breveté de l'École des langues orientales vivantes, rue Cassini, 18, **S. P.**
1865 — **Thomas** (J.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Lille.
1880 — **Thomas** (L.), prof. de physique générale et météorologie à l'École des sciences d'Alger.
1899 — **Thomas**, élève de la section d'histoire.
1880 — **Thouvenel**, professeur de physique au lycée Charlemagne, rue des Arènes, 9, **S. P.**
1846 — **Thouvenin** (J.), inspecteur honoraire d'académie, à Nancy.
1882 — **Thouverez**, professeur adjoint, maître de conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.
1889 — **Thybaut**, prof. de mathématiques au lycée Carnot, rue du Rocher, 101.
1880 — **Tissier**, professeur de physique au lycée Voltaire.
1843 — **Tivier**, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, rue d'Havernas, 9, à Amiens, **S. P.**
1898 — **Tonnelat** élève de la section de langues vivantes, Wilhelmstrasse, 114, Berlin, S. W.
1893 — **Touren**, professeur de physique au lycée de Saint-Quentin.
1869 — **Tournois**, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue du Val-de-Grâce, 9.
1888 — **Tourrès**, professeur de mathématiques au lycée d'Alger.
1885 — **Toutain**, prof. suppléant à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, chargé de conférences à l'École des Hautes-Études, rue de l'Université, 74.
1893 — **Treffel**, agrégé d'histoire.
1888 — **Tresse**, prof. de mathématiques au collège Rollin, rue Caulaincourt, 20, **S. P.**
1848 — **Troost**, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de chimie et directeur honoraire d'études à la Sorbonne, rue Bonaparte, 84, **S. P.**
1897 — **Troufleau**, professeur de troisième au lycée d'Angers.
1899 — **Turmel**, élève de la section de mathématiques.
1896 — **Tzitzeica**, professeur suppléant à la Faculté des sciences, à Bucarest.

Promotions.

1895 — **Vacher**, agrégé d'histoire, maître surveillant à l'École Normale.
1888 — **Vacherot** (Charles), professeur de quatrième au lycée de Tunis.
1888 — **Vacon**, prof. de mathématiques au collège de Vitry-le-François (Marne).
1882 — **Valès**, professeur d'histoire au lycée de Nancy.
1891 — **Vallaux**, prof. de géographie à l'École navale, rue d'Algésiras, 21, à Brest.
1894 — **Vallette**, agrégé des lettres, professeur à l'Université de Lausanne, route de Morges.
1880 — **Valot**, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux, S. P.
1838 — **Van Tieghem** (Ph.), membre de l'Académie des sciences, prof.-admin. de botanique du Muséum, rue Vauquelin, 22, S. P.
1891 — **Van Tieghem** (P.), professeur de seconde au lycée, rue des Templiers, 15, à Reims.
1883 — **Vanvincq**, professeur de rhétorique au lycée, villa Henri, Pau, S. P.
1838 — **Vaperean**, agrégé de philosophie, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, boulevard Saint-Michel, 10, S. P.
1867 — **Vast**, ancien professeur d'histoire au lycée Condorcet, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, rue de Rome, 69, S. P.
1889 — **Vauthier**, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing.
1869 — **Verdier** (Henri), proviseur du lycée de Bordeaux.
1890 — **Verdier** (Eug.), professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc.
1872 — **Verdin**, professeur de physique au lycée d'Alger.
1876 — **Vernier**, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon.
1889 — **Versaveaud**, professeur de troisième au lycée de Nice.
1890 — **Verslui**, inspecteur d'académie, à Aurillac, S. P.
1848 — **Vessiot** (J.-B.), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, à Géménos (Bouches-du-Rhône).
1884 — **Vessiot** (E.), professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Lyon.
1885 — **Vèzes**, professeur de chimie à la Faculté des sciences, rue Saubat, 13, à Bordeaux, S. P.
1890 — **Vial**, prof. suppléant de rhétorique au lycée Lakanal, avenue du Maine, 191.
1891 — **Vidal** (Gaston), professeur de physique au collège d'Auxerre.
1863 — **Vidal de la Blache**, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6, S. P.
1892 — **Vieillefond**, prof. de mathématiques au lycée, avenue de Laon, 40, à Reims.
1893 — **Vignal**, rue Le Goff, 5, S. P.
1893 — **Vignes**, professeur de mathématiques au lycée de Constantine.
1881 — **Villard**, profes. de physique au lycée Condorcet, en congé, rue d'Ulm, 45, S. P.
1899 — **Villat**, élève de la section de mathématiques.
1894 — **Villeneuve**, ancien professeur de rhétorique au lycée de Mont-de-Marsan, en congé, rue Delmas, 8, à Montpellier.
1892 — **Vincent**, professeur de physique au collège Stanislas, et chargé d'un cours au lycée Saint-Louis, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.
1856 — **Vintéjoux** (F.), professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, boulevard Saint-Germain, 139.

romotions.

888 — **Vintéjoux** (J.), profess. de mathématiques spéciales au lycée de Dijon.
861 — **Violle**, membre de l'Académie des sciences, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, maître de conférences de physique à l'École Normale, professeur de physique au Conservatoire des Arts et Métiers, boulevard Saint-Michel, 89, **S. P.**
882 — **Viret**, professeur de seconde au lycée de Lyon.
855 — **Vitasse**, prof. honoraire de mathématiques du lycée, rue du Château, 41, à Brest.
73 — **Vivet**, professeur de sciences physiques et naturelles au lycée de Troyes.
81 — **Vogt**, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Nancy, **S. P.**
50 — **Voigt**, professeur honoraire de physique du lycée de Lyon, à Géanges, par Saint-Loup-de-la-Salle (Saône-et-Loire).
92 — **Voisin** (A.), censeur des études au lycée Buffon.
55 — **Voisin** (J.-B.), professeur de rhétorique au lycée de Versailles.
90 — **Volinet**, professeur de mathématiques au lycée de Chartres.

38 — **Waddington**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques; prof. honor. d'histoire de la philosophie ancienne de la Sorbonne, avenue de Villars, 7, **S. P.**
92 — **Wahl** (R.), professeur de seconde, en congé, rue Baudin, 2, à Paris.
73 — **Waille** (V.), professeur de Faculté, professeur de langue et littérature françaises à l'École des lettres d'Alger.
72 — **Walecki**, ancien inspecteur général de l'Instruction publique aux colonies (sciences), rue Trézel, 4, **S. P.**
90 — **Wallerant**, maître de conférences de géologie à l'École Normale.
71 — **Wallon** (H.), sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien Ministre de l'Instruction publique, quai Conti, 25, **S. P.**
72 — **Wallon** (P.-H.), agrégé de grammaire, manufacturier, rue du Val d'Éauplet, 49, à Rouen. **S. P.**
73 — **Wallon** (Ét.), prof. de physique au lycée Janson, rue de Prony, 65, **S. P.**
90 — **Wallon**, élève de la section de philosophie.
70 — **Waltz** (A.), professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Bordeaux, **S. P.**
75 — **Waltz** (R.), professeur de cinquième au lycée d'Alger.
77 — **Watel**, boursier d'agrégation au Museum.
74 — **Wehrlé** (l'abbé), vicaire à Saint-Philippe-du-Roule, rue Washington, 34, cité Odiot, 6.
77 — **Weil** (René), professeur de philosophie au lycée de Chartres, en congé.
78 — **Weil** (A.), boursier d'études à la Sorbonne, boulevard de Strasbourg, 50.
73 — **Weill** (G.), professeur de mathématiques au lycée de Belfort.
73 — **Weill** (Georges), prof. d'histoire au lycée Carnot, rue Jouffroy, 38, **S. P.**
74 — **Weimann**, professeur de sixième au lycée Condorcet.
78 — **Weiss**, maître de conférences de physique à la Faculté des sciences cours d'Herbouville, 35, à Lyon.

Promotions.

1881 — **Welsch**, professeur de minéralogie et géologie à la Faculté des sciences rue Scheurer-Kestner, 5, à Poitiers, S. P.

1894 — **Wenlersse**, professeur d'histoire au lycée d'Orléans.

1852 — **Wescher**, agrégé des lettres, ancien conservateur adjoint et ancien professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, rue Notre-Dame-des-Champs, 27, S. P.

1893 — **Wilbois**, ancien élève de la section de physique, rue de Vaugirard, 18.

1882 — **Wogue**, professeur de seconde au collège Rollin.

1848 — **Wolf** (Ch.), membre de l'Académie des sciences, astronome honoraire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie physique à la Sorbonne, rue des Feuillantines, 1, S. P.

1887 — **Worms** (René), agrégé de philosophie, docteur ès lettres, agrégé et chargé de cours à la Faculté de droit de Caen, auditeur de 1re classe au Conseil d'État, directeur du *Bulletin de l'Institut international de sociologie*, rue Quincampoix, 35, à Paris, S. P.

1860 — **Yon**, inspecteur honoraire d'académie à Montpellier.

1891 — **Yver**, prof. d'histoire au lycée de Douai, en congé, r. La Romiguière, 7, à Paris.

1894 — **Yvon**, professeur de seconde au lycée d'Angoulême, S. P.

1869 — **Zahn**, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.

1861 — **Zévort** (E.), recteur de l'académie de Caen, S. P.

1891 — **Zimmermann**, maître de conférences d'histoire et de géographie coloniale à la Faculté des lettres de Lyon.

1897 — **Zivy**, soldat à la compagnie des dispensés à Beauvais.

1899 — **Zorelli**, élève de la section de mathématiques.

1883 — **Zyromski**, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse.

Nombre des membres au 1er janvier 1901			1405
Membres nouveaux		39	
Décédés	23	24	
Rayé	1		
Différence		15	15
Nombre des membres au 1er janvier 1902			1420

TABLEAU COMPARATIF DES COTISATIONS ANNUELLES

Au 1er janvier 1901 et au 1er janvier 1902.

	1er janvier 1901.	1er janvier 1902.
1846	457	457
1847	492	492
1848	406	406
1849	467	467
1850	474	474
1851	520	520
1852	562	562
1853	574	574
1854	579	579
1855	601	601
1856	609	609
1857	614	614
1858	636	636
1859	640	640
1860	647	647
1861	646	646
1862	651	651
1863	674	674
1864	679	679
1865	712	712
1866	723	723
1867	735	735
1868	747	747
1869	709	709
1870	705	705
1871	641	641
1872	628	628
1873	634	634
1874	642	642
1875	688	688
1876	685	685
1877	689	689
1878	632	632
1879	647	647
1880	708	708
1881	720	720
1882	594	594
1883	483	483
1884	739	739
1885	816	816
1886	866	866
1887	854	854
1888	925	925
1889	962	962
1890	955	955
1891	947	947
1892	955	955
1893	956	956
1894	958	958
1895	964	964
1896	960	960
1897	959	959
1898	954	955
1899	955	957
1900	943	958
1901	6	938
1902		5
Nombre des cotisations perpétuelles au 1er janvier 1902..		496

LISTE PAR ORDRE DE PROMOTION DES MEMBRES

DÉCÉDÉS DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'AU 1er JANVIER 1902

BUREAU DE LA FONDATION.

Promotions.
1810. Cousin (Victor), président (1846-1849), décédé le 13 janvier 1867.
1812. Dubois (Paul-François), vice-président (1846-1849), puis président (1850-1860), décédé le 16 juillet 1874.
1819. Lesieur (Augustin-Henri), secrétaire (1846-1849), décédé le 8 mars 1875.
1833. Hébert (Edmond), vice-secrétaire (1846-1849), secrétaire (1850-1876), vice-président (1876-1881), puis membre honoraire du Conseil (1882), décédé le 4 avril 1890.
1813. Maas (Myrtil), trésorier (1846-1865), décédé le 27 février 1865.

Promotions. Décès

1810. Aubert-Hix, ancien censeur des études au lycée Louis-le-Grand 1855
— Beudant, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie et géologie de la Sorbonne, inspecteur général des études 1850
— Boucley, recteur honoraire 1877
— Cousin, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie de la Sorbonne, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université de France, ancien Pair de France, ancien directeur de l'École Normale, *président-fondateur de l'Association*, S. P.... 1867
— Daulne, prof. honoraire de rhétorique du lycée d'Alençon. 1874
— Delignac, anc. prof. de philosophie au Prytanée militaire de La Flèche 1868
— Faucon, inspecteur d'académie à Douai 1850
— Gaillard, inspecteur général honoraire des études. S. P. 1869

1810. GUILLAUME, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1871
— MAGNIER, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1875
— MAIGNIEN, ancien recteur départemental..... 1871
— PAULIN, médecin de l'École Normale..... 1857
— SOULACROIX, recteur honoraire, chef de division au Ministère de l'Instruction publique..... 1848
1811. CARRÈRE, imprimeur-libraire, ancien maire de Rodez... 1864
— CHAMPANHET, vice-président honoraire du tribunal civil de Privas..... 1863
— DECAIX, anc. secrétaire du Conseil de la Banque de France. 1882
— DEVÈS, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux. 1871
— DUBUS-CHAMPVILLE, ancien professeur de mathématiques au collège et d'hydrographie à l'École de St-Brieuc, S. P. 1868
— DUTREY, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur..... 1870
— FARGEAUD, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Strasbourg..... 1877
— GUIGNAULT, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de géographie de la Sorbonne, ancien maître de conférences, directeur honoraire de l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1876
— LAQUERBE, maire de Séverac-le-Château (Aveyron)..... 1854
— MEUSY, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon..... 1848
— MÉZIÈRES, recteur honoraire de l'Académie de Metz..... 1872
— PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien maître de conférences de langues et littératures latines et françaises à l'École Normale *président de l'Association*, S. P. 1876
— POUILLET, membre de l'Académie des sciences, ancien professeur de physique à la Sorbonne et à l'École Polytechnique, ancien directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien député, S. P..... 1868
— RATTIER, inspecteur honoraire d'académie..... 1877
— ROUGERON, juge honoraire du tribunal de 1re instance de la Seine..... 1867

1811. THIERRY (Augustin), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 1856
— VIGUIER, inspecteur-général honoraire des études, directeur honoraire des études de l'École Normale..... 1876
— VILLEVALEIX, docteur ès lettres, chargé d'affaires d'Haïti (à Paris)..... 1858
1812. ALBRAND, adjoint au maire de Marseille..... 1855
— BALLARD-LUZY, ancien préfet des études du collège Rollin. 1870
— CAYX, vice-recteur de l'académie de Paris..... 1858
— DE CALONNE, prof. honor. de seconde du lycée Henri IV. 1876
— DESMICHELS, recteur honoraire..... 1866
— DUBOIS, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien conseiller au Conseil royal de l'Université de France, ancien député de la Loire-Inférieure, ancien professeur de littérature à l'École Polytechnique, directeur honoraire de l'Ecole Normale, *ancien président du Conseil de l'Association*, S. P..... 1874
— LARGÉ, inspecteur honoraire d'académie..... 1870
— LEREBOURS, avocat à Rouen..... 1879
— MARTIN, recteur honoraire, S. P..... 1864
— OZANEAUX, inspecteur général des études..... 1852
— PÉCLET, professeur-fondateur de l'École Centrale, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale, inspecteur général honoraire des études, S. P..... 1857
— POIRSON, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1871
— RENOUARD, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien Conseiller d'État, ancien Pair de France, ancien procureur général à la Cour de cassation, sénateur inamovible, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale S. P..... 1873
— SALANSON, ancien professeur..... 1860
— THOURON, avocat à Toulon..... 1872
1813. ANSART, inspecteur honoraire d'académie..... 1849
— BOUCHITTÉ, ancien recteur départemental..... 1861
— CAZALIS, inspecteur général hon. de l'enseignement secondaire, ancien maître de conférences de physique à l'École Normale..... 1872
— CHRISTIAN, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège royal d'Orléans..... 1864

3. CORNEILLE, ancien inspecteur d'académie, député au Corps législatif, S. P. 1868
COTELLE, ancien avocat à la Cour de cassation, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1878
DEHÈQUE, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1871
DELAFOSSE, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire de minéralogie de la Sorbonne et du Muséum, ancien maître de conférences de minéralogie à l'École Normale 1878
DUBOIS, ancien recteur départemental 1862
FORGET, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Falaise 1857
GRANGENEUVE, docteur en droit, notaire à Bordeaux, S. P. 1868
GUILLARD, prof. hon. de mathém. du lycée Louis-le-Grand. 1870
LÉVY, maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P. 1841
MAAS, directeur de la Compagnie d'assurances *l'Union*, *trésorier-fondateur de l'Association*, S. P..... 1865
MARESCHAL, agrégé de grammaire, ancien chef d'institution à Vendôme 1876
MOREAU DE CHAMPLIEUX, administrateur des douanes à Paris, *ancien membre du Conseil de l'Association*..... 1851
PARISET, ancien gouverneur de la Guyane, membre du Conseil d'Amirauté 1872
RAGON, inspecteur général honoraire des études..... 1872
VERNADÉ, prof. hon. de seconde du lycée Saint-Louis, S. P. 1888
L. ALEXANDRE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inspecteur général honoraire des études. 1870
DAMIRON, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École normale..... 1862
DIJON, ancien professeur à Huy (Belgique)..... 1850
FONTANIER, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, consul de France à Civita-Vecchia... 1857
GUICHEMERRE, ancien recteur départemental..... 1870
JANNET, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1861
LEMARCHAND, ancien professeur 1855

1814. MICHEL, professeur de rhétorique au lycée de Nancy..... 185
— REVEL, caissier au lycée Louis-le-Grand..... 185
— SABATTIER, professeur honoraire de cinquième du lycée de Rouen..... 186
1815. BOUCHEZ, inspecteur d'académie à Nancy..... 185
— CHANLAIRE, professeur de rhétorique au lycée d'Avignon.. 186
— DEFRENNE, professeur honoraire de cinquième du lycée Saint-Louis, S. P..... 186
— DELCASSO, recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. 186
— LECOMTE, recteur honoraire de l'académie du Loiret..... 186
— PLAGNIOL DE MASCONY, inspecteur honoraire d'académie.. 187
1816. BESSE, professeur au Prytanée militaire de la Flèche.... 185
— BOUILLET, inspecteur général des études..... 186
— BRAIVE, recteur honoraire de l'académie de Montpellier... 186
— COMMEAU, agrégé de grammaire, professeur au collège Sainte-Barbe..... 186
— DORVEAU, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Nantes..... 185
— DUNOYER, recteur honoraire..... 186
— FLAMANVILLE, inspecteur honoraire d'académie..... 187
— GIBON, maître de conférences de langues et littératures latines et françaises à l'École Normale..... 185
— JOUEN, ancien recteur de l'académie de l'Orne..... 185
— LODIN DE LALAIRE, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Dijon..... 18
— RINN, recteur de l'académie de Strasbourg..... 18
— SOULEZ, professeur hon. de seconde du lycée de Besançon. 18
— THÉRY, recteur honoraire de l'académie de Caen..... 18
— VINCENT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 18
1817. AVIGNON, recteur honoraire..... 18
— DELAÎTRE, prof. hon. de rhétorique au lycée de Poitiers.. 18
— GILLETTE, médecin du lycée Louis-le-Grand..... 18
— PERDRIX, professeur de seconde au lycée de Clermont.... 18
— POTTIER, professeur de seconde au lycée Napoléon..... 18
— RAVAUD, ancien censeur des études au lycée de Bordeaux. 18
— VÉRON-VERNIER, inspecteur honoraire d'académie à Paris. 18
1818. ANOT, prof. honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Poitiers..... 18

318. Chenou, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1888
— Corbin, agrégé des lettres, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans..... 1855
— Dubois, professeur honoraire du collège Rollin..... 1884
— Forneron, proviseur honoraire du lycée Bonaparte..... 1886
— Ladevi-Roche, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1871
— Ribout, agrégé des lettres et de grammaire, professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand..... 1854
— Stiévenart, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honor. de la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
319. Boyer, inspecteur honoraire d'académie..... 1865
— Delhomme, prof. honor. de rhétorique du lycée d'Évreux. 1866
— Delorme, anc. censeur des études du lycée Louis-le-Grand. 1866
— Géruzez, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien professeur suppléant d'éloquence française à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, *membre du Conseil de l'Association*..... 1865
— Hachette, libraire-éditeur, S. P..... 1864
— Laisné, ancien principal du collège d'Avranches..... 1875
— Lesieur, anc. chef de division au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, *secrétaire fondateur de l'Association*..... 1875
— Pérennès, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon..... 1873
— Quicherat, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P..... 1884
— Sonnet, inspecteur honoraire d'académie à Paris, professeur d'analyse mathématique à l'École Centrale..... 1879
320. André-Pontier, chef d'instit. à Nogent-sur-Marne, S. P. 1875
— Barbet, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 1884
— Caresme, recteur honoraire de l'académie de Besançon.. 1873
— Charma, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Caen..... 1869
— De Neufforge, prof. de troisième au lycée Saint-Louis.. 1849
— Pons, doyen de la Faculté des lettres d'Aix..... 1853
— Roustan, recteur de l'académie de Toulouse..... 1871

1821. COURNOT, recteur honoraire, inspecteur général honoraire des études..... 187
— MARCHAND, professeur honoraire du lycée de Versailles. 188
1826. ANQUETIL, inspecteur honoraire d'académie, à Versailles, S. P..... 189
— BRUNET, professeur de troisième au lycée Henri IV..... 190
— CHARPENTIER, ancien professeur de mathématiques au lycée d'Alençon..... 190
— DELOCHE, inspecteur d'académie à Nîmes..... 187
— JOURDAIN, inspecteur honoraire d'académie à Montpellier. 187
— LEFÈVRE, professeur de physique au collège Rollin..... 188
— MALLET, ancien recteur départemental..... 187
— ROUX, doyen honor. de la Faculté des lettres de Bordeaux 187
— VERDOT, ancien chef d'institution à Paris, S. P..... 187
1827. BERGER, professeur d'éloquence latine à la Sorbonne, *membre du Conseil de l'Association*..... 188
— BRAIVE, censeur des études au lycée de Douai..... 185
— CAGNART, ancien professeur au collège royal d'Amiens... 186
— DUMAIGE, insp. général délégué de l'enseignem. secondaire 186
— HERBETTE, professeur honoraire de seconde du lycée Fontanes, S. P..... 187
— MORELLE, professeur honoraire de philosophie du lycée de Douai, S. P..... 188
— MORREN, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Marseille..... 187
— MOURIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, vice-recteur hon. de l'académie de Paris, S. P. 189
— POMPON, anc. professeur de mathématiques au lycée de Sens. 186
— TIERCELIN, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 184
— VACHEROT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien directeur des études à l'École Normale, *membre hon. du Conseil de l'Association*..... 189
1828. AMIOT, B., professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis S. P..... 187
— BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Cahors..... 185
— BÉNARD (CH.), professeur honoraire de philosophie du lycée Charlemagne, ancien maître de conférences à l'École Normale..... 188
— BORGNET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Tours..... 189

1828. CHÉRUEL, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, recteur honoraire, ancien maître de Conférences d'histoire à l'École Normale, S. P..... 1891
— DEGUIN, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Besançon..... 1860
— DE LENS, inspecteur honoraire d'académie à Angers..... 1882
— FONCIN, proviseur honoraire du lycée de Montpellier..... 1894
— GAILLARDIN, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand..... 1880
— GUÉRARD, agrégé de grammaire, directeur honoraire du collège Sainte-Barbe-des-Champs, S. P..... 1888
— MERMET, prof. hon. de phys. du lycée de Marseille, S. P.. 1876
— MOUILLARD, proviseur honoraire du lycée de Lyon..... 1871
— NICOLAS (A.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
— PETIT, ancien prof. de mathématiques au lycée de Limoges. 1881
— PETITBON, proviseur honoraire du lycée de Lille, S. P.... 1887
— PINAUD, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 1848
— RICART, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
1829. BARRY, professeur honoraire d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1879
— CAPPELLE, prof. hon. de quatrième du lycée Louis-le-Grand. 1879
— CHOFFEL, prof. de mathématiques au collège et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Mulhouse... 1862
— COLLET, inspecteur honoraire d'académie..... 1872
— DABAS, recteur honoraire..... 1878
— DELASSASSEIGNE, ancien recteur départemental..... 1878
— HAMEL, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1889
— HUGUENIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy..... 1863
— LAURENT, inspecteur honoraire d'académie..... 1872
— MONIN, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon. 1866
— ROUX, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au collège de Mulhouse..... 1856
— VENDRYÈS, agrégé des lettres et d'histoire, inspecteur hon. d'académie..... 1893
1830. BILLET, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon. 1882

1830. BONNET-MAZIMBERT, professeur honor. de cinquième du lycée Fontanes..... 1879
— BOURZAC, proviseur honoraire du lycée d'Angoulême..... 1865
— DAVID, prof. de mathém. à la Faculté des sciences de Lille. 1864
— DURUY, membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien Ministre de l'Instruction publique, ancien professeur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences suppléant à l'École Normale, S. P. 1894
— GERMAIN, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, S. P..... 1887
— GROUT, régent de philosophie au collège d'Avranches.... 1860
— MARTIN, prof. honor. de physique du lycée de Montpellier 1892
— PICHARD, inspecteur honoraire d'académie 1884
— QUET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1884
— WARTEL, inspecteur honoraire d'académie à Troyes..... 1887
1831. ABRIA, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, S. P..... 1892
— AIMÉ, docteur ès sciences physiques, attaché à l'Observatoire de Paris..... 1862
— BERTEREAU, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Poitiers, S. P..... 1879
— BOULIAN, professeur de rhétorique au lycée de Reims.... 1867
— CLERMONT, ancien chef d'institution à Lyon..... 1850
— DESAINS (Édouard), docteur ès sciences physiques, prof. de physique au lycée Henri IV..... 1865
— FLEURY, recteur honoraire de l'académie de Douai..... 1857
— GERMER-DURAND, ancien professeur de seconde au lycée et bibliothécaire de la ville de Nimes..... 1868
— LAROQUE, docteur ès sciences physiques, prof. honor. de physique du lycée de Toulouse, S. P..... 1878
— LEBÈGUE, inspecteur honoraire d'académie, à Nevers, S. P. 1878
— LEGAL, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1865
— MARTIN (Louis), prof. honoraire de la Faculté de droit d'Aix. 1871
— MARTIN (Théodore-Henri), membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, correspondant de

l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1884
31. MUNIER, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Nancy..... 1882
— PONTARLIER, ancien professeur de mathématiques au lycée de la Roche-sur-Yon 1889
32. BACH, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Nancy, S. P..... 1885
— BLONDEAU, ancien professeur de physique au lycée de Laval 1878
— BONTOUX, prof. de philosophie au lycée de Versailles, S. P. 1864
— CARTELIER, professeur de troisième au lycée Henri IV... 1855
— CHON, professeur honoraire d'histoire du lycée de Lille. 1898
— CROISET, prof honoraire de seconde du lycée Saint-Louis. 1897
— DANTON, anc. directeur du personnel au Ministère de l'Instruction publique, inspecteur général de l'enseignement secondaire, *membre du Conseil de l'Association*, S. P.... 1869
— DUCLOS, professeur de seconde au lycée d'Agen..... 1871
— FAURIE, inspecteur général honor. de l'enseig. secondaire, ancien examinateur d'admission à l'École Navale..... 1880
— HAVET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine au Collège de France et de littérature à l'École Polytechnique, ancien maître de conférences à l'École Normale, *ancien président de l'Association*, S. P..... 1889
— JACQUES, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale, directeur du collège de Buenos-Ayres. 1865
— LECHEVALIER, prof. hon. de physique du lycée de Marseille 1882
— MATERNE, inspecteur honoraire d'académie à Paris..... 1893
— MÉNÉTREL, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
— ROSEY, professeur d'histoire au lycée de Poitiers..... 1848
— TROUESSART, professeur de physique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1870
33. ARNAULT, professeur de rhétorique au lycée de Cahors.... 1857
— BOURGEOIS (A.), ancien professeur de mathématiques au lycée de Nantes..... 1893
— CHARNOZ, ancien professeur de physique au lycée de Metz, directeur de la manufacture de faïence à Dresde..... 1887
— HAUSER, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée Charlemagne, S. P..... 1884

1833. HÉBERT, membre de l'Académie des sciences, doyen honor. et professeur de géologie de la Sorbonne, ancien directeur des études scientifiques et maître de conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P.....
— JOGUET, proviseur du lycée Saint-Louis, S. P.....
— LEBOUCHER, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Caen.....
— LORQUET, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, secrétaire honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, ancien *trésorier de l'Association*, S. P.....
— MOREL, professeur honor. de seconde du lycée d'Angers...
— MORIN, professeur hon. d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes.....
— SAISSET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale.....
— SCHMIT, inspecteur d'académie à Paris.....
— SUISSE (François-Jules), dit Jules Simon, sénateur inamovible, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien prof. suppléant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, ancien membre du gouvernement de la Défense Nationale, ancien Président du Conseil des ministres et Ministre de l'Instruction Publique, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P.....
— VIEILLE, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, recteur honoraire, ancien maître de conférences de mathématiques à l'École Normale, S. P.....
— YANOSKI, professeur d'histoire au lycée Henri IV .....
1834. BARET, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, S. P.....
— BOUILLIER, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien directeur de l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P.....
— BLIN, inspecteur de l'académie de Caen.....

1834. COURTOIS, professeur de mathémat. au collège Stanislas... 1850
— CHEVRIAUX, inspecteur honoraire d'académie à Paris, directeur de l'École libre de la rue de Madrid, à Paris.. 1883
— DEBS, professeur de philosophie au lycée de Rouen..... 1849
— FOUGÈRE, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne..... 1884
— GISCLARD, inspecteur d'académie à Agen..... 1864
— GUILLEMIN, recteur honoraire de l'académie de Nancy.... 1870
— HENNE, ancien professeur de philosophie au lycée de Montpellier, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris.. 1896
— HOUDEMONT, professeur de physique au lycée de Poitiers.. 1867
— MACÉ DE LÉPINAY (Antonin), doyen et professeur d'histoire honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble..... 1891
— MONDOT, vice-recteur honoraire de la Corse, S. P..... 1899
— PICQUET, inspecteur honoraire d'académie..... 1874
— PIERRON, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand, *membre du Conseil de l'Association* 1878
— PUISEUX, agrégé d'histoire, inspecteur général honoraire de l'enseig. primaire..... 1889
— QUILLET, chargé de cours de mathémat. au lycée du Puy. 1856
— RÉVOL, professeur de quatrième au lycée de Nimes..... 1847
— ROLLIER, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1876
— TAULIER, professeur honoraire de quatrième du lycée de Lyon..... 1896
— VASNIER, prof. de mathém. spéciales au lycée de Toulouse. 1853
835. ARREITER, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— BENOIT (Ch.), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy..... 1898
— BOUCHOT, professeur honoraire de seconde du lycée Louis-le-Grand..... 1900
— DAGUIN, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences, ancien directeur de l'Observatoire de Toulouse, S. P..... 1884
— DESAINS (Paul), membre de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Sorbonne, S. P..... 1885
— FEUILLATRE, proviseur honoraire du lycée d'Amiens..... 1878
— GARCET, professeur de mathématiques au lycée Henri IV. 1874
— HAMARD, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Moulins..... 1881

1835. LALANDE (J.), proviseur honoraire du lycée de Reims.... 1881
— LETAILLANDIER, prof. de troisième au lycée d'Angoulême. 1850
— MARICHAL, ancien chargé de cours de physique au lycée, bibliothécaire de la ville de La Roche-sur-Yon 1885
— MOREY, ancien élève de la section des lettres, ancien industriel 1900
— WIESENER, professeur honoraire d'histoire du lycée Louis-le-Grand, S. P 1889
1836. ADERT, ancien professeur de littérature française à l'Université de Genève, rédact. en chef du *Journal de Genève*. 1886
— BERSOT, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'École Normale, *membre du conseil de l'Association*, S. P..... 1880
— DELATOUR, proviseur du lycée de Bordeaux..... 1871
— DELZONS, professeur de seconde au lycée Saint-Louis.... 1872
— EUDES, inspecteur honoraire d'académie..... 1870
— GARSONNET, inspecteur général de l'enseig. secondaire... 1876
— GUISELIN, ancien censeur des études du lycée Fontanes. 1880
— HUGUENY, professeur honoraire de physique de la Faculté des sciences de Marseille, S. P..... 1886
— JANNIN, ancien professeur de physique au lycée d'Albi 1885
— LACROIX, professeur sup. d'histoire à la Sorbonne, S. P. 1881
— LALLEMAND, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1886
— MACARI, professeur de mathématiques au lycée de Poitiers. 1856
— OLIVAINT (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur d'histoire au Lycée Condorcet, supérieur de la maison de Vaugirard, fusillé rue Haxo, à Paris, le 26 mai, S. P..... 1871
— PEYROT, ancien vice-recteur de la Corse..... 1880
— PITARD (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand..... 1865
— ROUVRAY, professeur de troisième au collège Rollin..... 1870
— ZEVORT (Ch.), inspecteur général de l'enseignem. supérieur, directeur honoraire de l'enseignement secondaire..... 1885
1837. BARNI, docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à l'Université de Genève, député, S. P..... 1870
— BAYAN, inspecteur honoraire d'académie..... 1885

37. CLAVEL, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux..... 1851
- DAMIEN, prof. hon. de littérature de la Faculté des lettres de Clermont..... 1891
- DANGUY, secrétaire de l'académie départementale de Tarn-et-Garonne..... 1854
- FÈVRE (Victor), professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon..... 1860
- GIRAULT, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Caen, S. P..... 1897
- HANRIOT, inspecteur honoraire d'académie, professeur honoraire de littérature grecque de la Faculté des lettres de Poitiers..... 1895
- LABRESSON, professeur honoraire de physique du lycée de Nantes..... 1883
- LAFUGE, professeur de mathématiques à l'École du commerce annexée au lycée de Lyon..... 1861
- LOIR, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lyon, associé de l'Académie de médecine..... 1899
- LORENTI, professeur de mathématiques au lycée de Lyon.. 1874
- NICOLAS, prof. d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. 1871
- NOËL, prof. honor. de rhétorique du lycée de Versailles... 1892
- PETITJEAN, prof. de mathématiques au lycée de Douai.... 1874
- POINSIGNON, inspecteur honoraire d'académie..... 1899
- PUISEUX (V.), membre de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale..... 1883
- QUÉQUET, professeur de physique au collège de Cambrai.. 1857
- TOUSSAINT, ancien professeur de mathématiques spéciales au lycée de Caen, ancien examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1892

38. BOUCHOT (Auguste), prof. d'histoire au lycée Henri IV.. 1855
- BRIOT, profes. de calcul des probabil. et de phys. mathém. à la Sorbonne, ancien maître de Conférences à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S.P. 1887
- CARRÉ, ancien professeur de seconde au lycée de Nîmes, professeur libre à Paris..... 1872
- COURNOT, proviseur honoraire du lycée de Dijon..... 1881
- DAVID, professeur de seconde au lycée d'Orléans..... 1869
- DE PONTAVICE, inspecteur honoraire d'académie..... 1897

1838. DESPOIS, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, bibliothécaire de l'Université, *membre du Conseil de l'Association*.....
— GRÉGOIRE, professeur honoraire d'histoire du lycée Condorcet.....
— HIGNARD, professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Lyon, S. P.....
JAMIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, doyen et professeur de physique à la Sorbonne, professeur à l'École Polytechnique, S. P.....
— LALLEMANT, professeur de physique au lycée Fontanes...
— LÉVÊQUE, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire de la philosophie grecque et latine au collège de France, S. P.....
— MAUCOURT, inspecteur honoraire d'académie, S. P.....
— MÉRY, inspecteur honoraire d'académie.....
— ROUX (E.), professeur honoraire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Grenoble.....
— SIRGUEY (Cl.), professeur de mathématiques au lycée de Chaumont.....
— TALBERT, anc. direct. du collège Rollin, provis. hon., S. P.
— VANNIER, professeur de mathématiques au lycée d'Auch..
1839. BÉNARD, professeur de physique au lycée d'Évreux.....
— BERTRAND, agrégé, professeur au collège Stanislas, préparateur de physique à l'École Normale.....
— BOILLEAU, ancien prof. de sciences au collège d'Épernay.
— BOUQUET, membre de l'Académie des sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P.....
— DELOUCHE, inspecteur d'académie à Châteauroux.....
— DESBOVES, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet.....
— DIDIER, professeur de rhétorique au lycée Henri IV.....
— DUBOIS, prof. honoraire de troisième du lycée de Rouen...
— LECLERC, professeur de rhétorique au lycée de Metz.....
— LECROCQ, proviseur honoraire du lycée de Moulins.....
— LEGENTIL, professeur honoraire de seconde du lycée de Caen.....
— LEROY, agrégé de grammaire et des lettres, professeur libre à Paris, S. P.....

39. MARTINAND, ancien chargé de cours de mathématiques au lycée de Nevers 1892
- MOURGUES, professeur honoraire de mathématiques du collège Rollin 1893
- PELLISSIER, agrégé de philosophie, professeur aux collèges Sainte-Barbe et Chaptal..... 1894
- RÉVILLOUT, professeur honoraire de littérature française de la Faculté des lettres de Montpellier..... 1899
- SAUCIÉ, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1845
- SUCHET, professeur honoraire de mathématiques spéciales du collège Rollin 1889
- TEXTE, professeur d'histoire au collège Rollin..... 1878
- TRANCHAU, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
- TRÉBUCHET, professeur de rhétorique au lycée d'Angers... 1853
- WAILLE, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Besançon, S. P..... 1878
40. AUBERT-HIX, inspecteur d'académie à Paris..... 1880
- BACHELET, prof. honor. d'histoire du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1879
- BERTHAUD, professeur honoraire de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
- BOUTAN, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, directeur honoraire de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique..... ... 1900
- BOURGEOIS, inspecteur honoraire d'académie..... 1895
- COLINCAMP, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Douai..... 1879
- CROSSON, inspecteur honoraire d'académie à Rouen, S. P. 1891
- CUCHEVAL-CLARIGNY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, agrégé d'histoire, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, S. P... 1895
- DAVAU, proviseur honoraire du lycée de Nancy..... 1884
- DE TASTES, prof. honoraire de physique du lycée de Tours. 1886
- DUSSOUY, inspecteur honoraire d'académie..... 1880
- FRENET, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Lyon, S. P..... 1900
- GEFFROY, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'histoire ancienne de la Sorbonne, directeur-fondateur de l'École française de Rome, S. P..... 1895

1840. GIRARD (Julien), inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, ancien maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P. 18
— GUÉRIN, docteur ès lettres, ancien professeur de rhétorique au lycée d'Angers, explorateur en Terre-Sainte... 18
— GUICHEMERRE, chargé de cours de mathématiques au lycée d'Amiens 18
— LEMONNIER, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Caen 18
— LORY, correspondant de l'Académie des sciences, doyen et professeur de géologie et de minéralogie de la Faculté des sciences de Grenoble, ancien maître de conférences à l'École Normale 18
— MARIÉ-DAVY, agrégé de physique, docteur ès sciences, directeur honoraire de l'Observatoire de Montsouris.. 18
— MARTHA, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire d'éloquence latine de la Sorbonne, S. P. 18
— MARTIN, professeur de quatrième au lycée de Toulouse... 18
— MERGET, agrégé, docteur ès sciences, correspondant de l'Académie de médecine, professeur honoraire de physique de la Faculté de médecine de Bordeaux 18
— MONNIER, doyen honoraire et prof. de la Faculté des lettres de Poitiers 18
— MORAND, proviseur du lycée du Mans 18
— PERRINOT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.. 18
— PHILIBERT, professeur honoraire de philosophie de la Faculté des lettres d'Aix 18
— PONTET, professeur de troisième au lycée de Lyon 18
— ROBIOU, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de littérature et institutions grecques de la Faculté des lettres de Rennes. 18
— SOULAS, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Angoulême 18
1841. BEAUJEAN, inspecteur d'académie à Paris, S. P. 18
— BERTIN-MOUROT, sous-directeur et maître de conférences de physique à l'École Normale 18
— BOUTET DE MONVEL, professeur honoraire de physique du lycée Charlemagne 18

841. CAMPAUX, professeur honoraire de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Nancy..... 1901
— CHAMBON, professeur honoraire de quatrième du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1899
— CHARRIER, professeur honoraire de troisième du lycée de Tours..... 1901
— COURNUÉJOULS, proviseur honoraire du lycée de Versailles..... 1898
— CORRARD, maître de conférences de littérature française à l'École Normale..... 1866
— DE KERHOR, professeur de mathématiques au lycée de Lorient..... 1871
— DENIS, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen..... 1897
— GARNIER, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand .. 1854
— GOUABIN DE LEFAVRIL, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux..... 1857
— JANET, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de philosophie à la Sorbonne S. P..... 1899
— LISSAJOUS, correspondant de l'Académie des sciences, recteur honoraire..... 1880
— PERNELLE, ancien censeur des études du lycée de Douai... 1866
— PRIVAT-DESCHANEL, inspecteur honoraire d'académie à Paris, proviseur du lycée de Vanves..... 1883
— RIGAULT, profes. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur suppléant d'éloquence latine au Collège de France..... 1858
— RIQUIER, proviseur honoraire du lycée de Limoges..... 1887
— SAULNIER, professeur d'histoire au lycée de Tournon..... 1870
— SORNIN, ancien préfet des études au collège Rollin..... 1890
— THIONVILLE, censeur des études au lycée de Poitiers..... 1858
— THUROT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, maître de conférences de grammaire à l'École Normale, S. P..... 1882
— TOUSSAINT (Ferdinand), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Rouen..... 1888
— VINCENT, ancien professeur de rhétorique au lycée de Metz, membre de l'École française d'Athènes..... 1850

1842. Bernard, professeur honor. de mathématiques spéciales du lycée de Grenoble..... 1887
— Bourget, recteur de l'académie de Clermont..... 1887
— Brissaud, ancien professeur d'histoire au lycée Charlemagne, prof. de géographie à l'École Normale de Sèvres, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. 1889
— Chalamet, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon, vice-président du Sénat..... 1895
— Chappuis, ancien recteur, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire..... 1897
— Delbès, professeur de troisième au collège Rollin..... 1877
— Dupond, professeur de philosophie au lycée de Clermont.. 1875
— Hémardinquer, prof. de rhétorique au lycée de Nancy... 1875
— Humbert, prof. honoraire de physique du lycée de Lille. 1894
— Lamy, ancien professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille, prof. de chimie industrielle à l'École Centrale, S. P..... 1870
— Lartail, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Marseille..... 1900
— Leyritz, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée de Versailles..... 1898
— Marpon, profes. honor. de quatrième du lycée Condorcet. 1888
— Morot, agrégé de physique, docteur ès sciences naturelles, professeur de sciences physiques et naturelles au collège de Sainte-Barbe..... 1899
— Moncourt, professeur de seconde au lycée Henri IV, S. P. 1861
— Ouvré, recteur de l'académie de Bordeaux..... 1899
— Ventéjol, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Condorcet..... 1893
— Verdet, professeur suppléant de physique mathématique à la Sorbonne, professeur de physique à l'École Polytechnique, maître de conférences à l'École Normale, S. P. 1856
— Viard, professeur de physique à la Faculté des sciences de Montpellier..... 1858
— Vincent, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée, directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen..... 1901
1843. Berger, proviseur du lycée de Montpellier..... 1869
— Bressant, prof. de quatrième au lycée Louis-le-Grand... 1899
— Brion, professeur honor. de physique du lycée Saint-Louis. 1865

13. CHEVILLET, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Besançon..... 1876
- DUCHESNE, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Rennes..... 1892
- DUMÉRIL, doyen honoraire et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Toulouse..... 1897
- DUPONNOIS, inspecteur d'académie à Chaumont..... 1887
- FONTÈS, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Lyon..... 18..
- FORTHOMME, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Nancy..... 1884
- GRENIER, professeur de rhétorique au lycée de Clermont.. 1854
- HATZFELD, professeur honoraire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, S. P..... 1900
- HELLEU, professeur de quatrième au lycée Fontanes..... 1874
- HOUËL, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1886
- LANZI, inspecteur honoraire d'académie, S. P..... 1883
- LECHAT, professeur honoraire de physique du lycée Louis-le-Grand..... 1898

LÉVY, agrégé de mathématiques, ancien professeur au collège Sainte-Barbe..... 1900
- MAGY, prof. honor. de philosophie du lycée de Rouen, S. P. 1887
- MANUEL, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, S. P..... 1901

MORT, inspecteur d'académie à Nice..... 1861
- PASTEUR, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des sciences, fondateur-directeur de l'Institut Pasteur, administrateur honoraire de l'École Normale, professeur honoraire de chimie à la Sorbonne, *membre honoraire du Conseil de l'Association*, S. P..... 1895

PERRENS, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, professeur honoraire de littérature à l'Ecole Polytechnique, S. P..... 1901

TREMBLAY, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans... 1860

VALADIER, chargé de cours d'histoire au lycée d'Angers... 1848

4. ANSELME, prof. honor. d'histoire du lycée Henri IV, S. P. 1886

AUBIN, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888

1844. Beaussire (Émile), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, S. P..... 18
— Brétignière, inspecteur honoraire d'académie, ancien chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique... 19
— Caublot, professeur de quatrième au lycée de Bordeaux.. 18
— Dupré, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 18
— Gandar, prof. d'éloquence française à la Sorbonne, S. P. 18
— Girard (Maurice), docteur ès sciences, professeur honoraire de sciences physiques et naturelles du collège Rollin... 18
— Guignault, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 18
— Ladrey, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Dijon, S. P..... 18
— Lemoine, inspecteur d'académie à Paris, ancien maître de conférences de philosophie à l'École Normale..... 18
— Rinn (W.), professeur de quatrième au collège Rollin 18
— Ruello, professeur de physique au lycée de Laval..... 18
— Wissemans, prof. hon. de philosophie du lycée de Troyes. 18
1845. Beulé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, ancien Ministre de l'Intérieur, S. P..... 18
— Blanchet, prof. de rhétorique au lycée de Strasbourg.... 18
— Bonnefont, professeur hon. d'histoire du lycée Fontanes. 18
— Caro, membre de l'Académie franç. et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de philosophie à la Sorbonne, ancien maître de conférences à l'École Normale, S. P..... 18
— Caron, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bordeaux..... 18
— Charpentier (E.), inspecteur honoraire d'académie, au Mans..... 18
— Dautel, professeur de sciences au collège Sainte-Barbe .. 18
— Delépine, inspecteur honoraire d'académie..... 18
— Delondre, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai..... 18
— Diguet, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis..... 18
— Glachant, inspect. gén. de l'enseignem. secondaire, S. P. 18
— Lomon, censeur des études au lycée Henri IV..... 18

1845. MARÉCHAL, censeur des études au lycée Charlemagne.... 1877
— MOLLIARD, agrégé de grammaire, ancien préfet des études au collège Sainte-Barbe..... 1900
— NIMIER, professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc. 1887
— OHMER, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Épinal..... 1898
— SALOMON, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand. 1892
— SIMON (Ch.), prof. de mathém. au lycée Louis-le-Grand. 1880
— SOLIER, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1870
— THIRION (H.), professeur de cinquième au lycée Condorcet. 1884
— WŒSTYN, ingénieur-directeur de raffineries de sucre à Paris, S. P..... 1880
1846. BOUTAN, profes. de rhétorique au lycée de Toulouse, S. P. 1881
— CHALLEMEL-LACOUR, membre de l'Académie française, ancien président du Sénat, ancien Ministre des Affaires Étrangères, S. P..... 1896
— CHASSANG, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, membre du *Conseil de l'Association*, S. P... 1888
— DANSIN, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, S. P..... 1872
— DESLAIS, professeur de physique au collège de Chalon-sur-Saône..... 1860
— D'HUGUES, professeur honoraire de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Dijon..... 1901
— DONOUX, professeur honoraire de mathématiques du lycée de Montpellier..... 1900
— FARGUES DE TASCHEREAU, professeur honor. de physique du lycée Condorcet..... 1888
— FUHRER, professeur de physique au lycée de Dijon..... 1850
— GARLIN-SOULANDRE, professeur hon. de mathématiques appliquées de la Faculté des sciences de Clermont..... 1887
— HARANT, professeur honoraire de troisième du lycée Saint-Louis, S. P..... 1880
— LECHAT, négociant, ancien professeur de sixième au lycée et ancien maire de Nantes, S. P..... 1894
— MARCHAND, prof. honoraire de seconde du lycée de Reims. 1890
— MARIDORT, professeur honoraire de physique du lycée et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de Rouen. 1894
— PÉCOUT, inspecteur d'académie à Agen..... 1885
— PLANES, inspecteur honoraire d'académie..... 1892

1846. Réaume, professeur de rhétorique au lycée Condorcet.... 1887
— Ricart, professeur de mathématiques au collège Rollin... 1878
— Romilly, prof. honor. de troisième du lycée de Versailles. 1889
— Sirguey (P.), inspecteur honoraire d'académie..... 1878
— Véron, agrégé des lettres, directeur du journal *l'Art*, S.P. 1889
— Viollette, doyen et professeur de chimie honoraire de la Faculté des sciences de Lille, S. P..... 1897
1847. Aubé, profess. honor. de philosophie du lycée Condorcet.. 1887
— Beaussire (Charles), ancien professeur de mathématiques au lycée de Nantes, S. P..... 1888
— Berthet, professeur de seconde au lycée d'Alger..... 1865
— Courcière, inspecteur honoraire d'académie..... 1885
— Debray, membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie à la Sorbonne, maître de conférences à l'École Normale, *vice-président de l'Association*, S. P. 1888
— Delacroix, profess. de seconde au lycée Louis-le-Grand.. 1881
— Drion, professeur de physique à la Faculté des sciences de Besançon..... 1862
— Drot (Alfred), professeur de physique au lycée de Marseille. 1858
— Ducos, professeur de troisième au lycée Louis-le-Grand... 1862
— Ferri, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, doyen et professeur de philosophie de la Faculté des lettres de l'Université de Rome..... 1895
— Feuvrier, professeur de physique au lycée de Nîmes..... 1859
— Fillias, ancien professeur d'histoire au lycée de Limoges.. 1859
— Grenier (Antoine), inspecteur d'académie à Pau..... 1864
— Guibillon, prof. hon. de rhétorique du lycée de Vendôme. 1865
— Guiraudet, recteur de l'académie de Toulouse 1874
— Humblot, professeur honoraire de mathém. du lycée de Bordeaux..... 1882
— Lucas, ancien professeur de sciences au collège de Figeac. 1859
— Renard, doyen et professeur de mathématiques de la Faculté des sciences de Nancy..... 1886
— Roger, inspecteur honoraire d'académie à Paris, S. P... 1855
— Valson, ancien professeur de mathématiques de la Faculté des sciences de Grenoble, doyen de la Faculté libre des sciences de Lyon, S. P..... 1901
— Yung, docteur ès lettres, directeur de la *Revue politique et littéraire*..... 18
1848. About, membre de l'Académie française, S. P..... 18

1848. ALBERT (Paul), professeur de littérature française au Collège de France, S. P..... 1880
— BARNAVE (l'abbé), ancien professeur de seconde au Lycée, directeur-fondateur de l'École Salvien, à Marseille.... 1897
— BARY, professeur honoraire de rhétorique du collège Rollin, S. P..... 1887
— BOS, inspecteur d'académie à Paris, S. P..... 1888
— BROYE, prof. de mathémat. élément. au lycée Condorcet.. 1889
— CAMBIER, prêtre de l'Oratoire, ancien élève de la section de philosophie, missionnaire décédé en Chine, S. P..... 1866
— DESPREZ, inspecteur honoraire d'académie..... 1896
— DE SUCKAU, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix..... 1867
— DUCOUDRÉ, inspecteur d'académie à Angers 1885
— DUPAIN, profes. de mathématiques au lycée d'Angoulême. 1877
— HEINRICH, doyen honoraire et professeur de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Lyon, S. P..... 1887
— LAMM, ancien professeur de rhétorique au lycée de Brest... 1853
— LECŒUR, ancien censeur des études au lycée Charlemagne, proviseur honoraire..... 1893
— LIBERT, ancien professeur d'histoire au lycée de Tours.... 1857
— MARION, inspecteur honoraire d'académie 1901
— MAUDUIT, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis. 1876
— MAURAT, prof. hon. de physique du lycée Saint-Louis.... 1898
— MERLET, inspecteur général honoraire de l'enseignement secondaire, *membre du Conseil de l'Association* 1891
— ORDINAIRE, ancien professeur de rhétorique au Lycée de Versailles, député du Jura..... 1896
— RABASTÉ, professeur de seconde au lycée de Rennes..... 1868
— RIEDER, agrégé des lettres, directeur honoraire de l'École alsacienne..... 1896
— SARCEY, agrégé des lettres, homme de lettres, S. P..... 1899
— TAINE, membre de l'Académie française, prof. d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts, S. P. 1893
— TOMBECK, professeur de mathématiques au lycée Fontanes. 1879
— VALADE, inspecteur d'académie à Châteauroux. 1883
— VIANT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 1899
— VIGNON, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Lyon..... 1900

1849. BELOT, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon..... 1886
— BRACH, professeur de seconde au lycée de Metz..... 1866
— DUMAS (R.), inspecteur d'académie à Dijon..... 1888
— DUPRÉ (Ernest), professeur honoraire de rhétorique du lycée Condorcet..... 1896
— FOURNET, professeur honoraire de rhétorique du lycée de Bordeaux, S. P..... 1892
— GAUCHER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet... 1884
— GAUTHIEZ (F.-Léon), professeur de troisième au lycée de Colmar..... 1859
— GAUTIER (Paul), prof. de mathématiques au collège Rollin. 1873
— LÉGER, censeur des études au lycée de Nantes..... 1862
— MAROT, inspecteur d'académie à Paris..... 1895
— PONSOT, professeur de philosophie au lycée Charlemagne.. 1862
— PRÉVOST-PARADOL, membre de l'Académie française, ministre plénipotentiaire de France à Washington, *ancien membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 1870
— REYNALD, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres d'Aix..... 1883
— SERRET, docteur ès sciences mathémat., professeur libre.. 1898
— TERQUEM, correspondant de l'Académie des sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. S. P..... 1887
— TRÉHAND, prof. de mathématiques au lycée de Besançon.. 1860
— VACQUANT, inspecteur général de l'enseignement secondaire, professeur d'analyse mathématique à l'École Centrale, S. P..... 1895
— VILLETARD DE PRUNIÈRES, homme de lettres..... 1899
1850. BEAUVALLET, professeur de rhétorique au lycée de Reims.. 1861
— BELLIN, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier. 1863
— BERTRAND (Diogène), agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire..... 1899
— BLANCHET, professeur de troisième au lycée d'Avignon... 1858
— BOITEAU, ancien élève de la section des lettres, maitre des requêtes au Conseil d'État..... 1886
— BRUN, professeur de physique au lycée de Grenoble..... 1860
— BURAT, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand..... 1894

1850. 1 USTEL DE COULANGES, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, direct. honor. de l'École Normale, professeur d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, *membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 1889
— GAUTHIEZ (Joseph), ancien élève de la section des lettres, médecin du collège Sainte-Barbe 1862
— GUIBOUT, professeur d'histoire au lycée Charlemagne..... 1873
— HORION, professeur de lettres au lycée de Lyon..... 1882
— LECOMTE, profes. de mathématiques au lycée de Nancy... 1881
— MONIN (Alexandre), professeur au lycée de Laval..... 1856
— NOUËL, professeur honoraire de physique du lycée de Vendôme..... 1900
— OFFRET, professeur honoraire de physique du lycée de Douai..... 1894
— PÉRIGOT, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis..... 1885
— PICART, prof. hon. de mathématiques de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1884
— TOURNIER, maître de conférences de la langue et littérature grecques à l'École Normale, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études. S. P..... 1899
— WEILL (Alexandre), professeur honoraire de mathématiques du lycée de Bourges..... 1893
51. ADERER, professeur de rhétorique au lycée Condorcet..... 1886
- ANTHOINE, agrégé des lettres, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1889
- BAZIN, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux.... 1868
- CORNET, inspecteur honoraire d'Académie..... 1901
- DE BÉNAZÉ, professeur de quatrième au lycée de Troyes. 1860
- JARRY, recteur de l'académie de Rennes..... 1900
- KLIPPFEL, docteur ès lettres, inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les langues vivantes..... 1873
- LEFLOCQ, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans..... 1868
- MUNIER, proviseur du lycée de Toulouse..... 1887
- RAYNAL, maître de conférences de botanique à la Faculté des sciences de Poitiers..... 1889
- SOUILLART, correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Lille. 1898
- STOUFF (Xavier), inspecteur honoraire d'académie..... 1899
- THENON (l'abbé), ancien membre de l'École française d'Athènes, directeur-fondateur de l'École Bossuet S. P. 1882

1852. BENOIST, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de poésie latine à la Sorbonne..... 1887
— BERNAUER, professeur de quatrième au lycée de Saint-Étienne..... 1858
— BÉZODIS, professeur honoraire de mathématiques du lycée Henri IV..... 1886
— DESLÉONET, ancien maître surveillant à l'École Normale, docteur en médecine..... 1874
— DUTERT, professeur de seconde au lycée de Toulouse..... 1876
— GIRARDIN, professeur de quatrième au lycée de Versailles. 1886
— GOÜMY, maître de conférences de langue et littérature latines à l'École Normale. S. P. 1891
— HUMBERT, prof. hon. de mathématiques du lycée d'Orléans. 1893
— MARÉCHAL, professeur de physique au lycée Condorcet.... 1865
— MARGUERIN, professeur de troisième au lycée de Reims... 1860
— NICOLAS, professeur honoraire de mathématiques de la Faculté des sciences de Clermont..... 1890
— NOMY, proviseur honoraire du lycée de Poitiers..... 1893
— PERRAUD (Ph.), professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saunier..... 1881
1853. ALLÉGRET, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Lyon..... 1896
— BERTAULD, professeur honoraire de mathématiques du lycée Condorcet, S. P..... 1897
— CAVE, prof. de physique au lycée de Dijon, tué à l'ennemi. le 30 octobre 1870
— COLOMB, professeur de troisième au lycée de Versailles... 1886
— COURBAUD, professeur honoraire de seconde du lycée Condorcet..... 1886
— COUVREUR, proviseur du ycée de Charleville..... 1886
— DEFAUCONPRET, professeur de physique au collège Rollin.. 1866
— DERNIAME, professeur de sixième au lycée de Nîmes..... 1856
— GINDRE DE MANCY, prof. de philosophie au lycée de Rouen. 1866
— HINSTIN, ancien professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon 1866
— LABBÉ, professeur de troisième au collège Rollin..... 1866
— PERRET, inspecteur d'académie à Chambéry..... 1866
— PIGEONNEAU, professeur adjoint d'histoire économique et coloniale à la Sorbonne, professeur à l'École libre des sciences politiques..... 1866

1853. ROYET, professeur honoraire de quatrième du lycée de Montpellier..... 1901
— VAGNAIR, professeur hon. de troisième du lycée Janson.. 1891
854. BERTIN, professeur libre à la Sorbonne..... 1901
— BOHN, ancien professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1898
— COURCELLES, professeur honoraire de mathématiques spéciales du lycée Saint-Louis..... 1896
— DAMERON, proviseur du lycée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)..... 1888
— DEBAISE, inspecteur d'académie à Orléans..... 1893
— DEVILLE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes..... 1867
— DUGIT, doyen honoraire et professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres de Grenoble.. 1900
— HERVÉ, membre de l'Académie française, directeur politique du *Soleil*. S. P..... 1899
— JAMET, ancien professeur de physique au lycée, chef d'institution, à Marseille..... 1873
— LEFÈVRE, professeur de rhétorique au lycée de Tours..... 1873
— LE RENARD, proviseur honor. du lycée de Rennes, S. P... 1895
— POIRÉ, professeur honoraire de physique du lycée Condorcet..... 1900
— VALATOUR, professeur de physique au lycée de Rennes.... 1865
— VALSON, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse... 1883
— ZIEGEL, professeur honoraire de mathématiques du lycée Charlemagne, président du jury d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr..... 1898
855. BOSSEUX, professeur de rhétorique au lycée de Besançon.. 1872
— BOULANT, professeur de mathématiques au lycée de Montluçon..... 1893
— DALIMIER, maître de conférences de botanique à l'École Normale..... 1863
— DESDOUITS, professeur honoraire de philosophie du lycée de Versailles..... 1898
— DUPUY (A.), doyen et professeur d'histoire de la Faculté des lettres de Rennes..... 1891
— FEUGÈRE, prof. de rhétorique au lycée Saint-Louis..... 1890
— TARATTE, professeur honoraire de mathématiques du lycée d'Évreux..... 1899
856. BLONDEL, professeur de cinquième au lycée de Versailles.. 1873

1856. Boissière, professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté des lettres d'Aix..... 1895
— Boulanger, professeur d'histoire au lycée d'Angers..... 1871
— Brunhes, doyen et professeur de physique de la Faculté des sciences de Dijon..... 1895
— Espitallier, inspecteur honoraire d'académie..... 1901
— Isambert, professeur honoraire de chimie de la Faculté des sciences de Poitiers..... 1890
— Lafon, prof. de mathématiques spéc. au lycée Fontanes.. 1869
— Lévistal, agrégé de physique, docteur ès sciences, ancien directeur du collège de Galata-Seraï (Constantinople).. 1874
— Marchal, professeur de philosophie au lycée d'Alger..... 1861
— Monginot, professeur honoraire de troisième du lycée Condorcet..... 1891
— Morisot, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1896
— Pinard, professeur d'histoire au lycée Fontanes..... 1875
1857. Barbier, agrégé de mathématiques, ancien astronome adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1899
— Duhaut, prof. de mathématiques au lycée Saint-Louis.... 1873
— Fraissinhes, agrégé de mathématiques, inspecteur général de l'enseignement primaire..... 1896
— Guerby, professeur de mathém. au lycée de Chambéry..... 1868
— Leroux, professeur de cinquième au lycée de Lyon..... 1895
— Maillet, profes. de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1897
— Moy, doyen et professeur de littérature française de la Faculté des lettres de Lille..... 1897
— Raulin, doyen et professeur de chimie industrielle et agricole de la Faculté des sciences de Lyon..... 1895
1858. Delestrée, inspecteur d'académie à Niort..... 1895
— Gérard, recteur de l'académie de Montpellier..... 1895
— Gibol, professeur de mathématiques au collège Rollin.... 1895
— Gottschalk, inspecteur d'académie à Amiens..... 1895
— Guerrier, inspecteur d'académie à Laval..... 1895
— Jeannel, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier..... 1895
— Marquet, professeur de mathémat. au lycée du Mans..... 1895
— Ollé-Laprune, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, maître de conférences à l'École Normale *vice-secrétaire du Conseil de l'Association*..... 1895

9. ARMINGAUD, professeur d'histoire au lycée Henri IV..... 1889
CAILLY, professeur de mathématiques au lycée d'Agen..... 1876
COLLET, professeur de seconde au lycée Condorcet, S. P.. 1896
DRAPEYRON, professeur honoraire d'histoire du lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de Géographie*..... 1901
DUMAS, professeur de troisième au lycée de Niort..... 1868
FRANÇOISE, inspecteur d'académie à Foix..... 1880
HENRY (Paul), professeur honoraire de rhétorique du lycée Janson..... 1901
MAZE, anc. prof. d'hist. au lycée Condorcet, sénateur, S. P. 1891
PATRY (G.), agrégé de mathématiques, chef d'institution à Rouen..... 1895
SONREL, agrégé de physique, docteur ès sciences, physicien adjoint à l'Observatoire de Paris..... 1879
VIVIER, professeur de mathématiq. au lycée du Puy..... 1860
). BIGOT, agrégé des lettres, professeur de littérature française aux Écoles Normales de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud et à l'École militaire de Saint-Cyr, S. P... 1893
CHARPENTIER, professeur honoraire de philosophie du lycée Louis-le-Grand..... 1900
DUBUS, professeur de physique au lycée d'Alençon..... 1864
DUPONT, professeur de seconde au lycée de Montpellier ... 1881
FROMENT, ancien directeur du collège Sainte-Barbe, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux, S. P..... 1901
MAILLOT, agrégé de physique, directeur de la station séricicole de Montpellier..... 1889
PETIT DE JULLEVILLE, professeur de littérature française du moyen âge à la Sorbonne..... 1900
PRUDHON, professeur de physique au lycée de Marseille... 1869
REYMOND, prof. de mathém. spéciales au lycée de Vanves. 1895
SAYOUS, professeur honoraire d'histoire et de géographie de la Faculté des lettres de Besançon..... 1898
SHÉRER, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1878
. BÉCHET, professeur de mathémat. au lycée de Mâcon..... 1886
BOUGOT, doyen et professeur de littérature grecque de la Faculté des lettres de Dijon..... 1892
CARRAU, professeur adjoint de philosophie à la Sorbonne. 1889
DUMONT (Albert), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'enseignement supérieur

au ministère de l'Instruction Publique, ancien directeur de l'École française d'Athènes, S. P.....
1861. Lucas, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne.....
— Neyreneuf, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.....
— Rebière, professeur honoraire de mathématiques du lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr.....
— Risser, professeur de troisième au lycée Condorcet.....
— Tronsens, ancien professeur de physique au lycée de Douai.
1862. Aron-Dupéré, agrégé des lettres, homme de lettres.....
— Carrau (Albert), prof. de rhétorique au lycée de Caen.....
— Loiret, inspecteur d'académie à Melun .....
— Maggiolo, homme de lettres.....
— Pellerin, agrégé de physique, ancien professeur à l'École de médecine, directeur du jardin botanique de Nantes, S. P.....
— Richard, prof. de mathématiques au collège de Langres..
— Seigneret, professeur de seconde au lycée de Toulon.....
1863. Amigues, proviseur du lycée de Toulon .....
— Beurier, inspecteur honoraire d'académie, directeur du Musée pédagogique à Paris.....
— De Batz de Trenquelléon, professeur de mathématiques au lycée de Bordeaux.....
— De Campou, professeur de mathématiques spéciales au collège Rollin.....
— Duruy (Albert), publiciste, S. P.....
— Dutasta, ancien professeur de philosophie au lycée, maire de Toulon.....
— Feugère, professeur suppléant de littérature française au Collège de France .....
— Gusse, censeur des études, directeur du petit lycée Condorcet, S. P.....
— Lignières, professeur honoraire de mathématiques du lycée Louis-le-Grand.....
— Monniot, professeur de mathématiques au lycée de Vanves, S. P.....
— Person, professeur de quatrième au lycée Condorcet.....
— Tisserand, membre de l'Académie des sciences et du Pr-

reau des longitudes, professeur d'astronomie mathématique à la Sorbonne, directeur de l'Observatoire, *membre du Conseil de l'Association*, S. P..... 1896
4. BASTARD, professeur de rhétorique au lycée de Pontivy... 1883
BERTHAULT, ancien professeur de troisième du lycée Charlemagne..... 1896
BOUREL, professeur de mathémat. au lycée de Toulon 1871
BOURDEAU, professeur de mathématiques spéciales du lycée de Nancy..... 1900
CERF, imprimeur-éditeur, ancien président du Tribunal de Commerce de Versailles, S. P..... 1901
DENIS, censeur adjoint des études au lycée de Marseille. 1878
DIDON, professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Besançon..... 1872
GELEY, maître de conf. à la Faculté des lettres de Douai.. 1883
LAGIER, professeur d'histoire au lycée d'Avignon..... 1876
LEBÈGUE, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres de Toulouse, S. P..... 1894
LUSSON, prof. hon. de physique du lycée de la Rochelle. 1899
MAMET, professeur d'histoire au lycée de Saint-Omer 1891
ROBERT, inspecteur général de l'enseignement secondaire.. 1895
VAN DEN BERG, professeur libre d'histoire et de géographie à Paris..... 1884
5. CORNU, professeur-administrateur de culture du Muséum, professeur à l'École coloniale et à l'École d'horticulture de Versailles..... 1901
DUBOIS (E.), professeur de physique au lycée et à l'école de médecine d'Amiens, S.P..... 1899
ESPARCEL, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne..... 1898
GERBE, professeur de quatrième au lycée de Marseille 1884
LALLIER, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, maître de conférences à la Sorbonne..... 1884
MARION, profes. de science de l'éducation à la Sorbonne.. 1896
MICHEL, professeur de mathémat. au lycée de Dijon 1888
5. COUAT, recteur de l'académie de Bordeaux..... 1898
ELLIOT, doyen et professeur de mathématiques pures de la Faculté des sciences de Besançon..... 1894
RAYET (O.), agrégé d'histoire, professeur d'archéologie à la Bibliothèque Nationale..... 1887

1866. JEANNIN, professeur de philosophie au lycée de Toulon...
— JOLY, professeur-adjoint de chimie à la Sorbonne, directeur à l'École des Hautes-Études, maître de conférences à l'École Normale.....
— LE BRUN, professeur de quatrième au lycée Janson.....
— RIVALZ, professeur d'histoire au lycée de Lyon.....
— ROUARD, professeur de quatrième au lycée de Toulouse...
1867. RUEL, agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur de littérature à l'École des Beaux-Arts, S. P.....
— VARGOLICI, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Jassy (Roumanie).....
1868. CLERC, professeur de philosophie au lycée de Rouen.....
— FOCHIER (Félix), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers.....
— GÉBELIN, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Bordeaux.....
— GINOVEZ, professeur de quatrième au lycée Janson.....
— LECÈNE, professeur d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École Normale de Sèvres.....
— TARTINVILLE, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis.....
— ZELLER, professeur adjoint, maître de conférences d'histoire à la Sorbonne, répétiteur de littérature et d'histoire à l'École Polytechnique.....
1869. BRÉSARD, professeur de mathématiques au lycée Condorcet
— CASANOVA, prof. de rhétorique au lycée Louis-le-Grand..
— CAPIN, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.
— GÉRAULX, professeur de rhétorique au lycée de Reims....
— JAILLET, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
— MOUTON, ancien maître de conférences de physique à la Sorbonne.....
— PROVOTELLE, proviseur du lycée de Mont-de-Marsan.....
— ROUX, professeur de physique au lycée de Bourg.....
1870. BURDEAU, agrégé de philosophie, ancien Ministre de la Marine, ancien Ministre des Finances, Président de la Chambre des Députés.....
— FOCHIER, prof. de philosophie au lycée Louis-le-Grand...
— KALB, professeur de mathématiques au lycée Lakanal....
— RIEMANN, maître de conférences de grammaire à l'École Normale et à l'École des Hautes-Études.....

872. DUPERRET, prof. de rhétorique au lycée de Bourges en congé. 1893
— GONNARD, professeur de mathématiques au lycée du Puy. 1884
— LAGNEAU, professeur de philosophie au lycée de Vanves... 1894
873. CHERVET, professeur de physique au lycée Saint-Louis... 1894
— FERNIQUE, professeur d'histoire au collège Stanislas..... 1885
— LEMAIRE, professeur de mathématiques au lycée de Lorient. 1878
— MARCHAL, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis 1901
— WAHL, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique aux colonies, professeur d'histoire au lycée Condorcet 1900
74. BIBART, professeur de physique au lycée de Marseille..... 1882
- CORRÉARD, professeur d'histoire au lycée Charlemagne.... 1901
- DU COU DRAY LA BLANCHÈRE, agrégé d'histoire, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives de l'Afrique du Nord, S. P..... 1895
- VINCENT, professeur de quatrième au lycée d'Angers..... 1879
75. BAIZE, professeur de quatrième au lycée Condorcet..... 1900
- KUNTZMANN, professeur de physique au lycée de Nancy.. 1896
- VALLIER, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. 1883
76. CRETIN, professeur de mathématiques au lycée d'Agen.... 1898
- GOURIER, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Poitiers..... 1893
- LEBARD, professeur de physique au lycée d'Angoulême... 1899
- LELORIEUX, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand 1901
77. BILCO, agrégé des lettres, membre de l'École française d'Athènes..... 1882
- BOURNIQUE, prof. de mathématiques au lycée de Nancy... 1885
- BRUNEL, doyen et professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux..... 1900
- CHARBONNIER, prof. de troisième au lycée de Grenoble... 1881
- DESHORS, professeur de troisième au lycée de Clermont... 1882
- DUNAN, prof. de mathémat. spéciales au lycée de Tours.. 1890
- GARDILLION, professeur de rhétorique au lycée d'Albi.... 1899
- GUILLAUME, prof. de physique au lycée de Troyes..... 1890
- THIRION, professeur d'histoire au lycée Charlemagne..... 1901
- THUILLIER, agrégé-préparateur de chimie physiologique à l'École Normale, décédé en mission scientifique à Alexandrie (Égypte)..... 1883

1878. Bordeux, professeur de mathématiques spéciales au lycée Janson 1877
— David-Sauvageot, prof. de rhétorique au collège Stanislas. 1879
— Lefebvre (Léon), professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille 1880
— Mingasson, professeur de physique au lycée de Toulon... 1881
— Veyries, membre de l'École française d'Athènes 1882
1879. Bussod, professeur de mathématiques au lycée de Lyon. 1880
— Douliot, aide-naturaliste au Museum, décédé en mission scientifique à Nossi-Bé..... 1882
— Fabre, maître de conférences, suppléant à l'École Normale, bibliothécaire-adjoint de l'Institut de France, S. P..... 1879
— Grousset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble, S. P..... 1885
— Hommay, professeur de philosophie au lycée d'Angers, S.P. 1886
— Martin, professeur de physique au lycée de Carcassonne.. 1880
1880. Bédier, proviseur du lycée de Saint-Denis (Réunion)..... 1882
— Boidart, professeur de mathématiques au lycée de Versailles..... 1880
— Chauvin, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse..... 1881
— Cucuel, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 1880
— Gotteland, professeur de seconde au lycée de Bordeaux. 1880
— Griess, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne. 1880
— Létondot, professeur de seconde au lycée de Brest..... 1880
1881. Aignan, inspecteur d'académie à la Rochelle..... 1900
— Besson, prof. de sciences naturelles au lycée Lakanal.... 1880
— Liégeois, prof. de mathématiques au lycée de Clermont.. 1880
— Manchon, professeur de cinquième au lycée d'Orléans.... 1880
— Savary, professeur d'histoire au lycée de Laval..... 1880
1882. Bénard, élève de la section des lettres 1880
— Bernard, docteur ès sciences, assistant de zoologie au Muséum, répétiteur à l'Institut agronomique..... 1880
— Constantin, professeur d'histoire au lycée de Cherbourg. 1880
— Courtehoux, professeur de mathématiques au lycée de Laon 1880
— Fournier (Théodore), inspecteur d'académie à Privas.... 1880
— Wasserzug, préparateur au laboratoire de chimie physiologique de l'École Normale..... 1880

§83. LANGE, ancien élève de la section de philosophie, S. P.... 1887
— NOIRET, agrégé de grammaire, membre de l'École française de Rome, S. P..... 1888
— RÉGIS, prof. de mathématiques au lycée de Toulouse, S. P. 1895
— ROUEN, professeur de physique au collège de Melun..... 1893
— TEXTE, professeur de littératures modernes comparées à la Faculté des lettres de Dijon..... 1900
§84. BIEULES, professeur de physique au lycée de Vesoul..... 1891
§85. BLERZY, élève de la section de littérature..... 1888
— CHEVALLIER, prof. de mathémat. au lycée de Rochefort... 1890
— SOLLIER, professeur de troisième au lycée de Laon..... 1889
§86. BAUCHER, élève de la section de grammaire..... 1889
— MILLE, élève de la section des lettres..... 1888
— TCHENG-CHÉOU-TCHEN, licencié ès sciences mathématiques, professeur à l'arsenal de Fou-Chéou..... 1901
— WARTEL, professeur d'histoire au lycée de Bar-le-Duc.... 1889
— WILHELM, professeur de mathématiques au lycée d'Alger. 1890
§87. COUVE, maître de conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Nancy..... 1900
— MARSEILLE, professeur d'histoire au lycée d'Alger..... 1895
— TROILLE, ancien élève de la section de mathématiques.... 1892
— VALETTE, élève de la section des lettres..... 1889
§88. BOURDILLAT, élève de la section des lettres..... 1890
§89. CHAMBERT, prof. de rhétorique au lycée de Montauban.... 1893
— CHÉDORGE, élève de la section des lettres..... 1891
— GERMAIN, élève de la section des sciences..... 1891
§90. BEUDON, professeur de mathématiques au lycée de Douai. 1900
— BLANCHET, professeur d'histoire au lycée de Constantine, chef de mission, mort en exploration, à Dakar, S. P... 1900
— COUVREUR, maître de conférences de grammaire et de philologie à la Faculté des lettres de Lille..... 1898
— ROGER, ancien élève de la section d'histoire, S. P..... 1895
— SIBUET, professeur de mathématiques au lycée de Montpellier..... 1899
§91. BISSON, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes. 1898
— HERMANN, prof. de rhétorique au lycée d'Évreux, S. P... 1898
— PARIS, ancien élève de la section d'histoire naturelle..... 1896
§93. DUPERRAY, professeur de physique au lycée et à l'école préparatoire à l'enseignement supérieur de Nantes..... 1899
— GUTZWILLER, professeur de lettres à la Medersa d'Alger.. 1896

1893. LARDÉ, ancien élève de la section de physique..... 1897
— PETIT, agrégé de physique, pensionnaire de la Fondation Thiers, S. P..... 1898
— CAMBRONNE, agrégé, préparateur de géologie à la Sorbonne, décédé en Espagne au cours de ses études scientifiques.. 1899
— VAUCHERET, professeur de mathématiques au lycée de Tourcoing..... 1900
1895. CHEMINEAU, ancien élève de la section des lettres..... 1901
— ESCOT, chef de section de seconde année (sciences)..... 1897
1896. CLAUZEL, élève de la section de physique 1898
1897. GAUCHARD, élève de seconde année (sciences)..... 1898
— CHAVANNE (Paul), élève de la section des lettres..... 1899
1898. DAVID, élève de la section des sciences..... 1899
1900. JOLY, élève de la section des sciences..... 1901

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION DÉCÉDÉS AVANT LE 1er JANVIER 1902

.bout, 1848.
.bria, 1831.
.derer, 1851.
.dert, 1836.
.ignan, 1881.
.imé, 1831.
.lbert, 1848.
.lbrand, 1812.
.lexandre, 1814.
.llégret, 1853.
.migues, 1863.
.miot, 1820.
.ndré-Pontier, 1820.
.not, 1818.
nquetil, 1826.
nsart, 1813.
nselme, 1814.
nthoine, 1851.
rmingaud, 1859.
rnaud, 1833.
ron-Dupéré, 1862.
rreiter, 1835.
ubé, 1847.
bert-Hix, 1810.
bert-Hix, 1840.
bin, 1844.
gnon, 1817.

h, 1832.
helet, 1840.
e, 1875.
ard-Luzy, 1812.
bet, 1820.
bier, 1857.
t, 1834.
nave, 1848.
i, 1837.
y, 1829.

Bary, 1848.
Bastard, 1864.
Baucher, 1886.
Bayan, 1837.
Bazin, 1828.
Bazin, 1851.
Beaujean, 1841.
Beaussire, 1844.
Beaussire, 1847.
Beauvalet, 1850.
Béchet, 1861.
Bédier, 1880.
Bellin, 1850.
Belot, 1849.
Bénard, 1828.
Bénard, 1839.
Bénard, 1852.
Benoist, 1852.
Benoit, 1835.
Berger, 1827.
Berger, 1843.
Bernard, 1842.
Bernard, 1882.
Bernauer, 1852.
Bersot, 1836.
Bertereau, 1831.
Bertauld, 1853.
Berthaud, 1840.
Berthault, 1864.
Berthet, 1847.
Bertin, 1834.
Bertin-Mourot, 1841.
Bertrand, 1839.
Bertrand, 1850,
Besse, 1816.
Besson, 1881.
Beudant, 1810.
Beudon, 1890.

Beulé, 1845.
Beurier, 1863.
Bezodis, 1852.
Bibart, 1874.
Bieules, 1884.
Bigot, 1860.
Bilco, 1877.
Billet, 1830.
Bisson, 1891.
Blanchet, 1845.
Blanchet, 1850.
Blanchet, 1890.
Blerzy, 1885.
Blin, 1834.
Blondeau, 1832.
Blondel, 1856.
Bohn, 1854.
Boidart, 1880.
Boileau, 1839.
Boiteau, 1850.
Boissière, 1856.
Bonnefond, 1845.
Bonnet-Mazimbert, 1830.
Bontoux, 1832.
Bordeux, 1878.
Borgnet, 1828.
Bos, 1848.
Bosseux, 1855.
Bouchez, 1815.
Bouchitté, 1813.
Bouchot, 1835.
Bouchot, 1838.
Boucley, 1810.
Bougot, 1861.
Bouillet, 1816.
Bouillier, 1834.
Boulanger, 1856.
Boulant, 1855.

Boulian, 1831.
Bouquet, 1839.
Bourdeau, 1864.
Bourdillat, 1888.
Bourel, 1864.
Bourgeois, 1833.
Bourgeois, 1840.
Bourget, 1841.
Bournique, 1877.
Bourzac, 1830.
Boutan, 1840.
Boutan, 1846.
Boutet de Monvel, 1841.
Boyer, 1819,
Brach, 1849.
Braive, 1816.
Braive, 1827.
Bressant, 1843.
Bretignière, 1844.
Brézard, 1869.
Brion, 1843.
Briot, 1838.
Brissaud, 1842.
Broye, 1848.
Brun, 1850.
Brunel, 1877.
Brunet, 1826.
Brunhes, 1856.
Burat, 1850.
Burdeau, 1870.
Bussod, 1879.

Cagnart, 1827.
Cailly, 1859.
Cambier, 1848.
Cambronne, 1893
Campaux, 1841.
Capin, 1869.
Cappelle, 1829.
Caresme, 1820.
Caro, 1845.
Caron, 1845.
Carreau, 1861.
Carrau, 1862.
Carré, 1838.
Carrère, 1811.
Cartelier, 1832.
Casanova, 1869.
Caublot, 1844.
Cave, 1853.
Ceyx, 1812.
Cazalis, 1813.
Cerf, 1864.
Chalamet, 1842.
Challemel-Lacour, 1846.
Chambert, 1889.
Chambon, 1841.
Champanhet, 1811.
Chappuis, 1842.
Charbonnier, 1879.
Charma, 1820.
Charnoz, 1833.
Charpentier, 1828.
Charpentier, 1845.
Charpentier, 1860.
Charrier, 1841.
Chassang, 1846.
Chanlaire, 1815.
Chavanne (P.), 1897.
Chédorge, 1889.
Chemineau, 1895.
Chenou, 1818.
Chéruel, 1828.
Chervet, 1873.
Chevalier, 1885.
Chevillet, 1843.
Chevriaux, 1834.
Choffel, 1829.
Chon, 1832.
Christian, 1813.
Clavel, 1837.
Clauzel, 1806.
Clerc, 1868.
Clermont, 1831.
Colincamp, 1840.
Collet, 1829.
Collet, 1859.
Colomb, 1853.
Commeau, 1816.
Constantin, 1882.
Corbin, 1818.
Corneille, 1813.
Cornet, 1831.
Cornu, 1845.
Corrard, 1841.
Corréard, 1874.
Cotelle, 1813.
Couat, 1866.
Courbaud, 1853.
Courmejouls, 1841.
Courcelles, 1854.
Courcière, 1847.
Cournot, 1821.
Cournot, 1838.
Courtehoux, 1882.
Courtois, 1834.
Cousin, 1810.
Couve, 1887.
Couvreur, 1853.
Couvreur, 1890.
Cretin, 1876.
Croiset, 1832.
Crosson, 1840.
Cucheval-Clarigny, 1888.
Cueuel, 1880.

Debas, 1829.
Daguin, 1835.
Dalimier, 1855.
Dameron, 1814.
Dameron, 1854.
Damien, 1837.
Dansin, 1846.
Danton, 1832.
Danguy, 1837.
Daulne, 1810.
Dautel, 1845.
Davau, 1840.
David, 1830.
David, 1838.
David, 1898.
David-Sauvageot, 1873.
Debaise, 1854.
De Batz, 1863.
De Bénazé, 1851.
Debray, 1847.
Debs, 1834.
Decroix, 1811.
De Calonne, 1812.
De Campou, 1863.
De Faucompret, 1833.
Defrenne, 1815.
Deguin, 1828.
De Lassasseigne, 1829.
Dehèque, 1813.
De Kerhor, 1841.
Delacroix, 1847.
Delafosse, 1813.
Delaître, 1817.
Delatour, 1836.
Delcasso, 1815.
Delbos, 1842.
De Lens, 1828.
Delépine, 1845.
Delestrée, 1838.
Delhomme, 1819.
Delignac, 1810.
Deloche, 1826.
Delondre, 1845.
Delorme, 1819.
Delouche, 1830.
Delzons, 1836.
De Pontavice, 1838.
De Neufforge, 1822.
Denis, 1835.

Denis, 1864.
Desdouits, 1855.
Desmichels, 1812.
Dermiene, 1853.
Dessins, 1831.
Dessins, 1835.
Desboves, 1839.
Deshors, 1877.
Deslais, 1846.
Desléonet, 1852.
Despois, 1838.
Desprez, 1848.
De Suckau, 1848.
De Tastes, 1840.
Devès, 1811.
Deville, 1854.
D'Hugues, 1846.
Didier, 1839.
Didon, 1864.
Dijon, 1814.
Diguet, 1845.
Doneux, 1849.
Dorveau, 1816.
Douliot, 1879.
Drapeyron, 1859.
Drot, 1847.
Drion, 1847.
Dubois, 1812.
Dubois, 1813.
Dubois, 1818.
Dubois, 1839.
Dubois (E.), 1865.
Dubus-Champville, 1811.
Dubus, 1860.
Duchesne, 1843.
Duclos, 1832.
Ducos, 1847.
Du Coudray La Blanchère, 1874.
Ducoudré, 1848.
Dugit, 1854.
Duhaut, 1857.
Dumaige, 1827.
Dumas, 1849.
Dumas, 1859.
Duméril, 1843.
Dumont, 1861.
Dunan, 1877.
Dunoyer, 1816.
Dupain, 1848.
Duperray, 1892.
Duperrey, 1872.
Dupond, 1842.
Dupommois, 1843.
Dupont, 1860.

Dupont, 1872.
Dupré, 1844.
Dupré, 1849.
Dupuy, 1855.
Duruy, 1830.
Duruy, 1863.
Dussouy, 1840.
Dutasta, 1863.
Dutert, 1852.
Dutrey, 1811.

Elliot, 1866.
Escot, 1896.
Esparcel, 1865.
Espitallier, 1856.
Eudes, 1836.

Fabre, 1879.
Fargeaud, 1811.
Fargues de Taschereau, 1846.
Faucon, 1810.
Faurie, 1832.
Fernique, 1873.
Ferri, 1847.
Feugère, 1855.
Feugère, 1863.
Feuillatre, 1835.
Feuvrier, 1847.
Fèvre, 1837.
Fillias, 1847.
Flamanville, 1816.
Fleury, 1831.
Fochier, 1868.
Fochier, 1870.
Foncin, 1828.
Fontanier, 1814.
Fontès, 1843.
Forget, 1813.
Forneron, 1818.
Forthomme, 1843.
Fougère, 1834.
Fournet, 1849.
Fournier, 1882.
Fraissinhes, 1857.
Françoise, 1859.
Frenet, 1840.
Froment, 1860.
Fuihrer, 1850.
Fustel de Coulanges, 1850.

Gaillard, 1810.
Gaillardin, 1828.
Gandar, 1844.
Garcet, 1834.

Gardillion, 1877.
Garlin-Soulandre, 1846.
Garnier, 1841.
Garsonnet, 1836.
Gauchard, 1897.
Gaucher, 1849.
Gauthiez, 1849.
Gauthiez, 1850.
Gautier, 1849.
Gébelin, 1868.
Geffroy, 1840.
Geley, 1864.
Gérard, 1858.
Géraulx, 1869.
Gerbe, 1865.
Germain, 1830.
Germain, 1889.
Germer-Durand, 1831.
Géruzez, 1819.
Gibol, 1858.
Gibon, 1816.
Gillette, 1817.
Gindre de Mancy, 1852.
Ginovez, 1868.
Girard, 1840.
Girard, 1844.
Girardin, 1852.
Girault, 1837.
Gisclard, 1834.
Glachant, 1845.
Gotteland, 1880.
Gottschalk, 1858.
Gouabin de Lefavril, 1841.
Goumy, 1852.
Gourier, 1876.
Goussard, 1872.
Grangeneux, 1813.
Grégoire, 1838.
Grenier, 1843.
Grenier, 1847.
Griess, 1880.
Grout, 1830.
Grousset, 1879.
Guérard, 1828.
Guerby, 1857.
Guérin, 1840.
Guerrier, 1858.
Guibillon, 1847.
Guibout, 1850.
Guichemerre, 1814.
Guichemerre, 1840.
Guignault, 1811.
Guignault, 1844.
Guillard, 1813.
Guillaume, 1810.

Guillaume, 1877.
Guillemin, 1834.
Guiraudet, 1847.
Guiselin, 1836.
Gusse, 1863.
Gutzwiller, 1892.

Hachette, 1819.
Hamard, 1834.
Hamel, 1829.
Hauriot, 1837.
Harant, 1846.
Hatzfeld, 1843.
Hauser, 1833.
Havet, 1832.
Hébert, 1833.
Heinrich, 1848.
Helleu, 1843.
Hémardinquer, 1842.
Henne, 1834.
Henry (P.), 1859.
Herbette, 1827.
Hermann, 1891.
Hervé, 1854.
Hignard, 1838.
Hinstin, 1853.
Hommay, 1879.
Horion, 1850.
Houdemont, 1834.
Houël, 1843.
Huguenin, 1829.
Hugueny, 1836.
Humbert, 1842.
Humbert, 1874.
Humblot, 1852.

Isambert, 1856.

Jacques, 1832.
Jaillet, 1869.
Jamet, 1854.
Jamin, 1838.
Janet, 1841.
Jannet, 1814.
Jannin, 1836.
Jarry, 1851.
Jeannel, 1858.
Jeannin, 1867.
Joguet, 1833.
Joly, 1867.
Joly, 1900.
Jouen, 1816.
Jourdain, 1826.

Kalb, 1870.
Klippfel, 1851.
Kuntzmann, 1878.

Labbé, 1853.
Labresson, 1837.
Lacroix, 1836.
Ladevi-Roche, 1818.
Ladrey, 1844.
Lafon, 1856.
Lafuge, 1837.
Laisné, 1819.
Lagier, 1864.
Lagneau, 1872.
Lalande, 1835.
Lallemand, 1836.
Lallemant, 1838.
Lallier, 1865.
Lamy, 1842.
Lamm, 1848.
Lange, 1883.
Lanzi, 1843.
Laquerbe, 1811.
Lardé, 1892.
Largé, 1812.
Laroque, 1831.
Lartail, 1843.
Laurent, 1829.
Lebard, 1876.
Lebègue, 1831.
Lebègue, 1864.
Leboucher, 1833.
Le Brun, 1867.
Lecène, 1868.
Lechat, 1843.
Lechat, 1846.
Lechevalier, 1832.
Leclerc, 1839.
Lecœur, 1848.
Lecomte, 1815.
Lecomte, 1850.
Lecrocq, 1839.
Lefèvre, 1826.
Lefèvre, 1854.
Lefèvre, 1878.
Leflocq, 1851.
Legal, 1831.
Legentil, 1839.
Léger, 1849.
Lelorieux, 1876.
Lemaire, 1873.
Lemarchand, 1814.
Lemoine, 1844.
Lemonnier, 1840.
Lerebours, 1811.
Le Renard, 1854.
Leroux, 1857.
Leroy, 1839.
Lesieur, 1819.
Letaillandier, 1835.
Létondot, 1880.
Lévêque, 1838.
Lévistal, 1856.
Lévy, 1813.
Lévy, 1843.
Leyritz, 1842.
Libert, 1848.
Liégeois, 1861.
Lignières, 1863.
Lissajous, 1841.
Lodin de Lalaire, 1814.
Loir, 1837.
Loiret, 1862.
Lomon, 1845.
Lorenti, 1837.
Lorquet, 1833.
Lory, 1840.
Lucas, 1847.
Lucas, 1861.
Lusson, 1864.

Maas, 1813.
Macari, 1836.
Macé de Lépinay, 1834.
Maggiolo, 1862.
Magnier, 1810.
Magy, 1843.
Maignien, 1810.
Maillet, 1857.
Maillot, 1860.
Mallet, 1826.
Mamet, 1864.
Manchon, 1881.
Manuel, 1843.
Marchal, 1856.
Marchal, 1873.
Marchand, 1821.
Marchand, 1846.
Marcou, 1865.
Maréchal, 1845.
Maréchal, 1852.
Mareschal, 1813.
Marguerin, 1852.
Marichal, 1835.
Maridort, 1846.
Marion, 1848.
Marion, 1865.
Marié Davy, 1840.
Marot, 1849.
Marpon, 1842.
Marquet, 1858.
Marseille, 1887.

Martha, 1840.
Martin, 1812.
Martin, 1830.
Martin (L.), 1831.
Martin (T.-H.), 1831.
Martin, 1840.
Martin, 1879.
Martinand, 1839.
Materne, 1832.
Maucourt, 1838.
Mauduit, 1848.
Maurat, 1848.
Maze, 1859.
Ménétrel, 1832.
Merget, 1840.
Merlet, 1848.
Mermet, 1828.
Méry, 1838.
Meusy, 1811.
Mézières, 1811.
Michel, 1814.
Michel, 1865.
Mille, 1886.
Mingasson, 1878.
Moët, 1843.
Molliard, 1845.
Moncourt, 1842.
Mondot, 1834.
Monginot, 1856.
Monin, 1829.
Monin, 1850.
Monnier, 1840.
Monniot, 1863.
Morand, 1840.
Moreau de Champlieu, 1813.
Morel, 1833.
Morelle, 1827.
Morey, 1835.
Morin, 1833.
Morizot, 1856.
Morot, 1842.
Morren, 1827.
Mouillard, 1828.
Mourgues, 1839.
Mourier, 1827.
Mouton, 1869.
Moy, 1857.
Mu ier, 1831.
Mu ier, 1851.

Ne veneuf, 1861.
Ni las, 1828.
Ni las, 1837.
Ni las, 1852.
Ni ier, 1845.

Noël, 1837.
Noiret, 1883.
Nomy, 1852.
Nouët, 1850.

Offret, 1850.
Ohmer, 1845.
Olivaint, 1836.
Ollé-Laprune, 1858.
Ordinaire, 1848.
Ouvré, 1842.
Ozanneaux, 1812.

Paris, 1891.
Pariset, 1813.
Pasteur, 1843.
Patin, 1811.
Patry, 1859.
Paulin, 1810.
Péclet, 1812.
Pécout, 1846.
Pellerin, 1862.
Pellissier, 1839.
Perdrix, 1817.
Pérennès, 1819.
Périgot, 1850.
Pernelle, 1840.
Perraud, 1852.
Perrens, 1843.
Perret, 1853.
Perrinot, 1840.
Person, 1863.
Petit, 1828.
Petit, 1892.
Petitbon, 1828.
Petit de Julleville, 1860.
Petitjean, 1837.
Peyrot, 1836.
Philibert, 1840.
Picart, 1850.
Pichard, 1830.
Picquet, 1834.
Pierron, 1834.
Pigeonneau, 1853.
Pinard, 1856.
Pinaud, 1828.
Pitard, 1836.
Plagniol de Mascony, 1815.
Planes, 1846.
Poinsignon, 1837.
Poiré, 1854.
Poirson, 1812.
Pompon, 1827.
Pons, 1820.
Ponsot, 1849.

Pontarlier, 1831.
Pontet, 1840.
Pottier, 1817.
Pouillet, 1811.
Prévost-Paradol, 1849.
Privat-Deschanel, 1841.
Provotelle, 1869.
Prudhon, 1860.
Puiseux, 1834.
Puiseux, 1837.

Quéquet, 1837.
Quet, 1830.
Quillet, 1834.
Quicherat, 1819.

Rabasté, 1848.
Ragon, 1813.
Rattier, 1811.
Raulin, 1857.
Ravaud, 1817.
Rayet, 1866.
Raynal, 1851.
Réaume, 1846.
Régis, 1883.
Rebière, 1861.
Renard, 1847.
Renouard, 1812.
Revel, 1814.
Révillout, 1839,
Révol, 1834.
Reymond, 1860.
Reynald, 1849.
Ribout, 1818.
Ricard, 1846.
Ricart, 1828.
Richard, 1862.
Rieder, 1848.
Riemann, 1870.
Rigault, 1841.
Rinn, 1816.
Rinn, 1844.
Riquier, 1841.
Risser, 1861.
Rivalz, 1867.
Robert, 1864.
Robiou, 1840.
Roger, 1847.
Roger, 1890.
Rollier, 1834.
Romilly, 1846.
Rosey, 1832.
Rouard, 1867,
Rouen, 1883.
Rougeron, 1811.

Roustan, 1820.
Rouvray, 1836.
Roux, 1826.
Roux, 1829.
Roux, 1838.
Roux, 1869.
Royet, 1853.
Ruel, 1867.
Ruello, 1844.

Sabattier, 1814.
Salanson, 1812.
Salomon, 1845.
Saisset, 1833.
Sarcey, 1848.
Saucié, 1839.
Saulnier, 1841.
Savary, 1881.
Sayous, 1860.
Schmit, 1833.
Seigneret, 1862.
Serret, 1849.
Sherer, 1860.
Sibuet, 1890.
Simon, 1845.
Sirguey, 1831.
Sirguey, 1846.
Solier, 1845.
Sollier, 1885.
Sonnet, 1819.
Sonrel, 1859.
Sornin, 1841.
Souillart, 1851.
Soulacroix, 1810.
Soulas, 1840.
Soulez, 1816.
Stiévenard, 1818.
Stouff, 1851.
Suisse (Jules-Simon), 1833.
Suchet, 1839.

Taine, 1848.
Talbert, 1838.
Taratte, 1835.
Tartinville, 1868.
Tcheng, 1887.
Taulier, 1834.
Terquem, 1840.
Texte, 1839.
Texte, 1883.
Thenon, 1851.
Théry, 1816.
Thierry, 1811.
Thionville, 1841.
Thirion, 1845.
Thirion (P.), 1877.
Thouron, 1812.
Thuillier, 1877.
Thurot, 1841.
Tiercelin, 1827.
Tisserand, 1863.
Tombeck, 1848.
Tournier, 1850.
Toussaint, 1837.
Toussaint, 1841.
Tranchau, 1839.
Trébuchet, 1839.
Tréhand, 1849.
Tremblay, 1843.
Troille, 1887.
Tronsens, 1861.
Trouessart, 1832.

Vacherot, 1827.
Vacquant, 1849.
Vagnair, 1853.
Valade, 1848.
Valadier, 1843.
Valatour, 1854.
Valette, 1887.
Vallier, 1875.
Valson, 1847.
Valson, 1854.
Van den Berg, 1864.
Vannier, 1838.
Vargolici, 1867.
Vasnier, 1834.
Vaucheret, 1883.
Vendryès, 1829.
Verdet, 1842.
Verdot, 1826.
Ventéjol, 1842.
Vernadé, 1813.
Véron, 1846.
Véron-Vernier, 1817.
Veyries, 1878.
Viant, 1848.
Viard, 1842.
Vieille, 1833.
Vignon, 1848.
Viguier, 1811.
Villetard, 1849.
Villevaleix, 1811.
Vincent, 1816.
Vincent, 1841.
Vincent, 1842.
Vincent, 1874.
Viollette, 1846.
Vivier, 1859.

Wahl, 1873.
Weille, 1839.
Wertel, 1830.
Wertel, 1886.
Wasserzug, 1882.
Weill, 1850.
Wiesener, 1835.
Wilhelm, 1886.
Wissemans, 1844.
Wœstyn, 1845.

Yanoski, 1833.
Yung, 1847.

Zeller, 1868.
Zévort, 1836.
Ziegel, 1854.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'Administration se trouve composé de la manière suivante, pour l'année 1901 :

omotions.

831. MM. WALLON (Henri), C. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire de la Faculté des lettres de la Sorbonne, sénateur inamovible, ancien ministre de l'instruction publique, quai Conti, 25.

844. GIRARD (Jules), O. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur honoraire de poésie grecque de la Sorbonne, directeur de la Fondation Thiers, rond-point Bugeaud, 5.

858. VAN TIEGHEM (Philippe), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, professeur administrateur de botanique du Muséum, rue Vauquelin, 22.

861. DARBOUX (Gaston), C. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, doyen de la Faculté des Sciences de la Sorbonne, rue Gay-Lussac, 36.

865. LANTOINE, ✻, professeur honoraire de Faculté, secrétaire de la Faculté des lettres de la Sorbonne.

(*Administrateurs honoraires*)

et MM.

843. BOISSIER, G. O. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École Normale, *président*, quai Conti, 23 ; élu en 1901.

873. APPELL, O. ✻, membre de l'Académie des sciences, professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne, *vice-président*, rue de Noailles, 23, à Saint-Germain-en-Laye; élu en 1901.

MM.

1855. GERNEZ, O. ✻, maître de conférences à l'École Normale, *secrétaire*, rue d'Assas, 80 ; élu en 1902.

1869. DUPUY (Ernest), O. ✻, inspecteur général de l'enseignement secondaire, *vice-secrétaire*, avenue de Montsouris, 2 ; élu en 1900.

1877. BRÉTON, ✻, de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier ;* élu en 1902.

1852. PERROT, C. ✻, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École Normale, professeur à la Sorbonne, élu en 1902.

1859. E. DUCLAUX, C. ✻, membre de l'Académie des Sciences, directeur de l'Institut Pasteur, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, avenue de Breteuil, 39 ; élu en 1900.

1863. VIDAL DE LA BLACHE, O. ✻, professeur de géographie à la Sorbonne, rue de Seine, 6 ; élu en 1900.

1866. TANNERY, ✻, sous-directeur et maître de conférences à l'École Normale ; élu en 1901.

1867. HUMBERT (Louis), professeur de quatrième au lycée Condorcet, boulevard Saint-Germain, 207 ; élu en 1902.

1869. CHANTAVOINE, ✻, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, rue du Val-de-Grâce, 9, élu en 1901.

1874. PICARD (Emile), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, professeur de calcul différentiel et intégral à la Sorbonne, rue Soufflot, 13, élu en 1902.

1876. DUPUY (Paul), ✻, surveillant général à l'École Normale, élu en 1900.

1878. JAURÈS, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, en congé, ancien député, avenue du Chalet, à Passy ; élu en 1901.

1885. BOURLET, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, professeur à l'École des Beaux-Arts, avenue de l'Observatoire, 22 ; élu en 1900.

LISTE DES CORRESPONDANTS

Le Conseil d'administration a réglé ainsi qu'il suit la liste des correspondants et les circonscriptions qui leur sont affectées :

Départements.	Correspondants.
[illegible]	M. *Bardin*, professeur de rhétorique, au lycée de Bourg.
NE	M. N..., au lycée de Laon.
LIER	M. *Castaigne*, proviseur du lycée de Moulins.
ES-MARITIMES	M. *Ollivier* proviseur du lycée de Nice.
ÈCHE	M. N..., au lycée de Tournon.
ENNES	M. N..., au lycée de Charleville.
E	M. *Rémond*, inspect. d'académie à Troyes.
E	M. *Sabatier*, professeur honoraire de physique au lycée de Carcassonne.
YRON, LOZÈRE	M. à Rodez.
SES-ALPES, BOUCHES-U-RHÔNE	M. *Roos*, professeur de sciences naturelles au lycée de Digne. M. *Delibes*, professeur honoraire d'histoire du lycée de Marseille. M. *Blondel*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix.
SES-PYRÉNÉES	M. *Vanvineq*, professeur de rhétorique au lycée de Pau.
VADOS	M. *Houllevigue*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Caen.
TAL	M. *Bessières*, professeur de rhétorique au lycée d'Aurillac.
RENTE	M. *Rémond*, inspecteur d'académie, à Angoulême.

Départements.	Correspondants.
Charente-Inférieure..	M. *Niébyloiwski,* professeur de mathématiques, au lycée de la Rochelle.
Cher, Creuse.....	M. *Millot,* professeur de mathématiques au lycée de Bourges.
Corrèze.....	M. *Oudot*, professeur de mathématiques au lycée de Tulle.
Corse.....	M. N...
Côte-d'Or.....	M. *Pigeon*, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Dijon, rue Millotet, 3.
Côtes-du-Nord.....	M. *Chrétien,* professeur de physique au lycée de Saint-Brieuc.
Deux-Sèvres.....	M. *Raingeard*, professeur honoraire de physique du lycée de Niort.
Dordogne.....	M. *Valot,* professeur de mathématiques au lycée de Périgueux.
Doubs	M. *Colsenet,* doyen de la Faculté des lettres de Besançon.
Eure.....	M. *Ducasse*, professeur de philosophie au lycée d'Évreux.
Eure-et-Loir.....	M. *D'Aladern*, professeur de physique au lycée de Chartres.
Finistère	M. *Lesgourgues*, professeur de mathématiques au lycée de Brest. M. *Dupouy*, professeur de rhétorique au lycée de Quimper.
Gard	M. *Darboux,* proviseur du lycée de Nîmes
Gers.....	M. N...
Gironde.....	M. *Radet,* doyen et prof. d'hist. ancienne à la Faculté des lettres de Bordeaux. M. *Verdier,* proviseur du lycée de Bordeaux
Haute-Garonne, Ariège	M. *Baillaud,* doyen hon. de la Faculté des sciences, directeur de l'Observatoire de Toulouse.
Haute-Loire.....	M. N..., au Puy.
Haute-Marne.....	M. N..., à Chaumont.
Hautes-Pyrénées	M. N..., du lycée de Tarbes.

Départements.	Correspondants.
UTE-SAÔNE.....	M. *Stouff*, professeur honoraire de mathématiques du lycée, à Vesoul.
UTE-SAVOIE ET SAVOIE	M. *Revoil*, prof. au lycée de Chambéry.
UTE-VIENNE.....	M. *Berger*, professeur de rhétorique au lycée de Limoges, av. Saint-Eloi, 18.
ÉRAULT, PYRÉNÉES-ORIENTALES.....	M. *Bronville*, proviseur honor. du lycée, à Montpellier.
LE-ET-VILAINE.....	M. *Lechartier*, doyen et prof. de chimie à la Faculté des sciences de Rennes. M. *Hébert*, professeur honoraire de physique du lycée à Rennes.
DRE.....	M. lycée de Châteauroux.
DRE-ET-LOIRE.....	M. *Picard*, professeur de mathématiques au lycée de Tours.
ÈRE, HAUTES-ALPES, DRÔME.....	M. *Sentis*, professeur de physique au lycée de Grenoble.
RA.....	M. *Guillon*, professeur honoraire à Lons-le-Saunier.
NDES.....	M. *Mathé*, professeur de mathématiques au lycée de Mont-de-Marsan.
IRE.....	M. *Delafarge*, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Etienne.
RET.....	M. *Papelier*, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans.
R-ET-CHER.....	M. N.... à Vendôme.
RE-INFÉRIEURE.....	M. *Lefèvre*, professeur de physique au lycée de Nantes.
.....	M. N..., au lycée de Cahors.
-ET-GARONNE.....	M. *Bordes*, professeur de seconde au lycée d'Agen.
NE-ET-LOIRE.....	M. au lycée d'Angers.
ICHE.....	M. *Frémiot*, professeur de mathématiques au lycée de Coutances. M. *Thevenot*, censeur des études du lycée de Cherbourg.

Départements.	Correspondants.
MARNE	M. *Barbelenet*, professeur de mathématiques au lycée de Reims.
MAYENNE	M. *Sinoir*, professeur de rhétorique au lycée de Laval.
MEURTHE-ET-MOSELLE, VOSGES	M. *Le Monnier*, professeur de botanique à la Faculté des sciences de Nancy.
MEUSE	M. *Marchal*, professeur de rhétorique au lycée de Bar-le-Duc.
NIÈVRE	M. *Bouvet*, professeur de mathématiques au lycée de Nevers.
NORD	M. *Damien*, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. M. *Dupont*, prof. de littérat. franç. à la Faculté des lettres de Lille. M. *Lefebvre* (Jules), professeur de mathématiques au lycée de Lille. M. *Lefebvre*, professeur de physique au lycée de Douai.
OISE	M. *Huriez*, professeur de mathématiques au lycée de Beauvais.
ORNE	M. *Gomond*, professeur honoraire de seconde du lycée, à Alençon.
PUY-DE-DÔME, CANTAL	M. *Busson*, professeur d'histoire au lycée de Clermont, cité Chabrol, 4.
RHÔNE	M. *Fontaine*, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. M. *Offret*, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences. M. *Deis*, professeur de rhétorique au lycée de Lyon.
SARTHE	M. professeur au lycée du Mans. M. *Martinet*, professeur de mathématiques au Prytanée militaire de La Flèche.
SEINE-INFÉRIEURE	M. *Lecaplain*, professeur de physique au lycée de Rouen. M. *Rousseau*, professeur de physique au lycée du Havre.
SEINE-ET-OISE	M. *Sarradin*, professeur honoraire de seconde au lycée de Versailles.

Départements.	Correspondants.
	MM. les membres du Conseil d'administration, et en outre :
	M. *Perrot,* directeur de l'École Normale.
	M. *Humbert,* professeur de quatrième au lycée Condorcet.
	M. *Suerus*, censeur des études du lycée Saint-Louis.
	M. *Gazeau,* proviseur du lycée Louis-le-Grand.
	M. *Jodin,* professeur de cinquième au lycée Montaigne.
	M. *Lehugeur,* professeur d'histoire au lycée Henri IV.
	M. *D'Hombres,* proviseur du lycée Charlemagne.
	M. *Brelet,* professeur de quatrième au lycée Janson.
	M. *Dietz,* prof. de rhétorique au lycée Buffon.
NE, SEINE-ET-MARNE.	M. *Boncenne,* professeur de mathématiques au lycée Voltaire.
	M. *Desjardins,* professeur de rhétorique au lycée de Vanves.
	M. *Staub,* proviseur du lycée Lakanal.
	M. *Barau,* professeur de philosophie au lycée Carnot.
	M. *Marcourt*, professeur de rhétorique au Collège Rollin.
	M. *Godard,* agrégé, docteur, professeur de physique au collège Sainte-Barbe.
	M. *Laurent,* professeur de quatrième au collège Stanislas.
	M. *Haudié,* professeur de littérature au collège Chaptal.
	M. *Wolf,* astronome honoraire de l'Observatoire.
	M. *Mascart,* professeur de physique au Collège de France.
	M. *Sirven*, professeur de rhétorique à l'Ecole Alsacienne.
ME	M. *Guitton,* professeur de mathématiques au lycée d'Amiens.

Départements.	Correspondants.
TARN	M. *Cramaussel*, professeur de philosophie au lycée d'Albi.
TARN-ET-GARONNE	M. N..., au lycée de Montauban.
VAR	M. *Segond*, professeur de philosophie au lycée de Toulon, rue Paulin-Guérin, 3.
VAUCLUSE	M. N..., à Avignon.
VENDÉE	M. N..., à la Roche-sur-Yon.
VIENNE	M. *Durrande*, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Poitiers.
YONNE	M. , au lycée de Sens.
ALGÉRIE	M. *Jeanmaire*, recteur de l'académie d'Alger. M. *Daux*, proviseur du lycée d'Oran. M. *Vignes*, professeur de mathématiques au lycée de Constantine.
LUXEMBOURG	M. *Zahn*, directeur de l'École industrielle et commerciale de Luxembourg.
ROME	M. *Merlin*, à l'École française.
ATHÈNES	M. *Homolle*, directeur de l'École française d'Athènes.
TUNIS	M. *Buisson*, directeur du Collège Alaoui

La correspondance doit être adressée à M. D. GERNEZ, secrétaire de l'Association, rue d'Assas, 80.

Les cotisations doivent être transmises, directement ou par l'intermédiaire des Correspondants, à M. Guillaume BRÉTON, trésorier de l'Association, maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Elles peuvent aussi être remises aux membres du Conseil.

Conformément à l'article 3 des statuts, les cotisations doivent être adressées au trésorier avant le 1er juillet.

STATUTS [1]

ART. 1er. L'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale* a pour objet de venir en aide, au moyen d'une Caisse de secours, à ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin d'assistance.

ART. 2. Sont admis à participer aux secours les Sociétaires, leurs veuves et leurs enfants.

Par exception, et sur la demande d'un Sociétaire, des secours pourront être accordés à d'autres membres de la famille, ou même à des personnes étrangères qui seraient considérées comme ayant tenu lieu de parents à un Sociétaire.

ART. 3. Les Sociétaires versent une cotisation annuelle dont le minimum est fixé à *dix francs*. Cette cotisation sera exigible dans les six premiers mois de l'année courante (2).

Les Sociétaires qui auront négligé de payer leur cotisation annuelle seront considérés comme démissionnaires, après deux ans de retard s'ils habitent le territoire continental de la France, après trois ans s'ils résident hors de France. Ils perdront leurs droits aux secours de l'Association.

ART. 4. La Caisse sera administrée par un Conseil composé de quinze anciens élèves, élus à la pluralité des suffrages dans la Réunion générale qui aura lieu chaque année, le second dimanche de janvier ; les membres non présents à Paris à l'époque de la Réunion générale pourront voter par correspondance.

Les administrateurs choisiront parmi eux un président, un vice-président, un secrétaire, un vice-secrétaire et un trésorier.

Ils pourront s'adjoindre des administrateurs honoraires, dont le

(1) Statuts approuvés par le Conseil d'État et annexés au décret du 27 décembre 77 qui reconnaît l'*Association amicale de secours des anciens élèves de l'École Normale supérieure* comme établissement d'utilité publique.

(2) Sur une proposition du Président faite en Assemblée d'après l'avis du Conseil Administration, le minimum de la cotisation a été porté à *12 francs*, d'un consentement général à partir de 1879. Voir les allocutions du Président de 1879 et de 1880.

nombre ne devra pas dépasser cinq, et qui seront choisis parmi les membres de l'Association appelés trois fois par l'élection dans le sein du Conseil. Les administrateurs honoraires auront voix délibérative.

ART. 5. Le Conseil d'administration sera renouvelé annuellement par tiers : le sort décidera des deux premiers tiers sortants.

Les membres sortants pourront être réélus.

ART. 6. La présence de sept membres électifs sera nécessaire pour que les délibérations du Conseil soient valables.

ART. 7. Le Président représentera l'Association en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 8. Toute demande de secours devra être faite et motivée par écrit et adressée au secrétaire qui en saisira le Conseil dans le plus bref délai.

ART. 9. Le Trésorier sera chargé des fonds, dont il ne pourra disposer qu'en vertu d'une délibération du Conseil et sur un mandat signé du président et du secrétaire.

Les excédents de recettes disponibles seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de Chemins de fer français émises par des Compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 10. Chaque année, le Trésorier rédigera un compte détaillé des recettes et dépenses qui sera soumis à l'approbation du Conseil. Il en sera fait un rapport à l'Assemblée générale, sans que toutefois les noms des personnes secourues soient mentionnés.

ART. 11. Les ressources de la Société se composent : du produit des cotisations, des revenus de biens de toute nature, du produit des dons et legs régulièrement autorisés.

Les délibérations relatives à des acquisitions, aliénations, ou échanges d'immeubles, ou à l'acceptation des dons et legs seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 12. L'Association arrêtera un Règlement intérieur qui sera soumis à l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

ART. 13. Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale, prise à la majorité des trois quarts des votes exprimés, et approuvée par le Gouvernement

Les membres absents pourront voter par correspondance.

ART. 14 ET DERNIER. La dissolution de l'Association, si elle est demandée par un ou plusieurs de ses membres, ne pourra être prononcée que suivant les formes prescrites par l'article précédent.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son actif feront l'objet d'une délibération de l'Assemblée générale qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ARRÊTÉ CONFORMÉMENT A L'ARTICLE 12 DES STATUTS ET APPROUVÉ PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ART. 1er. Le Conseil d'administration, dans l'application de l'art. 8 des statuts, ne vote de secours que pour une année. Il ne renouvellera un secours que sur une demande présentée dans la même forme que la première.

ART. 2. Le Conseil déterminera, chaque année, d'après l'état de la caisse, le chiffre maximum des secours qui pourront être accordés.

ART. 3. Le Conseil établira, à la fin de chaque année, la liste des membres que l'Association aura perdus. Il fera imprimer les notices nécrologiques écrites en mémoire de ces morts par les membres de l'Association.

ART. 4. Le Conseil se tiendra en communication avec les membres de l'Association par des Correspondants qu'il désignera. Il sera nommé un correspondant au moins par Académie.

ART. 5. Le Secrétaire (art. 4 des Statuts) sera chargé de la correspondance, du dépôt des papiers et registres, de la rédaction des délibérations ; il surveillera l'impression des pièces qui seront publiées et particulièrement d'un compte rendu annuel où sera inséré le Rapport du Trésorier prévu par l'art. 10 des statuts.

TABLE DES MATIÈRES

Page

Allocution du Président 1
Liste des membres décédés dans l'année 5
Notices biographiques par ordre de promotion 6
Compte rendu des recettes et des dépenses 121
Situation de la caisse et du portefeuille 125
Résultat des élections pour le renouvellement partiel du Conseil 127
Situation de la Caisse du Centenaire. Monument funéraire de Georges Savary 129
Liste des Donateurs de l'Association 130
Liste des membres souscripteurs perpétuels 135
Liste des membres de l'Association par ordre de promotion 140
Liste alphabétique des membres 157
Liste par ordre de promotion des membres décédés depuis l'origine 206
Liste alphabétique des membres décédés 213
Composition du Conseil d'administration pour l'année 1902 248
Liste des Correspondants 251
Statuts et règlement intérieur 253

VERSAILLES, CERF, IMPRIMEUR, RUE DUPLESSIS, 59.

Ceux qui ont examiné les annuaires précédents avec un peu d'attention ont sans doute reconnu que de nombreuses améliorations de détail ont été réalisées en vue de rendre ce livret plus facile à consulter par nos camarades et plus digne d'eux. Si nous avons approché du but que nous nous étions proposé il faut en attribuer tout le mérite au dévouement d'un de nos plus anciens camarades, M. Haillecourt (1836), inspecteur honoraire d'académie. Nous avons mis largement à contribution sa connaissance approfondie des promotions qui se sont succédé depuis l'origine et sa merveilleuse aptitude à découvrir les irrégularités typographiques, Nous croyons être l'interprète des sentiments de tous nos camarades en lui offrant publiquement l'hommage de notre reconnaissance.

D. G.

RETURN TO ⟶ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.

Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

UNIV. OF CALIF., BERK.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000357336